



17 Etchings by Pierre Brebiette (1598-1650)

based on a Venetian edition of 1584 (or earlier)  
in ottavina, ill. by Giacomo Franco.

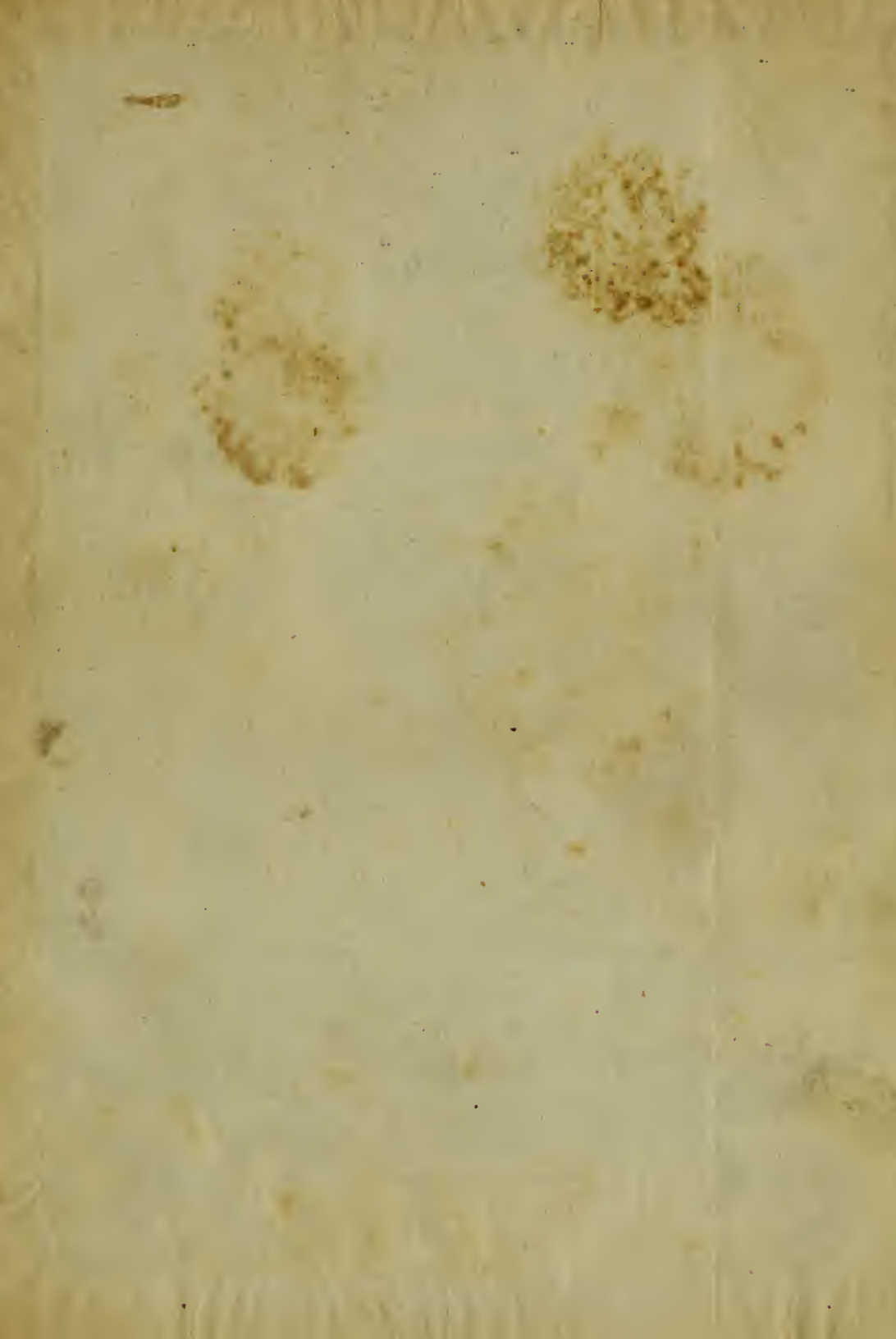














*C'est le visage que dans Rome  
Apollon autrefois porta  
Lors que vestu du corps d'un homme  
Le nom d'Ovide il emprunta*

4<sup>H</sup>  
A.R.

L'Herbiers Fouc.

AD ED



LES

# METAMORPHOSES D'OVIDE.

TRADUITES EN PROSE FRANCOISE,  
& de nouveau soigneusement reueuës, & corrigées.

AVEC QUINZE DISCOVRS, CONTENANT  
L'EXPLICATION MORALE DES FABLES.

*Ensemble quelques Epistres traduites d'Ovide, & divers  
autres Traitez, dont cette Impression a esté augmentée.*

Enrichies de nouveaux desseins, & de Figures en Taille-douce.

*By Brebiette*

DEDIEES

A MADAME DE LANSSAC.



A PARIS,

Chez EUSTACHE DAVBIN, au bout du Pont-neuf, du  
costé de la Megifferie..

---

M. DC. XXXX.

THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON

FROM THE FIRST SETTLEMENT TO THE PRESENT TIME  
BY NATHAN OLSZEWSKI

IN TWO VOLUMES  
VOL. I.

BOSTON: PUBLISHED BY  
GEO. B. LITTLE & CO., 15 NASSAU ST.

1881.

MADE IN U.S.A.

Copyright, 1881, by Nathan Olszewski.

Printed by Geo. B. Little & Co., Boston.

Entered as Second-Class Matter, July 16, 1879, under  
No. 1053, Postoffice at Boston, Mass., and  
accepted for mailing as Second-Class Matter  
October 3, 1879, under No. 1053.

Postpaid.

Subscription price, \$2.00 per annum in advance.  
Single copies, 50 cents.



A MADAME,  
MADAME  
LA MARQUISE  
DE LANSSAC,  
GOVERNANTE  
DE MONSEIGNEUR  
LE DAVFIN,  
& Surintendante de sa Maison.



MADAME,

*Les Fables ont de tout temps passé pour des inventions sacrées. Mais j'ay crû que vous estant présentées, elles seroient toutes Divines. J'ay tasché de les rendre plus illustres, pour vous les rendre plus agreables. Mais pourtant tout leur esclat vient plustost de vostre Nom, que de mon industrie. D'autres, MADAME, loüeroient la grandeur de vostre extraction, & celle de*

## EPISTRE.

vostre alliance : mais elles me semblent moins considéra-  
 bles, que vos perfections personnelles; & ie ne doy pas re-  
 garder ce que vos Ancestres ont esté, apres auoir regar-  
 dé ce que vous estes. le sçay bien que voulant tousiours  
 faire des choses loüables, vous ne voulez, pourtant point  
 receuoir de loüanges; & que méritant des respects de  
 tout le monde, vous les refusez quand on vous les rend.  
 Mais LOUIS le Iuste, & nôtre Reine incompa-  
 rable, ont bien monstré l'estime qu'il faut faire de votre  
 Vertu, vous ayant choisi parmy toutes les Dames de  
 la France, pour auoir une charge d'autant plus illu-  
 stre, qu'elle semble vous faire partager les soins de la  
 plus grande Princesse du monde. Apres cette Election,  
 MADAME, on ne peut rien plus dire pour vous  
 rendre recommandable; & leurs Majestés ont iugé si  
 auantageusement de votre Merite, que leurs sujets n'y  
 peuuent rien ajoûter que des admirations & des hom-  
 mages. Dans cette reconnoissance, souffrez, MADAM-  
 E, que ces Metamorphoses vous representent les  
 tres humbles soumissions de celui, qui ne sçauroit chan-  
 ger la passion qu'il a, d'estre tousiours,

MADAME,

Vostre tres-humble, tres-obeissant,  
 & tres-fidele seruiteur,  
 A. ROBINOT.



# A LA FRANCE.



ERE des courtoisies, chere Terre, l'asyle des estrangers affligez, Ce Poëte banny de son pays oublie son affliction au souuenir de l'accueil que vous luy auez fait, & ne scauroit maintenant auoir que des actions de graces en bouche. Vos caresses l'ont trop obligé pour les taire, il confesse naïfvement qu'elles vont au delà de tous les complimens que l'ingenieuse facilité de son esprit peut fournir à sa plume : car encore qu'à peine il fust Ouide, vous l'auiez receu comme Ouide mesme, & l'auiez chery comme vostre, bien que vestu d'assez mauuais habits à la Françoisé. En cela vos faueurs ont surmonté ses esperances, & l'ont inuité d'essayer à polir encore sa langue, pour se rendre plus digne de vos courtoisies. Il semble que son desir soit d'estre naturalisé François, vous l'auiez tant estimé, que desia presque il s'en ose promettre la grace. Si vous voulez auparauant scauoir quel il fut autrefois, ie luy seruiray de truchement pour vous dire : Que Rome sous l'Empire d'Auguste, le veid au rang des Cheualiers, assez accommodé des biens hereditaires de son pere, yssu d'une noble & ancienne famille. Il porta les armes sous Varron en Asie, &

parut depuis au barreau, d'où l'amour de la Poësie le retira pour le conduire dans le repos, auquel nous deuons la meilleure partie des ouurages qu'il a laissez. La beauté de son ame luy donna part aux bonnes graces de la fille de l'Empereur, mais ce luy fut vn fueste bon-heur qui causa sa ruine. Soit qu'Auguste en eust de la ialousie, soit que sans y penser il se fust rencontré à la veue de quelques hont euses acions du mesme Auguste, il fut chassé de Rome en l'âge de cinquante ans, & ses liures de *l'Art d'aymer*, seruirent de pretexte pour authoriser son bannissement. Les glaces de la Scythie, où il fut confiné, luy sont en horreur, & son ingratte Rome luy est mesme odieuse: l'air de vos Prouinces est plus doux, l'humeur de vos peuples plus agreable, & les vertus de nostre inuincible HENRY sont à son iugement plus dignes d'vn autel, que celles de son impiteux Auguste ne furent de l'Empire. Il s'accuse soy-mesme de flatterie, & n'est pas honteux d'aduouier, qu'il fut autant ingenieux à feindre les vaines loüanges de son Prince, comme il seroit defectueux à représenter le discours veritable des triumphes du nostre. La renommée d'vn si grand Monarque luy fait negliger les Aigles Romaines, pour se ranger à l'ombre de vos Fleurs de Lys; fauorisez ses souhaits à l'egal de son merite, & chérissiez en sa faueur son interprete.

N. RENOUARD.



# E L E G I E

## P O V R O V I D E .



*V I D E*, c'est à tort que tu veux mettre *Auguste*  
Au rang des immortels,  
Ton exil nous apprend qu'il estoit trop iniuste  
Pour auoir des *Aurels*.

*Aussi* t'ayant banny sans cause legitime,  
Il t'a desaduoué,  
Et les Dieux l'ont souffert, pour te punir du crime  
De l'auoir trop loué.

Et vrayment il falloit que ce fust vn barbare  
De raison depouruen,  
Pour priuer son pays de l'esprit le plus rare  
Que Rome ait iamais veu.

Et bien que la rondeur de la terre & de l'onde  
Obeist à sa Loy,  
Si deuoit-il iuger qu'il n'auoit rien au monde  
Qui fust si grand que toy?

Mais ny ton nom fameux, iusqu'aux bords d'où l'*Aurore*  
Se leue pour nous voir,  
Ny tes iustes regrets, nytes beaux vers encore  
Ne beuent l'esmouuoir.

O combien s'affligea la Déesse d'*Eric*  
Des plaintes que tu fis,  
Et de voir vn Tyran faire tant d'iniustice  
Au maistre de son fils!

On tient qu'à ton départ les filles de memoire  
Se vestirent de dueil ,  
Croyans que ce malheur alloit mettre leur gloire  
Dans le fonds d'un cercueil :

Le Tybre de regret quittant sa robe verte  
Publia sur ses bords ,  
Qu'il n'auoit iamais fait vne si grande perte  
Qu'il en faisoit alors.

Et qu'il eut moins d'ennuy lors qu'en la Thessalie  
La fureur des Romains  
Versa le meilleur sang de toute l'Italie  
Avec ses propres mains.

Ses Nymphes qui souloient s'assembler à la Lune  
Pour chanter tes beaux vers ,  
Te laisserent tout seul , pour suiure ta fortune  
Au bout de l'Vniuers.

Et ie croy qu'aussi-tost qu'en laissant son riuage  
Tu te mis dessus l'eau ,  
Toy-mesme tu les vids durant tout ce voyage  
Autour de ton vaisseau.

Tu ne les vis pas seul , les Scythes qui les virent  
En furent esbahys ,  
Et nous ont tesmoigné comme elles te suiuirent  
Iusques dans leur pays.

Eux qui n'ont rien d'humain que la forme de l'homme  
Les voyans en ces lieux ,  
Croyoient avec raison qu'on eust banny de Rome  
Les hommes & les Dieux.

Ce fut lors que leur ame autrefois impassible  
Et sans nulle amitié,  
Apprit en leur escole à deuenir sensible  
Aux traicets de la pitié.



Et que leurs yeux nourris de sang & de courage  
En se rendans plus doux,  
Se sentirent mouillez, & trouuerent l'usage  
De pleurer comme nous.

Mesme on vid qu'en ce temps leurs rochers se fendirent  
En t'oyant sousspirer  
Et qu'en s'amollißans leurs glaces se fondirent  
Afin de te pleurer.

Mais lors que la pitié vid les roches contraintes  
De prendre vn cœur de chair,  
Tu sçeus qu'un seul Auguste insensible à tes plaintes  
En prit vn de rocher.

Hé ? comment veux tu donc qu'oubliant des exemples  
Si pleins de cruautéz,  
Nous vantions sa clemence, & luy donnions des temples  
Qu'il n'a point meritez ?

Romps plustost les autels éleuez à sa gloire,  
Et les employant mieux  
Oste-luy le Nectar que tu luy faisois boire  
A la table des Dieux.

Et n'attends plus de luy, ny de ton innocence  
Ce que tu t'en promets,  
Aussi bien le climat où tu pris ta naissance  
T'a perdu pour iamais.

Car les Dieux irritez, ne se peuuent resoudre  
De rendre ce bon heur  
A ce pays ingrat, plus digne de la foudre  
Que d'auoir cest honneur.

On dit que l'Amour mesme en fut cause en partie  
Tant il eut de pouuoir,  
Et qu'il vint tout exprés au font de la Scythie  
Te le faire sçauoir.

O ! qu'il estoit alors bien changé de visage,  
Et de ce qu'il estoit,  
Quand tu prenois le soin de luy monstrer l'usage  
Des fleisches qu'il portoit.

Il n'auoit plus ses traits ; il n'auoit plus ses armes,  
Son arc, ny son flambeau,  
Heureux si seulement pour essuyer ses larmes  
Il eust eu son bandeau.

Tel le vid-on iadis quand sortant de Cythere  
Ayant les yeux ternis  
Et le poil tout poudreux, il vint trouuer sa mere  
Qui pleuroit Adonis.

Celuy qui sans pitié l'eust peu voir de la sorte  
Que tu le vis alors,  
Pourroit voir d'un œil sec le cercueil où l'on porte  
Son pere entre les morts.

Mais outre sa douleur en sa face despeinte  
Qu'il ne pouuoit celer,  
Il paroissoit encor qu'une secrette crainte  
L'empeschoit de parler.

Car se voyant nommer l'auteur de ta misere,  
Il n'osoit t'approcher,  
Et craignoit iustement tout ce que ta colere  
Luy pouuoit reprocher.

Tu recogneus sa crainte, & luy faisant caresse  
Pour chasser son ennuy,  
La pitié t'empescha d'augmenter sa tristesse  
En te plaignant de luy.

Aussi ce doux accueil luy rendant le courage  
Il reprit ses esprits,  
Pour te conter ainsi le suiet du voyage  
Qu'il auoit entrepris.

Mon maistre , te dit-il , sçachant combien ie t'aime  
Par Zele & par deuoir ,  
Tu peux iuger de l'aïse , & du plaisir extresme  
Que i'ay de te reuoir.

Mais si ie viens si tard en ceste solitude  
Où l'on t'a confiné ,  
C'est la peur seulement , & non l'ingratitude  
Qui m'en a destourné.

Car depuis ton exil tu m'as tousiours fait craindre  
De m'approcher de toy ,  
Le Ciel m'estant témoin qu'il ne t'oyt iamais plaindre  
Sans te plaindre de moy.

Comme si recherchant par vne plainte iniuste  
D'auoir du reconfort ,  
Tu pouuois excuser la cruauté d'Auguste  
Pour m'en donner le tort.

Toutesfois si tu crois la vengeance capable  
D'adoucir ton ennuy ,  
Ie ne refuse point de me dire coupable  
De la faute d'autrui.

Mais las ! si sans courroux tu vois dans mon visage  
Combien ie suis changé ,  
Quel tourment me peux-tu desirer dauantage  
Pour estre mieux vangé ?

Ne te suffit-il pas de sçauoir que ma gloire  
Mourant de iour en iour ,  
Est reduitte à tel poinct , que ie n'ose plus croire  
D'estre encore l'Amour ?

Et qu'ayant negligé durant ta longue absence  
Les traits que ie portois ,  
Voyant ce que ie suis , ie perds la souuenance  
D'estre ce que i'estois ?

Tu vois que i'ay perdu les marques immortelles  
Que ie soulois auoir,  
Et que ie ne me suis reserué mes deux aisles  
Que pour te venir voir.

Ne pense pas pourtant que ces ruisseaux de larmes  
Qui coulent de mes yeux,  
Te vueillent coniuurer de me donner des armes  
Pour reuoler aux Cieux.

Car ie viens seulement en se pays sauuage  
Pour n'estre plus content,  
Et t'oster le desir de reuoir le riuage  
Où le Tybre t'attent.

Mais Romē en te chassant s'est tant monstrée ingrata  
Que les loix du Destin,  
Te l'airoient plustost voir, ou le Gange, ou l'Euftrate,  
Que le fleuue Latin.

Fay donc ce qu'il ordonne, & puis que c'est la France  
Qui t'a voulu choisir,  
Permets que la raison t'oste la souuenance  
De ton premier desir.

Et de faict qu'aujourd'huy la France est embellie  
De tant de doux esprits,  
Que selon ton merite elle rend l'Italie  
Digne de ton mespris.

C'est là que le Soleil ne void point naistre d'homme  
Que l'on puisse blasmer,  
D'ignorer te bel Art que tu monstrois à Rome  
Pour sçauoir bien aymer.

Leur cœur est si sensible, & leur ame si prompte  
A recevoir ma loy,  
Qu'ils me font desdaigner les autels qu'Amatante  
A veu faire pour moy.

Les Dames d'autre part y sont si bien pourueues  
De grace & d'appas,  
Que mesme allant au Ciel apres les auoir veues  
Le Ciel ne me plaist pas.

Mais entre ces beautez tu verras apparoiſtre  
Ce bel Aſtre Lorrain,  
Que la France adora quand elle le vid naiſtre,  
Sur les riués du Clain.

Toy-mesme en regardant ceſte belle **RENEE**  
Qui n'a rien de mortel,  
Tu pourras aduouer que la ville d'Enée  
N'eut iamais rien de tel.

Tel eſtoit ta Daphné quand tu la fis ſi belle  
Que ſon œil me rauit,  
Et forçâ le Soleil de courir apres elle  
Auſſi toſt qu'il la vid.

Auſſi quand ie la voy ſon bel œil me conſume,  
Et me ſemble ſi beau,  
Que pour le voir touſiours i'ay perdu la couſtume  
De porter mon bandeau.

C'eſt elle qui répand deſſus les bords de Seine  
Ceſte douce poiſon,  
Qui ſe coule dans l'ame, & luy faiçt prendre en haine  
Les Loix de la raiſon.

Mais la rare beauté dont elle eſt ſi vantée  
Par tout ceſt Vniuers,  
Ne ſe verra iamais bien dignement chantée  
Si ce n'eſt par tes vers.

Quitte donc tes Romains, que ton ame charmée  
Ne faiçt que ſouſpirer,  
Pour voir ceſte Princeſſe à qui ta renommée  
Te faiçt tant deſirer.

Va trouver les François où le destin t'appelle  
Pour finir ton malheur,  
Et quitte de bon cœur ta langue maternelle  
Pour apprendre la leur.

Cependant RENOVARD t'offrant vne retraite  
En ce lieu bien heureux,  
Te promet sa faueur, & d'estre l'interprete  
De tes vers amoureux.

C'est celuy dont la plume aujourdhuy me fait croire  
Qu'il eust eu soing de moy,  
Si le ciel qui t'aurit reserué ceste gloire  
L'eust fait naistre auant toy.

Et que pourras tu craindre ayant la cognoissance  
D'un Esprit si parfait,  
Et pour qui les neuf Sœurs se plaisent plus en France  
Qu'elles n'ont iamais fait?

Ainsi disoit l'Amour quand tu luy fis response  
Que n'ayant plus de choix  
Tu suiuis le Destin, & la douce semonce  
D'un peuple si courtois.

Vien donc heureusement acquitter ta promesse,  
Où la France t'attend,  
Et ne differe plus de voir vne Princesse  
Qu'Amour te loua tant.

Vien voir tant de beautés dont le Ciel qui l'adore  
A voulu la douer,  
Pour les louer toy-mesme, & m'apprendre encore  
Comme il les faut louer.

DELINGENDES.



STANCES  
SVR LES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE,

Traduictes par Monsieur Renouïard.

**S**i jamais vn ouvrage où l'honneur est compris,  
Se rendit admirable aux plus diuins esprits,  
On void à cestuy-cy ceste gloire arriuee :  
Car ce rare labeur d'vn air qui vole aux Cieux,  
Comme du tout parfaict esmerueille les Dieux,  
Tant avec la vertu sa palme est releuée.

Toutesfois bien qu'Ouide en ses escrits si doux  
Ait parfaict vn ouvrage admirable sur tous,  
Chantant des Siecles vieux tant de formes changées :  
Neantmoins RENOVARD par vn plus beau destin  
Aux douceurs du François changeant l'air du Latin,  
Rend de plus, de beauté, ces merueilles chargées.

Ainsi parmy ce Liure avec tant de clarté  
Le sçauoir d'Apollon fait luire sa beauté,  
Afin que desormais elle soit mieux aimée :  
Et qu'vn si beau discours par sa bouche exprimé  
En ces termes si doux de gloire ranimé,  
Vole mieux que deuant avec la renommée.

Mais si les beaux esprits marians leur pouuoir  
Admirent ce chef-d'œuvre, & sont soigneux de voir,  
Tant de changes diuers, en tant de belles choses :  
Ils iugeront en fin par vn droict iugement,  
Que ces traductions sont le changement,  
Qui paroist sur tout autre en ces Metamorphoses.







LE PREMIER LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE.



JE VEUX représenter les diuerses forces des-  
quelles plusieurs corps, comme changeans leur  
estè en vn estè nouveau, ont esté reueustus. Mais  
ie ne le puis faire sans vostre ayde, Celestes puis-  
sances, qui les auez changez. Fauorisez donc mon  
desscin, & m'inspirez pour me faire atteindre où i'aspire. Faites  
que mon discours naissant, pour son premier sujet prenne la nais-  
sance du monde; & de là tiré d'vn fil continu iusqu'à nostre âge,  
finisse par la fin de ce grand Cesar, qui luit maintenant clair Astre  
parmy vous.

*Le change-  
ment de Ce-  
sar en Astre,  
est la dernie-  
re Meta-  
morphose de  
cet auure.*

LE SVIET DE LA I. FABLE.

Le Chaos, comme dit Hesiodè en sa Genealogie des Dieux, estoit le  
mélange de routes choses, qui furent à la naissance du monde distin-  
guées en leurs especes, & logées en certains lieux conuenables à leur  
naturel. Le feu & l'air, comme plus legers & moins espais, prirent  
le dessus, afin qu'à trauers leurs corps nous fussons esclairez des rais

*Premiere  
Fable expli-  
quée au 2.  
chapitre,  
2. discours.*

A

*du Soleil & de la Lunc. Au contraire, la terre & les eaux demeurèrent en bas, y estans contraintes par leur pesanteur.*

**D**Euant que la mer & la terre fussent, & qu'il y eust vn Ciel, lumineuse couuerture du monde, qui enuelopast ce grand Tout, la face de la Nature par tout semblable ne pouuoit faire voir vne seule de ses parties qui fust differente de l'autre. Ce n'estoit qu'une masse grossiere sans ordre & sans mouuement, que l'Antiquité furnomma Chaos, vn meslange de tout qui n'auoit rien d'accomply : mais seulement les semences confuses de tant de diuers corps que nous voyons maintenant separez en leur estre parfait. Le Monde n'estoit pas encore monde: car il n'y auoit point de Soleil qui chassast les tenebres avec ses beaux rais de lumiere, ny de Lune qui nous renouuelast les Mois, renouuelant les cornes de son Croissant. La terre balancée dedans son propre poids, n'estoit pas lors penduë en l'air, ny la mer estenduë en tant de plaines azurées, n'allongeoit pas, comme elle fait, ses bras humides pour l'embrasser. L'air, la terre & les eaux estoient tous pesle-mesle, la terre sans fermeté, les eaux sans flux, & l'air broüillé de telle façon qu'il ne pouuoit faire iour à nos yeux parmy son espaisseur. Il n'y auoit rien qui fust embelly d'une forme, pource que l'un nuisoit à l'autre. En mesme endroit se trouuoient à toute heure le chaud & le froid combatant dedans vn mesme corps; l'humidité jointe à la secheresse taschoit tousiours à la vaincre, les choses molles attaquoient les plus dures, & les pesantes debatoient sans cesse avec les legeres. C'estoit vn corps confus, traouillé d'une guerre ciuile, que Dieu, autheur de la nature, en fin pacifia, separant les cieus de la terre, & la terre des eaux, tirant le feu du plus pur element de l'air, & putrifiant l'air afin que l'on vist au trauers. Quand tout fut ainsi débrouillé, & que de cet amas de confusion, il eust fait sortir les principales parties qui deuoient former l'Vniuers, il donna la place à chacune, pour en bannir le discord, puis vnit ces corps assis en diuers lieux du lien de la paix qui les conserue. Ce fut lors que le feu comme le plus vif element se logea le plus haut, establiissant son siege dedans le dernier cercle des voütes celestes. L'air qui imite sa legereté le suiuit, & voulut estre son voisin, pource qu'il est aucunement son

semblable. La terre plus espaisſe que les autres fut forcée par ſa peſanteur de demeurer en bas, permettant aux eaux qui furent les dernières à placer, de s'eſtendre autour d'elle pour affermir les fondemens du monde.

## LE SVIET DE LA II. FABLE.

*La terre ancienne mere de tant d'enfans qu'elle porte ſur ſoy, ayant eſté ſeparée des autres elemens, il ne reſtoit que l'homme qui en devoit eſtre ſeigneur : pour ce Promethée fils de Iapet, ainſi que le meſme Heſiode feint, forma vn homme de terre détrempée avec de l'eau, auquel Minerve ſouffla vn eſprit qui l'anima ſi bien, que de la terre ainſi metamorphoſée ſortit l'homme, abrégé de tout ce qui ſe void.*

*II. Fable,  
expliquée  
au chap. 2.*

**S**I toſt que les elemens demeslez eurent eſté rangez par ordre, chacun au lieu où ſon naturel le portoit, ce Dieu grand maïſtre de la nature, qui les auoit ainſi diſpoſez, voulut que la terre, afin que de toutes parts elle fuſt égale, ſe rendiſt comme vne boule ronde. Sur ces coſtez il eſpandit les mers, & leur commanda de l'entourer en certains endroits limitez d'un riuage, non pas de l'envelopper toute, meſme en la plus grande fureur des vents & de l'orage qui pourroient enfler leur courroux. Outre ce il deſcouurit des ſources, d'où jallirent les viues eaux des fontaines, & d'autres d'où ſourdirent les mortes humeurs des eſtangs. Il fit couler les ruiſſeaux, qui comme branches des veines de la terre par des voyes obliques ſe vont rendre dans les gros fleuves qui les engloutiſſent, pour s'aller puis apres tous enſemble ietter dedans les vagues de la mer. Il commanda à certains endroits de la terre de s'eſtendre & s'vnir, pour faire de belles plaines; à d'autres de s'abbaiſſer pour former les vallées, & aux plus pierreuſes parties de ſe dresser pour eſleuer des montagnes. Et tout ainſi que le Ciel diuiſé en cinq demeures, qu'on appelle Zones, en a vne ſur le milieu plus chaude que les autres, il ordonna que cette maſſe terreſtre qui fait le centre des ſpheres des Cieux, ſe remarqueroit diuiſée en cinq eſtenduës pareilles: dont celle du milieu, toute roſtie des ardeurs du Soleil n'auroit que des plaines inha-

bitables. Les deux qui tiennent les extremitez du globe, toutes glacées seroient tousiours couuertes de neiges. Mais pour celles d'entre-deux il modera le chaud & le froid, afin d'en rendre la demeure agreable. Depuis considerant le corps de l'air, voisin de ces diuerfes faces de la terre, beaucoup moins pesant qu'elle, & plus subtil aussi que l'eau, mais plus grossier que le feu, il resolut qu'en sa moyenne region s'arresteroient des vapeurs pour y former les nuées, les neiges, les gresles, les esclairs messagers du tonnerre, le tonnerre effroy des hommes, & les foudres vengeurs des impietez. Les vents eurent aussi là leur retraite: mais non pas avec telle liberté, qu'il fust permis à chacun d'eux de courir indifferemment tous les airs, ils eussent fait naistre des orages, capables de ramener la confusion des Chaos: car encore à peine pouuons-nous resister à leur violence, bien que leur soufflé réglé soit limité dans le quartier qu'ils doiuent courir. A peine le monde se peut maintenir contre leurs furies, qui les rendent ennemis l'vn de l'autre, encore qu'ils soient tous freres. Pour conseruer donc son œuvre tousiours entier, ce grand Architecte du monde fit vn departement des terres qu'ils esuenteroient. L'vn se tira du costé de l'Aurore, pour regner sur les Arabes, les Perses, & sur toutes les montagnes, que les premiers rayons de Phœbus esclairent au matin. L'autre prenant vn chemin contraire s'alla loger pres de la couche du Soleil. Les fiers & froids Aquilons se faisirent du Septentrion, & le Midy fut enuahy par vn autre qui n'engendre rien que des eaux. Au dessus des elemens ainsi disposez fut posé le Ciel, composé d'vne matiere si subtile qu'elle n'a point de poids, pource qu'elle est sans meslange des bouës de la terre. Et si tost que ses grandes roïes eurent esté appuyées sur les poles, les Estoilles petits feux qui auoient tousiours auparauant demeuré estouffez dans le brouïillis de cette masse obscure, commencerent à esclater dans les lambris celestes: puis chacune region du monde fut affectée à certains animaux, afin que pas vne ne demeurast sans estre habitée. Les Astres avec les Dieux establirent leur siege dans les Cieux, la mer receut les poissons pour habitans, la terre souffrit volontiers que les bestes la foulassent aux pieds, & l'air fut bien content d'estre battu des ailles des oyseaux. Que restoit-il dauantage? vn plus saint & parfait

animal, capable d'un esprit plus esleué pour sçauoir commander aux autres qui n'estoient que pour obeir. On manquoit icy bas d'un gouuerneur, & pour gouuerner, l'homme nasquit ; soit que de la main mesme de ce grand Ouurier de l'Vniuers, ait esté extrait de quelque semence diuine : soit que la terre toute nouvelle, & fraichement tirée du meflange où elle estoit avec les Cieux, encore pleine des subtiles influences du Ciel son allié, ait eu le pouuoir de produire le Roy qui la domine : car on tient que Promethée en détrempa quelque peu avec de l'eau, & du limon qu'il en fit, forma vn corps figuré sur le pourtraict des Dieux. Ce fut le corps de l'homme, chef-d'œuvre abregé de ce grand Tout, auquel il donna vn estre plus noble, & vne nature plus accomplie qu'à tout ce qui se void au reste du monde. Les autres animaux avec vn œil panchant en bas n'ont iamais la veüe qu'en terre ; luy seul de tous a le visage releué, & sa face porte les marques du commandement qu'il receut de ietter toujours les yeux en haut, pour se raiur en la contemplation des merueilles des Cieux. Ainsi la terre sans forme, qui n'estoit qu'un vil & poudreux element, changée en vn corps d'homme, se void maintenant reuestuë de tant de visages diuers.

*Le Poëte ignorant la Creation, parle endoucte de la naissance de l'homme.*

---

### LE SVIET DE LA III. FABLE.

*Depuis la resolution de Chaos en ces corps elementaires que nous voyous, le cours du monde changeant a esté diuisé en quatre siecles, l'humeur desquels est figurée par les noms qu'on leur donnez. Le premier fut l'âge d'or, qui sous Saturne iouyssoit de tout à souhait : mais declinant en fin fut conuertey en celuy d'argent, auquel les hommes moins simples se rendirent indignes, que la terre d'elle-mesme portast fruiët pour leur nourriture, sans estre cultiüée. Le troisieme encore pire succeda à ce second, & fut surnommé l'âge d'airain, pource que plus dissolu que l'autre il se laissoit aller à vne infinité d'horribles crimes, causez par l'auarice. Le quatrieme du tout débordé ne pouuant passer à vne dureté plus dure, a esté appellé de fer, d'autant que presque à toutes heures le fer y est en usage pour les meurtres.*

*III. Fable expliquée au 3 chap.*

*Age d'or.*

**L**E premier âge du monde fut par honneur surnommé l'âge d'or, d'autant que c'estoit vn siecle heureux, auquel le peuple sans estre retenu du frein des loix fidelles cherissoit sa foy plus que sa vie, & de son propre mouuement embrassoit l'équité pour regle de ses actions. La crainte & les tourmens ordonnez pour punition n'effrayoient point alors : car on ne voyoit iamais ny supplice, ny criminel puny, pource que les hommes viuoient sans crime. Nostre col, nos pieds, ny nos mains iamais prisonniers ny esclaves n'estoient lors contraintes de demeurer ferrez dans des chaisnes de fer. Le peuple n'alloit point craintif avec vn œil humilié presenter des requestes aux Iuges : car chacun, iuge de foy-mesme, se gardant d'offenser autruy, estoit assuré de n'estre iamais offensé. Iamais les poins coupez sur les montagnes n'estoient descendus de leurs costes, pour trauffer ces grandes plaines humides, & aller voir vn pays estranger. Les hommes n'auoient iamais rien veu outre le riuage qui bornoit leur terre. Les peuples sans soupçon ne s'enfermoient point dans des villes. Sans murailles & sans fossés ils viuoient en toute assurance. La trompette ny le tambour ne les esueilleoit point au son de l'allarme, ils ne sçauoient que c'estoit de casque, de cuirasse, ny d'espée : car ils ne sçauoient point la guerre, mais paisibles accomplissoient le cours de cette vie au milieu d'vn durable & agreable repos. La terre vierge sans estre labourée ny touchée du soc ou du rasteau, eslargissoit ses biens aux hommes qui se contentoient de ce qu'elle leur donnoit liberalement, sans qu'ils la cultiuassent. Toutes sortes de fruiçts sauuages leurs estoient bons, les fraises, les cormes, ces meures rouges qui naissent aux buissons, & le gland mesme qui tombe des chesnes, leur seruoit de viande. Les ans continuez avec vn air tousiours gay & ferain sembloient vn Printemps eternal : car iamais autres vents ne couroient que les Zephirs, qui de leurs tiedes haleines carefsoient les fleurs nées sans qu'on les eust semées. Les champs se voyoient tous couuerts d'espics iaunissans, & si iamais ils n'auoient senty la charruë. Les sources qui nous donnent maintenant l'eau, estoient lors presque toutes sources de fait ; & quelques-vnes iettans le Nectar mesme faisoient dans leurs ruisseaux

craindre du costé de sa femme, & la femme suiuet de redouter la main de son propre mary. Les belles-meres pouffées d'vne marastre cruauté n'ont point en horreur le poison pour se deffaire des enfans d'un premier liét. Les fils desnaturez s'ennuyent des longs iours de leurs peres, & n'ont pas honte de souhaitter la mort à ceux dont ils ont eu la vie. En fin la pieté ensemble & la pitié couchées par terre sont maintenant foulées aux pieds, & la Iustice, diuine Astrée, qui seule des celestes vertus a plus icy bas resisté contre la violence de vices, a esté forcée d'abandonner la terre, où elle estoit abandonnée, pour s'en aller avec les Dieux.

---

### LE SVIET DE LA V. FABLE.

*Les Geans, hommes d'une grandeur excessiue, se laissèrent bien par leur outrecuidance porter iusques à tels excez, qu'ils osèrent faire la guerre aux Dieux, & pour escheller le Ciel entassèrent plusieurs montagnes l'une sur l'autre, du haut desquelles ils furent renuersé à coups de foudre, & de leur sang beu par la terre nasquirent des hommes en impieté, en grandeur & en presomption presque égaux à leurs peres.*

**Q** Voy ! l'impieté deslors sans bornes se desborda si courageusement, qu'il ne luy suffit pas de s'estre acquis la souueraineté du bas monde, elle suscita des Geans, qui bouffis de presomption voulurent aller planter son enseigne au dessus des lambris estoillez pour chasser les Dieux de leur throsne ; & enfans de la terre se seoir aux sieges des habitans des cieus ; ils firent vn amas de montagnes qu'ils esleuerent, diton, iusques au cercle de la Lune, mais leur dessein fut renuersé avec les monts de leur outrecuidance. Car Iupiter d'un foudre, que son courroux & sa crainte luy mirent en main, bouleuersa les costes qu'ils auoient entassées l'une sur l'autre, & les enseuelit sous ses orgueilleuses eschelles, abbreuuees des chauds ruisseaux de leur sang bouillonnant, afin de ne demeurer point sans enfans, s'anima ( à ce que l'on dit ) ce sang ef-

pandu & en fit renaistre vne autre race d'hommes : Race cruelle toutesfois , race impie & toute pleine d'un desdaigneux mespris des Dieux , race qui sortie du sang n'abreuuoit que de sang humain son inhumaine soif, & n'assouuissent sa brutale faim que de la chair des hommes plus brutalement massacz.

LE SVIET DE LA VI. FABLE.

VI. Fable  
expl. au c. 6.  
& 2.

Pour preuue de la cruauté de cette destetable lignée sortit du sang des Geans, le Poete apporte l'exemple de Lycaon, tyran d'Arcadie, qui par vne infinité de meurtres, commis sur ceux qu'il receuoit en son logis, irrita tellement Iupiter, qu'il se vestit de la forme d'un homme, pour auoir plus iuste occasion de le punir, & se rendit chez Lycaon, duquel il cogneut croyant que ce fust un homme, de le faire mourir comme les autres, apres auoir banqueté de chair humaine. Dequoy Iupiter plus courroucé qu'auparauant, pour auoir luy mesme couru fortune d'estre traicté ainsi que les autres hostes, fit que d'homme il deuint loup, ne luy changeant rien que la face, car desia il portoit le nom de ce furieux animal, & en auoit le cœur & l'humeur enragée.

Ce chemin  
est la religion  
qui nous conduit  
à Dieu.

**L**E puissant fils de Saturne veid du haut de son Palais celeste les sanglans departemens de ces hommes sans humanité, il en fust affligé en soy-mesme, & se representant à l'heure le cruel repas que Lycaon luy auoit préparé, si peu de iours, auparauant, que la nouvelle n'en estoit pas encore esuettée, fut esmeu d'une colere digne de Iupiter. Pour entrer au Conseil sur le suiet de son courroux, il conuoque l'assemblée generale des Dieux, lesquels ne manquent point d'obeyr tout aussi tost à son mandement. On voit paroistre dans le Ciel, lors que l'air est ferein, vn grand chemin fort haut & remarquable pour sa blancheur, qu'on nomme le chemin de lait. C'est par là que tous les Dieux passent pour se rendre dans la royale maison du maistre des foudres. Les plus puissans d'entr'eux firent voir alors d'un costé & d'autre les portes de leurs logis ouuer-



tes : car il n'y a que les moindres diuinitez qui logent çà & là en diuers endroits. Les douze plus honorées puiffances de là haut, ont chacun leur palais vis à vis de ce beau paué blanc, les plus superbes hostels y font, qui rendent le lieu si frequenté, qu'avec vn peu de hardieffe on le pourroit nommer la Cour du Ciel. Quand donc tous assemblez furent assis en leurs sieges de marbre, & que ce souuerain des habitâs des cieux en son trosne plus esleué de quelques degrez que les autres, eut appuyé sa main sur son sceptre d'yuoire, il fecoïa trois ou quatre fois la teste, & de telles secouffes, signes de son courroux, esbranla la terre, la mer & les cieux, qui en ouurant la bouche ouurit la bonde de sa muette colere, pour parler ainsi. I'ay veu autresfois des montagnes leuées iusqu'aux pieds de mon siege pour le ruiner; i'ay veu des monstres d'hommes, chacun avec cent mains armées contre moy pour me rauir mon sceptre : i'ay veu le Ciel presque rendu esclau de l'arrogance des Geans : mais iamais ie ne me vids en telle peine que ie suis maintenât; iamais pour le gouuernemét de l'Empire du môde ie ne sentis mon cœur agité de tant de troubles. Car alors que ces grands enfans de la terre oferent avec leurs pieds de serpens grimper si haut pour m'attaquer, bien qu'en eux i'eusse vn fier & fort ennemy en teste, si n'auois-je affaire qu'à vne certaine famille, ie n'auois qu'à foudroyer vne seule troupe d'homme, & aujourd'huy il faut que ie perde tous ceux qui rampent sur terre depuis vne mer iusqu'à l'autre. Il n'y a que des vices parmy les hommes, il faut que ie les ruine tous pour ruiner le vice. Il le faut, ie le iure par les fleuves d'Enfer, qui coulent couuerts des tenebres au trauers du sombre Royaume de mon frere Pluton. Toutefois il n'est pas besoin de recourir à ce remede extrême, sans auoir esprooué la cure de toute autre remede plus doux : mais aussi faut-il retrancher les playes incurables avec les membres desespererez, de peur qu'ils ne gastent ceux qui sont encore feins. I'ay des basses diuinitez là bas, des Nymphes champestres, & des Nymphes des eaux, des Faunes dans les bois, des Satyres & des Syluains sur les montagnes. Ce sont puiffances que nous ne voulons pas honorer encore de la demeure des cieux, c'est donc bien la raison que nous faisons qu'ils habitent sur terre en toute

seureté. Hé ! en quelle assurance , diuinitez compagnes de ma suprême diuinité, pensez-vous que les demy-dieux puissent viure parmi les hommes, puis que moy-mesme qui ay le foudre en main, qui puis estre à toute heure assisté de vostre ayde, qui suis souuerain dans les Cieux, & vous commande à tous ; moy dis-je, me suis veu en danger chez cét enragé Lyacon, duquel la cruauté a rendu le nom si celebre ?

A ces mots l'assemblée fremit toute d'horreur, & d'une commune voix demandant vengeance fit entendre tout haut, avec vn bruit qui s'esleua, qu'elle ne desiroit rien plus que de voir punir la sacrilege audace de celuy qui auoit tant osé attenter. Ainsi lors que la nouvelle courut, que quelques desespererez, pouffez d'une infernale furie, auoient esté si outre-cuidez que de leuer la main pour estouffer la grandeur de l'Empire de Rome dedans le sang de l'Empereur, tout le monde estonné d'effroy, demeura sans parler que d'un confus murmure, par lequel il tesmoignoit plus ouuertement qu'avec vn discours ouuert, les viues apprehensions qu'il a des malheurs que nous causeroit l'horrible effet d'un si execrable dessein. C'estoit pour vous, grand Prince du monde, que le monde auoit tant de crainte, c'estoit vostre mal qu'il apprehendoit, & son apprehension vous publioit son amour. Et ce tesmoignage de l'amour de vos subiects, paisible Monarque, qui par vostre bonté vous estes acquis l'auguste nom d'Auguste, ne vous a pas esté moins agreable, que fut alors celuy des Dieux à Iupiter leur souuerain, le quel ayant recognu par le trouble qu'ils esmeurent, l'affectiõ qu'ils luy portoient, leur commãda de se taire. Ils n'eurent pas si tost ouy sa voix & apperceu le signe de sa main, que leur murmure cessant, ils demeurèrent dans le silence, pour prester vne calme audiãce à la suite de sa harangue qu'il continua ainsi: Je l'ay puny comme il falloit, ne vous en affligez pas d'auantage, Sa criminelle audace a receu pour loyer le iuste chastiment qu'elle meritoit: mais ie vous veux plus particulierement raconter qu'elle a esté son offence, & vous faire sçauoir ensemble la vengeance que i'en ay prise.

Ie n'auois eu encore cognoissance de la meschanceté des hommes de ce temps, sinon par ouy dire, quand pour en apprendre la verité, ie descendis du ciel, il n'y a pas long-temps,

*Le poète parle de quel-  
que attētat  
sur la vie  
d'Auguste.*

& ayant voilé ma diuinité de la mortelle couuerture d'un corps humain, ie fis vne reueuë sur la terre. Il me faudroit vous faire icy vn monde de discours, si ie voulois vous representer toutes les impietez du monde. Je souhaittois que le bruit fust plus grand que le vice, mais contre mon desir & avec son regret, ie trouue qu'en effet il y a plus d'horreurs en terre que la renommée ne m'en auoit pas fait entendre. Faisant la ronde par la bas ie passe les monts d'Arcadie, & me rendis au dangereux logis du cruel tyran de ce païs-là. Le Soleil desia dans les eaux s'en alloit permettre à la nuict d'estendre son grand voilé noir parmy l'air, lors que i'entré chez cét impie & impitoyable hoste. A mon arriuée par signes éuidens ie fais preuue de ma diuinité, que ceux de la maison commençoient à recognoistre en m'adressant leurs prieres; quand Lycaon riant des vœux qu'ils me faisoient, leur dit qu'il esprouueroit bien si i'estois Dieu ou non, & à l'essay se rendoit assureé si ma nature alloit au delà de l'humanité. Il resoult de me surprendre assoupy d'un profond sommeil, & me massacrer dans le liét; il ne veut point d'autre preuue de mon pouuoir, il tient que c'est la plus veritable qu'il puisse tirer de moy. Il se plaist en ce detestable dessein, & si sa cruauté ne se borne pas encore là. Les Molosses vaincus, pour gages de l'beyssance qu'ils promettoient de luy rendre à l'aduenir, luy auoient fraichement enuoyé des ostages, il fait couper la gorge à l'un d'eux, mettre le corps en pieces, & des pieces à demy viues, les vnes en la broche pour rostir, les autres dans l'eau chaude pour boüillir. Ce furent les viandes dont il me traicta; mais il ne les eut pas fait seruir sur table, que pour punir le crime du maistre, ie fis brusler le logis, & d'une flâme vengeance rauageay ceste sanglante maison, digne du foudre de ma colere, pour auoir recelé tant de cruautéz. Luy que le feu chassa, en fuyant par les champs fut tout estonné d'entendre ses plaintes, qui n'estoient plus des plaintes d'homme, mais hurlemens effroyables d'un loup, il voulut parler & ne peut former vne parole. Ses dens s'armerent de la rage dont son cœur estoit plein, pour continuer sur les bestes les mesmes cruautéz qu'il auoit accoustumé d'exercer sur ses hostes: car encore auourd'huy il ne se repaist que de sang. Ses habits attachez à sa chair,

se muerent en vn poil rude, ses bras furent les deux iambes de deuant, bref son ame enragée se trouua dans vn corps de loup, qui garde encore apres son change, la mesme couleur du poil grison qu'il portoit, la mesme horreur en face, les mesmes esclairs comme de feu dans les yeux, & tous les mesmes traiçts qui faisoient parauant lire sur son visage son humeur sanguinaire.

---

LE SVIET DE LA VII. FABLE.

VII. Fable  
expliquée au  
chap. 8. & 9.

*Le courroux de Iupiter fut tel, que ne se voyant point contenter de la punition exemplaire de Lycaon pour estonner le monde, resolut de noyer les hommes par vn deluge, puis que tous l'auoient offensé par leurs crimes. Ainsi la terre couuerte d'eau ne se laissa voir qu'au plus haut du mont Parnasse, Deucalion fils de Promethée & Pirrha sa sœur ensemble & sa famille, s'estans retirez eschapperent de ce naufrage general; puis voyant les eaux abbaissées, fauorisez de la Déesse Themis, qui estoit lors regente sur terre, ils obtindrent des Dieux permission de peupler le monde de nouueaux hommes. Ce qui leur fut accordé, pource que tous deux auoient tousiours fort abhorré le vice; de façon qu'en iertant des pierres en arriere, de celles que iettoit Deucalion nasquirent des hommes, & celles de Pirrha furent changées en femmes.*

**E**T bien, Lycaon a esté puny, sa maison bruslée à senty la vengeance des crimes qu'elle receloit: mais ce n'est pas assez d'une maison ruinée, puisque tant de maisons qu'il y a sur terre, coupables comme celle-là, n'en meritent pas moins. Les furies d'Enfer se font recognoistre par tout, la terre est maintenant le siege de leur empire, elle n'a point de face en sa ronde & vaste estenduë, qui ne soit suiette à leur sceptre. On diroit que les hommes tous bandez contre la iustice, ont iuré de ne plus suiure que les damnables drapeaux de l'iniustice. Tous ennemis de la vertu ont conspiré pour le vice de son ennemy, il les faut donc tous punir ensemble, & d'un chastiment general corriger ce general desordre. Il le faut, il est resolu, puis que tous ont fallly, qu'ils portent tous la peine de leur faute.

Ceste resolution de Iupiter appruuée des Dieux est aigrie par les vns, les autres moins passionnez se cōtentent de faire paroistre qu'ils, en sont bien d'accord ; & toutefois il n'y en a pas vn que la ruine du genre humain n'afflige. Ils s'enquierent que ce sera de la terre, lors que deserte elle se verra orpheline de tant d'enfans qu'elle porte. Ils demandent qui parfumera d'ancens leurs autels, & si d'oresnauant ce bas monde ne sera plus qu'une grande forest exposée aux rauages des bestes farouches. A quoy leur grand Roy respond ; qu'il y mettra bien ordre, & pour les oster de la peine qu'une telle apprehension leur donne, promet de faire sortir des ruines de ce peuple maudit, vn peuple d'humeur toute contraire, dont on admirera la naissance. Desia sa main armée de foudres estoit preste d'embrafer la terre d'un feu vangeur pour la reduire en cendre ; desia il alloit darder les premiers esclats : mais il fut retenu par la crainte qu'il eut, que d'un si grand brasier les flammes montassent iusques au Ciel, & ne se prinssent à l'essieu qui fait tourner les rouës des planettes. Et sa crainte s'augmenta d'autant plus, qu'il se ressouuint à l'heure d'auoir autresfois leu dans les secrets registres du destin du monde, que la terre & la mer vn iour, & mesmes son palais estoillé, seroient consummez par le feu. Pour ce respect il posa les armes ordinaires, armes forgées de la main des Cyclopes, desquelles son courroux irrité a accoustumé de se seruir ; & s'aduisa d'un autre fleau, qui fut d'enfeulir les hommes dans les eaux, & de tous les costez du ciel faire couler des torrens de pluyes sur la terre pour les noyer. Dès l'instant mesmes il fit ferrer dans les antres d'Æole les froids Aquilons, & tous les autres vents, lesquels ennemis de l'eau dissipent les nuës. Il ne laissa la campagne libre qu'à celui qui venant du Midy ne laisse iamais la terre alterée. Ce vent humide porté sur ses ailles moites, fut aussi tost en l'air, couuert d'une sombre obscurité qui s'opposoit aux clartez du Soleil. Sa barbe estoit chargée d'eau, & de son poil mouillé couloient mille liquides vapeurs : sur le front il auoit vn nuage espais ; son sein estoit comme le canal d'un ruisseau, & n'y auoit plume sur luy qui ne degoutast sans cesse. Apres qu'il eut ramassé en courant les broüillards espars çà & là, il les pressa de telle façon en sa main qu'il en fit sortir des esclats de tonnerre,

puis ruiſſeler de grands fleuues de pluye : pour leſquels entretenir Iris meſſagere de Iunon , veſtuë de ſon manteau de diuerſes couleurs, alla puiser de l'eau de tous coſtez. Le flux eſt ſi continuë, qu'il ſemble deuoir eſtre eternel. Les laboureurs voyent en moins d'un iour ruiner le labour de toute leur année. Les meſmes eaux qui battent les bleds & les couchent par terre, rendent vains leurs deſirs, & abbatent leurs eſperances. Quoy? cét orage du ciel ne ſuffit pas encore à Iupiter, ſa colere ne ſe contente pas de tempeſter en l'air, il prie ſon frere Neptune de ſ'eſmouuoir avec luy, & ioindre ſes forces liquides aux ſiennes, pour deffaire l'impieté qui regnoit ſur la terre. A ſa requeſte ce puisſant Roy des inſtantes plaines de la mer, manda les fleuues ſes ſujets, & les ayant aſſemblez chez ſoy, ſans les retenir d'une longue ſuitte de diſcours, leur commanda d'aller promptement ouvrir toutes les bondes de leurs ſources, & ne s'arreſter plus dedans les bords de leur couche ancienne, mais eſtendre leurs riuës auſſi loin que pourroient courir leurs vagues & leurs ondes. Le commandement fait, eux incontinent l'executent, & debordez d'un cours furieux ſe vont tous rendre dans la mer, qui void ſes plus profonds abyſmes remplis en un inſtant. De façon que Neptune ne pouuant loger tant d'eaux en ſon liët, eſt contraint de ſe ietter ſur terre, & la frappant trois fois de ſon trident, rompre les ports & les riuages qui bornent le flux des riuieres. Lors leur largeur ſans limites, en l'eſtendant par tout, rauage tout ce qu'elle rencontre. La violence de leur eſpouuantable flux traine avec ſoy les plantes, les arbriffeaux, les beſtes, les hommes, les maiſons & les temples ſacrez avec leurs idoles. S'il ya quelque baſtiment mieux fondé qui reſiſte, & ne ſe laiſſe point emporter à l'orage, il ne ſçauroit pourtât ſauuer ſes hoſtes, les ondes courant auſſi toſt le plus haut de ſa couuerture: car les tours meſmes les plus eſleuées, enſeuëlies dans le gouffre, ne paroiffent non plus que les plaines de la campagne. Ainſi les eaux ne laiſſent plus voir la face de la terre, ce grād-Tout n'eſt qu'une grande mer, dont on ne trouue point la riuë. Les vns s'en vont languir ſur les ſommets d'une montagne; les autres heureux, ce leur ſemble, d'auoir rencontré un bateau, cherchans le port, voquent au meſme endroit où peu auparauant ils auoient labouré.

L'un

L'vn nage sur ses bleds , l'autre rame au dessus de sa maison , & de la rame bien souuent frappe les plus hauts toicts de son village submergé. S'ils iettent l'ancre , elle mord ou dedans la terre molle d'vn pré verd , ou peut estre dans vne vigne. On descouure des poissons au feste des plus hautes branches de ormes , & les monstres marins estendent leurs grands corps où les chéures , & les moutons auoient accoustumé de paistre. Les vertes Nereides s'emerueillent de voir des bois , des maisons & des villes dedans l'enclos de leur humide Royaume. Les Dauphins parmi les forests s'estonnent de rencontrer tant d'arbres , contre lesquels heurtans , ils retardent leur course. Les loups peslemesle avec les brebis portez par les vagues , ne taschent qu'à se sauuer , l'effroy leur fait perdre l'enuie d'offencer les brebis , & les brebis par la crainte des eaux oublient la crainte du loup. Rien ne se peut empescher d'estre trainé où la fureur des ondes le pousse. Le genereux cœur des Lyons , ny la cruauté des Tygres ne les y peut deffendre , la force inuincible des Sangliers se trouue vaine contre la force des flots ; & la vistesse des cerfs reconnoist vne vistesse plus grande qui l'emporte. Les oyseaux tous esperdus ne font que voltiger çà & là , cherchans ou quelque peu de terre , ou quelque branche d'arbre , & ne trouuans où se reposer , ils tombent lassez dedans l'eau , qui n'auoit pas seulement laissé à découuert le sommet des montagnes ; En fin l'air & l'Ocean debordez , ayans noyé la terre firent faire naufrage à la pluspart des hommes , & contraignirent ceux qui auoient peu dompter l'orage , de mourir plus cruellement , peu à peu domptez par la faim.

Entre le Beoce & l'Attique , au milieu de la Phocide , terre fertile ( qui n'estoit point lors terre , mais vn quartier de mer , ou vn champ d'eaux ramassées en peu de iours ) le mont Parnasse , mont que la renommée a tousiours tant honoré , iette deux coupeaux dans le Ciel , & fait passer ses sommets iusqu'au de là des nuës. Ses pointes iumelles , au plus haut vn peu descouvertes , estoient le seul port qui fust alors au monde , & Deucalion vis dans vne barque avec sa femme estoit le seul homme qui eust échappé du deluge : toutefois il n'estoit pas encore échappé , il le fut seulement lors qu'il

rencôtra ce bout de terre où il arresta son petit vaisseau. Jamais il n'y eut homme plus rond & plus entier que ce Deucaliō, ny femme plus zelée au seruice des Dieux que sa femme Pirrha. Tous deux à leur arriüée saluerent les Nymphes de la montagne qui leur seruoit d'azile; firent hommage aux Muses, hostesses de ceste double croupe, & adorerent la Deesse Themis qui pre-fidoit lors aux Oracles.

Jupiter qui d'enhaut les vid, & les vid seule de tant de milliers d'hommes & de femmes rester d'un general naufrage: touché de leur pieté enuers les Dieux toute égale en l'un & en l'autre, & de leur pareille innocence, se resolut de reparer par leur moyen les ruines du genre humain. Il fit sortir des vents qui dissipèrent les nuës, & rendans l'air serain rendirent aux cieus la veüe de la terre, & à la terre celle des cieus. La mer aussi appaisa son courroux, & pour calmer les flots irritez, Neptune posant son trident commanda à Triton de sonner la retraite. Ce bleu courier de l'Ocean, couuert d'un azur naturel qui luy naist dessus les espaules, obeyssant au commandement de Neptune prend son cornet que plusieurs tours recoubent, & vont eslargissant iusqu'au bout, cornet dont le son eslançé du milieu de la mer se fait entendre à toutes les deux riuës, à celle où le Soleil lassé va plonger ses tresse dorées, & à celle d'où le matin il se leue pour nous donner le iour. Il n'eust pas enflé ses iouës humides pour le faire esclatter, qu'à l'ouye du signal qu'il donna, les ondes de la mer & les ondes des fleuues, toutes calmées en un instant, commencerent à se retirer: la mer fit voir l'arene de sa greue, & les riuieres retrecies, se virent d'un & d'autre costé bornées de sablons. Les fleuues s'abbaisserent, les montagnes semblerent s'esleuer, lors que la terre en se descourant alloit croissant à mesure que les eaux décroissoient. Avec le temps les forêts firent paroistre le fest de leurs arbres, tous boüieux du limō que les eaux leur auoient laissé: & enfin la terre desenseuelie, monstra de tous costez sa face desolee à Deucalion desolé, qui ne voyant rien en vie que Pirrha sa femme & sa vie, tasche ainsi de se consoler avec elle, luy disant la larme à l'œil. Helas! ma sœur, vraye sœur de mon affliction, las! chere femme, vraye femme de mon mal, & seule femme viuant que la terre por-



te auioird'huy viuante , femme que la nature premiere-  
ment rendit mon alliée par le sang de nos peres , puis  
nostre chaste liēt par le saint nœud du mariage , & qu'au-  
jourd'huy tant de malheurs communs d'un tiers lien ont encore  
iointe avec moy. Nous deux sommes tout le monde de ce bas  
monde , nous sommes tout le peuple qui l'habite , le reste a esté  
englouty par les eaux. Nous deux seuls sauuez du naufrage  
auons trouué vn port, port toutesfois où nous ne pouuons pas  
tenir nostre vie assurée , veu que l'air encore troublé n'a point  
rompu entierement l'espaissē horreur des nuages qui nous me-  
nacent. Las ! pauuette si ie fusse pery , qu'eusses-tu fait main-  
tenant priuée de toute compaignie ? Comment seullette eusses-  
tu peu resister à la crainte & à l'effroy qui nous transist ? Qui  
t'eust consolée au milieu de tant d'infortunes , dans ce muet de-  
sert , où ton oreille n'eust pas ouy vne seule parole , qui eust ad-  
doucy l'aigre-pointe de tes douleurs ? Car pour moy ie t'as-  
seure que si l'orage t'eust rauie , ie ne fusse pas demeuré , le mes-  
me gouffre qui t'eust abysmée m'eust aussi abysmé tout à l'heu-  
re. Ha ! pleust à Dieu que j'eusse le secret duquel mon pere  
se seruit pour faire mouuoir , & dōner vne ame d'hōme à la terre  
qu'il mania. Son sçauoir admirable me seroit biē necessaire pour  
reparer les ruines du genre humain, qui n'a maintenant estre qu'ē  
nous deux. Miserable ! nous sommes restez seuls , & ç'a esté la  
volonté des puissances du Ciel , afin que nous seruions de pa-  
tron pour former le corps & la vie des hommes qui naistront.

Voila les discours qu'il luy tint , puis en pleurant esmouuoit  
sa femme à pleurer. La rigueur de leurs douleurs leur serrant  
la bouche , ils demeurerent quelque temps sans parler , se plai-  
gnans des yeux l'un à l'autre : mais en fin poussez d'un esprit di-  
uin , ils se resōlurent d'auoir recours aux Dieux , & rechercher  
l'ayde des oracles sacrez , pour estre inspirez de ce qu'ils auoient  
à faire. La resolution prise sans retarder dauantage , ils furent  
ensemble sur la riue du fleuue , qui en coulant lesche le pied de  
la montagne , où ils ne firent que mouiller les lēvres de l'eau  
encore trouble & espaisse , puis s'en estans ietté quelque peu  
sur la teste , & sur leurs habits , allerent droit au Temple de  
Themis, dont les murailles iusques au plus haut estoient toutes

couuertes de mouffe, & les autels sans feu pollus d'une relante humidité. Si tost qu'ils eurent touché du pied le premier degré de l'Oratoire, ils se jettent l'un & l'autre par terre, tirerēt de leurs lèvres avec autant de respect que de crainte, la froideur du paüé qu'ils baisèrent, puis esleuerent ainsi l'ardeur de leurs prieres.

Déesse Reyne des Oracles, si les Dieux vaincus par nos vœux, daignent fléchir leurs cœurs aux requestes des hommes, & si leur courroux eschauffé peut estre appaisé par nos oraisons; permettez, iuste Déesse, que celles que ie vous fay soient ouyes d'une oreille propize. C'en'est pas pour moy que ie vous prie, c'est pour le monde que vous voyez desert. Inspirez-moy comment ie pourray repeupler ces plaines desolées, & m'aidez, fauorable de vostre secours, pour reestabli ce que le rauage des ondes a destruiēt. Themis qui les entendit & les entendant laissa tirer son cœur à la compassion, pour responce de sa deuineresse bouche, leur dit: Qu'estans sortis du Temple, ils deuoiēt se voiler la face, délier leurs ceintures, & ietter en arriere les os de leur grand'mere. Voila l'aduis qu'ils receurent, & qu'ils n'eürēt pas si tost ouy, que tous confus en eux mesmes d'estonnement ils perdirent la parole, iusqu'à ce que Pirrha la rpemiere, rōpāt le filēce, mais non pas le doute auquel ils estoient, dit, qu'elle ne pouuoit obeyr au commandement de la Déesse. Avec vne voix tremblante elle la prie de l'excuser d'un tel acte, qui seroit un horrible crime selon son opinion, car elle penseroit, dit-elle, outrageusement offēcer les ombres de sa mere, si d'une main prophane elle touchoit ses os pour les ietter. C'est un conscientieux scruple, qui les affigeant leur fait plusieurs fois ruminer l'obscur responce de la Déesse; mais en fin Deucalion apres auoir bien pensé, resiouyt extremement Pirrha, quand il luy dit: Non m'amie, ne trauaillez point dauantage vostre ame, l'Oracle (où ie me trompe) ne nous commande rien d'impie, nous ne pouuons blessēr nostre conscience en faisant ce qu'il nous conseille. Nostre grand mere c'est la terre, & les os de son corps, pour moy ie croy que ce sont les pierres lesquelles il nous faut ietter apres nous. Ainsi Deucalion descouurit le vray secret de l'Oracle, dont sa femme conçeut quelque esperance, mais le-

gere toutesfois & fort douteuse, tant ils se deffient tous deux de l'aduis que les cieux leur ont donné par la bouche de Themis. Mais apres auoir bien consulté, que nous peut nuire (disent-ils) d'en faire l'essay ? C'est vne folie de craindre où il n'y a point de danger. L'espreuue nous rendra certains de ce qui nous tient en suspens. Du pas mesine ils vont au milieu d'vne pleine, où ils se couurent le visage d'vn linge, deslient leurs ceintures & ramassent des pierres qu'ils iettét en arriere. Ces cailloux iettez de leurs mains ( qui le croiroit si nous n'en auions l'autentique tesmoignage de la venerable antiquité ? ) despotuillans peu à peu leur dureté naturelle, commencerent à samollir, puis prendrent vn forme, laquelle croissant plus ils samollissoient, à son principé representoit bien quelque chose de l'homme, mais si grossieremét qu'on ny pouuoit qu'à peine recognoistre vn membre d'avec l'autre. C'estoit tout ainsi comme vn marbre qui n'a encore senty que les premiers coups de ciseau, ou vne image sur laquelle le peintre n'a tiré que les plus gros traicts de sō pinceau. Ce que la derniere main de l'ouurier apporte à vn pourtrait avec vn long trauail, fut miraculeusement apporté d'enhaut à ces pierres en vn instant. Leurs parties humides & terrestres tournées en chair formerent le plus mol du corps : & ce qui y estoit de solide, se changeant aux dures parties de l'homme, fit les os & les dents. Les veines seules, sans changer de nom, demurerent veines, mais elles se trouuerent pleines de sang ; lors que des esprits d'hommes par le vouloir des Dieux firent mouoir les pierres que Deucalion auoit iettees, & des ames de femmes animerent celles qui estoient parties de la main de Pirrha. Ainsi chacun d'eux repara la perte de son sexe, ainsi d'vn dur rocher sortirent nos cœurs endurcis, & nos corps qui font foy par tant de trauaux qu'ils esprouent, combien leur dur naturel a eu vne dure naissance.

---

### LE SVIET DE LA VIII. FABLE.

*Après la retraite de eaux naquit des boues de la terre l'horrible serpent.*

VIII. Fable  
expliquée  
au chapitre  
20.

*Python, qu'Apollon fit mourir tout percé de ses fleches. Et afin que la memoire d'une si belle victoire fust eternelle, en l'honneur d'Apollon qui fut pour cet effet surnommé Pythien, on institua des ieux & des combats qu'on appella aussi Pythiens, pour raffraischir aux hommes l'obligation qu'ils auoient à ce Dieu, vainqueur d'un si espouuantable monstre.*

**A** Infil l'homme nasquit, puis les autres animaux que la terre eschauffee dès rais du Soleil engendra de soy-mesme sans autre ayde : car de son limon qui couuoit dedans soy les semences de toutes choses, enflé par la chaleur du feu celeste, sortirent toute sortes de bestes qui eurent avec le temps vne forme aussi parfaicte comme si elles eussent esté conceuës dans le ventre de leur mere. Ce fut de mesme qu'en Egypte, lors que le Nil ayant retiré ses sept bras dedans leur couche coustumiere, laisse les plaines boüeuses sur lesquelles le Soleil n'a pas si tost donné, que les laboureurs en ouurant les mottes de terre, y trouuent des animaux, dont les vns sont quelquefois encore au premier poinct de leur naissance, les autres imparfaits manquent de quelques membres, & bien souuent n'ont qu'une demie vie, estans animez d'un costé, & de l'autre n'estans que terre. La chaleur & l'humidité temperees sont les causes de tels effectz : car bien que comme qualitez ennemis elles se combattent tousiours vnies pourtant par vne discordante concorde, elles font naistre tout ce qui se voit icy bas. Les boües doncques que le deluge auoit laissees, ayans esté animees du Soleil, qui donne vie à tout avec sa lumiere, la terre engendra vn nombre infiny de bestes, la pluspart qui auoient desia esté auparauant, & d'autres aussi qu'on n'auoit iamais veües: Contre sa volonté elle fit voir des monstres entre lesquelles Python, cruel serpent, nasquit pour effrayer le monde. Ce monstre d'une grandeur incroyable couuroit vne incroyable estenduë de la montagne, c'estoit l'horreur & l'effroy des hommes nouveaux nez, vne masse espouuantable sur laquelle Apollon pour en deliurer la terre, fut contraint d'esprouer ses fléches qui n'auoient accoustumé d'estre descochées que sur vn daim, ou sur quelque cheureüil. Il en tira bien mille sur ceste hideuse beste, & se vid presque en crainte

d'épuiser son carquois sans rien faire : mais en fin les ruisseaux du venin , dont le monstre estoit plein , s'escoulant par tant de bleffures laisserent son corps sans mouuement & sans vie. Et de peur que l'ingrate oubliance avec le temps , ne fist perdre le souuenir d'un acte si digne de memoire , furent deslors instituez ces jeux sacrez , & ces tant celebres exercices , qui ont tiré leur nom du nom de ce serpent vaincu par le fils de Latone , esquels les ieunes hommes victorieux , fust à la luitte ou à la course , à pied ou sur des chariots , estoient par honneur couronnez de feuilles de chefné. Il n'y auoit point encore de Lauriers en ce temps-là , & leurs branches verdoyantes n'auoient pas encore seruy de marques de gloire sur le front des vainqueurs. Phœbus alors n'estoit pas en soucy de quel arbre fust ceinte sa longue cheuelure , toutes sortes de feuilles luy estoient indifferentes , il n'auoit point d'affection plus pour les vnes que pour les autres , aussi n'auoit-il point encore eu d'amour ,

*Institution  
des ieux Pi-  
thiens.*

---

## LE SVIET DE LA IX. FABLE.

*Apollon amoureux de Daphné fille du fleuve Penée , & la plus belle qui fust lors en Thessalie , voyant que ny par prieres , ni par promesses il ne pouuoit tirer d'elle le contentement qu'il desiroit , se resolut d'emporter par force ce que la douceur ne luy pouuoit acquerir , & en la poursuuant la contraignit de recourir à son pere , qui pour conseruer sa virginité , comme il luy auoit promis , la transmua en vn laurier , arbre qui chez les Grecs porte le nom de Daphné. Voila l'origine des lauriers que donne le Poete , & la cause pourquoy le soleil le cherit.*

**L**Es premieres flames qui bruslerent le cœur du beau fils de Latone furent celles des yeux de la belle Daphné , ce fut elle qui fit naistre le premier brasier qu'il sentit en son sein , brasier que le hazard n'y alluma point , mais le courroux & la vengeance du petit Amour , qu'il auoit offensé. Quelque temps apres la deffaitte du serpent , Apollon tout bouffy de la gloire qu'une telle victoire luy auoit acquise , rencontra d'auenture Cupidon avec vn arc en main qu'il bandoit , pour en décocher quel-

que flèche amoureuse : Pauvre enfant, luy dit-il, lasche enfant qui n'as que les foibles forces de ta molle delicatessè, est-ce à toy à toucher les fortes armes que tu manies ? Quitte les moy, elles te viennent mal en main, ton bras n'est pas pour s'en servir, c'est pour moy qu'elles ont esté faites, pour moy, qui en sçay sans faillir frapper les bestes où ie veux, & d'une main asseurée les teindre du sang de mes ennemis. Pour moy, dy-je, qui en vsay si à propos contre ce serpent monstrueux qui de son ventre empoisonné couuroit tant d'arpens de la terre, le renuersant tout percé de mes traits. Contente-toy petit Dieu, d'auoir en main vn brandon, duquel tu peux faire naistre ie ne sçay quel feu dans les cœurs, & n'entreprins plus d'accroistre ta puissances avec les outils de ma gloire. Amour picqué de l'insolence de Phœbus, repartit en colere, Tu te vantes que tes flèches peuuent blesser les bestes, ie ne leur en enuie point le triomphe, mais sçache que toy-mesmes ne te sçauois garder des miennes, & recognoissant que ton cœur est suiet à leurs douces aigres pointures, auouë que l'honneur de mon carquois va plus haut que le tien, en ce qu'il a pouuoir sur les Dieux; & le tien ne peut rien que sur les animaux. Il ne fit pas plus longue repartie, ses aisles aussi-tost poussées du desir de la vengeance qui l'animoit, le portent d'un vol leger sur les sommets de Parnasse, où il sortit de sa troussè deux traits qui n'estoient pas semblables, aussi s'en vouloit-il seruir à deux effects diuers. L'un doré & armé par le bout d'une pointe luisante, est celuy dont la blessure engendre l'amour dedans les cœurs navrez. L'autre doiüé d'une vertu contraire, qui porte avec soy la haine de l'amour, est toute moussè, & n'a son bois armé que de plomb. De cettuy-cy il toucha Daphné, Nympe dont la beauté estoit tant enuiee : & du premier il en blessa outrageusement le cœur de ce Dieu qui l'auoit offensé de mespris. Les coups ne sont pas donnez d'un costé & d'autre, qu'aussi tost l'un ressent les feux de la chaude passion qui nous fait aimer : & l'autre est faisi d'une froide humeur. Apollon brusle, & Daphné n'est que glace, elle se plaist à vne vie champestre, ses delices sont de chasser, & fait trophée des despoüilles des bestes qu'elle prend, non pas des cœurs que ses beautez captiuent. Ses exercices sont les mesmes exercices de la chaste Diane, elle

court par les bois avec vn arc en main, & n'a pour coiffure qu'une simple bandelette qui serre son poil mal peigné. Plusieurs la recherchent pour femme qu'elle fuit d'auoir pour maris. Elle ne sçait que c'est de mariage, aussi ne le veut-elle pas sçauoir, car elle abhorre l'amour & la compagnie des hommes. Son pere luy dit souuent: Ma fille, vous me deuez vn gendre, quand me voulez-vous satisfaire? Je deurois desia estre appellé grand-pere par vos enfans, ne pensez-vous point encore à estre mere? Mais elle qui deteste l'alliance d'un homme comme quelque honteux forfait, à l'ouye de telles paroles, colorant son beau teint de lis d'une rouge pudeur, se iette au col de son pere, l'embrasse estroitement, & avec les plus douces prieres que son chaste cœur luy peut mettre en bouche, le supplie qu'il luy soit permis de viure tousiours fille, & conseruer entiere la fleur de sa virginité, comme Iupiter autresfois le permit à Diane. Elle l'en prie & l'en conjure de telle ardeur, que le pere vaincu de son pudique zele est contraint de luy accorder. Quelles requestes sont-ce là belle Nymphe? quels souhaits est-ce que vous faites? Vos beautez ennemies de vos vœux ne sont pas d'accord avec vos desirs. Vous-mesmes vous vous trahirez, car vostre grace & vostre âge feront les volleurs qui tafcheront tousiours à vous rauer la fleur que vous voulez garder. Mais ce sont foibles raisons pour émouuoir son ame, laquelle a posé les fondemens de sa constance sur le roc de la chasteté, elle n'a rien plus agreable que la vierge resolution de son cœur puceau, & rien ne la contente tant que la promesse dont son pere autorise son chaste dessein. Cependant Phoëbus l'ayme, ses yeux l'eschauffent de desirs, & ses desirs luy font naistre des esperances: mais c'est pour neant qu'il espere, il s'abuse en ses oracles, qui trompeurs, luy permettent vn bien dont iamais il ne iouyra. Tout ainsi qu'en vn champ où l'on met le feu apres la moisson, se fait tout à coup vn grand embrasement dans les chaumes qui y sont demeurez: de mesme que l'on void les hayes quelquesfois s'allumer à la torche de paille du voyageur, qui en marchant de nuit ou l'approche trop près, ou bien quand le matin ouure le iour, la iette sans l'esteindre au pied du buisson: Ainsi ce Dieu, pere de la lumiere, en vn rien tout espris du feu des beaux yeux

de Daphané, se brusle & consume d'une ardeur qu'il ne peut & ne veut esteindre. Il chérit son brasier, & se plaît à nourrir d'un vain espoir ses inutiles flames. Il voit ses cheveux qui tous meslez font esclatter un lustre d'or : Las ! que seroit-ce, dit-il en soy-mesme, s'ils estoient bien peignez ? Il voit la brillante lumiere de ses yeux pareille à celle des astres, & du feu qui en fort sent croistre son brasier. Il voit les roses de ses iouës & le corail de sa bouche, mais telle veüe ne fait engendrer en luy qu'un regret de n'en auoir que la veüe. Il admire ses mains & ses bras que sa manche retrouffee laisse presque tous descouuerts. Il ne se peut lasser de louer tant de traits de beauté qu'il remarque, & ne se peut rien imaginer d'assez beau, pour représenter aux yeux de son ame les beautez que sa robe cache, égales à celles qui paroissent. Il brusle de l'approcher, mais elle court de telle vitesse, qu'on diroit que les legeres aisles d'un vent l'emportent. Elle ne veut point ouyr les cris de celui qui la suit, ou si elle les entend en courant, elle ne veut pas s'arrester pour respondre. Il a beau luy crier : Demeurez belle Nymphé, demeurez ie vous prie : Quoy ! me tenez vous pour vostre ennemy ? Ainsi la craintive brebis fuit les dents sanglantes du loup : ainsi le cerf timide avec ses pieds animez du vent, euite la fureur du lion : ainsi la peureuse colombe d'une aisle tremblotante tasche à se sauuer des griffes de l'Aigle : ainsi tous animaux fuyent ceux que la hayne pousse à les suiure. Mais demeurez, ma belle, ce n'est pas une telle furie qui guide mes pas, c'est l'amour qui m'embrase, lequel me force de courir apres vous. Miserable, ie porte un brasier dans le sein, & pour m'affliger mille glaces viennent maintenant s'y glisser. Ie brusle & ie frissonne à chascun pas, de crainte que i'ay qu'en courant par mesgarde, vous ne heurtiez à une branche qui vous blesse : ie meurs d'apprehension que mon feu ne vous soit cause de quelque mal. Le chemin que vous tenez est fascheux, ne courez pas si viste, ie vous supplie, si vous allez plus doucement, ie me hastayerai moins aussi, & ne vous tiendray pas de si prés. Mais estes-vous si peu curieuse qu'il ne vous soucie point de sçauoir qui vous aime ? desdaignez-vous d'apprendre le nô de celui de qui vous estes les delices ? Ce n'est pas un paysan, ny un bucheron de ceste montaigne, ce n'est



point vn berger, non ma chere vie, iamais ie ne fis paistre troupeaux dedans ces bois. Vous fuyez sans ſçauoir qui vous ſuit: ha ! fille trop peu aduifée, vous fuyez vofre bien en me fuyant, deuant que m'auoir recognu, car vous ne fuyriez pas, ie m'afſeure, ſi vous me cognoiſſiez. Ie ſuis celuy qu'on recognoiſt pour ſouuerain à Delphes, à Claros, à Tenede, & dans le Palais de Patare. Ce grand Dieu qui de ſa main effroyable darde les foudres ſur la terre, m'aduouë pour ſon fils. Sans moy le monde enueloppé d'vn manteau de tenebres, ne verroit rien de tout ce qu'il contient. C'eſt moy qui ay le premier marié les vers aux cordes & aux doux accords du luth. I'ay l'arc fort bien en main, i'ay des traits qui ne manquent iamais d'atteindre où ie viſe, ils ſont tres-aſſeurez de leur coup, mais non pas ſi certains que la fléche dont mon cœur a reçu le coup qui me tuë. Tous les remedes de la medecine ſont éclos de mon inuention auſſi pour les rares cures que ie fay, ſuis tenu par le monde pour le Dieu le plus ſecourable de tous. La terre ne produit point d'herbes qui ne ſoient en ma puiffance, ie cognoy leur vertu, & ſçay comme il en faut tirer le ſuc. Ha ! mal-heur pour moy, que les herbes ne peuuent alleger le mal d'amour; malheur que i'ay vne ſcience dont chacun tire de la commodité, & pour; moy ſeul elle ſe trouue vaine. Les ſecrets de mon art peuuent fermer les bleſſures d'autrui, & ne peuuent rien pour la guerifon de la mienne.

Il euſt bien encore continué ſes plaintes, mais Daphné que la crainte talonnoit, ayant repris haleine, reprit vne courſe ſi viſte, qu'elle deuança fort, & le laiſſant loin apres elle, luy fit laiſſer ſes diſcours imparfaits. Il ceſſe de parler, mais il ne ceſſe pas de pourſuiure, il cognoiſt ſa Nymphe ennemie de ſes deſirs, mais il ne la recognoiſt pas moins belle: au contraire, il luy ſemble qu'en fuyant elle accroiſt ſes beautez, pource que luy ſent croiſtre ſes deſirs. Le vent qui iette en arriere les treſſes vagabondes de ceſte fuyarde, leue par fois ſa robbe, & fait paroître ſa cuiſſe d'albatre, dont ce ieune Dieu tout rauy ſe laiſſe plus furieufement transporter à ſa paſſion, qui anime ſes pieds d'vne viſteſſe incroyable, pour faire demeurer par force celle que ſes douces paroles n'ont peu arreſter: Tout ainſi qu'alors qu'vn

lévrier a descouvert le lièvre en raze campagne, tous deux se chauffent à la course, l'un pour la proye, & l'autre pour sa vie. Le chien comme panché sur le lièvre pense à tous coups auoir desia la dent dedans, & ne le touche pas, il allonge le col, & luy donne quelquesfois des atteintes, esquelles il ne gagne que de la bourre: Le lièvre d'autre costé se trouue bien souuent en tel accez, qu'il doute sil est pris ou non, il se lance d'un faut à droit ou à gauche, fait d'une secouffe perdre la prise au lévrier, & s'arme encore de legereté apres auoir reçu plusieurs bourraffques. De mesmes en font ce Dieu & ceste Nymphe. Ils courent, luy porté du vent de ses esperances, elle pouffee de l'aprehension qu'elle a d'estre prise, tous deux courent esperduément, mais luy qui est aidé des ailles d'amour va encore plus viste qu'elle. Il ne se lasse point, il touche presque sa robbe par derriere, & la tient de si pres, que son haleine en respirant humecte ses cheueux où les Zephirs se ioient. Bref, il la presse de telle façon qu'elle n'en peut plus, la couleur luy change, signe assureé que la force luy manque. Elle se sent vaincuë par le trauail d'une si longue course, & ne veut pas pourtant laisser vaincre sa chasteté. De tant loin qu'elle apperçoit les eaux de son pere Penee, elle s'escrie à luy, & le somme de sa promesse, afin de deffendre son pucelage contre la violence d'Appollon. Si vostre humide puissance (dit elle en courant) est assez forte pour me conseruer, secourez-moy mon pere, opposez vous au cruel rapt qui va flestrir la chere fleur de ma virginité. Rompez les riuies de vos eaux, & coulez iusqu'icy pour m'envelopper dans les ondes, ou bien faites fendre la terre pour m'engloutir, ou ruinez au moins par quelque change ceste charmereffe beauté qui me rend trop aimable pour le bien de ma chasteté. Elle n'eut pas finy sa priere, qu'au mesme instant sa course prit fin, elle demeura droite sur la place, sans poux & sans mouuement. Son corps se reuestit d'une tendre escorce, ses cheueux furent des fueilles, ses bras se fendirēt en plusieurs rameaux, & ses pieds perdans leur vistesse furent les immobiles racines qu'elle ietta dans terre. Son visage fut le faiste de l'arbre où sa beauté demeure encore peinte, qu'Appollon cherit tousiours: car deslors la voyant changee en arbre, il ne laissa pas d'embrasser le tronc, & luy sentit battre le

cœur deffous ceste nouvelle écorce. Il fit mille regrets autour, & baifa mille fois le bois en faisant ses regrets : mais quoy ! le bois, comme s'il eust esté pollu de la chaleur de tels baisers, sembloit les auoir en horreur. Si elle eust pû elle se fust encore retiree pour fuyr ce Dieu, à qui son changement ne peut faire changer d'affection. Il demeura long-temps à la caresser, & en fin luy dit: Puis que vous ne pouuez plus estre ma femme, au moins ferez-vous mon arbre, ouy belle, vous porterez des branches qui me seront consacrees, & mon amour vous apportera tel honneur que les vainqueurs sans vous ne feront point honorer. Vos feüilles couronneront leurs chefs, elle seront posees pour ornement autour des luths, & seruiront de glorieuses ceintures aux trouffes des chassêurs. Sera vous, beau Laurier, qui ferez tesmoin de la gloire des Empereurs, lors que victorieux ils seront conduits en triomphe dedans le Capitole, avec vne infinité de voix d'allegresse. Comme fidelle gardien de leur palais on vous posera deuant leur porte, autour d'un grand chefné qui sera au milieu. Et comme moy sans vieillir ie porte tousiours ma cheuclure blonde toute entiere, aussi la vostre ne se flestrira iamais, vos feüilles tousiours vertes vaincront la rigueur de l'Hyuer, & vous conserueront ceste verte beauté, en eschange de celle que vous auez perduë. A ces promesses d'Apollon le Laurier panchant vn peu ses rameaux, sembla faire signe de la teste qu'il en estoit d'accord, & qu'il auoit bien agreable les faueurs d'Apollon,

## LE SVIET DE LA X. XI. XII. ET XIII. FABLE.

*Iupiter amoureux d'Io, fille du fleuue Inache, l'ayant gaignée par belles paroles, afin d'en iouyr paisiblement, sans estre importuné des ialousies de sa femme, la changea en vache. Mais Iunon ne laissa pas de descouurir ses amours, du fruiet desquels elle le priua en luy demandant ceste vache, qui paroissoit en beauté sur tout le bestial du Peloponese, car luy ne peut refuser si peu de chose à sa femme, où il se fust entierement decelé. Or Iunon l'ayant en sa puissance, pour n'en auoir plus de mortel, & empescher que Iupiter ne l'approchast, elle la don-*

10. 11. 12. &  
13. Fable expliquée au  
chapitre 10

na en garde à Argus fils d'Arcton, qui avec cent yeux qu'il auoit ne la perdoit iamais de veue. Mercure par le commandement de son pere tua cet Argus, apres l'auoir endormy de sa fluste, & Iunon voyant le gardien de sa vache mort, le changea en vn Paon oyseau qui est en sa protection, dans la queue duquel elle posa les yeux qui luy auoient esté creux. Or le conte que Mercure faisoit à Argus, lors qu'il l'endormoit, estoit de l'inuention de sa fluste. Il disoit que Sirinx la plus belle des Naiades, qui fust autre fois dans toute l'Arcadie, estant aymée du Dieu Paon, fut par luy vne fois poursuiuie iusqu'au fleuue Ladon, où de peur d'estre violée avec l'ayde de ses sœurs elle se conuertit en roseau, duquel depuis les flustes ont esté faictes, qui chez les Grecs portent encore son nom.

**D**ANS l'Emonie au milieu des valees de Tempé, par lesquelles le fleuue Penee descendant du Pinde fait couler ses eaux, & se iette d'enhaut avec vne telle violence, que ses flots qui battent les rochers se font entendre de fort loin, il y a vn antre sacré, qui sert de Palais au-père de Daphné. C'est là sa demeure ordinaire, c'est le siege où il decide les differends qui naissent entre les autres fleuues ses sujets, & les procez des Nymphes qui habitent les eaux. C'est là qui fait ses assemblées: aussi fut-ce là que toutes les riuieres qui sont dans l'estenduë de son gouvernement, ayant ouy l'estrange aduventure de sa fille, le vindrent trouuer, ou pour s'en réjoüir avec luy, ou pour le consoler: car ils ne sçauoient si c'estoit chose qui l'eust affligé, ou que luy-mesme eust désiré. Sperchie avec les peuples dont il est entouré s'y trouua, l'inconstant Eniphé, le viellard Apidane, le doux Amphryse & Æas ne manquerent point d'y venir; bref, tous les fleuues du paystant ceux qui d'vne course lente, que ceux lesquels d'vn flux precipité se vont engloutir dans l'Ocean, s'y rendirent. Il n'y eut qu'Inache seul, qui ne fut point de la compagnie, sa douleur le retint dans son antre, où croissant ses eaux par ses larmes, il pleuroit sa fille Io comme perduë. Il ne sçait si elle respire encore le doux air de ceste vie, ou si Charon l'a desia passée au sombre Royaume de Pluton? ne la trouuant point il croit qu'elle n'est plus, & n'en entendant point de nouvelles, l'apprehension luy fait imaginer qu'elle est tombée en des accidés pires que la mort. Elle n'estoit

pas morte pourtant, mais vn Dieu l'auoit fait esgarer du riuage, où tous les iours elle auoit accoustumé de passer son temps.

Iupiter par hazard l'ayant rencontrée vn peu à l'escart, non pas loin toutesfois des eaux de son pere, fut si espris des douces merueilles qu'il vid peintes sur son visage, que sa veüe, mere de son amour, fit qu'il l'accosta tout à l'neure, & luy dit comme rauy : O mortelle beauté, trop belle pour tomber entre les bras de quelque homme mortel ! mais que dy-ie, mortelle, ô belle, diuine fille, digne des embrassemens de Iupiter mesme ! comment laissez-vous gaster ce teint de neige aux bruslans rayons du Soleil ? **Q**ue ne vous tirez-vous à l'ombre d'vn costé ou d'autre cependant que son feu au milieu de sa course altere ainsi la terre ? Si l'apprehension de rencontrer quelque beste sauuage, vous fait crâindre d'entrer seule en la forest, vous trouuerez en moy vn Dieu, qui vous y fera compagnie, & vous conduira en assurance dans la fraischeur des plus espais ombres qui y soient. Entrez-y hardiment, vous serez en la sauue-garde, non de quelque basse diuinité, mais du grand Iupiter, de moy qui souuerain des Cieux en ay le sceptre en main ; de moy qui estonne le monde au bruit des foudres que i'eslance de tous costez. **Q**uoy ! vous fuyez ; non, non, arrestez-vous ma douce, ie ne vous veux pas offencer ! Car effrayee aux premieres paroles de Iupiter, elle auoit commencé à doubler le pas, & lors se hastâ encore dauantage, si bien qu'elle passa les marets de Lerne, & trauersâ tout le plan que les Arcades ont dedâs leurs terres, tousiours suiuiue de ce Dieu, lequel en fin lassé de la poursuiure, en vain, l'enueloppa d'vne nuë, dans laquelle il l'arresta, & tira d'elle, avec son pucelage, tout le contentement qu'il souhaittoit. Ainsi qu'au milieu de l'ombrage de ces broüillâs espais il se combloit de delices, Iunon esmerueillée de voir le nuage, qui faisoit vne nuit en plain iour, s'estonna d'autant plus qu'elle recognut qu'il n'auoit point esté ramassé des exhalaisons que le Soleil attire ou des eaux ou de la terre. Elle entra en deffiance que ce ne fust vn traict de son mary, car elle le soupçonne volontiers, d'autant qu'elle l'a surpris plusieurs fois en pareil larcins amoureux. Elle le cherche d'vn costé & d'autre, & ne le trouuant point dans le ciel, dit en soy-mesme, qu'elle est bien

trompée, ou qu'il fait quelque coup qui l'offense. Pour en estre esclaircie dès l'instant mesme descend en terre, dissipe la nuë, & au dessus apperçoit son mary, mais ne descouvre rien autour de luy qu'une vache: car Iupiter s'estant apperceu de la venuë de ceste ialouse Déesse, auoit desfiguré les agreables traits du visage d'Io, posant des cornes sur sa teste, & la vestant d'un cuir grossier couuert de poil, bref d'une fille en auoit fait une ieune genisse, qui sous ceste peau & ce poil faisoit encore esclatter ie ne sçai quoy de ses premieres beautez. A son arriuée Iunon l'admire, contre son cœur elle force sa bouche à dire qu'elle se plaist de voir une beste si polie; comme ignorante de verité, elle s'enquiert qui la amene là, & de quel troupeau elle a esté tirée. Iupiter pour faire cesser tant d'enquestes, respond que fraichement elle est née de la terre. Iunon lors cōtinuë encore à la loüer, & feignant d'en auoir enuie, supplie son mary de luy en faire present. Voila une importune demande. Que peut-il faire, il ne sçait à quoy se refoudre. Il ne sçait que faire, d'engager ses amours entre les mains de sa femme ialouse, c'est une cruauté trop insupportable. De s'excuser aussi, il ne peut, car en tel cas toutes excuses sont suspectes. La honte d'un costé veut qu'il face le dô, d'autre costé l'amour luy defend de le faire: toutesfois l'Amour son vainqueur eust facilement vaincu la honte, si ce n'eust esté le soupçon que le refus eust engendré: mais pour si peu esconduire une sœur; à une femme refuser une vache, c'eust esté assez pour faire croire que c'estoit bien autre chose qu'une vache. Il la donne donc, Iunon la reçoit, & bien qu'elle l'ait en sa puissance, ne se despoüille pas pourtant de ses ialouses apprehensions, elle craint tousiours que Iupiter à la desrobée n'en iouyffe, iusqu'à ce qu'elle l'ait mise sous la garde, d'Argus. Cét Argus, vigilant concierge, auoit la teste enuironnée de cent yeux, deux desquels tour à tour se formoient pour prendre repos, tandis que les autres ouuerts faisoient la sentinelle. En quelque lieu qu'il fust il ne perdoit iamais la vache de veü, tousiours Io estoit deuant ses yeux, & mesmes lors qu'il luy tournoit le dos. De iour il luy laisse bien le champ libre pour paistre, mais de nuit il la serre, & le col de la belle, sans l'auoir meritè, demeure prisonnier d'un licol. Pauvre creature! ses viandes sont des feuilles d'arbres & d'herbes ameres, elle

n'a autre couche que la terre, le plus souuent sans litiere, & ne boit que de l'eau boieuse de quelque borbier. Elle regrette en elle-mesme sa misere, & veut par fois tendre la main pour demander quelque chose à Argus qui la garde: mais toute estonnée elle trouue qu'elle n'a point de main. Si son affliction l'inspire de se plaindre, au lieu de parler elle mugit, & de sa voix propre s'effraye, tremblottant à l'ouye de ses rudes accens. Il aduint vne fois que se pourmenant elle se trouua sur la riue de son pere Inache, où elle s'estoit souuent iouïée, & s'approchant du bord se vid dans le cristal des eaux qui auoient accoustumé de luy seruir de miroir, elle se vid & vid son front cornu, qui luy fit tant de peur qu'elle en prit la fuite, comme si fuyant elle eust peu s'esloigner de soy-mesme. Les vertes Nymphes des eaux la voyent courir par les plaines voisines, Inache la voit aussi, mais Inache, ny les Naiades ne sçauent qui elle est. Elle suit pourtant son pere, elle suit les Nymphes ses sœurs, permet qu'ils la touchent, & prend plaisir à demeurer deuant eux, lors qu'ils admirēt ses beautez. Le bon Inache tout grison ne se peut lasser de la carresser à cause qu'elle le carresse, il luy donne des herbes, elle luy leche & luy baise la main, il la flatte, il la mignarde, & elle à sa façon, en luy faisant de mesme, lâche des larmes que le regret qu'elle a de ne se pouuoir descourir, luy fait tomber des yeux. Elle se dépite en soy-mesme sentant que la parole luy manque pour parler à son pere, luy demander secours en luy disant son nom, & luy raconte sa fortune, mais en fin elle trace du pied sur terre, ce qu'elle ne peut dire de bouche, & montre à son pere son nom escript dans la poussiere, qui l'assure du triste changement de son corps. Ha! miserable; (s'escrie lors Inache, se penchant sur les cornes de ceste blanche genisse qui pleuroit) miserable, redoubla-il, & trois fois miserable pere: Est-ce toy ma fille, que j'ay cherchée avec tant de soucy par toute l'estendue de la terre? Je te rencontre icy, & ne te trouue pas pourtant; non, ma fille, ie ne te trouue pas: car tu n'est plus celle que ie cherchois. Las! mon regret estoit bien moindre, quand ie t'auois entierement perduë, qu'il n'est ores que ie te recouure de la façon. Pourquoi te tais-tu? que ne respons-tu à mes plaintes? T'est-il impossible de faire sortir autre chose de ton sein que ces profonds soupirs? Ne peux-

tu pour des paroles me rendre que des mugiffemens ? Helas triste pere ! Le traittois de ton mariage , i'estois aux apprests de ta nopce, ie te pensois voir bien tost mere, & posois desia mes esperances sur l'appuy d'vn gendre & de tes enfans. Maintenanât il faut (cruel creue-cœur) que ie te voye accouplee avec vn mary , que tu choisiras au milieu de ces troupeaux cornus , & que de toy pour petit fils ie ne voye naistre qu'vn veau. Mais encore si la mort pouuoit finir l'amertume des douleurs que i'en ay ! Elle n'en a pas le pouuoir, ma diuinité l'en empesche : diuinité nuisible qui me ferme la porte du trespas, pour allonger mes pleurs, & donnant à ma vie vne durée eternelle, continuer mon mal iusqu'à l'eternité. Tandis que ses regrets luy mettoient ces pieuses paroles en bouche, Argus ennuyé de ses larmes retira sa fille de deuant luy, & l'esloignant des eaux du fleuue la mit au milieu du grand pasturage, puis s'en alla seoir sur le coupeau d'vne montagne, d'où il descouuroit toutes les plaines des enuirs.

Que faites-vous grand Iupiter, comment laissez-vous si longtemps ramper miserable ceste beauté , qui vous a esté si chere ? comment laissez-vous captiuer celle qui a captiué vostre cœur ? De vray le mal d'Io l'afflige outre mesure, il ne peut la voir ainsi traittee , il ne peut plus patienter, faut qu'il la deliure du cruel ioug sous lequel Iunon la retient. Il appelle son fils Mercure, fils engendré des embrassemens d'vne des Pleiades, & luy commande de mettre à mort Argus, trop esueillé concierge de ses delices. Mercure prompt à obeyr, sans tarder prend son chapeau aisé, arme de plume ses talons, & ayant en main la baguette qui endort tout ce qu'elle touche, descend du ciel en terre, où il oste les ailles qu'il porte à la teste & aux pieds, ne se reserue que sa verge, s'en va par les champs comme vn Berger, touchant deuant luy quelques chèvres. Quand il se vid proche d'Argus, il tira sa fluste & en ioitia, & rauit tellement ce gardien estoillé, qu'il le pria de s'asseoir près de luy: Braue Berger, dit-il à Mercure, qui charmez les cœurs par l'oreille avec les doux accens de vostre flagol, si vous auez enuie de vous reposer, vous ne pouuez trouver lieu plus commode ny plus frais, que sous l'ombrage qui couure ceste roche, venez-vous seoir icy, vos bestes ne manqueront pas d'herbe pour paistre, sans beaucoup s'escarter de nous.



Ce petit fils d'Atlas ne desdaigna point de s'arrester là, y estant inuité; veu que c'estoit son dessein quand l'autre ne l'en eust pas prié. Il s'assit, entretient Argus de plusieurs discours, puis tacha avec ses chansons de clorre tant d'yeux qui n'estoient ouverts que pour empescher l'effect de son entreprise: mais Argus, que la crainte d'estre surpris tenoit tousiours en ceruelle, resista autant qu'il luy fut possible. Sentant glisser le sommeil il s'oppose à sa douce langueur, & s'il se rencontre que d'un costé toutes ses sentinelles soient presques endormies, elles demeurēt toutefois bien éveilles de l'autre. Il combat contre le sommeil & contre les charmes de cét instrument nouveau, duquel en combattant il desire sçauoir l'autheur, il s'enquiert de Mercure qui s'est qui le premier ioignant ensemble ces roseaux a inuenté vn exercice si plaisant. Lors Mercure qui ne recherchoit qu'un tel suiet d'allonger ces discours, luy en fit ainsi le conte. Autour des montagnes chenuës de l'Arcadie ( dit-il ) il y auoit autrefois vne Nymphé, que ses compagnes appelloient Sirinx, renommée sur toutes les autres pour auoir sagement resisté aux chaudes furies des Satyres ses amoureux, & sçeut accortement se deffaire de tous les Dieux champestres qui l'auoient recherchee. Imitant Diane en ses exercices, elle l'imitoit aussi en chasteté, elle portoit vne robbe ceinte & retroussée tout ainsi que ceste Déesse chasseurresse, bref, on l'eust prise pour Diane mesme; si ce n'eust esté que les bouts de son arc estoient de corne, & ceux de Diane sont dorrez: mais plusieurs ne laissoient pas de s'y tromper, si naïfvement elle representoit la chaste fille de Latone. Vn iour Pan la rencōtra qu'elle descendoit du mont Licée, il ne l'eut pas apperceuë, qu'il sentit que sa grace prit place dans son cœur, il tressaillit en foy-mesme, & fut bien si émeu, que les branches de Pin dont il est couronné en furent esbranlées. Il ne se peut tenir de courir apres elle, & l'accostant luy dire: Quoy belle Nymphé, est-ce ainsi que vous desrobez les cœurs en passant, & en apparence n'en faites point de conte? Je n'ay pas eu si tost ma veuë sur vous, qu'à l'instant tout à vous, ie n'ay plus esté à moy-mesme. Vous m'avez par les yeux rauyma liberté, vous m'avez enleué mô ame, permettez donc que ie vous dōne aussi mon corps, afin que ioint au vostre d'un sacré lien, nous puissions viure ensemble deffous

les loix d'un heureux mariage. Le le souhaite, disoit-il, cedez aux vœux d'un Dieu qui vous desire. Voilà ce qu'il luy dit: mais elle au lieu d'en faire estat prit la fuite, & ne fit de là qu'une course iufques aux fablons du fleuve Ladon, où se voyant arrestée par les eaux, & pressée du Dieu qui la suiuit, son recours fut aux Naiades ses sœurs, qu'elle émeut à pitié par ses prieres, & fit avec leur ayde que son corps transformé ne se trouua qu'un amas de roseaux. Lors que Pan la pensa embrasser, il fut tout estonné de ne voir entre ses bras que ces fresles herbes des marets au lieu du corps de sa Nymphe. Helas que de regrets! il croyoit d'auoir atteint au cõble de sa felicité, & il ne s'en trouue pas seulement frustré, mais encore de toutes ces esperances. Il se plaint, il soupire, & de ses soupirs anime le vuide des cannes qu'il embrasse; Il les remplit du vent de ses tristes haleines, & apres les auoir remplies, il entend comme vne voix plaintiue qui en sort. Ce petit son qui respond à son affliction luy semble si doux, qu'il se resoult de continuer à l'esmouoir, afin d'alléger sa douleur par le moyen de celle mesme qui causa sa peine. Pour cet effet il ioignit ensemble avec de la cire, quelques tuyaux de roseau, dont il fit l'instrument qui porte encore en certains lieux le nom de sa maistresse.

Mercuré estoit en resolution de discourir ainsi au long toute l'histoire: mais il n'en eut pas le loisir; car ayant dès le commencement du conte veu les yeux d'Argus gaignez du sommeil, il laissa son discours pour executer son dessein, & l'assoupit entierement avec sa verge dans un profond dormir, puis mit l'espee au poing & luy ayant tranché la tette, ietta le corps du haut du precipice en bas, qui roulant le long de la coste, ensanglanta, toute la roche. Te voila terracé, pauvre Argus, te voila mort: tes yeux ont perdu la clarté du grand Oeil qui esclaire tout, tes cent lumieres sont estèintes, elles sont vaincuës, & vne seule nuit les tient enuelopees de ses tenebres. La Deesse que tu seruois en luy gardant si fidelement la vache Nymphe, qui esmouoit ses ialoufes humeurs, ne te sçait pas garder des mains de Mercuré: elle pose bien les images de tes yeux dans la queue du Pan, qu'elle cherit entre les oyseaux, elle y range bien des couleurs qui n'ont ny veuë ny vie, mais elle n'y pose pas tes yeux.

mesmes, ils demeurent clos malgré elle, Mercure pour iamais en a esteint la viue clarté.

LE SVIET DE LA XIV. FABLE.

*Io furieuse, ayant couru vne incroyable estendue de terre, s'arresta en Egypte, ou Iupiter la veid miserablement affligée, & pource apres auoir appaisé sa femme, il fit qu' Io retourna en son premier estre, & prenant le nom d' Isis fut adorée des Egyptiens pour Déesse.*

XIV. Fable  
expliquée  
au chapitre  
11.

**T**Outefois Iunon le regrette extrémemét, & pour sa mort entre en telle colere, qu'elle se resolut de faire mourir Io furieuse. Elle luy met deuant les yeux tout les horreurs de l'enfer, avec les visages espouuantables des filles de la nuit, & l'espoinçonne au dedans des secrettes pointes d'une rage qui l'agite & la trouble de telle façon qu'elle court tout le monde, sans sçauoir où elle va. Cette pauvre vache poussée d'une errante fureur fait presque le tour de la terre, & lassée, en fin se vient rendre au bord du Nil, où ses genoux affoiblis de sa course flechissent sur l'arene. Elle demeure sans force & sans haleine, & versant sa teste en arriere, leue deuers le Ciel les yeux fondus en larmes. Ses pleurs tesmoignent ses douleurs, dont elle demande allegement à celuy qui les a causees, & son triste mugissement faiçt reconnoistre qu'elle se plaint à Iupiter de tant de martyres soufferts à son occasion. Luy touché de pitié recourt à sa ialouse Iunon pour l'appaiser, il l'embrasse, il la flatte, & la priant de faire cesser les fleaux dont elle afflige cette Nymphé, luy promet que les graces d'Io ne luy donneront iamais d'ennuy : il iure que iamais Io ne violera son liçt, & appelle à tesmoins de son serment les sombres marests des enfers. Le courroux de Iunon ne fut pas appaisé, que aussi tost la Nymphé reprenant ses premieres beautéz, fut toute telle qu'elle auoit esté auparauant. Ce rude poil de vache luy tombe, ses cornes ne paroissent plus sur son front, le cercle de ses yeux se retrecit, & l'ouuerture de sa bouche aussi se resserre. Les pommes de son sein se refont, les maïs luy reuiennent, & la corne qu'elle a aux pieds se change en ongles & se diuise en

cinq. Pour marcher elle ne se fert plus que des deux pieds, son corps se redresse & luy fait voir le ciel: bref, elle ne tient plus rien de son estre de vache, sinon qu'elle demeure tousiours blanche. Elle se void dedans son corps de Nymphe, & toutesfois n'ose parler, elle craint de mugir encore, & ne lasche que peu à peu des paroles entrecoupees, pour recognoistre quelle sera sa voix. En fin Iupiter pour ne laisser point sans honneur celle qu'il auoit honorée de ses affections, la fit adorer en Egypte, & rendit sa renommée fort celebre en ce pays-là sous le nom de la Déesse Isis.

On tient que de ces amours de Iupiter & d'Io en sortit Epaphe, auquel pour ce respect, par toutes les villes d'Egypte, on a dressé des Temples ioignant ceux de sa mere. Cét Epaphe en ses ieunes ans fut compagnon du petit Phaëton: car ils estoient tous deux d'un mesme âge, & n'auoient pas moins de courage l'un que l'autre. Si la presumption enflloit le cœur de l'un, l'autre n'en estoit que trop chatoüillé, & de si ambitieuses humeurs, naissoient entr'eux bien souuent des querelles. L'un comme fils de Iupiter, vouloit par tout prendre le dessus; l'autre orgueilleux d'auoir Apollon pour son pere, ne pensoit pas qu'il fust obligé de ceder à son compagnon: tellement qu'une fois s'estât eschauffez sur ce debat, Epaphe offensé des insolences de Phaëton, ne se peut tenir de luy dire, qu'il auoit trop bonne opinion de soy, que c'estoit à luy vne grande simpleesse d'aiouster foy aux contes de sa mere, qui l'abusoit des vains discours d'un pere qui ne l'auoit iamais touchée. Ce fut vne pointe qui rendit Phaëton tout confus, il en rougit, & laissant vaincre sa colere à la honte qu'il eut d'entendre tels reproches, sans rien repartir, s'en alla droict à Clymene se plaindre de l'iniure qu'on luy auoit faicte. Il fait mille regrets deuant elle, & pour l'esmouuoir dauantage, confesse qu'il a enduré l'affront sans repartie. Il est vray (dit-il) mes lèvres ne se sont peu ouurir pour parer de la lague le cuisant coup de langue qu'il ma donné. Ses paroles m'ont touché si viuement au cœur, qu'elles m'ont osté la parole. Quelle honte à moy qu'on tient pour vn brauache, & d'une humeur qui ne sçait rien pâtir, d'estre demeuré comme insensible, estant si cruellement offensé? j'ay peu souffrir vn tel outrage: j'ay peu de mes oreilles l'ouïr,

& ma bouche n'a peu repartir pour ma deffense. Hé ! & comment me fusse-ie deffendu ? Le n'auois point de preuue pour le conuaincre. Donnez-m'en donc quelqu'vne s'il vous plaist, ma mere: si ainsi ie fois forty de la semence d'un Dieu, rendez-moy vn tesmoignage assure de la diuinité de ce sang, qui me doit vn iour faire place dans les cieux. Le desir qu'il a d'en estre esclarcy fait qu'il se iette au col de sa mere, la coniuere par elle-mesme, par la chere vie de son mary Merops, & par l'heureux flambeau qui doit esclaire aux nopces de ses sœurs, de faire sçauoir qui est son vray pere, & luy en laisser des assurances pour l'oster du doute qui l'afflige. Clymene lors, soit que poussee de colere, elle se voulust purger du crime qu'on luy reprochoit, soit qu'elle desirast seulement satisfaire au souhait de son fils, tendit avec la veuë ses bras au ciel, & d'un oeil assure regardant le grand Oeil du monde, dit à Phaëton : Je te iure, mon fils, par ceste viue clarté, entourée de tant de rays esclatans, par ce Dieu de lumiere qui nous oyt & nous void, que tu n'as autre pere que luy, que luy, dis-ie, qui est pere du iour, & pere des faisons. Si ce que ie te dis n'est vne verité tres-veritable, si ie t'abuse de la vanité d'un mensonge, pour t'enfler le cœur d'une folle presomption, qu'il me cache maintenant sa face lumineuse, que ces beaux rayons que tu vois s'obscurcissent pour moy, & que ce iour me soit le dernier de mes iours. Mais sa retraitsse n'est pas loing d'icy, la terre d'où il sort le matin pour esclaire le monde, est proche de la nostre, si tu as enuie que sa bouche mesme t'en rende certain, va le trouuer, mon fils, tu le sçauras de luy. Ces paroles de la mere, chatouilleuses à l'oreille de Phaëton, le firent tressaillir de ioye. Il part à l'instant, & va voir si Phœbus le recognoistra pour son fils. Il marche sur terre, mais son esprit en est bien escarté, il a des desseins sur les Astres, & ses conceptions hautaines l'esleuent desia dans les cieux. Ayant passé la Morée, il passe les chaudes Prouinces des Indiens, & poussé d'un desir qu'il luy donne les aïles, se va rendre au lieu d'où son pere se leue tous les iours.





LE SECOND LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE.

LE SVIET DE LA I. FABLE.

*Clymene fille de l'Océan & de Thetis, fut mere de Phaeton qu'elle eut du Soleil, auquel elle l'enuoya quand il fut grand, afin que le pere cogneust son fils, & que le fils fust assuré de son pere. Ce voyage fatal au fils, fut cause de sa mort, car ayant demandé pour preuue d'une affection paternelle, le gouvernement du grand Char qui esclaire le monde, il ne sceut pas gouverner les chevaux, qui le tirèrent tellement, qu'esgaré du chemin ordinaire que le Soleil a accoustumé de faire, au lieu d'esclairer la terre, il s'en alloit la reduire en cendre, si Iupiter d'un coup de foudre ne l'eust ietté du chariot en bas, & mis les coursiers en liberté, qui deliurex de cét indiscret gouverneur, se mirent d'eux-mesmes à leur route ancienne.*

1. Fable expliquée au chapitre du 2. discours.



**E** Palais du Soleil esleué sur de hautes colonnes estoit comme vn grand brillant, dans lequel l'or esclattoit de tous costez, & les escarboucles iettoient vne lueur pareille à celle du feu. Le faiste estoit couuert d'un yuoire poly, & l'entree esclairée de deux grandes portes de fin argent, sur lesquelles l'ouurier auoit si heureusement rencontré, que les traits de son ourage se

faisoient plus admirer que la richesse de la matiere. Car Vulcain y auoit graué les mers qui ceignent le milieu de la terre. La boule terrestre y estoit, & l'air qui entoure la boule. Sur la mer paroissent les bleuës diuinitez des eaux, comme Triton qui a toujours en main son cornet. Prothée qui ne scauroit demeurer en vn estre, le grand Egeon qui embrasse les corps monstrueux des Baleines, & la Nymphe Doris avec ses filles, dont les vnes semblent nager, ou secher leurs cheueux verts dessus la croupe de quelque rocher, les autres se faire porter sur le dos des poissons. Elles ne sont pas tirees sur vn mesme patron, leurs visages sont differens, mais elles ont ie ne scay quels traits semblables, qui montrent bien qu'elles sont sœurs. La terre autour de son corps arrondy fait voir des villes pleines de peuples, des forests peuplées de bestes, des Nymphes par les champs, de Faunes, des Satires, bref pas vn n'y est oublié de tous les Dieux champestres qui l'habitent. Au dessus de tout luit le ciel, esclairé des Planettes, & ceint en trauers d'une bande diuisee en douze parts, remarquables par autant d'animaux qui y sont peints. Le fils de Clymene, ayant esgallement admiré la richesse & l'artifice d'une si superbe entrée, passa outre, & s'auançant au dedans du Palais alla droict au throsne de son pere, sans s'en approcher toutefois: car ses yeux n'eussent peu endurer de pres les éclairs de la lumiere qui en sortoit. Phœbus vestu d'une robe de pourpre estoit assis en son siege brillant, tout chargé d'esmeraudes, & autour estoient posees les heures esloignées d'une égale distance les vnes des autres, les Iours, les Mois, les Ans, & les Siecles. L'an y auoit avec luy ses quatre saisons, le Printemps couronné de fleurs, l'Esté nud qui portoit des espics en sa main, l'Automne souillé de la vendange, & l'Hyuer dont le poil grison estoit tout herissé de froid. Du milieu d'eux le Soleil ictant le mesme œil dont il esclaire l'Vniuers sur ce jeune homme qui demeuroit rauy à l'aspect de tant de merueilles, recogneut que c'estoit son fils, il l'appella par son nom, & luy demanda qui l'auoit meü de le venir voir là haut. Claire ame de la terre, qui donne vie à tout en donnant la lumiere (dit lors Phaëton,) Astre pere du iour, que i'oserois nommer mon pere, si ledoute où ie suis ne m'en ostoit la hardiesse; croiray-je que ie sois de vostre



fang ? Tiendray-je ce que ma mere m'en a tousiours persuadé pour vne verité, ou pour couuerture esclose de son inuention afin de pallier sa faute ? La deffiance que i'ay d'elle m'a amené icy pour en estre esclarcy. Ne me laissez donc plus en suspend, mon pere, si ie suis vostre fils donnez m'en de telles assureances, & de tels gages de vostre affection paternelle, qu'on ne m'ose iamais reprocher d'estre sorty d'autre que de vous. Voila le discours qu'il tient à Phœbus, lequel posa incontinent les rayons qui brilloient autour de sa face, & luy commanda de s'approcher ; puis en l'embrassant luy dit : Et quoy, mon fils, pouuez-vous vous persuader que ie vous deusse méconnoistre ? Il m'est impossible, quand ie le voudrois faire vostre visage, me desmentiroit. Vous ne portez pas la façon d'un fils indigne d'estre aduouié de son pere. Non, non, Clymene ne vous a point abusé, comme elle est vostre vraye mere, aussi suis-je vostre vray pere. Et afin que vous n'en doutiez plus, mon enfant, demandez moy tout ce que vous voudrez, & vous esprouuerez qu'il n'y a rien en ma puissance dont mon affection vous puisse refuser. Quelque présent que vous souhaitiez, vous estes assuré de l'auoir, ie vous le promets, & veux que le marcs qui reçoit le serments des Dieux, vous soit tesmoin de ma promesse. Il n'eust pas lasché la parole, que Phaëton luy demanda son char lumineux, & le gouvernement de ses coursiers, pour vn iour seulement.

O folle requeste, demande infortunee, qu'une promesse trop percipitee a fait naistre ! Mais encore s'il n'y auoit qu'une simple promesse, il y auoit vn serment qui traueille cruellement le pere. D'un branlement de teste il tesmoigne le repentir qui le fait pour auoir iuré trop à la legere. Las ! mon fils (dit-il) l'offre indiscrete que ie t'ay faite, t'est cause d'un peu discret souhait ; pleust aux Dieux qu'il me fust permis de ne te donner point ce que ie t'ay promis. Il n'y a que cela seul au monde, faut que ie le confesse, dont ie te voulusse esconduire, si c'est esconduire de ne donner point ce qui te doit ruiner. Je ne puis pourtant m'en desdire, mais ie pourray bien, peut-estre, te destourner d'un desir qui sera ta mort, si tu ne le change. Tu attentes trop haut Phaëton, tes forces ne sont pas bastantes pour ce que tu souhait-

tes, ny ton âge capable d'un si perilleux dessein. Pense que tu es homme & qu'il n'y a rien d'humain où ton foible cœur aspire. Pauvre enfant, ton ignorance te fait affecter vne chose que les Dieux mesmes n'oseroient entreprendre. Chacun doit mesurer ses desseins avec son pouuoir, afin de ne se laisser point, par vne veine presumption, porter à sa ruine, apres auoir esté au delà de sa puissance. Il n'y a personne que moy seul qui puisse se tenir sur ce chariot flamboyant. Iupiter souuerain des cieux, quide sa main espouuenteable iette là bas le feu de ses foudres, se trouueroit en peine s'il falloit qu'il s'assist à ma place, & toutesfois il n'y a point de puissance égale à la sienne. Le chemin que ie tiens du commencement a vne si roide montée, que les cheuaux tous frais sortans le matin de leur escurie, y sont infiniment trauaillez. Sur le milieu du iour ie me trouue si haut, que i'ay horreur de voir en bas les eaux & la terre, ie n'y puis ietter la veuë que mon cœur saisi de frayeur ne me face trembler. Le soir i'ay vne dangereuse descente, où il est bien besoin qu'avec discretion ie lasche & retienne la bride à mes coursiers, autrement d'une cheute precipitée ie m'irois noyer dans le sein de Thetis ( qui en a peur bien souuent) au lieu d'aller doucement cacher ma lumiere des sous ses eaux. D'autre costé le ciel en tournoyant sans cesse traine les Astres avec soy, & les force par sa vistesse de suiure son tour, il faut que mes cheuaux resistent à sa violence, & que tenant vne route contraire à la sienne, ie monte, & descende sans que sa course legere m'emporte comme les autres planettes. Si i'y trauaille fort tous les iours, imagine-toy, mon fils, combien tu t'y trouueras empesché, & si tu pourras bien tenir les cheuaux dans leur route ancienne. Peut-estre te figures-tu des Villes le long de ton chemin, des Tempz & des Oratoires riches d'offrandes presentées aux Dieux: mais tu te trompes, il te faut passer au trauers des embusches de certaines bestes farouches, dont les formes horribles t'effrayeront: car si tu ne t'esgares point, tu veras vn Taureau qui semblera dresser ses cornes contre toy: tu veras vn Archer avec sa fleche en main, vn Lyon, vn Scorpion, & vne Escriuisse. Et ne pense pas qu'il te soit facile de manier avec la bride ainsi que tu voudras les furieux coursiers de mon chariot, qui iettent le feu par la bouche & par les narines, leur fou-

que semble indomptable lors qu'ils sont vne fois esc hauffez, à  
 peine veulent-ils recognoistre ma main, & obeïr aux refines. Ia-  
 mais mon fils, ils ne te souffriront pour gouverneur : change d'oc  
 de desir deuant que ta fortune change, & n'attent pas à t'en re-  
 pentir lors que tu seras monté : car autrement ie crains que ma  
 faueur ne te soit plus funeste que fauorable. Tu me demandes  
 des preuues qui fassent croire que tu es vrayemēt fort de moy,  
 ce que ie crains pour toy est la preuue la plus assuree que tu en  
 scaurois retirer ; ie montre par ma crainte paternelle que sans  
 doute ie suis ton pere. Ne vois-tu pas peintes sur mon visage les  
 glaces de la peur qui m'affigent ? Mais c'est peu que de voir la  
 face, pleust aux Dieux que tes yeux peussent percer au dedans  
 de mon sein, pour y descouurir les viues apprehensions que ton  
 mortel souhait me donne. Le monde tout remply d'une infinité  
 de thresors possede tant de richesses diuerses, regarde ce qui te  
 plaît au ciel, ou sur la mer, ou sur la terre, & me le demande :  
 tu es assure de n'estre point refuse. Il n'y a que mon seul chariot  
 auquel ie te prie de ne penser point, ce seroit vn fleau, non pas vn  
 honneur ; c'est ton mal-heur, Phaëton, que tu veux auoir pour  
 faueur. Helas ! pourquoy en membraissant si estroitement me  
 presse-tu de plaire à ton fol desir ! Non, non, ne te desfie point de  
 ma promesse, ce que tu souhaitteras, tu l'auras, ie l'ay iuré par  
 les noires ondes du Stix : mais fay de plus sages souhaits. Ainsi  
 finit Phœbus ses remonstrances, sans que Phaëton mist fin à son  
 importune requeste, il ne fit point estat de tout ce que son pere  
 luy dit, il veut auoir ce qu'il desire, & ne veut point desirer autre  
 chose : bref, son cœur brusle de le faire brusler, & sa vanité n'ap-  
 prehende point d'estre reduitte en cendre, pourueu que ce soit  
 le feu du ciel qui en allume le brasier.

Le pere voyant donc qu'il ne pouuoit autrement contenter son  
 fils, apres auoir vsé de toutes les longueurs qu'il luy fut possible,  
 le mena en fin voir son chariot elabouré de la main de Vulcain,  
 l'essieu duquel estoit d'or, le tymon d'or, le tour de la roüe doré  
 & les rayons d'argent. Ce n'estoient dessus que pierreries, les-  
 quelles frappées des rays du Soleil, le refrapioient des esclats de  
 la lumiere qu'elles iettoient. Plus Phaëton y voit des merueil-  
 les, plus son courage hautain s'enflame de desirs ; & cependant

*Hesperus ou  
Lucifer, c'est  
l'estoille qui  
paroist le  
matin la  
dernie, &  
le soir la pre-  
miere.*

qu'il admire l'artifice de ce char qu'il souhaitte, voila l'Aurore esueillee qui ouure les rougeastres portes du iour, ses allées couuertes de roses se descouurent, les estoilles ne paroissent plus, la portiere du iour les chasse toutes deuant soy, & se retire la derniere du milieu des plaines du ciel. Ainsi la terre commence à rougir, & les cornes de la Lune à s'esuanouïr peu à peu, qui est cause que Phœbus commande aux heures d'atteler les cheuaux. Ces hastiues filles du temps obeyssent promptement, elles brident les coursiers du Soleil, & les sortent de l'escurie bien pleins du suc de l'ambroisie dont ils sont nourris. Le pere auparauant qu'il donnaist sa lumiere, estendit vn onguent sacré sur la face de son fils, pour empescher que le feu duquel il alloit le reuestir, ne l'offençast, puis luy entoura le visage d'une couronne de rayons, & tirant du profond de son cœur, trauaillé de crainte, plusieurs souspirs messagers de son affliction, dit à ce trop courageux enfant : Las ! mon cher fils, si tu peux recognoistre au moins ce dernier aduis de ton pere pour aduis salutaire, garde-toy bié de picquer les cheuaux, ils ne courent que trop d'eux-mesmes. Tien-leur la bride courte, autrement tu n'en pourras iouïr quand ils feront vne fois eschauffez. Et ne pense pas que ton chemin soit d'aller couper droict ces cinq cercles qui diuisent le Ciel, il y a vne large carriere qui s'estend en trauers sur les trois Zones du milieu, sans entrer dedans celles qui sont autour de l'vn & de l'autre Pole; c'est par là qu'il te faut passer, & suiure tousiours la piste des roïes que tu y verras assez apparentes. Mais afin qu'également le Ciel & la terre reçoient la chaleur avec la lumiere, ne va pas trop bas, & ne monte pas aussi trop haut : car l'vn feroit que tu bruslerois le ciel, & l'autre que tu embraserois la face de la terre. Pour aller seurement tien tousiours le milieu. Et de crainte que tu ne sois emporté, ou trop à la main droïte du costé du Dragon, voisin du pole Actique, ou à la gauche vers l'Autel, qui est à l'Antarctique, ton vray chemin, est celuy d'entre-deux, fuy-le mon fils, ie ne te puis rien dire dauantage. Je laisse le succez de ton dessein à la Fortune, & la prie qu'en te fauorisant, elle ait plus de soing de toy que tu n'en as toy-mesme. Il ne nous est pas permis d'en consulter plus long-temps, l'heure nous presse, la nuit a desia acheué son humide course, la terre demande le iour, du-

quel l'Aurore a ouuert la porte, & chassé les tenebres. Prends les resnes en main, ou si tu sens que ton cœur se puisse desdire de ce qu'il a tant souhaitté, embrasse le conseil que ie donne au lieu d'embrasser le gouuernement de mon chariot. Aduises-y mon fils, cependant que tu es encores en lieu de seureté. Reprens-toy de ton fol desir, tandis qu'il t'est loisible de te faire sans en souffrir dommage. Permits-moy que ie donne la lumiere au monde, & n'affecte point ta ruine en affectant de la donner pour moy. Tout cela ne peût rien contre l'ambition de son trop genereux courage, il saute legerement sur ce leger chariot, & apres s'y estre assis, possédé d'un contentement incroyable, prend la bride, & remercie son pere, qui ne le void là qu'à regret.

Cependant les quatre legers courriers du Soleil, Pyrois, Eolus, Ethon, & Phlegon, hannissans aux portes du iour iettoient le feu par les narines, & d'impatience de sortir frapportoient du pied leur barriere. Quand ils furent sortis de chez Thetis (qui les eust retenus, hélas ! si elle eut sçeu la fortune qu'alloit courir son petit fils) ils se ietterent dans le ciel, & fendans les nuées, commencerent leur course d'une telle viftesse, qu'en un rien enleuez sur la plume de leurs aisles, ils deuancerent les vents qui estoient partis avec eux du costé du Leuant. En courant ils s'estonnent de sentir ce qu'ils traissent plus leger que de coutume, car le char n'auoit pas son poids ordinaire. Tout ainsi qu'une nauire qui n'a pas la charge qu'il doit, poussé tantost d'un costé, tantost de l'autre, est agité de continuelles secousses à faute d'auoir son iuste poids qui resiste : de mesme le charoit, comme s'il n'y eust eu personne dessus, branlant tousiours ne fait que des fauts parmy l'air, qui est cause que les cheuaux, ainsi que sans chratier courent selon que leur fureur les pousse, & ne tiennent ny le chemin, n'y ne reiglent leurs pas à l'ordinaire. Le cocher espouuâté demeure tout esperdu, il a les resnes en main, mais il ne sçait de quel costé tourner, il ne sçait quel chemin tenir, & quand il le sçauroit il ne pourroit y mettre ses cheuaux : Les sept estoilles qui sont tousiours gelées aupres du pole Arctique, sentirent lors la chaleur du soleil, & pour le fuyr tâcherent en vain de se plonger dans le sein de Thetis, qui iamais ne les y receut. Le dragon gardien de l'autre colonne du monde, que

le froid retenoit comme engourdy en sa paresse contre son poise, s'eschauffa de colere & se rendit effroyable à Phaëton, qui l'eschauffoit l'approchant de trop près. Et le bouvier tout troublé, bien qu'il soit fort pesant, & assez empesché à la conduite de sa charette, picqua lors ses bœufs plus viste que de coustume pour s'enfuir, de peur d'estre bruslé. Las ! quel effroy saisit le pauvre Phaëton, il void du ciel entre luy & la terre, vn abyfme infiny qui le glace d'horreur. Il pallit, le cœur & les genoux luy tremblent, quand il iette les yeux si bas, & pour en destourner sa veuë, s'il regarde autour de soy, il ne void que du feu qui l'esblouyt, & l'auueuglement luy fait detester ses desirs auueuglez. Il voudroit n'auoir iamais veu son pere, & moins encore ses cheuaux, il recognoist qu'il a esté trop importun pour obtenir son mal, il se dépite contre sa trop outrecuidée temerité, & regrette d'auoir à son dam trouué vn pere trop facile à fléchir à ses vœux. Il desireroit estre en terre, & n'estre iamais tenu que pour fils de Merops, son cœur luy presage combien luy doit couster la curieuse recherche de son sang, il se trouue agité des flots d'vne cruelle tempeste ; & tout ainsi qu'vn vaisseau battu des vagues & des vents, que le Patron desesperé laisse à la mercy des eaux, se seruant pour tout art des prieres qu'il fait aux Dieux, il n'a autre recours qu'aux vœux : car de resolution pour se sauuer il n'en scauroit prendre. Que pourroit-il resoudre ? Helas ! que pourroit-il faire ? Il est bien auant dans le ciel, il a desia fait vne grande partie de sa course, & en a encore vne plus grande à faire. Il tourne la veuë du costé du Leuant, puis se retourne du costé du Couchant, & void qu'il luy est impossible de se rendre à l'vn ny à l'autre. Il ne sçait à quel conseil s'arrester, il s'effraye, il se perd en ses apprehensions. De lascher entierement la bride aux cheuaux, il n'ose ; de les arrester il ne peut, il ne sçait pas leurs noms, & eux n'entendent point sa voix. Puis les formes effroyables des animaux qu'il rencontre le font presque mourir de peur. Il y a vn endroit où le Scorpion estendu avec ses bras en arc, & sa queuë recourbée faict comme deux signes, ce ieune Soleil, esgaré de son chemin & de soy mesme, venant là, n'eut pas si tost aperceu ceste fiere beste, couuerte d'vne venimeuse fueur noire, que d'horreur & de crainte il lascha les resnes qui luy eschappent

rent de la main. Les cheuaux lors ayant la bride sur le dos, courent sans guide tout le ciel, ils furent iusqu'au firmament, & galopperent au dessus des estoilles fixes : tantost ils montoient, & tantost descendans d'une course percipitee s'en alloient sur les cercles plus proches de la terre. La Lune s'estonna de voir le chariot de son frere au dessous du sien, elle s'esmerueillit de sentir son humidité diminuer, & se fascha de la fumee dont l'air tout embrasé sembloit la vouloir estouffer. La face de la terre sentit incontinent le dommage du feu, la secheresse fit qu'elle se fendit par tout, les pasturages tous bruslez changerent leur verdure en couleur de cendre, les feuilles & les arbres ensemble furent consommez, & les bleds sechez desia prests à moissonner se trouuerent trop prests à brusler. Mais quelle perte est-ce que ie plains ? ce furent-là les moindres ruines, le feu deuora des grandes villes, des prouinces entieres avec les peuples qui les habitoient furent enseuelies sous la cendre, les forests embrasees ne perdirent pas seulement leurs vertes cheuelures, leurs troncs bruslerent, & les montagnes mesmes qu'elles couuroient. Athos fut tout en feu, le mont Taurus, Cilix, Timole, & celuy qui seruit de tombeau à Hercule. Les celebres fontaines d'Ida tarirent, l'Helicon fut rosty, & la montagne où depuis les Menades deschirerent Orphée. Les brasiers d'Æthna s'accreurent infiniment, les doubles croupes du Parnasse, les sommets d'Erix, de Cynthe, d'Othrys, de Mimes, du Dindime, & de Micale furent en flame. Les hautes neiges de Rhodope se fondirent, le feu se prit au sacré Citheron, au mont Caucase, à l'Osse, au Pinde & à l'Olympe. Le froid ne peut preseruer la Scythie, ny les Alpes, ny le tenebreux Apennin, Phaëton voit tout l'uniuers en vn brasier, qui iette tant de flames, qu'il n'en peut supporter l'ardeur. Il est ainsi comme sur l'ouuerture de quelque grande fournaise, l'air qu'il respire n'est que feu, il sent que son siege le brusle, la cendre & la fumée l'estouffent, il ne sçait où se retirer pour trouuer de la fraischeur, & ne sçait pas mesme où il est, car il est entouré d'une si espaisse fumee qu'il ne void rien, mais il sent bien que ses cheuaux le traissent tousiours, tantost bas, tantost haut, selon que leur fougue les pousse. Ontient que ce fut alors que les Mores deuina-

drent ainsi noirs comme ils font par les forces de la chaleur qui attira le sang au dehors, & que les sechereffes de la Lybie font venuës aussi de cet embrasement, qui ravit l'humeur de ses terres. Mais quoy ? la Terre ne souffrit pas seule, l'eau n'en sentit pas moins, les Naiades esplorees s'affligerent extrêmement de voir tarir leurs fontaines & leurs estangs. La Beotie perdit les eaux de Dirce, les Argiens trouuerent les sources d'Aminon toutes seches, & les Corinthiens s'esmerueillèrent de n'auoir plus leur fontaine Pirene. Les plus grands fleuues mesmes n'eurent pas assez d'humidité dans leurs corps liquides pour resister à la violence du feu; Thanays, Scythie, & le vieil Penee en Theffalie, le Cayque en Mysie, Ismene en Beotie; Erimanthe en la Phocide, & le iaune Licormas en Etolie, sentirent bien tant de chaleur, que leurs eaux furent presque reduites en fumee. Le Xanthe fut lors bien plus eschauffé que durant le siege de Troye, quand Hector fit brusler les galeres des Grecs. Les riuës recourbées de Meandre se retressirent fort, & les liëts alterez de Melas & d'Eurotas ne furent presque que des sablons arides. La ville de Babylone veid boüillir son fleueue Euphrate; Oronte, Thermoodon, le Gange, le Phasé & le Danube boüillirēt aussi. Le riuage d'Alphée & de Sperchie n'estoit que braise, & le Tage n'auoit point d'or sur sa greue qui ne fust tout fondu. Les cygnes qui de leur chant funebre font retentir l'air voisin de Caystre, bruslerent presque au milieu des eaux. Le Nil de crainte se retira aux extremités du monde, où il se cacha si bien qu'on a peu depuis descouvrir sa source; il quitta ses sept emboucheures, qui ne furent lors que sept poudreuses vallées, ou n'y auoit point d'eau. En Thrace l'Herbe & Strymon furent sechez de mesme, en Allemagne le Rhin, le Rosne en France, & en Italie le Pau & le rybre, auquel la souueraineté du mode auoit esté promise. La terre s'entr'ouurit, & à trauers ses fentes donna du iour aux Enfers, dont Pluton & sa femme se trouuerent en peine. La mer à demy consommee se resserra, & ne laissa que des sablons arides, où parauant elle estendoit ses bras. Il surgit des montagnes es endroits que l'Ocean auoit couverts, & ce qui estoit mer en peu de iours accreut le nombre de tant d'Isles que les eaux enuironnent. Les Dauphins n'osoient pa-



roistre, tous les poissons se retirèrent aux fonds de l'eau, où les veaux marins estoient à la renuerse presque morts. On tient que Nerée mesme, la Nymphé Doris ny ses filles n'en osèrent fortir. Par trois fois Neptune courroucé de sentir ses ondes plus que tiedes, voulut mettre la teste dehors, & par trois fois l'Air tout rouge de feu le contraignit de rentrer. Toutesfois la terre, entourée comme elle estoit de l'Océan & de tant de sources, de tous costez cachées dans son sein, ainsi qu'au giron de leur mere, se resolut de paroistre au milieu de l'embrasement de l'Air pour faire sa plainte. Elle esleua sa face aride, environ iusques au col, & mettant la main au deuant de son front, pour empescher que la clarté du feu ne l'esbloiiist, s'esmeut de telle façon que de son mouuement elle esbranla tout le monde, puis abaissa la masse de son corps vn peu plus bas qu'elle n'a accoustumé d'estre, & se plaignit ainsi à Iupiter: Las! souuerain des Dieux, si c'est vostre volonté que ie perisse par le feu, si i'ay meritè d'estre bruslée, pourquoy n'est-ce du feu de vostre foudre? S'il faut que ie sois donnée en proye aux flames, faictes qu'elle partent de vostre main, & que l'Autheur de ma ruine serue au moins à me consoler. A peine puis-ie ouuir la bouche pour vous parler, les vapeurs de l'embrasement m'estouffent, i'ay le visage tout couuert de cendres & de bluettes de feu; voyez comme mes cheueux sont grillez, & mes yeux rouges de fumée! Sont-ce les fruiets du travail que tous les ans i'endure, souffrant que le fer des charruës & des rasteaux escorche le dos de mes plaines? Est-ce l'honneur qu'on me rend pour tant de biens que ie produis? Est-ce le loyer de l'abondance dont i'entretiens le monde, donnant des herbes aux bestes, des bleds aux hommes, & de l'encens pour honorer vos autels? Mais quand bien par ma faute i'aurois meritè d'estre ainsi punie, à quel propos est-ce que la mer est aussi bien affligée que moy? En quoy vous peut auoir offencé vostre frere Neptune, pour luy retrancher son domaine, faisant presque tarir les eaux qui luy sont escheuës en partage? Que si ny luy, ny moy ne pouuons trouuer faueur pres de vous, si nostre mal ne vous peut toucher pour nous secourir, ayez au moins pitié du Ciel où vous auez vostre palais; voyez comme les Poles fument, & pensez que si le feu s'y prend,

vos maisons ne sçauroient estre conseruées. Atlas est si cruellement trauaillé, qu'il ne peut plus soustenir l'effieu du monde, qui luy brusle les espauls tant il est eschauffé. Si les eaux s'en vont en fumee, & la terre & les cieux en cendre, voila tout confus, nous voila dans l'horreur de l'ancien Chaos. Preseruez donc ce peu qui reste encore entier, grand Monarque, rauissez aux flames l'vniuers, qu'elles vous veulent raurir, & ayez soing de conseruer ce grand-Tout, auquel vous auez donné l'estre. La fumee ne permit pas à la Terre d'en dire dauantage, elle fut contrainte de finir sa harangue, ne pouuant plus supporter les chaudes vapeurs qui l'estouffoient. Elle retira sa face dans soy-mesme, & s'alla rafraichir dans les plus profonds antres qu'elle ait autour des Palais de Pluton.

Iupiter ayant remonstré aux autres Dieux & à Phœbus mesme, qui auoit faiët la faute, le danger auquel le monde estoit, s'il n'y mettoit ordre, monta au plus haut du Ciel, d'où il a accoustumé despandre les nuages, émouuoir les tonnerres & darder les foudres icy bas : Il rechercha des humides vapeurs pour temperer l'ardeur qui consômoit le monde : mais il ne trouua ny vapeurs, ny pluyes qu'il peût faire fondre sur terre : il ne se peut seruir que de son foudre, d'vn coup duquel il renuersa le cocher, qui en mesme instant perdit son chariot & la vie. Ainsi ce dangereux feu fut esteint par vn autre feu. Le char du Soleil fut brisé, dont les pieces demeurèrent esparfes çà & là. D'vn costé on void le mors des cheuaux qui s'estoient deffaiëtés en tōbant, & apres s'estre releuez auoient pris la fuitte sans collier, sans frein, & sans bride : de l'autre la moitié d'vne rouë rompuë. Où es-tu cependant Phaëton ? où est ton courage ? ta presumption te ruine, & tes desseins ambitieux te sont cause d'vne honteuse cheute. Les temeraires flame de ta peu discrete icunessè font tomber sur toy des flames qui te gastent ton beau teint, rauissent l'honneur de ton poil doré, & te rauissent ensemble la vie. Comme vne estoille qui tombe, ou pour le moins semble tomber, quand le Ciel est serein, on te void choir du Ciel à trauers de l'air dedans les eaux du Pau, fleuue fort esloigné de ta naissance, qui regrette pourtant ton defastre, & laue ton corps noircy de fumée. Les Nymphes voisines de ce fleuue

enterrerent le corps foudroyé de ce courageux fils d'Apollon, & firent grauer ces vers sur le marbre qui le couurit :

*Icy gist Phaeton, que la temerité  
Fit cheoir, ieune cocher, du grand char de son pere :  
S'il ne peut le conduire, au moins l'a-il renté,  
La gloire du dessein console sa misere.*

## LE SVIET DE LA II. ET III. FABLE.

*Les sœurs de Phaeton, Phaetuse, Lampetie & Lampteuse, s'affligerent tellement pour la mort de leur frere, que les Dieux prenant pitié d'elles les changerent en peupliers, & leurs larmes en ambre, qui est vne gomme qu'on dit sortir de ces arbres là, puis s'affermit aux rays du Soleil.*

II. & III.  
Fable expl.  
au chap. 2.

**A**Pollon miserable pere, que la perte de son fils affligeroit outre-mesure, voulut que la terre aussi bien que luy en portast le deuil. On dit qu'il tint vn iour entier sa face lumineuse couuerte, pour couvrir l'vniuers d'vn manteau de tenebres, mais il ne manqua pas de lumiere pourtant, car le feu faisoit iour par tout, les flames ruineuses de ce grand brasier suppléerent au defect de ses rayons, si bien que le mal arriué apporta encore pour lors quelque commodité. Mais voyons que faiët Clymene, & quels sont ses regrets à l'ouye de ceste funeste nouvelle. Elle lasche premierement toutes les piteuses paroles que sa douleur & les cruels ressentimens d'vn tel mal-heur luy peuuent mettre en bouche : puis son tourment la rendant furieuse, elle crie, elle s'arrache les cheueux, se déchire le sein, & court tout le monde pour trouuer le corps mort, ou les restes au moins, de son fils foudroyé. Elle en rencontre en fin les os enterrez sur la riue d'vn fleuue estrange, où le nom graué sur le marbre du tombeau, luy apprend ce qui est dessous, & l'y fait arrester estenduë sur ceste froide pierre, fondant peu à peu en eau par les yeux. Ses filles ne s'affligent pas moins, elles noyent aussi de pleurs le sepulchre de leur frere, pour luy elles sacrifient en vain des torrens de larmes à la mort, en se frappant l'estomach appellent d'vne voix plaintiue nuict & iour Phaëton, qui ne leur peut respondre. La Lune par quatre fois accomplit le rond de sa course, tan-

dis qu'elles demeurerét presques tousiours couchees sur la pierre qui couuroit le corps de leurs freres. Elles n'auoient contentement qu'en leurs plaintes, les sanglots leur seruoient de nourriture, & leur affliction leur fournit vn flux de larmes si continu, qu'elles s'acquirent l'habitude de tousiours pleurer. Phaëteuse l'aisnée, voulant s'affeoir contre terre sentit que ses iambes roidies ne se pouuoient plier. La belle Lamperie pensant aller secourir sa sœur, ne peut tirer ses pieds, qui auoient desia ietté des racines en terre. Et la troisiésme en se tourmentant, au lieu de se tirer le poil de sa teste, fut tout estonnée qu'elle ne tiroit que des feüilles. L'une se fasche que ses cuisses soient formées en tronc d'arbre, l'autre que ses bras soient deuenus des branches, & cependant qu'elles s'estonnent, toutes émerueillées d'un si subit changement, l'escorce leur montant du ventre à l'estomac, aux espaules & iusques aux bout des doigts, ne leur laisse rien que la face descouuerte, & la bouche ouuerte pour appeller leur mere à leur secours. Mais quel secours leur peut-elle apporter? Elle ne sçait que courir tantost à l'aisnée, tantost à la puînée, tantost à la cadette, & les baiser l'une apres l'autre, tandis que leurs visages sont encores visages. Elle s'efforce bien en esbranlant le tronc de tirer leurs corps hors de terre, mais elle n'a pas la force de les arracher, & ne le pouuant faire, elle s'attaque aux plus foibles brâches. Elle les rompt facilement, car elles sont encore tendres, & regrette apres de les auoir rompuës, voyant couler le sang qui en fort, tout ainsi que d'une blesseure. Las! gardez-vous ma mere (s'escrie la premiere blesée) gardez-vous, ie vous prie, de toucher à nos branches, vous demembrez nos corps en pensant esbrâcher ces arbres. Receuez de nous le dernier Adieu, adieu ma mere, nous allons n'estre plus que bois, nous sentôs que l'escorce nous va couvrir la bouche: mais nous ne perdrons pas toutefois le ressentiment de nos douleurs, nous les tesmoignerons tousiours par nos larmes, qui tombans goutte à goutte s'endurciront au Soleil, & se formeront en grains d'ambre, que le Pau traîsnera par l'Italie pour seruir d'ornement aux Dames.

## LE SVIET DE LA IV. FABLE.

Cygne fils de Stenele & proche parent à Phaeton du costé de sa mere, commandoit en Lygurie lors de la cheute de ce peu fortuné Soleil, qui fut cause qu'estant en vne terre assez proche du Pau, il rencontra ces filles deplorées, qui lamentoient le pieux destin de leur frere, dont il fut tellement esmeu qu'il se rendit compagnon de leur deuil, & fut comme elles changé, non pas en peuplier, mais en l'oyseau duquel il portoit le nom, qui est Cygne.

IV. Fable  
expl. au 2.  
chap.

CYgne Roy de Lygurie, autrefois Seigneur de plusieurs grandes villes, & ton parent du costé de ta mere, Phaëton, mais plus estroittement ton allié d'amitié, qu'il n'estoit de nature, fut present à ce triste changement : car il s'estoit esloigné de son Royaume, pour se rendre compagnon des douleurs de tes sœurs. Il plaingnoit parauant avec elles ta déplorable fortune, & depuis le lamentable sort d'elles-mesmes, qui auoiet pleuré avec luy, fut le suiuet de ses larmes. Il fit long temps retentir de ses cris le riuage du Pau, & les forests voisines : mais en fin sa voix s'affoiblit & deuint plus claire qu'elle n'estoit, son poil se changea en plumes blanches, son col s'allongea, ses doigts tous ioints ensemble prindrent vne couleur rougeastre, ses flancs se reuestirent de plume aussi bien que la teste, vn bec mouffé & sans pointe se forma sur sa bouche, bref d'hôme il deuint Cygne, & si ne perdit pas pour changer de nature, le souuenir du defastre de Phaëton, car ce souuenir le tint encore en crainte de Iupiter qui traita si cruellement son parent. Il ne s'esleue iamais dedans l'air de peur du feu celeste, sa demeure est sur les estangs ou sur les herbes humides d'vn marest. Sa haine du feu qu'il deteste luy a fait faire election d'vn element contraire, & choisir les eaux pour retraicte.

## LE SVIET DE LA V. ET VI. FABLE.

*Iupiter visita le monde pour esteindre le feu s'il s'en trouuoit encore en quelques endroits : lors qu'il passa par l'Arcadie fut si rauy des beautez de Caliston, fille de Lycaon, que pour iouyr d'elle il se reuëst de la forme de Diane, & ainsi l'approcha facilement, & en tira ce qu'il desiroit, dequoy Iunon offensée, pour oster à Caliston ce qui la rendoit aymable, la changea en Ourse. Depuis Iupiter la mit au ciel en cette forme d'Ourse avec son fils Archas, qu'elle auoit eu de luy.*

V. & VI.  
Fable expl.  
au 3. chap.

**C**ependant le Soleil, pour se voir priué de son fils, demeure comme priué de son ordinaire beauté, ses clartez languissent & sôt passés, tout ainsi que lors qu'il se couche. Il a sa lumiere en horreur, il hait le iour, & se veut mal à soy-mesme, il s'abandonne aux plaintes & aux pleurs, son cœur n'est animé que de regrets, avec lesquels il mesle l'aigreur d'une iuste colere, qui fait qu'il se despice contre le monde, & ne veut plus l'esclairer. I'ay assez trauaillé (dit-il) depuis la naissance de l'Vniuers, ie n'ay que trop peiné sans me reposer, ie m'en repens, & i'ay bien suiet de m'en repentir, voyant mon trauail si mal reconnu. Quoy que quelqu'autre entreprenne de conduire ce chariot qui fert de flambeau à la terre. Que si personne ne le veut faire, si tous les Dieux confessent leur pouuoir n'estre par capable d'une si penible couruée, que Iupiter mesme en prene la charge, en ayât main les resnes de mes cheuaux, il n'y pourra au moins auoir ses foudres, dont il faiët estat de meurtrir le cœur des peres par le meurtre de leurs enfans. Lors il esprouuera la fougue & la vitesse des coursier qui tirent mon char, & l'esprouuant reconnoistra qu'on ne merite pas la mort, pour manquer à les bien conduire. Ainsi qu'il vomissoit avec telles paroles l'aigreur de son courroux, tous les Dieux estoient autour de luy, qui le prioient de ne s'opiniastrer pas si fort en ses regrets, qu'ils luy fissent laisser le monde dedans les horreurs d'une nuict continuelle. Iupiter mesme s'excuse du coup de foudre dont il a tué son fils, il le prie d'oublier vne telle perte, & avec les prieres mesle imperieusement quelques menaces, pour le faire plus promptement

ment refoudre. Enfin Apollon vaincu de tant de remonstrances, rassemble ses cheuaux encore furieux & tous esperdus de la peur qui les auoit faisis, il les attelle, & deschargeant sur eau sa colere avec son foïet & son aiguillon, semble s'alleger en les tourmentant. Il leur reproche la mort de son fils, & les en punit comme coupables.

Cependant Iupiter s'en alla faire la ronde des cieux, pour recognoistre les dommages du feu, & ayant veu tout en bon estat, descendit en terre pour visiter de mesme les ruiues des flammes. Il courut toutes les prouinces du monde, mais celle où il s'arresta le plus fut l'Arcadie, à cause qu'elle a esté honorée de sa naissance. Il fut là plus curieux qu'autre part de rechercher iusqu'aux moindres incommoditez du feu, il y fit paroistre l'eau des fontaines qui n'osoïent sortir de leur source, fit couler les riuieres, rendit à la terre ses tapis verts, couvrir les arbres de feuilles, & reconstitua le degast des forests. Ainsi qu'il va & vient, tourne & retourne plusieurs fois d'un costé & d'autre, l'Amour s'épare de son cœur, & l'arreste aux regards d'une Nymphe qui le captiue. Il demeure rauy à la veüe de Calistó, & tandis qu'il repare les rauages du feu, sent un feu secret se glisser en son sein, qui rauage ses moüelles, & le rend amoureux des graces de ceste ieune beauté. La profession de ceste fille n'estoit pas de manier & filer de la laine, elle ne se plaisoit point à frifotter mignardement ses cheueux de diuerses façons, elles les auoit tousiours assez mal peignez, & ne les serroit simplement que d'une bandelette blanche. Son exercice estoit de chasser, elle marchoit tousiours sa robbe retrouffée avec un iuelot ou un arc en main; bref c'estoit une des compagnes de Diane, & la plus belle qui fust à sa suite. Son front tyrannisoit cruellement les cœurs, on ne la pouuoit voir sans l'adorer, tant ses yeux auoient de puissance: mais las! ceste violente puissance ne fut pas de durée.

Le Soleil auoit desia fait plus de la moitié de sa course, lors que lassée du trauail du matin, pour se reposer elle se retira dedans l'ombre d'une espaisse forest, où on n'auoit iamais porté la coignée pour abbatre un seul arbre. Là elle destendit son arc, & ostant sa trouffe de dessus ses espaulles, la mit dessous sa teste en se couchant sur l'herbe. Iupiter qui la veilloit, fut ioyeux de la

voir sans compagnie, & pensa que ce luy estoit vne belle occasion pour accomplir son desir. Qui me peut descouurer icy ? ( dit-il en soy-mesme ) ie ne crois pas que ma femme puisse rien sçauoir de ce que ie feray : mais quand bien elle le sçauroit, doy-je faire tant d'estat de ses crieries, que la crainte d'estre querellé me priue de mes delices ? A l'instant mesme il changea de face, & reuestu de l'habit aussi bien que du visage de Diane, dist à Caliston : D'où venez-vous ma compagne, où auez-vous chassé ce matin ? Caliston se leuc, & saluant ceste diuinité qu'elle tient pour sa maistresse ; par ses louanges la prefere à la puissance de Iupiter mesme, qui l'entend, & se rit d'ouyr sa diuinité déguisée plus carressée & plus chérie que sa veritable grandeur. Il la baïsa comme pour tesmoignage d'amitié, mais ses baisers ne sont pas baisers de fille, ils ne tiennent rien de la modestie qu'il porte en face. Elle luy veut conter le succez de sa chasse, mais il interrompt son discours par vn lascif embrasement, qui descouure entierement, & le faict recognoistre pour autre que Diane. Il s'efforce d'atteindre au point qu'il desire, elle se roidit au contraire autant que sa foiblesse le permet. Elle resiste tant qu'elle peult ( las ! Iunon, si vous eussiez pris garde à sa resistance, vous n'eussiez pas avec tant de rigueur puny sur elle le crime de vostre mary ! ) elle combat, & se debat tout ce qu'il est possible : mais ses deffences sont vaines ; qui est-ce qui pourroit lasser Iupiter ? Il demeure victorieux, & se retire apres dans le Ciel avec vn contentement incroyable, d'emporter les delicieuses despoüilles d'vne si belle proye. Il laissa ceste pauvre Caliston si despitée, qu'elle ne sçait presque qu'elle faict, elle a en horreur la forest qui de ses ombres a fauorisé le rapt de son pucelage. Elle en fort si esperduë que peus'en faut qu'elle n'oublie sa trouffe sur l'herbe, & son arc pendu à vn arbre.

Quand elle fut le long des costes du mont Menale, Diane glorieuse des despoüilles de quelques bestes qu'elle venoit de tuer, l'apperceut, & l'appella : mais la deffiance qu'elle auoit, que ce ne fust encore Iupiter desguisé, fit qu'elle s'enfuit au lieu de se rendre aupres de la Deesse qui luy faisoit signe. Toutesfois voyant les Nymphes ses compagnes à sa suite, elle creut que ce n'estoit point la fausse Diane qui l'auoit violee, & ne craignit



plus de l'aller trouver. Las ! qu'il est difficile quand nous avons failly , d'empescher que nostre visage ne decele nostre faute. Il semble que sa honte la vueille trahir , elle n'ose pas leuer la teste, ses yeux sont abaissez contre terre, elle ne va pas à costé de la Deesse comme elle auoit accoustumé , & ne paroist point en la troupe ainsi qu'autrefois. Sa bouche est muette, & son visage couuert d'une rouge pudeur parle aux yeux qui la voyent, par signes qu'il leur donne de sa chasteté violée. Si Diane n'eust esté fille , il y auoit mille marques, qui luy pouuoient deslors descouurir, aussi bien qu'aux Nymphes qui s'en apperceurent, ce qu'elle ne peut recognoistre qu'environ neuf mois apres , lors qu'elle voulut la faire mettre nuë dedans l'eau. C'estoit en Esté que ceste Deesse lassée du trauail de la chasse, & importunée de la chaleur du midy, fut contrainte de chercher le frais d'un bois, qu'un petit ruisseau trauerfoit. Le cristal d'une eau claire, qui couloit sur le sable menu, luy fit premierement loier l'agreable commodité du lieu : elle mouille le bout du pied sur la riue, puis dist aux Nymphes ses suiuanes : Qui nous peut voir icy ? Personne ne scauroit nous desrober la liberté de nous leuer, quittons nos robbes, iouïssons du contentement qu'un bain si delieieux nous offre. Diane n'eut pas lasché la parole, que toutes se despoüillent à son exemple. Caliston seule deuint rouge, & n'ose deuestir son habit, la honte la retient dans des longueurs qu'elle recherche pour excuses : & ses longueurs importunes à ses sœurs, font que par force elles luy ostent son accoustrement. Elles la rendirent toute nuë, & lors son ventre descouurit ce qu'elle desiroit tenir couuert, l'enflure fit paroistre qu'elle estoit enceinte, & la conuainquit d'un faict dont Iupiter estoit coupable. Toute estonnée elle porte les mains sur le suiet de sa honte, mais ses mains ne la peuuent cacher, ny son estonnement l'excuser de son crime. Helas ! elle est si confuse en soy-mesme, que sa bouche ne peut ouurir pour sa defence, & tandis que sa langue est muette, le courroux anime celle de Diane, qui luy commande de se retirer, & luy deffend d'approcher du baing, dont les eaux seroient polluës, & la sainteté profanée, si son impudicité s'y lauoit. Ainsi Caliston miserable, n'ose plus paroistre avec les Nymphes par les bois,

elle est bannie de leur troupe, & a deux puissantes Deesses ennemies, car sa grossesse en mesme temps luy a suscit  la haine de Diane & de Iunon.

Toutesfois il y auoit long temps que Iunon sçauoit ce qui s'estoit passé entr'elle & son mary, & se promettoit bien de la punir, mais elle attendoit que l'occasion luy offrist quelque vengeance signalee. La naissance d'Archas fut le coup qui luy fit perdre la patience d'attendre. Elle ne peut le voir naistre que d'un œil armé de courroux, le ialoux ressentiment qu'elle en eut l'aigrit plus que iamais : Quoy, dit-elle, falloit-il que pour comble de mes ennuis, ie visse sortir vn enfant des impuditez de mon mary ? Falloit-il, adultere Caliston, que ton accouchement augmentast ton offence ? Falloit-il qu'en deuenant mere, toy-mesme publiasse l'iniure que tu m'as faite, & les sales affections de mon Iupiter ? Tun'as esté que trop seconde pour mon contentement, & pour ton bien ; ton enfantement croistra ton mal-heur, & la rigueur de ma vengeance.

Ie t'osteray ces beautez qui font que superbe tu te plais à toy-mesme, & prens bien en gré de plaire à celuy qui ne doit rien auoir agreable que moy. La colere qui luy mettoit telles paroles en bouche l'anima de tant de furies, qu'à l'instant mesme elle se ietta sur Caliston, & la prenant par les cheueux la renuersa par terre, sans estre touchee des prieres qu'elle luy faisoit pour l'esmouuoir   pitié. La pauuette tendoit les bras en demandant pardon, & ainsi qu'elle les leuoit ils commencerent à s'herisser d'un poil noir, ses doigts deuindrent de grands ongles crochus, ses mains se courberent & luy seruirent de pieds, & c t agreable visage qui auoit autresfois tant charmé Iupiter, horriblement fendu ne fut pas moins difforme qu'il auoit esté beau. De crainte que ses douces paroles fléchissent les cœurs elle perdit le parler : Iunon ne luy laissa qu'une voix rude, voix pleine de menace, & si espouuantable, qu'elle semble ne sortir que pour effrayer. En fin sa forme difformee prend l'estre d'une Ourse, & rien ne luy reste de sa premiere nature sinon l'esprit, qui faict qu'elle a quelque ressentiment de ses douleurs, comme ses pleurs le tesmoignent, & ses mains telles quelles qu'on luy void bien souuent leuer deuers le Ciel   Iupiter, pour estre

secouruë. Elle le voudroit bien appeller ingrat, mais elle ne peut, faut qu'elle se contente de le iuger tel en son cœur, sans luy en pouuoir faire les iustes reproches. Las ! combien de fois se deffiant de luy est-elle sortie le soir de la forest, & n'osant y demeurer seule, s'en est allée coucher à la porte du logis où elle demeuroit estant fille ? Las ! combien de fois les chiens & les chasseurs l'ont-ils fait fuir, elle qui chasseresse auoit tant fait estat de suiure les bestes à la piste ? Elle se cachoit bien souuent, à faute de se ressouuenir de son sauuage naturel, lors qu'elle apperceuoit quelque beste farouche. Toute Ourse qu'elle estoit, elle prenoit l'effroy quand elle voyoit des Ours, & les loups mesmes luy faisoient peur, bien qu'elle n'eust pas occasion de les redouter, veu que son pere estoit loup.

Le Soleil tournoyant le monde auoit trois fois cinq fois passé sur le poinct qui nous marque les nouuelles annees, depuis le changement de Caliston, lors que son fils âgé de quinze ans courroit grand chasseur çà & là à la fuitte de quelque beste, dedans la forest d'Erimanthe, ou peut-estre cherchoit les endroits plus commodes à tendre ses toilles, & en chassant la rencontra. Il ne la cognoissoit point (las ! eust-il peu penser qu'une Ourse fust sa mere ?) mais elle ne le peut mescognoistre. Le recognoissant elle s'arresta, & Archas estonné, que ceste furieuse beste demeurast les yeux fichez sur luy, en prit l'espouuante. L'effroy luy fit faire vn pas en arriere, & la crainte desia luy auoit fait prendre vne flefche, pour se garentir de la mort; desia il alloit percer le flanc à sa mere qu'il ne cognoissoit pas, si Iupiter ne l'en eust empesché, gauchissant vn tel malheur, pour les enleuer tous deux dans le Ciel, où trans-formez en estoille il les fit Astres voisins l'vn de l'autre.

Tous les furieux ressentimens que le mal de la ialousie donne, faisirent Iunon, lors qu'elle veid la maistresse de son mary esclatter dans le firmament. Elle descendit du Ciel, pour descharger sa colere; en contant ses regrets, alla trouuer Thetis & le vieil Ocean, qui ont tousiours esté fort respectez des Dieux. A son entrée ils s'apperceurent bien qu'elle auoit de l'affliction, aussi luy demanderent-ils incontinent, qui l'auoit meü de les venir voir. Vous enquerez-vous, leur dit-elle, à quelle occa-

sion, moy qui suis Royne de là haut, ay quitté mon throsne celeste ? Quoy ! vous estonnez-vous de me voir icy bas, puis que maintenant dans le Ciel vn autre tient ma place ? Il est vray, croyez-le ainsi que ie le dis, ie veux que vous n'adiouftiez iamais foy à ma parole, non plus qu'à la plus mensongere du monde, si lors que la nuit aura voilé la terre de son noir bandeau, vous ne voyez de nouvelles estoilles autour du pole, estoilles dont la lumiere m'offence si outrageusement, que ie n'ay peu demeurer dans les cieus depuis qu'elles y sont posées. C'est desdaigner mon pouuoir. Qui est-ce qui d'oresnauant me redoutera qui craindra de me fâcher, puis que ie ne me sçay pas venger ? Les supplices que i'ordonne se trouuent en fin des honneurs, & mon malheur est tel, que de ceux que ie veux punir, i'en auance la gloire. Qu'ay-ie fait pour mon contentement de changer Caliston ? ( helas ! ma puissance est bien vaine, ) i'ay voulu l'empescher d'estre femme, Iupiter l'a faite Decse. Voila les belles vengeancees que ie prens, voila l'authorité que i'ay. Que ne la despouille-il de ce rude poil dont elle est couuerte ? Que ne luy redonne-il sa premiere beauté, comme il fit n'y a pas long-temps à la fille d'Inache ? Il deuroit me chasser pour l'espouser, la faire coucher à ma place, & en la prenant pour femme prendre vn loup \* pour beau-pere. Ie vous coniuere donc, mere Thetis, chere gouuernante de ma foible ieunesse, & vous pere Ocean, qui receuez dans vostre sein les Astres de la nuit durant la lumiere du iour, si vous m'aimez, si l'injure qui m'est faite touche vostre venerable vieillesse, ne permettre point que ces estoilles receuës dans le Ciel pour loyer de leur honte, trouuent iamais place dans vos ondes d'azur : repoussez-les tousiours, & n'endurez pas que cette paillardie se plonge dans vos eaux

\* Lycenon  
pere de Cali-  
ston cy-de-  
nant chargé  
en loup.

---

## LE SVIET DE LA VII. ET VIII. FABLE.

VII. &

VIII. Fable

expliqué. 6. 2

chap. 4. & 5.

Le Corbeau parauant blanc fut fait noir par Apollon, pour auoir descouvert que Coronis faisoit l'amour avec vn autre, car à la chaudiere d'Apollon la tua d'vn coup de fiesche, dont il se repentit apres, &

punit de la façon celui qui auoit decelé l'affaire. Or il y auoit vn autre Coronis fille de Coronée Roy de Phocide, qui fut conuertie en Corneille par vn rapport semblable, de laquelle le Poete mesle icy fort à propos la Fable, en luy faisant faire des remonstrances au corbeau, par lesquelles elle l'aduertit de ne dire mot, & luy presage que s'il parle de ce qu'il a veu, son babil ne luy coustera pas moins qu'à elle.

**L**Es Dieux de la mer accorderent à Iunon ce qu'elle leur demanda, & elle se retira dans le ciel, monté sur son chariot traîné par des Paons, dont la queue auoit esté nouvellement peinte à la mort d'Argus; cōme nouvellemēt aussi la plume blanche du Corbeau auoit esté teinte en noir : car autrefois cest oiseau ne cedit pas en blancheur aux Pigeons, ny aux Oyes gardiens du Capitole, ny mesmes aux Cygnes qui se plaisent autour des eaux, mais sa langue fut cause de son changement, sa langue babillarde fit que de blanc il deuint noir.

Il ne se voyoit point en Theffalie de fille qui esgallast en beauté Coronis, elle passoit en grace toutes celles de son âge, & ses graces charmeresses la rendoient plus aimable que pas vne autre. Phœbus fut vaincu de ses yeux & la cherit vniquement, tant qu'elle semaintint chaste, ou que son impudicité ne fut point descouuerte : Mais le Corbeau trop fidelle à son maistre, s'estant apperceu qu'vn autre qu'Apollon iouyffoit de ses embrassemés, ne se peut tenir de le deceler. Ainsi qu'il estoit en chemin pour aller faire à Phœbus le conte de ce qu'il auoit veu, la Corneille le rencontrant fut curieuse de sçauoir ce qu'il auoit en teste, il luy raconta son dessein, & elle apres l'auoir ouy, luy remontra qu'il n'estoit pas trop aduisé de porter de telles nouvelles. Vous entreprenez, luy dist-elle, vn mauuais voyage, si vous m'en croyez, vous n'irez point faire à vostre maistre ces rapports qui le fâcheront. Vostre fidelité en cela ne luy sera pas agreable, ne mespriez point ce que ie vous en presage, ie sçay que c'est de telles affaires, i'ai esté autre que ie ne suis, & ce n'est que ma foy trop entiere qui m'a reduite à l'estre qu'on me void maintenant. Pallas auoit nais Eriethon, enfant né de Vulcain sans mere, dans vne corbeille d'ozier, qu'elle donna en garde aux trois filles de Ce-

crops, & ne leur monstra point ce qui estoit dedans, mais leur deffendit d'estre si curieuses que d'entr'ouvrir la corbeille, pour sçauoir ce qu'elle y auoit enfermé. I'entendis combien elle leur commanda de tenir secret ce qu'elle leur laissoit, car i'estois derriere vn cheſne proche de là, quand elle leur parloit, & y demeuré pour espier ce qu'elles feroient lors qu'elle se fut retirée. Pandrose & Herse ne pensoient point à outre-passer le commandement de Pallas, mais Aglaure chatoüillée d'une folle curiosité ne se peut contenir. Elle dist à ses sœurs, que ce leur estoit vne sottise de demeurer là avec tant de soing, sans sçauoir dequoy elles estoient si soigneuses : elle mesme deffit la premiere quelques nœuds, qui tenoient la corbeille fermée, & fit voir dedans aux deux autres vn enfant porté sur des pieds de serpent, qu'on eust iugé estre vn serpent à part, nourry avec ce monstrueux fils de Vulcain. Moy qui pensois rendre en cela quelque seruice agreable à Minerue ma maistresse, luy fus aussi tost dire ce qui s'estoit passé contre sa volonté, ie luy conté la defobeyſſance des filles de Cecrops, dont ie n'ay retiré pour recompense que la perte de la faueur que i'auois aupres d'elle. I'estois en sa protection, elle m'honoroit de ses bonnes graces, & maintenant en mon lieu elle chérit le hybou, le plus odieux animal qui porte plume. Ie vous laisse à penser si ce m'est du regret, qu'un tel oyseau preferé à moy tienne aujourd'huy ma place. Voila le malheur où ma langue me porta, voila l'indigne loyer que reçeut ma fidelité, loyer qui doit ce me semble, faire taire mes semblables, & leur apprendre le danger qu'il y a de porter de fascheuses nouvelles. Si vous me demandez quelle entrée i'auois aupres de Minerue, pour tant regretter d'en estre reculé. Ie vous diray qu'elle m'auoit prise en telle affection, & ie ne sçay pourquoy, que tousiours elle me vouloit auoir aupres d'elle, ie m'assure qu'elle ne le desaduouiera pas, encore qu'elle soit faschée contre moy, & en recognoistra la verité, si vous vous en enquerez. Aussi n'estoit-elle pas ignorante de ma qualité, elle estoit bien informée que Coronée Roy de la Phocide me recognoissoit pour sa fille, Car de vray, & ne me pensez pas mespriser, i'ay esté autresfois dans vn Palais Royal carressée de plusieurs grands Princes, & d'eux recherchée pour femme, mais ma beauté, cause de mon

desastre,

deffastre, m'a reduitte en l'estat où ie suis. Vne fois ainsi que ie me promenois sur le bord de la mer, Neptune se pleut à me voir, & me voyant sentit vn tel brasier luy eschauffer le sein, que ses flammes nouvellement conceuës le contraignirent de m'accoster pour tirer de moy, s'il pouuoit, l'allegement qu'il souhaittoit. Il m'vsa premierement de prieres, & apres auoir perdu son temps & ses belles paroles, voulut venir par force à l'effect. Ie le laisse, il me suit, ie me destourne en fuyant assez loing du riuage, il ne cesse pas de me poursuiure, tant que lassée ie suis contrainte de crier au secours. I'iuoque les Dieux, i'appelle les hommes à mon aide, mais des hommes pas vn seul ne me secourut, vne vierge Déesse seule prit la deffence de ma virginité. Pallas seule fauorable à mas cris, ouyt avec pitié les pitoyables accens de ma voix. Ie tendois les bras au ciel, & mes bras tendus se conuertirent en ailles; ie taschois de deuestir ma robe pour courir plus legeremēt, mais ie ne trouuē rien autour de moy que des plumes qui auoient desia pris racine dans ma chair. Pensant frapper de la main ma poitrine ie ne me sentis point de mains. Ie courois fort viste, & ne me lassois point comme auparavant; mes pieds ne s'enfonçoient point dans l'arene, car mes ailles leur faisoient perdre terre. En fin ie fus esleuée en l'air, & toute vierge fust faite compagne de la vierge Minerue. Mais quel auantage m'en demeure-il? qu'ay-ie gagné de conseruer ma chasteté contre la violence de Neptune, puis que Niçtimene, qui pour son impudicité fut eschangée en vn oyseau le plus odieux de tous, a peu succeder à l'honneur que Pallas me faisoit.

## LE SVIET DE LA IX. FABLE.

*Niçtimene fille du Roy Niçtée, amoureuse de son pere, se glissa vne nuit dans son liçt, & pour punition de son inceste elle fut changée en hybou.* IX. Fable expliquée au chap. 4.

**Q** Voyez-n'auiez-vous iamais ouy parler de l'inceste de ceste impudique Niçtimene? Il n'y a si petit en l'Isle de Lesbos qui ne sçache qu'elle fut si effrontée que d'oser souiller le liçt de son pere, & lasciuie paillard de celuy qui luy auoit donné la vie,

prendre la place de sa mere. Elle est maintenant oyseau à la verité, mais c'est vn oyseau qui n'oseroit paroistre à la veuë des autres, qui luy donnent tousiours la chassé, & l'ont autant en haine comme il a le iour en horreur, car il n'aime que les tenebres, dans l'espaisseur desquelles il pense couvrir son vice & sa honte.

Le Corbeau eut bien la patience d'oüir le discours de la Corneille, mais il fit peu d'estat de ses remonstrances. Fissent les Dieux, (luy dit-il) que le mal de ta langue me predict, t'arriue à toy qui veut desbaucher ma fidelité. Ce sont refueries que tu me contes, ie me ris de tes vains presages. Et continuant son voyage s'en alla dire à son Maistre qu'il auoit veu Coronis entre les bras d'un ieune homme de Theffalie. Ha ! qu'elle nouvelle ? Apollon ne l'eut pas ouye, qu'il se sentit frapper au cœur côme d'un coup mortel, & fut si esmeu, que sa couronne de Laurier luy tomba de la teste, & sa lyre des mains. La couleur luy changea, il pallit d'extreme colere, & à la chaude tout bouillant de courroux prit ses armes ordinaires pour s'aller indiscrettement venger de son cœur, en se vengeant de celle qu'il n'aimoit pas moins que soy-mesme. De tant loing qu'il l'apperceut il banda son arc, puis l'approchant peu à peu descocha sur elle vne fleche, & trauersa ce-blanc estomach, auquel Amour auoit tant de fois attaché le sien. Coronis frappée à mort fit vn si piteux cry, que sa voix mourante meurtrit encore le cœur d'Apollon qui l'auoit blessée. Elle mesme tira le traict de son sein, & le tirant veid ruisseller le pourpre de son sang sur ses membres d'albastre. Helas ! dit-elle, si ie vous auois offensé, beau Solcil, si i auois merité la mort fléchissant aux chaudes affections d'un autre que vous ! ne pouuiez-vous pas retarder ceste iuste vengeance iusques à la naissance de l'enfant que ie vous porté dans le flanc ? Faut-il que luy souffre la peine du crime dont il n'est point coupable ? Faut-il qu'il meure aüec moy, puisque c'est moy seule qui ay commis l'offence ? Faut-il que deux meurent pour vne ? La mort ne permit pas qu'elle fist de plus longues plaintes, elle finit là, & finissant perdit ensemble la vie avec la voix : son ame s'enuola en l'air, & son corps froid demeura estendu sans mouuement.

Quand Apollon la veid morte, il fut (trop tard helas !) saisi du repentir, de s'estre laissé porter à vne si cruelle vengeance. Il



se despice contre soy-mesme d'auoir presté l'oreille à cest indiscret messager d'une si funeste nouvelle, il se veut mal d'auoir crû sa colere, veut mal à l'oysseau qui luy a descouuert la faute de sa maistresse, faute qu'il voudroit n'auoir iamais sçeuë; il hait à mort, & son arc & sa main, & ne peut voir ses flesches, desquelles il a fait vn coup si à la legere, il entre presque en humeur de les rompre toutes. Las! que n'a-il le pouuoir de vaincre le couteau des Parques? Pourquoy son arc, domptant les forces du destin, ne peut-il rendre la vie à celle, que son courroux a meurtrie? Il s'estend sur sa Coronis, & l'embranchant tafche de rechauffer les glaces mortelles, qui ont roidy ses membres; il esprouue sur elle tous les secrets de la medecine: mais c'est en vain: car le fil fatal de nos iours ne se peut renouïer, lors qu'il est vne fois rompu. C'est fait d'elle, tous les tardifs remedes qu'il recherche sont inutiles, il faut qu'il voye son tombeau que desia l'on prepare. Il en void les apprests, void le bucher où elle doit estre bruslée: mais c'est avec tant de sospirs (car de pleurer c'eust esté trop de lascheté à vn Dieu) qu'il semble que son ame doïue sortir avec ses sanglots. Il esclance des cris semblables à ceux d'une vache, qui void à ses yeux affommer son ieune veau de lait. Il se tourmente, il s'afflige, & toutesfois se resoult en fin de ne laisser pas perdre l'enfant avec la mere. Apres auoir embausmé le corps de parfums, dont l'odeur estoit odieuse à l'ombre de Coronis, apres l'auoir de son bras homicide plusieurs fois embrassé, & l'auoir honoré de toutes les funebres ceremonies, que son iniuste dueil voulut rendre aux restes de ses amours afin de ne voir point dans vn mesme feu reduire en cendre son fils avec sa maistresse, il tira du ventre le petit *Æsculape* son enfant, qu'il porta dans l'antre de *Chiron*, pour y estre nourry & instruit à la medecine. Le *Corbeau* reçut vn loyer tout autre qu'il ne s'estoit promis, pour son trop indiscret, bien que veritableme, rapport: car il ne fut recompensé, que de la haine d'*Apollon*, qui changea son plumage blanc en noir, pour luy faire à iamais porter le dueil de *Coronis*, à qui son babil auoit osté la vie.

## LE SVIET DE LA X. FABLE.

X Fable  
expl anc.  
9. & 7.

*Ocyroé fille de Chiron ne se contentant pas des secrets de la medecine que son pere luy auoit appris, voulut se mesler de prophetiser les choses à venir, dont Iupiter se fascha, & pour punition de son outrecuidance la transforma en iument. Le Poete met dans le texte quelques vnes de ses propheties, tant pour Esculape, que pour son pere, qui sont faciles à entendre.*

**C**ependant Chiron demy-homme & demy-cheual se rendoit infiniment curieux de bien nourrir le petit Esculape fils du Soleil; la peine qu'il prenoit à l'instruire luy estoit si agreable, qu'il en retiroit vn extrême contentement, & se iugeoit fort honoré de l'auoir en sa charge. Sa fille Ocyroé, fille qu'une Nimphe luy enfanta sur la riuue du fleuue Cayque, n'en estoit pas moins soigneuse. Elle n'ignoroit rien qui seruiſt à la guerison des corps languiffans, son pere l'auoit renduë parfaite en son art, mais son esprit ne se peut contenter d'une telle science. Trop curieuse de ſçauoir les choses à venir que les Dieux se ſont reſerüees, elle voulut se rendre present ce qui n'estoit point encore, & penetrant dans les secrets du ciel, predire aux hommes leurs bonnes & mauuaises destinées. Or vne fois que ses deuineſſes furent l'auoient mise comme hors de ſoy, ayant son poil roux épandu sur ses espaules, & toute esmeüë du Demon qui la possedoit, elle ietta la veüë sur le nourriſſon de son pere, & luy presagea ainsi ses heureuses & mal-heureuses aduantes: Croissez petit, luy dit-elle, croissez heureux enfant, qui deuez à l'aduenir estre le plus celebre Medecin du monde. Plusieurs hommes vn iour vous vanteront pere de leur fanté. Quoy? vous aurez bien tant de pouuoir, que vous ferez rentrer les ames dans les corps qu'elles auront quitté: mais ayant vne fois osé faire de telles merucilles, les Dieux courroucez contre vous ne souffriront pas que vous rendiez ainsi l'humanité esgale à leur diuinité: car Iupiter vostre grand pere d'un coup de foudre vous osterá la vie, pour vous empescher de la donner aux autres. De Dieu

vous ferez fait vne masse de chair fans vie ; puis d'un corps mort vous deuiendrez encore Dieu, renouuellant vos iours pour reuoir la lumiere. Et vous, cher pere ( dit-elle en se retournant du costé du Centaure ) qui de vostre naissance auez tiré l'immortalité, pour ne finir iamais qu'avec la fin des siecles, verrez vn temps que vous mesme desirerez vostre mort. Fauorable à la valeur du grand Hercule vous le receurez dans vostre maison, il vous permettra de toucher les flèches teinctes du sang venimeux de ceste monstrueuse beste à sept testes qu'il aura affommée, & vous en maniant ces traicts, en laisserez cheoir vn dans vostre pied, dont vous serez tellement tourmenté, que vous souhaitterez la fin de vostre vie pour finir vos douleurs. Lors les Dieux pitoyables, touchez de vostre mal, autoriseront vos souhaits, & d'immortel vous rendront suiect à la mort, permettant aux Parques de trancher le fil de vos ans, qu'elles n'eussent autrement osé toucher. Elle auoit encore quelque fatale auanture à descouuir : mais son discours fut rompu par des souspirs, qui tout à coup sortirent du plus profond de son sein, & luy mirent ces plaintes en bouche : Las ! dist-elle en pleurant, ie sens que les Dieux n'ont pas agreable que ie parle dauantage, ma langue se rend muette, & mes léures ne peuuent qu'à peine former ma parole. Ha ! maudite science qui m'as faict encourir la haine des cieux, de quel bien m'as-tu iamais faict iouyr qui soit à comparer au mal que tu m'apportes ? Ha ? pleust aux Dieux que folle deuineresse ie n'eusse iamais sçeu les secrets du destin ; ma curieuse temerité m'a préparé vn trop cruel supplice. Quoy ? ie ne suis desia plus fille, ma belle face se perd, & s'eschange en forme de beste ; desia l'herbe me plaist pour nourriture, & desia l'enuie me prend d'aller paistre parmi les champs & courir d'un costé & d'autre. Ie deuient iument, & vay tantost presque du tout ressembler à mon pere : mais pourquoy la moitié de mon corps ne demeure elle encore en son estre, veu que mon pere n'est cheual qu'à demy ? Ces regrets qu'elle faisoit s'entendoient bien au commencement, mais sur la fin on ne peut discerner vne seule parole, ses plaintes n'estoient qu'une voix confuse, qui n'estoit pas pourtant encore proprement vne voix de iument, mais d'une personne qui la voudroit imiter. Peu de temps apres

elle sceut aussi naïfvement hannir que les cheuaux, elle se seruit des mains aussi bien que des pieds pour courir sur l'herbe, & ses pieds & ses mains s'armerent, au lieu d'ongles, d'une corne qui ioignit tous les doigts ensemble. Son col grossit & s'allongea, sa bouche s'ouurit plus qu'elle n'estoit, le derriere de sa robbe se conuertit en vne queue, ses cheueux pāchans tous du costé droit furent son crin, bref elle ne changea pas seulement de voix, mais d'estre, de nom, & de forme.

### LE SVIET DE LA XI. FABLE.

XI. Fable  
expl. au  
chap. 7.

*Apollon conduisant les troupeaux du Roy Admet, s'amusa tant à iouer de sa fluste pour se desennuyer, qu'il laissa escarter son bestail fort loing de soy: ce que Mercure ayant descouvert, il les emmena & les mit paistre dans vne forest, où personne ne les veid entrer que Barte, auquel il donna vne vache, pour luy faire promettre de n'en dire mot: mais ce Barte faussant la promesse descouvrir au mesme Mercure qui pour l'essrouuer passa par là vn peu apres en forme desguisée, le bois où estoit le troupeau des bestes à corne, dont le Dieu irrité punit cest infidelle, le changeant en pierre de touche.*

**C**Hiron voyant sa fille ainsi changée, t'appella plusieurs fois à son aide, grand Prince de Delphe, mais ses cris furent vains, car tu ne pouuois opposer ta puissance aux volonte de Iupiter, & quand tu eussent peu resister à ses ordonnances, tu n'estois pas près de là pour le faire. C'estoit au temps qu'en Theffalie couuert d'une peau de cheureau tu touchois les troupeaux d'Admet avec vn baston d'oliuier sauuage. C'estoit lors que l'Amour te faisoit la guerre, & que pour addoucir la rigueur de ses traits en joiuant de ta fluste à sept tuyaux, tu ne pris pas garde à tes bœufs, qui s'en allerent, dit-on, sans que tu t'en apperçeusses, iusques aux terres sablonneuses de Pile, où Mercure te les desfroba. Personne n'auoit veu son larcin, sinon Barte, vi. il payfan de ce quartier-là, qui auoit soing des forests, des pasturages & des harats du Roy Nelee. Ce rusé messager des Dieux craignant qu'il ne decelast la proye qu'il venoit de met-

tre dans vn bois à l'escart, l'accosta fort accortement, le pria de ne rien descouuir de ce qu'il auoit veu, si d'auanture quelqu'un luy demandoit nouvelle de ce troupeau esgaré, & pour se mieux asseurer de luy, luy fit present d'une des plus belles vaches du troupeau. Batte la reçeut, & apres en auoir remercié Mercure, luy dit qu'il se tint asseuré & ne craignist rien, que par son moyen le larcin ne seroit non plus decelé, que par le moyen d'une pierre qui estoit deuant eux, & il montra la pierre de la main en faisant le serment. Mercure ne se voulut pas fier à sa promesse, il se retira pour vn peu de temps, puis reuint aussi tost en habit dissimulé, & d'une façon toute autre qu'il n'estoit auparauant. Il changea mesme sa voix pour luy parler: Dites moy bon-homme, fit-il, n'avez-vous point veu du bestial esgaré passer par icy? ie vous prie ne me cacher point si quelqu'un l'a emmené, ie vous donneray la couple d'un des bœufs avec sa vache. Quand le vieillard ouït parler d'une double recompense, il fut aussi tost gaigné, & ne fit difficulté de dire, Allez vous-en le long de ceste montagne, vos bestes y sont. Et de vray elles y estoient, c'estoit là mesme que Mercure les auoit laissees, lequel ne se peut tenir de rire du payсан, qui par son infidelité pensoit auoir fait quelque grand butin: mais son ris estant passé, il se mit en colere: Comment, dit-il, tu me trahis vilain, tu me trahis, ou plutost tu te trahis toy-mesme? Iamais ta langue pariure ne fauffera tes sermens. Tout à l'instant il le fit demeurer roide sur la place, & le conuertir en vne pierre dure, qui ne sçauroit celer la fausseté des metaux en les touchant, non plus que le payсан ne peut tenir secret le larcin de Mercure. C'est vn vice qui en est demeuré au rocher, & qui luy dure encore sans qu'il y ait de sa faute.

*Pierre de  
touche:*

---

## LE SVIET DE LA XII. FABLE.

*Mercur*e se trouuant à vne sollemnité faite en l'honneur de Pallas à Athenes, y vid *Herse* fille de *Cecrops*, de laquelle il se ren lit extrêmement amoureux, & pour iouyr de ses amours pratiqua *Algaure* sœur

XII. Fable  
expliq au 8.  
chap.

*de Herse, laquelle luy promet de faire pour luy enuers sa sœur tout ce qu'il desiroit, moyennant quelque somme d'argent, dont ils s'accorderent. Pallas qui desia d'autre costé vouloit mal aux 3. sœurs, à cause de la corbeille qu'elles auoient ouuerte contre son commandement (comme nous auons dit cy-dessus) s'aigrit, encore d'auantage ayant sceu ce honteux marché, & pour punir A Igaur le vëplit de tant de ialousie contre sa sœur, qu'elle s'opposa en tout & par tout à Mercure, qui à cette occasion la changea en rocher.*

**D**Elà Mercure seietta en l'air sur deux aisles pareilles, & d'un vol leger se rendit au dessus du terroir d'Athenes, où il eut le contentement de voir d'enhaut le plan du pays, que Minerue cherit le plus, & la verte cheuelure des arbres qui ombragent le mont Licée. C'estoit dauanture le iour d'une solemnité, que les filles faisoient en l'honneur de leur Deesse, portans à son Temple, selon leur coustume, quelques offrandes sur leurs testes dans des paniers couronnez de fleurs. Elles retournoient du Chasteau, lors que ce Dieu aislé les apperceut, & pour les mieux voir ne vola pas droict vers elles, mais voltigea plusieurs fois en rond autour de leur troupe. Tout ainsi que l'auide Milan voyant les entrailles des bestes qu'on sacrifie entre les mains des ministres du Temple, ne s'ose pas ietter dessus, mais aussi ne s'en peut-il retirer, il fait mille tours à l'entour, & faisant ses rondes volées aux enuiron de ce qu'il desire, le deuore par esperance mille fois auant que l'auoir: De mesmes ce leger mesfager des Dieux, d'un bas vol va cent fois tournoyant le long des tours d'Athenes où ces filles passent, desquelles vne entre autres le rait esperduëment. L'estoille matiniere qui ouure les portes du iour, ne surmonte pas dauantage en clarté les autres petits feux du ciel, & la Lune toutes les humides lumieres de la nuit, comme Herse au gré de Mercure surpasse toutes ses compagnes: aussi estoit-ce l'honneur de ceste assemblée: Mercure en la voyant s'eschauffe dedans l'air comme vn plomb eslançé d'un bras roide avec vne fonde, lequel emprunte la chaleur de sa vistesse, & peu à peu s'embrase en s'auançant, bien qu'il fust froid en sortant de la fonde. En fin ce Dieu sent de si viues allumettes d'amour, qu'il rebrouffe chemin (car il alloit au Ciel)

pour

pour prendre la brisée du logis de Cecrops. Il se met en terre sans se desguiser ; aussi n'eust-il sçeu se presenter d'une façon plus agreable qu'en son habit ordinaire : mais il a bien soing pourtant de se pollir & nettoyer ses habits, pour faire dauantage paroistre sa beauté naturelle. Il peigne ses cheveux, pose sa robbe de telle façon qu'elle ne pende point plus d'un costé que d'autre, fait paroistre tant qu'il peut l'or qui est dessus ses accoustremens, prend garde de tenir son Caducée de bonne grace, & oste la poudre de ses souliers aislez. Estant ainsi entré dans le palais de Cecrops, il trouua au plus profond de la maison trois chambrettes voûtées, & toutes enrichies d'Ivoire, desquelles celle de la main droicte estoit à Pandrose, à gauche estoit celle d'Algaure, & au milieu celle de Herse ; Algaure fut la premiere qui apperçeut entrer Mercure, & qui s'auança de luy demander son nom, à laquelle il respondit qu'il estoit petit fils d'Atlas & de Plejone, fils du grand Iupiter & son fidelle ambassadeur, puis luy dit : Je ne vous dissimuleray point mon desir, les aisles de l'Amour m'ont icy porté, c'est Herse vostre sœur qui m'a forcé de venir, Herse l'idole de mon cœur, & le seul objet de mon contentement. Soyez luy fidelle, ie vous en prie, & fauorisez mes flames, si vous desirez son bon-heur & le vostre. Faites qu'elle recognoisse mon feu d'un brasier tout pareil, & que ses affections esgales aux miennes, nous vnissent ensemble d'un lien, qui vous rende tante de mes enfans. Algaure l'ayant ouy, le regarda du mesme œil, qu'elle auoit veu depuis peu de iours les secrets de la rousse Minerue, & pour luy faire un tel seruice, effrontément luy demanda une grande somme d'argent. Elle reçeut la somme, & le fit sortir du logis, avec assurance de pratiquer si accortement sa sœur, qu'elle le feroit iouyr du contentement où il aspiroit. La guerriere Pallas sçeut les conditions de ce sale marché, & en eut bien tant de regret, qu'elle ne peut voir depuis Algaure, que d'un œil trauerse de courroux. L'horreur d'une si lasche trahison l'eineut tellement, que le plastron qu'elle porte sur l'estomach, & le casque qu'elle a en teste en tremblerent. Sa colere animée contre Algaure la fit ressouuenir du peu de respect qu'elle mesme auoit autrefois rendu à ses commandemens, descourant d'une main profane la

corbeille où estoit le secret de post, dont sa fidelité & celle de ses sœurs estoit chargée. Elle se represente l'effronterie de ceste malicieuse fille, qui fit voir au iour les membres monstrueux du fils de Vulcain, & augmente en son cœur la haine d'un tel acte, la voyant encore fraichement si ingrante à Mercure, si perfide à sa sœur, & si auare que de recevoir de l'argent pour loyer de sa perfidie.

Pour la punir, du pas mesme elle va trouuer l'Enuie en sa sombre retraicte, de tous costez pollüe d'un sang noir tout cail-lé, que son ialoux creue-cœur luy fait ietter, quand elle entend parler du bon-heur d'autruy. Ceste maison de l'Enuie est dans le fonds d'un antre obscur où iamais le Soleil ne donne, le vent n'y entre point, & si tousiours il y fait un froid extrême; il n'y a iamais de feu, mais tout y est plein d'un broüillards espais. La Deesse estant arriüée à la porte d'un si triste logis, ne voulut point entrer dedans, elle frappe du bout de sa picque, & l'huis s'ouurit, qui luy fit voir la morne maistresse de la maison dans un coing mangeant des viperes, delicieuse viande pour l'entretien de ses vitieuses humeurs. Ses yeux ne s'arrestèrent pas sur les horreurs, dont ceste funeste maison estoit remplie, elle tourna incontinent la veüe de l'autre costé, & cependant l'Enuie se leua lentement, laissa les corps de ses serpens à demy-mangez, & s'auança vers Pallas, qu'elle ne peut voir sans soupirer: sa grace, sa beauté & la richesse de ses armes l'affigerent, car son naturel est de s'attrister de tout ce qui contente les autres. Aussi du tourment qu'elle se donne n'a-elle que les os, sa face horriblement deffaitte tesmoigne le venin qu'elle a tousiours au cœur, iamais elle ne regarde que de trauers, ses dents iaunastres sont comme rouïllées, & sa langue picquante est couuerte d'une humeur venimeuse, dont elle soüille la renommée de tous ceux de qui elle parle. Iamais elle ne rit, si ce n'est pour quelque defastre; les tristes auantures qui font que chacun pleure, sont ses delices, & les agreables sujets de ses funestes feux de ioye. Le sommeil ne ferme point ses yeux, tousiours un soing rongeard l'esucille, qui tient ses paupieres ouuertes, & luy fait voir avec regret les contentemens d'autruy: car les heureux succez des hommes sont les fleaux de son cœur. Si elle fait du mal, elle



n'en ressent pas moins, elle se sert de gesne à soy-mesme, & dans son sein elle porte tousiours le supplice de sa meschanceté. Encore que sa face horrible fust infiniment desagreceable à Minerue, elle luy parla pourtant, mais elle ne la luy fit pas longue: Il faut, dit-elle, que vous infectiez de vostre poison le cœur d'une des filles de Cecrops, c'est Algaure, ne manquez pas de l'aller trouver maintenant, & la rendre ialouse. Voila le discours qu'elle luy tint, puis se retirant entendit que l'Enuie, qui la regardoit de costé, murmuroit entre ses dents ie ne sçay qu'elles ialouses paroles. Elle se faschoit d'estre forcée à recognoistre la grandeur de Minerue, à laquelle il falloit qu'elle obeyst. Le voyage luy estoit bien agreable, mais elle l'eust voulu faire sans commandement, ialouse de l'authorité de celle qui auoit le pouuoir de luy commander. Elle n'osa pas pourtant tarder, elle prit son baston entouré d'espines, & couuerte d'une nuée s'en alla du costé d'Athenes gastant tout où elle passoit. Elle foule & rauage les bleds, pille les herbes, se plaist à couper le bouton des fleurs qu'elle void esclorre, & de son haleine puante infecte autant de villes, de bourgs, de maisons qu'elle void. Quand elle fut dans ceste florissante ville de Minerue, riche d'esprits, & de toutes commoditez, où chacun passoit son temps à cause de la feste, à peine se peut-elle tenir de pleurer, pource qu'elle n'y voyoit rien de déplorable. Elle entra chez Cecrops, fut trouver Algaure dans sa chambre, & la mania si bien de ses mains safranées, qu'elle luy perça le cœur de mille ialouses pointes, luy fit glisser son venin dans le sein, & luy remplit le poulmon & toutes les veines du poison dont elle se nourrit. Et de peur que les enuieuses humeurs de la pauvre Algaure ne s'arrestassent generalement à tout ce qu'elle verroit, elle luy mit pour objet sa sœur deuant les yeux, & l'image des contentemés qu'elle pouuoit receuoir avec Mercure, luy representant ce ieune Dieu accompagné de toutes les vertus, par lesquelles on se peut rendre aimable. Cela fait elle laissa Algaure, qui rongée d'un mal secret ne fit depuis que se plaindre nuit & iour, fondant peu à peu, tout ainsi que la glace aux foibles rayons du Soleil qui luit en Hyuer. Pensant au bien dont sa sœur Herse, trop heureuse à son gré, doit iouyr, elle se consume de mesme que les

herbes aufquelles on a mis le feu , & qui fans faire flame se bruslent lentement. Elle fouhaitte bien fouuent de mourir, tant elle a peur de voir ce qu'elle ne desire pas: d'autresfois il luy prend enuie de defcouvrir, comme vn rapt attenté sur la chasteté de sa sœur, l'amour de Mercure à son pere; & en fin se resoult au moins d'empescher ce Dieu amoureux de paruenir où il aspire.

Le voyant venir, elle s'en va feoir sur le fueil de la porte de leur logis pour le garder d'entrer. Luy croit qu'elle l'attende pour effectuer sa promesse, il l'accoste avec toutes les douces paroles que ses desirs luy inspirent, la somme de luy faire voir ce qu'elle luy a fait esperer, la flatte, la prie, l'en coniuere: mais ses prieres sont vaines, l'ingrate Algaure ne le veut pas ouyr, elle repousse ce Dieu amoureux, & dit qu'elle ne partira point d'où elle est assise, qu'il ne s'en soit allé. Mercure la prend à sa parole, dit qu'il est bien d'accord qu'elle demeure là, & pour entrer il touche la porte de son Caducée, & l'ouure en la touchant. Algaure qui void la porte se veut leuer pour la refermer: mais toutes les ioinctures qui se plient lors que nous sommes assis, retressies en elle ne permirent pas qu'elle se peust dresser sur ses pieds. Elle s'efforce en vain, de plus en plus ses genoux s'endurcissent, le froid saisit les extremitez de ses doigts, le sang tarit en ses veines qui demeurent seches, & tout ainsi que la gangrene, ayant pris racine en vn corps, gaigne peu à peu les membres sains pour corrompre tout à la fin: de mesme vne glace mortelle se glisse dans son sein, qui luy oste ensemble le respir & la vie. Elle ne se peina point pour parler, quand elle s'y fust peinee, elle n'eust sçeu lascher vne seule parole, car elle auoit le canal de la voix bouché, desia son col & son visage n'estoient que roche: bref elle n'estoit plus qu'une statuë sans sentiment, dont la pierre ne demeura pas blanche, mais fut tachée de la mesme humeur qui pallissoit auparauant sa face enuieuse.

---

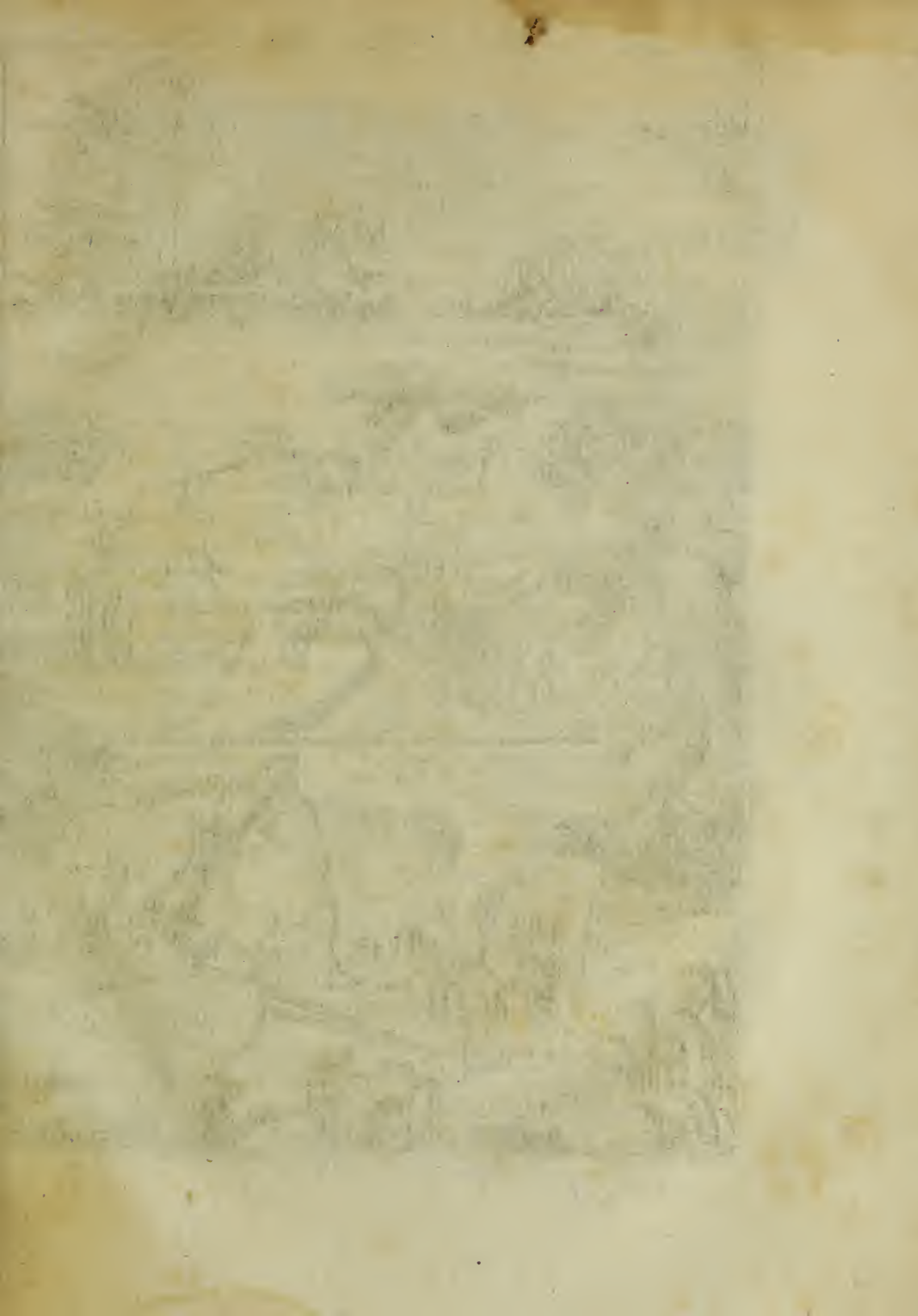
### LE SVIET DE LA XIII. FABLE.

*Impiter ayant veu Eurose, fille d'Agenor Roy de Phenicie, s'esgayer*

*avec d'autres filles sur le bord de la mer, autour de quelque bestail qui y estoit, se changea en Taureau, & se meslant parmy le troupeau sçeut si bien attirer Europe, qu'en se iouant elle monta sur son dos, & lors luy se ietta dans la mer, & la trauesa à nage, & porta cette ieune fille dans l'Isle de Crete, où il esteignit son ardeur avec elle cueillant le fruiet de ses agreables beautex.*

**M**ercure vengé des sottés paroles, & de la perfidie d'Algaure, quitta d'un vol leger la ville d'Athenes, & s'en alla dans le Ciel, où Iupiter l'ayant retiré à part, sans luy rien descourrir de son amour, luy commanda d'aller en Phenicie, toucher deuers la mer les troupeaux du Roy Agenor, qui passoient le long de la coste d'une montagne qu'il luy monstra. Le fils fidelle aux commandemens de son pere, rendit incontinent l'obeyssance qu'il deuoit, le bestail d'Agenor chassé de la montagne fut aussi tost sur le riuage, où Europe auoit accoustumé de passer son temps avec les autres filles de Tyr. L'amour & la majesté d'un grand Roy ne furent iamais bien d'accord, il leur est impossible de demeurer ensemble, car les mouuemens sont contraires, & l'un veut tousiours desroger au merite de l'autre. Ce grand Iupiter pere & maistre des Dieux qui a les foudres en sa main, & qui d'un branlement de teste esbranle tout le monde, n'eut pas veu la commodité d'approcher ceste belle fille d'Agenor, de laquelle il estoit picqué, qu'il quitta son sceptre, & despoiillant la grauité digne de la place qu'il tient, se reuestit de la forme cornuë d'un Taureau, en se promenant sur l'herbe, à faire admirer sa brutale beauté. Et de vray la neige n'est pas plus blanche qu'estoit son poil, car iamais la pluye ne l'auoit gasté, ny iamais payfan en la montant ne l'auoit souillé de ses pieds. Il portoit son col droit & esleué, au dessous duquel pendoit de grandes peaux blanches comme le reste. Ses cornes estoient petites, mais si bien faites & si esgalles, qu'on les eust iugées plustost artificielles que naturelles, tant elles estoient polies & luisantes. Il ne releuoit point ses sourcils pour se faire craindre; son œil n'estoit pas furieux, mais pour se rendre aymable il portoit l'amour sur le front, ainsi que dans

le cœur. Europe admire sa douceur & son paisible naturel, en admirant sa beauté elle l'aime sur tous, à cause qu'il ne fait point la guerre aux autres, & se laisse facilement approcher : toutefois elle n'ose pas le toucher de premier abord, mais se hazarde peu à peu à le manier, en luy donnant des herbes & des fleurs. Le vous laisse à penser si luy, que le feu d'amour cuisoit au dedans de ce poil blanc, auoit ses carresses agreables ; de ioye le cœur luy treffailloit, & en attendant le comble des delices qu'il esperoit, il baiſoit les mains de sa maistresse. Qu'il auoit de peine à se retenir ! En luy lechant la main il ne se peut presque commander, peu s'en faut qu'il n'attente au reste. Tantost il saute dessus l'herbe verte, tantost il se couche sur le grauiers ; & moins Europe s'effraye de luy, plus il s'appriuoise avec elle, permettant qu'elle luy frappe le ventre de sa main delicate, & qu'elle pare ses cornes de bouquets. En fin il se rendit si maniable qu'elle ne craignit point de le monter : mais las ! elle ne sçauoit pas que Iupiter fust sa monture. Quand il la sentit sur son dos, s'esloignant peu à peu de la terre, il ne se moiilla premierement que le bout des pieds le long du riuage, comme s'il n'eust voulu que se rafraischir, puis tout d'un coup se mist si auant dedans l'eau, qu'Europe qui estoit sa proye, s'estonna d'auoir perdu le bord presque sans s'en appercevoir. Elle eut crainte de se trouuer au milieu de la mer, importunée d'un vent qui se plaisoit à faire voler sa robe, elle ne pouoit voir sans trembler la riue d'où elle estoit partie, & toutesfois l'effroy n'eut point tant de pouuoir qu'il luy fist lascher la corne qu'elle tenoit de la main droite, ou affoiblit le bras gauche, duquel elle s'appuyoit sur la croupe du Taureau, qui la passa d'un riuage à l'autre.







LE TROISIÈME LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE.

LE SVIET DE LA I. FABLE.

*Le Roy Agenor ayant perdu sa fille, commanda à Cadmus son fils de l'aller chercher, & luy deffendit de reuenir sans la luy amener, tellement que le fils apres auoir couru presque tout le monde sans trouuer sa sœur, n'osa retourner vers son pere, mais resolut de se retirer où les Dieux luy conseilleroient. Il consulta l'Oracle d'Apollon, duquel il eut aduis de s'arrester où la premiere vache qu'il rencontreroit le conduiroit: Au sortir du Temple il ne manqua point de trouuer vne vache, qu'il lassa en la poursuiuant, & en fin lassée qu'elle fut, elle demeura couchée en vn lieu qu'il iugea estre la place, que les destins luy auoient reseruee pour bastir vne ville. Deuant que de rien entreprendre, il enuoya ses compagnons puiser de l'eau à la prochaine fontaine, pour faire vn sacrifice à Iupiter, mais ses compagnons deuorez par vn Dragon qui y estoit, ne retournerent point, il fut contraint d'y aller luy mesme. Il assomma ceste horrible beste, & luy ayant arraché toutes les dents les sema, ainsi que Pallas luy auoit commandé. De ces dents mises en terre, sortirent des hommes armez, qui s'entretuerent sur le champ les vns les autres, sinon cinq qui resterent de leur guerre civile.*

*Et c'est la Metamorphose que le Poete sçait fort à propos tirer de la dernière du liure precedent, pour ioindre le commencement de cestuy cy à la fin de l'autre.*

**D**esia Iupiter auoit trauerfé la mer, desia il estoit arriué en Crete, & desia il s'estoit descouuert à Europe, retirant d'elle le fruit des amoureuses couruees qu'il auoit faites pour elle, quand son pere tout esperdu de l'auoir perduë, fit commandement à Cadmus de l'aller chercher. Il ne luy ordonna pas seulement de chercher, mais le condamnant à ne voir iamais son pays, s'il ne la ramenoit, parut en vne mesme action charitable pere à sa fille, cruel & trop ennemy de son fils, qu'il bannissoit sans raison à faute de trouuer sa sœur. Où la pouuoit-il rencontrer, puisque Iupiter qui la tenoit cachée, ne vouloit pas qu'elle se trouuast? Pouuoit-il estre si subtil que de vaincre les secrettes subtilitez d'un grand Dieu? Il n'est pas possible aux hommes de descouuir les larcins amoureux du maistre des foudres. Aussi Cadmus ne sçauoit il le faire, il court en vain presque tout le monde, & en fin banny de son pays par le courroux de son pere, qu'il n'ose aller reuoir sans y mener sa sœur, va consulter l'Oracle d'Apollon, pour sçauoir en quelle partie de la terre il se doit retirer. Tu rencontreras, luy respond l'Oracle, dans des plaines desertes où tu passeras bien tost, vne vache qui iamais ne porta le ioug pour escorcher la terre en traissant la charruë. Depuis que tu l'auras apperceuë, ne la perds point de veuë, & la suiuant tousiours marque bien le champ où elle se reposera, c'est là qu'il faut que tu bastisse vne ville, nommant le pays d'autour Boetie, à cause de la vache qui t'y aura conduit.

Il n'est pas sorty de l'ancre où Phœbus luy auoit parlé, qu'il void vne vache esgarée sans marque sur le col, qui monstra qu'elle eut iamais seruy au labourage: il la suit de pres, & en son cœur rend grace au fils de Latone, qui n'a point manqué de luy donner vne guide selon sa veritable response. Lors que la vache eut passé le fleuue Cephise & les terres de Panopie, s'arrestant au milieu d'un champ, elle leua sa teste cornuë en haut, fit retentir l'air voisin du bruit de son mugissement, & se retournant du co-



fté de ceux qui la fuiuoient , se coucha sur l'herbe. Cadmus alors recognoissant combien les Dieux luy estoient fauorables, leur fit ouyr de sa bouche le ressentiment que son cœur auoit, il baïsa la terre estrangere qu'ils luy donnoient pour retraicte , salua les plaines du pays & honnora les montagnes, desquelles il ne scauoit pas les nom. Pour faire vn sacrifice à Iupiter , il commanda à ses compagnons d'aller puiser de l'eau à la premiere fontaine qu'ils trouueroient. Ils ne furent pas loing qu'ils entrerent dans vne grande forest que l'antiquité auoit tousiours tant respectée, qu'ellen'en auoit iamais osé esbrancher vn seul arbre. Sur le milieu de la forest ils trouuerent vn antre , remply de petit bois, qu'vne basse voûte de pierre couuroit, & vne viue source d'eaux l'arroufoit. C'estoit la retraicte d'vn horrible serpent, serpent d'vne grandeur espouuentable, lequel herissé de crestes dorées portoit du feu dans les yeux, auoit le ventre tout enflé de venim, & au trauers de trois rangs de dents faisoit esclatter le rouge de trois langues. Les Pytiens compagnons de Cadmus, à leur malheur arriuez-là, n'eurent pas fait bruire l'eau en plongeât leur cruche dedans, que ceste furieuse beste sortit la teste de l'obscurité de son antre, & les estonna tellement d'vn sifflet effroyable, que l'eau & la cruche ensemble leur tomba des mains. Ils demurerent comme hors d'eux-mesmes, sans autre mouuement que celuy que la peur leur causoit en les faisant trembler. Cependant le Dragon, tout semblable à celuy, lequel posé entre les deux Ourfes est comme gardié du pole, se roule en recourbant sa queuë couuerte d'escailles, puis tout d'vn coup fait vn tel faut qu'il se iette sur ces Pheniciens a demy-morts de crainte, deuant qu'il les eust mis à mort. Soit que les vns eussent encore le cœur de mettre la main aux armes pour se deffendre, soit qu'ils prissent la fuitte, ou soit que l'effroy les fist demeurer sans resistance, il seruirent tous de victime à ce monstre, les vns mordus de ses dents venimeuses, les autres estouffez sous luy, & les autres empoisonnez, ou de son haleine puante, ou de l'escume venimeuse qu'il iettoit.

Le Soleil monté au plus haut du ciel ne faisoit paroistre sur terre que des ombres fort couuertes, quand le fils d' Agenor esmerueillé, que ses compagnons ne retournoient point, s'arma

pour les aller chercher. Il se courrit de la peau d'un lion, prit en main vne picque, avec vn dard pour ietter de premier abord à quiconque l'attraqueroit, s'en alla ainsi armé d'un courage indompté qui le rendoit plus fort que toutes les armes du monde. Quant il fut entré dans le bois, & qu'il eut veu ses compagnons estendus sur la place, avec leur vainqueur ennemy dessus, lequel alloit d'une langue sanglante lechant leur tristes blesseures : Helas ! dit-il, fidelles compagnons de mô bannissement, vous n'avez donc pas seulement mesprisé pour moy la perte de vostre pays, mais celle mesme de la vie : vous vous estes sacrifiez pour moy, mais ie iure à vostre fidelité, qu'elle ne demeurera point sans estre vengée. Ou ie seray vengeur de vostre mort, ou la victime qui appaisera vos ombres, & les suiura bien tost aux Enfers. Cela dit il leua vne pierre, grosse comme vne meule, & avec vn effort incroyable ietta contre le serpent ceste masse de rocher qui estoit d'une incroyable pesanteur. Du coup qu'il donna il y auoit assez pour esbranler la muraille d'une tour, & toutesfois la beste n'en fut pas blessée, ses escailles ainsi qu'une cuirasse, & le cuir endurci de la peau noire la deffendirent de telle façon qu'elle ne s'en sentit point. Sa durezza vainquit la durezza de la pierre, mais elle ne peut pas reboucher la pointe du iavelot qui luy mit depuis dans les reins, car estant entré au droit de l'espine (qu'elle auoit foible pour se plier plus aysément) il passa iusqu'au ventre & luy perça les boyaux. Lorsque ceste furieuse beste se sentit blessée, la douleur animant sa rage, elle recourba sa teste sur son dos, pour voir sa playe, & mordre mille fois le dard qu'elle arracha en fin, non pas entier pourtant, car le fer demeura dans le corps. Ce luy fut vn nouueau suiet d'eschauffer ses fureurs plus que de costume. Les veines de sa gorge s'enflerent, tout autour de la contagieuse couuerture de sa grande gueule beante coula vn escume blanchastre, & sortit vne haleine noire, ainsi que d'un fourneau d'Enfer, qui infectoit & gastoit mesmes les herbes. Tantost elle se courboit, & faisoit de son corps vn cercle grand à merueilles, tantost s'estendant elle paroissoit longue & droicte comme vne poutre, & tantost s'esmouuoit avec tant de violence qu'elle esbranloit les arbres contre lesquels elle heurtoit. Cependant qu'elle se tourmente de la façon Cadmus s'arreste vn peu, les dé-

poüilles du lion qu'il porte le couurent contre les assauts qu'elle luy donne, il luy presente la picque qui l'arreste quand elle pense s'auancer. Elle enrage qu'elle ne le peut offencer, & son despit l'anime de rât de furie qu'elle donne en vain mille coups de dent au fer de la picque, qui l'empesche d'approcher son ennemy. Elle teignoit bien desia l'herbe de son sang empoisonné, elle estoit bien bleffee, mais c'estoit d'une legere blessure, pource qu'elle se retirait des coups, & se retirant en arriere empeschoit que le fer n'entraist assez auant, & rendoit ainsi ses playes moins profondes : quand Cadmus le suiuit de si prés, qu'il l'arresta contre vn chefne, & du iuelot qu'il porta dans sa gorge, luy attacha la teste au tronc du chefne. La pesanteur du corps du serpent courba l'arbre, & peu s'en fallut qu'il ne fut mis par terre, tant il fut battu de la queuë de ceste beste mourante. Ainsi Cadmus demeura vainqueur, mais ayât les yeux arrestez sur la grâdeur de son ennemy vaincu, il entendit vne voix qui le troubla, & l'empescha de fauorer le doux contentement de sa victoire. Il ne sceut pas recognoistre qui c'estoit qui parloit, mais il ouït bien qu'on luy dit : *Que fais-tu là braue fils d' Agenor ? à quoy te plais-tu, à voir vn serpent meurtry de ta main ? Tu prens vn plaisir de luy que d'autres avec le temps auront de toy, car vn iour tu seras serpent.* L'ouye d'une telle voix luy fit perdre la voix & la parole, d'horreur les cheveux luy dressèrent à la teste, & demoura sans couleur iusqu'à ce que Pallas qui l'auoit tousiours fauorisé, descendant du ciel luy fit reprendre le cœur, l'asseurant qu'il verroit avec le temps vn grand peuple sous son obeysance : & pour en faire naistre le cōmencement, luy commanda de labourer la terre, & semer dans les sillons qu'il feroit les dents du serpent qu'il auoit tué. Obeyssant au commandement de la Déesse sa tutrice, il mena la charruë au milieu d'une plaine, y sema le grain qu'on luy auoit enioint, & de telle semence (merueille au delà de toute creance) sortirent des épics animez, & armez, ayans tous forme d'hommes. La pointe des espieux qu'ils portoient, fut ce qui fortit le premier hors de terre, puis leurs casques avec les plumes de diuerses couleurs, les épaules, l'estomach & les bras avec les armes qu'il auoit en main, & en fin tous les autres membres parurent, se descourans peu à peu comme font les personnages

peints en vne piece de tapifferie, lors qu'on la deplie pour l'estendre sur vn theatre: car leuant le tapis en haut, premierement les faces se descouurent, & le reste paroist de suite iusqu'aux pieds qui demeurent en bas. Cadmus les ayant veu naistre se persuada qu'autant d'ennemis luy estoient nez, & pource pensoit-il déjà à s'armer contr'eux: mais vn de ces nouveaux soldats l'aduertit de ne se mesler point dans leur troupe. Garde-toy bien (s'escria-il) de prendre party parmy nous, attend le succès de nos armes, & ne te soüille point du sang de nostre guerre ciuile. Cét enfant de la terre en laschant la parole, delascha vn coup de son espée sur la teste à l vn de ses freres, & aussi-tost luy-mesme fut couché par terre d'vn iavelot qui le trauerfa: Celuy qui l'auoit tiré ne vesquit guerre plus long-temps, vn autre en mesme instant luy fit perdre la vie, qu'il ne venoit que de receuoir; & tous ceux de la troupe de mesme, poussez d'vne furie sanguinaire, se défirent les vns les autres, r'entrans par la mort aux tenebres, deuant qu'auoir presque veu la clarté du Soleil. Ainsi ils arrosferent de leur sang leur mere, qui ne venoit que de les enfanter, & tous tomberent morts sur elle; sinon cinq qui resterent, desquels Echion le premier par le commandement de Minerue, mit les armes bas, & faisant paix avec ses freres fut cause qu'ils la firent entr'eux. Ces cinq restez d'vn si sanglant combat, furent ceux qui ayderent au fils d'Agenor à bastir la ville qui luy estoit promise par l'Oracle d'Apollon, ceste ville où il deuoit commander, ceste puissante ville de Thebes qu'il veid tost apres ceinte de murailles, & pleine d'vn grád peuple qui luy obeyffoit. Que te restoit-il lors Cadmus pour l'accomplissement de tes desirs? Que pouuois-tu souhaitter dauantage? Ton exil sembloit estre ton bon-heur, on pouuoit iuger l'heure de ton bannissement pour la premiere qui auoit causé ta felicité. Espousant Hermione tu eus Mars pour beau-pere, & Venus fut ta belle-mere. Tous les Dieux par ceste alliance te furent alliez, tu en eus plusieurs enfans tant fils que filles, & des petits fils des vns & des autres, que tu veids tous en âge florissant. Mais las! qui se peut dire heureux deuant son dernier iour? tant de mal-heurs trauerfent le foible heur de ce monde, qu'ils ne permettent pas que nous iouyssions icy bas d'vne felicité assurée; pour se pou-

uoir vanter d'y estre paruenue, il faut attendre la mort qui borne nos miserables.

---

LE SVIET DE LA II. FABLE.

*Pour la premiere atteinte donnée à l'heureuse fortune de Cadmus, le Poete apporte le malheur d'Acteon son petit fils, fils d'Actenoe & d'Ariste, lequel ayant veu par hazard Diane nue qui se baignoit, de peur qu'il ne s'en vantaist, fut par elle transmüé en Cerf, & deschiré par ses chiens.*

**L**E premier mal-heur qui trauersâ le cours des heureuses destinées de Cadmus, fut l'infortune de son petit fils Acteon, ce furent ces cornes de Cerf qui luy sortirent de la teste, ce furent vos chiens ingrats qui deuorastes vostre maistre, & vous repeustes de son sang. S'il est permis de rechercher l'offence qu'il auoit faite pour estre si cruellement puny, on trouuera qu'il n'y eut point d'offence, & que ce ne fut qu'une fortune ennemie de son bien qui le porta là : car qui voudroit aduoier pour offence vne rencontre par hazard ? Il auoit chassé tout le matin, & tué plusieurs bestes, quand la chaleur du Soleil, & les ombres racourcis, luy ayant fait recognoistre que Phœbus sur le milieu de sa carriere auoit desia marqué la moitié du iour, il appella ses compagnons, & leur dit : Nos armés sont toutes teintes, nos filets trempez du sang des bestes que nous auons arrestées, ce matin nous a esté si fauorable, que nous nous deuous contenter. Demain si tost que l'Aurore esueillé, aura monté son chariot rougeastre pour semer par le ciel ses roses, messageres du iour, nous retournerons voir si nostre chasse sera aussi heureuse qu'aujourd'huy : mais pour maintenant que le Soleil en son midy altere la terre de ses seiches ardeurs, détendez les filets, & nous en allons rafraischir. Les siens luy obeyrent & quitterent à l'instant la chasse.

Au pied de la montagne qu'il auoit courüé, estoit la vallée de Gargaphie, vallée où les pins & les cyprès rendoient vn'ombre si agreable à Diane, qu'elles'y plaisoit plus qu'en lieu du monde.

Dans le fonds il y auoit vn antre, auquel ny l'industrie, ny la main des maçons n'auoient iamais esté employée pour le rendre com-  
mode & plaissant : mais la nature imitant l'art , auoit vaincu en sa  
nayfueté tout l'artifice qu'on y eust peu apporter. Elle y auoit for-  
mé vne voûte de viue pierre ponce & de tufeau , qui naturelle-  
ment liez ensemble conseruoient ceste arcade naturelle sans se  
démolir , & à main droicte couloit le cristal d'vne eau de fontai-  
ne, qui de son doux murmure inuitoit ceux qui l'approchoiét à se  
reposer sur les tapis verts dont sa riue estoit reuestüe. Vn peu  
deuant qu'Acteon quittast la chasse , Diane lassée du mesme  
exercice estoit entrée sous ces delicieuses ombres , pour s'y bai-  
gner selon sa coustume. Elle auoit donné son iauelot , son arc &  
son carquois à la Nymphé son escuyere, vne autre luy auoit des-  
poiüillé sa robbe, & deux des plus petites déchaussé ses brode-  
quins , tandis que Crocale fille du fleue Ismene , qui estoit des  
plus habiles , luy retrouffoit son poil flottant sur son col , de crain-  
te qu'il se mouillast. Niphé , Hyale , Rhanis , Psecas & Phirale,  
auec leurs grandes cruches puisoient desia de l'eau , & la verfoiét  
sur leur chaste Maistresse ; bref ceste Déesse chasseresse se lauoit,  
quand Acteon , apres auoir remis la partie au lendemain s'esgara  
dans le bois, & se rendit, guidé par le démon de sa ruine , droit  
dedans l'antre arrosé de ces viues eaux qui seruoient de baing à  
Diane. Les Nymphes nuës, comme elles estoient toutes, ne l'e-  
urent pas apperceu , qu'en se frappant le sein elle firent vn cry de  
peur & de honte dont toute la forêt retentit , & se ietterent pro-  
ptement autour de la Déesse pour couvrir son corps de leurs  
corps : toutesfois elle ne laissoit pas de paroistre encore au dessus  
d'elles , elle les passoit toutes de la teste , & la richesse de sa taille  
fit que se voyant nuë à la veuë d'vn homme , elle eut vne partie  
de la honte L'albâtre de son visage prit la mesme couleur que  
prend vn nuage peu espais , lors qu'il est par derriere esclairé des  
rayons du Soleil, ou pareille au beau poupre dont se pare l'Au-  
rore. Bien que ses compagnes se ferrent autour d'elle , pour em-  
pescher qu'on ne la voye , elle n'ose pourtant tourner sinon le vi-  
sage du costé d'Acteon contre lequel elle entre en telle colere,  
que si elle auoit son arc & ses flèches en main , il mourroit sur la  
place , mais elle n'a que de l'eau, qu'elle luy iette au visage, & luy  
m ouille

moüille toute la teste, adioustant à son eau vengereffe ces paroles prophetes du malheur qui la talonna : Va te vanter maintenant, dit-elle, de m'auoir veuë sans robbe, il t'est permis d'en discourir, si tu le peux faire. Elle n'vsa point d'autres menaces, & tout à l'heure il tomba sur ses mains qui se changerët en pieds, de sa teste moüillée sortirent des cornes de cerf, son col s'allongea, ses oreilles se dresserent en pointe, ses bras furent ses cuisses, & son habit fut vn poil roux marqueté de diuerses couleurs. La crainte s'empara de son cœur genereux, & la vistesse se glissa dans ses iambes, si bien qu'en fuyant, luy-mesme s'esmerueilla d'estre deuenü si viste. Mais las ! quand il se vid avec ses cornes dans l'eau où il but apres auoir couru, & qu'il pensa s'escrier. Ha ! miserable que ie suis, & qu'il ne peüt parler, lors il recognut qu'avec sa premiere forme il auoit perdu la parole. Ce qu'il sçeut faire fut de pleurer, & se plaindre sans dire mot, car rien ne luy restoit que l'esprit, qui le trauailloit par la cognoissance de son chāgement. Il est en peine de se refoudre s'il doit retourner chez soy, & s'en aller paroistre avec des cornes dans le Palais Royal de son grand-pere, ou s'il doit demeurer par les bois. La crainte luy dissuade l'vn, & la honte l'empesche de l'autre : mais cependant qu'il est en ceste irresolution ses chiens viennent autour de luy qui l'en ostent. Melampe & Ichnobate abbayent les premiers contre luy, puis tous les autres ensemble se mettent à courir apres. Pamphage, Dorcée, Orybase, chiens d'Arcadie, le courageux Nebrophon, Lelaps le furieux, Theron, le leger Pterelas, le bon Agre, le farouche Hylée qu'vn sanglier auoit blessé peu auparauant, Napé dont la mere fut couuerte d'vn loup, Poëmenis qui auoit autrefois gardé les brebis, Harpie avec ses deux petits, Ladon qui auoit les iambes courtes & ramassées, Dromas, Canache, Stricte, Tigris & Alce, le fort Lacon, le blanc Leucon, le noir Albole, & Aëlon, chien de la plus longue haleine qu'il y eust en la troupe : Thoüs aussi le court, Cipriö & Licise qui estoient de mesme vèntrée, Harpalos qui auoit vne marque blanche à la teste, Malanee, la Barbette, Lachné, Labros & Agriodos, qui estoient fortis d'vn chien de Crete & d'vne chienne de Laconie, avec le criard d'Hylaëtor, & tous les autres qui seroient ennuyeux à nommer, le suivent par les bois, par les rochers, au tra-

uers des hayes , par des chemins rudes à merueilles , & par des lieux mesmes où il n'y auoit point de chemin. Luy fuit comme cerf sur les mesmes brisées où il auoit souuent couru les cerfs. Il fuit , hélas ! & il auoit accoustumé de suiure , & qui pis est , il fuit ses chiens ausquels il souloit commander. S'il pouuoit parler il leur diroit , Je suis Acteon, pourquoy me chassez-vous ? Je suis vostre maistre , ne me reconnoissez-vous point ? Mais il ne peut dire mot , & encore qu'il peult former quelque parole , ils ne l'entendroient pas , tant ils abbayent , & si fort tout autour que l'air retentit de leurs voix esclatantes. Melanchete ieune lévrette premiere le mordit à la fesse , puis Theridamas presque en mesme endroit , & Oresitrophe mit , sans lascher la prise , les dents dans son espaule. Ces trois chiens estoient partis les derniers , mais ils couperent chemin par le plus rude de la montagne & atteignirent les premiers leur maistre qu'ils arresterent , tandis que les autres accoururent pour le mettre en pieces. Ils se ietterent tous dessus luy , & le couvrirent de tant de playes , qu'ils ne laisserent point de place entiere , où il peult estre dauantage blessé : cependant il gemissoit sous eux , & d'une voix plaintiue , qui n'estoit pas vrayement voix d'hommes , mais telle qu'un autre cerf aussi n'en eust pas peu ietter vne semblable , esmouuoit mesmes les rochers à pitié. Il demeure à genoux , comme s'il vouloit faire quelque priere , & tourne la teste d'un costé & d'autre , à faute de pouuoir leuer les bras. Ses compagnons , ignorans son defastre , arriuent près de luy sans le reconnoistre , ils animent de leurs cris ordinaires les chiens contre luy , & cependant ils le cherchent. Ils iettent la veuë de tous costez pour voir s'il ne vient point , ils se faschent en eux-mesmes qu'il n'a le plaisir d'une si belle prise , & pour le faire haster appellent tant qu'ils peuuent Acteon , comme s'il n'estoit pas deuant eux. Las ! il voudroit bien n'y estre point , il leue la teste lors qu'il s'entent nômer , & se desire aussi loin qu'on le pense : Il voudroit bien auoir la veuë de ses chiens acharnez sur un cerf , mais il ne voudroit pas l'estre ; il souhaitteroit de les voir sans ressentir les pointes de leurs dents , qui le mettent en pieces sous ceste fausse peau. Ainsi Diane se vengea de luy , & sa colere ne se faoula point de son sang , que par la perte de sa vie , qu'elle vid escouler par autant de playes qu'il auoit de membres capables de blessure.



## LE SVIET DE LA III. FABLE.

*La seconde fascherie que Cadmus eut à endurer, fut pour le respect de Semele sa fille, laquelle estant aimée de Iupiter, Iunon jalouse se disguisa en vielle pour tromper, & se venger d'elle mesme, par elle mesme. Sous ceste forme men songere elle la fut trouver, & luy persuada de prier Iupiter qu'il ne la vint point voir que de mesme façon qu'il alloit voir sa femme Iunon. La requeste présentée par Semele, luy fut aussi tost accordée par Iupiter, lequel entra depuis dans sa chambre avec les tonnerres, & les foudres en main, du feu desquels elle & sa maison fut bruslée. Iupiter voyant que tout s'en alloit reduire en cendre tira du ventre de Semele Bacchus qu'elle avoit conceu de luy, & le porta coustu dedans sa cuisse autant de mois qu'il avoit encore à demeurer dedans le ventre de sa mere, puis le donna aux Nymphes d'une montagne d'Indes pour le nourrir.*

*III. Fable  
expl. q. 216  
chap. 3.*

**C**E fut vne vengeance de laquelle on ne se teut pas, le peuple en parla fort diuersement. Aux vns la Deesse sembloit auoir esté plus rude qu'elle ne deuoit, & ceux-là l'accusent de cruauté: d'autres la louient, disans que la virginité ne peut se conseruer avec trop de feuerité, & les vns & les autres ne manquent point de raisons pour donner poids au iugement qu'ils en font. Chacun en dit ce qu'il en pense, il n'y a que Iunon, qui ne s'arreste pas tant à discourir, si c'est vn acte digne de Diane ou non, comme elle se refiout en foy-mesme, de voir vn tel defastre tombé sur ceux de la maison d'Agenor, car à cause d'Europe, elle a iuré vne haine mortelle contre toute la race. C'est vne offence de laquelle son cœur ne luy laisse point perdre le souuenir, & quand elle l'auroit perdu, Semele fille de la mesme maison, que Iupiter a tout de nouveau engrossie, renouelleroit bien la playe, comme de fait elle augmenta fort le mal ialoux de Iunon, qui plus que iamais courroucée dit à par soy : Qu'ay-ie auancé par mes crieries ? Dequoy m'ont feruy tant de reproches que i'ay faites à mon mary, puis qu'il continuë tousiours à carresser d'autres que moy ? Je ne m'en veux plus prendre à luy, i'attaqueray cel-

le qui l'attire & la puniray avec tant de rigueur que son exemple effrayera les autres. Je la ruineray , ou ie manqueray de pouuoir : mais en puis-je manquer ? suis-je pas Reyne du ciel , femme de Iupiter , ou sa sœur , au moins , si ie ne suis sa femme ? Permettray- ie qu'une autre passe ainsi son temps avec mon mary ? Qu'une autre porte au ventre vn enfant du plus grand des Dieux , chose qui ne m'est aduenüe à moy qu'une seule fois ? Se presume-elle bien tant de sa beauté qu'elle se iuge digne d'un tel honneur ? Je luy apprendray que ce n'est pas à elle d'approcher Iupiter , ie feray que luy mesme sera cause de sa ruine , ie feray que luy-mesme la mettra entre les mains de la mort , ie le feray ; si ie n'en viens à bout , qu'on ne me tienne plus pour fille de Saturne. La resolutiõ prise elle se leue de son siege , se couure d'une nuë , & s'en va chez Semele. Deuant que sortir hors du nuage qui l'entouroit , elle se déguisa de telle façon qu'elle sembloit naïfuemēt la vieille Beroë , mere nourrice de Semele , elle fit naistre du poil blanc autour de ses temples , retressit par tout sa peau pour paroistre ridée , & s'en alla d'un pas mal assuré avec vne voix cassée accoster Semele , qu'elle entretint premierement de diuers discours , puis la fit tomber sur celuy des affections de Iupiter , & lors à l'ouye du nom de ce grand Dieu , interrompit d'un saint soupir , ce que Semele luy en racontoit , pour dire ; hélas ! vueillent les Dieux que ce soit Iupiter qui vous ayme , mais ie crains que vous ne soyez abusée , il y en a plusieurs qui ont esté trompés par des hommes sous le faux nom de quelque Dieu. Ne vous fiez pas entierement à sa parole , pour gage du feu dont il se dit brusler à vostre occasion , faites qu'il vous fasse paroistre que c'est luy qui commande dans les cieus , priez-le qu'il vous approche tout tel , & de la sorte qu'il se joint à Iunon : & pour ne vous laisser point en doute quel il est , deuant que vous embrasser , qu'il prenne en main ses armes ordinaires , marques de sa grandeur.

Semele creut ce ruineux conseil , sans sçauoir qui la conseilloit , elle pria Iupiter de luy faire vne faueur , & ne luy nomma pas pour la premiere fois la faueur qu'elle desiroit , luy-mesme la rendit hardie pour demander son mal , quand il luy dist , qu'elle ne pouuoit rien souhaiter , dont elle courust fortune

d'estre refusée, quoy qu'elle desirast, qu'il contenteroit ses desirs, & pour l'en assurer luy iura par les tenebreuses puissances qui sont autour des noires eaux du Stix, puissances infernales crainctes & reuerces des puissances celestes, qu'elle auroit tout ce qu'elle demâderoit. S'esjouyffant en son desastre (car celuy estoit vn malheur de trouuer ce Dieu amoureux si prompt à la fauoriser) ie n'ay autre souhait, dit-elle, que de vous baiser tout ainsi que fait Iunon, & estre caressée du mesme Iupiter qui la caresse; ioignez-vous avec moy de la mesme façon que vous vous ioignez avec elle, lors qu'evous recherchez ensemble les plaisirs de Venus, & ie seray contente. Ha! qu'il eut bien voulu retenir sa promesse, lors qu'il entendit sa requeste, ou que Semele eust retenu sa parole: mais comme il auoit fait le serment, aussi auoit-elle fait le souhait, ils ne se peuuent desdire ny l'vn ny l'autre, faut qu'il en passe ainsi. Il monta donc tout triste dans le Ciel, ramassa les nuées dont son visage s'estoit chargé, & y mesla les pluies, les vents, les esclairs, les tonneres, & les foudres effroyables, desquels il ne manque point de fraper où il veut. Toutefois il modera leur ardeur tant qu'il peut, & ne s'arma pas de celuy, du feu duquel il auoit autresfois bruslé & terracé le Geant à cent mains, c'est vn trop creul foudre. Il en a vn autre plus doux, où les Cyclopes ont meslé moins de rigueur & de flame, & dedans la trempe duquel il n'y a pas tant de colere. Les Dieux appellant cela ses moindres armes. Ce sont celles qu'il prit & porta chez Semele, qu'il n'eut pas si tost approchée, ainsi armé de feux, qu'ella se consumma entre ses bras, mortelle ne pouuant supporter l'ardeur des flames immortelles dont il estoit couuert. Iupiter la voyant embrasée tira de son ventre l'enfant qu'elle portoit, & pour seruir de mere à ce petit Bacchus, formé seulement à demy, duquel il estoit pere, le mit dedans sa cuisse, où l'enfant (si c'est chose croyable) accomplit le reste de neuf mois. Ino sa tante fut celle qui en eut soin les premiers iours, & les Niseïdes apres le tindrent caché dans les antres de Cytheron, où elles le nourrirent de lait.

## LE SVIET DE LA IV. FABLE.

*Iupiter gaussant avec Iunon, ils tomberent en dispute, sçavoir qui auoit plus de plaisir ou l'homme ou la femme, lors qu'ils se ioignent ensemble pour l'exercice de Venus, & pour en estre resolus prindrent Tyresias, qui auoit eu les deux natures, pour iuge de leur different. Il iugea pour Iupiter, qui disoit que l'homme auoit moins de plaisir, dont Iunon fut si despitee qu'elle aueugla le iuge, & Iupiter au contraire pour recompense luy inspira la science des choses à venir.*

**L**A nourriture de Bacchus deux fois né fut tenuë si secrette que personne n'en descouurit rien, Iunon ne s'en apperçeut point, & n'eut point pour luy de dispute avec son mary: mais durant ce temps-là mesme ils eurent bien quelque autre different pour vn plaisant sujet. Iupiter vn iour, à ce qu'on dit, peut estre plus plein de Nectar que de coustume, pour prendre quelque relasche de tant de soïn que luy donnent les affaires du monde, s'amusa à rire avec Iunon: & en gaussant luy dit, qu'elle & toutes celles de son sexe estoient heureuses, en ce qu'elles auoient beaucoup plus de plaisir en la compagnie des hommes, que les hommes n'en auoient avec elles. Iunon ne fut pas d'accord avec luy en ce poinct là, mais soustenant le contraire, fut cause que pour en estre esclaircis ils eurent recours au docte Tyresias, qui auoit iouy autresfois des delices de l'vn & de l'autre Venus. Car ayant frapé deux serpens qui estoient l'vn sur l'autre au milieu d'une forest, miraculeusement par leur attouchement, il deuint femme, & demeura sept ans en ce foible sexe, puis au huitiesme ayant rencontré les mesmes serpens en la mesme posture, il les frappa encore de son baston pour esprouer s'ils auoient la vertu de changer son sexe, comme autrefois ils auoient fait. Son baston ne les eut pas atteint, que reuestu de sa premiere forme, il se trouua qu'il auoit le sexe avec lequel il estoit en son premier estre. Estant donc esleu arbitre d'une si plaisante dispute, il confirma l'opinion de Iupiter, dont Iunon ne fut pas moins courroucée, que si le sujet eût meritë de s'en offencer.

On dit qu'elle s'en picqua plus qu'elle n'en auoit d'occasion, & pour se venger du iuge, luy osta la lumiere des yeux, & fit que depuis il ne vesquit qu'en tenebres. Iupiter ne luy rendit point la veuë, car il n'est pas permis à vn Dieu de deffaire ce qu'une autre diuinité à fait, mais au lieu des yeux du corps dont il auoit esté priué, luy ouurit tellement les yeux de l'ame, que son esprit esclairé d'une celeste lumiere, vid deslors tout ce qui deuoit arriuer durant les siecles à venir. Ainsi le mal de sa perte fut allegé par l'honneur qu'il reçeut.

## LE SVIET DE LA V. ET VI. FABLE.

*Tyresias* predict à *Narcisse*, fils de *Liriope* & du fleuve *Cephisé*, qu'il seroit fort heureux, & iouyroit d'une longue vie, pourueu qu'il n'eust point cognoissance de sa beauté; en quoy il luy presagea son mal-heur: car ce ieune *Narcisse* merueilleusement beau s'estant veu dans vne fontaine, s'amouracha tellement de soy-mesme, qu'il secha sur les pieds & mourut de l'amour qu'il se portoit. Son corps mort fut changé en vne fleur qui porte son nom. Or plusieurs *Nymphes* l'auoient aymé, lesquelles il mesprisoit routes, & entr'autres *Echo*, de qui le Poete raconte icy l'occasion pourquoy elle ne dit pour le plus que trois ou quatre mots, & encore est ce apres les auoir ouys, & dit que sa parole luy fut ainsi limitée par *Iunon*, pour auoir arresté d'un long discours ceste Deesse, & empesché qu'elle ne surprist *Iupiter* qui estoit dans les bois avec quelque *Nimphe*.

**I**L se rendit en peu de temps fort celebre par ses responces, que le peuple d'Aonie tenoit pour Oracles, ayant recogneu en plusieurs qu'elles n'estoient point mésongeres. *Liriope* la premiere en esprouua la verité, lors que forcee par le fleuve *Cephisé* qui l'embrassa de ses bras humides, elle enfanta de luy le petit *Narcisse*, patron des beautez de son âge: car se deffiant qu'un si belle enfant peust long-temps viure, elle demanda au deuin *Tyresias*, si son fils atteindroit heureux iusqu'à l'âge caduc d'une venerable vieillesse: & luy respondit, que sans doute il accompliroit avec beaucoup de contentement, le cours de ceste vie, pour-

neü qu'il n'ait point cognoissance de sa beauté : La mere se persuada long-temps telle responce n'estre que vaines paroles, desquelles il ne falloit point attendre de succès asseuré : mais à la fin l'effect luy fit voir qu'il n'y auoit point eu de vanité. L'estrange fureur de son fils, & la mortelle langueur qui esteignit peu à peu le feu de sa vie, furent les trop veritables malheurs dont Tyrfias l'auoit aduertie. Cét enfant n'auoit pour le plus que seize ans, & desia il estoit recherché d'une infinité de ieunes hommes; plusieurs filles le cherissoient: mais sa beauté luy auoit bien tant enfié le courage, qu'il ne faisoit estat ny des vns ny des autres. Chacun le carressoit, & luy ne vouloit carresser personne; il se plaisoit à rendre autant de mespris comme on luy faisoit paroistre d'amour. Vne fois qu'il chassoit vn cerf, & taschoit de le ietter dans ses toiles, Echo le veid, Echo Nymphé babillarde, qui ne sçait ny se taire lors qu'on parle à elle, ny parler si on ne luy parle. Elle auoit encore pour l'heure vn corps de Nymphé, ce n'estoit pas vne simple voix comme elle est auourd'huy, & toutefois ne parloit pas autrement qu'elle fait, elle ne sçauoit non plus des lors que redire les denieres paroles. Car Iunon qu'elle auoit plusieurs fois retenuë par son babil, l'auoit desia punie de ceste courte haleine. Lors que ceste ialouse Déesse cherchoit son mary dans le bois où il estoit souuent avec quelque Nymphé, Echo pour dōner loisir à Iupiter & à la Nymphé qu'il tenoit embrassée, de se retirer deuant que Iunon les descouurist, l'arrestoit ordinairement en luy faisant quelque conte; dont Iunon s'apperçeut en fin, & se vengeant de la langue d'Echo qui l'auoit tant de fois abusée, fit que ceste Nymphé ne pourroit iamais parler que peu de mots de suite, & redoubler en l'air la fin de ce qu'elle auoit ouy dire.

Elle auoit donc desia la langue raccourcie lors qu'elle veid Narcisse courant par les bois, qui luy toucha si viuement le cœur des attraits de sa beauté, qu'elle fut contrainte de le suiure, & le suiuant se brusler au feu de ses regards tout ainsi qu'un flambeau au feu qui la consume. Las ! combien de fois eut-elle enuie de le saluer, & l'attaquer de quelque douce parole ! Combien de fois souhaitta-elle de luy offrir son cœur, & ses affections ! Elle en auoit la volonté à chasque pas qu'elle faisoit, mais non pas le pouuoir

pouuoir, car sa nature contraire à son desir ne permettoit pas qu'elle commençast : il fallut qu'elle attendist qu'il luy parlast le premier, pour luy redire apres ce qu'il auoit dit. Par hazard il se trouua assez loing de ses compagnons, & n'en voyant pas vn près de foy, pour les faire auancer, dit fort haut : Hola, qui vient avec moy ! Lors Echo respondit, *Moy*, Luy tout estonné iette la veuë d'vn costé & d'autre, & d'vne voix esclattante dit : Venez-çà. Elle l'appellant, comme il l'appelloit, redit aussi : *Venez-çà*. Luy se retourne vne autre fois, & dit encore : Quoy, ie pense que vous me fuyez ? Elle repete ces mots mesmes, *Vous me fuyez*, Narcisse ainsi abusé par ceste double voix continuë encore, disant : Assemblons-nous. Elle qui ne desiroit rien plus que d'estre assemblee avec luy, le prend au mot, sans se seruir d'autre parole que de la sienne, qui est : *Assemblons-nous* : & pour ioindre les effects aux paroles se iette hors du bois, pensant s'aller ietter au col de ce dédaigneux Narcisse, qui la fuit, ne veut pas permettre qu'elle le baise, & par mespris luy dit : Pauvre abusée, te-persuades-tu que ie desire, que tu m'embrasses ? A quoy elle ne respondit rien sinon, *Ie desire que tu m'embrasse*. Honteuse d'auoir reçu vn tel affront, elle se retira dans le plus espais de la forest, se couurit la face de feüilles, & n'a point eu depuis autre demeure que les antres & les rochers, autour desquels elle se plaint toujours du mespris de Narcisse. Car l'Amour ne la quitta point alors, mais la rigueur du desdain fit glisser plus auant le feu dans ses mouëllles, qui redoubla sa fièvre amoureuse, dont la seche ardeur dessecha tellement son corps, qu'il ne luy resta que la voix & les os ; encore dit-on que les os se changerent en pierres, & que la voix seule demeura, pour se faire entendre par les bois sans estre veüe, & respondre aux piteux accens des amans desolez comme elle. Ce desdaigneux Narcisse en fit de mesme a plusieurs autres Nymphes hostesses, ou des montagnes, ou des eaux, desquelles il faut croire que quelqu'vne outrageusement offensée de ses mespris, leuant les mains au ciel, fit des vœux, afin qu'vn iour il fust autant tourmenté d'amour comme elle, sans iouyr de ce qu'il aymeroit, & que Rhamnuse, Deesse vengeresse des ingrates amours, ne fut point sourde à vne si iuste priere.

Lasse des exercices de Diane & du chaud qui alteroit la terre,

il se retira depuis sur le bord d'une fontaine, dont le cristal argentin n'auoit iamais esté troublé par les bergers, en y beuuant, ny par les chèvres montagneres, ny par les oyseaux, ny par les bestes sauuages, & non pas mesmes par la cheute des branches seches des arbres. La viue humeur de l'eau claire qui fortoit, nourrissoit vne herbe verte tout autour, que le Soleil ne flétrissoit iamais, si espaisse estoit la forest qui faisoit naistre l'ombrage, aux delices duquel Narcisse fut attiré pour se rafraischir. Il estoit alteré, & en pensant estancher là sa soif, il fut affligé d'une soif plus cruelle. Il se panche sur l'eau pour boire, & panché void dans l'eau son visage qui le rait : il transporte d'amour pour vn vain pourtrait de soy-mesme, il est charmé de l'espoir d'une feinte, & tout espris de ce qu'il void, pense que ce soit quelque corps, & ce n'est que son ombre. Il s'admire soy-mesme, & a tellement sa face attachée sur sa face qu'il perd le mouuement, & semble vne idole de marbre courbee sur ceste fontaine. Il iette les yeux sur ses yeux qu'il tient pour deux estoilles, il ne peut se lasser de voir son poil doré, digne du beau chef d'Appollon, ny ses mains potelées qui sont les naïfues images de celles de Bacchus. Ses iouës polies qui ne cottonnēt point encore, son col d'uoire, & son teint meslé de ses roses & de lait le rauissent, bref sa grace & tout ce qu'il a d'agreable luy est plus qu'agreable. Il brusle de desirs, & ne sçait pas qu'il soit l'obiet de ses desirs, luy-mesme est ce qu'il aime, il est ce qu'il affecte, bref il sent vn brasier dont luy-mesme est le feu, & luy-mesme le bois qui en est consommé. Helas ! combien de fois en vain baise-il l'eau, combien de fois plonge-il ses bras dedans pour embrasser le col qu'il y void, & ne recognoist pas que ce soit le sien ? Il ne sçait que c'est qu'il a deuant les yeux : mais quoy que ce soit, ce qui le charme, c'est ce qui l'afflige, c'est ce qui le martyre. Ce qui l'attire, c'est ce qui le deçoit ; ce qui l'esmeut, c'est ce qui le trompe. Abusé que tu es, pourquoy tasches-tu en vain de prendre vne image qui te fuit ? Ce que tu carresses n'est rien, destourne-toy de là, & ce que tu aymes se perdra, car il n'a autre estre que celuy que ta presence luy donne. Ceste beauté que tu vois n'est que l'ombre de la tienne, ombre qui te fuit & demeure tousiours avec toy ; ombre qui s'en ira si tu peux t'en aller. Mais comment s'en aller ? Il



est si charmé là qu'il ne pense point d'en partir ny pour manger, ny pour dormir, il demeure estendu sur l'herbe, & a tousiours la veuë sur ce visage trompeur, signe de son visage, qu'il deuore des yeux sans s'en rassasier. Yeux cruels meurtriers de son cœur, qui se plaisent à receuoir les traits qui le tuët. Parfois il se releue, & tendant les bras aux arbres qui l'enuironnent : Forests, agreable retraicte des amans ( leur dit-il ) las ! pouuez-vous me nommer quelqu'un qu'Amour ait plus cruellement traicté ? Pouuez-vous vous représenter vn autre, au sein duquel Amour ait porté plus d'espines qu'il en a planté dans le mien ? Vous estes fidelles tesmoins des delices, & fidelles tesmoins du martyre de plusieurs, vous ressouuenez-vous d'en auoir iamais veu depuis tant de siecles qu'il y a que vous estes icy, vn seul qui égalaist en ses tourmens la rigueur de mes peines ? Le voy tout ce que ie desire, ce qui m'embrasse ne m'est point caché, ie l'ay deuant moy, & suis si eibloüü que ie ne le sçauois trouuer. Mais regret trop cruel ! ce n'est point la large estenduë d'une mer qui nous separe, ce n'est point vne longue plaine, vne môtagne ou vne ville, ce n'est qu'un peu d'eau qui m'empesche de l'approcher, & l'empescher qu'il ne m'embrasse, car luy le desire aussi bien que moy. Tant de fois qu'auançant mon visage sur l'eau ie me suis essayé de le baisser, autant de fois de son costé il s'est auancé, mais lors que ie pense toucher ses levres de mes levres, il se trouue encore quelque chose entre-deux, qui est si peu, qu'à peine pourroit-on croire que cela nous priuast des baisers que nous souhaitons. Ha ! qui que tu sois fors de là, fors de là mes delices, pourquoy te plais tu à me deceuoir ? pourquoy te perds-tu, lors que ie te veux carresser ? Ma beauté ny mon âge, ne sont pas à mespriser que tudouies ainsi me fuir, ie ne suis point si peu aymable que plusieurs Nymphes ne m'ayët recherché. Tes actions me promettent ie ne sçay quoy, tó visage me repaist de quelque esperâce, si ie te téd les bras, tu me les tends aussi, ie te ris, tu me ris, & si ie pleure, ie me suis souuent apperçu que tu pleures de mesme. Tu me fais signe de la teste, & à ce que ie puis iuger par le mouuement de ce beau corail qui colore ta bouche ; tu n'es pas muet, tu me responds lors que ie parle, toutefois tes paroles ne viennent pas iusqu'à mon oreille. Mais à qui est-ce que ie parle ? C'est à moy-mesme, ie me reco-

gnoymaintenant, c'est le portray de mes beautez que ie voy. Ie brusle d'amour, & ne suis point bruslé par autre que par moy, c'est moy qui reçoÿ dans mon sein les flames, & i'en suis l'allumette; c'est moy qui les yiette, i'en suis le boute-feu. Que feray-ie donc miserable, auray-ie recours aux prieres, ou si ie me feray prier? A qui m'adresseray-ie? Et que pourray-ie demander? I'ay ce que ie souhaite, & pour l'auoir i'en suis priué; ce que ie l'ay, fait que ie n'en puis iouyr. Las! que mon corps ne peut-il fortir de mon corps? pourquoy n'ay-ie le pouuoir de m'éloigner de moy? Mes desirs sont contraires aux desirs des autres amans; ie voudrois estre loing de ce que i'aime; ie voudrois estre separé de ce qui m'est si agreable. Desia la rigueur de mon martyre m'a rauy ma ieune vigueur; mes forces affoiblies ne permettront pas que ie traïsne gueres plus long temps cette vie languissante, le cruel hyuer de la mort va flestrir le printemps de mon âge: toutesfois la mort ne m'est point importune, puis qu'en me rauissant la vie, elle me doit ensemble raur mes douleurs. Ie desirerois bien que celuy que i'aime vesquist plus long-temps, mais nous ne pouuons estre separez, le mesme coup mortel qui me frappera, sera sa mort, & de nous deux il ne fera sortir qu'une ame. Il n'eut pas acheué ces plaintes, que trop espris de soy-mesme, il retourna encore à son ombre, & fondit tant de larmes dessus, que l'eau troublée de ses pleurs, troublant les viues eaux de la fontaine, ternit l'argent qui brilloit dedans, & fit comme disparaïstre l'image. Ne la voyant plus si à clair qu'auparauant, il se persuadoit à tout propos qu'elle deuoit s'esuanoïir, & pour la retenir s'escrioit: Où fuyez-vous si tost? Demeurez encore, beau pourtraict de moy-mesme, ne foyez pas si cruel que de m'abandonner. S'il ne m'est pas permis de vous toucher, qu'il me soit au moins permis de vous voir, & d'une si miserable veüe entretenir ma douce fureur. Cependant qu'il se tourmentoit ainsi, il ouurit sa robbe par le deuant, & se frappa tant de fois l'estomach nud avec ses mains d'albastre, que le marbre de son sein battu de ses poings deuint rouge, & mesla avec sa blancheur vne couleur vermeille, toute semblable à celle des pommes qui ne sont colorées que d'un costé, ou des raisins qui ne commencent qu'à meurir, & ne sont encore teints de pourpre qu'en quelques endroits. Il sen-

toit bien qu'il se bleffoit, mais il n'eust pas cessé pourtant de se frapper s'il n'eust veu dedans l'eau l'estomach de son ombre ofencé: car alors seulement il s'arresta, & se laissant tomber à la renuerse sur l'herbe, se consumma là peu à peu, tout ainsi que la cire se font aupres d'un petit feu, & la rosée du matin aux foibles rays du Soleil qui se leue. Les secrettes flames qu'il couuoit en son cœur le rongerent de telle façon, qu'elles luy firent perdre la couleur & la force, il ne luy resta que les os couuerts d'une peau seche. Ce ne fut plus Narcisse, ce ne fut plus ce beau corps qu'autresfois Echo auoit si éperduément aymé; & toutesfois quand elle le vid, bien qu'elle n'eust pas perdu le souuenir de l'affront qu'il luy auoit fait, elle changea son courroux en compassion, & se laissa toucher de sa misere, avec tant de pitié, qu'en se pleignant il ne disoit iamais, hélas! qu'elle aussi tost apres ne fist entendre ce piteux hélas! S'il faisoit bruit en ce frappant, elle avec vne voix plaintiue battoit l'air d'un son imitant le bruit des mains de Narcisse. Ses dernieres paroles, iettant encore la veüe sur ce visage enchanteur qui paroissoit dans la fontaine, furent: Ha! que ie t'ay trop à mon dam chery; & lors Echo en dit autant: & quand il dist à Dieu, elle de mesme dist, à Dieu. A l'instant les tapis verts sur lesquels il estoit couché receurent, avec le reste de son corps, sa teste qu'un eternal sommeil assoupit, & la mort luy ferma les yeux, yeux bourreaux de leur maistre, qui l'auoient si bien accoustumé à cherir sa beauté, qu'en passant mesme, pour aller aux Enfers, sur les eaux tenebreux du Stix il ne se peut tenir de regarder dedans pour s'y voir. Les Nayades ses sœurs, ayans sçeu sa mort, en porterent un dueil extrême, de regret elles couperent leurs cheueux qu'elles estendirent sur son corps, & prieres les Dryades de les accompagner aux funerailles, où Echo mesme les suiuit, pour imiter leur affliction avec les accens de sa voix desolée. Le bucher estoit desia préparé avec les torches & la biere, mais il n'y auoit point de corps, au lieu du corps on ne trouua qu'une fleur iaune, meslée de quelques feuilles blanches sur le milieu.

## LE SVIET DE LA VII. FABLE.

*Penthee fils d'Echion & d'Agaué, apres s'estre mocqué des Propheties de Thyrsias se mocqua encore de Bacchus, & ne voulut pas que ses gens allassent au deuant de luy le iour de sa solemnité qu'on luy fit, mais commanda à ses seruiteurs de prendre ce petit Bacchus, & l'amener lié deuant luy, à cause disoit-il, qu'à faux il se vantoit fils de Semele: Bacchus en estant aduertý se changea en Acete, qui estoit vn de ses compagnons, & sous ceste forme il permit qu'on le menast lié à ce Roy impie, qui le retint prisonnier.*

**L**A mort infortunée de ce fol amoureux des ombres acquit vne merueilleuse creance aux oracles de Tyresias, & rendit son nom fort fameux par toutes les villes d'Achaye. Penthee seul homme impie, qui tenoit pour folie tout l'honneur qu'on rédoit aux Dieux, se mocqua de ce veritable Deuin, & reprocha par mespris à ce bon vieillard son aueuglement, & la misere de ses yeux sans clarté. Dequoy Tyresias offensé, luy dist vne fois, en branlant sa teste chenuë: Que tu serois heureux, si cōme moy tu perdois les yeux deuant que voir la feste de Bacchus! car vn iour viendra, & mes presages me le font iuger bien proche, que le nouveau fils de Semele entrera en ce pays pour y establir sa puissance. Si tu ne fais bastir des Temples à sa diuinité, & ne l'honores autant comme tu dois, ie t'annonce ta mort, & que ton corps decoupé en mille morceaux & semé çà & là, n'aura autre tōbeau que la noire & vaste estéduë d'une sombre forest, qui sera poluë de ton sang par les mains furieuses de ta mere & de tes sœurs. Ce que ie te dis aduiendra sans doute, car ie sçay que ton impieté ne te permettra pas d'honorer la puissance du Dieu Liber, tu ressentiras la vengeance que ie te predis, & ton malheur te fera aduoüer que i'ay trop vescu pour toy, au milieu des tenebres où ie suis. Ces discours là ne pleurent point à Penthee, aussi les interrompit-il, mais il ne laissa pas d'en esprouuer, malgré soy, les miserables effects. Bacchus vint dans Thebes, & à son arriuée esmeut & la ville & les champs. Vne troupe infinies d'hommes & de fem-

mes, tant du bas peuple, que de ceux qui tenoient rang aux plus honorables charges de la ville, fut au deuant de ce nouveau Dieu, & pour festoyer sa venue, ils firent ouyr iusques dedans les airs les plus loingtains, les horribles accens de leurs hurlemens. Quelle manie vous possede ? ( leur osa dire Penthee en les reprenant ) quelle sottise vous transporte, ô belliqueuse race de Mars ? quelles furies agitent vos esprits, valeureux fils d'un Dragon inuincible ? Quoy ? un tintamare de bassins battu avec des bastons de fer, un son de flustes, & un chant de vers enchanteurs ont-ils bien le pouuoir de vous rendre insensés ? Comment vous, que le fer tranchant de vos ennemis, ny le furieux son de leurs trompettes, ny la fiere resolution de leurs troupes armées, n'ont iamais peu vaincre, vous rendez vaincus à des voix de femmes enragées, à des clochettes qui bruyent à vos oreilles, & au vin, seul Demon qui vous inspire ceste honte ? Je ne sçay desquels d'auantage m'esmerveiller, ou de vous autres vieillards, qui bannis de Tyr, courans la fortune de Cadmus, auez dompté mille dangers sur mer, deuant que trouuer ceste heureuse retraicte, & maintenant vous y laissez dompter sans faire resistance. Ou ie me dois estonner qu'une boüillante ieunesse, sortie d'un si genereux tige, au lieu d'auoir le casque en teste, ny ait que des fucilles, & pour armes ne porte en main qu'un sep de vigne. Representez-vous la valeur de celuy duquel vous auez tiré vostre naissance. Armez-vous du mesme courage dont ce Serpent estoit enflé, qui terrassa plusieurs hommes. Il mourut à la deffence des eaux qu'il auoit en garde, ne mourez pas, mais vainquez pour accroistre vostre renom. Il surmonta de braues soldats, & se rendit vainqueur de leur valeur ; surmontez donc au moins la lasche foiblesse de ces troupes pleines de vin, & ne laissez point perdre l'honneur que vous ont acquis vos ancestres. Si c'est un arrest du destin que la ville de Thebes ne doie pas estre long temps florissante, que le fer ou le feu d'un braue ennemy ruine nos murailles : s'il nous faut estre miserables, qu'il n'y ait point de crime attaché à nostre misere ; s'il nous arriue des infortunes, que ce soit sans les attirer sur nous par nos fautes : pour le moins il nous sera permis alors de les plaindre en public, nous n'aurons point suiet de les taire, ny ayant point de hôte meslé parmy les larmes que nous en ietteros.

Mais quoy ? voila maintenant vn petit garçon fans armes qui se faist de Thebes, Thebes deshonorée se va rendre sous le ioug d'un enfant, d'un enfant qui iamais ne parut aux armées, iamais ne mit la main à l'espee, & iamais ne picqua cheual. D'un enfant de qui la valeur n'est qu'en l'yurongnerie, & en la mollesse de ses delices, dont son poil parfumé, sa lasciue courronne & sa robbe de pourpre brochée d'or sont les marques. Il vous vient abuser d'une vaine opinion de sa diuinité, mais si vous l'abandonnez, ie le contraindray bien de confesser luy-mesme ses impostures, qu'à faute il se vante issu de Iupiter & Semele, & que l'honneur qu'il se fait faire n'est que pour vous surprendre. Acrise l'a-il recogneu ? Quoy ? n'a-il pas bien eu le courage de resister à ce Dieu trompeur ? Il luy a bien osé fermer les portes d'Argos, & nous luy ouurons celle de Thebes ? Nous serons si lasches que de nous espouuanter à la veüe de cét imposteur estrange ? nous redouterons sa vaine puissance, & nous rendrons à luy ? Que les Thebains le craignent, qu'il se fasse honorer par toute la ville, il n'aura iamais de pouuoir sur Penthée. Allez tost ( dit-il à ses seruiteurs ) & m'amenez le chef de ceste furieuse ceremonie. Auancez-vous, & ne manquez point, s'il resiste, de le traifner par force iusqu'icy. Cadmus son grád-pere, Athanas & tous ses plus proches qui son autour de luy, le reprennent de son impieté, & s'efforcent en vain de le retenir, car les remonstrances qu'on luy fait l'irritét, & les lenitifs qu'ils veulét apporter à son chaud-mal l'eschauffent d'auantage. Tout ainsi qu'un torrent, où rien ne s'oppose à son flux, coule plus doucement, mais si quelque piece de bois, ou quelque pierre le trauese, il bouillonne, il escume, & n'anime son cours de tant de violence, qu'és endroits où il trouue des obstacles qui luy font resistance : de mesme Penthée n'entend ce qu'on luy dit, que pour croistre sa rage, plus on luy parle, plus il s'aigrit, & tout ce qui s'oppose à sa fureur ne sert qu'à le rendre plus furieux. Cependant ses valets retournent tous sanglans, il leur demáde où est Bacchus, eux disent qu'il ne l'ont sçeu voir, mais qu'ils luy ont amené vn de sa suite, vn qui sert à ses superstitieuses ceremonies, & qui l'a tousiours suiuy depuis la Tos-cane.

LE SVIET DE LA VIII. IX. ET X.  
FABLE.

*Bacchus sous le visage d'Acete raconte qu'il est à Penthée, luy discours des merueilles faites par Bacchus changeant les mariniers qui l'auoient trompé, en Dauphins, & apres auoir long-temps discoursu on le met en prison, d'où il sort sans qu'on s'en apperçoie, & se retire au mont Cytheron. Là pour se venger de Penthée, il troubla tellement sa mere Agaué, & ses tantes Ino & Antonée, que furieuses elles mirent en pieces cest impie Penthée qui mespriroit ses sacrifices.*

**I**Ls luy presentent Acete, qu'il regarde d'un œil animé de tant de courroux, qu'à peine se tient-il de le faire à l'instant mourir, pour estonner les autres: toutesfois deuant que le punir, il est curieux de sçauoir d'où il est, il luy demande son nom, & celuy de son pere, de quel pays il est forty, & pourquoy il s'arreste à la folle ceremonie de ces nouueaux sacrifices. Acete, sans s'effrayer, luy dit son nom, & luy apprend que la Lidie est son pays, laquelle l'a veu naistre de bas lieu. Je ne suis point (dit-il) yssu d'un pere qui riche m'ait laissé des terres à labourer, ie n'ay eu de luy ny moutons, ny bestes à corne. Côme il estoit pauure, n'ayant reuenu que celuy de sa ligne & de son hameçon, avec lequel il prenoit du poisson, sa mort ne me fit heritier que de sa pauureté, & de son industrie à pescher qu'il m'auoit apprise. Tout l'heritage que i'eus de luy, furent les eaux qui l'auoient nourry, les eaux sont le seul patrimoine qu'il me laissa, autour desquelles ie m'entretins quelque temps comme il auoit fait, & depuis pour ne demeurer tousiours engourdy, & côme attaché sur les mesmes rochers, j'appris à conduire un batteau. Peu à peu ie m'accoustumé à recognoistre l'astre pluuiex de la chèvre Analthee, ie remarquay les Pleiades, les Hyades, l'Ourse, les quartiers d'où partent les vents, & les ports faciles à aborder; & quand i'eus par l'experience acquis l'art qui dompte l'inconstance des eaux, ie commencay à voyager sur mer. Vne fois tenant la route de Delos, ie me trouué sur le soir près l'Isle de Chios, où ie pris resolution de passer la

nuiſt, ie fis ramer à droite, mon nauire bondiſſant ſur l'eau fut porté dans le port, où nous nous repoſaſimes. Le matin ſi toſt que l'Aurore commença de rougir, m'eſtant leué le premier, ie commanday à mes gens qu'ils allaſſent puisſer de l'eau fraiſche pour porter dans le vaiſſeau, & moy-meſme leur monſtre le chemin de la fontaine. Cependant ie monte ſur vne motte aſſez eſleuée d'où ie preuoy le temps que les vents nous promettent, de là ie retourne au nauire, j'appelle mes compagnons, deſquels Ophelte ſ'auance le premier & ſe rend près de moy avec vn ieune enfant, merueilleuſement beau, qu'il meine par la main, & le tient comme proye que le hazard luy a fait rencontrer dans vne terre deſerte. Cét enfant, ainſi que s'il euſt eſté plein de vin, & tout aſſoupy de ſommeil, alloit balançant ſon corps çà & là, & ſembloit ne pouuoir marcher. Ie le regarday au viſage, ie conſideray ſa façon, ſon habit & ſon pas, & m'apperçeus que c'eſtoit de luy autre choſe que ce qu'il faiſoit paroître. Ie diſ à mes compagnons que ie ne ſçauois pas quelle diuinité il y auoit en luy, mais qu'aſſeurement ie croyois que c'eſtoit vn Dieu, & dés l'heure meſme en le ſaliant le ſuppliy, quel qu'il fuſt, de fauoriſer nos trauaux, nous ſecourir de ſon ayde parmy les dangers, & pardõner à ceux qui l'auoient oſé prendre, non point en qualité de Dieu, mais pluſtoſt d'un eſclau. Dictys, le plus habile que j'euffe dans mon vaiſſeau, pour monter promptement au haut du maſt & deſcendre de là en ſe gliffant le long de la corde, entendant les prieres que ie faiſois à leur priſonnier, s'en faſcha, & me dit effrontement qu'il n'eſtoit pas beſoin que ie fiſſes des excuſes pour eux, qui n'auoient point commis d'offence. Autant en dirent Libys, le rouſſeau Melanthe qui eſtoit ſur la prouë, Alcimedon, Epopee gouuerneur de ceux qui ramoient, & tous les autres qui auoient part à la priſe, ſi fort le gain d'une telle proye les aueugloit. Si ne permettray-ie pas pourtant, dy-ie alors, que mon vaiſſeau ſoit pollu de voſtre ſacrilege, j'ay le principal intereſt à prendre garde qu'un meſchant coup ne cauſe noſtre ruine à tous, ie ne veux point qu'on l'emmene. Et pour empescher qu'ils ne le iettaſſent dans le barreau, ie me mis à l'entrée : Dequoy Licabas, le plus deſeſperé de toute la troupe, Licabas qu'un horrible meurtre auoit banny de la Toſcane, entra en telle colere contre moy,



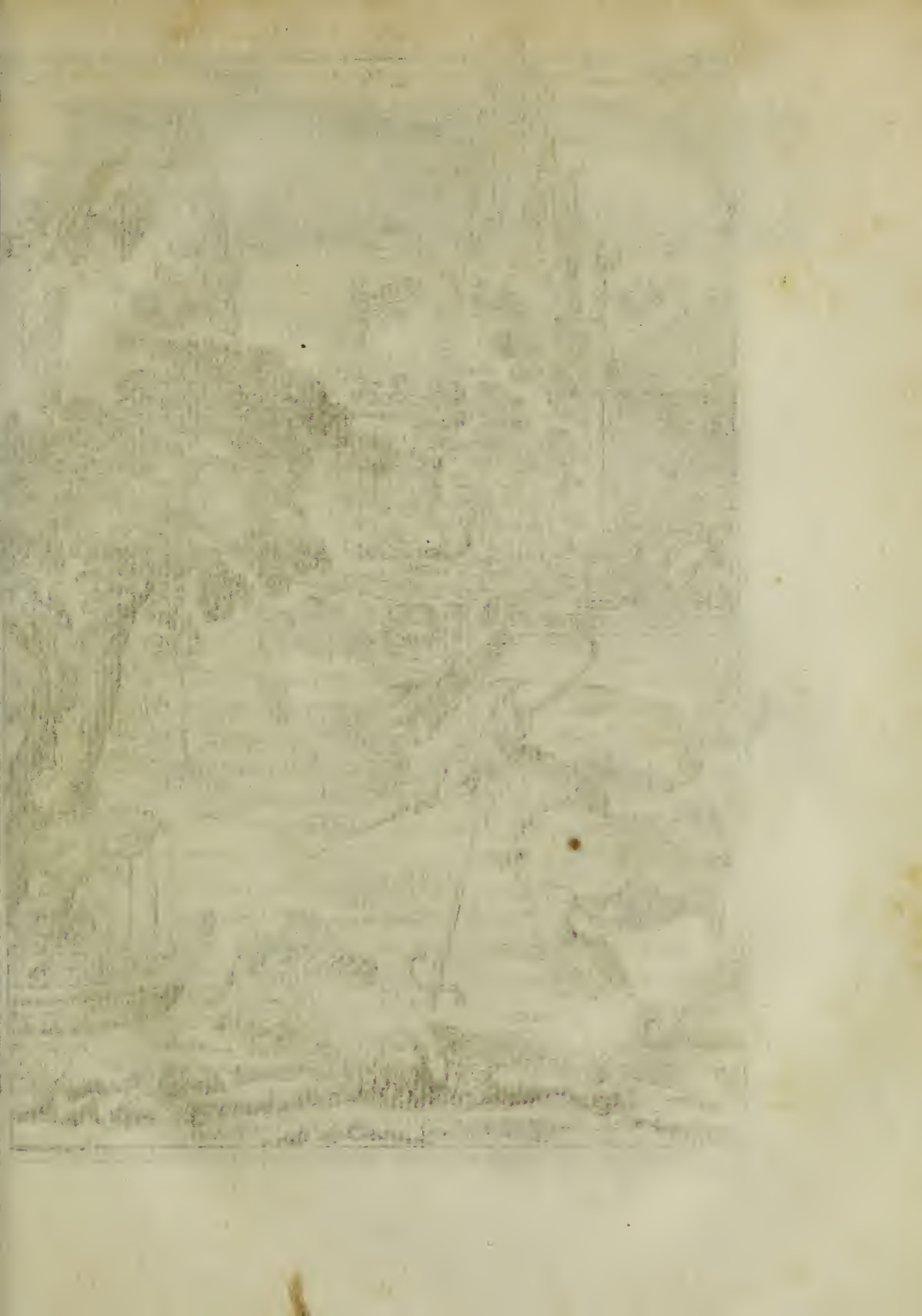
que pour me faire retirer il me porta vn coup de poing au deffous du menton, duquel il m'eust fait cheoir dans l'eau, si ie ne me fusse bien tenu à vne corde. Pas vn de la troupe ne l'en reprit, mais tous d'une commune voix louerent son outrecuidance : & lors Bacchus (car c'estoit Bacchus qu'ils auoient pris) comme esueillé par leur crieries, ainsi que s'il fust sorty d'un esbloüissement causé par le vin: Que faites vous? (leur dit-il) Quel bruit est-ce que j'entends? Hé! dites moy ie vous prie, qui m'a amené icy? où est-ce que vous me voulez porter? Ne craignez rien, luy respôdit Prorée, vous estes en seureté avec nous, faites nous sçauoir seulement où vos desirez qu'on vous laisse, & nous vous mettrons dans le port que vous nous direz. Je voudrois, dit Bacchus, estre à Naxos: car i'ay là ma maison, où j'aurois moyen de vous receuoir, & vous y traicter tous ensemble. Perfides, ils luy iurerent par les ondes escumeuses du grison Ocean, & par toutes les bleuës puissances qui commandent dessus les eaux, qu'ils le rendroient sur le bord qu'il souhaittoit, & aussi tost me dirent que ie fisse voile. Nous auions l'Isle de Naxos à costé droict, ie tendis les voilles pour aller à main droite: mais Ophelte incontinent s'en offensa. Que faites-vous miserable? me dit-il, quelle furie vous pousse à chercher de ce costé-là vostre malheur & le nostre? Chacun d'eux est en crainte que ie ne le fasse aborder au riuage de Naxos, les vns me font signe de tourner à gauche, les autres me le viennent dire à l'oreille, & m'importunent de telle façon, que ie quitte le gouuernail du nauire, & ne veux plus le guider, pour ne seruir point de guide à leur meschanceté. Ils me querellent tous, il murmurent tous ensemble contre moy seul, & durant leur seditieux murmure, Ethalion se leue pour me dire: Penses-tu que nos biens & nos vies soient en ta seule main? Tu te trompes, si tu te persuades, que nous ne puissions voguer sans ton aide. Il se trouuera icy d'autres Patrons que toy, & laschant la parole prit le gouuernail en main, se mit à ma place, & nous destourna de Naxos. Bacchus auoit iusques-là dissimulé de reconnoistre leur perfidie, & à l'heure côme s'il n'eust fait que de s'en apperceuoir, en regardant l'eau de dessus la poupe, commença à se plaindre d'eux. Il feignit de pleurer premierement sans dire mot, puis d'une voix façonnée au ton de l'affliction qu'il vouloit

representer, leur dit: hélas! ce n'est pas là où vous m'auiez promis de me faire aborder, ce n'est pas là la terre où ie vous auois prié de me conduire. En quoy vous ay-ie offencez pour me traicter de la façon? Hélas! ce vous fera bien peu de gloire de me tromper. Vous estes hommes, & ie suis vn enfant, vous estes plusieurs & ie suis seul; ie vous laisse à penser quelle loüange ce vous fera de m'auoir abusé. Pour moy entendant ses regrets, ie ne me pouuois tenir de pleurer: & ce qui faisoit croistre la source de eaux de mes yeux, estoit qu'eux en voguât tousiours, se mocquoient de ses plaintes & de mes larmes: mais ils furent punis par vne merueille, qui arriua comme ie vous la diray sans mentir, & le Dieu mesme qui en fut autheur m'en soit tesmoin. Tout à coup le vaisseau s'arresta en pleine mer, cōme s'il eust esté sur le sable; dont les mariniers estonnez firent en vain mille efforts pour se dégager, mais ny le vent entonné dans les voiles, ny la force des rames ne les peurent sortir de là. Ils demurerent sans pouuoir auācer d'vn costé ny d'autre, il leur sembla que les auirons estoient liez de lierre, & l'estoient en effect. Bacchus alors leur faisant voir sur sa teste vne courōne de raisins, pour les effrayer encore dauantage bransa sa picque entouree de feüilles de vigne, & fit naistre autour soy des tygres, de linx, des leopards & des pantheres. La vaine image de ces bestes furieuses (car il n'y en eût qu'en apparence) donna telles espouuentes aux matelots, qui par jures se sentoient coupables de trahison, qui de crainte ou de rage il se ietterent tous dans l'eau: où Medon le premier commença à noircir, & courber son corps en forme de Dauphin. Licabas estonné d'vne telle merueille, luy voulut dire: Quel estrange changement est-ce qui vous arriue? Et en parlāt, sa bouche plus fendüe que de coustume, ses narines eslargies, & son dos endurcy qui se chargeoit d'écailles, le firent aperceuoir que luy-mesme estoit aussi changé. Libys mettoit la main sur les rames pour les destourner, & il trouua ses mains raccourcies, qui desia n'estoient plus mains, mais aislerons dont les poissons battent l'eau quand ils nagent. Vn autre pensant se prendre aux cordages du vaisseau, à faute de bras pour s'y arrester tomba dedans la mer, non pas estendu en corps d'homme, mais tout corbé avec vne queuë qui prit la forme du Croissant de la Lune. Ils fautent de tous costez du nauire, & font naistre com-

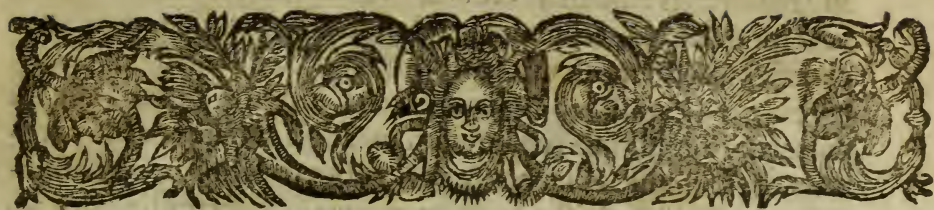
me vne pluye qui rejaillit en haut par leurs sauts, tantost ils se plongent deffous les ondes, tantost il paroissent au deffus, ils se iouient ensemble de telle façon qu'on diroit qu'ils dancent, ils font mille lascifs mouuemens, & rejettent sans cesse par la large ouuerture de leurs narines, l'eau qu'ils reçoient par la bouche. Ainsi de vingt hommes que nous estions auparauant d'as le vaisseau, ie demeuray seul & si effrayé de tant d'espouuentables visions, qu'à peine Bacchus qui me parla doucement pour me consoler, peut m'asseurer contre les glaces de la crainte. N'ayez point de peur, me dit-il, prenez la route de Chios, & n'ayez point de peur d'estre puny comme vos compagnons. I'obey à son commandement, & quand nous fusmes à bord, pour honorer sa puissance, dont j'auois veu de si merueilleux effects, i'assistay à ses sacrifices, que i'ay depuis tousiours frequentez.

Penthée ennuyé d'un si long discours dist alors : c'est trop patienté & trop ouy de resueries, qui n'ont fait que m'eschauffer dauantage, au lieu d'appaier ma colere comme ie me persuadois : Qu'on l'oste de deuant moy, dit-il à ses seruiteurs, qu'il n'y ait sorte de tourment qu'il n'endure, & que son supplice ne finisse que par la mort. Aussi-tost il fut enleué, & resserre d'as vne estroite prison : mais cependant que les valets s'armoient & de fer & de flames, cruels instrumens de la mort qu'on luy preparoit, la porte de la prison (à ce qu'on dit) s'ouurit d'elle-mesme, les chaines luy tomberét des mains & des pieds, & firent que libre il se garantit des cruautez de Penthée, qui de regret s'en aigrit dauantage, & resolut de se trouuer luy-mesme à la premiere feste qu'on feroit à Bacchus, pour se saisir du lieu s'il pouuoit. Depuis ayant sçeu que ces furieuses solemnitez se faisoient sur le mont Citheron, il y fut en personne, & à l'ouye de tant d'horribles cris, dont le peuple faisoit retentir la forest, ne fut pas moins esmeu qu'est vn cheual de guerre, lors qu'il entend la trompette sonner qui l'anime à la charge. Les hurlemens qui battoient son oreille, embrasoient son cœur de tant de courroux, qu'à peine se pouuoit-il tenir de se ietter l'espée au poing au trauers de ce peuple insensé, quand sa mere, qui estoit du nombre, l'apperceut dans vne plaine sans arbres, qui est sur le milieu de la montagne, d'où ses prophanes yeux regardoient la ceremonie. Elle l'apperceut la

premiere, & la premiere comme enragée se ietta sur luy, elle la premiere le blessa de sa picque fueilluë, criant à ses sœurs: Voicy le sanglier qui rauage nos terres, venez m'aider mes sœurs, venez avec moy le deffaire. Lors toute ceste troupe animée de fureur & de rage l'entoura, & par l'effroy qu'elle luy donna luy fit moderer sa colere: Il tremble & se pasme de crainte, il n'a plus en bouche ses brauaches paroles, il s'excuse soy-mesme & cōfesse auoir offensé Bacchus. Il recognoist sa tante Antonoé entre celles qui le poursuiuent à mort, & la coniuere par les ombres d'Acteon d'auoir pitié de luy: mais elle qui a les yeux & l'esprit esblouys de ces fureurs Bachiques, n'est nō plus esmeuë du nom d'Acteon que de luy, elle semble ne les auoir iamais cognus ny l'vn ny l'autre, & suiuant le mouuement de sa chaude mine, emporte avec les dents la main que Penthée luy tendoit en la priant de le recognoistre pour son neueu. Ino son autre tante à l'instant mesme luy rompt l'autre bras, tellement que le miserable n'ayant plus de mains pour tendre à sa mere, il luy tendit le reste de ses bras deschirez, & luy monstra ses playes pour l'esmouuoir: à la veuë desquelles Agaue hurla plus furieusement qu' auparauant, s'esmeut de rage, fit plusieurs fois ondoyer ses cheueux en l'air, & le faissant au col tandis que d'autres le tiroient par les pieds, fit tant qu'elle luy arracha la teste, puis d'une main sanglante la leua, pour la mōstrer à ses compagnes, & les resioiir d'une si horrible victoire. L'orage d'un vent qui ne d'espouille pas si viste vn arbre de ses feuilles, comme elles sont en Automne, & prestes à tomber, que les mains parricides de ces femmes insensées deschirent le corps de cēt impie Penthée, lequel si iustement puny de son outrecuidance par Bacchus qu'il auoit offensé, fut cause que les Dames Thebaines celebrerent plus solempnellement les festes du nouveau Dieu, & avec plus de deuotion parfumerent d'encens ses Autels.







LE QUATRIESME LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D' OVIDE.

LE SVIET DE LA I. II. ET III. FABLE.

*Alcithoé fille de Minée quoy qu'elle eust sçeu l'exemplaire punitiõ de Pë-  
thée, ne laissa pas de mespriser encore Bacchus traueillant avec ses  
sœurs vn iour qu'on luy faisoit feste. Or pour entretien parmy leur  
travail, qui estoit de filer de la laine, elles s'aduisent de conter chacune  
vne fable. Celle qui commence est en doute si elle doit raconter celle de  
Dercete qui fut changée en poisson, ou de Semiramis qui deuint pi-  
geon, ou de Nays qui fut aussi poisson comme Dercete, & en fin s'ar-  
resta à celle de Pirame & Tysbée.*

1. II. & III.  
Fable expl.  
au chap. 1.  
& 2. du 4.  
discours.



ALCITHOÉ' fille de Minée ne veut pourtant re-  
cognoistre Bacchus, elle ne sçauroit se persuader  
qu'on doiuue receuoir dans Thebes la folle cere-  
monie de ses Orgies. Sa temerité ne le peut ad-  
uoier pour fils de Iupiter, elle demeure opinia-  
stre en ceste erreur, & entretient ses sœurs compagnes de son im-  
pieté en la creance qu'elle a, qu'il ne le fut iamais. Vn iour que  
les Prestres auoient commandé de faire feste par toute la ville,

Orgias es-  
sent les fol-  
les festes de  
Bacchus.

aux maistresses ensemble, & aux seruâtes de quitter leur trauail, se vestir de peaux, deslier les bandelettes de leur cheueux, attacher des bouquets à leurs testes, & prendre en main des picques, entourées de feüilles de vignes, ou qu'autrement leur Dieu les menaçoit de leur faire voir quelques sanglans effets de son courroux. Les femmes & ieunes & âgées obeyssantes aux cōmandemens des Prestres, laisserent leurs paniers & leurs toilles pour aller donner de l'encens aux autels de Bacchus, & l'appeller d'une voix effroyable, tantost Promie, Lye, fils du feu, puis Nyfee, Thyonée, deux-fois-né, enfant de deux meres, Lenée pere des raisins, Niétilie, Elelée, Iacche, Euan, bref le nommer de mille autres noms que la Grece luy a donnez, & chanter deuant luy ceste Hymne de loüanges : *Beau fils, duquel l'agreable ieunesse ne flestrira iamais, enfant qui en beauté surpasse tous les autres habitans des cieus, car ta face attrayante, lors que tu as posé tes cornes, porte les mesmes charmes, & les mesmes attraits que celle d'une fille. C'est toy qui as dompté la terre depuis le coing où son œil se resueille iusques aux noires regions des Indiens que le Gange abbreuue. C'est toy, venerable Enfant, qui as vaincu Penthée & le porte-hache Licurgue, ennemy des vignes : tu les as punis tous deux de leur sacrilege audace : c'est toy qui fis ietter dans l'eau les mariniers de Tyr, toy dis-ie, que les Loix (domptez de ta main) traissent assis dans vn chariot, suiuy de femmes en furie de Satyres & du vieil Silene qui tousiours plein de vin, à peine se peut tenir sur le dos courbé de son asne. En quelque lieu que tu sois la ioye & l'allegresse t'accompagnent, on y entend les cris des ieunes hommes, les voix esclattantes des femmes, le bruit des bassins qu'on frappe des mains, & le son des trompettes & des flustes. Ainsi, pere Liber, les Dames celebroident ton nom, & te coniuroident de leur estre fauorable, ainsi toutes vacquoient à ton honneur, horsmis les filles de Minée, lesquelles trop mal à propos mesnageres profanoient la solemnité de ta feste, l'une filant de la laine, l'autre du lin, & l'autre plus ardante à sa toile, qu'elle n'auoit iamais esté, pressoit ses seruantes de trauailler autant ou plus que les autres iours.*

Celle qui filoit du lin, ennuyée de leur triste silence, fit ouuerure la premiere d'un moyen par lequel elles tromperoient le temps & l'ennuy qui s'engendre avec vn muet trauail : Tandis que les autres Dames de la ville (dit-elle à ses sœurs) oysiuës



font vne feste inuentée en l'honneur de ie ne sçay quel Dieu, nous qui sommes icy occupées aux exercices de Pallas, Déesse dôt la puissance est trop mieux par tout cogneuë, pour faire couler plus doucement la peine que nous prenons à nos profitables ouvrages, faisons chacune à son tour quelque conte, les heures ne nous ferôt pas si longues, nous les tromperons. Son aduis fut loüé des autres, qui la prirent de commencer. Elle leur accorde, & pensant en soy-mesme quel conte elle feroit le premier (pource qu'elle en sçauoit plusieurs) est en doute si elle doit commencer par celuy de Dercete, qui changée en poisson & couuerte d'escailles, fut faite hostesse des estangs de la Palestine: ou si elle dira le changement de Semiramis sa fille, qui sur la fin de ses iours reuestuë de plumes de pigeon, s'en alla viure au haut des plus esleuez bastimens de Babylone. Elle fut vne fois presque en resolution de les entretenir de Nays, qui par la vertu de son chant, & la secrette puissance de ses herbes, fit que plusieurs ieunes hommes deuindrent poissons, & le deuint elle-mesme aussi en fin: mais se ressouenant du murier qui portoit anciennemēt vn fruiēt blanc, lequel fut depuis fait rouge par la teinture du sang de deux amans, elle creüt que ceste derniere fable feroit plus agreable à ses sœurs, pource qu'elle estoit moins commune que les autres. Elle la commença donc ainsi, faisant suiure à son fil de lin le fil de son discours.

## LE SVIET DE LA IV. FABLE.

*Pirame & Tisbée estans voisins & de mesme âge deuindrent amoureux l'vn de l'autre, & entretindrent long-temps leurs secrettes flames sans auoir moyen de se voir qu'à trauers vn trou qu'ils firent à la muraille de leurs logis qui estoient proches, mais en fin pour accomplir leurs chauds desirs, ils s'assignerent vn lieu hors la ville de Babylone, où Thisbée se trouua la premiere & s'assit dessous le meurier qui estoit le rendez-vous à tous deux. Elle ne fut pas là qu'une Lyonne sortant du bois luy donna tellement l'espouuante, qu'elle s'enfuit de peur, & laissa son escharpe au pied de l'arbre, que la Lyonne deschira & ensanglanta toute, puis alteree s'en alla boire à vne fontaine qui n'estoit pas*

*loing de là. Pirame y arriva aussi tost & trouua l'escharpe de sa maistresse sanglanté, qui luy fit croire que quelque beste furieuse l'auoit deuoree, & de regret se tua sur la place; puis Thibée vn peu rassuré y reuint, & voyât son seruiteur s'ouurit le sein du mesme poignard. Ainsi tous deux par vn tragique mal-heur arrosèrent de leur sang le murier, qui à ceste occasion a tousiours produit depuis des fruiets rouges au lieu des blancs qu'il portoit auparauant.*

**P**irame & Thysbée estoient tous deux enfans de ceste superbe Babylone, que Semiramis entoura de murailles de brique: l'vn réputé du nombre des plus accomplis ieunes hommes qui fussent en ce quartier là: l'autre en beauté tenuë pour la plus agreable perle qui enrichist la terre d'Orient. Ce qui fit ouuerture à la cognoissance qu'ils eurent l'vn de l'autre, fut le voisinage de leurs maisons qui se touchoient. Les premieres bluëttes de leur feu prindrent là leur naissance, & s'accreurent tellement peu à peu, qu'ils ne furent en fin qu'vn cœur & vne ame contrainte d'habiter en deux logis separez. Ils ne desiroient rien tant que d'estre joints ensemble par les liens d'vn legitime mariage: mais leurs peres ennemis de leur contentemët, ne furent iamais d'accord avec leur amour, ils leur defendoient en vain de s'aimer, en vain dy-ie, car telles deffences estoient les allumettes de leurs flames. S'ils ne se pouuoient parler de bouche ils se parloient par signes, & par gestes entretenoient leur brasier qui s'augmentoit tousiours, moins il osoit paroistre. Le mur commun, sur lequel estoient appuyez leurs logis, auoit d'ancienneté vne fente à laquelle personne n'auoit iamais pris garde; mais dequoy est-ce que l'Amour ne s'apperçoit? Y a-il rien qui puisse demeurer caché à la lueur de son feu? Ce fut vous, amàs clair-voyans, qui premiers recognustes en la muraille ce vice, qu'elle receloit, il y auoit long-temps, & qui vous en seruistes comme d'vn conduit qui portoit secrettement vos amoureuses paroles à l'oreille l'vn de l'autre. Ils se rendoient à toute heure, Pirame deçà, Thibée delà, & discouroient au trauers de la fente, se combloient ce sembloit de felicité par l'ouye: & toutefois en fin ennuyez de la parole, à laquelle ils ne pouuoient ioindre l'attouchement, ils se despitoyent bien souuent contre la muraille, qui ne les pouuoit

fauorifer que d'une si froide faueur. Maintefois apres que leurs bouches s'estoiēt enuoyez l'un à l'autre mille reciproques souffirs: laloufe muraille (difoient-ils) pourquoy fauorable ennemie en nous faifant du bien, t'oppofes-tu à nos contentemens? Puis que tu nous permets de parler, las! que ne nous permets-tu de nous embraffer? Ou si tu ne nous puis faire vne si grande ouuerture, que nous nous joingnons corps à corps, ouure toy au moins de telle façon qu'en auançant la teſte, vndoux baiſer puiſſe coller nos levres enſemble. Mais c'est trop t'importuner de te demander plus qu'il ne t'eſt poſſible, nous t'auons de l'obligation, agreable muraille, encore eſt-ce beaucoup, & nous n'en ſommes point ingrats, que tu fais ouuerture à nos bruſlans diſcours. Ainſi tous deux ſe plaignoient ordinairement, puis ſe diſoient à Dieu, lors que la nuit eſtoit venuë, & deuant que ſe retirer baiſoient chacun de ſon coſté la muraille, qui ne pouuoit (helas!) porter tels baiſers à leurs bouches, comme elle portoit la parole à leurs oreilles.

L'Aurore n'auoit point le lendemain chaffé les humides lumieres de la nuit, & le Soleil du chaud de ſes rayons ſeché les herbes couuertes de roſée, qu'auffi-toſt ils eſtoient le long de leur muraille à l'entretien de leur feu par les flammes qu'ils reſpiroient: mais avec le temps l'air de leurs ſimples paroles leur fut ennuyeux. Vn iour apres auoir fait mille plaintes, & remply pluſieurs fois la fente, complice de leurs affection, des regrets qui les affligeoient, ils reſolurent enſemble de fortir la nuit de la maiſon, & ſe rendre tous deux hors la ville au ſepulchre de Ninus, où il y auoit près d'une fontaine vn grand arbre chargé de meures blanches. Ce murier fut leur rendez-vous, ils reſolurent de s'y trouuer tous deux, & leur reſolution fut ſuiuie de tât d'impatience, que la courſe du Soleil ce iour là leur ſembla durer vn ſiecle, en attendant la nuit, qu'ils penſoient deuoir eſtre mere de leurs delices, & le fut de leur dernier mal-heur. Le Soleil n'eut pas plongé ſes rayons dâs les eaux & les tenebres eſté du leur noir mâteau deſſus la terre, que Thiſbée la premiere ſortit de ſo logis, ſâs que perſonne de la maiſon s'en apperçeueſt, & ſe rédit le viſage couuert d'un voile deſſous l'arbre assigné: ou elle ſ'aſſit en atten-

dant Pirame. Elle sembloit ne craindre rien, si hardie l'amour la rendoit; aussi de vray craignoit elle fort peu : mais qui pourroit demeurer affeuré deuant vne beste farouche? Elle ne fut pas assise qu'elle veid vne Lyonne, teinte du sang de quelques bœufs fraîchement deuorez, qui se venoit defalterer dans la fontaine voisine. De tant loin que Thyrbée l'apperçeut aux rayons de la Lune qui esclairoit, elle courut d'un pied craintif se cacher dans les plus sombres endroits de la forest, & en courant laissa cheoir son escharpe. La Lyonne qui ne cherchoit que l'eau appaisa sa soif, & se retirant apres dans les bois, rencontra par hazard non la maistresse, mais l'escharpe, qu'elle déchira de ses dents encore sanglantes. Cependant Pirame qui estoit party le dernier de chez foy, arriue, & à son arriuee remarque dans la poudre le pas de quelque beste sauuage, il pallit d'aprehension, & la crainte du premier abord luy presagea quelque infortune; mais quand il eut trouué l'escharpe soüillée de sang, ce fut lors que tout esperdu il s'escria: Ha ! nuiët infortunée, perfide nuiët qui deffous l'appas d'un bon-heur as conduit deux Amans à la mort, tu estois donc destinée à nous perdre ? Mais s'il me falloit estre offert victime à ta sombre lumiere pourquoy est-ce que dans mon mal-heur se trouuent enuoloppez les destins de Thyrbée, dont la beauté meritoit de fleurir vne eternité ? Malheureux que ie suis de l'auoir fait venir icy, c'est moy qui l'ay perduë, c'est moy qui l'ay meurtrie. Ouy Thyrbée, mon indiscretion est coupable de vostre sang; c'est moy qui vous ay conduit à la mort, vous persuadant de vous rendre de nuiët en vn lieu plein d'effroy, où traistre i'ay manqué de me trouuer le premier. Armez vous de rage contre moy, Lyons qui habitez les antres de ces roches, meurtre de Thyrbée, que i'ay faite la proye de vostre cruauté. Mais c'est à faire à vn courage lasche de plonger vos dents dans mon cœur, deschirez mes entrailles criminelles, & végez par mon meurtre, de s'arrester long-temps à souhaitter la mort, qui ne peut s'esloigner alors qu'on la desire. Il leua l'escharpe à l'instant, & s'en alla deffous l'arbre fatal qu'ils auoient destiné tesmoin de leurs delices. Il y baisa mille fois ce voile de Thyrbée, le mouilla de ses larmes, puis dist: Cher voile qui couurois le Soleil de mon ame, voile empourpré du beau sang

de Thyfbée, reçoy auffi la teinture du mien que ie luy facrifie. Cela dit, il fe plonge fon poignard dans le fein, que d'une main mourante il retire auffi-toft de la playe toute chaude, & tombe à la renuerfe. Son fang bouillonnant s'eflança en haut, tout ainfi comme lors qu'un vieil canal de plomb fe creuë, le petit trou qui s'est fait, fremiffant darde vne longue picque d'eau, qui iaillit en l'air, & le fend d'une extrême violence. Les fruitts de l'arbre en furent par ce moyen arrosez, ils en changerent leur blancheur en couleur rouge-noire, & la racine abbreuée du fang qui s'efcoula par terre, fit que ceste fanglante teinture leur demeura.

Thyfbée n'auoit pas encore perdu la crainte de la Lyonne, toutefois de peur que fon feruiteur ne se perfuadast qu'elle l'eust abusé manquant à fa promesse, elle sortit du bois, & iettant la veuë d'un costé & d'autre n'employa pas moins les yeux de son affection, que les yeux de son corps à le rechercher, desiruse de luy racôter en quel danger elle s'estoit trouuée. Elle reconnut de bien loing & l'arbre & la fontaine: & toutesfois la couleur du fruitt, autre qu' auparauant, la tint en suspend, elle ne sçauoit que penser, & cependant qu'elle estoit sur ce doute, elle apperçeut la terre couuerte de fang, & un homme estendu, que les derniers assauts de la mort faisoient encore debatre. L'horreur d'un tel spectacle luy fit faire deux pas en arriere, elle demeura sans couleur, & tremblotante fut agitée de la mesme façon que la mer, quand un petit vent ne fait que frizer le dessus des eaux. L'effroy l'arresta quelque peu, mais depuis qu'elle eut recogneu son Pirame, en se frappant le fein & s'arrachant le poil, elle se ietta sur son corps mourant, pour lequel ses affections estoient si viues, elle remplit sa playe de larmes, meslant ses pleurs avec son fang, & attachant sa bouche sur les glaces de ces iouës, d'une voix que sa douleur aigriffoit appella plusieurs fois Pirame. Las ! mes delices (crioit-elle) quel fort ennemy de mon bien m'a rauy mes plaisirs en vous ostant la vie? Parlez moy, ma chere ame, qui vous a ainsi meurtry ? Respondez-moy Pirame, c'est vostre fidelle Thyfbée qui vous appelle, ne foyez pas sourd à ses cris, leuez un peu la veuë, releuez ceste face panchante pour releuer mes esperances qui s'en vont mourir avec vous. A l'ouye du nom de Thyfbée, les yeux de Pirame déjà enuolopez des ombres

de la mort, s'ouuurent quelque peu, & se refermerent aussi-tost qu'ils eurent veu Thysbee. Elle tandis recogneut son escharpe, & veid au costé du corps mort vn fourreau sans poignard, qui luy fit dire : Ha! desplorabile amant, c'est donc ta propre main, les chaudes inquietudes d'Amour qui ont porté le fer dedans ton sein? Mon escharpe sanglante a peu faire naistre en ton cœur des soupçons, qui t'ont osté là vie: la seule opinion de ma mort t'a rendu la lumiere du iour odieuse, & ie ne mourray point, ayant deuant mes yeux les assurences de la tienne? Ton erreur t'a fait deuaner le cousteau de la Parque, & mon veritable desastre permettra que ie l'attende? Non, non, ma main est assez forte pour vn pareil coup, ie n'ay pas moins d'amour que tu en as eu, amour me fournira de forces pour faire vne ouuerture, d'où s'escoule ensemble mon sang, mes regrets & ma vie. Ie te suiuray mort dedans les horreurs de l'Enfer, & si ie suis accusée de ton desastre, la vengeance que i'en rendray sur moy-mesme m'en excusera. L'on me dira, miserable, la cause & la compagne de ta mort, & en nostre misere nous aurons cét auantage sur la parque, qui seule nous pouuoit esloigner l'vn de l'autre, que mesme sa rigueur ne nous aura peu separer. O peres malheureux tant le sien que le mien; meres infortunées, autorisez ce dernier vœu de nos affections; Vous n'avez pas voulu permettre que nos corps viuants fussent ioints ensemble, ne soyez pas ialoux qu'vn mesme tombeau les enferme, qu'vn si estroit nœud d'amour nous a vnis, que le destin de nostre heure dernière n'a pas osé le rompre.

Et toy funeste meurier, qui de tes feuilles couure desia vn corps mort, & maintenant en couuriras deux, retiens tousiours quelques marques ie te prie, du desplorabile sort qui nous accable sous ton ombre; fay que ton fruit reuestu d'vne couleur noirastre, porte le dueil du double meurtre qui ensanglantera tes racines. Ce furent là les derniers souhaits de Thysbée, ausquels elle mit fin, quād elle se planta dans le sein la pointe du poignard, encore chaud du sang de son Pirame, & se ietta dessus pour le faire entrer plus auant. Les Dieux touchez de pieté fauoriserent ses vœux: car depuis le fruit du meurier deuiant noir si tost qu'il est meur. Les peres & meres aussi plus pitoyables à leurs enfans apres la mort que durant la vie, ayans trouué les corps  
qui

qui s'embrassoient, ne leur donnerent qu'un tombeau, afin que leurs cendres toujours unies tesmoignassent à jamais l'estroite union de leurs cœurs.

## LE SVIET DE LA V. FABLE.

*Leucothoé, sœur d'Alcithoé, devant que raconter la fable de Leucothoé v. Fable ex-  
fille du Roy Orchame, en discours l'occasion, qui fut que le Soleil <sup>pl au chap.</sup>  
ayant descouvert l'adultere de Venus avec Mars, elle se vengea de <sup>4 & 5.</sup>  
Phœbus en le rendant amoureux de Leucothoé, de laquelle il ne peut  
jouyr qu'avec beaucoup de peine: mais en fin il eut ce qu'il desiroit, apres  
s'estre changé en la forme d'Eurynome sa mere. Or le pere ayant sçeu la  
faute de sa fille, il la fit enterer toute vive, de quoy le Soleil eut pitié, &  
conuertit sa maistresse en l'arbre duquel sort l'encens.*

**Q**uand Alcithoé eut acheué sa fable, Leucothoé sa sœur ne tarda pas beaucoup à commencer la sienne. Ce n'est pas les hommes seuls, dit-elle, qui se laissent ainsi transporter à l'Amour: les Dieux aussi sentent la rigueur de ses flammes, & le Soleil entre autres, qui fait naistre les mois & les saisons, a esté souvent amoureux, comme ie vous raconteray. C'est luy qui premier descouvrit les adulteres baisers de Mars & de Venus, aussi est-ce luy le premier qui void ce qui se fait au monde. Il veid le furieux Dieu de la guerre avec la mere de Cupidon, dont il s'offensa, & le fit sçavoir à Vulcain mary de la Déesse, auquel il monstra mesmes la place où il les auoit descouverts, afin qu'il les y peust surprendre. Ce boiteux fils de Iunon demeura tout hors de foy, son ourage luy tomba des mains, puis s'estant recognu se mit à faire de petites chaisnettes, si delicates qu'à peine les pouuoit on voir, & les entrelassa si proprement en forme de rets qu'on eust dit que c'estoient toilles d'araignees, sinon que pour subtils que les filets d'airain fussent, ils ne laissoient pas d'estre forts & maniables comme foye. Il tendit ce filet autour de son liét, avec vn tel artifice, qu'alors que Venus & son adultere y furent, ils s'y trouuerent arrestez au milieu de leurs embrassemens. Retenus qu'ils furent, Vulcain ouurit ses portes d'Ivoire, & fit

Q

entrer les Dieux qui les virent ainsi couchez ensemble, & honteufemēt accouplez. Il y auoit de la honte pour Mars: mais quelqu'un des moins tristes Dieux eust bien desiré de souffrir à tel prix vne pareille honte. Tous n'en firent que rire, & ce fut vn ſuiet qui les entretint long-temps de discours dans les cieux. Venus ſeule en demeura offencée, mais elle n'oublia pas de venger ſon offence. C'eſtoit du coſté de l'amour que l'iniure la touchoit, & ce fut par l'amour qu'elle punit l'auteur de ceſte iniure. Dequoy vous ſert, beau fils de Latone, ce teint vermeil qui colore vos ioüies, & tant d'eſclairs qui luiſent avec vos beautez autour de voſtre face? Vous qui du feu de vos rayons pouuez tout embraſer, eſtes maintenāt embraſé d'un feu ſecret qui vous cōſume les moiëllles. Vous qui deuez ietter la veüë par tout, ne la iettez que ſur Leucothoë, vne ſeule fille arreſte voſtre œil, d'ôt la lumiere eſt deuë à tout le monde. Quoy? vous vous leuez tâtoſt plus matin que de couſtume, & tâtoſt vous plôgeant plus tard de dās les ondes, pour iouyr plus lôg-téps de la veüë de vos amours, vous allongez en hyuer les iours & les heures. Le tourment de voſtre ame vous eſblouyt ſouuent les yeux, quelquefois il fait cōme eclipſer voſtre lumiere, & par des ombres non accouſtumées, dont il couure voſtre viſage, donne l'effroy à l'vniuers. Gen'eſt pas pourtant que la Lune s'oppoſe à vos clartez, ce n'eſt pas la rencontre de ſon corps humide qui vous fait paillir, c'eſt l'Amour voſtre vainqueur qui vous fait changer de couleur, l'amour dy-ie non point de Clymene, de Rhodos, ou de la mere de Circe, mais de Leucothoë, qui a eſteint toutes vos autres flames, & vous a fait meſme oublier l'importune ardeur de Clytie, laquelle vainquant vos meſpris par ſes affections, n'eſtoit point honteufe de rechercher vos embrasſemens apres auoir eſté pluſieurs fois repouſſée. Ha! combien de martyre vous luy cauſaſtes alors, voyant que Leucothoë ſeule vous poſſedoit.

Leucothoë eſtoit fille d'Orchame, ſeptieſme Roy de Perſe apres Belus, & d'Eurynome mere tres-belle d'une fille, laquelle la ſurmonta autant en beauté, comme elle en ſon temps auoit vaincu les autres de ſon âge. Le Soleil dont rauy de ſes perfections, la fut trouuer vne nuit, tandis que ſes cheuaux dans vn champ proche des riuës où il ſe couche, ſe paiffans d'ambroïſie,



se rafraichissoient pour la course du lendemain. Il entra dans sa chambre desguisé de telle façon qu'on ne l'eust peu iuger autre qu'Eurynome, & l'ayant prise par la main, au milieu de douze seruantes qui passoient la serée en filant avec elle, il la baisa, comme si c'eust esté sa fille, puis commanda aux seruantes de se retirer, pour communiquer de quelque affaire secreete, qu'il ne vouloit pas qu'elles entendissent. Elle pensant obeyr à la mere de leur maistresse, obeyrent à ce Dieu amoureux, qui se trouuât seule avec la belle Leucothoé: Je suis, luy dit-il, celuy qui mesure le cour des ans & des siecles. Je suis ce Dieu clair-voyant à qui rien n'est caché, & par qui toutes choses sont renduës visibles. Je suis le grand œil du monde, œil pourtant captif de vos yeux, ma belle, de vos yeux qui m'ont rauy le cœur, & l'ont rendu tout vostre. Elle s'estonna tellement que d'effroy la quenouïlle & le fuseau luy tomberent des mains: mais ce fut avec tant de grace, que la peur qu'elle eut, ne la rendit que plus aimable. Lors Apollon sans tarder deuantage reprend la forme de ses beautéz accoustumées, qui charmerent en peu de temps le cœur de Leucothoé, & la rendit si esprise, que toute espouuentée qu'elle estoit de ceste inopinée rencontre, elle se laissa pourtant vaincre sans beaucoup de peine, aux douces forces dont le Soleil la combattit. Clytie qu'Apollon auoit autrefois infiniment aymée, ialouse de ceste nouvelle maistresse, en descouure l'amour, & le fait scauoir à Orchame. Ce pere sans pitié, fit mettre viue, dans terre, la pauvre Leucothoé, qui ne peut iamais le fleschir, quoy que tendant les bras en haut, & monstrant le Soleil, elle s'escriast: C'est luy qui m'a forcée. Las! ç'a esté contre ma volonté, qu'il a ioüy des despoüilles de ma virginité, ie n'ay peu resister à sa violence. Telles excuses ne te seruient de rien, Leucothoé, on te ferma la bouche de terre, & t'en couurit-on le visage; cruauté que le Soleil ne peut endurer, il entr'ouurit la terre par la force de ses rayons, pour donner air à ta face enterrée, mais las! ce fut trop tard, ta teste desia assoupie d'un mortel sommeil ne se pouuoit dresser, tu n'estois plus qu'un corps sans mouuement & sans vie. On tient que Phœbus depuis le triste embrasement de son fils Phaëton, n'auoit rien veu de si lamentable à ses yeux. Il tascha bien par la vertu de ses rayons à reschauffer tes membres que la mort auoit

desia glacez, pensant te redonner la vie : mais les loix du destin s'opposerent à ses desseins, & l'ayant contraint d'en quitter l'entreprise, il arrofa son corps de Nectar, & toute la terre d'entour, puis dit en se plaignant : On ne m'a pas permis de te faire reuivre pour ramper encore sur terre, mais ie feray que tu monteras iusques dans les cieux. Le corps humecté de ce diuin breuuage s'amollit aussi-tost, abbreuuant la terre de la mesme odeur, dont il estoit trampé, commença peu à peu à ietter des racines, desquelles sortit l'arbre qui porte l'encens, encens dont la fumée, ainsi que Phœbus luy auoit promis, va penetrer iusqu'au trosne des Dieux.

---

LE SVIET DE LA VI. FABLE.

VI Fable  
expliq. au  
chap. 5.

*Clytie de regret qu'Apollon l'eust quittée s'attrista tellement qu'elle fut changée en Soucy, fleur qui suit tousiours le cours du Soleil, & se tourne comme luy de quelque costé qu'il se tourne.*

**L**Es cuifans regrets que l'Amour auoit fait naistre dans le cœur de Clytie, luy pouuoit bien seruir d'excuse enuers Apollon pour le rapport fait à Orchame: mais ce Dieu fut si despité, que rien ne peut appaiser la haine qu'il conçeut contre-elle, bien qu'elle ne l'eust offencé que par trop d'amour, il ne la voulut point voir depuis, dont elle engédra vn tel creue-cœur qu'elle ne fit plus que languir. Vne manie d'amour qui la tourmentoit, luy rendoit odieuse sa hantisse des Nymphes ses compagnes. Elle demeura huiët iours toute nuë, assise en terre escheuelée, sans autre couuert que le ciel, ny la nuit ny le iour, & sans recevoir nourriture que celle de l'humidité de ses larmes. Elle ne se remua point de la place où elle estoit, tout son mouuement estoit en ses yeux, qui suiuoient le tour du Soleil, & pour le voir sans cesse luy faisoient tourner la teste où sa lumiere paroissoit. En fin elle y demeura tant qu'on dit que ses membres prindrent racine en terre, & sa face pallissant se changea en Soucy, fleur qui retient encore sa ialouse couleur avec son amour, car bien qu'elle ait le pied arresté, elle ne laisse pas de se tourner tousiours du costé que son Phœbus se pourmeine.

LE SVIET DE LA VII. VIII. IX. X.  
ET XI. FABLE.

Alcithoé ayant à conter sa fable à son tour, en toucha quatre en passant, Expliq. au chap. 6. qu'elle ne daigne dire, pour ce qu'elle sont trop trop communes, puis racontte au long celle d'Hermaphrodite, fils de Mercure & de Venus, lequel fut aimé de la Nymphé Salmacis, qui l'embrassa si estroitement, lors qu'il se baignoit dans vne fontaine, qu'ils ne furent faictz qu'un corps de deux; mais de telle façon qu'il retint les deux natures. Dont Hermaphrodite s'apperceuant, fit priere aux Dieux que tous ceux qui se baigneroient dans la mesme eau s'ils estoient hommes, s'affoiblissent là comme luy se faisant demy-hommes, & demy femmes; & si c'estoient femmes qu'elles participassent à la nature de l'homme. Ce qui luy fut accordé, & l'effect suivit sa priere, car quiconque se lauoit là se trouuoit apres auoir vne double nature.

**A** La fin du discours de Leucothoé, chacune de la compagnie s'esmerueillâ des estranges auantures de la fille d'Orchame, & de Clitie aussi: Les vnes disoient que cela n'auoit pû se faire: toutesfois disoit l'autre, les vrais Dieux peuuent tout, il ne faut point douter de leur puissance: mais Bacchus n'est pas de ceux-là. Elles somment tandis Alcithoé de s'acquitter de son conte, laquelle faisant courir sa nauette au trauers des filets de sa toille, dist, lors que ses sœurs se furent toutes teuës: Je ne vous daignerois entretenir du Berger Daphnis, qui fut changé en rocher, pour auoir mesprisé vne Nymphé qui l'aimoit, car il n'y a rien plus commun que ces vengeances des cœurs amoureux, ausquels les desdains & les refus sont insupportables. De vous importuner aussi de la veritable nature de Sythion qui estoit tantost homme & tantost femme: ou de l'amitié que Iupiter enfant pourta au petit Gelme, qui depuis fut changé en Diamant, c'est chose qui ne vous pourroit estre, cème semble, trop agreable, non plus que la naissance des Curetes, qui s'engendrerent des torrens d'une grosse pluye, ou le changement de Crocus & de

Smilax fa femme, qui deuindrent fleurs. Je vous veux raconter quelque histoire que la nouveauté vous fasse ouyr avec plus de contentement. Vous avez bien ouy parler de la fontaine Salmacis, chacun sçait la molle vertu qu'elle a de rendre les hommes effeminez, & de fortifier les femmes en les rendant demy-hommes, mais il y a peu de personnes qui en sçachent la cause. Les Naiades esleuerent autresfois dans les antres du mont Ida vn fils de Mercure & de Venus, fils qui sur le visage portoit peintes les beautez & les graces de son pere & de sa mere ensemble, il les representoit naïfvement l'vn & l'autre, aussi luy donna-on vn nom meslé de leurs deux noms. Quand cét enfant eut atteint l'âge de quinze ans, curieux de voir autre chose que les sommets du mont où il auoit esté nourry, il se pleut à voyager, & courant les terres estrangeres, voir les diuers fleuues de diuers prouinces, sans se lasser, tant son desir luy faisoit trouuer doux le trauail des voyages. Il fut par toutes les villes de Licie, & de là en Carie, où il s'arresta d'auanture autour d'une fontaine, dont l'eau claire comme cristal faisoit iour iusques dans son fond sablonneux. Il n'y auoit dedans ny roseaux, ny ioncs, ny autre herbe, c'estoit vn eau purement nette: enceinte sans artifice d'un gazon tousiours verd, qui seruoit bien souuent de couche à vne Nymphé, laquelle faisoit là son plus ordinaire seiour. Ceste Nymphé, seule de toutes les Naiades incogneüe à Diane, & sans cognoissance de ses exercices, n'auoit iamais esprouué son haleine à la course, ny la dextérité de son bras à décocher vn trait sur vn beste fauue. On dit que bien souuent les Nymphes ses sœurs luy disoient: Quittez ceste languissante vie, Salmacis, prenez vn iaelot en main, ou chargez vos espaulés d'une trouffe, & meslez ce lasche repos avec les robustes plaisirs de la chasse: mais iamais elle ne voulut prendre ny arc, ny trouffe, ny iaelot pour mesler le trauail de la chasse parmy son oysiue paresse. Tantost elle baignoit l'albastre de son corps dans le cristal de ceste fontaine, tâtoit peignoit ses cheueux à la façon de Venus, puis consultoit avec la bien-seance dedans le miroir naturel de l'eau claire quelle parure luy venoit le mieux, & tantost couuerte d'une robbe legere, au trauers de laquelle son corps paroissoit commé nud, elle se couchoit mollement, ou sur les feuilles seches, ou dessus l'herbe fraische. Son

plus violent exercice estoit de se baiffer pour cueillir des fleurs çà & là; & c'est ce que parauanture elle faisoit lors qu'elle veid Hermaphrodite, & de sa veuë sentit naistre le feu de son amour. Elle n'eut pas ietté les yeux sur luy, que son cœur le souhaitta & luy commanda de le rechercher : mais quoy que son desir la pressast de courir à luy, elle ne se presenta point pourtant qu'elle n'eust releué sa coiffeure, & regardé son habit d'un costé & d'autre, afin de paroistre plus propre. Elle se forma vne contenance la plus aimable qu'elle peut, puis accosta ainsi celuy qui la rauissoit: O enfant digne d'estre Dieu, aussi l'es-tu, ie m'assure, ie croy que tu es fils de Cypris : car ce pourroit-il faire que tant de beautez que ie voy sur ton visage fussent mortelles ? ie ne le puis penser: mais si tu n'es qu'un homme, ie tiens ceux qui t'ont engendré trop heureux. Heureuse la mere qui ta porté dedans ses flancs; heureuse si tu en as quelqu'une, la sœur qui est sortie du mesme ventre que toy; heureuse la nourrice de qui tu as succé le lait, & heureuse mille fois plus celle qu'un fauorable hymen a renduë digne de ta compagnie. C'est de ta femme seule, si tu es marié, que i'enuie la félicité. Si tu en as vne permets moy maintenât qu'en t'embrassant ie luy desrobe quelque fruit des delices qu'elle tire de ton amour : ou si tu n'en as point, fay que ie sois ta femme, & que dès ceste heure mesme nous nous seruions de ceste herbe pour couche. Là Salmacis se teut, & Hermaphrodite rougit. Le visage de ce ieune homme qui n'auoit point encore appris, quels estoient les effets ny du flambeau, ny des fléches de Cupidon, prit la couleur d'une pomme vermeille, ou d'une yuoire teinte de rouge d'Espagne, ou de la Lune, lors qu'une Eclypse change le tient argentin de sa face. Il fut hôteux du peu de honte de la Nymphé, mais la honte qu'il eut ne le rendit que plus aymable, sa rouge pudeur rait doublement Salmacis, qui plus esprise qu'aparauât, le prie de la fauoriser au moins d'un simple baiser. Elle l'en coniuere & l'en presse, l'assurant qu'elle n'entrera point avec luy en des caresses plus estroites, que celles qu'une sœur doit à son frere. Elle luy porte desia les bras au col pour l'embrasser: mais luy se retire, & dit: Ou laissez moy, ou vous me contraindrez de m'en aller d'icy, pour esuiter vos importunes caresses. Elle de crainte qu'il s'enfuye, luy

dit. Las ! mes delices , ce sera moy qui vous quitteray plustost la place, demeurez icy en toute liberté, personne ne vous fâchera. Feignant de s'en aller d'un autre costé, elle s'arrestz derriere quelques arbrisseaux, où ayant mis vn genouil en terre, elle se courba pour voir ce qu'Hermaphrodite feroit. Luy se croyant feul va de-çà & de-là, se promeine sur l'herbe, ainsi qu'un enfant qui n'a rien à faire, met la plante du pied dans l'eau, qui lesche le riuage, & ressentant qu'elle n'est point trop froide prend enuie de se lauer. Il se despoüille & se fait voir nud à Salmacis, qui brusle, & se perd à la veuë de tant de beautez descouertes. Vn feu s'engendre de ses yeux, pareil à celuy que l'on void naistre des rayons du Soleil, lors que la glace d'un miroir qui les arreste, les renuoye d'où ils sont dardez. A peine peut-elle attendre, elle ne peut retarder l'accomplissement de ses desirs, elle meurt qu'elle n'embrasse déjà ce qu'elle void, vne chaude furie la transporte à laquelle elle ne peut resister. Cependant luy se iette dans l'eau, où il se soustient des paulmes de la main, & remuant les bras l'un apres l'autre fait paroistre son teint embruny à trauers ce liquide element, ainsi qu'au trauers d'une verriere paroist ou quelque figure d'yoire, où les feüilles argentines d'un lys. Ha! ie te tiens, s'escria la Nymphe, tu es maintenant à moy, ioignant l'effet aux paroles, ietta sa robbe, fauta dans l'eau où elle l'embrassa, quelque resistance qu'il fist, luy defroba mille baisers, malgré luy toucha delicieusement le maibre polli. de son estomach, & se mesla tantost çà, tantost là avec luy, qui resiste autant qu'il peut, mais plus il s'eforce à se deffaire d'elle, plus elle le serre estroittement, & l'entoure des bras & des iambes, ainsi qu'un serpēt quel'aigle emporte en l'air, lequel entrelasse sa queue autour des pieds & des aïles de l'oyseau son ennemy : ou tout ainsi qu'un lierre embrasse un arbre, ou un Polipe avec tous ses pieds le pescheur qui le veut surprendre. Elle le retint, mais c'est en vain, car il s'oppose à son cōtētemēt, & ne permet point qu'elle esteigne avec luy l'ardeur qui la tourmente. Ses attraits ne le charmēt point, ses feux ne peuuent l'eschauffer, il s'opiniastre autant comme elle le presse. Elle ne le lasche point aussi : mais le tenant embrassé se couche de son lōg, & dit: Tu as beau te debatre meschant, tu ne m'eschapperas pas, ta resistance ne me rendra que plus.

plus constante. Las! ie vous prie ô Dieux ! faites que iamais son corps ne s'esloigne du mien, & que tousiours ioints ensemble, i'aye au mois ce contentement d'auoir avec moy ce que i'ayme, bien que ie n'en puisse cueillir les fruiçts de mon amour. Ses vœux, ouïs dedans le Ciel furent auctorisez des Dieux, ils ne deuindrent qu'un corps, leurs deux visages ne firent qu'une face, & comme deux rameaux qu'on entoure d'escorce en croissant peu à peu se lient, leurs membres entez les vns dans les autres furent liez d'un si estroit embrassement qu'ils ne parurent qu'un. Ce ne fut qu'un corps, qui ne se pouuoit dire pourtant corps d'homme, ny de femme, mais corps neutre, ou corps plustost qui auoit imparfaitement les deux sexes ensemble. Lors Hermaphrodite voyant que les eaux où il s'estoit baigné l'auoient rendu demy-homme & demy-femme, leua les mains au ciel, & d'une voix moins robuste que de coustume (car il tenoit desia de l'affoiblissement de son sexe) fit ceste priere commune tant à son pere qu'à sa mere: Fidelle ambassadeur du plus grand des Dieux, & vous Princeſſe de Cithere, de qui i'ay eu la vie & le nô que ie porte, fauorisez les vœux de vostre fils, en luy octroyant la requeste qu'il vous presente. Ma nature affoiblie dâs l'humeur de ces eaux m'a rendu de telle façon que ie ne suis maintenant ny homme, ny femme, faites s'il vous plaist que pour ma consolation il en aduienne de mesme à tous ceux qui s'y laueront. Le Dieu & la Déesse inuoquez enterinerent la requeste de leur fils, & iettans quelques medicamens dans la fontaine, luy donnerent telle vertu, que ceux qui s'y sont plongez depuis ont tous acquis vne double nature.

---

## LE SVIET DE LA XII. FABLE.

*Les filles de Minée continuans tousiours à trauailler en desdain de Bac-* XII. Fable  
expliq. au  
chap. 7.  
*chus & de la feste, furent saisies d'une telle frayeur qu'il leur sem-*  
*bla voir plusieurs bestes furieuses autour d'elles, pour desquelles euitier*  
*la fureur elles se cachèrent aux coings plus obscurs de la maison, où*  
*elles furent changees en chauue-souris, leurs toiles & tous leurs ou-*  
*urages en lierre & en feuilles de vigne.*

**Q**uand ces impies ennemies de l'honneur de Bacchus eurent acheué leurs contes, elles ne laisserent pas de continuer encore leur trauail, pour dauantage prophaner la feste: mais côme à l'enuy elles s'efforçoient de faire plus que de cōstume, elles furent toutes estonnées qu'elles n'entendirent autour de leurs oreilles que sons de trompettes, de flustes & de bassins sonnans, & par vne merueille plus admirable que croyable, leurs toilles & leurs robbes deuindrent vertes, & ce qu'elles manioient ne fut que lierre ou feüilles de vignes. Le iour alors estoit à son declin, & l'heure s'approchoit qui tient autant de la nuict que du iour, heure qui n'a qu'une sombre lumiere voisine des tenebres, tout à coup vn horrible tremblement esbranla la maison, mille flambeaux esclairent la chambre hostesse de ces sacrilèges filles de Minée, & plusieurs hurlemens effroyables, commes des bestes farouches se meslerent parmy le son des bassins, dont elles s'effrayèrent de telle façon qu'elles quitterent leurs ourages pour s'aller cacher. Elles ne furent point dans les coings tenebreux qu'elles recherchoient pour eüiter le feu de la lueur des flambeaux, que leurs corps diminuez ne furent plus que de petits os couuerts d'une simple peau noire. Elles se trouuerent changées en oyseaux, mais elles ne furent pas pourtant enleuée dans l'air sur des aisles de plume, vn crespse délié s'estendit autour de leurs bras qui leur tint place d'aisles. Leur parole se perdit, & ne leur laissa qu'une voix, laquelle n'est pas proprement voix, mais vn petit bruit seulement qui leur sert à se plaindre. En fin elles deuindrent chauue-souris, oyseaux qui font leur retraicte dans les maisons, non pas dans les forests, & ennemis de la clarté du iour, ne volent iamais que la nuict.

---

### LE SVIET DE LA XIII. FABLE.

13. Fable ex. *Iunon en continuant ses vengeances contre les filles de Cadmus, apres  
 pl. au ch. 8. avoir puny Agave en la mort de Penthee, Authonoé en celle d'Acteon, & Semele en la faisant brusler du foudre de Iupiter: arme les*



*furies d'enfer contre Ino, qui estoit la quatriesme, fait qu'Athamas son mary tue à la chasse son fils Learché, & qu'elle se precipite avec son autre fils Melicerte du haut du rocher dans la mer, où Neptune touché de pitié la receut au nombre des Deesses marines, sous le nom de Leucothoé, & son fils Melicerte fut appelé Palemon.*

**C**E furent des merueilles qui rendirent le nom de Bacchus fort venerable dedans Thebes, chacun vantoit sa puissance, & sur toute Ino sa tante & sa nourrice publioit par tout les actes de ce nouveau Dieu, Ino seule des 4. filles de Cadmus, qui se pouuoit dire alors sans affliction, si ce n'estoit que son cœur fust affligé des tristes fortunes aduenues à ses sœurs. La grandeur de son mary Athamas luy enflloit extremement le courage, ses enfans qui estoient desia en âge accompli ne la resiouysoient pas peu, & Bacchus d'autre costé son nourriçon la rendoit si contente, que Iunon ne peut voir son heur sans l'enuier. Quoy ? dist à part soy ceste ialouse Deesse : Faut-il que le fils de l'vne des pail-lardes de mon mary, animé de vengeance, ait peu changer les mariniers de Tyr en Dauphins, ait peu faire deschirer Penthée par les mains de sa propre mere, ait peu donner aux filles de Minée vne nouvelle sorte d'aïsses, & que moy ie ne puisse rien ? Vn bastart aura pû se rendre redoutable, & Iunon sans pouuoir sera reduite aux larmes ? Ses pleurs luy suffiront, & les eaux tirées de ses yeux seront les seules marques de sa puissance ? Non, il n'en sera pas ainsi ; luy mesme m'apprend ce que ie doy faire, il n'est pas deffendu d'apprendre de son ennemy, & quelquefois se représenter ses actions pour exemple. Il a fait paroistre en la mort de Penthée que ce que peut la fureur de sa rage. Quoy ? Ino n'est-elle pas capable des mesmes furies qui ont agité le cœur de ses sœurs ? Faut quelle les esproue.

Il y a vne sombre descente, ombragée de branches funestes d'If, par laquelle au trauers de l'horreur d'vn ennuyeux silence on descend aux Enfers. Les mortes eaux du Stix y enuoyent toujours des vapeurs, & tousiours la terre luy fournit de nouvelles ombres, qui viennent de laisser fraichement leurs corps pour descendre là bas. Les palles tremblemens, la frayeur, & le froid ont vne longue esté duè dans ce rude chemin, où les tenebres sont

si espaiſſes qu'à peine les nouveaux Esprits ſe peuuēt rendre dans ce noir Royaume, & trouuer l'entree de l'horrible Palais de Pluton. C'eſt vne grande ville pourtant, à laquelle il y a plus de mille adueniës, & des portes ouuertes de tous coſtez. Comme la mer reçoit les fleues de toutes parts de la terre, ainſi ce lieu-là fert de retraiēte à toutes les ames du monde, & ſi n'eſt iamais trop petit, quelque peuple qui y puiſſe aller on ne s'apperçoit pas ſeulement de la preſſe. Les habitans ſans corps & ſans os y errent vagabonds. Les vns frequentent le barreau de leurs iuges auſteres, les autres vont faire la court à leur Roy tenebreux, d'autres s'exercēt aux meſmes meſtiers qu'ils ont faits autresfois durant leur vie : & les autres ſont retenus dans les iuſtes ſupplices que leurs crimes ont meritez. La colere & la haine eurent tant de pouuoir ſur le cœur de Iunon, qu'elle ne deſdigna point de quitter les cieux pour aller humer l'air d'une ſi horrible demeure. Elle y fut, & à ſon arriuée ſon pied ſacré faiſant trembler le ſueil de la porte, fit ouurir les trois geules de Cerbere, dont il fit trois cris tout d'un coup. Elle appella ces noires ſœurs, implacables Déeſſes que la nuit engendra, lesquelles eſtoient aſſiſes deuant les portes des priſons, fermées à clefs de diamant, où elles peignoient les noirs ſerpens de leurs cheueux. L'eſpaiſſeur des tenebres ne leur eut pas permis de recognoiſtre Iunon, qu'auiſi-toſt elles ſe leuerent de leur ſiege, qu'on appelle le ſiege d'horreur & de meſchanceté. Là Tytie eſtendu preſentoit ſes entrailles à vn Vautour qui les rongeoit, & de ſon corps moſtrueux en grandeur couuroit neuf grands arpens de terre. Là Tantale en vain eſſayoit de rafraiſchir ſa bouche de l'eau qu'il auoit au menton, ou de prendre le fruit qui luy venoit pendre deſſus la teſte. Siſiphe rouloit ſa pierre, ou couroit apres. Ixion tourné ſur vne rouë, en meſme temps ſe ſuiuoit & fuyoit ſoy-meſme; & les cruelles Danaydes qui oſerent ſe plonger dans le ſang de leurs couſins germains, ſe peinoient à puiser de l'eau dans des cribles qui ne la pouuoient retenir. Iunon regarda tous ces criminels de trauers, & ſur tous Ixion, puis Syſiphe, ſur lequel ayant la veuë, elle diſt aux furies: Pourquoi eſt-ce que celui-là ſeu des enfans d'Æole eſt condamné au ſupplice eternal d'une rouë, qui le bouleuerſe ſans ceſſe, & qu'Athamas ſon frere, le ſuperbe Atha-

mas ennemy de mon nom, & ialoux de l'honneur de Iupiter mesme, est à son aise, enflé d'orgueil, dans les delices d'un Palais Royal ? Quoy ? ses mespris ne l'ont-ils pas bien rendu digne de la mesme peine, ou d'une plus cruelle encore que celle qu'endure Syfiphe ? Il en a meritè dauantage, dit-elle : puis descourit à ces impitoyables Sœurs l'occasion qu'elle auoit de le hayr, & par mesme moyen l'occasion qui l'auoit meü de recourir à elles, qui estoit pour ruiner toute la maison de Cadmus, & remplir de fureur & de rage le cœur d'Athamas, afin que d'une main parricide il deffist ses propres enfans. Parmy le commandement qu'elle leur fait d'executer en cela sa volonté, elle mesle ensemble promesses, prieres & menaces : mais Tisiphone toujours prestè d'entreprendre quelque meschant acte, ne la laissa pas long-temps haranguer, apres auoir en branslant la teste secoué son poil grison, & ietté en arriere les couleures qui luy pendoient sur la bouche : Il n'est point besoin ( dist-elle à Iunon ) de plus longs discours pour nous esmouuoir, tenez comme desia fait ce que vous nous auez commandé, & ne respirez pas dauantage le des-agreable air d'icy bas, retirez-vous dedans les cieux, toute assuree de voir vos ennemis punis selon vostre souhait.

Iunon s'en retourna toute contente, mais deuant que r'entrer dans le ciel, pour la purger de cét air infect des enfers, sa messagere Iris versa sur elle vne rosée qui la nettoya des puantes vapeurs dont elle estoit chargée. Cependant Tisiphone prend sa torche & sa robbe, toutes deux rouges & mouillées de sang, & s'estant ceinte d'un serpent sort de son horrible retraicte, accompagnée de pleurs, d'horreur, de terreur, & de ce furieux effroy qui rend les hommes insensés. Quand elle fut sur la porte du logis d'Athamas, la porte mesme pallit & trembla de peur, & le Soleil effrayé en tetira ses rayons. Athamas & sa femme de frayeur voulurent se ietter hors de la chambre : mais Erynnis les arresta, estédât sur la sortie ses bras couuerts de viperes. Elle secoua les serpens qui luy pédoiét de la teste sur le col & sur l'estomach, qui dardas leurs lagues brillâtes, en siffant vomissoiét vne bourbe venimeuse : puis en arracha deux, qu'elle ietta d'une main cõtagueuse, l'un sur Ino, l'autre sur Athamas, dans le sein desquels glissez, ils

leurs inspirent toutes sortes de violence. Toutesfois ny l'un, ny l'autre n'en sentit son corps offensé, les playes furent sur les ames, ce furent elles qui sentirent les coups. Mais outre ces serpens, elle auoit encore apporté plusieurs sortes de liquides poisons, de l'escume de Cerbere, du venin que iette l'Hydre, des rages, des larmes, des humeurs sanguinaires, du desespoir des oubliances de soy-mesme, & mille errantes fureurs toutes pilées ensemble, & détrempees avec du sang chaud, qu'elles auoit fait boiïillir dans vn chauderon d'airain, les broiïillant avec vn baston de ciguë. Tandis qu'ils demeurent tous deux presque morts d'estonnement, elle verse sur eux ce furieux venin, lequel leur perce l'estomach & penetre iusques aux parties nobles. Elle fait apres plusieurs cercles de feu en tournoyant avec sa torche ardante: Et ainsi comme victorieuse, & fort contente en soy-mesme d'auoir dignement executé les commandemens de Iunon, se retire dans le sombre Royaume du Prince des tenebres, où elle posa sa ceinture de viperes. Aussi-tost Athamas qui estoit au milieu de son Palais, transporté de furie pensa estre à la chasse dans vn bois; sa femme luy sembla vne Lyonne, & ses enfans des lionceaux. Il commença à faire mille cris, comme parlant à ses compagnons pour l'assister à les prendre, & poursuiuit sa femme, ainsi que si c'eust esté vne beste sauuage. Il luy arracha d'entre les bras le petit Learché, lequel flattoit son pere d'un ris en luy tendant les bras, & le cruel toutefois l'ayant pris d'une main, & tournoyé deux ou trois fois comme vne fonde, brisa ses membres enfantins contre la dureté d'un rocher. Lors la mere pouffée, ou par l'effort de ses douleurs, ou par la force du venin dont elle auoit esté couuerte, se mit à courir comme esperduë avec ses cheueux épars çà & là, & son petit Melicerte à son col. Elle hurloit en courant, & appelloit Bacchus de ses diuers noms: en quoy Iunon receuoit du contentement, voyant que son ennemy mesme authorisoit la vengeance qu'elle prenoit de celle qui l'auoit nourry.

Il y auoit vn escueil en ces quartiers-là, lequel s'auançant sur la mer, estoit en bas caué par les eaux, & portoit vne rude pointe de roche au dessus des ondes, qu'il tenoit couuertes & deffendoit de la pluye. Les forces de la manie qui possedoit Ino la mon-

terent iusqu'au plus haut de cét aspre rocher, d'où elle se precipita avec l'enfant qu'elle auoit sur les bras, & se ietta dedans les vagues, qui blanchirent d'escume au coup que son corps tombant leur donna.

Venus grand' mere d'Ino ne peût voir que d'un œil de pitié l'iniuste sort de sa petite fille, elle recourut donc à Neptune son oncle & le flatta ainsi : Grand Dieu, auquel est tombé en partage la seconde puissance du monde, souuerain Prince des eaux, à qui les vagues & les flots obeyssent, ie viens vous faire vne requeste qui n'est pas petite, mais ne me refusez pas pourtant ie vous prie, ayez pitié des miens, que vous voyez battus des ondes, flotter sur la mer d'Ionie : Leur infortune les a iettez entre vos bras, receuez-les fauorable Roy des pleines liquides, au nombre des bleuës diuinitez qui habitent vostre humide Royaume. Si ma naissance me donne quelque credit aupres de vous, si pour estre fortie des escumes de l'Ocean, & pour auoir tiré mon nom de ces blancs excremens qu'il iette, i'ay merité vostre faueur, ne la refusez point maintenant à ceux pour lesquels ie vous la demande. Neptune fauorisant les desirs de sa niepce, osta à Ino & à Melicerte tout ce qu'ils auoient de mortel, leur forma le visage au maintien d'une maiesté plus hautaine que celle qu'ils representoient parauant, & les fit Dieux marins, surnommant Ino, Leucothoë; & Milecerte, Palemon.

## LE SVIET DE LA XIV. FABLE.

*Les compagnes d'Ino affligées de la mort de leur Princeesse, la voulurent suiure, & se precipiter comme elle dans la mer : mais Ino craignant que Neptune ne leur fist le mesme honneur qu'il auoit fait à leur maistresse, deuant qu'elles se precipitassent les changea en rochers & en oyseaux.*

**L**Es Dames Thebaines & les seruantes qui auoient suiuy de loing leur Princeesse, l'ayans perduë de veuë autour de l'escueil, & ne la trouuant point quand elles y furent, ne se doubterent de rien moins que de ce qui estoit aduenü. Toute leur

consolation fut aux pleurs & aux plaintes, parmy lesquels elles detestoient les ialousies de Iunon & ses trop iniustes vengeance: dont la Déesse courroucée resolut de leur faire sentir aussi bien qu'à Ino ce que peut sa puissance, & les punit de telle façon qu'elles serussent à iamais de tesmoignage de sa cruauté. La resolution prise fut suivie de son effect: car celle de toute la troupe, qui autresfois plus affectionnée que les autres au seruice de la Princesse, estoit lors la plus affligée, ayant pris vne enuie de suiure sa maistresse iusques dans la mer, quand elle pensa s'eslancer pour s'aller engloutir sous les ondes, ne peut se mouuoir, & demeura comme partie de l'escueil, attachée sur le precipice: l'autre en l'excès de ses douleurs voulant du poing se frapper l'estomach, sentit que son bras roidy & refroidy ne se pouuoit plier. L'une ayant d'auanture les bras tendus du costé de la mer, fut changée en rocher, tendant les bras de ce mesme costé de l'eau. L'autre s'arrachant les cheveux fut estonnée que ses cheveux & ses doigts ensemble endurcis estoient deuenus pierre. Pas vne ne changea de posture pour auoir changé de nature, sinon celles lesquelles reuestuës de plume, furent faites oyseaux, qu'on void encore aujour d'huy en volant effleurer du bout des aisles, les ondes de ce golphe-là.

---

LE SVIET DE LA XV. FABLE.

*X V. Fable* Cadmus ayant veu tant d'infortunes arriuer à ses filles & aux fils de ses filles, se persuada que le malheur venoit du lieu où il s'estoit arresté, & pour respect quittant la ville Thebes, s'en alla en Sclauonie, & là avec sa femme Hermione fut changé en Dragon selon son souhait, car luy mesme le demanda aux Dieux.

**C**Admus ne sçeut pas deslors qu'Ino & son petit fils eussent esté faits Dieux marins, il ne representoit que leur miserable fin, qui luy remit deuant les yeux tous les infortunes aduenus à ses autres enfans, à la memoire desquels, il se trouua tant affligé, que vaincu d'une si longue suite de mal-heurs arriuez, & d'autres à venir qu'il preuoyoit encore, il sortit de la ville de Thebes

Thebes qu'il auoit bastie, & quitta le pays, comme si c'eust esté le malheureux destin du lieu qui le poursuiuoit, non sa desplorable fortune. Apres auoir long-temps erré par les Prouinces estrangeres, il s'arreste en fin en la Sclauonie, & là sur ses vieux ans discourant vn iour avec sa femme Hermione, du destin de leur maison, & des cruels fleaux dont leur vie auoit esté tant de fois trauerfée : Las! dist-il, cét horrible serpent consacré au sanglant Dieu des armées, que ie tué peu apres mon bannissement de Sidon, n'a-il point esté l'occasion des maux que i'ay soufferts ? Ses dérs que ie femay n'ont-elles point esté la piteuse semence d'où font nez mes defastres ? O Dieux ! s'il est ainsi, si c'est le sang de ce Dragon qui eschauffe vostre courroux, & fait roidir le bras de vos vengeances contre moy, faites que pour dernier supplice de la faute que ie fis lors, ie sois maintenant changé en serpent. Il n'eut pas lasché la parole, aussi-tost il sentit son ventre s'estendre en long, sa peau s'endurcir & se couvrir d'escailles, & sa chair noire se marqueter de taches comme bleuës. Il tomba sur le ventre, & ses deux iambes estenduës en pointe se ioignirent ensemble. Le visage luy restoit encore & les bras, quand il les tendit à sa femme, & luy dist en pleurant : Approchez-vous ma femme, femme miserable d'un plus infortuné mary, approchez vous de moy tandis qu'il reste encore quelque chose de moy, touchez ma main cependant qu'elle est main: car ceste forme de serpent qui me couure, luy va faire perdre sa forme. Il eust bien voulu parler dauantage, mais sa langue lors se fendit en deux, qui luy fit perdre la parole, & ne luy laissa autre voix, qu'un sifflet qu'il fait entendre quand il se veut plaindre. Quoy ? s'escria lors Hermione, se battant le sein de la main, hé ! que deuenez-vous Cadmus ? Demeurez tel que vous estiez, cher support de ma vie, & despoüillez ceste monstrieuse figure qui vous desguise si horriblement : Où sont vos pieds ? où sont vos bras & vos espauls ? où est la couleur que vous auiez ? où est la face venerable qui faisoit honorer vostre vieillesse ? Mais que m'arrestay-ie à demander vos membres l'un apres l'autre ? Où estes-vous tout, seul confort de ma misere ? Pourquoi ( cher moitié ) changez-vous sans que ie change aussi ? Nostre fort n'a-il pas tousiours esté commun ? Pourquoi celestes puiffances, qui vous ioüez de

nous, me referuez-vous vn visage que vous ostez à mon mary? Que ne suis-ie serpent, puis que ie suis sa femme? Tandis qu'elle se plaignoit ainsi, il leschoit la bouche à sa femme, se glissoit autour de son col, qu'il auoit accoustumé d'embrasser & luy faisoit mille autres caresses, dont ceux qui estoient là presens s'estoient: mais ils s'effrayerent bien plus, quand ils virent la femme avec vne peau aussi luisante que celle du mary, estre de mesme deuenüe serpent. Il n'y en auoit parauant qu'un, & en vn instant ils furent deux, qui rampans contre terre d'un mouuement esgal, se traîsnerent à pas ondez iusques dans la prochaine forest, où ils vivent paisibles sans craindre & offencer personne: car bien qu'ils ayent perdu leur premiere forme, ils ne perdent point le souuenir de ce qu'ils ont esté, & si ont encore ce contentement pour se consoler en leur affliction, de sçauoir que Bacchus fils d'une de leurs filles, vainqueur des Indiens, s'est fait reconnoistre Dieu parmy eux, & que la Grece honorant sa puissance luy a basti des Temples.

---

### LE SVIET DE LA XVI. FABLE.

*XVI. Fable Persee fils de Iupiter & de Danaë enuoyé par Polidecte contre Meduse qui charmoit les hommes & les eschangeoit en rochers. se porta si dextrement en son entreprise, qu'avec l'aide de Minerue il coupa la teste à ceste beauté charmeresse, du sang de laquelle nasquirent des serpens, & de son ventre sortit le cheual aislé Pegase.*

**I**L n'y auoit ville en Grece, où il ne fust lors adoré, sinon dans Argos, où Acrise descendu de mesme race que luy, ne vouloit point permettre qu'on le reconnust. Acrise seul resistoit à l'establisement de ce nouveau Dieu, & ne pouuoit croire qu'il fust fort de Iupiter, c'estoit vne imposture à son opinion, & imposture encore ce qu'on disoit sa fille Danaë auoir conceu Persee du mesme Iupiter, desguisé en pluye d'or. Il ne se pouuoit persuader qu'une seule goutte de pluye fust entrée dans la tour d'airain où il la tenoit reserrée: toutefois comme la verité le contraignit en fin de croire que Bacchus estoit Dieu, aussi fut-il forcé d'auouer



que sa fille l'auoit fait beau-pere du plus grand des Dieux, & eut occasion de se repentir de n'auoir point recognu Persée pour fils de Iupiter, lors qu'il le veid porter en main l'horrible teste de Meduse, glorieuse despoüille du perilleux combat qu'il auoit entrepris. Ce genereux fils d'un si grand pere apres sa victoire, courant dans l'air laissa couler quelques gouttes de sang de la teste qu'il portoit sur les terres d'Afrique desquelles s'engendrent des serpens: & c'est de là que sont sortis tant de venimeux animaux qui se trouuent en ce pays-là.

## LE SVIET DE LA XVII. FABLE.

*Atlas fils de Iapes & de Climene, auoit esté aduertý par l'Oracle de <sup>XVII. Fable</sup> Themis, de ne loger iamais enfans de Iupiter chez soy, s'il vouloit <sup>expliq. au</sup> conseruer les pommes d'or qu'il auoit en son iardin. A ceste occasion il <sup>chap. 12.</sup> ne voulut point receuoir Persée, qui de despit luy monstra la teste de Meduse, à la veue de laquelle il fut conuertý en montagne, qui porte encore le mesme nom d'Atlas.*

**P**ersée ainsi porté en l'air, fut comme vne nuée poussée par diuers vents dessous diuers climats, tantost près du pôle glacé de l'Ourse, tantost du costé de l'Escreuiffe, ores au Leuant & ores au Couchant, tousiours si esleué que la terre d'en haut ne luy sembloit qu'un point. Il estoit au dessus du Royaume d'Atlas, quand il s'apperceut que le iour s'abbaisant estoit proche de faire place à la nuit, qui fut cause qu'il s'arresta pour y reposer. Il fut trouuer ce puissant Roy du pays, où le Soleil lassé va le soir rafraischir ses cheuaux dans la mer; Roy qui en force & en grandeur de corps passé tous les hommes du monde; Roy qui auoit lors mille troupeaux de brebis par les champs, & autant de bestes à corne; Roy qui dedans ses terres, lesquelles sont les extremités de la terre, auoit des arbres dont les feuilles & le fruiet estoient d'or. Persée donc harassé de sa course, eut recours à ce grand Atlas, & le pria de luy donner le couuert pour la nuit seulement iusques au matin. Si la gloire (luy dist Persée) du genereux sang des ancestres peut quelque chose auprès de vous,

pour attirer vos courtoisies, ie suis fils du maistre des foudres. Et si l'honneur des beaux exploits vous charme dauantage, les miens, dont les peuples s'estont, vous feront d'agreables merueilles, quand ie vous les diray. Obligez-moy, grand Prince, d'une faueur que l'hospitalité vous demande pour moy, & me permettez de reposer en vostre maison. Atlas l'ayant ouï parler, se ressouuint d'un vieil oracle, qui tenoit de la Parnassienne Themis, laquelle luy auoit autresfois dit, qu'un fils de Iupiter viendroit & despoüilleroit ses arbres des pommes d'or qu'ils portoient. La crainte d'une telle perte luy auoit fait entourer le iardin de montagnes fort hautes, au milieu desquelles estoit un horrible dragon, qui auoit tousiours l'œil sur ses riches fruiçts pour les conseruer. Ce thresor-là estoit cause qu'il receuoit fort peu d'estrangers chez soy, & pour ce respect n'y voulut point, aussi loger Persee: il le repoussa assez rudement, comme imposteur, qui se vantoit issu du sang des Dieux, & se vouloit donner un faux renom d'auoir fait quelques valeureux actes. Il le menaça mesmes de le frapper, s'il ne se retiroit, & l'eust frappé, si Persee se sentant le plus foible (car qui pourroit esgaler ses forces aux forces d'Atlas ?) ne luy eust parlé doucement. Il feignit de se retirer, & en se retournant dist à ce peu courtois Prince de la Mauritanie; puis que tu fais si peu d'estat de m'obliger, reçooy donc de moy ce present, & lors de la main gauche il descourit l'espouuentable teste de Meduse, à la veüe de laquelle ce grand Atlas ne fut plus homme, ce fut une montagne, & ne luy resta rié que son nom de tout ce qu'il auoit auparauant. Sa barbe & ses cheueux furent l'épaisse forest qui le couurit; ses bras, & ses espauls furent ces costes, sa teste fut le sommet, & ses os en furent les pierres. Quand les Dieux le virent ainsi changé, ils le firent croistre iusques à une telle hauteur, qu'ils le rendirent l'appuy du Ciel, & des estoilles, faisans reposer sur son dos l'essieu de tous les cercles celestes.

## LE SVIET DE LA XVIII. FABLE.

*Andromede punie pour la presumption de sa mere, qui auoit osé vanter sa beauté, & la preferer à celles de toutes les Nereides, estoit attachée à vn rocher à la mercy d'un monstre marin prest de la deuorer, lors que Persée passa par l'Ethiopie, lequel fut touché d'amour ensemble & de compassion, la voyant en telle extremité. Rany de sa grace, il promit à son pere Cephee, & à Castiopée sa mere de la deliurer pourueu qu'ils voulussent luy donner en mariage. Dequoy estant d'accord entr'eux, il vint à bout de son entreprise en tuant le monstre, puis se voulant lauer mist la teste de Meduse sur des feuilles & sur des petits rochers verts qui naissent dans la mer, lesquels furent aussi tost changez en branches de corail.*

XVIII. Fa-  
ble expl. au  
chap. 11.

**P**ersée reposa donc la nuit chez Atlas malgré luy, & le lendemain voyant vn calme assuré, & qu'Æole auoit enfermé les vents en leur prison, si tost que le portier du iour ( grand maistre qui nous aduertit de ce que nous auons à faire ) eut fait paroistre sa clarté dans le ciel, il remit ses esperons aillez à ses talons, & son espée, courbée en faux à son costé, s'eslança en l'air, & passant par dessus vn nôbre infiny de Prouinces, ne s'arresta point qu'il ne fust en Ethiopie sur les terres du Roy Cephée. Là l'injuste rigueur de Iupiter Hammon, pour deliurer le pays des rauages d'un monstre marin que les Nereides y auoient ietté, auoit fait attacher Andromede à vn rocher, afin que deuorée par ceste furieuse beste, elle fust, sans auoir offensé, punie du mepris & des desdains par lesquels sa mere auoit irrité les Nymphes des eaux. Ceste innocente beauté, liée contre cest escueil, n'eust semblé à Persée qu'une image de marbre, si le doux vent qui souffloit n'eust fait voleter ses cheueux: mais le mouuement de son poil, dans lequel s'esgayoient les Zephirs, luy apprit que ce n'estoit pas vn simple pourtraict, aussi qu'il veid vne eau tiède, que son dueil faisoit couler sur ses iouës. Il n'eut pas ietté la veuë dessus, que sans y penser ses yeux luy porterent du feu au cœur, il demeura comme rany, & si charmé à l'aspect de tant de mer-

ueilles, que peu s'en fallut qu'il ne s'oubliast de battre des aïsses pour se soustenir en l'air. L'enfant aïssé de Venus l'arresta, & l'ayât arresté luy fit dire: Helas ! ce ne sont pas là les cordages, dont ce beau corps deuroit estre enchainné. Les agreables liens, qui ferrét deux amâs embrassez sont les chaisnons desquels (douce enchanteresse des cœurs) vous deuriez estre captiue. Mais, dites moy, ie vous prie, qui vous estes, de quel pays, comment vous vous nommez, & qui est l'inhumaine main qui vous a mis ces fers & aux pieds & aux mains ? Andromede d'abord n'ose respondre, la honte luy ferme la bouche, & la modestie luy eust porté les mains sur le visage si elle ne les eusteuliées. Elle ne peut tesmoigner ses regrets qu'en laschant vn torrent de larmes, elle en arrose le rocher sans rien dire : toutesfois Persée l'importune tant, qu'en fin de crainte qu'il soupçonne en elle quelque crime, elle luy dit, & son nom & celuy de son pays, & luy raconte la vanité des beautez de sa mere. Elle n'en auoit pas encore acheué le discours, quand l'eau fit du bruit, & qu'un grand monstre marin s'auançant couurit vne plaine de mer de l'estenduë de son ventre. La fille toute esperduë s'escrie de frayeur. Elle a son pere exploré, & sa mere presque desesperée aupres d'elle, miserables tous deux, mais moins miserables qu'elle, qui est l'hostie offerte aux courroux des Nymphes marines, pour eux & pour leur pays. Ils ne la secourent que de leur souspirs ; c'est tout l'aide qu'ils luy donnent, & se ioignans contre elle, attendent en pleurant de la voir bien tost la proye de ce monstrueux poisson. Persée, que la veuë d'un si piteux spectacle faisoit mourir de dueil, dist au pere & la mere : Quoy ? vos larmes sont-elles tout le secours qu'elle doit attendre ? Retenez-les vn peu, vous aurez assez de loisir vne autrefois de les esprendre, pensez plutost à la secourir, il ne vous reste plus que fort peu de temps pour le faire. Si ie vous la demandois pour femme, moy qui me puis vanter d'auoir esté conceu du plus grand des Dieux, lequel se forma en or liquide, pour se couler dans la tour où estoit ma mere ? moy qui vainqueur de la Gorgone, coiffée de serpens, ay porté dedans l'air ses despoüilles, & me suis bien osé fier au vol de quelques plumes attachées à mes talons ; si ie vous la demandois, dyie, ie ne doute point que maqualité ne me dônast la prefe-

rence sur tout autre: mais ie desire encore me rendre plus recommandable. Ie veux adiouster aux merites de mon sang & de ma valeur, le merite d'une obligation signalée; ie veux mettre au hazard ma vie pour la sienne, & i'espere que les Dieux favoriseront mon dessein: mais assurez moy donc que ie l'auray pour femme, quand ie l'auray sauuée: Qui est le pere qui eût en telle extremité refusé telles offres. Ils donnent fort volontiers parole à Persée de marier leur fille avec luy, ils l'en prient, & luy promettent pour dot le Royaume d'Ethiopie.

Cependant ceste monstrueuse beste approche tousiours, & n'est pas si loing de l'escueil, qu'un plomb eslançé avec vne fonde ne peust aller iusqu'à elle. Lors Persée que la pitié & l'amour agitoient, frappant du pied en terre s'esleua en l'air, & s'en alla ainsi qu'une ombre voltiger au dessus de la beste, qui s'enfle en le voyant, & anime peu à peu son courroux contre luy, mais elle ne le peut offencer. Tout ainsi qu'un Aigle, quand elle aperçoit le serpent estendu au milieu d'un champ, chauffant son dos iau-ne au Soleil, se iette dessus par derriere, & de peur qu'en se tournant il ne l'offense de ses dents venimeuses, se saisit aussi tost de la teste avec ses griffes aiguës, faisant entrer ses ongles iusqu'à la ceruelle: de mesme Persée d'un vol precipité venant fondre sur le dos du monstre, luy mit son espée iusques aux gardes dans l'espaule droicte. Ce furieux animal au sentiment d'une telle bleffure, de rage fit un sault en l'air, puis s'enfonça dedans l'eau, & s'y bouleuersa avec autant de furie que fait un sangulier épou-uanté du bruit de plusieurs chiens abbayans autour de luy. Il rassa plusieurs fois à se venger avec les dents de celuy qui l'auoit blessé: mais Persée d'un vol leger se destournoit lors qu'il s'auançoit pour le mordre, & cependant cherchoit tousiours sur son dos les endroits où les escailles estoient entr'ouuertes, pour y faire de nouvelles playes, tantost plongeant son espée entre les costes, & tantost donnant sur la queue. Le monstre en fin ietta de rous costez le sang & l'eau ensemble, dont les ailles de Persée furent si mouillées, qu'il ne fit plus estat de voler depuis: mais voyant un escueil, qui de sa pointe passoit les eaux lors quelles estoient calmes, & n'estoit point si haut qu'il ne fust couuert aussi tost que la mer s'enflait tant soit peu, il s'appuya dessus, & tenant le ro-

cher de la main gauche, avec la droite passa encore trois ou quatre fois son espée dans le ventre de la beste. Le riuage retentit de tât d'allegresse, que les voix se firét ouyr iusquesdàs les cieux. Cephée & Cassiopée ravis de ioye saluèrent Persée comme leur gendre, & l'appellerent leur fidelle secours, le seul appuy, le Dieu conseruateur de leur maison. On deslie Andromede, Persée la void marcher deschargée des chaines, qui sembloient parauant l'accuser de quelque crime, & void en elle le cher prix, & la cause du hazard auquel il s'est mis. Cependant il puise de l'eau, dont il laue ses mains victorieuses, & pour empescher que la teste couuerte de serpens, qu'il a laissée sur le grauier, ne soit blessée de la dreté du sable, il estend des feüilles, & sur les feüilles arrange de petits reiettons des tendres arbrisseaux, qui naissent dans la mer, & pose là dessus ceste monstrueuse face de Meduse. Ces tendres reiettons, encores tous viuans & remplis de mouëlle, sentirent aussi-tost la force des serpens, & endurcis au toucher de la teste, leur raneaux & leurs feüilles s'acquirent vne fermeté qu'ils n'auoient iamais eüe. Les Nymphes de la mer s'esmerueillerent, & la merueille leur fit esprouuer en plusieurs autres petites branches, si elles en pourroient faire autant. Elles l'esprouuerent avec le contentement d'un succez tel qu'elles le souhaittoient, & la pluspart de celles qu'elles firent ainsi chäger, elles les ietterent ça & là dans la mer, où elles ont seruy de semence au corail, qui s'est iusqu'icy conserué en ceste nature de s'endurcir en l'air : car les branches sont dessous l'eau souples comme vn ozier, sur l'eau deuiennent dure comme pierre.

---

### LE SVIET DE LA XIX. FABLE.

XIX. Fable  
expliq. au  
chap. 10.

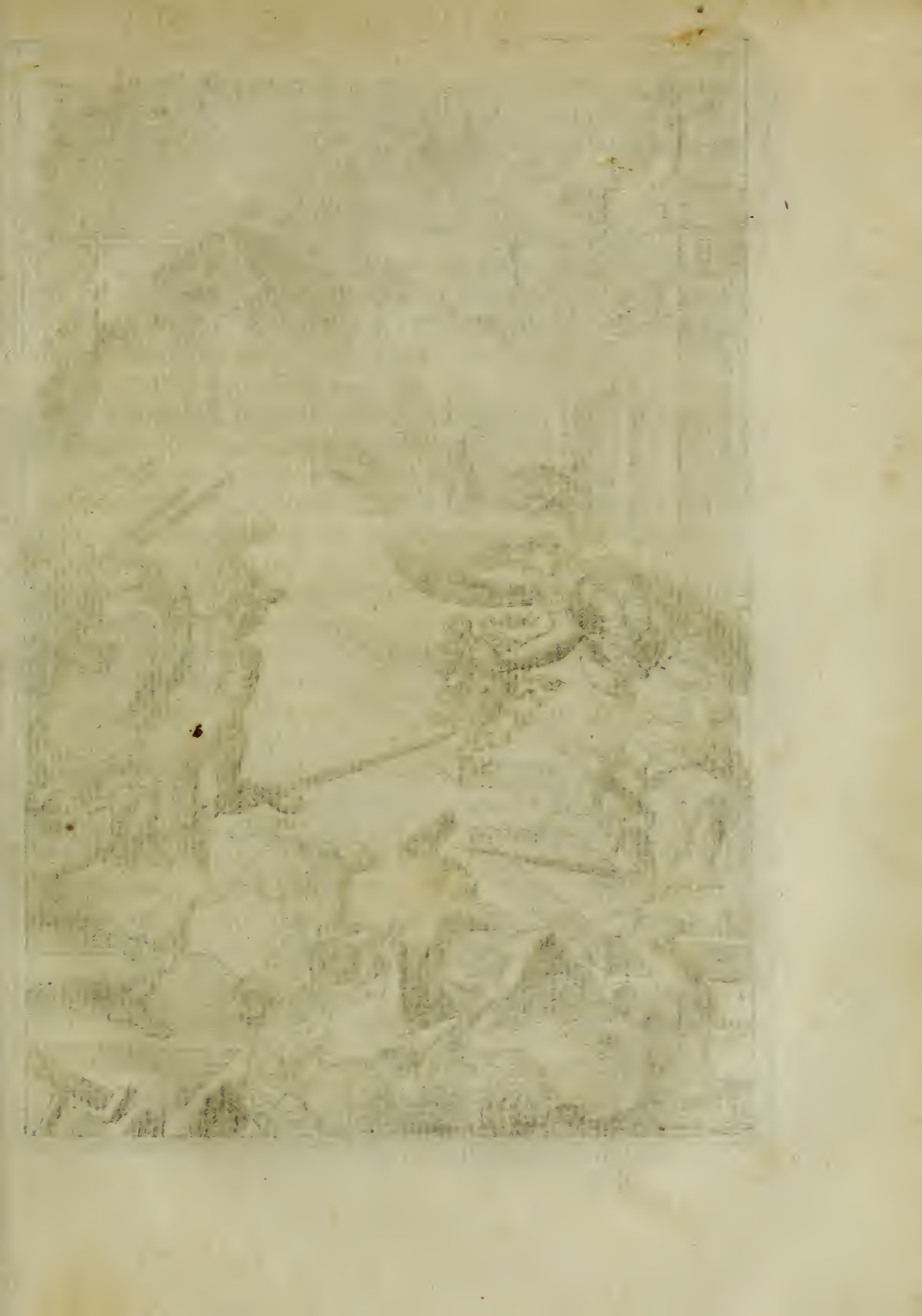
*Meduse pour sa beauté recherchée de plusieurs, ne peut euitier en fin que Neptune ne iouyst des delices de ces embrassemens dedans le Temple de Minerue, dont la Deesse offensée, pour punir celle qui auoit ainsi profané vn lieu qui luy estoit consacré, afin qu'à l'aduenir elle esfroyast plustost ceux qui la verroient, qui de les rendre amoureux d'elle, luy changea les cheueux en serpens. Le Poete en fait faire le conte*

*conte à Persée, discourant avec son beau-pere de ses valeureuses executions.*

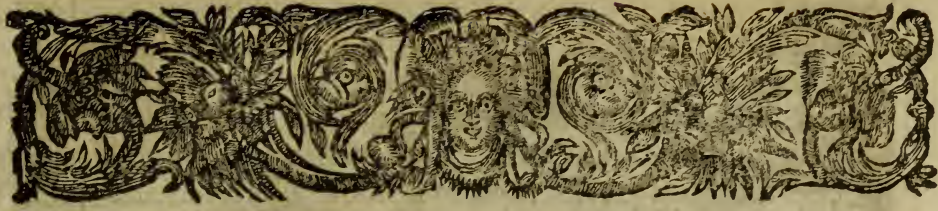
**P**ersée pour rendre graces aux Dieux de l'heureuse victoire qu'il auoit obtenuë sur le monstre, dressa de gazons trois autels, sur lesquels il alluma autant de feux, & sacrifia sur celuy qui estoit à main droicte, vne genice à Pallas, à gauche vn veau à Mercure, & sur l'autel du milieu vn taureau à Iupiter; puis tout ioyeux, fut embrasser Andromede digne & riche loyer de son combat. Le Dieu Nôpcier & le fils de Venus commandent qu'on allume les torches nuptiales, de tous costez on sent l'odeur des parfums qui bruslent, on void par tout des bouquets pendus, & des couronnes de fleurs, on oyt le son des luths & des flustes, ce ne sont que chants d'allegresse, & tous signes heureux d'vne douce resioüissance. Les grandes portes du Palais Royal ouuertes, donnent entree aux galleries, & aux salles de Cephee, ou les tables sont dressées avec vn superbe appareil, pour traicter la noblesse de la Prouince. Le banquet s'y fit, & lors qu'ils eurent tous pris leur repas, & librement esgayé leurs esprits des agreables dons du genereux Bacchus, Persée s'enquit des mœurs, des coustumes, & de l'antiquité du pays. Aquoy Cephée ayant satisfait, luy dist: Mais, braue Persée, faites-nous sçauoir avec combien de peine, & par quels moyens vous coupastes ceste horrible teste, heriffée de serpens. Dans l'enclos du froid Royaume d'Atlas ( dist Persée commençant son discours ) il y a vn lieu renfermé de bonnes murailles, à l'entree duquel demeuroient deux sœurs, filles de Phorque, qui n'auoient qu'vn œil, dont elles se seruoient tour à tour. Je les surpris accortement, car ainsi que l'vne donnoit l'œil à l'autre, presentant ma main, au lieu de celle qui le deuoit receuoir, ie leur déroby, & lors sans empeschement ie me rendis au logis de Meduse la troisième des sœurs, par des chemins cachez, mal-aisez à tenir, & tres-fascheux à cause des forests & des espouventables rochers qui y sont. En passant ie veids plusieurs figures d'hommes & de bestes sauuages, changez en pierre à la veuë de ceste hideuse fille de Phorque. Ce me furent des aduertiffemens pour prendre garde à moy. Je ne la vis qu'atrauers du bouclier que i'auois au bras gauche, & lors que

parlà i'apperçeus qu'un profond sommeil l'auoit assoupie elle & ses serpens ; de court sommeil, ie la fis entrer en un autre plus long, luy ostant la teste de dessus les espaules, du sang de laquelle naquit le cheual aillé Pegase, & son frere Crisaor. Voila le discours qu'il en fit, & adiousta apres les veritables dangers qu'il auoit courus en ses longues courses, sur quelles mers il auoit passé; quelles terres il auoit descouuertes d'enhaut, & de quelles estoilles il s'estoit le plus approché en volant. Le recit de ses auantures estoit si agreable aux oreilles de la compagnie, qu'elle ne se fut iamais lassée de les ouyr: aussi dès qu'il eut finy, un des plus anciens de la troupe luy donna sujet de parler encore, s'enquerant pourquoy l'une de ces trois sœurs auoit des serpens mellez avec ses cheueux. Ce que vous demandez (dist Persee) est à la verité bien digne de memoire, ie vous en feray le conte. Meduse estoit la fille des plus recherchées & plus caressées qui fussent de son temps, c'estoit l'espoir d'autant de seruiteurs qu'il y auoit d'hommes dignes de la voir: car sa face ne pouuoit estre veüe sans estre adoree. Elle n'auoit rien qui ne fust tres-accomply, mais l'ordre de ses cheueux sur tout rauissoit les ames par les yeux; chaque poil estoit un chaisnon, qui auoit un cœur pour esclau. I'ay rencontré des tesmoins ordinaires de ce que ie vous dis, lesquels me l'ont ainsi assuré. Or comme un chacun idolatre de ses perfections, posoit en elle son souuerain bien, Neptune en fut aussi rauy, lequel ne peut nourrir pour elle des flammes inutiles, il voulut contenter ses desirs, & de faict les contenta vne fois dedans le temple de Minerue. Ceste chaste Deesse en eut horreur, ses mains vierges de honte porterent son escu deuant ses yeux: & afin que le crime de son Temple pollü ne demeurast point impuny, elle changea en serpens le poil de Meduse, & pour effrayer ses ennemis, posa de flor's l'image de ceste horrible teste entourée de vipérés, sur le plastron qu'elle a deuant l'estomach.









LE CINQVIESME LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D' O V I D E.

LE SVIET DE LA I. FABLE.

*Cephée deuant que sa fille Andromede eust esté condamnée à estre exposée à ce monstre marin, l'auoit promise à son frere Phinée, lequel fisché de voir qu'un estrangier fust preferé à luy qui estoit proche parent, espousant celle qu'il esperoit & se tenoit comme assure d'auoir un iour pour femme, vint troubler la feste, assisté de plusieurs hommes armez pour le rauir. Il y eut un furieux combat, & plusieurs de costé & d'autre demeurèrent sur la place: toutes-fois Phinée estoit le plus fort, & s'en alloit vainqueur à cause du grand nombre de soldats qu'il auoit avec luy. Ce que Persee recognoissant il eut recours à la teste de Meduse qu'il leua, apres auoir recommandé aux siens de se retirer, & par ce moyen conuertit Phinée en rocher avec tous ceux qui l'assistoyent.*



ANDIS que Persee entretenoit ainsi son beau-pere & la noblesse du pays des merueilles de sa valeur, vn bruit s'esmeut dans le Palais, qui ne ressenoit rien des cris d'allegresse, dont on a accoustumé d'esgayer la solemnité d'une nopce. Mille voix bruyantes s'esleuerent tout à coup, non point pour chanter l'hy-

men d'Andromede, mais comme pour sonner l'alarme. Tout ainsi que la mer, calme auparauant, si tost que le vent se leue, est en vn instant troublée, l'orage enfle en moins de rien l'azur de ses eaux, & fait naistre des montagnes liquides, où peu deuant n'y auoit que des plaines: de mesme en vn moment le tranquille repos de ce paisible banquet fut rompu par vne troupe seditieuse qui se ietta dans la salle, pour rauir la mariée à celuy qui plus que iustement se l'estoit acquise au hazard de sa vie. Phinée temeraire chef de l'entreprise, entra le premier avec vn épieu à la main, & s'adressant à Persée, luy dist: Voicy la main vangeresse de ton impudence, Voicy celui qui te punira du rapt d'une fille que tu luy as desrobée. Il faut que i'aye ta vie imposteur, & que ta mort me rende ma chere Andromede. Ny la legereté de tes plumes, ny ce faux Iupiter changé en or duquel tu te vantes le fils ne te peuuent sauuer. Ainsi qu'il vouloit donner le coup, Cephée se mit au deuant, & luy saisissant le bras s'escria: Que pensez-vous faire mon frere? quelle furie vous pousse à ce sanglant dessein? Sont-ce les graces que vous luy voulez rendre de l'obligation que nous luy auons? Est-ce par sa mort qu'il doit estre recompensé de la vie qu'il a sauuée à ma fille? Est-ce le loyer que vous luy apprestez pour la perilleuse fortune qu'il a couruë? Non, non, ce n'est pas luy qui a frustré vos esperances, & vous a priuë de ma fille que vous vous attendiez despouser. Ce n'est point luy qui vous l'a rauie, c'est l'importune & cruelle puissance des Nereides courroucées contre nous: c'est le cornu Hammon, c'est ce cruel monstre marin qui en deuoit estre repeu. Elle ne fut plus à vous dès l'heure qu'on la luy exposa en proye, l'arrest qui l'adiugea à ceste fiere beste, vous osta tout le droit que vous auiez sur elle, ce sanglant arrest fut la ruine de vos pretensions. Et quoy! seroit-il possible que vous eussiez tant d'inhumanité au cœur, que de lui souhaitter la miserable fin qui la talonnoit, plustost que de la voir entre les bras d'un autre? Nos pleurs ie pense, vous seroient plus agreables, si elle auoit esté deuorée, que n'est le contentement que nous auons de la voir avec celuy qui l'a deliurée. Vous, son oncle & son fiancé auez bien eu le courage si lasche, que de permettre qu'on l'attachast à vn rocher, sans vous y opposer. Vous ne l'auiez point secouruë en telle misere, & semblez offensé qu'un

autre l'ait assistée. Pensez-vous que ce soit pour vous, que son bras indompté l'a tirée d'entre les bras de la mort? Il a combattu, & vous aurez le prix de sa victoire? Non, non, si vous l'eussiez assez prifée, vous fussiez allé l'arracher de l'escueil sur lequel on l'auoit enchainée. Persée se l'est acquise, vous l'en deuez laisser iouyr, c'est par son moyen que i'ay l'heur d'auoir encor vne fille, ma promesse & sa valeur luy ont donnée. Ne vous imaginez point d'auoir esté mesprisé: ce n'est point à vous, c'est au sort pitoyable d'Andromede, c'est à la mort de ma fille que ie l'ay preferé. Phinée demeura sans repartie à telles remonstrances, & resolu de n'y respondre que de la main, regarda de trauers Cephée, aussi bié que Persée, en doute lequel des deux il chargeroit, puis lâcha vn coup, avec autât de force que la colere lui en donnoit, sur Persée qu'il ne blessa point, car le iauelot n'entra que dans son siege, d'où Persée sauta en bas, & du mesme dard qu'il renuoya, alloit trauerfer Phinée, s'il ne se fust destourné en se iettant derriere l'autel, autel qui seruit indignement d'azile à sa meschanceté. Toutesfois l'effort de Persée ne fut pas vain, car son traict manquant de frapper Phinée alla donner droit dans le front de Rhoète, lequel tombant à la renuerse quand on luy eut tiré le fer de la teste, se bouleuerfa de telle façon qu'en se tourmentant il fit iaillir du sang en plusieurs endroits de sa table. Et ce fut lors que ce peuple assemblé alluma tous les feux de la colere, ce fut lors que les traicts vollèrent par la sale: lors il y en eut qui osèrent bié crier, qu'il falloit enséble massacrer le gendre & le beau-pere: mais Cephée estoit desia sorty de la maison, apres auoir pris à tesmoins les Dieux tutelaires des droicts de l'hospitalité, la Iustice, & la Foy, du regret qui le tourmentoit de voir vn tel trouble arriuer sans qu'il y peust mettre ordre. Tandis la guerriere Pallas prenoit bien garde que son frere Persée n'eust mal, elle le couuroit tousiours de son plastron, luy augmentoit à toute heure la force & le courage. Il y auoit à la suite de Phinée vn Atys Indien, que la Nymphe Limniace, à ce qu'on dit, auoit enfanté dans les eaux du Gange. Ce ieune homme, qui n'auoit pour le plus que seize ans infiniment beau de visage, n'oublloit pas à releuer ceste beauté en se parant de riches habits. Vestu d'vne robbe de pourpre, bordée de frange d'or, il portoit vn col-

lier doré, & auoit ordinairement son poil frizé, tout humide d'onguent parfumé. Il estoit fort adroit à ietter vn dard de si loin que ce fust, mais beaucoup plus à tirer vne fiesche. Desia il auoit descoché plusieurs traiçts, quand Persee voyant qu'il bandoit son arc, prit vn tison ardent au milieu du foyer, dont il luy escrafa le visage. L'Assyrien Licabas son intime amy & son fidelle compagnon, l'apperceut par terre souillant sa face dans son sang, & desia proche de rendre la vie aux douleurs de sa blesseure, il le regretta, puis se saisit de l'arc qu'en tombant il auoit laissé bandé, & dist à Persee: C'est moy qu'il faut maintenant que tu combattes, ne te persuades pas de porter loing le contentement d'auoir vaincū vn enfant; sa mort ta plus chargé d'enuie que de gloire. Il n'en auoit pas encore tant dit, qu'il tira sur Persee, mais il ne donna que dedans sa robbe, où le traiçt demeura pendu. S'il manqua Persee, Persee ne le manqua pas, il leua son espee, glorieuse du meurtre de Meduse, & la plongea dans le sein de Licabas, lequel tombé, ietta encore ses yeux, desia errans dedans les ombres de la mort, d'vn costé & d'autre pour voir ou estoit Atys, & s'estant appuyé sur luy, porta dans les enfers la douce consolation, d'estre mort aupres de celuy qu'il aymoit le plus en ce monde. Phorbas fils de Methion & Amphimedon s'auançans en furie pour se ietter sur Persee, tomberent tous deux ensemble, si glissante estoit la salle, où le sang couloit de tous costez. Ils pensoient se releuer, mais ils en furent empeschez par vn coup qui les perça tous deux, l'vn à la gorge, & l'autre dans le flanc. Erithé fils d'Actor, qui portoit vne hache large fut le premier qui se presenta apres deuant Persee pour receuoir non pas vn coup de coutelas, mais d'vn grād pot au vin, dont Persee l'assomma, & luy fit tout à l'heure rendre l'ame avec le sang, qu'il vomit par la bouche. Il mit encore par terre Polydemon, qui estoit de la race de la Royne Semiramis, Abaris, Licete, Helice avec ses grands cheueux, Phlegias & Clyte: bref en renuersa tant qu'il ne pouuoit marcher par la salle, sinon sur des corps morts. Iamais Phinee n'osa l'attaquer de près, il luy ietta biē vn iauelot, mais par hazard au lieu de blesser Persee, il blessa Idas, qui n'auoit point pris de party en ceste guerre domestique, & n'estoit là que cōme neutre pour y mettre la paix. Le pauvre Idas demy-mort, en regardant de trauers ce fediteux

Phinée, tira de son sein le trait qui le perçoit, & s'en alloit en rendre autant qu'il en auoit receu à celuy qui trop indiscrettement s'estoit rendu son ennemy, mais le cœur luy faillant avec la force, il tomba sans s'estre vengé. Là mesme par Climene fut tué Odite, le plus grand de tout le Royaume apres Cephée, Protenor frappa Hipsee, & Hipsee Lincide. Au milieu de la foule estoit le vieil Emathion, lequel n'estant pas en âge de manier les armes combattoit de la langue tant qu'il pouuoit l'insolence & la cruauté de Phinée, & detestoit l'iniuste dessein de ses armes. Ce bon vieillard le plus homme de bien & le plus craignant Dieu qui fut de son temps, estoit appuyé sur l'autel, quand Cromis le vint assaillir par derriere & luy coupa la teste, qui tomba sur le sacré brasier des sacrifices. Il lascha demy-mort quelques paroles pleines d'execrations, puis rendit l'ame comme victime au milieu du feu. Broteas & Ammon freres iumeaux, tous deux braues & vaillans pour se battre à coups de poing, firent ioug sous le tranchant de l'espee de Phinée, & avec eux Alphite prestre de Ceres, auquel la bandelette blanche, dont il auoit la teste serrée, ne seruit de rien contre la violence de la mort. Il fut mis par terre : & toy aussi pauvre fils de Iapet, qui n'estoit pas là pour te battre, mais pour vn doux exercice de paix, & pour réjouyr l'assemblée en la charmant des accens de ta voix mariee aux accords de ton luth, tu n'auois autres armes en main que ton instrument enchanteur, & toutefois Pettale te planta son poignard dans la teste, & se mocquant de toy, te dist : Va chanter le reste aux ombres d'enfer. Tes doigts montans toucherent encore les cordes de ta lyre, & tient-on que par hazard ce furent les accords d'une triste chanson, qu'ils firent resonner, comme plaignans ta mort, qui ne demeura pas impunie : car Licormas prist la barre qui estoit au costé droit de la porte, dont il donna si grand coup sur la teste au cruel bourreau de ta vie, qu'il l'assomma sur la place, & le fit tomber chancelant, ainsi qu'un taureau que l'on sacrifie. Pellate cependant essayoit de tirer l'autre barre : mais ainsi qu'il s'y efforçoit, Corite d'un dard luy perça la main & l'attacha contre la porte, puis Abas luy donna dans le costé, & mourut ainsi tout debout, soustenu de la main que ceste fleche retenoit cloüée contre le bois. Menalée partisan de Persee y fut

aussi tué avec Dorilas, qu'on tenoit pour le plus grand terrien de la Lybie, & le plus riche en grains qui fust en tout ce pays-là. Il receut vn coup mortel dans l'aine, de la main d'Halcyonée, qu'il le voyant sangloter & rouler les yeux dans la teste, luy dist: Voila ce qui te reste de tant d'arpens de terre que tu as possédez, il ne t'en demeurera rien que ce peu que ta charogne couvre. Ainsi ce superbe vainqueur triomphoit de ce riche vaincu, lors que Persee vengeur du sang des siens, luy donna d'vne picque dans le nez, qui trauersa iusques au cerueau, & fit sortir la pointe par derriere. De là suiuant l'heureuse fortune de sa main, il mit par terre deux freres de deux diuers coups, Clytie eut les deux cuisses percées, & Dane fut frappé d'vn iauelot dans la bouche. Sur la place mesme tomberent morts Celadon, Astrée fils d'vn pere incogneu, & d'vne femme de la Palestine. Æthion lequel autrefois auoit bien sçeu preuoir les choses à venir, mais à ceste heure là ne sçeut pas presager son malheur, Coriste escuyer du Roy, le parricide Agytte meurtrier de son propre pere, & plusieurs autres encore, qui avec ceux-là esprouerent la force du bras de Persee. Il en terrasse vne infinité, & s'il luy reste plus d'ennemis à combattre qu'il n'y en a de vaincus. Tous n'en veulent qu'à luy, ils ne tendent qu'à sa ruine, aussi l'environnent-ils de tous costez en grand nombre, obstinez en vn party ennemy du merite & de la foy. C'est en vain que la cause de Persee est autorisée de la pieté de son beau-pere, en vain sa belle-mere & sa nouvelle espouse le fauorisent, & par leurs pleurs tesmoignent leurs regrets: c'est en vain qu'elles crient contre ce seditieux Phinée, car leurs cris ne sont point ouys, le cliquetis des armes, les voix sanglottantes de ceux qui meurent, & les furieux mouuemens de Bellonne, qui noye tout de sang, ne permettent pas qu'on s'arreste aux cris & aux plaintes des femmes. Phinée suiuy de mille hommes armez pressé de tout costez Persee, l'orage d'vne gresle n'est pas si espais, que celuy des flesches qui vollent autour de luy. Elles assiegent ses deux flancs, passent deuant ses yeux, & siffient sans cesse à ses oreilles. Pour s'asseurer du derriere, il se range cōtre vn pillier, & soustient par deuât l'effort de ses ennemis. Molphée à gauche & Ethemon à droicte le tiennent de si près, qu'il ne sçait sur lequel plustost auoir l'œil. Tout



ainsi qu'une Tygresse espoingonne de la faim, lors qu'elle entend en diuers endroits de la vallée le mugissement de diuers troupeaux de bestial, ne sçait sur lequel des deux se ietter, bien qu'elle brusle de se ruër, ou sur l'un ou sur l'autre : de mesme Persee demeure en doute quelque téps, puis permettât tout d'un coup à sa main de rompre le doute, se deffait de Molphée en le blesant à la cuisse. Il se contenta de luy auoir donné ce coup là, pour l'esloigner, n'ayant pas le temps de luy faire dauantage de mal, à cause d'Ethemô qui d'autre costé le pressant, le voulut fraper sur la teste, mais la furie qui l'esbloüissoit fit qu'il donna contre le pilier si rudement que son espée rompit, & la pointe retournant de la pierre, se vint planter par hazard à la gorge de son maistre : toutefois ce n'estoit pas pour le faire mourir, si Persee en luy eust encore fait sentir le tranchant du coutelas qu'il auoit en main.

Ce valeureux fils de Iupiter fait vne resisance qui surpasse presque la creance, mais plus il massacre d'ennemis, plus ils croissent ; sa valeur à peine peut plus resister au grand nombre, & la force semble se deuoir rendre en fin maistresse de son courage. La crainte qu'il en a, le contraint d'auoir recours à son ancienne ennemie, pour dompter ses ennemis, & criant tout haut à ceux de son party, qu'ils ne tournent point la veüe de son costé leue la teste de Meduse, dont Thessale esprouua la force le premier. Ce superbe Thessale s'en mocquoit, & disant à Persee : Il faut que tu en cherches d'autres que moy, qui s'estonnent de tes miracles, auoit la main leuée pour luy darder vn iauelot, mais le iauelot ne partit pas de sa main, il demeura en ceste posture, vraye statuë de pierre sans mouuement & sans ame. Ampix en mesme instant voulut frapper le courageux fils de Lincée, & son bras roidi ne se peut mouuoir ny d'un costé ny d'autre. Vn peu apres Nilée qui à faux se vantoit d'estre né du grand Nil d'Egypte, & pour donner couleur à son mensonge auoit les sept emboucheures grauées en or & en argent sur le bouclier qu'il portoit, s'auançant pour dire à Persee : Voy là dessus de quels ancestres ie suis fort, & receuant vn coup mortel de ma main, reçoys ceste consolation en mourant, d'auoir esté tué par l'un des plus braues & plus genereux qui fust en la meslée, où tu a perdu la vie. Sa voix se perdit en disant cela, & demeura la bouche ouuerte.

comme s'il eust voulu encore parler, mais il n'auoit plus ny vie, ny parole. Erix voyant ses compagnons changer de face : Ha! ce n'est, leur dist-il, qu'à faute de courage que vous pallissez ainsi, ce n'est point Meduse qui vous transite, c'est la peur qui vous glace le cœur, suiuez moy sans rien craindre, & nous mettrons aisément à bas ce Persée, qui n'a plus d'autres armes que sa magie. Il s'alloit auancer au combat, mais ses pas furent retenus avec sa voix, & son corps endurci demeura roide sur la place en forme d'homme armé. Ce fut à bon droit, & comme ils l'auoient merité que ceux-là furent ainsi punis : mais Aconthée, qui combattoit pour le iuste party de Persée, ayant ietté la veuë sur Meduse, par mesgarde tomba en mesme accidēt qu'eux, sur lequel Astyage, à l'instāt mesme qu'il se changeoit en rocher, deschargea vn coup d'espée, pensant qu'il fut en vie, & l'espée rendant vn son aigu sur la pierre, rendit Astyage tout estonné, & d'vn estonnement qui dura tousiours, car estant deuenu roche comme l'autre, sa face de pierre retint des traits, qu'vn homme qui admire quelque chose, a peints sur le visage. Cene seroit iamais fait de nommer tous ceux du vulgaire, qui ressentirent la secrette vertu du chef de Meduse, ils estoient bien encore deux cens les armes à la main, qui furent tous conuertis en rocher à la veuë de ce poil de viperes. Lors par force Phinée se repentit d'auoir entrepris vne si iuste guerre, il ne voyoit autour de soy que vaines idoles, desquelles il n'estoit point secouru, c'estoient des images qui representoient bien ses soldats, mais elle n'auoient point de sentiment, elles ne s'esmouuoient point à sa parole, & aussi peu à son toucher; luy seul des siens restoit en vie, qu'eust-il peu faire seul? Il posa dōc les armes pour recourir aux prieres, & tendāt les bras à Persée détourna la veuë de luy, de crainte de perdre la vie en la demandāt: Las, dit-il, vous estes vainqueur Persée, ne perdez pas la gloire de sauuer vostre vaincu, retirez ce monstre qui charme les corps, retirez-le ie vous prie, ce n'est point vne haïne conceuë cōtre vous, ny l'ambitieux desir de regner, qui me firent prendre les armes, c'est l'amour d'vne fille promise qui me les mit en main. Si les merites de vostre valeur employée pour elle, rendoit vostre party favorable, le temps estoit pour moy, car la promesse, qui m'en a esté faite, est bien auparauant le vostre. Je n'ay point

de regret pourtant de vous en quitter le droict, braue & vaillant Perſée, ie ne vous demande que la iouiſſance libre de l'air que ie respire, iouiſſez du reſte, ie ne vous l'enuieray point, & recueillez, heureux, le doux fruit de mes eſperances. Telles prieres ſortoient de ſa bouche, & ſes yeux n'oſoient regarder celui auquel il les faiſoit. Comment laſche Phinée (luy diſt le vaillant fils de Danaé) eſt-ce la qu'eſt reduite l'inſolence de tes menaces? Quoy, les glaces d'une honteuſe crainte ont-elles tellement eſtouflé le feu de ton orgueil, que tu puiffes te laiſſer aller à demander la vie? C'eſt une obligation que recherchent les ames couiardes : mais puis que i'en ay le pouuoir, & que tu le deſires, ie veux obliger ta lâcheté. Bannis de toy la peur qui te bourrelle, mon eſpee ne ſera point teinte de ton ſang, tu demeureras ſur pieds, & pluſieurs ſiecles à venir te verront encore dâs la maiſon de celui que tu as ſouhaitté pour beau-pere, afin que ma femme, autrefois ta fiancée, ait au moins le contentement de te rencontrer ſouuent deuant ſoy. Cela dit, il tourna ſa Meduſe du coſté des yeux de Phinée, qui taſcha bien encore de les en deſtourner, mais ils furent pluſtoſt endurcis qu'il n'eut regardé autre part. La crainte demeura peinte ſur ſa face de cailloux, avec l'humble maintien d'une perſonne ſuppliante, & ſes mains abbaiffées en s'eſtendant toutes roides, ſemblerent encor demander la vie à Perſée.

---

## LE SVIET DE LA II. FABLE.

*Perſée apres ſa victoire s'en alla en Argos avec ſa femme, où il eſchangea auſſi en rocher Pretus, qui auoit deſpouillé Acrife, ſon grand pere, de ſon Royaume. Il remit Acrife, encore que ſa cruauté l'eust rendu indigne de receuoir telle faueur de ſon petit fils, car il l'auoit autrefois expoſé ſur mer dans une corbeille avec ſa mere Danaé, à la mercy des vagues & des vents.*

**P**erſée victorieux apres s'eſtre vengé de Phinée mena Andromede au Royaume de ſon grand-pere Acrife, Royaume qu'Acrife ne poſſedoit pas alors pourtant, car ſon frere Pretus l'en

auoit chassé. Là ce genereux fils de Iupiter oubliât la cruauté avec laquelle luy & sa mere auoient esté exposez sur la mer, vengea Acrise, & le remit en ses estats, par la mort de Pretus, qui ne peüt esuiter les forces charmeresses de Meduse, quelque resistance qu'il fist dans les tours qu'il auoit tyranniquement occupées.

### LES VIET DE LA III. FABLE.

*Polydecte Roy de l'Isle de Seriphe, où aborda Persee avec Danaë, enfermez dans vne corbeille, pour esloigner le fils, afin de iouyr plus librement de la mere, enuoya Persee à la conqueste de la teste de Meduse, laquelle il trancha avec l'aide de Minerue, & l'apporta à ce Polydecte, qui ne pouuant croire que cela fust vray sans la voir, veid à son malheur la teste, & fut conuerty en rocher.*

**T**V entends toutes ces végeances-là, Polydecte, petit Roytelet de Seriphe, & ne laisses point pourtant de continuer la haine mortelle que tu as conceuë cõtre Persée, ny sa ieune vertu éprouuee au milieu de tant de trauaux, ny tous les maux qu'il a soufferts ne peuuent amollir ton cœur, tu demeure insensible à la compassion, & ton iniuste courroux ne trouue point de fin. Ialoux de sa valeur tu tasches d'offusquer le lustre de sa gloire, tu dis que c'est vn imposteur, que iamais il ne trancha la teste à Meduse, & que ce sont des fables tout ce qu'il en veut faire croire. Tu le dis en sa presence mesme, & luy te dist, qu'il t'en rendroit vn tesmoignage assure; il aduertit tous ceux de la compagnie de fermer les yeux, & alors te monstra le chef de la Gorgone, chef à la veuë duquel tu perdis la veuë, & ton corps espuisé de sang, deuint pierre.

### LES VIET DE LA IV. FABLE.

*3V. Fable  
expliq. au  
chap. 2.*

*Les Muses s'en allans au mont Parnasse furent surprises d'une grosse pluye, qui les fit retirer chez Pyrenée, lequel ne les voulut apres laisser sortir, mais s'efforça de violer leur chasteté, tellement que pour*

*sortir de son chasteau où il les tenoit enfermées, elles furent contraintes de prendre des aisles, & se sauuer comme oyseaux dedans l'air. Pirenée les voulut suiure, mais il ne se trouua pas aislé comme elles, qui fut cause qu'il tomba & se tua.*

**L**A guerriere Pallas auoit tousiours iusques-là assisté son frère Perfée, mais elle le laissa dans Seriphe, & couuerte d'un nuage passant à main droite de Cythne & de Cyare, trauerfa la mer à l'endroit qu'elle iugea plus à propos pour accourcir son chemin, & par Thebes se rēdit sur les vierges sommets d'Helicō, où elle parla ainsi aux doctes Sœurs qui y font leur demeure: sçauantes filles de Memoire, le bruit qui court d'une nouvelle fontaine, née du coup qu'un cheual aislé a donné, en frappant du pied contre terre, est cause que ie suis venuë icy, desireuse de voir ceste source miraculeuse. J'ay veu naistre le cheual du sang de Meduse, ce me sera un contentemēt d'auoir encore la veuë du merueilleux effect de son pied. Vranie qui la reçeut respondit: Pour quelque occasion que ce soit, sage fille de Iupiter, que vous honoriez ce lieu-cy de vostre presence, elle ne nous peut estre que tres-agreable. Il est vray, nous auons une fontaine dont la naissance n'est pas moins admirable que nouvelle, voyez-en l'eau (ce disant elle luy monstra) c'est le pied de Pegase qui a engendré la source sacrée d'où fort ce liquide cristal. Pallas estōnée d'une telle merueille demeura quelque temps comme rauie, ayāt les yeux fichez sur ces eaux, filles de la corne d'un cheual aislé: puis se retournant visita les lieux sacrez de ceste ancienne forest d'Helicon, les antres, & les tapis verts, esmaillez d'un million de diuerses fleurs, dont la terre est couuerte: elle honnora de mille loüanges les doux exercices des Muses, vanta tant de commoditez qu'elle recognoissoit en leur agreable sejour, & autant pour le lieu que pour la douceur de leur vie, les appella plusieurs fois heureuses. Surquoy vne de ces neuf doctes Sœurs repliqua, Venerable Déesse, qui eussiez, ie masseure, accreu sur ce mont nostre troupe, si vostre vertu ne vous eust portée au soin de plus grandes affaires, vostre bouche n'a prononcé que la verité mesme: ce n'est pas sans raison que vous approuuez nos arts & le lieu de nostre demeure. Nostre vie est heureuse, & nostre

condition assez agreable, si nous estions en assurance. Mais quoy? le vice s'est acquis tant de pouuoir au môde, qu'il n'y a rien au iour d'huy qui ne soit violé. Les filles ne viuent qu'en crainte. En quelle feureté pensez-vous que nous soyons! Nous auons tousiours le detestable Pirenée deuant les yeux, & le souuenir de la perfidie nous fait trembler à toute heure. Pour moy ie ne suis pas encore bien reuenue à moy depuis l'affront qu'il nous voulut faire. Ce traistre, par la force de ses tyranniques armes assisté de quelques troupes de Trace auoit enuahy Daulius, avec la Phocide, qu'il tenoit sous son iniuste puissance, lors que nous y passasmes, vn iour que nous allions au mont Parnasse. Il nous descouurit en chemin, & recogneut bien qui nous estions, car il nous salua, & avec vn visage, desguisé du fard de la feintise, nous fit en apparence autant d'honneur qu'il sembloit nous en pouuoir rédre: l'air chargé d'humides vapeurs faisoit fondre vne grosse pluye qui nous incommodoit infiniment. Ne vous plaist-il pas, nous dist-il, de vous mettre à couuert dans ma maison? Ne desdaignez pas de vous y retirer, doctes Déeses: on a bien souuent veu des Dieux prendre de moindre logis que le mien. Son honnesteté simulée, & l'orage des eaux firent, que nous luy accordasmes ce qu'il desiroit, & entrasmes dans son logis. Cependant la pluye cessa, les froids Aquilons chasserent les humides vents du Midy, & dissipans l'obscurité des nuées rendirent l'air si serain qu'il nous prit enuie de nous en aller: mais au lieu de nous laisser sortir, nous ferme la porte, & poussé d'vne rage amoureuse entreprit de violer la chaste fermeté de nos vœux. Pour éuiter sa violence, n'ayans que l'air libre, nous nous reuestismes de plumes, & portées sur des aisles en forme d'oyseaux sortismes de chez luy. Il nous voulut suiure, se persuadant qu'il en atteindroit quelquvne de nous, & pour ce faire monta au haut de sa tour, d'ou le pauvre sot en pensant voler se precipita, & par sa cheute se froissa de telle façon tout le corps qu'il mourut sur la place, & fit boire son traistre & infidelle sang à la terre qui en fut teinte.

## LE SVIET DE LA V. FABLE.

*Pierre Roy de Macedoine eut neuf filles, qui furent si outreuidées que d'oser deffier les Muses à chanter, elles entrerent en lice à qui feroit le mieux : mais ces trop indiscrettes filles ne gagnerent rien, sinon qu'après auoir esté honteusement vaincues, elles furent conuerties en Pies. Le Poete met les chansons que les vnes & les autres chanterent, qui sont toutes pleines de Metamorphoses.*

v. Fable  
exp. c. 3.

**T**Andis que la Muse discouroit, le bruit d'un battement d'aisles fut ouy en l'air avec plusieurs voix, descendantes des plus hautes branches des arbres, qui sembloient saluer la cōpagnie. Pallas regarde en haut, s'enquiert d'où viennent ces paroles-là, & croit que ce soient voix humaines, toutesfois ce n'estoit que le iargon de neuf pies, lesquelles se plaignoient de leur infortune. Elle s'arresterent sur vn arbre à gazouiller, qui fut cause que la Muse raconta leur changement à Pallas, estonnée de les ouyr, & commença ainsi l'histoire de leur deffy. Il n'y a pas long-temps aussi que celles-cy, honteusement vaincuës par leur temerité, accreurent le nombre des oyseaux, c'estoient les filles de Pierre & d'Anipe, qui se virent neuf toutes grandes, & assez accomplies, si leurs perfections n'eussent esté accompagnées de trop de presomption. L'orgueil leur enfla tellement le courage, que pour nous deffier elles prindrent bien la peine de trauerfer la Theffalie, & tant de villes qu'il y a dans la Grece, vindrent iusqu'icy, & à leur arriuée ne craignirent point de nous attaquer ainsi ; Vous auez trop long-temps abusé l'ignorance des peuples grossiers de la vaine douceur de vos chansons, cessez de l'entreprendre désormais, Déesses Thespiennes, si vous auez du courage, il faut que vous entriez en lice avec nous. Vous possédez vn honneur que nous voulons vous debattre, ie m'asseure qu'à chanter & à bien dire, vous ne l'emporterez point. Vostre nombre est esgal au nostre, nous sommes neuf, qui en sçauoir ne vous voulons rien ceder, où il faut que vaincuës vous nous quittiez la fontaine Hippocrene, & celle d'Aganippe, ou nous vous quitterons les

forests d'Emathie, & nous retirerons sur les montagnes chenuës de Macedoine. Prenons quelques Nymphes pour iuger qui fera le mieux. C'estoit vne honte à nous de nous abbaïsser tant que de nous mettre du pair avec elle, mais de refuser aussi le cartel nous iugeasmes que c'eust esté encore chose plus honteuse. Nous esleusmes donc des Nymphes pour arbitres de nostre différent, qui iurerent par la source venerable de leurs fleuves, que sans passion elles iugeroient du merite des vnes & des autres, puis s'affirent sur le rocher pour entendre à leur aise nos diuerses chansons. Lors vne de ces indiscrettes filles, sans aduiser qui deuoit commencer, se mit à chanter les assauts des Geans, pour enuahir les cieux. Au desauantage des Dieux elle donna milles faulxes loüanges à ces impies enfans de la terre, dist que la monstrueuse grandeur de Typhée espouuenta de telle façon les habitans des cieux, que sans s'oser deffendre, ils prindrent la fuitte, & n'eurent iamais l'assurance de tourner visage, iusqu'à ce que lassez ils arriuerent en Egypte, où le Nil fend ses eaux vagabondes en sept bras. Que Typhée les poursuiuant se trouua aussi là, & que de peur ne pouuans plus courir ils se cachèrent sous la forme mensongere de quelques animaux, esquels ils se desguisèrent. Iupiter prit la peau d'un Belier, qui est cause qu'en Lybie on adore encore Iupiter Ammon avec des cornes: Appollon se changea en corbeau, Bacchus en bouc, Diane en chat, Iunon en vache, Mercure en cygogne, & Venus couurit ses beautez des escailles d'un poisson.

Quand elle eut d'une voix mariée aux accords de son luth, chanté ces vers scandaleux, on nous dist que c'estoit à nous de faire paroistre ce que nous sçauions: mais peut-estre, sage Déesse, n'avez-vous pas le loisir d'arrester icy d'auantage, pour Jouyr les vers que nous chantasmes. Non, non, repartit Pallas, ne craignez point de me reciter par ordre toutes vos chansons, & disant cela elle s'assit à l'ombre d'un buisson. Nous ne voulusmes pas, dist lors la Muse, parler toutes, Caliope seule d'entre-nous entreprit la deffence de nostre party, & se leuant avec son poil lié de fueilles de lierre, apres auoir accordé les cordes plaintiues de son luth, leur fit dire ces vers.



## LE SVIET DE LA VI. FABLE.

*Venus fuschée que Proserpine à l'imitation de Diane vouloit demeurer fille, en rendit Pluton si amoureux qu'il l'enleua dans son chariot, ainsi qu'elle cueilloit des fleurs autour du mont Erhna. L'ayant rauie il rencontra la Nimphe Cyane qui le voulut retarder par prieres qu'elle luy faisoit de laisser Proserpine, mais luy despité d'estre la retenu contre son gré fit entr'ouvir la terre là mesme où il estoit, sans aller plus auant, & par l'ouuerture qu'il fit entra dans son Royaume des Enfers. Pour punition Cyane qui l'auoit osé retarder fut conuertie en vne fontaine, qui porte encore son nom.*

*Vl. Fable  
expliq. au  
chap. 3. & 6.*

**C**Eres la premiere a d'vn coultre tranchant rompu les mottes de la terre, elle nous a donné les bleds, dons nourriciers qui soustiennent les hommes, & nous a aussi donné les loix qui policent & reiglent nostre vie. Tous les biens que nous auons nous les tenons d'elle, c'est donc bien la raison que nous chantions ses loiiâges. Je regrette que ma poësie ne soit digne de sa grandeur, car à la verité c'est vne Deesse qui merite qu'on luy chante quelque beau vers. Quand les Geans qui oserent planter des eschelles contre les Cieux, renuersez par la foudre de Iupiter, eurent esté enterrez dans la Sicile, Typhée le plus fort, & aussi le plus outrecuidé de tous, essaya plusieurs fois de se releuer, pour recommencer encore la guerre, & quoy que sa main droicte fut enseuelie sous la pesante masse du mont Pelore, la gauche sous les costes du Pachin, ses cuisses sous les montagnes de Lilibée, & sa teste sous le Mont-gibel, où il souspire encore fans cesse, & avec ses souspirs bruslâs iette des flames par la bouche, il s'efforca pourtant de renuerser les villes & les hautes montagnes, qui couuroient son corps, & fit de tels efforts que la terre en trembla plusieurs fois, & donna l'effroy à Pluton qui eut crainte qu'elle ne s'ouurist, & faisant iour aux Enfers n'espouuentaist les ombres, hostesses de son Royaume tenebreux. Ce triste Prince des morts, soigneux de pouruoir à vn tel danger, estoit fortly de son noir Empire, monté sur vn cha-

riot tiré de quatre cheuaux noirs, auoit visité les fondemens de la Sicile, recogneu que tout y estoit assurez, & s'estoit par ce moyen guery de l'apprehension qu'il auoit eue, quand Venus du haut des sommets d'Erice, l'aperceut qu'il se promenoit. Elle embrasse son fils aislé, & le ferrant d'un bras qui le coniueroit, luy dist : Mon fils, mon seul appuy, ma force, & ma puissance, preste ta main à ta mere, arme toy, petit Archerot, de ces traits indomptables, aufquels rien ne fait resistance, & descoche vn des plus aigus dans le cœur de ce morne Dieu, à qui le dernier / fort des trois sceptres du monde est escheu en partage. Tes flesches victorieuses triomphent des diuinitez, hostesses du ciel, & des foudres de Iupiter mesme. Les humides puissances des eaux ressentent dans la mer le feu de ton brandon, & le trident de Neptune leur souuerain n'empêche pas qu'il ne te recognoisse son vainqueur. Leurs couronnes releuent des loix de tó carquois, il n'y a que les seuls Enfers, où elles ne sont point recognuës. Pourquoi est-ce que les ombres de là bas ne te font point hommage ? Que ne pense-tu à les conquerir, & de leur conqueste accroistre ton Empire, & celuy de ta mere ? Il n'y va pas de peu, il s'agit de la troisieme part du monde. Si tu ne prens garde à te maintenir, peu à peu l'on perdra la crainte de tes feus. Ne vois-tu pas comment on nous mesprise desia dans les cieux ? Ne t'aperçois tu point combien nostre souffrance a diminué de mon pouuoir & du tien ? Minerue nous braue, la vanité de ie ne sçay qu'elle vierge-fagesse, fait que sans crainte de tes feux, elle se rit de ton pouuoir, & les traits de Diane ne veulent pas ceder aux tiens. L'une & l'autre ont eschappé tes flames, & les charmes de mes delices, si nous le permettons, la fille de Ceres fera de mesme, car elle affecte de les imiter, & se flatte d'esperances toutes pareilles. Si tu as quelque soin de nostre Empire commun, si l'ambicion de nostre grandeur te touche, fay brusler ton oncle Pluton au feu de ses beautés, & le charme si bien des attraits de ses yeux, qu'il la prenne pour femme. Venus n'eut pas lasché la parole qu'Amour ouurit aussi tost sa trouffe, & fit choisir à sa mere la fleche d'entre mille qu'il auoit, la plus aiguë & la plus acérée, puis courba son arc appuyé sur son genouil, & donna dans le cœur de ce tenebreux Prince des Enfers.

Il y a vn lac assez près des fournaifes du Montgibel, que les habitans de ce pays-là appellent Pergufes, sur lequel on ne void pas moins de cygnes chanter que sur le Caystre. Vne grande forêt ceignant de tous costez le riuage, avec ses feüilles, ainsi que d'vn voile, deffend les eaux de l'ardeur du Soleil. Les arbres font naistre autour l'ombrage & la fraischeur; & la terre humide produisans tousiours des fleurs, y entretient vn Printemps eternel. Là Proserpine, chaste fille de Ceres, s'esgäyoyt avec ses compagnes, & cueillant ou des lis, des œillets, ou des violettes, faisoient à l'enui avec ses pareilles à qui plustost auroit remply de fleurs son panier, & son sein, quand Pluton l'apperceut, l'aima, & l'enleua, car ses affections furent si precipitées qu'en mesme instant qu'il la veid, il en fut espris, & en mesme instant la raut. La fille tout effrayée appelle en vain plusieurs fois sa mere, & ses cōpagnes à son aide, mais beaucoup plus de fois sa mere que ses compagnes. Elle deschire sa robbe, du bas de laquelle tombent les fleurs qu'elle auoit ferrées, & au milieu de son affliction se sent encore affligée de la perte de ses bouquets, tant de simplicité accompagne sa ieunesse. Ce violent amoureux tandis haste le plus qu'il peut ses cheuaux, il les anime en les nōmant chacun par leur nō, & leur hoche la bride, bride dōt le cuir semble auoir enapronté la couleur d'vn fer rōüillé. Il passe plusieurs profonds eaux mortes, il traueise les estangs des Palisques, & sent l'odeur du souffre que leurs sources boiüillantes iettēt, lors qu'elles sortēt de la terre entr'ouuerte: & de là s'en va par la ville, iadis bastie entre-deux ports d'inegale grandeur par les enfans de Bacchias, yffus de la grande Corinthe, qui a deux mers à ses costez. Entre Cyane & Arethuse il y a vn bras de mer referré d'vn costé & d'autres par les pointes des rochers. C'est là qu'estoit Cyane, Nympe la plus renommée, qui fut lors en Sicile, & qui a laissē en ce pays-là son nom aux eaux qui le porte encore. Elle parut hors de l'eau enuiron iusqu'au ventre, & recognoissant Proserpine se presenta pour la secourir. Vous ne passerez-pas plus auant (dist-elle à Pluton) comment, voulez-vous estre par force le gendre de Ceres? La fille meritoit biē d'estre gaignée par douces paroles, non pas d'estre enlevée. Pour l'auoir, vous la deuiez prier, & non pas la forcer. Quant à moy ie vous diray biē, s'il m'est permis de mêler en cōparaison ma

basseffe avec sa grandeur, que i'ay esté autrefois aimé du fleuve Anape, mais il ne m'eut pas de la façon en mariage. Il rechercha long-téps mon amitié, & ne iouyt point de mon corps, qu'il n'eust premierement acquis mes volontez. En faisant telles remonstrances, elle estendoit les bras d'un costé & d'autre tant qu'elle pouuoit, pour empescher le chariot de passer outre, dont Pluton irrité donna de son trident, sceptre de son Empire, si grand coup contre terre, qu'elle se fendit, & fit vne ouuerture à ses effroyables cheuaux, par laquelle ils se rendirent incontinent dans le sombre Palais des ombres, avec la proye qu'ils traishoient. Cyane eut vn tel creue-cœur, tant d'auoir veu ainsi enleuer Proserpine, que d'auoir esté mesprisée, & ses eaux violees, qu'elle en cōceut vn dueil en son ame, duquel elle ne peut iamais estre consolée. Nourriçant de larmes ses secretes douleurs, elle se consumma si bien qu'elle fondit en pleurs & se conuertit en ces eaux, desquelles elle auoit esté Déesse tutelaire. On veid peu à peu ses membres s'amollir, ses os perdirent leur durezza, & se rendirent ployables, comme firent aussi les ongles. Tous les membres les plus foibles, ainsi que les cheueux, les doigts, les pieds, & les cuisses, deuidrent premierement liquides, car vn corps moins il est espais, plustost il est chāgé en eau, puis apres les espaules, les reins, les costes & l'estomach s'escoulerent en ruisseaux. En fin ses veines corrompues au lieu du sang, ne furent pleine que d'eau, & de tout son corps rien ne luy resta qu'on peust arrester de la main.

---

### LES VIET DE LA VII. FABLE.

VII. Fable  
expliq au  
chap. 7.

*Ceres courant par le monde pour trouuer sa fille s'altera tellement qu'elle fut contrainte de demander de l'eau à vne vieille femme pour se rafraichir la bouche. La vieille luy donna d'un certain breuuage doux avec de la boulie, que la Déesse ne refusa pas, & ainsi comme elle beuuoit elle apperceut deuant elle vn petit garçon nommè Stelles, qui serioit de ce qu'elle prenoit cela si à la haste, & l'appelloit gourmande, dont elle s'offensa, & pour le punir n'acheua pas de boire, mais luy icctta au nez ce qui restoit dans le verre, & le conuertit en lezard.*

Cependant Ceres esperduë cherche sa fille par mer & par terre, elle court tousiours, soit que l'Aurore esparpille ses tresses humides, soit que Vesper, ferme les portes d'où sort la lumiere du monde. Pour la nuit elle a en main deux torches de pin, coupees és cousteaux d'Æthna, avec lesquelles elle se fait iour au milieu des tenebres ; & quand le Soleil est sorty du sein de Thetis, elle se sert de ses clartez, tousiours criant çà & là Proserpine, où es-tu Proserpine ? Les peuples d'Orient & ceux du Couchant la virent en ceste peine, les habitans de l'un & de l'autre pole, sçeurent par elle-mesme son affliction, car elle passa par leurs terres, & se lassâ de telle façon en courant le monde, qu'elle fut contrainte de s'arrester à vne petite maison couuerte de chaume, pour se rafraischir. Elle frappa à la porte, d'où sortit vne vieille, à laquelle elle demanda vn peu d'eau, & la bonne femme luy donna d'vne boisson douce, meslée d'vn peu de vin & de miel, luy presentant ensemble dans vn pot, de la boulie qu'elle venoit de faire cuire. Elle en beut, & cependant qu'elle beuvoit, s'aperçeut qu'vn petit garçon effronté se mocquoit d'elle, & à cause que sa soif extreme la faisoit boire auidement, l'appelloit gourmande : dont la Deesse offensée le punit tout à l'heure, en luy iettant sur le visage le reste de son breuuage, & ensemble la boulie, qui fit que cet enfant trop hardy a parler deuint tout tacheté de verd & de gris. Ses bras aussi tost diminuez de beaucoup furēt ses cuissēs, vne queue luy creut par derriere & deuint lezard : petite beste qui a peu de force ; afin que moins elle puisse nuire, estant de nature trop encline à mal-faire. Tout estonné vn si subit changement, il pleura de regret, & ayant horreur de toucher sa peau tachetée, eut honte de plus paroistre aux yeux de la vieille, il s'alla cacher promptement, & deslors emprunta son nom des estoilles, qu'il a tousiours retenu depuis, à cause des taches de diuerses couleurs qui le rendent comme estoillé.

*le lezard en  
Latin s'ap-  
pelle Scellio.*

## LE SVIET DE LA VIII. FABLE.

VIII. Fable  
expliq. au  
chap. 2.

*La fontaine Arethuse qui à sa source auprès de Pise, & ne paroist point pourtant en ce quartier-là, mais va par dessous terre (comme l'on se persuade) couler en Sicile, fut celle qui premiere descouvrit à Ceres, le rapt de sa fille. La Deesse eut lors recours à Iupiter, qui luy promit de la sortir des enfers, pourveu qu'elle n'y eust rien mangé: mais Ascalaphe fils d'Acheron, rapporta qu'elle auoit mangé sept grains de grenade, qui fut cause que Iupiter ordonna qu'elle demeureroit six mois de l'an en Enfer avec Pluton, & les six autres mois sur terre avec sa mere. Depuis Proserpine changea cét Ascalaphe, qui l'auoit decelée, en hybou, oyseau de sinistre & tres mauuais augure.*

**C**E seroit vn dénombrement ennuyeux de coucher sur ce papier les noms de toutes les terres que Ceres courut en cherchant sa fille, & des fleuues qu'elle trauersa, l'Vniuers manqua à ses recherches, si loin elle les continua: car ses regrets la porterent d'une extremité du monde à l'autre, & la ramenerent encore en fin dans la Sicile, où Cyane auoit combattu pour sa fille. La Nymphé, non plus Nymphé, mais lors seulement humide liqueur, luy eust volontiers conté ce qui s'estoit passé, mais elle n'auoit plus ny bouche ny langue pour parler; toutesfois elle ne laissa pas de luy apprendre des nouvelles, en luy faisant voir sur ses eaux la ceinture de Proserpine, que le hazard auoit fait cheoir en cét endroit là. Ceres l'ayant recognuë, comme si lors seulement elle eust sçeu le rapt de sa fille, redoubla ses plaintes & ses pleurs, s'archa le poil de la teste, & de coups de poing se meurtrit plusieurs fois l'estomach. Elle estoit bien assuree de la perte de sa fille: mais elle ne pouoit penser en quel endroit elle s'estoit perduë. Elle accusoit en general toute la terre d'ingratitude, & l'appelloit indigne des dons qu'elle luy faisoit tous les ans: il n'y a prouince que son courroux ne detestast, mais sur toutes elle maudissoit la Sicile, dans laquelle elle auoit trouuë ceste ceinture, tesmoignage assuree de sa perte. Ce fut là qu'elle commença à rompre les charruës, & d'une main vengeresse meurtrit  
ensemble

ensemble les laboureurs & les bœufs qui seruoient au labourage. Elle commanda aux terres ensemencees de faire perdre ce qu'elles auoient en depost, corrompit le grain semé, & ruina en vn iour les belles esperances qu'on auoit de la fertilité de l'annee. Tous les bleds moururent en l'herbe, des lieux rostis par l'ardeur des rays du Soleil, en d'autres noyez d'eau, & en d'autres gastez par les vents. Fust par la seichereffe, ou par trop de pluyes, fust par le degast des oyseaux ou des bestes qui rongent la racine, rien ne demeura par les champs, que des meschantes herbes avec des chardons. Ceste extrême misere qui alloit affliger le monde d'une cruelle famine, fut cause qu'Arethuse fortit la teste hors de ses eaux, & apres auoir ietté derriere ses oreilles son poil mouillé, qui luy degouttoit autour du visage, parla ainsi à Ceres : Deesse mere des bleds, & mere d'une fille esgarée, quel Vniuers vous a veü chercher par toute la longue estenduë, cessez de vous trauailler dauantage, & ne permettez point à vostre douleur d'aigrir vostre courroux contre ceste terre, qui vous a tousiours esté si fidelle. Non, non, la Sicile ne vous a point offencée, & si elle s'est entr'ouuerte, ce n'a point esté pour fauoriser le rapt de Pluton, car elle y a esté forcée. Ce que ie vous en dis ne vous doit pas estre suspect, ce n'est pas pour mon pays que ie parle, ie suis venuë icy de plus loin, Pise a veu ma naissance, ma source est en Arcadie, & c'est comme estrangere que ie demeure en Sicile. Je n'ay point toutesfois de plus agreable demeure que celle-cy, c'est ma retraicte aujourd'huy, c'est le signe de mon repos, que ie vous prie, fauorable Déesse de vouloir conseruer. De vous dire pour quoy i'ay changé de lieu, & suis venuë me rendre en ce pays à trauers vne si longue pleine d'eaux, il ne seroit pas maintenant à propos, ie vous en pourray faire le discours vne autresfois que vous aurez l'esprit moins trauaillé, & le visage meilleur que vous n'avez pour ceste heure. Je passe au dessous de la mer, par les plus profondes cauernes de la terre: & de là bas ie viens sortir icy, sous vn ciel nouueau, à l'aspect de nouvelles estoilles. Mon flux se va rendre dans les marets du Stix, & c'est là qu'en passant i'ay veu vostre fille, de qui ie vous veux dire des nouuelles. Elle est là bas, triste à la verité, car elle ne se trouue pas encores bien assuree en lieu si effroyable, mais elle y est

Reyne pourtant ; elle est la premiere de ce monde tenebreux, elle est la femme de Pluton, Prince souuerain de ce morne Empire qui est deffous terre,

Ceres alors receut vn coup par les oreilles dont elle fut si outrée, qu'elle demeura quelque temps sans se mouuoir non plus que si c'eust esté vn rocher, puis comme d'une extrême douleur on entre ordinairement en vne furie extrême, elle toucha d'une viffesse incroyable son chariot dans l'air, & fut trouuer Iupiter tout escheuelée avec les larmes aux yeux : Grand Dieu ( luy dist-elle ) qui tenez le sceptre des cieux, ie suis icy venuë presenter mes pleurs deuant vous pour ma fille Proserpine, ma fille, dis-ie, & la vostre, car c'est vostre sang aussi bien que le mien. Ie l'ay perduë, miserable mere que ie suis, & c'est sa perte qui m'a fait recourir à vous pour la r'auoir. Si vous ne daignez pas en estre esmeu pour moy, qu'elle au moins vous esmeue en vous resfouenant que vous estes son pere, que vous estes celuy qui l'auiez engédree, & moy celle qui l'ay portée dans mes flancs, & vous l'ay enfantée; car pour estre sortie de moy, ie ne pense pas que vous la deuez moïn cherir. Helas! ie l'ay tant cherchée qu'en fin ie l'ay trouuée, si c'est trouuer ce que l'on cherche, que d'estre assure de l'auoir perdu; ou si c'est l'auoir trouuée, que d'auoir appris où elle est. Quoy que ce soit, i'en ay eu des nouvelles, mais pitteuses nouvelles, par lesquelles i'ay sçeu qu'elle n'estoit plus à moy, nouvelles qui m'ont assure que vostre frere Pluton l'a rauie. Qu'elle ait esté rauie? patience; nous nous consolerons pourueu qu'il nous la rende, car de la laisser pour femme à son r'auisseur, ce n'est pas ce que vostre fille merite. Iupiter prenant la parole dit à Ceres, que Proserpine estoit le gage commun de leurs anciennes affections, & que luy aussi bien qu'elle, deuoit auoir du resfentiment pour ce qui concernoit le bien de leur fille commune: Quant à l'iniure dont elle se plaignoit, que sans changer le vray nom de la chose, cét acte-là ne pouuoit pas estre appellé iniure, mais vne douce violence, que l'amour rendoit plus excusable qu'accusable. Et quoy? luy dist-il, pensez vous que ce nous soit vne honte d'auoir pour gendre le Prince des enfers? Il ne vous peut faire des-honneur, & ne puis iuger que Proserpine soit mal avec luy, pourueu que vous l'ayez agreable, N'est-il pas mon



frere ? Quand il n'auroit que ceste seule qualité, n'est-ce pas vn grand aduantage? il en a d'autres encore pourtant, car il ne reconnoist rien au monde au dessus de soy, sinon moy, qui ay eul'heur de rencontrer le meilleur lot de nostre partage. Toutesfois si vous desirez tant de les voir separez, nous retirerons Proserpine des enfers pour la remettre avec vous: mais il faut premierement sçauoir si elle n'a point mangé depuis qu'elle est là bas; car si elle a rompu le ieufne commandé à ceux qui veulét retourner sur terre, les Parques ne l'en laisseront iamais sortir, c'est vne loy, à laquelle nous sommes obligez par l'alliance que nous auons avec les Filandieres de la vie des hommes.

Ceres, quoy que luy dist Iupiter, ne peut se resoudre à laisser sa fille dans vne si triste demeure, elle la voulut auoir, mais les irreuocables decrets du destin ne le permirent pas, d'autant que Proserpine auoit rompu le ieufne qu'il luy falloit garder pour auoir tousiours le choix de sortir ou de demeurer. La pauvre fille sans y penser, en se promenant dans les iardins que Pluton a sous terre, auoit cueilly d'vne branche qui panchoit plus bas que les autres, vne pomme de grenade, & s'en estoit mis sept grains l'vn apres l'autre dans la bouche. Personne ne veid cela, sinon Ascalaphe fils de la Nymphe Orphné & du fleuve Acheron qui l'auoit engédré se ioiant avec ceste Nymphe dans les antres obscurs de l'Auerne. Ascalaphe seul s'en estoit apperceu, & toutefois on ne laissa pas de le sçauoir. Si tost qu'il entendit parler que Proserpine deuoit sortir, il dist ce qu'il auoit veu, & par vn tel rapport luy ferma la sortie, de quoy elle fut extrêmement despite. De regret ceste triste Reyne de l'Erebe luy ietta sur la teste de l'eau noire du fleuve Phlegeton, & par la vertu de ceste eau, le changea en vn oyseau qui n'a que le bec, de grands yeux & des plumes; vilain oyseau, lequel avec sa grosse teste, & ses ongles crochus ne peut qu'à peine mouuoir ses aisles rouffes, oyseau, l'horreur des autres oyseaux, tousiours messager de pleurs & de douleurs, paresseux hybou, l'execrable augure de toutes funestes auantures.

## LES VIET DE LA IX. FABLE.

IX. Fable  
expliq. au  
chap. 8.

*Les Srenes filles d' Acheloyz , & compagnes fidelles de Proserpine , en la cherchant pour aller aussi bien sur la mer que sur la terre, obtindrent des Dieux, d'estre changees en oyseaux , & ne leur resta rien que leur visage, & leurs voix de filles , avec lesquelles elles auoient accoustumé de charmer les cœurs des hommes , comme elles font encore ceux qui passent près de l'escueil, où lassées de voler elle s'arrestèrent.*

**C**E babillard Ascalaphe meritoit bien d'estre fait hybou , il auoit par son caquet assez donné suiet d'estre ainsi puny; mais vous filles d' Acheloyz, belles Srenes, pourquoy est-ce que vos corps reuestus de plumes s'acquirent des aisles , fans que vos faces se changeassent? Est-ce pourceque vous estiez en la compagnie de Proserpine, & que vous cueilliez des fleurs avec elle, lors qu'elle fut rauie ? Voulustes vous changer de fort, à cause qu'elle en auoit changé ? A la verité son rapt vous affigea infiniment , & pour tesmoigner vostre douleur aussi bien sur mer , que vous l'auiez tesmoignée sur terre, vous souhaittastes d'estre portees au dessus des eaux, & selon vostre souhait les Dieux vous donnerent des aisles, avec lesquelles ainsi qu'avec des rames vous vogaustes, ou volastes plutoist au dessus des vagues. Vos corps se courirent de plumes, mais vos visages ne perdirent pas pourtant leur beauté, ils demurerent en leur nature, de peur que vostre voix née pour attirer les ames par l'oreille, & vos attrayantes paroles ne se perdissent, si vostre bouche eut pris vne autre forme.

## LE SVIET DE LA X. FABLE.

X. Fable  
expliq. au  
chap. 9.

*Aréthuse, Nymphé des plus belles qui fust en toute la Grece, estant aymée du fleuve Alpheé, il la poursuiuit de telle façon que pour empêcher qu'il ne iouyst d'elle, Diane qui la cherissoit la changea en fontaine. Le fleuve n'en fut pas marry, car aussi tost il mesla ses*

*eaux avec celles de la Nympe, dont Diane eut encore despit, & pour ce fendit la terre, afin de faire escouler Aréthuse par dessous : mais Alphée ne la laissa pourtant, il la suiuit iusqu'en Sicile, où elle sort de terre, ainsi qu'une nouvelle source. Voila ce qu'Aréthuse conte de son changement à Ceres appaisée, & contentee de ce que Iupiter luy auoit redonné sa fille pour six mois de l'année.*

**L**y eut vne grande dispute, & dans le ciel & aux enfers, sur le suiet de Proserpine, sçauoir si elle deuoit demeurer avec Pluton. Ce fier Prince des ombres contestoit pour la retenir, & Ceres debattoit extrêmement pour la r'auoir. Iupiter pour satisfaire à tous deux sans les mescontenter ny l'un ny l'autre, ordonna que six mois de l'année elle demeureroit avec son mary, & les autres six mois avec sa mere. Proserpine toute resiouye ayant ouy prononcer vn si équitable arrest, sembla changer de face, son visage couuert de duëil & de tristesse se deffit de ces mornes humeurs, & parut esclairé de mille feux de ioye. Elle fit voir son front pareil à celuy du soleil, lors qu'il a fendu les nuages, qui ombrageoient parauant sa clarté.

Si la fille fut contente, la mere ne le fut pas moins; car alors sans plus penser à son affliction passée, elle voulut sçauoir d'Aréthuse ce qu'elle auoit laissé à luy dire, apprenant pourquoy elle auoit changé de pays, & comment elle estoit deuenüe fontaine. A la requeste de la Deesse les eaux se calmerent, hors desquelles Aréthuse sortit de la teste, & ayant de la main pressé ses cheveux pour les égouter, commença ainsi puis apres à discourir des anciennes flames d'Alphée. Pour moy, dist-elle, i'ay esté autrefois Nympe de Grece, aussi curieuse qu'un autre de rechercher les endroits propres à la chasse, & aussi prompte à tendre les toiles dans vne forest. Encore que ie n'aye iamais affecté de faire renommer ma beauté, & bien que ie fusse assez grossiere, toutefois on me vantoit pour estre belle: chose qui m'estoit plus desplaisante qu'agréable: car i'auois honte, sotté que j'estois, des dons que la nature m'auoit departis, & contraire à l'humeur des autres filles, qui tirent de la gloire des traits de leur visage, ie me persuadois que c'estoit vne offence de plaire à autruy. Il me souuient que ie sortois de la forest de Stymphale en vn temps merueilleu-

fement chaud. L'ardeur du Soleil estoit de soy presque insupportable, mais pour moy i'en auois vn double ressentiment à cause de l'exercice que ie venois de faire. Je rencontray d'auenture vne eau doux-coulante, & des plus calmes qu'il est possible de voir, au trauers du cristal de laquelle le grauiet paroissoit comme à descouuert. Son flux à peine se pouuoit recognoistre, si paisible il estoit, & l'ombre des saulx & des peupliers qui bordoyent le riuage, attiroit ceux qui passoient là pour y prendre de la frescheur. Je ne me peus tenir de m'y aller lauer les pieds, puis d'y entrer iusqu'aux genoux, ny en fin de deffaire ma robbe, la mettre sur vn saulx courbé, & me plonger en l'eau. Cependant que ie me baignois, & faisois mille tours en battant des mains, & iettant les bras çà & là, j'entendis quelque bruit sous les eaux, dont j'eus peur, & me retiray toute effrayée à la plus proche riue, Alphée parut aussi-tost, & d'vne voix enroüée, me dist par deux fois : Où fuyez-vous belle Nymphé ? Où fuyez-vous Arethuse ? Sa veüe & sa parole m'espouuenterent encore dauantage, ie me mets à courir sans robbe, ainsi que i'estois : car i'auois laissé mes habits à l'autre bord, mais plus ie le fuy, plus il s'échauffe à me poursuiure, & d'autant plus s'y opiniastre-il qu'il me void nuë, & parrant, ce luy semble, plus facile à estre vaincuë. Esbloüye de crainte ie courois deuant luy, comme fait la peureuse colombe d'vne aïlle temblottante, le Milan qui la chasse. Et luy de son costé me poursuiuoit avec la mesme vïtesse qu'vn Milan suit la proye, dont il se veut repaïstre. Il passa Orchomene, Psophis, les costes du mont Cyllene, de Menale, d'Erimante, & les campagnes voisines d'Elis, sans qu'il me peust atteindre. Il n'alloit pas plus vïste que moy, mais il auoit l'haleine plus longue, & comme plus robuste portoit mieux le trauail de la course que ie ne pouuois faire : toutefois ie trauersey des champs labourez, des bois, des rochers, des montagnes, & passay en plusieurs endroits où n'y auoit point de chemin frayé. En fin mes forces s'estans affoibles, il me talonna de si près, que les rays du Soleil, qui nous battoient par derriere, me firent voir son ombre deuant moy. Je ne suis pas assureé si ie la veids, ou si la peur me fit imaginer de la voir, mais au moins suis-ie bien certaine qu'au bruit qu'il faisoit des pieds en courant, il m'estoit facile à iuger qu'il estoit bien

proche de moy. Desia son haleine humectoit les tresses de mes cheueux, lors que la crainte & la lassitude, assistées du desespoir de pouuoir eschapper, me firent recourir à Diane, & m'écrier ainsi: Las! ie suis prise, Déesse chasseresse, fauorisez-moy de vostre aide, ne permettez pas qu'Arethuse que vous auez daigné receuoir au nombre de vos chastes seruantes, & que vous auez bien souuent tant honorée que de luy faire porter vostre arc avec vostre trouffe pleine de flèches perde maintenant l'heur de se pouuoir plus dire vostre, perdant la chere fleur de sa virginité. La Déesse esmeuë de pitié, à l'instant mesme que ie finis ma priere me couurant du manteau d'une espaisse nuée, fit qu'Alphée, qui me touchoit presque, me perdit de veuë. Il ne sçeut tout à coup ce que ie deuins, par deux fois il fit la ronde autour du nuage qui m'entouroit sans sçauoir que ie fusse dedans, par deux fois il m'appella, criant, Arethuse, ou estes-vous Arethuse? Las miserable en quelle assurance estois-ie! En l'assurance qu'est la brebis, qui entend bruire vn loup à la porte de la bergerie, ou en la frayeur qu'est le lièvre caché dans vn buisson qui void de tous costez les chiens abbayer autour de soy, & n'ose se leuer, ny seulement se mouuoir tant soit peu. Alphée ne part point de là, il ne va point plus auant, pource qu'il ne recognoist point à la piste que i'aye passé outre, il demeure en garde à la mesme place qu'il m'a perduë de veuë, & a tousiours les yeux sur la nuée. Cependât faisi d'une sueur froide, ie sentis que l'eau me couloit d'un costé & d'autre; en quelque part que ie posasse les pieds ie voyois la place mouillée, vne rosée me tomboit des cheueux, bref, goutte à goutte en moins qu'il n'y a que i'en parle, ie fôdis toute en eau, & ainsi ie deuins fontaine. Le change fut estrange, mais quoy? Alphée ne me mescognut pas pourtant, l'Amour luy fit incontinent recognoistre le ruisseau que ie iettay, & luy fit poser aussi tost la forme d'homme qu'il auoit prise, pour retourner en son liquide naturel, afin de se mesler avec moy: toutesfois Diane l'en empecha encore, car elle m'ouurit la terre en cest endroit-là, & fit que par des profondes cauernes qui voisinent le centre du monde, ie me vins rendre en ceste Isle de Delos, proche de la Sicile, où ie me plais extrêmement, à cause que ma maistresse tire bien souuent vn surnom du nom de ceste mesme Isle, qui a-veu la premiere mes eaux paroistre au iour.

## LE SVIET DE LA XI. FABLE.

XI. Fable  
expliq au  
chap. 10.

*Ceres pour establir le labourage enuoya Triptoleme par le monde, lequel ayant couru l'Europe & l'Asie, fut en Scythie chez le Roy Lyncus, qui entra en ialousie contre luy, & au lieu de le caresser apres l'auoir receu en son logis, delibera de le faire mourir. Ceres pour sauuer la vie à son Ambassadeur & punir le traistre dessein de ce Roy perfide, changea Lyncus en ceste beste tant renommée pour sa veue, qu'on appelle Linx.*

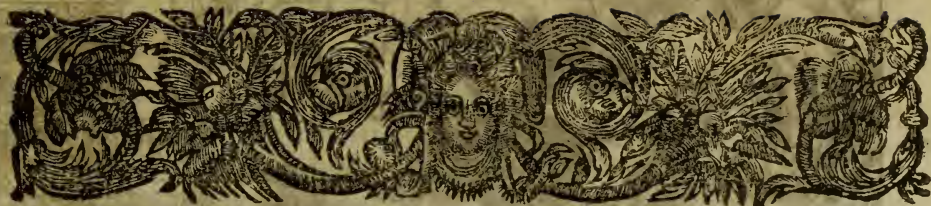
**A**Rethuse finit là son discours, & lors Ceres pensa au degast qu'elle auoit fait par le monde. Pour reparer donc vne telle perte, elle fit monter Triptoleme sur vn chariot tiré par deux dragons volans, & luy commanda d'aller ensemenecer toutes les terres qu'il verroit desertes. Il courut l'Europe & l'Asie, iettant par tout d'vne main liberale des grains en abondance, & en fin arriua en Scythie, où il descendit chez le Roy Lyncus, qui voulut sçauoir son nom, le nom de son païs, & quelle estoit l'occasion de son voyage. Ce ieune Ambassadeur de Ceres dist, qu'il auoit nom Triptoleme, que la celebre ville d'Athenes estoit le lieu de sa naissance, & qu'il estoit venu là, non point à pied sur terre, ou dans vn nauire sur mer, mais dans vn chariot volant en l'air, pour esprendre les bleds par les champs, & eslargir aux hommes les dons de sa maistresse nourriciere du monde. La ialousie s'engendra lors au cœur de ce Roy barbare, il enuia l'honneur d'vne si grande liberalité, & pour se rendre luy mesme autheur d'vn tel bien faict resolut de faire mourir Triptoleme. Il le retira chez soy, & quand il fut de nuit assoupy d'vn profond sommeil, il vint le poignard à la main, pour luy oster la vie. Desia il luy en alloit donner dans le sein, quand Ceres luy retint le bras, & à l'heure mesme le changea d'homme en Linx, puis commanda à Triptoleme de continuer son voyage dedans l'air, afin de rendre fertiles toutes les prouinces du monde.

Ainsi Calliope chanta diuinement bien les loiianges de la Déesse des bleds, & quand elle eut finy, les Nymphes arbitres du differend,

du differend, d'une commune voix iugerent que les Muses, hostesses de l'Helicon, deuoient emporter le prix. Mais les effrontées filles de Piere, quoy que honteusement vaincuës, ne voulurent pas pourtant recognoistre les Muses pour maistresses : au lieu de les honorer apres le iugement donné, elles s'armerent d'iniures contre elles, & les combattirent outrageusement à coups de langues. Quoy ? dirent lors les doctes Déeses d'Helicon, vous ne vous contentez pas de nous auoir osé trop indiscrètement deffier, & par ce moyen merité d'estre punies de vostre effronterie, vous adioustez offence sur offence, vomissant encore contre nous le venin de vos langues mesdisantes ; c'est trop irriter nostre patience, il vous faut faire sentir les effects de la vengeance ou nostre iuste colere nous pousse. Ces presomp tueuses filles ne s'estonnerent non plus qu' auparauant pour telles menaces, elles s'en mocquerent : mais ainsi qu'elles voulurent ouurir la bouche pour répartir toutes ensemble avec mille crieries, elle n'eurent pas la parole si libre qu'elles eussent désiré. Elle s'apperceurent couuertes d'une plume noire, qui leur croissoit iusques sur les ongles, & se regardans l'une l'autre virent que leurs bouches se formoient en bec, bref qu'elles n'estoient plus filles, mais pies, iniurieuses hostesses des forests. Lors qu'elles penserent se plaindre, & frapper leur sein de leurs mains, elles battirent l'air des aisles, & furent estonnées qu'un vol leger les emporta sur des arbres, où elles ont retenu leur ancienne coustume de parler souuent, car bien qu'elles soient oyseaux, avec vne voix enrouée, elles babillent encore sans cesse, & sont estranges au plaisir quelles prennent en leur caquet.







LE SIXIESME LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE.

LE SVIET DE LA I. ET II. FABLE.

*Arachne. fille d'Idmon fut si bien instruite par sa mere aux ourages de tapisserie, qu'elle s'y rendit des plus parfaites de son temps, mais elle fut si presomptueuse qu'elle osa se vanter de trauailler plus promptement que Minerue, qui a inuenté toutes sortes de tissires. La Deesse auertie de son outrecuidance se desguisa en vieille pour l'aller trouuer, & voir si elle continueroit en sa folle presomption & en ses mesdisances. Elle en esprouua plus qu'on ne luy en auoit dit, tellement qu'elle fut contrainte de se despouiller de sa vieille peau qu'elle auoit vestue, pour paroistre Minerue à descouuert, & entrer en lice à qui feroit mieux d'elle ou d'Arachne. Le Poete décrit plusieurs fables que l'une & l'autre peignirent en leur tapisserie, lesquelles sont faciles au texte. Au reste Minerue voyant l'ouurage d'Arachne fort accompli, en fut si ialouse & despite, qu'elle ne se paut tenir de la frapper avec la nauette qu'elle auoit en main, dont Arachne fut tant offensée qu'elle s'en pendit de regret. Mais la mesme Deesse encore en fin touchée de pitié regretta la mort d'une si bonne*

ouuriere de son art, & pour luy faire tousiours continuer cét exercice de tissure, l'a changea en Araignée.



V A N D Pallas eut ouy le discours des Muses, loüé la douceur de leurs voix & de leurs vers, & approuué la iuste vengeance qu'elles auoient prise de ces outrecuidées filles de Piere, elle pensa en soy-mesme, que c'estoit peu de sçauoir vanter les perfections d'autrui, si elle ne conseruoit l'honneur qui estoit deu aux fiennes, punissant l'outrecuidance de ceux qui osoient mespriser sa diuinité. Elle se souuint alors d'Arachne, qui se vantoit (à ce qu'on luy auoit dit) de trauailler mieux qu'elle en tapisserie, & se souuenir suscita le desir de s'en venger. Arachne n'estoit pas fille de grand lieu, ce n'estoit point le lustre de ses ancestres, mais son art qui luy auoit acquis de la renommee. Son pere Idmon teignoit des laines à Colophon, & n'auoit autre reuenu que sa teinture. Sa mere estoit decedee, laquelle durant sa vie n'auoit point paru en plus haute qualité que le pere, mais simple femme auoit tousiours trauaillé avec son mary simple teinturier. Et fin sa race ny l'honneur de ses deuançiers n'auoient point ennobly son nom ; & toutesfois bien que sortie de basse maison, par son trauail elle se rendit si fameuse, que les Nymphes du mont Tmole laissoient bien souuent les vignes qu'elles habitent, pour aller voir ses admirables ourages. Les Naiades aussi, hautessees des eaux dorées du Pactole, se plaisoient à la visiter, non pas pour voir seulement les pieces parfaites qui estoient sorties de sa main, mais pour voir l'ouuriere mesme à son mestier : car soit qu'elle pliait la laine eneoire toute grasse, ainsi qu'elle sortoit de dessus la beste, & donnaist à la toison la forme d'une boule, soit qu'elle l'ouurist, & l'estendant peu à peu avec les doigts, d'une toison en fit comme vne nuce; soit qu'elle la filast, soit qu'elle la mist en oeuvre avec l'esguille, elle y auoit tant de grace qu'on eust dit que Pallas auoit pris plaisir à l'iastruire. Toutesfois c'estoit chose qu'elle ne vouloit point aduoier, elle pensoit que ce fust l'offencer de tenir qu'elle eust rien appris de Minerue ; Si ceste Deesse est si rare ouuriere, disoit-elle, qu'elle fasse vn essay avec moy, & si elle me peut vaincre, ie la recognoistray pour maistresse.

Telles paroles firent que Pallas se changea en vieille, courrit sa teste d'un faux poil blanc, & avec un baston en main pour soutenir ses membres tremblottans, fut trouuer Arachne, à laquelle, apres plusieurs autres discours, elle fit ces remonstrances : Escoutez ma fille, la vieillesse est chargée de beaucoup d'incommoditez, mais elle n'est pas du tout à mespriser pourtant, c'est l'usage & l'experience des choses qui nous fait sages, & nous ne pouuons acquerir cest usage, que par la longue suite des années, qui nous conduisent à un âge caduc. Par abus on tient pour resuerie tout ce que nous disons, mais la folie du monde introduit tels mespris; si vous me croyez, vous esprouuerez que mon conseil vous sera salutaire. Contentez-vous d'estre sur terre la premiere de celles qui trauaillent en laine, & ne vous laissez point transporter à l'ambition, de vous esgaller aux Déesses. Vous auez lasché trop à la volée quelques paroles au des-avantage de Minerue, priez-la d'oublier l'offence que vous luy auez faite, elle vous pardonnera facilement si vous ioignez autant d'humilité à vos prieres, comme vous auez fait paroistre d'arrogance en vos mespris, par lesquels vous l'auiez irritée. Ce fut un discours qu'Arachne n'eut pas agreable, elle regarda de trauers ceste vieille, qui sous sa peau ridée receloit la diuinité Pallas, & quittant son ouurage de colere, à peine ne se peut tenir de la frapper. Quoy? vieille folle (luy dit-elle toute bouffie de courroux) estes-vous icy venuë pour me controller? Vous refuez m'amie, l'âge vous a affoibly le cerueau. C'est à vos filles ou à quelque bru, si vous en auez, qu'il vous faut aller faire ces contes. Quant à moy ie n'ay point besoin de vostre conseil, ie suis assez auisée pour me sçauoir conduire, & ne pensez pas d'auoir rien auancé en mon endroit pour le respect de Minerue, ma resolution est de faire essay avec elle. Ie l'ay deffinée, si elle s'estime si galante ouriere, que ne se presente-elle en personne deuant moy? pourquoy fuit-elle la lice? Lors la Déesse dit: La voicy venuë, non, non, elle ne fuit point, c'est elle qui te parle: & despoüilla en mesme instant ceste caduque peau de vieille, pour faire voir à descouuert le vray visage de Pallas. Les Nymphes & les Dames Phrygiennes, qui estoient là presentes, la recogneurēt aussitost, & l'adorerēt, il n'y eut qu'A-

rachne seule, qui sans respect & sans crainte ne fit non plus estat de la Déesse en ceste forme-là qu'en l'autre. Elle rougit toutes-fois, & malgré elle la hôte imprima sur sō visage vne couleur vermeille, laquelle s'esuanoïit presque tout à l'heure, de mesme que le pourpre dōt l'Aurore teint les cieux, s'efface au leuer du Soleil qui la suit de près, & blanchit l'air de tous costez. Son fol desir de vaincre vne Déesse demeura maistre de son cœur, elle se precipita soy mesme à sa ruine, continuant tousiours à deffier Pallas, qui ne daigna plus luy remonstrer, ny retarder l'essay qu'elle souhaittoit. L'une dresse son mestier d'un costé, l'autre de l'autre, & toutes deux retrouffées par deuant iusques à l'estomach, commencent à faire courir la nauette, & mettre en œuvre des foyes de mille & mille couleurs, qu'elles sçauent si promptement assortir, qu'à peine peut-on recognoistre de la difference en plusieurs qui sont differētes: C'estoit ainsi qu'en l'arc messager de la pluye, auquel, quand le Soleil le frappe par derriere, vne infinité de couleurs paroissent, dont on remarque bien le meslange, mais on ne sçauoit particulièrement discerner l'estenduë de chacune, si fort se ressemblent celles qui se touchent. Les extremitez d'un nuage se iugeoient bien ou plus viues, ou plus pasles que le reste, mais à suiure de l'œil les rangs, on eust dit que ce n'estoit que d'une soye, si peu differente estoient les voisines couchées l'une auprès de l'autre. Pour enrichir l'ouurage, parmy la soye elles meslent des fils d'or & d'argent, & representent en leurs tapis quelques anciennes histoires.

Pallas sur sō mestier faict voir le portraict de la ville d'Athenes, telle qu'elle estoit du temps que premierement on la ceignit de murailles, & que pour luy donner vn nom elle auoit en dispute avec Neptune. Les douze grands Dieux y sont peints, assis en leurs sieges pour iuger le different, au milieu desquels paroist Iupiter plus éléué que les autres, & remarquable pour son auguste grauité, digne d'un tel Monarque. Vous eussiez veu debout, deuant le throsne des Dieux, Neptune, qui d'un coup de son trident faisoit sortir vn estang d'un rocher, & sembloit dire, qu'une telle merucille le deuoit rendre parain de la ville. Pallas qui debattoit au contraire, pourtraicte de la main de Pallas mesme se faisoit voir vn peu escartée de luy, avec son escu & sa picque,

son casque en teste & son plastron deuant l'estomach, laquelle frappant contre terre faisoit naistre vn oliuier tout chargé de fruits, & reuestu de feuilles blanchissantes. Tout y estoit si naïvement représenté, que les visages des Dieux sembloient s'estonner de telles merueilles. La victoire que Pallas emporta sur Neptune, fut la fin & l'accomplissement du tapis; toutesfois ceste Déesse, afin de presager à sa ialouse ennemie le prix qu'elle deuoit attendre de son presôprueux deffy, mit en petite forme sur les quatre coings quatre histoires diuerfes de quelques impiés, lesquels pouflez d'une furieuse outrecuidance comme elle, s'estoient osez attaquer aux Dieux. Æme Roy de Trace & Rodope sa femme estoient en l'un des angles, lesquels pour auoir voulu se faire adorer sous le nom de Iupiter & de Iunon, auoient esté conuertis en rochers. A l'autre bout estoit Pygas, de femme changée en gruë, pour faire la guerre aux petits homelets de son pays. Sur le troisieme elle peignit l'histoire d'Antigone, laquelle ayant osé esgaller ses beautez à celles de Iunon deuint cigogne: & bien qu'elle eust le vieil Laomedon pour pere, & le fort d'Ilion pour retraite, ne peut pourtant euitter la vengeance de la Déesse qu'elle auoit offensée. Cynare faisoit le quatriesme coing, Cynare miserable pere qui pleuroit estendu sur les degrez d'un Temple, le déplorable sort de ses filles, lesquelles en haine des Dieux ayans voulu empescher le peuple d'entrer, estoient demeurées marches de pierres à l'entrée du Temple. Voila ce que contenoit la piece de Pallas, ayant tout autour pour bordure vn entre-las de branches d'oliuier, qui fut le dernier de l'ouirage.

Mais iettons vn peu l'œil sur l'autre mestier, pour voir ce que fait Arachne. Les amoureux larcins de Iupiter font le principal suiet de sa tapisserie. Elle luy fait passer la mer en forme de taureau ayant Europe sur son dos, le represente avec tant de naïveté qu'il semble vn vray taureau, & que les ondes qu'il fend ce sont de vrayes ondes. On eust dit qu'Europe effrayée, en regardant de loing le riuage où elle auoit esté enleuée, appelloit ses compagnes à son secours, & que sans feinte, en se tenant aux cornes, elle retiroit ses pieds, & retrouffoit sa robbe; de crainte qu'elle se mouillast. Apres ce rapt, elle en peint vn autre; & fait

voir ce mesme Dieu desguisé en Aigle avec Alterie, puis en Cigne avec Lede. Elle luy fait embrasser en forme de Satyre la belle Antiope, de laquelle il eut Amphion & Zethe; elle luy donne entrée dans la chambre d'Alcmene, sous la marque du faux visage d'Amphitriton, & dans la tour de Danaé sous le riche lustre d'un or fondu: bref elle le dépeint comme vn feu avec EGINE, comme Pasteur aupres de Mnemosyne, & le reuest d'une peau de serpent, pour le faire iouyr des baisers de la Nymphe Deolis, Mais ce ne fut pas de Iupiter seul qu'elle representa les amours, elle y mit aussi les vostres, grand Dieu de la mer, & vous posa vestu du poil d'un veau entre les bras d'une des filles d'Eole. Là transformé es ondes du fleuve Enipe vous caressiez Iphimede, & trompiez Bisaltide couuert de laine, ainsi qu'un mouton. Là vous estiez Cheual avec Ceres, douce mere des bleds, & Cheual encor avec Meduse, horrible mere d'un cheual aislé, puis vous paroissiez en Dauphin pres de la belle Melanthe fille de Deucalion, laquelle ainsi que les autres, estoit peinte au naturel, & chacune parée d'habits à la façon de son pays. Apollon en suite s'y voyoit accoustré en Berger, puis changé en Oyseau de proye, puis en Lion, & apres en Paysan pour deceuoir Isse fille de Marcarée. Bacchus estoit aussi sous vne grappe de raisin, pour abuser Erigone, & Saturne sous la forme d'un Cheual, comme il se desguisa lors qu'il engendra le Centaure de Chiron. Autour de ces Histoires il y auoit vne petite bordure de feuilles de lierre avec des fleurs meslées parmy, qui donnoient tant de grace au tapis, accompli au reste en tout & par tout, que les yeux de l'Enuie mesme, si elle y eust esté, n'y eussent trouué que redire. Minerue eut vn tel creue-cœur de voir l'ouurage d'Arachne si parfait, que de regret elle le rompit, & de la nauette de bouys, qu'elle auoit en main, donna trois ou quatre coups sur la teste de son ennemie, laquelle miserable, ne pouuant resister à vne Deesse, pour oster le moyen à Pallas de la traicter plus honteusement, se mit elle mesme la corde au col & se pendit de rage. La Deesse encore eut pitié à cause de sa rare industrie à mettre les foyes en œuvre, de la voir reduitte à vne fin si desesperée. Tu ne mourras pas, luy dist-elle, quoy que ton courage hautain t'aye fait rechercher la mort, tu viuras, mais tu viuras penduë

penduë en l'air, & tous ceux qui naistront de toy n'auront iamais autre estre, pour marque ignominieuse du desespoir qui t'a fait auoir recours au licol. Dès l'heure mesme elle arrosa le corps pendu de suc d'une herbe venimeuse, qui deffigura le visage d'Arachne, & ne luy laissa qu'une teste extremement petite, de petites mains qui sont comme pieds, & un ventre duquel elle tire son estaim pour continuer tousiours, en forme d'araignée, son ancien exercice, & faire sans cesse des toilles.

### LE SVIET DE LA III. FABLE.

*Niobe fille de Tantale eut sept fils & filles d'Amphion, qui furent tous pour l'impieeté de leur mere, & le peu de respect qu'elle portoit aux Dieux, tuez par Appollon & par Diane, dont elle eut tant de ducil, qu'en pleurant la mort de ses enfans, elle toucha encore de pitié les Dieux qui la conuertirent en rocher pour estre insensible en son mal.*

*I. Fable  
expliq. au  
chap. 3.*

**L'**Infortune d'Arachne fut aussi-tost publiée par toute la Lydie, les villes de Phrigie furent abbreuüées du defastre qui luy estoit arriué pour son outrecuidance; bref tout le monde sçeut la vengeance que Pallas auoit pris d'elle: & Niobe entre autres qui l'auoit cogneuë, deuant qu'estre mariée, du temps que fille elle demeroit chez son pere à Sypile, plaignit plusieurs fois son mal-heur. Niobe regretta le pitoyable sort d'Arachne qui estoit de son pays, elle sçeut bien plaindre la misere d'autrui, mais elle ne sçeut pas s'en seruir, pour se garder de tomber en pareil mal-heur. Cela ne la peut faire sage: elle n'en deuint pas plus respectueuse enuers les Dieux qu'elle auoit esté auparauant, & ne rabbatit rien de son impieeté, ny de son arrogance. La prosperité luy auoit enflé le courage outre mesure; car elle auoit un mary puissant Prince, & comme issu de grande race, plusieurs terres pleines de villes, de belles fortresses pour retraicte, & de riches peuples pour sujets. C'est ce qui la rendoit insupportable, mais non pas tant encore comme ses enfans; ses enfans estoit le principal fondement de sa gloire. Et sa lignée à la verité, estoit des plus belles: pour nombre des fils

& des filles qu'elle auoit, on la pouuoit dire tres-heureuse mere, si elle mesme ne se fust trop estimée heureuse : mais sa misere fut la bonne opinion qu'elle eut de sa felicité. Manto fille deuineresse du vieil Tyrefias, agitée de ses diuines fureurs, auoit esté crier par toute la ville de Thebes, & commander aux Dames de prendre des couronnes de laurier sur leurs testes, avec des encensoirs en main, pour aller faire vn solemnel sacrifice à Latone & à ses deux enfans. Les Thebaines obeyssantes au commandement de la Déesse, fait par la bouche de Manto, auoient toutes ceint leurs cheueux des branches verdoyantes qu'Apollon cherit sur les autres, elles iettoient de l'encens sur les foyers sacrez, & avec la fumée qu'il rendoit faisoient monter leurs prieres au ciel : quand Niobe suiuiue d'une troupe de seruantes, & vestuë d'habits d'or & de soye, richemēt elabourez à la Phrygienne, vint interrompre la deuote solemnité des sacrifices. Les feux de la colere, qui flamboient dessus son visage auoient bien desrobé quelque peu de sa beauté, mais elle ne laissoit pas pourtant de paroistre belle. En demenant la teste elle iettoit son poil espandu sur ses espauls, tantost d'un costé, tantost de l'autre, regardoit çà & là les pieuses ceremonies des Dames Thebaines, d'un oeil tout bouffi d'arrogance, & apres auoir remarqué tout ce qui s'y faisoit, permit à son courroux d'esclorre ces paroles.

Quelle sottte rage vous pousse d'adorer vne diuinité, que vous ne cognoissez que par ouy-dire? Quelle folie de croire moins vos yeux que vos oreilles? Quel aueuglement de dresser des autels à Latone, & que ma puissance tousiours presente pour vostre secours demeure sans offrande? Qu'une incognuë vous soit vne Déesse, & que vous n'ayez point encore fait sentir à Niobe les sacrez parfums de l'encens bruslé deuant elle? Vous rendez à vn autre ce que vous me deuez à moy; à moy, dis-ie, de qui la grandeur notoire, moy fille de Tantale; de Tantale qui seul d'entre les hommes a eu l'honneur de gouter les viandes qui se seruēt à la table des Dieux. Moy qui fortie de l'une des Pleiades, suis petite fille du grand Atlas, chargé du fardeau de toutes les cercles des Cieux, & d'autre costé suis aussi petite fille de Iupiter, qui m'est & grand-pere & beau-pere. Moy qui suis crainte & honorée de tous les peuples de Phrygie, qui suis maintenant sou-



ueraine avec mon mary dans le vieil Palais de Cadmus, & qui gouuerne avec luy ceste grande ville de Thebes, où l'agreable son des cordes charmeresses de sa harpe attira tant d'habitans. En quelque part de ma maison que ie iette la veuë, i'y voy des richesses infinies. Sur mon visage on peut remarquer tous les traits d'une vraye Déesse, i'en ay la beauté, le port & le courage. I'ay sept filles les plus belles de la prouince, autant de fils, autant de gendres, & autant de brus. Je vous laisse à penser si ce sont foibles appuys, & si ie n'aurois pas quelque raison de m'en faire accroire. N'ay-ie pas occasion de m'esleuer encore de moy mesme, puis que l'heur m'a tant esleuee? N'ay-ie pas de quoy me plaindre de vous qui preferez à ma puissance, la puissance d'une Latone fille du Geant Coeus, qui courut autrefois tout le monde, & ne peut trouuer vn seul bout de terre paisible, pour s'y deliurer des enfans qu'elle portoit? Elle ne peut trouuer re-traiçte ny au ciel, ny en terre, ny sur les eaux, elle fut bannie de ce rond vniuers, iusques à ce que l'Isle de Delos, lors errante sur mer comme elle erroit sur terre, la reçeut sur ce roches yagabondes, où elle enfanta Apollon & Diane. Elle y fut mere de deux enfans & ie suis mere de quatorze; doit-elle comparer son heur au mien? Je suis heureuse, personne ne le sçauroit nier, & si l'on ne sçauroit douter encore que ma felicité ne soit infinimét durable. L'abondance des biens que i'ay, me rend assëuree contre toutes les traueses du monde. La fortune ne me peut nuire, ie suis trop esleuëe pour estre mise au bas par le retour de sa rouë. Elle ne m'en peut tant oster qu'elle ne m'en laisse encore dauantage: Ce que ie possede est hors de crainte: Je ne suis plus suiette aux desastres qui trauesent les moyennes felicitéz. Car quand la mort me rauira quelqu'un de mes enfans, iamais ie ne seray reduite à telle misere, que d'en perdre douze, pour n'en auoir que deux comme Latone. Je ne sçauois que ie ne sois tousiours plus grande & plus heureuse qu'elle. Quittez donc les ceremonies que vous faites en son honneur, & iettez ces branches de laurier qui vous entourent la teste, c'est à moy que vous deuez ce que luy rendez.

Les Dames Thebaines, forcées de l'autorité de leur Reyne, laisserent leurs sacrifices imparfaits, mais en leur cœur ne mes-

priferent point pourtant la diuinité de Latone, qui iustement irritée du mespris de Niobe, pour s'en venger, parla lors ainsi sur les sommets de Cynthe, à son fils & à sa fille: Cher sang de mon sang, heureux enfans, par lesquels ie m'estime heureuse, enfans qui seuls releuez mon courage, & me donnez des forces, permettez-vous qu'on doute de la puissance de vostre mere? puissance qui n'en recognoist point de plus grande, si ce n'est celle de Iunon? Permettez-vous qu'à faute de vostre secours ie demeure veſue d'autels & de sacrifices? Si vous ne m'aidez, ie voy l'heure qu'on va ruiner mes Temples. Opposez-vous à telles violences, l'iniure ne me touche pas seule, il y va de vostre honneur aussi bien que du mien. Ceste effrontée fille de Tantale, avec vne langue couuerte d'autant de venin que celle de son pere, en me mesprisant a bien osé faire plus d'estat de ses enfans que de vous, & n'a point eu honte de m'appeller (malheur qui luy aduiendra) mere sans enfans.

Latone a ses plaintes vouloit adiouster des prieres, mais Phœbus luy dist, que c'estoit autât retarder la vengeance, que d'employer le temps en si longues harangues. Diane en dit de mesme, & dès l'heure le frere & la sœur ensemble s'eslancerent, couuerts d'une nuée, au dessus du chasteau de Thebes. Pres des murailles de la ville il y auoit vne belle plaine, ordinairement couuerte de cheuaux & de chariots, du pied & des roties desquels la terre estoit comme pestrie. Là les fils d'Amphion s'exerçoient, presque tous montez sur des coursiers, harnachez de pourpre, dont ils retenoient la fougue avec vn mors enrichy d'or. Ismene l'aîné, qui auoit le premier d'une charge agreable remply le ventre de sa mere, fut le premier qui esprooua la pointe des traits d'Apollon. Faisant tourner son cheual escumeux par la bouche, d'as vn rond qui estoit au bout de la carriere, il fut frappé droit dans le cœur, s'escriant: hélas! d'une main mourante lasche les resnes, puis tomba mort par terre, du haut de son cheual, sur l'espaule droite. Sypile le puisné, presque en mesme instant entendit siffler en l'air la fleſche qui le venoit blesser, & comme le Nautonnier preuoyant la pluye estend ses toilles cirées sur son vaisseau pour estre à couuert; aussi luy pensant esuiter le coup, picqua lors plus viste qu'auparauant, pour se destourner du

traict fatal qui le deuoit percer : mais il ne peut eschapper, il en eut par derriere au trauers du col, si bien qu'apres auoir donné du visage sur le crin de son coursier, il cheut par terre, & arrosa la place de son sang encore tout chaud. L'infortuné Phe-dime, & Tantale, heritier de son grand-pere, apres s'estre donnez carriere sur leurs cheuaux, auoient mis pied à terre pour s'exercer l'un contre l'autre à la luitte. Desia ils s'estoient joinctés corps à corps, & tous deux se roidissoient pour se réuerfer l'un l'autre, quand Apollon descocha vn traict qui les perça, & les terraça tous deux ensemble. Il furent ensemble blessez, tomberent ensemble, souspirerent bouche contre bouche, en mesme instant leur veüe mourante leur fit tourner les yeux dans la teste, & en mesme instant leurs ames sortirent de leurs deux corps, qu'une fiesche retint encore embrassez apres les glaces de la mort. Alphenor leur ayant veu receuoir le coup, en se tourmentant courut à eux pour les releuer, mais il n'eut pas le loisir de leur faire ce charitable office : ainsi qu'il les voulut embrasser, il eut le sein trauersé d'une sagette qui luy fit sortir le poulmon, & perdre ensemble le sang & la vie. Son frere Damasich-ton ne mourut pas d'une seule blesseure, il auoit esté premierement frappé dans les nerfs qui font la joincture des genoux, & taschoit d'arracher le traict de sa iambe, quand il fut blesé d'un autre, qui luy entra iusques aux plumes dans la gorge, d'où l'abondance du sang qui iallit en haut le fit sortir, & luy fit encore faire vn fault dedans l'air. Ilionée le dernier, ayant veu le pitoyable fort de ses freres, tendit en vain les bras au ciel, & pria tous les Dieux en general de luy pardonner : mais il n'estoit pas besoin qu'il adressast ses prieres à tous, il ne deuoit toucher de pitié que le cœur d'Apollon ; & de faict il l'auoit touché, si la fiesche n'eust esté desia laschée. Ce Dieu, porte-sagettes, vaincu de compassion l'eust retenuë, s'il luy eust esté possible, mais il n'estoit plus temps, il allegea seulement la playe autant qu'il peut, & fit que ce cadet de la maison d'Amphion mourut frappé au cœur si legerement, que le fer n'en eut que le bout de la pointe teinte de rouge.

Le triste bruit d'un si sanglant defastre, les plaintes du peuple, & les larmes de toute la Cour ne permirent pas que la mere fust

long-temps sans sçauoir l'estrange perte qu'elle auoit faite en si peu de temps. On luy apprend aussi-tost, & elle s'estonne en soy-mesme cōment les Dieux ont peu deffaire ses enfans; poussée d'une furieuse rage, elle se dépite cōtr'eux, deteste la hardiessè qu'ils ont prise, & embrasée des feux de la colere, dit que leur puissance est trop grande; Aussi de vrayl'orage de leurs vengeancees bouleuerfa estrangement tout à coup, & fit d'horribles ruines dās le Palais de Thebes : car la mort des sept fils , ne fut pas la fin des malheurs. Amphion leur pere , de regret s'en donna d'un poignard dans le sein , pour finir en mesme instant son ducil , ses douleurs & sa vie. Cruelles destinées ! Las , quelle estes-vous maintenant Niobe ? Estes-vous celle qui faisiez l'autre iour retirer les Dames Thebaines des autels de Latone ? Estes-vous ceste Niobe mesme , qui bouffie d'orgueil vous vouliez faire adorer pour Déesse ? Non , ce n'est plus elle , ce n'est plus ceste superbe Niobe , à qui la valeur de sept enfans sembloit promettre l'Empire du monde. Elle est bien changée maintenant , sa grandeur n'engendre plus l'enuie dans les cœurs , mais sa misere fait naistre la pitié dans ceux mesmes de ses ennemis. Elle se iette sur les corps de ses enfans , que les glaçons de la mort ont desia roidis , & arrose leurs visages de pleurs , baissant pour la dernière fois tantost l'un , tantost l'autre , puis leue deuers le ciel les mesmes bras dont elle les vient d'embrasser , pour dire : Te voila vengée Latone , cruelle Déesse , repais-toy maintenant du sang que tu as espandu , repais-toy de mon affliction , prends pour delices mes douleurs , & faoule ta cruauté de mes larmes : Je suis icy comblée de malheurs au milieu de sept corps morts , resiouy-toy , implacable ennemie de mon contentement , & triomphe auiourd'huy puisque tu es victorieuse : Mais comment victorieuse ? Non , non , tu n'as pas encor gaigné ce poinct sur moy , que de m'auoir vaincuë , ie suis miserable à la verité , & toy comblée de felicité , mais il me reste plus d'enfans en ma misere , que ton bon-heur ne t'en a iamais fait auoir apres tant de meurtres , les miens passent encore en nôbre les tiens. Elle n'eut pas lasché la parole , qu'on entendit , sans rien voir , le bruit d'un arc bādé qui décochoit des flesches. Tous ceux qui estoient là en furent effrayez , sinon Niobe seule , à qui le mal auoit osté la peur. Ses filles vestuës de noir estoient autour des

corps de leurs freres, prests à porter en terre, desquelles vne en se plaignant sentit le premier traitt qu'Apollon auoit tiré, & l'ayant receu au dessous du petit ventre, ainsi qu'elle le pensa sortir, sortit ensemble ses boyaux, qui luy firent faillir le cœur, & tomba morte sur le corps mort de son frere. Vne autre qui taschoit à consoler sa mere, perdit tout à coup la parole, & meurtrie d'une playe secrette, demeura la bouche fermée, iusqu'à ce que son esprit l'ouurit pour s'enuoler. L'une en vain fuit la mort, qui l'arreste en fuyant, & la iette par terre : l'autre embrassant le corps d'un de ses freres, pauvette sent la Parque qui l'embrasse : l'une se cache, l'autre attend le coup en tremblant. Bref six meurent de six diuerses flèches, presque en mesme instant, & ne reste plus que la septiesme, sur laquelle Niobe estend sa robbe, & la couure du corps tant qu'elle peut, criant : Helas ! il ne m'en reste qu'une, laissez-la moy au moins Latone, laissez-moy la plus ieune, ie ne te demande que la cadette, pour allegger le dueil que ie porte des autres. Elle pria d'une ardeur extrême pour sauuer sa petite, mais ses prieres furent vaines : cependant que pour neant elle les enuoyoit au ciel, celle pour qui elle prioit fut tuée ; & demeura ainsi veue de son mary, & priuée de l'aggreable support de tous ses enfans, esquels elle auoit posé la principale baze de son orgueil, & de ses superbes desseins. La rigueur des regrets qui la faisirent luy transir tellement le cœur, que tous ses membres se roidirent, & son poil mesme endurcy sur sa teste, ne peut plus voleter au mouuement des vents. Sa face passe & sans vie n'eut plus de sang qui la colorast ; sa langue collée dans sa bouche, ses veines & ses arteres furent immobiles. Son col ne peut se plier, elle ne peut de la main faire signe à personne pour estre secourüe, & moins encore mouuoir les pieds pour aller auant ou arriere ; en fin elle fut toute roche, & dedans & dehors, sans qu'elle laissast pourtant de pleurer tousjours ses tragiques defastres. Quand elle fut ainsi changée, vn vent aussi tost l'entoura & l'enleua avec tant de violence, que de Thebes elle fut portée en son pays, & posée au sommet d'une montagne, où le marbre de son corps, couuert de gouttes d'eau, iette encore auourd'huy sans cesse des larmes, filles du dueil qu'elle porte de la mort de ses enfans.

## LESVIET DELA IV. FABLE.

IV. Fable  
expliq. au  
chap. 4.

*Latone fuyant la colere de Iunon , apres auoir couru la plus part du monde , arriua en Lycie , où les paysans qui couppoient des ioncs dedans l'eau ne voulurent pas permettre qu'elle s'approchast de l'estang pour se rafraischir la bouche , dont elle fut extremement offencee , car elle estoit lasse , & portoit sur ses bras Apollon & Diane , qui fut cause qu'elle pria Iupiter que ces ingrats paysans ne sortissent iamais de l'estang où ils estoient . Sa priere exaucée ils furent aussi tost conuertis en grenouilles .*

**D**Epuis toute la Thebaïde fut en crainte d'encourir la haine & d'eschauffer le courroux d'une Deesse si prompte à se vanger , chacun apprit à l'honorer aux despens de la Reyne , dont la miserable fin esueilla dans les compagnies , le fouuenir de plusieurs pareilles vengeancees auparauant aduenues . Il y eut quelqu'un entr'autres qui dist à ce propos : La Deesse Latone n'a pas accoustumé de laisser viure impunis ceux qui l'offencent , les anciens habitans de la Lycie l'ont esprouué il y a fort long-temps , comme vous entendrez au discours que ie vous en feray ; admirable à la verité , sans estre autrement celebre , pource que c'est chose arriuée à personnes de basse condition . T'ay esté sur les lieux , & veu l'estang où la merueille aduint : car mon pere desia caduc , & assez mal disposé pour marcher , me fit faire autrefois vn voyage en ce quartier-là , afin d'en amener des bœufs gras . Il me donna pour guide vn homme du pays , avec lequel ie visitay les plus beaux pasturages , & d'auanture en passant sur la chauffée d'un estang , i'apperceus au milieu del'eau vn vieil autel , noircy du feu des sacrifices qu'autresfois on y auoit faicts , le pied duquel estoit entouré de roseau . Celuy qui me conduisoit s'arresta vis à vis , faisant vne reuerence pria la puissance , qui s'estoit là fait adorer , de luy estre fauorable . Il fit sa priere en deux mots qu'il prononca d'une voix assez basse , & moy fis comme luy , puis m'enquis si c'estoit vn grand autel dressé aux Najaides , aux Faunes , ou à quelqu'autres Dieux de la prouince . Sur  
quoy

quoy il me respondit : Non , mon amy, ce n'est point à vne diuinité montagniere , que ce lieu-là est consacré, c'est à ceste Déesse que Iunon autrefois bannit de tout le monde , à Latone qui courut tant sur terre , & ne peut trouuer lieu pour se deliurer des deux enfans , & desquels elle estoit enceinte , sinon l'Isle vagabonde de Delos , qui flottoit lors sur l'eau , & toute errante arresta ses penibles courses. L'Isle reçeut la Déesse sous vne palme & vn oliuier , qui luy seruirent d'ombrage & d'appuy au mal de l'accouchement des iumeaux , qu'elle enfantamalgré les iniustes rigueurs de leur marastre Iunon. Mais incontinent apres estre accouchée , elle fut contrainte d'en partir , à ce que l'on dit , & charger ses bras du petit Dieu , & de la Déesse , desquels Iupiter l'auoit fait mere. Elle auoit long temps couru çà & là , tousiours ainsi chargée , lors que l'assée du trauail du chemin , vn iour d'Esté au grand chaud du midy , elle se trouua en Lycie , trauaillée d'une soif extrême , que l'ardeur du Soleil & ses enfans aussi auoient caufée , en luy tirant l'humeur par les mammelles. D'en haut elle veid d'auenture au fond de la vallée vn estang , duquel l'eau estoit assez basse , il y auoit des paysans dedans qui coupoient les ioncs & les autres meschantes herbes , que les lieux marescageux portent. Elle y descendit , & desia auoit mis les genoux en terre pour s'y defalterer , quand ceste canaille de paysans la repoussa indignement.

*C'estoit  
Apollon &  
Diane.*

Helas ? leur dist-elle , pourquoy m'empeschez-vous de boire ? Les eaux sont-elles pas pour seruir au public ? La nature ne les a point données aux particuliers , elles sont communes à toutes personnes aussi bien que l'air & la lumiere du Soleil , chacun en doit auoir la iouissance libre : mais encore que ce soit vn bien , qui ne puisse estre refusé , i'employe pourtant des prieres , afin de l'obtenir ; ie vous supplie de me le donner , & la necessité vous en coniure par ma bouche. Ce n'est pas mon dessein de me baigner icy , tout ce que ie desire est d'esteindre le feu de la soif qui me tuë , i'ay la bouche si seche , & la gorge si aride , qu'à peine puis-je parler. Vne goutte d'eau maintenant me fera du Nectar , si vous me permettez d'en prendre , ie croiray vous estre obligée de la vie , & l'air que ie respireray desormais i'aduouieray le tenir de vostre faueur. Mais si vous n'avez pitié de moy , prenez

au moins compassion des petits que ie porte , il vous tendent les bras , & semblent vous prier de donner de l'eau à leur mere. Qui est le barbare ? qui est le cœur si endurcy ? qui est le rocher qui pourroit entendre de si douces paroles sans estre amolly ? Ces rudes villageois ne le furent pas pourtāt , ils continuerent tousiours à repousser Latone , quelque priere qu'elle leur fist , ils la menacerent mesme de la frapper , si elle ne se retiroit , & n'eurent point honte de luy dire plusieurs iniures. Mais quoy ? leur malice ne se contenta pas encore d'une telle inhumanité , ils troublèrent l'eau tant qu'ils peurent , & broüillans des pieds & des mains la bouë qui estoit au fond , la firent monter dessus , pour empescher la Déesse de boire ; & la colere alors luy fit oublier la soif. Elle ne pensa plus à importuner ces vilains , son genereux courage trop offensé ne sçeut plus inspirer de douces paroles à sa bouche , & son iuste courroux la poussant à la vengeance luy fit lever les mains au ciel , pour presenter requeste à Iupiter , afin que ces inhumains paysans de Lycie , ne fortiffent iamais de l'estang où ils estoient.

Ses vœux furent autorisez des cieux , car aussi tost ces paysans se pleurent à se cacher tantost au fonds de l'eau , tantost monter au haut , & ne faire paroistre que le bout du nez dehors ; tantost venir prendre la chaleur du Soleil sur la riue , & tantost ressafter dedans le lac , où ils continuent tousiours à quereller , & sans honte , bien qu'ils soient sous les eaux , ne laissent pas de tousiours tafcher à mesdire. Deslors ils commencerent d'auoir vne voix enrouïée , leur col s'enfla , & leur bouche pleine d'iniures s'ouurit plus qu' auparauant. Leurs cuiffes par derriere couvrans leur col se vindrent ioindre à leurs testes , leur dos prit vne couleur verte , & leur ventre , qui est presque tout leur corps , deuint blanc : bref d'hommes ils furent faiçts grenouïlles , afin que tousiours ils demeurassent-là , sautans dans la bouë & dans l'eau.

---

### LE SVIET DE LA V. FABLE.

*Le Satyre Marsias s'estant osé attaquer à Apollon pour le vaincre en*



*iouant de la fluste, fut puny de sa temerité, & escorché vif, dont les Nymphes & les autres Satyres firent vn tel dueil, que de leur pleurs nasquit vn fleuue qui fut nommé Marsias.* V. Fable exp. c. 5.

**Q**uelque Lycien fit ce conte, qui fit ressouuenir vn autre de la mort du Satyre Marsias, qu'Apollon vainquit à la fluite, puis l'escorcha, pource qu'il auoit esté si presomptueux que d'attaquer vn Dieu. Quoy que cét outrecuidé Satyre reconnust sa faute, s'escriast au milieu du tourment : Helas ! pourquoy me descoupez vous ainsi ? Le vous ay offensé, ie le confesse, mais permettez que mon repentir efface mon offence. Hé ? faut-il que ma fluste me cause tant de mal ? Ces doux accens ont-il bien peu meriter de telles rigueurs ? Cependant qu'il crioit ainsi sa peau luy fut enleuée, son corps ne fut qu'une horrible playe, d'où le sang couloit de tous costez, les nerfs & les vaines tremblottantes se virent à descouuert, bref tout parut sans autre couuerture que le sang qui en sortoit. Les Faunes, & les Satyres ses freres, les Nymphes montagnieres avec celles des bois, & tous les bergers du pays accoururent pour voir vn si piteux spectacle. Ils le virent, & de regret en verserent bien tant de pleurs, que le flux de leurs larmes ramassées ensemble, fit en fin vn fleuue, qui porta son nom, & de ses claires eaux arrosa la Phrygie.

---

LE SVIET DE LA VI. FABLE.

*Tantale traittant les Dieux, entr'autres mets leur seruit à table de la chair de son fils Pelops, pour esprouuer s'ils la recognoistroient, & ainsi faire essay de leur puissance. Il s'en apperceurent incontinent, & apres auoir puny ce cruel hoste, prenant pitié de l'enfant rechercherent tous les membres du petit Pelops pour les reioindre, & le faire reuiure, mais il y eut vne espaule qui ne se peut trouuer, tellement que pour tenir la place de celle de chair, ils luy en mirent vne d'iuoie. Le Poete feint icy que Pelops estoit de ceux qui parloient des malheurs d'Amphion, & prend occasion de conter la Metamorphose de son espaule.* VI. Fable expliq au chap. 6.

**L**E peuple s'entretint quelque temps de pareils accidens autresfois arriuez : mais en fin il retomboit tousiours aux nouvelle infortunes d'Amphion, duquel il ne pouuoit, ce luy sembloit, assez plaindre le malheur, mais non pas de Niobe, qu'on tenoit pour son orgueil auoir esté cause de tous les defastres. Toutesfois son frere Pelops ne laissoit pas de la regretter, il ne pouuoit penser en elle, que d'affliction il ne rompist sa robbe, & la deschirant par deuant, ne fist paroistre avec son estomach descouuert, son espaule d'yuoire, espaule que les Dieux luy donnerent quand celle de chair luy eut esté ostée par son pere : car il n'estoit pas nay de la façon : mais l'inhumanité de Tantale luy auoit acquis ce membre difsemblable aux autres. Pour le consoler en son dueil, tous les Princes voisins le vindrent visiter, il n'y eut ville de ce quartier-là, qui ne priaist son Roy de faire le voyage de Thebes, pour tascher d'allegger les douleurs de Pelops. Ceux d'Argos, de Sparte, de Micene, & de Calidon, ville odieuse à Diane, y enuoyerent. Les Orchomeniens, les riches peuples de Corinthe, les rudes Messeniens, ceux de Patre, de Cleone, de Pyle, de Trezene, bref tant de citez qu'il y a au deçà de l'Istheme dans le Peloponese, & au de là dans l'Achaye, le secoururent autant qu'elles pûrent, pour l'allegement de son affliction.

---

### LE SVIET DE LA VII. FABLE.

VII. Fable  
expliq. au  
chap. 7.

*Terée fils de Mars, & Roy de Thrace, espousa Progné fille de Pandion Roy d'Athenes, laquelle se voyant loing de son pays regretta rât l'absence de sa sœur Philomele, qu'elle contraignit par prieres son mary de l'aller querir. Terée fut à Athenes, & fit si bien enuers son beau-pere Pandion qu'il luy permit de mener Philomele en Thrace, mais ce ne fut pas pour le contentement de Progné, comme il auoit donné à entendre, car sur le chemin Terée s'estant amouraché de la sœur de sa femme, quand il fut de retour en Thrace, il la tint resserrée dans vn logis escarté, pour en iouyr lors que bon luy sembleroit, luy arracha la langue de peur qu'elle ne decelast sa meschanceté, & fit accroire à*

*Progné sa femme que sa sœur estoit morte, & que partant il ne l'auoit peu amener. Philomele si miserablement captiue trouua moyen de faire sçauoir à sa sœur Progné l'inceste de son mary, & son desastre par vne lettre qu'elle luy escriuit sur de la toille, avec l'esquille, en façon de tapisserie, qui estoit le piteux tableau de ses malheurs. Progné en estant aduertie celebra les furieux sacrifices de Bacchus, & courant ainsi qu'une femme enragée, comme c'est la coustume entra dans la forest, & dans ce logis escarté, d'où elle tira sa sœur, la mena au chasteau, & là avec elle mit en pieces son fils Itys, qu'elle fit manger apres à son mary. Terée ne s'apperçeut point d'un si horrible repas, & n'en sçeut rien; iusqu'à ce que cherchant son enfant, Progné & Philomele luy ietterent la teste deuant luy, & luy dirent qu'il auoit dans le ventre ce qu'il cherchoit. Ce luy fut vn tel creue-cœur, qu'il les poursuirit toutes deux à mort: mais en les poursuuant il fut changé en hupe, Progné en ironnelle, & Philomele en rosignol.*

**L**Es Atheniens seuls ny furent point: Comment est-il possible qu'un peuple si courtois ait manqué à un tel office? La guerre s'opposa à leur deuoir & à leur desir. Pandion leur Roy eust bien souhaitté de s'y trouuer, mais les troupes Barbares qui tenoient sa ville d'Athenes assiegée luy en osterent la commodité. Il eut de l'estonnement & de furieux assauts à soustenir: mais il fit en fin leuer le siege, avec l'aide de Terée, Roy de Thrace, qui luy amena du secours, & s'acquit un glorieux renom par la victoire qu'il obtint. Ce Prince Thracien, puissant en biens & en hōmes, issu de la race de Mars, ayant chassé les ennemis de Pandion, espousa sa fille Progné: mais las! ce ne fut pas vne alliance si auantageuse que le bon homme se la promettoit. La Deesse Iunon pour les combler de bon-heur ne presida point aux espousailles, le paisible Hymenée ne se trouua point aux nopces, ce ne furent point les Graces qui entourerent le liect où ils se couchèrent, ce furent les Furies. Ces sanglanttes filles de la Nuit y porterent des torches qui auoient parauant seruy aux funerailles d'un mort, leurs parricides mains dresserent la couche, & firent asseoir le iour du mariage un hibou sur le toit de la maison pour sinistre presage. C'est sous l'augure de ce funeste oyseau, que Progné & Terée furent ioincts ensemble, & sous

ce mesme augure leur enfant fut conçu. Toute la Thrace fit des résiouyffances publiques pour vne telle alliance, elle en rendit grâces aux Dieux, & celebra pour feste sollemnelle le iour auquel Progné estoit accouchée du petit Itys. Ainsi bien souuent nous nous résiouyffons de nostre mal, si peu de cognoissance nous auons de ce qui nous doit estre profitable. Depuis le Soleil ayantourny par cinq fois le cercle des ans, Progné se trouua merueilleusement ennuyée, & trauaillée du desir de voir sa sœur Philomele, qui fut cause qu'elle pria son mary, ou de luy permettre de faire vn voyage à Athenes, ou d'y aller luy mesme pour amener sa sœur; Mon pere, luy dist-elle, ne vous la refusera point pour quelque mois, faictes ie vous supplie, que ie la voye, si vous me faites le bien de m'aimer, sa veuë me fera l'vne des plus cheres faueurs, dont vous me sçauriez honorer. Terée vaincu des importunités de sa femme fait apprester des vaisseaux, s'embarque sur mer, & à force de rames & de voiles se rend au port d'Athenes, où ayant salué son beau-pere, en luy touchant la main, il commence à luy descouurir l'occasion de son voyage. Il auoit desia raconté l'ennuy de sa femme, & déjà fait plusieurs sermens de ramener bien-tost Philomele, en cas qu'il pleust à Pandion de luy donner congé d'aller en Thrace, quand elle entra dans la salle où ils estoient. Ceste royale fille, riche en habits, & plus riche en beauté, ne sembla pas à son entrée moins agreable, que ces Déesses bocageres, que les Faunes & les Syluains caressent par les bois, elle parut veritablement Nymphes, & plus encore que Nymphes, car il n'y en a point qui soit parée comme elle estoit. Les esclairs de ses yeux furent des allumettes, qui firent naistre en vn instant tant de flames au cœur de Terée, qu'il se sentit tout en feu. Ils firent le mesme rauage en son sein qu'un flambeau allumé feroit dans vn amas de gerbes, où dans des feüilles seiches, ou dans vn grenier plein de foin. Il y auoit de quoy à la verité, Philomele portoit au visage des charmes inenitables, mais son naturel aussi aida fort à la naissance de cét impudique brasier. C'est l'air commun du pays, tous ceux de ce quartier-là sont infiniment suiets aux chaudes fureurs de Venus. Son sein fut doncques aussi tost vne fournaise de mille ardans

desirs, il ne pensa deslors qu'à corrompre les seruantes par argent, à gagner la mere nourrice, & par presens esbranler la pudique constance de Philomele. Pour cest effet il prend resolution d'employer tous ses moyens, & n'espargner pas mesme sa couronne, s'il est besoin d'enleuer Philomele, & apres l'auoir rauie, entrer en guerre pour la garder. Il ne croit pas que pour l'auoir ce luy soit vne honteuse entreprise de prendre les armes contre son beaupere. Les furies d'amour luy persuadent qu'il n'y a rien qu'il ne doiuue oser pour iouir de ce qu'il desire. Quoy? ses incestueuses flames montent iusques à tel degré, qu'à peine les peut-il tenir couuertes, il ne peut attendre qu'avec trop d'impatience, il presse son depart & celuy de Philomele ensemble, s'efforce en apparence d'auancer tant qu'il peut le contentement de sa femme: mais en effect il tasche d'auancer le sien, il couure ses desirs du voile des souhairs de Progné, & sous le nom de Progné ne parle que pour soy. L'amour ne le laisse point manquer de belles paroles pour persuader Pandion, & si quelquesfois la violence, de sa passion le rend trop importun, il dit que Progné l'a prié d'estre importun pour elle. Il vse des plus humbles & plus ardentés prieres, dont il se peut aduiser, il supplie, il coniure son beau-pere, & a recours mesmes aux larmes pour le vaincre; comme si Progné luy auoit donné charge de pleurer. O Dieux! De combien d'artifices les cœurs des hommes se desguisent? Qu'il est difficile de penetrer dans le nuage espais, qui couure les secrets desseins des ames dissimulées! Terée attente à vn execrable forfait, & les moyens, par lesquels il tasche d'y paruenir, sont tenus pour œuures de pieté: son crime luy acquiert de l'honneur, & sa meschanceté tire des loüanges de la bouche de ceux qu'elle doit offencer. L'affection qu'il fait paroistre en son desir d'emmener Philomele, l'inuite elle mesme à desirer d'aller voir sa sœur, elle se jette au col de son pere, & l'embrasse avec toute l'ardeur qu'il est possible, afin d'obtenir le congé de son infortuné voyage. Cependant qu'elle le caresse, Terée qui a tousiours la veüe sur elle, & qui des yeux la possede desia, prend ces baisers, ces embrassemens, & toutes les petites mignardises, par lesquelles elle gagne le cœur de son pere, pour autât d'allumettes & de risons qui entretiennent

ses furieuses flames. Aurant de fois qu'elle iette les bras au col de Pandion, il voudroit estre Pandion : car son desir lascif l'aueugle tellement, qu'encore quelle fust sa fille, il ne laisseroit pas de la souhaitter. En fin le bon vieillard, vaincu de telles prieres de l'un & l'autre, leur accorda ce qu'ils demandoient, donc Philomele luy rendit graces, & s'en resiouyt comme de chose qu'elle pensoit deuoir estre pour le contentement de sa sœur & d'elle ; mais las ! ce fut pour le malheur de toutes deux, & pour l'auancement de leur triste ruine.

Le Soleil estoit presque au bout de sa carrière, ses cheuaux courans sur le panchant des cieux s'en alloient cacher dans les eaux qui les recoiuent à la fin de leur course, quand on se mit à table, & apres auoir beu avec beaucoup de reliouissance, chacun se retira dans sa chambre pour se reposer. Terée se met au list comme les autres, mais le sommeil ne peut clore ses yeux, le furieux accès de la fiéure amoureuse luy defrobe le dormir. Il brusle, bien qu'il soit esloigné de l'objet qui allume son feu, & se representant les beautez & les graces de Philomele, admire tantost en soy-mesme ou le marbre poly en son front, ou le corail de sa bouche, ou la neige de ses mains ; tantost s'imaginer le reste, qu'il n'a point eu l'heur de voir, tout tel qu'il le souhaite, & nourrit ainsi son brasier des diuerses pensées quel'amour luy inspire.

Quand le iour reuenu eut rendu la lumiere au monde, & que Pandion veid son gendre prest à partir avec sa fille, il l'embrassa, & pleurant luy recommanda plusieurs fois celle qu'il emmenoit. C'est le desir des deux sœurs de se voir, luy dit-il, & c'est le vostre aussi, Terée, de les voir ensemble, vos communs souhaits me forcent de la laisser aller : mais ie vous prie, mon cher gendre, si vous auez soing de la vie de vostre beau-pere, d'auoir soing sur le chemin de Philomele. Ie la mets entre vos mains, & vous coniuere par la foy que vous me deuez garder en la gardant, par l'heur de nostre alliance, & par la celeste puissance des Dieux, de luy estre cōme pere, & me la renuoyer incontinent : car c'est elle seule qui adoucit par sa presence l'enuieux chagrin de mes caduques années : elle ne scauroit si peu demeurer loing de moy, que ce ne soit trop pour

mon

mon contentement. Vous le sçavez bien Philomele ( dit-il en se tournant vers elle ) soyez donc si soigneuse de bien-tost retourner , si vous avez quelque ressentiment du bien de vostre pere , ne tardez point à reuenir près de moy , ce m'est assez de mal d'estre priué de la veüe de vostre sœur. En recommandant à sa fille le retour avec tant de zele , il ne pouuoit laisser , & en la baisant ne pouuoit empescher ses yeux de fondre en larmes. Il leur demanda la main à tous deux , pour gage de la promesse que tous deux luy faisoient , & les ayant iointes ensemble , les pria de saluer de sa part Progné & son petit fils Itis ; puis en fin à toute peine , leur dit le dernier adieu , avec vn monde de soupirs , presages que son cœur luy donnoit de quelque desastre à venir.

Lors que Philomele fut embarquée , que le vaisseau eut laissé le bord , & que les matelots commencerent à fendre les eaux à force de rames : Je suis victorieux , dist en soy-mesme le barbare Terée , i'ay pres de moy tout ce que ie souhaitte , ie voy mes delices & mes plus chers plaisirs avec moy dans vne mesme galere. Il saute de ioye & se transporte si estrange-ment , qu'il ne peut presque se tenir de se combler dès l'heure du bien où il aspire. Il a tousiours les yeux sur Philomele , & ne les en destourne non plus que fait vn Aigle , apres auoir enleué vn lièvre qu'elle tient dans son nid sous ses griffes crochuës : car lors cét oyseau se plaist à voir sa proye qui ne luy peut plus eschapper ; & Terée de mesme se plaist à contempler les beautez de celle qu'il a rauie.

Quand ils eurent pris terre en Thrace , il ne la mena point dans son palais , mais la traïsna dans vn vieil logis qui estoit au milieu d'vne forest , où elle pallissante de crainte & toute tremblante d'effroy , fut resserrée , sans qu'il luy fust permis d'aller voir sa sœur , qu'elle demandoit sans cesse. Là il découurit son plus qu'impudique desir , là son cœur incestueux fit voir les honteux effects de son execrable dessein , il emporta par force la fleur de sa Virginité , & seul la vainquit seulette : qui est-ce qui ne vaincroit vne fille ? ce fut en vain qu'elle appella plusieurs fois son pere , en vain elle apella sa sœur , & en vain mesme elle demanda secours aux Dieux , car elle ne fut point secou-

ruë. Apres auoir esté violée elle demeuraquelque temps tremblottante & aussi esperduë qu'est vne brebis arrachée d'entre les dents du loup, & qui blessée ne se croit pas encor eschapée, bien que le loup ne la tienne plus. Elle se trouua en la même frayeur qu'est vn pigeon sortant tout sanglant des griffes du faucon, lequel pense encore estre sous les ongles de son ennemy, tant la crainte d'y retomber l'afflige. Mais quand elle fut retournée à foy, en s'arrachant le poil & se battant le sein, ses regrets luy firent faire vn dueil, qui ne peut estre bien représenté que par sa douleur seule: O barbare cruauté, s'écria-elle, comment meschant, as-tu osé entreprendre vn si detestable forfait? Perfide, est-ce le soin que tu as eu de moy? Les recommandations de mon pere, arrosées de tant de larmes, le respect de ma sœur, l'honneur de ma virginité, & les chastes loix d'vn legitime mariage auquel tu es lié, n'ont-elles peu te détourner de ton horrible dessein? Las! combien en me violant, as-tu violé de droits ensemble; Tu m'as fait, miserable sœur, souiller le liët de ma propre sœur, tu t'es fait mon mary aussi bien que le sien. Ce n'est pas ce que ie deuois attendre d'vne fraternelle amitié. Mais pourquoy est-ce, traistre, que tu me laisses encore respirer? Pourquoy ne m'ostes-tu la vie, afin qu'on ne puisse rien desirer au comble de tes meschancez? Ha! pleust aux Dieux, que tu me l'eusses rauie deuant que raur l'honneur de mon pucelage! Mon ombre nette de l'horrible crime dont tu las pollué, se fust renduë toute vierge dans les enfers. Cruel regret, que ie ne le puis faire! mais assure-toy que si les Dieux ont des yeux pour voir mon defaistre, s'ils ont quelque pouuoir, & s'ils ne sont tous ensemble peris avec la fleur que ie viens de perdre, tost ou tard tu ressentiras le iuste supplice que tu as merité. Moy-mesme sans honte publieray ton inceste. Si ie puis eschapper d'icy, ie le crieray dans les villes aux oreilles du peuple. Et s'il m'est impossible de sortir, & que ie demeure tousiours prisonniere au milieu d'vne forest, ie le feray retentir par les bois, ie le diray aux rochers, & les rendant tesmoins de mon mal, les rendray tesmoins de ton crime. L'air le sçaura, & ma voix penetrant au trauers de l'air iusqu'aux cieux, armera contre toy les puis-



fances celestes, s'il y en a quelques-vnes là haut. Telles paroles esmeurent outrageusement ce cruel tyran de la Thrace : mais si elles le mirent en colere, elles ne le mirent pas moins en crainte. Le courroux & la peur qui l'animent chassent l'amour de son cœur, & luy font recourir aux armes. Il prend Philomele par les cheueux, luy lie les mains par derriere & met la main à l'espée, de laquelle elle pensoit qu'il luy deust couper la gorge; elle tendoit le col, & n'attendoit que le coup: mais le dessein du barbare n'estoit pas de finir si tost ses tourmens par la fin de sa vie. Il luy tira la langue hors de la bouche avec des pincettes, & luy coupant l'empescha de plus nōmer son pere, qu'elle appelloit sans cesse à son secours. Sa langue tranchée tombe par terre, où il semble qu'elle murmure quelque regrets, elle se demeine tout ainsi que fait la queuë d'une couleuvre, qu'on a mise en pieces, & sautillant cherche à mourir aux pieds de sa maistresse. On tient qu'après ceste inhumanité (mais qui le peut croire?) il assouit encore plusieurs fois sa chaude conuoitise dans ce corps muet, à qui luy-mesme de ses propres armes auoit osté la langue. Quoy? il ne fut point honteux, tout pollu qu'il estoit & du rapt & du sang de Philomele, de retourner chez soy, & se presenter à Progné, à laquelle il fait croire que sa sœur est morte, lors qu'elle luy demande pourquoy il ne l'a point amenée. Pour luy persuader plus facilement, il mendie la fausse preuue de quelques feints sourspirs, & de quelques larmes traistresses qu'il iette en faisant le discours mensonger de sa mort: en fin il sçait si bien courir sa cruauté du voile d'une affliction simulée, qu'il fait vestir sa femme d'une robe de ducil. Elle dresse vn tombeau, & sacrifie à Proserpine pour les ombres de sa sœur qui n'est point morte, elle la plaint, elle la regrette, elle pleure son malheur, non pas pourtant de la façon qu'elle le deuroit pleurer. L'année entiere se passe sans que rien se descouure: car Philomele ne peut sortir, & ne sçait comment faire sçauoir de ses nouvelles à Progné. Que feroit-elle. On la tient si estroittement resserrée dans ce vicil logis, & les murailles sont si hautes qu'il luy est impossible d'eschapper. De parler à personne elle ne sçauoit, ayāt perdu avec la langue l'usage de

la parole. Que les forces de la douleur sont grandes ! Elle ouure les esprits, & sur le point d'une misere extrême aiguise nos inuentions, pour nous en deliurer. Les malheurs sont des pointes qui esucillent les ames: Philomele presque desesperée de pouuoir iamais faire entendre son affliction à sa sœur, trouue au milieu de son desespoir vn secret moyé de luy faire sçauoir. Elle trauailloit des mieux en tapisserie, avec de la laine rouge, elle escriit sur du cauenas la tragique histoire de son infortuné voyage, & l'inhumanité de Terée, puis plie promptement son ouurage, le dōne à vne femme, & par signes la prie de le porter à la Roync. La femme, sans sçauoir ce que c'est, le porte à Progné, qui lit ensēble l'infidelité de son mary, & le miserable sort de sa sœur. Elle lit tant d'horreurs, & ne peūt à l'heure ouuir la bouche pour les detester. La douleur l'auoit fermée, aussi ne pouuoit-elle trouuer parole qui ne fust trop douce pour faire esclatter sa colere. Elle demeura muette, sans ietter ny larmes, ny souspirs, & fut quelque temps rauie dans les sanglātes imaginations de toutes les plus cruelles vengeancees que son cœur offensé luy peūt représenter.

C'estoit au temps que les Dames de Thrace celebriēt ceste tumultueuse feste qu'on fait de trois en trois ans en l'honneur de Bacchus. La nuit venuë, qui estoit dediée à vne telle solemnité, on n'entendit sur le mont Rodope que des hurlemens effroyables & des tintamarres espouuentables d'une infinité de bassins sonnans. La Roync comme les autres sortit de son Palais au bruit qu'elle ouyt, & ayant la teste couuerte de feüilles de vignes, sur l'espaule gauche vne peau de cerf avec vne picque legere en main, courut furicuse à trauers la forest, suiuite d'une troupe de seruantes. Possedée des chaudes furies qu'engēdre vne extreme douleur, elle feignit d'estre agitée de celles de Bacchus, & avec vn visage duquel l'horreur & l'effroy s'estoient emparez, se rendit autour de ce logis escarté, dans lequel sa sœur estoit prisonniere. En hurlant & criāt Euohé, elle donna tant de coups à la porte qu'elle la rompit, fit sortir Philomele, & l'ayant sortie la reuestit des armes de Bacchus, luy couurit la face de lierre, & la mena estonnée dans la ville.

Philomele à l'entrée du Palais de ce traistre Roy qui l'auoit

violée, sent vne froide horreur qui la faisit & luy chasse la couleur du visage: mais Progné l'asseure contre les assauts de la crainte, & la conduit dans vne chambre secrette, où elle luy faict poser ses ornemens de la ceremonie de Bacchus, luy decouvre le visage, & luy faict mille caresses. Helas! la pauurete, honteuse du crime d'autruy, de son costé sembloit n'oser cherir Progné, elle ne prenoit pas la hardiesse de leuer les yeux pour la regarder, elle les tenoit baissiez contre terre, & eut bien desiré de s'excuser enuers sa sœur, de ce que Terée auoit eu affaire avec elle. Par signes elle iure & appelle les Dieux à tesmoins de la violence qu'elle a endurée. Elle tesmoigne le regret qu'elle en a par vn flux de larmes qu'elle fait couler de ses yeux: mais Progné ne le peut souffrir, la colere qui la surmonte luy faict dire, Non, non, ma sœur, ce n'est pas de pleurs qu'il se faut maintenant armer, c'est d'vn fer trenchant, ou auoir recours à quelque plus cruelle inuention que le fer, s'il est possible d'en trouuer quelqu'vne; pourmoy i'ay le cœur & les mains preparees à toutes sortes de meschancetez; pour me venger il n'y a cruauté que ie n'execute. Où ie mettray le feu dans le Palais, & feray brusler mon maistre Terée, ou ie luy arracheray la langue, ou les yeux, ou les membres complices de l'outrage qu'il a faict à ton honneur, ou bien en luy donnant mille coups de poignard ie feray trouuer à son ame criminelle mille sorties, pour laisser son corps pollu de sang, de trahison & d'inceste. Mon dueil me faict conceuoir quelque grand & horrible dessein: toutefois ie ne suis pas encore assuree quel il sera. Tandis qu'elle parloit ainsi, elle vid venir son petit Iris, qui se presentant à elle (mal-heur!) luy fit prendre vne execrable resolution. Elle ietta sur luy vn œil plein d'inhumanité: Ha que ton visage montre bien (dist-elle) que tu ressembleras vn iour à ton pere, & sans parler d'auantage, les feux de la colere preparerent ses mains à vn acte plus que tragique. Toutefois quand son fils fut aupres d'elle, & qu'en luy donnant le bon iour il luy ietta ses petits bras au col, la baisa & la caressa, comme les enfans font leurs meres, elle sentit quelques douces pointes de la pitié qui l'esmeurent, son courroux sans estre vaincu fut arresté

pour vn peu de ses yeux malgré sa cruauté ietterent des larmes, que les forces de la nature firent sortir contre sa volonté. Mais si tost qu'elle sentit son cœur glisser à la compassion, elle detourna ses yeux du visage de son fils, pour les ietter sur celui de sa sœur, puis les regardant pour les ietter l'un apres l'autre, dist ; Hé ! pourquoy est-ce que les caresses de l'un me charment, & que l'autre demeure muette deuant moy sans pouuoir parler ? Si mon fils m'appelle sa mere, pourquoy ma sœur ne me peut-elle appeller sa sœur ? Quoy ? Progné ( disoit-elle parlant à soy-mesme ) faut-il que tu flechisses à la pitié ! Non, non, tu te fais tort, pense à la perfidie de ton mary, c'est vne charité d'estre cruelle en son endroit, c'est vn crime d'estre pitoyable en ce qui touche Terée. A l'heure mesme elle traifna son petit Itys dans vne chambre la plus escartee & la plus obscure du logis ainsi qu'une tygresse, laquelle emporte vn petit fande biche dans le plus sombre de la forest pour le deuorer. Il luy tendoit les bras & vouloit l'embrasser, il luy crioit, Ma mere, ma mere, mais ces cris ne peurent esmouuoir la rage qui la possedoit ; sans tourner la veüe de l'autre costé, elle luy donna d'un poignard dans le sein. Las ! c'estoit assez de ce coup-là, il n'en falloit point dauantage pour meurtrir ceste tendre enfance ; toutefois Philomele luy en donna encore vn autre dans la gorge, luy couppa le gosier, puis descouppa par morceaux tout le corps encore demy-vif. Elles en firent apres botuillir vne partie & rostir l'autre, & seruirent Terée de telles viandes à vn disner, auquel selon l'ancienne coustume du pays, & la ceremonie de la feste qu'ils faisoient ce iour-là, le mary deuoit manger seul, sans estre accompagné de seruiteurs ny de seruantes. Terée donc assis en son siege, sans y penser se reput de ses propres entrailles, & sans le sçauoir se mit par la bouche ses propres boyaux dans le ventre. Helas ! que bien souuent nous auons peu de cognoissance de ce que nous faisons ! En disnant il demande son fils, & lors Progné ne pouuant plus dissimuler son humaine ioye, elle mesme decele son sanglant parricide, & luy dit : Vous auez mangé celui que vous demandez, ne le cherchez plus, vous l'auetz dans l'estomach : & à l'instant mesme Philomele tout escheuëe, sort de la chambre où elle estoit cachée, & vint ietter de-

uant luy la teste du petit Itys, s'esiouyssant outre mesure en vne si sanglante vengeance, & regrettant lors plus que iamais la perte de sa langue qui l'empesche de tesmoigner le contentement qu'elle a de voir Terée affligé. Ce Roy furieux ietta par terre avec mille cris, ces execrables viandes, il appella les noires filles de la Nuiét à son secours, & les coniura de quitter les sombres marets de l'enfer pour venir à son ayde. S'il eust peu s'ouvir le sein, pour sortir ce qu'il auoit mangé, il l'eust fait, il tasche de le mettre dehors en le vomissant, il pleure, il se despote, & deteste sa fortune qui l'a rendu pere si miserable, que de faire son estomach le tombeau de son fils. Il se nomme soy-mesme le cercueil du petit Itys, & du creue-cœur qu'il a de l'estre, s'arme d'une espée nuë pour s'en venger sur sa femme & sur la belle-sœur. Il court apres elles, mais elles s'enfuyent de telle vistesse, qu'elles semblent voler, & de vray elles volent, leurs corps vestus de plumes sont enleuez dans l'air, elles deuiennent oyseaux, l'une yronnelle, l'autre rossignol: celle-cy chercha les bois pour retraicte, celle-là se pleut à demeurer dans les maisons, & toutes deux pour marques du sang qu'elles auoient espandu, eurent des taches rouges en leurs plumes. Terée que le desir de vengeance ne rendoit pas moins prompt & moins leger qu'elles, fut aussi en les poursuiuant changé en oyseau, il s'esleua vne forme de creste sur sa teste, il fut armé d'un long bec: bref d'homme il deuint hupe, & eut des plumes disposées de telle façon autour des yeux, qu'il sembloit auoir vn casque en teste.

---

### LESVIET DE LA VIII. FABLE.

*Le vent Aquilon ayant long temps aymé Orithie fille d'Ericthée sans pouuoir acquerir son amour par prieres, l'enleua en fin par force & l'emmena en Thrace où il l'engrossa, & eut d'elles les deux freres iumeaux, Calais & Zetes, ausquels quelque temps apres nasquirent des aisles sur les espauls, afin qu'ils tissent du leger naturel de leur pere.*

VIII. Fable  
expliq. au  
chap. 8.

**L**E desastre de Philomele & de Progné fut cause que leur pere Pandion mourut deuant qu'il eust atteint les foibles

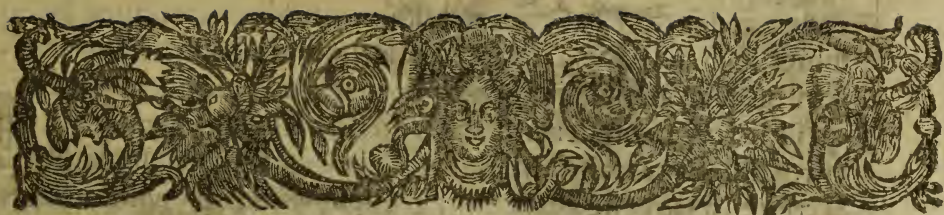
iours d'une extreme vieillesse. Son fils Eriothée tint apres luy le sceptre d'Athenes : Eriothée dont la valeur fut autant admiree comme l'equité de ses iugemens, & l'integrité de sa vie. Il eut quatre fils & autāt de filles, deux desquelles esgales en beauté ne furent pas moins estimées l'une que l'autre. Cephale fils d'Æole se trouua heureux d'en auoir l'une en mariage, qui fut Procris: Orithie, qui estoit l'autre, fut long-temps recherchée par le vent Aquilon, mais pource qu'il estoit de Thrace, ses affections furent tousiours trauersees. Son pays & les precedentes cruautez de Teree luy nuisoient. Eriothée fait sage par le malheur de son pere, ne vouloit point abandonner sa fille au barbare naturel d'un homme de ce pays-là. Cependant Boree brusloit, & brusla en vain, aussi long-temps que s'arrestant aux prieres, il ne voulut point vser de violence, pour auoir sa Maistresse. Mais en fin voyāt que par la douceur il n'auançoit rien, bouffi de colere, comme il est presque tousiours; Ils ont bien raison (dit-il en soy-mesme) de me mespriser, ie merite de l'estre, à quel propos me suis-ie presenté sans mes armes ordinaires? Mes armes sont le courroux, la rigueur, la force, les menaces; ie me suis armé de prieres desquelles ie ne me sçay pas bien seruir. Comme la violence me plaist, aussi m'est-elle bien seante, & ne puis auoir grace avec la douceur. Par force ie dissippe les nuées, ie tempeste sur les eaux, & y fais bouleuerfer les nauires, i'endurcis les neiges, ie fais battre la terre des gresles, & lors que ie rencontre quelqu'un de mes freres parmi l'air, qui est nostre champ de bataille, ie fais de tels efforts en luittant contre luy, que les cieux mesmes en reuentissent, & qu'il sort du feu des nuées, que ie fais choquer les vnes contres les autres. Moy-mesme lors que ie m'engouffre dans les antres secrets de la terre, i'esbranle & effraye le monde par les tremblemens si horribles, que l'Enfer s'en estonne. C'est de la façon que ie deuois rechercher Orithie, ce sont les moyens qui deuoient me faire gendre d'Eriothée. Il falloit que par force ie le fissé mon beau-pere, non pas le prier d'auoir agreable qu'il le fust. Quand Boreas eut part soy tenu ce brauache discours, ou fait au moins quelque rodomontade semblable, d'une secousse de ses aïles il esuenta la terre, & courrit de vagues la mer, puis traïsnant iusqu'en Grece son manteau poudreux duquel il

quel il ballioit les plaines, vint embrasser & enleuer Orithie, sans laquelle il ne pouuoit plus viure. Ses aisles en volant seruoient de soufflets à son feu, qui s'augmentoit tousiours plus il l'esuentoit, & l'animoit à ferrer plus estroitement la chere proye qu'il tenoit entre ses bras. Il n'arresta point son vol iusqu'à ce qu'il fut en Thrace, où il fit ceste Athenienne Reyne de ses froides Prouinces, & eut d'elle deux enfans iumeaux, qui representoient naïfvement la mere, & ne tenoient rien du pere sinon des aisles qu'ils eurent sur le dos. Toutefois on dit qu'ils ne les auoient pas qu'ad ils nasquirent, & qu'elles ne leur vindrent qu'avec la barbe. Et à la verité il y a del'apparence que la plume ne leur couurit les espaules, qu'alors qu'un ieune poil blond leur cotonna les iouës, qui fut un peu deuant qu'ils entreprissent de faire le voyage de Colchos avec Iason, pour la conqueste de ceste riche toyson, laquelle fit esprouuer à la ieune noblesse de Theffalie, les perils de la mer parauant incognus, dans le premier vaisseau, qui ait iamais esté mis à la mercy des vagues de Neptune.









LE SEPTIESME LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE.

LE SVIET DE LA I. FABLE.

*Jason enuoyé en Colchos par son oncle Pelias à la conquête de la royson, eut tant d'heur en son voyage qu'il fut aymé de Medee fille du Roy Aete, avec l'aide de laquelle il vainquit le Dragon gardien du butin qu'il recherchoit, sema les dents en terre, d'où nasquirent des hommes armez qu'il combattit, puis ravit la royson, & ravit ensemble Medee, l'emmenant avec soy.*

*1. Fable ex-  
pl. 1. 2. du 7.  
discours.*

**D**ESIA ces braues Theffaliens embarquez auoient long-temps vogué sur mer, desia ils auoient veu Phidée, miserable vieillard; languissant dans la nuit de son aueuglement, infortuné iouiet de la cruauté des Harpies, qui luy ostoyent les morceaux de la bouche, & desia ces monstres de filles rauissantes, auoient esté chassés par les enfans aislez d'Aquilon. Ceste valeureuse ieunesse, ayant sous la conduite de Jason vaincu les incommoditez & les dangers d'un

voyage si hazardeux, estoit abordée au riuage, où flottent les  
 eaux rapides du Phafe limonneux. Ils auoient esté avec Iason  
 saluer le Roy Aëte, & apres luy auoir descouuert leur des-  
 fein on leur auoit fait sçauoir les hazards, ausquels il falloit  
 qu'ils se representassent. Tandis qu'ils parlementoient sur ceste  
 effroyable entreprise, Medee conceut en son cœur vne flame  
 secrette, à laquelle ayant en vain quelque temps opposé toutes  
 les glaces de la raison, & fait rendre à son chaste courage le  
 combat qui luy fut possible, sans pouuoir vaincre la chaude fu-  
 reur; C'est vne folie à toy Medée (dist-elle à part soy) de pen-  
 ser resister à la violence de ie ne sçay quel Dieu qui te force. Il  
 faut croire que c'est vn puissant Demon qui te pousse, puisque tu  
 ne sçauois vouloir sinon ce qu'il t'inspire. Mais ie ne puis pour-  
 tant sçauoir assurement quelle puissance me possède, si ce n'est  
 que ie ressens en moy ie ne sçay quoy semblable à ce que l'on ap-  
 pelle, *Nymer*. Car si ie n'auois de l'amour, pourquoy le com-  
 mandement que mon pere a fait à Iason, me sembleroit-il rigou-  
 reux? Pourquoy accuseroy-ie en cela mon pere de cruauté?  
 Las! il est cruel à la verité. Mais d'où vient que i'ay tant de  
 crainte pour vn que ie n'auois iamais veu qu'auioird'huy? Pour-  
 quoy est-ce que i'apprehende son malheur? D'où peut venir la  
 source d'vne telle apprehension? Rejette miserable, reiette, si  
 tu peux hors de ton sein, ce cuisant brasier qui ronge tes  
 vierges moüelles. Si tu peux, hélas! le remede est bien vain  
 quand il est impossible. Si ie le pouuois faire, ie ne serois point  
 affligée du mal qui me tourmente. Mais vn nouueau desir con-  
 tre mon gré force en moy la raison, il me tire d'vn costé, &  
 elle veut que ie tienne ferme de l'autre. Je voy bien ce qui est le  
 plus auantageux pour moy, ie ne suis point ignorante de ce qui  
 me seroit le meilleur, & ne puis faire pourtant que ie n'embrasse  
 le pire. Esueille t'aveütu, courageuse Medée, pourquoy t'af-  
 fliges-tu pour vn incognu? A quel propos te vas tu brusler, dans  
 vn feu estranger, recherchant les caresses d'vn qui t'est comme  
 d'vn autre monde? Ton pays n'a-il pas dequoy fournir à tes  
 amoureux desirs, sans chercher vn seruiteur de si loin? Sa vie &  
 sa mort sont entre les mains de la perilleuse fortune qu'il luy faut  
 soustre. On ne sçait s'il eschappera du danger que mon pere

luy ordonne de surmonter. Helas ! fasse les Dieux qu'il en puisse eschapper. Quant ie ne l'aimerois point, on ne troueroit pas mauuais que ie fisse vne telle priere pour luy. Car en quoy est-ce que Iason s'est rendu coupable pour estre ainsi puny ? Qui est-ce qui n'auroit pitié de voir si cruellement moissonner la belle fleur de son âge au plus verd de son prin-temps ? Faudroit estre insensible pour n'estre point touchée de la grandeur de sa race & de sa valeur. Faudroit n'auoir point d'yeux, quand bien tant d'autres perfections qu'il a luy manqueroient, pour esuiter les charmes de sa beauté. C'est ce qui m'a esmeuë, faut que ie l'aduouë ; ses graces m'ont frappée au cœur. Mais dequoy luy seruent ces graces, puis qu'avec luy elles doiuent perir au feu, que les tauraux de Mars iettent par la bouche ? Si ie ne luy donne secours, ces fiers animaux le feront mourir, ou il fera massacré par les soldats qui naistront des dents qu'il aura semée, ou miserable il seruira de proye à cét horrible Dragon qui garde la toyson. Si ie le permettois, ie me croirois née d'une tygresse, ie voudrois confesser de n'auoir dans le sein qu'un cœur d'acier, ou vn cœur de rocher. Mais pourquoy est-ce que ie ne le puis voir perir ? Pourquoy n'ay-ie le cœur d'animer mesmes les taureaux, ou ces soldats enfans de la terre, ou le Dragon contre luy ? Ha ! les Dieux me gardent d'entrer en telles furies, aussi n'y suis-ie pas portée. I'ay vn autre dessein, qui veut estre plustost mis à fin, que long-temps souhaitté. Mais quoy ? trahiray-je mon pere, & son Royaume, pour sauuer la vie à vn incogneu ? Garantiray-ie de la mort vn estranger qui fera voile apres, & se retirera sans moy pour s'aller marier à quelqu'autre ? Luy donneray-ie la vie, afin qu'en me laissant apres avec vne regret eternal ie me donne la mort ? S'il doit estre si ingrat que de m'abandonner, & me negligant preferer l'affection d'une autre à la mienne, il me vaut bien mieux le laisser mourir, que d'auancer mô malheur en luy dōnant la vie. Toutefois il ne porte rien de tel face, sa noblesse ne permet pas que i'aye sa generosité suspecte, & son aymable beauté ne me peut presager d'infidelité. Non, ie ne me scaurois deffier qu'il me trompe, ou qu'il perde iamais le souuenir de mon amour, i'en tireray de luy vn serment si solemnel, que i'en

demeureray toute assuree. C'est auoir trop peu de courage que de craindre, où le danger ne paroist point encore, il faut que ie vainque ces vaines apprehensions, & que sans retarder d'auantage ie m'oblige à Iason. Il m'emmenera avec luy, il me prendra pour femme, & vantera par toute la Theffalie, le bon office que ie luy auray rendu, de l'exempter du danger où on le precipite avec la noblesse Grecque qu'il suit. Las ! ie me mettray donc à la mercy des vents, pour quitter ma sœur, mon frere, mon pere, & ceste chere terre qui m'a nourrie ? Tres volontiers, aussi bien la rigueur de mon pere m'est-elle insupportable, le pays est grossier & barbare, mon frere est vn enfant, & pour ma sœur elle ne desire pas moins que moy le contentement de Iason. Je sens qu'un puissant Dieu m'inspire à executer ce que ie souhaite. Si ie perds quelque chose, ce ne sera rien au prix de ce que ie gagneray. Je m'acquerray l'honneur d'auoir sauué cette flotte de Noblesse Gregeoise, ie chageray le desagreable air de ceste rude terre en l'air d'une terre ciuilibee, réplies de plusieurs belles villes que la renommée rend mesme icy celebres, & peuplées d'hommes qui se font admirer en toutes sortes d'Arts. Et quand ie ne gagnerois autre chose, ie m'acquerray les affections de Iason; de Iason dis-je, qui seul m'est plus que le reste du monde; Chacun m'estimera vniquement chere des Dieux, si ie puis faire qu'il me cherisse tant qu'il me fasse sa femme, ma grandeur esleuée iusques aux cieus m'esgallera mesme aux Deesses, ie n'apprehende point les dangers de la mer, les escueils qui s'y rencontrent ne m'estonnent pas, ny le gouffre de Carybde qui engloutit tant d'eaux & les rejette apres, ny celui de Scylla au fonds duquel il y a des chiens qui abbayent : car estant assise sur Iason, que ie tiendray tousiours embrassé, rien ne me pourra effrayer, ie ne craindray rien, ou si i'ay de la crainte, ce ne sera pas pour moy, ie n'en auray que pour mon mary, mes vniques delices. Mais quoy ? miserable, pourras tu dire ton mary celui que tu prendras en trahissant ton pere ? Pauvre abusée, penses-tu que ta trahison te conduise au bon-heur d'un legitime mariage ? L'apparence du beau nom que tu donnes à ton crime, te trompe, ne le desguise point, & tu trouueras que ce n'est pas seulement vn meschant acte, mais vne horreur, que tu medites. Destourne ton

cœur d'un telle entreprise deuant qu'y entrer plus auant, si tu ne veux cheoir dans le repentir. Voila ce qu'elle disoit combattant furieusement en son ame contre l'Amour qui taschoit à la surmonter. Avec ces dernieres paroles s'estant mis deuant les yeux la Honte, la Raison, & la Pieté, elle s'estoit bien fortifiée contre la violence de ce petit Dieu, & luy auoit mesme desia comme vaincu, fait tourner le dos : mais vn peu apres allant au vieil oratoire qui estoit dans le fonds d'une espaisse forest proche du chasteau, elle rencontra Iason qui ralluma son feu, que la cendre desia commençoit à couvrir. Vne couleur vermeille s'espandit dessus son visage, & ainsi qu'un tison demy-esteint lors qu'on l'esuente, d'une bluette fait croistre en moins de rien vn tel embrasement qu'il brusle de tous costez : de mesme son amour affoibly & qu'on eust dit estre demy-mort en son cœur, à la veüe de celuy qui l'auoit fait naistre, reprit tellement ses forces qu'il fut aussi-tost en sa premiere vigueur. Par hazard ce iour-là Iason estoit mieux vestu, & paroissoit beaucoup plus qu'il n'auoit fait à son arriüée : de façon que Medée semble ne pouuoir estre avec raison blasmee, d'auoir esté pris aux appas qu'il portoit sur la face. Elle se pleust tant à le regarder, qu'elle arresta sa veüe sur luy, tout ainsi que si c'eust esté la premiere fois qu'elle auoit remarqué ses perfections ; & ne iugeant point à l'œil que ce fust vn homme mortel, ne se pouuoit lasser de l'admirer comme Dieu. Il vint droit à elle, & l'ayant prise par la main, la pria tout bas de le fauoriser de son secours, offrant de consacrer à ses volontez, son corps, son esprit & sa vie, & ne dependre iamais d'autre que d'elle, si elle le sortoit de la peine en laquelle il estoit. Elle que l'Amour auengloit plus que l'ignorance du mal qu'elle alloit faire, vaincuë par sa chaude passion, luy promit en pleurant de luy sauuer la vie, & par mesme moyen luy fit iurer qu'ayät avec son ayde conquis le butin auquel il aspiroit il l'emmeneroit avec luy, & la prendroit pour femme. Elle luy en fit faire plusieurs sermens, par les trois faces de Diane à qui l'oratoire estoit dedié, par l'œil tout-voyant du Soleil son grand-pere, par le succès de ses desseins, & par les perilleuses fortunes qu'on luy auoit préparées, puis luy mit en main les herbes charmeresses, desquelles il se deuoit seruir, pour vaincre les animaux qu'il fal-

loit dompter, luy enseigna le moyen d'en vsur à propos, & ainsi le deliura des viues apprehensions qui trauersoient son genereux courage.

Le lendemain si tost que le Soleil de ses rays de lumiere eut chassé les tenebres, le peuple s'assembla dans vn champ consacré au Dieu Mars, & s'arrangea sur les costes des enuirs, au sommets, desquelles le Roy vestu de pourpre, parut assis avec son sceptre d'yuoire en main. Incontinent apres ces fiers taureaux qui iettoient le feu par les narines s'auancerent sur leurs pieds armez d'airain, & des chaudes vapeurs où ils vomissoient bruslerent l'herbe par tout où ils marcherent. *Quis'est pleu* quelquefois à ouyr le bruit qu'on entend autour d'une fournaise, ou qui a remarqué ce que fait la chaux lors qu'on l'arrose d'eau, celui-là se peut aisément imaginer le bruyant son des flammes encloses dans le sein de ces furieux animaux, qui fument sans cesse. Ils n'estonnent point pourtant Iason, il va droit à eux, & bien qu'ils tournent leurs cornes reuestuës de fer contre luy, & qu'en frappant la terre, de leur pieds d'airain fendus en deux, ils effrayent les autres Argonautes de leur bruslans mugissemens, il ne craint point de les approcher, les charmes dont Medée la fourny, le couurent si bien, que le feu qu'ils respirent ne le peut offencer. D'une main hardie en les flattant il manie les longues peaux qui leur pendent au dessous du col, il les accouple sous le ioug, les contraint de tirer la charruë, & leur fait labourer ce champ de Mars, où le soc n'auoit iamais entré. Le peuple de Colchos admire l'heur & la valeur de Iason, la noblesse Grecque avec mille glorieux cris esleue dans l'air scs loianges, & luy fait enfler le courage pour continuer avec la mesme hardiesse. Lors il prend les dents du serpent qui estoient dans vn casque, & les seme dedans le champ qu'il auoit iabouié. Ceste venimeuse semence n'eut pas esté ramollie en terre, qu'autant de dents qu'il y auoit furent toutes autant de corps d'hommes. Comme l'enfant prend sa forme au ventre de la mere, & ne sort point au iour qu'il ne soit accomply de ses membres; de mesme ces corps qui prirent leur humaine figure dans les entrailles de la terre encleincte, ne parurent que tous entiers sur le champ qui les auoit portez: mais ce fut vne merueille plus qu'admirable, que naissans tous en vn âge parfait

âge parfait, ils se trouuerent des armes à la main, armes nées avec eux & d'une mesme mere. Ils baifferent aussi-tost les picques dont ils estoient armez contre Iason, & firent mine de l'aller attaquer avec tant de furie, que tous les Gentils-hommes de sa suite saisis d'effroy, perdirent presque l'esperance de le voir iamais eschapper des mains de tant d'ennemis. Medée mesme qui l'auoit rendu assureé, ne peut croire alors qu'il fust en assurance, elle eut tant de crainte pour luy, que le sang se retira de son visage, elle demeura froide sans couleur, & de peur que les herbes qu'elle luy auoit données n'eussent assez de vertu pour le preseruer, en redoublant le secours de ses charmes, eut recours à la force magique de quelques vers enchanteurs, qu'elle prononça tout bas, afin de rendre vains les efforts de ces nouveaux soldats. Cependant que l'Amour, qui n'est iamais sans crainte la tenoit en ceste frayeur, Iason ietta vne grosse pierre au milieu de ses ennemis, laquelle fit naistre vne guerre ciuile entre-eux, & les enuenima tellement les vns contre les autres, qu'ils s'entretuerent tous, & moururent des armes, qui estoient ce sembloit, sorties avec eux pour leur deffence. Les Grecs apres vne telle victoire firent mille cris d'allegresse & vindrent tous resiouys embrasser le vainqueur. Las ! Medée, de combien de contentemens fus-tu alors comblée ? combien souhaitas-tu d'aller comme les autres embrasser ton Iason ? Tu bruslois de te ietter à son col, & t'y fusses iettée, n'eust esté le respect de ta renommée, & la honte qui te retint. Toutefois tu ne laisses pas de t'en resiouyr en toy-mesme, & rendre secretement graces aux Dieux auteurs d'une si miraculeuse deffaitte. Il ne restoit plus apres qu'à endormir le Dragon gardien de l'arbre où la toyson estoit penduë, lequel tournoyant autour du thresor, dont il estoit concierge, faisoit herisser vne creste sur sa teste, iettoit comme trois langues, & monstroit des rangs de dents horriblement aiguës. Iason n'eut pas teint ses escailles du ius de quelques herbes, & dit par trois fois deuant luy certains mots, qui ont vne secrette vertu d'assoupir tout, & de calmer mesmes les plus violens orages de la mer & des fleues, qu'aussi tost le sommeil s'empara des yeux de ceste furieuse beste dans lesquels il n'estoit iamais entré. Le valeureux fils d'Eson

se saisit lors sans danger des riches despoüilles du mouton de Phryxus, & s'en retourna glorieux avec Medée, l'autre proye de sa conqueste. Il la prit pour femme, ainsi qu'il luy auoit promis, & depuis se rendirent ensemble au port de Theffalie.

---

LE SVIET DE LA II. FABLE.

II. Fable  
exp. c. 4.

*Medée estant arriüée en Theffalie, Iason la pria de raicunir son pere Eson, ce qu'elle fit volontiers, tant elle affectionnoit son mary, & espuisa le ius de tant d'herbes sur le corps de ce bon vieillard, qu'elle le remit de l'âge caduc auquel il estoit, en vn âge dispos & robuste, sans qu'il perdist pourtant la viei lle memoire du passé.*

**L**Es Dames du pays au retour de Iason, avec vne resiouys-  
sance incroyable, rendirent graces aux Dieux pour le recou-  
urement de leurs enfans qu'elles croyoient perdus, & les  
peres fumans les autels d'encens, offrirent de grasses victimes,  
dont les cornes estoient dorées, és solemnels sacrifices qu'ils fi-  
rent tous en commun pour ceste commune iöye. Il n'y eut hom-  
me duquel le fils eust fait le voyage, qui ne se trouuast lors au  
Temple, & si pourtant Eson n'y peut estre, sa caducque foibles-  
se, qui luy tenoit desia vn pied dans le tombeau, ne luy permist  
pas d'assister à la solemnité. Et ce fut l'occasion que prit Iason de  
faire vne priere à sa femme: Chere moitié (luy dist-il) qui ne  
m'avez pas seulement obligé de la vie, mais de tout ce que ie  
possede de contentement, d'honneur & de gloire: Ie n'ay rien  
que ie ne tienne de vous, & les merites de vos faueurs en mon  
endroit vont au de là de ce qu'on en peut croire: Ils passent l'in-  
finy qui ne se peut croistre: mais ie vous supplie d'y adiouster  
pourtant encore vne courtoisie. Faites s'il est possible (mais qu'y  
a-il d'impossible à la secrette vertu de vos magiques vers?) que  
vous retranchiez quelques-vns de ans destinez à ma vie, pour  
allonger le cours de celle de mon pere. Les prieres qu'il luy en  
fit estoient accompagnées de tant de zele, que la pieté dont il  
estoit poussé, luy tira des larmes des yeux. Medée mesme (bien  
qu'animée d'vn esprit trop dissemblable en la naturelle affection



que nous deuons à ceux qui nous ont engendrez ) se sentit esmeuë du charitable desir de Iason. Le ressentiment qu'elle en eut la toucha du souuenir d'Aëte son pere : mais elle ne le fit pas paroistre. Elle repartit à son mary, & luy dit : Ha ! mon cœur, quel horrible souhait faites-vous ? Ce n'est pas vn office de charité, c'est vn crime. Comment vous persuadez-vous que ie puisse desrober de vos iours, pour en enrichir la vie d'vn autre ? Sombres puissances de l'Enfer, noire Hecate que ie reuere, ie ne vous en importune point, ne m'en donnez pas le pouuoir. Aussi n'est-il pas raisonnable, non Iason, vostre demande ne l'est pas : mais i'essayeray de faire pour vous quelque chose de plus. I'employeray ma science pour croistre les iours de vostre pere ; toutefois ce sera sans toucher à vos années, ie rechercheray mes plus rares secrets, & les rendray vtils, pourueu que ceste morne Deesse qui porte trois visages, m'assiste & autorise de sa faueur la hardiesse de mon dessein. Il s'en falloit trois iours que la Lune ne fust au plein, Medée attendit que les deux cornes iointes ensemble eussent fait vn cercle parfait, & quand la face parut entiere, elle sortit vne nuit seule de sa maison, ayant sa robbe retrouffée, les pieds nuds, ses cheueux sans liens espandus dessus les espauls, & s'en alla de la façon errer parmy l'horreur des muettes tenebres. Les hommes dans le liët, les oyseaux sur les arbres, & les bestes sauuages dans les bois estoient assoupis d'vn profond sommeil entre les bras du repos ; les serpens sans faire bruit se traismoient lentement, & d'vn mouuement endormi, les feüilles n'estoient point battuës du vent, & rien n'interrompoit le calme de l'air tranquille en ses noires horreurs ; le silence regnoit par tout avec l'obscurité, il n'y auoit que les estoilles seule qui esclairassent, vers lesquelles Medée tendant les bras, fit trois tours, s'arrosa par trois fois la teste de l'eau qu'elle puisa avec la main dans la riuiere, & apres auoir fait trois cris, mit les genoux en terre pour faire ceste priere : Nuit fidelle amie du silence & des secrets, clairs feux qui successeurs des feux du iour, esclairez parmy les tenebres, Hecate Deesse à trois faces, qui as tousiours sçeu & fauorisé mes desseins, chants enchanteurs, magiques secrets : & toy Terre, qui fournis tant d'herbes, pour les enchantemens ; vous montaignes,

forests, vents, fleuves, estangs, vous Dieux des bois assistez-moy, & vous aussi sombres diuinitez de la nuit, avec l'aide de qui, lors que bon m'a semblé, j'ay rebrouffé le cours des fleuves, & fait remonter leurs eaux à leur source, dont les riuages se sont esmerueillez. Avec vostre aide quand ie veux, ie trouble la mer calme, & calme l'orage qui la trouble. Ie chasse les nuées & les fais esprendre, ie commande aux vents de sortir, & de se retirer ainsi qu'il me plaist, ie coupe les serpens en deux, sans autre effort que de ma seule parole, i'esbranle les rochers, les forests, & fais trembler les montagnes. I'entr'ouure la terre, fais sortir les corps morts de leurs tombeaux, & te force mesme, Diane, clair Astre de la nuit, de quitter les Cieux, si ce n'est que durât le traual auquel les vers que ie murmure te mettét, tu sois secourüe par le son de quelques bassins de cuiure, mais encore ta face pallit-elle tousiours, & les roües de ton chariot, comme aussi fait le teint vermeil de l'Aurore, lors que i'vse de mes charmes contr'elle. C'est vous puissantes diuinitez, que i'inuoque, puissances qui auez rendu vaines les flames des taureaux, que Iason a forcez contre leur furieuse nature de receuoir le ioug, & tirer la charrüe qu'ils n'auoient iamais traînée. C'est vous qui fistes naistre la guerre ciuile, par laquelle ces enfans de la terre se defirent eux-mesmes. C'est vous qui assoupistes le Dragon gardien de la toyson d'or, & permistes que ce riche butin fust emporté de Colchos en Grece. I'ay maintenant besoin d'herbes pour renouveler vn corps affoibly, & luy redonner les ieunes forces que la vieillesse luy a ostées, vous ne me manquerez-pas, ie m'asseure, non plus qu'autresfois, les prieres que ie vous ay faites ne seront point vaines, ie le recognois au signal que les estoilles m'en donnent. Ses prieres ne furent pas vaines à la verité, à l'instant mesme elle vid. deuant soy vn chariot tiré par deux Dragons volans, sur lequel elle monta, & apres auoir vn peu flatté ces coursiers aislez, leur lascha la bride, pour estre portée en l'air.

Ainsi esleuée elle veid sous soy la pluspart des villes de Thessalie, & se rendant d'une montagne à l'autre se pourmena le long de toutes les costes du mont Ossa, de Pelion, d'Othrys, du Pinde & de l'Olympe, pour y cueillir les herbes qui luy estoient ne-

ceffaires, desquelles elle tira les vnes hors de terre avec la racine, & coupa les autres avec sa faux de cuivre. Elle en trouua plusieurs qui luy pleurent sur la riuie du fleuve Apidan. L'Amprife, l'Enipe, le Penée luy en firent aussi vne grande quantité. Sperchie, & les marescageux riuages du Bede ne manquerent point non plus à luy en presenter quelques-vnes ; comme fit aussi la riuere Anthedon, qui n'estoit pas alors si renommée qu'elle a esté depuis, à cause de l'estrange auanture de Glaucque, lequel, sur le bord de ses eaux, fut fait de simple pescheur Dieu marin. Elle demeura neuf iours & neuf nuits à ramasser d'un costé & d'autre des herbes, dont l'odeur penetrante eut tant de force que les Dragons qui tiroient son chariot, pour l'auoir seulement sentie, perdirent leur vieille peau & furent reuestus d'une nouvelle. Quand elle fut de retour, sans entrer dans le Palais elle se tint hors la porte en vne place, où n'y auoit autre couuerture que le Ciel, deffendit aux hommes d'approcher d'elle, dressa deux Autels de gazons, celuy de la droite à Hecate, & celuy de la gauche à la Jeunesse, & les entoura tous deux de fougere & de quelque autre feüillage. Assez proche de là elle fit apres deux fossettes, & pour sacrifice coupa la gorge à vne brebis noire, du sang de laquelle elle remplit les fossettes, & au dessus du sang y versa d'une main du lait tiede, & de l'autre du miel, laschant en mesme temps qu'elle verfoit la liqueur, certaines paroles, par lesquelles elle coniueroit les basses puissances qui sont sous terre, Pluton Prince des ombres & sa femme Proserpine, de ne se haster point d'enleuer la vieille ame d'Eson. Elle se les rendit en fin propices, ayant assez long temps marmotté vne longue suite de prieres, puis commanda qu'on apportast deuant les autels le foible corps d'Eson, qu'elle assoupit d'un profond sommeil par la vertu de ses vers enchanteurs, & comme mort le coucha sur des herbes qu'elle auoit espādées par terre. Tous ses seruiteurs, ses seruantes & Iason mesme se retira de là, car par leur veüe les secrets mysteres qu'elle faisoit, eussent esté prophanez. Quand il se furent retirez, elle ayant ses cheueux espars, ainsi que celles, qui font les festes de Bacchus, entoura toute furieuse les flames qui estoient sur les autels, & faisant ses tours plongea des torches dans la fosse pleine de sang,

puis les alluma ainsi sanglantes. Elle fit par trois fois passer le corps par le feu, le purifia trois fois avec de l'eau & trois fois avec du souffre, cependant que les medicamens escumoient à gros boüillons blancs dans vn chaudron où ils cuisoient. Là dedans Medée auoit mis vne infinité de racines cueillies és vallées de Theffalie, il y auoit des graines, des fleurs, des pierres que l'Orient nous donne, des arenes que l'Ocean laisse arides apres son reflux, des broüillards que la Lune engendre la nuit, le cœur & les aisles d'une cheuesche, les entrailles d'un loup-garou, la peau marquetée d'un serpent, le foye d'un cerf, la teste d'une corneille qui auoit vescu neuf siecles entiers, & mille autres choses encore qu'elle y ietta, desquelles il est impossible de sçauoir les noms, puis mella fort bien tout ensemble, faisant monter dessus ce qui estoit dessous avec vne branche morte d'oliuier. Ce baston sec dont elle broüilloit, n'eut pas fait trois ou quatre tours dans le chaudron, qu'aussi tost il deuint verd, vn peu apres fut reuestu de feuilles, & presque en mesme instant chargé d'oliues. Autant de gouttes du boüillon que le feu faisoit espancher d'un costé & d'autre, c'estoient incontinent autant de fleurs, & autant d'herbes qui naissoient. A quoy Medée reconnut que sa medecine estoit preste, & lors couppa la gorge à Eson que ses charmes auoient rendu insensible, fit sortir tout le sang caduc, & pour en faire naistre de nouveau, tant par la bouche, que par la playe, remplit le corps de ce boüillon chaud, lequel anima ce bon vieillard d'une ieune vigueur. Ses cheueux & sa barbe grise deuiendrent noirs, la maigre foiblesse, la passe horreur, & les rides qui accompagnent la vielleffe ne se trouuerent plus avec luy, il fut doié d'un embon-poinct, dont luy-mesme s'estonna, se voyant en la mesme disposition qu'il auoit esté quarante ans auparauant, sans auoir rien perdu de son meur iugement, & sans qu'avec son âge, la prudence, que l'âge nous acquiert, fust diminuée.

## LE SVIET DE LA III. ET IV. FABLE.

*Bacchus pria Medée de raieunir, ainsi qu'Eson les Nymphes, qui l'auoient nourry, & à sa requeste elle les rendit telles qu'il desiroit; puis pour se venger de Pelias oncle de Iason qui l'auoit tousiours hay, fit tant que ses propres filles le tuerent, & mirent bouillir son corps dans vn chaudron, se persuadans qu'il deuiendroît par ce moyen ieune comme Eson.*

II. & III.  
Fable expliquée  
au chap. 4.

**B**acchus qui vid d'en haut vn tel miracle ne fut pas à son aise Jusqu'à ce que Medée eut en sa faueur prolongé de mesme la vie des Nymphes ses nourrices. Elle fit encore ce bien-là, puis afin de continuer ses trahisons, vfa d'vne cruelle feinte, qui cousta la vie à Pelias. Son artifice fut de supposer quelque mauvais mesnage entr'elle & son mary, & se retirer chez ce vieil oncle de Iason, où les filles du bon homme, rompu de vieillesse, la receurent avec beaucoup de carresses, pipées d'vne affection tromperesse, que Medée, trop rusée pour elles, feignit de leur porter. Elle leur raconta mille fausses occasions qu'elle auoit de vouloir du mal à son mary, qui s'estoit, disoit-elle, rendu trop ingrat enuers elle. Et faisant tels discours, entre les plus rares bien-faits, dont elle se vantoit d'auoir obligé Iason, les forces d'Eson réparées, & ses ans allongez, estoit les plus signalez reproches desquels sa langue mensongere s'arçoit pour tesmoigner de son mescontentemēt. Elle redisoit si souuēt ce charitable office qu'elle auoit fait à son beau-pere, que les filles de Pelias conceurent quelque esperance de voir, avec son aide, leur pere en âge plus robuste, & moins incommodé qu'en celuy auquel il estoit. Elles la prierent donc de redonner de mesme à Pelias sa ieune vigueur perduë, & pour l'y faire refoudre, luy firent vne infinité de belles promesses. Sans leur rien respondre elle demeura quelque peu, comme retenuë de quelque difficulté, & se seruit d'vne feinte grauité pour mettre en doute ces pieuses filles, & les faire craindre de n'obtenir pas ce qu'elles desiroient; toutefois elle leur accorda en fin, & pour les assurer de

son pouuoir, voulut auparauant que d'esprouer ses herbes sur leur pere, en faire essay sur le plus vieil belier de leurs troupeaux. On luy ameine celuy qui comme plus âgé auoit accoustumé de conduire les autres, qu'elle prit par les cornes, & d'un cousteau luy ouurit la gorge, d'où elle ne peut faire sortir que fort peu de sang, tant il estoit vieil & sec. Incontinent apres elle le jetta dedans vn vaisseau plein du ius de quelques herbes, qui diminuerent le corps aride du belier, luy mangerent ses cornes, & avec les cornes les ans qu'il auoit vescu; il deuint agneau, commença à befler d'une voix moins rude que de coustume, & sauta hors du vaisseau pour aller chercher la tetine. Les filles de Pelias rauies d'un si merueilleux effect, par lequel Medée leur auoit tesmoigné combien elle pouuoit sur la vieillesse de leur pere, la presserent plus que iamais d'effectuer sa promesse.

Desia par trois fois le Soleil auoit plongé ses coursiers dans la Mer du couchant, depuis le changement du belier, par trois fois les tenebres auoient fait place aux clartez du iour, c'estoit la quatriefme nuit d'apres que Medée mit sur le feu des herbes sans vertu avec de l'eau pure, puis s'en alla dans la chambre de Pelias, accompagnée de ses filles; endormit le bon-homme & ses gardes par la force charmeresse de ses vers enchanteurs; & lors sous vn faux voile de pieté anima de ceste façon les filles au meurtre de leur pere: *Quoy? lasches filles, manquez-vous de courage pour faire vn bon office? Qui vous tient en suspens? Tirez vos cousteaux pour tirer le vieil sang de vostre pere, & espuiser ses veines, afin que ie les remplisse d'un sang bouillonnant qui l'anime d'une nouvelle ardeur. Ses ans & sa vie sont entre vos mains, si vous estes poussées de quelque saint desir de voir croistre vos iours, si vous souhaitez que vos pieuses esperances ayent quelque succez, ne craignez point de luy rendre vn si charitable deuoir: Chassez avec le fer la vieillesse, & toutes les caduques humeurs de son corps, faites vne ouuerture à la foiblesse qui le possede, afin que sortant el le face place aux forces que ie luy donneray. Celle qui la premiere à l'ouye de telles paroles fut touchée de pieté, fut en effect la plus impie. Ce fut celle qui la premiere de peur d'estre iugée criminelle enuers son pere, osa commettre vn si horrible crime contre luy en le blessant d'un cou-*  
steau,

steau. Les autres la suiurent, & toutes charitablement cruelles & cruellement charitables, le frapperent en diuers endroits, sans pouuoir toutesfois ietter la veuë avec les bras sur le corps qu'elles frapportoient. Filles aueuglées ! qui sembloient craindre de souiller leurs yeux du sang, dont leurs mains estoient polluës. Le pere ainsi traité en s'esueillant pensa se leuer, & se ietter hors du liët ; mais les coups & la foiblesse le retindrent. : Tout ce qu'il peut, fut de tendre ses bras pallissans à ces furieuses filles armées de cousteaux, qui estoient autour de luy, & leur dire: Que faites-vous mes filles ? Quelle rage vous pousse ? vous ostez la vie à celuy de qui vous la tenez. Ce peu de paroles les toucha si viuement, qu'elles n'eurent plus le courage de le toucher dauantage. Le cœur leur faillit, mais non pas à Medée, laquelle voyant que Pelias vouloit encore parler, d'un coup qu'elle luy donna dans la gorge, luy fit perdre la vie & la voix, puis le ietta tout sanglant qu'il estoit, dans l'eau bouillante.

LE SVIET DE LA V. VI. VII. VIII.  
IX. I VS QV'A LA X X. FABLE.

*Medée s'enfuyant apres vne si barbare cruauté, du mont Othrys, où elle se retira premierement, passa à Pitane ville d'Eolie, où elle vid vn dragon changé en rocher. De là s'en alla dans la forest d'Ida où Bacchus auoit changé Thyanée son fils en chasseur, & le veau qu'il emmènoit en cerf, puis s'approcha du tombeau du pere de Cerite, des terres où Mera estoit deuenu chien, & d'autres lieux encore où le Poete prend suiet de toucher en passant quelques Fables qui ne sont celebres, & son assez faciles au texte.*

**S**I Medée n'eust lors promptement monté sur son chariot tiré par des serpens aislez, elle eust couru fortune d'estre aussi iustement punie qu'elle l'auoit cruellement merité, mais elle fut incontinent enleuée dans l'air, & s'en alla passer sur le mont Pelion, le long de la maison de Chiron, & sur les sommets d'Othrys, où le vieil Cerambe fut porté changé en oyseau, avec l'ayde de quelques Nymphes, lors que sous Deucalion vn grand

deluge d'eaux noya toute la terre. Elle laissa à main gauche Pitane qui est en Eolie, avec l'effroyable pourtraict de ce grand Dragon qui fut conuertý en rocher ; ne veid que de loing la forest d'Ida, où Bacchus autresfois pour couvrir le vol de son fils, fit que le veau qu'il auoit desrobé deuint cerf : passa sur le tombeau sablonneux du pere de Cerite, & trauerfa les plaines où Mera nouvellement changé en chien auoit premierement abbayé. De là elle fut en Eurypile, où plusieurs femmes auoient esté muées en vaches, lors qu'Hercule emmenoit les troupeaux de Gerion: A Rhodes, Isle consacrée à Phœbus, où les Telchines, qui de leur veüé enchanteresse changeoient tout ce qui se presentoit deuant eux, furent par Iupiter conuertis en rochers, & couuerts des eaux de son frere Neptune : A Cæe ou depuis Alcidas eut occasion de s'estonner voyant sortir vn pigeon du corps de sa fille ; Puis trauerfa l'estang d'Hyrie, és enuirs duquel vn cygne subitement nay auoit peu de temps auparauant fait entendre sa voix plaintiue. Car Phyllie esperduëment amoureux du fils d'Hyrie pour complaire à ce ieune garçon qu'il cherissoit plus que soy-mesme, fit des merueilles qui luy eussent esté impossibles, s'il n'eust esté possédé d'amour. Il rendit priuez des oyseaux sauuages, dompta des Lyons, & vainquit mesme vn taureau, par le commandement de celuy qu'il aymoit, sans pouuoir obtenir pourtant les fruiets de son amour, dont il fut si despit, qu'en fin il refusa le taureau au fils d'Hyrie, qui de colere luy dist ; Tu desireras bien tost de me le donner, mais tu ne le pourras plus faire : & des l'heure mesme se precipita du haut du rocher : toutesfois il ne tomba pas, son corps soustenu sur des plumes blanches demeura suspendu en l'air. Il deuint Cygne, & sa mere qui pensoit qu'il se fust tué, de dueil se fondit toute en pleurs, & fit de ses larmes vn estag, qui porte encore son nó. C'est assez proche de là qu'est Pleuros, où Combe fille d'Ophis deuint oyseau, & se sauua en l'air, pour eiter les mains parricides de ses propres enfans. Calaurée aussi n'en est pas loing, Isle que Latone s'attribuë, où le Roy & la Reyne furent mesme changés en oyseaux. A main droite est le mont Cyllene, sur lequel l'incestueux Menophon n'auoit pas encor alors couché avec sa mere, comme il fit depuis, poussé d'un desir trop brutal. Fort loing de là



elle veid Cephise, qui en pleurant la mort de son petit fils, fut par Apollon conuertie en monstre marin : & veid aussi la maison d'Eumele fils d'Amete, qui pleuroit le changement de sa fille, que des aisles d'oysseau auoient emportée dans les bois pour viure sur les arbres.

LE SVIET DE LA XX. XXI. ET XXII.  
FABLES.

*Medee s'estant rendue à Corinthe, où Iason auoit desia espousé la fille du Roy Creon, y fit d'horribles executions, elle tua ses deux enfans, & fit brusler le Palais, puis se retira à Athenes chez Egée, où elle veid Phinée, Periphas, & Poliphemon changez en oysseau. Là elle voulut empoisonner Thesee, avec de l'aconit, herbe née de l'escume de Cerbere, lors qu'Hercule le tira des Enfers, & l'emmena iusqu'au Pont.*

XX. XXI.  
& XXI.  
Fables expl.  
au chap. 5.

**A** Pres auoir long-temps esté portée par ses Dragons volans, elle s'arresta en fin à Corinthe, où l'on tient qu'au premier âge du monde, il fortit quelques hommes de ces potirons qui naissent de l'humidité par les bois. Là elle veid Creüse nouvellement mariée à Iason, dont elle conçeut vn si cruel regret, que de rage elle la fit brusler avec son pere Creon, dans le Palais Royal où elle mit le feu. Elle tua d'une plus que tygresse cruauté ses deux enfans, & ainsi se vengea de l'inconstance de Iason, qui ne se peut venger d'elle, car ses serpens aislez l'emporterent aussi-tost dans Athenes, où elle t'apperçeut voler, equitable Phinée, avec le vieil Periphas, & ta petite fille Poliphemon, qui n'auoit esté que depuis peu reuestuë de plume. Egée Roy d'Athenes la reçeut fauorablement en sa maison, mais non pas seulement en sa maison ( en cecy fut-il trop mal aduisé ) il luy fit place dans son liët, & ne desdaigna point de la prendre pour femme. Depuis Thesee son fils, toutesfois fils incognu, apres auoir deffait des voleurs qui rauageoient l'Isthme, le vint trouver, & des son arriüée fut suspect à Medée. Elle ne l'eut pas veu, quoy qu'elle le tint pour estranger, qu'aussi-tost elle prit resolu-

tion de le faire mourir, par le moyen d'un breuvage empoisonné du jus des herbes mortelles, qu'elle avoit apportées de Scythie. On dit que ce fut en ces froides regions-là qu'Hercule traîna Cerbere, & que cét horrible chien, apres avoir résisté, & fuy la lumiere du jour, autant qu'il luy fut possible clignât les yeux aux rays du Soleil, tout bouffi de venin & de rage, fit en mesme instant trois cris effroyables au milieu de la Scythie, & en abbayant couvrit tous les champs d'alentour de l'escume qu'il ietta, laquelle estant endurcie au froid, fut conuertie en des pierres, d'où sort l'aconit, poison le plus present & le plus assuré que la terre produise. Ce fut du suc mortel d'une si dangereuse herbe que Medée appresta un breuvage à Thesée, & luy fit presenter par son pere, qui ne le reconnoissoit pas pour son fils. Egée vaincu des attraits d'une femme, porte la mort dans une coupe à celui qui luy doit la vie, il va mesler le venin dans son propre sang, il va meurtrir comme ennemy, un qui luy est plus proche que ses plus intimes amis, il luy met le poison en main, & ainsi qu'il est prest à le boire, ce bon pere remarque, que la personne qu'il veut faire mourir, porte aux gardes de son espée les armes de sa maison, il s'apperçoit que c'est une espée qu'il a soy-mesme autrefois portée, & par le moyen de l'espée reconnoist son fils, luy oste de la main la coupe meurtriere qu'il luy avoit présentée, poursuit Medée à mort, laquelle s'eschappe aisément, & s'enleue dans les nuës par la force de ses charmes.

---

### LE SVIET DE LA XXIII. FABLE.

*Egée pour le contentement qu'il a d'avoir reconnu son fils, fait faire des sacrifices, où l'on chante les louanges de Thesée, & tout ses plus valeureux effets, entres lesquels est mise la Metamorphose de Scyron fils de Neptune, qui escumoit la mer, & faisoit d'execrables cruautés sur le chemin de Megare. Thesée le tua, & son corps en fin arresté contre un escueil, fut conuerty en l'escueil mesme, qui porte encore son nom.*

XXIII. Fable  
ble expl. au  
chap. 5. 23

**L**A joye qu'eut Egée de voir son fils ne l'esbloüit point tant, qu'il oubliast l'estrange fortune à laquelle il l'auoit exposé, & combien peu il auoit manqué d'estre son meurtrier? afin d'en rendre graces aux Dieux, il fit allumer du feu sur leurs autels, & par des sacrifices solempnels tesmoigna sa resiouyffance. Les plus grands de sa Cour, & tout le peuple se banqueterent les vns les autres ce iour-là, chacun en fit feste, chantant quelques vers en la loüange de Thesee: c'est toy valeureux Thesee, disoient-ils, qui as vaincu le Taureau de Gete dans la plaine de Marathon, c'est par ton moyen que les Corinthiens ont maintenant les champs de Cremion libres pour labourer, la rage d'un sanglier ne les afflige plus. L'Epidaure te doit la mort de Periphite, cruel fleau du pays, & les riués du fleuve Cephise, celle du voleur Procruste. La ville d'Eleuse n'honore pas moins ton nom que celui de Ceres qui est sa Deesse, à cause que tu l'as deliuree des voleries de Cercyon. Ce grand Scynis, grand de force & de courage pour faire du mal seulement, courboit les pins pour y attacher les hommes, & les mettre en pieces en laissant redresser les arbres, ce monstre, dis-je, trop inhumain est mort, il a fait ioug dessus l'effort de vertu, aussi bien que Sciron, par le meurtre duquel tu as rendu sans danger le chemin qui nous meine à Megare. Tu l'as mis en pieces, & ietté ses membres çà & là, auxquels ny la terre, ny l'eau n'ont voulu donner place, pour les faire reposer, iusqu'à ce que muez en rocher ils se sont attachez à l'escueil, lequel avec ses os a retenu son nom. Si nous voulions nombrer tes actes heroyques, & tes années, nous trouuerions que tes prouesses sont en plus grand nombre que tes iours mesmes, pource voüons-nous en tout honneur de faire tous les ans vne resiouyffance publique, & beuuans à ta santé, nous demandons au ciel, qu'il donne à tes trauaux les heureux succez que ta valeur merite.

## LE SVIET DE LA XXIV. FABLE.

*Arné pour auoir vendu à Minos l'Isle de Scyron d'où elle estoit natieue, de peur que ses concitoyens ne la punissent selon son merite, fut changée en Chucus, oyseau qui se plaiſt encore à voir de l'or, qui fut ce qui gaigna Arné.*

**T**els cris d'allegresse, meslez de tant de loüanges, ne souyrent pas seulement autour du Roy, le simple peuple aussi bien que les courtisans fit paroistre par tout le contentement qu'il receuoit de la venuë de Thesée, il n'y auoit lieu dans la ville d'où la tristesse ne fust bannie ce iour-là. Mais quoy? la resjouyſſance ne fut pas de longue durée. C'est le miserable destin du monde, qu'on ne se peut promettre icy bas vn plaisir asseuré, il y a tousiours quelque affliction qui trauerse nos contentemens, ou quelque fascheuse nouvelle qui nous empesche d'en sauurer le doux fruit. Egée n'eut pas le bon-heur de receuoir son fils, qu'incontinent apres il fut aduertý que Minos armoit pour luy faire la guerre. L'aduis n'estoit point faux, Minos outrageusement offensé du meurtre d'Androgée, pensoit auoir iuste occasion de leuer les armes contre la ville d'Athenes. Outre ce qu'il estoit fort d'hommes & de vaisseaux, l'iniure qu'il auoit receuë fortiffoit encore son cœur & son party; toutesfois il ne declara point la guerre qu'il n'eust auparauant recherché le secours de tous ses amis. Il courut luy-mesme en plusieurs endroits, par promesses il gaigna Anaphe, & par force le Royaume d'Astypale; il ioignit à ses forces, les forces de Micon, de Cimole, qui nous donne la craye; de Paros, qui nous enuoye le marbre; de Tyr, de Cypre, de Seriphe, & de Sithon, que l'auare Arné trahit pour de l'argent, & fut depuis changée en vn oyseau, noir de pieds & de plumage, que l'on void encore imiter son naturel auare, & ne cherit pas moins l'or, qu'elle monstra l'aimer, quand elle vendit son pays.

*Androgée  
fils de Mi-  
nos, fut tué  
à Athenes.*

## LE SVIET DE LA XXV. FABLE.

*Æaque fils de Iupiter & d'Egine, ayant perdu tout son peuple d'Oenopie, que Iunon auoit fait mourir de peste, pria les Dieux que tous les fourmis qu'il voyoit dans vn chesne fussent changez en hommes pour peupler ses terres. Sa priere fut auctorisée des cieux, vn monde de petits hommes parut aussi-tost, qui furent appellez Mirmidons, nom tiré du nom que la fourmis a chez les Grecs. Cette fable est racontée par Æaque à Cephale.*

*XXV. Fable  
expl. au c. 8.*

**L**Es peuples de ce pays-là se rangerent avec Minos, mais ceux d'Oliare, de Didime, de Tenes, d'Andre, de Gyare & de Peparethe fertile en oliuiers, ne voulurent point porter les armes pour sa querelle : il les laissa donc à gauche, & tourna deuers l'Oenopie. C'estoit la terre où le vieil Æaque regnoit, laquelle de toute ancienneté auoit porté le nom d'Oenopie : mais il le changea, & la fit appeller Egine, afin que son Royaume n'eust point d'autre nom que celui de sa mere. Lors que Minos y arriua tout le peuple s'esmeut, desireux de voir vn Prince, dont la renommée auoit rendu le nom si celebre : Telamon fils aîné du Roy fut le premier au deuant, Pelée puisné y fut apres, puis Phoque qui estoit le cadet, & en fin Æaque sortit le dernier, sans s'auancer plus loing que son âge & sa qualité le permettoient. Il reçeut fort honorablement Minos, & quand il se fut enquis de l'occasion d'un tel voyage, ce puissant Prince auquel cent villes obeyssioient en Crete, eslançant des souspirs que son affliction paternelle fit sortir, descourrit ainsi son desir. C'est mon mal-heur (dit-il) qui m'ameine en vostre Palais, où la cruauté plustost de ceux qui m'ont rauy mon fils, m'a forcé de m'y rendre. Mes iustes regrets veulent que mes armes vengent sa mort ; ioignez, ie vous supplie, les vostres à celles que ma douleur m'a fait prendre : secourez mon dueil de vos forces, afin qu'avec vostre aide, ie puisse alleguer mes tourmens, & qu'une pieuse vengeance appaise l'ombre irritée de mon fils, traistreusement meurtry. Helas! (respōdit Æaque) vous me priez d'une cho-

se que ie ne puis, il n'est pas permis à mes peuples d'armer contre ceux d'Athenes, nous sommes d'ancienneté trop estroittement alliez pour rompre la foy qui nous oblige de leur estre toujours amis. Ce fut vne responce qui ne contenta pas beaucoup Minos, il se retira triste & courroucé, disant, que puis qu'ils estoient alliez, l'alliance leur y cousteroit cher : mais ce ne furent que vaines menaces, il luy eust esté plus auantageux de faire la guerre sans la declarer, que la declarer, & après consumer ses forces en recherchant çà & là des amis pour les accroistre.

Sa flotte ayant laissé le bord n'auoit pas encore perdu de veüe les murs d'Oenopie, quand le vaisseau d'Athenes parut au port, dans lequel estoit Cephale Ambassadeur des Atheniens, qui venoit pour demander secours contre Minos. Il y auoit long-temps que les fils d'Æaque ne l'auoient veu, mais ils ne le mescognerent point pourtant, ils le saluerent sur la greue & le menerent droit au Palais de leur pere. Ce braue Cheualier Cephale en l'âge qu'il estoit, portoit encore peint au visage plusieurs traicts de son ancienne beauté, son port, sa façon & sa grandeur le rendirent fort remarquable entre les autres, lors qu'il entra dans le Palais avec vne branche d'oliuier en main, au milieu de Cliton & Bute, tous deux ieunes Seigneurs enfans de Pallas. Quand ils furent entrez près du Roy, eux qui venoient pour auoir du secours parlerent les premiers. Cephale fit sa harangue, en laquelle il s'acquitta dignement de la charge qu'on luy auoit donnée, pria le Roy avec plusieurs belles paroles, qui ne fortifierent pas peu la cause de les fauoriser de son aide, luy remonstra l'alliance qui auoit de tout temps esté entr'eux, la foy reciproque que leurs peres auoient tousiours gardée inuiolable. Et pour l'esmouuoir d'auantage à prendre le party d'Athenes, luy fit entendre que Minos n'en vouloit pas aux seuls Atheniens, mais qu'il affectoit de se rendre maistre de toute l'Achaye.

Æaque appuyé de la main gauche sur son sceptre sans en deliberer fit ceste responce : Les Atheniens, dit-il, ne me doiuent pas demander secours, ils ont pouuoir d'en leuer sur mes terres. Non, non, ne doutez point que les forces que i'ay ne soient à vous, vous pouuez disposer de tous les peuples de mon Isle, seruez-vous-en & n'apprehendez pas d'affoiblir mon Royaume. Mes affaires sont

en tel estat, que ie ne manque point de soldats, i'en ay pour secourir mes amis, & si en ay pour me deffendre contre mes ennemis. Les Dieux m'ont fait la grace de rendre mon peuple si paisible & si heureux, que ie n'ay point de sujet qui me puisse excuser de vous assister de mes forces. Qu'ainsi donc tousiours les Dieux ( repartit Cephale ) vous fauorisent comme vous vous monstrez fauorable, ainsi tousiours vostre ville de plus en plus s'accroisse en peuple & en richesses. Ce ne m'a pas esté, à la vérité, peu de contentement à mon arriuée de voir vne si belle ieu nesse, presque toute esgalle en âge, venir au deuant de moy: mais d'autre costé ie me suis estonné de n'y point recognoistre plusieurs Seigneurs, que i'auois remarquez autres fois que i'ay eu l'honneur de venir en vostre Cour.

A ces mots Æaque touché du triste souuenir de ses afflictions passées, ietta quelques souspirs pour dire après: Nostre fortune a eu vn commencement lamentable, mais les Dieux n'ont pas permis que les mal-heurs soient demeurez tousiours panchez sur nous, l'orage de nos maux a esté fuiuy d'vn calme agreable. Ie vous en raconteray la deplorable histoire en peu de paroles, sans vous ennuyer d'vne longue suite de discours. Helas! tous ceux que vous vous ressouenez d'auoir par vous esté veus icy autres fois, sont maintenant en cendre sous vn morne tombeau: Ils sont morts, & avec eux presque tous mes subiets ont perdu la vie. Iunon irritée de ce que ceste terre portoit le nom d'vne femme que Iupiter auoit aymée, si tost que ie l'eus faict appeller Ægine, infecta mon peuple d'vne si cruelle contagion, que rien ne se peut exempter du poison qu'elle versa par tout. On tint long-temps la maladie pour vne peste commune, & ne se persuadoit-on point que cela vint du courroux de ceste ialouse Déesse; on tascha de vaincre le mal par les remedes de la medecine, mais tous remedes s'y trouuerent vains, c'estoit vne ruine fatale, à laquelle rien ne se pouuoit opposer que le mal ne surmontast. Le pays au commencement se veid couuert d'vn air espais, qui couuoit de lasches chaleurs dans ses humides nuages. Par quatre fois la Lune tournoyant dans les Cieux remplit le cercle de son Croissant, & par quatre fois elle diminua, tandis que les chaudes halecines du midy, d'vn souffle meurtrier regnerent dedans mon Royau-

me, sans que pas vn autre vent d'vn salutaire mouuement vint dissiper les mortelles ardeurs que nostre air auoit conceuës. Quoy? l'air seul ne fut pas empoisonné, les fontaines, les estangs, les riuieres furent aussi corrompuës par des serpens, qui parurent par les champs en nombre incroyable, & se ietterent dedans pour y porter avec eux leur venin. On s'apperceut des violens effets d'vne si subite maladie, premierement aux chiens, qui demurerent morts par les ruës, aux volailles, aux oyseaux, aux beufs, & mesmes aux bestes sauuages. Les laboureurs estoient tous estonnez que leurs Taureaux parauant forts & robustes, & en vn instant fléchissoient sous le ioug, & mouroient au pied de la charruë. Les moutons beslans plus piteusement que de coutume, à peine se pouuoient porter sur les pieds, la laine leur tomboit, puis eux-mesmes tomboient sans se pouuoir releuer. Les cheuaux les plus furieux & les plus renommez pour bien courir en vne carriere poudreuse, estoient lors comme rosses languissans dessus la litiere, sans estre picquez de la pointe d'honneur qui les auoit autresfois animez de legereté sans pareille. Le sanglier lors n'entroit point en furie, le cerf n'osoit plus se fier à sa vitesse, & les ourses malades aussi bien que les autres bestes, n'auoient plus le cœur de se ietter au milieu d'vne trouppede bœufs. Il n'y auoit rien en ce quartier icy qui eust sa vigueur naturelle, tout languissoit, par les bois, par les champs, & sur les chemins, la terre estoit couuerte de corps, qui de leur puanteur infectoient tellement l'air d'autour, que ny les chiens, ny les loups, ny les corbeaux n'en approchoient. Ils se pourrissoient peu à peu & gasteroient les payfans, lesquels gasterent aussi-tost la ville. Il n'y eut maison qui ne fust en moins de rien pleine de malades, qui bruslez du feu d'vne fièvre ardante, auoient le visage enflamé, l'haléine chaude, la langue enflée, & couuerte de boutons rouges que la chaleur pouffoit, & les lévres si seches qu'ils ne les pouuoient ioindre. Ils auoient tousiours la bouche ouuerte, humans sans cesse l'air contagieux qui les empoisonnoit: ils ne pouuoient endurer vn seul drap sur eux, & ne pouuoient demeurer sur vn liët: ils se couchoient l'estomach contre terre pensant se rafraichir, mais la terre receuoit plustost la chaleur de leurs corps, qu'eux ne receuoient la froidéur de la terre. Chacun les delais-



foit , pource que ceux qui s'efforçoient de les secourir tomboient malades comme eux , car le mal , au lieu d'estre chassé par la medecine , s'attaquoit au Medecin mesme , & le faisoit mourir auéc celuy qu'il auoit voulu guerir. Plus on s'approchoit d'un qui estoit frappé , & plus soigneusement on le seruoit , d'autant plus s'auançoit-on pour le suiure. C'estoit vne maladie qui ne finissoit que par la mort , aussi en fin tous ceux qui se sentoient atteints desesperoient-ils de leur vie : ils n'obeyssioient qu'à leur fantaisie , & n'auoient plus soin de conseruer , ny de rechercher ce qui leur estoit salutaire , veu que rien ne le pouuoit estre. On en voyoit plusieurs , lesquels pour estouffer l'ardeur qui les consumoit , s'alloient plonger dans les eaux d'une riuierre ou d'une fontaine , mais ils n'y esteignoient point le feu de leur soif , qu'ils n'esteignissent ensemble celui de leur vie. La foiblesse les faisoit demeurer là sans en pouuoir sortir , ils mouroient dans l'eau , & quelques-vns apres ne laissoient pas d'en puiser encore pour boire. Tous hayssioient si horriblement le liét , qu'ils en fautoient hors comme furieux , s'ils auoient la force de se tenir sur pieds , ou se laissoient couler par terre , si les forces leur manquoient & se traïsnoient peu à peu hors de la maison ; s'imaginans que leur logis estoit la cause de leur mal , pource qu'ils n'en sçauoient point d'autre cause. Vous en eussiez veu qui estoient demy morts , & toutesfois marchoient encore par les ruës : les autres tombez à la réuerse , pleuroient & tournoient les yeux , efgarez , d'un mouuement si lasche , qu'il tesmoignoit bié que leur veü n'auoit plus presque de vie. Il s'en rencontroit vne infinité d'autres tendans les bras au ciel , qui rendoient l'ame çà & là , sur la place où en mesme instant le mal & la mort les auoit surpris. Helas quel creue-cœur ! Que pouuois-je desirer alors , ou que deuois-je souhaitter sinon le trespas , pour ne demeurer seul des miens en vie ? De quelque costé que ie iettasse la veü ie ne voyois qu'un peuple de morts couché par terre tout ainsi que quand on a secoué un panier , on void le deffous couuert de pômes pourries. Vous voyez ce grand Temple de Iupiter , qui est esleué sur tant de degrez , helas ! combien de fois fut-il en vain parfumé ? Combien de fois vid-on au pied des autels mourir la femme priant pour son mary , & le mary pour sa femme ? Combien de fois le fils sacrifiant pour

son pere , rendit-il l'ame au milieu de son peu fauorable sacrifice , retenant dans sa main mourante vne partie de l'encens qu'il n'auoit encore ietté au feu ? Combien de fois les taureaux amenez sains deuant l'autel , sont-ils tombez d'vne mort subite, tandis que le Prestre auparauant que les toucher du cousteau, faisoit ses prieres & leur versoit du vin entre les cornes ? Il me souuient que moy-mesme presentant vne offrande à Iupiter, pour moy, pour mon pays & pour mes trois enfans , la victime rendit vn horrible mugissement , & cheut morte sans estre frappée , & quand on l'ouurit on trouua que ceste contagieuse maladie luy auoit corrompu les entrailles , desquelles il fut impossible de tirer aucun presage assure de la volonté des Dieux. Je vids lors des corps morts sur les degrez du Temple , & non pas seulement sur les degrez , mais deuant l'autel mesme de Iupiter , afin qu'vne telle vengeance le touchant de plus près , parust plus odieuse. Plusieurs craignans de mourir ainsi , se deliurerent par la mort de la crainte de la mort qui les affligoit , & finirent leur vie avec vn licol , auançans d'eux-mesmes le triste coup de la Parque qui les venoit frapper. Bref il en mourut tant de toutes façons qu'on ne pouuoit vacquer à faire leurs obseques. Il y auoit tousiours aux portes de la ville vne foule incroyable de corps qu'on portoit dehors, mais la pluspart demeuroient estendus sur terre sans sepulture , & les autres estoient bruslez à la haste , sans auoir receu l'honneur des funerailles accoustumées : car en ce temps-là l'abondance faisoit qu'on ne portoit point de respect aux morts. On se battoit pour auoir place où les brusler , & sans scrupule on mesloit ensemble les cendres de plusieurs , en les faisant consumer dans vn mesme feu , autour duquel personne ne pleuroit les ombres vagabondes des enfans , des peres & des meres , des ieunes & des vieux , s'en alloient errer sans repos aux enuirs du Stix , pource que leur tombeau n'auoit point esté arrosé de larmes. Il ne se trouuoit pas assez de terre pour couvrir tant de corps & n'y auoit forest si espaisse qui peust fournir assez de bois pour les reduire en cendre.

L'orage de tant de miseres m'espouuenta de telle façon , que pour les voir finir , le desespoir me contraignit de souhaitter ma

fin. Grand Dieu qui auez soing de tout ce qui vit icy bas ( dis-je , m'adressant à Iupiter ) si ainsi est qu'autrefois vous ayez daigné cherir ma mere Ægine, & si vous, souuerain pere du monde, ne desdaignez point de m'aduoier pour fils, ou rendez-moy mon peuple, ie vous prie, ou faites que dès maintenant ie le fuiue aux Enfers, & que ma mort estouffe le regret de ma perte. Iupiter d'un éclair accompagné d'un coup de tonnerre me fit à l'heure mesme entendre, que son oreille n'auoit point esté sourde à mes prieres. Je pris ce signe pour presage de la volonté qu'il auoit de me deliurer de l'affliction en laquelle i estois, & le supplié encore de ne me priuer point de l'heureux succès de mon attente. Il y auoit d'auanture là aupres vu vieux chesne consacré au mesme Dieu que i'auois inuoqué, car il estoit autresfois fortz des forests de Dodone, autour duquel i'apperçeus vne infinité de fourmis, qui portâs des grains de bled dans leurs petites bouches, faisoient leur prouision pour l'hyuer. Je ne me peux tenir d'admirer leur nombre, & en l'admirant de lascher encore ceste priere : Helas mon pere, si vostre bonté me permet d'emprunter l'honneur d'un tel nom, donnez-moy autant de suiets que ie voy des fourmis, pour remplir ma ville deserte. Le chesne esbranlé, sans estre agité des vents, fit vn bruit qui m'estonna fort, les cheueux d'effroy me dresserent en la teste, toutefois ie ne laissé point de me coucher pour baiser la terre & de baiser aussi le tronc de l'arbre. I'en'osois dire mes esperances, mais i'esperois bien quelque chose pourtant, que ie retenois caché dans mon cœur avec mes desirs. Cependant la nuit vint, & mon corps trauaillé de mille soucis, se rendit entre les bras du sommeil. Je ne fus pas endormy, qu'il me sembla voir le mesme chesne, que i'auois veu le iour de deuant avec autant de branches & autant de fourmis, qui tomberent par terre de la secouffe qu'en tremblant l'arbre luy donna, & si tost qu'ils furent tombez, il me semblerent croistre peu à peu, se dresser, perdre ce grand nombre de pieds qu'ils auoient avec leur couleur noirestre, & se reuëstir de formes humaines. Je m'esueillay lors, & quand i'eus les yeux ouuerts, despité contre le songe mensonger, qui ne m'auoit produit que de vaines Chimeres, ie me plains des Dieux, que ie nommois trop peu secourables : mais tandis qu'en moy-mesme

ie faisois des plaintes , i'entendis vn grand bruit dans la maison, & les voix de plusieurs hommes , que ie n'auois point accoustumé d'ouyr. Ie ne daigné pas pourtant me leuer, bien que ie fusse esueillé, ie me persuadois de resuer encore , lors que Telamon à la haste entra dans ma chambre, & me pria de sortir pour voir vne merueille , que ie n'eusse iamais , disoit-il , deuant l'effect osé esperer , ny la croire apres sans l'auoir veuë. Ie fortis donc & vids à descouuert les mesmes hommes que le songe m'auoit fait voir deffous le cresp de ses ombres , ie les recognus tous l'vn apres l'autre , & eux aussi me recognurent & me vindrent saluer comme leur Roy. Depuis i'accomplis les vœux que i'auois faitz à Iupiter , ie departis les diuers quartiers de la ville , & les terres desertes d'alentour à ce peuple nouveau, que ie nommay d'vn nom tiré de celuy que portent ces petits animaux desquels il est forty. Vous auez veu les hommes , ils retiennent encore du naturel des fourmis , ils se plaisent à l'espargne , sont de grand trauail , ardans à acquerir , & soigneux tout ce qui se peut , de conferuer ce qu'ils ont acquis. C'est de telles gens que ie vous feray vne armée , ils n'ont pas moins d'âge ny moins de cœur les vns que les autres , vous vous pouuez assurez en leurs valeur & en leur fidelité , il ne vous manqueront iamais. Si tost que le vent du Leuant , qui vous a heureusement amené icy , aura fait place à celuy du Midy qui vous doit reconduire , vous les ferez embarquer avec vous , pour vous enferuir contre vos ennemis :

*Sont les Pignes appellez en Grec. Murmidons.*

---

### LE SVIET DE LA XXVI. FABLE.

*XXVI. Fable expl. au chap. 7.*

*Cephale rauy par l'Aurore à cause de sa beauté ne peut demeurer avec elle , il regrettoit tousiours sa femme Procris , qui fut cause qu'elle le renuoya , & pour luy faire esprouuer si Procris estoit si chaste qu'il se persuadoit , luy changea le visage de peur qu'elle le recognoust. A insi changé il la rechercha tant par belles paroles , & par presens , qu'en fin il obtint ce qu'il desiroit , dont Procris fut si honteuse apres , ayant sceu que c'estoit son mary Cephale desguisé , qu'elle quitta sa maison , & s'en alla viure dans les bois. Cephale qui l'aimoit esperduement la*

*pria de retourner, & à son retour elle luy fit present d'un chien, & du dard qui sert d'occasion au Poete pour raconter ceste fable.*

**I**Ls s'entretindrent ainsi long-temps l'un l'autre de diuers discours, & passerent la plus grande partie du iour à table, puis se retirerent la nuit dans leurs chambres, pour prendre leur repos ordinaire qui sert d'entretien à nos corps. Le matin venu si tost que le Soleil leué eut fait esclatter sa cheuelure blonde, les fils de Pallas comme plus ieunes furent trouuer Cephale, pour aller avec luy chez le Roy. Le vent n'estoit pas encore propre pour partir, ils se rendirent dans la salle d'Æaque, qui estoit encore au lit. Son ieune fils Phoque les reçeut (car Telamon & Pelée estoient par la campagne empeschez à ordonner des troupes) & les mena dans vne gallerie où il s'assit avec eux. Comme ils parloient ensemble, il arresta la veüe sur vn dard que Cephale auoit en main, lequel estoit d'un bois fort rare, & auoit la pointe dorée. Il prit vn extrefme plaisir à le voir, toutefois il n'osa pas en rien dire si tost, mais ayant quelque temps discouru d'autres choses, il en ouurit ainsi le propos ? J'aime infiniment les forests, & suis aussi curieux qu'homme du monde de n'ignorer rien de ce qui despend de la chasse, ie ne croy pas qu'il y ait arbredont ie ne cognoisse le bois, & ne puis pourtāt iuger à l'œil, quel est celui du iaelot que vous auez en main. Il y a long-temps que ce doute me tient en suspens, & de vray si c'estoit de fresne il seroit iaune, si c'estoit de cormier il y auroit quelques nœuds, Pour moy ie ne sçay qu'en penser, mais ie diray bien franchement que iamais ie n'en veids vn si beau, & qui me fust tant agreable. Ce n'est rien, dit alors vn des fils de Pallas, d'en admirer la façon, les effects en sont beaucoup plus admirables. Il ne manque iamais d'atteindre où on veut frapper, le hazard ne peut rien sur sa volée, quand on le lasche il touche tousiours sans faillir l'obiet de la visée, & apres le coup retourne sanglant dans la main de son maistre, sans qu'on luy rapporte. Ces merueilles furent cause que Phoque s'enquist encore plus curieusement qu'auparauant, d'où il l'auoit eu, & qui luy auoit fait vn si rare present. Surquoy Cephale contenta de tous poinets sa curiosité, & n'oublia rien sur ce suiet, sinon à quelle occasion Procris luy auoit donné; il en voulut à dessein taire la

cause, pource qu'elle ne luy pouuoit apporter que de la honte, & qu'aussi chacun en estoit assez abreué. Affligé du triste souuenir de la perte de sa femme, que ce dard luy remettoit deuant les yeux, il laissa couler quelques larmes, puis commença ainsi son discours. Ha ! que c'est vn dard, dit-il, qui me cause de martyres. Vous ne le croirez-pas ie pense, mais c'est la verité pourtant, que luy seul a ouuert la bonde des pleurs que ie iette, & que ie ietteray encore long-temps, si les fatales sœurs me laissent long-temps viure. Pleust aux Dieux que iamais ie ne l'eusse marié ! ma chere moitié viuroit avec moy, au lieu que ie meurs tous les iours, tourmenté d'vn cuisant negret d'auoir tué ma femme. C'estoit Procris que i'auois espousée, Procris sœur d'Orithie, dont il n'est pas que vous n'ayez, peut-estre, ouy parler. Orithie estoit des plus belles de son aage, & fut rauie pour sa beauté, mais Procris l'estoit encore dauantage, sa grace charmeresse la rédoit plus digne d'estre enleuée que sa sœur. Je ne l'enleuay pas pourtant, ie ne l'eus point par force, son pere Eriethée me la donna en mariage. Pour l'auoir ie n'vsay d'autre violence que celle que ie fis paroistre en mes affections, ce fut l'amour qui nous ioignit ensemble, & la mort nous a separez. Chacun me iugeoit tres-heureux, aussi l'estois-ie à la verité, & le serois peut-estre encore sans cét infortuné iauelot : mais ce n'a pas esté la volonté des Dieux. Vn mois apres la solemnité de mes nopces, ainsi que ie tendois des toilles, pour arrester quelque cerf, sur les sommets esmaillez de fleurs du mont Hymette, l'Aurore en chassant les tenebres m'apperceut d'auanture, & m'enleua contre ma volonté. Je ne craindray point de dire naïfument ce qui se passa lors entre elle & moy, la Deesse me le permettra s'il luy plaist, sans en estre offencée, quelque caresse qu'elle me fist, il me fut impossible de la caresser. Bien que son agreable teint, duquel les œillets & les roses empruntent leur beauté, la rendent infiniment aimable ; bien qu'elle tiene le milieu entre la viue lumiere du iour, & les sombres tenebres de la nuict, faisant eclorre l'vn & finir l'autre, & bien qu'elle ne se desaltere d'autre liqueur que de nectar, ie ne peus pourtant luy donner mon cœur ny mes affections. Procris me possedoit, ie n'auois point d'amour que pour Procris, & n'auois autre nom que

que le nom de Procris en bouche. Sans cesse ie regrettois la perte de ses delicieux embrassemens, desquels i'auois si peu iouy. Je combattois tousiours les desirs de l'Aurore, des chastes loix de nostre nouueau mariage. Il ne sortoit parole de ma bouche qu'il n'en fortist ensemble vn souppir pour Procris, dont ie faisois tant d'estat, qu'en fin la Déesse irritée me dist en colere: Va-t'en pauure abusé, va-t'en retrouver ta Procris de qui tu te rends idolatre, & ne m'importune plus de tes plaintes. Tu la desire trop esperduément, si ie ne me trompe, tu te repentiras vn iour d'en auoir esté si espris. Elle me renuoya de la façon, & ainsi qui ie retournois, pensant aux dernieres paroles que l'Aurore m'auoit dites, les premieres impressions de la ialousie commencerent à se glisser en mon ame, avec les glaçons d'une crainte, qui me mit en teste quelques ombrages de ma femme. Son âge & sa beauté fortifioient mon apprehension, & me vouloient forcer de croire, qu'elle m'auoit esté peu fidelle. L'integrité de sa vie d'autre costé me destournoit d'une telle creance: toutesfois ce que i'auois esté loing d'elle me faisoit balancer, puis celle que ie venois de laisser m'estoit vn exemple d'inconstance & d'infidelité en ce sexe volage. En fin l'Amour qui n'est iamais sans crainte, & à qui les ombres mesmes font peur, me fit resoudre de chercher mon malheur, & d'essayer à vaincre par presens la foy & la constance de ma femme. Ce fut vn ialoux dessein qui pleust merueilleusement à l'Aurore, laquelle fauorifant ma defiance, changea mon visage, afin que sans estre cogneu, ie peusse faire le périlleux essay auquel mes soupçons me portét. Ainsi desguisé ie me rendis dans Athenes, & fus en ma maison où il paroissoit assez, que l'adultere ny auoit point de place. Le dueil que mon absence y auoit laissé, estoit vn tesmoignage assuré de la chasteté de la maistrresse du logis, car avec elle chacun plaignoit l'éloignement du maistre. I'eus de la peine, & me fallut seruir de toutes sortes de ruzes pour entrer dans la châtre de Procris, où d'abord tout estonné, ie demeuray comme transi deuant elle, & quittay presque la perfide resolution que i'auois prise d'esprouer sa foy. Malheureux que ie fus: ce fut bien pour mon tourmêt que ie me retins de l'enuie que i'eus de me descouuir. Malheur! que des mon entrée ie ne la baisai come ie deuois. Elle estoit affligée, & il

est impossible de voir femme plus belle, qu'elle estoit mesme en affliction. Le desir de voir son mary, qu'on luy auoit rauy, luy estoit vne gesne, celuy estoit vn supplice qui ne la laissoit point en repos, mais pourtant sa douleur ne desroboit rien à sa grace. Je vous laisse à penser quelle estoit sa beauté, puis qu'au milieu de tât d'ennuis elle s'estoit conseruée avec tât d'attraits. Je ne vous puis représenter le combat que sa chasteté rendit contre mes importunes recherches. Elle me repoussa mille fois, & d'vne façon qui ne tenoit rien d'vne pudicité simulée: Helas! combien de fois me dist-elle. Ne vous abusez point vous mesmes de la vanité de vos esperances; Ma foy m'oblige à vn mary, elle me doit conseruer pour luy, aussi luy seul est-il tous mes delices, en quelque part qu'il viue, mon cœur & mes contentemens luy seront conseruez. N'estoit-ce pas rendre des preuues signalées de sa fidelité? Elles l'estoiét assez si i'eusse esté biẽ aduisé, mais ie ne m'encôtentay pas. Opinaistre à rechercher mō mal, ie m'efferray moy mesme, & par les offres de plusieurs commoditez, que ie luy promis, & par le puissant charme des presens que ie luy fis, ie l'esbranlay, & m'apperceus que son cœur à demy gagné estoit comme panchant du costé de mes desirs. Ha! Meschante (m'escryai- ie) i'ay donc descouuert l'infidelité que tu couuois? Tu m'as donc fait paroistre le secret poison de ton sein? l'estois en apparence adúltere, idolatre de tes impudiques beautez, mais en effet i'estois ton vray mary, qui te tiens maintenant perfide, & suis tesmoin de ta lascheté.

Elle ne respondit vne seule parole, mais vaincuë de honte me quitta, sortit de ma maison, & se retira dans les bois, où en haine de moy elle conçeut vne haine mortelle contre tous les hommes, errant par les montagnes à la suite de la chasseresse Diane. Quand elle m'eut laissé, les flames dont mon cœur brusloit tousiours pour elle, croissans plus que iamais, chaufferent dás mon sein de si cuisans regrets, qu'il me fut impossible de viure sans l'aller trouuer pour la faire reuenir avec moy. Je luy cōfessay, qu'à la verité ie l'auois offensée, ie la priay de mettre en oubly mō offence, & luy dis pour couvrir la sienne que ce n'estoit point faute en laquelle l'Aurore ne m'eust bien fait tomber de mesme, si elle eust combattu ma constance d'aussi riches presens. Je fus



long temps à l'excuser ainsi, & à m'accuser deuant elle, comme coupable de sa faute, sans la pouuoir flechir, mais en fin me voyant touché d'un si vif repentir, que mon dueil ne sembloit pas moindre que mon peché elle me pardonna, & fut d'accord de s'en reuenir chez moy, où nous auons depuis long-temps vescu paisiblement ensemble. Lors que ie la ramenay, comme si ce m'eust esté peu de la rauoir, & que ie n'eusse pas plus fait estat d'elle que de tout le reste du monde, elle me donna, outre son cœur & ses affections que ie possedois de long-temps, vn lévrier qui ne trouua iamais son pareil à la course. C'estoit de Diane qu'elle l'auoit eu avec ce iavelot que j'ay en main, duquel alors elle me fit aussi present.

## LE SVIET DE LA XXVII. FABLE:

*Les Thebains voyant que les Naiades leur predisoient clairement & sans* XXVII. Fa-  
ble expl. au  
chap. 8.  
*difficulté les choses à venir, ne firent plus cõte des obscures respones de l'Oracle de Themis, & mesme abbatirent le Temple, dont la Déesse ne fut pas peu offencée, & pour s'en venger enuoya par les terres voisines de Thebes vn renard furieux qui rauageoit tout le bestail, tourmentoit & affligeoit les homes mesmes. La ieunesse Grecque s'assembla pour le ruer, de laquelle Cephale estoit, qui y mena avec soy son chien Lelape, que Procris luy auoit doné, & le lascha pour courir apres la beste, mais comme il l'eut lasché, le renard & le chien courant furent conuertis en pierres.*

**I**E vous veux raconter l'estrange fortune de ce chien, qui fut l'une de ses faueurs, car elle est merueilleuse, & si rare que le discours ie m'assure vous semblera digne de memoire. Depuis que les Naiades eurent acquis tant de reputation à expliquer les vers obscurs des Oracles, qu'on ne douta plus, que le sens qu'elles leur donnent ne fust le vray sens, on fit si peu d'estat de Themis, & de ses responces ambiguës, qu'on ne craignit point de ruiner l'autel qu'elle auoit dans Thebes: mais cét acte ne demeura pas impuny. La iuste Déesse iustement offencée, pour se venger d'une telle impieté, fit rauager la plaine par vne beste, qui n'espargnoit ny les fruités de la terre, ny le bestail, ny les pay-

fans. Nous assemblâmes presque toute la ieunesse du pays, pour la chasser, & entourâmes d'hommes armez les terres où nous la descourîmes. Elle estoit si legere qu'il n'y auoit ny toiles ny cordages qui la peussent arrester; elle sautoit par dessus, & sans se laisser lassoit à la course tous les chiens qu'on luy mettoit en queue. Il sembloit qu'elle volast, & pour ce chacun me pria de lascher apres mon Lelaps, qui n'estoit pas doué d'une moindre viffesse. C'estoit le chien que m'auoit donné Procris, lequel se debattoit il y auoit desia long-temps, pour se deslier de soy-mesme, & se mettre en campagne. Il ne fut pas libre qu'aussi tost nous le perdîmes de veüe, car vn dard partant de la main, vn plomb fortant de la fonde, ou vn trait de descoché d'une arbalestre ne fend point l'air plus promptement qu'il faisoit. Au milieu de la plaine il y auoit vne coline sur laquelle ie montay, & de là me pleus à voir la legereté del vn & de l'autre. Lors que ie me persuadois que mon chien alloit prendre la beste, aussi-tost ie la voyois plus loing de luy qu'auparauant. Elle ne courroit pas tout droict comme en vne carriere, mais se iettoit tantost à gauche, tantost à droite, & tournoyoit presque tousiours, pour tourmenter dauantage l'ennemy qui la suiuoit. Bien souuent mon Lelaps estoit si pres d'elle, qu'il sembloit la tenir, mais il ne tenoit rien pourtant, car en la pensant prendre avec les dents, il n'auoit rien pris que l'air. Pour le secourir donc ie voulus recourir à mon iauelot, & comme ie destournay ma veüe de la chasse, passant ma main dans les courraye de mon dard, ie fus tout estonné que lors que ie pensay choisir de l'œil la beste pour la frapper, ie vis (merueille trop émerueillable) qu'elle ne couroit plus. Et le chië & la beste n'estoient plus que deux pierres au milieu d'un cháp, dont l'une sembloit vouloir courir, l'autre courir & abbayer ensemble. Il faut tenir que quelque Dieu (s'il est croyable qu'il y eust vn Dieu là present) les ayant veu tous deux si viffes & si legers, ne voulut pas permettre que l'un eust de l'auantage sur l'autre, & pour ce respect les fit demeurer tous deux inuaincus à la course.

## LE SVIET DE LA XXVIII. FABLE.

*Cephale lassé de la chasse, se retirant à l'ombre, auoit accoustumé d'appeler l'Aure (qui est en Latin vn petit air, ou vn petit vent agreable) pour le rafraischir. Quelqu'vn l'ayant entendu se persuada qu'il appelloit vne Nymphé ainsi nommée, & le rapporta à Procrus sa femme, qui pour en estre esclaircie espia vn iour si ceste Aure se viendroit rendre auprès de luy. Elle ne peut demeurer si paisible derriere le buisson où elle estoit aux escoutes qu'elle ne fist quelque bruit, si bien que Cephale oyant les fucilles trembler, creut qu'il y auoit là quelque beste, & ietta aussi tost son dard, dont il tua sa propre femme, qui luy auoit donné ce fatal iuelot.*

XXVIII.  
Fable expl.  
au chap. 9.

**C**Ephale auoit finy son discours, quand Phoque luy dist: Mais quelle infortune vous a dōc causé ce iuelot, que vous dites estre la pointe qui ouure la bōde de vos larmes? Je vous raconteray, dist Cephale, reprenant ainsi la parole: Les delices & les doux fruiçts du contentement que l'on cueille en amour, furent l'entrée de nos malheurs: de nos plaisirs nos douleurs prirent leur naissance. Je vous veux donc premierement discourir des plaisirs, car leur souuenir n'apporte pas peu d'allegement à mon affliction. Il est vray, Phoque, ie ne suis iamais ennuyé, quand ie me represente la felicité des premieres années esquelles ma femme & moy vesquimes ensemble, heureux tous deux, moy d'auoir vne si agreable compagne, & elle de m'auoir pour mary. Elle n'estoit pas moins soigneuse de moy que i'estois d'elle, l'amour nous possedoit egallement l'vn & l'autre, & nous faisoit brusler de reciproques flames: Iupiter ne luy eust pas esté plus que moy, elle cherissoit tant ma compagnie, qu'elle ne m'eust pas quittée pour la sienne. Et moy d'autre costé n'eusse sceu estre épris de femme du monde sinon d'elle; ie ne recognoissois que son vnique beauté, & Venus mesme, quand elle se fust présentée, n'eust pas eu le pouuoir de me faire admirer ses graces. Si tost que le Soleil à la pointe du iour touchoit de ses foibles rayons les sommets des montagnes, incontinent ieune & dispos ie

m'en allois dans les bois, sans mener avec moy ny valets, ny cheuaux, ny chiens, & sans faire porter des filets; mon iauelot seul estoit mon compagnon & mes armes. Lors que ie me trouuois lassé, afin de reprendre mes forces que la chaleur sembloit m'auoir rauies, ie me retirois à l'ombre en quelque endroit, où ie pûsse receuoir la fraischeur qui sort du fonds des vallees. Tout eschauffé que i'estois en m'esgayant estendu dessus l'herbe, i'appellois la fraischeur pour alleguer le chaud qui m'affligeoit, & repetant plusieurs fois ce nom de fraischeur desirée, il me souuient que bien souuent ie disois; Vien agreable fraischeur te glisser en mon sein, vien attiedir la chaleur qui me brusle. Sans toy ie ne fay que languir, sans toy le cœur & les forces me faillent. Peut-estre que mon mal-heur me faisoit encore adiouster d'autres mignardises, comme celle-cy: C'est toy qui d'une delicieuse haleine redonnes à mon corps affoibly sa premiere vigueur, c'est pour ton seul respect aussi que i'ayme les forests & les bois solitaires, parmy lesquels ie iouys des delices de tes embrassemens, lors que tu viens t'estendre sur ma bouche & sur mon sein, que l'importune ardeur du Soleil a rendu tout humide. Quelqu'un qui m'entendit faire tels discours, se persuada que mes paroles s'adressoient à quelque Nymphe dont i'estois amoureux, & que ce nom de fraischeur que i'auois si souuent en bouche, estoit le nom de ma maistresse. S'il le creut trop à la leger, il ne le découurit pas moins indiscrettement: car il fit aussi-tost sçauoir à Procris ce que luy-mesme ne sçauoit pas. Helas! que l'amour est de facile creance! Ma femme, ainsi qu'on m'a raconté depuis, à l'oüye de telle nouvelle tomba pasmée à la renuerse, & ne reuint point à foy de long-temps, puis estant reuenue accusa plusieurs fois l'iniuste sort de son destin, s'appella miserable, se plaignit de ma foy faussée, & s'affligea extrêmement de la vaine crainte d'une chose qui n'estoit point, se tourmentant autant d'un rien, ou d'un nom plustost qui ne representoit personne, comme si e'eust esté le nom d'une femme que i'eusse aimée. Elle se laissa persuader que i'auois vne autre maistresse qu'elle, & ne le peut croire assurément pourtant, qu'elle n'eust quelque plus certaine preuue de mon infidelité. Deuant que m'accuser, elle voulut que ces yeux propres luy fussent tesmoins de mon cri-

*Anra en  
Latin est vn  
peritair frais  
Et la ialousie  
Procris  
croist que  
c'estoit le nom  
d'une Nymphe  
qu'ayme de  
son mary. Le  
Pays traduit  
fraischeur.*

me. Le lendemain fuiuant ma coustume ordinaire, si tost que l'Aurore eut ouuert les portes du iour, ie fortis de la maison & me rendis dans les bois, où elle fut presque aussi-tost que moy. Quand ie fus ennuyé de la chaleur & de la chasse, ie me iettay sur l'herbe, & m'escriay: Venez delicieuse fraischeur, venez moderer l'ardeur qui me tuë. En parlant il me sembla que i'ouïys quelqu'un souspirer autour de moy, toutefois ie ne laisse pas de dire encore, venez ma douce, & lors ie vis mouuoir des feuilles seiches, & entendis ie ne sçay quel bruit, qui me fit croire qu'il y auoit là quelque beste. Je darday mon iaelot dans le buisson, & Procris, hélas! fut la beste qui se trouua derriere, elle fut blessée droit au cœur, & n'eut pas receu le coup qu'elle lascha ceste piteuse voix, Ha! Dieux, ie suis perduë. Je recognus lors à la parole que c'estoit ma femme, & courus à elle tout esperdu. Je courus demy-mort d'effroy, pour l'aller trouuer demy-morte, ainsi qu'elle tiroit de son sein, ( piteux mal-heur! ) le dard qu'elle m'auoit autresfois donné. Desia sa robbe teinte du pourpre de son sang estoit toute taschée, quand ie l'embrassay pour la releuer, & luy ayant descouuert le sein, sein plus cher à mon cœur que ne m'estoit pas le mien mesme, ie banday sa mortelle playe, pour arrester le sang, s'il estoit possible, puis la suppliy d'effacer en me pardonnant l'offence que ie luy auois faite, afin que mourante elle ne me laissast point pollü de son meurtre, dont mon malheur, & non ma volonté m'auoit rendu coupable. Les forces avec la parole desia commençoient à luy faillir; toutesfois elle se força pour me dire d'une voix mourante: Non, non, ma chere vie, n'appréhendez pas que ma bouche vous reproche ma mort, ny que iamais mes ombres vous accusent du coup, qui me priue de la lumiere; ie veux demeurer chargée du crime de mon trespas, aussi bien que de la peine: mais ie vous coniuire par les sacrez liens qui nous auoient ioincts ensemble, par la suprême puissance des Dieux qui regnent dans les cieux, & par le triste pouuoir de ceux sous l'empire desquels mon ame s'en va rendre, par les agreables seruices qui peuuent m'auoir acquis vostre faueur, & par l'amour qu'en mourant ie conserue entier, bien qu'il soit cause de ma mort, ie vous coniuire, dis-je, par le saint feu des fidelles

affections que ie vous ay portées , ne permettre que la Nymphé que vous appelliez maintenant , tienne iamais la place que i'ay eüe dans vostre liët. Alors ie m'apperceus qu'elle auoit conceu quelque folle opinion des paroles que ie laschois en me rafraichissant, ie luy remonstray enquoy elle s'estoit abusée. Mais que seruoit de luy rien remonstrer alors ? car s'affoiblissant peu à peu ses forces s'en alloient finir avec sa vie. Tant qu'elle me peut voir, elle eut tousiours la veüe sur moy, & rendit encore l'aine tournée de mon costé. Ce que ie l'auois esclaircie du faux crime d'infidelité, dont elle me soupçonnoit , sembloit l'auoir renduë toute contente, & de faict elle fit paroistre à sa face, qu'elle mouroit avec moins de regret.

Cephale ne finit pas le conte sans l'arroser des eaux de ses yeux, & les autres non plus ne le peurent ouyr sans pleurer. Ils estoient aux plaintes & aux pleurs, quand Æaque suiuy de Telamon & de Pelée, sortit de sa chambre, & vint faire voir à Cephale les troupes qu'il auoit leuées pour enuoyer avec luy au secours des Atheniens.







NISVS

SILLA

RECHINAGE

BSEMON

BOSIS

GEGALVS

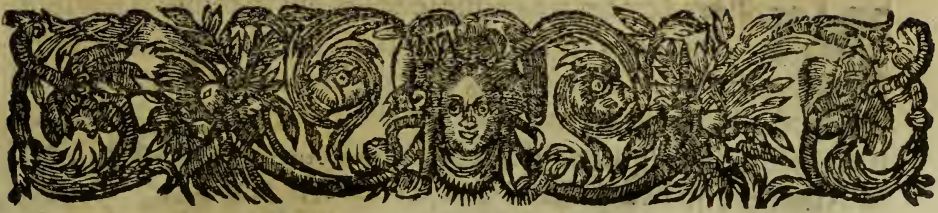
MINOS

MELEAGR

ARIANE

G. B. G. 1775





LE HVICTIESME LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE.

LE SVIET DE LA I. FABLE.

*Minos pour vaincre plus facilement les Atheniens, s'advisa d'assiéger  
premierement la ville de Megare, en laquelle Nise regnoit. Il l'inue-  
stit & fit plusieurs efforts deuant, qui eussent esté vains, si Scylla fil-  
le de Nise, n'eust trahy son propre pere & son pays ensemble Comme  
elle se plaisoit souuent à demeurer sur la muraille pour voir le camp des  
ennemis, elle deuint amoureuse de Minos, & pour acquerir ses bonnes  
graces couppa à son pere le poil fatal, duquel despendoit l'heureux de-  
stin du pays. L'ennemy mesme eut horreur de son infidelité, qui fut  
cause qu'elle se voyant mesprisée de Minos apres vne telle faueur, se  
ietta en l'air pour le suiure mal-gré luy, & fut changée en allouette.  
Son pere pour la becqueter & la punir tousiours de sa trahison, deuint  
espreuier.*

*I. Fable  
expl. ch. 1.  
du 8. dis-*



Le lendemain si tost que le Soleil eut redonné la lumiere au monde, les furieux vents du Leuant, quittans l'air, firent place aux calmes & humides haleines du midy, à la faueur desquelles Cephale & les troupes d'Æaque s'embarquerent si heureusement, qu'ils furent plustost au port d'Athenes, qu'ils n'eussent osé esperer. Cependant Minos faisoit d'horribles rauages autour de Megare, & s'effayoit d'emporter la ville deuant que d'aller assieger Athenes: mais la vailleur de Nise, à qui elle appartenoit, rédoit vains ses efforts, avec ce que les dieux fauorisoient le party de la ville, à cause du poil rouge que ce vieillard auoit sur le sommet de la teste au milieu de ses cheueux grisons. Ce poil estoit le fatal bouleuard du Royaume de Megare, le bon-heur, & tous les destins de la ville y estoient attachez, elle ne pouuoit estre prise, qu'il n'eust esté couppé. Ce fut ce qui empescha Minos de voir si tost qu'il desiroit, la fin de son siege, & qui le retint là iusques au sixième mois, sans qu'il peut rien gagner sur ses ennemis: car le hazardeux sort de la guerre fut long-temps en balance, & la victoire d'une aisle douteuse, voltigeant entre les deux armées, ne se rendit pas si tost du costé des Cretois. Le long des murailles de la ville, sur lesquelles on tient qu'Appollon laissa vne fois sa lire harmonieuse, & que les pierres en retindrent le son, il y auoit vne tour, où la fille de Nise montoit souuent en temps de paix, pour auoir le plaisir de faire resonner les murs, avec vne petite pierre dont elle les frappoit, & en ce temps de guerre pour voir de là les sanglans exercices de Mars qui se faisoient par la plaine. Sa curiosité, & la longueur du siege, firent qu'il n'y auoit presque homme de marque en l'armée de Crete, dont elle ne sceust le nom, elle recognoissoit leurs armes, leurs habits, mais sur tout elle cognoissoit le visage de Minos, & peut-estre plus asseurement qu'il n'eust esté besoin. Elle auoit son idée si viuement empreinte, que la cognoissance qu'elle en eut des yeux, luy en fit desirer vne plus particuliere. Elle s'en rendit amoureuse & si esprise, que toutes les actions de Minos estoient autant de traits, qui d'une douce-aigre pointe luy venoient trauerfer le cœur. Soit qu'il eut en teste son casque, couuert d'une pennache, soit qu'il eust son bouclier esclattant sur le

brás, elle le trouuoit tousiours, fust avec son casque, fust avec son bouclier, extrêmement beau, il n'auoit iamais que trop de grace pour elle. S'il auoit vne picque en main, luy voyant manier d'un brusque branslement, elle admiroit ensemble sa force & son adresse. S'il bandoit son arc pour en descocher quelques traiçts, elle iuroit que Phœbus ne pouuoit en recherchant le secours de ses flesches, se faire voir en plus agreable posture. Mais quand il auoit posé ses armes, & qu'il paroissoit à face decouuerte sur vn cheual blanc harnaché de pourpre, lors ceste fille toute esperduë n'estoit plus à soy, l'amour combattant la raison luy donnoit tant de passion, qu'il luy faisoit presque perdre l'esprit & les sens. Elle estimoit heureux le jaelot que Minos manioit, enuioit la felicité des resnes qu'il tenoit, & se laissoit avec tant de violence transporter à sa chaude fureur, qu'il luy prenoit enuie de se jeter à trauers les troupes ennemies, pour s'aller rendre entre ses bras. Elle entroit en humeur de sauter la muraille, ou d'ouuir les portes de la ville à son mal-heur, les ourant à ses ennemis; en fin elle se resoluoit de faire mesme l'impossible pour le contentement de Minos. Assise qu'elle estoit sur la tour en le regardant, elle disoit en soy-mesme: *Que feray- ie miserable? me dois- ie resioiir, ou pleurer les malheurs de ceste guerre lamentable? Il me fasche de voir mon pere & mon pays en peine, & me fascheroit de les voir deliurez par la ruine de Minos. Helas! falloit-il qu'un Minos, que ie chers vniquement, se declarast mon ennemy? Mais s'il ne se fust déclaré tel, iamais ie n'eusse eu sa cognoissance; s'il n'eust assiégnos murailles, iamais ie n'eusse eu le bon-heur de le voir. C'est donc pour mon bien qu'il a icy amené ses troupes; toutefois ce ne scauroit estre mon bien, s'il ne les retire, ayant fait quelque accord avec mon pere, & s'il ne m'emmeine pour ostage, & ne retient Scylla pour gage de ce qu'on luy aura promis. Ha! braue cheualier, le plus beau Roy, ie pense, qui commande sur terre, si celle qui t'a porté dans ses flancs, estoit doiée d'autant de beautez comme toy, ce ne fut pas sans raison que le plus grand des Dieux en fut espris. Que ie serois heureuse s'il m'estoit possible de voler maintenant d'icy dans ta tente pour te descourir qui ie suis, te tesmoigner l'ardeur de mes flames, & le desir que*

j'ay d'estre à Minos. Il n'y a rien que ie luy refusasse, pourueu qu'il ne me demandast point les forteresses de mon pere : car ie verray plustost avec mes esperances mourir les chers desirs de ses baisers, que de trahir mon pays, & acheter mon contentement au prix d'une infidelité. Toutesfois il y en a qui ont bien souuent tiré leur bon-heur de leur perte, rencontrans de si debonnaire vainqueurs, qu'ils recognoissoient que c'estoit leur auantage d'auoir esté vaincus. La face de Minos est celle de la clemence mesme, quel malheur seroit-ce à nos peuples de luy estre suiets? Puis la Iustice accompagne ses armes, c'est pour venger la mort de son fils, qu'il les a prises : peut-on faire la guerre avec plus iuste cause? Son party n'est pas seulement fort, il est fauorable, il est autorisé des pitoyables regrets de son fils traistreusement massacré; pour moy ie pense que le droict qu'il a, luy donnera la victoire. Que si le sort veut que nous soyons ses vaincus, s'il est arresté dans les cieus que nos combats n'auront point d'autre succès, pourquoy attendray-ie que la pointe de son espée luy donne l'entrée de la ville, plustost que mon amour? Ne dois-ie pas faire qu'une telle faueur soit le premier fruit qu'il recueille de mes affections? Il sera bien plus à propos qu'il y entre sans meurtre, que d'attendre l'extremité, qu'il courra peut-estre fortune de ne se rendre victorieux, qu'au prix de son sang, qui ne m'est pas moins cher que le mien. Ie crains, braue Minos, que quelqu'un ne te blesse, lors que tu viendras à l'affaut, à faute de te recognoistre : car te recognoissant ie ne croy pas qu'il y eust soldat si cruel, qui eust le cœur de te presenter la pointe de sa picque. Il faut donc que ie t'exempte de ce peril là, il faut que i'execute mon dessein, ( la resolution en est prise ) afin que tu sois mon mary, qu'il n'y ait plus de guerre entre-nous: il faut que mon pays soit le dot que tu auras de moy en mariage. Mais c'est peu d'en auoir la volonté, si ie n'en ay le pouuoir, il y a des gardes aux portes, & mon pere à tousiours les clefs. Ha! miserable que ie suis! ie ne crains que luy seul, aussi est-ce luy seul qui peut retarder mes souhaits, luy seul peut empescher mon contentement & mon entreprise. Las! pleust aux Dieux que ie fusse sans pere! Mais qu'est-il besoin de prier les Dieux? Nous sommes tous Dieux de nous-mesmes, quand nous auons le cœur

d'entreprendre ce que nous desirons. Ceux qui d'un lasche courage n'ont autre recours qu'aux prieres, ne voyent jamais l'effect de leurs desirs; toujours la fortune s'oppose aux ames craintives; il faut oser beaucoup pour se la rendre favorable. Vne autre remplie d'autant de flames que moy, eust desia ruiné tout ce qu'elle eust trouué contraire à son amour. Et pourquoy est-ce qu'une autre seroit plus valeureuse? J'ay du courage assez pour traverfer un feu, & me jetter au milieu d'une armée: mais cela n'est point necessaire, ie n'ay besoin que d'arracher un poil de la teste de mon pere, un poil rouge, qui me doit estre plus cher que tout l'or du monde: car il me peut bien heurer de contentement, & macquerir la iouissance de ce que ie souhaitte.

Tandis que son amour bastissoit en son cœur ces funestes desfeins, la nuit nourriciere de telles fantaisies suruint, & couurant tout du noir manteau de ses tenebres, accreut l'audace de Scylla. Alors qu'elle pensa que son pere assoupi du travail du iour precedét, reposoit sous les ombres espaisées du premier somme, elle entra doucement dans sa châbre, & luy arracha (crime trop execrable) le poil fatal dans lequel reposoit le bon-heur du pays, puis faisie de ce detestable butin sortit hors des portes de la ville, traverfa le câp des ennemis & s'en alla avec vne assurance invincible trouver le Roy, auquel elle ne fut point hôteuse de descourir ainsi sa hôte: Grand Roy, le plus puissant des Dieux qui m'a rédué captiue de tes perfectiôs, m'a amenée icy. Il m'a bié animé le cœur de tant d'audace, que de me faire executer un horrible forfait à ton occasion. Je suis fille de Nise, ie suis ceste Scylla que les Megaréens recognoissent pour leur Princesse, & suis celle qui desire que tu sois leur Prince. Pour t'y establir i'ay desrobé à mon pere ce poil fatal, que ie te presente maintenant entre tes mains, y mets ensemble mon pays & la maison où i'ay esté nourrie. Toute la recompense que i'en souhaitte avoir, toy-mesme, tu en es le loyer, Minos est le seul objet de mes esperances. Prend donc pour gage de mes affectiôs ce poil rouge, & ne te persuades pas que ie te donne un poil seulement: mais que ie te liure la teste de mon pere, son sceptre & son Royaume.

En parlant elle luy tendit d'une main parricide ce fatal present, que Minos ne voulut point recevoir: mais tout troublé de

voir vn crime si estrange, repoussa ainsi ceste fille defnaturée. Traistresse infame, la honte & l'horreur de ce siecle! as-tu peu conceuoir tant d'inhumanité? O Dieux! qui voyez tout, pouuez-vous souffrir qu'un tel prodige rampe encore icy bas? Faites, celestes puissances, que bannie de ce rond vniuers, elle ne trouue place ny sur la terre, ny sur les eaux. Pour moy ie ne permettray pas que la Crete, qui seruit autresfois de berceau à Iupiter, & maintenant recognoist ma puissance, soit la retraite d'un si horrible monstre. Ce fut tout ce qu'il luy dit, il ne voulut point depuis ouyr parler d'elle: mais continuant son siege prit la ville, & apres l'auoir prise, debonnaire vainqueur, n'impofa que de tres-equitable loix à ses ennemis vaincus. Quand il eut ordonné vne garnison pour la place, il ne tint pas dauantage ses troupes autour, mais fit aussi tost leuer les anchres & voguer du costé de Crete, dont Scylla eut tant de regret, qu'apres auoir en vain vsé de toutes les prieres qu'Amour luy pouuoit mettre en bouche, elle se laissa porter à dire tout ce que sa colere luy inspiroit.

Voyant partir la flotte de Minos, sans auoir reçu le loyer qu'elle attendoit de luy pour sa meschanceté, elle s'arrachoit les cheveux, & toute forcenée de rage, tendoit les mains vers luy & s'escrioit: Où t'en vas-tu ingrat, duquel la vie m'a esté plus chere que celle de mon pere, & plus chere que mon pays? où vas-tu sans celle à qui tu es obligé de la victoire que tu remportes? Où te retires-tu cruel, qui dois à mon amour & à ma trahison tout l'honneur que tu as acquis? Ny le present que ie t'ay fait, ny mes affections ne te peuuent donc esmouuoir? Tu n'as donc point d'esgard que i'auois posé en toy seul tous mes desirs avec mes esperances? Que feray-ie ainsi delaisée? où iray-ie miserable? Mon pays conquis par tes armes est ruiné; mais quand il seroit aussi florissant qu'il a iamais esté, ma trahison m'en a bannie, ie n'oserois me presenter deuant mon pere que ie t'ay liuré, ny deuant les habitans de Megare, qui ont tous iuste occasion de me hayr. Chez les voisins ie serois aussi mal venüe, car ils craindroient tousiours que ie leur en fisse autant comme aux miens. En fin ie me suis fermé l'entrée de tous les Royaumes du monde, afin que la Crete seule me fust ouuerte. Si tu ne me permets d'y demeurer avec toy, ie ne croiray pas,

ray pas, cruel, qu'Europe t'ait iamais porté en ses flancs, ç'a esté ou Syrte, ou Carybde, ou quelque tygresse d'Armenie. Aussi n'es-tu pas non plus fils de Iupiter, iamais ce grand Dieu amoureux n'abusâ ta mere, reuestu de la peau & armé des cornes d'un taureau, ce sont des fables inuentees pour te plaire: mais le pere qui t'engendra fut un taureau furieux, qui n'eut iamais le cœur touché d'amour pour caresser vne genice. Helas! vous estes bien vengé, Nise mon pere, me voyant delaissee de celuy pour l'amour duquel ie vous ay laissé: tu es bien vengé peuple de Megare, que i'ay trahy; resiouy-toy donc maintenant de mon malheur, & prens plaisir de me voir si iustement punie; i'ay bien merité (ie le confesse) les tourmens que i'endure: car la mort mesme estoit pour supplice à mon crime: toutesfois pourquoy est-ce que quelqu'un de ceux que ma perfidie a offencé ne me tuë? Helas! mon offence t'a obligé, ma meschanceté t'a rendu vainqueur, ce n'est pas de ta part que i'en deuois attendre la vengeance. I'ay commis vne impieté enuers mon pere & mon pays, mais à toy mon impieté te fut vn bon office. Ha! cœur trop inhumain, cœur farouche & digne d'auoir vne femme qui osâ bien se ioindre à un taureau, pour t'enfanter vn monstre, qui n'est ny bœuf, ny homme, mais tous les deux ensemble; Entens-tu encore ce que iedis? Le mesme vent qui porte tes vaisseaux, porte-il mes paroles iusqu'à tes fourdes oreilles, ou s'il les dissipe dans l'air? Ingrat, ie ne m'estonne plus que ta femme ait preferé la cōpagnie d'un bœuf à la tiene, tu as plus de brutalité qu'il n'y en a dans le cœur des bestes. Ha! infortunée que ie suis, plus ie te regarde, plus tes vaisseaux s'esloignent de moy, les rames qui fendent les ondes t'emportent si viste, qu'il semble que ce riuage se retire de toy, & me fait retirer ensemble. Tu n'auances rien pourtant, c'est en vain que tu fuys, ingrat, à qui mes bien-faiçts ne font rien, ie te suiuray malgré toy pour te les reprocher; & m'attachant à ton vaisseau me feray porter par tout où les ondes te porteront. Elle n'eut pas lasché la parole qu'elle se ietta sur les eaux, & soustenuë des aisles de l'Amour qui la possedoit, fit tant qu'elle atteignit la galere de Minos, à laquelle elle se prit pour le suiure. Son pere qui n'estoit desia plus homme, mais reuestu du corps & des plumes d'une espece d'Aigle, l'apperçeut d'en-haut en volant, &

côme ennemy la vint becqueter. Il luy fit lascher la prise du vaisseau: toutesfois elle ne tomba pas dedans l'eau: car son corps en mesme temps se trouuant soustenu de plumes, elle se fit porter en l'air, & fut changée en vn oyseau qui porte vn flot de plumes sur la teste, pour marque du poil qu'elle prit à son pere.

---

LE SVIET DE LA II. FABLE.

II. Fable ex-  
pl. au ch. 3.

*Minos apres auoir vaincu les Atheniens les contraignit à luy enuoyer de neuf à neufans pour tribut sept ieunes Gentils-hommes de leur ville, pour estre deuorez dans le Labyrinthe par le monstre my-taureau que sa femme auoit enfanté. Le sort à Athenes tomba sur Thesee, lequel y estant enuoyé avec d'autres, tua le monstre, & sortit du Labyrinthe avec vn fil qu' Ariadne luy auoit donné, pensant par ce moyen l'obliger de la prendre pour femme, il l'emmena bien avec luy, mais ce ne fut pas iusqu'à Athenes, il la laissa dans vne Isle deserte, où elle fut secourue par Bacchus, lequel pour eterniser la memoire de l'amour qu'il luy auoit porté, porta dans les Cieux la couronne qu'elle auoit sur la teste, & fit qu'autant de pierres qu'il y auoit furent des estoilles, qui retiennent tousiours la mesme forme de couronne.*

**Q** Vand Minos, pour rendre graces de ses victoires, eut fait à Iupiter vn sacrifice de cent bœufs, & qu'il eut enrichy son Palais de Crete des despoüilles prises sur ses ennemis, il fut conseillé d'estouffer la memoire de l'horrible adultere de sa femme, laquelle ayant par vn detestable artifice recherché les embrassemens d'un taureau, auoit enfanté vn monstre demy-homme & demy-bœuf. Il resolut donc de mettre cest effroyable enfant, l'infamie & la honte de sa maison, en lieu qu'on ne le veist iamais, & pour cét effect se seruit de Dedale, le plus ingenieux ouurier de son temps & le plus celebre Architecte qui ait iamais esté. Le fleuve de Meandre arrosant la Phrygie, se iouë dans les cercles de ses ondes, fait mille tours & retours, rebroussant son flux incertain tantost du costé de la mer, tantost du costé de sa source, & embrouille si estrange-ment son chemin, qu'à peine peut-on recognoistre sa course, De-



dale, admirable en ses inuentions, imita les destours recourbez de ce fleuve au dessein du logis qu'il bastit. Il fit tant de chemins entre-lassez les vns dás les autres, & les mesla d'un si merueilleux artifice, que luy-mesme s'y pensa perdre, & quand il fut au milieu ne reuint qu'à peine à l'entrée, si facile il estoit de s'esgarer parmy tant de destours. Là dedans fut logé le monstre, auquel les Atheniens vaincus furent forcez d'enuoyer de neufans en neufans sept ieunes Gentils-hommes, & autant de filles, pour seruir de proye à ce difforme animal. Desia par trois fois ils auoient payé vn si cruel tribut, quand au quatriesme Thesee par hazard fut du nombre de ceux que le sort y enuoya. Son bon-heur voulut qu'Ariadne fille de Minos, esprise de ses beautez, luy enseigna le moyen, & de tuer le monstre, & de sortir apres de ceste ingenieuse maison, avec vn peloton de fil qu'elle luy donna pour se conduire. Il entra dedans, assomma le Taureau demy-homme, sortit guidé par le mesme fil qui l'auoit guidé à l'entrée, & deliura par ce moyen son pays d'un si sanglant hommage, puis fit voile avec Ariadne. Il l'emmena iusqu'en l'Isle de Die, & avec autant de cruauté que d'ingratitude, l'y laissa sur le riuage desert, où elle se vid abandonnée, en la seule & triste compagnie de mille regrets. Bacchus la secourut en son affliction, & fut rauy de sa beauté, qu'il ne desdaigna point de la prendre pour femme. Il l'honora de ses embrassemens, & pour faire viure à iamais sa renommée luy arracha la couronne qu'elle auoit sur la teste, la ietta dans le Ciel, & Les Gracs appellent ces deux estoilles là, Engonase & Ophiase aussi-tost les pierres dont elle estoit enrichie, furent changées en Estoilles brillantes, qui luissent encore en forme de couronne, entre l'astre qui represente vn homme appuyé d'un genouil en terre, & celuy qui tient vn serpent en main.

---

### LE SVIET DE LA III. FABLE.

*Dedale qui auoit fait la vache de bois, sous laquelle Pasiphaé auoit III. Fable eu a faire avec vn taureau, estant retenu prisonnier par Minos, trou- expl. au c. 4. ua moyen de s'eschapper avec des aisles qu'il s'attacha sur les espaulles & à son fils Icare aussi, lequel n'ayant pas obserué les prece-*

*pres qu'il luy auoit donnez, tomba dans la mer, pour s'estre approché trop pres du Soleil, où il fit fondre la cire de ces aisles. A ce propos le Poete raconte la fable de Tale, autrement nommé Perdrix, cousin germain d'Icare, lequel auoit esté precepté du haut d'une tour par Dedale, & en tombant Minerue prenant pitié de luy, à cause de son bel esprit, l'auoit changé en Perdrix. Le Poete, dis-ie, mesle ceste Metamorphose là, disant que Perdrix-se resiouyt fort quand il vid tomber Icare, prenant sa cheute pour vne veageance de la cruauté que Dedale auoit exercee en son endroict.*

**D**edale cependant retenu par force en Crete s'affligeoit extremement de demeurer si long-temps prisonnier, il estoit transporté du doux desir qui nous faiët tousiours souhaitter de reuoir nostre pays, il brusloit d'aller au sien : mais il estoit si estroitement resserré, qu'il luy estoit impossible d'eschapper, ny par mer, ny par terre. Quoy ? dist-il en soy-mesme, ie ne trouueray donc point de chemin, ny sur terre ny sur les eaux ? Ces deux eslemens possédez par Minos, me ferment donc tous les passages qui me peuuent sortir d'icy ? Qu'ils le fassent, que ce seure Prince-des Cretois pose tant de gardés qu'il voudra pour captiuier ma liberté, il n'en peut poser dedans l'air, il faut que l'air me donne ma sortie. Ceste resolution prise, il recourut à laide de ses plus subtiles inuentions, pour vaincre la nature, & se donner vnè disposition qu'elle a refusée aux hommes. Il ramassa des plumes, & prenant les plus petites les premières pour les ioindre par ordre, chacune estant suiuite d'une autre vn peu plus grande, il les arrangea si proprement qu'on eust dit qu'elles estoient cruës ensemble. Ainsi les bergers autresfois assembloient plusieurs tuyaux de cannes d'inegale grandeur, dont ils faisoient leurs flustes. Pour les faire tenir, il attachales plus grosses avec du fil, & mit de la cire aux petites, puis courba les rangs par le haut, si bien qu'on les eust prises pour vrayes aisles d'oyseau. Son fils Icare estoit-là cependant, qui ramassoit les plumes que le vent vouloit emporter, manioit la cire pour l'amolir, (las pauuret ! sans penser au malheur que ce qu'il auoit en main luy deuoit causer) & bien souuent en se iouiant rompoit quelque chose du merueilleux ouurage de

son pere. Quant tout fut paracheué, cest ingeniux artifiari se balança en l'air sur deux des ailles qu'il auoit faites, & donnant les deux autres à son fils, luy monstra comme il s'en deuoit seruir. Il faut (luy dit-il) Icare, que vous teniez tousiours le milieu de l'air, de peur que si vous allez trop bas, les humides vapeurs qui sortent des eaux n'appesantissent vos ailles, & si vous vous iettez trop haut le feu du ciel ne les brusle, ou ne fasse au moins fondre la cire. Volez entre-deux, & n'allez point du costé du Septentrion vers l'Ourse, ou vers le pluuieux Orion, suiuez moy seulement, sans vous esgarer du chemin que ie vous frayeray.

Après ces remonstrances il enseigne à son fils comme il doit battre des ailles, les luy attache sur le dos, & en les attachant, d'une main tremblante, ne se peut tenir de laisser couler quelques larmes sur ses ioües. Il le baise pour la dernière fois, puis s'esleue le premier en l'air, craignant d'hazarder son petit Icare, tout ainsi qu'un oyseau crains la première fois qu'il fait sortir avec soy ses petits de leur nid. Il l'encourage tant qu'il peut à le suiure hardiment, & le regarde presque tousiours en battant des ailles pour voir s'il a bien appris ce dangereux mestier. Il y eut des pescheurs, des bergers, & des laboureurs, qui les virent en l'air, & tous estonnez d'une telle merueille creurent que c'estoient quelques Dieux. Desia ils auoient en volant laissé à main gauche l'Isle de Samos ou Iunon seule est reconnüe, Delos, & celle d'où vient le marbre, ils estoient au costé droict de Lebynte & de Calydne, où il y a tant d'abeilles, quand le ieune Icare plus hardy qu'auparauant se voulut donner carrière, & desdaignant de plus suiure son pere, desireux de voir dans les cieus, prit son vol plus haut qu'il ne deuoit. Il ne se fut pas esgaré de la route de Dedale, qu'aussi-tost la cire de ses ailles fondant aux rayons du Soleil; il sentit que ses bras n'estoient plus couuerts de plumes, les rames dont il battoit l'air tomberent, & luy ensemble dans la mer, à qui sa cheutte a donné son nom. Il ne gaigna rien d'appeller son pere, car il fut enseuely des flots deuant que Dedale le peust entendre. Mais las! quand le pere se retourna, pere infortuné, qu'il n'estoit plus pere n'ayât plus d'enfant, & qu'il ne veid point son fils apres soy,

il pensa tomber comme luy, & cria plusieurs fois, Icare, où es-tu mon fils? Icare qu'es-tu deuenue? où t'iray-je chercher? En l'appellant il apperceut ses aisles dessus l'eau, & lors recogneut son malheur, detesta ses artifices, & toutes ses subtilitez qui luy auoient causé son defastre, se rendit au bord pour auoir le corps de son fils, qu'il enterra, & fit que toute la prouince tira son surnom d'Icare, lequel y demeura sous vn tombeau.

Lors que Dedale faisoit les tristes obseques d'Icare, la Perdrix ioyeuse du miserable sort de son cousin germain, voyant son oncle affligé, battit des aisles, & tesmoigna sous l'arbre où elle estoit, le contentement qu'un tel dueil luy apportoit. Elle estoit lors vnique en son espece, peu de iours auparauant elle auoit esté faite oyseau par la meschanceté de Dedale. C'estoit auparauant Tale ieune enfant d'un bel esprit, fils de la sœur de ce merueilleux ouurier, auquel il auoit esté donné par sa mere, dès l'âge de douze ans, pour estre instruit en l'Architecture. La bonne femme n'eut pas pensé que son frere eust deu estre si cruel enuers son fils, comme il fut, elle luy auoit si cherement recommandé qu'elle se persuadoit qu'il lui seruiroit de pere. Il en arriua bien autrement; hélas! qu'y-a-il que l'enuie ne nous persuade; cest enfant doié d'un esprit autant subtil qu'il estoit possible d'en voir, & capable d'une belle instruction, ayant pris garde à l'espine, que les poissons ont au milieu du corps, sur ce modèle fit plusieurs dents à vn fer tranchant, & inuenta de la façon l'usage de la scie. Il fut aussi le premier qui ioignit par vn bout deux fers ensemble, desquels il fit vn compas pour former des cercles parfaicts en appuyant vne des branches sur le milieu, & tournant l'autre tout autour d'une egalle distance. En fin en si bas âge qu'il estoit, il se monstra si habile, qu'il fit naistre des lors de l'enuie contre luy. Dedale fut ialoux de sa subtilité, & de peur qu'il ne la vainquist vn iour en son art, le precipita du haut de la tour de Minerue, puis fit entendre qu'il estoit tombé par mesgarde. La Déesse Pallas, Déesse tousiours fauorable aux beaux esprit, ne permit pas qu'en faisant vn si perilleux fault, il s'allast briser contre terre, elle le reçeut au milieu de l'air, & là mesme couurit son corps de plumes. La viuacité de son esprit prompt & subtil à merueilles se perdit, & eut pour recompense

la legereté de ses aisles. Il ne changea point de nom, & se reserua vne crainte, qui fait qu'il n'ose encore iamais s'esleuer en haut, il ne faut que voler raiz terre, ne pose point son nid sur les arbres, mais au pied de quelque buisson, car le souuenir de son ancienne cheute luy fait tousiours fuir les choses hautes.

*Aussi s'appelloit il auant  
bayauant  
Perdrix.*

## LE SVIET DE LA IV. FABLE.

Oenée ayant en vn sacrifice qu'il faisoit pour la cueillette des fruicts, oubliée à dessein Diane, elle enuoya vn sanglier qui gasta toutes les terres de Calydon. Meleagre fils d'Oenée assemble tous les Princes de Grece pour chasser ceste furieuse beste, avec lesquels Atalante, fille de Iasus Roy d'Arcadie, se trouua, & eut l'honneur de blesser la premiere le sanglier, duquel pour respect Meleagre luy donna la despoil-  
IV. Fable  
expl. au ch.  
1. & 6.

le, quand il eut esté tué. Plexippe, Toxée & Agenor oncles de Meleagre osterent à Atalante la glorieuse proye qu'elle emportoit, mais vn tel attentat ne demeura pas impuny, il leur cousta la vie à tous trois, dont Althée mere de Meleagre & leur sœur, fut tant affligée, que pour venger la mort de ses freres elle fit mourir son fils, bruslant vn fatal reieton de bois dans lequel sa vie estoit posée. Ses sœurs pleurans son pitieux destin, deuiendrent oyseaux, & furent appellées Meleagrides.

**D**esia Dedale lassé de battre des aisles s'estoit arresté en Sicile, auoit fait ses plaintes au Roy Cocale, & l'auoit fait armer contre Minos. Desia par la valeur de Thesée la ville d'Athenes auoit esté affranchie du sanglant tribut qu'elle payoit aux Cretois. Plusieurs sacrifices en auoient esté faités pour action de graces, tant à la guerriere Minerue, à Iupiter, qu'aux autres Dieux. On auoit couronné leurs Temples, chargé leurs autels d'offrandes, & parfumé leurs oratoires d'encens. La Grece lors n'auoit autres discours pour entretien que les proüesses de Thesée, on ne parloit que de sa force, de son heur & de son adresse; aussi n'y auoit-il iamais perilleuse entreprise, où il ne fust inuité de se trouuer. Son bras estoit le bras commun de toute la Grece, on auoit tousiours recours à luy aux extrêmes dangers.

Le Royaume de Calidon mesme, encore qu'il eust pour chef le valeureux Meleagre, ne peut se passer de l'aide de Theſée, les habitans de ce pays-là le vindrent supplier de les aller deliurer d'un sanglier qui rauageoit leur terre, par le commandement de Diane. Car on tient qu'Oenée Roy du pays ayant veu le succez d'une tres-fertile année, pour en rendre graces aux Dieux, offrit les premiccs des bleds à Cerés, du vin à Bacchus, & de l'huyle à Minerue, sans rien donner à Diane. Le bruit courut aussi-toſt par tout, que les seuls autels de la fille de Latone auoient esté sans encens en ceste ſolemnité, & qu'Oenée l'auoit fait à deſſein, qui fut cause que tous les Dieux s'en offencerent, & Diane interreſſée de meſpris, reſolut de punir vne telle outrecuidance. Oenée, dit-elle, à bien fait parler de l'affront qu'il ma fait, mais ie ne rendray pas moins celebre la vengeance que ie prendray de luy. Sans retarder dauantage dès l'heure mesme elle ietta dans la Sicile vn sanglier furieux, plus haut que le plus grand bœuf qui se puisse trouuer en Epire. Le feu & le sang luy esclatoient dans les yeux, il auoit vne hure heriffée, & tout le poil si droit, qu'il sembloit couuert d'halesnes. De sa bouche avec vne voix enrouée ſortoit vne écume boiillante qui luy couloit sur les espauls, ses dents estoient toutes telles que celles d'un Elephant, le ſouſle de son haleine ainsi que le feu du foudre brusſoit les feuilles & les fleurs des arbres. Il fouloit les bleds qui estoient en herbe, terrassoit ceux qui estoient prests d'estre coupez, & d'un mesme coup renuerſoit l'esperoir des labourez. Il rongea les espics, & fit en fin vn tel dégast de bleds, que les greniers demurerent vuides, & les caues ceste année-là ne furent point remplies : il rauagea de mesmes les vignes, couppa les ceps, ietta les grappes de raisins par terre, & ne fit pas moins de mal aux oliuiers. Quoy? sa rage se deschargeoit même sur le bestail, ny les bergers, ny les chiens, ny les plus fiers taureaux qui fussent au pays ne pouuoient contre sa furie deffendre leurs ieunes troupeaux. Le peuple effrayé se retiroit des champs, & se trouuoit encor peu asſeuré dans les villes, si Meleagre assemblant plusieurs Princes, ne se fust armé pour l'oster d'une telle frayeur. Vne infinité de ieunes Seigneurs, desireux d'acquérir de l'honneur à la chasse de ce ruineux animal, vindrent trouuer Meleagre, entre les principaux desquels

desquels estoient Castor & Pollux, l'un braue à cheual, l'autre fort adroit pour se battre à coup de poing. Jason aussi qui à le premier hazardé sa vie dans un vaisseau, à la mercy des vages & des vents, Thesée avec son cher Pirothous, Toxée & Plexippe enfans de Thestie, Lincée fils d'Apharée, le furieux Leucippe, Acaste fort renommé pour son iavelot, le leger Idas, Ceneé qui auoit esté femme, Hypothous, Dryas, Phenix fils d'Amyntor, Menetie pere de Patrocle, Phyllée, Telamon, Pelée pere du valeureux Achille, Pheretias, Iolas fils d'Hyantée, le prompt Eurition avec Eehion inuincible à la course, Lelex fort de Nerice Panopée, Hylée, le courageux Hyppase, & Nestor à l'heure en la fleur de sa ieunesse. Les trois fils d'Hypocoon y estoient encore, Laëre pere d'Ulyssé, Ancée Lacedemonien, le prudent Ampycide, Amphiaras qui fut depuis trahy par sa femme. La belle Atalante pour auoir part à la gloire voulut estre de la partie, courageuse Princeesse qu'elle estoit se rendit à l'assemblée de tant de valeureux Princes, avec vne robbe bordée de franges d'or. Elle n'auoit rien sur sa teste, & son poil descouvert n'estoit retrouffé qu'avec un simple nœud, sa trouffé d'yuoire luy pendoit par derriere l'espaule gauche, & de la main gauche elle portoit son arc. On l'eust prise pour quelque beau ieune homme desguisé en fille, & si elle eust eu un habit d'homme, on eust dit que c'eust esté vne fille au visage, & à la posture un garçon. Meleagre ne l'eut pas apperceuë, qu'il sentit son cœur eschauffé des premieres chaleurs d'un desir, duquel fortirent mille cuisantes flames: O qu'heureux, dit-il, seroit celuy qui se pourroit rendre digne mary d'une telle femme! Mais pour lors il n'eut pas le loisir d'entretenir plus long-temps ses conceptions amoureuses, il falloit qu'il pensast autre part, car il estoit pressé d'aller au champ de bataille pour combattre la fureur & la rage d'une beste qui sembloit inuincible. Il y auoit vne espaisse forest, qu'on n'auoit iamais veu couper, laquelle à son entrée estoit plaine & vnice, mais peu apres s'abbaisant faisoit vne vallée, où ceste troupe d'Heros s'estoit rangée: Les vns tendoient des toiles, les autres laschoient des chiens, & les autres cherchans le danger cherchoient à la piste de ses pas la couche de la beste. Au fonds de la vallée où tous les ruisseaux naissans de la

pluye alloient croupir, il y auoit vn boubrier entouré de faulx & de ioncs, d'oziers, de roseaux, & d'autres herbes marescaugeuses, sur lesquelles le sanglier estoit couché: au bruit qu'il entendit, il se leua, & se ietta si furieusement sur ceux qui le chassoient qu'un esclair ne peut fendre l'espaisseur des nuées, avec plus de violences, qu'il fendit la foule de ses ennemis. Il mit par terre autant d'arbres qu'il rencontra, & sa course fut comme vn foudre lequel esbranla toute la forest. Ces ieunes Gentil-hommes s'escrient, & roidissent les bras, presentans au sanglier la pointe de leur espieux: mais il ne laisse pas de passer, de renuerfer, & des coups qu'il leur donne avec ses deffences, escarter d'un costé & d'autre les chiens qui l'osent attaquer. Le premier iauelot qui luy fut ietté partit de la main d'Echion, & s'en alla, sans toucher à la beste, donner dans le tronc d'un arbre. Iason lascha le second, qui sembloit deuoir fraper le sanglier à la cuisse: mais il passa outre, pour ce qu'il poussa trop rudement. Lors Ampycide leuant les yeux au ciel, dit: Beau Phœbus, si l'honneur que j'ay tousiours porté, m'a donné part en vos faueurs, faites ie vous supplié, que sans faillir ie touche maintenât où ie viseray. Apolô authorisa ses vœux, il toucha le sanglier; toutefois ce fut sans le blaisser: car Diane osta le fer au jaelot encore en l'air, & lors qu'il atteignit la beste ce n'estoit plus qu'un baston sans pointe, qui ne fit qu'aigrir la rage de ce furieux animal. S'eschauffant plus qu'auparauant, il fit luire vn feu dans ses yeux, vomit des flames par la bouche, & s'eslançant comme vn foudre à trauers ceste ieunesse qui s'opposoit à sa violéce, renuerfa mort Eupalemon & Palegon, qui estoient au premier rang de la main droicte. Enesime fils d'Hypocoon, d'effroy prit la fuitte, mais pourtant il ne peut eschapper la dent meurtriere du sanglier, qui luy couppa les genoux, & le fit demeurer sur la place. Nestor y pensa voir aussi son heure derniere, & de fait il n'eust pas esté en peine de se trouuer depuis au siege de Troye, s'il ne fust alors promptement monté sur vn arbre, d'où il eut ce contentement de voir l'ennemy duquel il s'estoit eschappé, esguiser ses dents au pied d'un chesne, & aller esprouuer la pointe de ses armes nouvelles sur vn autre que luy, qui fut sur Orythias, auquel il rôpit la cuisse. Les enfans iumeaux de Lede, qui n'estoient point



encore alors astres dedás les cieux, paroissoient merueilleusement en ceste chasse, montez sur des cheuaux plus blancs que neige, chacun vn dard en main, duquel ils eussent à l'heure assurement blessé le sanglier, s'il ne se fust ietté dans le plus espais du bois, où ny leurs cheuaux, ny leurs traits mesmes ne pouuoient entrer. Telamon qui le voulut poursuiure y fut avec tant d'ardeur, qu'à faute de prendre garde à ses pieds, la racine d'une arbre le fit cheoir; & ainsi que son frere Pelée le releuoit, Atalante qui estoit derriere eux, descochant vne fleche de son arc, donna si droit qu'elle blessa le sanglier au dessous de l'oreille, d'un coup qui ne fit que glisser, & l'offença fort peu, mais teignit pourtant ses foyes du rouge de son sang. Meleagre n'eut pas moins de contentement d'un si heureux coup qu'elle mesme: on tient que ce fut luy qui s'apperceut le premier de la blesseure, & qui premier la fit voir à ses compagnons, disant, qu'une fille emporteroit l'honneur de leur chasse. Ceste parole les toucha tous de tant de regret & de honte, qu'ils s'animerent lors par vne infinité de cris, & s'eschauffans d'une ardeur nouvelle, ietterent tant de traicts ensemble, que la multitude fut nuisible: car les traits perdirent leur force, frappans les vns contre les autres, & tomberent tous sans effect. Lors Ancée animé d'une fatale fureur qui le portoit à la mort, s'auançant avec vne hache en main, dit à ses compagnons: Faites moy place ie vous prie, & ie vous feray voir combien peut le bras d'un homme, plus que celuy d'une femme. Je ne veux point escorcher autour de l'oreille quelque peu de la peau de ceste fiere beste, ie la veux faire d'un coup de hache tomber à mes pieds: car quand mesme Diane seroit dessus pour la couvrir de ses armes, ie la tueray malgré Diane, & crois tray de ses despoüilles la gloire de mes actions genereuses. Ayant d'un cœur hautain lasché de si superbes paroles, pour faire paroistre ses bras aussi vaillans que sa langue estoit brauache, leuant des deux mains sa hache en haut, il s'esleua sur la pointe des pieds, mais comme il estoit prest de donner, il reçeut: Le sanglier le preuint, & le blesant en l'aine, où nous auons vne veine mortelle; le fit tomber en arriere. La terre fut aussi tost couuerte de sang; les boyaux luy sortirent, il perdit avec la vie son ambitieux desir d'acquérir de l'honneur plus que

les autres. Pirythous n'alloit pas moins indiscrettement attaquer le sanglier, avec vn espieu qu'il portoit, quand Thesée le voyant auancer luy cria de loing : Où allez-vous douce ame de moname, Pirythous dont la vie m'est plus chere que la mienne, où vous precipitez-vous? Non, non, ne vous iettez point si auant, il n'est pas besoin que tous ceux qui ont de la valeur s'approchent si près, il faut que la prudence modere la bouillonnante ardeur de nostre couraige. Vous auez veu qu'une indiscrete ardeur a fait perdre Ancée, ne vous perdez pas de mesme : ce n'est pas valeur de chercher ainsi la mort, c'est temerité. Ce furent de vaines remonstrances qui ne peuuent retenir le bras de Pirythous, il voulut percer le flanc/au sanglier avec le baston ferré qu'il auoit en main, mais vne branche de neffier destourna son coup, duquel sans doute il n'eust pas manqué de le blesser, sans la rencontre de l'arbre. Iason aussi ietta son iauelot, qui par hazard ne frappa point la beste, mais trauersa vn chien, & après l'auoir trauerse se planta tout sanglant dans terre. Depuis Meleagre lascha deux traits coup sur coup, dont l'un passa sans rien faire, mais l'autre demeura planté dans la cuisse du sanglier, qui fut lors espoinçonné d'une nouvelle rage, & iettant d'un costé le sang & l'escume de l'autre, fit plusieurs touts, eslançant la teste vers sa playe, à laquelle il ne pouuoit atteindre. Cependant qu'il bondissoit & se tourmentoit ainsi, Meleagre pour redoubler s'auança promptement, luy plongea son espieu dans la hanche, & de ce coup le mit par terre. Toute la Noblesse assemblée tesmoigna le contentement qu'elle en reçeut, par mille cris d'allegresse, eslancez en faueur de Meleagre. Ils vindrent tous le saluer, toucher de la main sa main victoricuse, & voir ceste horrible beste estendue sur l'herbe, de laquelle ils admiroient la grandeur, & n'osoient pas pourtant encore la manier, mais chacun d'eux prenoit plaisir d'ansanglanter ses armes dans son corps. Le glorieux vainqueur qui l'auoit atterrée, en la presence de tous, luy mit le pied sur la teste, & se tournant du costé d'Atalante : Vous auez, luy dist-il, valeureuse Princesse, teint la premiere vos flesches au sang de ce sanglier, c'est bien raison puis que vostre bon-heur vous en a donné l'honneur, que vous ayez part au butin : pour moy ie ne me veux rendre en cét acte icy, que compagnon de vostre gloire, ie

vous laissè la despoüille de la beste, & ioignant l'effect à ses paroles luy presenta dès l'heure mesme la peau herissée de soyes avec la hure de ce furieux sanglier, qui sembloit encore deuoir tousiours offencer quelqu'un de ses deffences. En receuant le present, elle monstra ne le cherir pas moins, que l'affection de celuy qui luy offroit si librement les despoüilles de sa victoire. Elle s'en resiouyt extremement: mais ce qui la combla de ioye, la chargea de beaucoup d'enuie. Tous ces ieunes Princes, ialoux de l'honneur qu'elle receuoit, firent ouyr vn murmure, tesmoin du mescontentement qu'ils en auoient, & les deux fils de Thectis entre autres crians tout haut, qu'il ne falloit pas qu'une femme pour vn vain respect de beauté emportast l'honneur de leur chasse, luy osterent ce glorieux present par elle receu de la main victorieuse de celuy, qui seul auoit droict d'en disposer à sa volonté. Meleagre offencé d'un tel affront, se ietta sur eux tout bouffi de colere, & leur dist: Apprenez, voleurs de la gloire d'autruy, que c'est d'attaquer Meleagre. Il n'usa point d'autres menaces, mais à l'instant mesme plongea son espee dans le corps de Plexipe, qui n'attendoit rien moins que ce coup là. Son frere Toxée estoit en doute, s'il se deuoit mettre en deffence pour venger la mort de Plexipe, la crainte d'estre puny de mesme le tenoit suspens: toutesfois il ny fut pas long-temps, Meleagre à l'instant le deliura de ceste douteuse apprehension, rechauffant dans son sang l'espee encore chaude du sang de son frere: car il leur fit presque d'un mesme coupperdre la vie à tous deux. Althee mere de Meleagre s'en alloit au Temple faire ses offrandes, & remercier les Dieux de la victoire de son fils, quand elle vid ses deux freres morts qu'on apportoit couuerts du sang, avec lequel leur ame s'estoit escoulée. Ce triste spectacle luy fit changer sa ioye en dueil, & sa robbe chargée d'or en vn habit noir, duquel elle se vestit pour aller par la ville faire entendre les piteux cris de son affliction. Elle fut quelque temps toute en pleurs, mais depuis qu'elle eut sçeu l'autheur du meurtre, elle tarit la source de ses larmes, & au lieu de dueil n'eut dans le cœur qu'un desir de vengeance.

Lors que Meleagre nasquit, les Parques commençans à si-

ler sa vie, mirent vne souche de bois dans le feu, & resolurent de faire durer ses iours aussi lóg-temps que le bois dureroit, & lesfinir si tost qu'il seroit consommé. Elles se retirerent apres auoir ainsi prononcé l'arrest de sa vie : & lors Althee retira du feu la souche qui brusloit, la plongea dedans l'eau, pour en esteindre la flame, puis la ferra dans vn cabinet, où elle fut cherement conseruée & ta vie ensemble, Meleagre, que le destin y auoit attachée.

Elle l'auoit tousiours soigneusement gardée, mais las ! elle sortit à l'heure, & s'en voulut seruir à la vengeance du meurtre de ses freres. Elle fit allumer vn brasier en sa chambre, & comme elle fut sur le poinct de ietter dedans ceste souche vitale, par quatre fois elle s'en retint, le nom de mere combattant en son ame avec celuy de sa sœur : car l'un luy persuadoit, l'autre luy dissuadoit de le faire. Tantost l'horreur de commettre vn tel crime, que d'accourir d'une marastre main, les iours de son fils, la faisoit pallir : tantost les feux de la colere luy montoient à la face : & tantost ie ne scay quels traicts de cruauté peints dessus son visage, monstroient que son cœur estoit plein de sanglantes menaces : puis on eust dit, qu'elle se vouloit laisser vaincre à la pieté. Lors que les chauds desirs de la vengeance auoient seché les larmes de ses yeux, le seul nom de son fils en faisoit couler d'autres. Elle estoit ainsi qu'un vaisseau sur mer, agité de deux vents contraires, lequel battu de leur double violence, demeure entre deux balances, sans estre emporté de l'un, ny de l'autre. Sa double passion tient sa volonté suspendue, par fois sa colere se roidit, par fois elle se reschauffe, elle ne scauroit se refondre ; toutésfois elle deuint en fin meilleure sœur que mere. Poussée d'une pieuse impieté, elle se laisse porter à vne rage qui luy fait appaiser les ombres de ceux de son sang par vn offrande du sang mesme.

Quand elle void le brasier allumé : C'est vne resolution prise (dit-elle) il faut que ce feu brusle le fruit sorty de mes entrailles, & d'une main meurtriere tenant le bois fatal, route debout qu'elle est deuant ce funeste foyer, permet à sa fureur de faire ces execrables prieres : Mornes Deesses des tourmens & des peines, noires filles qui presidez aux vengeances, iettez maintenant vostre veüe effroyable sur l'horrible sacrifice que ie

fais, ie me venge, & en me vengeance commets vne impieté sans pareille : mais ie ne puis faire autrement, il faut que i'efface le crime d'un meurtre par vn autre meurtre; que i'accumule meschanceté sur meschanceté, cruauté sur cruauté, & funeraillles sur funeraillles, afin que nostre impie maison perisse sous le comble de ses afflictions. Comment, Oenée auroit-il l'heur de voir viure son fils victorieux, tandis que Thestie, miserable sœur pleuroit la mort de ses freres ? Non, il faut que tous deux soient en mesme temps affligez : la raison veut qu'ils soient tous deux en dueil, & qu'ils pleurent tous deux ensemble. Vous donc mes freres, qui maintenant dans les enfers n'estes plus que des ombres, receuez ceste placable victime, chere victime que ie vous offre du sang de celuy dont ie suis la mere. Ha ! malheureuse, qu'elle furie me transporte ? Pardon mes freres, excusez le ressentiment maternel, mes mains ont horreur des effets de ce que ma colere leur inspire, elles s'ont honteuses d'executer les cruels desseins, que mon cœur medite. Je confesse que Meleagre merite de mourir, ie ne regrette point sa mort : mais bien me desplaist-il d'estre sa meurtriere. Quoy ? ce meschant demeurera donc impuny ? Meleagre viura, plein de la vanité de ses prouesses ? les peuples de Calydon obeyssans à ses volontez, le recognoistront pour leur Prince, & vous ne serez plus que cendre sous vne froide lame ? Non, ie ne le permettray point, il n'aura pas l'auantage de vous suruiure avec tant de contentement, il mourra le cruel, & l'esperance de son pere avec luy, il le faut perdre, & d'un mesme coup ruiner la prouince dont il attend le sceptre. Helas ! trop insensible femme, où s'est perduë en moy la douce affection de mere ? Où sont les pitoyables vœux que ie deurois auoir en bouche pour le salut de mon fils ? Où est la memoire des agreables trauaux endurez, en le portant neuf mois dedans mes flancs ? Pleust aux Dieux, fils desnaturé, que des ton enfance ie t'eusse esté mere desnaturée ? Pleust aux Dieux que i'eusse laissé consumer dans le feu la branche fatale, afin que ta vie eust trouué sa fin au point de sa naissance ? Ce que tu as vescu depuis ce temps-là, c'est par mon moyen, & maintenant tu mourras pour ta faute. Reçoy le loyer de ta craauté en receuant la mort, red moy la vie que ie t'ay donnée par deux fois lors que tu sortis de mon

vêtre, & lors que ie tiray du feu ceste branche laquelle en se bruslant consumoit l'humeur de ta vie. Rends-moy ton ame sanguinaire, ou d'un fer parricide enuoye la mienne avec les ombres de mes freres. Pauvrette ? à quoy me dois-je en fin refoudre ? Ma main ne peut pas estre de l'intelligence de mes desirs, elle deteste le coup que ma fureur souhaitte. Les playes de mes freres avec l'image de leur mort se viennent offrir à mes yeux pour aigrir ma colere: puis le doux nom de mere & la pitié fleschissent mon courage. Mais quoy ? miserable, ie sens que mes freres le gagnent. Emportez-le, mes freres, bien que ce soit avec trop de cruauté, mais faites donc que ie sois bien tost portée avec vous, apres vous auoir appaisez d'une si horrible victime. Cela dit, elle tourna la teste, & d'une main tremblante ietta ce funeste tyson dans le feu, lequel espris des flammes sembla faire quelques plaintes, en se consommant dans un brasier, qui ne le deuoroit que par force. Cependant Meleagre loing de là, sans rié sçauoir de ce mortel dessein, sentit ses entrailles brusler du mesme feu qui brusloit le tyson; il appella plusieurs fois sa genereuse valeur à son secours, pour dompter la rigueur des tourmens qu'il souffroit; il se despita contre les secrettes douleurs qui sans bleffeur l'emportoient d'une mort lente, regretta de ne mourir cōme Ancée d'un coup de la dent du sanglier. Mais ainsi qu'il faisoit ces regrets, & demandoit son pere, ses freres, ses sœurs, sa femme, & mesme peut estre sa mere pour assister à sa fin, avec le feu la douleur s'accroit, puis s'allentit peu à peu, tandis que la cendre couuroit le charbon du tyson, & son ame en fin s'enuola, quand les dernieres estincelles s'esteignirent. Le Royaume de Calidon outrageusement affligé fut lors tout en dueil, les vieillards, la ieunesse, le peuple, la noblesse pleura le triste sort de Meleagre, & les Dames de la ville toutes escheueeles, se battans le sein firent ouyr de piteux cris, tesmoins de leur affliction. Oente que la perte d'un tel fils rendoit trop infortuné pere, se iettant contre terre, couuroit son poil blanc de poussiere, & detesta ses trop longuees années, qui n'auoient conserué sa vie que pour luy faire voir la deplorable fin de Meleagre. Quant à la mere bourellée en sa conscience des remords d'une humanité, qui auoit offensé la nature, elle se punit soy-mesme de son crime, & s'ouurit la porte de la mort, en s'ouurant le sein d'un poignard.

Sile

Si le mesme Dieu qui m'a donné la vie m'auoit donné cent langues, & vn esprit capable d'enfanter autant de vers, qu'il y en a dans les secrets cabinets d'Helicon, encore manquerois-je en cét endroit; ie ne pourrois représenter le dueil & les plaintes des sœurs, que tous les fleaux de la douleur assaillirent, quand le ressentiment de la mort de leur frere s'empara de leur cœur. Elles perdirent le soing & le souuenir ensemble de leurs agreables beautez, meurtrirent à coups de poing le marbre de leur estomach, & tant que le corps fut en leur puissance, elles ne cessèrent de l'embrasser pensans réchauffer les glaçons de la mort qui l'auoit faisi. Elles le baisèrent mesmes sur la bierre, & lors qu'il ne fut plus que cendre, prindrent des cendres pour les mettre en leur sein, demeurèrent couchées sur son tombeau, & baisottans sans cesse son nom escrit sur le marbre qui le couuroit, l'effacerent presque avec l'eau de leurs larmes. Bref leur dueil fut tel, que Diane lassée de tant d'infortunes; que son courroux auoit portez dans la maison d'Oenée, en eut en fin pitié, & les changeant toutes en oyseaux, sinon Georgé, & Dejanire femme du grand Hercule, les enuoya dans l'air, dissiper en volant les noires humeurs de leur tristesse.

---

### LE SVIET DE LA V. FABLE.

*Thesée retournant de la chasse du sanglier fut arresté par les eaux desbordées du fleuue Acheloy, lequel en attendât que les eaux se calmeroyent, pria Thesée de se venir reposer chez luy, & c'est là qu'en disant le Poete luy fait raconter la Metamorphose de cinq Naiades changées en Isles, pour auoir mesprisé de sacrifier à Acheloy, ainsi qu'à aux autres Dieux des eaux.*

*v. Fable ex-  
pli. chap. 3.*

**T**Andis que ces tragiques fureurs rauageoient le Palais d'Oenée, Thesée qui auoit assisté à la perilleuse chasse du sanglier, se retiroit à Athenes, mais il eut vn empeschement sur le chemin qui le retarda quelque temps. Les pluyes auoient tellement grossi les eaux du fleuue Acheloy, qu'il estoit impossible de le trauerfer sans courir fortune de se perdre, qui fut

cause qu'Acheloys prenant Thesée par la main, luy dist : Venez valeureux Athenien, vous retirer en ma maison, & ne vous hazarder point à la violence de ces rapides ondes. C'est vn torrent auquel j'ay veu traifner de gros arbrès entiers, des masses de rocher, & des estables mesmes avec les troupeaux qui estoient dedans. La force des taureaux, ny la viffesse des cheuaux ne peut resister à la violence de ses vagues. Plusieurs ieunes hommes s'y noyent, qu'il en traifne lors que les neiges fondent au haut de ces montagnes. Il sera beaucoup plus seur de vous reposer en mon logis, iusqu'à ce que les eaux rangées dans leur liêt ordinaire, ayent calmé leur courroux. Thesée s'y accordant, respondit : I'vseray donc de vostre conseil, Acheloys ? & de vostre maison ensemble : & ainsi se seruit librement de l'vn & de l'autre. Il entra dans l'humide maison de ce fleuve, bastie de pierre ponce & de tuffeau, où le bas estoit comme tapissé d'une mouffe verte, & la voûte de dessus enrichie de coquilles de mer arrangées de telle façon, que des deux l'une estoit comme violette. Achelois, ioyeux d'auoir vn tel hoste chez soy, ayant fait apprester le disner, fit seoir à table Thesée & ceux de sa compagnie avec luy, Pirithous d'vn costé, Lexet qui commençoit desia à grifonner, de l'autre, puis les autres de rang selon leur qualité. Les vertes Nymphes des eaux le seruèrent à table les pieds nuds, & leur verserent plusieurs fois du vin dans des vases enrichis de pierreries, pour les faire boire les vns aux autres, mesmes apres que les viandes furent leuées. Thesée alors iettant la veüe sur les plaines azurées de la mer, demanda quelles Isles c'estoient qu'il voyoit, & combien il y en auoit à l'endroit qu'il monstroit du doigt. Acheloys respondit qu'il y en auoit cinq, bien qu'on ne les peust discerner de si loing, & de là prit occasion de faire ce discours : Vous ne deuez pas vous estonner dit-il, si Diane s'est vengée du mespris d'Onoée, les cinq Isles que vous voyez estoient autres fois cinq Naiades, qui firent vn sacrifice solemnel de dix ieunes bœufs, & appellerent à la feste de tous les Dieux champestres, sans m'inuiter, bien que ie fusse leur voisin. I'en fus si dépit, que de colere i'enslé mes ondes, & estendis mes eaux plus loing que ie n'auois iamais fait : La violence de mon rapide flux emporta des forefts, des terres labou-



rées, & les Nymphes mesmes qui m'auoient offensé, avec le lieu où elles faisoient leur demeure. Je les traîsnay iusques dans la mer, & les traîsnant donnay de si furieuses secouffes à la terre, sur laquelle elles estoient portées, qu'avec l'ayde que me presta Neptune, ie la diuisay en cinq pieces, qui sont ces Isles qu'on appella Echinades, sous chacune desquelles repose vne Nympe enterrée.

## LE SVIET DE LA VI. FABLE.

*Perimele fille d' Hippodamas ayant esté depucelée par Acheloy, son pere la ietta dans la mer, & lors Acheloy obtint de Neptune qu'elle fut conuertie en vne Isle separée des cinq Echinades, ce qui fut incontinent fait.* VI. Fable  
expl. au ch. 7.

**A**V delà des cinq plus proches, vous voyez bien encore vne autre Isle, c'est Perimele qui fut aussi autrefois vne fille, que j'aymois esperduément. La violence de mes affections me contraignit de luy raurir par force son pucelage, & luy desrober le nom de vierge, qu'elle cherissoit trop pour mon contentement. I'en eus ce que mon desir recherchoit, mais si tost que son pere le sceut, il la precipita du haut d'un rocher dans la mer. I'estois au deffous quand elle tomba, & l'ayant receuë entre mes bras humides, ie presentay ceste requeste à Neptune. Grand Roy (luy dis-je) qui portez en main vn Trident pour sceptre, des plaines ondoyantes, qui vous sont écheuës en partage; humide Prince de ce liquide corps, dás lequel nous autres fleues sacrez nous rendôs tous pour nous y engloutir, escoutez ma priere, grand Dieu, & l'autoritez de vostre faueur. Helas! ie suis cause du mal de celle que ie porte, c'est moy qui l'ay fait cheoir; mais non, ce n'est pas moy, c'est l'inhumanité d'Hippodamas, qui par raison deuoit estre plus pitoyable enuers elle, & plus equitable enuers moy. S'il eust eu quelque ressentiment paternel, il eust trouué en son cœur de la compassion pour elle & vn pardon pour mon amour, qui n'auoit rien fait que poussé par l'ardeur de mes flames, ausquelles ie n'auois peu resister. Neptune puissant Roy des eaux, qui auez autrefois esté banny

de toute la terre par la cruauté de vostre pere, fauorisez de vostre secours ceste fille que la cruauté de son pere a noyée, donnez luy quelque place en vos plaines liquides, ou faictes qu'elle mesme soit vne place; faites la deuenir Isle, afin que i'aye le contentement de l'embrasser tousiours. Ce Dieu des mers, tesmoigna d'un bransle de teste qu'il auoit la requeste d'Acheloys agreable. Du signe qu'il m'en donna il esneut de tous costez des montagnes de vagues, lesquelles effrayerét Perimele; mais elle ne laissa pas pourtant de nager encore, & moy cependant auois la main sur son estomach, que la crainte agitoit au commencement d'un mouuement continuel: toutesfois ie sentis en fin que le mouuement se perdit peu à peu, que tout son corps s'endurcit, & que son sein estoit entouré de terre. En moins de temps qu'il y a que i'en parle, elle fut toute terre, & ses membres, sans forme de membres humains, s'accreeurent tellement, qu'elle fit vne grande Isle, de tous costez encinte d'eau.

---

LE SVIET DE LA VII. VIII. ET IX.  
FABLES.

7. 8. 59.  
Fables ex-  
pl. au ch. 8.

*Iupiter & Mercure en habit d'hommes, estans descendus en Phrygie, furent reiettez d'un chacun, sinon du pauvre Philemon & la vieille Baucis sa femme, qui les reccurent avec beaucoup plus de bonne volonté que de moyen. Leur zele recognu des Dieux, fit que leur petite case fut changée en vn Temple, duquel ils eurent la charge, & apres auoir accompli de fort longues années, eux-mesmes furent changez en arbres. Le bourg où ils demeueroient, & tous les autres habitans, à cause du peu de respect qu'ils auoient porté aux deux Dieux, furent noyez d'une eau qui couvrit les maisons, & ne parut plus depuis qu'un estang.*

**A** Cheloys finissant laissa toute la compagnie en admiratiō, comme rauie d'une telle merueille: toutefois Pirythous, impie comme son pere Ixion, & d'une humeur trop peu respectueuse enuers les Dieux, n'en fit point d'estat: tels miracles

luy estoient des contes, esquels la feinte auoit plus de part que la verité. C'estoit, disoit-il attribuer trop de puissance aux Dieux, que de croire qu'ils peussent changer les formes que la nature à données. Chacun s'estonna de luy voir prononcer des paroles pleines de tant d'impieté, & n'y eut personne qui n'en fust scandalisé, mais sur tous Lelex, que l'âge & l'expérience auoient rendu plus meur que les autres, comme offensé repartit ainsi pour les Dieux. Non, non, dit-il, n'en iugez pas de la façon, vous vous trompez, la puissance des cieux n'est point limitée, elle est infinie; le pouuoir des Dieux n'est autre chose que leur vouloir, ce qu'ils desirent est incontinent accompli, & afin que vous en doutiez moins, ie vous feray le conte de deux arbres qui sont sur les montagnes de Phrygie, l'vn est vn chefne, l'autre vn tilleul, tous deux entourés d'une petite muraille: Ie les ay veus, car mon pere dès ma ieunesse voulut que ie fisse vn voyage en ce pays-là, pource que Pelops mon grand-pere, en auoit autresfois porté la couronne. Assez près des deux arbres il y a vn estang, qui estoit iadis vn bourg fort peuplé, & maintenant c'est vne eau qui n'est fréquentée que par les plongeurs & les poules de riuère. Du temps que le bourg estoit en son estre, Iupiter & Mercure reuestus de formes humaines, y furent, pour esprouuer quelles gens l'habitoient, Ils se presenterent à la porte de mille maisons, demandans la retraite pour vne nuit, & d'autant de maisons ils furent renuoyez, sans pouuoir trouuer logis, que dans vne petite loge couuerte de chaume, où le vieil Philemon & sa femme Baucis auoient vescu ensemble depuis leur ieunes ans. Ces bonnes gens, que la crainte des Dieux auoit toujours accompagnée, estoient fort pauures, mais la patience leur auoit rendu leur pauureté supportable, & iamais ils ne s'affigeoient pour quelque necessité qu'ils eussent. Les qualitez différentes de maistres & valets n'estoient point remarquées en leur famille, eux-deux seuls estoient tous ceux du logis qui reciproquement commandoient & obeyffoient. Quand les Dieux donc, baissans la teste furent entrez dans ceste basse maisonnette, le bon homme aussi-tost leur y presenta vn siege pour se reposer, sur lequel Baucis ietta vne meschante couuerture qui

seruit de tapis, puis s'en alla descouvir le feu, qui n'auoit pas esté allumé depuis le iour de deuant, ramassa des feüilles, des escorces d'arbres, quelques coupeaux de bois, & tira mesme du toict de la maison des branches seches qu'elle rompit, & les arrangea au foyer, puis fit tant d'une penible haleine, que le feu en fin esclaira. Cependant que son mary couppoit vn morceau du lard pendu à leurs soliués enfumées, elle couppoit des herbes qu'il auoit parauant cueillies à leur iardin, pour les mettre cuire ensemble. Ils mettent le pot deuant le feu, & en attendant que le lard soit cuit, le bon-homme qui discourt tousiours, afin de tromper le temps, & faire qu'il dure moins à ses hostes, met de l'eau tiede dans vn grand plat de bois, qu'il tire d'une cheuille où il estoit pendu, & leur laue les pieds. Leur liêt de bois de faule estoit au milieu de la châtre, dans lequel n'y auoit qu'un faisseau d'herbes seches. Ils estendirent vn viel tapis dessus, de peu de valeur & conuenable au liêt, & si ce n'estoit pas la coustume de s'en seruir ordinairement: car pour eux ils ne le mettoient qu'aux iours des festes. Quand les Dieux furent couchez dessus, la bonne femme qui estoit retrouffée en mesnagere, d'une main tremblante dressa la table deuant eux, & pour la faire tenir ferme, à cause qu'il y auoit vn des pieds plus court que les autres, mit vn test de pot cassé dessous, de peur qu'elle ne branlast, puis frotta le dessus avec de la menthe pour le nettoier & luy donner vne bonne odeur. Elle leur seruit premierement des oliues, des cornes dans la refinée, de la chicorée en salade, du fromage blanc, & des œufs mollets, le tout en vaisselle de terre. Elle apporta apres vn grand pot du mesme metal plein de vin, & des coupes de bois, jaunes & bien poillies, car elles auoient esté frottées de cire. Le lard fut cuit presque aussi-tost qu'elle mit sur la table avec le potage aux herbes, puis leur fit boire pour entre-mets du vin nouveau, & seruit le fruit incontinent apres. Il y auoit des noix, des figues seches avec des dattes, des prunes, des pommes dans vn panier, qui sentoient merueilleusement bon, des raisins & du miel. En fin ils contenterent extremement les Dieux, & non pas tant pour les viandes que pour le bon visage avec lequel il les traittoient: car en leur pauureté ils faisoient paroistre vne libre & riche affection, beaucoup plus à priser que

le reste. Ainsi qu'ils verseroient du vin, ils recogneurent qu'il ne se diminueoit point dans le pot, dont ils furent tous estonnez, & soupçonans alors quelque diuinité en leurs hostes, les prièrent d'excuser le pauvre traitement qu'ils leur auoient fait; ils n'auoient qu'un oye qu'ils voulurent tuer aussi-tost pour le souper, mais il les lassa courant çà & là, sans qu'ils le peussent prendre; aussi qu'à la fin ceste beste gardienne de leur petite logette, se sentant pourfuiue à mort eut recours aux Dieux, comme à un azile d'assurance, & se rangea près d'eux pour auoir la vie sauue, ainsi qu'elle eut: car les diuins hostes deffendirent aux bonnes gens, qui estoient presque hors d'haleine, de le poursuivre dauantage, puis se descourirent, disans: Nous sommes Dieux à la verité, vous ne vous trompez pas de nous soupçonner tels, croyez-le ainsi, & soyez assurez que vos voisins ne demeureront pas impunis du peu de respect qu'ils nous ont porté, vous seuls de tout ce bourg serez preseruez du deluge qui le rauagera; mais il faut que vous quittiez vostre maison, que vous nous suiviez, & veniez maintenât avec nous sur le haut de cette montagne. Obeysans aux diuinitez qui leur parloient, ils les suivirēt & prindrēt chacun un baston à leur main pour soustenir leur caduque vieillesse, qui ne pouuoit qu'à peine & d'un pas mal-assuré monter vne si rude & si longue coste. Ils n'estoient pas à un trait d'arbalestre du sommet, quand ils se retournerent, & virent leur village noyé, duquel rien ne paroissoit plus que leur maison. Estonnez & affigez ensemble, ils regretterent le piteux sort de leur voisins, qui auoient fait un si deplorable naufrage, & cependant qu'ils plaignoient leur infortune, ils s'apperceurent que leur maisonnette demeurée seule, se changeoit en superbe Temple, appuyé sur de riches & hautes colomnes, au lieu des fourches qui soustenoient parauant la petite loge. Ils virent iaurir le chaume de dessus, & se couertir en toit doré, virēt les portes de cuivre graué & les degrez de marbre au deuant, qui fut cause que l'un & l'autre se mit en prieres, & lors Iupiter pour recognoistre par un iuste loyer leurs iustes actions, & le charitable office qu'ils luy auoient rendu, leur dist qu'ils aduisassent ce qu'ils desiroient de luy. Philemon communiquant avec Baucis en prit son aduis, puis descourrit ainsi leurs communs souhais:

Nous ne vous demandons, grand Dieu, que d'estre Prestres & concierges du Temple que vous auez fait naistre à la place de nostre maison, & d'autât qu'vnis des liens de la Concorde & de l'Amitié, nous auons tousiours vescu ensemble, nous vous prions qu'en mesme instant finissent les iours de l'vn & de l'autre, afin que ie n'aye iamais le creue-cœur de voir le tombeau de ma femme, & qu'elle aussi ne soit iamais en peine d'arroser le mien de ses larmes. Leurs vœux furent fauorablement ouys des Dieux, & suiuis de l'effect; ils furent gardiens du Temple tant qu'ils vesquirent, & tous deux en mesme temps avec l'ame perdirent la parole. Vn iour s'estant d'auanture arrestez deuant la porte du Temple à discourir de leurs auantures passées, ainsi qu'ils parloient du changemēt de la place, ils furent tous esmerueillez qu'ils s'apperçurent changez; Baucis vid la teste de Philemon couuerte de feuilles, & Philemon de mesme vid ietter des rameaux à celle de Baucis. Leurs pieds prirent racine en terre, & leurs corps se couurirent d'escorce, sans qu'ils laissassent de se parler tousiours, iusqu'à ce que sentans le bois leur auoir desia saisi le menton, ils se dirent à Dieu l'vn à l'autre, & aussi-tost eurent la bouche fermée, & le visage caché deffous l'escorce. Les deux arbres se voyent encore en ce pays là fort proches l'vn de l'autre: pour moy i'appris ce que ie vous ay conté d'vn bon vieillard, hōme digne de foy, lequel n'eust point voulu mentir, ie m'asseure, aussi n'auoit-il pas occasion de m'en faire accroire. Mais outre ce que les bouquets pendus aux branches des arbres, me tesmoignerent bien qu'il y auoit quelque ancien secret, & pour ce moy-mesme y en attachay encore de tous frais, afin d'honorer comme Dieux ces bonnes gens, qui auoient tant honoré les Dieux.

---

### LE SVIET DE LA X. FABLE.

X. Fable ex.  
pl. au ch. 9.

*Acheloyz voyant que Thesee qu'il traittoit, se plaisoit à ouyr des merueilles de la puissance des Dieux, luy raconta comme Prothee fils de Neptune, auoit accoustumé de se changer en plusieurs sortes d'animaux pour s'eschapper de ceux qui le poursuiuoient.*

Ainsi

**A**insi Lelex finit son histoire, laquelle fut autant agreable à la compagnie qu'il est possible, & sur tous à Thesée; car il se plaisoit fort d'ouyr raconter les merueilles de la puissance des Dieux, & pour ce respect Acheløys l'en entretint encore, disant: Il y en a plusieurs, valeureux fils d'Egée, qui ont vne fois seulement en leur vie changé de forme & sont tousiours demeurez depuis en cét estre nouveau: mais il y en a d'autres aussi qui ont eu le pouuoir de se transformer à toute heure comme bon leur sembloit, ainsi que Prothée fils de Neptune, lequel paroissoit tantost beau ieune homme, puis se desguisoit en Lyon; tantost estoit sanglier, puis se faisoit voir sous la peau d'un serpent, qu'on eust eu horreur de toucher: tantost s'armoit des cornes d'un taureau, & tantost deuenoit ou pierre, ou arbre, quelquefois se fondit en eau, & quelquefois reuestu de qualitez contraires, brusloit, & esclairoit comme le feu.

---

### LE SVIET DE LA XI. FABLE.

*Erefichon pour auoir rauagé vne forest consacrée à Ceres, fut puny d'une si cruelle famine, qu'apres auoir consommé tous ses moyens, il fut contraint de vendre sa fille Mestres, laquelle regrettant sa liberté perdue, obtint de Neptune, qui luy auoit autrefois rauy la fleur de sa virginité, de se pouuoir changer en plusieurs formes, & ainsi s'eschappa plusieurs fois, & se vendit à plusieurs, pour auoir tous les iours de l'argent nouveau & en secourir son pere. Mais en fin ses ruses furent descouvertes, & le pere contraint par les forces de la necessité, de manger ses propres membres, fit vne fin digne de son impieté.*

XI. Fable  
expliq. au  
chap. 10

**L**A femme d'Autolique, fille d'Erefichon, n'auoit pas moins de pouuoir, elle se changeoit à tous propos comme bon luy sembloit. On tient que son pere estoit vn homme impie, lequel ennemy de la grandeur des Dieux, iamais ne faisoit fumer les Autels en leur honneur. Il fut si outreuidé de faire couper vn grand bois consacré à Ceres, que l'antiquité auoit toujours conserué & tenu pour inuiolable. Dans ce bois il y auoit

vn chesne fort haut, tousiours entouré de bandelettes, d'escriteaux, & de bouquets, tesmoignagés assurez des vœux qui se faisoient là. Les Driades souuent dansoient dessous aux iours de festes, & quelques fois ioinoient leurs corps à l'arbre, en estendant les bras, & se tenans l'vn l'autre par la main, pour mesurer la grosseur du tronc, qui auoit enuiron quatre brassées. Il estoit si gros & si grand, que seul il pouuoit faire vne forest, aussi y auoit-il plus d'herbe sous son estenduë, qu'il n'y en auoit pas sous tous les autres arbres ensemble. Toutesfois Eresicthon ne fit pas estat de le conseruer plus que les autres, il voulut que ses seruiteurs le missent à bas : & comme il vid qu'ils apprehendoient d'executer son commandement, luy-mesme prit la coignée de l'vn d'eux, disant: Ie ne veux pas que cet arbre soit seulement vn bois chery de Ceres, ie veux que ce soit la Deesse mesme, cachée sous son escorce : mais que ce soit, les feüilles de son sommet baiseron maintenant la terre. Cela dit, il se mit en posture pour frapper ce tronc sacré, & lors le chesne preuoyant sa cheute prochaine, par vn tremblement fit paroistre qu'ils auoient du ressentiment, ses feüilles ses glands, & ses longues branches pallirent d'effroy, & si tost que ce bras impie eut planté le fer dedans, de la brèche qu'il fit, ainsi que d'vne playe, ne sortit pas moins de sang qu'il en sort du corps d'vn taureau, lors que victime immolée aux Dieux, on l'esgorge au pied d'vn autel. Tous s'en effrayerent de telle façon, qu'vn d'entreux osa bien se hazarder de retenir le bras à ce cruel Eresicthon, pour l'empescher de plus toucher à l'arbre, mais pour loyer de la pieté il n'eut qu'vn coup de coignée dont ce sanguinaire Athée luy couppa la teste, & l'ayant mise à bas se remit à frapper l'arbre. Tandis que d'vn fer tranchant il minoit peu à peu le tronc par le pied, on entedit sortir vne voix du corps qu'il couppoit, & avec la voix ces paroles: ce n'est point, meschant, du bois que tu coupes : c'est vne Nymphé que tu meurtris. Nymphé chérie de Ceres, qui l'a conseruée depuis tant d'années sous cette vieille escorce. Mais deuant que mourir, ie veux bien te faire sçauoir que ma mort ne demeurera pas impunie, ie te pre-dis qu'en auançant ma fin tu auances ton mal, & que bien-tost ie me verray vengé de ta cauauté. Cela ne le detourna point de



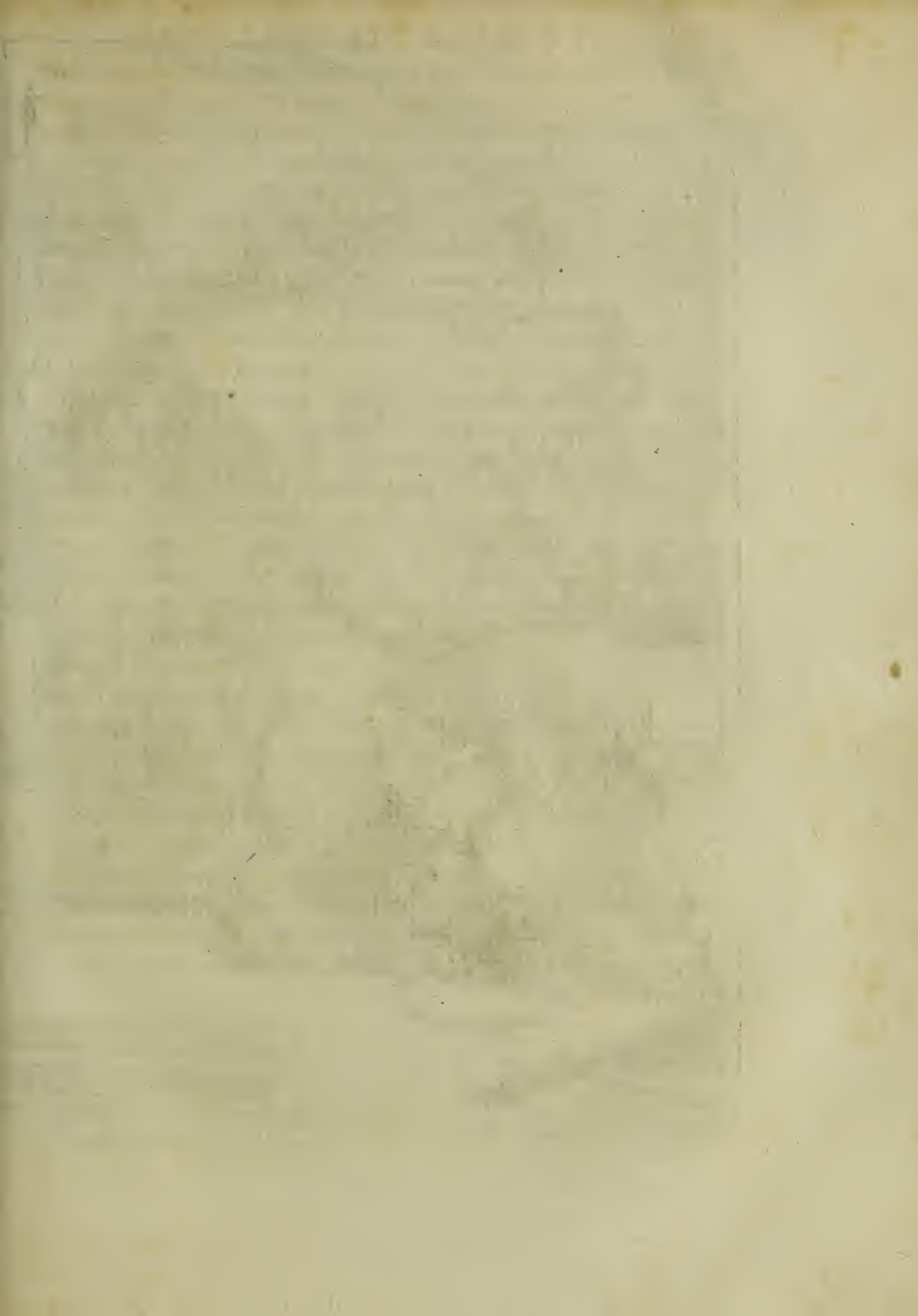
son sanglant deſſein, il continua toujours à frapper iuſqu'à tant que l'arbre eſbranlé, & des coups qu'il donnoit, & des cordes avec leſquelles d'autres le tiroient, tomba par terre, & en tombant mit à bas vne grande partie de la foreſt. Les Dryades affligées de la mort de leur ſœur & de la ruine du bois, ſe veſtirent toutes de deuil & furent rrouuér la Deeſſe Ceres pour implorer ſa vengeance contre Ereſiſthon. Ceres leur accorda ce que leurs iuſtes larmes demandoient, & apres auoir d'vn branſle de teſte agité tous les iaunes eſpics qui honoroient pour lors les plaines de la terre, penſa de le punir d'vn cruel ſupplice, ſi toutefois il y a ſupplice cruel pour les impietez d'vn homme ſi déterminé. Elle reſolut de le faire mourir de faim ; & d'autant que les deſtins ne permettoient pas que Cérés & la Faim ſoient iamais enſemble, elle ne fut pas trouuer ceſte maigre Deeſſe, mais en fit ainſi le commandement à vne Nymphé montagnere: Prenez, luy dit-elle, le chemin Septentrion, & vous rendez ſur les extremitez de la froide Scythie. C'eſt vn triſte pays, pays deſert qui ne porte ny bleds, ny arbres, le froid pareſſeux y demeure, avec la paſſe Horreur, le Tremblement & la Faim. Commandez de ma part, à ceſte affamée Deeſſe, que ie vous ay nommee la derniere, qu'elle ſ'en aille gliffer dans le ſein du ſacrilege Ereſiſthon, & qu'elle ſ'y rende ſi forte, que toutes les viandes du monde ne l'en puiſſent chaffer. Ie veux qu'en luy elle ne puiſſe eſtre vaincuë, qu'elle me ſurmonte moy-meſme, & la force nourriciere de mes dons qui ſeruent d'entretien à la vie des hommes. Mais d'autant que le chemin eſt long, prenez mon chariot & vous faites porter dans l'air par mes Dragons volans. La Nymphé monta ſur le chariot dans lequel elle fut auſſi toſt potée en Scythie ſur les ſommets du mont Caucaſe, où elle deſcendit, & ayant deſbridé ces ſerpensaiſlez, ſ'en alla chercher la Faim, qu'elle rencontra dans vn champ plein de pierres, où elle arrachoit de herbes avec les ongles & avec les dents. Elle auoit vn poil heriſſé, la face palle & deſfaite, les yeux enfoncez dans la teſte, les levres ſeches, & d'vne couleur noire-bleuë, les dentes rares & iaunes, & vne peau merueilleuſement rude, de laquelle ſes entrailles n'eſtoient point ſi couuertes qu'elles ne paruſſent au trauers. On luy voyoit les os ſous les

hanches, pour ventre elle n'auoit que la place du ventre. Le sein luy pendoit & ne sembloit soustenu que de l'espine. Bref elle estoit si maigre que rien de son corps ne paroissoit, sinon la ioincture des doigts, des genoux & le talon, qui estoient esleuez outre mesure. Si tost que la Nymphé l'apperceut, sans en approcher elle luy fit de loing le message que Ceres luy auoit cōmandé, & n'eut pas demeuré là si peu que rien, qu'encore qu'elle fut fort esloignée & ne fist que d'y arriuer, elle sentit pourtant les pointes de la faim, qui fut cause qu'elle tourna incontinent ses dragons & les toucha du costé de la Theffalie. La faim, bien que naturellement ennemie de Ceres, ne laissa pas de luy obeyr promptement, le vent la porta dedans l'air iusques en la maison du sacrifice Eresicthon, qu'elle trouua endormy dans sa chambre (car c'estoit de nuict) & l'embrassant se glissa dans son sein. D'une haleine affamée elle luy souffla tant par la bouche qu'elle luy remplit l'estomach & toutes les veines d'un vuide insatiable, puis se retira de ce fertile pays, pour s'en aller en ses deserts, où miserable elle demeure tousiours trauiillée de toutes les incommoditez qui suiuent la pauureté.

L'agreable sommeil au matin couuroit encore Eresicthon de ses legeres ailles, qu'il commence desia en resuant à demander des viandes: il remuë les dents & les levres, & fait en vain repas auquel il ne prend que de l'air. Mais quand il est esueillé, il sent bien un appetit qui n'est point imaginaire. Vne furieuse enuie de manger luy rongé les entrailles, & s'empare tellement de son gosier & de son estomach, qu'il n'y a rien sur terre, dedâs la mer, ou dans l'air, qui le puisse rassasier. Encore qu'il soit deuant vne table la mieux couuerte du monde, il ne laissa pas de se plaindre, au milieu de la viande il demande des viandes, & ce qui suffiroit à vne ville, ou mesme à toute vne Prouince, ne scauroit luy suffire. Plus il mange, plus il desire manger, son ventre glouton ne se peut remplir: & tout ainsi que la mer n'est iamais saoule d'eaux, bien qu'elle engloutisse tous les fleues de la terre: ou cōme le feu n'a iamais assez de bois, car plus on luy en dōne, plus il en deuore, & s'enflame tousiours pour en deuorer dauantage: de mesme la bouche profane d'Eresicthon ne prend vne viande que pour en prēdre vne autre apres, vn morceau engēdre le desir

d'un autre, & tousiours ainsi l'appetit luy croissant en mangeant, il semble que son estomach soit vn gouffre qui se rend plus profond, plus il traueille à le remplir. Son ventre insatiable ne diminue pas seulement, mais consumma du tout les moyens que son pere luy auoit laissez, sans pouuoir diminuer sa faim execrable. Tousiours ceste inuincible ardeur de manger sans cesse le trauiilloit, & rien ne luy restoit plus que sa fille, il la vendit, pour subuenir aux necessitez de sa bouche. Ceste fille, à qui la fortune deuoit vn meilleur pere, estoit si courageuse, qu'il luy fut impossible d'endurer les incommoditez auxquelles les esclaves sont suiettes. La seruitude luy estoit vn ioug insupportable, qui fut cause que pour en estre deliurée, elle eut recours à Neptune qui l'auoit autrefois aimée, & tendant les bras vers la mer, le prie ainsi : Grand Dieu, qui auez eu les chastes despoüilles de ma virginité, si le souuenir d'un tel bien vous apporte encore quelque contentement, faites que ce contentement vous esmeue à me secourir. Je suis serue, deliurez-moy de ce rude ioug, & ne permettez point que vostre seruante reconnoisse autre maistre que vous. Neptune ouyt sa requeste d'une oreille fauorable, & comme elle estoit sur le bord de la mer, son maistre qui la suiuoit n'eut pas détourné la veüe de dessus elle, qu'en vn instant elle fut changée en pescheur. Le maistre estonné de ne la voir plus, s'adresse à elle mesme sans la reconnoistre, pour auoir de ses nouvelles, & prie le pescheur de luy dire de quel costé est allée vne femme assez mal vestuë & mal peignée, qui estoit là tout à l'heure deuant luy. Je ne fais, dit-il, que de la perdre de veüe, il n'y a point d'apparence qu'elle aye passé plus auant, dites-moy ie vous prie où elle a peu se cacher, & ie prieray le Dieu qui commande aux vagues & aux habitans des eaux, de vous rendre tousiours la mer calme, & le poisson prompt à se venir enferrer dans l'hameçon que vous luy presentez au bout de ceste ligne. Elle n'eut pas peu de contentement voyant que la fureur de Neptune luy succedoit si à propos, & que son maistre la mescognoissant s'enqueroit d'elle où elle estoit : Excusez-moy, respondit elle, ie ne vous sçauois apprendre ce que vous me demandez, car attentif à ma pesche, j'ay tousiours eu les yeux sur l'eau, & n'ay point tourné la teste

du costé de la plaine. Pour moy ie vous iure que d'aujourd'huy  
je ne vids icy homme ny femme , & que personne n'y a esté que  
moy , si ie suis menteur , qu'ainsi Dieu fauorise mon traual , & la  
peine que ie prens à gagner ma vie. Le maistre abusé de la fa-  
çon se laissa persuader , qu'il n'y auoit point de feintise en telles  
paroles , & s'en retourna laissant sa seruante , qui reuint depuis  
en sa premiere forme , & fut retrouver son pere , lequel ayant  
sçeu que son corps estoit capable de tels changemens la vendit  
encore à plusieurs autres maistres. Elle s'eschappoit tousiours  
aussi-tost que l'argent estoit deliuré , se déguisant tantost en iu-  
ment , ou en oyseau , tantost en bœuf ou en cerf , & ainsi de son  
injuste gain fournissoit pour nourrir son pere affamé. Toutes-  
fois quand plusieurs eurent esté trompez , ses artifices ne serui-  
rent plus de rien à cét insatiable Exercitthon , tout luy manqua ,  
& les pointes de la faim l'affligerent plus que iamais , si bien que  
pour appaiser la rigueur de son mal , il fut contraint de cher-  
cher à manger sur foy , il deuora tout ce qu'il pût de son corps ,  
& se nourrissant soy-mesme de soy-mesme , fit que ses dents  
meurtrieres de sa vie auancerent sa mort par vne fin plus que  
miserable. Mais pourquoy m'arrestay-je à discourir des chan-  
geantes vertus d'autruy , veu que moy qui en parle , ay le pou-  
voir aussi d'emprunter diuers visages , mais limitez d'vn certain  
nombre ! Quand ie veux ie demeure en l'estre que ie suis main-  
tenant , d'autres fois ie prens le corps recourbé & la peau d'vn  
serpent , & d'autresfois dessous la forme d'vn taureau , i'arme  
mon front de cornes : mais las ! ie suis maintenant ( comme vous  
voyez ) desarmé d'vn costé , ie n'en ay plus qu'vne , lors que  
i'ay recours à la pointe de telles armes. Avec ces dernieres pa-  
roles il lascha quelques souspirs , qui firent presumer à la com-  
pagnie , que ce changement luy auoit renouuellé le souuenir de  
quelque affliction.





ANTEE

HERCVLE

HERCVLE / HYDRE

ATLAS

CENES

HERCVLE

ACHELOVS

L. B. chietto fecit. in. s.



LE NEVFIESME LIVRE  
 DES  
 METAMORPHOSES  
 D'OVIDE.

LESVIET DE LA I. FABLE.

*Deianire fille d'Oenée estant pour sa beauté recherchée de plusieurs Princes en mariage, son pere resolut de ne la donner à autres qu'à celuy qui demeureroit vainqueur de tous à la luitte. Tous ceux qui s'estoient presentez quitterent la place à Acheloyz & à Hercule, si bien que le combat se finit entre-eux deux, auquel Acheloyz apres auoir esprouué toutes ses ruses avec ses forces, s'estant en fin conuertty en taureau fut vaincu par Hercule qui luy arracha vne corne. Les Naiades filles de ce fleuue prindrent la corne qu' Hercule laissa sur la place, la remplirent de toutes sortes de fruiets que l'Automne nous donne, & la nommerent la Corne d'abondance.*



ORS que Theſée vid souſpirer ſon hoſte, il deſira ſçauoir de quel triſte ſouuenir ſon cœur eſtoit touché, & le pria de luy dire comment il auoit eſté priué de l'vne de ſes cornes. Pour le contenter Acheloyz couronné de roſeaux, en fit ainſi le conte, luy diſant: Vous deſirez de moy vn diſcours qui m'af-

fige, ie ne puis sans regret, braue Athenien, vous parler du mal d'une telle auanture, & ne le trouuez pas estrange, on ne prend pas ordinairement plaisir à raconter les combats desquels on est fort vaincu. Je vous en diray pourtant toute l'histoire, & vous recognoistrez, ie m'asseure, qu'il n'y eut pas tant de honte pour moy au succès du combat, que ce me fut d'honneur d'auoir osé combattre. Si la gloire du vainqueur allége les regrets de la perte de la victoire, le nom du grand Hercule qui me desroba le laurier, n'est pas vn foible remede contre l'ennuy que i'ay d'auoir esté par luy surmôté. Vous auez bien peut-estre ouï parler de Deianire fille d'Oenée, autresfois le miroir des beautés, & la flame charmeresse de mille ames qui brusloient d'vn ialoux desir d'acquerir ses bonnes graces. Je fus, ainsi que plusieurs autres, esbloïy des traits de lumiere qui esclattoient dessus son front, & me sentis si esperduëment transporté, que l'Amour me contraignit de l'aller rechercher en mariage. Je me rendis chez elle, & priay son pere de m'auoir agreable pour gendre. Hercule qui la recherchoit en mesme temps, d'autre costé pressoit fort pour l'auoir, & se monstroit si ardent à la poursuite qu'à peine eust-on peu iuger lequel auoit le plus de feu de nous deux. Nos affections vainquirent celles de tous les autres, qui desespererent de le pouuoir emporter sur nous, se retirerent & nous laisserent seuls corriuaux l'vn de l'autre; Hercule pour faire croire son alliance auantageuse, disoit à Deianire qu'il luy pouuoit donner en l'espousant Iupiter pour beau-pere, van-toit la renommée de ses traueux, & l'heur d'auoir dompté tant d'ennemis suscitez contre luy par Iunon sa marastre. Moy ie remonstroi à Oenée, que celuy seroit vne honte de faire plus d'estat d'vn homme que d'vn Dieu: Car Hercule n'estoit pas encore alors au nombre des Dieux. Vous me voyez, luy disois-ie, maistre de ces claires eaux, qui d'vn cours ondoyant arrosent les terres de vostre Royaume, ma demeure est dans vos Estats; si vous me donnez vostre fille, vous ne vous allierez point à vn gendre estrange. La Déesse Iunon ne m'est point ennemie, ie ne suis point en crainte qu'elle me fasse courir tant de perilleuses fortunes, ie suis exempt de tous les penibles traueux dont Hercule fait gloire. Il n'y a pas de quoy pourtant, non plus qu'à



se dire le fils d'Alcmene, car c'est vne imposture, où s'il est véritable, il doit estre honteux d'en parler, veu que c'est vn adueu du crime de sa mere. Il faut qu'il se confesse de necessité l'vn des deux, ou enfant supposé de Iupiter, ou enfant d'adultere. Qu'il se vante duquel il voudra, ie ne luy enuieray point tels tiltres d'honneur, ce ne sont pas qualitez que i'affecte. Il y auoit desia long-temps qu'il me regardoit de trauers, m'oyant parler de la façon, il ne peut retenir dauantage le feu de sa colere: C'est trop discouru, dist-il, il m'est impossible d'en dire, ny d'en ouyr dauantage, i'ay la main plus prompte que la langue. Ie te le quitteray si tu me veux surmonter en paroles, mais ie le veux emporter à l'effet. Parle aussi long-temps que tu voudras, ie me tairay, mais il faut que ie charge. Il m'assaillit en mesme instant qu'il lascha la parole. Moy, qui de bouche auparauant auois fait le brauache, eus honte de luy refuser le tolet, ie posay donc ma robe verte, & roidissant mes bras tortus, me mis en posture pour deffendre. Luy premier me courrit de poussiere, & moy en mesme instant luy en rendis autant qu'il m'en auoit donné, & le fis tout iaune de sable. Il me saisit apres au collet, & plusieurs fois en vain s'efforça de m'esbranler, me secoüant tantost d'vn costé, tantost del'autre: mais tous ses efforts ne seruirent de rien pour ce coup, ma seule pesanteur estoit ma deffence; & tout ainsi qu'vn escueil battu des flots de la mer par la force de son poids demeure immobile, sans m'esmouuoir ie luy resistois. Nous nous laschames vn peu pour prendre haleine, puis nous ioignismes de si près l'vn à l'autre, que ses pieds estoient contre les miens, sa teste contre la mienne, & son estomach contre mon estomach. Deux taureaux eschauffez pour l'amour de quelque genice, ne s'attaquent pas avec plus de furie, & ne rendent point le succez de leur combat plus douteux que nous fismes. Par trois fois Hercule voulut se deffaire de moy, & ne peu: mais à la quatriesme, il me secoüa si rudement que ie laschay le bras dont ie le tenois embrassé. Ie ne scaurois dissimuler la verité, faut aduoüier qu'apres il me donna si grand coup de la main qu'il me fit faire vn tour, & se ietta sur moy par derriere. Il me fut aduis alors que i'auois vne montagne sur le dos, ie ne pensay iamais m'eschapper de ses mains, i'estois tout en

eau, & ne laiffay pas pourtant de me desmesler avec luy, mais il me refaisit aufsi-toft par la teste, & me tint de si près que ie n'eus pas le loisir de reprendre haleine. I'estois si lassé, que les iambes me faillirent, ie mis les deux genoux en terre, & donnay dunez sur l'arene. Alors ie recognus que i'estois le plus foible, & pour ce eus-je recours à mes subtilitez; i'eschappay & me gliffay d'entre ses mains en forme de serpent, dont il ne daigna s'estonner. Mais apres auoir veu faire quelques tours à mon corps allongé, que ie maniois en ondes, fiffant horriblement, & faisant avec vn subtil mouuement esclatter ma langue fourchuë, il se mit à rire, & se mocquant de mes artifices, dist: Ce sont exploits de mon enfance de dompter les serpens, dès les berceau i'ay appris à les vaincre, penfes-tu Acheloyz que ce soient bestes qui m'effrayent? Encore que ta grandeur passe celle de tous les autres serpens, combien y en eust-il eu de tels que toy en ceste Hydre espouuentable, laquelle avec cent testes rauageoit les marests de Lerne? Deux testes naissoient tousiours au lieu d'vne qu'on luy coupoit, ses blessures la rendoient feconde, & plus de coups elle receuoit plus ses forces croissoient: toutefois ie ne laiffay pas de la mettre par terre, elle ne peut cuiten la fureur de mon bras indompté. Si vn monstre si effroyable ne m'a peu resister, que te persuades-tu de faire, foible fleuue? qui sous la peau d'vn faux serpent, ne te deffends que des armes d'autruy, & n'as quel'apparence d'vne forme empruntée?

Cela dit, il me prit par la gorge, & ne me ferra pas moins des doigts que si c'eust esté des tenailles. Ie tafchay plusieurs fois de faire lascher avec le poulice vne si cruelle chaisne, mais il fallut que ie demeurasse vaincu sous ceste forme-là, & n'eust plus à esprouuer mes forces que sous la troisiemesme, qui estoit celle du taureau. Ie m'en reueftis donc, & r'entray en lice sur la mesme arene, où ie fus aufsi-toft terracé, & outre ce i'eus vne corne rompuë, qu'il m'arracha de dessus le front, & le ietta, sans faire estat d'vne chose, dont ie regrette tant la perte. Toutefois les Naiades ne la laisserent pas perdre, elles la prindrent, & la remplirent de fruiëts & de fleurs: C'est la corne que la Deesse d'abondance porte tousiours en main.

Il n'eut pas acheué le discours de son peu glorieux combat,

qu'une Nymphé, vestuë tout ainsi que Diane, avec ses cheuëux espars, & sa robbe retrouffée, apporta dans vne corne de tous les fruitcs qui se cueillent en Automne, pour dernier seruice du souper. Ils s'en allerent tous reposer vn peu apres, & le lendemain si tost que le Soleil de ses plus foibles rayons éclaira les sommets des montagnes, Thesee & ses compagnons partirent sans attendre que les eaux fussent entierement calmées. Acheloyz ayât pris congé d'eux s'en alla cacher sa teste escornée sous les ondes: car il auoit encore tousiours hôte de paroître de la façon, & si ce n'estoit pas son plus grand regret, pource qu'il portoit ordinairement quelques branches de saule, ou de roseaux, qui cachoient le defect de sa corne rompuë; mais il estoit rongé d'un ialoux creue-cœur, d'auoir perdu sa belle Deianire, en perdant l'honneur du combat qu'il auoit entrepris pour elle.

## LE SVIET DE LA II. FABLE.

*Hercule victorieux s'en retourna avec sa femme Deianire pour passer le fleuve Euene, permit au Centaure Nesse de la porter; mais cét infidelle Centaure l'ayant passée la voulut esgarer pour en iouyr, dont Hercules s'apperceuant le perça d'un traict d'outre en outre. Quand il se sentit blessé à mort, il donna sa chemise, teincte de son sang qui se conuertit en poison, à Deianire, & luy fit entendre que ceste chemise luy seruiroit pour empescher que son mary fust iamais espris d'autre femme que d'elle: mais elle eut bien vne autre vertu, car elle fit mouuir Hercules furieux.*

II. Fable expliquée.

**A**insi bien souuent nos amours ne nous produisent que tristes auantures, ainsi bien souuent les beautez ne nous caufent que des regrets. Celle mesme qui fit perdre la corne d'Acheloyz, cousta la vie au Centaure Nesse, lequel se trouuant sur la riué du fleuve Euene, lors qu'Hercule se retiroit avec sa femme, offrit de passer à l'autre bord Dejanire, pour qui seule, non point pour soy, ce valeureux fils de Iupiter estoit en peine, voyant la riuere beaucoup plus enflée que de coustume. Nesse fort & robuste, qui scauoit les endroits où l'eau estoit gueable, & ayant obtenu d'Hercule ce qu'il desiroit, prend ceste

femme toute tremblante & pallissante de crainte, tant à cause du fleuve, que pour l'horreur qu'elle auoit d'estre entre les bras de ce monstrueux Centaure. Cependant Hercule iette son arc & sa masse à l'autre riuë, puis chargé, comme il estoit de sa peau de lion & de sa trouffe, sans daigner prendre garde où les eaux estoient moins rapides se met au trauers des ondes. Je viens de vaincre vn fleuve, dist-il, il faut que ie surmonte encore la violence de cestuy-cy. Il trauese, & n'est pas à l'autre bord, qu'en releuant son arc, il ouyt le cry, & recognoist la voix de sa femme qui l'appelle à son secours contre la violence du Centaure, qui la veut forcer, & violer en elle les saintes loix du dépost mis en sa garde. Hercule se retourne, & crie; Quoy? perfide, est-ce la legereté de tes pieds qui te donne ceste assurance? C'est à toy, Nefse, que ie parle, escoute moy, voleur, & ne me defrobe rien. Si mon respect n'a peu faire mourir en toy le desir de forcer Dejanire, au moins la rouë qui bouleuerse sans cesse ton pere aux Enfers, pour vne violence pareille, t'en deuoit faire perdre l'enuie. Tes pieds de cheual ne te peuuent porter si loing que ie ne t'arreste, sans courir ie t'atteindray de la fiesche que i'ay en main, & la décochant en mesme temps qu'il laschoit la parole, donne au derriere du Centaure fuyant, & le perce à iour. Luy blessé tira le trait par la pointe, qui luy sortoit de l'estomach, & le tirant fit d'vn costé & d'autre ruisseller avec le sang vne bourbe venimeuse, qu'il fit boire à sa chemise, & dist en soy-mesme, qu'il ne mourroit pas sans estre végé. Il fit vn present à Dejanire de ceste chemise teinte de son sang empoisonné, comme d'vn remede, pour empescher qu'Hercule n'en aimast iamais autre qu'elle, & seruir de viue allumette, pour renouveler le feu des affections qu'il luy portoit, si dauanture il aduenoit qu'elles refroidissent.

---

### LE SVIET DE LA III. FABLE.

III. Fable  
expl. au cb.  
2.

Dejanire ayant ouy parler qu'Hercule estoit amoureux d'Iole, luy enuoya par son valet Lichas la chemise infectée du sang du Centaure: dont le poison fit entrer Hercule en telle rage, qu'il icitta Lichas

*dans la mer, pource qu'il luy auoit apporté la chemise : mais Thetis prenant pitié du valet qui n'estoit point coupable d'une telle cruauté, le changea en rocher, qui paroist encore sur la mer Euboyque.*

**V**N long-temps s'écoula depuis, durant lequel la renommée des valeurs d'Hercule remplit toute la terre, & ses travaux assouirent presque la haine de sa cruelle belle-mere. Il retournoit victorieux de l'Oechalie, conquise, lors qu'il s'arrêta sur le mont Cenée, pour rendre graces de sa victoire à Jupiter par vn solemnel sacrifice. Ce fut en ce temps-là que la babilarde renommée, laquelle se plaist à ne rapporter iamais vne verité, sans l'accroistre de quelque mensonge, courut par tout, & vint mesmes aux oreilles de Dejanire, qu'Hercule esclau de sa prisonniere, & qu'apres auoir gagné l'Oechalie, son cœur auoit esté gagné par la fille du Roy du pays. La ialousie fit aisément croire à Dejanire ce qu'on luy rapporta des amours de son mary, elle s'en affligea extremement, & ne chercha remede au premieres atteintes de son affliction qu'en faisant escouler peu à peu ses douleurs avec l'eau de ses larmes. Mais apres auoir bien pleuré, que fais-ie ? dist-elle en soy mesme; de quoy seruent mes pleurs, sinon de ris à celle qui tient la place que ie dois tenir seule ? Elle sera bien tost icy, faut preuenir son arriuée, & se haster de mettre ordre que ie ne la voye point couchée dans mon liect. Ha ! cruel creue-cœur ? pourrois-ie auoir des yeux pour voir vn si detestable spectacle ? I'y feray bien forcée si ie demeure icy. Mais m'en iray-ie ? Sortiray-ie de ma maison pour retourner au Royaume de Calydon ? Ie ne sçay que faire, ou si ie me dois taire, ou si ie me dois plaindre; ie ne sçay que refoudre, ou de demeurer, ou de m'en aller. Ne penseray-ie point à m'opposer aux iniustes amours de mon mary perfide ? Ne me représenteray-ie point que ie suis sœur de Meleagre, qu'il faut peut-estre que i'entreprene vn meschant acte, pour me venger de celle qui possède maintenant mon mary ? Me laisseray-ie transporter à la iuste douleur qui me surmonte, pour faire voir en l'estranglant ce que peut vne femme offensée ? Mon esprit agité des flots de mille diuerses pensées ne sçait sur laquelle s'anchrer. Toutesfois ie n'ay besoin

que du sang du Centaure, pour faire perdre à mon mary ses affections estrangeres: il faut que ie luy enuoye ce que Nefse en mourant me donna. La resolution prise, elle mit la chemise du Centaure entre le mains de Lichas, & luy recommanda de la porter seurement à Hercule. Miserable! elle luy enuoya son malheur, sans le sçauoir, & Lichas de mesme sans y penser porta la mort à son maistre, qui vestit aussi tost ce linge enpoisonné, puis s'en alla solemniser son sacrifice. Il commençoit encore à faire ses premieres prieres, iettant de l'encens dans le feu, & versant du vin sur vn autel de maibre, quand le venin qu'il auoit sur le dos s'eschauffa, s'espandit par tout, & luy rongea premierement la peau, puis entra iusques aux moielles. Sa vertu vainquit quelque temps le mal qu'il resentoit sans se plaindre, mais en fin sa patience domptée par la douleur, luy fit quitter autel & sacrifice. Il s'en alla d'une voix furieuse faire retentir la montaigne d'Oete, qui ne peut ouïr ses cris sans pitié. Il voulut rompre & deuestir ceste mortelle chemise: mais par tout où il leuoit le linge, ( chose horrible à voir! ) il enleuoit la peau; car le venin estoit si bien collé à sa chair qu'il ne l'eust sçeu arracher, ou s'il l'arrachoit il emportoit la piece, & laissoit les os descouuers. Son sang grillé par ce poison bruslant, fait le mesme bruit d'un fer rouge que l'on iette dans l'eau. Quoy? le feu au lieu de s'esteindre s'augmente de plus en plus, il va iusqu'aux entrailles, & les rostissant fait couler vne sueur rouge du corps de cét inuincible fils d'Alcmene. Ses nerfs petillent, & ses moielles tarissent dans ses os: bref il sent tant de mal, que son martyre l'anime d'une rage, qui luy met ces furieuses paroles en bouche. Voicy tes delices, marastre Iunon, rapais-toy des douleurs que ie souffre, & prens plaisir, cruelle, à voir d'enhaut les sanglans effects du venin qui me tuë. Saoule ton cœur impietoyable de tant de cruauitez que ie suis contraint d'endurer, ou si ie suis si miserable qu'il faille que ie face mesme pitié à mon ennemie ( car ie te suis ennemy, ie ne le puis dissimuler ) oste moy ceste languissante vie que ie ne respire plus qu'avec tant de tourmens, vie que tu m'as enuiee, & que tu as voulu tant de fois m'oster dans les dangers que tu m'as preparez. Fais moy mourir, la mort me fera maintenant vne faueur, & faueur digne de venir de

la part d'une belle-mère. Mais quoy? suis-je celuy qui ay dôpté Busire, pollué de ce sang estrange, dont il faisoit rougir ses temples prophanez? Ay-ie estouffé Anthée, sâs qu'il peust estre secouru de la terre sa mere? Est-ce moy que les trois corps de Geryon, ny les trois testes de Cerbere n'ont point estonné? Valeureuses mains, est-ce vous qui pressastes les cornes d'un taureau, & fistes feschir dessous moy sa puissante furie? Ouy, l'Elide a recogneu quels sont vos exploits, & le lac de Stymphale aussi en la mort des Harpies. Vous avez arresté une biche armée de cornes d'or & de pieds de fer dans la forest de Parthenie: vous avez rauy la ceinture que la Reyne des Amazones portoit, & rauy les pommes d'or qu'un Dragon tousiours esueillé ne perdoit point de veüe. Les Centaures ont fait ioug sous l'effort de ma valeur, j'ay terracé le sanglier de Menale, qui rauageoit l'Arcadie, & rié ne seruit cõtre moy à ceste monstrueuse beste de Lerné d'accroistre sa puissance par sa perte, & redoubler ses forces par ses blessures, elle ne peut resister à mon bras. Quoy? j'ay bien osé entrer en Thrace dâs une escurie pleine de chevaux engraissez de chair humaine, où l'on ne voyoit que corps morts, ie n'ay point mâqué de courage pour les tuer, & le maistre ensemble qui les nourrissoit. C'est de ce bras là que j'ay assommé le Lyon de Nemée, & de ce mesme bras terracé le Géât Cacus, sur le riuage du Tybre. De ces espauls maintenant toutes escorchées j'ay porté le ciel, & avec le ciel le pesant faix de tout le monde. J'ay vaincu les cruautés de l'implacable femme de Jupiter, elle a esté plustost lassée de me commâder, que moy d'executer ses perilleux commandemens. Mais, las! ie suis assailly d'un nouveau mal contre lequel, & ma valeur, & mes armes sont inutiles. Un feu cuisant me ronge les poulmons, & consommant mes moielles se repaist de mon corps, que la douleur deuore, tãdis que l'impie Euristée vit à son aise sans ressentir une seule incommodité. Et l'on peut croire encore qu'il y ait là haut quelques Dieux? Cela dit, il prit sa course, deschiré comme il estoit, & s'en alla errant sur les sommets de la montagne d'Oete, ainsi que fait le taureau, qui portant un trait dans le flanc; pense fuir sa blessure, fuyant celuy qui la blessé. On l'eust veu tantost faire des souspirs dont le vent ebranloit la forest, tantost trembler, tãtost tascher de rom-

près sa chemise, & tantost de colere mettre des arbres à bas, puis tendre les bras à son pere en les esleuant vers ciel. En ceste chaude fureur, picqué de toutes les pointes de la douleur & de la rage, il apperceut Lichas que la crainte faisoit trembler, caché dans le coing d'un rocher. C'est toy, luy dist-il, qui m'as apporté le mortel present qui me tuë. Quoy? meschant, falloit-il que ce fust de ta main que ie receusse la mort? Lichas tout esperdu, d'un visage où la peur escrete auoit desia d'une passe couleur marqué l'image de la mort, s'excusoit à son maistre, & pour luy demander pardon s'alloit ietter à ses pieds; quand Hercule le prit par le bras, le piroüetta trois ou quatre tours, ainsi qu'une pierre dans une fonde, & le ietta dedans les eaux de la mer Euboyque. Son corps que la crainte auoit desia tout glacé, s'endurcit parmy l'air: & commel'on tient que la pluye s'espaisit au soufflé des froids vents du Septentrion d'où s'engendrent les neiges, & que des neiges dauantage resserrées naist la gresle: ainsi dit-on que Lichas auquel la peur auoit tary de sang toutes les veines, se trouuant sans humidité lors que le roide bras d'Hercule luy fit perdre terre, fut changé en un rocher, qui paroist encore auiourd'uy esleué sur les flots de la mer Euboyque, où sans sentiment & sans vie il garde sa premiere forme d'homme, & les mariniers craignent de le toucher, comme si heurtans contre luy, ils luy pouuoient faire du mal, & l'appellent tousiours Lichas. Mais que fais-tu apres genereux fils de Iupiter? le venin qui te ronge t'afflige de telle façon que tu te resouls de dompter son ardeur par une ardeur plus grande; tu coupes plusieurs arbres sur les sommets de la montagne, desquels tu fais un grand amas, puis tu laisses à Philoctete (qui mit le feu à ton bucher) ton arc, ta trouffe & tes sagettés, que le Destin auoit reseruées pour la seconde & derniere ruine de Troye. Et tandis que le feu s'allume tu estends sur ce bois assemblé la peau du Lyon de Nemée, & te couche dessus. Ta masse te sert pour appuyer ta teste, & ta constance fait, qu'estendu dans ce grand brazier tu ne changes non plus de visage, que si tu estois couché dans un liét de delices, où couronné de fleurs, assis à table au milieu de plusieurs coupes pleines de vin.



## LE SVIET DE LA IV. FABLE.

*Hercule apres s'estre bruslé sur la montagne d'Oete, d'homme mortel fut rendu immortel dans les cieux, & Iupiter appaisant en fin la colere de Iunon, luy fit espouser sa fille Hebee, qui est la Deesse de la ieunesse. Au reste Dejanire ayant sçeu la mort de son mary arrivee par sa faute, se tua de regret.*

**L**E brasier allumé, auoit desia deuoré vne partie du valeureux corps d'Hercule, qui en mesprisoit la flame, lors que les Dieux furent saisis d'une triste apprehension, de voir avec le feu qui consommoit, esteindre la vie de ce grand fleau des montres. Ils entrerēt en crainte pour luy, & leur crainte fut vne ioye à Iupiter qui leur dist; Ce n'est pas vn des moindres de mes contentemens, d'ouyr vos regrets, immortels habitans des cieux: Vostre dueil me resiouyt, en ce qu'il me fait recognoistre l'affection du peuple sujet à mon sceptre, & le ressentiment qu'il a pour ceux qui m'appartiennent. Car encore que vostre affliction du mal de mon fils semble estre deuë à sa valeur, elle m'oblige pourtant: mais perdez ceste vaine crainte, & n'apprehendez pas que la flame où il est, luy desrobe la vie. Il a iusques icy tousiours esté vainqueur, il sçaura bien encore surmonter le feu dont vous le voyez entouré. Vulcain ne pourra rien, sinon sur ce qu'il a du costé de sa mere; car ce qu'il a de moy est immortel, les Parques & les flames perdent en cét endroit leur pouuoir. Si tost que la partie perissable sera reduicte en cendre, ie l'esleueray dans les cieux, & luy donneray l'immortalité. Je m'asseure qu'il n'y a pas vn d'entre-vous qui ne le souhaitte: toutesfois s'il s'en trouue quelqu'un qui ait desagreable de le voir au nombre des Dieux, & qui confesse que la vertu d'Hercule a bien merité d'estre recompensée d'un tel loyer, & ne voudroit pas pourtant qu'il en fust honoré: si on n'y veut librement consenty, il faudra que par force on en demeure d'accord. Le discours & la resolution de Iupiter fut bien receüe de tous les habitans des cieux, & Iunon mesme ne fit point paroistre à son visage d'auoir rien

ouy de fascheux , sinon les dernieres paroles qui sembloient n'auoir esté dites que pour elle. Cependant Hercule despoüillé de tout ce qu'il auoit de mortel, ne sembla plus luy mesmeil parut tout autre qu' auparauant, & rien ne luy resta qui ne fust de la semence de son pere. Tout ainsi qu' vn serpent ayant posé sa vieille peau, paroist tout autre quand on le void au Soleil s'efgayer dessus l'herbe verte : de mesme ce valeureux ennemy des monstres, n'ayant plus que ce qu'il auoit eu de plus pur en soy sembla plus beau, plus grand, & doiüé d'vne grauité plus venerable qu'il n'auoit iamais esté. Lors son pere, commun pere du monde, l'enleua sur vn chariot dans les cieux, & avec l'immortalité luy donna place au dessus des astres.

### LE SVIET DE LA V. ET VI. FABLE.

*Iunon voyant Alcene au travail d'enfant, pour faire empescher qu'elle ne mist Hercule au monde, fut prier la Deesse Lucine qui presidoit aux enfantemens, qu' au lieu de luy ayder elle luy fist tant endurer detourmens, que la mere mourust & l'enfant ensemble. Lucine alors se desguisant en vieille s'en alla dans la court du logis d' Alcene, & s'asbit en telle posture, qu' ayant les doigts les vns dans les autres contre ses genoux, elle empeschoit qu' Alcene ne se deliurast. Galanthis seruante de la maison, se doutant que la vieille nuisoit à sa maistresse, pour la faire retirer, luy dist en passant qu'elle rendist graces aux Dieux de ce qu' Alcene sans grand travail auoit fait vn beau fils, qui fut cause que Lucine desserra ses doigts liez ensemble, pour se leuer, & par ce moyen Alcene fut deliuree. Iunon punit la seruante Galanthis de son mensonge, la changeant en bellete, & voulut qu'elle enfantast par la bouche, pource que c'estoit par là qu'estoit sortie la menteresse voix qui auoit abusé Lucine.*

**D**esia Hercule montant au Ciel auoit fait peser plus que d'ordinaire la charge d'Atlas, il n'estoit plus en terre, & toutesfois Euristhée son ennemy ne s'estoit point encore despoüillé de la haine mortelle qu'il luy portoit : la continuant de pere en fils, il exerçoit toutes sortes d'animositez contre les

enfans de celuy qu'il auoit autrefois si cruellement traicté,  
 dont Alcene receuoit vne extrême affliction. La bonne fem-  
 me sur ces vieux ans voyant ses petits fils trauaillez de guerres,  
 n'auoit autre allegement en ses douleurs, que les plaintes qu'el-  
 le faisoit entretenant Iole de ses tristes auantures, & des glo-  
 rieux trauaux qu'Hercule auoit soufferts. Iole estoit lors fem-  
 me d'Hillus duquel elle portoit vn enfant au ventre, quand Alc-  
 mene luy dist : Helas ! m'amie, ie prie les Dieux, & Lucine en-  
 tr'autres, qui assiste celles qui sont au mal d'enfant, qu'ils vueil-  
 lent vous promptement deliurer d'vn tel trauail, & ne vous estre  
 pas si contraires que me fut Iunon, lors que i'accouchay de mon  
 valeureux fils Hercule. Je n'eus pas atteint le deuxiesme mois,  
 qu'on eust dit que ie portois vne montagne, il estoit facile à co-  
 gnoistre que ce que i'auois dans les flancs estoit du fait de Iu-  
 piter ; car i'estois plus grosse qu'on ne vid iamais femme. Les  
 cheueux me dresserent à la teste, & ie demeuray pasmée d'hor-  
 reur & d'effroy, quand ie pense encore aux douleurs qu'vn si  
 pesant fardeau me fit endurer, la memoire, ce me semble, me  
 renouuelle le mal. Je fus sept iours & sept nuiets en trauail con-  
 tinuel, durant lesquels tout ce que ie pouuois faire, lassée &  
 martyrée comme i'estois, estoit de tendre les bras au ciel, &  
 d'vne voix esclatante appeller Lucine à mon ayde. Je criay tant  
 qu'elle y vint ; mais deuant que partir Iunon l'auoit corrompue,  
 & fait promettre qu'au lieu de me fauoriser de son secours elle  
 auanceroit tant qu'elle pourroit mon heure derniere. Elle s'as-  
 sit deuant la porte, passa la iambe droicte sur la gauche, & te-  
 nant les deux mains entrelassées l'vne dans l'autre contre ses  
 genoux, empescha long-temps de la façon que ie ne peusse ac-  
 coucher, car elle disoit outre ce quelques vers entre ses dents,  
 qui retenoient l'enfant dans mon ventre. Je m'efforçois, & ac-  
 cusant Iupiter d'ingratitude, me laissois porter à luy dire mes-  
 me des iniures, ie souhaittois de mourir, bref ie faisois des  
 plaintes qui eussent peu esmouuoir les rochers à pitié. Les Da-  
 mes de Thebes me visitoient, faisoient en vain mille vœux pour  
 moy, & en vain me faisoient mille remonstrances ; car rien de  
 tout cela n'allegeoit mes douleurs. Il n'y eut que Galanthis,  
 l'vne de mes seruantes, grosse fille rousse de poil, fort prompte

*Hillus fils  
 d'Hercule  
 espousa Iole  
 apres la  
 mort de son  
 pere,*

à quelque seruice que ce fust, & pour ce respect aimée de tous ceux de la maison, qui soupçonna la premiere, qu'il y auoit en mon affliction quelque traict des ialouses humeurs de Iunon. Entrant & sortant plusieurs fois, elle apperceut Lucine assise sur vne pierre, avec ses mains bandées contre ses genoux: Et quoy? luy dist-elle, comment demeurez-vous les mains pliées? pourquoy ne vous resiouyffez-vous de l'allegement d'Alcmene, qui deliurée de trauail a mis vn bel enfant au monde? La Déesse toute estonnée à l'oüye de telles paroles se leua, deffit ses mains liées ensemble par les doigts, qui empeschoient ma deliurance, & aussi tost ie fus deschargée du pesant faix qui m'auoit tant de temps martyrée. On dit que Galanthis ayant ainsi trompé Lucine ne se peut tenir de rire, dont la Déesse offensée se ietta de colere sur la pauvre seruante, la prit par les cheueux, & l'ayant couchée sur la place, changea ses mains en deux petits pieds de deuant, racourcit son corps de tous costez, & en fit vne bellette. Elle a tousiours la mesme promptitude qu'elle auoit autres fois, son poil n'a point changé de couleur; & d'autant que sa mensongere parole fut cause de mon accouchement, elle fait ses petits par la bouche, & se rend domestique & priuée dans les maisons, comme elle estoit auparauant.

---

LE SVIET DE LA VII. VIII. ET IX.  
FABLES.

*Dryope sœur d'Iole, en faisant iouer son enfant, rompit vne branche de l'arbre nommé Lothos, (qui estoit vne Nymphe, laquelle auoir esté changée en arbre, afin qu'elle peust euitter les lascifs embrassemens de Priape) & pour auoir ainsi violé ce sacré bois, elle demoura plantée sur la place, & fut de mesme changée en arbre. C'est vne auanture qu'Iole raconte à Alcmene, & cependant qu'elle en fait le discours, Iolas fils d'Hercule, par la vertu d'Hebé, Déesse de la ieunesse, est remis à sa plus tendre enfance.*

**A**lcmene pensant lors à la perte d'vne si bonne seruante, ne peut finir son discours sans soupirer, qui fut cause que

sa bru luy dist ; Et quoy ma mere , vous affligez-vous d'auoir ainsi perdu vne personne qui ne vous estoit point alliée ? *Que diriez-vous donc si ie vous racontois l'histoire du merueilleux fort de ma sœur ?* L'auanture en est estrange & si piteuse , que les regrets & les larmes semblent desia me vouloir forcer de m'en taire ; toutesfois ie vous le diray. Dryope, dont la beauté fut autresfois tant admirée par toute l'Oechalie, estoit ma sœur, mais sœur de pere seulement : car i'estois sortie d'une autre mere. En son ieune âge, & du temps qu'elle estoit la plus recherchée, le beau fils de Latone s'en rendit si fort amoureux qu'on ne le peut empescher d'en iouyr, il eut la fleur de sa virginité, & depuis Andremon l'eut en mariage: Andremon que chacun iugea tres-heureux de viure en la compagnie d'une telle femme. Vn iour d'auanture elle descendit sur le bord d'un estang, au fond d'une vallée, où tout estoit presque entouré de myrtes. Elle ne pensoit point à l'infortune qui la talonnoit : & ce qui est encore plus à regretter, c'est quelle alloit offrir des couronnes de fleurs aux Nymphes de ce quartier là, portant à son col son petit Amphise, qui n'auoit pas encore vn an, & qu'elle nourrissoit de son lait. Assez pres du riuage, il y auoit vn arbre, qu'on nomme Lothos, chargé de fleurs rouges, qui portoient l'esperance de quelque petit fruit, elle en prit vne branche pour mettre à la main de son fils ; & moy qui estoit avec elle, m'en allois en faire autant, quand i'apperceus des gouttes de sang sortir de ce qu'elle auoit rompu, & tout l'arbre s'esmouuoit comme saisi d'une subite horreur, qui le faisoit trembler. Les vieux paysans du pays disent, que la Nymphé Lothos, fuyant les impudiques baisers du lascif Priape fut changée en cet arbre-là, qui retient encore son nom.

Helas! ma sœur ne sçauoit point cela, elle fut toute effrayée de voir le sang couler du rameau qu'elle auoit en main, & d'horreur se voulant retirer arriere, elle sentit ses pieds arrestez en terre. En vain elle s'efforça de les arracher, car ils auoient desia pris racine, & ne pouuoit plus mouuoir que la teste & les bras. Peu à peu l'escorce luy montoit le long des cuisses, sa teste au lieu de poil se couuroit de feuillage, & quand elle s'apperceut d'un si merueilleux accident, de dueil pensant s'arracher les

cheueux, elle ne tira que des feuilles. Son petit Amphise voult succher le laiçt de ses mammelles : mais il les trouua toutes deux tariés, leur molle fermeté s'estoit du tout deffeichée & enduree. I'estois presente à ce triste changement, las ! ie voyois ta cruelle auanture, ma sœur, & il m'estoit impossible de te secourir. Tout ce que ie pouuois estoit de t'embrasser, car ie me faisois accroire que mes embrassemens t'empeschoient de croistre en arbre. Je souhaittois d'estre couuerte de la mesme escorce quil'enueloppoit, & tandis que ie faisois de tels souhaits, mon pere Eurite & mon beau-frere Andremon arriuant me demanderent où estoit Dryope. Pour Dryope ie leur monstre l'arbre Lothos, contre lequel elle estoit vn autre arbre, & n'auoit plus rien de femme sinon le visage. Ils baisèrent mille fois le tronc, qui estoit encore tiede, se coucherent aux pieds, & de leurs larmes l'esmeurent à pleurer. Elle arrousa ses feuilles de ses pleurs, & cependant qu'elle auoit encore la bouche ouuerte pour parler, fit ces plaintes en nostre presence : Hé Dieu ! pourquoy faut-il qu'une telle infortune me suiue ? Ne soupçonnez pas, ie vous prie, que ce soient mes offenses, qui ayent attiré sur moy ceste inique vengeance. Non, ie vous iure par la souueraine puissance des habitans des Cieux, que ie n'ay point merité le tourment que i'endure. Si vous daignez prester quelque creance à ma misere, croyez moy sans crime punie d'un iniuste supplice. I'ay tousiours vescu innocente, si ma parole est mensongere, & si ie suis poussée d'une vaine presomption à m'excuser au lieu de m'accuser, que mes branches arides perdent dès maintenant le feuillage qui les honore, que mon tronc mis en pieces soit l'entretien & la proye d'un feu qui le reduise en cendre. Mais ostez cét enfant, non pas d'entre les bras, mais d'entre les rameaux de sa mere, donnez-le à vne nourrice, & luy recommandez qu'elle vienne souuent l'alaiçter sous mon arbre : qu'elle l'y amene ioüier, quand il sera plus grand, & lors qu'il sçaura parler apprenez luy à saluer sa mere. Faites qu'il ne s'approche iamais d'icy, qu'il ne die avec vne voix toute animée de tristesse : hélas ! ma mere est cachée sous l'écorce de cét arbre là. Toutesfois prenez garde qu'il ne s'auance trop près de l'estang, de peur qu'il ne tombe dedans,

& qu'il

& qu'il ne cueille point aussi des fleurs que jettent les arbres d'icy autour. Il faut luy faire croire qu'autant de plantes qu'il y a, sont autant de Déesses, afin que la crainte luy face apprehender d'y toucher. Adieu donc mon mary, A dieu ma chere vie, Adieu mon pere, Adieu ma sœur. S'il vous reste quelque pieuse affection enuers ce tronc qui est de vostre sang, foyez soigneux d'empescher que iamais la serpe ne me blesse en le coupant, & que les bestes d'une dent aiguë ne viennent point ronger mes fucilles. Il m'est impossible de me courber vers vous, dressez-vous donc sur la pointe des pieds, pour me baiser, tandis que j'ay encore la face descouverte, & approchez mon enfant de ma bouche. La parole me faut, hélas! ie sens l'escorce qui s'empare desia de mon col, & qu'aussi le dessus de ma teste se forme en arbre. Retirez vos mains, mes yeux se fermeront sans que vous y touchiez, ie n'auray point besoin de ce dernier office, vn tendre bois va couvrir leur lumiere mourante. Ainsi elle perdit en mesme instant la vie & la parole, & ses rameaux demurerent encore pourtant assez long-temps qu'ils estoient tousiours chauds.

Tandis qu'Iole faisoit ce triste discours du changement de sa sœur, & qu'Alcmene luy portant la main au visage pour essuyer les larmes, ne se pouuoit tenir de pleurer elle mesme, vn contentement inesperé suruint, qui dissipa le nuage de leur affliction. Iolas qu'un long âge auoit rendu extrêmement caduc parut deuant elle, avec un ieune poil autour du menton, qui commençoit seulement à cottonner ses ioues, vne face sans rides, & la mesme disposition d'un ieune homme en l'âge de dix-huict à vingt ans.

---

### LE SVIET DE LA X. FABLE.

*La presence d'Amphiaras, grand deuin, estant necessaire à la guerre de Thebes; il fut sollicité d'y aller: mais preuoyant qu'il y mourroit, iamais on ne luy peut faire entreprendre le voyage, iusqu'à ce que par force il fut contraint de se mettre en chemin, ayant esté trahy par sa femme Eriphyle, qu'on auoit corrompue en luy donnant un riche car-*

quan qui estoit veni des mains de Venus. Or deuant que partir Amphiaras commanda à son fils Alcmeon de tuer Eriphile sa mere, si tost qu'il auroit eu nouuelles de sa mort, qu'il tenoit pour assuree, comme elle estoit aussi, car il fut englouty par la terre au siege de Thebes, & Capagnee foudroyé en eschelant les murailles. Si tost qu'Alcmeon en eut esté assuré il tua sa mere Eriphile & luy osta le carquan qu'il donna depuis à Alphesee fille de Phegee, qu'il prit en mariage. Mais quelque temps apres s'estans Amouraché de Calliroé fille d'Archeloy, il l'esposa aussi, & luy promit de luy donner le carquan que sa premiere femme auoit. Pour le retirer donc il fut trouuer Alphesee, laquelle le fit tuer par ses freres, & ainsi Calliroé demeura veue avec deux enfans de luy. Il estoient tous deux fort ieunes, & à ceste occasion Calliroé obtint de Iupiter qu'ils fussent faits en vn instant plus forts & plus âgés, afin qu'ils peussent venger la mort de leur pere; ce qui fut avec beaucoup de difficulté & de resistance de tous les Dieux.

**C**E fut Hebé, qu'Hercule espousa dans les cieus, laquelle changeant Iolas de la façon, rajeunit & fortifia sa foiblesse. Elle ne le fit qu'à toute force & vaincuë des prieres de son mary, car de crainte que d'autres ne l'importunassent d'une semblable faueur, elle fut en resolution de iurer que iamais homme du monde ne feroit par son moyen remis en son ieune âge: mais la Prophetesse Themis empescha que ses lèvres ne prononçassent le serment que son cœur meditoit: Les Destins, luy dist-elle, ne permettent pas que vous iuriez, de ne faire point ce qu'ils ont resolu deuoir aduenir. On void desia les commencemens d'une furieuse guerre qui se doit faire à Thebes, c'est chose assurée que Capanee y doit estre bruslé du foudre de Iupiter en eschelant la muraille: & qu'Etheocle & Polinice freres s'y doiuent entre-tuer. La terre y engloutira tout vif le diuin Amphiaras, & son fils Alcmeon, vengeant la mort de son pere par le meurtre de sa mere, sera pour vn mesme coup réputé fils de nature, & fils remply de pieté & d'obeissance. Les furies infernales & les ombrés de sa mere le troubleront tellement, qu'elles le mettront hors de son esprit, & hors de sa maison. Il espousera deux femmes, & donnera vn fatal collier d'or à



la premiere, qui luy coustera la vie. Gallirôé sera sa seconde femme, laquelle priera Iupiter d'augmenter le nombre des années de ses enfans, afin qu'à faute de forces le meurtre de leur pere, vengeur de celuy de son pere, ne demeure point impuny: & Iupiter à sa requeste voudra que d'enfans ils soient mis en vn âge parfait, & en vne ieunesse accomplie de toutes les parties necessaires à porter les armes.

---

### LE SVIET DE LA XI. FABLE.

*Biblis ayant son frere Caune d'un amour impudique, l'importuna tant, qu'elle le contraignit de quitter son pays; pour fuir ses incestueuses caresses, elle le suivit iusqu'en Carie, où n'ayant encore peu le fleschir pour contenter ses desirs, de regret comme fondue en pleurs, elle fut conuertie en fontaine.*

**Q**uand ceste Déesse, sçauante és choses à venir, eust ainsi descouuert la future destinée des enfans d'Alcmeon, les Dieux murmurans d'un costé & d'autre, semblerent offencez, de ce que si peu d'hommes estoient par les destins iugez dignes d'une telle faueur, veu que d'autres aussi bien qu'eux meritoient bien de la receuoir. L'Aurore parle pour son vieil Tithon, qu'elle desire voir en âge plus robuste, afin de ne receuoir plus de luy si froides caresses. Ceres se plaint de ce que Iasion commence à blanchir, elle voudroit, qu'il fust plus ieune. Vulcain demande que son fils Eriethon soit fait immortel, & Venus souhaitte qu'Anchise ne vieillisse iamais: bref chacun des Dieux selon son affectiō particulier se passionne pour celuy qu'il aime, & se transporte de telle façon qu'il semble que pour ce respect vne tumultueuse sedition se doie esleuer dans les cieux. Le murmure alloit tousiours croissant, quand Iupiter comme courroucé leur dist; Portez-vous si peu de respect à ma souueraine puissance, que de vous oser esmouuoir ainsi deuant moy? Que pensez-vous faire? y a-il quelqu'un entre vous bouffi de tant de presomption, qu'il se persuade de pouuoir vaincre la necessité du destin? Le destin a voulu que la vie d'Iolas renou-

uëllée fist encore vne autrefois le cours de ses ieunes ans. Le destin veut aussi qu'un iour l'âge des enfans de Calliroé soit auâcé, & que des leur tendre enfance ils soient fortifiez d'un cœur & d'un bras tel que les ieunes hommes l'ont en leur plus florissante saison. Ce n'est point la brique, ce ne sont point les armes, ny l'ambitieux desir d'auoir quelque auantage sur les autres, qui leur ont acquis un tel priuilege, c'est la secrette ordonnance du destin, qui me force moy-mesme à le souffrir, & vous doit inuiter vous autres, à ne le trouuer pas estrange. Les destinées sont immuables, ma puissance fleschit sous leurs arreſts. Si ie les pouuois changer, *Æaque* ne gemiroit pas maintenant sous le faix d'une courbe vieillesse, *Rhadamante* raieuny se verroit en vne agreable disposition, & mon fils *Minos*, que chacun braue auourd'huy, pource qu'il est au de clin de ses iours, ne seroit pas mesprisé comme il est, il seroit obey, & commanderait avec la mesme autorité qu'il a fait autresfois. Les remonstrances de *Iupiter* firent taire tous les Dieux, & pas un d'eux n'osa depuis ouuir la bouche pour se plaindre, veu qu'*Æaque* & *Rhadamante* estoient comme accablez de l'ennuy d'une extreme vieillesse, & que *Minos* mesme, ( qui auoit esté durant sa ieunesse la terreur & l'effroy des plus valeureuses nations du monde, & duquel le nom seul donnoit l'espouuante à ses ennemis ) estoit si foible alors, qu'il auoit souffert mille affronts, & redoutant les ieunes forces de *Milet*, superbe fils d'*Apollon*, n'auoit osé prendre les armes pour le chasser de ses terres. Car ce ne fut point la resistance de *Minos* qui te fit retirer de son pais que tu auois enuahy, *Milet*, ce fut de toy mesme, sans y estre forcé, que tu te resolus de faire voile sur la mer *Egée* pour t'en aller en *Asie* bastir vne ville, & luy donner ton nom. Ce fut là que tu pris *Cyane* pour femme. *Cyane* fille du vagabond *Meandre*, qui toutne & retourne cent fois ses ondes vers sa force, & d'elle tu eus *Caune* & *Biblis*, enfans nays d'une mesme ventrée, mais non pas esleuez, ny tousiours nourris avec mesmes passions.

*Biblis* qui sert de miserable exemple aux filles bien aduisees, pour les empescher d'estre esprises de flammes illicites, eut tant d'amour pour son frere *Caune*, qu'elle ne l'aima pas seulement comme vne sœur son frere, mais en ses affections passa les

bornes que les loix nous limittent. Du commencement à la verité elle ne recognoissoit point ses secrettes brusleures venir du flambeau que porte Cupidon : Elle ne pensoit point faire mal d'embrasser souuent, & souuent baiser Caune, la couuerture menfongere d'une affection fraternelle la deceut long temps, mais peu à peu ceste ignorante affection la fit glisser à vne pire. Elle se rendit curieuse de soy, & trop soigneuse de se parer, pour paroistre belle à son frere, & si elle en voyoit aupres de luy quelqu'une mieux vestuë, ou plus agreable, elle en auoit de la ialousie. Toutefois encore qu'elle bruslast au dedans, elle n'eust pas sceu dire, qu'elles estoient les vrayes allumettes de son feu: elle ne faisoit point de desirs qui offensaient sa pudicité, mais les noms de leur alliance naturelle luy desplaisoient; elle appelloit Caune son maistre, & auoit plus agreable qu'il l'appellast Biblis, que de s'ouyr nommer sa sœur. De iour elle n'osoit encore donner place en son cœur à ses lascives esperances : mais la nuit se representant sous les ombres d'un songe ce qu'elle aimoit, il luy sembloit quelquefois que son frere estoit lié corps à corps avec elle. Elle ne rougissoit, toute endormie qu'elle estoit, ny les tenebres, ny l'auuglement du sommeil ne la pouuoient empescher d'auoir honte: puis quand elle estoit esueillée, se remettant deuant les yeux l'image de son amoureux songe, elle demeuroit long-temps sans rien dire, & faisoit apres ces douteux discours en soy-mesme : Miserable! que me presage ce que j'ay songé ceste nuit ? Ha ! les Dieux detournent de moy l'effet de telles resueries. Mais pourquoy est-ce qu'elles viennent m'inquieter ? A la verité les yeux mesmes les plus iniques iuges de la grace de Caune aduoient qu'il est beau, il est agreable, & j'aurois raison de l'aymer, s'il n'estoit mon frere. Il seroit bien digne de moy, mais las ! estant sa sœur ie ne m'en ose rien promettre: toutesfois pourueu que de iour ie ne recherche point l'accomplissement de telle fantaisies, il n'y a pas danger que le sommeil me deçoiue si doucement. Personne ne peut sçauoir ce qu'on pense en dormant, & on ne laisse pas de iouyr des delices d'un faux plaisir, lequel imite naïfvement le plaisir mesme. O Déesse Venus, & vous leger Enfant qui suiuez tousiours vostre mere, en quelle douce extrase m'avez vous ra-

uie? I'ay esté chatoüillée d'une volupté qui m'a tant apporté de contentement, que le souuenir encore m'en contente. I'ay saouuré des douceurs dont l'agreable idée ne se peut esloigner des yeux de mon ame : mais Dieux, qu'elles ont esté de peu de durée ! La nuit ialouse de mon bien fit aussi-tost esuanouir l'ombre de ces voluptez charmeresses, elle auança la fin de ses tenebres, pour auancer la fin de mes plaisirs. Ha ! si ie pouuois en changeant de nom, estre autre que la sœur de Caune, que ie ferois heureuse d'estre la bru de son pere, ou qu'il fust le gendre du mien ! Quel bon-heur me seroit-ce qu'il m'appellast sa femme ? Pleust aux Dieux, que toute autre chose fust commune entre luy & moy, que nous ne fussions point sortis de mesmes ancestres ! En cela ie deteste ce que nous auons de commun, & ie desirerois qu'il fust de plus Noble & plus ancienne famille. Hé ! quoy, beau Caune, vne autre que moy fera donc mere de tes enfans ? vne autre iouyra de tes embrassemens ? Mal-heur ! que nous nous soyons rencontrés fils & fille d'un mesme pere ! Iamais tu ne feras que mon frere, & iamais ie n'auray autre alliance que ceste odieuse alliance qui s'oppose à mon contentement : qu'est-ce que me predisent donc les visions que i'ay eues ? Si les songes promettent quelque chose, que me promettent donc mes songes ? Les Dieux obseruent bien de meilleures loix que les hommes, car sans estre gésnez de ce fascheux scrupule qui m'afflige, ils espouserent leur sœurs. Saturne prit Opis en mariage ; le vieil Ocean est ioint d'un mesme lieu avec Thetis, & Iupiter est mary de Iunon qui fait gloire d'estre ensemble sa sœur & sa femme. Mais les Dieux ont leurs droits qui ne sont que pour eux. Il ne m'est pas permis de regler mes desirs à ceux des habitans des cieux. Il faut que par les forces de la raison ie chasse de mon sein ceste impudique ardeur qui me tourmente, ou si ie n'en ay le pouuoir, il me faut resoudre à mourir. Estenduë dans la bierre i'auray peut estre encore l'heur de receuoir vn baiser de mon frere, qui consolera mes amoureuses ombres. Car de me resoudre à l'aimer, le sucez en est trop douteux, il n'y va pas de ma volonté seule, il est necessaire d'auoir aussi le consentement de la sienne. Si mon feu me per-

suade que ce soit chose loisible de luy vouloir du bien, luy croira peut estre que c'est vne horrible meschanceté, il se pourra faire que ie n'auanceray rien pour mon contentement quand i'y seray resoluë. Toutesfois Macarée & Canace sçeuvent bien s'accorder sur vne pareille difficulté, qui empeschera que nous ne nous accordions de mesme ? Mais où est-ce que ie vais chercher ces detestables exemples pour authoriser mon incestueux dessein ? Où est-ce que ma chaude fureur me pousse ? Retitez-vous de mon cœur honteuses flames, ne me faites point prendre autre party que celuy de la pudicité, & ne me forcez pas d'aimer mon frere que d'une simple affection de soeur. Toutesfois si luy le premier, espris de moy, m'auoit tesmoigné de l'amour, ie serois bien capable de me laisser vaincre à ses importunités. Je ne le pourrois repousser s'il me recherchoit : pourquoy donc n'oseray-ie le preuenir ? pourquoy ne le rechercheray-ie pas ? Mais la parole me manquera, il ne me sera pas possible de luy descourir mon tourment ; si feray, ie luy diray librement, car l'Amour qui m'anime inspirera ma langue, ou si la honte me ferme la bouche, ma plume sans rougir luy fera sçauoir les secrets du feu qui me brusle. Cela dit elle resolut d'escire vne lettre, & s'appuyant du coude gauche sur vne table ; Aduienne ce qui pourra, dit-elle, il faut que mes folle amours paroissent, elles ne sçauoient plus demeurer couuertes. Helas ! où est-ce que ie me precipite ? Quel brasier est-ce que ie couue ? Cependant elle commençoit d'une main tremblante à grauer sur la cire ce qu'elle auoit pensé d'escire à son frere. A la main droite elle auoit vn fer qui luy seruoit de plume, & à l'autre la cire preste à receuoir les caracteres, tels qu'elles y voudroit imprimer. Apres auoir commencé elle s'arresta plusieurs fois, douteuse si elle poursuuiroit, ou non ; elle escriuoit & detestoit apres son escriture ; elle effaçoit, elle changeoit, trouuoit maunais de confesser ainsi son vice à des tablettes, puis le trouuoit bon. Tantost elle les iettoit, & les reprenoit apres : bref, elle ne sçauoit ce qu'elle vouloit, quoy qu'elle fist, luy déplaisoit, fust de cōtinuer, fust de laisser ses lettres commécées. L'audace & la honte combattoient sur sa face à qui l'emporteroit. Elle auoit mis ce nom

de sœur dès la premiere ligne, mais elle le trouua de puis odieux, & l'ayant rayé, graua ce que qui s'ensuit sur ses tablettes cillées.

Celle qui vous saluë est vne fille amoureuse, qui vous souhaite autant de contentement qu'elle en attend de vous, car elle ne respire que l'esperoir qu'elle a de vostre faueur. Helas ! ie n'oserois coucher icy mon nom, ie n'oserois, la honte m'en retiens. Si vous desirez sçauoir ce que ie demande, ie vous diray que ie fouhetterois vous le faire entendre sans vous nōmer qui ie suis, ie voudrois que ce nom de Biblis vous fust incognu, iusqu'à-ce que ie fusse assuree de n'estre point frustrée du fruit de mes desirs. Las ! vous auez assez peu recognoistre à mon visage, il y a lōg-temps, que ie portois quelque secrette playe dās le sein. Ma face passe, mes yeux presque tousiours humides de l'eau de mes larmes, ma bouche d'où sortoient autant de soupirs que de paroles, les caresses que ie vous faisois, & tant de baisers que ie vous donnois, baiser ( si vous l'auiez sçeu remarquer ) bien dissemblable à ceux que la simple affection d'une sœur porte sur les lèvres de son frere, vous pouuoient estre des tesmoignages assurez du brasier qui me consommoit. Estois cruellement tourmentée, & toutesfois encore que mon ame fust blessée des plus cuisantes flesches de Cupidon, & qu'une bouillante fureur agitait mon cœur dans mon sein, les Dieux me sont tesmoins que i'ay recherché tous les moyens qui m'ont esté possibles, pour apporter quelque remede à ceste chaude maladie. I'ay long-temps combattu contre les traits aigus de l'enfant de Cypris, & pour esuiter les blessures me suis couuerte des armes de la raison. I'ay resisté & enduré plus de tourmens qu'il n'est pas croyable qu'une fille en puisse souffrir : mais en fin i'ay esté vaincuë & forcée tout ensemble de recourir à vostre secours, en vous representant icy d'une main craintive la violence de mes affections. C'est vous seul qui pouuez disposer l'estat de ma vie, mon salut & ma ruine sont entre vos mains. Faites choix de l'un ou de l'autre pour m'octroyer lequel que vous voudrez. Ce n'est point vostre ennemie qui vous en prie, mais vne qui vous estant alliée d'un lien trop estroit, brusle de l'estre encore dauantage, & se ioinde à vous de plus près. Peut-estre

estre me combattez-vous de l'importune seuerité des loix: mais laissez, ie vous prie, rechercher ce qui est permis, ou qui ne l'est point, à ceux ausquels l'âge a donné plus de prudence que nous n'en auons, c'est à faire aux vieillards de s'en enquerir, & ne s'esgarer point du chemin que la rigueur des ordonnances oblige de suiure. Nostre follastre ieunesse ne doit auoir autre loy sinon celle de nos plaisirs; n'ayans pas cognoissance de tout ce qui est deffendu, nostre legereté se doit persuader que tout luy est permis: puis nous auons les mariages des Dieux pour exemple, nous ne sçaurions faillir en les imitant. Nostre pere n'est pas si farouche que nous deuons apprehender qu'il trauesse iamais nos contentemens: nous ne deuons point craindre les scandaleux discours d'un peuple babillard, car sous les noms de frere & de sœur, nous pourrons facilement tenir couuerts nos larcins amoureux. N'ay-ie pas toute liberté de vous parler en secret? Nous nous embrassons quand bon nous semble; nous ne sommes point honteux de nous baiser: Helas! que reste-il plus, qu'un seul poinct auquel reposent nos delices? Ne vous offencez-pas, ie vous prie, si ie vous descouure ainsi les secrets de mon ame, ie ne le ferois pas si vne extrême ardeur ne m'y contraignoit. C'est l'inuincible puissance d'un petit Dieu qui m'y force, prenez donc compassion des efforts que ie sens, & ne permettez pas qu'en mourant pour vostre amour, mon tombeau vous puisse iustement accuser de m'auoir causé la perte de la vie.

La cire luy manqua plustost que le discours, elle fut contrainte de finir ayant remply ses tablettes, qu'elle seella de son cachet mouillé de l'eau de ses pleurs, car le feu qui la martyroit luy auoit rendu la bouche si seiche, qu'elle ne peut trouuer d'humeur sur sa langue. Quand elles furent bien fermées, elle appelle toute honteuse, un page qu'elle flatte de paroles, le nomme son fidelle, & luy dit, Portez ces tablettes à mon (elle s'arresta là, & ne peut dire que long-temps apres) frere. Elles luy tomberent des mains en les donnant, dont elle ne fut pas peu troublée, car elle pensa que ce luy estoit un sinistre presage: toutesfois elle ne laissa pas de luy commander de les porter, & le chargea de faire le message si secrettement que personne n'en

peust rien descouuir. Le page espia l'occasion pour trouuer Caune à propos, & luy presenta ce triste tableau des passions amoureuses de Biblis. Caune le receut & l'ouurit, mais il n'en eut pas leu quelques lignes, qu'il ietta les tablettes, & entra en telle colere qu'à peine peut-il tenir de se ietter sur le messager. Retire-toy meschant, luy dist-il, execrable ministre d'un desir detestable, fuy la mort que tu ne pourrois euitter, si la crainte de quelque blasme ne bridoit mon iuste courroux. Ainsi le page tout affrayé va faire à sa Maistresse le rapport de la rude responce de Caune. Tu pallis Biblis, à l'ouye du refus qui t'est fait, le regret qui saisit ton cœur, fait perdre la couleur à ton visage. Elle demeura comme pâmée dans le froid du glaçon qui s'empara de tout son corps, & quand elle fut reuenue à soy, avec le sentiment ses chaudes fureurs reuindrent qui rompirent à peine son silence, pour luy faire dire : Il a raison, pourquoy est-ce que ie me suis trop indiscrettement descouuerte à luy? Pourquoy me suis-ie tant hastée de luy enuoyer le pourtrait de mes desirs, que ie deuois tenir cachez? Il falloit auparauant, par quelques paroles indifferentes sonder ce qu'il auoit en l'ame. Deuant que m'embarquer ie deuois, pour recognoistre le vent, ne deplier qu'un bout des voiles, & l'ayant recogneu sans hazard, voguer apres en assurance sur ceste mer d'amour, où trop à la legere ie me suis iettée à la mercy des vagues & des vents. Quoy? mon vaisseau s'en ira donc donner contre les escueils, & sans le pouuoir retenir ny prendre autre brisée, ie demeureray engloutie dans les eaux, sur lesquelles ie m'estois promis de voguer avec contentement: N'auois-ie pas des presages certains qui me deuoient empescher de croire aux folles persuasions de ma passion? Les tablettes qui tomberent lors que ie les donnay à mon page pour les porter, ne m'auoient elles pas assez aduertie de mon infortuné succès? Je deuois me persuader que ce iour-là m'estoit fatal, & qu'il me redroit mes esperances vaines; c'est pourquoy me falloit changer de volonté, ou attendre un iour plus heureux. Le Dieu mesme qui me pouffoit, me donnoit des signes assurez de mon desastre, si i'eusse eu l'esprit de le recognoistre. Mais i'estois auueglée en mon malheur, falloit-il plustost me fier à des tablettes



qu'à ma bouche ? Falloit-il que ie fusse loing de luy, lors que ie luy descouvrois mes fureurs ? Si ie luy eusse parlé, mes larmes & mon visage que l'amour a deffait ; l'eusse peu esmouuoïr. Ie luy eusse bien plus dit, qu'il n'en peut tenir dans mes lettres, puis i'eusse peu malgré luy me ietter à son col, & s'il m'eust repoussée, i'eusse feint la morte, ie me fusse laissée cheoir à ses pieds, luy eusse demandé la vie, & me fusse armée de tant de traits de pitié; que si les vns ou les autres n'eussent eu pouuoir de le gagner, ils eussent au moins tous ensemble amolli, ie m'asseure, la dure rigueur de son cœur trop inpitoyable. Mais peut-estre y a-il de la faute du messager. Il ne prit pas Caune assez à propos comme ie croy, il ne sçeut pas choisir vn temps auquel il eust l'esprit libre d'affaire, & capable de receuoir les impressions amoureuses que ie luy enuoyois. C'est ce qui m'a fait tort : car il n'a point esté dedans les flancs d'une tygresse, il ne porte pas vne roche, ou l'acier, ou vn diamant dans le sein : pour laict il ne sucça iamais le sang d'une Lyonne. Il n'est pas si peu traictable qu'il ne puisse estre vaincu, il faut que ie l'attaque encore vne autrefois, & que ie ne m'ennuye non plus de l'importuner que de viure. C'est vne pierre iettée, que ie ne puis plus retenir. C'est vn dessein dont ie ne me sçauois desdire, puis que i'ay commencé ie dois pour suiure, aussi bien se souuiendra-il toujours que ie l'ay osé rechercher. Il se pourroit imaginer, que mes affections sont infiniment temperées, puis qu'elles me permettent de quitter si tost l'entreprise. Il croiroit peut-estre si ie ne s'en sollicitois plus, que ie ne luy aurois donné cette premiere atteinte, sinon pour l'esprouuer, ou bien se persuaderoit que ce n'est point vn Dieu, qui m'anime le courage en me bruslant du plus pur de ses flames ? mais qu'impudique ie suis seulement poussée à le caresser par les forces d'une brutalle incontinence. Enfin ie suis aux termes que ie ne puis plus me dire innocente, le crime de ma part est commis, puis que i'ay fait ouuerture de la volonté, que i'ay de le commettre. Ie l'ay escrit, i'ay fait voir à Caune ce que ie souhaittois, quand ie ne feray rien dauantage, on ne laissera pas de me iuger coupable. Ce qui reste est pour le crime, & c'est beaucoup pour mon contentement : il ne faut donc pas que ie quitte, puis qu'aussi bien sans conti-

nuer, ie seray toujours criminelle.

Ce sont les discours dont elle se flattoit, & ressentoit tandis vn cruel combat en son ame : car le repentir d'auoir esprouué son frere, l'affligeoit, & si elle brusloit d'vn chaud desir de l'esprouuer encore. Sa fureur la rendant effrontée outre mesure, luy fit souffrir plusieurs refus, sans se départir du vain espoir, dont elle s'abusoit soy-mesme. Elle se rendit si fort importune à Caune, qu'il fut contraint, inquieté de ses impudiques recherches qui n'auoient point de fin, d'abandonner le pays pour éuiter le scandale, auquel elle le sollicitoit. Il prefera l'exil volontaire aux incestueuses caresses de sa sœur, & se bannit soy-mesme des terres de son pere, pensant par ce moyen bannir l'amour du cœur de Biblis : mais il n'en sortit pas pourtant, il y entra plus fort qu' auparauant & la rendit furieuse. Elle deschira sa robe de regret, se meurtrit le sein de coups, perdit le sens & le iugement, se laissant transporter à vne manie qui luy fit confesser en public le tourment qu'elle enduroit, pour n'auoir peu accomplir ses trop honteux souhais ; & apres estre ainsi sortie hors de soy par les bresches, que l'amour, le dueil & la rage auoient faites à son cœur, elle sortit de son pays pour suiure son frere qui la fuyoit. Les Dames de Carie la virent courir, tout ainsi que font ces enragées Traciennes, qui de trois en trois ans font les festes de Bacchus avec des cris effroyables : elle hurloit comme elles par les champs, & passant chez les valeureux peuples de Lelege se rendit en Licie, courut autour du mont Gracus, de Lymire, des eaux du Xante, & sur les sommets où autrefois l'espouuentable Chimere, avec sa teste de lionne, son ventre de chevre, & sa queüe de serpent, vomissoit vne haleine de feu.

Tous ces pays-là par lesquels en vain tu cherchois ton frere, ( car il auoit pris vne autre brisée ) furent tesmoins de tes douleurs, Biblis, ils ouyrent tes plaintes, & la forest du mont Chimere veid ta fin. C'estoit au declin de l'année, en la saison que les arbres despoüillent leur verdure, tu cheus pasmée la face sur des feuilles seches, & là vaincuë du trauail d'vne si longue course, ton mal ne peut receuoir de remede. Les Nymphes du pays essayerent pour neant d'appliquer quelques lenitifs à la blessure.

qu'Amour t'auoit faite, car ton oreille estoit sourde à leurs consolations. Elles tascherent à te releuer, mais ce fut en vain, tu voulus demeurer couchée sur l'herbe, que tu arrosois de tes pleurs. Et lors qu'elles te virent resolurent de ne finir iamais le flux de tes larmes, elles firent naistre en tes veines vne viue & inespuisable source d'eaux, ( quel plus agreable present te pouuoient faire les Naiades? ) & ton corps à l'heure fondant goutte à goutte, comme l'escorce de pin semble faire quand elle iette la poix; ou comme les nuées espaissies par le froid dans la moyenne region de l'air, lors que les deux vents du Midy & les rays du Soleil en font naistre la pluye, tu ne fus que de l'eau, & ton nom, belle Biblis, ne seruit plus qu'à nommer vne fontaine, qui sortant de dessous vn chesne, arrose les vallees de ce quartier-là.

### LE SVIET DE LA XII. FABLE.

*Lygde ayant commandé à sa femme Thelethuse, que si elle faisoit vne XII. Fable  
fille elle la tuast. Thelethuse n'eust pas le courage lors qu'elle enfanta  
la petite Iphis de faire vn si cruel meurtre, aussi que la Deesse Isis  
luy promit de la fauoriser de son secours quand il en seroit besoin, &  
qu'elle ne craignist point de sauuer la vie à sa fille. Elle la nourrit d'oc  
faisant croire à son mary que c'estoit vn garçon, tellement que quand  
elle fut grande il la fiança avec Ianthe, & lors Isis fit qu'Iphis chan-  
gea de sexe, estant de fille changée en vn beau ieune homme.*  
expliq. au  
chap. 3

**L**E bruit du changement de Biblis de Carie, courant par toute la Crete, eust esté publié par les cent villes autrefois suiettes à l'Empire de Minos, s'il n'en fust arriué en mesme tēps vn autre aussi estrange en ce pays-là. Lygde habitant de Phestes, homme de bas lieu, & assisté de peu de commoditez, mais qui pour l'integrité de sa vie, auoit esté tousiours reconnu fort entier en ses actions, voyant que sa femme enceinte estoit proche d'accoucher, luy dist, M'amie, quand ie vous voy si proche du trauail que celles de vostre sexe endurent à l'enfantement, ie fais deux vœux au ciel, & prie les Dieux de m'octroyer deux

choses, l'une que vous soyez deliurée sans beaucoup de douleurs, & l'autre, que ce soit d'un fils que vous me faciez pere. Les filles sont de grandes charges aux peres & aux meres, elles ne peuuent pas courir plusieurs fortunes auantageuses que courent les garçons; pourmoy i'abhorre de voir vne telle charge en ma famille : c'est pourquoy ie vous prie que si vous enfantez vne fille (pardon, pitié paternelle, ie ne fay ce commandement plein d'inhumanité que trop à regret) vous ne permettiez pas qu'elle viue; mais pour nous en descharger, faites qu'en naissant elle meure. C'estoit d'un cœur transi qu'il prononçoit ces sanglantes paroles, & Thelethuse pasmoit en les oyant : tous deux auoient les yeux fondus en larmes, tant celuy qui commandoit, que celle qui receuoit le commandement. Toutesfois Thelethuse ne pouuoit se refoudre à vne si désnaturée execution, elle supplioit tousiours son mary de remettre ses esperances en la faueur des Dieux, & que iamais, ny eux, ny leur enfans ne manqueroient de ce qui leur seroit necessaire : mais elle ne sceut vaincre ce cruel pere, il demeura en sa meurtriere & trop impietoyable volonté. Cependant les iours de la deliurance de Thelethuse approcherent, & vne nuit qu'elle estoit assoupie d'un profond sommeil, elle veid en resuant, ou se fit croire au moins qu'elle voyoit la Déesse Isis deuant son liét, assistée de tous les Dieux qui l'accompagnent ordinairement. Elle auoit les cornes argentines du croissant de la Lune sur le front, vn sceptre en main & vne couronne d'espicz iaunes comme or sur la teste : Anubis qui semble tousiours vouloir iapper estoit avec elle, la Prestresse Bubaste, Apis marqueté de diues couleurs, Harpocrate, le quel porte vn doigt sur les levres pour recommander le silence, & Osiris que les peuples d'Egypte ne se lassent point de chercher tous les ans. Outre ce, il y en auoit plusieurs qui portoient des sonnettes, & au milieu d'eux vn serpent venimeux, qu'un sommeil continuel tenoit tousiours endormy. Il fut aduis à Thelethuse qu'elle s'esueillà à la veüe de tant de Dieux, & qu'Isis luy parloit ainsi : Ne t'affige point Thelethuse, & ne sois pas en soucy d'executer ce que ton mary t'a commandé, il faut que tu le trompes, ne crains point, quoy que ce soit, d'esleuer l'enfant qui naistra de ta grossesse, quand Lu-

cinet'en aura deliurée. Je suis icy pour t'asseurer que mon assistance ne te manquera point au besoin. Tes prieres m'ont fait refoudre à te secourir, honore tousiours ma puissance, & tu reconnoistras avec le temps, que l'honneur que tu m'auras rendu n'aura point esté fait à vne ingrante Déesse. Cela dit, elle se retira, & Thelethuse toute resiouye sauta hors du liét, pour leuer les mains vers le ciel, priant les Dieux de vouloir faire, que le songe ne fust point mensonger, & que l'effet luy en donast le contentement qu'elle souhaittoit. Peu apres ses douleurs s'augmenterent, & presque sans traual elle fit voir l'agreable clarté du Soleil à vne fille qu'elle enfanta, & la mit entre les mains d'une nourrice pour l'esleuer, luy commandât d'entretenir son mary en opinion que ce fust vn fils. Lygde le creut, il accomplit les vœux qu'il auoit faicts, comme si ses souhaits eussent esté accomplis, & nomma l'enfant qui luy estoit nay, du nom de son grand pere, Iphis. La mere fut extrêmement contente d'un tel nom, pource qu'il se pouuoit donner aussi bien à vn fils qu'à vne fille, & qu'ainsi le pieux mensonge, par lequel elle auoit sauué la vie à son enfant ne tromperoit personne, & ne pourroit pas estre aisément descouuert. Elle le vestit tousiours de l'habit d'un garçon, sous lequel soit qu'on le prist ou pour fils ou pour fille, il auoit vn visage merueilleusement beau & qui n'eust pas esté moins attrayant en l'un qu'en l'autre sexe. La fille nourrie sous ces habits menteurs, sans estre recogneüe pour autre que ce qu'elle paroissoit, vint de la façon iusqu'à l'âge de treize ans, & lors son pere la promit en mariage à vne autre fille nommée Ianthe, des plus belles & des plus accomplies qui fussent dans la ville de Pheste. Elles estoient toutes deux de mesme âge, doiées d'une egalle beauté, & auoient autresfois appris leur mestier ensemble chez vn mesme maistre, qui fut cause que l'amour eut plus facilement place en leurs cœurs, & les blessant d'une flesche pareille, ne trouua pas toutefois tant d'assurance en l'une qu'en l'autre. Durant l'attente de leur mariage accordé entre les parens, Ianthe ne sçauroit assez voir Iphis, qu'elle tient pour homme & presume deuoir estre son mary. Iphis d'autre costé brusle des feux de Cupidon, & se laisse consommer pour vne de qui elle desesperé de pouuoir ia-

mais auoir la iouyſſance : mais ce deſeſpoir ne fait qu'accroiſtre ſes flammes au lieu de les deſteindre ! elle ne peut qu'elle n'aime Ianthe , bien que ce ſoit vne fille comme elle , & ne peut penſer aux violentes chaleurs d'un amour ſi eſtrange , que preſque elle ne pleure : Helas ! dit-elle , quel ſuccez peuuent auoir mes affectionſ ? Perſonne n'a cognoiſſance de ce que ie ſuis , & ie ſuis poſſedée d'un chaud deſir , mais deſir monſtrueux & qui n'a iamais eu ſon ſemblable. Si les Dieux m'ont voulu ſauuer , s'ils ont eu en horreur ma ruine au berceau, hé ! pourquoy donc m'affligent-ils maintenant d'un furieux mal d'amour , auquel ie ne trouue point de remede ? Pourquoy ne ſuis-je bruſlée des flammes ordinaires qui bruſlent les cœurs ? Les vaches ne courent point apres vne autre vache , ny les iumens apres vne iument ; le belier cherit la brebis , & le cerf aime ſa femelle. Tous les oyſeaux en font de meſme parmy l'air , il n'y a pas vn ſeuil d'entre les animaux dont la femelle careſſe la femelle. Pleuſt aux Dieux que ie n'euſſe point eſté ! mais le deſtin de la Crete m'a fait naiſtre comme ie croy , cruel deſtin , qui veut qu'elle ne ſoit iamais ſans monſtres. Paſiphaé autresfois y ayma vn taureau , & moy fille i'ayme vne autre fille. Mon amour eſt encore plus horrible que le ſien , il faut que ie l'aduouë : car au ſien il y auoit au moins difference de ſexes , il y auoit quelque eſperance de cueillir les doux fruits que Venus nous fait rechercher , & de fait elle les cueillit , trompant le taureau qu'elle aymoït , & ſe joignant avec luy , couuerte du portraict d'une vache. Mais que peuuent faire pour mon contentement , tous les eſprits du monde quand ils feroient icy aſſemblez ? Quel artifice nouueau pourroit inuenter Dedale , ſi les aiſles cirées le ramenoient en Crete pour me ſecourir ? Ses ingenieufes ſubtilitez pourroient-elles bien me faire homme , ou changer le ſexe d'Ianthe ? Non , ſon pouuoir luy manqueroit & mon tourment plus fort que ſes inuentions , luy feroit confeſſer qu'il n'a point de remede. Arreſte donc la fougue de tes fureurs , Iphis ; r'entre en toy-meſme , & chaffe de ton ſein ces folles flammes qui te trauaillent ſans eſpoir. Tu ſçais qu'elle tu es , ſi ce n'eſt que tu te plaiſe à te deceuoir toy-meſme , n'aspire qu'aux plaiſirs qui te ſont permis , & n'aime rien ſi non ce qu'une fille doit aimer. Ne te transporte point en vain

pour

pour vne chose de laquelle tu ne sçauois iouyr. Il n'y a que la seule esperance qui nous attire, c'est elle qui sert d'entretien aux douces blessures d'Amour : Helas ! tu en es priuée, & ne laisse pas de te consommer dans vn brasier inutile. Mais encore l'excés de ton mal-heur est, que ce n'est point l'estroite garde d'un pere ou d'une mere, qui t'empesche de iouyr des embrassemens souhaittez ; ce ne sont point les ialouses œillades d'un importun mary ; ce ne sont point les desdaigneuses rigueurs de celle qui te blesse, elle ne desire pas moins que toy ce que tu souhaittes, & tu ne sçauois pourtant contenter tes desirs avec elle. Facent les Dieux & les hommes tout ce qu'ils pourrôt pour toy, ils ne te peuuent rendre heureuse en sa compagnie. Et de vray les Dieux ont fauorisé mes affections autant qu'il est possible : pour les hōmes, mon pere n'a autre volonté que la miēne, & mō beau-pere futur est de mesme : mais la nature, plus puissante qu'eux, ne veut pas ce qu'ils veulent, elle seule s'oppose à leur accord à mes contentemens pour me ruiner. Helas ! voicy le tēps qui semble limité pour l'accomplissement de mes vœux, voicy le iour de nos espouailles qui approche, iour qui deuroit estre pere de nos delices & ne le fera pas. Je verray Ianthe entre mes bras, & ne pourray gouster le fruit des embrassemens. Nous demeurerons l'un & l'autre alterez au milieu des eaux, sans pouuoir esteindre nostre soif. Ne quittez pas les cieux pour vous trouuer icy, Iunon, vous n'y aurez que faire, ny vous Hymen, à quel propos assisteriez-vous à ce froid mariage, où il n'y aura point de mary.

Iphis se despitoit ainsi en soy-mesme, tandis qu'une amoureuse impatience trauailloit Ianthe, en attendant le iour dedié à la solemnité de leurs nopces, chaque instant luy estoit vn siecle : elle prioit sans cesse les heures d'auancer leur course trop tardiue pour elle, mais trop hastiue à Thelethuse qui tousiours retardoit. Ceste mere affligée de la crainte du scandale, qu'elle ne pouuoit esuiter sans vne particuliere faueur des Dieux, vsoit de toutes les longueurs qu'il luy estoit possible, feignant tantost d'estre malade, & tantost cherchāt pour excuse quelque sinistre presage qu'elle vouloit destourner. Mais en fin le temps espuisa la source de ses artifices, elle se veid à la veille

des nopces desquelles elle ne pouuoit plus remettre la solemnité, qui fut cause qu'en telle extremité poussée d'une extreme ardeur, elle eut recours à la Déesse qui luy auoit promis de l'assister. Elle deslia les tresses de sa teste, & fut les cheueux espars sur le dos, avec sa fille embrasser l'autel d'Isis, disant: Déesse que l'Egypte honore sur toutes, souueraine puissance des temples de Pareton, & des terres voisines de l'estang de Mareote, diuinité qui presidez dans l'Isle de Phare, & sur les sept emboucheures du Nil, jettez vos yeux sur mon affliction, secourez mô tourment, & me deliurez de la crainte qui me trauaille. C'est vous, pitoyable Isis, qui vous offristes autrefois à moy, & me promistes vostre aide, lors que j'en aurois besoin. Je vous vids, il m'en souuient bien, avec les mesmes ornemens que vous auez icy, j'entendis le son de vos sonnettes, ie recognus tous ceux qui vous accompagnent, & honorant vos commandemens rendis l'obeyffance que ie deuois à celuy que vous me fistes, duquel ie n'ay point depuis perdu le souuenir. Ce que ma fille iouyt maintenant de l'agreable clarté du iour vous est deu, sans vous en naissant elle eust veu son heure derniere, l'aduis que vous me donnastes empescha que le premier iour de sa vie ne fust celuy de sa mort, & que moy-mesme qui l'auois mises au môde, ne me rendisse coupable de son sang. Puis que vous ne desdaignastes point d'estre lors si prompte à nostre secours, ne le foyez pas moins maintenant, prenât pitié de ma fille & de moy, & nous fauorisez tous deux de vostre ayde. Avec l'ardeur de telles prieres, son zele y mesloit tât de larmes, que la Déesse touchée de compassion, pour tesmôigner qu'elle en auoit esté esmeuë, esneut les fondemens de l'autel qui luy estoit consacré, les portes du Temple en tremblerët, les pointes du croissant qu'elle auoit sur la teste rendirent vn esclat plus brillant qu'au parauant, & le sonnettes firent ouyr d'elles-mesmes vn bruit, sans que personne les touchast, dont Thelethuse fut toute resiouye: Car encore qu'elle ne fust pas hors de crainte, ce signal fit qu'elle sortit du Temple beaucoup plus gaye qu'elle n'y estoit entrée. Iphis qui la suiuoit commença des l'heure à marcher vn plus grand pas qu'elle n'auoit accoustumé, le teinct de son visage s'embruñit vn peu, & ne parut plus si delicat, ses cheueux



s'accourcirent, & ses forces s'accrourent : en fin la foiblesse de fille se changea en la forte vigueur d'un ieune homme: elle perdit la forme d'un sexe debile pour recevoir celle d'un plus robuste.

Ce fut dequoy, rendre à Isis des actions de graces, & d'une sainte allegresse offrir des presens à ses autels: Ils le firent, & sur les offrandes qu'ils presenterent au Temple, pour eterniser la memoire d'un si merueilleux changement, ces petits vers furent escrits,

*Ce vœu, symbole d'allegresse  
Ne fut pas fait à la Deesse,  
Et payé de mesme façon:  
Iphis fille en fit la promesse,  
Et l'accomplit ieune garçon.*

Le lendemain la solemnité des espouailles se fit, à laquelle Venus, Iunon, & le ioyeux Hymenée se trouuerent, pour faire cueillir à Iphis les doux fructs du pucelage d'Ianthe, qui perdit avec beaucoup de contentement ceste nuit là vne fleur, qu'elle n'auoit pas tenuë parauant moins chere que sa vie.





IXION

GANIMEGE

VENUS ET ADONIS

HIPPOMENES

ATALANTA

MIRAX

PROMALTON

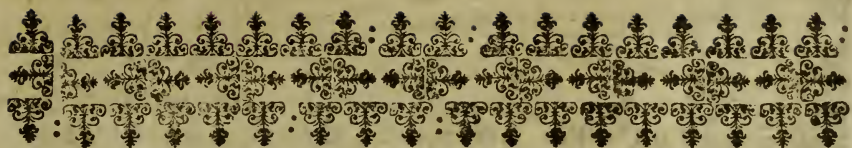
PROPETIDE

PROMETHEE

EURYDICE

L. de' rebierro fecit

OREVVS



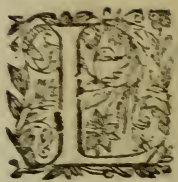
LE DIXIESME LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE.

---

LESVIET DE LA I. FABLE.

Orphée peu de iours apres son mariage, ayant perdu par un estrange accident sa femme Euridice, descendit aux Enfers pour la ravoir, & obtint de Pluton qu'il luy seroit permis de la ramener encor parmy les viuans, pourueu qu'il ne la regardast point iusqu'à ce qu'il fust sur terre. Il ne se peut tenir de contreuenir à la condition à laquelle la vie de sa femme estoit perdue, tellement qu'elle fut vne autrefois reportée aux enfers, dont Orphée demeura si estonné, que le Poete dit qu'il deuint presque comme le Berger, qui ayant veu Cerbere, d'effroy fut changé en rocher, ou comme Olene & Lethée qui furent ainsi muez en pierres sur le mont Ida, tous deux ensemble pour l'offense de Lethée seule, qui auoit irrité les Dieux contr'elle, par vne folle presumption de sa beauté.

*l. Fable ex-  
pl. ch. 1. du  
10. discours.*



**D**E DIEV Nopcier couuert de sa robbe iaune, se retirant du festin qui se fit aux espoufailles d'Iphis & d'Ianthe se ietta dans l'air, & prit le chemin de Thrace, où l'attiroit la voix charmeresse d'Orphée, qui l'appelloit à son mariage avec Euridice. Il s'y rendit à la verité, mais ce ne fut pas avec vn visage esclairé d'allegresse, il n'y pronōça point les solempnelles paroles qu'il dit ordinairement à telles festes, & ne fit point voir de presage qui promist vn heureux succès du mariage auquel il assistoit. La torche qu'il auoit en main estoit d'vne cire coulante, qui sembloit pleurer, & petillante sans cesse ne faisoit que fumer: toutes les secousses qu'il luy donna du bras ne la peurent iamais bien allumer, qui estoit vn signe funeste de ce qui arriua depuis: car la mariée quelque temps apres s'esgayant sur l'herbe, avec vne trouppes de Nymphes, fut blessée au talon par vn serpent, qui la fit cheoir morte sur la place: Orphée en eut tant de regret, qu'apres auoir mille fois importuné les cieus de ses plaintes, il se resolut, puisque les hautes diuinitez n'auoient point eu pitié de luy, de recourir aux basses puissances qui gouuernent les ombres aux enfers. Il y descendit par cest horrible precipice, qui est en Laconie à costé du mont Tenare, & ayant trauersé la foule de ces tristes peuples, qui ne sont plus qu'ombres legers parmy les tenebres, se rendit deuant le throsne de Proserpine, & de l'espouuentable Prince qui porte le sceptre des morts. Il fit en leur presence resonner sur sa lire les plus pitoyables accens, dont la douleur peut animer & sa voix & ses cordes, il fit mille souspirs, & mille cris tesmoins de ses regrets, & d'vn accord tristement agreable, leur fit ouyr ainsi le lamentable sujet de son affliction. Souueraines puissances de ce morne Royaume englouty dans les entrailles de la terre, auquel il faut que tous hommes descendent, si vous me permettez de vous raconter mes douleurs, ie vous diray, sans vous entretenir d'vn discours mensonger, que ce n'a point esté la vaine curiosité de voir vos Palais tenebreux, qui m'a fait venir icy, ny l'ambitieux desir d'enchaifner vostre portier Cerbere, pour me vanter de l'auoir dompté. La mort de ma femme Euridice

est la seule occasion de mon voyage, c'est pour elle que ie viens rechercher vostre faueur ; pour elle, dis-je, qu'un venimeux serpent m'a rauie au milieu d'un champ. Helas ! la fleur de ses agreables beautez ne faisoit que s'esclorre, elle a trouué son Hyuer aux premiers iours de son Prin-temps, & m'a laissé veuf de sa compagnie deuant que i'eusse fauouré les delices que ie deuois gouter avec elle. I'ay resisté autant qu'il m'a esté possible aux efforts de la douleur, & ne puis nier que ie n'aye essayé de vaincre mon martyre en le souffrant : mais ma patience s'est trouuée foible contre mon Amour. Ce petit Dieu dont l'inuincible puissance est si cogneuë là haut sur terre, m'a forcée de venir icy, ie ne sçay pas si son brandon y a quelque pouuoir ; toutesfois ie croy qu'ouy : si le bruit du larcin que vous fistes autresfois à Ceres n'est vn mensonge : vous auez esprouuë la rigueur de ses traits, & ses liens sont les douces chaisnes qui vous ont ioincts ensemble. Ie vous supplie donc, puis que vous auez ressenty que peut le doux mal de ses cuiſantes blessures, octroyer Euridice à la voilence de ma passion ; ie vous prie par ce noir chaos, où l'horreur & l'effroy habitent, & par le morne silence de ce vaste Empire, faire qu'Euridice me soit renduë, que le fil de ses iours coupé deuant le temps soit renouïé, & que ie puisse la reuoir encore là haut avec moy. Tout ce qui vit vous doit vn iour venir rendre hommage : tost ou tard il faut que nous passions l'Acheron, c'est vn chemin duquel personne ne se peut esgarer. Vos Palais sont la retraite de tous les hommes du monde, ou par force, ou de leur bon gré la neccesité les amene. Quand ma femme aura sur terre accompli le cours de ses annees, elle sera encore à vous, vous ne la sçauriez perdre pour la laisser viure dauantage ; ne me refusez donc point la faueur que ie vous demande, permettez qu'elle iouyſſe encore de la veüe des clartez du Soleil, & qu'Orphée iouyſſe de ses delicieux embrassemens. Ou bien si les destins ne peuuent consentir à mes vœux, arrestez-moy icy, ie ne souhâitte plus d'aller viure là haut, s'il faut que i'y aille sans elle. Ie ne permettray point à la mort de nous separer ; si vous la retenez vous retiendrez nos deux ombres ensemble.

Il chantoit d'une voix plaintiue en disant cela, & marioit si

piteusement les tristes accens de ses cordes à ceux de sa parole, qu'il faisoit trouuer des larmes pour pleurer aux ames despoüillées de leurs corps, qui estoient autour de luy. Tantale tout rauy durant qu'il chanta, ne pensa point à sa soif, qui ne se peut esteindre, & n'essaye point de mouïller ses levres dans l'eau qui le suit. La rouë d'Ixion demeura sans se mouuoir : les vautours qui rongent le cœur de Tytie s'oublierent lors de le becquetter : les filles de Belus ne se peinerent point à remplir leurs vaisseaux, & Sisiphe pour ouyr Orphée plus à son aise s'asit dessus sa pierre, sans la rouler comme il fait tousiours. On tient mesme que les Furies, dont les yeux iamais n'auoient esproüué que c'estoit de verser des larmes, sentirent alors leurs iouës mouïllées, & se laisserent vaincre au piteux vers de ce Poëte exploré. En fin ny la Reyne des ombres, ny l'implacable Prince des tenebres ne purent refuser à Orphée ce dont il les prioit. Ils appellerēt Euridice, qui se pourmenoit en clochât d'un pied, parmy les ombres nouvellement descenduë là bas, & la rendirēt à son mary, à telle cōditiō, qu'il ne se retourneroit point pour la voir, iusqu'à ce qu'il fut hors des antres obscurs des enfers, ou qu'autrement elle y demeureroit encore. Orphée accepta la condition, & tout resiouy prit le sombre chemin par lequel il se deuoit retirer. Il monta long-temps sans sçauoir presque ce qu'il deuenoit : car là il n'y auoit autre air qu'une espaisse fumée, au trauers de laquelle il luy estoit fort difficile de se pouuoir conduire. Toutesfois il n'auoit pas beaucoup plus à marcher dans l'obscurité, il estoit desia fort proche de la terre où le Soleil donne, quand il fut saisi d'une crainte que sa femme qui le suiuiot ne se fust esgarée : desireux de la voir il tourna la teste, & sa veuë la fit mourir pour la seconde fois; il la voulut embrasser : mais il n'embrassa rien qu'une ombre qui desia s'esuanouïssoit. Misérable il vid l'autre mort d'Eurice, qui ne se plaignoit point de luy en mourant (car de quoy eust-elle peu se plaindre, sinon de ce qu'il l'auoit trop aymée ?) mais, laschant un foible soupir, luy dist tout bas le dernier adieu, & s'enuola derechef au lieu d'où en vain il l'auoit sortie. Ce second coup des Parques, donné sur la double vie de sa femme, l'esmeut de telle façon, qu'il ne demeura pas moins estonné que ce Berger, lequel à la veuë des

trois testes de Cerbere enchainées par Hercule, d'effroy perdit le sentiment, & fut conuertý en rocher. Peu s'en falut qu'il ne deuint comme toy Olene, qui voulus estre puny pour la presumption de ta femme Lethée, & fus avec elle changé en pierre; tellement que vous deux, qui estiez autresfois deux corps vniquement cheries l'un de l'autre, n'estes plus maintenant que deux roches attachées sur les sommets du mont Ida. Il descendit encore à la porte de l'Auerne pensant y r'entrer, mais il luy fat impossible de plus gagner le portier, pour ce que la douleur luy auoit osté la voix. Il y demeura sept iours sans gouster des dons de Ceres, son dueil, sa douleur & ses larmes furent la seule nourriture qu'il prit. Ses soupirs & ses sanglots furent tout l'air qui respira. Il accusa mille fois de cruauté les Dieux des enfers, & detesta leurs impitoyables decrets, puis se retira sur le mont Rhodope, où il vid par trois fois le Soleil recommencer la course des ans, sans vouloir entendre à vn second mariage, soit qui l'eust ainsi promis à Euridice, soit que l'infortuné succez du premier, luy en fit perdre l'enuie. Plusieurs Dames amoureuses de ses perfections rechercherent son alliance, mais leurs recherches ne leur acquirent que le regret d'auoir esté refusées. Il sembla depuis la mort d'Euridice auoir tout le sexe en horreur, car iamais il n'en caressa vne seule, & ne s'eschauffa que pour les garçons, desquelles il commença lors à cherir la detestable compagnie, se rendant autheur chez les Thraces d'un amour que la nature abhorre.

*Cecy est ex-  
pl. au 1. ch  
du 11. dis.  
cours.*

## LE SVIET DE LA II. FABLE.

*Lors qu'Orphée se mit à chanter pour allegger ses douleurs, il attira autour de soy toutes les bestes, & tous les arbres mesmes des forests voisines, à la troupe desquels se trouua le Pin, qui estoit nouvellement nay du corps d'Atys Prestre de Cybele, changé en cest arbre dedié à la Deesse qu'il seruoit.*

*11. Fable ex-  
pl. au ch. 2  
& 3.*

**O**Rphee pour faire mieux entendre les piteux accens que son dueil esláçoit, monta sur vne colline, où il y auoit vne

belle plaine couuerte d'herbe verte, ainsi que d'un tapis qui luy fit naistre le desir de s'y reposer. Quand il s'assit, il n'auoit point d'ombre autour de soy: mais il n'eut pas commencé à faire dire ses douleurs à sa lyre, qu'une infinité d'arbres, enchantez de son chant, l'entourerent, & luy apporterent avec eux l'ombre & la fraischeur. Il y eut des Chesnes qui y furent portez par les forces charmeresses de sa voix, des Peupliers, des Cormiers, des Tilleuls, des Hestres, des Lauriers, des Coudriers, des Fresnes, des Sapins, des Planes, des Erables, des Saulx, des arbres esquels la Nymphé Lothos fut changée, des Bouys qui conseruent tousiours leurs branches verdoyantes, des Bruyeres, des Myrtes, des Oliuiers, des Figuiers avec leur violet, des branches de Lierre & des seps de Vigne autour de quelques Ormeaux, des arbres Sauvages qui portent la poix, des Arbouces, chargez de fruiçt rouge, des Palmes qui couronnent les vainqueurs, & des Pins que la mere des Dieux cherit tant, à cause que son Prestre Atys perdant la forme d'homme fut couuert de leur escorce.

---

### LE SVIET DE LA III. FABLE.

*III. Fable  
expl. chap. 3.* Cyparisse ieune enfant qu'Apollon cherissoit uniquement pour sa beauté, nourrissoit un Cerf priué, dont il faisoit beaucoup d'estat, mais le malheur voulut qu'un iour par mesgarde il le tua, dont il eut tant de regret, que de dueil il resolut de se tuer soy-mesme. Dequoy Apollon s'estant apperceu, de crainte qu'il ne se rendist coupable de son propre sang, il le changea en Cyprés.

**L**E Cyprés fut de la troupe de ces troncs sans sentiment, qui en trouuerent pour se laisser rauir à la douce harmonie d'Orphée: Cypres maintenant arbre qui s'esleue en pointe ainsi qu'une pyramide, & autrefois estoit un ieune enfant qu'Apollon, grand maistre de la lyre & de l'arc, ayroit comme soy-mesme: aussi n'en changea-il le premier estre qu'avec un extreme regret, & pour empescher que le petit Cyparisse d'une main parricide, & de son propre couteau ne trachast le fil



de sa vie. Il y auoit dans l'Isle de Cée vn grand Cerf consacré aux Nymphes de Carthée, qui portoit sur sa teste tant de bois, qu'on y eust peu demeurer à l'ombre, sans estre eschauffé des rays du Soleil. Ses cornes estoient dorées, il auoit vn collier enrichy de pierreries, de grosses houppes d'argent qui luy pendoient sur le front, & de riches pendans d'oreille, qui luy venoient battre le long de ses temples cauez. Il ne fuyoit personne, mais ayant par l'accoustumance vaincu sa crainte naturelle, s'estoit rendu si priué, qu'il se laissoit toucher aux plus incogneus. Il entroit dans les maisons, se plaisoit d'estre careffé des filles & des ieunes enfans, se rédoit traictable à leurs mains, & sur toutes à celles du petit Cyparisse, qui ne le cherissoit pas moins que soy-mesme, le menoit souuent à quelque nouveau pasturage, ou à quelque claire fontaine pour le faire boire, attachoit des fleurs aux branches de son bois, & bien souuent montoit dessus pour se promener çà & là, domptant ce maniable animal avec vn cordon rouge, qui luy seruoit de bride. Vn iour d'Esté, au temps que la brulante ardeur du Soleil échauffe ses bras courbez de l'Escreuiffe, sur le midy, ainsi que la chaleur affoiblissoit par tout les cœurs & les corps, le cerf lassé se couche à l'ombre d vn arbre pour en tirer la fraischeur. Cyparisse se trouue là d'auanture, & sans cognoistre la beste, la trauerse d vn trait, qui fit aussi-tost rougir la terre de son sang. Helas! quand il vid mourir cét animal qu'il cherissoit vniquemét, il fut faisi d vn si sanglant creue-cœur, qu'il resolut de la main mesme qui auoit fait le coup en faire vn autre dans son sein, pour venger par sa mort son indiscretion, qui auoit fait perde la vie au cerf. Toutes les consolations que Phœbus luy peut apporter, furent vaines, iamais il ne voulut mesurer ses douleurs au sujet qui les auoit causées: mais desira les esgaller à l'affection qu'il auoit portée à la beste. Il ne souhaitta point de finir ses pleurs qu'avec sa vie: & ce dont il importuna les Dieux par ses dernieres prieret, fut qu'il leur pleust faire tant pour son contentement, qu'il ne cessast iamais de pleurer. Sa requeste enterinée dans les Cieux, & auctorifiée de l'affection particuliere qu'Apollon luy portoit, les Dieux firent que son sang se conuertit en larmes, peu à peu ses membres se reuestirent de verd, & ce poil

blond qui luy pendoit autour du visage, s'herissant fit vne longue pointe qui demeura droicte en l'air. Phœbus en porta longtemps le dueil, & pour tesmoignage de l'affliction que Cyparisse luy auoit causée, voulut que le Cypres auquel il estoit changé, fust tousiours porté és tristes assemblées, & que iamais funeraillies ne se fissent sans ceste herbe funeste. Orphée aux premiers tons de sa voix attira tous ces arbres-là, & avec eux mille oyseaux & mille bestes sauuages s'y trouuerent, au milieu desquels ce docte Poète estoit assis, quand il toucha du poulce les cordes de sa lire pour voir si elles estoient d'accord, puis en se des-ennuyant luy fit sonner ces airs.

---

LE SVIET DE LA IV. FABLE.

*IV. Fable  
expl. ob. 4.*

*La premiere Fable qu'Ouide met dans l'hymne qu'il fait chanter à Orphée, est celle du petit Ganymede, de la beauté de qui Iupiter fit si espris, qu'il se desguisa en Aigle pour le rauir, & l'enleua dans les Cieux, où malgré Iunon il voulut qui luy seruist d'eschançon.*

**F**Ay moy commencer par Iupiter (Docte Deesse mere des vers que i'enfante) car c'est à luy que nous deuons tous hommage, puis que le globe, entier de ce rōd vniuers releue de son Empire. I'ay desia plusieurs fois chanté sa puissance, & d'un ton plus haut fait sonner à mon luth, la victoire des foudres, dōt il terraçā les Geans. Il me faut maintenant animer mes cordes d'une plus douce harmonie, & sans m'esleuer si haut, dire l'amour que les Dieux ont porté à quelques garçons, & les vengeance qu'ils ont prises des illicites flames de quelques filles trop desreiglées en leurs desirs lascifs. Le grand Iupiter, souverain Monarque des Dieux, fut autrefois si esperduément amoureux des beautez du petit Ganymede, qu'il eust desiré n'estre point Iupiter pour paruenir plus facilement aux delices où son cœur aspiroit. Sa grādeur luy nuisoit, il fallut qu'il se desguisast pour sembler autre qu'il n'estoit: mais il ne voulut pas pourtant prendre la forme d'oyseau du monde, que de celuy qui porte ses foudres. Il se couurit d'un faux plumage d'Aigle, & descēdit en

terre, où il raut le petit Ganymede, l'emporta dans le cieux, & le retint malgré toutes les ialoufes crieries de Iunon, pour seruir à verser le Nectâr qui se boit à sa table.

---

## LE SVIET DE LA V. FABLE.

*Hyacinthe fils d'Amicle fut tant aymé d'Apollon, que ce Dieu ne desdaigna point vn iour de iouer au palet avec luy, mais par vne estrange aduanture ayant ietté le palet fort haut il tomba sur la teste d'Hyacinthe, qui mourut du coup, & son sang fut changé en vne fleur qui porte son nom.*

**T**V eusses aussi eu place dans le ciel, Hyacinthe, si ta mort trop precipitée eust donné loisir à Phœbus de t'y esleuer. C'estoit son desir de te rendre immortel, comme il le monstra lors qu'il te changea en fleur, car il te fit participer de l'eternité autant qu'il luy fut possible, en ce qu'il te donna la vertu de paroistre tous les ans, & renaistre aussi-tost que le Printemps renaissant de son agreable douceur auroit vaincu la rigueur de l'Hyuer. Plusieurs se rendirent idolatres de ta beauté, mais luy la cherit sur tous les autres, il en fut si espris que son feu luy fit quitter l'agreable sejour de Delphes. Tu fus cause que sa lyre & sa trouffe demeurerent long-temps penduës sans honneur. Courant les plaines voisines d'Eurotas & celles qui sont autour de Sparte, ville inuincible sans murailles, il s'oublia soy-mesme, & sans auoir esgard à ce qu'il estoit ne desdaigna point de porter tes rets, mener tes chiens, & te suiure sur les costes des roches, dans l'aspreté desquelles il entretenoit les flames qu'il nourrissoit pour toy. Ce Dieu pere du iour se rendant comme compaignon du petit Hyacinthe, s'exerçoit souuent avec luy, mais à la fin leurs exercices ouurirēt vne viue source de douleurs. C'estoit sur le midy qu'il leur prit enuie de iouer au palet; ils poserent leurs robbes, s'oignirent d huile d'oliue, & lors Apollon commençant le ieu ietta son palet si haut, qu'apres auoir fendu l'air, il donna tel coup contre terre qu'il bondit & resauta contre le front d'Hyacin-

the, lequel se précipita dessus, & sans discretion se hastia trop de le vouloir reueler. Le bras auoit animé la pierre de tant de violence, qu'en frappant Hyacinthe elle le renuersa, d'un coup qui n'eust pas moins, qu'à luy, esté mortel au cœur d'Apollon, si le cœur d'Apollon eust esté mortel. Ce Dieu autant affligé qu'il estoit amoureux, releuant le corps languissant de cest enfant qu'il cherissoit plus que soy-mesme, l'embrassa plusieurs fois en essuyant la playe sanglante, & s'efforça de retenir avec des herbes l'ame qui s'enuoloit: mais ce fut en vain, ses herbes manquerent de vertu, & la blessure vainquit le remede. Tout ainsi que dans vn iardin si quelqu'un rompt le pied des violettes, des pauots ou des lys, la fleur flectrie panche aussitost, & au lieu de se dresser en l'air ne regarde plus que la terre: de mesme Hyacinthe blessé laisse aller sa teste mourante, lors qu'Appollon le releue, la force luy manquant pour la tenir droicte, il semble qu'elle se soit appesantie; elle tombe sur son espaule, & en tombant fait presque de regret tomber Apollon à la renuerse. Quoy? vous ne voulez donc point vous soustenir Hyacinthe? (dist ce beau Phœbus affligé) mourez-vous si tost, mes delices? La fleur de vostre ieunesse se fanira-elle si tost? Ha! cruelle blessure, falloit-il que tu fusses faite de ma main? Hyacinthe mon cœur, qui auez esté le suiet de mes plus chers plaisirs, vous estes maintenant le suiet de mes plus ameres douleurs & de mes plus cuisans regrets, pour ce que mon bras fera tousiours accusé de vostre meurtre. C'est moy (creue-cœur!) qui vous ay blessé, c'est moy seul qui suis cause de vostre mort, c'est par ma faute que vous perdez la vie. Mais quelle faute toutesfois ay-ie commise! Quel crime est-ce qui me rend coupable, si ce n'est crime d'auoir ioüié avec vous, & crime de vous auoir aimé? O pleust aux Dieux que ie peusse donner ma vie pour la vostre, ou qu'au moins il me fut permis de vous suiure autombeau, afin que mon sort ne fust point séparé du vostre! mais les loix du destin me priuent d'un tel bien: toutesfois ie ne laisseray pas de vous auoir tousiours avec moy, tousiours vostre nom sera en ma bouche, ma lyre ny mes vers ne chanteront iamais que vos louanges: & vous conuertiy en vne fleur nouvelle, porterez l'accent de mes plaintes escrit dessus vos

feuilles. On verra auffi vn iour vn grand guerrier changé en  
 mesme fleur que vous, & les premieres lettres de son nom se-  
 ront peintes sur vous, ainsi que mes regrets. Ces prophetiques  
 paroles ne furent pas sorties de la veritable bouche d'Apollon,  
 qu'aussi tost le sang espandu sur terre ne fut plus sang : il en for-  
 tit vne fleur plus viue en couleur que n'est l'escarlatte, qui prit  
 presque la mesme forme que les lys ; & leur ressembleroit, si ce  
 n'estoit que les lys sont blancs, & elle est comme teinte de pour-  
 pre. Phœbus ne se contenta pas d'un tel honneur, pour eterni-  
 ser la memoire de l'affection qu'il auoit portée à Hyacinthe, il  
 escriuit ses regrets sus les feuilles, y escriuant ai, ai, qui estoit  
 la voix lamentable par laquelle il auoit tesmoigné son affliction.  
 Et le peuple de Sparte pour honorer le nom de cest enfant che-  
 ry d'Apollon, institua des ieux qui se font tous les ans, & re-  
 nouellent le souuenir d'Hyacinthe à ceux de la Prouince qui  
 veid sa naissance & sa mort.

*On veid ai,  
 accent de  
 douleur  
 peint sur  
 l'Hyacinthe.  
 C'est Aiaz.*

## LE SVIET DE LA VI. FABLE.

*Le peuple d'Amathonte, ville de Pencilos de l'Isle de Cypr., auoit vne  
 cruelle coustume de sacrifier les estrangers qui passioient en ce quartier-  
 là, dont Venus s'offensa, & pour les punir les changea en taureau,  
 afin qu'ils n'ensanglantassent plus l'Isle dont elle est Princesse, par  
 leurs horribles sacrifices.*

**A**insi tousiours les villes rendent de l'honneur à ceux qui ont  
 pour leur merite esté chers des Dieux. Sparte n'eut pas  
 peu de contentement d'auoir esté nourrice d'Hyacinthe : mais  
 ie demanderois volontiers si Amathonte eut occasion de se ré-  
 jouir pour auoir esleué les Propetides : Elle en eut autant com-  
 me d'auoir esté habitée des Cerastes, qui s'acquirent des cor-  
 nes sur le front par leur cruauté. Ce peuple cornu auoit chez  
 soy vn Temple dedié à Iupiter hospitalier, deuant l'autel du-  
 quel on ne voyoit iamais que du sang, que les passans croyoient  
 estre de quelques veaux ou de quelques brebis immolées : mais  
 las ! c'estoit du sang humain respandu avec trop d'inhumanité :

car ils sacrifioient-là les estrangers qui s'arrestoient dans leur ville. Venus souueraine Princeſſe de l'Isle, où telles cruauitez se commettoient, eut en horreur ces ſanglans ſacrifices, & fut vne fois en humeur de quitter Cypre, pour n'auoir point la veuë pollué de tant d'exécrables executions. Mais pourquoy (repartit-elle en ſoy-mefme) quitteray-ie vne ſi agreable demeure? Qu'ont offencé les autres villes pour les priuer de ma preſence? Quel crime ont-elles commis qui merite que ie les delaiſſe ! Il faut pluſtoſt que ie banniſſe du pays ces ſanguinaires habitans d'Amathonte, ou que ie les faſſe mourir, ou que ie les puniſſe de quelque autre façon plus douce que la mort, & plus rigoureuſe que le banniſſement. Mais de quelle façon fera-ce, ſi ce n'eſt que ie change leur eſtre? Cependant que le doute d'un tel changement portoit ſon eſprit çà & là, elle ietta la veuë ſur des cornes, qui la firent refoudre d'en faire porter de pareilles à ce peuple meurtrier, & dès l'heure meſme les changea tous en taureaux.

### LE SVIET DE LA VII. ET VIII. FABLE.

*Les Propetides pour auoir meſpriſé Venus furent tellement par elle punies, qu'elles ſe prostituèrent effrontement à tous ceux qui ſe preſentoient, puis furent changees en rochers, lors que tous reſſentimens de honte les eut laiſſées. Pygmalion eut tant en horreur leur impudicité & leur impudence, qu'à leur occaſion il engendra vne hayne mortelle contre toutes les femmes, prenant reſolution de viure touſiours ſans ſe lier à vn mariage. Mais il deuint amoureux d'une Image d'yuoitte que luy-mefme auoit faite, & en fut ſi eſpris, qu'à ſa requeſte Venus inſpira vne ame à l'image, qui eſtoit pourtraict de fille, à laquelle il ſe maria, & eut d'elle vn fils nommé Paphe, qui baſtit depuis en Cypre vne ville qui porte ſon nom.*

**L**Es infames Propetides, bien qu'elles euſſent veu la iuſte vengeance que leurs concitoyens auoient ſoufferte, ne ſe peuuent tenir pourtant d'offencer Venus leur Princeſſe, elles lay voulurent rauir l'honneur de ſa diuinité, qui fut cauſe que  
premiere

premiere de toutes les femmes du monde, bruslées d'une flame lascive, elles se rendirent aux embrassemens d'autant d'hommes qu'il y en eut qui les rechercherent. Ayans perdu la honte avec le temps elles s'endurcirent tellement en leurs effronteries, qu'elles perdirent le sentiment, & deuidrent comme rochers.

Pygmalion pour auoir veu leur vie prostituée à toutes sortes d'impudicitez, offensé en elles des vices que la nature a laissez pour partage aux femmes, viuoit en la douce liberté dont iouyssent ceux qui ne se rangent point aux loix du mariage: car les Propetides luy auoient rendu tout le sexe odieux. Il fut long-temps ainsi seul, & durant sa solitude fit avec vn artifice admirable vne image d'yuoire, laquelle il rendit si accomplie, qu'il en deuint amoureux. C'estoit le pourtraict d'une fille, mais fille doiïée de tant de beautez, qu'il est impossible d'en voir naistre vne telle. Et sa bouche, & ses yeux, & tous les traits de son visage estoient si naïfvement representez, qu'on eut dit qu'elle estoit en vie, qu'elle se vouloit mouuoir, & qu'il n'y auoit que la honte qui la retint, tant l'art s'estoit rendu parfait imitateur des effects de nature. Ce braue ouurier espris de son ouurage, se laissoit raur à la veüe de ces beautez imitées, & tiroit ensemble de l'amour & du feu d'un corps qui n'estoit point susceptible des flames amoureuses. Il portoit souuent la main sur le sein de ce pourtraict, pour sçauoir si c'estoit ou chair, ou yuoire; & bien qu'il le touchast, il ne pouuoit pourtant aduoier que ce fust de l'yuoire. Il attachoit ses lèvres sur les lèvres de l'image, & se faisoit croire qu'elle luy rendoit autant de baisers, qu'il luy en donnoit. Il luy parloit, il l'embrassoit, & en l'embrassant craignoit de la trop serrer, se persuadant que c'estoit vn vray corps plustost qu'un pourtraict. Il luy faisoit mille caresses, n'oublioit pas vne de toutes les mignardises dont on flatte les cœurs des filles. Il luy donnoit tantost des coquilles de mer, avec de petites pierres rondes, tantost des oyseaux & des fleurs de mille couleurs. Il luy portoit des branches de lys, des boulettes peintes & des grains d'ambre. Il la vestoit mesme d'une robe, mettoit des bagues à ses doigts, vn collier à sa gorge, des perles à ses oreilles, & sur sa robe vne chaisne qui luy pendoit par deuant. Il

se plaifoit fort à la voir avec toutes ces parures: mais nuë, elle ne luy estoit pas moins agreable. Il la couchoit avec soy dans vn liët garny de pourpre, l'appelloit sa femme, ses delices, son cœur, & sa chere compagne, & se plaifoit à la toucher: comme si elle eust eu quelque ressentiment de ses attouchemens. C'estoit au temps qu'on faisoit par tout l'Isle de Cypre des solempnels sacrifices en l'honneur de Venus, & que les autels de ceste Déesse Cyprienne, teints du sang de plusieurs vaches blanches, dorées par les cornes, fumoient de tous costez: quand Pygmalion plus affigé que iamais du feu dont son image l'auoit embrasé, apres auoir présenté son offrande, leuant les mains deuant l'autel de Venus, fit ceste priere: ô Dieux, s'il est vray que vôtre puissance ne soit point limitée, ie vous prie, & toy sur tous, Princesse de Cythere, à qui ce Temple est consacré, de me donner vne femme semblable à celle d'yvoire que ie garde si cherement. Il n'osa pas dire, me donner pour femme & aimer mon image d'yvoire: mais Venus qui estoit là presente, entendant sa priere, entendit bien quels estoient ses desirs, & pour monstrier qu'elle l'auoit ouy d'une oreille fauorable, fit pour presage briller par trois fois des flames autour de son chef doré, qui firent croire à Pygmalion qu'il auoit esté exaucé. Quand il fut de retour, il se ietta sur le liët, où son portraict estoit estendu, le baïsa, & le baïssant sentit quelque peu de chaleur sur ses lèvres. Il porta encore vne autre fois la bouche sur sa bouche, portât ensemble la main sur son sein, & lors recognut que l'un & l'autre s'amollissoit, & que l'yvoire perdant sa durezza ne resistoit pas à sa main comme auparauant, mais se rendoit maniable comme la cire, que les rays du Soleil rendent capable de toutes formes. Cependant qu'il s'estonne d'un tel changement, & qu'il se laisse rauer dans les douteuses extases d'une ioye, qui n'est point encore assuree, maniant & remaniant ses delices de peur d'estre tropé, ce qui n'estoit qu'yvoire deuint chair, ce fut vn corps humain, duquel il sentit les vaines tressaillir sous sa main. Lors rendât graces à Venus d'une allegresse accôplie, il ioignit sa bouche sur la bouche, non plus d'une image, mais d'une fille qu'il aimoit éperduëment; il fit sentir la douceur de ses baisers à sa maistresse, qui s'en estoïna, & en rougit de honte. Elle ne vid pas la clarté du iour qu'el-



le ne vist ensemble son mary, qui accomplit alors tous ses souhaits accomplissant leur mariage, duquel neuf mois apres sortit le petit Paphe, enfant dont le nom a seruy de surnom à vn Isle consacrée à la Déesse, qui autorisa les vœux de son pere.

## LE SVIET DE LA IX. FABLE.

*Pygmalion outre Paphe engendra aussi Cynire, lequel fut aimé de sa propre fille nommée Myrre, & fut si lourdement surpris qu'il eut affaire à faire avec elle sans le sçavoir, puis l'ayant sçeu la poursuivit pour la tuer, mais elle se sauua dans vn Isle, où elle fut changée en cest arbre duquel de goutte la Myrre.* IX Fable pl. ch. 9.

**D**E ce miraculeux mariage de Pygmalion sortit aussi Cynire; Cynire qui eust peu se dire tres-heureux, s'il n'eust point eu de fille; car sa fille fut son malheur, la honte, l'infamie & le scandale de sa maison.

Ie veux icy faire le discours d'une histoire execrable, retenez-vous filles, que l'honneur guide avec la pudicité: retirez-vous peres, de crainte que les horreurs que ie diray, n'offencent vos oreilles, ou si le desir de m'ouyr vous retient, n'adioustez point de foy à mes paroles; ie ne veux pas que vous me croyez, ou si vous croyez vn tel crime auoir esté commis, obligez-moy de croire aussi la vengeance que le ciel en a prise: toutesfois la nature à peine peut permettre que moy-mesme ie me persuade que cela ait esté: mais si c'est vne verité, ie me resiouys pour la Thrace, & pour nostre pays, de ce qu'ils n'ont iamais ouy parler de telles impudicitez. I'ay du contentement que cette terre soit fort esloignée de celle qui a veu naistre chez soy des flammes si detestables. Elles font que mon cœur n'enuie point à l'Arabie son baume, sa canelle, son encens, ny tous ses autres bois & ses fleurs odoriferantes, puis que ce sont richesses qu'elle possède iointes à l'infamie de Myrre. Le bien d'un arbre nouveau ne luy deuoit pas estre si souhaitable, que la naissance d'un tel monstre estoit à detester. Ne t'excuse pas Myrre, si les fleches de Cupidon, ce petit Dieu soustient qu'il n'est point

cause de ta faute, il en purge ses traits, & ne veut pas aduouër que son brandon soit coupable de ta meschanceté. Ce ne sont point, dit-il, ses flames qui t'ont eschauffée, il veut que nous croyons, que c'est vne des trois Furies qui t'inspira; s'en est vne dit-il, qui alluma ton feu, & pour allumette se seruit d'un tizon d'enfer. C'est vne impieté de haïr son pere, mais de trouuer pour luy des affections telles que les tiennes, ce n'est pas seulement impieté, c'est vn crime le plus horrible de tous les crimes du monde. Miserable fille, plusieurs Princes te recherchoient en mariage, toute la ieunesse du Leuant se laissoit brusler au feu de tes regards, que ne choisissois-tu entre tant de seruiteurs vn mary, sans prendre enuie de caresser celuy de qui les embrassemens t'estoient deffendus? Ne ressentois-tu pas que ton cœur ne pouuoit consentir à ta chaude fureur? Tu le ressentois bien à la verité, car tu dis plusieurs fois à part-toy: Quel dessein est-ce que j'ay en teste. Pauurette! quelle rage me pouesse? Ha! Dieux ie vous prie, & toy sainte pieté, & toy sacré Respect, qui conferuez le droit que les enfans doiuent aux peres, destournez mes pensées d'un si horrible mesfait. Opposez-vous à ma meschanceté, celestes puissances, si toutesfois ce que ie souhairte est meschanceté, car le respect qu'on doit aux peres ne me semble point deffendre de les aimer comme j'aime le mien. Les autres animaux n'ont point en horreur de se ioindre à ceux desquels ils ont la vie. Vne vache n'est point honteuse d'estre couuerte par son pere. Vn cheual se ioint bien souuent avec la poulaine née de sa semence. Le bouc caresse ordinairement les chœurs qu'il a engendrées, & les oyseaux se laissent volontiers courir à ceux qui les ont couuez. Heureux les animaux, desquels les desirs ne sont point bridez par la rigueur des loix! Faut-il que les ialouses ordonnances des hommes nous deffendent ce que la nature nous permet? Mais quoy! encore ces dures ordonnances-là ne sont pas generales, on tient qu'il y a quelques peuples, parmy lesquels les meres ne sont point difficulté d'estre femmes de leurs fils, ny les peres marys de leurs filles; heureux ce leur semble d'accroistre les affections naturelles, en les reschauffant par les flames de Cupidō. Ha! miserable, que ne suis-ie née en ce pais-là! ce n'est que la fortune du lieu qui

me cause du mal, ce n'est que la sotte coutume de la province qui m'est contraire. Mais où est-ce que ie me laisse aller ? Sortez de mon cœur esperances maudites, retirez-vous de mon ame, execrables amours. Je le dois aimer à la verité, mais ie le dois aimer comme pere. Helas ! si ie n'estois donc point fille de Cynire, ie pourrois iouyr des embrassemens de Cynire ? D'autant que ie suis sortie de luy, il ne m'est pas permis de me ioindre avec luy. Faut-il qu'il me puisse aimer, pource que ie luy suis trop proche ? Le sang qui nous a ioints empesche que nous nous iaignons plus estroitement, ce que ie luy suis ne permet pas que ie fois ce que ie luy desire estre. Il n'y a que nostre naturelle alliance qui me nuit ; las ! s'il ne m'estoit rien, il pourroit contenter mes desirs. Que ferais-ie donc ? il faut que ie mesloigne d'icy, & que pour bannir de mon cœur l'horrible crime que i'y couure, ie me bannisse de mon pays : mais mon incestueux feu me retient, il me force de demeurer aupres de Cynire pour le voir, au moins, le toucher, luy parler & le baiser, si ie n'en puis tirer autre contentement. Ha ! malheureuse fille, quel autre contentemēt peux tu esperer ? que peux-tu desirer d'auantage ? Ne t'apperçois-tu pas que ta folle passion te veut faire violer les droicts les plus inuiolables, & confondre les noms qui representent ce que tu es à celuy que tu aimes ? Seras-tu la paillardie de ton pere, en te couchant au liēt & à la place de ta mere ? Seras-tu sœur de ton enfant ? te rendras tu mere de ton propre frere ? Ne craindras-tu point les faces horribles des Furies, lesquelles avec leurs cheueux de serpens sont tousiours deuant les yeux des coupables, & du feu de leurs torches meurtrieres, bourrellent sans cesse les ames criminelles ? Ton corps n'est point encore pollū, pour le conseruer pur & net, iette hors de ton sein ces flames execrables. Que tes illicites embrassemens ne soiiillent point le saint lien, dont la nature t'a iointe avec celuy auquel tu es obligée de la vie. Imagine toy qu'encore qu'il voulust consentir à tes desirs lascifs, l'horreur du fait te doit destourner d'en rechercher l'accomplissement. Mais pense que ton pere est trop homme de bien, & trop fidelle obseruateur des loix & des coutumes du pays pour vouloir ce que tu desires ; Las ! pleust aux Dieux qu'il fust possedé d'une aussi chaude fièvre que la mienne ? son

mal luy feroit bien perdre le respect & le souuenir de tant de vaines loix ennemies de mes desirs. Voila le discours dont elle entretenoit en secret ses honteuses passions. Cependant son pere importuné de plusieurs seruiteurs qui la recherchoient, ne scauoit auquel la promettre : pour estre esclaircy de sa volonté, vn iour il les luy nomma tous, & luy demanda lequel d'entr'eux luy feroit le plus agreable pour mary. Elle du commencement ne respond rien, elle arreste ses yeux sur son pere qui luy parle, & en le regardant, le feu qui la brusle au dedans luy faict ietter des larmes : elle demeure comme rauie : mais Cynire ne croit pas que ce soit du rauissement qui la possede, il pense que ce soit vne honteuse crainte de fille, luy dit qu'il ne faut point qu'elle pleure, & afin de la rendre plus hardie, d'vne pieuse main esluye ses pleurs, la caresse, & la baise. Ses baisers furent des allumettes qui augmentèrent encore le brasier de Myrrhe, elle estoit toute flame, & estant entre les bras de son pere, & ne peut tenir de dire, qu'elle desireroit auoir vn tel mary que luy. Il ouyt sa responce sans l'entendre : Soyex tousiours ainsi sage, dist-il, & lors elle baissa la veüe contre terre, honteuse de ce que son pere portoit pour sagesse le crime, dont elle se sentoit coupable.

Les ombres de la nuict auoient atteint le milieu de leur course, & le sommeil pere du repos auoit endormy tous ceux de la maison sans que Myrrhe fust endormie. Ceste chaude fournaise qu'elle a dans le sein la tient tousiours esueillée, & luy met mille desseins en teste, pour l'accomplissement de ses furieux desirs. Tantost elle desespere de pouuoir atteindre où elle aspire, tantost elle en veut faire essay : mais la honte luy dissuade apres. Elle voudroit bien, mais elle n'ose : bref elle ne scait que refoudre. Tout ainsi qu'un grand arbre qui a desia senty le fer de la coignée en plusieurs endroits, lors qu'il ne reste plus qu'un coup pour le mettre à bas, semble estre en doute de quel costé il doit tomber, & comme balançant ses branches ne donne pas moins d'apprehension de sa cheute, à ceux qui sont à droite, qu'à ceux qui sont à gauche : de mesme l'esprit de Myrrhe, agité de toutes les furies d'amour, reçoit plusieurs coups qui l'eslancent çà & là, & s'esbranle tantost d'un costé, tantost de l'autre.

Son chaud-mal ne trouue point de repos, & ne luy fait point esperer de trouuer iamais fin, si ce n'est par la fin de sa vie. Elle ne se peut imaginer qu'autre remede que la mort la puisse guerir, elle se resoult de mourir pour faire mourir ses douleurs, & pour en auancer l'heure, attache sa ceinture à vne poutre de la chambre, afin de s'y pendre, & en s'estranglant estouffer ensemble le feu qui la fait viure, & celuy qui brusle. Adieu cher Cynire, dit-elle : Adieu mes delices, & sçachez que la mort ne m'est venuë sinon de vous auoir aimé. Elle laschoit telles paroles avec mille souspirs, & en parlant passoit sa ceinture dans son cõil: mais elle ne pût estre si secrette en ceste parricide execution sur soy-mesme, que la nourrice gardienne de la porte de sa chambre n'en entendist le bruit. La vieille, à l'ouye de ses plaintes, se leua promptement, & ayant ouuert la porte vid les funestes apprests que Myrrhe auoit faits pour mourir. Quel spectacle à ses yeux! Elle s'escrie d'effroy, deschire sa robbe, & en mesme tẽps arrache & rompt le licol, puis s'abanbonne aux larmes, & d'un bras languissant embrasse ceste fille desesperée, & la flatte pour sçauoir la cause de son desespoir. Sa fille comme muette, sans rien respondre, demeure les yeux fichez en terre, saisie d'un extreme regret que le dessein de sa mort, trop tardiue pour son contentement, ait esté descouuert. La vieille la presse de luy deceler ses douleurs, & la coniuure par ses cheueux blancs, par les peaux molles de ses mammeles taries qu'elle descouure, par son berceau, & par la chere nourriture qu'elle a donnée à son enfance, de ne luy cacher point le triste suiet de son affliction. Myrrhe, au lieu de respondre, se despite & se plaint, elle se tourne de l'autre costé en souspirant; mais la nourrice pourtant ne cesse pas de la poursuiure tousiours, pour sçauoir ce qui la tourmente: elle engage sa foy en mille sermens qu'elle fait; de tenir secret ce qu'elle sçaura d'elle. Permettez, mon cõeur, (luy dit-elle) que ie vous donne du secours. Ne sçaez-vous pas cõbien i'ay tousiours esté prompte à vous aider? Croyez que ie ne le feray pas moins maintenant, ma viellesse ne m'empeschera pas de vous assister, ie ne suis point plus paresseuse qu'autrefois. Si ce sont les furies d'amour qui vous affligent, ie sçay des charmes & des charmes, qui vous gueriront. Si quelqu'un vous a en-

chantée, la magie me fournira des moyens pour faire que l'enchantement ne vous nuise point. Si c'est l'ire de quelque Dieu qui vous tourmente, nous pourrons bien par la ceremonie de quelques sacrifices appaiser son courroux: que puis-je penser autre chose ? Vous n'avez pas dequoy vous mescontenter de la fortune, il n'y a point de defastre nouveau qui trouble l'heur & le repos des vostres. Vous avez encore vostre pere & vostre mere qui se portent fort bien. Myrrhe oyant parler de son pere fit fortir vn soufpir du profond de son cœur, qui fit cognoistre à la nourrice que son mal venoit du costé de l'amour: mais la vieille ne peût s'imaginer pourtant, que les flames qu'elle couuoit fussent si detestables qu'elles estoient. Continuant à la presser de ne point tenir cachée la cause de son martyre, elle la prit sur son giron, & la serrant de ses foibles bras, luy dist: Je recognois que l'amour est vostre supplice, dites moy ma fille, qui c'est que vous aimez, vous n'avez personne qui vous puisse en cest endroit si fidellement servir comme moy. Reposez-vous en ma fidelité, deschargez-moy vostre cœur, & ie feray que vous aurez du contentement, sans que vostre pere le sçache. A l'ouye de telles paroles, Myrrhe cômme furieuse, se leua brusquement du giron de sa nourrice, & se iettant sur son liect, luy dit: Retirez-vous d'icy, n'importunez plus ma honte, qui n'ose se descouvrir deuant vous. Retirez vous (dit-elle vne autrefois, estant encore importunée) ou ne vous enquez plus du triste fuiet de mon mal. Ce que vous desirez sçauoir est vn crime, & vn crime des plus horribles. Lors la vieille toute esperduë, leuant les mains tremblottâtes de foiblesse & de crainte, se mit à genoux deuant Myrrhe, & la cõiura de se servir d'elle pour son allegement. Elle vsoit quelquesfois des plus douces prieres dont elle se pouoit aduifer, & quelquefois auoit recours aux menaces, luy disant qu'elle feroit sçauoir à son pere le dessein de la mort violente qu'elle s'estoit preparée; & tousiours en fin luy promettoit de la favoriser par son secours le desir de ses flames, si elle luy en descouuroit. L'apprehension qu'elle eut, que ce parricide attentat sur sa propre vie ne fust sçeu, luy fit leuer la teste, & la courber apres sur le sein de sa nourrice, qu'elle noya de pleurs, en s'efforçant de deceler sa honte. Elle eut son crime plusieurs fois sur le bord des levres, & plusieurs fois le retint,

le retint, mais en fin d'une honteuse main elle se couvrit le visage de sa robe, & dit. *Que ma mere est heureuse d'auoir Cynire pour mary!* Elle continua ses plaintes sans rien dire d'auantage: mais ce fut assez à la nourrice qui trébla d'estonnement, & d'horreur sentit ses cheueux gris s'herisser: car elle recognut alors la maladie de Myrrhe, elle sentit que c'estoit son pere qui l'auoit bleffée, & s'en estant apperceuë tascha par le remede de ses remonstrances, de fermer la playe de si detestables affectiōs. Mais ce fut en vain, car Myrrhe iugeoit bien ses remonstrances veritables, & toutefois ne pouuoit se laisser vaincre à la raison, sa chaude fureur s'estoit renduë trop souueraine en son ame, elle estoit resoluë de mourir, si elle ne iouyffoit des embrassemens desiréz. Non, non, luy dist en fin sa nourrice, ne pensez point à la mort, ma fille, vous contenterez vos desirs, ie vous promets de vous en faire auoir l'accomplissement, tenez-vous-en toute assuree, vous iouïrez de (la miserable n'osa pas acheuer & dire) vostre pere. C'estoit au tēps que les deuotes Dames de la ville vestuës de blanc celebroident la feste qu'on fait tous les ans en l'honneur de Ceres, à qui l'on offre les premices de ses dons nourriciers. L'ancienne coustume estoit que durant ces iours-là les femmes deuoient s'abstenir neuf nuiëts de coucher avec leurs maris; tellemēt que la Reyne estant de la troupe de celles qui faisoient la feste, Cynire, cōme veuf estoit seul en son liët. La nourrice trop prōpte à obeir aux incestueuses volōtez de Myrrhe, fut trouuer le Roy apres soupper, & luy parla d'amour lors qu'elle s'apperçeut que le vin luy auoit eschauffé le sang. Elle supposa le nom d'une fille, qu'elle luy dit auoir de la passion pour luy, louia le merite de ceste ieune beauté amoureuse, & enquisse de l'âge, dist qu'elle estoit comme de l'âge de Myrrhe, & que la nature ne l'auoit pas douïée de moindres perfections; bref, elle fit tant que Cynire en fut espris sans l'auoir veuë, & qu'il luy commanda de l'amener. Ayant reçeu ce commandement conforme aux souhaits de la fille, elle retourne à sa chambre, & luy dit qu'elle se resiouyffe, & que ses desirs sont proches de leur effet. Ceste miserable fille, à l'ouye de telle nouvelle sentit bien quelque ioye; mais ce fut vne ioye imparfaicte, qui ne la remplit point d'une alle gresse accomplie: son cœur par-

my ce faux contentement luy presageoit ie ne sçay quel malheur, & toutefois elle ne laissoit pas de resiouyr tant de discord que sa passion engédroit en son ame. La nuit venue, lors que les ombres eurent par tout estably le silence, elle sortit de sa châtre pour aller executer son detestable dessein. La Lune de peur de la voir, voila d'un broüillard son visage d'argent, & toutes les estoilles se cachèrent sous l'ombre des nuées. Le ciel ceste nuit là fut priué de la clarté de ses feux. Icare le premier se courrit le visage, puis sa fille Erigone, laquelle pour auoir d'un saint amour vniquement chery son pere, merita d'estre esleuée dans les cieux, leur pitié ne peut voir l'horreur qui se commettoit. Par trois fois Myrthe tresbuchant fut inspirée de retourner à sa chambre, & par trois fois elle entendit la voix funeste d'un hybou, qui luy predisoit ses defastres. Mais tels presages ne pûrent vaincre son cœur opiniastre à son malheur, elle se rendit peu à peu plus hardie, & les tenebres empescherent que la honte ne la retint. De la main gauche elle tenoit la main de sa nourrice qui la conduisoit; & l'autre deuançant son visage dans l'obscurité, luy seruoit comme de guide & d'assurance contre la crainte qu'elle auoit de heurter en quelque endroit où elle se blessast. A l'entrée de la chambre les iambes luy faillirent, & vn tremblement la surprit, qui luy chassa de la face le sang & la couleur. Plus elle approche de l'effect de sa meschâceté, plus elle la iuge horrible, & l'horreur qu'elle en a, luy fait glisser vn repentir au cœur. Elle eut desiré s'en pouuoir retourner sâsestre reconneuë: mais cōme elle sembloit manquer de resolution, pour aller iouir de ce qu'elle auoit tant desiré, la vieille la tirant la ietta sur le liêt de Cynire. Ainsi le pere receut dans son liêt diffamé la propre fille en place de sa femme, l'encouragea mesme, reconnoissant ie ne sçay qu'elle crainte qui la faisoit tréblotter, & l'appella peut-estre sa fille à cause de l'âge, & elle son pere, afin que les noms rendissent encore l'acte plus odieux. Dés la premiere fois qu'elle sortit du liêt où elle auoit esté conceuë, elle en sortit enceinte, & porta dans le ventre vn maudit tesmoignage de ses abominables impudicitez. Le lendemain elle y retourna, & plusieurs autresfois encore, iusqu'à ce que Cynire desireux de voir les beautez dont on l'auoit rendu si ialoux, fit vne nuit appor-

*Erigone  
estoit fille  
d'icare, &  
furent tous  
deux mis au  
ciel pour s'es-  
tre vusque  
mens chers  
d'un saint  
amour.*



ter de la lumiere, & lors recognoiffant fa fille, recognut la faute qu'il auoit faite. La douleur qu'il en eut ne luy permit pas de trouuer des paroles pour l'exprimer, il demeura muet, & d'une furieufe rage mettant la main à l'espée, voulut punir sur la place vne si detestable impudicité par la mort de fa fille : mais elle s'eschappa, les tenebres fauoriserent sa fuitte, & luy firent esuiter le fer & la main vengereffe de son pere. Vagabonde durant neuf mois elle courut par l'Arabie, & en fin lassée d'une si lōgue course s'arresta en Sabée, ne pouuant plus porter le fruit incestueux de ses execrables amours. La crainte de la mort & l'ennuy d'une si miserable vie que celle dont elle iouyffoit, la combattirent alors, & luy firent leuer les yeux au ciel pour faire ceste priere: O Dieux! si vous daignez estre fauorables à ceux qui touchez du repentir de leurs fautes, d'une bouche penitente confessent leurs offences, auctorisez les vœux que mon affliction vous presente. I'ay meritè, ie ne le puis nier, d'esprouuer le fleau de vos iustes vengeances; aussi ne desiray-ie pas m'exempter de la peine deuë à mon peché : mais afin que ie ne demeure sur terre, le scandale & la honte de celles de mô sexe, & qu'en mourant aussi mes ombres polluës n'offencent tant d'ombres qui sont là bas aux enfers, faites que d'oresnauant ie ne paroisse icy en ce monde des viuans, ny dans le triste Royaume des morts. Ostez-moy, ie vous prie, la vie sans me donner la mort, & changeant mon corps, faites que ie sois, & ne sois ny viue, ny morte. Les Dieux tesmoignerent ne desdaigner les prieres de ceux que la repentance conduit à vne volontaire recegnoissance de leurs crimes, car ils enterrinerent dans les cieux le dernier point de sa requeste, & firent que ses vœux furent suiuis de l'effet desiré. Ses pieds dès l'heure mesme prindrent racine en terre, & firent le fondement d'un arbre fort esleué, ses os furent le tronc, ses moüelles demurerent au milieu, & son sang se conuertit en ce suc qui nourrit les branches, lesquelles se formerent des bras, & les petits rameaux fortirent des doigts. Sa peau s'endurcit en escorce qui la couurit de tous costez, & lors que le bois eut saisi l'estomach & le col, Myrthe elle mesme s'enfonça dedans pour y cacher sa face, qui de hôte n'osoit plus s'exposer à la veüe des hommes. Encore qu'avec la forme de ses

membres humains, elle perdit alors le sentimēt; elle a toujours pourtant des remords de son crime, qui la font pleurer sans cesse, & de ses larmes se fait vne gomme, qui porte son nom de Myrrhe, dont on fait tant d'estat, que ses pleurs seules suffissent pour eterniser sa memoire.

---

LE SVIET DE LA X. FABLE.

*De lincestueuse conionction de Myrrhe & de Cynire nasquit le petit Adonis, lequel fut autant aimé de la Deesse Venus, comme Cynire auoit esté chery de sa fille. Venus donc caressant ce ieune enfant luy fait le discours de la legereté d'Atalante, qui suit ceste Fable de sa naissance.*

**L'**Enfant conçu de cest inceste, s'estant dans vn tronc accru & conserué tout ainsi que les autres au vêtre de leurs meres, à la fin du terme ordinaire cherchoit vne sortie. Le milieu de l'arbre enflé paroissoit beaucoup plus gros que le reste, les douleurs de l'enfantement desia commençoient d'affaillir la mere, mais c'estoit douleurs muettes, & qui ne pouuoient appeller la Deesse Lucine. Toutesfois elle ne manqua pas de s'y trouuer, voyant que l'arbre en se courbant sembloit s'efforcer, puis les pleurs qu'il iettoit & ses gemissemēs rendoient assez de tesmoignage du mal qu'il ressentoit. Elle y apporta ses mains favorables, & apres auoir prononcé deuât l'arbre quelques paroles, qui ont vne secrette vertu pour la deliurâce de femmes enceintes, le tronc se fendit sur le milieu, & l'escorce entre-ouuerte fit voir le iour à vn bel enfant que les Naiades receurēt, & sur l'herbe l'oignirent des larmes de sa mere. Cét enfant estoit doüé d'vne beauté si accomplie, que l'enuie mesme en le voyant eust esté forcée de l'admirer. Il estoit semblable à ces petits Cupidós qu'on void tous nuds representez en vn tableau. S'il eust eu vn carquois sur le dos & vn arc en main, on ne l'eust peu prendre pour autre, que pour l'amour. Il n'y a rien plus viste que les ans, leur course legere nous trôpe, ils croissent nos âges sās que nous nous en aperceuiós. Cét enfant fils de sa soeur, qui n'auoit autre

pere que son grand pere, qui estoit n'agueres caché sous l'escorce d'un arbre, n'agueres estoit né & n'agueres auoit fait admirer ses beautez en vne tendre enfance, en vn rien se fait grand, & incontinent deuiet homme. Il se rend si accompli, que les perfections, dont il enrichit les dons que la nature prodigue en son endroit luy auoit eslargis, ont le pouuoir de rauir Venus, & la rendre autant esprise, comme Myrthe l'auoit esté de l'amour de son pere, il est la chere idole du cœur de Venus, & venge sur elle la rigueur des feux de sa mere. Ce petit Dieu aislé, qui a tousiours quelque traict en main, embrassant vn iour la Princesse de Cithere, sans y penser la picqua d'une de ses fléches; elle le sentit bien, & le repoussa de la main, mais la blessure ne laissa pas de demeurer plus dangereuse & plus cuisante qu'elle ne paroïssoit. Ce fut de la pointe de ce traict là, que l'amour d'Adonis fut graué en son cœur. Esclaué des beautez d'Adonis elle ne prit plus de plaisir sur le riuage de Cithere, elle perdit le souuenir de Paphos, de Gnyde & des minieres d'Amathonte. Quoy? la cōpagnie des Dieux ne luy est rien au prix de celle d'Adonis. Elle ne va point au ciel, Adonis est son ciel, & luy est plus que le ciel mesme. Elle l'embrasse, le caresse, luy tient par tout cōpagnie: & c'est Venus, qui ne souloit viure qu'à l'ombre flatât son embonpoint dans le repos, ou recherchant d'as l'artifice quelque grace nouvelle pour faire dauantage esclater sa beauté, va sa robe trouffée iusques au dessus des genoux, à la façõ de Diane, tãtost sur vne môtagne, tãtost dans vn bois au trauers des ronces & des rochers. Elle meine ses chiens & fuit avec luy les bestes, qui ne sõt pas de dangereuse chasse, comme les lievres, les cerfs, ou les daims: car pour les sangliers elle fuit leur fureur, craint la patte des loups & des ours, & n'a pas le cœur de courir apres vn lion, rouge du sang des bœufs qu'il a deuorez. Cõme elle ne se veut point hazarder à la perilleusse chasse de ces furieuses bestes, aussi tasche-elle tousiours d'en destourner Adonis, tant qu'il luy est possible. Monstrez-vous, luy dit-elle, valeureux contre les animaux qui ne se deffendēt que des pieds en courāt, mais ne soyez pas si courageux que de vous attaquer à ceux qui ont de la furie; il est bon de manquer de hardiesse contre l'impetuosité de leurs foudres. Gardez-vous, mon amour, d'estre temeraire à



mes despens. Que vostre cœur ne vous porte point à courre les bestes, auxquelles la nature a donné des armes : de peur que l'honneur que vous penserez acquerir en leur prise, ne me couste trop cher. Elles n'auront point d'esgard à vostre âge, ny à vos beautéz. Toutes vos perfectionz, qui m'ont rauie, n'ont pas le pouuoir d'esmouuoir tant soit peu leurs sauuages humeurs. Leurs yeux & leurs cœurs ne sont animez que de cruauté, ils ne sont point capables des douces impressions que les miens ont receuës des vostres. Les dents crochuës des sangliers sont des foudres qu'on ne peut assez redouter : & la rage naturelle qui possède tousiours les lions, n'est pas moins à fuir que la peste rencontre de la mort. Pour moy ie porte vne haine mortelle à ces animaux-là, & ce n'est pas sans raison, ie vous la diray, en vous racontant vne estrange auanture arriüée il y a fort long-temps. Mais nos exercices m'ont lassée, voila vn peuplier qui rend vne ombre assez agreable, allons nous seoir sur l'herbe qui est dessous, nous nous y reposerons ensemble. Ils s'assirent tous deux, & Venus appuyée sur son Adonis, commença ainsi son discours, qu'elle n'acheua pas sans que plusieurs baisers en interrompissent l'histoire.

---

### LE SVIET DE LA XI. FABLE.

*Atalante fille de Schenée estant recherchée en maria ge de plusieurs ieunes hommes, son pere resolut de ne la marier qu'à celuy qui la pourroit gaigner à la course. Elle en vainquit plusieurs : mais en fin Hippomene iettant par la carriere des pommes d'or que Venus luy auoit donnees, la fit arrester à les amasser, & ainsi il demeura vainqueur, par le moyen de ceste Deesse, à qui il fut ingrat d'un tel bien. Aussi s'en vengea-elle peu apres, car elle le poussa à violer le temple de Cybele, ayant affaire avec sa femme sur la terre consacrée à la mere des Dieux, qui fut cause que ceste Deesse les changea tous deux, Hippomene en lion, & Atalante en lionne.*

**V**ous auez bien peut-estre ouy parler d'une fille, qui passoit à la course, & surmontoit en legereté tous les hommes du monde : ce n'est point vne Fable, personne n'entroit ia-

mais en lice avec elle , que pour la reconnoistre victorieuse. Sa vitesse luy acqueriroit vn meüilleux renom : mais sa beauré la faisoit encore renommer dauantage. Se voyant en l'âge, auquel on iuge les filles capables de la compagnie des hommes, elle consulta l'Oracle d'Apollon, pour sçauoir quel mary elle auroit. Tu n'as point besoin de mary, luy respondit l'Oracle, fuy l'alliance des hommes, car le mariage sera ton malheur ; toutefois tu ne t'en pourras pas exempter, tu seras mariée, & ton mary fera que s'asmourir tu perdras vn iour le beau visage de fille que tu portes. L'espouventable responce de ce Dieu qui void tout, estonna tellement Atalante, qu'elle vesquit tousiours depuis chasseresse par les bois, ennemie du mariage. Ceux qui la recherchoient estoient tous rebutez par les estranges conditions qu'elle leur proposoit. Je ne suis reserüee (disoit-elle) que pour celuy qui me pourra vaincre à la course. Cömbattez des pieds avec moy, & celui d'entre vous qui me passera sera celuy qui pour loyer de sa victoire iouyra de mes embrassemens. Je ne refuseray point d'estre la femme de mon vainqueur, ie veux bien estre le laurier qui le couronnera : mais aussi veux-je que mes vaincus reçoient en gré la mort que ie leur ordonneray, pour vengeance de leur temerité. C'estoit vne dure loy qu'elle imposoit à tous ses seruiteurs, sanglante condition à laquelle elle les obligeoit : mais les charmes de ses beautez auoient tant de pouuoir, que plusieurs sans apprehension, se venoient precipiter à la mort, en recherchant les fruits de leur amour. Vn iour d'auanture Hypomene se trouua spectateur de ces iniques courses, qui faisoient naistre des ruisseaux de sang au bout de la carriere, & s'estonnant en soy-mesme de la folie de ces indiscrets amoureux ; Quoy ? disoit-il, le bandeau de l'amour est-il si espris, ou l'aveuglement des hommes si grand, qu'il permette à quelqu'un de chercher vne femme au milieu de tant de perils ? Il en parloit ainsi, & se mocquoit de ces aveuglez courriuaux, qui ne couroient qu'aux embrassemens de la mort, il detestoit en son cœur leur folie, mais c'estoit deuant que voir Atalante. Car quand il eut veu son visage & son corps nud, (qui n'estoit pas moins beau que le mien, ou le tien, si le tien estoit corps de fille) esblouy de tant de merueilles qu'il

y remarqua, il leua les mains au ciel, & s'escria : Pardon, courageux amans, que j'ay accusez de folie, excusez mon indiscretion qui vous a condamnez à tort, auparauant que j'eusse veu le prix de vostre course. Les merites du riche loyer qui anime vos esperances, m'estoient incogneus, ie n'auois pas encore esté esclairé du beau feu qui vous brulle. Ainsi sa bouche ne s'employe qu'aux louanges d'Atalante, & tandis qu'il la louë, quelques estincelles du feu qui brillent dans les yeux de la belle, se glissent dans son sein, & luy font craindre que quelqu'un de ceux qui courent ne la passe. Desia la jalousie l'afflige, desia il est prest d'hazarder sa vie comme les autres. Hé ! pourquoy, dit-il, demeureray-ie icy, sans esprouuer quel succez la fortune me reserue ? Permettray-ie à ma lascheté de me priuer d'un bien que ie puis acquerir ? Il faut beaucoup oser, si nous voulons que le hazard nous fauorise. Les Dieux ne donnent les heureux euenemens, sinon aux courages sans crainte.

Ce sont les discours qu'Hyppomene faisoit en soy-mesme. Et cependant Atalante court d'une telle viffesse, qu'à peine peut-on dire que la fiesche d'un Scythe fende l'air plus legerement. Son corps estoit doié d'une si agreable agilité, qu'il s'embloit qu'en courant elle s'acquist vne nouvelle grace. On eust dist que ses talonnières & ses genouïllières, peintes sur les bords, estoient animées du vent, son poil doré luy battoit dessus les espaulles, & tout son corps qu'on eut autrefois iugé estre d'un yuoire poly, paroïssoit de la mesme couleur qu'est la muraille blanche d'une galerie, lors qu'un rideau rouge est estendu au deuant du Soleil qui bat aux ouuertures. Hyppomene se plaist à remarquer tant de douces merueilles, la legereté d'Atalante l'estonne, mais il est encore plus rauy de sa grâce, & tandis qu'il l'admire, elle finit sa course & reçoit vne couronne pour loyer de sa victoire. Les vaincus selon les conuentions sont punis, ils rendirent la vie pour tribut, auquel leur temerité les a engagez, & toutefois leur triste sort n'estonne point Hyppomene, il demeura sans apprehension au milieu de la troupe, attaché aux regards enchanteurs d'Atalante, & ose bien luy dire d'une asseurance incroyable : Quelle gloire pensez vous acquerir Atalante, au gain d'un laurier qui vous couste si peu ? Vostre nom  
ne se

ne se rendra pas plus illustre en surmontant des hommes, sur lesquels il vous est trop facile d'auoir le deuant. C'est contre moy qu'il faut que vous esprouuiez vostre viftesse ; si la fortune me rend vainqueur, vous n'avez pas dequoy vous affliger, d'auoir esté vaincuë d'un homme de ma qualité ; car ie suis fils de Megarée, fils d'Orcheste & petit fils de Neptune : le souuerain Prince des eaux, est mon bifayeul. Mais outre ce, ma valeur ne rend pas ma reputation moins grande que l'honneur de ma race ; si vous me deuancez, ce ne sera pas peu accroistre vos louanges, que de les enrichir du glorieux renom d'estre demeurée victorieuse d'Hyppomene.

Lors qu'il parloit ainsi, Atalante le regardoit d'un œil que la pitié sembloit auoir addoucy, & sentoit un combat en son ame qui la trouuilloit de telle façon, qu'elle ne sçauoit lequel des deux desirer, ou de vaincre, ou d'estre vaincuë. Quelle diuinité ennemie de la beauté ( disoit-elle en soy-mesme ) pouffe ce ieune homme à sa ruine, en luy persuadant de gagner vne femme au hazard de sa vie ? Pour moy, i'aduouë ne meriter pas que pour m'auoir, son courage le mette au danger de la mort. Ce ne sont point pourtant les charmes de ces yeux, qui me touchent de compassion, encore qu'ils le peussent faire, mais c'est sa ieunesse : son âge me fait plus de pitié, que luy-mesme. Helas ! il a tant de valeur qu'il n'apprehende point le trespas. Il est fort du sang de Neptune, & ne compte sinon quatre degrez de ce Dieu des eaux iusqu'à luy. Il m'aime & fait tant d'estat de mon alliance, que pour me conquerir il ne craint point de se perdre. Retire toy, ieune estrangier, tu es trop genereux, retire toy tandis que tu es libre, fuy le sanglant mariage que tu recherches avec tant d'ardeur. Mon alliance est fatale, elle ne traîne avec soy que la cruauté, ne la souhaitte point, car c'est souhaitter ton malheur, de te vouloir mesler dedans les infortunes d'Atalante. Hé ! que ne peux-tu esperer autre part ? Il n'y a point de fille si peu sensible en amour qui ne cherisse tes affections : Ton merite est tel que les plus sages mesmes & les retenuës ne se pourroient garder de te souhaitter pour mary. Mais pourquoy est-ce que i'ay soing de sa vie, apres en auoir tant fait mourir d'autres ? Qu'il y pense luy-mesme, ou bien qu'il meure

puis qu'il le desire; qu'il se perde, puis que la mort de mes autres seruiteurs ne luy a peu faire apprehender sa ruine, & qu'il semble estre inquieté d'un triste ennuy de voir la clarté du Soleil. Quoy, il mourra pour auoir souhaitté de viure avec moy? Il ne receura donc autre loyer de son amour qu'un iniuste trespas? Auray-ie le cœur si laschement inhumain de rechercher vne victoire qui me chargera des reproches de son sang? Toutesfois ce n'est pas ma faute, ie desirerois qu'il perdist la volonté qu'il a d'esprouuer sa vitesse avec la mienne, où s'il continuë en ce fol dessein, qu'il fust plus leger à la course, & plus viste que moy. Helas! c'est vn corps d'homme, sur lequel la nature a mis vn visage de fille; c'est ie croy, le patron de la mesme beauté. Miserable Hyppomene, pleust aux Dieux que iamais tu n'eusses veu Atalante! car tu estois digne de viure, & sa veuë fera ta mort. Si le ciel m'auoit fait naistre plus heureuse que ie ne suis, & que les destins, ennemis de mon contentement, ne m'eussent point deffendu l'alliance des hommes, tu serois le seul mary que ie souhaitterois. Ainsi le feu d'Atalante croissoit sans qu'elle s'en apperçeust, car c'estoient les premieres flames, dont son cœur eschauffé eust ressenty l'ardeur, elle aymoit & ne reconnoissoit point son amour. Cependant on aduertit Hypomene de se tenir prest pour courir avec elle. Deesse de Cythere (dit-il en m'adressant sa priere.) assistez mon courage, & vous rendez favorable au feu que vous auez allumé dans mon sein. Je l'ouys d'une oreille propice, & touchée de pitié me resolus de le secourir, encore que i'eusse peu de temps pour le faire.

Il y a vne terre en Cypre, que les paisans de ce quartier là appellent Damascene, elle est de l'ancien domaine de mon Temple, & de tout temps il y a eu sur le milieu vn arbre chargé de feuilles & de pommes d'or, qui me sont consacrées. Je venciis alors de ce pays-là, & d'auanture auois en main trois de ces pommes, que i'auois cueillies. Je m'approchay d'Hyppomene, ie les luy donnay, & sans estre veuë de personne que de luy seul, luy appris le moyen de s'en seruir, qu'il sceut fort accortement pratiquer. Si tost que les trompettes eurent sonnè la course, & l'un & l'autre partant de la barriere friza d'un pied leger le dessus de l'arene, ils s'eslancerent tous deux d'une telle vitesse,



qu'on eust dit à les voir, qu'ils eussent peu courir sur les plaines azurées de Neptune, sans mouiller la plante des pieds; ou sur vn champ couuert d'espics iaunissans, sans renuerser, & coucher par terre l'espoir des Laboureurs. Le peuple qui les void courir, d'vn cry fauorable encourage Hyppomene tant qu'il peut; on n'entend tout autour, que des voix esclatantes, qui luy disent: Auancez Hyppomene: c'est maintenant qu'il faut que vostre legereté ramasse toutes ses forces. Auancez genereux fils de Megarée, le destin semble vous promettre la victoire. On ne peut dire qui receuoit le plus de contentement, où Hyppomene, ou Atalante, à l'ouïe de telles paroles. Las! combien de fois pouuant prendre le deuant se retarda-elle, & contre son gré perdit la veuë du visage de son seruiteur, sur lequel courant à son costé elle auoit tousiours les yeux attachez? Quand Hyppomene se sentit si lassé qu'à peine pouuoit-il respirer, voyant qu'il estoit encore loing du bout de la carriere, il ietta l'vne des pommes d'or qu'il auoit en main, laquelle fut si belle aux yeux d'Atalante, que pour la releuer, elle ne craignit point de se destourner, & laisser passer Hyppomene. Tout le theatre se resioïit d'vn tel auantage: mais Atalante repara bien tost la faute, releua vne autre pomme depuis; & reprit encore le deuant. Ils estoient presque à la fin de leur course, lors qu'Hyppomene me dit de cœur & de bouche, Helas! c'est maintenant Princesse de Paphos, qui m'avez obligé de ces riches presens, que i'ay bien besoin de vostre assistance pour m'elles rendre utiles. En laschant la parole il lascha la derniere pomme; & la ietta fort loing à costé, afin qu'Atalante ne retournast pas si viste quelle auoit fait les autres fois. Elle sembla estre en doute si elle l'iroit releuer, mais ie la contraignis d'y aller, & rendis, afin de la retarder, la pomme plus pesante. En fin, pour borner mon discours à la longueur de leur carriere, & ne le faire point passer au delà de leur course, Hyppomene deuança la belle Atalante, & l'espousant, sa vaincuë fut le prix de sa victoire. N'auois ie pas bien meritè qu'il me rendist graces de la faueur que ie luy auois faite. Ne deuoit-il pas (dites, cher Adonis) en recognoissance d'vn tel bien, parfumer d'encens mes autels? Il fut si ingrat qu'il ne daigna, ny se ressouuenir de moy pour m'en remercier,

ny me faire vne seule offrande. Son ingratitude irrita mon courroux, & me croyant mesprisée pour empescher que d'autres à l'aduenir fissent de mesme, ie me resolu de les punir tous deux, & les rendre l'exemple des iustes vengeancees.

Ils passoient d'aventure par le temple de la mere des Dieux. Temple qu'autresfois Echion fit bastir au milieu d'un bois, & d'autant qu'ils estoient lassez, ils aduiserent de s'y reposer. Là Hyppomene prit trop mal à propos enuie de iouir des embrasemens de sa femme; ie l'eschauffay encore dauantage, sentant qu'il estoit desia esmeu de soy mesme, & les fis retirer dans un antre sacré, où les Prestres de Cybele auoient mis plusieurs idoles de bois. Il n'eut point de honte d'assouir ses chauds desirs en la presence de ces vieux Dieux, qui ne peuvent voir sans horreur ainsi prophaner leur Oratoire. Cybele en fut extrêmement offencée, & peu s'en fallut que dès l'heure elle ne leur fist voir les noires ondes du Stix: mais en fin son cœur flechy se contenta d'une peine moins rigoureuse. Elle fit qu'à l'instant leur poil deuint roux, leurs doigts se courberent en ongles, leurs espaules furent leurs cuisses, & presque tout leur corps se ietta sur le deuant de l'estomach, car ils eurent le reste fort menu. Vne longue queuë leur traïsna par derriere, avec laquelle ils balioient la poussiere; ils commencerent à porter l'horreur & l'effroy sur la face, n'eurent plus pour parole qu'une voix espouventable, & pour retraite que les antres obscures des forests. Ils se font redouter par tout, & ne sont domptez que par Cybele, laquelle s'en sert pour tirer le chariot où elle se fait traïfner. Ce sont de furieuses & orgueilleuses bestes, de la rage desquelles, Adonis mes delices, ie vous prie de vous garder, & de toutes les autres qui ne tournent point le derriere lors que l'on les poursuit, mais sans crainte se presentent au combat, Fuyez le premier, ma chere vie, à la rencontre de ces animaux-là? de peur que vostre valeur ne soit vostre ruine, & le triste suiet de mon affliction.

LE SVIET DE LA XII. ET XIII.  
FABLES.

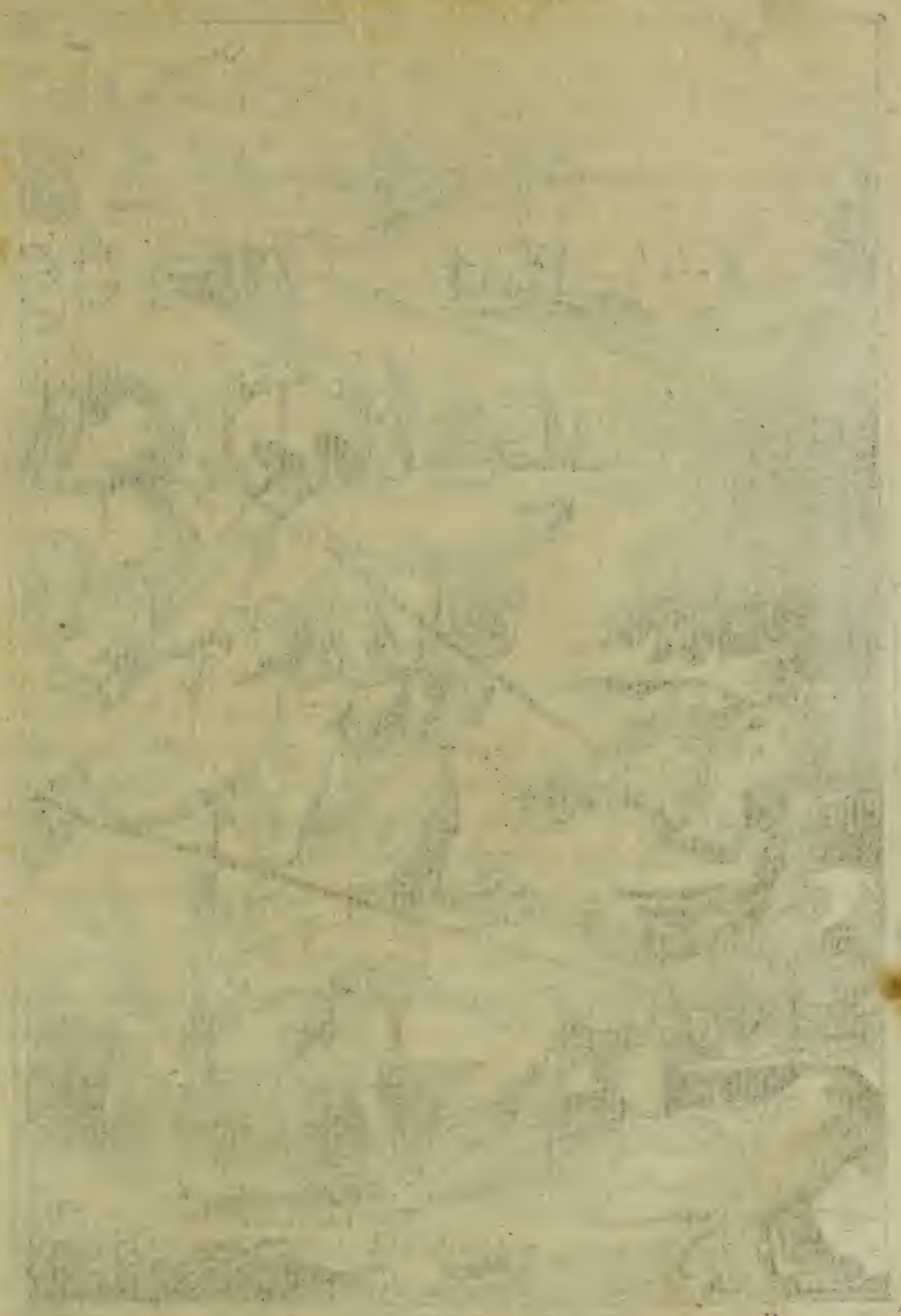
*Adonis n'ayant peu croire Venus chassa vn sanglier qui le tua. Venus en le pleurant changea son sang en vne fleur rouge comme autres fois Proserpine auoit changé la Nymphé Menthé en l'herbe qu'on appelle Menthe, pource que ceste Nymphé estoit aimée de Pluton.*

**V**enus se fit en fleur en l'air par ses cygnes, quand elle eut fait ces remonstrances au ieune Adonis : mais il ne la creut pas, sa valeur se trouua contraire à ce salutaire conseil. Ses chiens des l'heure mesme firent leuer vn sanglier, il tira dessus, & blessa la beste, laquelle doublant sa rage naturelle à la veuë de son sang, fait sortir le traict de sa playe, poursuit Adonis qui s'enfuit, & d'un coup de ses defences, qu'elle luy porte dans l'aine le iette par terre. Venus partie pour s'en aller en Cypre, estoit encore en l'air, d'où elle ouyt les plaintes de son petit cœur mourant. Elle tourna bride, & d'en haut vid Adonis demy-mort debattant son corps dans le sang forty de sa blessure. Elle se iette de son chariot en bas, deschire sa robe, s'arrache les cheueux, & de regret se frappant mille fois les sein, deteste les cruautéz du destin. Sanglantes destinées, dit-elle, vous me defrobez Adonis, mais vous n'aurez pas le pouuoir de me raur son souuenir. I'eterniseray l'affliction que i'en ay, car tous les ans renouellera la triste memoire de sa mort, en la ceremonie des sacrifices, où mon dueil sera representé, & de son sang changé en fleur, naistra le pourtraict immortal de son agreable beauté. Il te fut bien permis autres fois Proserpine, de changer vne Nymphé en Menthe ; on ne pourra donc pas m'enuier le contentement de conseruer mon Adonis, dessous les feüilles d'une fleur. Je ne croy point que pas vn des Dieux m'en doie regarder d'un œil ialoux. Cela dit, elle mesla vn peu de Nectar avec le sang espandu sur la place, lequel s'enfla & s'empoulla, ainsi qu'une eau, parauant calme, s'esleue en temps de pluye, quand l'eau du ciel tombe dessus. En moins d'une

*Quelques  
uns l'appel-  
lent Passe-  
fleurs.*

heure, de ce sang fortit vne fleur comme de sang, laquelle porte la mesme couleur qu'ont les grains qui sont sous la foible escorce des grenades. La fleur est belle, mais elle n'est pas de durée, car elle est si peu soustenuë, que le moindre souffle de vent l'esbranle & la couche par terre.







ORFEE BACCHANTE

B. Rabette. in. sculp.

L'ONZIÈSME LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE.

LE SVIET DE LA I. FABLE.

*Orphée pour auoir engendré vne haine mortelle contre les fêmes, fit qu'elles aussi le hayrent de mesme : tellement que les Dames de Thrace l'ayans rencontré vn iour, qu'elles célébroient les furieuses festes de Bacchus, elle le meurtrirent cruellement, le mirent tout en piéces, & ietterent sa teste avec sa lyre dans les eaux de Marise qui le porta dans la mere iusqu'au pres de l'Isle de Lesbos, où vn serpent voulut manger la teste d'Orphée, & Apollon le changea en rocher. Pour rapporter la Metamorphose du serpent, le Poete fait le discours de la mort d'Orphée.*

I. Fable  
expl. ch. 1.



ANDIS que ce diuin Poete de Thrace charmoit par les oreilles les cœurs des bestes sauages, & attiroit autour de soy les bois & les rochers enchantéz de son chant, les Dames du païs armées de peaux deuant l'estomach, passerent animées des fureurs de Bacchus, & du haut d'vn tertre apperceurent Orphée; qui d'vn artifice admirable marioit ses cordes

sonnantes, ses vers & sa voix ensemble. Elles ne l'eurent pas veu qu'une d'entr'elles disant : Voicy celuy qui nous mesprise, luy donna de la picque au visage; mais le coup addoucy par les feüilles, qui estoient au bout de la picque ne fit qu'une marque sans blessure. Quelque autre apres luy ietta vne pierre, dont la violence fut arrestée en l'air par la douceur des accords de sa voix, joincts à ceux de sa lyre, & tombant vaincuë à ses pieds, sembla luy demander pardon d'un si surieux attentat. Toutesfois, encore que les pierres s'humiliaissent deuant luy, la rage de ces femmes ne laissa pas de continuer & de croistre : elles se porterent sans raison à vn tel excez, qu'on eust dit qu'elles estoient toutes inspirées de l'ame des Faries. Les airs du Poëte n'eussent pas laissé pourtant de parer les coups, en faisant reboucher les armes dont elles se seruoient : mais leurs horribles cris, le bruit des flustes, des sonnettes, & des bassins, celuy de leurs mains qu'elles battoient l'une contre l'autre, & leurs hurlemens effroyables emporterent le son de sa lyre, & en empescherent l'effet. Ce fut lors que les pierres parauant charmées comencèrent à rougir de son sang. Ces femmes enragées desfirēt premieremēt la troupe d'oyseaux & de bestes sauuages, qui estoient demeurées rauies autour de luy, pour tesmoigner la force charmeresse & la gloire de ses vers, puis ietterent leurs mains sanglantes sur luy-mesme. Tout ainsi comme les oyseaux, quand ils rencontrent de iour vn hybou, s'assemblent tous autour pour le becqueter; ou comme l'on void aux spectacles du matin vn nombre de chiens dans l'Amphitheatre se ietter sur le Cerf, qu'on y amene pour leur seruir de proye. De mesme elles s'assemblent autour de ce docte Poëte, le chargent avec leur bastons enveloppez de feüilles de vigne, les vnes luy iettent des mottes de terre, les autres des cailloux, & les autres des branches d'arbres qu'elles rompent; encore la fortune fauorise leur fureur, afin qu'elles ne manquent point d'armes, elle fait que quelques paysans qui labourent; & d'autres qui beschent la terre là auprès, prenant l'espouuante, & d'effroy quittans leur penible trauail, laissent le champ, leurs charruës, leurs hoyaux, leurs sarcloirs & leurs rasteaux. Elles s'en faissent, & leur manie arrache mesme les cornes



aux bœufs, puis retournent ainsi armées des outils du labourage, au dernier acte de la tragedie d'Orphée. En vain, leur tendant la main il implore leur pieté, en vain il leur parle, car lors ses paroles qui ne l'auoient iamais esté, commencerent à estre vaines. Sa voix n'eut pas la force de destourner leurs sacrileges mains, sa langue qui auoit esmeu les rochers & les bestes sauuages, ne les peut esmouuoir. Elles luy firent perdrent la vie, & son ame fortit par la mesme bouche, d'où estoit autresfois sortie ceste diuine voix qui animoit ce qui n'auoit point d'ame. Helas ! les oyseaux affligez de ta mort te pleurerent Orphée, les farouches bestes des bois, les rochers insensibles, & les forests que le son de ta lyre auoit tant de fois traînées apres toy, sentirent lors vne douleur qu'elles n'auoient iamais sentie. Les arbres poserent leurs vertes cheuelures pour tesmoigner leur affliction, & les fleuves en pleurant, des eaux de leurs larmes accreurent leurs eaux ordinaires. Les Naiades & les Dryades quitterent leurs bleux & leurs verts vestemens, lascherent les liens de leurs cheueux & de dueil les laisserent flott er sur leurs espales.

Les membres de ce rare maistre de la harpe & des vers, dissipez d'un costé & d'autre n'eurent autre tombeau que la forest où il fut deschiré : mais sa teste & sa lyre furent iettées dans le Marise, où sa langue, priuée des subtils mouuements de l'ame, sembla encore dire quelque vers lamentable ; sa harpe resonna quelque triste chanson, & le riuage d'alentour d'un pitoyable son respondit aux piteux accens qu'il entendit. Ce fleuve porta en mer la lyre & la teste, & les flots de l'inconstant Neprune les poufferent iusques aux riués de l'Isle de Lesbos, où un serpent ayant apperceu la teste sur le sable s'arresta pour lescher la sueur des cheueux, & d'une dent venimeuse, ronger la face du pere des Poëtes. Apollon ne peut permettre qu'une telle iniure fust faite à son nourrisson : il retint le serpent ainsi qu'il estoit prest à mordre, & le changea en pierre, la bouche ouuerte comme ill'auoit, le rendant tout rocher, deuant qu'il l'eust fermée. L'ombre d'Orphée descendit lors aux enfers & y recogneut tous les lieux qu'il auoit autrefois visitez. Il chercha long-temps Euridice, & en fin l'ayâc

trouuée dans les champs Elisées, l'embrassa si estroitement, qu'il sembloit desirer que leurs deux ombres s'assemblassent en vne. Ils se promenerent quelque temps ainsi embrassez, puis ils marcherent l'vn après l'autre sans prendre garde qui alloit dedeuant: car tantost c'estoit Euridice, & tantost Orphée, lequel sans crainte se pouuoit retourner pour voir sa femme, & n'estoit plus en danger de luy nuire par sa veüe comme à l'autre voyage.

### LE SVIET DE LA II. FABLE.

II. Fable ex  
pl. 46. L.

*Les Dames de Thrace qui auoient assiste à la mort d'Orphée furent toutes par Bacchus changées en diuers arbres.*

**B**acchus ne laissa pas impuny ce sanglant meurtre d'Orphée, mais pour se venger de celles qui luy auoient rauy son Poëte, il les arresta toutes à la place qu'elles se trouuerent, fit entrer leurs pieds dans terre, & les y retint avec des racines qu'ils ietterent. Tout ainsi qu'un oyseau qui a la cuisse prise dans les lacs que l'oyseleur luy a tendus, se debat, & par son mouuement serre tousiours plus fort le nœud qui le retient: de mesmes ces furieuses femmes en se tourmentât taschét à retirer leurs pieds, mais c'est en vain, il semble que plus elles s'y efforcent, plus ils entrent auant. La tendre racine qui les lie s'affermit peu à peu, elles se voyent en fin sans orteils, sans pieds & sans ongles; leurs corps s'allongent, & pensans de regret frapper de la main sur leurs cuisses, elles ne frappent que du bois; leur estomach n'est plus que bois aussi, ny leurs espaules. En fin leur bras s'estendent en longs rameaux, & rien de femmes ne paroist plus en elles, elles ne sont plus que le bois d'un arbre.

## LE SVIET DE LA III. FABLE.

Quelques paysans prindrent Silene, qui s'estoit eschappé de la compagnie de Bacchus, & le donnerent à Midas Roy de Phrygie, lequel le rendit à Bacchus. Ce Dieu pour recognoistre le plaisir que Midas luy auoit fait, luy dit qu'il demanda tout ce qu'il desiroit & qu'il contenteroit ses desirs. Midas demanda lors, que tout ce qu'il toucheroit deuiert or, & sa requeste luy fut accordée: mais ce fut plus pour son mal que pour son bien, il fut contraint de recourir à Bacchus, afin que son attouchement ne fist plus n'aistre d'or, Bacchus luy commanda de s'aller lauer dans le fleuve de Pactole, où il laissa sa vertu de changer en or tout ce qu'il touchoit, & la donna au fleuve, qu'on tient à ceste occasion auoir vn sable doré.

**B**acchus ne fust pas encore content de s'estre vengé de la façon, il abandonna le pays où le crime auoit esté commis; & fuiuy d'une meilleure troupe s'en alla voir ses vignes, qui sont sur les costaux du mont Timole, puis les eaux du Pactole, bien qu'alors elles ne furent pas tant enuiesées qu'au iourd huy, & qu'elles ne coulaffent point comme elles font sur vn sable doré. Les Satyres & les Bacchantes qui sont son ordinaire compagnie, le suiurent par tout, mais le vieil Silene, que l'aage & le vin faisoient trembler demeura par les chemins. Il fut pris par quelques paysans de Phrygie qui le menerent chargé de couronnes à leur Roy Midas, auquel Orphee auoit appris les sollempnitez qu'on fait aux festes de Bacchus, & pour les celebrer luy auoit laissé le Prestre Eumolpe, qui reconnut incôtinent le bon homme Silene, & le traicta ioyeusement dix iours entiers pource qu'il l'auoit veu à la suite de Bacchus. L'ôziesme iour Midas partit pour aller en Lydie, & mena Silene avec soy qu'il rédit à Bacchus: faueur que ce Dieu n'eut pas peu agreable, pource que le vieillard auoit esté son nourricier. Il fit dont offre à Midas de luy donner pour recompense tout ce qu'il desireroit: mais Midas souhaitta trop indiscrettement; que ce qu'il toucheroit se conuertist en or. Son souhait fut authorisé du pouuoir du ieune

Liber, lequel luy oſtroya ce qu'il demandoit, toutefois avec regret : car il euſt bien voulu que ce Roy trop amoureux de l'or euſt fait quelque demande plus aduantageuſe pour ſoy. Il eut ce qu'il deſira, & s'en retourna fort content d'auoir obtenu le riche don, duquel il fit pluſieurs preuues ſur le chemin, ne pouuant preſque croire que cela euſt peu aduenir, ſi l'effet ne l'en euſt aſſeuré. S'il rompoit quelque branche d'arbre, la branche auſſi-toſt n'eſtoit plus bois, mais deuenoit fin or : S'il leuoit vne pierre, la pierre iauniſſoit en meſme inſtant, & s'il touchoit des mottes de terre, au lieu de mottes c'eſtoient des maſſes d'or. S'il prenoit en main des eſpics de bled, c'eſtoit incontinent vne gerbe d'or qu'il tenoit. S'il cueilloit des pommes ſur vne arbre, il les rendoit toutes telles que celle du iardin des Heſperides. S'il touchoit de la main le deſſus d'vne porte, le portail faiſoit eſclatter vne couleur d'or, & s'il l'auoit ſes mains, l'eau ſe changeoit en or liquide, qui euſt peu deceuoir vne Danaë. En fin tant de preuues dorées rendirent ſes eſperances toutes d'or, il ne pouuoit rien conceuoir qu'il ne fuſt de la couleur de ce metal, Roy des metaux. Mais las ! il ne preuoyoit pas combien ce vain contentement le deuoit affliger : il ſe flattoit en ſes riches imaginations, & ne reconnut ſon mal, que lors qu'il fut à table, & qu'on eut ſeruy des viandes deuant luy. Quand il voulut couper du pain, le pain s'endurcit & deuint or, la chair entre ſes dents ſe changea de meſme, il ne la peut maſcher, & le vin meſlé avec l'eau, en ſortant du verre n'auoit pas atteint le bord de ſes léures, que ce n'eſtoit plus eau ny vin, mais or coulant qu'il aualloit ſans en pouuoir eſtre deſalteré. Ainſi tout eſtonné d'eſtre miſerable au milieu d'vn ſi riche banquet, il deteſte les biens que ſon auarice luy auoit fait ſouhaitter, & engendra vne haine mortelle contre l'or, duquel il auoit eſté trop follement amoureux. Toutes les viandes qu'on luy ſeruoit ne pouuoient luy oſter la faim qui le tourmentoit, il auoit vne ſoiſ mortelle qui le bruſloit, & ne la pouuoit eſteindre, iugement affligé d'vn mal que ſon auare deſir luy auoit cauſé. Le martyr luy fit recognoiſtre ſa faute, au milieu de ſon affliction il leua les mains au ciel, & fit ceſte priere à Bacchus : Pardonnez moy pere Liber, i'ay eſté trop indiscret en ma demande, ie le confeſſe, prenez pitié

de moy, ie vous prie, & me deliurez de ce dangereux mal qui me donne la mort sous l'appas d'une belle apparence. Bacchus l'ouyt & le secourut en sa misere. Pour l'alleger, il luy osta le don qu'il tenoit de luy, & afin qu'il ne demeurast couuert de l'or qu'il auoit trop mal à propos souhaitté, luy commanda de s'allér lauer la teste & tout le corps, dans la fontaine d'où le fleuve Pactole tire ses eaux. Midas ne se fut pas plongé dans l'eau, que la riuere receut la mesme vertu que son corps auoit, en coulant elle dora ses sablons. Et encore auiourd'huy tous les châps voisins de son riuage iaunissent d'or, pour auoir quelquefois esté arrosez de ses ondes.

---

### LE SVIET DE LA IV. FABLE.

*Pan s'esgayant de la fluste sur le mont Timole en Lidie, entra en lice avec Apollon, se persuadant que la fluste estoit plus harmonieuse que la harpe. Ils prindrent Timole pour arbitre de leur different, lequel iugea que la harpe d'Apollon auoit vn son beaucoup plus agreable. Enquoy vn chacun loua fort son iugement, sinon Midas qui soustint qu'on faisoit tort à Pan, dont Apollon s'offensa, & pour monstrier à ce sot Midas le peu d'esprit qu'il auoit, luy donna des oreilles d'asne, sans changer au reste sa forme d'homme.*

*IV. Fable  
expl. ch. 3.*

**M**idas depuis eut tant en horreur les richesses, qu'il n'aima plus que la simplicité de la vie champestre. Il se plut à viure par les bois & se rendit de la troupe du Dieu Pan, qui n'habite que dans les antres des montagnes: mais son esprit n'acquit pas là plus de subtilité qu'il en auoit auparauant, il demeura tousiours grossier; aussi son peu de iugement luy fut il encore vne autrefois dommageable. Il y a entre les Sardes & la ville de Hypepe, le mont Timole, qui menaçant les cieus de ses sommets hautains descouure fort loin tout ce qui se peut voir sur les mers voisines: C'est là que Pan s'esgayoit ordinairement de sa fluste, & là mesme aussi qu'il osa vne fois, avec trop d'inegalité & de temerité, deffier Apollon, vantant le son de ses tuyaux de roseau, plus que l'harmonie charmeresse de

la harpe de ce Dieu pere de la lumiere. Pour iuge de leur differend ils prindrent Timole, lequel s'estant assis sur sa montagne, afin de les mieux ouyr, osta les arbres qui estoient autour de ses oreilles, & ne laissa sur sa teste qu'une branche de chesne, à laquelle il y avoit du gland pendu, qui luy venoit tomber autour des temples. Il regarda premierement Pan, & dist, Quant à moy, ie suis prest de vous entendre. Ce Dieu champestre comença le premier à fredonner vn air de village infiniment agreable à Midas, lequel s'y trouua d'aventure : puis Timole se retourna du costé de Phoebus pour l'inuiter de iouier à son tour, & son visage se tournant fit ensemble tourner toute sa forest. Le beau fils de Latone, couronné de lauriers, se leua, vestu d'une robe de couleur de pourpre bordée de franges d'or, qui traïnoit par derriere iusqu'à terre. Sa harpe enrichie d'yuoire & de diuerses pierreries, estoit à sa main gauche, & de la droicte il tenoit son archet. C'est l'habit auquel il estoit lors qu'il comença d'une docte main à toucher si delicatement ses cordes, que le son harmonieux qu'il en fit sortir rauit le cœur à Timole, luy fit dire incontinent, que la fluste de Pan n'estoit pas vn instrument qui d'eust aller du pair avec la harpe d'Apollon. La sentence du Mont, comme iuste, & partie d'un sain iugement, pleut à chacun ; il n'y eut que Midas qui la trouuant inique, dist, que l'arbitre auoit fait tort au Dieu Pan. Son esprit grossier auquel vne grossiere chanson plaisoit dauantage qu'un air plus doux, l'en faisoit iuger de la façon : mais il n'en fut pas quitte pour cela ; car Apollon l'ayant ouy faire vn si sot iugement de son chant, ne peut permettre que des oreilles si brutales, eussent la forme d'oreilles d'homme. Il les allongea, les couurit d'un poil grison, & ne les fit point si fermes qu'elles ne se peussent mouuoir d'elles-mesmes. En fin il demeura tousiours homme, homme lourd toutestois & de peu d'entendement, mais il eut des oreilles d'asne.

---

### LE SVIET DE LA V. FABLE.

*V. Fable ex. Midas voulant cacher la difformité de ses oreilles fut en fin descouuert par vn sien Barbier, lequel ne le dist à personne pourtant : mais*  
*pl. ch. 4. faisant*

*faisant vn trou en terre, raconta là tout bas ce qu'il auoit veu, puis recouurit le trou, duquel quelque temps apres sortirent des roseaux parlans, qui dirent que Midas auoit des oreilles d'asne.*

**I**L eust bien desiré de tenir secrette ceste honteuse vengeance qu'Apollon auoit prise de luy, aussi couurit-il tousiours ses grandes oreilles d'un voile rouge : mais son Barbier qui les voyoit ordinairement ne luy fut point si fidelle qu'il ne le descourist. Ce perfide valet auoit promis de ne deceler à personne la honte de son maistre : aussi n'en dist-il rien à homme du monde, & toutesfois il ne s'en peut taire. Il se retira en vn lieu à l'escart, fit vn trou en terre, & se courbant sur le trou, discourut tout bas avec ce muet Element, des oreilles qu'il auoit veuë à Midas, puis couurit de terre le secret descouuert, cōme pour esfeuelir la memoire des paroles que son infidelité luy auoit fait eschapper. Quand il eut remply la fossette que luymesme auoit faite, il se retira, & en cēt endroit là (merueille plus qu'admirable) nasquirent quelque temps apres des roseaux qui ne furent non plus fidelles au Barbier, qui l'auoit esté à son Maistre. Car les roseaux estans avec le temps montez à leur hauteur naturelle, au premier vent qui les esmeut ils furent animez d'une foible voix, à laquelle on ouyt redire les paroles enterrés, & par ce moyen fut publié que Midas auoit des oreilles d'asne.

---

LE SVIET DE LA VI. FABLE.

*Apollon & Neptune voyant que Laomedon bastissoit la ville de Troye, se desguiserent en hommes, & firent marché avec luy d'acheuer les murs commencez. Ils les rendirent parfaits, mais luy se mocqua d'eux, & ne leur donna point l'argent qu'il leur auoit promis, dont Neptune fut si courroucé qu'il rauagea par vn deluge tout le pays, & contraingnit ce perfide Laomedon d'exposer Hesione sa fille à la cruauté d'un monstre marin. Hercule la deliura du monstre, & ce traistre Laomedon luy manqua de promesse aussi bien qu'aux Dieux : si bien que ne pouuant auoir ce qui luy auoit esté accordé pour vne si perilleuse deliurance, il ruina la ville de Troye, & enleua Hesione qu'il donna à son compaignon Telamon.*

**Q** Vand Apollon se fut ainfi vengé de Midas, il se fit porter en l'air pour trauerfer le destroit de l'Hellefpôt & s'en alla en Phrygie, où il passa par ce vicil Temple que les anciens consacrerent à Iupiter Panomphée, & de là fut voir le deffein de Laomedon, qui faisoit bastir les fondemens de la ville de Troye. C'estoit vne grande entreprife, & qui ne se pouuoit paracheuer qu'avec vne despence incroyable. Apollon donc ayant recognu que Laomedon y estoit fort empesché, il persuade à Neptune de se desguiser en homme avec luy, pour aller entreprendre de leuer les murailles de Troye iusqu'à leur iuste hauteur. Ils se changerent comme en maistres maçons, & furent trouuer Laomedon, avec lequel il tomberent d'accord de certaine somme d'argent pour le bastiment des murailles de sa ville, qu'ils fermerent de tous costez, & la rendirent si bien close, que le Roy ne peut auoir occasion de se mescontenter de leur traual. Mais il les mescontenta fort, car il ne leur tint point promesse, & ne les paya que d'un faux serment, par lequel il iura ne leur deuoir rien. Neptune irrité de sa perfidie ne la peut laisser impunie, il fit couler toutes ses eaux du costé du riuage de ceste auare ville de Troye, puis couurit en moins de rien les plaines d'alentour, fit naistre vne mer où il n'y auoit auparauant que des terres fertiles, & raut la richesse des laboureurs, noyant les châps sur lesquels repositoit toute leur esperance. Et non content de ceste vengeance, il fit que les Oracles demanderent la fille du Roy pour seruir de proye à vn môstre marin. Elle fut attachée à vn rocher, d'où Hercule la deliura, & quand il demâda les cheuaux qui luy auoiét esté promis pour le loyer de la deliurance, ce Roy pariure en son endroit cōme il l'auoit esté à Phœbus & à Neptune, ne tint conte de recognoistre sa valeur, & ayma mieux se laisser dompter à la force, que de payer ce qu'il deuoit. Hercule assiegea ceste perfide ville de Troye, qui s'estoit par deux fois pariurée, la prit d'assaut, & raut Hesione, qu'il donna en mariage au ieune Telamon, qui l'auoit tousiours assisté aussi bien que Pelée : mais Pelée auoit déjà espousé Thetis, & n'estoit pas peu glorieux d'estre recognu petit fils & gendre du grand Maistre des foudres. Ce qu'il estoit



mary de Thetis, sur tout luy ensoit le courage, car plusieurs cōme luy se pouuoïét vanter que Iupiter estoit leur grād pere, mais autre hōme du monden'auoit eu l'heur d'espouser vne Deesse.

## LE SVIET DE LA VII. FABLE.

*Prothée predict à Thetis que si elle estoit mariée elle enfanteroit vn fils plus valeureux que le pere qui l'auroit engendré, qui fut cause que Iupiter ne voulut auoir affaire avec elle, mais la donna en mariage à Peléz, duquel elle refuzoit ses embrassemens, & pour s'en deffaire se changeoit tantost en arbe, tantost en oyseau, & tantost en tygresse. Mais en fin fauorisée de Neptune, il l'espia ainsi qu'elle se reposoit sur le midy, la lia, & ne la laissa point qu'il n'en eust iouy & engendré le valeureux Achille.*

VII. Fable  
ex l. ch. 6.

**L**E vieil Prothée discourant vn iour avec Thetis, luy predict qu'elle seroit meré d'un fils qui vaincroit son pere en valeur, & par les armes s'acqueroit beaucoup plus de renommée, que celuy auquel il deuroit sa naissance. Iupiter craignant de voir naistre vn plus grand & plus valeureux que soy, n'osa iamaï careffer Thetis, encore que les beautez de la Déesse eussent allumé d'assez ardantes flames dans son sein pour l'y attirer. Il ayma mieux faire iouyr quelque autre de ce qu'il desiroit, que de courre fortune d'engendrer son maistre, & maria Thetis avec Pelée son petit fils, & fils aîné d'Æaque. Il y a en Theffalie vn destroit où la mer feroit vn beau port si l'eau y estoit plus profonde, le riuage y est ferme & couuert de si peu de sable que la forme des pieds n'y demeure point empreinte; on ne se lasse point en y courant, & n'y a point de bord releué qui soit reuestu de mousse. Au dessous paroist vne forest presque toute de myrtes & d'oliuiers, au milieu de laquelle il y a vn antre qu'on ne peut iuger, si pour plaisir il a esté fait de main d'homme, où s'il est ainsi rencontré de nature: toutesfois il y a de grand apparences que quelque ouurier y ait mis la main, si commodement il est basty. C'est la belle Thetis que tu auois accoustumé de te faire souuent porter sur le dos d'un Dauphin, pour t'y reposer; aussi

fut-ce là que Pelée te prit endormie, & s'efforça en t'embrassant estroitement de ravier par force ce que ses prières n'auoient peu obtenir de toy. Il t'auoit prise si fort à son aduantage, que sans doute il eust cueilly deslors les fruidts de son desir si tu n'eusses recouru à tes subtilitez ordinaires, qui desguisoient son estre naturel de mille faux visages. Car tu te fis oyseau, & luy ne te lascha pas pourtant, il tint vn oyseau embrassé, lors que tu fus ainsi changée, & quand tu deuis arbre il demeura attaché à vn arbre : mais lors que tu te reueftis de l'horreur & de la peau d'une tygresse marquetée, l'effroy luy fit lascher les bras, & te quitta pour aller faire vn sacrifice à Neptune, afin d'estre fauorisé de son secours. Il versa du vin sur les ondes salées de la mer, y ietta les entrailles d'un aigneau, & fit fumer quelque peu d'encens, inuoquant l'aide des humides puissances qui regnent dans les eaux, du fonds desquelles sortit Prothée, pour luy annoncer son bon-heur, & luy dire : Braue fils d'Æaque, ne desespere point d'atteindre où tu aspires, tu iouyras des embrassemens de Thetis, pourueu que tu la prennes endormie dans l'ancre où elle se retire, & que tu la lies si bien qu'elle ne puisse eschapper. Ne t'effrayes point des diuerses formes qu'elle prendra, ce sont figures mensongeres qui ne changent point son premier estre, tiens la tousiours iusqu'à ce qu'elle soit reuenue ainsi que tu l'auras trouuée. Celadit, Prothée s'engloutit dans les eaux, & Pelée ayant veu sur le soir retirer Thetis dans son ancre, attendit quelque temps pour donner loisir au sommeil d'affoupir ses membres lassez, puis la surprit, & la lia si estroitement qu'en quelque forme qu'elle se changeast elle ne peut s'eschapper. Il la tint tousiours embrassée, & la serra de telle façon, qu'elle fut contrainte d'aduouër que quelque souueraine puissance la forçoit de luy permettre ce qu'il souhaitoit. Ainsi les vœux de son amour furent accomplis, ainsi fut engendré le grand Achille, pere de la Vaillance.

## LE SVIET DE LA VIII. FABLE.

*Pelée ayant tué son frere Phoque s'enfuit de son pays, & se retira chez Ceix fils de Lucifer. Ce Ceix auoit vne niepce nommée Chione, fille de Dedalion son frere, laquelle pour auoir esté aymée d' Apollon & de Mercure, de qui mesme elle auoit eu des enfans, presuma tant de soy qu'elle osa se vanter d'estre plus belle que Diane. Ceste Déesse chasseresse offencée de tant d'outréuidance, luy perça la langue d'vne fiesche, & du mesme coup la fit mourir: donc Dedalion fut si cruellement tourmenté, que de regret il se precipita des sommets du mont Parnasse, & en tombant fut par Apollon changé en Faucon.*

**C**ENE fut pas peu d'heur à Pelée d'auoir vn tel fils qu'Achille, & vne telle femme que Thetis; il auoit à la verité, en ses desseins tousiours heureusement rencontré, & sans le meurtre de son frere Phoque, il pouuoit viure content & à son aise. Mais ce malheur trauersá tellement son repos, qu'il fut cōtraint de quitter la maison de son pere, & se retirer à Trachine chez le Roy Ceix, fils du beau Lucifer qui ouure les portes du iour. Ce Prince ennemy du sang & de la violence gouuernoit paisiblement son peuple pacifique, il estoit vestu de dueil lors que Pelée y arriua, & fit bien paroistre à ses hostes des leur entrée qu'il estoit affligé; toutefois il ne laissa pas de les receuoir honorablement: bien que sa tristesse fust grande estant de la perte d'vn frere. Pelée laissa dans le fond d'vne vallée, assez proche des murailles de la ville, le bagage & le bestail qu'il auoit mené, & tout lassé qu'il estoit, tant du trauail du chemin, que des remords du meurtre, qui rongcoit sans cesse son cœur criminel, entra dans la ville avec peu de compagnie. On le mena deuant le Roy, auquel il fit la reuerence, ayant en main vn rameau d'oluiuer, il luy apprit son nom, sa qualité, qui estoit son pere, & le rang que son grand-pere tenoit dans les Cicux. Bref, il ne luy teut rien finon le meurtre de son frere, au sang duquel son espée auoit esté teinte. Il supposa quelque autre occasion de son bannissement, afin de trouuer vn accueil plus favorable, & pria ce charitable Prince, auquel il parloit, de

luy donner quelque place en ses terres pour le retirer avec ceux qui l'auoient suiuy. Le Roy le regardant d'un œil, dans lequel la mesme courtoisie paroissoit, luy dist : Les commoditez que ie possede ne sont que pour ayder ceux qui en ont besoin, elles n'ont iamais esté refusees, non pas mesme aux moindres d'entre le bas peuple. Non, non, Pelée, vous n'estes pas arriué en vn lieu, où les estrangers soient mal reçeus. Tous autres sont les bien venus icy : mais vostre nom, & le sang de Iupiter vostre grand-pere, nous oblige à vous cherir plus que tout autre. Ne perdez point d'auantage le temps à me prier, vous aurez de moy ce que vous desirez. Assurez vous d'auoir part en ce que ie possede, pleust aux Dieux que i'eusses de plus grands moyens, i'aurois de quoy vous faire mieux paroistre ma volonté de vous assister. Tandis que ce bon Roy faisoit tant d'honnestes offres, assailly des pointes de son affliction, il ne peut empescher ses yeux de lascher quelques larmes, qui furent cause que Pelée desira sçauoir le triste suiet qui les faisoit couler. Luy & tous ceux de sa compagnie, le prierent de leur dire, & lors Ceix pour les contenter en commença ainsi le discours :

Vous vous persuadez peut-estre, que cét oyseau qui vit de de la proye qu'il prend en l'air, a esté tousiours oyseau, il n'y a pas long-temps que c'estoit vn homme, & homme qui ne fut iamais en repos : il n'a pas changé d'humeur, car il aymoit la violence comme il fait encore. C'estoit mon frere, nous estions tous deux fils de cest astre, lequel paroist le premier au matin pour appeller l'Aurore, & se couche au soir le dernier de tous. Bien que nous fussions freres, nous n'estions pas d'un mesme naturel : car pour moy i'ay tousiours aymé la paix, & n'ay iamais esté que fort soigneux de conseruer mon peuple en repos, & bannir tout discord de ma maison : Luy au contraire n'auoit rien plus à gré que les armes, & les sanglans exercices de Mars. Sa valeur dompta le Roy de Thysbe & conquist la ville, autour de laquelle, changé comme il est, il fait encore aujourd'huy la guerre aux pigeons. Chione estoit sa fille ; le soleil qui esclairoit tous les ieunes cœurs de son temps. Elle estoit cheric de mille seruiteurs, mille la recherchoient en mariage deuât qu'elle eust atteint le quatorzième de ses aüs. Durant les beaux iours

de ceste ieune fleur, Phœbus, & Mercure retournans, l'un de son Temple de Delphes, l'autre du mont Cyllène, l'apperceurēt d'auenture tous deux en mesme instant, & tous deux en mesme instant sentirent naistre vn brasier en leur sein, qui leur fit desirer la iouissance des beautez dont ils auoient la veuë. Apollon, bien que cruellement assailly d'une flamme si soudainement esprise, attendit la nuict pour l'accomplissement de ses desirs: mais l'impatience de Mercure ne peut s'accorder avec le delay. Il se rendit aupres de Chione, & de sa verge qui porte avec soy le sommeil, l'endormit à ses pieds, la touchant au visage, puis tira d'elle toutes les delicieuses faueurs que son amour recherchoit. Quand la nuict eut semé ses estoilles par le ciel, Apollon desguisé en vieille s'en alla iouir des mesmes delices, que Mercure en le preuenant, auoit effleurées. L'un & l'autre y laissa du sien, car neuf mois apres Chione enfanta deux fils, Autholique qu'on recognut estre du sang de Mercure, en ce qu'imitant le naturel de son pere, il estoit prompt & subtil à toute sorte de larcins: & Philamnon, qui môstra estre forty d'Apollon, en ce qu'il fut grād maistre à chanter & iouir de la harpe. Mais que luy seruit de s'estre heureusement deliurée de deux enfans iumeaux, d'auoir pleu à deux Dieux, d'estre fille d'un valeureux Prince, & d'auoir pour ayeul le grand Maistre des foudres? Est-il possible que telles qualitez puissent quelques fois nuire? La gloire de tels tiltres d'honneur peut-elle estre defauantageuse? Elle le fut à Chione, car elle luy enfla le courage, & la remplit de tant d'outréuidance qu'elle osa se vanter plus belle que Diane, & mesdire de ceste chaste Déesse, laquelle s'en picqua de telle façon qu'elle n'en peut retarder la vengeance. Elle prit son arc en main, le tendit & descocha vne fiesche, dont elle perça la langue mesdisante de Chione, & du coup ne luy osta pas seulement la parole, mais la vie ensemble. Chione, voulant faire sortir quelques regrets de sa bouche, n'eust point de voix ny de force pour les pouffer, & son ame aussi tost avec son sang s'escoula de son corps. Malheur! ô Dieu, quel coup ce fut à mon cœur! Je ne ressentis pas moins de douleur que son pere, & toutesfois il falloit que ie me consolasse. Je taschay d'alléger son mal, mais les allegemens que ie luy pouuois apporter n'e-

stoient que vains remedes pour son affliction. Il demeura endurency en son dueil sans estre esmieu des remonstrances que ie luy faisois, non plus qu'un rocher dans la mer, des flots qui le battent sans cesse. Il estoit insensible, sinon pour le ressentiment de ses douleurs, il auoit tousiours le meurtre de sa fille en la bouche, & ne se lassoit point de pleurer & de detester enséble la cruauté de celle qui luy auoit rauie. Quand il la vid brusler il luy prit par quatre fois enuie de se ietter dans le feu qui la consommoit, pour n'auoir qu'un mesme tombeau, & ayant esté par quatrefois retenu, vne rage le saisit, qui le fit eschapper de nos mains, & courir ainsi qu'un taureau qui sent les pointes de quelques gros bourdons qui le picquent à la teste. Deslors il me sembla bien qu'il alloit plus viste qu'un homme ne peut faire, on eust dit qu'il volloit desia, tant il estoit prompt à chercher sa mort. Il renuersa tous ceux qui le voulurent arrester, & s'estant rendu sur les sommets du mont Parnasse, se precipita du haut d'un rocher, mais il ne tomba pas pourtant, Apollon en eut pitié, & le soustint en l'air avec les aisles qu'il luy donna. Il le courrit de plumes, l'arma d'un bec fait en crochet, & d'ongles aigus & courbez comme le fer qui prend au bout de la ligne d'un pecheur; bref il le fit oyseau: mais oyseau genereux qui se conferue tousiours la mesme valeur qu'il auoit estant homme, & les mesmes humeurs aussi, car il n'est pas moins seditieux qu'au parauant; il a plus de vigueur que de corps, ne vit que du pillage qu'il fait parmy l'air, & se plaist d'affliger les autres oyseaux, cōme si le mal qu'il leur fait addoucissoit celuy qu'il endure.

---

LE SVIET DE LA IX. FABLE.

IX. Fable  
1. pl, ch. 6.

*Pfamathe Nereide mere de Phoque, pour venger la mort de son fils, enuoya un loup marin qui défit presque tous les troupeaux de Pelée pendant qu'il estoit avec Ceix. Pour appaiser ceste Nereide, Pelée employa la faueur de Theris, & en fin fit tant par prieres, que le loup fut changé en rocher, afin qu'il n'offensast plus son bestail.*

**T**Andis que Ceix faisoit le discours des tristes merucilles aduenues à son frere; Anetor pasteur des troupeaux de Pelée

Pelée, accourt tout halettant pour dire à son maistre, qu'il a fait vne grande perte. A peine ce Berger peut parler, il demeure presque sans respirer, la course luy ayant rauy l'haleine. Il tient le Roy de Trachine, aussi bien que Pelée, en suspect & en crainte de ce que se peut estre, puis leur racôte ainsi l'infortune fraichement arriuée. Sur le midy que le Soleil, battant à plomb sur nos testes, auoit iustement encore la moitié de son tour à faire, j'ay touché vos bœufs, dit-il à Pelée, le long du riuage de la mer, & là les vns se sont couchez sur l'arene, les autres d'un pas tardif se sont promenez çà & là, & les autres pour se rafraischir se sont mis dans l'eau à la nage, où ils ne faisoient rien paroistre hors des ondes qu'un grand col allongé, & la teste plus esleuée que de coustume. A costé de la mer il y a vn temple, qui n'est enrichy d'or ny de marbre, ce n'est qu'un vicil bastiment de bois, entouré d'une espaisse forest, que Nerée & ses filles habitent. Vn pècheur qui sechoit ses rets sur le grauier, m'a dit que là dedans il n'y a autres diuinitez, que les Nereides. Tout ioignant la forest, les ondes de la mer, quand elle s'enfle, ont fait naistre vn marest entouré de faules, d'où est forty vn grand loup qui fait vn horrible bruit & rauage tout par la plaine. C'est vne beste espouventable, qui de sa gueule beante iette sans cesse de l'escume & du sang caillé. Il semble qu'elle aye des flambeaux dans les yeux, & que ses dents soient des foudres ausquels rien ne peut resister. La rage & la faim sont les furies qui l'animent, mais la rage toutesfois plus que la faim, car elle ne daigne pas se repaistre du bestail qu'elle tuë, elle ne se plaist qu'à terracer & meurtrir autât de bœufs qu'elle en recôte, sans faire estat après ny de leur chair ny de leur sang. Plusieurs d'entre nous, voulâs s'opposer à sa violence ont ressenty ses sanglâtes morsures, & sont demeurez morts sur la place. Ce n'est que sang par tout, le sable du riuage en est teint; les premieres ondes de la mer sont desia rouges, & le marest qui retentit de mille mugissemens diuers semble maintenant vn estang coloré de pourpre. Toutesfois il y a plusieurs bestes encore en vie; deuant qu'il y eust du mal dauantage, il seroit bon de prendre les armes & s'assembler pour sauuer ce qui reste. Ce fut la nouvelle que le berger apporta, dont Pelée ne s'esmeut pas beaucoup, car se resouenant de sa faute, il creut aus-

si tost que c'estoit vne vengeance, de la Nereide mere de son frere, qui vouloit par le meurtre de ses bœufs appaiser les ombres irritées de Phoque qu'il auoit massacré.

Cependant Ceix commande à son peuple de se mettre en armes pour aller contre le loup, & luy mesme vouloit se rendre chef de la troupe, n'eust esté sa femme Halcyone, laquelle ayât ouy le bruit qu'un chacun en s'armant faisoit dans le Palais, se vint toute escheuelée, jetter à son col, & le prier de ne point s'exposer à la rage d'une si furieuse beste. Elle le supplia d'euoyer du secours sans mettre sa personne en danger, & par un flux de charitables larmes le coniura de ne hazarder point si legerement leurs deux vies, que les destins & l'amour auoient iointes d'un si doux lien, qu'elles ne pouuoient estre separées. Pelée alors prit la parole, pour dire : Quittez vostre apprehension, grande Reyne, vostre crainte est un tesmoignage de l'affection que vous portez au Roy, mais qu'elle ne vous afflige point, ce m'est assez d'auoir veu vostre peuple se mettre en deuoir de m'assister. L'obligation ne m'en demeure pas moins entiere, que s'ils auoient les armes en main chassé ce loup enragé, qui rauage mes troupeaux. Je ne suis pas resolu de le combattre, les armes dont ie me veux seruir, ce sont les vœux & les sacrifices, que ie dois aux Dieux de la mer. Dans le chasteau il y auoit vne tour fort esleuée, qui seruoit de phare aux nauires lassées des rudes secouffes que les vents leur donnent sur mer, & reioüissoit ordinairement les mariniers d'une esperance de prendre bien tost port, lors qu'ils descouuroient sa cime orgueilleuse. Pelée avec ses compagnons monte au plus haut de ceste tour, & de là void son bestail meurtry sur le riuage, il void le cruel animal qui cōtinuë encore le carnage, & se plaist d'ensanglanter ses dents, & son poil herissé au milieu de la tuerie. La pitié qui s'épara du cœur de Pelée, à la veuë d'un telspectacle, luy mit en bouche des prieres, par lesquelles il tascha de calmer le iuste courroux de Psamathe, mere de Phoque. Estendant les mains du costé de la mere, il la pria d'oublier son offéce, mais il ne la peut fléchir pourtāt, ce fut sa femme Thetis qui obtint en fin son pardon, & fit que Psamathe appaisée, appaisa la sanglante rage du loup, le changeant en marbre, ainsi qu'il auoit les dents dans la teste



d'une genisse. Sa forme premiere demeura en son entier, il s'endurcit seulement & mua de couleur, afin que l'on peut recognoistre, que ce n'estoit plus vn loup, mais vne pierre, de laquelle on ne devoit point auoir peur. Ainsi Pelée fut deliuré d'un tel fleau : mais il ne luy fut pas permis de s'arrester en ce pays là, les destins voulurent que vagabond il errast encore, & s'en allast en Thessalie pour estre purgé par Acaste du meurtre qu'il auoit commis.

---

## LESVIET DE LA X. FABLE.

*Ceix affligé de certaines visions qu'il auoit de son frere mort, s'en alla à Claros pour sçauoir de l'oracle d'Apollon comment il pourroit en estre X. Fable deliuré. En retournant il fit naufrage, & tous les siens furent noyez <sup>expl. ch. 9.</sup> avec luy ; tellement que sa femme fut fort en peine, voyant qu'il ne retournoit point dans le temps qu'il auoit promis. Iunon l'aduertit en songe qu'il estoit pery, & l'inspira d'aller sur le riuage voir si elle n'entendroit point de nouvelles. Elle y fut, recognut de loing le corps mort de son mary flottant sur l'eau, & pour se rendre près de luy fut changé en vn oyseau qui porte son nom. Son mary aussi fut depuis reuestu de la mesme forme. Ce sont les Halcyons qui ont le pouuoir de calmer la mer tandis qu'ils couuent leurs œuf.*

**C**EPENDANT Ceix tout troublé en soy-mesme des estranges accidens arriuez à sa niepce & à son frere, pour s'acquiescer quelques repos d'esprit, resolut de faire vn voyage à Claros, où Apollon par ses veritables responces, allegeoit ceux qui estoient en peine, & les esclairecissoit des doutes qui les trouuilloient. Son Temple de Delphes eust esté plus proche, mais le prophane Phorbas qui le tenoit lors assiégué, empeschoit qu'on y peust aller. Ceix deuant que faire les apprests de son voyage decouurit son dessein à sa fidelle Halcione, à qui la nouvelle d'une telle entreprise fut vne atteinte mortelle qui luy ferra le cœur, luy chassa le sang & la couleur du visage. Par trois fois elle s'efforça de parler, & sa voix retenuë dans son sein, par la froide horreur qui l'auoit faisie, fut autant de fois empeschée

de sortir. Vn long flux de larmes deschargea premierement ses yeux, puis son estomach chargé de douleurs, ietta par sa bouche ces pieuses plaintes, interrompuës de mille sanglots : Helas ! qu'elle offence ay-ie commise contre vous ma chere vie, pour esloigner ainsi vos affections des miennes ? Où est cest amour, où est l'ardeur de ces flames, où est le soin, où sont les inquietudes que vous fouliez auoir pour vostre Halcyone ? Pouuez vous maintenant vous separer de celle que vous ne pouuiez absenter alors, sans mourir autât de fois que vous viuiez d'heures esloigné d'elles ? Vostre cœur peut il se resoudre à vn si long voyage ? Quoy ? vos affections ont elles besoin des diuertissemens de l'absence pour estre reschauffees ? Est-ce pour me cherir dauantage, que vous voulez estre quelque temps loin de moy ? Encore si le chemin que vous deuez faire estoit par terre, ie demeurerois bië icy accompagnée de beaucoup de douleurs : mais mon cœur au moins ne feroit pas assiegé des glaçons d'une crainte continuelle, la peur d'un plus dangereux mal ne doubleroit pas le mal de l'absence. Helas ! quand ie pense à l'inconstance de la mer, ie pallis d'horreur, l'espouuenteable face de ses plaines ondoyantes me fait trembler d'effroy. Il n'y a pas longtemps que ie vy sur la riue les pieces d'un nauire brisé : & bien souuent i'ay remarqué des tombeaux vuides, qui ne portoient qu'en apparence le nom de ceux pour lesquels ils auoient esté bastis, sans auoir iamais logé les corps. N'apprehendez vous point quelque pareille infortune ? Ne vous flattez pas d'une vaine presomption d'estre sur l'eau plus en assurance qu'un autre, bien que vous soyez gendre d'Æole, qui tient les vents en prison, & enfle ou abbaisse les vagues, lors que bon luy semble. Quand il a une fois lasché ses furieux couriers, & qu'ils sont en possession des liquides campagnes de l'Ocean, il n'est pas en sa puissance de les retenir, il semble que tout leur soit permis : ils rauagent la terre, les mers, & courent mesmes dedans l'air d'une telle viftesse, que des secouffes qu'ils donnent aux nuées, ils en font sortir du feu. La cognoissance que i'ay de leur furieux naturel ( car ie scay

ce qu'ils sçauent faire, ie les ay durant mon bas âge assez de fois veus dans la maison de mon pere ) me les fait iuger plus redoutables. Que si vostre resolution est telle, que mes prieres ne le puissent fleschir, pour vous faire changer de dessein, si c'est vostre volonté de faire le voyage, que ie le face donc avec vous, que ie sois sur les eaux compagné de vostre fortune, aussi bien que ie l'ay esté sur terre. Ie ne seray point au moins trauaillée de vaines apprehensions, ie ne seray espouuantée que de veritables perils. Ie ne craindray point pour vous, que ie ne craigne ensemble pour moy, ce que vous endurerez ie l'endureray, & par tout où les vents & les vagues vous porteront, & i'y seray de mesme portée.

Les plaintes & les larmes d'Halcyone ne laisserent pas Ceix sans esmotion, car il n'auoit pas moins d'amour qu'elle, mais il ne pouuoit pourtant rompre le dessein du voyage entrepris, ny se refoudre de mettre sa femme avec soy au hazard des perilleuses fortunes de la mer, il s'efforça de chasser de son sein la crainte qui l'affligeoit, sans pouuoir gaigner sur elle le consentement qu'il en vouloit tirer, sinon lors qu'il luy promit de ne demeurer qu'un mois à faire le voyage. Mon absence, luy dit-il, est la mort de mes contentemens, ie ne sçauois estre si peu de temps esloigné de vous, qu'il ne soit trop long à mon impatience, ie vous iure par la claire lumiere de mon pere qui ouure les portes du iour, que ie seray de retour, ( si les destins ne s'opposent à la volonté que i'en ay ) deuât que la Lune ait deux fois couru le cercle qui nous marque les mois. Son serment fit éperer sa femme de le reuoir bien tost, qui fut cause que la voyât comme guerrie du mal de la crainte qui la tourmentoit, il fit apprester vn vaisseau : mais las ! ce fut vn appareil qui enouuel-la les douleurs d'Halcyone. Comme presageant son malheur elle fut saisie d'un esbloüissement, & tressaillit de peur à la veüe du nauire, où son mary deuoit estre porté : ses yeux se fondirent en larmes, elle embrassa Ceix d'un bras que la douleur sembloit auoir desia tout affoibly, & apres luy auoir à toute peine dit vn piteux adieu, elle tomba demy morte à la renuerse. Ceix extrêmement affligé d'autre costé, ne demâdoit qu'à s'arrester encore

sur la riue : car son amour ne consentoit qu'à regret à vn si cruel esloignement : mais les matelots rangez des deux costez, d'vn effort esgal fendans l'eau avec les rames, commencerent à voguer. Halcyone leua lors la veuë, & vid son mary debout sur la poupe, qui luy faisoit signe de la main. Elle, pour luy montrer qu'elle le voyoit, fit de mesme, & quand il fut si esloigné du riuage, qu'il estoit impossible de le plus recognoistre, ny d'en remarquer pas vn des siens à la face, elle suiuit de yeux le vaisseau tant qu'elle peut, iusqu'à ce qu'elle n'apperçeut plus que les voiles ondoyantes au haut du mast. Et lors qu'elle eut perdu de veuë les voiles aussi bien que le corps du nauire, elle s'en alla ietter sur le liët, où ses plaintes & ses pleurs redoublerent, au souuenir que le lieu où elle estoit luy faisoit naistre, de celui qui auoit accoustumé d'y estre couché avec elle. L'absence de son mary l'afflige là plus qu'autre part, c'est l'endroit où elle le regrette le plus, & où elle a plus de reffentiment de ses douleurs, à cause que c'est là qu'elle a plus gousté de plaisirs. Cependant la nef cingle en plaine mer, & dompte l'orgueil des vagues à force d'auirons dont son flanc est armé. Ses voiles pendues au haut du mast, reçoient les vents qui les emportent, & portent ensemble le vaisseau iusqu'à moitié presque du chemin que Ceix auoit à faire. D'vn costé & d'autre il estoit fort esloigné de la riue. peu s'en falloit qu'il ne fust au milieu de la plaine ondoyante qu'il trauesoit, quand les flots sur le soir commencerent à blanchir, & les vents du Leuant à soupirer de plus violentes haleines qu' auparauant, qui fut causé que le Patron voyant l'orage s'esleuer, cria plusieurs fois qu'on descendoit le mast, & qu'on pliait les toiles autour des Antennes. Il cria, il commandoit, mais la tempeste qui se renforçoit peu à peu, ne permettoit pas qu'on entendist les cris, ny qu'on executast ses commandemens : le mesme vent qui taschoit de les faire tous engloutir dans les eaux, engloutissoit en l'air sa voix & sa parole. Toutesfois chacun ne laissoit pas de se mettre en deuoir de soy-mesme, les vns retiroient les auirons, les autres dresseoient quelques ais aux costez du nauire pour empescher les ondes d'entrer dedans, d'autres vuidoient l'eau desia entrée, & reiectoient la mer dans la mer, & d'autres plioient les voiles

*L'Antene  
c'est en vn  
noire le bois  
qui trauesse  
le mast.*

pour rabattre la force du vent. Ainsi tous pesle-mesle, s'opposoient à la tourmente qui croissoit tousiours, animée de la rage des vents, lesquels en se battant sur les eaux se plaisoient à mesler les vagues courroucées les vnes dans les autres. Mais route leur resistance estoit comme vaine, la tempeste se fit telle, que celuy qui auoit le gouuernail en main perdit tout iugement, & ne sceut qu'elle brisée tenir, le mal vainquit son art, & le vainquit luy-mesme si furieusement, qu'il demeura pasmé d'effroy, sans scauoir ny que commander, ny que faire. Le bruit l'auoit estourdy, il n'estoit plus à soy; car il n'entendoit que d'horrible cris d'hômes, meslez avec le cliquetis des cordages; l'esponuantable choc des vagues, & les effroyables coups du tonnerre qui canonnoient dans l'air. Les flots s'enflent quelquefois, & portent si haut leurs pointes humides, qu'ils semblent se vouloir loger dans les cieux, puis s'abbaïssans iusqu'au sablon paroissent de la mesme couleur des iaunes arenes qu'ils ne couurent que d'un peu d'eau. D'autres fois ils s'estendent en plaine, & prennent vne couleur plus noire que n'est celle des ondes du Stix, puis font blanchir vn escume bruyante, qui naist des boüillons de ce corps liquide agité des fureurs. Le vaisseau suiuant le mouuement des eaux qui l'emporte, semble estre tantost esleué sur les sommets d'une montagne, d'où l'on void en bas des precipices voisins de l'enfer, & tantost comme abyfme entre deux collines de vagues, descend si bas, qu'à peine ceux qui sont dedans peuuent voir la lumiere du ciel. Les ondes bien souuent viennent d'une telle furie chocquer son flanc, que le coup qu'elles donnent ne fait pas moins de bruit qu'autrefois faisoient les Belliers, dont les Anciens battoient les murailles des villes. Tout ainsi que les Lyons poussez de leur naturelle fureur, apres auoir doublé leurs forces par l'auantage d'une course precipitée, se vont sans crainte ietter sur les armes de ceux qui les attaquent: de mesme l'eau meslée avec le vent qui l'anime, se iette sur les instrumens du nauire, qui ne sont faitz que pour la dompter. Elle les brise, & fait peu à peu entr'ouuir le nauire, des iointures duquel la poix s'oste, & mille fentes preparent l'entree au naufrage. Il tombe tant de pluye qu'il semble que le ciel se fonde, pour se venir rendre dans la

mer, & la mer leue si haut ses ondes bouffies, qu'on croit presque qu'elle s'enfle ainsi, pour aller faire sa couche dans quelque cercle celeste. Les vagues sont toutes trépées, & ne peut-on dire si c'est plus de l'eau de la pluye que des eaux de la mer, car elles sont meslées ensemble. L'air couuert de doubles tenebres, de celles de l'orage & celles de la nuit, est enseuely sous l'horreur d'une espaisse obscurité, qui ne mâque pas pour târ de lumiere, car les esclairs, auant-coueurs des foudres, brillent sans cesse de tous costez, & semblét embraser les vagues de leurs feux. En fin les flots les plus esleuez commencerent à sauter dans le nauire, & tout ainsi qu'en vn assaut celuy des soldats qui a le plus d'adrestle, & de courage, apres auoir fait plusieurs efforts à la breche, sans s'estre laissé d'assaillir, picqué d'une viue pointe d'honneur, à trauers les dangers gaigne la muraille, & paroist dessus, seul des siens au milieu de mille ennemis: de mesme ces vagues orgueilleuses apres auoir plusieurs fois battu les flancs du vaisseau, vne\* d'entre-elles s'eslançant plus furieusement que les autres, ne se lassa point d'attaquer le nauire assiegé, qu'elle n'eust gaigné le dedans. Vne partie de l'eau estoit desia entrée, & l'autre s'efforçoit d'entrer; ils estoient au mesme effroy qu'est vne ville pressée d'un fort ennemy qui mine la muraille, dont les habitans n'attendent que la cheute. Les mariniens ne trouuent plus de remede en leur art, leur science leur manque au besoin, avec leur science le cœur leur defaut. Autant de flots qu'ils voyent, ils pensent voir autant de morts qui les viennent saisir: l'un pleure, l'autre d'estonnement demeure froid, & roide cōme vn rocher: l'un plaignant sa cōdition, appelle heureux ceux qui mouras ne perdent point l'honneur des funeraillles, & l'autre accompagne ses cris de deuotes prieres, dressant en vain ses mains au ciel, qu'il ne peut voir pour implorer l'aide des Dieux qui ne luy daignent estre fauorables. L'un s'afflige du souuenir de son pere ou de sa mere qu'il se represente, & l'autre est tourmenté de la triste memoire de ses enfans: bref chacun d'eux a deuant les yeux l'obiet de ceux qu'il a laissez en sa maisō, & qu'il cherit le plus. Mais Ceix ne regrette que sa chere Halcyone, il n'a autre nom que celuy d'Halcyone en bouche: & bien qu'il la desire aupres de soy pour la baisser en finissant sa

\* Le Poete  
dit que ce  
fut la 10.  
vague, d'au  
rant qu'elle  
eust remar-  
quée par des  
anciens pour  
la plus su-  
perueuse.

vic, il

vie, il se resioyvt pourtant qu'elle n'y soit pas. Il voudroit bien auoir l'heur de voir encore vne fois sa maison, ou auoir au moins les yeux tournez de ce costé là, lors que les eàux l'enseueliront dans leurs gouffres: mais il ne sçait de quel costé c'est: de tant de mouuemens sa nef est agitée, & si espais sont les nuages qui s'opposent aux foibles rayons des petits feux de la nuit. Le ciel ne paroist point, Ceix ne peut pas seulement voir ses compagnons, il ressent bien les efforts de l'orage, mais l'horreur de la double nuit qui l'enveloppe, l'épésche de voir le mal qu'il ressent. Cependant qu'il se plaint, qu'il crie, & qu'il prie, le vent maistre de leur vaisseau brise le mast avec le gouvernail, & ainsi les ondes victorieuses se rendent encore plus furieuses, comme enorgueillies de telles despoüilles. Elles bouleuerferent le nauire; & du haut de leurs vagues enflées, le iettent dans des precipices effroyables, où il demeure englouty. Qui auroit veu la montagne d'Athos, ou celle du Pinde desracinées de leur place, tomber dans le corps liquide de Neptune, se pourroit facilement imaginer le coup que le vaisseau donna en s'allant abyfmer, & abyfmer avec soy la pluspart de ceux qui estoient dedans; car ils y virent presque tous l'heure derniere de leur vie, & n'y en eut que fort peu qui demeurèrent sur l'eau, tenans quelques pieces rompuës du nauire brisé. Ceix de la mesme main, qu'il auoit accoustumé de porter le sceptre de Trachine, prit vne des tables du vaisseau, s'y attachant pour eschapper du naufrage, inuoqua plusieurs fois en vain l'aide de son beau-pere Æole, & de son pere Lucifer. Il appella mille fois sa chere Halcyone, & souhaitta que les vagues iettassent son corps au bord où elle estoit, afin que mort au moins il eust encore l'heur d'estre par elle honoré d'un tombeau. Autant de fois qu'en nageant l'eau luy permet d'ouuir la bouche, autant de fois il l'ouure pour nommer Halcyone, & si les ondes l'empeschent de la nommer, il se la represente; il allege son mal par le souuenir de sa femme qu'il a tousiours au cœur, & tandis qu'il combat ainsi contre l'orage, vn nuage plus espais qu'auparauant le vint couurir, qui fondant en eau le noye, & l'enseuelit sous les ondes. Son pere Lucifer eut de dueil ceste nuit-là, sa lumiere si ternie, qu'à peine le pouuoit-on recognoistre; il eust bien souhaitté de descendre du

ciel pour secourir son fils, mais il luy estoit impossible, car il n'est pas permis aux astres de la nuict de quitter leurs spherés à telles heures. Tout ce qu'il peut faire fut de voiler d'un noir brouillars sa face lumineuse, pour tesmoigner son affliction, & n'auoir point le creue cœur de voir perdre la vie à celuy auquel il l'auoit donnée.

Cependant Halcyone qui n'auoit point encore eu la triste nouvelle d'un si piteux defastre, attendant le retour de son mary, contoit avec impatience les nuicts qu'elle passoit comme vesue. Pour se des-ennuyer elle trauailloit sans cesse, se hastant tantost d'acheuer vne robbe qu'elle deuoit donner à Ceix, quād il seroit de retour, & tantost d'en faire vne pour se parer à son arriuée: car elle ne perdoit point la vaine esperance de le reuoir. Tous les iours elle faisoit quelque offrande aux Dieux, parfument d'encens leurs autels, & sur tous, ceux de Iunon, qu'elle prioit d'assister son mary qui n'estoit plus au monde. Ses vœux estoient que Ceix retornast en santé, & qu'il conseruast toujours entier le feu des affectiōs qu'il luy portoit, sans laisser glisser en son sein des flames pour quelqu'autre. Le dernier estoit aisé d'obtenir, car Ceix n'ayant plus de vie ne pouuoit plus estre sujet à l'inconstance. C'estoient de vaines prieres qu'elle faisoit pour vn mort. Aussi Iunon en fut importunée, & comme offensée de voir prophaner ses autels, par les attouchemens des mains funestes d'Halcyone, afin de l'en destourner, voulut que sa fille messagere Iris allast trouuer le Sommeil dans son morne Palais, & le charger de sa part, d'enuoyer promptement des songes apres d'Halcyone, pour luy représenter l'image de Ceix au trauers de leurs ombres, & luy raconter la veritable histoire de sa mort: Iris n'eut pas receu le commandement, qu'elle se vestit aussi tost de son manteau teint de mille diuerses couleurs, & ayāt teint les cieux d'un arc coloré de mesme, s'en alla trouuer le Roy des songes, dans son logis obscur, qu'une nuée entoure tousiours. Celogis est dans le pays voisin des Amazones, sous vn antre profond qui perce le pied d'une haute montagne; le Soleil, soit qu'au matin se leuant il sorte sa tresse dorée hors des eaux, soit qu'esleué au plus haut des cieux il paroisse au milieu de son ordinaire carriere, soit qu'il descende & se voye pro-



che de s'aller plonger dans le sein de Thetis, iamais n'esclaire le Palais de ce Prince endormy. Tout est plein là autour de broüillars que la terre exhale, & s'il y a quelquefois de la lumiere, ce n'est pas autre lumiere que celle, qui meslée de tenebres paroist à la pointedu iour, deuant qu'Apollon nous ait descouuert le flambeau de sa face. Il n'y a point là de coq qui d'un chant matinier appelle l'Aurore, pour la faire auancer: il n'y a point de chiens qui d'une voix bruyante troublent le calme du silence, lequel y regnet tousiours. Les oyes, encores plus esueillez que les chiens, en sont bannis, & toutes autres bestes qui peuuent faire bruit. Il n'y a point mesmes d'arbres, dans les fueilles desquels les vents se puissent entonner, pour y esmouuoir vn orage, le repos habite par tout avec le silence, si ce n'est au pied d'un rocher, d'où fort le ruisseau d'oubliance, lequel coulant sur de petits cailloux fait vn doux murmure qui semble inuiter à dormir. Au deuant de l'antrè il y a des pauots & vne infinité d'herbes, du suc desquelles la nuit se sert & l'espanche par toute la terre pour assoupir le monde. De peur que les gons ne bruyent; il n'y a pas vne seule porte en tout le logis, ny personne à l'entrèe qui vous demande, où vous allez. Au milieu de la salle il y a vn lièd d'ebene couuert d'une couche de plume, & entouré de rideaux noirs comme le bois: c'est là que le Sommeil repose, ayât autour de soy les songes, vaines images des choses, couche par cy, par là les vns sur les autres en nôbre pareil qu'est celuy des espics d'un châp prest à moissonner, des feüilles d'une forest, ou des arenes qui sont au riuage du fleue. Iris entrant chassa de la main les diuerfes idées de ceux qui se presenterët à ses yeux, & s'auançant vers le lièd du Sommeil, esueilla ce Dieu endormy. A peine peut il leuer la veuë, car la lueur de la robbe d'Iris l'esbloüissoit; en s'esueillant il sembloit qu'il se rendormit encore, tant il estoit assoupy, il donnoit du menton contre l'estomach: mais en fin apres auoir plusieurs fois secoüé la teste, il recogneut la Messagere de Iunon, & s'appuyant sur le coude droict, luy demanda ce qu'elle desiroit de luy. Elle luy dist alors Sommeil pere du repos. Sommeil le plus paisible & le plus tranquille des Dieux. Sommeil doux Me decin des ames affligées, qui ne receuez iamais le soin rongeard en vostre compagnie, & rendez aux

corps lassez du travail du iour, leurs forces premieres, pour leur faire le lendemain continuer leurs laborieux exercices; commâdez aux songes vos subiets d'aller à Trachine trouuer Halcyone; & luy représenter en dormant, dans quelque tableau de leurs veritables pourtraicts, le naufrage de son mary. C'est Iuon qui vous le commande, luy dist-elle, & fortit aussi tost ne pouuant plus resister aux forces charmeresses du sommeil qui la faisoit & l'eust assoupie si elle ne se fust promptement eschapée d'entre ses bras, remontant dans le ciel par le mesme arc par lequel elle estoit descenduë.

Le Sommeil, de tous ses enfans, qui sont plus de mille, n'esueillla que Morphée, singe des actions des hommes, Morphée seul d'entre les songes, qui sçait le mieux imiter la façon, le port & la parole de ceux qu'il represente; car il se couure tousiours de mesmes habits qu'eux, & vse des mots qu'ils ont plus ordinairement en bouche, mais il ne se desguise iamais qu'en homme. Il y en a vn autre, que les Dieux appellent Icile, & sur terre on le nomme Phobotor, lequel se change en beste sauuage, en oyseau & en serpent, selon qu'il luy plaist: & Phantase est celui qui prend, lors que bon luy semble, la forme mensongere d'un rocher, d'une riuere, d'un arbre, d'une montagne & de tout ce qui n'a point d'ame. Ces trois là ne se presentent de nuict qu'aux Roys & aux Princes, le peuple ne void iamais leurs faces tromperesses, il est visité de quelqu'un du peuple des songes: car il y en a vn nombre infiny pour le commun, desquels le Sommeil ne se seruit point alors, non plus que de Phobotor & de Phantase, mais de ce seul Morphée. Il luy enioignit d'executer ce que Iunon luy auoit commandé par la bouche d'Iris, & retombant en sa douce langueur, laissa dès l'instant mesme aller sa teste sur son cheuet de pume, dans lequel elle enfonça bien auant. Morphée, cependant prit son vol à Trachine, & battant les tenebres avec des aisles qui ne faisoient point de bruit, fut en peu de temps dans la chambre d'Halcyone, où il posa ses plumes, & se reuestit de la forme de Ceix. Il prit vne face paste & defaite comme de celle d'un mort, se presenta sans robbe deuant le liët de sa femme infortunée, & fit de telle façon que l'eau sembloit degoutter de sa barbe & de ses cheueux mouillez. Il s'appuya sur le liët,

y espendit mesmes des larmes deuant que rien dire, puis avec  
 vne voix languissante lascha ces tristes paroles : *Quoy ? pauvre-  
 te, ne recognoissez-vous point Ceix vostre mary ? La mort  
 a elle bien peu me changer tellement, que les traits de mon  
 visage ne paroissent encore ? Regardez-moy miserable Hal-  
 cyone, vous ne me mescognoistrez pas, ie m'asseure, mais  
 pour vostre mary vous ne trouuez que son ombre. Vos  
 vœux ny vos sacrifices ne m'ont rien seruy, ie suis mort, ne vous  
 repaissez point d'une vaine esperance de me reuoir iamais en  
 vie. Vn pluuiex vent du Midy me surprit au milieu de la  
 mer Egée, & combattit si furieusement mon vaisseau, qu'il le  
 mit en pieces. En vain i'eus alors vostre nom en bouche, vous  
 ne pouuez pas secourir ma bouche qui vous nommoit, les  
 vagues la remplirent d'eaux, & m'estouffans m'osterent la  
 voix, la parole & la vie. Ne tenez pas ce que ie vous dis pour vn  
 conte mensonger, ce n'est point vn incognu qui vous en appor-  
 te la nouvelle, pour l'auoir seulement ouy dire, ce n'est point  
 le bruit incertain d'un peuple de ville qui vous le fait sçauoir,  
 c'est moy-mesme, moy que les ondes ont deuoré, vous annonce  
 avecques ma mort la cruauté de mon desastre. Sus donc, leuez-  
 vous & vous vestez de dueil, donnez moy des larmes, afin  
 qu'au moins le malheur de descendre aux enfers sans estre pleu-  
 ré, n'accroisse point celuy de mon naufrage. Morphée en luy  
 parlant imitoit si naïuement & l'accent & la voix de Ceix,  
 qu'elle ne pouuoit douter que ce ne fut son mary, ses yeux mes-  
 mes sembloient estre mouillez, & le mouuement de sa main estoit  
 vn geste tout pareil à celuy de Ceix. Halcyone encore enuelop-  
 pée dedans les extases du songe, fond en larmes, se plaint, s'af-  
 flige & se tourmente. Elle veut embrasser son mary, & n'em-  
 brasse rien que de l'air, elle s'escrie : *Où fuyez-vous ? mes delices  
 demeurez encore vn peu icy, & nous nous en irons ensemble.  
 L'horreur & l'effroy du songe, l'ayant en fin esucillée, elle fit  
 apporter du feu par ses seruantes, pour regarder par tout dans  
 la chambre si elles ne verroient point son mary qui luy ve-  
 noit de parler, & ne le trouuant pas, sa consolation fut de se  
 battre le sein comme furieuse, & de despit deschirer sa robbe.  
 Elle ne prit pas la peine de retrouuer ses cheuaux, son dueil**

& son impatience firent qu'elle couppa ceux qu'elle n'auoit peu arracher. Quand sa nourrice luy demanda quelle nouvelle affliction luy estoit suruenüe. Helas ! luy dist-elle, ie ne suis plus, il n'y a plus d'Halcyone au monde, la mort l'a fait tomber du mesme coup qu'elle a tué son mary. Ne vous persuadez pas que vos paroles puissent alléger ma douleur. N'entreprenez point de me consoler. Ceix est mort, ie le suis aussi, les mesmes eaux qui l'ont englouty, ont ensemble englouty ma vie. Las ! il a fait naufrage, ie l'ay veu, ie l'ay recogneu, mais quand ie l'ay voulu retenir, ie n'ay rien peu toucher qu'un ombre : toutesfois ce n'estoit point vn ombre mensongere, c'estoit, ie le sçay bien, la vraye ombre de mon mary. Il n'estoit pas pourtant en son en bon-point accoustumé, il n'auoit pas son visage ordinaire, il estoit nud, pasle, defait, & ses cheueux estoient encore tous moiillez. Ie l'ay veu, infortunée que ie suis, en ce piteux estat, il a esté icy deuant mon liçt, c'est là mesme qu'il a esté, mais las ! ie ne voy point les marques de ces pieds sur le plancher, où maintenant il marchoit. Ha ! chere moitié de mon cœur, c'est bien ce que j'apprehendois à vostre departie, c'est bien ce que la crainte me faisoit presager, lors que ie vous priois de ne me quitter point pour suiure l'inconstance des vents, & vous fier aux flots de l'implacable Neptune. Mais puis que les destins auoient là determiné vostre mort, pourquoy est-ce que ie n'ay esté compagne de vostre infortune ? pourquoy ne m'avez vous amenée avec vous ? Ha ! que le voyage eut esté auantageux pour moy, si ie vous eusse suiuy ! mes iours esgallez à ceux de Ceix eussent eu vne mesme durée, ie n'eusse pas vescu vne heure sans luy. Vn mesme moment eust à tous deux borné la fin de nostre vie, & la mort n'eust pas eu le pouuoir de nous separer. Maintenant ie meurs loin de vous, & bien que ie sois esloignée de vostre naufrage, ie ne laisse pourtant d'estre agitée d'une horrible tempeste. Vous estes sans moy dans la mer, & mon esprit affligé esprouue les assauts d'une plus cruelle tourmente, que ne font les orages qui troublent l'Ocean. Mes douleurs me seront vne mer furieuse, si ie m'efforce de traifner encore ceste languissante vie, & suruiure quelque temps à mon dueil. Mais à quel

propos m'efforcerois-je d'allonger mon mal? Pourquoy combattois ie, pour ma misere? Non, n'c, ie ne demeureray pas apres toy Ceix, ie ne te laisseray point, mes delices, & toy-mesme ne pourras pas m'empescher de te suiure, comme tu fis à ton depart. La mort au moins me rendra ta compagne, & si vn mesme tombeau ne nos rassemble, les lettres qui seront grauées sur vne mesme pierre conserueront ta memoire ioiate à la mienne, si tes os ne touchent mes os, mon nom sera escrit aupres du tien: & si les restes de nos corps son separez, nos ombres ne le seront pas: car ie seray tousiours avec toy dans les enfers, & rien ne pourra esloigner mon ame de la tienne. La douleur l'empescha de parler d'auantage, les sanglots a tout propos entrecouppoiet ses mots, & les souspirs que son cœur eslançoit luy faisoient perdre la parole. Elle demeura comme transie, & cependant le Soleil leué rendit le iour au monde avec la lumiere, qui fit sortir Halcyonne de son logis, pour aller sur le riuage, d'où elle auoit veu partir son mary. C'est d'icy (dit-elle estant là) que furent leuées les anchres de son nauire, c'est icy qu'il me baïsa, iurant qu'il seroit si tost de retour? helas! c'est icy que ie suiuy des yeux ses voiles aussi loing que ie les peus voir. Ainsi elle se representoit tout ce qui s'estoit passé à son depart, & tandis qu'elle entretenoit son affliction d'vn doux & triste souuenir, estendant sa veuë sur les plaines de la mer, elle apperçeut de loing ie ne sçay quoy, comme vn corps qui flotloit sur l'eau. A la premiere veuë elle ne peut pas iuger asseurement que c'estoit: mais les ondes l'ayans auancé, bien qu'il fut encore fort loing, elle recogneut bien que c'estoit vn corps mort. De qui que ce fust, elle en eut pitié, à cause que c'estoit d'vn homme noy, & le plaignant comme incogneu: Ha! pauure corps, dist-elle, que tu es miserable, & miserable celle qui fut ta femme, si tu en as eu vne! Cependant les vagues le iettent peu à peu du costé du riuage: le corps s'approche d'elle, & l'espoir s'en esloigne plus elle le regarde. Elle sort comme hors de soy-mesme, & quand il est en fin si proche du bord qu'elle le peut recognoistre, qu'elle void que c'est son mary, c'est le mesme visage qui s'est présenté deuant elle la nuit precedente, elle deschire sa face & sa robbe, s'arrache le poil, & tendant ses mains tremblantes d'horreur

vers ce corps flottant de Ceix, s'escrie pour luy dire : Est-ce de la façon que vous venez me reuoir, cher espoux? Est-ce ainsi que vous retournez, vniques amours de mon cœur? Est-ce en ce pitoyable estat que vous vous acquittez de vostre promesse? Il y auoit comme vn gros boulcuart basty de pierre a costé du port, lequel estoit assez auant dans l'eau, pour rompre les premiers efforts des vagues & rabattre la violence des ondes, afin que les vaiffeaux yinssent plus doucement & plus seurement à bord. Elle s'enleua en l'air, & d'vn faut se iette sur ceste masse de pierre, au pied de laquelle le corps de son mary estoit arresté. Le peuple qui la vid sauter de si loin demeura tout rauy, & s'esmerueilla plus encores apres, voyant qu'elle ne sautoit pas, mais elle voloit : car battant l'air avec des aisles nouvellement sorties de ses aisselles, elle frisa le dessus des ondes, & voltigeant autour de son mary, rédit sans parler vne voix plaintiue, qui n'estoit plus voix humaine, mais d'oyseau. Misérable oyseau, elle se posa sur le corps muet de Ceix, sans sentiment & sans vie, l'embrassa de ses aisles, & luy donna de son bec pointu quelques froids baisers, qu'il sembla sentir, car il leua la teste, ou les vagues luy firent leuer. Ce fut vne doute qui tint quelque peu le peuple en suspend : mais l'effect prouua tost apres qu'il auoit à la verité ressenty la douceur des baisers de sa femme, & que les Dieux prenans pitié de son malheur luy auoient pour vn peu redonné quelque vie. Il furent en fin tous deux changez en oyseau, & conseruans leur amour en tel estre, aussi bien qu'en l'autre, ne rompirent point le lien de leur mariage. Ils ioignirent encore ensemble leur corps emplumez, & firent l'vn l'autre pere & mere des petits Halcyons, qui font comme eux leur nids sur la mer durant les glaces de l'Hyær, & rendent les eaux calmes autant de temps qu'il demeurent sur leurs œufs à les couuer, car leur grand pere Æole soigneux de les conseruer, ne lasche point alors les vents, dont il est le concierge.

## LESVIETDELA XI. FABLE.

*Æsaque fils de Priam & de la Nymphè Alixothoe, estant esperdument amoureux d'Hesperie fut cause de sa mort, car ceste belle Nymphè en fuyant ses carresses, fut par vn serpent blessée au talon, & tomba morte incontinent sur la place. Luy en fut si affligé, que de regret il se precipita du haut d'un rocher dans la mer, mais Thetis prenant pitié de luy le changea en Plongeon, deuant qu'il se noyast.*

**Q** Vand Halcyone & son mary furent aussi reuestus de plumes, il y auoit quelques bons vieillards sur le riuage qui loierent fort la constance & la fidelité de ces deux amans, & à propos de leur changement, vn de la compagnie dit, monstrant le Plongeon, qui voloit assez près d'eux : Voyez-vous cét oyseau, c'estoit autrefois vn Prince du sang Royal de Troye, & si nous recherchons ses ancestres, nous trouuerons qu'il est descendu en droite ligne d'Ile d'Assaraque, de Ganimedé, les delices de Iupiter, qui le raut au ciel pour sa beauté, du vieil Laomedon, & de Priam, qui dernier commanda dans le fort d'Illion. C'estoit le frere du grand Hector, seul bouleuard de Troye, si les destins n'eussent changé son estre en vn âge si tendre, il n'eust pas moins peut-estre acquis de renom par sa valeur, encore que l'un fust fils d'Hecube, & que l'autre eust esté par la Nymphè Alixothoë enfanté à la desrobée dans les valles d'Ida. Ce petit Æsaque, bien que fils d'un grand Prince, ne se pleut iama's dans ses villes, ny à la Cour, son cœur sans ambition luy faisoit plus aymer les antres secrets des montagnes, que le superbe Palais d'Illion. Il se trouuoit peu souuent dās Troye, car il cherissoit sur tout la vie champestre, & toutesfois n'estoit point doiüé d'une ame si grossiere, qu'elle fust insensible à la pointe des traits du petit fils de Venus. Il portoit dans le sein vn cœur aussi capable qu'un autre des cuisantes flames d'amour, comme il en fit preuue à la veüe des beautés d'Hesperie, fille du fleuue Cebrene, qu'il apperçeut vne fois sur le riuage de son pere, ainsi qu'elle esparpilloit au Soleil ses cheueux humides







LE DOVZIESME LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE.

LE SVIET DE LA I. ET II. FABLES.

*Agamemnon, chef de l'armée Gregeoise qui alla deuant Troye, estant en Auelide ainsi qu'il sacrifioit à Iupiter, vid sur l'arbre, qui couuroit l'autel de son ombre, vn serpent, lequel s'estant glissé dans vn nid d'oyseaux, apres auoir mangé huit petits qui y estoient, deuorera mesme la mere qui voltigeoit autour du nid, puis il fut changé en pierre. Calchas presagea par là que les Grecs demeuveroient neuf ans entiers deuant Troye, & qu'au dixiesme ils emporteroient la ville. A ureste on tient que cela aduint au port de Beotie où leurs Nauires furent arrestez, & où par le commandement du mesme Calchas, Agamemnon fut contraint de donner sa fille Iphigenie pour estre sacrifiée: & appaiser de son sang vierge le courroux de Neptune irrité. Toutesfois elle ne fut pas immolée, car Diane l'enleua, & fit trouuer vne biche à sa place.*

*l. & II.  
Fable expl.  
ch. 1. & 2.  
du 12. dis-  
cours.*

**P**RIAM, qui ne sçauoit pas que son fils *Æsaque*, porté sur des ailles humides, vesquist autour des eaux, le pleura comme mort, & fit ses funerailles, ausquelles le valeureux *Hector* & ses autres freres assisterent. Il n'y eut que

Paris seul d'entr'eux, lequel manquant à ce triste deuoir ne se trouua point à la pompe funebre : car il estoit en Grece, d'où avec Heleine, qu'il rait à Menelas, il amena la guerre, & vne longue fuitte de defastre, en son pays. Mille galeres Grecques le suiurent armées pour le sac de Troye, & liguées ensemble, pour venger l'iniure faite à Menelas : toutesfois la vengeance ne fut pas prompte qu'ils esperoient, elle fut tardiue, pource que les vents les retarderent dans vn port de Beotie, où ils demurerent long temps sans pouuoir faire voile plus auant. Afin que les Dieux propices favorisassent leur dessein, & desgageassent leurs vaisseaux, que la furie des ondes retenoit attachez au haur, ils firent des sacrifices à Iupiter sur vn vieil autel, qui ne fut pas si tost eschauffé des flames sacrées qu'on y alluma, qu'un serpent parut glissant le long d'une plane. Sur l'arbre il y auoit vn nid de huit petits oyseaux, que le serpent deuora tous, & la mere ensemble qui voltigeoit autour, dont chacun demeura fort estonné, toutesfois ils se rassurerent vn peu, quand le deuin Calchas leur dist: Courage valeureux Gregeois, les Troyés sont à nous, ils seront la victime de nos armes victorieuses, nous ruinerons leurs murailles : mais ce ne sera pas sans beaucoup de travail, il nous faudra long-temps combattre, pour acquerir la victoire. Des neuf oyseaux deuorez il tira lors vn presage, qu'ils demureroient neuf ans deuant Troye, & qu'au dixiesme ils emporteroient la ville. Cependant le serpent, qui entortilloit sa queuë autour des branches de l'arbre fut changé en pierre, sans perdre sa forme de serpent : mais les Nauires des Grecs ne furent pas pourtât desgagés: Nerée courroucé entretenoit encore la tourmente, & ne les voulut point laisser passer outre. Il y en auoit qui disoient, que c'estoit Neptune qui s'opposoit à leur dessein, & qu'il ne vouloit pas permettre que la ville de Troye fust saccagée, d'autant qu'il en auoit basti les murailles. Mais Calchas ne trouua pas par ses presages, que le mal vint de là, il ne peut taire ce qu'il sceut estre pour le bien commun de la Grece, quoy que ce fust chose, qui deuoit estre fascheuse au chef de leur armée. Il dist franchement, que la colere de la vierge Diane vouloit estre appaisée, par le sang vierge de la fille d'Agamemnon. Ce fut vn cruel coup au pere d'offrir en sacrifice la vie de sa fille : mais il fallut pourtant qu'il y

consentist, le bien public l'emporta sur tous les ressentimens paternels, on mena Iphigenie deuant l'autel pour y esandre son chaste sang, qui toutesfois ne fut point espandu: car la Déesse offencée fut vaincuë de pitié, voyant les larmes des Ministres du sacrifice, qui ne pouuoient qu'avec regret, prester leurs mains à ce piteux ministere. Elle mesme entoura d'une nuée ceste fille innocente, l'enleua, & mit vne biche à sa place, tandis que le peuple chantant & priant, estoit empesché aux ceremonies. Le courroux donc de ceste Déesse chasseresse, ayant esté appaisé par vne victime digne d'elle, aussi tost la mer se calma, ces mille vaisseaux qui estoient si long-temps demeurez attachez au port, eurent le vent en poupe, qui les porta en fin sur les eaux du Xanthe & les fit aborder au riuage de Troye. Il y a sur le milieu du monde vn logis également esloigné du ciel, de la terre & des eaux, qui est comme la frontiere de ces trois Royaumes, qui sont les trois lots du partage des enfans de Saturne d'où l'on void tout ce qui se fait en quelque part que ce soit, & d'où l'on entend tout ce qui se dit: C'est là que demeure la Renommée, dans vne maison bastie au sommet d'une montagne, qui a mille entrées, & mille & mille fenestres pour receuoir les nouvelles de ce qui se passe de tous costez. Il n'y a point d'huys aux portes, nuict & iour tout y est ouuert. Les murailles sont d'airain, qui d'un son aigu redit tout ce qu'il entend dire, en quelque lieu du logis que ce soit on y parle tousiours: Le repos ny le silence ne sont point reccus là dedās; mais on n'y oyt point aussi de cris esclattans, le bruit qui s'y fait est de mille voix basses, que les vns & les autres se soufflent aux oreilles. C'est vn bruit tout tel que celuy de la mer, lors qu'on l'entend de fort loing, ou tel que celuy qui se fait en l'air, apres qu'on a ouy quelques grands esclats de tonnerre. Les galleries sont pleines de peuple qui va & vient, contant tousiours quelques nouvelle. Les mensonges y courent ordinairement peslemesse avec les veritez, ce ne sont que bruits sourds, desquels la pluspart repaissent leurs esprits curieux, & les autres les publient encores à d'autres, mais ce n'est pas sans croistre le discours de quelques inuentions: car tousiours celuy qui le rapporte, l'augmente en y adjoustant du sien. Là tout est plein d'ames credules, d'esprits legers & faciles à deceuoir, on

*Agar emmō  
auoit tué  
vne biche,  
dont Diane  
estoit fâchée  
contre luy, &  
à cette occa-  
sion le resar-  
doit.*

n'y void que vaines ioyes, que craintes, qu'apprehensions; il y a souuent du trouble & des seditions, & souuent ce sont des rapports, desquels on ne trouue point le premier autheur. En fin rien ne se fait au ciel dans les palais estoillez, rien sur terre, & rien dedans l'enclos de l'humide Royaume de Neptune, dont la Déesse qui tient là son siege, n'aye cognoissance.

---

LE SVIET DE LA III. FABLE.

*Cygne fils de Neptune combattant pour les Troyens ne peut iamais estre blessé par Achille, à cause que son pere en naissant auoit rendu son corps à l'esprouue de toutes sortes d'armes: mais Achille en fin l'ayant renuersé l'estouffa avec le pied qu'il luy mis sur la gorge. Neptune de peur que son fils demeurast sur la place, despouillé de ses armes, le changea en Cygne, & luy faisant porter sous la plume d'un oyseau blanc le mesme nom qu'il auoit estant homme.*

**C**E fut elle qui fit sçauoir aux Troyens que les Grecs s'estoient mis sur mer pour les venir assieger car ils ne parurent pas aux ports de Phrygie, qu'on ne les y attendist; on se batit fort pour les empescher de prendre terre, & ne la prindrent point sans perdre beaucoup d'hommes. Tule sçais braue Protefilas, que la valeur ietta premier sur le riuage, & le destin precipita le premier à la mort, que tu receus de la valeureuse main d'Hector. Les premieres chargent coustrent cher aux Grecs, ce fut à leurs despens qu'ils sçeuient ce que pouuoit le bras du braue fils de Priam, car les plus vaillans des leurs y moururent, mais aussi ne firent-ils pas mourir peu de Phrygiens. Le riuage taché du sang des vns & des autres portoit de tous costez sur les sablons les marques rouges du carnage, & sur tout és endroits où parut Cygne, valeureux fils de Neptune: luy seul en terraçà plus de mille, & rien ne luy pouuoit plus resister, quand Achille se mit en campagne, pour le combattre, ou bien Hector, car son desir n'estoit, que de les rencontrer l'un ou l'autre. Ce fut Cygne que la fortune mena deuant luy, d'autant que les destins auoient reserué la mort d'Hector pour la dixiesme année du siege

du ſiege. Il courut droit à Cygne, & dit en courant la picque à la main. Qui que tu ſois, ieune Cheualier, il faut que maintenant aux deſpens de ta vie, tu faces preuue des forces de mon bras, tu n'auras pas peu d'heur en ta mort, quand tu acquerras le renom d'eſtre tombé victime aux pieds du grand Achille. Sa picque ſuiuit ſa parole, il donna vn coup à Cygne dans l'eſtomach, ſans faillir de frapper où il vouloit, mais il ne le bleſſa point pourtant : car le fer comme rebouché contre ſa peau ne la fit que meurtrir, dont il fut tout eſtonné ; & Cygne recognoiſſant ſon eſtonnement, luy diſt : Vous ne deuez pas vous eſmerveiller ſi vos forces, que vous preſumez indomptables, ne peuuent rien ſur moy, le caſque couuert d'vn crin de cheual que ie porte en teſte, ny le bouclier que i'ay à la main gauche, ne ſont pas pour me couvrir des coups, ils ne ſont ſur moy que pour me parer. Mars s'en fert de la façon encore qu'on ne luy puiſſe nuire, il va touſiours armé, comme s'il apprehendoit les efforts de quelque ennemy. Si vous voulez ie poſeray le caſque & le bouclier, mais ie ne ſeray pas moins couuert que ie ſuis maintenant, & me retireray touſiours ſans bleſſure. C'eſt bien plus d'eſtre fils de Neptune, qui commâde à Nerée, à toutes les bleuës Diuinites de la mer, & à la mer meſme, que d'eſtre yſſu d'vne ſimple fille de Nerée. Recognoiſſez que ie ſuis autre que vous, & que vos forces ne ſont pas à eſgaller aux miennes : Cela dit, il tira ſur Achille, & d'vn trait luy donna dans l'eſcu, ſi auât qu'il perça le cuiure, & iuſqu'au neuſieſme cuir, il n'y eut que le dixieſme qui reſiſta, & garantit ſon maïſtre, lequel repartiſt en meſme inſtant ſur ſon ennemy, mais ce fut encore en vain & ſans bleſſure. Cygne receut par 3 fois la pointe de ſa picque dans le ſein, & ne fut non plus bleſſé à l'vne qu'à l'autre, dont Achille entra en colere pareille à celle d'vn taureau, qu'on eſpouente avec vn drap rouge, duquel il regrette ne pouuoir faire ſortir du ſang pour contenter ſa rage, il aigrit en vain ſa furie, plus il voit que ſes efforts ſont vains : Il regarde au bout de ſa picque pour voir ſi le fer n'en eſt point tombé, il trouue qu'il y eſt encore : He! comment, dit-il lors, c'eſt donc ma foibleſſe qui ne permet pas que ie voye rougir ma lance du ſang de mô ennemy? Que ſont deuenuës mes forces, ceſtuy-cy ſeul me les a il fait

perdre? Je suis assureé de n'en auoir point manqué autrefois, i'en ay fait preuue sur la muraille de Lyrnessé, à Tenede, dans Thebes, en Myssi où ie teignis les ondes du fleuue Cayce du sang du peuple qui habite le long de son riuage, & en Licie où Telephe par deux fois a senty ce que peut mon bras & le fer de malance. Mais qu'ay-ie fait sur le cháp mesme où ie suis? Ces sablons, sur lesquels nous nous battons, ne sont ils pas encore couuerts des corps de ceux desquels mon espee a sacrifié les ames à Pluton? C'est chose assuree que i'ay eu de la force & de la valeur, & si ie sçay bien que i'en ay encore. Il faut donc que ie sois charmé; dit-il, & le disant comme douteux en soy-mesme de sa vertu, & ne croyant pas bonnement ses valeureux exploits du passé, s'eslança sur Nemeté Licien, qui estoit à son costé, & le mit par terre, trauersant le plastron qu'il portoit & le sein couuert du plastron. Il tira incontinent la picque de l'estomach de son vaincu mourant, pour la porter chaude & victorieuse dans l'espaule de Cygne, où il ne manqua point de frapper, mais il manqua de faire la playe qu'il souhaittoit. Le fer touchant la chair de cét inuincible fils de Neptune, trouuoit autant de resistance comme s'ils eust donné contre vne muraille, ou contre les dures costes d'un rocher. Toutesfois à ce dernier coup, il parut du sang à l'endroit où la pointe porta, dont Achille fut en vain resiouy; car il n'y auoit point de blessure, ce n'estoit que le sang de Nemeté, qui auoit fait la marque rouge, qui luy donna ceste fausse ioye. Il descendit pourtant de son chariot pour acheuer de meurtrir son ennemy, qu'il croyoit blessé, & le ioignant de prés avec d'espee, vid que son espee entroit dans le casque, & dans le bouclier: mais ne faisoit point brèche dans le corps de Cygne. Alors il perdit l'esperance de le pouuoir offencer de la pointe, aussi ne s'y amusa-il plus, il se ietta à son collet, & luy donna trois ou quatre coups du pommeau, sur les temples, le pressa, le troubla, & l'estonna de telle façon, qu'il luy esblouyt les yeux. Cygne faisi d'effroy, pensant se retirer en arriere rencontra vne pierre à ses pieds, sur laquelle Achille le fit choir, & se ietta incontinent sur luy, luy mit les genoux sur l'estomach, défit les liens de son casque, & le foula tant sur la gorge, qu'en luy bou-

chant le conduit de l'haleine, il luy fit perdre le respir, & la vie. Les armes du vaincu demeurèrent sur la place pour seruir de glorieuses despoüilles au vainqueur : mais Neptune enleua en l'air le corps, reuestu de plumes blanches, & changea son fils en l'oysseau, duquel il portoit desia le nom.

LE SVIET DE LA IV. ET V.  
FABLES.

*Cenis fille d'Elathée Lapithe estant aimée de Neptune, obtint de luy d'estre changée en homme qui ne pourroit estre blessé. Elle fut donc depuis nommée Cénée, fut homme, & se trouua aux nopces de Pirithous, où il se battit valeureusement contre les Centaures sans pouuoir estre blessé : mais en fin ils l'assommerent, & l'accablèrent sous de grosses branches d'arbres qu'ils ietterent sur luy ; & Neptune alors pour le favoriser encore à sa fin, le changea en oysseau.*

IV. & V.  
Fable expl.  
ch. 3. & 4.

**C**Es premiers combats estoient si violents, & si sanglants qu'ils ne peurent durer long-temps, les vns & les autres laissez furent contraints de faire tréue, & se reposer de part & d'autre. Les Troyens demeurèrent dans la ville faisant bon guet sur leurs murailles, & les Grecs dans leurs retranchemens se tindrēt sur leurs gardes. Tandis Achille pour rendre graces à Palas de la victoire qu'il auoit obtenuē contre Cygne, luy offre en sacrifice vne genice, de laquelle il fait brusler les entrailles sur l'autel & en enuoye iusques dans le ciel vne fumée agreable aux Dieux. Ce fut tout ce qu'en eut le Temple, le reste fut employé à traiter les Capitaines de l'armée, en vn festin qu'Achille leur fit. Lors qu'en ceste assemblée de resiouyssance, ils se furent repeus de la chair rostie de ceste ieune vache, & avec le vin eurent chassé la soif & les ennuis ensemble, leur entretien ne fut point de chanter, n'y d'ouyr l'harmonie d'un luth, ou les airs d'un flageol, ils passerent la nuit à discourir, & la vaillance fut le seul sujet de leurs discours. Ils se pleurent à raconter les braues exploits de guerre de leurs ennemis, & les leurs aussi. Ils

dirent les perilleuses fortunes qu'ils auoient couruës, & celles qu'ils auoient fait courir à d'autres. Car quels discours eussent esté mieux feants en la bouche d'Achille? Dequoy pouuoit parler Achille, sinon de la valeur? Ou dequoy pouuoit-on plus dignement entretenir le patron des guerriers, qu'en discourant de quelque rare effect de guerre? On n'ouyt sortir de leurs bouches, que les genereuses histoires de leurs actes heroïques, & la victoire de Cygne en fut le premier sujet. Ils s'esbahyrent tous de ce qu'Achille leur dist, que le corps de ce ieune Cheualier estoit à l'espreuue de toutes sortes d'armes, qu'il ne pouuoit estre blessé, & faisoit rebouscher le fer. Ils ne sçauoient que dire d'un tel miracle, & Achille mesme qui l'auoit esprooué ne croyoit presque pas que cela peust estre, il s'en estoit encore plus que les autres, lors que Hector leur dist: Vous auez veu de vostre temps vn Cygne qui mesprisoit la pointe des armes, pour ce que son corps ne pouuoit estre percé: ce n'est pas chose nouvelle, j'ay veu autresfois vn Cenée de Perrhebe, lequel desdaignoit tant les coups, qu'il se fust donné pour butte à mille & mille flesches, sans estre offensé d'une seule. Sa renommée n'a pas esté petite de son temps, il demouroit sur les costes du môr Othrys, & faisoit fort parler de soy, mais ce qui estoit encore plus admirable en luy, c'estoit que de fille il auoit esté changé en homme, & en naissant n'auoit eu que le foible sexe des femmes. Toute la compagnie rauie d'une telle merueille, le pria de raconter au long ce qu'il en sçauoit, & Achille entre autres, desireux d'en ouyr l'histoire, lay dist: Je vous supplie venerable vieillard, seul patron de nostre âge, & en bien-dire & en sagesse, ne nous priez point d'un discours si digne de memoire, il n'y a personne icy qui ne desire de l'ouïr. Faites nous ie vous prie, sçauoir qui estoit ce Cenée, comment il changea de sexe, en quelle guerre vous l'auiez cognu, & qui fut celuy qui le vainquit, si toutesfois luy qui estoit inuincible peut iamais estre surmonté. Mon âge la verité, dist Nestor, m'a faict oublier beaucoup de choses que j'ay veuës en ma ieunesse, toutefois ie ne laisse pas de me ressouvenir encore de plusieurs, mais ie n'en sçache point dont j'aye la memoire si fraische que de celle là & si depuis tant en guerre qu'en paix, j'en ay veu vne infinité d'autres assez remarquables. Le sçeps ne ma pas maqué pour en voir de plusieurs façons,



il y a plus de deux cens ans que l'espreue que c'est du monde de, & le cours auourd'huy le troisieme siecle. Mais pour venir au conte que vous souhaittez entendre: Cenis estoit fille d'Elatée, & fille des plus belles qui fussét alors en toute la Thessalie, soit dans les villes qui sont de vostre domaine, braue Achille, soit dás les voisines, car elle estoit de vostre pays. En vain plusieurs Princes, captifs de ses beautez, rechercherent son alliance, iamais elle ne voulut assuiettir sa liberté aux importunes loix du mariage. C'estoit vn party auquel ie pense que vostre pere Pelee eust volontiers aspiré: mais de ce temps là il auoit desia espousé vostre mere Thetis, ou elle luy estoit au moins promise. En fin Cenis ne se laissa iamais gagner aux carresses des hommes, sa chasteté, qu'elle ne cherissoit pas moins que sa vie, demeura inuaincuë, iusqu'à ce que Neptune, Prince des eaux, la rencontrant à l'escart sur ces riués humides, la força de luy quitter la chere fleur qu'elle auoit tousiours si soigneusement conseruée. On tient qu'il iouyt des delices de ses embrassemens, & que pour loyer des plaisirs, qu'il auoit goustez avec elle, il offrit de luy donner tout ce qu'elle desireroit. Elle qui ne regrettoit rien plus que la perte de sa virginité, pésant tousiours à sa chasteté violée, auoit tant en horreur l'impudique effort de ce Dieu, qu'elle creut n'auoir rien plus à souhaitter que de se voir exempté à l'aduenir d'une violence pareille à celle qu'elle auoit soufferte. A fin que ie ne puisse iamais estre forcée de la façon, faites, luy dist-elle, que ie ne sois plus de ce foible sexe, qui est sujet à vn plus robuste. Si vous changez ma nature de femme en celle d'un homme, vous me ferez iouyr de tous le contentemens où i'aspire. Ce Dieu esclau de ses perfections fauorisa si promptemét son vœu, qu'elle prononça les dernieres paroles de son souhait d'une voix plus forte, & qui sembloit bien n'estre desia plus voix de femme, aussi n'estoit-ce pas à la verité, car elle fut homme des l'instant mesmes qu'elle en conçut le desir, & si son corps outre ce fut doüé d'une secrette vertu, qui l'empescha d'estre iamais blessé, & de craindre la pointe ny le trāchant de quelques armes que ce fussent. Ce ne fut plus Cenis, mais Cene, Cheualier qui par sa valeur s'acquit depuis vn nom tres illustre en la Thessalie. Pour vous faire sçauoir sa fin: in vous diray que de son temps Pirithous,

fils de l'outré-cuidé Ixion, espousa Hyppodame, & à ses nopces, où tous les plus grands de la Theffallie se trouuerent, & moy mesme y estois, inuita le Centaures, qu'il traitta dans les allees d'une forest, où les tables furent rangées sous le couuert des arbres. Ce n'estoit que resiouyffance là dedans, on y chantoit Hymenée, tout y fumoit du feu des sacrifices : Ce n'estoient que cris d'allegresse, que loiianges des beautez d'Hyppodame, laquelle y estoit assistée d'une belle troupe de Dames ; ce n'estoient que voeux en faueur de son mariage. Chacun iugeoit Pirythous tres heureux d'auoir rencontré vne femme si accomplie, on ne luy presageoit que toute felicité d'une telle alliance : toutesfois peu s'en fallut que le presage ne fust mensonger. Eurite, cruel chef de ces sanguinaires Centaures, n'eut pas l'estomach plein de vin, qu'il deuint comme furieux ; mais il le fut bien plus, lors que le feu des regards de la marice l'eut encore eschauffé. Les chaleurs de Bacchus redoublées par celles de Venus, l'agiterent d'une si bouïllante manie, qu'en se leuant il renuersa la table, & fut saisir Hyppodame par les cheueux pour la violer : tous les siens le suiurent, chacun prit celle qui luy plaisoit le plus, ou qu'il rencontra la premiere. Ainsi la solemnité de la nopce fut changée en vn naif pourtrait du sac d'une ville prise d'assaut. Ainsi en vn instant au lieu des châts d'Hymenee on n'ouyt que cris de femmes, qui firent retentir toute la maison de leurs voix effroyables. Ce tumulte suruenu nous fit leuer promptement de table, pour deffendre les Dames contre la violence des Centaures. Thefee le premier s'opposa à Eurite, & luy dist : Quel trouble d'esprit vous transporte, de me voir icy viuant, & attaquer Pirythous en ma presence ? Vous auez en luy seul offensé deux personnes. L'iniure que vous luy faites ne me touche pas moins qu'à luy-mesme, ce sont deux ennemis que vostre indiscretion vous suscite. Loignant les effets aux paroles, il tira Hyppodame d'entre les bras de ce fier Centaure, qui ne respondit rien ; aussi n'auoit-il point de raison pour deffendre vn tel acte : mais comme enragé, d'auoir perdu sa prise, leua la main, pour se venger de celuy qui luy auoit ostée. Thefee se destournant rencontra d'auanture vn grand vase antique, enrichy de figures en bossé, il le prit, &

en donna tel coup sur la teste à Eurite, qu'il le mit par terre, où en se tourmentant des pieds & des mains, il vomit les grumeaux de sang, le vin & sa ceruelle par la bouche; & par sa playe. Ces monstrueux enfans des nuées outrageusement offencez de la mort de leur frere, crians lors tous confusement aux armes, commencerent à faire voler les tasses, les plats, le caque, les marmites, & se seruir de tous les vtenfilles de cuisine, comme de sanglants outils de Mars pour faire la guerre. Amyce fils d'Ophiō s'arma le premier d'un chandelier, sur lequel plusieurs lampes esclairoient, & l'ayant leué, tout ainsi que ceux qui leuent vne coignée pour assommer vn ieune bœuf deuant l'autel de quelque Dieu, il en donna si grand coup sur le front à Celadon Lapithe, qu'il luy mit la face tout en sang, & luy escraza de telle façon, que les yeux en sortirent de la teste, le nez enfoncé entra iusques dedans la bouche, & tous les os confusement brisez le laisserēt sans forme de visage. Pelate acheua de le tuer avec le pied d'une table rompuë, duquel luy ayant abbatu le menton sur l'estomac, il le coucha par terre, & de ceste seconde blessure l'enuoya aux nopces chez Pluton. Grinée se trouua près de l'autel, sur lequel l'encens fumoit, où disant: Pourquoi ne me seruiray-ie pas de cecy? enleua l'autel, qui estoit d'une grandeur excessiue, & avec le feu & l'encens le iette au milieu de la plus espaisse troupe de Lapithes, dont il assomma Brotée, & Orion, fils de ceste grande magicienne Micalé, qui par la force charmeresse de ses vers enchanteurs tira plusieurs fois la Lune de son cercle. Ha! dist lors Exadie, ton outrecuidance ne demeurera pas long-temps impunie, pourueu que ie puisse trouver quelques armes, & en parlāt apperçeut les cornes d'un Cerf penduës à vn pin, desquelles il s'arma, les ficha dans les yeux de ce sacrilege Grinée, lequel ayant perdu la veuë sentit ses yeux creuez, meslez avec du sang, couler le long de ses iouës & de sa barbe. Rhoëte prit au foyer le plus gros tison qui y fust, & en frappa Caraze sur la teste, qu'il auoit couuerte d'une grosse chevelure rousse. Le poil s'esprit aussi-tost que feroit vne poignée d'espics secs atteins du feu, le sang qui sortit de la playe se glissant dans les flames petilla, tout ainsi que fait vn fer rouge, que le mareschal trépe dans l'eau avec ses pincettes, in-

continent apres l'auoir forty du fourneau. Caraxe ainsi blessé, secoïa plusieurs fois la teste pour en faire tomber le feu, & sentant qu'il croissoit tousiours, la rage luy doubla les forces, il leua vne porte renuersee, qui eust esté assez pesante pour charger vn chariot, aussi la mit-il bien sur ses espauls, mais il ne le peut ietter sur ces ennemis, il tomba couché sous ce lourd fardeau, & y fut accablé avec Comete, qui estoit le plus proche de luy. Rhoëte ne se peut tenir de s'en resioüir, disant : Face les Dieux que tous les autres de ta troupe soient valeureux & heureux comme toy, & que leur force leur serue autant que la tienne t'a seruy. Du mesme tison qu'il auoit fait là premiere playe, il achéua de le meurtrir, & luy donnant encore quatre ou cinq coups sur le derriere de la teste luy enfonça le test dans la ceruelle ; puis s'en alla victorieux attaquer Euagre, Coryte & Dryas. Le ieune Coryte, auquel vn poil doré commençoit encore à cottonner les ioües, fut le premier qui tomba mort deuant luy. Quel honneur pensez-vous auoir acquis de tuer vn enfant ? dit Euagre, se mettant en posture d'en prendre la vengeance : mais Rhoëte ne luy en donna pas le loisir, ny de parler dauantage, il luy mit son tison ardent dans la bouche, & luy fit entrer si auant, qu'il l'estouffa. Il poursuiuit apres Dryas avec les mesmes armes, pensant l'aterrer ainsi que les autres, toutesfois il n'y eut pas le mesme succes. Dryas arresta sa victoire, & luy planta la pointe d'vn pau au dessus de l'espaul, qu'il ne peut qu'à toute peine arracher, pour prendre la fuitte tout couuert de sang comme il estoit. Arnée, Lycidas Medon blessé à l'espale gauche, Pifenor & Cormas effrayez comme luy tournerent le dos. Mermere peu auparauant si leger à courir ne peut alors fuir si viste qu'il eut desiré, à cause du coup qu'il auoit receu à la cuisse : Phole, Melanée, Abas heureux à la chafse du sanglier, & Astyle qui auoit bien tasché au commencement de destourner les cœurs des siens d'vne si folle guerre, se deffendit en fuyant comme les autres, & dist à Nessé qui courroit avec luy, qu'il ne deuoit point craindre de se presenter aux coups, d'autant que l'honneur de sa mort estoit reserué aux fleches d'Hercule. La fuite desroba tous ceux là au bras victorieux de Dryas, qui leur fit tourner le dos, mais non à Eurinome,

Lycidas,

Lycidas, Arée, Imbrée, qui tenans ferme, furent terracez, ayant le visage du costé de leur ennemy. Et Tance de mesme, bien qu'il fust des fuyards, car se tournant pour voir qui le sui-uoit, il reçeut vn coup d'espée entre les deux yeux, à l'endroit où le nez & le front se ioignent. Aphydnas estoit demeuré endormy sans s'esueilleir au bruit que ses compagnons faisoient, il auoit la peau d'vn ours qui luy seruoit de couche, & tenoit encor en main le pot où auoit esté le vin duquel il s'estoit enyuré. Phorbas qui l'apperceut en telle posture, passant les courroyes de son dard autour de ses doigts, dist en soy-mesme, qu'il falloit l'enuoyer aux enfers luy faire mesler de l'eau du Strix avec son vin, & en mesme instant luy donna d'vne fleche dans la gorge, dont cet yurongne Centaure mourut sans ressentiment de la mort, & avec son ame assoupie versa son sang bouillonnant partie sur sa couche, partie dans le pot qu'il auoit vidé. Petrée s'essayant de defraciner vn chesne qu'il tenoit embrassé, en l'esbranlant d'vn costé & d'autre, fut trauersé d'vn coup de lance que Pirythous luy donna. La pointe perçant iusques dans le tronc, attacha Petrée contre l'arbre, avec lequel il faisoit essay de ses forces. Lyce & Chromis sentirent depuis ce que pouuoit le bras de Pirythous : mais leur mort ne luy apporta pas tant de gloire, que fit celle de Dictis, & d'Helops. Helops receut de luy vn coup de iavelot, qui luy perça la teste d'vne oreille à l'autre, & Dictis fuyant sa valeur, tomba dans vn precipice, où il rencontra vn orme qu'il rompit, si lourde fut sa cheute, & s'en fit entrer quelque branches dans le ventre. Pharée qui le void cheoir le voulut venger, & s'estoit desia armé d'vne grosse pierre, pour assommer ou Pirythous, ou Thesee, mais Thesee le print & luy donna si grand coup d'vne branche de chesne, qu'il luy rompit le bras sans tenir conte de luy faire dauantage de mal, voyant que c'estoit vne masse de chair inutile, qui ne pouuoit plus nuire. Apres l'auoir frappé ilauta sur la croupe de Bianor, croupe que personne n'auoit iamais montée, & luy tenât les genoux dans les reins, de la gauche le saisit au poil, & de la droite luy battit tant le visage avec ce baston de chesne, d'ot il auoit brisé le bras de Pharée, qu'il luy fit perdre la veüe & la vie. Du mesme baston il terraca Nedyrne,

le chasseur Lycoras, Hippase avec sa longue barbe qui luy couuroit l'estomach, Riphée, & le furieux Pctree qui prenoit des ours par les montagnes de Theffalie, & les portoit dās sa maison tous vifs & tous effarouchez. Demoleō entra en vn extrême colere voyāt les succez des valeurs de Thefee, pour en arrester le cours il voulut arracher vn pin, qu'il ne peut tirer hors de terre: apres s'estre en vain efforcé à le defraciner, il se contenta d'en rompre vne branche qu'il ietta contre Thefee sans l'offencer, pource que Pallas (à ce qu'il dit) l'inspira de se destourner du coup; mais le pin ne cheut pas en vain pourtant, il donna droit dans l'estomach à Crantor, luy rompit l'espaule gauche & le tua. Ce Crantor (Achille) auoit esté autresfois Escuyer de vostre pere Pelée, c'estoit Amyntor, Prince des Dolopes qui luy auoit donné en signe d'amitié, & pour gage de la paix accordée entr'eux: Pelée donc, qui l'aiinoit, ne le peut voir ainsi mal traité, qu'il ne s'en ressentist, la colere luy fit porter avec tant de violence son espieu dans le costé de Demoleon, que le fer y demeura, & n'en peut retirer le bois qu'avec beaucoup de peine. Ce Centaure blessé ne perdit pas le cœur, les douleurs de ses playes luy enflerent le courage d'un desir de vengeance, il s'esteua cōtre son ennemy & le voulut fouler de ses pieds de cheual, mais Thefee se tint si bien cōuert de son casque & de son bouclier, que sās estre blessé, il trauersa le double sein de ce demy-homme & demy cheual, & le fit cheoir mort par terre. Desia auparauant il auoit enuoyé Phlegmon, Hilas, Hyphinoë, & Danis au triste Royaume des morts. Dorylas les suiuit, & ce fut moy qui le blessay le premier. Il auoit la teste couuerte de la peau d'un loup, & portoit des cornes de bœuf teintes du sang de plusieurs des nostres qu'il auoit massacrez. Il faut (luy dis-ie) te montrer que mes armes ont plus de pouuoir que tes cornes & laschant la parole, ie laschay sur luy vn iavelot, qu'il pensa repouffer de la main, n'ayāt pas le temps de se destourner, mais sa main ne le sauua pas du coup: car elle demeura cōme attachée sur son front, dont chacun se prit à rire. Et lors Pelée, qui estoit plus pres de luy que moy, luy passa son espee dās le ventre, d'où les boyaux sortirent sur lesquels luy mesme marcha. Il mesla ses pieds dedans ses entrailles, de ses pieds il les deschira, puis tom-

ba le ventre tout vuide. Ta beauté Cyllare, (s'il y a quelque beauté au corps d'un Centaure) ne t'empescha pas de fuiure le mesme sort de Dorylas, ne t'ayant peu retirer du cōbat, elle ne te peut exempter de la mort. C'estoit le plus agreable & le plus accomply de toute la troupe, il sembloit que la nature ne l'eust formé que pour plaire & estre admiré d'un chacun. Vn ieune poil doré commençoit seulement à luy border les iouës, & vne longue cheuelure de mesme luy pendoit iusques sur les espaulles. Il auoit vn visage si attrayant, de si belles mains, l'estomach & les espaulles si bien faites, qu'on pouuoit remarquer en luy tous les plus rares traicts, que l'art imitant la nature s'efforce de representér és images des plus celebres ouuriers. En fin son visage & sa gorge ne doiuent rien aux merites du beau frere d'Helene. Et si le haut, qui portoit la forme d'homme, estoit si parfait, le bas qui tenoit du cheual n'estoit pas moins accomply. Il auoit le deuant fort releué, vne croupe large plus noire que poix, & la queuë, & les iambes estoient blanches comme neige. Plusieurs femmes demy iumens, rauies de ses agreables beautez, souhaitterent l'auoir pour mary, mais Hylonome l'emporta sur toutes; Hylonome la perle de ses semblables, digne pour sa grace, de posséder les graces de Cyllare. Outre que son visage ne manquoit point de charmes, elle sçeut gagner les affections de ce ieune Centaure, par vne infinité de carresses, qui le rendirent autant espris d'elle, comme elle estoit de luy. Tout l'ornement qu'elle pouuoit apporter à ses membres diuers, elle ne l'oublioit point, fust en polissant son poil avec vn peigne, fust en passant des fleurs comme des violettes, des œillets, des roses & des lys, dans les tresses dont il estoit lié. Tous les iours elle se lauoit deux fois le visage dans le cristal d'une fontaine, qui estoit au haut de la forest, & tous les iours se baignoit deux fois au courant d'une riuere, qui couloit à costé du bois. Elle auoit comme toutes les autres ses semblables, vne peau sur l'espaule gauche, mais c'estoit vne peau des plus belles & plus seantes qui se peussent trouuer, & de quelque beste choisie à plaisir. Elle aimoit vniquemēt son mary, & son mary la cherissoit de mesme, aussi ne s'esloignoient-ils iamais l'un de l'autre, ils se promenoient tousiours ensēble sur les

costaux de leur forest, & pour se reposer se retiroient tousiours ensemble dans l'obscurité de quelque antre. Ils estoient venus ensemble à ce festin, & auoient tousiours combattu l'un aupres de l'autre, quand vn trait pour les separer vint donner dans le sein de Cyllare & le frappa au cœur. Hylonome ne peut s'appercevoir qui estoit la main meurtriere de laquelle estoit partie ceste fiesche fatale à leur amour. Son dueil ne peut en auoir la vengeance qu'elle en desiroit faire, elle pensa donc à se courir son mary mourant, elle l'embrassa, essaya d'estancher le sang mettât la main sur la playe, & couvra sa bouche de la sienne, s'opposa en vain quelque temps à la sortie de son ame fuyarde, qui ne pouuoit plus demeurer dans ce corps languissant. Le voyât mort elle fit plusieurs cris, meslez de pitoyables plaintes que le bruit qu'on faisoit n'empescha d'entendre, & s'armant contre soy-mesme du propre iavelot qui auoit tué son mary, elle se le mit dans le sein, & finit sa vie embrassant celuy, pour qui seule elle se plaisoit de viure. I'auois à l'heure deuant moy le furieux Phecome, lequel couuert de plusieurs peaux de lion attachées ensemble, leua le tronc d'un arbre, que quatre bœufs à peine eussent peu traifner, & en donna sur la teste au fils de Phonolonis qu'il escraza & luy fit sortir la ceruelle par le nez & par les oreilles, tout ainsi que les gouttes de lait qui sortent d'un clayon, sur lequel le fromage se forme, ou cōme la liqueur que l'on fait sortir par force à trauers les petits trous d'une passoire. Je ne le peux empescher de faire ce coup là: mais voyant qu'il s'amusoit à despoüiller les armes de celuy qu'il auoit terracé pour en faire trophée, ie le garday bien de iōtir d'une telle despoüille. Je luy trauersé mon espée dans le ventre (vostre pere le scait, il n'estoit pas loin de moy) & suiuant mon heureuse pointe, mist par terre Cthonie & Theleboas. L'un portoit une fourche, l'autre un iauclot, duquel il me blessa; c'est le coup dont i'ay encore la marque au visage. C'estoit alors que ie deuois estre enuoyé à un siege de Troye, ie n'eusse point redouté ce grand Hector, dont nos ennemis font leur plus fort rempart, si ie ne l'eusse surmonté, ie l'eusse bien empesché au moins de faire tant de rauages. Mais qu'estoit lors Hector? il n'estoit pas peut estre encore au monde, ou s'il estoit nay, ce n'estoit qu'un enfant,



& à moy maintenant les forces me defaillent. Je ne daignerôis icy m'estendre dauantage pour vous raconter les prouesses de Periphas, vainqueur du dotible Pirette: Je ne veux pas aussi parler d'Ampice, qui d'un baston de cormier, non ferré, donna dans le visage du Centaure Oëcle. Macarée portant un pieu dans l'estomach d'Erigdupe, le renuerfa, (il m'en souuiet fort bien) & Cymele d'un traitt blessa Nessée en l'aîne. Ne vous persuadez pas aussi que Mopsene se soit meslé d'autre chose, que de predire l'aduenir, d'un iauelot, sorty de sa main, il fit perdre la parole & la vie ensemble à Odyte, qui de ce coup là eut la langue attachée au menton, & le menton à la gorge. Mon dessein est de vous faire sçauoir la mort de Cenée, ie ne m'arresteray donc plus aux autres, pour vous dire que luy d'une main victorieuse auoit desia teint son espée dans le sang de cinq Centaures, Stiphele, Brome, Antimache, Helyme & Pyracmon, (i'en ay reténu le nombre & les noms, mais quels furent les coups qu'ils receurent ie ne puis pas m'en souuenir) lors que le monstrueux Latrée armé des despoüilles d'Alese, qu'il auoit fait mourir, s'auança pour s'opposer à son bon-heur & à ses victoires. Ce Latrée estoit entre deux âges, un poil meslé de blanc luy ceignoit les temples, & avec ce qu'il estoit d'une hauteur auantageuse, car il estoit des plus grands, il estoit aussi des mieux armez d'espée, d'escu, & d'une grande picque à la Macedonienne. Il fit un tour en rond deuant que d'attaquer Cenée, & à la face des deux troupes sa presomption luy fit lascher ces vaines paroles: Hé quoy, Cenis, te persuades tu, que ie te souffre icy faire la valeureuse? Pauvrette fille! car ie te tien encore pour telle, iamais ie ne te croiray autre que Cenis, as tu bien le courage de te présenter deuant nous? Ta naissance n'a-elle peu t'en oster la hardiesse? As tu perdu le souuenir de ce que te coustela forme mensongere d'homme que tu portes? Souuien-toy à quel prix tu l'as acquise, & la honte que tu as soufferte rabbattra ton orgueil. Represente toy, foible fille, à quoy tu es née, va prendre la quenouille & le fuseau avec un petit panier, & ne te mesles finon de filer. C'est ton exercice, laisse manier les armes aux hommes, les armes ne sont pas des outils pour tes mains. Cenée ne repartit à ces Rodomontades, que d'un iauelot, duquel, ain-

si que le Centaure estendoit son grand corps en courant, il luy donna dans le costé iustemēt à l'endroit où les membres d'homme commençoient à se mesler avec ceux de cheual. La douleur de la blessure aigrissant le Centaure luy fit ietter le dard qu'il auoit en main, duquel il frappa Cenée à la iouë sans le blesser, car le fer ressauta, tout ainsi que fait la gresle tombant sur le toit d'une maison, ou vn petit caillou sur vn bassin de cuire. N'ayant rien fait de loin, il l'attaqua de près, & luy vint presenter vn estoc, pour luy plonger son espée dans le costé, mais l'espée ne trouua point d'entrée, non plus que le dard. Il se persuada que la pointe estoit rompuë: & donnant vn coup de taille, fit aussi peu du trenchant qu'il auoit fait de la pointe. La lame qui auoit porté sur les costes, sonna tout ainsi comme si elle eut frappé sur vn image de marbre, elle se rompit sans faire bresche, & l'esclat rejallit sur le col. Cenée lassée de recevoir des coups, encore qu'ils ne l'offensassent point, voulut esprouuer si son espée feroit de mesme sur son ennemy, il luy mit dās l'espaule, la poussa iusqu'aux gardes, puis la tourna plusieurs fois pour croistre la playe, & se deffit ainsi de Latrée, mais il ne se peut deffaire de ses compagnons. La mort d'un ennemy luy en suscita plusieurs autres, tous se tournerent contre luy, & faisans retentir l'air de cris effroyables, darderent de tous costez des iauelots sur luy: ils n'en voulurent qu'à luy seul, il seruit seul de butte à leurs traiçts qui tomberent tous rebouschez sans le pouuoir percer. Ils ne firent pas sortir de son corps vne seule goutte de sang, leurs armes comme charmées ne peurent auoir prise sur luy, dont ils demeurèrent tous estonnez. Ils ne sçauoient plus de quel costé l'assaillir, quand Moniche s'escria: Quelle honte? Faut-il qu'un seul homme surmonte tout vn peuple? Mais que dy-ie vn homme, faut-il qu'un Cenis qui n'est pas vrayement homme, dompte la valeur des Centaures? Toutesfois, si est, il est homme, il est vray homme, & nous ne le sommes pas, nostre lascheté nous fait ce qu'ils a esté autresfois, & il est ce que nous deuions estre. Dequoy nous sert ceste monstrueuse grandeur dont nous sommes doiiez? Quel advantage tirons nous de nos doubles forces, & de l'vniō des

deux natures que la Nature nous a données ? C'est vne folie de nous vanter enfans d'une Déesse, ou enfans d'Ixion, qui eut tât de courage, que d'aspirer aux embrassemens de Iunon : si nous estions fortis de luy, nous ne ferions pas ioug tous ensemble sous le foible effort d'un ennemy qui n'est que demy-homme. Que ne roulons-nous sur luy des chesnes, des roches, & des montagnes toutes entières, s'il est besoing : pour estouffer son ame dans son corps, puis qu'elle n'en veut point fortir ? Il faut l'accabler sous le bois de ceste forest afin qu'une telle charge soit sa mort, s'il ne peut mourir autrement. Ainsi qu'il animoit de la façon ses compagnons à la ruine de Cenée, il rencontra d'aventure un arbre, que l'orage des vents avoit mis par terre, qu'il ietâ contre son ennemy, & fut cause que tous les autres firent de mesme. En peu de temps le mont Othris fut descouvert Pelion, n'eut plus d'arbres qui ombrageassent ses costaux & Cenée fut chargé de tout le bois, qui couvroit paravant l'une & l'autre montagne. Il en eut un tel amas sur luy, que son haleine en fin, retenuë dans son estomach, ne peut plus trouver d'ouverture, pour rafraischir ses poulmons d'un air nouveau. Il s'efforça plusieurs fois en vain de se soufleuer, & renuerfer ces forests entassées sur luy, mais il ne luy fut iamais possible, tout ce qu'il peut fut de les esbranler quelquesfois, & faire naistre un pareil tremblement qu'est celuy des montagnes, lors que les vents resserrez dans les antres secrets de la terre les esmeuent. Nous fusmes longtemps en doute s'il estoit mort ou non, la pluspart tenoient que la pesanteur du bois qui le couvroit l'avoit estouffé ; mais Mopse nous assura qu'il n'en estoit rien, & nous monstra un oyseau couvert de plumes rouffes, qu'il avoit veu sortir de cet espouventable buscher. C'estoit un oyseau dont ie n'avois iamais veu le semblable. Tandis qu'il faisoit du bruit voltigeant autour de nos troupes, Mopse leua la vœue en haut & le suivit en l'air du cœur, & des yeux ; Heureux fois tu (luy dist-il) valeureux Cenée, autrefois la gloire des Lapithes, & maintenant oyseau unique en ton espece, comme tu fus unique en valeur. L'autorité de Mopse fit que nous donnâmes de la creance à ses paroles, & selon son rapport, nous creusmes que Cenée avoit esté changé en oyseau. Ce fut lors que le regret de l'avoir perdu,

nous toucha tellement, que le courroux doubla nos forces pour venger celuy, que mille Centaures à peine auoient peu accabler. Nous nous iettasmes sur eux, avec tant de furie & d'opiniastreté à les charger, que sans nous lasser d'alleguer nostre dūcil en espanchant leur sang, nous ne cessasmes point la tuerie, iusqu'à ce que la pluspart furent morts, & que les autres favori sez de la nuit, eurent par la fuitte eschappé le tranchant de nos espées victorieuses.

### LE SVIET DE LA VI. FABLE.

*VI. Fable  
expl. ch. 5.*

*Periclimene ayant eu de Neptune le pouuoir de se changer en diuerses formes, en combattant contre Hercule, le voulut esblouyr par vne infinité de diuers changemens : mais en fin pourtant il fut tué sous la forme d'un Aigle, qu' Hercule perça d'un trait en volant. Ce Periclimene estoit frere de Nestor, auquel le Poete fait dire la Metamorphose, avec vn extreme regret de l'auoir ainsi perdu.*

*Tlepoleme  
estoit fils  
d' Hercule,  
d' Astioche.  
Après auoir  
tué vn sien  
oncle, il s'en  
alla à Rho-  
des, où il se  
fit Roy.*

**T**Lepoleme oyant faire le discours du combat des Lapithes & des Centaures se sentit offensé de ce que Nestor n'auoit point parlé d'Hercule, lequel pour sa valeur deuoit estre mis le premier sur les rangs. Le regret qu'il en eut, ne permit pas qu'il s'en treust, il ne se peut tenir de dire : Le m'estonné, venerable vieillard; que vous ayez raconté le succès de ce sanglant banquet, des Lapithes, sans parler des valeurs du grand Hercule mon pere, car ie luy ay souuent ouy dire, qu'il auoit eu l'honneur de vaincre autrefois les Centaures demy hommes & demy cheuaux. Nestor avec vn visage triste repartit d'une voix affligée : Pourquoy me rafraischissez vous la memoire de mes douleurs, faisant dedans mon cœur vne nouvelle ouuerture des playes que le temps, favorable à mon mal, auoit desia fermées? Pourquoy par le cruel souuenir de mes afflictions me contraindez vous de confesser icy la haine, que i'ay iuste occasion de porter à vostre pere? Il faut aduoüer, & ie voudrois bien n'y estre point forcé par la verité, que ses exploits sont si grands & si admirables qu'ils en sont presques incroyables; sa valeur ne s'est pas

pas esleuée sur ce qui se peut faire, mais au dessus de ce qui se peut croire, il s'est par ses merites obligé presque tout le monde. Mais vous ne vous devez pas estonner pourtant, si le discours de ses loüanges ne m'a point arresté. Nous ne loüons pas Deiphobe, Polydamas, ny mesme le vaillant Hector : car qui est-ce qui prend plaisir à vanter les proüesses de ses ennemis? Vostre pere autresfois ruina les murailles de Messine, il fit d'horribles rauages dans Elis & dans Pyle, porta le feu dans ma maison & le fer dans le sein des miens. Quoy? de douze fils de Nélée que nous estions, il n'en reste auïourd'huy que moy seul, tous mes freres sont morts, & morts de la main de ce furieux Hercule, duquel Periclimene mesme ne peut euitter les traiçts. Pour les autres ie m'en estonne moins, mais Periclimene à qui nostre grand pere Neptune auoit donné le pouuoir de se changer en autant de formes qu'il voudroit, ne deuoit iamais estre vaincu ce me semble : Combattant contre vostre pere après plusieurs autres formes, il se vestit en fin de celle de l'Aigle, oyseau lequel dás ses griffes crochuës porte les foudres du Roy des Dieux, & sous ses valeureuses plumes attaqua furieusement son ennemy. Il le blessa au visage du bec & des ongles, mais lors qu'il pensa s'enuoler & se mettre en seureté dans les nuées, il fut frappé à la ioincture de l'aisle, d'vn traiçt que Hercule, trop asseuré de son arc, descocha sur luy. La blessure n'estoit pas grande, mais l'incommodité qu'elle luy apporta, luy causa la mort. Les nerfs estoient offencez, il n'eut plus la force de battre l'air, pour s'esleuer tousiours plus haut; ses aisles demurerent sans mouuement, il tomba par terre, & en tombant la pesanteur de son corps fit que la flesche, qui n'estoit que fort peu entrée, perça de l'aisle iusques au gosier. Ie vous laisse à penser, braue chef des troupes de Rhodes; si les miens ayant esté traiçtez de la façon par vostre pere, j'ay occasion de chanter ses loüanges. Mais ne vous persuadez-pas pourtant, que la haine que ie luy porte, me rende vostre ennemy; nō ie ne le suis point, toute la vengeance que ie veux tirer de la mort de mes freres est de taire les valeureux merites de celuy qui les à vaincus: car pour vous & moy ie desire que nous soyons amis. Nestor ayant finy là son discours ils recommencerent

à boire, puis se leuerent de table & s'en allerent reposer le reste de la nuit.

---

LE SVIET DE LA VII. FABLE.

VII. Fable  
expl. ch. 6.

*Neptune regrettant que Cygne son fils eust esté tué par Achille, & Hector aussi, seul protecteur des murailles qu'il auoit basties, pria Apollon qui luy auoit aidé en ce trauail-là de s'aller mettre parmy la meslée, & punir cest indiscret Achille, Apollon se rendit au cãp des Troyens, & guida si bien vne flesche de Paris, qu'elle frappa Achille au talon, qui estoit le seul endroit mortel qu'il cust en tout son corps, & ainsi mourut le plus grand & plus fort ennemy de Troye.*

**C**E grand Dieu qui de son Trident esmeut & calme quand il veut les ondes de la mer, touché d'un ressentiment paternel, pour le piteux sort de son fils, qui auoit esté changé en oyseau, conçeut tant de regret en son ame, que iamais rien ne peut appaiser la haine, que ce coup luy fit conceuoir contre Achille. Il en conserua le souuenir plus long-temps, qu'il ne sembloit estre bien-seant à sa grandeur: car ce ne fut qu'environ la fin de la dixiesme année du siege, qu'il dit à Phœbus: C'est donc maintenant, mon nepueu, nepueu que ie cheris seul plus que tous les autres enfans de mon frere, qu'il faut que nous voyons ruiner les hauts murs de Troye, que vous m'avez aidé à bastir? C'est donc maintenant; qu'il faut que le trauail de l'un & de l'autre se perde, & s'enaille par terre avec les tours d'Iliou nostre ouirage? Est-il possible que vous iettiez les yeux sans affliction sur ce fort panchant à sa ruine? Tant de milliers de braues Soldats lesquels ont tous perdu la vie pour la deffence de nos murailles, laissent-ils vostre cœur sans ressentimēt de leur mort? Quoy? l'ombre miserable du valeureux Hector traîné comme en triomphe autour des ramparts de la ville, ne se represente-t-elle point avec la pitié aux yeux de vostre souuenir. En pouuez vous perdre la memoire, & voir son meurtrier, voir le sanglant Achille viure victorieux? Achille plus cruel que n'est Bellone mesme, Achille le foudre qui s'elance sur nostre trauail pour le

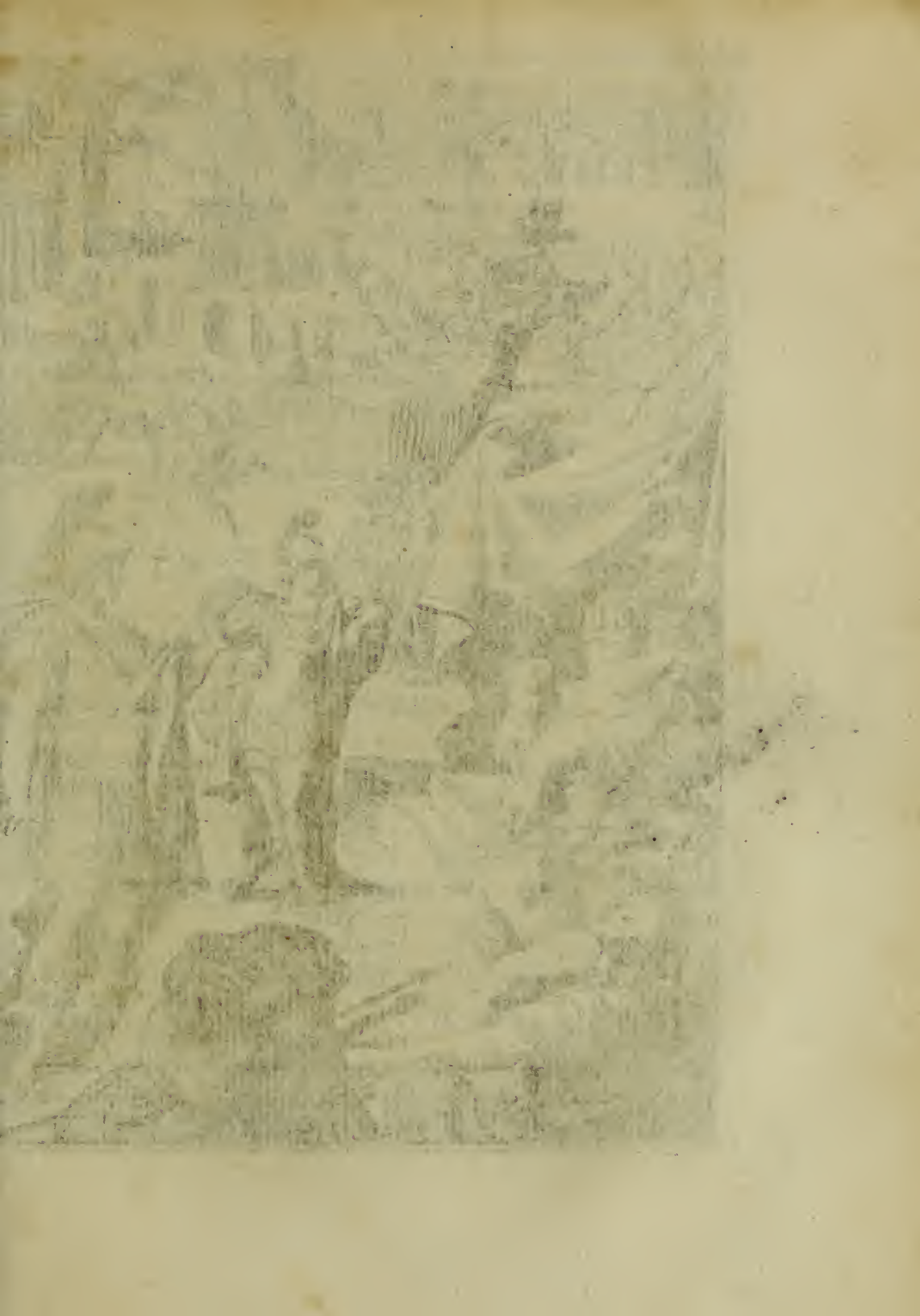
ruiner. Ha ! que ie regrette, qu'il ne m'est permis de luy faire sentir quels coups ie scay donner de mon sceptre à trois pointes ! mais puis qu'il ne nous est pas loisible d'entrer au combat avec luy, faites qu'il soit surpris, & qu'il esprouue sans y penser, combien vos flesches sont aiguës, & vostre main assuree à les pousser où vostre desir les guide.

Apollon, que le malheur des Troyens n'affligeoit pas moins que Neptune, se trouua tout disposé aux effets du desir de son oncle. Il se rendit aussi tost couuert d'une nuée, dans les troupes de Troye, & au milieu du carnage vid Paris, qui laschoit quelques traicts sur de simples Soldats sans valeur & sans nom. Il s'approcha de luy, se fit reconnoistre, & luy dist : Comment t'amuses-tu à perdre ton temps & tes flesches dans le sang de ce menu peuple ? Ce n'est pas là que tu dois viser, si tu as enuie de conseruer les tiens & te conseruer toy-mesme avec eux. Si la iuste douleur de tes freres meurtris, te fait desirer d'en auoir la vengeance, tourne la pointe de tes traicts contre Achille, & appaise de son sang l'ombre du grand Hector, l'honneur, le fort, & la gloire de Troye. Apres luy auoir ainsi parlé, il luy monstra le victorieux fils de Pelée, qui rauageoit la plaine, & terracoit autant de Troyens que le fort de la guerre en presentoit à sa valeur : C'est celuy là ( luy dit-il encore) pour qui seul ton arc doit estre bandé, & en parlant guida de telle façon & la main & le traict de Paris, qu'elle ne faillit point de porter sur Achille le coup qui luy porta la mort, & au milieu de tant de miseres apporta quelque consolation au vieil Priam, des cruauitez exercées sur le corps du plus vaillant de ses fils. Te voila mort brave Achille, vainqueur de mille guerriers inuincibles, ton bras victorieux ne t'a peu deffendre du foible bras de Paris, sa timidité triôphe de tes proüesses Le paillard rauisseur d'Helene t'raui honteusement la vie. Ton ombre pallissante regrette, ie m'asseurere, qu'une main si peu guerriere t'a fait mourir avec si peu d'honneur. Si les destins auoient determiné que tu mourusses d'un lasche coup de femme, ce te seroit au moins plus de gloire d'auoir esté blessé de la hache de quelque courageuse Amazone. Mais les cieux ne l'ont pas voulu, il leur a pleu que Paris, seul malheur des siens, fust aussi ton malheur à toy. En

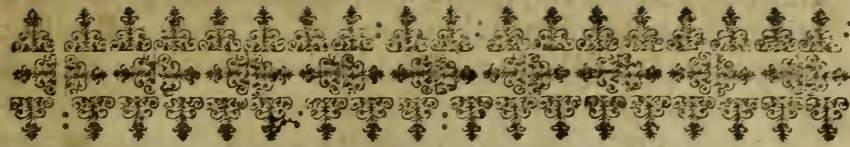
*Vulcain.  
par le quel le  
feu est signi-  
fié, & ouï fait  
les armes  
d'Achille.*

fust aussi ton malheur à toy. En fin voila qu'on brusle Achille, l'horreur & l'effroy des Phrygiens, & l'vnique fleau de Troye, Achille l'honneur & l'espee des Grecs, Achille le rampart des troupes ennemies de Priam, Achille fils aîné de la Force & de la Vaillance. On le brusle, & le mesme Dieu qui l'auoit armé le consume. Mais il est desja consommé, il est en cendre, & rien ne reste de luy qu'un ie ne sçay quoy, vn peu de poussiere, qui ne peut qu'à peine remplir le vase mortuaire d'un tombeau. Toutefois, que dis-ie? il n'est point mort, il vit encore, & son los remplit l'Vniuers. Sa gloire qui n'a iamais eu autres limites que celles de la terre, vit avec sa valeur par toute la terre habitable. Ce sont les bornes qui respondent à la grandeur de son courage. Les enfers n'ont point de pouuoir sur ses heroiques exploits, son espee plus forte que le cousteau des Parques, a buriné son nom dans l'immortalité, pour conseruer sa renommée tousiours viue: Quoy? on fait tant d'estat de ce qui reste de luy, qu'il y en a qui ne redoutent point de se mettre au hazard d'un combat, pour obtenir le bouclier qui portoit aux combats. Ses armes sont cause d'une nouvelle leuée d'armes, & quelques-vns veulent bien courir fortune de perdre la vie, pour auoir le harnois sous lequel il est mort. Mais quelles ames sont-ce, qui sont bruslees de ces ialoux souhaits d'honneur? Ce n'est point celle de Diomedé, bien qu'il soit des plus courageux, ny d'Oïlee, il n'oseroit tant entreprendre, car Menelas, ny Agamemnon mesme ne l'entreprennent pas, c'est le grand Aïax, & l'accort fils de Laërte, qui aspirent à la conqueste de si glorieuses despoüilles. Eux seuls, enflés de la presumption de leurs merites, osent y attenter, eux deux seuls ont l'assurance de les demander, & en les demandât empescher toute l'armée à decider leur honorable dispute. La crainte d'un mescontentement, fit qu'Agamemnon ne voulut point de son autorité les adiuger à l'un, ny à l'autre. Pour esloigner de soy le soupçon de faueur, & parer aux coups de l'enuie, il fit assembler ses Capitaines au milieu du camp, & remit le differend au iugement de tout l'assemblée.









LE TREZIESME LIVRE  
DES  
METAMORPHOSES  
D'OVIDE.

LE SVIET DE LA I. FABLE.

*Achille ayant esté tué par Paris, Ajax cousin germain du deffunct, & Ulysse firent en dispute qui auroit ses armes. Ils haranguerent tous deux en presencede toute l'armee, & representèrent chacun tout ce pouuoit faire à leur auantage : mais en fin le bien dire d'Ulysse, & ses artifices vainquirent la valeur, & les rodomontades d'Ajax, lequel de despit se tua, & de son sang sortirent des œillers, ou Iacinthes.*

*1. Fable ex-  
pl. ch. 1. des  
discours.*



**Q**UAND les Chefs de l'armée furent assis au milieu des troupes Grecques qui les entouroient, Ajax, qu'un escu couuert de sept cuirs auoit accoustumé de courir à la guerre, se leua bouffi de colere, & trauerse d'impatience, iectrant la veuë sur le port de Sigée, où estoit la flotte de

leurs galeres, eslança furieusement les mains de ce costé là, & dist en s'escriant : O Dieux ! suis-ie reduit à plaider icy deuant nos vaisseaux : & n'auoir, en teste qu'Ulysse ? Ulysse qui n'eut pas le cœur d'y tenir ferme, lors qu'Hector y porta le feu que l'esteignis : Ulysse que i'y vis fuir, lors qu'en chassant les

ennemis, ie sauuay l'esperance du retour en nostre pays ? Il a raison, le peril n'est pas tel qu'il y estoit à l'heure : Il ne faut que parler, & il falloit combattre. Auiourd'huy l'auantage est de son costé, ie ne suis point Orateur, & luy ne fut iamais Soldat : ie sçay peu dire, luy sçait peu faire, & l'artifice de ses discours n'est pas moins puissant en ceste assemblée, que la valeur de mon espee l'est aux combats, au milieu d'une troupe d'ennemis. Toutesfois la vanité ne me persuadera point de vous raconter mes exploicts de guerre, il n'en est pas besoin, vous les auez tous veus, inuincibles Gregeois, c'est à Vlisse à publier les siens, dont la nuit seule peut rendre quelque témoignage, puis qu'ils n'ont paru que dans les tenebres que sa lascheté cherche en tous ses desseins. Je confesse à la verité, la recompense que ie poursuis n'estre pas petite, mais le corruial qui me l'enuie luy desrobe beaucoup de sa valeur. Il n'y a plus de gloire en la conqueste de la chose du monde la plus rare, & la plus excellente, lors qu'une fois elle a seruy d'obiet aux esperances d'Vlisse. Aussi n'y a-il plus icy d'honneur à attendre pour moy. Desia Vlisse a remporté le prix, puis que vaincu mesme il aura tousiours la reputation de m'auoir osé quereller. Quant à moy, si le merite de ma propre vertu, me pouuoit estre disputé, ie chercherois de l'auantage en ma noblesse, & me vanterois fils de Telamon, qui sous la conduite de l'inuincible Hercule, prit autresfois la ville de Troye, & assista Iason en Colchos à la conqueste de la toison d'or. Æaque estoit son pere ; Æaque qui dans les enfers preside aux iugemens des ombres de là bas, où le voleur Syfiphe roule sans cesse vne roche : Iupiter reconnoist Æaque pour son fils, ainsi l'on ne peut remarquer que trois degrez d'Aïax, au souuerain des Dieux, duquel il est issu. Mais ie ne veux pas que l'honneur d'appartenir au grand maistre des foudres, serue aucunement à ma cause, s'il ne m'est aisé de prouuer (braues Gregeois) que c'estoit vne alliance, que j'auois commune avec le grand Achille, qui fut mon cousin germain : Il le fut, ie ne suis pas sans droict en la poursuite de ce qu'il a laissé. A quel propos : infame race de Syfiphe : Vlisse que les trahisons & les voleries font reconnoistre, digne reietton d'une telle souche : veux-tu ( puis que tu en es estranger ) mesler tes preteptions dans le bien de

nostre

nostre famille ? Hé ? quoy ? me refusera on des armes, d'autant  
 que ie vins le premier en l'armée, & sans y estre forcé ? Jugera  
 on celly-là meriter de les auoir, qui s'arma le dernier ? Celuy  
 que la timidité retint en sa maison sous le pretexte d'une feinte  
 folie, iusqu'à ce que Palamede, plus subtil que luy, mais moins  
 aduisé pour soy-mesme, descouurit son lasche artifice, & l'ame-  
 na par force à la guerre qu'il redoutoit. Vlisse qui ne vouloit  
 point s'armer, aura le choix des meilleures armes du cāp, & Aiax  
 qui s'est présenté aux premiers assauts du peril, demeurera sans  
 hōneur, priué de la glorieuse despoüille de son cousin germain ?  
 Helas ! il seroit desirable, que la folie, qu'il feignit n'eust point  
 esté simulée, ou que du moins on l'eust creüe veritable, afin que  
 cét infidelle auteur de toutes sortes de meschancetez ne fust  
 point venu deuant Troye. S'il n'eust point esté meslé dans nos  
 troupes, tn ne serois pas maintenant, pauure Philoctete, en  
 l'Isle de Lemnos, où il n'a peu te faire abandonner, qu'avec la  
 honte de la Grece, ingrate à tes merites ; tu ne ferois pas ( com-  
 me on dit ) entendre aux rochers de ta solitude, tes plaintes di-  
 gnes de pitié, parmy lesquelles tu mesles des prieres que les  
 cieux (s'il y a quelques diuinitez qui les habitent) exaucerōt en  
 fin, & te vengeront du perfide qui t'abandonna. Quel regret,  
 Philoctete, l'un des plus redoutez Capitaines de nostre armée,  
 l'heritier des flesches d'Hercule, l'aguit miserable, affligé de sa  
 blessure, & de la faim, dans vne Isle deserte, où pour sa nourritu-  
 re il est forcé d'employer à la chasse, & au meurtre de quelques  
 oyseaux, les armes destinées pour la fatale ruine d'Ilion ? Il n'est  
 pas mort pourtant, il vit, d'autant qu'il n'a pas tousiours suiuy  
 cét infidelle Vlisse. Helas ! le pauure Palamede voudroit bien  
 auoir esté de mesme abandonné, car il viuroit encore, ou du  
 moins il fust mort d'un trespas innocent, & sans tache de crime :  
 Palamede auoit autrefois descouuert la feinte folie de cét im-  
 posteur, qui n'oublia iamais à rechercher l'occasion de s'en ven-  
 ger : en fin il l'accusa faussement d'estre traistre, & pour preuue  
 de la trahison supposée, fit voir dans la tente Palamede vn amas  
 d'or que luy-mesme y auoit caché, pour conuaincre de crime  
 l'innocence de l'un des plus courageux chefs de nos troupes. A  
 quoy sert donc Vlisse à nous affoiblir, & diminuer les forces des

Grecs par le meurtre des vns, & par le bannissement des autres? c'est ainsi qu'il est utile, ce sont ses proüesses, c'est en quoy Vlisse est à craindre: Son parler est sa seule gloire, mais quand il vaincroit en bien dire, le sage & fidelle Nestor, il n'auroit pourtant le pouuoir de me persuader, qu'il ne commit pas vn crime de signalee perfidie, lors qu'il abandonna le mesme Nestor. Ce bon vieillard, tout cassé du traual de ses ieunes années, monté sur vn cheual blessé, ne se pouuant desgager de la presse des ennemis, appella plusieurs fois Vlisse, qui ne voulut, n'y l'ouyr, ny le secourir. Ce n'est point vne trahison née d'emon inuention pour le rendre odieux, Diomedé en cela me sera témoin de sa lascheté, il y estoit present, ce fut luy qui honteux d'une si honteuse fuite, l'arresta, & avec la franchise d'un vray amy, luy reprocha son peu de courage. O que la Justice des cieux rend dignemēt à chacun ce qu'il a merité? Quelques iours apres ce deserteur Vlisse se trouua en la mesme peine qu'auoit esté Nestor, il eut besoin du secours qu'il n'auoit point donné: ne le deuoit-on pas abandonner comme il auoit abandonné? On le deuoit, à la verité, luy-mesme s'y estoit condamné; mais pourtant ie ne le peus faire. Si tost que ie l'ouys appeller ses compagnons à son aide, ie me rendis apres de luy: ie le vids tout passé & tremblât de crainte, comme desia possédé des froides apprehensions de la mort qui le talonnoit. Ie mis mon bouclier au deuant de son effroy, ie le tins couuert, couché à mes pieds, & tandis combattis pour sauuer, avec peu de gloire, ceste ame ingrate, qui n'anime son corps que pour faire du mal aux siens. Si ta resolution est de me quereller, retourne blessé comme tu estois, à la place mesme, où mes armes te seruirent d'azile, ie m'y trouueray pour te receuoir tremblottant sous mon bouclier; & là nous terminerons nostre different. Il sembloit tandis qu'il estoit parmy les ennemis, que sa blessure l'eust tant affoibly, qu'à peine il se peut soustenir; mais lors que ie l'eus tiré de la presse, il n'y eut point de blessure qui l'empeschast de fuir. Depuis Hector paroist, menant avec soy les Dieux à la charge: & porte la terreur par tout où il va fondre. Ce n'est pas à ta couardise seule, Vlisse, qu'il donne l'espouuente, les plus valeureux mesme se trouuent estonnez, tant de crainte son bras

fait naistre à l'aspect du sang qu'il espanche. Je ne m'effraye pas, j'arreste son carnage, & le triomphe qu'il en fait, & d'un grand coup eslançé de loin, ie le porte par terre. Depuis il demanda de faire en duel preuue de sa valeur avec vn des nostres; le sort fauorable à vos souhairs ( Princes & peuples Gregeois) voulut que ie fusse celuy qui entraist en lice contte ce foudre de guerre: Quel fut le succez de nostre combat? Vous le sçauiez, ie ne le vainquis pas, mais aussi ne fus-ie pas vaincu. Voicy tost apres que les Troyens portent le fer & le feu dans nos vaisseaux, & avec eux Iupiter mesme s'y trouue, où estoit lors Vlisse? Son bien-dire pouuoit il charmer les flammes? Et quand il l'eust peu faire, oloit-il se presenter au peril? Mon courage n'apprehenda point cét assaut, ie le soustins, & sauué les mille vaisseaux auxquels est attachée l'esperance que vous auez de reuoir encore vostre pays. Pour loyer de tant de vaisseaux sauuez, dōnez moy les armes que ie demande: s'il m'est permis d'en dire franchement la verité, vous les honorerez plus que moy, ou du moins l'honneur sera reciproque: car elles ont plus besoin d'Aiax, qu'elles ne luy sont necessaires. On me les doit moins souhaiter, que leur souhaiter à elles la gloire de seruir à mes exploits de guerre. Qu'Vlisse mette icy les siens en comparaison, qu'il parle du vol des cheuaux de Rhese, du peu glorieux meurtre de Dolon, & d'Heleine fils de Priam pris en mesme temps que l'Image de Pallas fut rauie. Ce sont proüesses que le iour n'a point veües, & qui n'ont point esté faites sans Diomede. Si vous les iugez meriter la recompense des armes d'Achille, il les faut partager, & que Diomede en ait la meilleure part, car c'est à sa vertu qu'est deu le succez de telles entreprises. Mais à quel propos s'aduiferoit-on d'en honorer Vlisse; qui n'entreprend rien qu'à la desrobée, n'endosse iamais le harnois, & fait estat de tousiours surprendre les ennemis lors qu'ils y pensent le moins, & à telle heure, qu'ils ne peuuent pas se deffendre? L'esclat de l'or, qui brille sur la polissure du casque, trahiroit ses desseins couuerts, & le deceleroit dans l'horreur des plus sombres tenebres où il seroit caché. Puis la ceruelle d'Vlisse n'est pas pour souffrir la pesanteur d'un tel habillemēt de teste; ny la foiblesse de ses mains pour manier la hache. Imaginez vous quelle grace

auroit ce grand escu tout graué, & enrichy de l'image du monde, sur les bras de ce lasche poltron, qui na des mains que pour se conduire dans l'obscurité de la nuit, lors qu'il va, non gagner, mais desrober vne victoire sur quelque endormy. Pauvre sot que desires tu? des armes qui t'accableroient, & seroient ta ruine infallible? Car sil'aveuglement des Grecs est tel qu'ils te les accordent, ce ne sera pas pour te rendre plus redoutable aux ennemis, mais pour le s'animer à se ietter sur toy & te desarmer, inuitez du desir de si riche despoüille. Helas! tu ne penses point, craintif Vlisse, le moins courageux de toute la Grece, que n'ayât iamais acquis gloire qu'à fuir, tu ne pourròis plus, chargé d'un si pesant fardeau, tefauuer en fuyât, còme c'est ta coustume; d'ailleurs, ton bouclier s'est si rarement trouué parmy les coups, qu'il est encore entier, & le mien qui paroist percé en mille endroits, semble pour moy vous en demander vn meilleur à sa place. Mais en fin qu'est-il icy besoin de discours? faisons nous voir à l'œuure. Que les armes du fort Achille soient iettees au milieu des troupes ennemies, puis commandez nous d'aller là les en retirer, & les donnez à la valeur de celuy de nous deux qui les rapportera.

La harangue d'Aiax suiuite d'un fauorable murmure, sembloit auoir gagné le cœur du peuple, lors qu'Vlisse se presentât, apres auoir demeuré quelque peu la veuë contre terre, se leua du costé des chefs de l'armée, & ouurit la bouche pour prononcer ces paroles, accompagnées de tant de bien dire & de grace, qu'on eust dist que c'estoit l'Eloquence mesme qui parloit.

*Harangue  
d'Vlisse.*

Si mes vœux & les vostres (Princes & peuples Gregeois) eussent esté auctorisez du ciel, nous ne serions pas maintenant en peine de quereller icy deuant vous. Tes armes ne seroient point disputées, braue Achille: car tu serois encore en vie, tu en iouyrois, & nous iouyssans des fruiçts de ta valeur, aurions les auantages, que ton courage nous donnoit sur les troupes Troyennes. Mais puis que les destins ennemis de vostre contentemēt & du nostre, nous ont rauy ce que nous souhaitterions tous d'auoir encore ( disant cela, il porta la main à ses yeux, comme s'ils eussent esté mouillez, & fit tout ainsi que s'il eust essuyé des larmes ) qui est-ce qui a plus de droiçt sur les armes du grand



Achille, que celuy qui fut cause qu'Achille prit les armes pour la querelle de la Grece? Ce n'est pas la raison que l'imperfection d'Aiax, qui ne sçait rien dire, comme luy-mesme le confesse, luy soit ici auantageuse, & que vous supposiez pour luy quelque droict imaginaire qu'à faute d'esprit il n'a sçeu remonstrer. Aussi ne deuez vous pas permettre que mon entendement, & mon bien-dire (s'il y en a en moy) me soit preiudiciable: l'un & l'autre en diuers endroits vous ont esté vtils, ayans esté par moy plusieurs fois employez pour le bien commun du pays, vous ne pouuez trouuer estrange que ie m'en serue pour moy-mesme. Ce n'est pas chose qui me doie susciter de l'euie, pour rendre mon droict suspect, & mon discours moins fauorable. Nous deuons nous preualoir des dons que nous auons, & nous fortifier de nos propres vertus, plustost que d'en mendier d'estrangeres. J'appelle estrangeres celles de nos peres & de nos ayeuls: car nous n'y auons point de part, si nous ne leur sommes semblables. A peine oseroy-je dire que leur grandeur soit la nostre: car ils ont traouillé pour eux, non point pour nostre gloire. C'est vne vanité de nous attribuer comme à nous, ce qui n'est plus, & n'a esté que deuant nous. Toutefois d'autant qu'Aiax s'est vanté que Iupiter estoit son bis-ayeul, ie ne desdaigneray point de dire, que ie suis aussi fort du sang de ce grand Dieu qui s'arme de foudre, & que nous sommes en mesme degré: car mon pere Laërte estoit fils d'Arcesie & Arcesie fils de Iupiter. Ils ne se trouue point de parricides, ny de bannis en toute nostre race comme en celle d'Aiax. D'autre costé Mercure m'est allié, car il estoit proche parent de ma mere, & ainsi ie me puis vanter d'auoir deux Dieux pour ancestres: Mais encores que ie deuance Aiax en noblesse du costé de ma mere, & que ie n'aye point d'oncle pollu du sang d'un sien frere, ie ne veux pas dire, que pour ce respect les armes d'Achille me soient deuës. Je desire que nostre droict soit balancé au poids de nos merites, pourueu qu'on ne tienne pas pour merites qu'Aiax est nepueu de Pelée, & partant cousin germain d'Achille, il ne faut point auoir icy esgard aux alliances, c'est la vertu qui doit mettre fin à ce différend: Ou si le plus proche du defunct le doit emporter, il y a son pere Pelée, qui est en l'Isle de Phthye, & son fils Pyrrhe en

*Il eue Pelée d'Aiax  
quitta son  
frere Phoque, & fut  
banni par  
Æaque.*

Scyros, qu'on enuoye les armes à l'vn ou à l'autre. Et Teucer n'est-il pas cousin germain d'Achille, aussi bien comme luy ? Il ne demande rien pourtant en ces glorieuses despoüilles : ie vous laisse à penser s'il gagneroit quelque chose de se mettre en peine de les auoir ? Il n'est donc question que des bons seruices, que l'vn & l'autre en ceste guerre auons rendus à la Grece. Des miens le nombre n'en est pas si petit, que ie les puisse tous enclorre en ce discours : ie n'efforceray pourtant de vous deduire par ordre les plus signalez.

La mere d'Achille doiüe d'vne vertu deuineresse, ayant preueu les futurs destins de son fils, qui la menaçoient de ne le voir iamais retourner du siege de Troye, pour empescher qu'il n'y vint lors que les Princes Grecs s'assemblerent, l'habilla en fille, & le fit nourrir ainsi desguisé chez le Roy Licomede. Personne ne le pouuoit recognoistre, vn chacun y estoit trompé, & Ajax mesme y fut deceu. Ie fus voir la troupe des filles parmy lesquelles il estoit, & y portay des armes avec plusieurs ioliuettes dont les femmes se parent, que ie presentay aux vnes & aux autres : mais luy n'en fit point de conte, il prit vn petit bouclier & vne picque, & par vne si genereuse eslection me fit paroistre que son cœur n'estoit pas d'accord avec sa robbe. Ie le pris lors par la main, & luy dis : Genereux fils de Thetis, les destins ont reserué à vostre bras vainqueur, la gloire de dompter vn Hector, vous estes le fleau destiné pour la ruine d'Iliou, & vous laissez icy languir vostre vertu parmy la molle lascheté des femmes ! Qui est-ce qui vous fait retarder vos triomphes ? Qui vous empesche d'aller rauager ceste orgueilleuse Troye ? Ainsi ie le tiray de ceste troupe casaniere, & l'amenay à ce siege, où les destins auoient iugé sa vaillance estre necessaire. C'est moy seul qui l'y ay fait venir, c'est donc à moy seul qu'est deu l'honneur de tout ce qu'il a fait, c'est de moy qu'on doit tenir l'heureux succcez de tous ses heroïques exploits. C'est moy qui ay dompté Telephe, & apres l'auoir vaincu luy ay donné la vie. I'ay mis à bas les murs de Thebes, i'ay pris d'assaut Lesbos, Chryse, Tenede, Cilla, villes suiettes au Soleil ; Silos est ma cōqueste, & vous deuez tenir que ç'a esté cōme de ma main, que les forts de Lynese ont esté ruinez. Et sans faire vn plus long

dénombrement des autres, i'ay amené à la guerre le vainqueur d'Hector; c'est donc par mon moyen que ce grand boulevart de Troye a esté terrassé, c'est par moy que le fameux Hector a esté vaincu: Souuenez vous que pour recognoistre Achille ie luy presentay des armes, ie luy donnay durant sa vie vn bouclier & vne pique, qui les peut plus iustement que moy redemander apres sa mort? Quand Diane arresta nos mille vaisseaux au port de l'Aulide, & que la cruelle voix du deuin Calchas nous dist, que pour auoir le vent fauorable, il falloit qu'Agamemnon fist rougir vn autel du sang de sa propre fille, pour appaiser la Déesse irritée, qui ne pouuoit estre fleschie, que par vn horrible sacrifice. Le bien public ne peut si viuement toucher le cœur d'Agamemnon, qu'il luy fist despoüiller tout ressentimēt naturel de la perte d'Iphigenie, il parut aussi bien pere comme Roy. Il se faschoit, despitoit contre les Dieux mesmes, & ne vouloit point se refoudre à vn acte si ennemy de l'humanité. Qui le vainquit en fin? Qui le rangea? Qui, sinon moy, luy fit abandonner la vie de sa fille pour le bien commun de la Grece? Ie tiray de luy ce mortel consentement, mais ce nē fut pas sans peine, m'excusant, si ie le dis, ie le trouuay infinimēt cōtraire à m'accorder ce point-là: toutefois l'affection qu'il portoit à son peuple & à son frere, & la gloire de sa charge, le firent en fin refoudre d'acheter de l'honneur au cher prix de son sang. Le cœur du pere estant gaigné ie fus enuoyé à la mere, vers laquelle il ne fut pas besoin de persuasions, mais de ruses pour la deceuoir. Il fallut que ie la trompassé pour auoir sa fille: car de la faire fleschir à ce que ie desirois, iamais il n'eust esté possible. Si Ajax eust fait ce voyage là nous fussions encore au bord d'Aulide: iamais par son moyen nous n'eussions eu ce qui nous pouuoit donner le vēt en poupe, & n'eussions iamais peu venir surgir au port de Sigée. Depuis ie fus député à nostre arriuee pour aller descouurir nostre dessein à Priam. Sans rien craindre i'entray en plein iour dans le Palais de Troye, où ie parlay au nom de toute la Grece; suiuant la charge que i'en auois, i'accusay Paris avec tant de hardiesse, & remonstray avec tant de raisons, qu'Helene qu'il auoit rauie nous deuoit estre renduë, que Priam & le graue

Antenor recogneurent que i'estois bien fondé en mes demandes : Mais Paris, ses freres, & ceux qui l'auoient assisté à cest iniuste rapt, n'eurent pas presque la patience de m'ouyr, peu s'en fallut qu'ils ne se iettassent sur moy: vous le scauez (Mene-las) vous y estiez ç'a esté la premiere fortune perilleuse que nous auons couruë ensemble. Il me faudroit icy enfiller vn discours sans fin, si ie voulois raconter tous les seruices que i'ay faits tant au conseil, qu'à la guerre, durant vn si long siege. Apres les premieres escarmouches, les ennemis se tindrent long-temps à couuert dedans l'enclos de leurs murailles, ils n'ont paru à la campagne, sinon ceste année derniere: dequoy seruoit Ajax dans l'armée alors qu'on ne s'y battoit point? Quel seruice pouuoit-on receuoir de toy, qui n'as autres vertus que celles d'un simple soldat? En quoy nous estoient viles les forces de ton bras? Car si tu me demandes à quoy i'estois employé, ie te diray que sans cesse i'espiois les ennemis pour descouuir leurs secrettes entreprises, ie faisois fortifier nos tranchées, i'entretenois de paroles nos soldats, pour leur faire plus doucemēt couler l'ennuy d'une si longue guerre: i'auois soing de pouruoir tous-jours que leurs munitions ne manquassent point, ie mesnageois les viures pour les faire durer, & i'allois selon que l'occasion s'offroit par tout où il estoit besoin. Et quand Agamemnon abusé par les vaines idées d'un songe: fit leuer le siege, disant que Iupiter luy auoit commandé de se retirer, qui s'opposa à vne si honteuse retraicte? Ajax y resista-il? Ne deuoit-il pas s'opiniastres à dire, qu'il falloit de nécessité pour nostre honneur continuer le siege? Que ne faisoit-il quelque charge alors pour inuiter ce peuple fuyard à le suiure? Ce n'eust pas esté trop entreprēdre à vn brauache comme luy. Mais quoy? ie le vy fuyr comme les autres: ouy ie te vy, & ieus honte de te voir tourner le dos, & ta lascheté preste de faire voile pour s'en retourner. Que faites vous (dy-ie lors à tous'en general) quelle manie vous transporte, mes amis, qu'elle fureur vous pousse, de leuer le siege de Troye la veille de la prise? Nos ennemis sont à nous, est-ce maintenāt qu'il les faut laisser en paix? Apres tant de sang espādu & tant de temps perdu: que pouuez vous rapporter en vos maisons qu'une courte honte d'auoir consommé dix ans en vain

deuant

deuant vne ville? Ces paroles là, ou quelques autres semblables, dont mes regrets animoient mon bien-dire, firent que la flotte tourna visage. Et depuis au conseil qu'Agamemnon assembla, ie donnay courage à plusieurs quel'effroy possedoit encore. On n'ouyt pas dire vn seul mot à ce vaillât fils de Telamon, il n'ouurit pas la bouche, bien que le seditieux Therfite, que ie punis tout à l'heure, eust esté si osé d'attaquer nos Princes de paroles iniurieuses. Les forces de ma harangue firent rentrer la valeur dans les cœurs de nos soldats, que la crainte auoit enuahis, ie chassay la peur de leurs ames, & renouuellay en eux les premieres esmotions, & les plus outrageuses ardeurs de la haine qu'ils portoient aux Troyens. Si depuis ce temps-là Ajax a rien fait de louïable, c'est à moy qu'en est deuë la loüange, à moy qui le retiray de la fuitte. Mais s'il faut recognoistre ton merite par l'estime que l'on fait de toy, qui est ce d'entre les Grecs qui te louë? Qui est-ce qui te prise tant, qu'il daigne rechercher ton amitié, ou ta cōpagnie? Quant à moy ie puis dire que Diomede n'entreprend rien qu'il ne me le communique, il n'est point à son aise, si ie ne suis avec luy, & m'honore bien tant qu'il croiroit ne pouuoir executer ses desseins s'il n'estoit assisté d'Vlisse. Ce n'est pas peu d'estre choisi par Diomede entre tant de milliers pour luy seruir de compagnon en ses valeureux actes, & de complice en ses plus secretes pensées: car lors que ie l'ay assisté, ce n'a pas esté le hazard, ç'a esté son eslection qui m'a fait aller avec luy. En sa compagnie, sans craindre ny l'horreur de la nuit, ny les embusches des ennemis, ie surpris Dolon, qui venoit espier comme nous. Ie luy fis esprouuer ce que pouuoit le tranchant de mon espée, mais ce ne fut qu'apres l'auoir forcé de nous descouvrir tout ce qui se tramoit dedans Troye. Deuant que le faire mourrir i'appris de luy les desseins de Priam, & n'auois point suiet de me hazarder dauantage, ayant sçeu tout ce que ie pouuois souhaitter. I'eusse peu retourner avec honneur, sans courir plus dangereuse fortune; mais ie ne fus pas content, ie donnay iusqu'à la tente de Rhese, à qui ie couppay la gorge & à tous ses compagnons, puis me retiray, comme triōphant, chargé de gloire & des despoüilles de mes ennemis. Dolon que ie tuay auoit esté enuoyé de Troye pour espier nostre

contenance, & s'estoit fait promettre, deuant que partir, le chariot d'Achille, si les siens demeueroient vainqueurs; c'est moy qui l'ay empesché de l'auoir, me refuserez-vous donc les armes de celuy de qui j'ay sauué les cheuiaux? Ajax en cest endroit, sera-il plus fauorable que moy? Je ne daignerois icy raconter le rauage que ie fis dans les troupes Lyciennes de Sarpedon, ny la mort d'Alastor, de Cerane de Chromie, d'Alcandre, d'Halie, de Noëmon, de Pritane, de Chersidamas, de Thoon, de Charope, d'Eunomon & de plusieurs autres, dont les noms sont moins celebres, qui ont tous senty les sanglants effectz de mon bras le long des murailles de Troye. Non, non, ie n'ay point esté si esloigné des coups, comme mon ennemy le veut faire croire, ie porte encore au sein vne honorable playe, tesmoignage certain des dangers où ie me suis iecté, voyez-là, ce ne sont point impostures (& en parlant il entr'ouurit sa robbe au droit de l'estomach) c'est vne blessure que j'ay receüe pour le bien commun de la Grece. Ce brauache Ajax n'enscauroit autant faire voir, en tant d'annees que nous sommes icy demeurez, il n'a pas perdu vne seule goutte de sang, il n'a point encor esté blessé. Je ne veux pas nier qu'il ne se soit opposé aux efforts des Troyens & de Iupiter mesme, lors qu'ils mirent le feu aux vaisseaux, ie confesse naïuement qu'il fit bien ce iour là (car ce n'est pas mon naturel de vouloir desrober l'honneur qu'un autre s'est acquis par sa valeur) mais il ne doit pas s'attribuer à luy seul, ce qu'il n'a qu'è cōmun avec beaucoup d'autres. Vous qui combattistes avec luy, resistans tous ensemble à vn tel effort, ne deuez pas perdre la part de la gloire que vous y auez acquise. Patrocle couuert des armes, pour lesquelles nous sommes en dispute, repoussa valeureusement nos ennemis, & le feu dont ils pensoient embraser nos vaisseaux, qu'Ajax ne se vante dōc pas d'y auoir seul trauaillé. Mais quoy? il se persuade qu'il n'y a iamais eu que luy qui ait eu le courage de se battre en duel avec Hector, cōme si Agamēnon, Menelas & d'autres encore, du nombre desquels i'estois, car luy ne fut qu'è le neufiesme, n'eussions pas esté prests aussi bien comme luy d'entrer en lice. Ce ne fut pas ta valeur brauache, qui t'y porta, ce fut le sort qui te fauorisa. Toutefois quel auantage y eus-tu? quel fut le succez de tes armes, que

tu voudrois faire croire inuincibles? Hector se retira sans estre blessé. Ha mal-heur! faut-il que pour vous représenter icy mes merites, ie renouvelle mes douleurs, ie ne puis r'entrer en la triste memoire du coup qui mit à bas le rampart de la Grece, mettant Achille par terre, que les regrets ne me terrassent presque, & ne m'ostent la vie avec la parole. Je le vis tomber, helas! & l'affliction que j'en eus, mes larmes, ny le danger ne me peurent empescher de l'aller releuer. Je le releuay & l'apportay dans sa tente, ouy, ie le portay, ie portay sur mes espauls son corps & ses armes ensemble, que ie suis en peine maintenant de r'emporter sur Ajax. Non, non, ie ne suis pas si foible que ie ne l'aye peu faire, i'ay des forces assez pour vne telle charge, & du iugement pour recognoistre le merite du present que vous me ferez, m'honorant de telles despoüilles. C'estoit avec dessein qu'elle tōbassent vn iour entre les mains d'Ajax (il y a bien de l'apparence) que Thetis fut poussée d'vne si furieuse ambition, que de faire forger les armes de son fils par le forgeron des cieus, lequel y graua tant de merueilles avec tant d'artifice. Le soin qu'elle en eut, fut afin qu'elles fussent vn iour sur les espauls d'vn soldat hebeté, qui n'a ny esprit, ny ceruelle. He! que pourroit-il recognoistre aux graveures du bouclier? Il ne sçait que c'est du globe de la terre, des bras humides de la mer qui l'étourent, ny des astres diuers qui luisent dans le ciel. Les Pleyades y sont pourtraictes, les pluicieuses Hyades, les deux Ourses, l'espée d'Orion, & deux villes sur terre, où l'on void des peuples se plaie à deux diuers exercices, qu'entendra-il à ces figures-là? C'est folie à luy de rechercher vne chose qui sera comme vn miracle entre ses mains. Il m'accuse d'estre venu trop tard à ce siege, & ne préd pas garde qu'il accuse enséble Achille, lequel y vint plus tard que moy. Si ie suis coupable pour auoir vsé de quelque feinte, luy l'est aussi pour s'estre desguisé, & s'il y a de la faute en la demeure, la mienne est moindre que la sienne, pource qu'elle n'a pas esté si longue. Ma fême me retint; & luy fut retenu par sa mere, nous donnasmes tous deux quelque temps à leurs affections & le reste à vostre seruice. Il m'importe fort peu d'auouer vne telle faute & ne m'en purger point, puis que c'est

*Vulcain,*

*De ces 2. villes, l'une d'as Homere assiegée de tous costez represente la guerre: l'autre pleine de réjouissance en plaisirs figure la paix.*

vn reproche, qui attaque la gloire d'un si grand chef de guerre, aussi bien que la mienne. Toutefois ie me puis vanter que la feinte d'Achille fut decouverte par la subtilité d'Ulysse, mais ce ne fut pas Ajax qui me descourrit. Il ne faut pas s'estonner si d'une langue trop indiscretement picquante il tafche de m'offencer; ne vous reproche-il pas à vous vne iniustice, quand il dit que Palamede a esté condamné à tort? Le puis-je auoir accusé faussement, que vous ne l'ayez fait iniustement mourir? Le iugement de mort que vous donnastes contre luy est inique, son crime que ie vous descourris, n'est veritable. Mais comment seroit-il faux? Il est si vray, qu'il ne s'en peut iamais purger, la verité le conuainquit, & ne vous permit point d'en douter, car vos yeux propres en furent témoins, vous vistes sa trahison, voyant l'or qu'il auoit receu pour loyer de sa desloyauté. Quant à Philoctete que nous laissasmes en l'Isle de Lemnos, ie ne veux pas nier que ie ne luy aye persuadé de demeurer-là, pour s'exempter du traual de la guerre & du chemin, qui n'eust peu qu'augmenter sa venimeuse blessure. Mais s'il y a de l'ingratitude, ce n'est pas à moy qu'elle doit estre reprochée, c'est à vous qui luy estiez obligez de l'affection qu'il auoit fait paroistre au general de la Grece. Le luy conseillay de s'arrester pour se faire penser, & par le repos aliger ses douleurs, il me creut, & s'est bien porté d'auoir suiuy mon conseil: comment peut-on me taxer d'infidelité, puis que l'auis que ie luy donnay, luy a esté salutaire? Les Dieux veulent qu'il vienne pourtant, il faut de necessité luy enuoyer quelque vn pour le faire mettre en chemin, car sans luy iamais les murs de Troye ne seront ruinez: mais ne me donnez pas la charge de l'aller trouver, Ajax s'en acquittera mieux que moy, il sçaura fort accortement appaiser le courroux de Philoctete, & avec son bien dire vaincre ce cœur, que les douleurs & le regret d'auoir esté laissé, retiennent aigry contre nous. Il est fort aduisé, il l'amenera de quelque façon que ce soit, ie m'en assure, il a trop d'artifices pour y mal réussir. Il l'amenera, mais ce sera donc, lors que le flux de Simois rebroussé, fera retourner ses eaux vers sa source, ou que les forêts du mont Ida serōt sans feuilles. Plustost la Grece ennemie



de Troye s'armera pour le secours des Troyens, que ceste sorte ceruelle d'Aiax puisse vous y seruir, si ce n'estoit qu'auparauant ie luy eusse appris ce qu'il deuroit faire. Pour moy ie ne crains point, de n'obtenir tout ce que ie voudray, si ie fais le voyage. Ouy Philoctete, encore qu'animé de courroux cõtre Agamemnon, cõtre tous ses Capitaines & cõtre moy mesme, tu nous ayes tous en horreur, tu me detestes & me haysses sur tous, maudissant sans cesse ma vie: Encore que peut estre tu ayes, depuis que ie ne t'ay veu, mille fois souhaitté de m'auoir en ta puissance, pour saouler ta haine de mon sang, ie n'apprehenday pourtant de t'aller trouuer, & ne desesperay point de te ramener avec moy. Pourueu que la fortune ne me soint point plus ennemie qu'elle m'a esté iusques icy, ie iouyray aussi facilement des flesches d'Hercule que tu as, comme i'ay iouy d'Helene, duquel i'ay sçeu tous les secrets destins de Troye, apres l'auoir pris prisonnier, comme ie suis heureusement entré dans le Palais de Priam sans estre descouuert, comme i'ay d'vne main hardie enleué l'idole de Minerue, & en la rauissant rauy l'heur de la ville: & luy veut s'esgaler à moy. C'estoit vne image à laquelle la destinée de la ville estoit attachée, c'est elle qui rendoit le fort d'Illion imprenable, d'elle despendoit le succès de nos trauaux de dix années: commét est-ce donc qu'Aiax ne s'est hazardé de faire ce qu'a fait Vlisse? Rien n'est impossible à la vanité de ses paroles, & toutefois il craint d'entreprendre ce qu'Vlisse a executé. Aiax n'ose approcher de nuit les sentinelles des Troyens, & Vlisse sans apprehension trauerse tous leurs corps de garde, à la faueur des tenebres ne passe pas seulement les portes de la ville, mais va iusques dans le Chasteau, où il prend l'idole de Minerue sur son autel, & l'emporte au trauers des armes des ennemis. Si ie n'eusse fait ce coup là, en vain Aiax eust porté son bouclier couuert de sept cuirs, en vain ses armes se fussent teintes dans le sang des Troyens. La nuit que i'enleuay l'image de ceste Déesse tutrice de nos ennemis, la mesme nuit i'acquis la victoire en nostre party, ie gagnay lors le sceptre de Priam, faisant vn acte sans lequel il ne pouuoit estre gaigné. Tu t'abuses de croire que tes mines m'offencent, & tes fourdes paroles, qui me reprochent la compagnie de Diomedes,

comme si i'estois ialoux de sa gloire, ie ne luy enuie point la part de la loüange qu'il a meritée. Il ma fidelement assisté, il est vray, & toy estois tu seul, lors que tu deffendis nos galeres? Il y en eut plus de mille qui combattirent avec toy, & en mes deffseins ie n'ay iamais eu qu'vn second, ie n'ay eu que Diomede: lequel ne demande rien aux armes que nous debattons, pource qu'il sçait qu'il faut que la valeur cede à la sagesse, & les forces du bras au forces de l'entendement. Ceste seule raison l'empesche d'y pretendre, autrement il voudroit y auoir part: & Aiax fils d'Oïlée, ( qui est vn Aiax beaucoup mieux appris que toy ) les demanderoit aussi, le furieux Euripile, le valeureux fils d'Andremon, Idomenée, Merion, & Menelas n'en voudroient pas negliger la pretension, si ce n'estoit pour mon respect. Ils sont tous vaillans comme leur espée, & n'ont pas moins d'adresse aux armes que toy, toutefois ils n'ont point voulu m'enuier vn bien que mes serüices m'ont acquis. Et toy ne deurois-tu pas faire comme eux? Tu le ferois si tu auois le iugement de penser que ton bras a besoin de guide, & que pour luy faire faire quelque bon exploict, il faut que mon esprit le conduise. Tu as des forces à la verité, mais ce sôt forces sans esprit & sans cõduite: qui se ruinerõt d'elles-mesmes. Le preuoy l'aduenir & pren garde que le succez de nos entreprises ne nous soit dommageable. Tu sçais bien faire vne charge sur les ennemis, & moy ie sçay en quel temps on doit les attaquer, c'est avec moy qu'Agamemnon consulte, lors qu'il veut enuoyer à l'escarmouche. Tu ne fers nostre party que de ton corps, & i'ay l'esprit pour le conseil qui est beaucoup plus necessaire. Tu ne peux dõc nier que ie ne te surpassé autät que le Patron d'vn nauire passe en merite vn esclau qui tire à la rame, ou le Capitaine vn simple soldat: car en nous l'esprit est plus à priser que le corps, c'est l'esprit qui possede les principales forces. Ne me refusez point, Princes<sup>s</sup> Grecs, le loyer que mes veilles vous demandent, pour recompense des trauaux ausquels depuis tant d'annees ie me suis offert, donnez moy les honorables despotüilles que ie desire, & ie croiray mes peines heureusẽt employées. Par mon moyen vous vous voyez maintenant à la fin d'vn si laborieux & siennuy eux siege, i'ay osté tous les obstacles

que le destin oppoſoit à nos ſouhairs, & ſemble auoir deſia pris Troye, ayant fait que nous la puiffions d'oreſnauant prendre. Ie vous cōiure donc par l'eſperance que nous en auons, ne perdre point le ſouuenir des ſeruices que ie vous ay faits, & vous ſupplie par les murs d'Iliou que nous verrōs bien toſt ruinez, par les Dieux tutelairēs des ennemis auſquels i'ay fait prendre noſtre party, par toutes les entrepriſes que i'ay faites, & par celles qui reſtent à faire, ſi vous penſez qu'il y ait encore quelque hazardeux deſſein à executer, ſi vous vous perſuadez que les deſtinées de Troye ne ſoient pas encore toutes vaincues, n'oubliez pas que i'ay de la ſubtilité pour les vaincre, & ſi vous ne voulez me faire don des armes que ie vous demande, honorez-en au moins ceſte fatale image: Et finiſſant ainſi, il fit voir l'idole de Minerue à toute l'aſſemblée.

*L'Image de  
Pallas expl.  
ch. 3.*

Les forces de l'Eloquence parurent alors, car les Chefs de l'armée, tous portez pour Vliffe, luy accorderent ce qu'il deſiroit. Le bien-diſant remporta les armes du vaillant, & le courageux Ajax en demeura frustré. Ajax, qui ſeuil auoit tant de fois reſiſté aux forces d'Hector, au feu, au fer des Troyens, & à Iuiter meſme, ne peut reſiſter aux furieux mouuemens de ſa colere. Ajax qu'on tenoit inuincible, ſe laiffa vaincre à la douleur: il ſe rendit aux regrets, & prenant ſon eſpée, diſt: Perſonne au moins ne me debattra ces armes icy, Vliffe y voudroit-il bien pretendre quelque choſe? Non, il ne ſçauroit empescher que ie m'en ſerue contre moy-meſme. Il faut que ceſte eſpée, tant de fois cy-deuant trempée dans le ſang de nos ennemis, ſoit maintenāt teinte du mien, il faut qu'elle rougiſſe du ſang de ſon maître, afin que l'on ne puiſſe dire que la valeur d'Ajax ait eſté dōptée par autre, que par le meſme Ajax. Cela dit, il ſe mit ſon eſpée dans le ſein, d'où rien ne la fit ſortir que le ſang ialliſſant qui la repouſſa, pour aller teindre la terre d'une couleur de pourpre. De ceſte ſanglante roſée naſquit vne fleur de meſme couleur, fleur qu'autreſfois on auoit veu naiſtre du ſang d'Hyacinthe, auſſi porte-elle peinte en ſes ſeuilles les plaintes de ce ieune garçon, qui fut durant ſa vie les delices d'Apollon, & porte enſemble les premieres lettres du nom d'Ajax.

*Mort d'Ajax  
expl. c. 2.*

*C'eſt Ajax  
qui ſemble  
eſtre eſcrit  
ſur les fleurs  
d'hyacinthe.*

## LE SVIET DE LA II. FABLE.

II. Fable  
expl. ch. 4.

*Hecube femme de Priam au sac de Troye tomba entre les mains d'Ulyssé qui l'emmena & luy fit voir la mort de Polixene sa fille, immolée sur le tombeau d'Achile. Apres vn si piteux spectacle elle en eut encore vn autre, qui fut le corps de son petit Polydore, qu'elle trouua sur le riuage de Thrace. Ce Polydore estoit le plus ieune des enfans de Priam, lequel fut des le commencement du siege de Troye enuoyé à Polimestor avec plusieurs thresors pour estre secretement nourry, afin qu'il demeurast, au moins si tous les autres mouroient à la guerre, dont la fin est tousiours douteuse. Ceste preuoyance là ne le sauua pas pourtant, car Polimestor poussé d'un auare desir de disposer des thresors à son profit, tua traistreusement Polydore, & fit ietter son corps dans la mer. Sa mere le recognut au bord, & lors sans faire paroistre le cruel creue-cœur qui la possedoit, obtint permission d'aller trouuer Polimestor, auquel elle creua les yeux assistée d'autres Dames Troyennes, puis courant pour se sauuer, & eschaper des mains de ceux qui la poursuioient, fut changée en chienne.*

**V**Lisse ainsi victorieux fut enuoyé à Lemnos, Isle celebre pour auoir veu chez soy naistre Hypsipyle, fille du fameux Thoas, mais polluë du sang des hommes, que les cruelles femmes de ce pays là firent autrefois mourir. Il y trouua Philoctete, & le sçeut si heureusement entretenir, qu'il le fit venir au camp des Grecs armé des flesches d'Hercule, qui mirent fin à ceste sanglante guerre. Lors arriua la fatale ruine de Priam & de son Estat, qui tomberent ensemble; & la Reyne Hecube, apres auoir tout perdu, miserable perdit mesme la forme & le visage de femme, & dans vn air estrange fut veüe abayer sous vn poil de chienne. Ceste superbe Troye, la merueille des villes, & le plusfort bouleuart de l'Asie, bastie à l'endroit restreffi où se borne la longueur de l'Hellespont, vaincuë en fin apres vne si lógue resistance, parut lors toute en feu, l'autel de Iupiter fut teint du peu de sang qui restoit au vieil Priam, & sa fille deuineresse Cassandra fut tirée par les cheueux hors du Temple d'Apollon, tendant en

dant en vain les mains au ciel qui estoit sourd à ses cris & à ses prieres. Les Dames Troyennes furent la proye des Grecs, & le petit Astianax, fils vniue du vaillant Hector, fut precipité du haut d'une tour, d'où il auoit accoustumé de voir les exploits guerriers de son pere cōbatant par la pleine. Quand les froids Aquilons commencerent à souffler dans les voiles, ceste flotte victorieuse prit la route de son retour, & lors les Troyennes baisans la terre deuant que s'embarquer, dirent Adieu à leur fumante Troye, qu'elles estoient contraintes de quitter. Elles virent deuant que partir les cendres de leurs logis embrasés, qui enseuelissoient desia les flammes, & ne peurēt laisser qu'avec trop d'affliction le reste de leur pays desolé. Hecube fut celle (pitoyable spectacle) qu'on traïna la dernière aux vaisseaux pour l'emmener captiue. Elle fut trouuée au milieu des sepulchres de ses enfans, attachée sur leurs tombeaux qu'elle baisoit, & par force tirée de là par Vlisse, qui la rendit sa prisonniere : mais il ne peut l'enleuer si viste qu'elle ne prist sa plaine main des cendres d'Hector, l'honneur de ses fils, dont elle remplit son sein, & pour dernier present luy laissa quelques poils grisons de sa teste blanchissante. Quelle autre mortuaire offrande luy pouuoit elle faire? la fortune luy auoit tout osté, rien ne luy restoit en son extrême pauureté que des cheueux & les larmes, desquelles elle fit sur son tombeau vn pauvre & triste sacrifice.

De l'autre costé de la mer, tout vis à vis des terres où estoient autresfois les hautes murailles de Troye, il y auoit en mesme temps le Royaume de Polymnestor, où le petit Polydore, dernier fils de Priam, auoit esté enuoyé par son pere, afin qu'il peust, suruiuant le piteux destin de ses freres, suruiure le malheur de son pays, & releuer vn iour les ruines d'une ville si renommée. Le conseil qui fit prendre vne telle resolution à Priam, estoit esclos d'une grãde prudence, & le succez en pouuoit estre heureux, si avec son fils il n'eust point enuoyé de thresors, dangereux aiguillons des ames auares. Lors que cēt infidelle Roy de Thrace, sçeut qu'avec le fort d'Ilion la bonne fortune des Troyens auoit esté réuersée, il ne pēsa qu'à la mort de son nourriçon, duquel il deuoit auoir la vie plus chere que la sienne. Vn aueugle desir de posseder en propre les thresors qu'il auoit en

dépost, arma sa main d'un poignard, & luy fit couper la gorge à celuy duquel il estoit protecteur. *Que fais-tu perfide? où est ta foy? où sont les droicts inuiolables de l'hospitalité? Penses-tu que la memoire de ta cruauté s'engloutisse dans les eaux avec le corps que tu y iettes, apres l'auoir meurtry? Les tenebres ne peuuent cacher l'horreur d'un tel crime, ny l'oubly t'empescher d'en souffrir la vengeance.*

Agamemnon auoit fait alors arrester ses vaisseaux au port de Thrace, où l'ombre du grand Achille sortant d'un gouffre, parut hors de la terre, & le representa tout tel qu'il estoit, quand animé d'un iniuste courroux, il porta trop indiscretement l'espee à la gorge du chef de l'armée. *Comment? vous vous retirez donc (dist l'ombre courageuse de ce plus courageux Prince des Grecs) ingrats peuples auxquels mes seruices ne sont plus rien? Auez-vous avec moy enseuely le souuenir de ma vertu, & le iuste ressentiment des obligations que vous m'auuez? Non, non, il ne faut pas que l'ingratitude vous perde, souuenez vous d'Achille, vostre gloire & vostre rempart, & ne laissez pas sans honneur les restes de sa prouesse. Je vous demande pour offrande la vie de la sœur d'Hector, sacrifiez Polixene sur mon tombeau, afin que son sang appaise mes regrets d'auoir esté tué de la main de son frere. Ceste ombre sanguinaire n'eut pas descouuert son cruel desir, qu'aussi tost on raut Polixene d'entre les bras de sa mere, qui n'auoit presque plus que ceste seule fille à cherir. On la mena sur le tóbeau de celuy, qui vis l'auoit aimée, & mort voulut auoir sa vie pour loyer de ses traux, où elle ne se monstra pas moins constante & courageuse, que son sort estoit pitoyable & malheureux. Les apprehensions de la mort n'eurent pas le pouuoir de luy faire oublier ce qu'elle estoit, elle fist paroistre en son affliction un courage indompté, qui ne tenoit rien du foible cœur d'une fille; & quand elle fut au lieu, où miserable hostie, elle deuoit estre la victime d'un si detestable sacrifice, voyant Pirrhe armé d'un cousteau, ietter les yeux sur elle, elle luy dist: *Qu'attendez-vous pour espancher le reste du genereux sang des Roys de Troye? vous persuadez vous de m'obliger, en me laissant encore respirer l'air de mes infortunes? Non, non, ie souhaite la mort, si vous le retardez, le**

delay me fera plus mortel qu'elle mesme. Plongez ce coupeau que vous auez en main, ou dâs ma gorge, ou dans mon sein ( en laschant la parole, elle ouurit sa gorge, & descouurit son estomach, pour l'exposer à la cruauté de Pirrhe ) Polixene ne peut seruir, & l'amour de la vie ne luy fera iamais naistre la volonté de suruiure à sa liberté. Auâcez donc ma fin, & ne vous arrestez point à la ceremonie d'un sacrifice : car aussi bien pas vn des Dieux ne peut estre appaisé du sang d'une si miserable hostie. La mort ne m'espouuante pas, elle sera maintenant mes delices, las! pleust aux Dieux qu'elle peust m'embrasser sans que ma mere en eust la cognoissance ! Il n'y a que ma mere qui m'afflige, ma mere seule traueise le contentemēt que i'ay de mourir. Toutesfois elle doit plustost pleurer sa vie que mon trespas, car elle ne fera d'oresnauant que l'anguir sur terre, & ne respirera que pour sangloter. Mais afin que ma mort soit autant esloignée de seruitude, qu'a esté ma naissance, permettez moy de mourir sans cōtrainte. Retirezvous loin de moy ie vous prie, deffendez à vos mains de toucher mon corps vierge, si vous voulez obliger le desir que i'ay de me rendre aux enfers sans estre pollué de l'attouchement des hommes, l'offrande de mon sang chaste & libre n'en sera que plus agreable à celuy, quel qu'il soit, duquel vous voulez appaiser les ombres courroucées. Et si mes dernieres prieres trouuent dedans vos cœurs quelque ressentiment, qui vous puisse esmouuoir d'octroyer à la fille du Roy Priam, maintenant vostre esclau, ce qu'elle vous demandera. Te vous supplie de rendre sans rançon mon corps à ma mere lors qu'il aura icy seruy de victime. Ne luy vendez point le droict des tristes funerailles qu'elle me doit, elle en a cherement acheté pour mes freres, quand elle en a eu le moyen, contentez vous de ses larmes, c'est ce que vous pouuez maintenant auoir d'elle.

Ce fut sans pleurer qu'elle fit ce dernier souhait: mais le peuple qui l'ouyt n'eust point tant de constance comme elle, il ne la peut voir que d'un œil humide, & le Prestre mesme, lequel avec vn extreme regret luy ouurit le sein, ne donna pas le coup sans ietter des larmes. Le Prestre son ennemy fut moins courageux, à luy donner la mort, qu'elle ne fut à la receuoir, il palit en pleurant, & elle sans permettre à la crainte de peindre l'appe-

hensió sur son visage, parut d'une face assée, lors mesme que son sang espandu contraignit ses iambes de fleschir. Son courage rendit sa cheute glorieuse & honorable, car en tombant elle eut bien encore le soin, que rien de son corps ne se vist, qui paroissant luy peut apporter de la hôte, & violer l'honneste pudeur de sa chasteté. Les Dames Troyennes releuerent son corps sanglant, & plaignans son piteux sort, se representerent à l'heure tous les meurtres, qui auoient esté commis sur ceux de la maison Royallé de Priam. Elles te pleurerent long-temps genereuse fille, & pleurerent aussi Hecubè ta mere autresfois Reyne d'Iliou, femme du vieil Priam, l'honneur de l'Asie florissante, & maintenant miserable objet de toutes sortes d'infortunes. Ceste vieille decheuë du solstice de son bon-heur & de sa gloire, estoit bien lors si peu, què personne n'en faisoit conte, Vlisse la prit pour esclauè: mais il ne l'eust pas daigné prendre, si ce n'eust esté à cause d'Hector, qu'elle auoit enfanté. Hector, quel creue-cœur! qu'Hector eust la peine de trouuer vn maistre à sa mere? Elle embrassa le corps qu'une si genereuse ame venoit de quitter, & ouurant la bonde des larmes, qu'elle auoit tant de fois ouuerte pour son pays, pour son mary & pour ses autres enfans, le noya d'un torrent de pleurs, & remplit de pleurs sa blessure. Elle ioignit ses iouës aux iouës de Polixene qui n'estoit plus, & souillant son poil grizon dans le sang de sa fille, apres mille plaintes & mille sanglots, la douleur, qui luy faisoit deschirer son sein, anima sa bouche de ces piteuses paroles. Helas! ma fille tu es morte, Polixene dernier sujet de mon affliction, ie voy dans ton sein l'ouuerture d'une large playe, qui m'en fait vne pareille au cœur. Et afin que pas vn des miens ne vist sa fin que par le fer, vn fer t'a ouuert aussi bié qu'aux autres la porte du trespas. Helas! ie me persuadois que tu en pourrois estre exempt, veu que tu estois fille; mais bien que fille, tu n'as pas laissé de sentir la pointe d'un cousteau. Ton sexe ne t'a peu defendre d'une mort violente, le mesme Achille, qui fut le fleau de Troye, & le meurtrier de tes freres, est celuy qui t'a fait mourir. Miserable, lors qu'un si cruel ennemy fut mis par terre, blessé des flesches de Paris & du beau fils de Latone, ie dis en moy-mesme; qu'il ne me falloit plus au moins redou-



rer Achille: mais ie me trompois, il m'estoit bien encore à craindre, puis que sa cendre est ennemie de nostre famille, son ombre nous persecute, & bien qu'il soit dans vn tombeau, il ne laisse pourtant de nous faire la guerre. Ie n'ay esté seconde que pour luy, mes enfans n'ont seruy que pour esleuer ses trophées, & fournir de proye à ses cruautéz. Troye est ruinée, j'ay veu la déplorable fin du siege, & de nostre malheur public, & ne puis voir la fin de mes defastres, mes douleurs domestiques renaissent à chaque instant, & semble que ie n'ay pas moins d'ennemis qu'alors que mon fort d'Ilion estoit en son entier. Cruel regret! faut-il qu'Hecube autresfois appuyee des forces de tant de braues gendres, & de si valeureux enfans, maintenant priuée de l'appuy des vns & des autres, vefue d'vn si puissant Roy, pauvre, miserable & comme bannie, soit traînée en pays estranger? Faut il infortunée, que ie sois arrachée du milieu des tombeaux des miens, pour estre presentée seruante à Penelope, qui me gourmandera dans sa maison, me donnera ma tasche à faire tous les iours, en trouuillant me monstrera aux Dames d'Ithaque, & leur dira parlant de moy! Voyla la mere tant renommée de cest Hector, que la Vaillance mesme semble auoir autrefois redouté, voila la femme de Priam. Mais encore si tu m'estois restée, deplorable Polixene, ta presence addouciroit aucunement l'aigreur de mes douleurs: Mes destins ne l'ont pas voulu, tu as esté immolée sur le tombeau d'vn Capitaine Grec, on t'a offerte pour hostie au fils de Pelée. Ha malheur! falloit-il que l'enfantasse l'offrande mortuaire, qui deuoit appaiser nostre plus grand ennemy; Malheur! faut-il que ie viue encore apres tant de malheurs soufferts? Qu'attens-ie plus? n'ay-ie pas esté la butte de tous les defastres du monde? A quels plus sensibles tourmens me reserues-tu ennuyeuse & trop importune vieille? Cruels Dieux, qui ne vous pouuez saouler du sang des miens, que voulez-vous plus faire de moy sur terre? A quelle fin allongez vous ma languissante vie, si ce n'est pour tousjours allonger mes douleurs? Est-ce pour me faire voir à chaque instant quelque meurtre nouveau, que vous vous plaisez de voir si long-temps vne vieille mourante souspirer ses affi-

*Penelope  
femme d'U-  
lyse de qui  
Hecube fut  
esclau.*

Etions? Helas! qui eust pensé, qu'on eust iugé Priam heureux, apres le sac & l'ambrusement de sa grande Troye? Il est heureux pourtant, apres tant de pertes, la perte de la vie luy fut vn extreme bon-heur. Il est heureux, en ce qu'il n'est point cōtraint de te voir morte, ma fille; heuieux qu'en cessant d'estre Roy, il a cessé de viure. Ha Dieux! quelles funerailles te fera on genereuse fille du Roy de Phrygie. On ne t'esleuera point vn superbe tombeau, tes cendres ne seront point mises dans les sepulchres de tes ancestres: car nostre maisō a receu vn trop cruel reuers de la fortune. Tous les dons mortuaires que ie te feray, seront des larmes, & quelques poignées de ce sable estranger dont ie te couuriray. I'ay tout perdu, helas! il ne me reste rien qui me face fouhaitter de plus long-téps traïner ceste vie, si ce n'est le petit Polydore, autrefois le cadet de tant d'enfans que i'auois, maintenant l'vnique esperance de nostre Empire renuersé. C'est chez le Roy de ces quartiers icy qu'il est, le pourrois-ie point voir? Non, l'on ne me permettra pas de m'escarter iusques-là. Mais pourquoy tarday-ie tant à lauer les playes de ma fille? Comment est-ce que ie puis voir si lon-temps sa face polluë de sang? Donnez-moy vne cruche, Troyennes compagnes de mon malheur, & nous en allons puiser de l'eau dans la mer. Elle y fut en s'affligeant & despoüillant sa teste de ses cheueux blancs, & lors qu'elle voulut plonger sa cruche dans l'eau, elle apperçeut sur le riuage le corps de son petit Polydore, que l'infidelité des Thraces auoit ietté dans l'eau apres l'auoir meurtry. Les Troyennes qui l'accompagnoient s'effrierēt d'effroy à la veuë de ce ieune enfant de Priam, l'espoir de tous ceux du pays: mais la mere saisie d'vne douleur muette ne peut ny pleurer, ny se plaindre. La violence du mal qu'elle sentit deuora sa voix & retint ses larmes comme glacées dans son sein, elle demeura aussi froide & aussi roide qu'vn rocher, iettant tantost la veuë du costé où Troye auoit esté, tantost esleuant vn œil despité vers les cieux, & tantost regrettant ou le visage, ou les blessures de son fils, mais sur tout les blessures: elle entra en telle colere, qu'elle perdit le souuenir de ce qu'elle estoit, & comme si elle eust encore esté Reyne, ne donna que la vengeance pour objet à ses pensees: Tout ainsi qu'vne Lionne,

espoinçonnée du furieux regret d'auoir perdu ses petits lionceaux, suit à la piste celuy qui l'a enleué, bien qu'elle ne le voye pas: de mesme Hecube agitée de la rage de ses douleurs, se laisse guider à son cœur sans se représenter la foiblesse de ses ans, & s'en va dás le Palais de Polimnestor, perfide autheur d'un meurtre si execrable. Elle demande à luy parler en secret, afin de luy descouurir le lieu où il y a encore d'autres thresors cachez pour l'entretien de son fils. Cest auare Prince de Thrace, qui ne respire que l'or & l'argent, la croit facilement, & se retire à l'escart pour luy dire, avec vn visage couuert du fard de la feintise: Ne craignez point Hecube, de mettre entre mes mains le reste de vostre fortune, ma fidelité depositaire du bien de vostre fils, ne luy fera rien perdre de ce que vous me laissez. Les thresors que vous m'auiez desia enuoyez, & ceux que ie receuray luy seront conseruez, n'en doutez point, ie vous le iure par la souueraine puissance des habitans des cieux. Tandis que ce pariure de Prince faisoit ce faux fermét, elle qui le regardoit d'un œil animé de furie, sentit la rage enfler son courage, elle se ietta sur luy, & fortifiée d'une troupe d'esclaves Troyennes qu'elle appella à son ayde, creua les yeux à ce traistre meurtrier de son Polydore, les arracha hors de la teste, & de ses mains souillées de ce sang criminel luy meurtrit le visage. Ce fut la colere qui luy en donna la force, & la mesme passion porta le peuple de Thrace à venger sur elle l'auenglement de leur Roy. Ils la poursuiurent à coups de pierre, & elle poursuiuie changea de forme & de voix: au lieu de parler elle commença d'abbayer, & abbayant mordit les pierres qu'on luy iettoit, tout ainsi que font les chiens. Le pays où ceste merueille aduint a tiré son nom des hurlemens qu'Hecube y fit sous le poil d'une chienne, aux piteux abbois de laquelle les Troyens captifs, les Grecs ses ennemis, & tous les Dieux encòre furent si touchez de pitié, que Iunon mesme, femme, & sœur du grand Iupiter, & ennemie coniuree d'Ilion, fut contrainte d'aduoier que la pauure Hecube n'auoit pas merité d'estre si mal traictée.

## LE SVIET DE LA III. FABLE.

III. Fable  
expl. ch. 5.

*Memnon fils de Tithon & de l'Aurore ayant amené du secours à Priam fut tué par Achille, dont l'Aurore eut tant de regret, que pour alléger ses douleurs elle recourut à Iupiter, duquel elle obtint que les cédres de son fils seroient changées en oyseaux, & elle tous les matins, apres auoir long-temps pleuré, change ses larmes en rosée.*

**B**ien que l'Aurore eust tenu le party des Troyens, on ne la vid point autrement affligée des infortunes de Priam, ny de ceux qui estoient arriuez à Hecube, elle auoit vn dueil à porter qui la touchoit de plus près, l'affliction domestique de la perte de son fils Memnon, qu'Achille auoit tué par la campagne de Phrygie, ne permettoit pas qu'elle eust du ressentiment pour les douleurs d'autrui. Le cruel creue-cœur de l'auoir veu mourir vaincu, luy donnoit bien tant de tourmens, que ses tristes pensees ne pouuoient receuoir autre triste obiect, que celui pour lequel toutes ses plaintes & ses pleurs estoient occupez. Elle le vid; hélas! tomber d'un coup de iavelot, poussé de la main d'Achille, & le voyant, les roses de ses iouës, quelle nous descouure au matin, pallirent, & le beau lustre de son front obscurcy, fut couuert d'un nuage. Elle le veid mourir, mais elle ne peut voir reduire son corps en cendre. Quand il fut dans le feu, elle en destourna sa face esplorée, & toute escheuelée, comme elle estoit, s'en alla iettér aux pieds de Iupiter, pour luy faire ses plaintes, arrosées d'un flux de chaudes larmes. Grand Dieu qui portez le sceptre des cieus, bien que ie sois la moindre des diuinitez, hostesses des palais estoillez (car il n'y en a pas vne qui ait par le monde si peu de Temples que i'en ay) ie ne vien pas pourrât vous trouuer, afin que vous m'en faciez bastir de nouveaux ou eleuer quelques autels à mon honneur, & destiner certains iours esquels on me face des sacrifices solempnels. Ie ne suis point possédée d'un si ambitieux desir, & toutefois ie ne croy pas que si vous vous mettiez deuant les yeux les seruices que

que ie fais au monde, vous ne me iugeassiez digne de quelque honorable recompense : mais ce n'est pas mon enuie maintenant de la rechercher, ie ne suis pas en estat de poursuiure l'accroissement de mes honneurs. Je ne vien icy me presenter à vous toute esplorée, que pour receuoir de l'allegement. Helas! ie suis priuée de mon fils Memnon, il est mort, il s'est en vain, combattant pour son oncle, opposé aux efforts des Grecs, la belle fleur de sa ieunesse a esté moissonnée des son printemps, par ce genereux fils de Thetis, duquel les destins ont fauorisé les armes. Je l'ay perdu, & perdu avec luy toutes mes cheres esperances; honorez donc son tombeau de quelqu'vne de vos faueurs, souuerain Monarque des Dieux, afin que l'honneur que vous ferez au fils, addoucisse l'aigreur des douleurs de la mere. Les prieres de l'Aurore affligée trouuerent Iupiter fauorable, le buscher allumé tomba, & ne rendit plus au lieu de feu qu'vne espaisse fumée, semblable aux noires vapeurs qui s'esleuēt au dessus des fleues, au trauers desquels les rays du Soleil ne peuuent penetrer. Avec la fumée quelques cendres monterent dans l'air, & là ramassées ensemble firent vn corps qui se formant peu à peu en oyseau, deuint en fin oyseau parfait, & en mesme instant nasquirent plusieurs tous pareils, lesquels battans des aïslés voltigerent par trois fois autour du buscher, & par trois fois esclancerent des cris tesmoins de leur dueil. Au quatriesme vol ils se separerent & firent deux troupes, qui comme ennemis se rangerent l'vne contre l'autre, & se battirent tant du bec & des ongles, qu'ils tomberent tous mortuaires hofies sur les cendres de Memnon, desquelles ils auoient pris naissance. Celuy qui leur donna l'estre a donné le nom qu'ils portent, car ces oyseaux là s'appellent Memnonides, & tous les ans, si tost que le Soleil a passé par les douze maisons du Zodiaque, ils viennent sur ce tombeau du fils de l'Aurore, faire encore la guerre, & sacrifier leurs vies à l'ombre de Memnon. Ce fut donc vn piteux spectacle de voir Hecube abbayer comme vne chienne, & qui affligea fort tous les Dieux: mais l'Aurore pourtant n'en eut point de ressentiment, & ne la peut pleurer, pource que toutes ses larmes estoient employées à plaindre la perte de son fils, qu'elle pleure encore tous les matins, lors qu'elle

le mouille la terre de l'humide rosée, qui donne la vie aux fleurs.

LE SVIET DE LA IV. FABLE.

IV. Fable  
exp. ch. 5.

*Enée fuyant le sac de Troye avec son pere Anchise & son fils Ascagne, se sauua par mer à Delphes, où Anius Prestre d'Apollon le retira, & luy conta l'estrange auanture de ces cinq filles qui auoient este changées en pigeons, lors qu'Agamemnon les voulut forcer de le suivre au siege de Troye, pour fournir des viures à l'armée Grecque, car elles auoient vn don de Bacchus, que tout ce qu'elles touchoient deuenoit bled, vin, ou huyle.*

**E**Ncore que la ville de Troye fust ruinée, les destins ne permirent pas, que dessous les ruines fust enseuelie l'esperance de reestabli vn iour l'Empire Troyen, elle demeura viue apres le sac, d'où Enée eschappa, sauuant avec soy quelques reliques sacrées, ensemble son pere Anchise, autre sacré fardeau, dont il chargea ses espaulés. Parmi tant de richesses qu'il possédoit, il ne fit choix sinon de son pere, pieuse charge d'vn charitable fils, & conduisit son petit Ascagne, avec lesquels embarqué, fuyât les infidelles riuage de Thrace, rouges du sang de Polydore, il fut poussé d'vn vent fauorable à ses souhaits, dâs le port de Delphes, où le Roy Anius le receut honorablement & tous ceux qui l'auoient suiuy. Il leur fit voir la ville & les singularitez du Temple d'Apollon, leur monstra les deux arbres que Latone tenoit embrasés, lors qu'elle enfanta Apollon & Diane, & apres auoir fait vn sacrifice de quelques bœufs, les mena dans son Palais, où pour les banqueter il les fit asseoir sur des riches tapis. Ils auoient desia beu les vns aux autres, quâd le piteux Anchise dist à son hoste ? Qu'en passant autresfois par Delphes (s'il ne se trôpoit) il pensoit luy auoir veu vn fils & quatre filles. A quoy ce grand Prestre de Phœbus branlant sa teste chenuë, qui estoit entourée de bandelettes blanches, respondit d'vne triste voix: Vous ne vous abusez point, braue cheualier, vostre memoire ne s'esgare pas, il est vray, vous m'avez veu au-

trefois cinq enfans, desquels ie me voy maintenant presque du tout priué, à tant de changemés nostre miserable vie est suiuite: Car mon fils encore qu'il soit en vie, ie n'en ay rien plus de secours, que s'il n'estoit point au môde. Il porte le sceptre de l'Isle d'Andres, à laquelle il a donné son nom, & a le contentement d'y commander souuerainement, iouyssant du don qu'Apollon luy a fait, de pouuoir predire les choses a venir: mais ie n'ay pas l'heur de le voir en telestat estant ainsi esloigné de moy, ie le tien comme perdu. Pour mes quatre filles, elles ne me rendoient pas moins heureux pere, que leur perte me rend affligé: car elles auoient receu de Bacchus vne faueur si rare qu'elle est presque incroyable. Elles ne touchoient rien, qui ne fust par leur atouchement aussi-tost changé en bled, en vin, ou en huyle. Cela fut cause qu'Agamemnon, lequel a rauagé vostre florissante Troye, me les vint arracher d'entre les bras, & par force (pour vous dire que nous auons, aussi bien que vous, ressenty la violence des armes Gregeoises) me cōtraignit de les luy donner, pour suiure tousiours l'armée, & la nourrir par le moyen du riche don que Bacchus leur auoit fait. Toutesfois elles ne voulurent point fauoriser vos ennemis, elles s'eschapperent, & s'enfuyrent deux en l'Isle d'Eubée, & les deux autres du costé d'Andres, chez leur frere. Les troupes Grecques les suiuirent, & menacerent mon fils de le ruiner s'il ne mettoit mes filles entre leurs mains. Helas! il n'auoit pas vn Enée, il n'auoit pas vn Hector pour deffendre sa ville, & faire durer le siege dix ans comme vous auez fait. Vn excusable effroy le saisit, la crainte vainquit l'affection qu'il portoit à ses sœurs, il les rendit aux Grecs. On leur vouloit desliaer les bras comme à des esclaves, quand le regret de se voir forcées, leur fit leuer les mains encores libres vers le Ciel pour prier Bacchus de les secourir. Ce Dieu, qui les auoit tant fauorisées auparauant, ne leur manqua pas de secours en telle necessité, si c'est donner secours que de couvrir d'vn miracle la ruine de ceux qui prient pour estre sauuez. Pour moy ie ne vous scaurois dire comment elles furent changées, mais ie vous puis assurez qu'en fin leurs corps furent conuerts de plumes blanches, & deuindrent pigeons, oyseaux consacrez à la belle Cypris vostre femme.

## LE SVIET DE LA V. FABLE.

*N<sup>e</sup> Fable ex-  
pl. ch. 5.*

*Les filles d'Orion ayāt bien voulu estre sacrifiées, pour le peuple de Troye, apres auoir esté bruslées, de leur cendres nasquiret des ieunes hommes, qui portant vn nom de filles furent appellez Coronés. Le Poete prend occasion decrire ceste Fable en racontāt les presens qu'Anius fit à ses hostes, & dit qu'elle estoit grauée sur vn vase qu'il donna à Enée.*

**I**Ls s'entretindrent à table de plusieurs discours semblables, puis se retirerent aux chambres pour prendre le repos de la nuit, & le matin furent consulter l'oracle d'Apollon, qui leur conseilla d'aller reuoir leur ancienne mere, & aborder au riuage d'où leur ancestres estoient partis pour venir fonder en Phrygie les murailles de Troye. Quand ils eurent receu ceste responce ils prindrent congé du Roy Anius, qui les fit conduire iusques au port, & fit present d'un sceptre à Achise, d'une robbe & d'un carquois au petit Ascagne, & d'un vase à Enée. Ce vase estoit venu de Grece de la maison du Roy de Terfes, & auoit esté graué du burin d'Alcon, rare ouurier de son temps, lequel s'estoit pleu à y pourtraire la ville de Thebes avec ses sept portes, les buschers, les tombeaux, les feux qui estoient autour, & les meres escheuelées qui auoient accoustumé de faire là le duel de leurs enfans. Pour y représenter naïuement l'affliction, les Nymphes y paroissoient tout explorées, les fleues sembloient taris, & les feuilles des arbres sechées. Il n'y auoit point d'herbes, les chevres leschoient les costes arides des montagnes, & ne trouuoient rien de quoy se repaistre. Au milieu de la ville on voyoit les deux fillés d'Orion, qui d'un cœur surmontant toutes les autres cœurs de leur sexe, s'offroient volontairément à la mort pour le bien public du pays, l'une prestant le col pour estre esgorgée, l'autre se donnant elle mesme d'un poignard dans le sein. I a pompe funebre dont elles auoient esté bornées y estoit aussi représentée avec le buscher, où des cédres de leurs corps bruslez sortirent deux ieunes hommes qui furent appellez Coronés, & retablirent leur maison, apres auoir fait



plusieurs honneurs à la cendre, de laquelle comme de leur mere ils auoient tiré leur naissance. Tout cela estoit elaboré avec vne merueilleuse industrie sur le corps du visage, & le bord estoit entouré d'une couronne de fleurs, l'esmail desquelles paroissant, parmy l'or, ne releuoit pas peu l'ouurage. Mais le Roy Anius fit de riches presens à ces Troyens fugitifs, eux ne luy en firent pas de moindres, ils luy donnerent vn encensoir, vne coupe à seruir aux sacrifices, & vne couronne d'or enrichie de plusieurs pierres precieuses, puis prirent la route de Crete, se ressouenant que Teucer qui en estoit fort, se trouuoit au rang de leurs ayeuls: toutefois ils n'y demurerent pas, la corruption de l'air les empescha de s'y arrester. Ils quitterent les cent villes autrefois sujettes à l'Empire de Minos, pour aller chercher l'Italie, où ils deuoient trouuer vn port assésuré, & des Dieux fauorables. Cependant ils furent traueillez d'une cruelle tempeste, & endurerent les perilleux efforts d'une tourmente qui les ietta aux riues des Strophades, où les monstrueuses faces des Harpyes les effrayerent. De là ils passerent à costé de Duliche, d'Iraque, de Samos, & de Neritie, qui sont toutes villes sujettes à la couronne de l'accort Vlisse, & virent de loin sans y prendre terre l'Isle d'Ambrassie, pour le domaine de laquelle il y a eu quelques Dieux qui ont long-temps esté en procez: mais en fin elle est demeurée à Phœbus; lequel y void encor tous les iours celuy qui luy adiuagea conuertey en rocher. Ils costoyerent apres l'Epire, & Dodone tant vantée pour auoir en se terres vn chefre parlant, qui rend des Oracles, puis descourirēt la Chaoie, où les fils du Roy Molosse, fuyant le cruel brasier dans lesquels on les vouloit faire mourir, furent changez en oyseaux. En fin ils aborderēt à Buthrote, où Helene fils de Priam s'estant retiré, y auoit restably vne petite Troye. Ils sçeuert de luy, qui estoit grand deuin, & des plus sçauās en la science qui nous fait presager les choses à venir, quelle terre les destins leur auoient reseruée pour retraite, & ainsi bien instruits du chemin qu'ils deuoient tenir, vindrent droict en Sicile.

## LE SVIET DE LA VI. FABLE.

VI. Fable  
expl. ch. 6.

*Galathée, fille du Dieu Nerée & de la Nymphe Doris, estant aymée d'Alcis fils de Faune, qu'elle aimoit aussi, le Cyclope Polypheme entra en telle ialousie contre le ieune Alcis, qu'il rechercha toutes les occasions qu'il peut pour le ruiner. Vn iour il le rencontra parmy les bois, qu'il tenoit sa maistresse embrassée, dont il pensa creuer de despit, & pour descharger sa colere, arracha vne roche du Mont gibel qu'il ietta sur ces deux amans, pour les assommer: mais Galathée ne fut point offensée, elle se plongea promptement dans la mer, & son seruiteur Alcis fut tue. Elle en porta bien tant de dueil, qu'afin de faire encore paroistre apres sa mort l'affection qu'elle auoit eue pour luy, elle changea son sang en fleuue, qui sous son nom arrouse encore la Sicile.*

**L**A Sicile a trois montagnes, lesquelles posées comme en triangle, auacent en diuers endroits trois pointes dans la mer. Le Pachin est du costé du midy, le Lylibée au couchant, & le Pelore s'estend vers le Septentrion. Ceste flotte fugitiue poussée d'un vent fauorable passa de nuit entre deux des pointes du triangle, & aborda heureusement au port de Zancle qui est au milieu, sans approcher en passant trop près du gouffre de Scylle ou de celuy de Carybde, dont le danger est presque ineuitable. Carybde à main gauche deuore sans cesse & reuomit des fleuues d'eaux, avec lesquels elle engloutit les Nauires, puis les reiette sur l'eau; & Scylle à main droite fait paroistre mille beautez, & mille attraits en sa face de fille, recellant au dessous de la ceinture vn grand nombre de chiens, qui sortent de son ventre, pour faire abismer les vaisseaux qui approchent d'elle. Il ne faut pas s'estonner si son visage a des traits, elle a autrefois esté des plus belles filles, & des plus recherchées qui fussent de son temps, si les Poëtes ne nous abusent point, en nous laissant vne Fable, esclose de leur inuention, pour histoire veritable: car on dit que plusieurs, esprits de ses beautez charmeresses, aspiroient à ses bonnes graces comme à leur souuerain bon-heur, & qu'elle

ne les recompensoit tous que de mespris, & de desdains. Elle faisoit des trophées de leurs affections mal recognuës, & s'estant pleuë à les tromper, se plaisoit apres d'en faire ses contes aux Nymphes marinières, qui la cherissoient vniquement: Vne fois entre-autres, pleignant Galathée elle l'entretenoit de ces discours-là, qui furent cause que ceste ieune Déesse luy dist: Le m'estonne que vous osez ainsi tenir pour ioïer ceux qui vous honorent: ne craignez-vous point que tant de seruiteurs, bruslez d'un chaud desir de vous auoir pour femme, ne se vengent de vos desdains, apres auoir en vain recherché les remedes de la patience contre le mal que vous leur faites? Pour moy ie suis fille de Nerée, & de la Déesse Doris, & qui ay le support de plusieurs sœurs, ie n'ay peu me défaire des importunes affections d'un monstrueux Cyclope, sans qu'il se soit ( hélas! ) cruellement vengé de moy. Ses douleurs luy rauirent alors la parole, & le souuenir de ses regrets luy ferma la bouche pour ouuir la bonde de ses pleurs, que Scylle essuya d'un doigt, lequel en blancheur surmontoit le marbre ou l'albastre, & pour alléger son dueil la pria de luy decouuoir l'infortune, qui auoit peu faire sortir de si subites larmes de ses yeux. Ne me cachez point ie vous prie, luy dist-elle, la secrette cause de vostre affliction, vous ne la pouuez deceler à fille, en qui vous trouuiez plus de fidelité qu'en moy. Je ne vous celeray pas mon tourment, respōdit Galathée, puis que mes souspirs & mes larmes vous en ont desia parlé. Ce qui martyre si outrageusement mon cœur, c'est la perte d'Acis: Acis mes delices, qu'un horrible espouuentable Cyclope m'a rauy. C'estoit un ieune homme fils du Dieu Faune & de la Nymphé Simethe, qui l'aimoient fort l'un & l'autre, & toutefois ne le cherissoient pas tant comme moy, car ie ne respirois que les faucturs d'Acis, i'estois toute à luy, & ne pouuois estre à autre, tant ses beautez auoient de pouuoir sur mon ame. Helas! il n'auoit point plus de seize ans, le ieune poil qui commençoit à cottonner ses ioües ne paroïssoit presque point encore; ie n'estois pas à mon aise si ie n'estois avec luy, ie le suiuois par tout, & un importun Cyclope me poursuiuoit sans cesse, autant rauaillé d'amour pour moy, comme l'e-

estoit pour Acis, mais toutes ses caresses m'estoient odieuses, plus il me recherchoit plus la haine de ses recherches me rendoit ennemie de ses importunitéz. Dieux! combien la douce Venus a de puissance sur nos cœurs! Belle Princesse de Cythere, on ne peut assez admirer vostre pouuoir, & la longue estenduë de vostre Empire, qui a tout autant de sujets, qu'il y a d'animaux sur terre. Ce hideux Polypheme, nourry dans l'horreur d'une forest, qui ne s'abbreuoit que de sang humain, se nourrissoit de la chair de ses hostes, & ne respiroit en son cœur impie que le mépris des cieux & des Dieux, forcé de recognoistre les flèches de Cupidon, & honorer son carquois, sentit en son cœur les doux-cuisantes blesseures de ce petit Dieu. Il fut échauffé des feux de mes yeux, & sentit naistre vn tel brasier en son sein, que ses flames luy firent oublier le soin de son bestail, & quitter souuent l'obscurité de ses antres pour me suivre. Luy qui ne s'estoit iamais pleu qu'en l'ordure de sa face desagreceable, se pleut lors à se peigner & se lauer pour me plaire. Il se seruit d'vn rasteau pour peigne, couppa sa barbe de sauuage avec sa faux, & prit la coustume de se mirer souuent dans l'eau pour farder son visage effroyable. Logeant l'amour chez soy, il perdit la sanglante coustume qu'il auoit de massacrer ses hostes, il sembla lors auoir dépoüllé son farouche naturel, les vaisseaux aborderent en toute seureté au riuage qu'il habitoit, & ne coururent p'us fortune comme auparauât, d'estre anchrez pour iamais par le meurtre des mariniers. On tient que Teleme, qui ne se trompoit iamais à titer des presages du vol des oyseaux, fut voir en ce temps-là ce Geant amoureux, & luy predict qu'Ulisse luy rauiroit l'œil qu'il portoit au milieu du front, dont Polypheme se mocqua, & pour repartie, dist à Teleme: Tu te trompe fol deuin, tes propheties ne sont que mensongeres paroles, ie ne dois pas craindre qu'Ulisse destroue mon œil, vn autre la desia rauy, pourrois-ie le perdre deux fois? Il fit peu de conte du veritable infortune que Teleme luy annonça, & s'en alla promener peut-estre sur les sablons de la mer de Sicile, ou se reposer dans son antre, car c'estoit son exercice durant le chaud de son amour. Il y auoit là autour vne roche auan-

cée dedans l'eau, que les vagues battoient des deux costez, où il montoit autrefois, pour descouvrir les nauires, desquels il proieroit de loin le sac & le carnage : mais depuis que le petit fils de Venus se fut rendu son maître, il n'y fut point porté de ces sanguinaires desseins. Vn iour il y monta pour alleger en chantât ses amoureuses douleurs, & son troupeau de moutõs l'y suiuit, sans qu'il le touchast, car il n'en auoit plus de soin. Ils'assit au sommet, posa contre terre à ses pieds le pin qui luy seruoit de bastõ, & routefois estoit si grand qu'il eust bien peu seruir à faire le mas d'un nauire, puis ioua de sa fluste qui auoit cent tuyaux de roseau, & fit resonner ses airs champestres par toutes les roches voisines, & par les plaines azurées de la mer. Moy qui estois alors au pied de la colline, sur le gyron de mon seruiteur, i'entendis toute sa chanson, & la retins facilement, pource qu'elle estoit la pluspart en ma louïage. Il disoit: l'aime la belle Galathée, dont le front fait honte à la blancheur des lys, son visage est plus agreable que la face des prez esmaillez de fleurs, elle est plus droite qu'une aulne, plus esclatante que le verre, plus fretillarde qu'un ieune chevreau, plus polie que n'est le dedas de l'escaille d'une huistre, plus souhaitable que ne sont les rays du Soleil en Hyuer, & la fraischeur de l'ombre au chaud de l'Esté, plus attrayante que n'est la viue couleur d'une pomme pendue à un arbre, plus agreable à voir que n'est la hauteur d'une plane, plus luisante que la glace, plus douce qu'un raisin bien mur, plus delicate, & plus molle que ne sont les plumes d'un cygne, ou bien le laiët caillé, & plus aimable, si elle ne me fuyoit point, que ne sõt les delicieuses odeurs d'un iardin lors qu'on y entre le matin, Galathée n'est que douceur & elle mesme n'est que rigueur pour moy. Helas ! elle m'est plus cruelle que ne sont ces ieunes taureaux, que le ioug n'a point encore döptez; plus dure qu'un vieil chesne, plus trompeuse que les ondes, plus muable que les foibles brâches d'un faulx, & plus tendre, & plus souple que les reietrõs de la vigne blanche, plus insensible que les rochers où i'habite, plus violente que n'est le cours d'une fleuve, plus enflée d'orgueil qu'un Paon, plus ardante que le feu, plus rude que les char-dons, plus furieuse qu'un ourse qui garde ses petits faons, plus

fourde que les vagues de la mer, plus cruelle qu'un serpent qu'on a foulé du pied, & plus viste, (malheur pour moy, c'est ce que ie luy desirerois plustost raur) que n'est vn cert suiuy d'une troupe de chiens abayans. Pourquoy, fuyarde, t'eslâces-tu deuât moy d'une course si precipitée? les vêts à peine pourroient esgaller ta legereté, est-ce la crainte qui te donne des ailles, ou si c'est la haine de ton amoureux Polypheme: Tu ne sçais pas à ce que ie voy, qui ie suis; si tu auois cognoissance de mes commoditez, tu recognoistrois bien tost ta folie, & au lieu de me fuyr t'efforcerois de m'arrester. I'ay pour retraite la pluspart des autres qui sont sous ces rochers, dans lesquels on n'endure point en Esté les bruslantes ardeurs du Soleil, ny en Hyuer la rigueur importune du froid. I'ay vn iardin plein d'arbres chargez de beauxfruits, i'ay des vignes qui ne manquent point de raisins blancs, & noirs, si tu veux venir avec moy tu en pourras manger des vns & des autres, tu trouueras aussi des fraizes, que tu amasseras en te pourmenant, tu auras des cormes tât que tu en voudras, des prunes violettes, & d'autres qui sont iaunes comme l'or, des chasteignes, des grozeilles, & de tous les fruits qui naissent, ou sur les arbres, ou sur les buissons. Il n'y a rien par les champs que tu n'ayes en abondance; par mon moyen, tu iouyras de tous les biens qui sont en ma puissance. Tout ce bestail qui est icy n'a autre maistre que moy, & si i'en ay encore vn grand nombre qui va paissant autour de ceste coste, bié que la plus grande partie soit demeurée sur la paille dedans mes antres. Si vous me demandiez cōbien il y en a, ie vous dirois, que ie ne le sçay pas, c'est à quelque pauvre Berger de pouuoir compter son bestail? i'en ay tât qu'il m'est impossible de le nombrer. Ie ne daignerois le vanter, & vous dire en quel estat il est, car vous le pouuez voir: & faire que vos yeux vous soient tesmoins que mes bestes à corne sont si grasses, qu'elles ne peuent marcher qu'à peine. I'ay vne infinité de petits aigneaux, & de chèvres, qui ne sont point encore sortis de mes bergeries, i'ay tousiours du lait à foison dont nous en beuons vne partie, & l'autre sert à faire des fromages. Mais ce sont les moindres

commoditez que vous aurez avec moy. Pour passer vostre temps ie vous donneray des daims, des léuraux, des cheureuils, vne couple de beaux pigeons, & vn nid d'oyseaux que i'ay pris au faiste d'vn arbre. Je trouuay l'autre iour sur ceste montaigne deux petits ours, qui ne faisoient que sortir du ventre de leur mere, ils vous donneront avec le temps du plaisir, ils se ressemblent si naïfvement, qu'on les prend à toute heure l'vn pour l'autre: dès que ie les rencontray, ie vous les voulay, & dis en moy-mesme. Il faut que ie les garde à ma maistresse. Sortez donc maintenant hors de l'eau, belle Galathée, ne mesprisez point mes presens, ny celuy qui les offre. Venez vous rendre auprès de moy: Quoy? ne vous suis-je pas bien agreable? Je me vy l'autre iour dans l'eau, mais ma façon me pleut extrêmement. Voyez le corps que i'ay; ie m'assure que ce Iupiter, duquel vous faites tant de contes, & à qui vous donnez le sceptre des cieux, n'est point doué d'vne si riche taille que la mienné: J'ay vne face effroyable, que mes cheueux couurent presque toute, venans battre iusques sur mes espauls. Mais encore que i'aye par tout le corps vn poil herissé, ne vous persuadez pas que i'en doine estre moins aimable. Mon poil ne m'est non plus mal-seant, que sont les fueilles à vn arbre, & le crin à vn cheval, l'vn & l'autre sans tels ornemens, se trouuent sans grace, aussi les oyseaux sembleroient monstrueux s'ils n'auoient des plumes, & les montons ne seroient pas si chéris qu'ils sont, s'ils n'estoient chargez de laine, leur toison leur sert de parure, & le poil de mesme embellit les hommes, il enrichit leur beauté, & plus ils en ont, plus ils doiuent estre agreables. Vous me direz peut-estre, que ie n'ay qu'vn œil, il est vray, mais il est de telle grâdeur qu'il paroist autant, cōme si i'auois vn bouclier esclattant sur le front, ie ne voy pas moins clair que ceux qui en ont deux, & le Soleil qui de sa seule veüe esclaire tout le môde en a-il dauantage? Il n'en a qu'vn seul, & toutesfois il est tenu pour le plus beau des Dieux. Ne prenez dōc pas cela pour defect, & ne m'en iugez pas moins digne de vos faueurs. Pehsez que ie ne suis point petit compagnon, estant fils de

Neptune, qui tient le sceptre de l'humide Royaume où vous viuez. Si vous n'épousez il sera mon beau pere, ne vous armez d'oe point de desdains contre moy, prenez cōpassiō de mō mal amoureux, fauorisez mes vœux, & fleschissez aux piteux accès de mes prieres, ie me rends à vous, il n'y a que vous seule au monde que ie recognoisse pour maistresse, car ie ne fais point d'estat de Iupiter, de son ciel, ny de son foudre, ie n'honore que Galathée, & le tōnerre que ie crains, n'est que celuy de sa colere. Vostre courroux, belle desdaigneuse, est le seul foudre qui m'effraye, & vos mépris sont les mortelles pointes qui me tuent. Le meurs vous voyant fuir mes caresses, & suis d'autant plus affligé, que ie me recognoy seul en ceste affliction : car si vous en vliez de mesme enuers les autres; mon tourmēt seroit beaucoup moindre. Vous repoussiez Polypheme comme indigne de vous approcher, vous n'avez rien que des mespris pour luy, & vous trouuez bien des faueurs pour Acis. Mes flames vous sont odieuses, & celles d'Acis vous sont si fort agreables, que vous vous brulez dans son feu, & n'avez riē plus cher que ses embrassemens. En fin Acis est vostre cœur; mais bien qu'en luy seul soient toutes vos delices, dont i'ay trop de regret, ie luy feray sentir quelles sont mes forces. Il apprendra que c'est de se rendre corruial d'un Cyclope, ie luy arracheray le cœur du sein, & le mettray tout vif en mille pieces, que ie ietteray d'un costé & d'autre par ces plaines voisines, ou dans les eaux mesmes qui vous seruent de retraicte, si ie descouure que vous le faciez iouyr des douces voluptez où i'aspire. Car mon feu a surmonté les forces de ma patience, ie ne puis plus l'endurer, ie brusle, & mon brasier croist d'autant plus, que vos froides humeurs s'efforcent de l'esteindre. I'ay toutes les fournaises de Montgibel, ce me semble, encloses dans mon sein, ie ne suis que braize, & vous n'estes que glace: Galathée, comment pouuez-vous me voir sans fondre de pitié?

Quand Polypheme eut ainsi fait entendre aux sourds rochers ses vaines plaintes, il se laue, & courāt agitē de pareilles fureurs qu'est vn taureau lequel a perdu la vache qu'il aime, courut errāt par toute la forest. Ie le voyois aller & venir sans crainte qu'il m'apperceust, pource que i'estois en vn coin fort



à l'escart ; toutefois il ne laissa pas de m'entrevoir avec Acis. Il nous vid, le cruel, & s'escriant d'une voix effroyable : Quoy ? ie vous voy donc tous deux, ie vous rencontre encore ensemble, contentans à vostre aise vos amoureux desirs ? Ce seront les dernieres delices dont tu iouyras, Acis, prepare toy en perdant leur douceur de perdre celle de la vie. Le bruit qu'il fit ne se peut mieux représenter qu'à disant qu'il esläça tous les horribles cris, que peut lascher vn Cyclope espoinçonné de courroux & de ialousie. Le Montgibel trembla d'effroy au son espouventable de ses rudes accès, & moy toute esperduë m'allay ietter tremblotante dans les plus proches eaux de la mer, que ie rencontray. Acis prit la fuitte d'un autre costé, & se voyant proche de sa fin, me pria, & son pere aussi, de luy donner secours. Ainsi qu'il faisoit sa priere, le furieux Cyclope qui l'auoit poursuiuy, luy ietta par derriere vne piece de rocher, dont il l'assomma, & le couurit tout entier de ceste pesante masse de pierre, encore qu'il n'y eust que le bout du roc qui l'eust atteint. Pour moy ie le secourus autant qu'il me fust possible, & que les destins me permirent de le fauoriser : car pour le faire reuiure, ie le changeay en fleuve, ainsi que son pere. Son sang qui couloit de dessous la roche, perdant peu à peu sa couleur rougeastre, deuint premierement comme vne riuiere que l'orage des eaux du ciel a troublé, & s'esclaircit en fin lors que le corps mué en viue source iette par diuers trous, comme par ses canaux, vn liquide cristal qui s'estendit en fleuve. Au milieu de ces nouvelles eaux parut aussi tost vn ieune homme qui auoit la teste entourée de roseaux, & sembloit naïfement Acis, sinon qu'il estoit plus grand, & qu'il auoit le visage bleu : toutesfois c'estoit Acis mesme, mais Acis changé en fleuve, car la perte de son premier estre ne luy fit point perdre son nom.

## LE SVIET DE LA VII. FABLE.

VII. Fable  
expl. ch. 7.

*Glauque peſcheur, apres auoir pris pluſieurs poiſſons qu'il mit ſur l'herbe pour les tenir fraiſchement, fut tout eſtonné que par l'atouchement de l'herbe ils reprindrent vne nouvelle viueur, & reſſauterent tous dans l'eau, tandis qu'il faiſoit ſecher ſes rets. Il ſe douta alors qu'il y auoit quelque ſecrette vertu en ceſte herbe du riuage, qui fut cauſe qu'il en mit dans ſa bouche pour en gouſter, & auſſi roſt deuint comme furieux, ſe precipita dans la mer; & fut changé en Dieu marin. Depuis ayant veu Scylle, il en deuint amoureux, & pour ſe faire cognoiſtre luy fit ce diſcours de ſon changement, tel que le Poete le repreſente icy.*

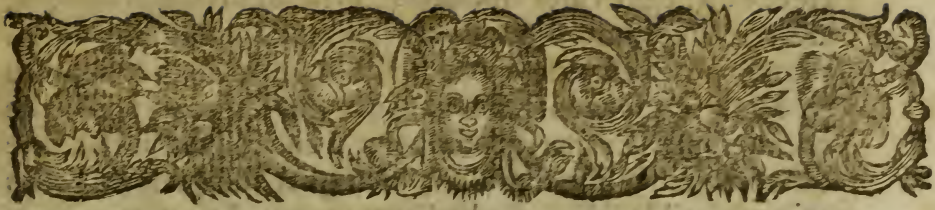
**G**Alathée ayant acheué la piteuſe hiſtoire de ſes infortunées amours, les Nziades auſquelles elle le faiſoit, ſe retirèrent à nage en diuers endroits de la mer, & Scylle qui apprehendoit l'inconſtance des vagues, n'oſant ſe fier aux eaux, retourne du coſté de la terre pour ſe promener tantot nuë ſur le ſable du riuage, & tantot ſe lauer à l'eſcart dans quelque petit ruiſſeau, autour duquel ellene void perſonne paroître. Elle eſtoit encore ſur l'arene, quand Glauque nouveau Dieu marin l'apperceut, & fendant les eaux, ſentit naiſtre en ſon ſein vn braſier qui le rendit eſclau de Scylle. Il ne l'eut pas veü qu'il fut pris, & taſcha d'arreſter par douces paroles la belle, laquelle apres l'auoir arreſté, le fuyoit. La crainte l'animoit de tant de viſteſſe, qu'en vn inſtant elle ſe rendit au ſommet d'vne montagne fort eſleuée, qui auoit ſon pied au riuage, & faiſoit pancher au deſſus des eaux ſa pointe reueſtuë de diuers arbres. Eſtant là retirée elle ne craignit point de ietter la veüë ſur celuy qui la pourſuiuoit, & admirant ſa couleur & ſa longue cheue-lure qui luy couuroit le dos, admiroit encore dauantage qu'il perdoit ſa forme d'homme à la ceinture, & pour cuiſſes n'auoit qu'vne queue de poiſſon. Elle ne ſçauoir que penſer, ſi c'eſtoit vn monſtre, ou vn Dieu: ce que Glauque reconnut bien, & pour luy faire ſçauoir quel il eſtoit ſe ietta ſur la premiere ro-

che qu'il rencontra, puis entra aussi en discours avec sa maistresse, qui l'ouyt volontiers, pource qu'elle estoit au lieu d'affurance: Non, non, ie ne suis point vn monstre, belle victorieuse de mon cœur, ie ne suis point du nombre des animaux que l'Océan nourrit dās son humide sein, ie suis vn de ces Dieux marins, qui ont du pouuoir sur les eaux, ma puissance n'est pas moindre icy que celle de Prothée, de Triton, ou de Palemon. Toutesfois ie ne vous nieray pas, que ie n'aye esté autresfois homme, mais homme toujours nourry autour des eaux, & qui ne me plaisois qu'à pescher. Tantoist ie tendois des rets aux poissons, & tantoist assis sur quelque rocher, ie leur presentois au bout d'une ligne l'hameçon couuert d'un appast qui les deceuoit. Il y a vne prairie icy près de la riue, qui est si escartee des autres pasturages, que iamais bestes à corne, ny bœufs, ny cheues, ny moutons n'y font entrez; les Abeilles mesmes n'y ont rien pillé pour faire leur miel; on n'en a point tiré de fleurs pour faire des couronnes aux banquets, & iamais la faux n'y a coupé vne seule herbe. C'est moy qui premier ay mis le pied sur les gazons verts qui y sont, & qui premier me suis esgayé & reposé sur les agreables tapis que la nature y a faits. Vn iour tandis que mes rets sechoient, pour voir le nombre, tant de poissons que le hazard auoit amenez dans mes filets, que de ceux qui trop credules s'estoient venus attacher au trompeur hameçon que ie leur auois présenté, ie les mis tous sur l'herbe fraiche. La pluspart estoit morts, & ceux qui ne l'estoient pas encore n'auoient plus que fort peu de vie: mais ils n'eurent pas touché l'herbe, qu'aussi tost (vous tiendrez peut-estre cecy pour mensonge, mais quel gain aurois- ie d'y mentir) ils reprindrent tous vne nouvelle vigueur, commencerent à remuer sur terre, ainsi que dans l'eau, & ressaunterent l'un apres l'autre dans la mer, me laissant tout estonné, moy qui auoit esté si peu d'heure leur maistre sur le riuage, lequel leur auoit redonné la vie. Ie demeuray comme rauy, & fus long-temps en doute, si c'estoit point quelque Dieu qui fust autheur d'une telle merueille, ou si l'herbe auoit eu tant de pouuoir; & en fin me persuaday que cela fust venu de l'herbe. Pour l'esprouuer i'en cueillis, & en mis dans ma bouche, mais ie n'eus pas si tost gousté du ius espraint

entre mes dents, que ie sentis le cœur me tressaillir dans le sein. Vn nouveau desseinde changer de nature me saisit, il me fut impossible de demeurer là dauantage, ie pris pour tousiours congé de la terre, & luy dis vn dernier Adieu, en me precipitant la teste la premiere dedás l'eau. Les Dieux de la mer me receurét si fauorablement en leur compagnie, qu'ils m'honorerét des pareils priuileges, & des mesmes droicts qu'ils ont dans l'humide enclos du Royaume de Neptune; ils prierent le vieil Océan & la mariniere Thetis de me despoüiller de tout ce que i'auois de mortel, afin que ie ne portasse rien parmy eux de l'infirmité humaine. Pour me purger donc entièrement, ils me firent dire neuf fois certains vers, & me commanderent d'exposer ma teste au flux de cent riuieres. Je leur obeys, & en mesme instant autant de fleues fortirent de diuers endroits de la terre, qui me vindrent lauer en passant dessus moy. Incontinent apres ie me recognus d'esprit & de corps tout autre que i'auois esté auparauant. De vous faire plus long discours de mon changement, il m'est impossible, car i'en ay perdu le souuenir, ie ne vous en puis plus rien dire, sinon que ce fut alors que ie commençay à porter ceste longue barbe & ces grands cheueux enrouillez que ie traïsne parmy les eaux. Ce fut alors que mes espaules s'allongerét, mes bras deuindrent bleus, mes pieds joints ensemble prindrent la forme recourbée d'une queuë de poisson, & d'homme ie fus fait Dieu marin, tel que ie suis maintenant. Mais que me sert d'estre immortel? Quel contentement m'est ce d'auoir tant esté fauorisé des diuinitez de la mer, si ie suis si peu heureux que d'estre iugé indigne de vos faueurs? Il vouloit ainsi commencer à descouvrir ses amoureux desirs à Scylle, mais elle ne luy en donna pas le loisir, elle s'enfuit, & le laissa comme furieux & outrageusement offensé en son ame, d'auoir receu vn refus accompagné de tant de mespris, qui fut cause qu'il recourut aux charmes de Circe pour amollir le cœur de sa fiere maistresse.







L E

## QVATORZIESME LIVRE

D E S

## METAMORPHOSES

D O V I D E.

LE SVIET DE LA I. FABLE.

*Glauque ayant eu recours à Circe grande enchanteresse, la pria de faire par la vertu de ses charmes, que Scylle ne desdaignast point ses affections, mais pour son feu luy rendit des flammes reciproques. Circe au lieu de faire ce qu'il desiroit se rendant amoureuse de luy, tascha à le destourner de l'amour de Scylle, & n'ayant peu vaincre sa constance, resolut la ruine de ceste beauté qui empeschoit qu'elle ne fust aimée. Elle empoisonna le ruisseau où Scylle avoit accoustumé de se baigner, & la changea si horriblement du ventre en bas, que Scylle ayant soy-mesme sa monstrueuse forme en horreur, se ietta de regret dans la mer de Sicile, où en haine de Circe elle fit abismer les compagnons d'Ulyse.*

I Fable ex-  
 pl. ch. 1. du  
 14. Discours

**D**E S I A Glauque avoit passé les fumeux sommets du Montgibel, & les terres steriles des Cyclopes, où le soc ny la charruë ne furent iamais en vsage, ny les bœufs accouplez pour labourer. Il estoit au delà de Zan-

de & de Rhegio. villes frontieres, l'une de l'Italie, l'autre de la Sicile, que la mer diuise en cét endroit, & auoit long-temps vogué encore au dessous du destroit, quand il prit terre au pied de la fertile montagne de Circe, où il n'y a forte d'herbe qui ne croisse. Il n'apprehenda point d'entrer dans le Palais de ceste renommée fille du Soleil, bien qu'il fust plein de bestes effroyables il la salua, & elle l'ayant receu d'un gracieux accueil, il commença aussi-tost à descourir ainsi son martyre: Sçauâte Déesse, ie vous prie ayez pitié d'un Dieu; Amour, cruel bourreau de mon cœur s'est acquis sur moy vn pouuoir tyrannique, auquel ie ne puis resister, vous seule pouuez donner de l'allegement au mal qui me tuë: Vous le pouuez si vous me daignez iuger digne d'une telle faueur: car ie sçay que les herbes ont vn pouuoir estrange, personne n'en peut parler plus assurement que moy, qui pour auoir mangé de quelques vnes ay changé de nature. Mais afin de vous faire sçauoir d'où sont venus les traits qui m'ont blessé, ie vous diray qu'ils sont partis des yeux de Scylle, que ie vis n'y a pas long-temps sur le bord de la mer pres de Messine. Ie la veids, & sa veuë fut vn coup mortel à mon ame. J'aurois honte de vous raconter l'ardeur des prieres que ie luy fis, les offres de seruice, les caresses, & les promesses, car rien ne la peut esmouuoir, & toutes les faueurs que ie tiray d'elle ne furent que desdains. Il m'est impossible de fleschir son cœur de rocher, si ce n'est par le secours, ou de vos carmes, ou de vos charmes. Si les vers me peuuent faire iouir de ce que ie souhaitte, prononcez-en ie vous supplie, des maintenant quelques-vns, ou si les herbes ont plus de force, seruez-vous-en, pour alleger mes douleurs. Non pas que ie desire pourtant que vous en vriez sur moy, pour guerir mon mal par la ruïne de mon amour, ce n'est pas ma volonté, mes blessures me sont bien si agreables, que i'en cheris l'ouuerture, & ne pourrois les voir fermées sans m'ouuir la porte du trespas. Ne cherchez point de remede à mes flames: mais faites qu'il en naisse de toutes pareilles dans le cœur de Scylle, c'est elle que ie souhaitte eschauffer, non pas me refroidir; c'est elle qui a besoin de quelque ressentiment d'amour, non pas moy de perdre celuy que i ay pour elle.



Circe qui auoit l'ame plus que fême du monde sensible aux traits de Cupidon, ( fust qu'une telle inclination luy vint de nature, fust que Venus en haine de son pere, qui auoit fait voir à tous les Dieux ses adulteres baisers, l'entretint tousiours en ses chaudes humeurs ) sentit en mesme instant que Glauque luy parloit, l'Amour s'emparer de son cœur : qui fut cause qu'elle luy dist : Vous feriez mieux, ce me semble, de vous ietter entre les bras de quelque autre maistresse qui vous caresseroit, qui brusseroit du mesme feu, porteroit au cœur les mesmes vœux que vous, & n'auroit point d'autres souhaits que les vostres. Vos aucugles affections offencent vos perfectiōs, & trahissent vostre mérite. Ce n'est pas à vous de prier, mais vous deuez estre prié, & le ferez de moy si vous me dōnez esperance que mes prieres ne seront point vaines. Ne doutez pas que vos beautez n'en ayent le pouuoir, elles m'ont rauie, il faut que ie l'aduouë, & biē que ie sois Déesse, fille de l'Oeil de l'Vniuers, bien que rien ne me soit impossible, & que par la secrette vertu de mes vers enchanteurs, ou du suc de mes herbes, ie puisse acquerir tout ce que ie souhaite, ie rēds mon pouuoir esclau de vostre, mon cœur vous fait vœu de mes volontez, & ma volonté s'oblige de vous conseruer tousiours mes affectiōs. Payez de desdain les desdains, mesprisez celle qui ne guerdonne vos flames sinon de mespris, & donnant de l'amour à l'amour, chérissiez celle qui vous promet de vous cherir plus que soy-mesme. Ainsi vous vous végerez de deux ensēble, de Scylle qui s'est pleuë à vo<sup>9</sup> martyrer, & de moy qui vous ay refusé le secours de mes charmes cōtre elle. Ha ! plustost ( repartit Glauque ) les fucillages verds qui honorent les brāches des arbres, courirōt les incōstātes pleines de la mer, & plustost ces humides herbes qui croissent au fōd de l'Océā nāistrōt sur les sōmets des montagnes, que mon cœur recoiue les legeres impressions d'une autre affection. Tant que Scylle viura ie ne respireray que Scylle, & iamais rien que sa mort ne fera mourir mon Amour. Circe offence d'une si cōstante response, entra en telle colere, que si l'Amour ne l'eust retenuë elle se fust déchargée sur Glauque, mais elle tourna toutes les furies de son courroux contre celle qui estoit cause du refus

qu'elle receuoit, & pour le venger d'elle s'en alla aussi tost piller des herbes venimeuses. En les broyant elle prononça plusieurs paroles charmeresses, puis en tira le suc, & sortant de son Palais plein de diuers monstres qui la carressoient, vestuë d'une robe bleuë se rendit en cest endroit de la mer, où les villes de Rhegio & de Messine sont posées vis à vis l'une de l'autre. Elle courut à pied sec sur les ondes, comme si c'eust esté sur terre, & ne s'arresta point qu'autour d'une petite eau claire, où elle sçauoit que Scylle auoit accoustumé de se baigner, lors que l'ardeur bruslante du Midy l'auoit affoiblie, & que le Soleil au milieu de sa course échauffoit la pleine d'un rayon plus violent, & rendoit ses ombres plus courtes. Ce fut dans ceste eau-là, qu'elle ietta le venimeux jus des herbes qu'elle auoit broyez; & outre ce, sema par tout de tres-dangereuses racines, puis dist par neuf fois entre ses dents certains vers enchanteurs, tous composez d'estranges mots, qui ne se pouuoient entendre. Cela fait elle se retira, & peu apres Scylle estant venuë à son baing ordinaire pour se rafraischir, se mit dans l'eau iusqu'au ventre. Estrange merueille, les venins de Circe firent voir aussi tost leurs monstrueux effets, Scylle ne fut pas dedans l'eau, que ses iambes & ses cuisses furent transformez en chiens abbayans, elle ne vit autour de soy que des testes de chien, comme si elle eust eu sur soy mille Cerberes. Du commencement elle ne pensoit pas que ces chiens fussent membres de son corps, faisie d'effroy elle les fuyoit, & les chassoit pour les faire retirer: mais elle s'apperceut en fin qu'elle traismoit avec soy ce qu'elle fuyoit, & qu'au lieu de pieds & de cuisses, elle n'auoit plus que ces testes abbayantes, qui sembloient la vouloir deuorer elle-mesme. Glauque en porta vn extrême regret, & pour ce seul respect conceut vne haine mortelle contre Circe, qui auoit si horriblement difformé ceste ieune beauté, dont il estoit espris. Depuis elle demeura tousiours dans la mer, & en haine de Circe fit perir les compagnons d'Ulissee, engloutissant leurs vaisseaux dans son gouffre. Elle en eust peut-estre autant fait à la flotte d'Enée, qui passa quelque temps apres: mais les Dieux pour exempter de danger ce pieux fils d'Anchise, de-

uant qu'il la rencontra, la changerent en roche, qui est encore vn escueil dangereux, & que les mariniers apprehendent de rencontrer.

*C'estoit à cause que Circe aimoit Vliſſe.*

## LE SVIET DE LA II. FABLE.

*Les Cercopes estoient des hommes trompeurs, qui par leurs ruses & meschancetes se rendirent odieux à Iupiter. Il les prit en telle haine qu'il les iugea indignes de la forme humaine, les changea en singes, & les mit tous dans vne Isle, laquelle chez les Grecs s'appelle l'Isle des Singes.*

*II. Fable expliquée.  
Pl. ch. I.*

**L**Es galeres des Troyens ayant passé par là sans danger, & en mesme instant euité le perilleux gouffre de la gloutonne Carybde, voguerent du costé d'Italie, où ils estoient proches d'aborder, quand la fureur des vents mutinez contre leurs vaisseaux, les ietta aux riues de Carthage. Là Didon receut fauorablement Enée, & ne luy fit pas seulement place dans son nouveau Palais, mais encore dans son liect, triste sujet de son affliction, lors qu'elle vid que luy recompensoit d'infidelité vne si rare faueur, la laissant entre les mains du desespoir, pour reprendre la route d'Italie. Elle en eut tant de regret, que ses regrets luy causerent la mort, qu'elle se donna de sa propre main, ourant son sein d'vn poignard, pour ne suruiure au cruel creue-cœur d'auoir esté trompée. Enée cependant fuyant le ruage de la sablonneuse Lybie, s'en alla en Erice chez son fidelle Achate, où il fit les funerailles de son Pere Anchise, honora le tombeau de plusieurs sacrifices, puis se remit encore à la mercy des vagues dans ses vaisseaux que la messagere de Iunon auoit presque bruslez. Cinglant en pleine mer, il vid de loin les terres d'Æole, sans s'y arrester, passa les escueils enchanteurs des Syrenes, costoya l'Isle d'Inarime, de Prochyte & celle des Singes, qui n'a rien que des montagnes steriles. On tient que Iupiter autrefois offensé des perfidies des Cercopes, qui estoit vn peuple trompeur, & qui ne cherissoit autre vertu que les ruses, pour les punir de leurs

meschancetez, les transforma de telle façon, qu'ils ne furent plus hommes, & si retindrent quelque chose de l'estre des hommes. Il racourcit tous leurs membres, leur applatit le nez, sillonna leur face passe & hideuse de mille rides, & les courrit d'un poil roux, apres leur auoir osté l'usage de la parole: car il ne voulut pas qu'ils se feraissent plus de leur langue pariure pour deceuoir les autres, aussi ne leur laissa il qu'une voix enrouée pour se plaindre, & les enuoya ainsi changez dans ceste Isle deserte, qui a tiré son surnom de leurs singeries.

### LE SVIET DE LA III. FABLE.

III. Fable  
expl. ch. 5.

*Sibille fille de Glaucque estât carressée par Apollon, le pria de multiplier ses ans iusqu'au nombre des grains de sable qu'elle pourroit tenir dans sa main, sans penser que la vieillese en fin l'accableroit, comme elle fit. Car ce Dieu amoureux ayant voulu contenter son desir en luy octroyant ce quelle souhaitoit, elle deuint avec le temps si vieille, qu'il ne luy resta que la voix, avec laquelle elle predisoit les choses aduenir. C'est ceste celebre Sibille de Cumes, chez laquelle le Poete, apres Virgile, fuit descendre Enée, pour raconter la Metamorphose de ceste fille deuineresse.*

**Q** Vand Enée eut passé ces Isles, laissant Naples à mair droite, à gauche le tombeau de Misene fils d'Æole, qui auoit esté le plus braue trompette de son temps, il vint prendre terre au riuage de Cumes, fut trouuer la Sibille qui auoit son antre assez près du port, & la pria de luy donner le moyen d'aller aux enfers parler à l'ombre de son pere. Ceste fille deuineresse, qui ne pouuoit atteindre à la fin de ses iours, demeura quelque temps la veuë baissée contre terre, sans rien respondre, puis animée de ses saintes fureurs, ouurit en fin la bouche pour dire: Vostre dessein est grād; aussi bien qu'ont tousiours esté vos exploités, inuincible Troyen, qui auez rendu de si belles preuues de vostre valeur au milieu des armes des Grecs, & de si rares tesmoignages de vostre pieté au tra-

uers de leurs flames. C'est vne estrange entremise à vn hōme vif, de vouloir entrer au Royaume des morts : toutesfois n'en apprehendez point le voyage, valeureux fils de Venus, vous le ferez en toute seureté sous ma conduite. Vous verrez par mō moyē le triste heritage que le sort fit escheoir à Plutō, ie vous feruy de guide parmy les ombres de la bas, & vous feray dās les champs Elisees recognoistre la chere image de vostre pere Anchise. Il n'y a point de chemin, tāt effroyable puisse-il estre qui soit fermé à la vertu, elle passe par tout, & les plus perilleux passages sont sans peril pour elle. Ne doutez donc point que vostre valeur ne trouue entree dans les tenebres. Cela dit elle luy monstra dans la forest de Proserpine vn rameau d'or qu'elle luy commanda de couper. Il obeyt à son commandement, & vid avec elle les richesses de Pluton, se promena dans les effroyables Palais du Prince des morts, & parmy ses ancestres recognut la genereuse ombre du vieil Anchise son pere, duquel il apprit les austeres loix d'vne si morne demeure, & apprit ensemble les perilleuses fortunes qu'il courroit, & les guerres qu'il luy faudroit entreprēdre pour conduire ses desseins & ses destinées à vne si heureuse fin. Au retour de ces sōbres Palais, marchant d'vn pied lassé assez lentement avec sa guide, l'entretiē de leurs discours estoit le charme qui addoucissoit le trauail d'vn si ennuyeux chemin, & quād Enée s'aperçent que quelque foibles pointes de iour cōmençoient à percer l'horreur des tenebres qui les enueloppoit, il dist à la Sibille : Fauorable Déesse, car pour moy ie ne puis pēser que vous soyez autre, vostre pouuoir est trop grād pour vous iuger du nōbre des femmes suiettes aux traits de la mort, vous estes la diuinité que j'auray doresnauant le plus souuent en mon cœur, & que i'honoreray le plus, publiant par tout l'obligatiō que ie voyay, d'auoir par vostre moyen trouué entree dans ces lieux effroyables, où la mort tient son empire, & d'en estre fortuy par vostre aide. En recognoissance d'vne telle faueur, quand i'auray l'heur de reuoir avec la lumiere la face de la terre, ie fay vœu de vous bastir vn temple, que ie parfumeray d'encens à vostre honneur, & tant que ie viuray y adoreray ceste idole. La Sibille en soupirant arresta le discours d'Enée

& luy dist : Helas ! ie ne suis point Déesse , gardez vous bien , braue Troyen , d'offrir les sacrez parfums de l'encens , à vne fême mortelle. De crainte que vous demeuriez en cest erreur ie vous veux apprédre , qu'il n'a tenu qu'en moy d'exēpter ma vie de l'inéuitable cousteau des Parques : si i'eusse voulu dōner durant le beau printēps de ma ieunesse , la fleur de ma virginité à Phœbus qui m'aimoit , i'eusse iouy sans fin des agreables fruiçts d'vne lumiere immortelle : toutesfois encor ay-ie receu quelque faueur de luy , mais c'est vne faueur plus ennuyeuse qu'agreable. Tandis qu'il mē recherchoit , flatté de ie ne sçay quelle esperance qu'il auoit de conduire ses desirs à leur but , il essaya de me gagner par presens , me dist plusieurs fois , que ie luy demandasse ce que ie souhairtois le plus en ce monde , & qu'il ne manqueroit point de me faire auoir l'accomplissement de mes souhairs. Je me persuaday que ie ne deuois point refuser son offre , puis que sa courtoisie le pouſsoit à me la faire pure & simple. P'amassay donc vne fois ma pleine main de poussiere , & le priay de faire que ma vie peust nombrer en son cours autant d'années qu'il y auoit d'atomes en ceste poignée de poudre que ie tenois. Ha ! que ce fut vne indiscrette requeste ! Le m'oublay d'adiouster qu'un tel âge fust sās vieillir , & mon oubly fit que ma demande fut mon dommage. Depuis Phœbus me voulut bien donner ce que i'auois laissé en arriere , & me dotier d'vne eternelle ieunesse , mais ce fut au cas que ie consentisse à ses amoureuses carresses. Le cher respect de ma virginité me fit mespriser le rare don qu'il me presentoit , ie pris resolution de iamais ne me marier. P'ay demeuré iusques ici en ce chaste dessein , mais las ! les plus heureuses années de mon âge , sont maintenant passées , ie suis en fin d'un pas tremblottāt arriuée aux ennuyeux iours d'vne importune vieillesse , qui me doit encore trauailler long temps. P'ay desia vescu sept cens ans , pour accōplir le nōbre des années de ma poignée de poudre , il faut que soustenuë des foibles esprits d'vne languissante vie , ie rampe encore durāt trois siecles sur terre , & que ie voye trois cens fois la saison nourriciere qui nous donne des bleds , & autant de fois celle qui produit les agreables fruiçts de Bacchus. L'âge peu à peu minera tellemēt

mon corps, qu'il le reduira comme à rien. Je changeray de telle façon, qu'on ne pourra croire que iamais vn Dieu m'ait chérie, ny qu'autrefois mon visage ait esté pourueu d'attraits, capables de donner de l'amour. Apollon mesme, ie pense, ne me cognoistra point alors, ou s'il me reconnoist, il sera honteux d'aduoüer qu'il m'ait recherchée en mes ieunes ans. Le temps qui rongé tout consommerá mon corps, on ne verra plus rien de moy, mais on entendra tousiours ma voix, que les destins conserueront pour la rendre eternelle.

---

### LE SVIET DE LA IV. FABLE.

*Enée rencontra à Caiete Macarée, vn des compagnons d'Ulysse, lequel s'arresta à discourir avec Achemenide, de la fortune qu'il auoit courue chez Ciclope Polipheme, & Achemenide aussi luy raconta comme il auoit esté changé en porceau chez Circe, & les moyens desquels Ulysse auoit usé pour le faire reuenir & tous ses autres compagnons à leur premiere forme. En fin Achemenide aduise Enée de s'esloigner le plus qu'il pourroit du Royaume de Circe, pour le danger qu'il y auoit d'aller aborder là dedans.*

**T**Andis que la Sibille entretenoit Enée du discours de sa trop inportune vieillesse, ils marchoiert tousiours dans les precipices obscurs qui menent aux enfers, d'où ils se rendirent en fin à Cumes, & de là Enée apres s'estre acquitté du deuoir que sa pieté luy faisoit par tout rendre aux Dieux, s'en alla prèdre port à Caiete, terre qui n'auoit point encor ce nō là, car elle le reçeut alors, & l'emprunta du nom de la mere-nourrice d'Enée, laquelle y demeura sous vn tombeau. Là d'auanture se trouua Macarée, qui estoit du pays & de la suite de l'accort Ulysse. Il se promenoit sur le riuage, lors que les galeres Troyennes aborderent, & fut tout estonné de voir dedans celle d'Enée, Achemenide, qu'autresfois ils auoient laissé en Sicile, sur les fumeuses roches du Montgibel: car il ne croyoit pas qu'il fust encore en vie. L'ayant par hazard rencontré des premiers: Hé! quelle bonne fortune, luy dist-il, ou quel Dieu t'a tiré des dangers ausquels on t'auoit abandonné.

Est-il possible que mes yeux te voyent viuant, apres t'auoir pleuré cōme mort? D'où vient qu'estant Cheualier Grec, ie te retrouue parmy les Troyens? Peux-tu bien viure sans danger & sans crainte en leur cōpagnie? En quel pays vas-tu prendre terre avec eux? Acheminide n'auoit point alors ceste face hideuse, ces espines sur teste, ny ceste peau herissée dont il se couuroit, lors qu'en Sicille il fuyoit Polipheme, les glaces de la peur ne le faisoient point trembler, il estoit libre & tout à soy, aussi respondit-il d'une voix hardie, & qui ne tenoit rien de sa misere passée: Mon bō-heur ne m'a iamais porté en lieu où i'aye vescu plus content, ny plus en assurance, le vaisseau d'Ulissee, ny mesme ma maison, ne me seroient pas vn plus fidelle azile contre le danger & la crainte, que m'est ce Nauiere Troyen. Si mes pensées démentent mes paroles, ie veux encore vne autrefois tōber au hazard d'estre deuoré par cest horrible Cyclope qui me dōna tant d'effroy en Sicile: Ie veus estre la proye de ses dents tousiours teintes de sang humain, si mon cœur ne cherit autant l'honneur d'Enée, que celuy de mon propre pere. Aussi le doy-ie faire. Quād Achemenide auroit exposé sō ame & son sang pour Enée, encor ne laisseroit il pas de luy demeurer obligé. Ce que ie parle, que ie répire l'air qui me fait viure, & que ie iouys de la clarté des cieux, c'est par son moyē. C'est à luy que ie doy l'heur que i'ay de voir encore l'agréable lumiere du iour, plustost i'oublieray ma vie, que de perdre le souuenir des obligatiōs que i'ay à sa valeur. C'est luy qui m'a retiré des sanglātes mains du Geāt Polipheme, m'empeschant d'y tomber, sans luy ie ne fusse plus maintenant: car ie serois dans vn morne tombeau, ou dans le ventre de cest effroyable Cyclope. Helas! de quel desespoir pensez vous que fut faisi mon cœur, lors qu'Ulissee luy ayant creué l'œil fit voile sans moy, & me laissa sur le riuage à la mercy de ses implicables fureurs? Ie ne sçay ce que ie deuins, la crainte me rauit, & l'esprit & les sens quād ie vids vostre vaisseau s'esloigner du bord. Les froides apprehensiōs de la mort me saisirēt, & n'osay pourtant crier, de peur que d'une voix traistresse à moy mesme ie ne me decelasse, & ne fisse sçauoir au Cyclope le lieu où i'estois. Peu s'en fallut que le bruit que vous fistes apres auoir le-



uë les anchres, ne vous coustast la vie. Je vids que Polypheme arracha vne espouuëtable piece de rocher, d'ot il eust fait abifmer vostre vaiffcau, s'il l'eust atteint. Il ietta plusieurs grosses pierres encore apres qu'il faifoit voler auffi vifte que les fiefches, mais elles ne rencontrerent iamais où il defiroit. Je tremblois cependant de peur que i'auois qu'il ne fift renuerfer vostre galere, car ie n'en estois pas moins en peine que fi i'euffe esté dedans, & auois defia oublié vostre oubly qui pensa estre ma ruine. Quand vous fustes fi loing du riuage, qu'il defefpera de vous pouuoir plus offencer, agité des furies de fes regrets il courut presque toutes les costes du Mont-gibel, portant tousiours la main au deuant de son espouuentable visage, de peur de se bleffer à la rencontre des arbres de la forest, qu'il ne pouuoit plus voir ayant perdu la veuë. Il heurtoit fi fouuent du pied contre les roches, qu'il pensa cheoir plusieurs fois; auffi s'arresta il en fin au bord de l'eau, où il detesta mille fois les Grecs, maudit leur race, & sur tous Vliffe, meurtrier de son oeil. Tendrant du costé de la mer ses bras pollus de sang humain, il eslança vne plus qu'effroyable voix, & s'escria comme furieux: Où est-il le perfide voleur de ma lumiere? où est-il ce traistre Vliffe, qui m'a rauy le iour? ne tombera-il point sous ma main vengeresse? Quoy? la fortune le mettra-elle point, ou quelqu'un des fiens, sous le pouuoir de mon courroux, pour m'assouir de ses entrailles? Ne deschireray-ie iamais quelqu'un de ses compagnons? Iamais ma gorge ne fera elle arrosée de leur sang? Feray-ie iamais craquer leurs os entre mes dents? Ha! combien de contentemens ie receurois d'une telle vengeance, leur mort seroit vn si doux remede à mes regrets, que ie ne plaindrois plus la perte de ma veuë.

C'estoient les furieuses menaces de ce Cyclope irrité, que ie ne pouuois ouyr sans trembler. L'horreur & l'effroy s'emparerent de mon cœur, ie demeuray comme sans ame, voyant sa face hydeuse, qui ne respiroit que cruauté, sa grandeur m'espouuentoit, la place sanglante de son oeil creué, & sa barbe chargée de grumeaux de sang caillé me mettoient hors de moy-mesme; tant elles me faisoient naistre d'apprehensions. Je n'auois rien que l'image de la mort deuant les yeux, & n'ap-

prehendois pas tant, toutefois de mourir, que de tomber à la mercy de ce monstrueux Polypheme : Je n'attendois chaque instât que d'estre sa proye, seruir de pasture à ses inhumanitez, & d'auoir pour tōbeau le creux de son estomach affamé. Je me representois la façon de laquelle il auoit traitté deux de nos compagnons, les iertant trois ou quatre fois contre terre, puis se couchant, ainsi qu'vn Lion sur eux, pour deuorer leur chair encore demy viue, & l'enuoyer dans les antres de son ventre glouton. Helas! i'estois tout transi au coing d'vne roche, aussi froid que la roche mesme, mon sang qui auoit pris la fuitte s'estoit retiré de ma face, & l'auoit l'aillée comme morte : car voyant ce cruel Polypheme manger, & reuoir en sēble avec le vin, des morceaux de chair encore sanglante, ie me persuadois que les destinées m'auoient préparé, pour vn pareil repas que ecluy qu'il faisoit. Je demeuray longtems caché avec tāt de crainte, que le moindre bruit du monde me faisoit trēblotter, j'apprehendois la mort, & eusse voulu pourtant estre desia dans le Royaume des morts, pour euter les cruantez du Cyclope. Helas! ie n'auois pour entretien de ma languissante vie que du gland & des herbes, i'estois seul priué de tout secours, & sans esperance d'en auoir: bref, ie me voyois à la veille de mes derniers malheurs, quand en fin i'apperceus de loing vn vaisseau sillonnant les liquides plaines de Neptune; ie m'auançay alors sur le riuage, & par signes coniu-ray ceux qui estoient dedans de me retirer du peril. Ils n'eurent point si peu de pitié, qu'ils ne fussent esmeus de ma misere, & bien qu'ils fussent Troyés, & moy Grec, ils ne voulurent point rechercher sur moy la vengeance des iniures passées, il sembloit qu'ils en eussent desia perdu le souuenir, & me receurent aussi fauorablement cōme si i'eusse esté de leurs anciens amis. Voila l'espouventable fortune que i'ay couruë: racontez moy maintenant la vostre, celle d'Ulisse & de ceux qui se retirerēt avec luy.

Du port où nous vous laissames, fuyans le Cyclope aueuglé, nous nous fusmes rendre (dist Macarée) chez Æole, qui mit entre les mains d'Ulisse tous les vêts enferrez dās vne peau de bœuf, afin qu'ils n'epeschassent point nostre flotte d'aborder au port desiré. Ce fauorable present fit que nous vogaumes

heureusement neuf iours entiers, & cōmençons desia à decouurer de loing la terre d'Itaque, quād l'auarice ayāt persuadé à quelques vns des nostres, qu'il y auoit des thresors cachez dans ce cuir, duquel dépendoit l'heur de nostre voyage, ils deffirent la peau & lascherent les vents, qui esmeurent vne si furieuse tēpeste, que nous fusmes en moins de rien emportez au riuage, d'où nous auions leué les anchres neuf iours auparavant. De là nous nous retirasmes chez Antiphate Roy des Lestrigons, que nous pensions deuoir estre fauorable à nostre misere; mais nous esprouuasmes le contraire de ce que nous attendions de luy. Ce fut moy qui accompagné de deux autres, fus enuoyé pour le sauër, & me mis au hazard de perdre la vie si ie ne me fusse retiré plus viste que le pas avec vn de mes cōpagnons, car l'autre plus pesant à courir, demeura à la mercy de l'inhumaine barbarie d'Antiphate, qui le tua, & nous poursuiuit, suiuy d vn grand nombre des siens iusqu'au port, où il meurtrit plusieurs des nostres, iettant sur nous des masses de rocher, & de gros arbres tous entiers. Vne infinité de peuple s'assembla pour nous accabler, ils nous chargerent cruellement, & ne firent pas seulement perir nos cōpagnōs, mais firent mesmes abismer nos vaisseaux. Il n'y eut que celuy d'Ulisse, où i'estois avec luy, exempt de leurs furies, nostre flotte fut reduite à vne seule galere, dont nous ne fusmes pas peu affligez: mais nostre dueil & nos plaintes ne pouuoient reparer nostre perte, & il ne falloit pas pourtant nous oublier nous mesmes en pleurant les autres: car nous auions encore besoin de penser à la seureté de nos vies, & fuir les nouveaux dangers qui nous estoient preparez. Apres vne si triste rencontre nous allasmes prendre terre dans ces Isles, que vous voyez fort loin d'icy, ce sont Isles sujettes au sceptre de Cyrece. Braue fils de Venus, valeureux Enée, le plus deuot & plus entier de tous les sujets de Priam, (il m'est impossible de vous nommer autrement, car de vous tenir plus pour ennemy, ie ne le doypas faire, puis que la guerre est finie entre nous) ie vous aduise que le danger est extrême du costé de ce riuage là, si vous me croyez vous n'é approcherez point, ou autrement vous serez maltraité par l'enchanteresse qui y commande. Quand nous y arriuasmes, le souuenir du

cruel accueil d'Antiphate & du Cyclope, nous fit tous craindre d'aller au hazard de nostre vie, nous ietter dans vne maison, où nous ne cognoissions personne, pas vn de nous ne s'offrit à faire le voyage, il fallut ietter au sort qui seroient ceux lesquels s'exposeroient les premiers pour toute la troupe. Le sort tóbant sur moy, sur Polyte, Euriloche, & sur le bon biberon Elpenor, nous fufmes enuoyez au Chasteau de Circe, assistez de dix-huict de nos compagnons, pour nous soustenir s'il estoit besoin de se battre. Si tost que nous eufmes le pied sur la premiere porte, nous vismes vne grande court pleine de Loups, d'Ours, de Lions, & d'autres animaux qui nous effrayèrent extremement à l'entrée, & toutefois ne firét pas mine de nous vouloir offencer, mais au cōtraire se venoiét rager pres de nous pour nous flatter, & nous carresser avec vn doux mouuemét de leurs queueës. Ils nous suiurent tousiours, iusqu'à ce que nous rencontrafmes quelques seruantes qui nous receurent, & nous menerent par de grandes galeries toutes voûtées de marbres, à la salle de leur maistresse. Circe estoit là dans vn siege esleué, vestuë d'vne robe, sur laquelle on ne pouuoit presque arrester la veuë, tant l'or & les pierreries, dont elle estoit chargée, esclattoiét de tous costez. Les Nymphes qui luy tenoient compagnie n'estoient point occupées à filer, ny du lin, ny de la laine, elles espluchoient des herbes, & separoient des fleurs qui auoient esté confusément cueillies, pour mettre chaque sorte dans vn panier à part: puis elle qui cognoissoit la secrette vertu des vnes & des autres, les pesoit & mesloit comme bon luy sembloit pour en faire ses drogues. Quand nous fufmes proche d'elle, nous la saluafmes, & luy fismes entendre ce qu'Vlisse nous auoit chargez de luy dire. Elle aussi nous salua, & d'vn visage sur lequel la courtoisie sembloit estre peinte, nous fit vne tres-agreable responce, car elle nous accorda tout ce que nous pouuions desirer d'elle, & nous pria de boire deuant que retourner au port, où nous auions laissé nostre Chef. En moins de rien elle fit reparer vn breuuage composé d'orge grillé, de miel, de vin, & de laiët caillé, dans lequel elle mella le ius de ie ne sçay quelles herbes dangereuses, & nous en presenta vne pleine couppe à chacun. Nous qui estions alte-

rez ne fîmes pas difficulté de boire, mais auffi toft que nous eufmes beu, & qu'elle nous eut touchez de fa verge charme-  
 reffe fur la teſte (merueille eſtrange & honteufe enſemble ! il  
 m'eſt impoſſible de le dire ſans rougir, & toutesfois il faut que  
 ie le die) mon corps s'heriffa d'une foye qui le couurit, ie perdis  
 la parole, & voulant me plaindre ie ne peux que gronder. Le  
 tōbay ſur les mains la teſte pāchee contre terre, ie ſentis que ma  
 face s'allongeant ſe forma en groūin de pourceau, mes eſpaules  
 s'eſleuerent, & mes mains ſe changerent en pieds ſur la meſme  
 place, où i'auois vuidé la coupe de Circe. Le ſemblable ad-  
 uint à mes compagnons, & ainſi nous fuſmes tous enſemble ſer-  
 rez dans vne eſtable. Il n'y eut qu'Euriloche ſeul, qui ne fut  
 point mué en porc comme les autres, pource qu'il ne voulut pas  
 boire: car ſ'il ſe fuſt laiſſé gagner aux trōpeuſes perſuaſions de  
 cette enchantereſſe Déeſſe, il fuſt demeuré avec nous, n'eufſt pas  
 porté à Vliffé la triſte nouuelle de noſtre honteux deſaſtre, qui  
 fut cauſe que nous fuſmes ſecourus.

Mercuré auoit donné vne fleur blanche à Vliffé, que les  
 Dieux appellent *Moly*, elle a vne longue racine noire, & ſert de  
 preſeruatif contre toutes ſortes de charmes. Sur l'aſſurance  
 qu'Vliffé eut qu'une telle fleur le garantiroit, il ne craignit  
 point d'entrer dans le Palais de Circe, il la fut trouuer, & au lieu  
 de boire, lors qu'elle luy préſenta la coupe, il ſe ietta ſur elle,  
 luy porta le poignard à la gorge pour l'eſtonner, & luy fit pro-  
 mettre qu'elle luy rendroit ſes compagnons. Elle effrayée ſ'ef-  
 força, par toutes les courtoiſies dōt elle ſe peut aduiſer, d'acque-  
 rir ſes bonnes graces, & ſçeut ſi accortement les gagner qu'elle  
 luy donna de l'amour, iouyt de ſes embraſſemens, & ayant  
 contenté ſes deſirs, contenta auffi ceux d'Vliffé, qui eſtoient de  
 nous reuoir en noſtre premier eſtre. Elle nous fit tous venir,  
 nous arroſa du ius de quelques meilleures herbes, que n'eſtoient  
 celles qui nous auoient changez, nous toucha tous de l'autre  
 bout de ſa baguette, dit des vers de vertu toute cōtraire à ceux  
 quelle auoit chantez l'autre fois, & comme elle les prononçoit,  
 peu à peu nos corps ſe redreſſoient, noſtre poil tomboit, & nos  
 pieds, nos bras & nos mains reprenoient leur forme, ſi bien  
 qu'en fin nous ne fuſmes plus pourceaux, mais hommes. Nous

nous iettasmes incontinent au col d'Ulisse, nous l'embrassasmes en pleurant, & la ioye le fit aussi pleurer. Les premieres paroles qui sortirent de nostre bouche, furent les remerciemens de la faueur qu'il nous auoit faite de nous sortir d'une telle misere. Depuis nous demeurasmes là vn an entier à passer nostre temps, durant lequel ie vids & entendis dire plusieurs choses dignes de memoire. Entr'autres l'une des quatre principales seruantes, qui sont employées aux charmes, tandis que nostre Prince s'esgayoit seul avec Circe seule, me monstra dans l'oratoire de sa maistresse, l'image de marbre d'un ieune homme, lequel auoit vn Piuert sur la teste. Je luy demanday qui estoit celuy que ce portrait representoit, pourquoy on l'auoit posé en lieu sacré, à quelle occasion on l'honoroit de tant de couronnes, & que vouloit dire l'oyseau qu'il auoit sur la teste. Puisque vous desirez sçauoir (me dist-elle) l'histoire du ieune Prince que ce marbre nous figure, ie vous en feray le discours, parmy les merueilles duquel vous apprendrez la puissance de nostre Reyne. Prestez donc ensemble & l'esprit & l'oreille à ce que ie vous raconteray, & vous ne receurez pas, ie m'asseure, peu de contentement à l'ouyr.

---

### LE SVIET DE LA V. FABLE.

*v. Fable expliquée. chap. 6.* Picus fils de Saturne & Roy d'Italie, quelques iours apres auoir espousé Canente fille de Ianus, en chassant par les bois rencontra Circe, qui deuint en vn instant esperduement amoureuse de luy, & n'ayant peu faire naistre en son cœur de reciproques flames, le changea en vn oyseau qu'il porte encore son nom chez les Latins.

**I**L y auoit autresfois en Italie vn Roy Picus, fils de Saturne, Roy qui se plaisoit sur tout à picquer les cheuaux, & les recherchoit curieusement entre autres, ceux lesquels doüez d'un courage esleué, estoient nez pour la guerre. De visage il estoit tel que vous le voyez figuré; ne vous persuadez point que le ciseau ait rié adiousté à ses beautez, il a plustost manqué à les poutraire toutes. Son corps accomply d'autant de perfections qu'il

est possible d'en souhaitter en vn homme, estoit animé d'un esprit tout pareil: Il n'auoit pas encore atteint le vingtiesme de ses ans, que les yeux des Nymphes forestieres de toutes les montagnes d'Italie n'auoient plus agreable obiect que celuy de Picus. Les vertes Naiades Deesses des fleuues du pays, cherissoient vniquemēt ses vertus, & ne souhaittoient rien plus que son alliance. Celles du Tybre, de l'Alme, du Nar, du Farfare, & celles qui habitent autour de l'estang, où l'on adore ceste Diane qui fut amenée de Scythie, recherchoient toutes ses affectations; mais il ne peut iamais dōner son cœur qu'à l'amour d'une Nymphé fille de Janus & de la Déesse Venilie, qui l'enfanta sur les roches du mont Palatin. Dés son bas âge il se laissa brusler aux douces cuiſantes flames, qui ſortoient des yeux de ceste Nymphé, & conserua tousiours le brasier qu'elle auoit fait naistre en son sein, iusqu'à ce qu'il fust ioinct avec elle sous les loix d'un legitime mariage. Elle portoit en face mille attraiets, & faisoit par tout où elle paroissoit, admirer les merueilles de son visage, mais il n'estoit pas pourtant si admirable que sa voix: car son chant enchanteur trouuoit du ressentimēt dans le tronc insensible des arbres parmy les forests, il amolissoit la dureté des rochers, adoucissoit le farouche naturel des bestes sauuages, arrestoit le cours des fleuues, & retenoit le vol vagabond des oyseaux les plus errans, qui demeuroient sur quelque branche d'arbre, cōme charmez à l'ouye des doux accens de ses airs: aussi pour ce respect l'appelloit-on Canente, d'autant qu'il sembloit n'appartenir qu'à elle seule de rechercher du los en chantant. Vn iour tandis qu'elle exerçoit ceste belle voix, qui luy auoit acquis tant de reputation. Picus vestu d'une robe de pourpre, bordée de franges d'or, monte à cheual, prend deux dards à la main, s'en va chasser vn sanglier dans les prochaines forests, où d'auanture Circe se rencontra, qui estoit sortie des terres qui portent son nom, pour venir là cueillir quelques herbes qu'elle ne pouuoit trouuer chez soy. Ceste chaude fille du Soleil n'eut pas, du coing d'un buissō, où elle estoit assise, aperçeu Picus, qu'elle demeura toute rauie, les herbes qu'elle auoit cueillies luy tomberent des mains, & deslors vne cuiſante flame cōmençāt à rauager ses moielles, ne luy fit respirer qu'un brus-

lant defir de iouyr des beautez dont fes yeux enchanteurs auoient esté charmez. Si toft que les premiers mouuemens de fes amoureuſes fureurs furēt paffez, & qu'elle ſe fut vn peu recogneuë, voulut deſcouvrir ſon feu nouuellement nay à celuy qui l'auoit fait naiſtre, mais la courſe legere du cheual ſur lequel il eſtoit monté, & la troupe des gardes qui l'entouroit, furent cauſe qu'elle ne peut l'approcher. Quoy? (diſt elle en foy-mefme) tu fuiſ celle à qui l'amour commande de te ſuiure? Tu n'eſchapperas pas pourtant, encore que le vent t'emportait, ie t'arreſteray, les ſecrettes vertus des herbes & mes vers magiques me manquerōt, ou ie vaincray ta legereté, & vaincray les vents meſmes, ſi contraires à mes ſouhairs, ſ'ils ſe rendēt mes ennemis. Cela dit, elle forme le pourtrait d'vn ſanglier qui n'auoit que l'apparence, & en eſſect n'eſtoit rien, puis commande à ceſte vaine figure de ſ'aller preſenter à la veuë du Roy, & ſe ietter apres dās quelque lieu de la foreſt ſi eſpais, que les cheuaux n'y puiſſent entrer. Le Roy, quittant à l'heure ſon cheual eſcumeux, mit pied à terre, pour ſuiure vne ombre mēſongere qui l'abuſoit, & à la ſuitte ſ'eſgarant dās les ſombres obſcuritez du bois courut long-temps apres ceſte trompeuſe proye, ou ce rien pluſtoſt, qu'il chaffoit. Circe tandis prononça des vers eſpouventables à ouyr, par la force deſquels elle a accouſtumé de coniuſer les puiſſances infernales, qui l'aſſiſtent lors qu'elle veut broüiller le teint argentin du viſage de la Lune, ou courir de nuées la face lumineuſe du beau Phœbus ſon pere: Elle fit lors que le ciel ſ'obſcurcit, & qu'vn noir broüillars rendit de ſi eſpaisses tenebres, que le Roy traueſant çà & là perdit ſes gardes, & ſes gardes le perdirēt de veuë. C'eſtoit ce qu'elle recherchoit de trouuer le Roy ſeul, elle ſe rēdit pres de luy, & ne craignit point de luy dire: Braue Prince, les eſclairs de vos yeux, qui ont bleſſé les miés, m'ont fait recourir à vous, nō pas pour vous ſupplier de fermer, mais bien d'alléger ma bleſſure. Vos graces qui m'ont rauie, m'ont fait voſtre eſclauc, bien que ie ſois Deceſſe, & m'ont forcée de vous venir offrir mes vœux. Ne les deſdaignez point, puiſſant Roy de miés delices, recognoiſſez à l'extremité où ma paſſion ma reduite, mes extremes affection, & ne deſdaignez point de me faire part des voſtres. Le vous coniuſe



par les mesmes attraitz qui m'ont tiré le cœur du sein, de me donner le vostre, afin que vous soyez à moy comme ie suis à vous. Fauorisez mes flames, & me prenant pour femme, donnez vous pour beau-pere le Soleil qui void tout : Celle qui vous recherche est sa fille, vous ne sçauriez estre mary de Circe, qu'en mesme instant vous ne soycz le gendre du grand Oeil du monde.

Piccus, qui faisoit aussi peu d'estat d'elle que de ses prieres, la repoussant assez rudement luy dist : C'est m'importuner de me prier que ie vous ayme, qui que vous soyez, il m'est impossible de vous promettre mes affections, car vne autre desia les possède, & les possèdera aussi long temps que le ciel me permettra de respirer le doux air qui sert d'entretien à ma vie. Iamais aduultere alliaçe ne souillera mon liët: n'esperez pas de me faire fausser la foy que ie doy à ma fidelle Canente, tandis que les destins me la conserueront, ie ne cheriray qu'elle. Circe redoubla plusieurs fois en vain ses prieres, ausquelles elle ioignit tout le zele & l'ardeur dont elle se peut aduifer : mais en fin voyant que c'estoiët paroles perduës: Tes desdains ne demeurerôt pas impunis (dist-elle en foy-mesme) tu ne fais estat d'autres baisers que de ceux de Canente, & tu n'as autres delices, ie feray donc que tu seras priué de toutes ces delices, pour t'apprendre que c'est de redre des dédains à l'amour d'vne femme, & avec si peu de ressentiment reietter ses affections. Il faut que ma vengeance te face sçauoir combien peur, non pas vne simple femme, mais vne Circe, & Circe amoureuse, & amoureuse offensée d'vn trop insupportable mespris. Dès l'instant mesme elle se tourna deux fois vers la couche du Soleil, & par deux fois se retourna du costé où il se leue le matin, puis frappa trois coups de sa baguette sur la teste de ce desdaigneux Prince qui l'auoit refusée, & en le si appant, dist entre ses dents trois mots qu'il n'eust sçeu entendre, quand elle les eust prononcez à haute voix. Cela fait, luy qui s'ennuyoit de de-neurer là, prit la fuitte, mais en fuyant Circe, il ne peut fuir la changeante vertu de ses charmes. Il fut tout estonné de se sentir doié d'vne vistesse plus grande que son naturel ne le portoit, & admirant la legereté de son corps, il se vid de tous costez couuert de plu-

mes, qui le porterent sur vn arbre, ou de despit de se voir ainſi changé en oyseau, il deſchargea ſon courroux ſur le bois, & cōme ſi les playes, que ſon bec pointu faiſoit à ce tronc inſenſible, euſſent allegé ſes regrets, ſe pleut à le miner peu à peu. Il demeura quelque choſe de la couleur de ſa robbe rouge ſur ſes aiſles, le paſſement d'or qui bordoit le tour de ſon collet ſe tourna en plumes iaunes qu'il a autour du col : bref d'homme il fut Piuert, & rien ne luy reſta que le nom qu'il portoit.

Tandis que ces merueilles ſe faiſoient, ſes gens qui ne le pouuoient trouuer, crioient d'vn coſté & d'autre, Picus: ils l'appellerent pluſieurs fois en vain, car il ne reſpondoit point à leur cris, mais en le cherchant, il rencontrerent Circe, qui auoit déjà permis aux bruſlans rayons de ſon pere & aux vents, de diſſiper les nuages ramaffez autour d'elle. Ces fidelles ſujets affligez de la perte de leur Roy, ſouppçonnerent incontinent ceſte meſchante femme de quelque meſchant acte, ils ſe ietterēt tous ſur elle, luy demanderent leur maistre, & pouſſez d'vn bouillant deſir de faire rougir leurs armes dans ſon ſang, la menacerent de la mort, ſi elle ne leur rendoit leur Prince. Elle à qui l'effroy auoit deſia preſque porté l'ame ſur le bord des léures, pour eſquiter leurs violents efforts eut recours à ſes charmes, elle eſpancha autour de ſoy vne huyle tirée de quelques herbes venimeuſes, & coniuira la nuit avec toutes ſes tenebreuſes diuinitez, de venir à ſon ſecours. Ses effroyables hurlemens firent que l'Erebe, le confus Chaos, l'eſpouuentable Hecate, qui preſide aux enchantemens, s'y trouuerent incontinent, la terre en fut de telle façon eſbranlée, qu'vn horrible tremblement fit trefſauter toute la foreſt, l'agreable verdure des arbres paſlit d'eſtonnement, les herbes parurent par tout tachetées de gouttes de ſang, les pierres ainſi qu'animaux ſemblerent rendre vn furieux mugiffiment, les chiens abbayerent, on ne vid que ſerpens ſur l'herbe, & l'air fut plein d'ombres legeres qui voltigerent autour de Circe, comme pour la deffendre. Les paſſes apprehenſions de la crainte refroidirēt infinimēt ce peuple, que le deſir de vengeance auoit tant eſchauffé: ils furent ſi eſtonnez, & demurerent ſi eſblouys, qu'ils donnerent le loisir à Circe de les toucher tous de ſa verge charmerreſſe, laquelle en les tou-

chant les changea en diuerfes bestes sauuages.

## LE SVIET DE LA VI. FABLE.

*Canente femme de Picus s'affligea tellement de la perte de son mary, que ses douleurs la consommerent, & s'esuanouissant ne laissa rien de soy que son nom, qui surnomma depuis la place où elle s'estoit perdue.*

**Q** Vand le Soleil se plongeant dans le sein de Thetis eut fermé les portes du iour, Canente à qui l'absence de son mary auoit desia duré vn siecle, enuoya tous ses seruiteurs avec des flambeaux le chercher dans le bois, & voyant que personne ne luy en apportoit des nouuelles, se plomba mille fois l'estomach à coups de poing, arracha les tresses blondes de sō poil doré, & agitée des furies d'vne extrême douleur se ietta par les chāps, où elle courut six iours & six nuicts, tantost sur des costaux, & tātost sur le precipice des vallées, sans laisser glifler ses yeux au sommeil, & sans prendre enuie de boire ny de manger pour refaire ses forces debilitées. Le Tybre vid la fin de sa course, ce fut sur sō riuage, qu'affoiblie du mal de son affliction, & du trauail du chemin, elle se coucha pour mesler ses larmes aux claires eaux de ce fleue. Ce fut là que mariant ses douleurs à sa voixelle fit entendre ses plaintes, cōme le Cygne, d'vn chant funebre auāt-coureur de sa mort, allegea les mortelles rigueurs de la Parque, qui tranchoit peu à peu le fil de sa vie. Ses tourmens firent fondre son corps, il s'esuanouit peu à peu, & ne resta rien d'elle que son nom: car les anciens habitans du pays, pour eterniser sa memoire, appellerent Canente, le lieu où ses regrets la firent mourir. On me fit plusieurs pareils contes, cependant que nous estions là, & à la fin de l'année nous nous rembarquasmes, la pluspart fort à regret, car le repos que nous auions eu, nous rendoit plus lasches, & nous faisoit plus qu'aparauant apprehender la tourmente. Aussi que Circe nous dist, que nous auions encore beaucoup des perilleuses fortunes à courir, & des chemins dangereux à passer. Pour moy,

il faut que ie confesse que son aduis me donna de la crainte, & que c'est la seule occasion qui me fit resoudre de m'arrester icy si tost que nous y eusmes pris terre.

---

LE SVIET DE LA VII. FABLE.

VII. Fable  
expl. ch. 7.

Enée estant abordé au port d'Ostie fit la guerre à Turne, qui estoit son riual, & recherchoit comme luy la fille du Roy Latin. Or Turne pour fortifier son party enuoya demander secours à Diomedes, qui s'estoit marié à la fille de Daune Roy de la Pouille: mais Diomedes le refusa & ne voulut point porter les armes contre le fils de Venus, sachant combien le courroux de ceste Déesse, qu'il auoit par mesgarde blessée au siege de Troye, luy auoit causé de malheurs. Toutesfois quelques-uns des siens furent si outreuides de dire qu'en despit d'elle, ils ne laisseroient pas d'aller contre Enée, dont Venus les punit tous sur l'heure, & les changea en oyseaux blancs comme Cygnes.

**M**Accaree finit là son discours, & de mesme finirent les ceremonies faites par Enée aux funerailles de sa mere-nourrice Caiete, sur le tombeau de laquelle ces vers furent escrits.

*Passant, appren ma destinée,  
Je fus la Nourrice d'Enée.  
Que sa pieté retira  
Des horribles feux de Pergame,  
Puis me brusla d'une autre flame  
Sur ce port, où il m'enterra.*

Ce deuot fils d'Anchise ayant fait leuer les anchres, s'esloigna tant qu'il peut des embusches de Circe, pour venir fugir en Italie au haure le plus proche de l'emboucheure du Tibre, où le Roy Latin le reçeut, & luy fit toutes les carresses dont il se peut aduiser, iusqu'à luy offrir sa fille Lauinie en mariage. Toutesfois ce ne fut pas sans guerre qu'il accomploit ses offres. Turne Prince de Toscane, à qui elle auoit esté de long temps promise, s'y opposa, & l'amour de Lauinie luy fit armer les Toscans contre les Latins qui fauorisoient Enée. L'un & l'autre taf-  
cha

cha de rendre son party le plus fort qu'il luy fut possible, par le secours des Princes voisins. Enée reçeut de belles troupes du vieil Euandre, à la premiere priere qu'il luy fit faire de l'aider. D'autres aussi ioignirent leurs forcés aux forces de Turne : mais Diomedé pourtant ne voulut point prendre ce party-là, encore que Venule eust esté exprés enuoyé vers luy pour cest effet. Diomedé, que l'impudicité de sa femme auoit banny de sa maison, estoit lors en la Pouille, mary de la fille du Roy Daune, dans vne ville bastie des commoditez qu'il auoit eues de son beau-pere. Il reçeut honorablement dans son Palais Venule Ambassadeur de Turne, & ouyt sa harangue : mais il ne fut point d'aduis de luy accorder ce qu'il desiroit. Il s'en excusa, disant, qu'il ne luy estoit pas permis, ny d'enuoyer des gens de son beau-pere au secours du Prince Toscan cõtre Enée, ny de fournir des siens. Et ne pensez-pas (leur dist-il) que ce soient vaines excuses, que i'emprunte du mensonge pour vous renuoyer mescontens : afin de vous en oster l'opinion, ie vous raconteray l'occasion qui m'en empesche, encore qu'il me soit impossible de renouueller le souuenir de mes douleurs passées sans extrêmement m'affliger.

Depuis que le feu Grec eut consummé les hauts murs d'Iliou, que Troye fut en cendres, & que le furieux Ajax fils d'Oilée eut trop indiscrettement violé Cassandre & le Temple de Pallas, où il la força, il fit descendre sur nous tous, aussi bien que sur luy, les fleaux du supplice qu'il merita par son outrecuidance. Comme coupables de sa faute, & punissables du crime que luy seul auoit cõmis, nous ressentismes tous la rigueur d'vne cruelle vengeance des cieux irritez contre nous. La tourmente nous assaillit, & n'eufmes pas seulement la mer & les vents ennemis, mais l'air avec ses foudres, ses pluyes & ses plus espaises tenebres : & pour comble de malheurs, au lieu de nous rendre dans vn port, nous allasmes choquer les roches de Caphare, où la pluspart des nostres perirent. A quel propos m'arresterois-ie à faire icy le discours entier de nos infortunes ? La Grece pour le dire en vn mot, fut lors affligée de telle façon, que l'obiet de sa misere estoit assez déplorable pour esmouuoir Priam mesme à pleurer. Les ondes engloutirent presque toute nostre armée,

toutefois i'eschappay avec l'aide de Minerue, qui me tira demy-mort du milieu des vagues. Mais quoy ? ie ne fortis d'une tourmente que pour rentrer en une autre plus furieuse. Quand ie fus chez moy, on ne m'y voulut point recevoir, la Déesse Venus que ie bleffay deuant Troye, pour punir mon offence qu'elle n'auoit pas encore oubliée, me contraignit de quitter mon pais, & me fit endurer depuis mille incommoditez, ou sur mer, ou sur terre. Helas ! tant de malheurs ont trauersé le repos auquel i'aspirois : tant de trauaux ont battu ma constance, qu'ils m'ont fait mille fois appeller heureux ceux que la tempeste enseuelit dans les eaux de Caphare, où la pluspart des nostres n'eurent que les gouffres de la mer pour tombeaux. I'ay mille fois regretté d'estre eschappé d'un tel naufrage, dans lequel avec ma vie mes ennuys eussent trouué fin. La guerre & l'inconstance des eaux auoit tant lassé tous les miens, aussi bien que moy, qu'ils ne souhaittoient rien que le repos. Ennuyez d'un si long trauail, ils me prièrent de les arrester en lieu calme, & faire cesser avec nos courses vagabondes, le cours des malheurs qui nous suiuiuoient par tout. Il me souuient qu'estant en doute si ie demeurerois icy, tous me presserent de me refoudre à m'y reposer, & n'y eut qu'Agmon, qui fut d'opinion contraire. C'estoit un esprit bouillant, lequel opiniastre contre les defastres, vouloit paroistre inuincible aux trauaux, & lors encore nos miseres sembloient l'auoir aigry plus que de coutume. Quoy ? disoit-il, y a il quelque malheur au monde, duquel nostre patience endurcie aux tourmens doieue apprehender les atteintes ? Que peut dorefnauant Venus sur nous, quand elle auroit la volonté de nous faire du mal ? Nostre constance à vaincu son pouuoir, & nostre courage espuisé toutes les rui-neuses inuentions. Seriez-vous bien si lasches de vous refoudre aux prieres, pour appaiser son iniuste courroux ? Il n'est plus temps, car les vœux ne sont de saison que durant l'apprehension de quelques malheurs plus insupportables que ceux qu'on a soufferts. Lors qu'on est au pis, on doit mettre sous le pied la crainte & les prieres. Nos infortunes ont atteint à leur comble, nostre misere nous a reduits à telle extrémité, qu'il ne se peut rien trouuer de plus miserable au monde. Il ne faut donc

plus auoir de crainte, nos maux sont à leur dernier periode, nous ne deuons plus trembler, nous sommes aux poinct malheureux qui nous doit mettre en assurance. Que Venus conferue en son cœur tant de haine qu'elle voudra contre Diomedé & ceux qui l'assistent, nous ferons aussi peu d'estat d'elle que de sa haine, & nous rendrons ses ennemis, puis qu'elle nous est ennemie, aussi bien nous a elle trop fait pâtir pour nous reconcilier avec elle. Elle nous a bannis de nostre pays, que pouuons nous plus perdre ayans perdu vne si chere demeure? ou quelle perte nous doit estre d'oresnauant fascheuse à supporter, puisque nous sommes desia comme perdus?

C'estoient les Rodomontades d'Agmon, qui offencerent la Princeesse de Cythere, & renouellerent sa vieille colere, renouellant le souuenir de la playe qu'autrefois ie luy auois faite. Toutesfois il y en eut peu de ma troupe qui approuuassent l'orgueil de telles paroles, ie l'en repris, & la pluspart de mes amis luy remonstrerent avec moy, que ses discours estoient enflés de trop d'outréuidance: à Quoy il voulut repartir; mais en pensant parler, il perdit la parole. Son col & sa voix ensemble se rendirent plus gressés qu'auparauant, son poil deuint plume, & en mesme instant son dos, son estomach & ses cuisses furent emplumés. Ses bras ne furent plus bras, mais aisles, ses pieds s'armerent d'ongles crochus, & sa face d'un bec pointu qui le fit paroistre oyseau non plus homme. Licus, Idas, Pithegor, Abas & Nictée furent tous estonnez d'un si subit & estrange changement, ils demurerent comme ravis, & à l'instant de leur rauissement, causé par vne merueille arriuée à leur compagnon, ils ressentirent en eux-mesmes ce qu'ils admiroient en autruy, car ils deuindrent oyseaux comme luy, & commencerent lors tous ensemble à voltiger autour de nostre vaisseau. Si vous me demandez de quel plumage ils furent reuestus, & quelle sorte d'oyseaux c'estoit, ie vous diray qu'ils estoient comme Cygnes, ils en approchoient fort, & si n'estoient pas Cygnes, personne n'en scauroit assurement parler. Ainsi apres plusieurs autres pertes, ie perdis encore miserablement vne partie de mes compagnons, qui portez sur des aisles nouvelles s'égarerēt dans l'air, & me laisserent suiuy d'un petit nombre d'amis, qui m'ont accōpa-

gné iusques icy, où j'aborday en fin à toute peine, & y fus receu par le Roy Daune, lequel m'honora tant à mon arriuée, qu'il ne dédaigna point de me donner sa fille en mariage.

Diomedé fit ce discours pour responce à Venule, lequel se retira frustré de l'espérance qu'il auoit d'amener du secours à son maistre. Il prit donc congé de celuy duquel il n'auoit tiré qu'un refus, sortit du Royaume de la Pouille, où il vid en passant ces autres entouréz d'une sombre forest, qui seruent maintenant de retraite au Dieu Pan, & autresfois estoient les Palais de certaines Nymphes qu'un berger en chassa. Ces Nymphes à qui leur ombre mesme faisoit peur, tant elles estoient craintiuës, espouuëntées vn iour du bruit que faisoit vn Pasteur, prirent la fuite auec vn tel effroy qu'à peine eurent-elles l'assurance de se retourner en courant, pour voir qui estoit celuy qui les suiuoit. Toutesfois enfin le courage leur reuint, elle se rassurerēt, firent peu d'estat du berger qui les chassoit, & par mespris se reprindrent toutes par la main pour dancer aux chansons en sa presence. Le lourdaut qui leur auoit donné l'espouuante, se moquant d'elles les voulut imiter d'une façon grossiere, pour leur faire honte, & sautant comme elles, les offensa de plusieurs paroles iniurieuses, mais il n'en porta pas loing l'offence impunie. Il y eut des racines qui arresterent ses pieds en terre à la mesme place où il dançoit; il deuint arbre, & l'escorce qui luy couurit la bouche, arresta sa voix mesdisante. Son humeur scandaleuse, & le venin de sa langue picquante se recognoist encore en son fruit, qui est extrêmement amer: car il fut changé en oliuier sauuage, arbre lequel a retenu toute l'aigreur de ses venimeuses paroles.

### LE SVIET DE LA VIII. FABLE.

*Turne combattant pour sa fiancée Lauinie, mit le feu dans les vaisseaux d'Enée, dont Cibeles mere des Dieux s'offensa, pource qu'ils auoient esté suiets des sapins du mont Ida, qui luy estoit consacré, & pour ce respect present a requeste à Iupiter, afin que les vaisseaux atteints du feu fussent changez en Nymphes marinières, & à l'instant elle vid l'effect de son souhait.*

VIII. Fable  
ex pl. ch. 7.



**T**Wme se trouua bien estonné voyant ses Ambassadeurs de retour sans secours, toutesfois il ne perdit point courage, & ne laissa pas d'attaquer furieusement les Troyens (mais ce fut avec autant de malheur que de valeur) il fit mourir plusieurs de leur party, aussi bien qu'eux faisoient mourir des siens, & d'un bras indompté porta le feu dans leurs vaisseaux, lesquels apres auoir eschappé la violence des ondes, se virent la proye des flames, proche d'estre reduits en cendré. Le feu auoit fondu la poix & la cire, il montoit desia le long du mast, & s'en alloit rauager les voiles, quand la mere des Dieux se ressouuint que le bois de ces vaisseaux-là estoit de sa forest sacrée du mont Ida. Elle fit aussi-tost retentir l'air du son de ses bassins de cuire, entonna sa fluste de bouys, & montée sur son chariot que quatre lions portoient en l'air, se vint presenter à Turne, & luy dire : *Quoy ? oses-tu d'une main sacrilege mettre le feu dans ces vaisseaux qui sont en ma sauue-garde ? Penses-tu que ie permette que ces nauires, sacrez membres de mes forests, soient bruslez ? Non, non, tes prophanes flames n'auront pas l'honneur de les deuorer. Ceste Déesse à peine eut lasché la parole, que les canons du ciel commencerent à bruire dans l'air, on ne vid qu'esclairs, & n'ouyt-on qu'esclats de tonnerre, qui furent suiuis d'une grosse pluye, mellée avec la gresle. Les vents forcerent les prisons d'Æole, se mirent en l'air, & par leurs combats esmeurent en la mer vne horrible tempeste. L'un d'entr'eux, duquel la Déesse se seruit principalement, donna sur les cordages, qui retenoient les nauires attachez au port, & les ayant rompus renuersa les vaisseaux, & les fit abymer au plus profond de l'eau. Engloutis qu'ils furent, l'humidite amollit peu à peu la durezza du bois, & en fin de vaisseaux ils furent changez en Nymphes. La poupe fut leur face, les rames furent leurs pieds, les flancs du nauire furent leurs costes, la carene fut l'espine de leur dos, le bois qui trauersa le mast se forma en bras, & les cordages furent muez en cheueux. Elles garderent Nymphes la mesme couleur qu'elles auoient eue estés nauires, & demurerent tousiours dedás ou sur les eaux, mais ce ne fut pas avec tant de crainte & d'apprehension, qu'elles y auoient*

esté auparauant. Les flots & les vagues ne leur furent depuis qu'un agreable iouët, l'humide demeure de antres de Neptune leur pleut extrêmement, encore que leur naissance eust esté sur les sommets d'une montagne. Elles mirent comme en oubly leur premier estre, & n'oublierent pas toutefois les effroyables & perilleuses fortunes qu'elles auoient autrefois couruës sur la mer. Le souuenir qu'elles en eurent fit, que bien souuent les vaisseaux combattus de l'orage leur firent pitié: car elles n'en virent point en danger de perir, qu'elles ne s'en approchassent pour les secourir, les sousténans par dessous d'une main fauorable, de peur que la fureur des vents ne les bouleuerfast, si ce n'estoit quelque nauire Gregeois. De vray qu'à ceux là, elles ne se font iamais auancées pour leur donner secours, mais touchées d'un naturel ressentiment des ruines de la Phrygie, ont tousiours eu les Grecs pour ennemis & se sont resiouys des defastres qu'elles ont veu leur' arriuer, ainsi que de quelques agreables coups de vengeance. Ce leur fut un extrême contentement de voir le pitoyable debris des vaisseaux d'Ulisse, & l'escueil qui nasquit du nauire d'Alcinoüs, conuertiy en roche, fut un spectacle qui ne fut nullement lamentable à leurs yeux.

---

### LE SVIET DE LA IX. FABLE.

*Turne estant mort de la main d'Enée, la ville d'Ardée fut bruslée, & des cendres sortit un oyseau qui porta le mesme nom de la ville.*

*IX. Fable  
... pl. eb. 7.*

**O**N esperoit que le changement des vaisseaux d'Enée en Nymphes marinières, donneroit un tel effroy à Turne, qu'il mettroit les armes bas, & cesseroit de combattre la pieté mesme de laquelle il s'estoit rendu ennemy, cōbattant le deuor fils d'Anchise. Toutefois il ne laissa pas de cōtinuer, car son party estoit soustenu de la faueur de quelques Dieux, aussi bien que celuy d'Enée, puis tous deux auoient le cœur & de la valeur, qui leur estoient comme Dieux protecteurs de leurs armes. Ils s'engagerent si auant à la guerre, & s'y opiniastrerent de telle façon qu'il ne combattoient plus, ny pour le sceptre du

Roy Latin, que l'un & l'autre esperoit obtenir en faueur du mariage, ny pour Lauine qui auoit esté le seul sujet de leurs querelles, mais pour l'honneur seulement, & pour la gloire d'emporter le laurier, hôteux de poser les armes, & mettre fin à leurs combats deuant le dernier iour de l'un ou de l'autre. Ils se battirét tant qu'en fin Venus vid voler la victoire au camp de son fils, & les Troyens triompher des Toscans; Turne terracé par Enée receut le coup mortel qui luy raut la vie avec ses esperances. Il mourut, & sa mort fut la ruine fatalle de la ville d'Ardée, que la seule reputatiō de son courage rendoit puissante & florissante. Il n'eut pas esprouué le tranchât du fer d'Enée, qu'aussi-tost la ville ne fut qu'un brasier qui la cōsomma. On ne vid tout autour que des cendres que le vent esleuoit en l'air avec la fumée, du milieu de laquelle sortir un oyseau maigre & hydeux, qui d'un vol lâguissant battit des ailles les cendres esleuées au dessus de l'embrasement. Cét oyseau n'auoit point encore paru au monde, il estoit unique en son espece, si triste & defait qu'il representoit naïfument la misere & les déplorables ruines desquelles il auoit tiré sa naissance: car on le tenoit fort des flames, qui auoiet deuoré la ville, aussi luy donna-on le nom d'Ardée; de laquelle il sembloit plaindre l'infortune, tournoyant sans cesse autour des ruines poudreuses, & des bastimens rauagez par le feu.

---

### LE SVIET DE LA X. FABLE.

*Venus voyant que son fils Enée auoit vaincu tous les trauaux qu'on auoit opposez à sa bonne fortune, pria Iupiter pour recompense de ses labours de luy donner vne vie immortelle. Sa priere fut octroyée, les Dieux firent despoillier Enée de tout ce qu'il auoit de mortel dans le fleue Numicius, où il fut laué, & depuis il fut adoré comme Dieu, on luy bastit des Autels & luy fit-on des sacrifices.*

X. Fable ex-  
pl. chap. 3.

**A**insi l'inuincible vertu d'Enée victorieux contraignit en fin tous les Dieux ses ennemis, & Iunon mesme, qui estoit la plus animée contre luy, de renoncer à la haine qu'ils luy portoiet. Malgré toutes leurs jalouses trauerses il establit les

affaires de son fils Iule, afin qu'un iour il peust d'une paisible main porter le sceptre que son espée luy auoit conquis, & lors que l'âge l'eut conduit au temps qu'il deuoit quitter la terre, sa mere apres auoir brigué les voix de tous les habitans du ciel, s'alla ietter au col de Iupiter, pour luy faire ceste requeste: **Grâd Dieu,** qui m'avez tousiours esté favorable pere, c'est maintenant que ie souhaitte plus que iamais de voir les effectz de vostre paternelle bonté. Je vous demande l'immortalité pour Enée, duquel vous estes le grand-pere. Il est de vostre sang, car il est sorty de moy qui suis vostre fille, faites ie vous prie, afin qu'il paroisse vrayement vostre petit fils, qu'il ait quelque part à vostre diuinité, & luy donnez telle puissance que bõ vous semblera, pourueu que les Parques n'ayent point de pouuoir sur sa vie. C'est assez qu'il soit vne fois entré dans les sombres Palais de Pluton, qu'il ait traufferé les noires eaux du Stix, & veu le triste Royaume des morts, la fatale necessité du destin ne vous contraint point de l'y faire vne autrefois retourner. Pas vn des Dieux ne contredit vne si iuste requeste, tous firent mine d'y consentir, & Iunon mesme, comme ayant perdu le souuenir de ses inimitiez passées, fit signe de la teste qu'elle n'auroit point desagreable de voir Enée dans les cieux. Lors Iupiter pour satisfaire au desir de Venus, luy dist: C'est la raison, ma fille, que vostre fils ait place en nos Palais, sa vertu l'a bien merité, elle l'a rendu digne d'une diuine puissance. N'en soyez point dauantage en peine, vous aurez l'accomplissement de vos souhairs, & luy la diuinité que vous m'avez demandée.

Cette Déesse, souueraine des amours, se retira toute contente, apres auoir remercié son pere de l'immortelle faueur qu'il faisoit à son fils, & montée qu'elle fut dans son chariot, tiré par ses colombes; traucrsa l'air pour se rendre au riuage d'Italie. Elle fut trouuer le fleuue Numice, qu'elle rencontra couronné de roseaux à l'endroiect où ses eaux se vont precipiter dans la mer, & luy commanda de lauer si bien le corps d'Enée, qu'il ne luy restast rien des mortelles infirmitéz, que la nature humaine traîne avec soy, afin de le rendre capable de l'immortalité. Ce fleuue prompt à obeyr au commandement de Venus, recut Enée dans son humide sein, & le purgea de toutes les foiblesses  
 ausquelles

aufquelles le destin de la mort, assuiettit les hommes, & fit avec ses eaux, que rien ne luy demeura, que ce qu'il auoit de plus accompli, & vrayement digne d'un estre parfait. Quand le piteux fils d'Anchise eut esté ainsi baigné, sa mere oignit son corps d'une huyle qui sentoit diuinement bon, puis arrosa sa face d'ambrosie mellée de Nectar, & le fit Dieu. Le peuple Latin commença lors à le nommer Indigete, receut son idole dans les Temples, & luy dressa des autels.

*Les Latins appelloient Indigestes ceux que les Grecs nommoient Heros, sçauoir les enfans d'une Deesse & d'un homme mortel.*

## LE SVIET DE LA XI. FABLE.

*Pomone Hamadryade estant esperduement aimée de Vertumne, (qui en la recherchant se reuestit d'une infinité de formes diuerses pour demeurer pres d'elle sans estre cogneu) ne fit point d'estat ny de ses amours ny de ses prieres, iusqu'à ce que luy se desguisa en fin en vieille, & sous cest habit là luy fit plusieurs contes, du nombre desquels fut celui des cruautés d'Anaxarete, que Venus punit rigoureusement pour auoir esté trop rebelle à l'amour, & ainsi luy ayant fait apprehender quelque punition la fit consentir à ses desirs.*

**D**epuis, la ville d'Albe & toute l'Italie reconnut Ascagne pour son Roy, auquel Siluie succeda, puis il y eut vn Latin, lequel avec le mesme sceptre, porta le mesme nom qu'un de ses ancestres auoit porté. Cestuy-cy laissa sa couronne à Egypte, qui eut pour heritiers Capys, Capet, & Tyberin. Le dernier fut celui lequel ayant perdu la vie dans vn fleue de l'Italie, qui s'appelloit alors Albula, changea le nom des eaux, où il s'estoit noyé, & fut cause qu'on le nomma Tybre. Il eut deux fils, Remule & Acrote, l'aîné desquels s'estant avec trop d'impieté voulu rendre singe de Iupiter, & imiter d'un foudre simulé la terreur des armes du ciel, fut bruslé d'un vray foudre, & ainsi laissa le Royaume à son cadet Acrote, qu'Auentin suiuit, le va-leureux Auentin qui a son tombeau sur ceste montagne, où il commanda souuerainement, & à laquelle en mourant il laissa son nom. Procas apres luy gouerna le peuple Latin, sous le regne duquel, entre les Hamadryades d'Italie, Pomoue estoit le

plus celebre & la plus renommée, pour le loüable soin qu'elle auoit de cultiuer les iardins, & de conseruer curieusement toutes sortes de fruiçts; aussi tira-elle son nom d'une telle industrie. Elle ne s'aimoit point parmy les bois, ny sur le grauier des riuieres, tout son plaisir estoit d'estre dans vn iardin, au milieu des arbres fruiçtiers, ayant au lieu de iauelot la serpe en main, pour coupper les reiettons, qui sortoient en trop grande abondance, ou pour fendre vne escorce, & y enter les greffes de quelque autre fruiçt. Tantost elle reioignoit des branches trop escartées, & tãtost elle arrosoit ses plantes par le pied, de peur que la secheresse ne leur caust la mort. C'estoit son exercice, elle n'auoit autre contentemēt que celuy-là, & s'y plaisoit tant, que les plaisirs de Venus ne pouuoient trouuer prise sur elle, pour chatouiller sa ieunesse. Elle tenoit le clos de ses fruiçtiers bien fermé, de crainte que les paysans ne l'importunassent, & ne se laissoit approcher d'homme du mōde. Les lascifs Satyres, qui s'esgayoient à sauter par les forests voisines, firent tous leurs efforts pour vaincre son humeur ennemie de l'amour. Les Pans avec leurs cornes entourées de branches de pin ne furent pas poussez d'une moindre ardeur à la rechercher. Le vieil Silene reschauffa plusieurs fois à son occasion ses ieunes desirs. Et ce Dieu qui de sa faux, ou de son membre honteux, effraye les voleurs, desireux de iouyr de ses embrassemens, luy donna souuent l'alarme aussi bien que les autres. Bref il n'y auoit diuinité champestre en tout le pays, qui n'eust autant de desirs pour elle, comme elle auoit de perfections. Mais Vertumne plus que tous, en fut passionné, ses flames n'eurent point d'esgalles, & si l'heur pourtant le fauorisoit si peu, qu'il n'estoit non plus aimé que les autres. Helas! combien de fois pour accoster plus facilement Pomone, s'est il chargé de gerbes, & desguisé en moissonneur! Tantost il paroissoit deuant elle avec vne couronne de foin nouueau sur la teste, & sembloit naïfement vn fauscheur qui sort de la prairie. Tantost d'une main endurcie il portoit l'esguillon, & feignoît si bien le Laboureur qu'on eust dit qu'il ne venoit que de donner trefue à ses bœufs lassez du trauail de sa charruë. D'autres fois il contrefaisoit le vigneron avec vne serpe, le cueilleur de pommes avec vne eschelle sur ses es-

pautes, le soldat avec vne espée à son costé, & le pescheur  
 avec vne ligne, afin de pouuoir iouyr, sous ces faux habits, de la  
 veuë des beautez de Pomone, ses delices. Il esprouua toutes les  
 formes dont il se peut aduifer, & n'en trouua point de plus pro-  
 pre pour conduire son dessein à quelque heureuse fin, que celle  
 d'une vieille. Il se coiffa donc en femme, entoura ses temples  
 d'un poil grizon, se courrit le visage d'une peau ridée, prit  
 un baston en main, pour assseurer ses pas tremblottans, & entra  
 de la façon dans le jardin de Pomone, où à l'entrée il admira  
 la soigneuse curiosité de la maistressé du lieu, & la saluant luy  
 dit, qu'il n'y auoit pas vne de toutes les Nymphes voisines du  
 Tybre, qui se peust esgaller à elle. Vous estes, dit-il, vne belle  
 fleur de chasteté, qui n'a point esté pollué par l'attouchement  
 des hommes, vostre pucelage est encore entier, & toutefois  
 vous vous pouuez vanter mere de mille beaux fructs, ausquels  
 vostre soing a donné la vie. Apres l'auoir honorée de quelques  
 autres semblables louanges, il cueillit un baiser sur sa bouche,  
 baiser qui ne tenoit rien de ceux que peut donner vne vieille,  
 telle qu'il sembloit estre, puis s'assit sur l'herbe, & jettant la  
 veuë sur des branches d'arbres, qui rompoient presque tant  
 elles estoient chargées de fructs, apperçeut entr'autres un or-  
 meau fort près de soy, qui seruir de suiet pour l'entrée de son  
 discours: car il commença ainsi à le louer, & la vigne ensemble,  
 à laquelle il estoit marié. Si cest arbre auoit tousiours esté seul,  
 priué de la compagnie du sep qui l'entoure, il ne porteroit  
 maintenant que des fetüilles, & si ceste vigne qui l'embrasse  
 estoit demeurée contre terre sans estre appuyée sur luy, elle ne  
 seroit pas riche de tant de grappes de raisin qui la font cherir.  
 C'est donc leur alliance qui cause leur bien, & vous refuyez  
 pourtant de vous allier avec un homme: vous ne sçauéz pas à  
 leur exemple vous accôpagner de ce qui doit causer vostre cõ-  
 tentement, & vous ioindre à vne autre, sans lequel vous ne sçau-  
 riez icy bas iouyr d'une felicité accomplie. Ha! pleut aux Dieux,  
 que vous fussiez resoluë de vous soumettre aux heureuses  
 loix d'un mariage! si vous en auiez la volonté, iamais Helene ne  
 fut recherchée de tant de seruiteurs que vous seriez. Hyppoda-  
 mie qui causa la guerre des Lapithes, ny la fême du timide ou-

effronté Vlisse, ne firent iamais tant naistre d'amours & de ialousies, que vous allumeriez à chaque instant de nouvelles flammes dans les cœurs de ceux qui vous verroient. Car encore que vous ayez en horreur l'agreable ioug qui lie de si douces chaines les hommes avec les femmes, & que vous repoussiez avec trop de rigueur tous ceux qui vous recherchent, sans les Dieux & les demy Dieux, hostes de ces montagnes d'Albanie, qui vous cherissent tous vniquement, il y a plus de mille ieunes hommes, qui bruslent à l'enuy d'un chaud desir de vous auoir pour femme. Mais si vous estes bié aduisée, & que vous vouliez me croire, moy dis-je, qui vous porte plus d'affection que vous ne vous persuadez, pour vostre contentement vous ne consentirez iamais à mariage, qui ne soit avec vn de vostre qualité. Prenez Vertumne pour mary, quant à moy ie vous respondray de luy, il ne se cognoist pas mieux que ie le cognois, vous l'aurez tousiours icy pres de vous, car il ne va point courir par le monde, il demeure d'ordinaire en ces quartiers, & n'est pas de l'humeur volage de ces inconstans amoureux, qui se laissent raiuir d'autant de beautez qu'ils en voyent. Vous ferez l'vniue qui il aura iamais aimée, & qu'il aymera iamais? toutes ses flammes auront en vous leur naissance & leur mort, il vous fera vœu de son cœur, ne respirera que Pomone, & n'aura rié qu'elle ne possede comme luy mesme. Sa ieunesse est doiée d'une grace naturelle, qui ne la rend pas peu aymable, il se forme tout tel qu'il veut, & se desguise, quand bon luy semble en mille façons, qui sont toutes fort agreables, & luy viennent le mieux du monde. Quoy que vous luy commandiez, il l'executera, & pour vous obeyr, fera que l'impossible mesme luy sera possible. Il y a de la simpatie beaucoup es humeurs de l'un & de l'autre, qui me fait esperer que vous seriez tres bien ensemble; il aime extrêmement ce que vous cherissez le plus, car on luy offre tous les ans les premices de vos fruiets, & luy les reçoit d'une main qui tesmoigne en receuoir du contentement. Toutefois rien ne luy peut plaire maintenant, il n'y a ny fruitage, ny herbage qui esmeue ses desirs, pour ce que tous ses desirs son en vous. Il ne souhaitte que vous, qui auez allumé en son sein vn brasier, dans lequel sa vie languissante peu à peu se consume. Permettez



donc que ses flames fondent vos glaces pour prendre compassion de luy, il vous en prie par ma bouche, n'ayez pas moins de creance à ma parole qu'à la sienne mesme. Et si pour son respect vous ne daignez fleschir du costé de la pitié, laissez vous y au moins porter par l'apprehension d'une vengeance celeste, craignez que la Princeesse de Cithere, qui hait à mort les cœurs endurcis, ne punisse vostre rebellion, & redoutez la vengeresse colere de Nemese qui ne laissera pas vos desdains impunis. Mais afin que vous soyiez plus facilement esmeuë à recognoistre vostre deuoir, & vous rendre aux loix de l'amour, ie vous raconteray vne histoire veritable (car mon âge ne m'a pas conduite iusques icy sans m'en apprendre plusieurs) elle est aduenüe en l'Isle de Cypre, & n'y a si petit de ce quartier-là, qui ne la sçache.

---

### LE SVIET DE LA XII. FABLE.

*Anaxarete sortie du sang de Teucer, eut tant de presumption & de desdain en l'ame, qu'elle ne voulut iamais faire estat d'homme du monde, & entr'autres rendit tant de mespris à l'amour d'Iphis, qui la cherissoit plus que soy-mesme, qu'elle le cōtraignait d'vser d'un licol pour finir son tourment, & sa vie ensemble pendu à la porte d'une si cruelle maistresse. Mais quoy? elle demeura si endurcie en sa cruauté, qu'elle peüt voir sans pleurer la pompe funebre de son miserable seruiteur, & lors Venus irritée la changea en rocher. C'est Vertumne qui fait ce conte là, puis despoille sa forme de vicille & contente ses desirs avec Pomone.*

XII. Fable  
expl. sh. 9.

**I**phis qui n'estoit pas autrement de grande maison, ayant veu la superbe Anaxarete, fille issuë du genereux sang de Teucer, laissa par la veuë entrer tant de flames en son cœur & iusques au plus vif de ses moüelles, que le feu se rédit son maistre, & luy ne peut depuis qu'en vain combatre des armes de la raison la fureur qui le possedoit. Ce fut pour neant qu'il s'efforça de vaincre son tourment, il fut contraint pour l'alleger, de recourir à celle qui l'auoit causé. Il fut à la porte luy offrir

tous les vœux de son cœur, avec les plus humbles prieres, que sa furieuse ardeur luy peut mettre en bouche. Il descouurit ses amoureuses douleurs à la nourrice de sa desdaigneuse maistresse, & la coniuira par ses plus cheres esperances, de faire qu'Anaxarete recognust son martyr. Il rechercha curieusement la faueur de tous ses amis, & fit souuent voir à ses yeux, nourrigons de la cruauté, ses tourmens pourtraits en des lettres, fidelles messagers de sa passion. Il pendit plusieurs fois à la porte des couronnes de fleurs, trempées de l'eau de ses larmes, & plusieurs fois passa la nuit appuyé contre la muraille, maudissant la ferrure qui l'empeschoit d'entrer au lieu où toutes ses felicitez reposoient. Mais il n'auança rien pourtant, Anaxarete plus cruelle que n'est la mer, lors qu'elle s'enfle pour engloutir vne flotte de vaisseaux, plus insensible qu'vne lame de fer recuite dans vn fourneau, & plus dure qu'vn rocher encore attaché à sa viue racine, ne mesprisoit pas seulement ses plaintes & ses pleurs, elle s'en mocquoit, & l'orgueil de ses paroles croissoit le crime de son impitoyable rigueur: Les douleurs d'Iphis estoient ses delices, & tout son plaisir, ce sembloit, estoit d'ouyr les miserables cris de son infortuné seruiteur, frustré du doux fruit de ses esperances. C'estoit trop outrager vn cœur desia outrageusement blessé d'amour: aussi la patience d'Iphis ne peut resister à tant de desdains, il se rendit à la douleur, & lassé de vaincre les tourmens, voulut en fin qu'ils le vainquissent pour estre vanté martyr d'Anaxarete, à la porte de laquelle il fit ouyr ces dernieres plaintes: Je suis vaincu d'Anaxarete, tu ne seras plus deormais trauaillée de mes ennuyeuses recherches, ta dureté a surmonté mes importunités, triomphe maintenant, esleue tes trophées, chante le glorieux Pean de la sanglante victoire que tu as obtenuë sur moy, & couronne ton front de lauriers, car tu m'as dompté, tu m'as donné le coup mortel qui va finir ma vie. Toutefois ce n'est point contre mon gré, ma volonté consent bien à ma mort. Sus donc, restouy toy, cruelle, & confesse par force, qu'au moins en mourant ay-ie fait vn coup qui t'a esté agreable. Tu seras contrainte d'aduouier que ie t'ay obligée, en te deliurant de mes poursuittes importunes: mais ne te persuade pas pourrât que mon affectiõ sorte de mon cœur

plustost que mon ame. Il faut qu'en mesme instant ie sois priué d'une double lumiere, de celle de tes yeux qui me tuent, & des rays du Soleil qui me dōnent la vie. Je mourray pour faire mourir mon tourment & mon amour ensemble, & la nouvelle de ma mort te sera portée, non point par le vent leger d'un cōmun bruit de ville, mais ce sera moy-mesme qui en seray le messager, moy-mesme ( n'en doute point ) t'annonceray mon defastre, & sans ame me presenteray deuant toy, afin que tu te repaisses, insensible beauté, de la triste veuë de mon corps, qui n'aura plus de sentiment. O Dieux ! si vous daignez ietter l'œil sur ce qui se fait icy bas, permettez que la pitié vous dōne quelque souuenir de ma misere: faites ie vous prie, que l'histoire lamentable de mes infortunes se publie par tout, qu'elle serue d'entretien aux siecles à venir, & que les iours qui auront esté desrobés à ma vie soient donnés à la renommée de ma trop fidelle & trop peu heureuse constance. Apres auoir présenté ces derniers vœux au ciel, il leua ses yeux tous mouillez, & ses bras lâguissans au fest de la porte, où il auoit plusieurs fois attaché des couronnes de fleurs, & yattachant vn cordeau, dist : Voicy les bouquets qui te plaisent, cruelle: ce sont les fleurs, ingrater trop rebelle à l'amour, que tu veux voir penduës à l'entrée de ton logis. Il parloit encore quand il passa la teste dans le licol : mais lors l'amoureux desesperoir qui le fit pendre luy fit perdre la parole & la voix, & peu apres la vie. Il demeura, miserable spectacle, attaché par le col, & du bruit qu'il fit avec les pieds contre la porte, en se debattant à l'assaut de la mort, il fit sortir les valets de sa cruelle meurtriere, ausquels, bien qu'il n'eust plus ny ame, ny amour, il sembla se presenter, lors qu'ils ouurirent la porte : car il auoit la face tournée du costé du dedans. Ces valets plus capables de pitié que leur maistresse s'escrierent d'effroy à la veuë d'Iphis, & le souleuerent en vain pour luy sauuer la vie ( car il l'auoit desia perduë ) puis le porterēt deuant le logis de sa mere, laquelle en l'ébrassant ietra toutes les larmes qu'une mere miserable peut rendre à son fils, que la Parque precipitée luy a desrobé avec tāt de malheur. Quand elle eut autant versé de pleurs & lasché de regrets, que son infortune en demandoit, elle ordonna des funerailles, & fit porter le corps de son fils par la ville dans vne biere, pour

luy rendre le dernier deuoir du tombeau. Il aduint d'auenture que la pompe funebre passa deuant la maison d'Anaxarete, à laquelle vn Dieu vengeur rongeoit desia l'ame de remords. Elle ouyt les tristes voix du dueil, & les oyant, comme touchée des pointes de quelque repentir, dit en soy-mesme: encore faut il voir les obseques de ce miserable. Cela dit, elle ouurit la fenestre de sa châtre, mais elle n'eut pas ietté la veuë sur le corps mort de son infortuné seruiteur, que le cristal de ses yeux s'endurcit, & ses membres roidis perdirent tout le sang qui les coloroit. Lors qu'elle pensa faire vn pas en arriere pour se retirer, ses pieds se trouuerent sans mouuement; quand elle voulut tourner la teste, son col ne peut fleschir, & ainsi peu à peu le rocher, qu'elle auoit toujours porté dans le sein, se faisit de son corps, & son corps ne fut plus que pierre. Mais ne vous persuadez pas que ce que ie vous dis, soit vne fable esclose de mon inuention, la ville de Salamis respond pour moy de la verité d'une si pitoyable histoire, car elle garde encore l'image qui se forma du corps d'Anaxarete, & l'adore sous le nom de Venus, laquelle a toujours l'œil sur les belles dédaigneuses pour les punir. Imaginez vous d'oc qu'il vous en peut autant arriuer, ma Nymphé, & faites que son malheur vous rende plus fauorable à vostre seruiteur. Bannissez loing de vostre cœur ceste orgueilleuse humeur, qui vous fait mespriser les caresses des hommes, & ne craignez point de vous embraser dans le feu de celuy qui brule pour vous. Auctorisez les vœux de vostre seruiteur, & les cieux auctoriseront les vostres, ils preserueront vos fructs du froid du Printemps, qui les fait mourir en naissant, & les fleurs de vos arbrs de la violence des vents, qui les mettent par terre.

Ce fut le discours que Vertumne fit à Pomone pour l'attirer à son amour, par lequel il eust peu auancé, si comme vn autre Protée, susceptible de toutes formes, il n'eust eu recours à ses changemens. Il posa donc ses rides & son habit de vicille, reprit son estie ordinaire, & reuestu de sa ieune beauté, parut tout tel aux yeux de Pomone, qu'est le Soleil lors qu'apres auoir vaincu les nuages, qui s'opposoient à ses clartez, il fait esclatter, sans que rien luy resiste, les rayons dorez de sa face lumineuse. En mesme instant qu'il fut deuenu Dieu, il voulut emporter de  
force

forcé ce qu'il auoit si long-temps recherché avec tant de douces paroles, mais il ne fut point besoin de violence, où la volonté commençoit à naistre: car la Nymphé esprise de sa grace, & blessée comme luy, consentit à ses desirs, & ne retarda plus les delices de leur amour.

## LE SVIET DE LA XIII. FABLE.

Après Procas, Amulie, & Numitor ses enfans eurent la couronne XIII. Fable d'Albanie, à telle condition qu'ils ne regneroient qu'un an l'un après expl. ch. 10. l'autre: mais quand Amulie y eut esté vne fois reçu, il ne voulut point permettre que son frere Numitor y rentrast. A insi il demeura frustré de ce droit là, iusqu'à ce que Romule & Romus fils de sa fille Rhea, & du Dieu Mars, estans venus en âge, tuerent Amulie, & remirent leur grand-pere en son Royaume. Puis Romule bastit Rome, & se battit contre Tatius Roydes Sabins, qui par la trahison de Tarpeja saisit vne des portes de la ville, mais il ne peut entrer plus auant, car Venus pour deffendre les Romains ouurit vne source d'eaux, laquelle arresta les troupes de Tatius. L'eau estoit premierement froide, & pour estre plus nuisible, fut en vn instant changée en eau bouillante, qui brusloit tous ceux qui se iettoient dedans pour la trauerser. Par ce moyen Romule demeura vainqueur, & en fin après auoir réglé son peuple par belles ordonnances, fut receu dans les cieux, & nommé Quirin.

**L'**Iniuste Amulie fut successeur de Procas au Royaume d'Albanie, & en deboutta son frere Numitor, lequel depuis y fut restably par Romule, & Remus, enfans de sa fille Rhea. Quelques temps apres les fondemens des murailles de Rome furent posez vn iour des Palilies, puis il y eut guerre ouuerte entre les Romains & les Sabins: le fort de Tarpeia fut trahy, la traistresse punie par ceux mesmes ausquels elle l'auoit védu, qui l'accablerent, & la firent mourir sous le pesant faix de leur boucliers entassez l'un sur l'autre. Ce fut alors que les Sabins, sans faire bruit, surprindrent les Romains endormis, vindrent à leurs portes que Romule auoit bien fermées, & toutesfois Iunon en ouurit vne pour leur donner entree, sans que personne s'en apper-

*Les Palilies estoient festes Pastorales, celebrees, en l'honneur de la Desse Pallis.*

çeuft. Il n'y eut que Venus seule qui vid faire l'ouuerture de la barriere, aussi fut-ce elle seule qui empescha l'entreprise des Sabins. Elle ne referma pas la porte, car il n'est pas permis à vn Dieu de deffaire ce qu'un autre Dieu a fait, mais elle pria les Nymphes, hostesses de ceste fontaine qui est proche du Têple de Ianus, de secourir les heritiers de son fils Enée. Ces Naiades prôptes à luy donner le iuste secours qu'elle demandoit, ouurirent aussi tost toutes les veines de leur source, & firent couler vn torrent d'eaux, la froide humidité duquel n'empeschoit pas le passage de la porte de Ianus ouuerte : qui fut cause qu'elles ietterent avec du souffre, vn chaud & glueux limon de bitume au fond de leur fontaine, & ainsi firent boüillir ceste eau, laquelle parauant en froideur esgalloit celle qu'on void couler par les precipices des Alpes. Les portes alors commencerent à fumer, & le boüillonnât ruiffeau qui passoit au deuant arrestât la chaude furie des Sabins, dóna loisir aux enfans de Mars de s'armer pour venir à la charge. Romule s'y presenta des premiers, & rendit de si genereuses preuues de sa valeur, qu'il mit par terre plusieurs de ses ennemis. Le châp de bataille fut couuert des corps & du sang des vns des autres, il y eut des Sabins, il y eut des Romains terracez, & la cruauté de Bellone mesla sans pitié en plusieurs endroits le sang du gendre avec celuy de son beau pere. Toutefois ils ne continuerent pas leurs combats iusqu'à l'extremité, ce ne fut pas le fer qui mit fin à leur guerre, il y eut vn accord, par lequel Tatius eut part à la couronne de Romule, afin que les deux peuples vesquissent à l'aduenir en paix, sous leurs deux Roys vnis, & ne fissent qu'un peuple. Et quand par la mort de Tatius Romule demeura seul Monarque de Rome, il rédit, equitable Prince, la iustice aux vns, & aux autres, iusqu'à ce que Mars le voyât chargé dans, posa son casque pour presenter ceste requeste à Iupiter; Pere des hommes & des Dieux : Si vous desirez poser des fondemens dignes de la grandeur que les destins promettent à l'Empire de Rome, il est temps, mon pere, que vous vous acquittiez de la promesse que vous m'avez faite, & à vostre petit fils Romule, qui n'a point paru indigne reietton de la souche dont il est fortý. Il est téps que vous l'enleuiez de la terre, où il rampe, pour le loger au ciel : Je n'ay pas oublié, c'est chose dont j'ay

*Les Romains  
sont appellez  
enfans de  
Mars, à cau-  
se de Romu-  
le.*

*C'est se pou-  
uoir: facile-  
ment faire  
à cause que  
les Romains  
auoient ra-  
ny & pris  
pour fem-  
mes les filles  
des Sabins.*

touſiours cherement conſerué le ſouuenir, qu'une fois, en preſence de tous les Dieux aſſemblez, vous me diſtes, qu'il y auroit vn de mes enfãs qui ſeroit mis au nombre des habitãs des Palais eſtoillez. Vous le diſtes alors, faites donc que l'effet maintenant confirme voſtre parole. Iupiter ſouuerain des Dieux, d'un brâſle de teſte faiſant ſçauoir à Mars qu'il accorderoit ſa demande, aſſembla des nuages en l'air, deſquels il fit ſortir mille eſclairs, & autant de coups de tonnerre qui effrayerent tout le monde. Ces foudres eſlancez ſeruirent de ſignal au ſanglant Dieu des combats, pour luy faire entendre qu'il eſtoit tẽps d'exécuter le deſſein du rapt qu'il ſouhaittoit faire à la ville de Rome. Il monta donc à l'inſtãt meſme ſur ſon chariot rouge de ſang, & d'un coup de houſſine fit galopper ſi viſte ſes cheuaux dedans l'air, qu'ils le rendirent incontinent ſur les ſommets du mont Palatin, où Romule non comme tyran, ains comme iuſte iuge, decidoit les procez. De là Mars l'enleua au ciel, & l'enleuant purifia parmy l'air ſon corps mortel qui ſe fonda ainſi qu'une balle de plomb eſlancée fort loin avec une fonde, & ſe changea de telle façon qu'il eut une face toute autre qu'auparauant. Il fut d'ouïe d'une beauté digne du lieu où on le receuoit, digne du lit celeſte qu'on luy auoit préparé, & toute pareille à celle de ſon image, reueſtue d'une robbe de Dieu, qu'on adore maintenant, ſous le nom de Quirin, nom qui luy a eſté donné là haut, en luy oſtant celuy de Romule qu'il portoit en terre.

---

 LE SVIET DE LA XIV. FABLE.

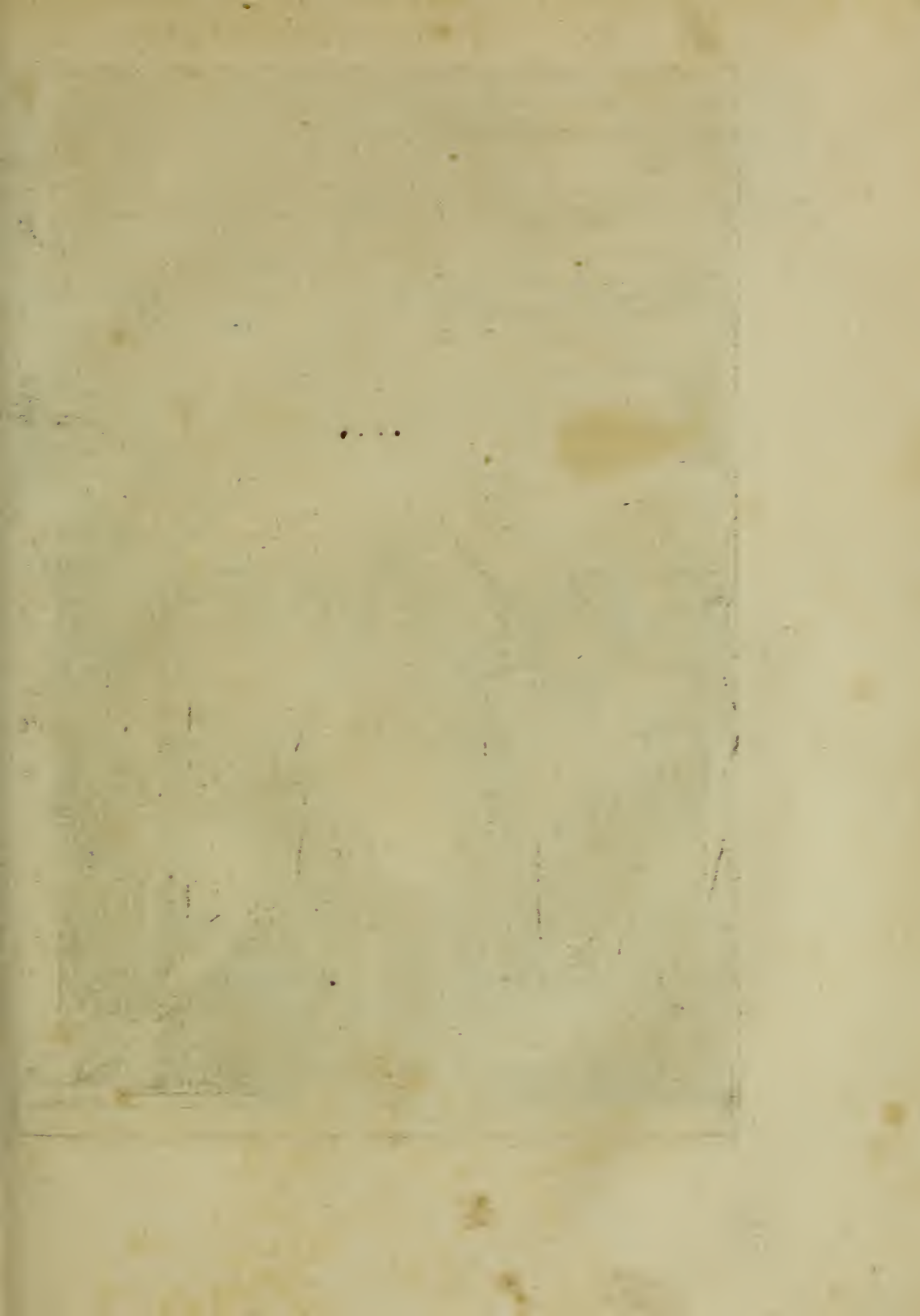
*Herſilie pleurant la perte de ſon mary Romule, qu'elle croyoit mort, fut immortalifée par Iunon, & nommée la Deeſſe Ora, ſon autel eſt proche de celui de Romule, au mont Quirinal.*

XIV. Fable  
expl. ch. 10.

**H**erſilie femme de Romule pleura ſon mary comme mort, elle en porta une extreme regret, & n'eut finy ſon dueil qu'avec ſa vie, ſi elle n'eut eſté conſolée par Iunon, qui depeſcha ſa meſſagere Iris pour luy aller dire : Vertueuſe Herſilie, ſeuil honneur des Romaines & des Sabines, heureuſe & digne

femme du grand Romule cydeuant, & maintenant tres-digne & heureuse compagne de Quirin, faites tarir la source de vos larmes, vostre mary n'est pas mort, si vo<sup>9</sup> le desirez voir suiuez-moy iusqu'au plus obscur de la sombre forest qui ombrage ceste montagne : là vous trouuerez vn autel dressé au Roy des Romains, & le recognoistrez luy-mesme. Iris obeyssant au commandement de sa maistresse, descendit en terre, par le chemin recourbé de son arc peint de diuerses couleurs, & dist à Herfilie ce qu'on luy auoit commandé. La Reyne rauie à l'ouye de telles paroles, à peine peut leuer les yeux, & ouvrir la bouche pour respondre : Favorable diuinité, ( car ie ne puis vous recognoistre pour autre que Déesse, bien que ie ne sçache pas laquelle vous estes de celles qui logent dans le ciel) puis que vos faueurs s'offrent à mon affliction pour la consoler, conduisez-moy, ie vous prie, en ce lieu où vous me promettez de me faire voir mon mary. Sa veü me comblera de tant de felicité, que si les destins me l'octroyent, ie ne croiray pas auoir receu d'eux moindre faueur que s'ils m'auoiét honorée de la demeure des cieux. Cela dit, elle suiuit Iris à la montagne de Quirin, où elle ne fut pas, qu'aussi tost vne estoille tomba du ciel sur elle, & de ses rais de lumiere luy brusla les cheveux, lesquels avec l'estoille s'esuanouyrent en l'air. Lors son mary, pere & Roy de la Reyne des villes, la receut d'une main qu'elle ne pouuoit mescognoistre, & changeant ses mortelles infirmités en vertus immortelles, changea aussi son nom, car il la nomma Ora, Déesse à laquelle on sacrifie sur vn autel ioignant celuy de Quirin.





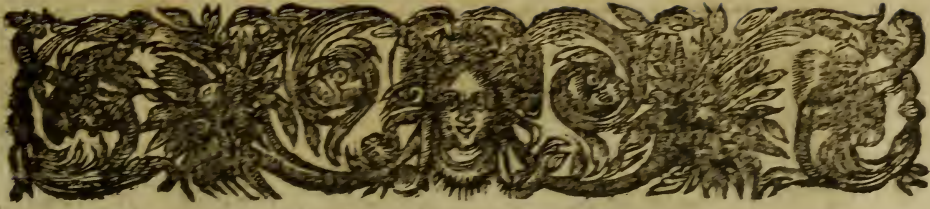


ROME

CORCIONA

NUMA

S. G. Volterra.  
1871



LE QVINZIESME LIVRE  
 DES  
 METAMORPHOSES  
 D'OVIDE.

LE SVIET DE LA I. FABLE.

*Micyle fils d'Alemon, habitant d'Argos, ayant esté en dormant plusieurs fois commandé par Hercule de s'en aller à Calabre, & s'ar-  
 rester le long de la riuere de Soire, resolut en fin d'obeyr à ce Dieu qui l'honoroit de tant de visions. Et comme il faisoit ses apprestes pour partir, il fut descouvert & accusé deuant les Iuges d'Argos, comme criminel, d'autant que les loix deffendoient de quitter le pays pour s'aller establir autre part. Sa cause fut remise au iugement du peuple, duquel on recueilleoit les voix, par le moyen de certaines petites pierres blanches & noires, qu'un chacun iettoit dans un pot de terre. Les noires concludoient à la mort, & les blanches à l'absolution. Or la faute estant toute apparente, il auoit esté condamné: mais Hercule fit que toutes les pierres noires deuiendrent blanches, & ainsi il demeura absous, fit depuis le voyage d'Italie sans crainte, s'arresta le long du riuage de Soire, & bastit Croton à la place où estoit le tombeau de Croton, autrefois hoste d'Hercule à son retour d'Espagne.*



A ville de Rome affligée de la perte de son Roy, fut long-temps à penser sur qui elle pourroit remettre le pesant faix du gouvernement. Elle ne fut pas peu en peine sur le choix d'un successeur capable de porter le sceptre, & s'asseoir au thronne d'un si grād Prince qu'auoit esté Romule. Mais en fin la renommée des merites de Numa attira les vœux & les voix de tout le peuple sur luy, & luy donna la couronne de Rome, comme au plus digne d'une telle charge. Luy qu'une loüable curiosité auoit rendu ialoux d'acquérir toutes sortes de vertus, ne se contenta pas de sçauoir les loix & les coustumes des Sabins, desquels il estoit yssu, il rechercha avec un desir & un trauail incroyable tout ce qui se peut apprendre des secrets de la nature. Pour satisfaire à son esprit, qui ne pouuoit estre satisfait que par la cognoissance de quelques merueilles, il sortit plusieurs fois de son pays, & s'en alla mandier la science chez les estrangers. Entre autres voyages il en fit vn à Crotone, ville bastie autour du tombeau de Croton, ancien hoste d'Hercule, où il s'enquist qui estoit celuy auquel les habitans deuoient les premiers fondemēs de leurs murailles; surquoy vn des plus aagez d'entr'eux, qui n'estoit point ignorant de l'antiquité, luy fit cette responce: On tient que l'inuincible Hercule, fils du grand Roy des Dieux, reuenant d'Espagne riche des despoüilles de Gerion, auquel il auoit pris vn nombre infiny de bestes à cornes, vint heureusement aborder au port de Lacinie, où apres auoir mis son bestial dans les pasturages voisins, il se retira chez Croton, qui le receut fauorablement, & avec toutes sortes de courtoisies l'obligea d'auoir memoire à l'aduenir d'un hoste, en la maison duquel, apres tant de trauaux, il auoit trouué vn si agreable repos. Aussi ne perdit-il pas le souuenir d'une telle faueur, en sortant du logis il dist qu'une âge à venir se verroit vne ville, en place de la maisonnette qui alors y estoit. Sa veritable promesse fut depuis confirmée par l'effet, car vn certain Mycile, fils d'Alemon habitât d'Argos, pource qu'il estoit l'homme le plus agreable aux Dieux, qui fust de son temps, eut l'heur de voir parmy les douces extases du sommeil, Hercule fleau  
des

des monstres avec sa massüe, qui luy cōmanda de quitter le lieu de sa naissance, pour aller habiter la riue sablonneuse du fleuve de Soire, & le menaça de le punir avec beaucoup de rigueur, s'il ne luy obeyssoit. Hercule s'estant retiré avec le sommeil, Micyle sortit ensemble du liçt, & de son extase: mais il n'oublia pas sa vision, il y pensa plusieurs fois le matin, & ses pensées firent naistre de cruels combats en son ame: car d'un costé le commandement d'Hercule le trauailloit, & de l'autre les loix, qui luy deffendoient de sortir de son pays, & luy proposoient la mort pour supplice, s'il estoit descouuert en telle volonté. Il ne se peut resoudre ce iour-là, le Soleil cacha son front lumineux dans les flots de la mer, deuant qu'il eust vaincu les flots des diuerses raisons qui agitoient son ame. La nuit n'eut pas couuert le ciel de son noir manteau, semé d'estoilles, qu'aussi-tost le mesme Dieu s'apparut à Micyle, & luy fit le mesme commandement: mais vsa bien de plus rigoureuses menaces qu'il n'auoit fait l'autre fois. Ainsi Micyle estonné, se laissant vaincre à Hercule, commença ses apprests; mais aussi-tost on s'aperceut qu'il vouloit sortir du pays, toute la ville en fut abbreuuee, le peuple en murmura, il fut accusé d'auoir voulu violer les loix, & luy mesme ne le peut nier, sa propre bouche cōfessa son crime, il ne fut point besoin de lōgue enqueste pour ouir des tefmoins. Sa conscience qui le condamnoit, ne luy faisoit plus attendre que la mort, quand l'espoir qui accompagne encōre les plus desesperes, luy fit leuer les yeux & les mains au ciel pour implorer ainsi le secours d'Hercule: Indomptable fils d'Alcmene, à qui douze valeureux trauaux ont donné place dans les cieux, ie suis criminel, & vous estes l'auteur du crime dōt on m'accuse; c'est par vostre commandement que ie me suis rendu coupable, assistez-moy donc maintenant, ie vous prie, pour me deliurer du supplicé qui me talonne.

Les anciens auoient vne coustume d'absoudre les criminels avec des pierres blanches, & les condamner avec des noires; il y eut arrest de mort contre luy: car le triste vase où on iettoit les pierres, fut remply de noires: mais quand on les versa pour les voir, par merueilles, changées en vn instant elles se trouuerēt toutes blanches, & ainsi Micyle qui estoit condamné fut absous.

avec l'aide d'Hercule. Sorty qu'il fut d'un tel peril, il rendit, cōme il deuoit, action de graces à celuy qui l'en auoit tiré, puis lors que les vents parurent fauorables à son voyage, il s'embarqua sur la mer d'Ionie, passa Tarante, Sybare, le Neete, Turio, Temese, & les campagnes autresfois habitées par le vieil Iapix, pour se rendre à l'emboucheure du fleue de Soire, assez proche duquel il rencontra le tombeau de Croton, & là bastit vne ville ainsi qu'Hercule luy auoit commandé. C'est le commun bruit, que Crotone n'a eu autre commencement, & que ses murs, qui bornent presque les extremitez de Calabre, doiuent leurs fondemens à Micyle.

### LE SVIET DE LA II. FABLE.

*Pythagore ayant quitté Samos qui estoit son pays, vint en Italie & se retira à Crotone, qui fut l'occasion que Nume prit la peine d'y aller, pour apprendre de luy les secrets de la nature. Au reste ce Philosophe fut le premier qui enseigna la Metempsycose, ou passage des ames d'un corps à l'autre, deffendit de manger la chair des animaux & donna plusieurs autres preceptes à ses disciples, que le Poete deduit icy au long & en tire plusieurs Metamorphoses, qui sont faciles à remarquer au texte, car ce ne sont que les changemens ordinaires que nous voyons.*

**E**N ce temps que Nume fit le voyage de Crotone; Pythagore y estoit, lequel s'estant volontairement banny de sa ville de Samos, en haine des tyrans qui y commadoient, vint apprendre aux Italiens les secrets de sa Philosophie. C'estoit vn homme, qui rampant sur terre, atteignit de l'esprit iusqu'au ciel, entra dans le secret cabinet des Dieux, & vid des yeux de l'ame tout ce que la nature a caché à la foiblesse des yeux de nostre corps. Lors que par le moyē de son trauail & des veilles il auoit enrichy son esprit curieux de quelque nouvelle cognoissance, il en faisoit part au public, & l'enseignoit à troupe de disciples muets, qui avec vn silence admirable admiroient ses discours, esquels il leur descouuroit de quels principes ce grand Tout auoit tiré sa naissance, qui auoit causé l'estre de tant de diuers

corps, & quel estoit le pouuoir de la nature. Il leur discourroit de l'essence diuine du grād Moteur du monde, leur disoit d'où venoit la froide blâcheur des neiges: d'où naiffoit le feu des foudres, si c'estoit Iupiter ou les vêts qui du choc des nuées fissent sortir, avec les esclairs & les tonnerres, tât de coups de canon de la moyenne region de l'air: qui estoit celuy qui pouuoit donner de telles secouffes à la terre, qu'il la fist trembler: quel ordre les Astres tenoient en leur course ordinaire: & bref leur deceloit tout ce que la nature nous a voulu celer. Ce fut luy qui premier trouua mauuais qu'on seruist sur table la chair des animaux, & qui premier en accusa les hômes de cruauté, leur faisant à ceste occasion ces doctes, mais peu profitables remonstrances: Perdez, hommes mortels, ie vous prie, l'horrible coustume que vous auez prise de souiller vos corps de mille sortes d'execrables viandes; nous auons les bleds que Ceres nous donne pour nostre nourriture, nous auons les fruiçts des arbres en telle abondance qu'ils rompent bien souuent les branches qui les portēt, nous auons les raisins, doux fruiçts que la vigne produit. Il y a des herbes qui se peuuent manger cruës, & d'autres desquelles on peut adoucir l'aigreur, en les faisant bouillir: on a l'usage du laict, on a le miel, dont la douceur retient l'agreable odeur de la fleur de thim, qui sert de pillage aux abeilles. La terre prodigue de ses richesses, nous fournit assez de quoy entretenir nos corps sans nous ensanglanter dans le meurtre des animaux, pour contenter nos delices, & satisfaire à la superfluité de nos tables. C'est aux bestes d'affouuir de chair leur fâim brutalle, & toutes pourtant ne s'en repaissent pas: car les cheuaux, les brebis, & les bœufs viuēt d'herbe, il n'y a que celles qu'un trop cruel, sauuage, & farouche naturel red par tout effroyables, comme les Tygres d'Armenie, les lions, les loups, & les ours, qui se plaisent à voir couler le sang de ce qui leur sert de pasture. Ha! quel crime pensez-vous que ce soit, de ferrer des entrailles parmi nos entrailles, engloutir d'autres corps dans le nostre pour l'engraisser, & n'entretenir nostre vie que par la mort des autres animaux? Et quoy? de tant de biens que la terre, vraye mere des hômes, & plus douce mere, que celle meisme qui les enfante, nous donne d'une main liberale, n'en trouuez vous point

d'agreables à vostre goust? Rié ne vous peut-il plaire que ce que vous rongez d'une dent meurtriere, & que vous ne pouuez manger sans imiter les sanglans repas des Cyclopes? Ne pouuez vous saouler la faim déreglée de vostre vêtre glouton, & cōtenter vos appetits, sans attenter sur la vie d'autrui? Ce premier siecle, qu'en haine du nostre de fer, nous auons nommé siecle d'or, fut heureux, en ce qu'il se contenta de fruits des arbres, & des herbes que la terre luy preparoit, sans ensanglanter sa bouche de la chair des animaux meurtris avec trop d'inhumanité. Les oyseaux lors en toute assurance battoient l'air des aisles, les lièvres sans peur s'esgayoient par les champs, & les poissons, hostes des eaux, ne couroient point fortune d'estre trompez avec vn peu d'appast: ils nageoient sans apprehension, d'autant que leur credulité ne les auoit iamais perdus à vne ligne. Tous animaux viuoient sans estre espiez, & sans crainte d'estre surpris, il n'y auoit point d'embusches par le monde, car la paix y regnoit par tout. Mais depuis qu'un des Dieux, quel qu'il soit, eut introduit la peu loiable coustume de se nourrir de chair, toutes sortes de vices commencerent à glisser parmy les hommes. Il est vray-semblable, que les premiers coups qui furent donnez, porterent sur les bestes sauuages, & que le premier fer qu'on vid rougir, fut empourpré de leur sang; en quoy il n'y auoit point de crime: car les hommes ne peuuent estre iugez criminels pour le meurtre des bestes qui sont leurs ennemis, & ne cherchent qu'à les meurtrir. Mais s'il estoit permis de les tuer, il n'estoit pas pourtant loisible d'en manger; & s'il estoit bon de se deffaire de ces farouches animaux, il ne falloit pas vser de la mesme cruauté sur ceux qui viuent priuez parmy nous. Le porc fut le premier de ceux qu'on tint deuoir mourir & estre immolé à Ceres, pource qu'avec le groüin il auoit deterré les grains semez, & ruiné l'esperoir des laboureurs. On trouua depuis que le bouc auoit rongé quelques bourgeons d'une vigne, il fut de mesme sacrifié au Dieu Bacchus. Ce fut donc par leur faute que ces deux là moururent, leur offence fit que leur mort fut tenuë pour iuste suplice. Mais de quoy fustes vous coupables, moutons, paisible & agreable bestail, qui ne viuez que pour l'entretië des hommes? Que fistes vous, pauvres bre-



bis pleines d'un lait, lequel en douceur pourroit s'esgaller au nectar des Dieux, qui de vos laines fournissez les hommes d'habits, & leur estes si necessaires, que vostre vie leur est mille fois plus vtile que vostre mort ? Dequoy furent aussi coupables les bœufs, animaux simples de leur naturel, sans ruse & sans malice, qui n'offencent iamais personne, & ne semblent nez que pour le travail ? Comment se peut-il faire qu'en fin les hommes oubliassent les bons seruices qu'on tire de ces bestes-là ? C'est trop d'ingratitude, ceux-là sont bien indignes de recevoir les fruiets nourriciers que nous donne Ceres, qui ont le cœur de leuer le ioug à leur bœuf laboureur, pour le mener au pied d'un autel, & l'y faire mourir. C'est vne trop cruelle cruauté au maître de trancher d'une hache ce col miné du ioug & du labour, auquel il doit tant de fillons & tant de moissons recueillies. Mais quoy ? encore ne s'est-on pas contenté d'executer vn si horrible forfait, sans y mesler les Dieux, on les a rendu fauteurs d'un tel crime : car on se persuade que Iupiter souuerain des cieux se plaist de voir rougir ses autels du sang des taureaux. Pauvres animaux ! on vous prend à l'esslite, rien ne vous nuit tant que ce que vous auez de beau, on choisit d'entre vous ceux qui sans tache se trouuent les plus agreables, on enrichit vostre chef laborieux de bandelettes, & de dorures, on vous conduit deuant vn autel, où vous oyez des prieres sans les entendre, vous voyez mettre entre vos cornes vn pain fallé, pain fait du grain qui naist de vostre travail, puis vous vous sentez blesser du cousteau, que vous auiez peut estre parauant apperceu dans l'eau. Aussi tost on tire de vostre sein, encore viuant, vos entrailles qu'on regarde de tous costez pour y lire les secrets desseins des Dieux. Helas ! d'où vient que les hommes sont si affamez d'une viande, qui leur est deffenduë ? D'où vous vient mortels, ce sauuage appetit qui vous fait ietter sur la chair pour la nourriture de vos corps ? Ne vous rendez plus coupables d'une telle horreur, ne mesprifez point ie vous prie mes aduertissemens, & quand vous auez la chair de bœuf en bouche, tenez pour assure que vous mangez vos laboureurs. Puis que c'est vn Dieu qui m'anime & qui me force à vous parler de la façon, ie permettray encôre à ma langue de suiure le saint mouuement qu'il donne, ie vous des-

couvriray les secrets d'Apollon que ie cheris vniquement , ie vous ouuiray le ciel , & vous feray voir clair dans les plus obscurs Oracles des Dieux. Pour vous raconter des merueilles, iusques icy demeurees incongneues , aufquelles les esprits du passé n'ont peu atteindre, ie veux m'esleuer au dessus des estoilles, ie veux quitter ceste basse & paresseuse demeure de la terre, pour me porter sur les nuës, & marcher sur le dos du puissant Atlas qui soustiet les cercles des cieux. Là haut ie me pliray à voir de loing les hommes qui errent çà & là par le monde, & d'autant qu'oublicieux de leur deuoir, ils ne sauuet pas la raison pour guide de leurs actions ie leur remonstreray ainsi leurs erreurs, & par ordre ie leur enseigneray les infailibles ordonnances du destin.

Peuples abusez, d'ou vient ceste froide frayeur qui vous fait tant apprehender la mort ? A quel propos redoutez-vous les noires eaux du Stix, les tenebres & les fausses horreurs d'un enfer imaginaire ? Qui vous fait craindre ces noms inuentez pour espouuenter , qui ne representent sinon des feintes, l'entretien des Poëtes ? Ne vous persuadez pas que nos corps, soit qu'on les mette en cendre, soit que la nourriture les consume, endurent aucun mal depuis que nostre ame en est separée. Pour les ames, elles ne sont point sуетtes aux traits de la mort quand elles quittent vn logis , c'est pour aller se rendre dans vn autre. Elles viuent tousiours &, sans craindre les Parques, changent seulement de temps en temps leur demeure. Quant à moy il me souuient fort bien, que i'estois au siege de Troye, non pas Pytagore comme auiourd'huy, mais Euphorbe fils de Panthe, que Menelas mit par terre d'un coup de picque, dont il me trauersa. Il n'y a pas long-temps que ie recognus encore dans Argos au Temple de Iunon, l'escu que mon bras gauche portoit alors à la charge. C'est pour vous dire que toutes choses se changent seulement, & que rien ne perit. Les esprits errent vagabonds tantost d'un costé, tantost de l'autre, & n'ont point d'esgard au lieu où ils s'arrestent, s'il est semblable ou non, à celuy d'ou ils sont partis. Sortans du corps d'une beste sauuage, ils vont bien souuent animer celuy d'un homme; ils ne desdaignent point d'entrer dedans vn corps brutal, apres auoir logé dans quelqu'un des nostres, & conseruent ainsi leur estre, qui ne se perd iamais. Comme la cire mole, sur laquelle on

imprime plusieurs figures diuerſes l'une apres l'autre, ne demeure pas en ſa premiere forme, demeure toujours pourtant la meſme cire: de meſme ie vous apprens que l'ame en ſoy ne ſe change point, elle eſt bien reueſtuë de la diuerſe apparence des diuers corps qu'elle anime, mais c'eſt toujours vne meſme ame. Ne vous laiſſez donc pas commander de telle façon à voſtre ventre, que pour contenter vos appetits vous ne craigniez point d'offencer tant d'ames, par le meurtre de tant de corps deſquels vous les chafſez. Ne nourriſſez point de ſang voſtre ſang, vous ne ſçauriez vous repaiſtre de chair que vous ne deuoriez la chair de quelqu'un de voſtre alliance.

Mais puis que ie me ſuis embarqué ſi auant, & qu'en deſployant les voiles de mon diſcours, les vents m'ont porté en ſi haute mer, ie vous diray encore pour preuue de mes veritables raiſons, qu'il n'y a rië de durable en ce mode, toutes choſes courent à leur fin, & toutes les formes qui ſe voyent icy bas ne ſont que formes paſſageres. Le temps a ſon mouuement continuel, qui le faiët ſans ceſſe couler comme vn fleuue: car tout ainſi que les eaux d'une riuierne ne s'arreſtent iamais, auſſi ne ſont les heures legeres: & de meſme qu'une vague pouſſe l'autre, & qu'en pouſſant celle de deuant, elle eſt pouſſée derriere par vne troiſieſme qui la ſuit: ainſi le temps fuitif chafſe toujours deuant ſoy le paſſé, & eſt chaque inſtant ſuiuy de l'aduenir qui le talonne, pour paſſer toſt apres, & faire place à vn nouveau qui le touche. Ne voyez-vous pas que la nuit precipite ſon cours pour nous faire iouyr des agreables clartez du iour, & que la lumiere toujours cõmence à eſclatter parmy l'air, lors que les tenebres ont pris la fuite? Les cieux changent ſans ceſſe; ſur le milieu de la nuit que toutes choſes laſſées languiſſent, ou ſe refont dans le repos, ils ont autre couleur qu'alors qu'avec Veſper les ombres ſe retirent, puis ils ſe colorent encore d'un autre teinct, quand l'Aurore ſe leue pour eſpandre ſes roſes, & parer le chemin de l'Aſtre, pere du iour. Lors que le Soleil au matin fort du ſein de Thetis, & le ſoir s'y va plonger, il porte en face vne couleur rougeaſtre: mais quand il eſt à ſon midy, eſleuë au plus haut de ſon cercle, comme plus eſloigné des contagieufes humeurs de la terre, il paroïſt plus clair & plus beau, tout reueſtu de blanc. Et la Lune, aſtre de la nuit, ne change elle pas ſi ſouuent de viſage, quelle eſt à tout propos diſſemblable

à soy-mesme ? tantost elle n'est qu'un croissant, armé de deux cornes, qui se remplit peu à peu pour former un cercle parfait: puis si tost que sa face pleine a fait un rond accompli, elle va au declin, & reprend deux pointes d'argent. Et quoy ? ne reconnoissez-vous pas le variable estat de l'année, qui diuise son cours en quatre saisons, & se conforme au changeant flux de nostre âge ? Les iours du Prin-temps sont les tendres mois de son enfance, mois semblables à ceux que nous passons dans le berceau, pendant lesquels l'herbe nouvelle n'est encore que lait, sans force & sans fermeté. La verdure fait naistre de l'esperance dans les cœurs des payfans, & les fleurs resiouyffent la veüe avec l'agreable esmail dont elles bigarrent les prez & le fest des arbres fructiers, qui n'ont en ce temps-là que de foibles fueilles, d'elicates comme la chair d'un enfant nouue au nay qui pend à la mamelle de sa mere. L'an au sortir du Printemps entre dans l'Esté, & lors plus robuste il s'acquiert les mesmes forces d'un homme en la fleur de sa ieunesse : car c'est la saison la plus vigoureuse de toutes, la plus feconde, la plus bouillante, & la plus eschauffée. De celle-là il passe en l'Automne, durant lequel les ardantes chaleurs de sa ieunesse s'attiedissent, il deuiet plus meur, sa fougue se modere, & se rendant plus traictable reçoit vne temperature qui tient le milieu entre les ieunes ardeurs & les glâces de la vieillesse. Autour des temples il commence à porter quelques poils meslez qui grizonnent, & luy presagent son declin : aussi void il incontinent apres son Hyuer caduc venir d'un pas tremblottant, luy desrober les cheueux, ou le rendre comme couuert de neige. Et nos corps, que sont ils, sinon le suict ordinaire, où sans repos le change fait voir quels sont ses effects ? Sans cesse ils s'alterent, nous ne sommes pas auourd'huy ce que nous estions hier, & demain nous ne serons pas ce que nous sommes auourd'huy. Un tēps a esté que nous n'estiōs qu'un peu de semence dans le ventre de nostre mere, nous n'estions que ces premieres esperances desquelles on attend les hommes, puis nos membres receurent vne forme des mains de la nature, & quelques mois apres pour descharger celle qui nous portoit en ses flancs nous fortifimes au iour. Mais qu'est-ce que d'un homme quand il commence à iouir des fructs de la

lumiere ?

lumiere ? c'est vn enfant sans force, qui n'a pour toutes armes que des cris. Il se porte premierement à quatre pieds comme les bestes, puis d'un pas mal asseuré va chancellât d'un & d'autre costé, si on ne le soustiét, & aussi tost on le void dispos & vigoureux, qu'il entre dans les ans d'une valeureuse ieunesse, la passa, passe encore après l'âge moderé d'entre-deux, pour glisser en fin au panchant d'une caduque vieillesse, qui ruine les forces de l'âge de deuant. C'est en ceste derniere foiblesse que Milon tout cassé regrette de voir ses bras, meurtriers de tant d'animaux indôptables, autrefois égaux aux inuincibles bras d'Hercule, maintenant si mols & si lasches qu'à peine les peut-il leuer. Ce fut en ce terme là qu'Helene ne peut voir dans son miroir, si non d'un œil trépé de larmes, les rides qui auoient labouré son visage; ce fut alors qu'elle se mescognut, & en soy-mesme, s'estonna quels traits auoient peu la rendre si aimable, que d'estre par deux fois rauie. En fin le temps rongeard, & les ialoufes années ne laissant rien en mesme estat, la dent des siecles consume toutes choses, & les ruinant peu a peu les amene à leur fin par vne mort lente. Quoy? les principes de ce grand Tout, que nous appellons Elemens, ne demeurent pas mesme sans estre alterez. Si vous daignez prester l'oreille à mes discours, ie vous apprendray qu'ils ne s'entretiennent que par le changement.

Ce monde a quatre corps simples qui sont les semences de tous les corps de ce rond Vniuers. La terre & l'eau sont les deux plus pesans, aussi leur poids les a posez en bas, & les autres qui sont l'air & le feu, esleuez par leur legereté se sont logez en haut. Encore qu'ils ne soient pas en mesme endroit, & que chacun d'eux ait sa place separée de l'autre, toutes choses pourtant se font de l'amás des quatre assemblez en vn, & retournent en eux-mesmes. La fermeté de la terre dissoulte peu à peu s'escoule & se change en eau. L'eau s'éuapore, perd sa pesanteur & deuiet air, puis l'air se subtilise encore pour s'acquerir les qualitez du feu. Cela fait, telles actions rebroussées suiuent le mesme ordre aux contraires effets. Le feu s'espaisit pour se muer en air, puis l'air en eau, & l'eau resserre ses liquides humeurs pour s'affermir en terre Il n'y a rien qui demeure en son premier

estre, la nature se plust à changer, despotiillant sans cesse les corps d'une forme pour les reuectir d'une autre. Mais ne pensez pas pourtāt que rien se perde, il n'y a chose du mōde qui perisse, tout se déguise seulement & se couure d'une face nouvelle. Ce que nous appellons naistre, n'est que commencer à estre d'une autre façon qu'on estoit auparauant, & mourir aussi n'est que sortir d'un estre pour rentrer en un autre: car encore que cecy ait esté transporté de là, & cela ait esté amené icy, tout ne laisse pas de demeurer en gros, & chaque chose d'estre sous quelque forme que ce soit. Pour moy ie croy qu'il n'y a chose au monde qui puisse long-temps durer en mesme estat, le declin des siecles nous le tesmoigne, qui ont perdu le beau lustre de l'or & de l'argent, & se sont reduits au fer. Ainsi la fortune de plusieurs Provinces s'est réduē toute autre qu'elle n'estoit autrefois. I'ay veu un lieu, iadis terre ferme, maintenant couuert des ondes de la mer: aussi ay-ie veu en d'autres endroits des terres, qui ont esté plaines humides, sujettées au trident de Neptune. On trouue des coquilles de poissons marins, & de vieilles anchres roüillées sur des montagnes fort esloignées des eaux, qui font croire que l'eau n'en a pas tousiours esté si escartée. Mille belles plaines minées par le cours furieux des torrens, sont deuenüs vallées, & par l'orage d'un deluge il y a des mōtagnes mesmes qui ont esté traîsnées & englouties dedans les flots de l'Ocean. Il se trouue que des marests ont perdu leur ancienne humidité, & ne sont auiourd'huy que seches arenes: au contraire, la soif de plusieurs arides sablons a esté de telle façon esteinte, que ce sont maintenant terres marefcageuses. La nature a ouuert icy la source d'une nouvelle fontaine, & là en a bouché vne autre qui couloit. En fin le grand nombre des tremblemens de terre que nos peres ont veus, a destourné le cours d'une infinité de riuieres, qui est cause qu'on s'apperçoit en des endroits que quelques vnes sont tariées, & d'autres lieux se trouuent arrousez de nouveaux ruisseaux. Ainsi en Asie la terre s'ouurit vne fois pour boire le fleue Licus, qu'elle fit renaistre depuis en vne Province fort esloignée de celle où elle l'auoit englouty. Ainsi l'Erasin en Argos tantost fait ruisseler vne eau claire, tantost se seche, & ne paroist point du tout. Et en Mysie on tient que le Cay-

que a maintenāt vne autre source, & vne autre couche qu'il n'auoit és siecles passez. En Sicile, l'Amasene a quelquefois son cours, & quelquefois aride il demeure sans eau. Les Grecs disent que l'Anigre deuāt l'âge des Centaures auoit vne eau douce, qui se beuuoit: mais si les discours des Poëtes doiuent trouuer en nous quelque creance, depuis que ces monstrueux enfans des nuées y eurent laués les playes que leur fit Hercule, les eaux sont deuenues d'un si mauuais goust, qu'il est impossible d'en boire. Quoy? l'Hypanis qui a sa source dans les froides montagnes de Scythie, de doux n'a-il pas esté rendu si fallé, que son eau n'est pas moins amere que celle de la marine? Antisse, Pharos & Tyr en Phenicie ont esté des Isles du temps de nos peres, & pour ceste heure sont toutes jointes à terre ferme. Les Leucades au contraire qui n'en estoient point separées, sont maintenant enceintes d'eaux & de flots, & la ville de Messine qui estoit attachée à l'Italie, s'en est escartée pour faire place à vn bras de mer entre-deux. Si l'on cherche Helice & Bure, villes iadis des plus renommées de l'Achaïe, on les trouuera sous les ondes, car encore aujourd'huy les mariniers en passant montrent leurs murailles & leurs tours bouleuersées dans la mer, qui les abisma. Il y a dans le Peloponese près de Trezene vne montagne assez haute sans arbres & sans ombrage, en lieu où n'y auoit és premiers temps qu'une longue plaine. C'est vne chose estrange que la force indomptable des vents enclos dans les entrailles de la terre, cherchans à prendre air de quelque costé, & ne trouuant point de fente par laquelle ils peussent s'exhaler & sortir d'une si estroitte prison pour se mettre en liberté, ait peu enfler la terre de telle façon & l'esleuer si haut: car cela ne se fit point autrement; ce fut tout ainsi comme lors qu'avec l'haleine, on enfle vne vessie, ou le ventre d'un cheureau: toutesfois l'enflure a eu de la durée, elle est demeurée en forme de colline, pource que se fortifiant avec le temps, les fondemens peu à peu se sont affermis. Je pourrois apporter vne infinité de telles preuues de l'inconstance des choses du monde, mais ie n'en me tray plus en auant, sinon quelques vnes des plus signalées. Quoy? n'est-ce pas vne merueille que l'eau reçoie en soy du changement, & en face naistre de

mesme dans le corps qu'elle leue? La fontaine du cornu Ammon sur le midy imite les glaçons en froideur, & se trouue bouillante le matin & le soir. Les eaux qui sortent de la source d' Athamas en Theffalie, ont la vertu d'allumer vne torche, si on la trempe dedans, lors que la Lune est au dernier quartier. Les peuples de Thrace ont vn fleuve, qui endureit tellement les entrailles quand on boit de son eau, qu'il les change en pierre, & en fait de mesme à tout ce qu'il mouille. La riuere de Crathis & celle de Cybaris, qui sont toutes deux icy près, iaunissent les cheueux & les rendent comme fils d'or. Mais c'est bien vn miracle plus admirable de dire que des eaux ayent le pouuoir de rendre les ames capables de changement, aussi bien que les corps. Qui est-ce qui n'a point ouy parler de la fontaine Salmacis, laquelle affoiblit les courageux esprits des hommes, & les corrompt de la molle lascheté des femmes? En Ethiopie il y a vn lac duquel on ne boit point, sans boire ensemble la rage ou l'assoupissement d'vn profond sommeil. On ne gouste point de l'eau de la fontaine de Clitoire, qu'aussi tost on n'abhorre le goust du vin. Elle a ce pouuoir là de faire haïr les agreables dons de Bacchus, & si on n'en sçait point la cause, si ce n'est qu'elle ait en soy quelque froide vertu, ennemie des chaudes fumées du vin, ou bien (comme disent ceux du pays) d'autant que Melampe fils d'Amithaon ayant par la vertu de quelques vers & de quelques herbes, guery les filles de Prætus de la fureur qui les possedoit, ietta dans ceste eau-là l'infection tirée de leurs cerueaux furieux, & ainsi tousiours depuis la haine du vin y est demeurée. Le fleuve de Linceste produit des effects tous contraires, car on n'oseroit boire de son eau vn peu plus qu'il ne faut, qu'on ne chancelle de mesme que si l'on auoit pris du vin avec excès. Il y a vn fleuve en Arcadie, que les anciens habitans du pays ont tousiours appellé Phenée, duquel l'eau est extrêmement dangereuse de nuict, elle est fort nuisible au corps si l'on'en boit depuis que le Soleil est couché: mais tandis que le jour esclaire, elle n'offence en aucune façõ. Il se trouue plusieurs autres fleuves & plusieurs estangs, qui ont plusieurs autres secrettes vertus. Mais ce n'est pas en l'eau seule qu'on a remarqué des changemens estranges, la terre aussi a les siens. L'Isle



d'Ortygie, maintenant arrestée en vne place, flottoit autresfois sur mer, & permettoit à l'orage de la porter çà & là. Et les Isles Symplegades, qui se heurtoient au temps passé, & de leur choc estonnoient les Argiens, sont pour ceste heure si fermes, qu'elles vainquēt la violence des vents, & ne se laissent point esbranler. Le Montgibel qui entretien vn feu continuel dans ses fournaises sulfurées, ne sera pas tousiours ainsi ardent, car il ne l'a pas tousiours esté. Si la terre est du nombre des corps qui vivent par vne ame, ayant plusieurs endroits par où elle respire des flammes, elle peut en se mouuāt changer les canaux de ses respirs, & tant de fois qu'elle se troune bouscher les vns & ouurir les autres. Si c'est qu'il y ait dedans ses antres plus profonds des vents enclos, qui par leurs furieux mouuemens facent sortir du choc des cailloux, les premieres esteincelles d'où naissent ces grands embrasemens : en fin l'orage des vents étant appaisé, ces antres souf-terrains demeureront sans feu. Et si le brasier n'est entretenu que du bitume, & du souffre qui se trouue dans les veines de la terre, ces aliments avec le temps consommez laisseront les flammes sans nourriture, & le feu, qui ne peut se maintenir sans deuorer tousiours quelque matiere capable de son ardeur, cessera d'estre ayant perdu ce qui le faisoit viure. En ces froides regions ou regnent les Aquilons, il y a le marest de Triton dans lequel les hommes deuiennent oyseaux, apres s'y estre mouillez neuf fois. Et en Scythie il y a des femmes qui s'oignent d'huyle venimeuse pour auoir des plumes, & voler aussi legerement que font les animaux que la nature à logez en l'air. En fin, s'il faut auoir quelque creance en ce dont nos yeux nous rendent tous les iours tesmoignage, ne voyons nous pas, que les corps qui se pourrissent sur terre & dedans terre, se chāgent en certains petits animaux enfans de leur pourriture ? Si vous assommez vn boeuf, & que vous couriez de terre sa charogne, c'est chose assuree, & dont l'experience nous a rendu assez de preuues, qu'aussi-tost des Abeilles sortiront du ventre pourry. Abeilles pille-fleurs, lesquelles à l'imitation de leur pere se plairont à la demeure des champs, & trauailleront avec esperance de voir reüssir quelque fruit de leur trauail. D'vn cheual pourry en terre naissent de grosses mouches qu'on appelle

le Frelons. Si on coupe toutes les iambes d'une Escreuiffe, & qu'on enterre le corps, dans peu de iours ce ne sera plus vne Escreuiffe, mais vn Scorpion, qui de sa queuë recourbee vous menacera. Les payfans ont plusieurs fois remarqué que les vers à foye se changent en papillons. Les grenouilles s'engendrent du limon de la terre premierement sans pieds, puis leurs cuisses propres à nager se forment, & celles de derriere s'allongent plus que les deux de deuant, afin que plus legerement elles puissent sauter sur l'herbe. Et le fruit qui sort du ventre d'une ourse, qu'est-ce sinon vne masse de chair sans mouuement & comme sans vie? à la sortie ce n'est rien qui ressemble vn animal, mais la mere luy donne sa forme en le leschant. Les Abeilles, meres du miel, ne naissent pas aussi tout à coup, elles sont en leur premier estre comme des vers, puis peu à peu les pieds & les ailles leur viennent. Qui croiroit que le Pan, oyseau consacré à Iunon, & qui semble porter les astres des cieux en sa queuë, l'Aigle gardienne des foudres de Iupiter, les Pigeons mignons de Venus, & tant d'oyseaux qui vivent parmy l'air, sortissent d'un moyeu d'œuf, si nos yeux tous les iours ne nous en estoient fidelles tesmoins? Il y en a qui tiennēt que la moielle de l'espine du dos des hommes se change en serpent, quand nos corps sont dans le tombeau. Mais tous ces changemens là se font d'une chose en vne autre, il n'y a que le Phoenix seul, qui trouue sa vie en sa mort, & ruinant son estre pose les fondemens d'un estre nouveau. Il retrouue sa naissance en sa fin, & iette foy-mesme la semence d'où il doit sortir. Ny les bleds, ny les herbes ne s'ont point sa nourriture, il vit des larmes de l'encés, & du suc qui degoutte des autres arbres odoriferans que produit l'Arabie. Apres auoir accôply le cours parfait de cinq siecles entiers, il commence à bastir son nid avec les ongles & le bec, sur le sommet tréblortant de quelque palme, que les brâches d'un chefne soastienēt. Là il fait vne couche de bastons de Casse, de Nard, de Canelle, & de Myrre, puis se met dessus, & finit sa vie parfumée de telles odeurs. Il meurt là, & sa mort est la naissance d'un autre ieune Phoenix, qui sort des cendres de son pere, & croissant peu à peu, lors que son âge & ses forces le peuuent permettre, il descharge l'arbre

du faix de son nid, & le portant par l'air porte ensemble son berceau, & le tombeau de son pere au deuant du Temple du Soleil, auquel il en fait vne offrande. Si c'est quelque rare merueille de changer de sexe, l'Hyene est admirable, en ce que tãtoft elle est male, & tantost femelle. Et le Cameleon qui ne se repaist que d'air & de vêt, imite toutes les couleurs qu'on approche de luy, & se charge d'autant de teintures diuerfes, qu'on luy en peut presenter. On dit que les Indiens ayãs esté vaincus par Bacchus, pour hommage luy presenterent des Linx; animaux dont l'vrine se change en pierre, & s'endurcit aussi-tost qu'elle a senty l'air. De mesme le Corail, qui n'est qu'un foible, & mol reietton dedans l'eau, incontinent qu'il en est dehors commence à s'affermir & se rendre en rocher. En fin le monde n'est que changement : plustost le iour finiroit, & plustost le beau fils de Latone iroit rafraischir ses coursiers halettant dans les eaux, que i'eusse racoté toutes les varietez qui se recognoissent à l'œil. Nous ne voyõs sans cesse autre chose que des corps se despoüiller de leurs formes anciennes pour se reuestir de quelque nouvelle, & les peuples autresfois valeureux diminuer leurs forces, tandis que ceux qui iadis estoient foibles les accroissent. Troye la grande, qui florissante en hommes & en richesses, peut bien faire durer dix ans vn siege, & fournir à tant de meurtres, du sang desquels ses terres furent baignées, n'est pas auiourd'huy l'ombre de ce qu'elle a esté, elle ne montre que les ruines de ses tours, & n'a pour toutes richesses que les tombeaux de ses ancestres. Sparte a esté fort renommée : Micene, Thebes, Athenes ont de leur téps esté des plus fameuses & les plus puissantes villes du monde, & auiourd'huy Sparte n'est qu'un chãp, où les restes de ses murailles ne paroissent pas seulement : Les rampars de Micene sont par terre : de Thebes il n'en est rien demeuré que le nom : & les doctes Atheniens n'ont plus autre estre, que les discours qu'on fait de leur lustre Eclypse. Ainsi les vnes courent à leur ruine, les autres auacent tous les iours, & croissent leur grandeur. On tient que maintenant vne Rome s'esleue, & pose les fondemens d'un grand Empire, au pied d'une haute montagne proche du riuage du Tybre. C'est vne terre qui change de forme en croissant, afin de

porter vn iour le sceptre de ce rond Vniuers : car Rome fera la Reyne des villes, & n'y aura que les bornes du monde, qui borneront sa puissance. Les Oracles, & tous ceux qui ont le don de preuoir l'aduenir, nous en donnent d'asseurez presages : & si i'ay la memoire assez heureuse, il me souuient qu'Helene, fils de Priam, sur le declin de l'Empire de Troye le predict à Enée, qui pleuroit & s'affligeoit, douteux s'il suruiuroit les ruines de son pays. Valeureux fils d'une grande Deesse, ( luy dist-il ) si tu as quelque cognoissance des destins de nostre Royaume, sois assurez, que tandis qu'Enée viura, Troye ne fera point toute ruinée. Elle se conseruera en toy; en toy, dis-ie, à qui le fer, & le feu feront place, pour passer au delà du danger. Les flammes de ton pieux zele vaincront les flammes des Grecs, tu trauerseras l'embrasement, & te sauuant sauueras l'Empire d'Ilion, que tu r'establiras en pays estranger, plus fauorable à ta grandeur que le tien. Te voy d'un œil prophete vne ville, où les enfans des Troyens regneront; vne ville qui n'a point aujour d'huy sa pareille sur la terre, ne l'aura point à l'aduenir, & les siecles passez n'ont point veu son esgale. Ses chefs la maintiendront longtemps florissante : mais sur tous vn, lequel se pourra vanter d'estre yssu du sang d'Iule, la rendra maistresse du monde : il estendra sa puissance par toute l'estenduë de la terre habitable ; & en fin quittant ceste basse demeure n'abandonnera sa superbe Rome, sinon pour se rendre dedans les cieus. Voila les heureuses destinées qu'Helene annonçoit à Enée, ie n'en ay point perdu la memoire, & ce m'est du contentement d'entendre maintenant, que les effects de tels presages se font voir, que les murs d'une ville nostre aliée, se leuent, & que la victoire des Grecs sur les Troyens soit tournée à l'auantage de Troye. Mais de crainte que mon discours s'escgare trop loing, ie conclurray icy, que le ciel, & tout ce qu'il tient dans l'enclos de ses cercles, la terre & tout ce qu'elle porte, est suiet au change. Et nous qui sommes la plus noble partie du monde, composez non pas d'un corps seul, mais d'une ame legere ; qui se plaist à changer souuent de logis, & animer aussi bien vne beste comme un homme, deuous nous iuger tolerable de manger la chair des animaux, qui ont peut-estre, logé les ames de nos sœurs, ou de quelques

quelques autres de nos parens: où si ce sont ames de nos parens, elles sont au moins d'hommes, qui nous touchent d'une generale alliance? Non, non, n'ayons point telles viandes agreables, ayons en horreur ces funestes banquets qui tiennent du souper de Thyeste. Ha! que c'est vne sanglante & detestable coustume d'esgorger les taureaux avec tant d'impieté comme on faict, & n'estre point esmeu de leurs mugissemens: Quelle horreur c'est d'espancher le sang d'un chevreau, qui en ses cris imite la voix d'un enfant: Quelle inhumanité de manger un oyseau, auquel on aura mille fois auparauant donné à manger? Qu'est-ce que n'executeront ceux qui n'ont point honte de faire telles executions? Quel chemin est-ce que ces actes là nous frayent? Où nous guident ils sinó au mertre de nos semblables? Permettons que les boeufs labourent la terre, & n'auançons point leurs iours pas le fer, laissons les emporter à la vieillesse. Seruons nous de la despoüille des moutons, pour nous couvrir contre la rigueur du froid, & tirons le laiçt des chevres pour le boire, sans tirer leur sang & vous repaistre de leur chair. N'vfans plus de toiles, ny de filets pour suprendre les bestes par les bois, quittons tous ces trompeurs exercices, n'attachons plus les aisles des oyseaux à des bastons glueux, n'arrestons plus la vistesse des cerfs en trauerfant leur flanc d'une flesche, & ne nous plaissons plus à deceuoir les poissons avec un appas qui couure le fer qui les accroche. Rendons-nous ennemis des animaux qui nous offencent, auançons leur mort pour les empescher d'auancer la nostre: mais contentons-nous de leur mort, sans faire seruir leur chair sur nos tables. Ne fouillons point nos bouches de telles viandes, puis qu'il y en a d'autres, desquels il nous est plus feant d'vfer.

*Thyeste m'a  
geu de la  
chair de  
ses enfans.*

---

### LE SVIET DE LA III. FABLE.

*Egerie femme de Numa Pompilie second Roy de Rome, apres la mort de son mary, de dueil s'en alla viure solitaire en la vallée d'Aricine.*

*III Fable  
expl. ch. 2.*

**N**Vma ouyt tous ces preceptes, & plusieurs autres encore de la bouche de Pythagore, puis reuint à Rome, où le peuple le desiroit pour le gouvernement de l'Estat. Importuné de prendre le sceptre en main, il l'accepta, & s'estant marié à la Nymphé Egerie, reigla ses actions aux aduis d'une si sage femme, ne fit rien sans le conseil des Muses ses intimes amies, & enseigna si bien les ceremonies des sacrifices à son peuple, qu'il le rendit beaucoup plus deuotieux qu'il n'estoit parauant: car il changea l'ardeur farouche & amoureuse des combats, de laquelle il estoit possédé, en vne calme humeur, desireuse du repos & des exercices qui entretiennent la paix. Il regna paisiblement plusieurs années, & se vid encore le sceptre à la main en vne vieillesse extreme, laquelle en fin en mesme instant le tira du monde, & de son throsne Royal. Il n'y eut à sa mort personne dans Rome qui ne tesmoignast avec des larmes le regret qu'il portoit de la perte d'un si grand Roy. Le peuple le pleura, les Dames Romaines s'en vestirent de deuil, & le Senat mesme desfroba des fleurs à sa grauité, pour plaindre la mort d'un si sage Prince. Mais sur tous, sa femme le regretta tant qu'elle ne peut voir depuis le lieu où vne si triste auanture luy estoit arriuée, elle quitta la demeure de Rome, & se retira toute esplorée dans l'obscur des forests de la vallée d'Aricine, où de ses plaintes lamentables elle interrompit plusieurs fois les ceremonies qu'on faict aux sacrifices de la Diane d'Oreste. Helas! combien de fois, tant les Nymphes des eaux, que celles des bois la prierent, elles de vaincre son affliction? combien de fois tascherent elles d'esueille sa constance pour allegger son mal en la douceur de leurs consolations? Combien de fois Hyppolite la voyant pleurer, luy a-il dit, qu'elle auoit tort de s'affliger de la façon, côme si elle seule auoit senty les poignantes espines d'une fortune contraire? Non, non, luy remonstroit-il, vous n'estes pas l'unique à qui tels defastres sont aduenus, iettez les yeux de vostre belle ame sur mille infortunes semblables, que d'autres ont soufferts, & vous esprouuez qu'un tel obiet addoucira l'aigreur de vos douleurs. Je voudrois bien n'auoir iamais rien en ma vie ressenty de pareil, mais mon destin m'a rendu suiet à des malheurs si estranges, que vous n'en pouuez ouyr l'histoire sans vous consoler avec moy.

## LE SVIET DE LA IV. FABLE.

*Hyppolite fils de Thesée chassé de la maison de son pere par la meschanceté de sa belle mere Phedre, rencontra le long du riuage de la mer vn monstre marin, qui espouuanta de telle façon ses cheuaux qu'ils ietterent leur maistre hors de son chariot, & le trainerent le pied attaché à vne des courroyes, si loin qu'il en mourut. Il estoit grand chasseur, & pour ce respect Diane fit qu'Esculape luy redonna la vie, tellement que depuis il fut appellé Virbe, & demeura tousiours dans la forest d'Aricine près du temple de ceste Déesse, qui luy auoit fait reuoir les agreables clartez du iour.*

**V**ous auez bien ouy parler, comme ie croy, d'vn Hyppolite qui mourut par la faute de son pere trop credule, & par la trahison de sa cruelle-belle mere. Vous vous estonnerez, si ie vous dis que c'est moy, qui estois alors Hyppolite, & ie m'asseure que ie ne le vous persuaderay pas facilement, toutesfois c'est la verité. Phedre vsa de tous les artifices, dont elle se peut aduiser, pour m'eschauffer de ses flames incestueuses, & me faire consentir à la pollution du liêt de mon pere. N'ayant peu m'esmouuoir, elle feignit d'auoir eu en horreur ce qu'elle auoit esperduëment desiré. Soit que le regret du refus eust engendré la haine en son cœur, soit qu'elle craignist que la verité l'accusast par ma bouche, elle me preuint, se deschargea pour me charcher; mettant sur moy le crime dont elle estoit coupable, & fit tant que mon pere me chassa hor de sa maison avec plusieurs maledictions, & plusieurs horribles vœux, d'ôt il importuna le ciel pour ma ruine. Ainsi banny à tort de mon pays, ie pris le chemin de Trezene, où mon dessein estoit de me retirer: mais las? ie ne fus pas sur le riuage de Corinthe, que i'apperceus la mer s'esleuer, & faire vne orgueilleuse montagne de vagues, qui croissoit tousiours ce sembloit, & en sortoit comme vn mugissement. Les sommets à la fin se fendirent, & lors vn fier taureau, armé de cornes, parut hors de l'eau iusqu'au flanc, & vomissant vne mer de flots par sa

gueule beante, & par des narines, donna l'espouuente à tous ceux qui me suiuoient. Je demeuray seul sans m'effrayer, le peril, où i'estois ne me donna point d'apprehension, si fort la fâcherie de mon bannissement m'auoit ferré le cœur. Cependant mes cheuaux tournerent la teste du costé de la mer, & virent ceste offroyable beste qui glaça d'horreur leurs cœurs furieux. Ils dresserent les oreilles, & tous troublez d'effroy traînerent d'vne course precipitée mô chariot sur des rochers, d'où ie taschay en vain de les retirer avec la bride, qu'vne blâche escume couuroit. Me couchant en arriere ie leur tenois les resnes si roides, que ie les eusse en fin arrestez, & leur rage n'eust point esté maistresse de mes forces, si l'vne des roües, piroüiettât autour de l'essieu, ne se fust rompuë contre le tronc d'un arbre; car le choc fut si rude qu'il me ietta par terre, & le malheur pour moy fut, que ie me trouuay attaché aux longes de la bride. Tandis que mes cheuaux m'entraînent ainsi, d'un costé mes entrailles sorties s'accrochent à quelque souche, & s'allongent tirées à la suite du chariot; d'autre costé ie laisse quelque partie de moy-mesme à la pointe des rochers, & aux troncs des arbres coupez. Tous mes os se brisent, & s'esclattât font vne bruit presque incroyable. En fin mon ame vaincuë est forcée par les tourmens de quitter mon corps si desfiguré, qu'il n'auoit plus forme de corps humain. On n'y pouuoit plus reconnoistre ny bras, ny iambes, ny autre membre quel qu'il fust: ce n'estoient par tout que blessures, & blessures si proches l'vne de l'autre qu'elles ne faisoient qu'vne playe. Quoy! pourriez vous? oseriez vous bien, sage Nympe, parangonner l'horreur de mes malheurs à la perte que vous auez faite? Il n'y peut auoir de comparaison, mon defastre me porta iusques au sombre Royaume de Pluton, ie lauay les restes de mon corps mutilé dans les eaux de Phlegethon, & me vids pour estre à iamais ombre miserable, hostesse des tenebres, sans la faueur que me fit Esculape. Ce docte fils d'Apollon par la vertu de ses herbes salutaires me rendit la vie, que i'auois perduë avec tât de tourmens. En despit du triste Roy des morts, ie sortis de son tenebreux Empire, & de peur qu'un tel priuilege n'engendrast de la ialousie contre moy, Diane en sortant me crouurit d'un nua-



ge. Et quand ie fus sur terre, la mesme Déesse augmenta le nombre de mes ans, & me changea le visage de telle façon, qu'on ne me peut recognoistre pour Hyppolite. Elle craignoit que ie ne tombasse encore vne autrefois entre les mains de l'iniuste courroux de mon pere; pour m'escarter de ses terres elle fut long-temps en pensées, si elle me rendroit habitant de Crete ou de Delos: mais en fin elle resolut de me loger icy, & m'y establistant me commanda de changer mon nom, qui pouuoit à toute heure en me representant mes cheuaux, me rafraischir le piteux souuenir de mon defastre. Vous auez, me dist elle, vescu vn temps sous le nom d'Hyppolite, il faut que d'oresnauant on vous nomme Virbie. Je luy rendis toute obeissance que ie deuois, & pour me conformer à sa volonté, ie suis tousjours depuis ce temps-là demeuré dans les bois vn des moindres Dieux de ceste forest.

## LE SVIET DE LA V. FABLE.

*Egerie femme de Numa ne pouuant estre consolée, ses larmes furent en  
fin par Diane changées en vne fontaine, qui porte son nom.* V. Fable ex-  
pl. ch. 2.

**L**Es infortunes d'Hyppolite estoient grands: mais ils ne peurent pourtant alleguer les douleurs d'Egerie, ny estancher ses pleurs. Elle s'assit au pied de la montagne, & pensant de faire escouler son mal par les yeux, elle fondit toute en larmes: qui fut cause que Diane touchée du ressentiment de son affliction, la changea en vne froide & viue source d'eaux, qui porte encore le nom d'Egerie.

## LE SVIET DE LA VI. FABLE.

*Vn paysan de la Toscane labourant rencontra vne motte de terre si grosse  
& si pesante qu'elle arresta le soc de sa charrue, dont il demoura tout  
esmerueillé, & plus encore lors qu'il vid que de la mesme motte se for-  
ma le corps d'un enfant, qui fut appelé Tager, & apprit depuis*

*aux Toscans les presages par lesquels nous pouuons paruenir à la con-  
gnoissance des choses à venir.*

**L**Es Nymphes du pays demeurèrent toutes rauies d'une telle merueille, & Hyppolite n'en fust pas moins estonné que ce Laboureur de Toscane, qui vid en escorchant la plaine, vne fatale motte de terre se mouuoir d'elle-mesme sans qu'on la touchast, & peu à peu quittant sa forme elementaire prendre la forme d'homme, puis ouuir sa bouche nouvellement formée pour descouurir les secrets du destin, desquels il discourut long temps le iour mesme de sa naissance. Les habitans du pais appellerent cét enfant là, Tagez, & apprirent de luy la science qui nous descouure le succez des auantures à venir.

### LE SVIET DE LA VII. FABLE.

*VII. Fable  
exp. ch. 4.*

*Ceste merueille icy, aussi bien que la precedente, est tirée de l'histoire Romaine, car Plutarque dit que Romule en s'exercant sur le mont Palatin lascha vn iauelot lequel entra si auant en terre, qu'on ne le peut arracher: mais aussi-tost prenant racine icitta des branches & se fit vn cormier.*

**H**Yppolyte fut saisi d'un estonnement pareil à celuy de Romule, quand il vid iadis son dard fiché sur les costes du mont Palatin prendre racine en terre, & ietter des fueilles; bref en vn instant n'estre plus dard, mais vn arbre qui couurit ses yeux esmerueillez d'une ombre inesperée.

### LE SVIET DE LA VIII. FABLE.

*VIII. Fable  
exp. ch. 5.*

*Valere Maxime dit que Cippus Genutius retournant victorieux d'une bataille, s'aperçcut deuant que d'entrer dans Rome, qu'il auoit des cornes sur la teste, & que les deuins luy dirent que c'estoit vn presage; qu'il seroit Roy si tost qu'il auroit passé la porte de la ville. Cela fut cause que luy qui deestoit la Royauté, n'y voulut entrer,*

*Et ayra mieux se bannir volontairement de Rome que d'en estre  
souverain.*

**O**V bien il fut rauy de mesme que Cippe lors qu'il recongneut dans le cristal du Tybre, que des cornes luy estoient nouvellement creuës sur le front, car ce fut dedans l'eau qu'il les apperceut premierement, & pensant que ce fut quelque image men songere qui le deceust, porta plusieurs fois la main à sa teste, pour toucher ce qu'il voyoit, & s'asseurer que sa veüe n'estoit point charmée. Il venoit alors victorieux de dompter les ennemis du peuple Romain, & s'en alloit triomphant entrer dedans Rome : mais ce prodige l'arresta, luy fit leuer les yeux & les cornes vers le ciel, pour dire: Dieux qui nous presagez tousiours par quelque estrange aduantage, nos heureux ou malheureux succez, si c'est vne bonne fortune que vous m'annoncez, ie vous prie que ce soit mon pays qui en iouisse : Mais si vous menassez l'Estat Romain de quelque desastre, qu'il tombe sur moy seul, que ce soit moy seul, ie vous supplie, qui en souffre le mal, Cela dit, il parfuma d'odeurs vn autel de gazons verds, remplit de vin les coupes du sacrifice, & immolant deux brebis, rechercha dans leurs entrailles tromblottantes les secrets de sa destinée. Le deuin qui les visita y reconnut de grandes affaires, qui alloient à l'Estat, desquelles toutefois il ne pouuoit esclaircir: mais quand il eut leué la veüe de dessus les entrailles pour contempler les cornes de Cippe, il ne fat plus en doute de ce qu'il deuoit perdre. Il faut ( dist-il à Cippe ) que ie vous saluë comme Roy, car ceste terre & les forts d'Italie ne vont despendre que de vous. Vos cornes nous presagent, que la couronne de Rome vous est acquise. Sus donc, auancez-vous, ne vous retardez plus la iouissance d'vn bien qui vous est offert, entrez dans la ville, les destins vous le commandent, obeyffez à leur ordonnance, & allez accepter la Royauté, que les voix du peuple vous donneront: car on vous mettra en main le sceptre Latin, & vous en iouyrez, paisible Prince, aussi long-temps que les cieux vous permettront de demeurer sur terre. A l'ouye de telles paroles, Cippe se tirant arriere, & regardant de trauers la ville de Rome en destourna sa veüe,

puis dist : Gauchissez , celestes puissances, ie vous supplie, gauchissez l'effet de ce presage , i'abhorre les couronnes que l'injustice ordinairement accompagne , & me persuade de viure plus heureux banny de Rome , que d'entrer dans le Capitole avec vn sceptre en main. La priere finie il fit assembler le Senat & le peuple , & apres auoir couuert ses cornes de quelques feüilles , dont il entoura sa teste , monta sur vn petit de terre assez esleué , où selon l'ancienne coustume de ceux qui vouloient haranguer , il implora la faueur des Dieux , puis dist au peuple ? Ie vous aduise qu'vn homme de ceste assemblée sera vostre Roy , si vous ne le bannissez de la ville. Ie ne veux pas le nommer : Mais ie vous donneray des enseignes qui vous le feront aisément recognoistre. C'est vn qui porte des cornes au front , les deuins vos asseurent , que s'il entre dans Rome il sera vostre maistre , vous receurez la loy de ses commandemens. Il a bien esté en son pouuoir de saisir vos portes , & se jetter dedans , mais ie m'y suis opposé , encore qu'homme du monde ne me touche de si pres que luy. Repoussez-le donc , genereux enfans de Mars , empeschez-le d'entrer , si vous desirez vous affranchir de son pouuoir , ou si vous le desirez criminel , mettez luy les fers aux pieds & aux mains , ou le faites mourir pour vous deliurer par sa mort de l'apprehension de sa fatale tyrannie.

Qui a quelquesfois oüy les sifflets du vent entonné dans vn bois de pins , ou de fort loing le bouillonnant murmure des vagues de la mer , celuy-là se peut naïfement représenter vn bruit tout pareil qui s'esmeut à l'heure parmy le peuple. C'estoit vn million de voix confuses , desquelles rien ne se pouuoit ouyr , sinon vn , *Qui est-ce ? Qui est-ce ?* qu'on entendoit par tout : Chacun regarde à la teste des plus signalez de la troupe , pour voir qui est ce cornu qui doit estre Roy. Ils sont en vne inquietude , de laquelle Cippe les deliure aussi tost , leuant la couronne qu'il auoit sur la teste , & leur disant , apres auoir descouuert ses cornes : Voicy celuy que vous cherchez. Il n'y eut personne qui ne vist à regret vn tel prodige , tout le peuple baissa la veuë contre terre , honteux ( qui le peut croire ? ) de voir ce chef riche d'honneur , ainsi deshonoré celuy sembloit. Toutesfois on ne vous permit pas , victorieux Cippe , de demeurer long-  
temps

temps descouvert, on remit aussi tost autour de vos temples cette glorieuse couronne, qui tesmoignoit vostre valeur, & le Senat voyant vostre loüable resolution de n'entrer point dans la ville vous donna pour retraitte vne belle maison aux champs, avec autant de terre que vous en pourriez encéindre du fillon d'une charruë depuis la pointe du iour iusqu'à la sombre venuë de la nuit: Et pour memoire eternelle, tant de prodige, que de nostre vertu, vostre face cornuë fut pourtraicte au vis sur la porte d'orée, par où vostre modestie refusa d'entrer.

### LE SVIET DE LA IX. FABLE.

*La ville de Rome estant affligée d'une cruelle peste, on enuoya sçauoir de l'Oracle d'Apollon quel remede se pouuoit apporter à vn si dangereux mal: La responce fut qu'il falloit amener Esculape d'Epidaurre à Rome. Pour cet effect on enuoya des Ambassadeurs en Epidaurre, qui estans là virèrent le Dieu qu'ils demandoient changé en Dragon se venir glisser dans leur vaisseau. Ainsi ils retournerent tous ioyeux, & vindrent prendre port près d'une Isle du Tybre, dans laquelle le Dragon se ietta, & s'y tint caché sous les herbes, & les arbrisseaux dont elle estoit pleine.*

*IX Fable  
expl. ch. 2.*

**M**Vses, diuinitez tousiours fauorables aux Poëtes, prenez moy de quel pays Esculape fut amené dans cette Isle du Tybre, où il est maintenant adoré: car vous le sçaez, vous n'avez point perdu le souuenir du temps, auquel il accrut le nombre des Dieux de Rome, la longue suite des années, qui trompe la memoire des hommes, ne peut faire perdre la vostre dans les tenebres de l'oubly.

L'air de Rome autrefois fut infecté de si puantes vapeurs, que les corps les mieux disposez ne pouuoient resister à la mortelle contagion qui rauageoit & despeuploit la ville. On ne voyoit par tout que des morts, & chaque instant le mal croissoit sans qu'on y peult apporter remede: car tous les secrets de la medecine estoient vains, & ne pouuoient donner ny santé ny allegement aux malades. Le secours humain se trouuant inutile on implore l'aide des Dieux, on enuoye à Delphes (terre

que l'on remarque tenir le milieu du monde ) pour consulter l'Oracle d'Apollon, & le prier de secourir le peuple de Rome affligé. On attend de luy quelque salutaire responce, on implore son aide, afin de voir finir le furieux mal qui deserte la Reyne des villes. Aux prieres qu'on lay fit, son Temple estant agité d'un tremblement de terre, ses lauriers & le carquois qu'il porte furent esbranlez, puis le trepied rendit, du plus secret du temple, ceste voix qui fut l'effroy de toute la compagnie: Braues Romains, leur dist-il, vous auiez vn secours plus proche que le mien, il n'estoit pas necessaire de recourir à moy, vous deuez rechercher vne diuinité moins esloignée. Ce n'est pas d'Apollon que vous auez besoin, c'est le fils d'Apollon que vos larmes doiuent fleschir. Allez chercher mon fils, logez-le dans Rome, avec assurance que vous obtiendrez de luy la faueur que vous souhaitez. La responce rapportée au Senat, on s'enquiert de la demeure d'Esculape, il se trouue que son Temple est en Epidaure, on y depesche des Ambassadeurs, lesquels ayans pris terre, furent ouys en l'assemblée des principaux de la ville, où ils firent entendre l'occasion de leur voyage, & les prierent d'octroyer leur Dieu à la misere du peuple de Rome, qui ne voyoit par tout que les tristes images de la mort. Les Senateurs d'Epidaure ne se peurent pas aisément refoudre à l'entherinement de la requeste des Romains: leurs opinions furent diuerses: & les vns tenoient que refuser vn secours si necessaire à la ville de Rome, estoit vne espece de cruauté: les autres n'estoient pas d'aduis de laisser transporter leur Dieu, dont vn iour ils pourroient auoir besoin. Leur resolution estoit encore douteuse, lors que la nuict, ayant chassé la lumiere, espandit ses tenebres, car à l'heure Esculape se presenta en songe aux Romains endormis, tout tel qu'il est dedans son Temple, avec vn baston à la main gauche, & maniant sa longue barbe de la droite, il monstroit bien à son visage qu'il desiroit les obliger: aussi leur dist-il: Ne soyez point en peine, ie m'en iray avec vous: mais voyez ce serpent qui de son corps recourbé entoure ce baston, & le remarquez, afin que vous le puissiez recognoistre, car c'est le corps que ie prendray pour m'en aller: toutesfois ie seray plus grand, & ne me changeray qu'en

forme digne de courir vne diuinité. En mesme instant que le Dieu cessa de parler, il disparut, & en mesme instant le Sommeil se retira, & permit au Resueil de deffiler les yeux des Ambassadeurs Romains. La fuite du Sommeil fut suiuite de celle de la Nuiet : l'Aurore du lendemain ouurit incontinent les portes du iour, & lors le Senat d'Epidaure party en ses opinions, s'assembla derechef dans le superbe Temple du Dieu qu'on demandoit. Ils le prient, pour les oster de peine, de leur descourir par quelque signe, s'il desiroit changer de demeure, & si celle de Rome luy seroit plus agreable que celle d'Epidaure. A peine eurent-ils finy leurs oraisons, que ce Dieu, qu'on adoroit sous vn Idole d'or, parut en forme de Serpent, siffa de telle façon qu'à son arriuee il esbranla l'autel, l'Idole, le paue de marbre, & les lambris dorez de son Temple. Il se planta au milieu de l'assemblée, & tournant ses yeux dans lesquels brilloient des esclairs comme de flame, effraya tous les assistans, hormis le Prestre, lequel ayant son chaste poil lié d'vne bandelette blanche reconnut que c'estoit Esculape, & s'escria : C'est nostre Dieu, c'est nostre Dieu ; gardez-vous peuple, de prophaner maintenant vos ames, ou vos bouches, par quelques pensees ou paroles indignes de sa presence. Que ce soit dit-il, s'adressant au Serpent, pour nostre bien, ie vous prie, que nous ioiuyssons de vostre veuë, ne desdaignez point les voeux de ce peuple qui a tant chery vostre honneur: fauorisez-le tousiours de vostre aide. Lors vn chacun fut resiouy d'auoir la veuë de ce Dieu, tous l'adorerent, & l'adoras redirent les mesmes paroles que le Prestre auoit prononcées. Les Romains ainsi que les autres, & de cœur & de bouche, luy offrirent leurs oraisons, & luy demanderent secours contre le mal contagieux qui oppressoit leur ville. Son cœur vaincu de l'ardeur de leur prieres fleschit à leur desirs ; branlant la teste il leur fit signe qu'ils seroient secourus de sa faueur, puis eslançant les pointes de sa langue fourchuë siffa comme auparauant. Peu apres il se glissa le long des degrez, qui estoiet d'vn marbre poly, & retourna la teste en arriere comme pour saluer le Temple où il auoit esté si long-temps adoré. De là rampant par les rues, qui estoient toutes pauees de fleurs, il trauersâ la ville

d'un pas ondoyant, & se rendit au port, où il s'arresta un peu pour prendre congé de la troupe qui l'auoit fuiuy, puis se ietta dans le vaisseau Romain, lequel chargé de la pesanteur d'un Dieu, ressentit bien qu'il portoit quelque souuerain puissance. Les Ambassadeurs ravis d'un extreme contentement, pour action de graces sacrifierent un taureau sur le riuage, & pour marque de triomphe mirent des couronnes au haut du mast, puis firent leuer les anches & prindrent la route de Rome. Le Dieu plus esleué que les autres paroissoit de fort loing sur la poupe, d'où il se plaisoit à voir l'eau, & tandis un vent fauorable poussa si legerement & heureusement leur vaisseau qu'ils furent dans six iours hors de la mer d'Ionie sur la coste d'Italie. Ils virēt en passant le fameux Temple de Iunon en Lacine, le riuage de Scylle, la Calabre, à gauche les roches d'Amphrise, à droite celles de Ceraune, la ville de Romech, le mont Caulon & Narice. De là ils vainquirent les perils de la mer de Sicile, trauerferent non sans peine les destroits de Pelore, costoyerent les Isles, desquelles Æole autrefois porta le sceptre, descourirent les minieres de Temese, l'Isle de Leucosie, & les beaux iardins de la fleurissante Pæste en Champagne, puis l'Isle de Capriene, la colline au pied de laquelle Minerue a un Oratoire, les costes de Surenthe renommées à cause des bons vins qu'elles portent, la ville d'Heraclée, Stabie, Naples, qui semble n'estre que pour le plaisir & les delices des hommes, & où l'on void encore le Temple de la Sibille, qui a rendu son nom si celebre. Les chaudes fontaines de Baye leur parurent apres, la ville de Linterne qui nous dōne le mastic, celle que le sablonneux fleuve de Vulturne trauerse, Sirnesse, l'air grossier de Minturne, Caiete où Enée enterra sa nourrisse, Phormies où Antiphate a logé autresfois, la marescaugeuse Trachine, les terres de Circe, & en fin vindrēt aborder au port d'Antium, à cause que les vagues commēçoient à s'enfler & les menacer d'un orage. Si tost que le vaisseau eut prins terre, Esculape déplia les cercles de son corps entrelassé, & s'estendāt en ondes se glissa sur l'arene, puis se traïna peu à peu iusques dās le Tēple de son Pere, qui estoit proche du riuage. Il demeura quelques iours chez Apollon, & quand la tempeste fut calmée, prenant congé du Dieu son pere & son hoste, il sortit, sillonna le



fablon avec ses escailles, & râpant sur le gouvernail se rendit au haut de la poupe du vaisseau, où il se coucha comme auparauât, & s'y tint iusqu'à ce qu'ayant passé Castre, & la ville à laquelle Lauinie donna son nom, ils vindrēt à l'emboucheure du Tybre. Là tout le peuple Romain, les Senateurs, les Dames de la ville, & ces vierges mesmes qui gardent le feu de Vesta, se trouuerent pour le receuoir avec tout l'honneur, qui fut possible de luy rendre. A son arriué ils le saluèrent de mille cris d'allegresse, & le long du riuage ainsi qu'il passoit d'un & d'autre costé parfumerent l'air d'un encens petillant dans le feu, & firent rougir les cousteaux de leurs Prestres dans le sang bouillonnant de plusieurs victimes, qu'ils immolerēt au pied des autels qu'on auoit dressez sur le sable. En fin entré qu'il fut dans Rome, ville capitale du monde, il s'esleua, & contre le mast il tourna la veuë de tous costez pour choisir vn lieu propre à se retirer. Il y a vn endroit où le Tybre my-party fait vne Isle, qu'il entoure d'autant d'eau d'une part que d'autre, ce fut là que le vaisseau se rendit, & en mesme instant le serpent fils de Phœbus s'y ietta, y reprit sa diuine forme, & destournant le fleau dont la ville estoit affligée, mit fin aux plaintes & aux pleurs des Romains, chez lesquels il a tousiours demeuré depuis pour les secourir à leurs necessitez.

---

### LE SVIET DE LA X. FABLE.

*Le Poete pour mettre fin à son œuure dit que Cesar apres auoir vaincu tout le plus valeureux peuple de la terre, fut par Venus changé en Comete, & ne quitta point la terre que pour aller, astre nouueau, esclaire dans le cieux.*

**Q** Vand Esculape, entrant dans Rome, accreut le nombre de nos Dieux, ce fut vne diuinité estrangere à laquelle on donna place dās la ville: mais depuis vne autre de la ville mesme, par ses propres concitoyens a esté recogneu pour Dieu. C'est Cesar, lequel au milieu des siens, & au lieu mesme d'où il auoit tiré sa naissance, a esté adoré; ce grand Cesar qui en va-

leur parmy les orages des guerres, ny en conseil dans vn Senat durant le calme de la paix, ne vid iamais son pareil. Cest inuincible Cesar, qui n'a point esté esleué dans les cieux, & changé en estoille cheueluë, plus pour le respect de tât de victoires obtenuës à la pointe de son espée, ny de tant d'autres seruices qu'il a faictz la Republique, & par lesquels il l'a en peu de temps renduë maistresse du monde; que pour le merite du fils qu'il nous a laissé: car il n'a pas plus acquis de gloire au plus glorieux de ses admirables exploits, qu'il en a gagné se rendant pere d'un si digne successeur de ses vertus. Auoir d'opté les Anglois, retranchez du reste du môde, & remparez des furieuses vagues de l'Ocean: auoir conduit ses vaisseaux victorieux sur les sept bras du Nil, lequel nous fournit les escorces qui seruent de papier, & s'estre rendu maistredel'Egypte: auoir puny la rebellion des Numides, vaincu le Roy Iuba, & rangé sous l'Aigle Romaine les superbes peuples du Pont, orgueilleux des anciennes victoires de Mithridate: Bref auoir plusieurs fois triomphé, & merité de triompher de plusieurs autres: bien que ce soiët choses grandes, ce n'est pas tant toutesfois que d'auoir eu pour fils, & laissé pour successeur vn si grand Empereur, sous le regne duquel les Dieux ont daigné departir plus de faneurs au monde, qu'ils n'auoient iamais faict. Afin donc que cestuy-cy fust immortel, & qu'on ne peust le iuger yssu d'autre race que diuine, il falloit de necessité que celuy-là fust immortalisé, falloit que le pere trouuast place parmy les astres pour faire recognoistre le fils yssu du sang des cieux. Venus mere d'Enée le preueut bien, & le preuoyant descouurit les secrets desseins des traistres parricides qui auoient conspiré la mort de celuy qu'elle vouloit faire Dieu: elle vid la sanglante entreprise des coniurez, vid leur armes prestes d'oster la vie à Cesar, & le voyant l'effroy pallit les roses de ses iouës. Pour se consoler en ceste triste apprehension, elle s'arrestoit à tous les Dieux qu'elle rencontroit, leur disant: Voyez ie vous prie, quels parties se font cõtre moy, quelles embusches on me dresse, quel attentats se proiettent sur la vie des miens, & avec combien de perfidie & de cruauté on veut assassiner celuy, qui descendu de mon petit Iule me reste auourd'huy seul de ma genereuse posterité? Faut-il

que Venus seule, entre tant de diuinitez qui logent dans le ciel, soit sans occasion tousiours si cruellement affligée : J'ay autrefois esté contrainté de voir mon sang sortir de la bleffure que me fit Diomedé. J'ay veu bouleuerfer les murailles de Troye, brusler & saccager le peuple que ie cherissois le plus en Asie. Mon fils a esté plusieurs années battu sur mer d'une continuelle tourmente, les ondes l'ont ietté tantost cà, tantost là, & porté au trauers de mille perils à l'aspect de mille morts, que sa pieté & sa valeur ont vaincuës. Ses afflictions l'ont forcé d'aller mesme trouuer les ombres des Enfers, il a couru la fortune d'une longue & dangereuse guerre cõtre Turne, ou pour mieux dire contre Iunon, qui a tousiours recherché sa ruine. Mais à quel propos est-ce, que ie me veux représenter maintenant tous les infortunes & les defastres cy-deuant arriuez aux miens ? La crainte me doit faire oublier ceux du passé, pour auoir l'œil sur celuy qui s'auance. Vous voyez les pointes des poignards qu'on esguise pour les plonger en mon sang : destournez les, ie vous supplie, gauchissez le coup d'un si horrible dessein, ne permettez pas que le sacré feu de Vesta soit esteint du sang de vostre grand Prestre, car sa mort sera la mort de la pieté & du respect qu'on doit à vos Autels.

*Cesar estoit  
grand Pon-  
tife.*

C'estoient les plaintes que Venus, trauaillée de tristes apprehensions, faisoit par tout le ciel pour esmouuoir les Dieux, & les toucher d'un pitoyable ressentiment de la mort preparée à Cesar : mais c'estoit en vain qu'elle se lamentoit ainsi, car il est impossible aux Dieux mesmes de vaincre les dures loix du destin & des Parques. Toutesfois ne pouuant s'opposer au defastre qu'ils preuoyoient, ils rendirent, tous tesmoignage, qu'un tel meurtre n'arriueroit pas sans les affliger. On tient que pour finistre presage del'execrable assassins qui se deuoit faire, on entendit parmy l'air vn furieux cliquetis d'armes, & vn effroyable son de trompetes, qui sonnoient la charge dedans l'espaiffeur des nuées. Le Soleil ces iours là touché de douleur n'esclaira la terre souciense que d'une passe lumiere. On vid au ciel des torches ardantes, on apperçeut des gouttes de sang meslée parmy la pluye qui tõboit. L'astre qui ouure & ferme les portes du iour, cõme vestu de dueil, ne parut point si clair que de coustume, &

*Presages de  
la mort de  
Cesar.*

la Lune portant vne face rougeastre, teignit son chariot comme d'un rouge de sang. Les hybous, tristes prophetes des malheureuses nouvelles, publierent d'une voix infernale en mille endroits l'executiō de ce coup d'enfer. En mille endroits les idoles d'yuoire & de marbre trouuerent des larmes, pour pleurer le malheur panchant sur le chef, vray chef de ce bas vniuers. On ouyt dans les Temples & dans les antres sacrez, des chants & des voix effroyables, qui sembloient vser de menaces. De tant de victimes qu'on immola, pas vne n'appaisa le couroux des Dieux, tous les sacrifices qu'on fit ne les peurent rendre propices, on ne lisoit qu'infortunes, que troubles, que seditions dans les entrailles des hosties. De nuict il y auoit des chiens, qui aux places publiques, & autour des maisons des Dieux, hurloient comme des loups. On rencontroit par tout des ombres vagabondes, & pour effrayer encore dauantage le peuple, la ville fut esbranlée d'estranges & horribles tremblemens de terre. Toutesfois ces celestes aduis & ces signes auantcoureurs ne peurent empescher le coup fatal, à l'effect duquel les destins auoient conspiré avec les traistres. Pour ceste sanglante execution, ils ne iugerent lieu plus commode que le Senat, tous les complices du meurtre y porterent chacun vn poignard sous la robbe, & alors Venus, comme transportée d'un cruel desespoir, se plomba le sein des deux poings, & lascha tant la bride à ses douleurs qu'elle sembla possedée de quelque furie. Elle voulut aller courir Cesar de la mesme nuée de laquelle autrefois elle entoura Pâris pour luy faire eschapper l'espee de Menelas le pieux Enée, pour le retirer du peril auquel il s'estoit engagé combattant Diomedé: mais Iupiter la retint, luy disant : Quoy? ma fille, voulez-vous faire force au destin & d'une iniuste violence rompre la fermeté de ses arrests, que pas vn des Dieux n'a encore sceu violer? Entrez dans le secret cabinet des Parques, vous verrez là les grands registres des affaires du monde, escriptes sur des tables de fer & de cuivre, qui ne craignent ny les foudres du ciel, ny la rouilleure des siecles, car la durée ne se borne que par l'eternité. Et par tant d'infailibles & irreuocables ordonnances, vous trouuez les destinees de ceux de vostre sang, empreintes dans la durezza eternelle d'un diamant, sur lequel

lequel elles sont grauées. Pour moy ie les ay leuës , & n'ay pas perdu la memoire de ce qu'elles portent , ie le vous diray , afin que vous ne soyez point ignorante des aduantures de ceux qui vous touchent. Quant à celuy pour lequel vous estes maintenant en peine, c'est en vain que la crainte de sa mort vous afflige, car ses iours sont accomplis, il est au bout du terme qu'on luy a limité pour demeurer sur terre, il ne peut y viure plus long-temps, mais vous le pouuez loger dans les cieux. Et c'est chose assuree qu'il y sera receu, qu'il sera immortalisé, & là bas dans vn Temple adoré comme Dieu, tant pour vostre respect que pour le merite de son fils, qui digne heritier de son nom, de ses vertus, & de son Empire, aura seul le gouuernemēt de tant de Prouinces sujettes aux Aigles Romaines: & soustenu de nostre faueur, vengera de ses iustes armes l'injuste attentat de ceux qui cruels meurtriers auront osté la vie à son pere. La ville de Mutine assiegée, & presque prise aura recours à sa valeur pour sa deliurance. Les champs de Pharsale le verront vainqueur de Brute & de Cassie. Il fera encore vne autrefois baigner de sang les plaines de Macedoine; il vaincra en Sicile le fils du grand Pompée: & en Alexandrie, cette superbe Egyptienne (laquelle fortifiée d'Antoine son pretendu mary, en vain se promettra de gagner nostre Capitole, & le rendre sujet aux loix de l'Egypte.) fera ioug sous l'effort de ses armes inuincibles. Ce ne seroit iamais fait de vous nombrer icy les nations barbares, & les peuples qu'il domptera tant au delà des mers du Leuant, que sur le froid riuage de celle du Couchant. Tout ce qu'il y a d'habitable dessus le globe de la terre se rangera sous sa puissance, & si la terre seule ne fera pas de son domaine, l'Ocean tributaire de son Empire, & toutes les liquides plaines de Neptune luy rendront obeissance. L'heur de ses armes portera la paix par tout, & quand ses vertus auront mis ce rond Vniuers en repos, ses equitables ordonnances l'entretiendront tousiours paisible. Sa vie sera le modèle, sur lequel chacun se reiglera pour reformer ses mœurs déreiglées. Sa preuoyance establira son fils né d'une Vierge, luy fera porter son nom, & le

Mais tandis que ie parle, voilà la genereuse ame de Iule qui a desia quitte son corps meurtry, receuez là, ma fille, & en faites vn

*Tibere fils  
de Lissie, fut  
dompté par  
Auguste, & c.  
le Poëte l'ap-  
pelle fils d'une  
ve Vierge,*

*Les vers-  
buant ce que  
la Sibille  
auoit predict  
de Iesus-  
Ch.*

astre brillant, afin qu'il ait tousiours sa veuë sur mon Capitole, & soit icy haut comme il a esté là bas, protecteur de la grandeur de Rome.

A peine Iupiter eut lasché la parole, que Venus se rendit dans la salle où le Senat estoit assemblé, & sans que personne la vist, receut l'ame de Cesar à la sortie du corps, deuant qu'elle s'esgarast parmy l'air. Elle la porta dès l'heure mesme dans le Ciel, & la portant sentit qu'elle se changeoit en feu, & s'armoit de lumiere, qui fut cause qu'elle la laissa d'elle-mesme voler plus haut. Lors cette genereuse ame deuenüe estoille, fit paroistre sa face esclatante avec sa longue chevelure de flammes, & iettant l'œil sur les valeureux & sages exploicts de son fils, aduoua que les siens estoient beaucoup moindres. Il reçoit là haut vn contentement incroyable de se voir vaincu par son fils, & le fils en terre reçoit vn desplaisir extrême; d'ouyr le peuple esleuer ses loüanges au dessus de celles de son pere: car encore qu'il deffende de faire comparaison de l'vn à l'autre, il ne peut empescher que la libre langue de la Renommée, malgré luy, ne la prefere à son deuan- cier. En cela ses deffenses sont vaines, & ses commandemens en tout le reste religieusement obseruez, en ce poinct seul ne trou- vent point d'obeïssance. Ainsi la viue gloire qu'Agamemnon s'acquit par sa vertu, surpassa de beaucoup celle d'Atrée: ainsi Thesée surmonta son pere Egée: ainsi le valeureux Achille se fit place avec son espée plus auant dans l'eternité que n'auoit fait Pe- lée. Et pour me seruir d'exemples esgaux en tout & par tout; ain- si la grandeur de Saturne est recognuë beaucoup moindre que celle de Iupiter; Iupiter, dis. je, qui est dans les cieux ce qu' Au- guste est en terre: l'vn tient le sceptre des hautaines regions, qui font avec l'air trois Royaumes: l'autre a en main le gouuernail de tout ce que l'air enuironne, tous deux sont Roys, & tous deux peres de leurs peuples. Mais que puis- ie dire digne de leurs me- rites? Leur grandeur rend defectueux les discours les plus ac- complis, & fait ramper les plus releuez, ie changeray donc les loüanges en vœux, & finiray par ces prieres. Dieux tutelaires de Troye, qui fustes compagnons d'Enée, lors que le fer, & le feu vaincus par sa pieté luy firent passage, vous qui ayans esté icy bas hommes comme nous, vous estes par vos heroyques vertus don- né parmy les estoilles; vous Romule pere des Romains, & vous

*Sont les  
Dieux Indu-  
gates.*

Mars, grand Dieu des armées, père de l'inuincible Romule & de sa ville ensemble; Vous chaste Vesta qui auez vostre Temple dās la maison de l'Empereur, & vous beau Phœbus, qui domestique du Prince, estes aussi adoré dans le mesme Palais; Vous Jupiter qui auez vostre siege au haut du Capitole, & vous tous autres Dieux, qu'il est permis à vn deuot Poëte d'inuoyer, faites ie vous prie que le iour qui doit rauir Auguste à la terre ne se voye point en nos iours, retardez son heure fatale, & ne permettez pas qu'elle soit marquée dedans les festes de nostre âge, afin que le monde (qu'il doit quitter alors pour se placer au Ciel) ne perde point, tant que ce siecle durera, le bon-heur de luy obeyr, & nos prieres celuy d'estre assistées de sa fauorable presence.

Mon dessein est accompli, i'ay en fin parfait vn œuure, dont la durée ne pourra iamais estre vaincuë, ny par le foudroyant courroux du grand fils de Saturne, ny par le feu, ny par le fer, ny par la dent ialouse du temps rōgeard qui peu à peu consomme toutes choses. Vienne quand bon luy semblera le iour fatal, qui n'a pouoir que dessus la foiblesse de nos corps, pour borner le cours incertain de mes ans, & trancher le fil de ma vie. Il ne scauroit faire que l'horreur d'vn tombeau me couure tout entier, la meilleure partie de moy domptant la mort, ira voler iusques dans les cieux, & mon nom bien auant gravé sur les grandes Tables de l'Vniuers, n'en sera iamais effacé. On le lira par tout où la puissance des Romains, qui n'a point d'autres bornes que celles de la terre habitale, a planté ses Aigles victorieuses. Et si les presages des Poëtes sont auctorisez de quelque verité, vn beau renom allongera ma vie, aussi long-temps que les siecles mesurans l'âge du monde, rouleront les cercles des années.



T A B L E

DES MATIERES  
PLVS MEMORABLES CONTENVES

EN CES METAMORPHOSES D'OVIDE.

A	
<b>A</b> ge premier du monde fut sur-	Alcidame s'estonne voyant sortir vn
nommé l'âge d'or. 6	pigeon du corps de sa fille. 226
Aage d'argent moins bon que le pre-	Alcithoé fille de Minée ne veut reco-
mier. 7	gnoistre Bacchus. 113
Aage d'Airain & de fer, 8. leur Estat.	L'air imitant la legereté du feu veut
Abas tué Pettale, 153	estre son voisin. 2
Abaric tué par Persée. 152	Algaure sœur de Herse la vend à Mer-
Acheloy's pere des Serenes. 172	cure. 75. Pallas ne veut plus voir
Acete est présenté à Bacchus qui le re-	ceste Algaure. <i>là mesme.</i>
garde d'un œil animé de cour-	Algaure fit voir au iour les membres
roux. 105	monstrués du fils de Vulcain. 74
Acorkée tenant le party de Persée	Alphenor tué par Apollon. 189
est changé en rocher. 156	Alphite Prestre de Ceres tué par Phi-
Aetion changé en cerf pour auoir re-	née. 153
gardé Diane nue au bain. 87. 88. 89.	Ammón tué par Phinée. 153
ses chiens viennent autour de luy,	Amphion & Zethe fille de Iupiter &
abbayent contre luy, & le suivent	d'Antiope. 184
par les bois. <i>là mesme.</i> Il fuit les	Ampix veut frapper le fils de Lincée,
chiens ausquels il commandoit 90.	mais son bras roide ne se peut mou-
tous se ruent sur luy & gemit sous	voir. 155
eux, ses compagnons arriuent prez	Analthée astre pluucieux. 103
de luy sans le recognoistre, & par	Andromede attachée à vn rocher par
leurs cris animent les chiens contre	Iupiter Hammon. 141. elle se de-
luy. <i>là mesme.</i>	couure à Persée. 142
Æme Roy de Thrace, luy & sa femme	Antigone deuint Cicogne pour auoir
changés en rochers. 183	voulu esgaller ses beautez à celle de
Æthian Derrien tué par Persée. 152	Iunon. 183
Agenor commande à Cadunis d'al-	Antiope embrassée par Iupiter en for-
lercher sa fille Europe. 82	me de Satyre. 184
Agytte parricide meurtrier de son	Apollon vaincu de remonstrances ras-
propre pere est tué par Persée. 154	semble ses cheuaux & descharge
	sureux sa colere avec son fouët &



T A B L E

son aiguillon. 59. L'amour s'empare de son cœur & l'arreste aux regards de la Nymphé Caliston.  
*là mesme.*

Apolló amoureux de la belle Daphné. 23. son discours à Cupidon Dieu d'amour, 24. responce qu'il luy fit.  
*là mesme.* il blesse d'un de ses dards le cœur de Phœbus.

Apollon veut que la terre porte le dueil de son fils Phaëton. 53

Apollon couuert d'une peau de cheureau touchoit les troupeaux d'Admet avec un baston d'olurier sauvage. 70. Mercure luy desrobe ses bœufs, Batte vieil Payfan decouvre son larcin. Mercure luy fait present de l'une des plus belles vaches du troupeau pour le celer. 71. ce qu'il ne fit, & pour punition Mercure le convertit en vne pierre dure, *là mesme.*

Apollon se change en corbeau. 162

Arachne se vâtoit de travailler mieuz que Pallas en tapisserie. 180

Arethuse arraisonne Ceres. 169

Argos ou Acrise ne vouloit permettre qu'on recogneust Bacchus. 138

Argus tué par Mercure par le commandement de Iupiter. 34

conte qu'il fait à Argus. 35

Il luy tranche la teste. 36. Junon en colere se refout de faire mourir. 10, 37.

Ascalaphe fils de la Nymphé Orphné, & du fleuve Acheron. 171

Il est changé en hybou. 172

Astiage deuint roche pensant frapper Acanthee. 156

Astree diuine. 3. la Iustice forcée d'abandonner la terre. 9

Astree fils d'un pere incognu & d'une femme de Palestine tué par Persée. 154

les Astres avec les Dieux establirent

leur siege dans les Cieux. 4

Athamas mary de Ino fille de Cadmus. 131

Athlas fils de Iapes & de Climene il refuse le couuert pour vne nuit à Persée. 139

Athlas entoure son iardin de montagnes tres-hautes, au milieu desquelles estoit un Dragon qui veilloit les fruiçts. 140

Atys Indien enfanté dans les eaux du Gange par la Nymphé Limniace. 151. il accompagne Phinée au dessein de tuer Persée. 152. qui le tua avec un tison ardent, *là mesme.*

B

**B**abylone entourée de murailles de brique par Semiramis. 116.

Bacchus deux fois né, 94

Bacchus entrant dans Thebes, il esmeut la ville & les champs. 102. tout le peuple luy va au deuant. 103

Penthée le reprend, *là mesme.*

Bacchus auoit sa maison en l'Isle de Nanxos. 107

Bacchus se change en bouc. 162

Belles meres se deffont par poison des enfans du premier lit. 9

Broteas & Ammon freres jumeaux suiez par Phinée. 153

C

**C**admus consulte l'oracle d'Apollon pour sçauoir où il se doit retirer. 82. ce que l'oracle luy dit, *là mesme.* Les compagnons de Cadmus sont mal menés par le Dragon qu'ils trouuent dans vne forest. 83

Cadmus s'arme & prend vne grande & lourde pierre qu'il iette contre le serpent ennemy de ses compagnons. 84

T A B L E

Cadmus combat le Dragon qui s'oppoſoit à luy & le tue. 85. Il ſeme en terre les dents du ſerpent par luy tué d'où ſortirent des eſpics animez & armez ayant tous formes d'hommes, <i>là meſme</i> Il eſt tué d'un Ianelot, & ſes trouppes animees ſe deffirent les vns les autres. 86	de Vulcain. 45
Cadmus ignoroit qu'Ino & ſon petit ſils euſſent eſté faiçt Dieux marins 136. Il quitte Thebes & le pays. 137	Chariot de Iunon traîné par des Paons. 45
Calisto Nymphe eſtoit vne des Compagnes de Diane & la plus belle. 59. Iupiter la veille dans vne foreſt, où la voyant ſeule & prenant le viſage de Diane la ſurpréd & en fit ce qu'il vouloit 58 elle eſt decouuerte en la cōpagnie de Diane, cōme groſſe du faiçt de Iupiter 59 elle eſt bānie de la cōpagnie des Nymphes 60. Iunon pour la punir la chāge en Ourſe. <i>là meſme</i> . Archaſon ſon ſils en chāſſant la rencontre & en a peur la voyant chāgée en Ourſe, Iupiter les trāſforme tous deux en eſtoile, 61. Iunon voyant Calisto eſleué comme vn aſtre au ciel firmament ſe met en colere. 62	Chemin de lait qui paroïſt dans le Ciel, par lequel les Dieux paſſent pour entrer dans la maiſon du maiſtre des foudres. 10
Celadon tué par Perſée. 154	Cheual de Pegafe né du ſang de Meduſe. 145
Ceime petit enfant changé en Diamant. 125	Ciel lumineux couuerture du monde. 2
Cephée & Caſſiope ravis de ioye ſaluent Perſee comme leur gendre. 136	le Ciel diuiſé en cinq demeures qu'on appelle Zones. 3
Chaos eſtoit le meſlange de toutes choſes diſtinguées en leurs eſpeces à la naiſſance du monde. 2	le Ciel compoſé de matiere ſi ſubtile quelle n'a point de poids. 4. ſes grandes rouës ſont appuyées ſur les poles. <i>là meſme</i>
Changement de Leſart en Aſtre eſt la dernière Metamorph d'Ou. 1	Chiron demy-homme & demy cheual ſe red curieux de bien nourrir le petit Eſculape. 68
Char du Soleil brûlé par la faute de Phaëton. 52	Clymene fait voir ſes grands regrets ſur la mort de ſon ſils Phaëton, 53
Chariot du Soleil labouré de la main	Clymene tue Odite, 153
	Clyte tué par Perſée. 152
	Clytie aimée iadis d'Apollon decouure leurs amours & le fait ſçauoir à Orchame, <i>là meſme</i> . le pere la fit mettre viue dans la terre la pauvre Leucothoé, <i>là meſme</i> .
	Le Corbeau va dire à Apollon qu'il auoit veu Coronis entre les bras d'un ieune homme de Theſſalie 69
	Apollon prend ſes armes pour ſe vanger de Coronis, & la tue, <i>là meſme</i> , ce que le luy dit en mourant, <i>là meſme</i> . Apollon ſe repent de l'auoir tuée. 67. Il s'eſtend ſur Coronis. Il tire de ſon ventre le petit Eſculape ſon enfant, le Corbeau vit ſon ſumage blanc changer en noir pour chaſtiment de ſon rapport indifcret. <i>là meſme</i> .
	Cocite perce la main de Pet. le avec vn da d. 153
	Coriſte Eſcuyer du Roy tué par Pet.

## DES MATIERES.

- fée. 154  
 Corneille changée en Hibou pour  
 auoir parlétrophiquement. 64  
 Cornet de Nepiune merueilleux. 18  
 Coronis nompareille en beauté entre  
 les filles de Theffalie. 63. Phæbus  
 est vaincu de ses yeux, vn Corbeau  
 recognust qu'vn autre qu'Apollon  
 jouissoit de son cœur : la Corneille  
 conseille le Corbeau de ne porter  
 ces nouvelles à Apollon, 63  
 Courriers du Soleil au nôbre de qua-  
 tre & leurs noms. 47  
 Crocus & Simulax sa femme qui de-  
 uindrent fleurs. 126  
 Cromis couppela teste à Ematheon  
 deuant l'Autel.  
 Curetes s'engendrent des torrens  
 d'vne grosse pluye. 125  
 Cyane Nymphé la plus renommée  
 qui fut en Sicile. 163  
 Cygne Roy de Ligurie parét de Phaë-  
 ton plore sa mort. 55. d'homme il  
 deuint Cygne. *là mesme.*  
 Cynare pere deplore le sort miserable  
 de ses filles demeurées marches de  
 pierres à l'entrée d'vn Temple. 183  
**D**  
 les **D**ames Thebaines detestent les  
 jalousies de lunon contre  
 leur maistresse Inon. 116  
 Danae conceut Persée de Iupiter des-  
 guisé en pluye d'or. 118  
 Dane frappé d'vn lauelot dans la bou-  
 che par Persée. 154  
 Daphné abhorre l'amour & la com-  
 pagnie des hommes : son pere la  
 conseille de se marier elle le prie luy  
 permettre de ne viure.  
 Daphnis Berger chagé en rocher pour  
 auoir mesprisé vne Nymphé qu'il  
 aimoit. 115  
 les Dauphins parmy les forests s'esto-  
 nent de rencontrer tant d'arbres 18  
 Dorcetes changée en poisson fut ho-  
 stesse des estangs de la Palestine. 135  
 Descente aux enfers ombragée de  
 branches functes d'If. 131  
 Description des lieux de l'Enfer. 132  
 Deluge d'eaux sur la terre. 16  
 Deucalion vis dans vne barque avec sa  
 femme estoit le seul homme qui  
 auoit eschappé le deluge. 17  
 Diane accusée de cruauté contre Cad-  
 mus par les vns, les autres la loüent.  
 91  
 Dieu met la paix entre les Elemens en  
 les separant les vns des autres. 2  
 les Dieux s'affligent de la ruine du  
 genre humain. 15  
 Diane se change en chat. 162  
 Dragon gardien de la Toison d'or.  
 120  
 Dryope admirée pour sa beauté prend  
 vne branche de l'arbre nommé Lo-  
 thoé, elle void des gouttes de sang  
 sortir de ce qu'elle auoit rompu. 303  
**E**  
 les **E**Aux s'estendent autour de la  
 terre pour affermir les fonde-  
 mens du monde. 3  
 Echion par commandement de Mi-  
 nerue met les armes bas, & faict la  
 paix avec ses freres. 86  
 Echo Nymphé babillarde. 96. est mes-  
 prisée par Narcisse. 97  
 le grand Egeron em brasse les corps  
 monstrueux des Baleines. 42  
 Egorie femme de Numa Pampilie se-  
 cond Roy de Rome, apres la mort  
 de son mary s'en alla viure solitaire  
 en la vallée d'Arcine. 525  
 Egerie femme de Numa ne pouuant  
 estre consolée, fut par Diane  
 changée en vne fontaine de son  
 nom. 529  
 Emathion combat de la langue la ciu-  
 ré de Phinée. 153  
 Enée se sauue à Delp &c. 176

# T A B L E

Enée receu favorablement à Carthage par Didon.	467	Eson pere de Iason raieuny par les charmes de Medee.	222
Enée rencontre à Caiete Macaree vn des Compagnons d'Ulisse.	471	Estat heureux de l'âge d'or.	6
Enée fait la guerre à Turne son riuall recherchant comme luy la fille du Roy Latin.	485	Eugonase & Ophiasé estoiles qui luisent en forme de couronne.	259
Enipe fleuve.	184	Eumele fils d'Amele.	223
l'Enuic & la description de son humeur 74. & 75. elle perce le cœur d'Algaure en mille ialouses pointes par commandement de Minerue. 75		Euristhee ennemy mortel d'Hercule.	300.
Epaphe fut compagnon du petit Phaëton, tous deux ambitieux ne se veulent rien ceder: reproche qu'Epaphe fit à Phaëron, il va trouuer Climene sa mere, pour l'asseurer qui estoit son pere: il luy dit que c'est Phœbus, il se va rendre pres de luy.	39	F	
Epaphe sorty des amours de Iupiter & d'Io, on luy dressa des Temples en Egypte pres ceux de Io sa mere.		<b>F</b> Ace de Minos estoit celle de la clemence.	254
<i>là mesme.</i>		la Femme à suict de redouter la main de son mary.	9
Eresichon pour auoir rauagé vne forest consacree à Ceres fut puny d'vne cruelle famine, 281. 282. Hercule recherche Deianire fille d'Oenee.	190.	les Femmes ieunes & aagees vont donner de l'encens aux autels de Bacchus. 114. elles l'appellent de noms diuers.	<i>là mesme</i>
Err Etho enfant né d'Vulcã sans mere, dans vne corbeille d'ozier: Pallas le donne en garde aux trois filles de Cecrops, la Corneille decouure cet enfant & en est punie.	64	le Feu le plus haut des elemens se loge le plus haut.	2
Eriethée Roy d'Athene s.	208	Filles de Minée profanans la Feste de Bacchus virent leurs robes deuenir vertes, & ce qui elles manioient n'estre que lierre ou feuille de vigne 130. elles deuiennent Chauuefouris.	<i>là mesme.</i>
Erigene fille d'Icarie.	344	Filles d'Orion voulurent estre bruslees pour le peuple de Troye.	448
Erynnis a ses bras couuerts de viperes elle iette deux Serpens sur Ino & sur Athamas.	133	Fils desnaturez souhaitent la mort à ceux dont ils ont eu la vie.	9
Erix ne peut s'aduancer au combat contre Persée demeurant roide come vn homme armé.	156	Fleur blanche donnée par Mercure à Vlyssie, que les Dieux appellent Moly.	477
Esculape pere d'Epidaure mandé à Rome pour remedier à la peste, il y arrive changé en Dragon.	534	Fournaises de Montgibel appellées Perguses.	163
		Furies d'enfer se font reconnoistre par tout, la terre est le siege de leur Empire.	14
		Furies sanglantes filles de la nuit.	197
		G	
		<b>G</b> Alathée fille du Dieu Nerée ay-mee d'Alcis fils le Faune.	451
		Galanthis seruante d'Alcinone femme d'Hercule.	

# DES MATIERES.

d'Hercules. 301  
 Galliré seconde femme d'Hercule. 307  
 Geans suscitez par l'impieré desbordée, leur artifice pour s'aller asseoir aux cieus & en chasser les Dieux. 9.  
 Iupiter avec son foudre les enseuelit sous leurs montagnes releuée. *là mesme.*  
 Glaucque de simple pescheur fai& Dieu marin. 221  
 Glaucque pescheur ayant mis ses poissons sur l'herbe reprirent nouvelle vigueur. 459  
 Glaucque prie Circe enchanteresse, de faire que Scylla ne desdaignast ses affections. 464  
 Gorganne coiffée de serpens tuée par Persée. 143  
 Grecs tuez par Cygne fils de Neptune au siege de Troye. 396. Achille en campagne pour le combatre. *là mesme.* Il ne le peut tuer par ses armes. 397  
 Griuce puny pour son sacrilege. 403  
 victoire de Thesée. 403. & *suivant.*

## H

**H** Alcyonne femme de Ceix. 375  
 changée en vn oysseau portant son nom. *là mesme*  
 Halcyons, qui ont le pouuoir de calmer la mer. 375  
 Harangue d'Aiax & d'Ulisse pour auoir les armes d'Achille. 419. 420. 421. 422. 423. 424. & *suivant.*  
 Harporate Dieu du silence, ayant vn doigt sur ses leures. 318  
 Hebé espouse d'Hercule dans les cieus. 306  
 Hereate Deesse à trois faces. 219  
 Hecuba femme de Priā au sac de Troye tomba entre les mains d'Ulisse. 477.  
 Hercule par sa valeur remplit toute la terre de sa renommée 295. Il estoit amoureux d'Iole, subiect de la ja-

lousie de Deianire sa femme. 295  
 Hercule se brusle sur la môtagne d'Oe-  
 te, & d'homme mortel, fut rendu  
 immortel. 299. & 200  
 Hercule assiege Troye, la prit d'assaut  
 & rait Hebianne. 366  
 Hermaphrodite fai& naistre le feu de  
 son amour à la Nympe Salmacis.  
 177. parolles quelle luy tint. 127. Il  
 se fait voir nud à Salmacis 128. ses  
 attraits ne le charment point 128.  
 eux deux ne demeurét qu'vn cor 15.  
 129. priere d'hermaphrodite à son  
 pere & à sa mere. *là mesme.*  
 Hermienne femme de Cadmus. 137  
 leurs complaints sur le sort de leur  
 fille Ino. *là mesme.*  
 Hesperie fille du fleue Cebrene ay-  
 mée d'Esaque fils de Priam. 389. el-  
 le meurt de la morsure d'vn serpent  
 390  
 Hesperus ou Lucifer, est l'estoille qui  
 paroist le matin la derniere, & le  
 soir la premiere. 46  
 Herfilie pleure la perte de son mary  
 Romule, est immortalisée par Iunó.  
 504

Heures appellées filles du temps. 46  
 Hillus fils d'Hercule espouse Iole a-  
 pres la mort de son pere. 301  
 Hipsée frappe Lincide. 153  
 les Hommes bandez contre la Iustice  
 ont iuré de suiure les drappeaux de  
 l'iniustice. 14  
 Hymne de louänge qu'elles chantent  
 deuant luy. *là mesme*  
 Hyppolite fils de Thesée chassé de la  
 maison de son pere, meurt espou-  
 nenté d'vn monstre marin. 528  
 Hypomene spectateur des causes d'A-  
 talante. 349

## I

**I** Anthé accordée à Iphis fils de Ly-  
 gee. 319  
 Iason prie Medée de raieunir son

# TABLE

pere Eson. 118. elle luy promet 214.  
 Iason espouse Creuse qui cause vn  
 cruel regret à Medée. 277 les cruau-  
 tez. *là mesme*  
 Ianelor de Romule changé en Cor-  
 mier. 530.  
 Icare fils de Dedale 260 pour vouloir  
 voler trop haut tombe de l'air dans  
 la mer 261  
 Idas blessé à mort par Phinée. 152  
 Jeux Pythiens & leur institution. 23  
 Ilienée tué par Apollon. 189  
 Inache pleure sa fille Io. 30  
 Ino tante de Bacchus publie par tout  
 ses actes. 131  
 Idimon pere d'Arachne teignoit des  
 laines à Colophon. 180  
 Iphigenis menée deuant l'autel pour y  
 estre immolée & ne le fut pas. 395  
 Iphis pere de Lygde. 319  
 Iphis mesprisée par Anaxarete quelle  
 le contraignit de s'estrangler. 498  
 Iris messagere de Iunon. 16  
 Iris versé sur Iunon vne rosee qui la  
 nettoya des puantes vapeurs dont  
 elle estoit chargée. 133  
 Iris va trouuer Haleyonne & luy porte  
 nouvelle de la mort de Ceix son  
 mary. 382  
 Ismene fils aîné d'Amphion. 188  
 Iunon marastre des enfans de Lajonc.  
 193  
 Iunon à cause d'Europe auoit iuré vne  
 haine mortelle contre toute la race  
 d'Agenor. 91  
 Iunon se change en vache. 162  
 Iupiter partit le cours des ans en qua-  
 tre saisons. 7  
 Iupiter conuoque l'assemblée genera-  
 le des Dieux 10  
 Iupiter secouant sa teste esbranle la  
 terre, la mer & les Cieux. 11. sa haran-  
 gue aux Dieux sur l'insolence des  
 Geans. *là mesme*  
 Iupiter fait brusser la maison de Ly-

caon : ce cruel exerce sa cruauté sur  
 les bestes, & se repaist de leur sang.  
 13. son ame enragée se trouue dans  
 vn corps de loup. 14  
 Iupiter se resolut d'enseuelir les hom-  
 mes dans les eaux. 15. pourquoy il  
 ne les voulut consommer par le feu.  
*là mesme.*  
 Iupiter fait retirer les eaux de dessus  
 la terre. 18  
 Iupiter espris de la beauté d'Io luy par-  
 le & la poursuit, l'envelope dans  
 vne nué l'arreste, & iouyt de son  
 pucelage. 31. Iunon dissipe la nué  
 elle void Iupiter qui change Io en  
 vache. 32. il la donne à Iunon qui la  
 met sous la garde d'Argus. *là mesme.*  
 Elle se decouure à son pere Inache.  
 33. Il deplore le triste changement  
 de sa fille. 34  
 Iupiter appaise Iunon, & fait que la  
 Nymphe Io reprend ses premieres  
 beantez. 37. Iupiter la fit adorer en  
 Egypte sous le nom de la Deesse  
 Isis. 38  
 Iupiter d'vn coup de son foudre ren-  
 uerse Phaëton. 52  
 Iupiter commande à Mercure d'aller  
 en Phœnicie, toucher les troupe-  
 aux du Roy Agenor. 77. Iupiter  
 approche Europe fille d'Agenor &  
 prend la forme d'vn Taurcau. *là mes-*  
*me.* Europe le monte, & il l'empor-  
 te sur la mer. 78  
 Iupiter Ammon avec des cornes est  
 adoré en Lybie. 162  
 Iupiter se desguise en Aigle avec Aste-  
 ric & en Cigne avec Lede. 183.

## L

**L**abyrinthe de Crete fait par De-  
 dale où fut logé le monstre. 259  
 Laomedon bastit la ville de Troye.  
 Larcins de Iupiter representez sur la

## DES MATIERES.

tapifferie d'Arachne.	183	premier âge, quelles.	7
Latone fille du Geant Cocus.	187	Masse de la terre diuisée en cinq estenduës parcellles 3. elle est le centre des Spheres des cieux.	<i>l'ame esme</i>
Lelex reprend le parler temeraire de Pirythous.	277	Marsias Satyre vaincu par Apollon à la fuste. 195. regret des femmes des Satyres & des Nymphes sur sa misere.	<i>l'ame esme.</i>
Leucothoë sœur d'Alcithoë conte sa fable.	121	Medée amoureuse de Iason. 212. elle employe ses charmes pour le gagner à elle.	216
Leucothoë estoit fille d'Orchame 7. Roy de Perse & d'Eurynome, le Soleil est rany de sa beauté. 112. Il entre dans sa Chambre, la baise & Leucothoë se laisse vaincre sans beaucoup de peine.	123	Medee prolonge la vie des Nymphes nourrices de Bacchus. 223. elle fait le mesme enuers Polias. <i>l'ame esme</i> , elle se sauue sur le mont d'Othrys. 225 ses voyages, 226. elle s'arreste à Corinthe.	227
Licabas Assyrien voulant vanger la mort d'Atis son amy tué par Persée, se trouue tué par le mesme Persée.	152	Meduse fille des plus recherchées & plus caressées qui fussent de son temps.	146
Lichas sans y penser porte la mort à son maistre.	296	Meleagre amoureux d'Atalante il tuë le furieux sanglier de Sicile.	268
Licormas donne vn coup de barre par la teste de Petrale.	153	Menadee Partyfan de Persée & Dorylas tuez de la main d'Halcionéc.	154
Liriope forcée par le fleuve Cephise, enfanta de luy le petit Narcisse.	95	Memnon fille de Tithon & de l'Aurore tuée par Achille.	444
Lothos Nymphé fuyant les impudiques baisers de Priape fut changee en vn arbre de ce nom.	303	Menophron incestueux ayant couché avec sa mere.	226
Les loups pesse mesle avec les brebis par les vagues, ne taschent qu'à se sauuer.	17	Mercure voyant les filles d'Athenes passer, se trouue rany de la beauté d'vne fille nommée Herse.	73
Lucine Deesse qui preside aux enfante mens.	300	Mercure se change en Cycoigne.	162
Lycaon a son nom rendu celebre par sa cruauté. 12. est puny par Iupiter.	<i>l'ame esme.</i>	Meurier portoit iadis vn fruit blanc & depuis fait rouge par la teinture du sang de deux amans.	115
Lygde habitant de Pheste.	317	Micare grande Magicienne.	403
		Micyle s'apprestant pour aller en Calabre est accusé deuant les Iuges d'Argos comme criminel.	509
		Milet superbe fils d'Apollon.	308
		Minerue change en serpent le poil de Meduse.	146
		minas arme pour faire la guerre à Egée Roy de Corinthe.	130

### M

<b>M</b> aïson de l'euie est le fonds d'vn an-re obscur	74
Manto fille deuineresse du viel Tyre-resias.	186
Mariniers de Tyr changez en Dauphins.	131
Le mary bien souuent a suiet de craindre du costé de sa femme.	9
Maisons premieres des hommes du	

T A B L E

Minos arriuant en Oenopie tout le peuple s'esmeut. 231	Niobe changée en roche. 191
Minos est conseillée d'estouffer la memoire de l'adultere de sa femme, qui par les embrassemens d'un taureau auoit enfanté vn monstre de nay-homme & demy bœuf. 258	Nise Seigneur de Megare la deffend contre Minos. 212
Molphée & Ethemon tiennent de fort prez Persée. 154	Noblesse qui s'assemble pour dompter le furieux sanglier de Sicile. 265
Morphée fils du Sommeil, singe des actions des hommes 584	Nom de Bacchus fort venerable dedans Thebes. 131
Mort d'Ajax. 453	les Nymphes enterrent le corps de Phaëton, vers qu'elles firent grauer sur le marbre qui le couuroit. 53
les Muses recoiuent Pallas sur le mont Hellican. 159	O
Myrrhe aymée de Cynire son propre pere. 337. discours à Myrrhe. 337. & <i>suuant.</i>	O Enopie terre où le vieil Æaque regnoit. 231
Myrrhe & de Cynire son pere nasquit Adonis. 346	Odire tué par Clymene. 153
N	Ombre d'Achille sortant d'un gouffre paroist hors de la terre. 438. <i>la demande.</i>
Naiades eleuerent dans les antres du mont Ida vn fils de Mercure & de Venus. 126	Opinion de Calcas deuin sur la guerre de Troye. 394
Naiades au nombre de cinq, estant iadis cinq Isles inondées par Diane en se vangeant d'Onoée. 174	Oracles de Tyresias acquièrent vne merueilleuse creance. 102
Naiades hautesses des eaux sacrees du Pactole. 180	Oreilles d'Asnes de Mydas comment descouuertent par son barbier. 365
Neptune assemble les fleues ses suiets & leur commande d'ouuir les bords de leurs sources pour en couurir la terre. 16	Orgies sont les folles festes de Bacchus. 113
Neptune contenta ses desirs de Meduse dans le Temple de Minerue. 140	Orisaor frere de Pegase né du sang de Meduse. 147
Neptune força Cerus fille d'Elatée. 401. elle est changée en homme. <i>la mesme</i>	Orithie fille d'Erithree recherchée en mariage par Boree. 298
Nereides s'emerueillent de voir des bois, & maisons & des villes dans leur humide Royaume. 17	Orphee joiit de sa Lyre sur l'herbe les arbres s'assemblent au tour de luy. 330
le Nil d'Egypte par son limon qu'il laisse en son debord produit des animaux. 22	Orphee se marie avec Euridice. 326. vn serpent la blessant par le talon la fit mourir. <i>la mesme</i>
Nidée tué par Persée. 155	Osiris Deesse chérie des Egyptiens 310
Niobe plaignit plusieurs fois le malheur d'Arachne. 185	Ouide ignorant la creation parle en doute de la naissance de l'homme. 5
	P
	Palais de Penée pere de Dapné dans vn antre. 30. là ses filles les viennent trouuer. <i>la mesme</i>
	Palais du Soleil & sa description. 21.
	Pallas louie la douceur des voix & des vers des Muses. 180
	Pallas fait voir sur son mestier la ville



# DES MATIERES.

d'Athenes.	182	empesche le coup. <i>là mesme.</i> & 151
Pandion Roy des Atheniens.	197	Phinée suiuy de mille hommes armez
Paris fils de Priam estant en Grece rauit Helone femme de Monelas. 394		presse de tous costez Persée. 154
subiect de la guerre & de la ruine de Troye. <i>là mesme</i>		Phinée pose les armes pour recourir aux prieres vers Persée. 156
Paris blessé Achille au talon dont il mourut. 415		Phobctor se change ores en beste sauvage, ores en oyseau, & en serpet. 384
Pasiphaé amoureuse d'un Taureau. 120.		Phœbus ayme Hyacinthe. 336
Payfan de Toscane laboureur trouue le corps d'un enfant appellé Tagez dans vne motte de terre. 550		Phoque fils du Roy Æaque. 239
Pelope regrette sa sœur Niobé. 195		Phillie amoureuse du fils d'Hyrie. 226
Pemone Hamadryade estant aymée de Verranne, mesprise ses amours. 494		Picus fils de Saturne changé en oyseau portant son nom, par Circe. 482
Penelope femme d'Ulisse de qui Hecube fut esclau 441		Pies au nombre de neuf, filles de Pierre & d'Anipe attaquent les Deesses Thespiennes. 161
Penthée se moquoit du deuin Terecias. 102 qui luy predict sa mort malheureuse. <i>là mesme.</i>		la Pieté & pitié sont maintenant foulées aux pieds. 9
Penthée se void deschiré par les femmes insensées de Thebes. 110		Pirame & Thyssbe enfant de la superbe Babylone. 116. fort vnis ensemble. <i>là mesme</i>
Periclimene tué par Hercule. 413		Pirame void l'escharpe de Thyssbe souillée de sang & se desespera craignant Thyssbée estre deuorée. 118. Il se plonge son poignard dans le sein, & tombe à la renuersé. 119
Periphite cruel fleau du pays. 229		Pirenée enuahit Daulls avec la Phocide. 160
Persée victorieux de Phinée mene Andromede sa femme, va en Argos Royaume de son grand pere Acrise. 157		Pirra femme de Deucalion tous deux fort zelez au seruice des Dieux. 18. Ils saluent les Nymphes de la montagne qui leur seruoit d'azyle durant le deluge. 18. Iupiter se resolut de reparer par leur moyen les ruines du genre humain. <i>là mesme</i>
Phaëton puny pour auoir mal cōduit le Chariot du Soleil. 48. Il void tout l'vniuers en vn brasier. 49		Pirythous impie comme son pere Ixion. 276
Phantase prend quand bon luy semble la forme d'un serpent. 384		Plainte de la terre à Iupiter. 51
Phedimé & Tantale tuez par Apollon. 189		Plexiper tué par Meleagre. 263
Phidee miserable vieillard, fut le jouët des Harpis. 211		Polydecte Roy de Sciphe. 158
Philomele portoit au visage de charmes ineuitables. 193		Polydore dernier fils de Priam est tué par le Roy de Thrace. 438
Phinée chef de l'entreprise de raur Andromede mariée à Persée. 110. Il veut tuer Persée, sans Cephée qui		Polixene fille de Priam tuée. 439. regret de sa mere Hecuba sur son corps. 440
		Porbas assiege Claros, où Apollon ren-

# T A B L E

doit ses oracles. 375  
 Precipice en Laconie à costé du mont Tenare. 326  
 Presage de Cippus Genutius qu'il seroit Roy. 531  
 Priam pleure son fils *Æsaque* comme mort. 393  
 Procris fille de Pandion mariée à Cephale fils d'Eole. 208  
 Procruste voleur. 229  
 Progne & Terec jointes ensemble. 157  
 Progne dresse vn tombeau, & sacrifie à Proserpine pour les ombres de sa sœur. 203  
 Prométhée fils de Iapet forme vn homme de terre detrempee avec de l'eau. 3. & 5  
 Propetides offensent Venus leur Maistresse. 336  
 Proserpine fille de Ceres. 163  
 Proteenor frappe Hipsée. 153  
 Protefilas Capitaine Grec tué de la main d'Heكتور. 396  
 Prothée ne scauroit demeurer en vn estre. 42  
 Prothée fils de Neptune se desguise tantost en Lyon, ores en sanglier, puis en serpent. 281  
 Psamathe Nereide mere de Phoque. 372.  
 Les douzes puissances diuines plus honorees, ont chacune leur Palais au ciel. 11  
 Pygmalion auoit tout le sexe feminin odieux. 337. Il est affligé du feu dont son image l'auoit embrasé. 338  
 Pygas femme changée en grue. 183  
 Pythagore vient en Italie & se retire à Crotone. 510  
 Python, cruel serpent naist pour esfrayer le monde, grandeur incroyable de ce monstre. 22. Apollon le tue avec ses fleches. R 23  
**R** Auages de Minos autour de Megare. 252

chacune Region du monde est affectée à certains animaux 4  
 Rhammuside Deesse, vengeresse des inprats amours. 97  
 Richesses seules sources d'où nos miseres sont sorties. 8. maux qui en procedent. *là mesme.*  
 Romus & Romule tuent Amulie, & remirent leur grand pere en son Royaume. 502  
 Roué d'Ixion ne se peut mouuoir durant la voix d'Orphée. 328  
 Royaume noir de Pluton a plus de mille aduenues & des portes ouuertes de tous costez. 132  
 Ruisseaux sont comme branches des veines de la terre. 3

## S

**S** Almaris Nymphé couchoit souvent sur l'herbe prez le bord d'vne fontaine. 126  
 Saturne deboutté de son siege par la rebellion de son fils. 7  
 Scylla fille de Nise deuiet amoureuse de Minos. 152  
 Scylla desrobe à son pere le poil fatal auquel reposoit le bon heur du pays 255. elle offre ce present à Minos qui le refuse *là mesme.* elle fut changée en oyseau portant vn poil de plume sur la teste, 258  
 Scynic grand de force & de courage pour faire mal. 229  
 Secheresse de la Lybie venuë de l'embranchement du monde causé par la faute de Phaëton. 50  
 Secours des Atheniens demandé au Roy *Æaque* contre Minos. 132  
 Semelle fille d'Agenor engrossie par Iupiter. 9 Iunon en courroux se plaint de luy. *là mesme.* elle prend la forme de la vieille Beroë mere nourrice de Semele, elle accoste Semele.

92. conseil qu'elle luy donne promesse que luy fit Iupiter. 93. Il porte ses armes de feu chez Semele & la consume entre ses braches de feu. *là mesme.* Iupiter tire l'enfant qu'elle portoit, & le mit dedans sa cuisse, celles qu'il eut pour nourrices. *là mesme.*
- Semiramis fille de Dercete sur la fin de ses iours reuestuë de plume de pigeon s'en alla viure au plus haut des plus esleuez bastimens de Babylon, 115
- Serenes filles de Acheloy. 172
- Sibille fille de Glaucque caresee par Apollon, le prie multiplier ses ans iusques au nombre des grains de sable qu'elle pourroit tenir en sa main 470.
- Sirinx Nymphe gaigne le cœur du Dieu Pan par le charme de ses beautez. 35. Il court apres & luy parle, son corps fut changé en vn amas de roseaux par l'entremise des Naiades ses sœurs. 36. regrets de Pan. *là mesme.*
- Sisiphe pour onyr Orphée plus à son aise s'assit dessus la pierre. 328
- le Soleil pour se voir priuë de son fils Phaëton demeure comme priuë de son ordinaire beauté. 56. ses plaintes. *là mesme*
- le Soleil descourrit les baisers adultes de Mars & de Venus. 121
- Sommeil Dieu du silence. 383
- Sparte nourrice d'Hiacinte. 335
- Sypile fils puisné d'Amphion. 188
- Sython tantost homme & tantost femme. 125
- voix d'Orphée. 318
- Telamon fils aîné du Roy Aëaque fut le premier au deuant de Minos. 231
- Telchines conuerties en rochers par Iupiter. 226
- Tesée Roy de Thrace. 197. emporte la fleur de la virginité de Philomelle 201.
- La terre renduë comme vne boule rōde. 3
- la Terre plus espaisse que les autres elemens, forcee par sa pesanteur de demeurer en bas, 3
- la Terre eschauffée des rais du Soleil engendre de soy mesme les animaux. 22
- Thebes bastie par Cadmus 86. tous les Dieux luy sont alliez *là mesme.*
- Thelethuse femme de Lydde. 317
- Themis prophetesse. 306
- Thesée fils d'Egee Roy d'Athenes suspect à Medée. 227
- Thesée enuoyé par les Atheniens, & exposé au labyrinthe de Creto à la proye du monstre. 259. Ariadne amoureuse de luy, luy enseigne le moyen de tuer le monstre. *là mesme.*
- Thesée par sa valeur affranchit Athenes du sanglant tribut qu'elle payoit aux Cretois. 263
- Thesée se loge en la maison d'Acheloy 274. où les Nymphes vertes le seruirent à table. 274
- Thessale esprouue la force de la teste de Meduse leuëe par Persée. 155
- Thessaliens vont avec Iason saluer le Roy Aëte. 212
- Thyrbée se iette sur le corps mourant de Pyrame, & l'appelle par plusieurs fois. 129
- Teptoleme fils d'Hercule. 412
- Triptoleme enuoyé par Ceres, ensemeñcer toutes les terres desertes. 76.
- Tisiphone promet à Innon d'executer ses volonteZ, 133

V

**T**Antale à gousté les viandes qui se seruent à la table des Dieux.

Tentale ne pense à sa soif escoutant la

## T A B L E

Triton a toujours en main son cornet 42	Vapeurs arrestees en la moyene region de l'air y forment les nuées, 4
Turne met le feu dans les vaisseaux d'Enée 488. 489. il est tué de la main d'Enée. 490	Vents ont leur retraite en l'air & ont leur soufle réglé. 4 departement des terres qu'ils euanteroiét. <i>la mes-</i> <i>me.</i>
Typhée avec sa grandeur espouente les habitans des Cieux. 162	Venus grand' mere de Ino ne peut voir que d'un œil de pitié l'iniuste sort de sa petite fille. 175
Tyresias pour auoir frappé deux ser- pens qui estoient l'un sur l'autre, par leur attouchement deuint femme. 94. Iunon pour auoir contredit son opinion le priua de la veuë. 95. Iu- piter rend Tyresias celebre à predi- re les choses aduenir. <i>la mesme</i>	Venus se couure des escailles d'un poisson. 162
Thyrbée regrette la mort de son cher Pirame plante la pointe du poi- gnard dans son sein. 120. les Dieux ne leur donnerent qu'un tombeau. 121	Venus prie Iupiter de donner vne vie immortelle à son fils Enée. 492
V	Victoire de Palas sur Neptune. 183
	Vlysse par son eloquence gaigne les armes d'Achille. 435
	Vlysse enuoyé à Lemnos, il amene de la philoctete au camp des Grecs. 436.
	Vulcain tend son filet autour de son liét & y arreste Venus avec son adul- tere Mars. 111
Valeur de Iason admiree du peu- ple de Colchos. 226	Vulcain demande que son fils Eri- chon soit fait immortel. 207

FIN DE LA TABLE DE CE LIVRE  
des Metamorphoses d'Ouide.

LE  
IVGEMENT  
DE PARIS



A PARIS.

---

M. DC. XXXX.





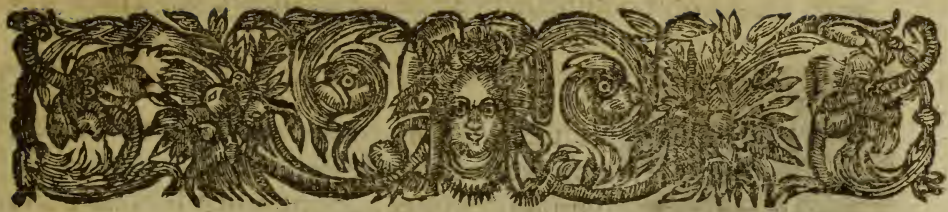
# LE LIBRAIRE

## A VX LECTEURS.

**M**ESSIEURS, ceux qui n'ont pas leu les vers Latins des METAMORPHOSES D'OVIDE, où il n'y a rien du Jugement de Paris, & l'ont veu inseré dans une certaine traduction, autrefois publiée sous le tiltre de GRAND OLYMPE, ont iugé que la derniere traduction des mesmes Metamorphoses, entierement conforme au Latin, estoit defectueuse, n'y trouuans pas ceste piece, qui est une des plus agreables inuentions que l'Antiquité nous ait laissée. Ce defaut presumé a fait naistre en plusieurs le desir de la voir, d'un style pareil à celuy des Metamorphoses, & ce desir a inuité l'Authcur de la derniere traduction de recueillir çà & là ce qui en a esté escrit, pour former ce petit ouurage, & le faire voir à part, sans le mesler dās les œuures d'Ouide, qu'il s'est efforcé d'imiter autant qu'il a peu. Peut-estre que ceste imitation affectée fera iuger ses paroles plus Poëtiques, qu'elles ne doiuent estre: mais il s'est creu obligé de s'accommoder à son sujet, & representant une feinte, bien que ce soit en prose, reigler plustost son discours aux loix de la Poësie, qu'à celles de l'Histuire.







L E

# IUGEMENT DE PARIS.



Edressons point des Autels à Venus, sa puissance releue de nos volontez. N'accusons point nostre foiblesse pour esleuer ses trophées, elle ne remporte victoire, que les forces de la raison ne luy puissent oster. Toute la gloire qu'elle possède, elle la tient de nostre lascheté, & ses beautez mesmes sont sans honneur, si nous ne les iugeons aimables. Nostre naissance loge le libre mouuement de nos ames entre Iunon, Minerue & Venus. Elle nous met, comme Pâris, au choix de cette vie laborieuse, qui offre les richesses, & les vaines grandeurs, dont l'ambition se repaist: d'une autre plus tranquille, qui n'a pour object dedans son repos, que la vertu & les sciences: & d'une troisieme flatteuse, qui enchante nos sens, pour nous endormir parmy les delices. S'arrester à la derniere, c'est bastir vn Temple à Venus, luy mettre la pomme d'or en main, & la faire triompher des deux autres. C'est faire l'election de Medée, voir le meilleur & embrasser le pire, estre esbloüy des charmes de l'apparence, cherir plus les fleurs que le fruit, & sous la douceur charmeresse de quelque breuuage fucré se porter la mort dans le sein. C'est avec Pâris condamner les durables Beautez de la Vertu, & d'un iugement auceuglé donner sa voix aux trôpeurs appas de la Volupté. Voyons les Deesses, qui nous sont les images de ses trois differentes vies, & leur Iuge en son siege, nous recognoistrans en leur tableau, que la liberté de nos actions n'est

point forcée par les puissances du ciel, que du mal & du bien qui nous arriue, nous en sommes les ouuriers, & qu'il n'y a que nostre aueuglement qui attire sur nous les infortunes.

**L**es desdains de Thetis, si long-temps en vain combattus, s'estoient rendus aux affections de Pelée : Les legeretez de cette inconstante Nymphé des eaux auoient quitté le laurier à la constance de ce ieune Prince : & tous les changeans artifices de Prothée, vaincus en elle par les forces de la perseuerance, n'empeschoient plus que ses volonte ne se rendissent complices des desirs de celuy qui la recherchoit. Leurs cœurs, autrefois ennemis, pour s'allier, s'estoient iettez dedans vn mesme feu, & leurs vœux esclairez d'vn mesme flambeau, estoient au poinct de voir le Dieu nopcier les conduire aux effects de leur contentement. Desia le iour esgallement souhaitté de l'vn & de l'autre estoit assigné. Vne montagne de Theffalie fut le lieu destiné à la solemnité de leur mariage, les allées de la forest qui couure les sommets du Pelion, furent les salles où se dresserent les tables du festin, & la troupe des Dieux fut la compagnie appellée pour autoriser cette heureuse alliance, de qui la valeur deuoit naistre avec le genereux Achille.

Iupiter grand-maistre des foudres, & toutes les Diuinitez, qui logent avec luy dans le ciel, parurent en si solempnelle assemblée; Les humides puissances qui ont leurs Palais dans les eaux, y suivirent leur Prince, auquel escheut le second sort du partage du monde. Les grandes voütes des cieux, les grottes qui releuent du trident de Neptune, & par toutes les autres Prouinces de la terre, les Temples, les antres, les forests, les iardins, vœufs de leurs diuins hostes, se virent lors deserts, & chacun s'estonna de n'auoir point chez soy, ceux que la Theffalie eut l'heur de voir tous assemblez chez elle.

Le ioyeux Demon, qui preside aux banquets, les y caressa tous: L'amour, les ris, les jeux & l'allegresse y auoient esté inuitez, pour l'entretien d'vne si celebre cōpagnie. La querelleuse Deesse qui meine par tout le discord, & se plaist à mesler du venin dans les douces voix de l'amour, pour les changer en paroles iniurieuses, seule auoit esté negligée.

Ceste ennemie des delices de la paix, à dessein n'auoit pas esté inuitée de se trouuer à ce grand bal des Dieux, de crainte que sa

présence toujours scandaleuse, ne troublast le calme de la ioye & des contentemens, qui regnoient sur ceste montagne : mais le mespris de sa malice fut l'aiguillon qui luy donna le desir de s'y trouuer. Toutefois elle ne voulut pas y paroistre, mais resolut sans estre recogneuë, d'y faire voir les effects malicieux de son mescontentement.

Pour semence des fruiçts qu'elle sçait produire, elle se seruit d'une pomme d'or, sur laquelle ces paroles estoient grauées: **C'EST POUR LA PLUS BELLE**: la prit en main, & s'estant glissée en quelque endroit de la forest, si sombre & si espais, qu'elle n'y pouuoit estre apperceuë, ietta la pomme de sedition au milieu de la troupe des Deesses.

Qui a veu quelquefois sur l'azur des plaines tranquilles de la mer, s'esleuer tout à coup le murmure d'un vent avant-coureur de quelque grand orage : cestuy-là se peut aisément figurer les mouuemens de ceste seditieuse tourmente, laquelle naissant sur la croupe d'un mont de Thessalie, monta depuis iusques aux cercles, où luissent les estoilles, fit faire bris à l'vnion qui maintenoit en paix les diuerses affections des Dieux, s'eslança sur la couronne de Lacedemone, espandit ses vagues par toutes les autres villes de la Grece, & en fin fondant dessus Troye, abyfma le plus puissant Empire de l'Asie.

Cette pomme fatale esmeut la tempeste, l'esclat de son riche metal, touchant par les yeux le desir des Deesses, rendit le fruiçt souhaitté de toutes ensemble, & leurs souhails furent les Aquilons qui troublèrent l'air de la nopce, & chasserent les doux Zephirs que la ioye y faisoit auparauant respirer. Il estoit autant desiré des moindres, comme des plus grandes diuinitez, mais la superbe Iunon, la courageuse Minerue, & la delicieuse Venus, plus puissantes & plus opiniastrés, rendirent vaines les pretentions & le desir des autres.

Le debat general fut reduit à trois, & ces trois n'auoient pas encore leu les paroles burinées en l'or de la pomme, que desia la seule amour d'un si agreable butin leur donnoit de la ialousie, & de la crainte de perdre le contentement de la posseder. Mais quand elles eurent recogneu qu'il y alloit du prix de leur beauté, & que les charmes de leurs yeux, les graces, les attraits de leurs visages mis en parangon, estoient au hazard du succès incertain.

de leur different: lors espousant autant de passion, que leur sexe en peut auoir pour ce qu'il chérit le plus, chacune fit voir qu'elle ne pouuoit receuoir desplaisir esgal à celuy d'estre iugée la belle.

Les chatoüilleuses affections, qui nourrissent dans le cœur des Dieux, aussi bien que des hommes, le flatteur amour de soy-mesme, marient en ces Deesses l'esperance avec le desir. Elles esperent toutes trois, & l'espoir leur inspire des raisons, qui les empeschent de ceder l'une à l'autre. Plus elles cōtestent, plus elles s'eschauffent en ce procez, où la vanité semble seule parler par leurs bouches. Mais leurs discours ne sont que paroles perduës, elles n'ont point de Iuge.

Qui le pourroit estre? Il n'y a pas vn des Dieux, dont le cœur ne soit interessé à la perte ou au gain de quelqu'une des trois parties. Ou le sang, ou l'affection, ou l'un & l'autre ensemble les rendent tous recusables. L'integrité mesme de Iupiter leur Souuerain, leur est suspecte, & quand elle seroit hors de soupçon, son autorité refuit l'enuie d'un arrest. Sa ialouse Iunon n'a desia contre luy que trop de iustes plaintes en bouche, il apprehende de l'offencer, & ne veut pas aussi prononcer contre la beauté de ses filles. Il se refuse soy-mesme, & r'enuoye le iugement à vn incognu, pour en esloigner la faueur.

» Permettez à la raison ( dit-il aux Deesses ) d'attiedir l'ardeur  
 » boüillante de vos passions, la violence peinte sur vos visages, des-  
 » robe l'honneur des roses & des lys, qui peuuent vous donner la  
 » palme que vous recherchez. Sur les costes du mont Ida, assez près  
 » des riuës du Xanthe, il y a vn Berger que la renommée vous doit  
 » persuader de choisir pour arbitre de vostre different. Elle semble  
 » vous le nommer, lors qu'elle vante sur tous autres le merite de sa  
 » preud'homme. C'est Alexandre Paris, l'Oracle de la Phrygie.  
 » L'ame de l'Equité, qui anime en luy vn des beaux corps du mon-  
 » de, vous le fera esprouuer digne Iuge de vos beautez. Ils vous  
 » rendra la libre sentence, que ses yeux & la verité auront aupara-  
 » uant dicté à son cœur. N'en doutez point, la reputation de son in-  
 » tegrité est vn gage qui vous doit tenir assurees contre la faueur:  
 » & ne desdaignez point de vous presenter deuant luy, bien qu'au  
 » lieu d'un sceptre il n'ait qu'une houlette en main, ce n'est pas vn  
 » esprit champestre. Il est Prince Troyen, frere du braue Hector,

yssa de nostre sang, la seule horreur des songes espouventables de sa mere, est le crime sans crime, qui dès le berceau bannit son enfance innocente du Palais de Priam.

Ces paroles du grand Roy des Dieux furent comme vne douce pluye, qui appaisa l'orage de la sedition, & rendit quelque calme à la compagnie. Les Deesses parurent prestes d'y obeyr, & leur obeyssance recogneuë, fit que Iupiter leur donna Mercure pour guide. La pomme fut mise en ses mains, avec commandement de la remettre en celles de Pâris, pour la rendre à l'vne des trois Deesses qu'il iugeroit deuoir emporter sur les autres l'honneur deu à la plus belle.

Elles estoient lors vestuës fort à leur auantage, mais deuant que partir chacune d'elles rechercha encore dans les secrets de l'artifice tout ce qu'elle peut trouuer d'ornement pour releuer les traits de sa beauté. L'orgueilleuse sœur & femme de Iupiter changea la robbe dont elle se pare ordinairement pour assister aux mariages, & rendre les alliances fecondes. Elle en prit vne autre pour donner de la crainte à son Iuge, & luy tesmoigner combien elle est ialouse de la gloire de son visage : car les vengeancees prises de celles qui l'auoient offensée en vn endroit si sensible, y estoient figurées.

La mere de ces petits peuples, qui ne font la guerre qu'aux Gruës, paroissoit sur l'vn des costez du deuant de la robbe, & d'vne face où il se lisoit l'outrecuidance, iettoit vn œil de mespris sur Iunon, en se flattant d'estre plus belle : puis on la voyoit elle-mesme punie par la Deesse mesprisée, couuerte de plumes, avec vn long-col soupirer son indiscretion, & plaindre sa laidur.

La fille de Laomedon, pourtraicte de l'autre costé avec vne presomption pareille, s'exposoit à la haine de la mesme Deesse, & changée apres en Cigogne, sembloit confesser qu'vne si iuste vengeance estoit deuë à sa temerité.

Sur le derriere estoient representez les actes de la tragedie de Cynare, miserable vicillard, pleurant estendu sur des pierres; autrefois ses filles, qui seruoient de degrez pour monter au Temple de celle, qu'elles s'estoient vantées d'efgaler en beauté.

Les personnes de ces histoires, peintes avec l'aiguille d'vn art inimitable, estoient comme en attente pour dire aux yeux de Pâ-

ris, qu'il deuoit apprehender le courroux d'une diuinité si prompt à se venger. Bien qu'elles fussent tout autour enrichies d'or & de pierreries, l'industrie pourtât de l'ouurier estoit plus à priser, que n'estoient les estoffes. Mais ce ne fut pas sa seule parure. Elle fit esclatter à l'enuy les rubis & les esmeraudes autant sur ses cheueux, comme dessus l'or & le pourpre de sa robbe, ceinte d'une escharpe pareille en couleur à cet arc du Ciel, qui presage la pluye. Et comme si elle eust voulu faire monstre des richesses de la terre, parut chargée des plus precieuses despoilles de l'Oriét, & du plus riche butin de tous les Royaumes du monde, pour affermeur Pâris qu'ils releuent de sa couronne.

La sçauante & guerriere Pallas, se vestit d'un accoustrement, autrefois tissu de sa main, où les neuf doctes Sœurs, tutrices des sciences, estoient représentées comme au naturel, autour d'un rocher, sur lequel un cheual aisé faisoit d'un coup de pied naistre la source d'une fontaine: En un autre endroit le portrait de la querelle, qu'elle mesme auoit eue contre son oncle Neptune, pour l'aduantage de nommer la ville d'Athenes: Et là s'esleuoit l'oliuier qui sortit de la terre en un instant, tout chargé de fruit, & luy donna la victoire, comme elle son nom à la ville. Puis on y voyoit çà & là, les histoires de plusieurs grands exploits de guerre, esgalement tesmoins de sa valeur & de la prudence.

Mais à dessein, outre sa robbe, elle prit un voile, sur lequel pour seruir d'exemple à Pâris, estoit figuré le combat d'Apollon, disputant pour l'harmonie de sa voix, & de sa harpe, contre le Dieu des Bergers. Vous y eussiez veu le beau fils de Latone avec son poil doré, ceint des verds Lauriers du Parnasse, tenir de la main gauche sa lyre d'ivoire, & de la droite son archet d'un artifice tel, que les oreilles de ceux qui voyoient ce diuin ouurage charmées par les yeux se persuadoient, ou d'estre sourdes, ou d'ouyr l'air de ses chansons. Par ombragé de pins, paroissoit de l'autre part les ioüies enflées, inspirant les accords champêtres à sa flûte: & entre les deux, Tmole leur Iuge estoit assis sur sa montagne, couronné d'une branche de chesne, lequel iugeant contre l'aduis du grossier Midas, pour les doux airs d'Apollon, sembloit n'estre là que pour inuiter Pâris à

prononcer en faueur de Minerue, comme luy auoit fait, pour son frere, s'il ne vouloit en preferant vne moindre beauté aux rares vertus d'une plus grande, s'acquérir la honteuse reputation d'un autre Midas.

Venus estoit lors parée d'un chef-d'œuvre forty des industrieuses mains d'Arachne, sur lequel cette admirable ouuriere auoit tracé le triomphe de celle mesme qui portoit la robbe, & du petit Amour son fils. Le pinceau d'Apelle eust esté en peine de rendre ses beautés plus accomplies, qu'elles y auoient esté tirées sans pinceau. Cupidon estoit avec elle, dessus un mesme chariot, le bandeau de ses yeux, ses ailles, son arc, sa trouffe & ses flesches le faisoient assez recognoistre. Et les Graces en suite, placées en triangle, ayans les bras entrelaçez, se faisoient des presens l'une à l'autre, & chacune d'elles n'auoit des yeux que pour recognoistre celle qui l'obligeoit.

Milles vaincus attachez à ce char triomphant seruoient de trophées aux vainqueurs. Iupiter mesme, non pas en sa majesté de Souuerain des cieux ( car la grauité d'un sceptre n'est pas en sa bien-seance aupres des jeux de l'Amour ) mais sous les formes empruntées d'un Aigle, d'un Taureau, d'un Cygne, d'un Belier, d'un Berger & d'un Satyre, recognoissoit là que sa couronne doit quelque hommage au Myrthe de sa fille. Neptune desguisé en Dauphin, proche de la belle Melanthe, & son frere Pluton, avec la fille de Ceres, y confessoient tous deux, l'un ses eaux, l'autre ses ombres tributaires du feu de Cupidon. Apollon forcé d'aduoier que la lumiere de son grand œil cède à celle du flambeau d'un enfant, y regrettoit de n'auoir pres de soy sa rebelle Daphné, laquelle ne s'estant iamais voulu rendre aux loix de l'Amour, n'auoit point de place parmy ses vaincus : mais celle qui le fit pere du ieune Phaëton, luy tenoit compagnie. Et là mesme le beau Cyparisse, affligé de voir sa biche trauerfée d'une flesche, abandonnoit si laschement sa vie à son dueil, qu'il faisoit naistre dans le cœur du Soleil un desir de mourir. Phedre y portoit peinte au visage la passion qu'elle eut pour Hyppolite. Eurydice blessée au pied par un serpent, estoit suivie de son Orphée qui la pleuroit. Les Faunes & les Satyres auoient en main de petits tableaux, où en l'un Leucothoë, pour l'amour condamnée à mort par son pere, sortoit du tombeau où

elle auoit esté enterrée deuant que mourir, pour reuiure sous l'escorce d'un arbre : comme faisoit en vn autre la ialouse Clytie sous la feuille dorée du Soucy. Narcisse amoureux de soy-mesme se miroit dans le cristal d'une fontaine, & y cherchoit en vain ses amours tandis qu'une Nymphe esprise de luy se perdoit en regrets, & ne luy restant que la voix deuenoit inuisible. Le Meurier qui rougit du sang de Pyrame & de Thybée, couuroit les corps morts de ces deux infortunez amans. La mer que Leandre trauersoit à nage pour aller voir Hero, approchoit tant du naturel, qu'on eut dit que les flots qui l'engloutissoient, estoient les mesmes vagues où il fut enseuely. Celles de la mer Egée qui furent sourdes aux vœux d'Halcyonne, n'y estoient pas moins bien representées. Et afin que l'empire de Venus parust assisté de l'espée des plus vaillans: Mars la suiuoit comme victorieuse de son cœur. Thesée avec Ariadne, Hercule avec Omphale, Persée avec Andromede, & plusieurs autres sans nombre y estoient assemblez, pour recognoistre leur valeur, esclae des attraits de ceste Deesse.

L'art d'Arachne n'auoit oublié en la tissure des habits, ny la qualité des persónes, ny les façõs du pais d'un chacun. La robe estoit vn chefd'œuure donné pour trophée à Venus, car on n'y voyoit que ses victoires. Elle ne desira pas pourtant en faire montre deuant le Iuge de ses beautez. Apres l'auoir deuestuë, elle en prit vne de crespes si delié, qu'au moindre souffle des Zephirs, le crespes joint au marbre poly de sõ corps, faisoit voir cõme à nud mille douces merueilles. Afin de dõner plus d'esclat à ses beautez, elle voulut que sa parure semblast plus negligée qu'affectée, aussi n'estoit-ce pas sur son habit qu'elle appuyoit l'esperoir de sa victoire, sinon en sa ceinture, fatale ceinture, qui pleine d'un secret bon-heur, recelle dans ses replis les delicateffes, les mignardises, les agreables feintes & les douces trõperies qui forcent à aimer. Mais tandis que les Graces frisoient son poil, le ferroient d'une tresse d'or, & y attachoient, avec quelques pierreries, vne branche de Myrthe, elle rechercha le secours des folastres amours, qui ioient autour d'elle, & leur dist:

- „ Petits mignons, chers enfans d'une mere que vous auez toujours  
 „ vniquement cherie, redoublez maintenant vos caresses, & embras-  
 „ sez cette beauté, dont le merite va estre ballancé par vn Berger, avec  
 „ celuy de deux grandes Deesses. Je ne puis estre sans apprehension  
 „ de l'euuenement de l'Arrest, lors que ie me figure la faueur de deux



si puissantes parties. L'une dispose des tresors & des sceptres de la terre, elle tient que les Princes qui commandent au monde, sont tous sujets de son Empire. L'autre se rend espouvétable par les armes, & dit que les plus braues au sanglant mestier de la guerre, luy doivent tous hommage. Que ne peut l'or, & l'ambitieux espoir d'une couronne, ou la force des armes sur le foible cœur d'un berger? Je n'ay point d'armes en main, ie n'ay point de Roys pour vassaux, & l'auare Démon qui preside aux richesses ne me recognoist point pour maistresse. Mais que dois-ie craindre pourtant, si fidelles enfans, vous combattez pour la gloire de vostre mere? Seuls vous estes mes armes, les Roys vassaux de mon pouuoir, & les tresors que ie possede, vos flambeaux, vos arcs, & vos traits me rendront inuincible.

Le courage que donne à ses sujets la voix d'un Prince, prest à combattre son ennemy, lors que les animant au gain de la victoire, pour flatter leur valeur, il leur dit que sa vie, son honneur & son sceptre, attaché à leur fidelité, n'est pas tant en sa main qu'en leurs mains, & la pointe de leurs espées: Le mesme paroist à l'instant auoir esté inspiré à ces ieunes Soldats de Venus. Ils releuent les esperances panchantes de leur mere, & pour les fortifier, l'un r'allume les flammes de son brandon demy-esteint, l'autre donne à son arc vne corde nouvelle, & d'autres aiguissent leurs fleches, dont ils se promettent de faire bresche au sein de Paris, fust-il plus dur que les roches où il habite.

Mercure cependant auoit pris son chappeau & ses talonnières aisées, desia il auoit en main le simbole de sa prudence, en deux serpents autour d'une baguette, qui luy sert de sceptre; lors que voyant les Decesses parées: Iunon dans un chariot, tiré par ces oyseaux, à la queue desquels autrefois elle attacha les yeux du Concierge d'Io: Venus prest de estre enleuée par deux Cygnes & deux Colombes, & Minerue comme luy armée de plumes aux talons, il s'esleua le premier en l'air pour les guider, & elles suivirent son vol, pour se rendre avec luy sur les terres sujettes au vieil Priam. Ils sortirent en peu de temps hors de la Thessalie, traufferent les Royaumes de la Macedoine & de Thrace, passerent au dessus de la mer, qui retient le nom de la sœur de Phrixus, virent en passant Rhodes, que le Soleil esclaire d'une plus fauorable œillade que le reste du monde, puis la Candie avec les autres

Cyclades, & se recogneurent en fin dans l'air de la Phrygie, où laissans Troye à main gauche, ils descendirent en la vallée qui est au pied du mont Ida.

Où es-tu tandis, belle Nymphe, qui ne cheris la douceur de la vie, que pour faire viure en ton cœur les douces affections de ton cher Pâris? Enone que fais-tu? Ne t'apperçois-tu point de l'arriuée de cette troupe fatale à tes delices? Les yeux de ton amour n'ont-ils point de preuoyance à l'abord des malheurs, auxquels tu dois estre vn iour si sensible? Le Marinier preuoit de loing l'orage, ne vois tu point le flot qui s'en va faire faire bris à ton amour, & à tous tes contentemens? Non, tu ne vois pas, & ton ame sans crainte de l'affliction qui talonne tes plaisirs pour leur donner la mort, s'entretient en quelque endroit de la forest, des perfections de ton Berger, qui ne fera plus tien, puis que l'inconstance est proche de te le raurir.

Le dos courbé d'vne roche cauée seruoit à l'heure à Pâris, & de siege, & d'appuy, d'où il voyoit à son aise paistre ses troupeaux, & là pour chasser l'ennuy de la solitude, mesurant sa voix aux tons de son flageol, inuitoit Echo à redire l'air champestre qu'il disoit: Mercure tandis & les Deesses parurent à ses yeux, & la veuë de cette troupe inconnuë, l'ayant remply d'estonnement luy auoit desrobé la voix, lors que l'Ambassadeur de Iupiter s'auança pour luy dire.

Chasse l'effroy, qui semble te saisir, heureux Berger, que le ciel  
 ,, fauorise, ie suis le Messager & le fils de ce grand Roy, dont la  
 ,, main courroucée darde icy bas le feu des tonnerres, & des trois di-  
 ,, uinitez qui me suiuent, l'vne est sa femme, & les deux autres sont  
 ,, ses filles. C'est la Reyne Iunon, le sage Minerue, & la douce  
 ,, Venus, que la ialousie a mises en querelle pour le laurier de leurs  
 ,, beautez. Ta renommée veut que leurs merites soient balancez au  
 ,, poids de ton iugement, c'est elle qui a porté Iupiter à faire esle-  
 ,, ction de ton integrité, & de tes yeux, que l'Amour a rendus ca-  
 ,, pables de iuger des graces des belles. Les Dieux partis en leurs  
 ,, opinions soufmettent leurs affections à ton arrest, & ont tous cõ-  
 ,, mandé à leurs passions de mescognoistre ce qu'il y a de plus  
 ,, beau dans le ciel, pour l'apprendre de la bouche de Pâris: & c'est  
 ,, d'elle mesme que ces Deesses desirent estre assurees du rang  
 ,, que leurs beautez s'y doiuent promettre: Satisfay donc à leur de-

fir, beau Berger, la pomme que ie te presente est le riche prix de la victoire qu'elles esperent. Reçoy-là, pour en disposer en faueur de celle, qui merite l'emporter sur les autres.

La ioye inesperée d'un bon-heur, au dessus de nostre ambition, d'abord ne nous contente pas tant comme elle nous estonne. Celle de Pâris l'esbloüit, l'excez le transporte, & le rauissement luy oste quelque temps l'usage de la langue, puis luy permet de dire.

C'est trop obliger ma simplicité, qui pourroit bien peut-estre voyant deux vaches ou deux genices, faire choix de la plus belle & la plus vtile. Pardonnez-moy, diuin Ambassadeur, les yeux d'un homme ne sont pas dignes arbitres d'une telle difficulté, & moins ceux d'un Berger, animé d'un esprit grossier, qui n'a jamais respiré dans l'air de la Cour, ny approché des villes, où les plus rudes se polissent. Hé! quelle difference peut remarquer mon ignorance entre les traicts diuers de leurs visages, qui ne me semblent pas moins beaux l'un que l'autre? La valeur de trois roses vermeilles, espanouïes au leuer d'un mesme Soleil, que le curieux soing de quelque Bergere auroit choisies toutes semblables, ne pourroit pas estre iugée plus épale. Vous me chargez d'un iugement aussi difficile, comme il est perilleux. Quelle temerité seroit-ce à Pâris de s'exposer à la hayne infailible d'un arrest que les Dieux mesmes ont redouté de rendre?

Sa timidité s'excusoit ainsi, lors que Mercure, pour le faire resoudre, luy remonstra que les Dieux diuisez en leurs affections, n'auoient peu estre Iuges: le flatta de l'honneur que luy rendoient les Deesses, & de celuy que la renommée luy promettoit à l'aduenir: puis le pressa du souuerain commandement de Iupiter qui ne peut receuoir d'excuses.

En fin Pâris vaincu par le deuoir, rendit à l'obeyssance ce qu'il n'auoit peu accorder à la vanité, & desia s'appuyant d'un pied sur sa houlette, auoit fait entrer son ame au conseil avec sa veüe, quand Iunon s'auança la premiere.

Les yeux de cette Deesse estoient desarmez des superbes desdains, qui sont les traicts ordinaires de l'arc de ses sourcils: la bien-seance auoit forcé son cœur d'enuoyer à son front plus de douceur, que son humeur ne porte. Afin que ses beautez parussent

plus aymables , elle ne leur auoit laiffé d'austerité , qu'autant qu'il luy estoit neceffaire d'en referuer pour la grauité, qui deuoit accompagner le fceptre qu'elle auoit en main. Il n'eust pas esté bien aisé de remarquer , si sa façon obeyffoit plus au mouuement des Graces , qu'à celuy de sa maiesté , car elles auoient part égales en elle, lors qu'elle dist à son Iuge.

Pâris , si ma beauté , qui me donna la couronne du ciel , & me fit place au liét du Souuerain des Dieux , n'auoit esté il y a longtemps iugée, aussi bien sans esgalle, comme elle est sans reproche, la vanité de celles qui m'en disputent le laurier, seroit plus tolerable : Et ton iugement combattu par la crainte de rendre vne sentence auctorisée des yeux seuls d'un Berger , se pourroit figurer quelques difficultez en mes pretentions. Mais puis que les effectz ont desia decidé pour moy ce que la iustice desire que ta bouche prononce, il ne te doit rester, ny doute qui empesche ton integrité de se refoudre, ny apprehension de mettre ton innocence en butte à la haine de deux Deesses , qui recognoistront en fin, ie m'asseure, que la presumption les a mal conscillées. Elles n'ont iamais autre part marché du pair avec moy , pourquoy seroient elles offensées de me ceder icy ? Lors que Iupiter me choisit pour compagne, il iugea ma beauté autant esleuée au dessus du merite de toutes les autres beautez, comme l'est son pouuoir sur toutes les puiffances du monde. Son election fut vn arrest à mon aduantage, dont l'execution t'a esté referuée. Deslors ceste pomme me fut acquise, que ie doy maintenant receuoir de ta main, & qu'il t'est impossible de me refuser, sans accuser d'aucuglement le Monarque de l'Vniuers, & condamner son mariage. Tes yeux pourroient-ils démentir ses yeux, & ton cœur en me negligant blasmer les delices du sien ? Non, Pâris, mais peut-estre que la vengeance de mes corriualles, t'est sans sujet encore redoutable, ou que tes esperances font entendre à ton desir, quelques plus chers faueurs d'elles que de moy. I'offencerois le beau renom de ton integrité de le soupçonner, & mes soupçons naiffans d'une aucugle mescognoissance de ce que ie suis, m'offenceroiēt moy-mesme. Hé de qui est-ce que Iunon doit redouter la puiffance ? ou de qui est-ce que Pâris en obligeant Ianon doit apprehender le courroux ? Ou de quelle faueur peut estre charmé son espoir, pour desobliger la femme du grand Iupiter ? Les Dieux

ont

ont animé les beautez de tó corps d'une ame trop genereuse, pour estre esprise de ces lasches contentemens, qui se recueillent dans les passés & languissans exercices de Minerue, ou du vermeil empoisonné de ces roses que Venus produit parmy tant d'espines. Le destin t'a fait naistre dans vn Palais Royal, il doit à ta naissance vn souverain pouuoir, non dessus les troupeaux de moutons ou de chèvres, mais sur plusieurs peuples subiects à la loy de tes volontez. C'est là qu'un glorieux desir te doit porter si tu veux esleuer ta nature au dessus de l'homme, & meriter quelque part aux honneurs que recoivent les immortels. Fay donc que tes vœux aspirent à la grandeur d'un sceptre, ce sont vœux plains de gloire, que Junon favorise, & que sa bien veillance peut rendre satisfaits. Tous les sceptres du monde ne releuent pas seulement du mien, ils sont de mon domaine, & les mains qui les portent les tiennent de la mienne. Il n'y a rien de riche sur la terre, ou dedans ses veines, dont mes liberalitez ne disposent. Auecques les couronnes ie donne les tresors, qui en sont les colonnes, le fort dans lequel elles se conseruent, & les furieuses machines, qui doiuent, pour en conquerir d'autres, accompagner les armes de mon fils le Dieu de la guerre. Ma faueur le fera tousiours marcher à la teste de tes armées, espere en son espée, non pas au casque, à la lance, ou au bouclier, dont la foiblesse de Minerue se couure. La vanité de cette Deesse ne s'enfert que pour se parer, n'attends point de secours de la vaine parure d'une fille: Mais si tu reigles tes souhaits à la noblesse de ton sang, & que ton sein soit eschauffé de l'amour d'un Royaume, reconnoissant ma beauté, sans seconde en puissance, prononce courageusement qu'elle n'a point de pareille. Si tu le fais, ce sera sans combattre t'acquérir, au seul prix d'une pomme, l'Empire de toute l'Asie.

Junon n'eut pas finy sa harangue, que Minerue se presenta d'une face où se pouuoient lire tous les traits d'une masle & courageuse beauté. C'estoit le visage, ou d'Achille, lors qu'il viuoit vestu de l'habit d'une fille chez le Roy Licomede: ou tel que parut celuy de la belle Iphis, à la sortie du Temple de cette favorable Deesse, qui vaincuë par ses prieres luy donna la vigueur du sexe le plus fort, que la nature luy auoit refusé. Son casque, ombragé des plumes d'un hybou, estoit ceint d'une branche d'o-

liuier, & son estomach armé d'un plastron, sur lequel la frayeur se voyoit attachée avec l'horreur, & les serpens de la monstrueuse Meduse; un escu de cristal chargeoit son bras gauche, & une longue picque appuyoit sa main droite. Elle adoucit autant qu'elle peut le regard furieux de son œil guerrier, & voulut que la modestie assistast sa langue sçauante, pour dire à ce ieune Berger.

„ Le ciel nous estoit suspect, & la terre à mespris, il n'y auoit  
 „ icy bas, ny là haut personne, que nos soupçons ne rendissent iu-  
 „ stement reprochable, ou nos desdains indigne de nous voir côme  
 „ iuge, Pâris seul s'est trouué meriter vne gloire enuieée aux Dieux,  
 „ & au reste des hommes. Il est vray, equitable Berger, mon cœur  
 „ n'eust iamais consenty de m'offrir à l'inique sentence des pas-  
 „ sions d'un autre homme, ton merite seul estoit digne de l'attirer,  
 „ & ton integrité de me rendre contente. Quel plus fauorable ar-  
 „ bitre pouuoit souhaitter la Vertu, que celuy dont le naturel ne  
 „ semble estre formé que pour la Vertu mesme? C'est elle qui te  
 „ parle, c'est elle qui plaide en ma bouche, & qui s'oppose aux in-  
 „ iustes pretentions de l'Ambition, & de la Volupté mes ennemis,  
 „ que le masque emprunté des noms de Iunon & Venus te desgui-  
 „ se. C'est des vierges beautez de la Vertu que tu dois prononcer,  
 „ les traits de mon visage sont les siens, & tous les attraits que ie  
 „ porte en face, sont ceux dont elle charmeroit le monde, si elle pa-  
 „ roissoit visible aux autres comme à toy. Reconnoy-là, Pâris, ne  
 „ permets pas aux flatteuses apparéces de tirer de ta bouche un iu-  
 „ gement au eugle contre ses veritables & seules durables beautez.  
 „ Il va plus icy de ton contentement que du gain de Minerue.  
 „ Ton arrest tesmoin de ton affection, sera le gage des heurcu-  
 „ ses ou tristes auantures que la Fortune reserue à ton election.  
 „ Que de regrets rempliroient mon cœur de pitié, si tes yeux en-  
 „ chantez des charmes trompeurs de Venus, te laissoient gouster le  
 „ poison des fruiets mortels, qui se forment des fleurs d'une vie de-  
 „ licieuse! Quel creue-cœur ce me seroit de voir ceste monstrucu-  
 „ se Serene tirer ta ieunesse au naufrage! Ne l'escoute pas, sa voix  
 „ est celle de l'Hyene, qui ne t'appelle sinon pour te deuorer. Venus  
 „ fille de l'escume de mer, est elle-mesme vne mer perilleuse, qui  
 „ a ses vagues, ses vents, ses tempestes & ses escucils: mais qui  
 „ n'a point de hayres que les gouffres d'ennuis, où elle abysme les

cœurs sans iamais les porter au riuage. Fuy ses orages, & plustost  
 fuy la vaine grandeur des promesses, dont l'ambitieuſe Iu-  
 non flatte tes esperances : Toutesfois quel auantage te promet-  
 elle, que la nature ne te donne ? Les ſceptres te furent acquis dès  
 le iour qui eſclaira ta naiſſance, les couronnes ſont jointes à  
 ton ſang, il n'eſt point neceſſaire que tu luy en ſois obligé : mais  
 recherche en moy la vertu, qui peut te mettre en main les biens  
 qui te ſont deuz par la nature, & ſeule te les conſeruer. Les Em-  
 pires ſont labyrinthes, où les plus courageux ſe perdent, ſans la  
 Prudence, vniueſel fleau des monſtres qui s'y trouuent. Ie ſuis l'A-  
 riadne, à qui tu dois donner de l'amour, pour te conduire à la vi-  
 ctoire. Ie t'apprendray le genereux art qui range les ſujets ſous  
 les loix de l'obeyſſance, celuy de planter l'oliuier au milieu de  
 tes peuples, pour les faire viure en repos, & encore celuy d'arra-  
 cher les lauriers de la main de tes ennemis, pour triompher en  
 guerre. La lance que ie porte eſt la marque du pouuoir que i'en  
 ay. Non, ce n'eſt point la vanité qui me la donne pour parure,  
 c'eſt le glorieux outil de mon maſle courage. L'eſpée de Mars  
 releue du hazard ; quand elle ſeroit toute acquiſe à Iunon, elle  
 ne te pourroit aſſeurer du ſuccez des coups qu'elle donne. Elle  
 t'abuse, & les richeſſes meſmes qu'elle t'offre, ſont liberalitez  
 qu'on ne tient que par emprunt de la Fortune, qui les retire lors  
 que bon luy ſemble. Mes faueurs ſont bien plus auantageuſes, la  
 victoire obeyt à ma Prudence, ie coupe quand ie veux ſes aiſles  
 pour l'empêcher de voler au camp ennemy : & pour arreſter les  
 legeretez de la Fortune ma vaſſalle, ie ſçay mettre vn clou à ſa  
 rouë. Autre que moy ne peut rien pretendre aux dons que ie fay,  
 ils ne ſont pas ſeulement ſans peril, ils ſont iouyr de tout le ſou-  
 uerain bon-heur dont la terre eſt capable. La ialouſie du temps  
 ne les defrobe point, & la Fortune aduouë qu'ils ne ſont point ſu-  
 jets aux reuers de ſon inconſtance. Sans eux tes proſperitez de-  
 meureront ſans eſclat ; ſi tu les acquiers, ils feront l'effroy des ac-  
 cidents contraires à tes contentemens, ils te rendront ſans crainte  
 du feu, meſmes des foudres de Iupiter, ils t'eſleueront au ciel, &  
 ſuruiuans à ton tombeau couronneront ta memoire d'vn los qui  
 ne mourra iamais. Ces riches dons ſont les Vertus & les Sciences,  
 ce ſont mes beautez : Pâris, tu es heureux, & la pomme eſt à  
 moy, ſi tes yeux voyent aſſez clair pour les bien recognoiſtre.

Vn grand cheſne, eſbranlé des coups que la coignée du bucheron luy a donnez, & battu des haleines diuerſes de deux vents contraires, qui le menacent de le faire en meſme inſtant cheoir d'vn coſté, puis le ietter de l'autre, ſeroit vn naïf pourtraict de l'eſtat auquel ſe trouua l'eſprit de Pâris, combattu des raiſons & flatté des promeſſes dont ces deux Deeſſes s'eſtoient ſeruiés pour le vaincre. Deſia il ne ſçait à quel party ſe reſoudre, lors que Venus vient encore augmenter les difficultez qui le trauail-  
lent.

La face riante de cette amoureuſe Princeſſe de Cythere, le plaisir & la ioye qui eſclairaient l'albaſtre & le vermeil de ſon teinct, eſtoient capables de faire deſlors preſager quelque ſucez plus heureux pour elle, que pour ſes compagnes. Elle fait voir ſes beautez d'vne façon qui paroît bien ne negliger pas du tout l'artifice: mais qui ſemble auſſi cherir dauantage la naïfueté, & iettant ſur ſon Iuge, avec vn ſouſris, vne œillade aſſez puisſante pour eſchauffer les glaces de quelque Hyppolite, luy dit:

Où eſt ton ame, beau Berger, où ſont tes affectionſ ! Je les voy  
 ” ce me ſemble en balance avec ton iugement, entre la ſoiſ mortel-  
 ” le des treſors, & le vain deſir des ſciences. Quoy! te perſuades-tu  
 ” donc, que cette pomme ſoit vn loyer affecté à la plus riche, ou à  
 ” la plus ſçauante ? Non, c'eſt la paſſion de la Reyne Iunon, & de la  
 ” vierge Minerue, qui te le voudroit faire croire. Deeſſes abuſées ;  
 ” Elles recherchent la recôpenſe de ce qui paroît le moins en elles,  
 ” & pour l'obtenir ſans la meriter, leurs promeſſes eſſayent de vain-  
 ” cre par l'oreille ton cœur, que leur triſte viſage ne ſçauroit  
 ” gagner par les yeux. Leurs diſcours ne te font Iuge que de leurs  
 ” preſens, il n'y a que leurs dons, qui oſent diſputer la victoire  
 ” avec moy, pour ce que leurs beautez deuât la miéne ſe recognoiſ-  
 ” ſent elles-meſmes trop deſectueuſes. Commande à ta veuë de li-  
 ” re ſur ce riche fruit que tu as en main, l'arreſt dont tu es l'inter-  
 ” prete, puis voy le marbre poly de mon frô, les douces flames qui  
 ” luiſent au deſſous dedans le criſtal de mes yeux, les roſes de mes  
 ” iouies, le double corail de mes léures, qui ſert de rempart à vn  
 ” double rang de perles, les neiges de mon ſein ſur lequel les  
 ” Amours iouient avec les Graces mes compagnes, tu diras alors,  
 ” ie m'aſſeure, que cet arreſt graué en or ne parle ſinô de Venus. Se-  
 ” rois-tu ſans amour, Pâris le plus aymable des hômes, pour meſco-



gnoistre les merueilles de mon visage, où sont peintes les marques de mon souuerain pouuoir ? Ma teste, ceinte d'une simple brâche de myrthe n'est chargée ny du fer d'un casque, ny de l'or d'une couronne, mais les Roys & les Princes qui les portent, viennent feschir au pied de mes autels. L'aduoüe que ie suis ignorante du sanglant mestier de la guerre, mais l'espée des plus vaillans, voire celle du Dieu de la valeur, ne tranche que pour mon seruice. Et toy-mesme es tu né pour la furie des allarmes ? La douceur de ton naturel ne paroist pas estre bien d'accord avec le sang & la cruauté. Mesprise donc l'ambition des sceptres, & cette brutale fureur qui ne porte que dans les meurtres. Quitte la solitude des forests, & recherche le delicieux entretien d'une femme, qui te fera gouster des plaisirs, sans lesquels les couronnes sont importunes, & la vie ennuyeuse. Helene le Soleil de la Grece, & l'amour d'autant d'hommes qu'il y en a qui l'ont ouy nommer, fera le present que tu recevras de ma faueur. Sois ialoux de regner, pourueu que ce soit avec elle, qu'elle partage avec toy ta puissance, & que ses grâces soient à ton cœur le plus cher & plus agreable domaine de ton Empire. Ie te les promets, & ne souhaitte pas pourtant, que les esperances de ma promesse ayent en ton iugement plus de part que la verité. Reconnoy-la sans passion, ie ne te l'ay point desguisée. C'est à faire à celles qui ont besoin de l'artifice d'une longue harangue pour couvrir leurs defauts. Ma beauté d'elle-mesme assez visible, ne peut rien emprunter des couleurs d'un riche discours. Il me suffit, Paris, que pour en iuger tu ayes des yeux.

On ne scauroit rendre vn iugement asseuré de l'excellence des clartez du Soleil à trauers la noire espaisseur d'un nuage, ny lors que le corps ombreux de la Lune s'oppose à vostre veüe, & nous en desrobe la lumiere. Ces trois Soleils, ausquels la riche parure des habits fait souffrir vne Eclypse de la plus grande part de leurs beautez, ne rendant pas assez d'éclat : Paris dit, qu'il ne peut, ny louer, ny blasmer les merueilles cachées. Il a bien ouy les Deesses, mais il ne les a veüs qu'à demy, il desire que ce soit en leur lustre entier, & comme il veut despoüiller son iugement de passion, aussi souhaitte-il, que pour estre iugées elles soient toutes nuës.

La chaste pudeur de Iunon y resiste quelque temps, & plus

encore la virginité de Minerue. Venus qui croit y auoir de l'auantage, leur reproche qu'avec raison elles apprehendent l'arrest, qu'elles ne craindroient point s'il deuoit estre de la richesse de leurs vestemens, non de la beauté de leurs corps. Elle se fait la premiere deuestir par les Graces, & ses reprohes plus que son exemple, assiste du soupçon de quelques secrets defaut presumez couuerts de la robbe, forcent en fin les deux autres d'en faire de mesme.

Ces viuantes images, qui eussent fait rougir de honte le marbre de leur pourtraits eslabourez de la main de Phidias, ou de Praxitele, n'eurent pas mis à nud le parfait admirable de toutes les beautez du monde, visible en trois diuers modelles, que les Zephirs, qui donnent la fraischeur aux ombres de la forest, demeurèrent rauis sans respirer, & de crainte d'offenser les Deesses, n'oserent seulement lascher leurs plus douces & plus agreables haleines. La mesme crainte de les importuner retint sans mouuement les feüilles des arbres comme charmées, & l'argent du ruisseau, qui arrouse la valée, cessa son doux-coulant murmure. Le Soleil qui tourne tousiours, arresta sa course ordinaire pour se rendre plus attentif à la veüe de ces merueilles; & bien que rien ne soit caché à son grand œil, il regretta de n'en auoir qu'un, & au milieu de son contentement, touché d'une affliction qu'il n'auoit iamais eüe, se persuada que pour assez voir il auoit trop peu de lumiere. Le Xanthe couronné de roseaux fortit sans faire bruit de son humide grotte, les Nymphes des fontaines leuerent leurs tresses mouillées hors de leurs sources, & les Nymphes des bois, que le sort a chagées, fendirent leurs escorces des arbres qui les couurent. Les Faunes, les Satyres, & tous ces demy-Dieux qui habitent dans les forests, furent tentez d'un desir pareil à celuy qui mit Ixion sur la rouë. Les troupeaux de Pâris perdirent l'enuie de paistre, les oyseaux sur les branches mirent en oubly leur ramage, & tous les animaux de la montagne à l'heure attachez par les yeux à ce diuin object, n'eurent l'ame que dans la veüe. Les pins mesmes, les chesnes, les ormeaux, & autant de corps insensibles que la lyre d'Orphée en anima sur les sommets de Rhodope, furent sensibles alors, & semblerent auoir des yeux, tout ainsi qu'autresfois ils auoient eu des oreilles, pour ouyr les accords du mary d'Euridice.

En cette extase generale de tout ce que la montagne portoit, quel pouuoit estre Pâris ? Il n'est pas à foy, ses beautez descouuertes luy defrobent l'ame & la veuë, qu'elles semblent donner aux corps qui n'en ont point. L'esclat de tant de clartez l'esblouyt, & plus il se rend curieux de recognoistre le merite de l'une, puis de l'autre, moins il remarque de difference entr'elles. Son esprit rauy le fait demeurer, pour trop voir, quelque temps comme aueugle. Il ne peut iuger, car il ne sçait rien qu'admirer: mais enfin au milieu de l'esblouyssement le petit Amour luy ouure les yeux, & les arreste sur sa mere.

Que fais-tu lasche Berger ? tu n'as point d'yeux pour la Vertu, & tu en trouues pour la volupté ! Veux-tu dementir la renommée de ton integrité, & aller perdre la raison dans la coupe de Circe ? Ainsi bien souuent nos sens abusez guident nos souhaits à nostre dommage. C'est vne Meduse dont tu es espris, qui t'endurcira en rocher dessous vn comble de miseres. Le large chemin que tu prends est dangereux, il n'est parfemé de fleurs qu'à l'entrée, le reste est plein de ronces & de chardons, bornez d'horribles precipices. Ton desir te meine à la gauche, tourne à la main droite, Pâris, c'est la glorieuse brisée du genereux Hercule. Mais Pâris, n'est pas nay pour triompher des monstres.

Son cœur se rend aux delices: il ne iuge point de beauté pareille à celle de Venus, leur nourrice. Il prononce pour elle, & luy-mesme execute son arrest prononcé en luy donnant la pomme.

Rien ne peut obliger les Dames, à l'esgal des louanges de leur beauté, en priser le merite c'est les entretenir dans l'element, où elles viuent plus contentes: aussi rien ne les desoblige comme le mespris, qui touche à leurs visages, ce leur est vne peinture d'ortie la plus cuisante qu'elles puissent souffrir, il n'y a point d'huyle qui en soit le remede. Il n'y a point de repentir, qui obtienne le pardon de telles iniures, bien qu'en apparence elles soient plus legeres aux vnes qu'aux autres.

Minerue mesprisée parut auoir plus de pitié de l'ignorance de Pâris, que de ressentiment de l'offence qu'elle receuoit. La secrette haine conceuë en son ame offensée, fut retenue par la modestie qui l'empescha de la faire lire sur son visage: mais le courroux de la superbe femme de Iupiter ne peut demeurer couuert. Elle iura deslors la ruine de son Iuge, luy fit ouyr routes les

furieuses menaces que sa colere luy inspira, & pour eschauffer dauantage son cœur à la vengeance, força son souuenir de luy représenter toutes les fautes commises contre les Dieux, par ceux de la maison de Priam. Elle fait que la ialousie renouuelle en son ame le desplaisir de voir tous les iours dans le ciel le ieune Ganymede auprès de Iupiter. L'infidelité de Laomedon, grand-pere de Pâris, enuers Neptune, pour le bastiment des murailles de Troye, est vne perfidie, qu'elle s'attribuë faite à soy-mesme, pource que ç'a esté contre son frere : puis que la vanité d'Antigone, tante de son Iuge, qui voulut s'escaller à elle, luy persuada que c'est vne humeur domestique aux Princes d'Ilion de negliger sa puissance.

„ Quoy ! Troye mon ennemie, ne t'a donc fait naistre (dit-elle à Paris) que pour le mespris de Iunon? Elle s'abuse, la perfide t'esprouuera son funeste flambeau, elle recognoistra vn iour à son dommage, que tu es nay pour la reduire en cendre. Hector mourant plus honteux, d'estre ton frere, que vaincu, maudira sa vaillance tachée de l'alliance de ta lascheté. Le vieil Priam saisi d'vn tardif repentir, se plaindra de ne t'auoir pas estouffé au berceau: & la rage qui changera ta mere Hecube en vne chienne, fera moins ouyr les regrets de la perte de ses autres enfans, que ceux de t'auoir porté en son flanc. Les infortunes de ton pays te feront à toy-mesme regretter d'auoir veu le iour, on te verra d'vne bouche impie accuser la pieté de celle qui pardonna à ton enfance, & plus encore detester l'honneur d'auoir esté mon Iuge.

Ainsi toute en menaces & toute en son dessein de punir Pâris, elle partit avec Minerue, qui n'auoit pas peut-estre moins de despit: mais sa discretion, qui le dissimuloit, luy seruoit comme d'vn voile pour le tenir secret.

Venus victorieuse se rit de la honte & de la colere de ses vaincuës, puis assure Pâris contre les furies de Iunon, qu'elle luy fait croire n'estre que vaines paroles, escloses de l'insolence ordinaire de ceste orgueilleuse Deesse. Elle chasse la crainte qui possède son iuge estonné, & fortifie les esperances qu'il a de se voir maistre des affections d'Helene. Elle luy promet l'assistance des Graces & de son fils, afin qu'il soit plus fauorablement receu, elle prend la peine de l'instruire de toutes les parties necessaires

pour

peut se rendre aimable, & la souveraine instruction qu'elle luy donne, est celle qu'estant desia montée sur son chariot, elle luy recommande encore, disant:

Aime, beau Berger, aime, si tu veux estre aimé: donne ton cœur «  
sans fard à Helene, pour obtenir la victoire du sien. L'amour n'a «  
point de charmes plus puissans, que les véritables tesmoignages «  
de l'amour mesme. «

Cessez Amans de plus vous plaindre de vos yeux, comme des seuls auteurs du martyre que vostre passion vous force de souffrir. Le desespoir vous les fait bien souuent nommer traistres à vostre liberté, ne les condamnez pas seuls d'une trahison, où ils ne manquent pas d'autres complices. L'ouye aussi bien que la veüe donne entrée à l'amour, pour se saisir du cœur. Pâris le recognoist ainsi, les dernieres paroles de Venus, recueillies en son ame, y prennent telle place, que dès l'heure mesme il se sent tout en feu. Les flames de l'amour deuantent la lumiere de ses yeux, il brusle pour Helene qu'il n'a point veüe: mais il en a ouy parler, il a esté surpris par les oreilles, & la renommée est la chaine qui le tient arresté.

Les douces esperances de son affection luy font oublier l'aprehension des vengeances de Iunon. Il se flatte soy-mesme de la vanité d'auoir esté Iuge de trois Deesses, & le flatteur souuenir qu'il en a, est le cher nourricier d'une felicité, qu'il croit inuiolable. C'est vn contentement qu'il ne peut taire; pour le rendre plus grand, il le dit à Enone, il luy fait le discours de la querelle des diuinitez qu'il a veües, sans luy faire sçauoir pourtant les promesses qui l'ont obligé à prononcer en faueur de Venus.

Enone sans auoir ouy parler d'Helene, paslit au rapport du iugement de son Berger, elle en presage quelque triste auanture, & luy veut persuader qu'il a moins de suiet de se resiouyr, que de craindre: mais les presages de la Nymphé ne peuuent gauchir le malheur où son destin le porte.

Que les secrets du ciel sont admirables: Iamais celuy sur lequel panche vn infortune, ne se void accablé qu'il n'ait luy mesme resisté aux salutaires conseils qui pouuoiet le sauuer. Tousiours son esprit aueuglé recherche ce qu'il doit fuir, afin que les desastres à venir paroissent iustes supplices aux yeux de tout le monde, & qu'il ne soit point miserable sans auoir esté recogneu coupable.

Pâris est sourd aux remonstrances d'Enone, que l'amour d'Helene luy rend suspectes: Il a de l'impatience de voir sa ruine avec celle de son pays. La vie sans peril, qu'il meine dans les bois, luy est odieuse, il veut se precipiter aux dangers, & pour les auancer, il poursuit d'estre restably dedans le Palais de Priam.

Après y auoir pris le rang, que sa naissance luy donnoit, il pouruoit au dessein qu'il a sur les beautez de la femme de Menelas. Il n'est plus en Phrygie, ny dessus les costaux de la montagne Ida, autresfois sa retraicte, ny mesme dans l'enclos des murailles de Troye, il est en Grece, & tout dans le bon-heur qu'il se promet du voyage qu'il y veut faire.

Cette grande montagne, hostesse de la Nymphe ses premieres delices, fournit les pins, sur lesquels il doit embarquer son inconstance, pour la conqueste d'une autre femme. On les abbat, on les coupe, on les scie, on en fait des vaisseaux qui l'attendent au port, tandis qu'il va dire le dernier A dieu à ses affections champestres: toutefois il ne desire pas qu'Enone croye que ce soit le dernier.

Il se presente à elle avec vn visage fardé d'une feinte tristesse, il couure le dessein de son voyage du pretexte d'un bien aduantageux à la couronne de Priam, il l'autorise du commandement de son pere, bien qu'il ne soit autorisé que des promesses de Venus, & iure qu'il sent en son cœur vn tourment sans pareil, naissant du combat de l'obeyssance, qui le tire d'entre les bras d'Enone, & les forces de son desir qui le retiennent aupres d'elle. Mille sospirs simulez sortent de sa bouche pour seruir de tesmoins, & asseurer vne parole mensongere. Ses yeux mesmes permettent à l'infidelité de mesler des larmes forcées avec les chaudes eaux, dont la douleur laue les iouës de sa Nymphe: mais il n'est pas aisé de tromper vn cœur plein d'amour, où les soupçons, sont tousiours les plus forts.

Enone, bien apprise en l'escole de cet Enfant qui void de fort loing à trauers son bandeau tout ce que l'on oppose à ses plaisirs, reçoit vn coup mortel à l'ouye seule de l'esloignement que Pâris medite. La ialousie sans le sçauoir, luy persuade quelque verité pareille à celle que la bouche de son mary disguise. Elle soupçonne de l'amour caché sous les feintes occasions, de passer en Grece, qu'il a supposées pour l'abuser. La

crainte qu'elle en a luy enuoye vn glaçon dans le fein, vn passe-  
 éffroy sur le visage, & vne viue source de larmes dâs les yeux. Par  
 trois fois son tourment s'efforce d'animer sa langue, & trois fois  
 sans pouuoir parler il fait couler vne mer de pleurs qui luy noyēt  
 la face. Elle ne veut point consentir au depart de Pâris, son cœur  
 y resiste autant comme il peut : mais sa bouche ne peut en exprimer  
 la resistance. Son affliction en fin luy permet à peine de lâcher  
 ces plaintes, interrompuës des sanglots.

Quoy Pâris, est-ce point pour renoncer à nostre alliance, que tu  
 vas t'embarquer sur l'eau? veuxt-ou abandonner ta fidelité aux vêts,  
 qui soufflent dans tes voiles? Quelle diuinité, ennemie de mes  
 contentemens t'inspire ce voyage, pour se vâger de moy? Quelle  
 offense ay-ie cōmise cōtre toy mes cheres delices, qui doie ainsi  
 esloigner tes affections de la mienne? Qu'est deuenu le soin que  
 tu soulois auoir d'Enone? Où sont tes amoureuses impatiences?  
 Pâris se peut-il separer de moy, & viure sans inquietudes? Helas!  
 il le peut bien, puis que sa froideur se resoult à vn si long voyage,  
 & que mon absence, autrefois la mort de son cœur, est mainte-  
 nant ce qu'il souhaitte. Encore s'il y auoit de l'assurance au che-  
 min que tu tiens, ie n'aurois à me plaindre apres ton départ, que  
 de t'auoir perdu pour vn temps, & ne craindrois point le danger,  
 qui peut faire qu'Enone te perdra pour iamais. Mais les perils de  
 la mer mespouuentent, ils doubleront le mal de mon affliction,  
 donnans pour cōpaigne à mon duciel vne crainte continuelle. Ne  
 voistu pas quelles montagnes d'eaux le vent esleue quelquefois,  
 & soudain les abyfme en des gouffres horribles : Bien que Ne-  
 ptune d'vne face tranquille, t'inuite ce semble à voguer sur des  
 plaines bonaces, pense que la furie des Aquilons en vn instant  
 le fait bien changer de visage. L'apprehende pour toy le malheur  
 d'vn naufrage, il faudroit que ton ame eust conçu contre moy  
 quelque haine mortelle, si pour me laisser vesue, tu n'apprehen-  
 dois point de t'offrir à la mort au milieu de tant de hazards. De-  
 meure, Pâris, & si tu desdaignes de fauoriser mon amour, permets  
 au moins que ie doie à la crainte de l'orage vne faueur qui me  
 feroit plus chere, si ie te la deuois. Ou si la peur non plus que mes  
 prieres, ne peut vaincre ton opiniastre desir de voir la Grece, fay  
 que sans te laisser, ie coure la mesme fortune, que les vents te fe-  
 ront courir, qu'vn mesme vaisseau nous porte tous deux, que

35 tu ne souffre rien qu'Enone n'endure de mesmes ; que les mes-  
 35 mes flots nous fassent blefmir, & que d'un mesme courage nostre  
 35 patience surmonte nos incommoditez de la mer, que nous tra-  
 35 uerferons ensemble.

Ces tristes paroles de la deffiance, & du iuste regret d'Enone, capables de grauer la pitié sur la dure froideur d'un marbre, ne toucherent point au cœur de Pâris. Le ressentiment qu'il en eut, fut celuy que l'artifice luy donna pour tascher de la consoler. Il n'oublia n'y le masque trompeur d'une affliction peinte sur le visage, ny les sermens que les traistres font pour le violer, ny les promesses dont la perfidie se sert pour abuser les ames peu rusées.

Il ne pourroit (dist-il) sans mourir d'aprehension voir sa Nym- phe aux dâgers, dont la mer est feconde. Il la conjure d'attendre en repos son retour, & pour l'asseurer de sa foy, il iure que plustost son ame, legere ombre, s'enuolera au lieu de sa naissance, qu'infidele mary il voye dans son liêt autre femme qu'Enone. Il la baise, il l'embrasse: mais ses baisers, & ses perfides embrassemens, ressemblent aux atouchemens de la main meurtriere qui fait ouvrir la playe & couler le sang d'un corps mort.

Enone comme mort du coup qu'elle a receu à l'ouye de la nouvelle du départ de Pâris, ne respond ny des bras, ny de la bouche à ses infidelles carresses: mais la blessure de son cœur qui s'ouure, enuoye à ses yeux un torrent de larmes de sang. Elle ne parle point à l'infidelité, qu'elle s' imagine desia formée en l'ame de celuy qui la quitte: sa douleur est trop grande, pour luy permettre de dire seulement un Adieu. Elle le voit partir, & tombe pasmée à la renuerse, fort proche de tomber entre les bras du desespoir, sans le secours des autres Nymphes de la mesme forest, qui prestent la main à sa foiblesse, pour la releuer, & pour alliger ses douleurs d'un discours fauorable à son amour, luy font esperer le retour de son Berger.

Ces foibles esperances restablies dans le cœur d'Enone, ne charment pas tant son affliction, comme l'excez du mal luy en desrobe le ressentiment: Elle est ainsi qu'un malade au plus chaud de sa fièvre, qui pour auoir trop de douleurs est moins sensible à la douleur: Le faix des ennuyes qu'elle souffre est trop pesant pour en sentir le poids: il n'y a que la violence de ses trauaux qui



la rende moins trauaillée. Elle endure pourtant, & son tourment luy fait dire en soy-mesme.

Cruel Pâris, à quel martyre est-ce que ton absence destine ton Enone? Cruel amour, pourquoy veux tu que ie sois encore brulée, puis que le Ciel a esloigné de moy la flame qui m'esclaire? Cruel destin, pourquoy as tu fait esloigner Pâris, puis que les feux de son amour me consomment encore? Cruelle Enone, pourquoy chers-tu le poison, qui doit faire glisser la mort dedans tes veines? Cruel Pâris, cruel amour, cruel destin, mais à toy-mesme plus cruelle Enone, qui nourris en ton sein le serpent qui te tuë! Helas! pauurette, tu abuses bien de l'amour, de ne vouloir aimer que celuy qui te fuit. Ta loyauté est vn monstre d'erreur que tu embrasses pour vertu, la dois-tu conseruer pour le traistre qui t'abandonne?

Son affection plus puissante que son despit, l'arresta-là quelque temps sans parler, touchée du repentir d'auoir ce luy sembloit, offensé son mary: puis elle se reprit ainsi. Hé! quoy? se pourroit-il bien faire que Pâris me fut traistre?

C'est vn scrupule à son amour de le dire, c'est vne iniure qu'elle ne peut encore se resoudre de luy reprocher, car elle en doute, & ne veut pas tenir pour verité ce que la ialousie assure à ses soupçons. Bien qu'elle se deffie de ce triste, pour elle, & trop infortuné voyage, elle le souhaite heureux à Pâris, elle inuoque Thetis & les vertes Nymphes des eaux, afin que bien tost elles le ramenant au port de Troye: mais si elle est deuotieuse pour luy, ell'en'est pas moins curieuse de s'enquerir quel est le dessein qui le porte en Grece. Sa curiosité la fait veiller à son malheur, & rechercher ce qu'elle redoute d'apprendre.

La Lune auoit desia deux fois monstré les pointes argentées de son croissant, & autant de fois les auoit remplies, pour renfermer la face dans vn cercle parfait, depuis le iour fatal aux delices d'Enone, marqué des ennuys de l'esliogement de son mary, & des premieres larmes de son vefuage: lors qu'elle apprit, que la beauté de la femme de Menelas estoit l'Ourse, qui auoit guidé le vaisseau de Pâris, pour le faier aborder au riuage de Sparte.

Elle sceut qu'une Reyne Grecque, maistresse de son cœur possédoit ses affections, & afin de la rendre plus assurée de l'en-

reprise de Pâris, on luy fit mesmes le rapport de ce qu'en predictoit Cassandre. Vne froide horreur la faisoit à l'heure avec vn tremblement, qui fit voir en elle combien plus grand est le ressentimēt du mal present, que celuy de la crainte qu'il arriue. Ses regrets meslerent la rage parmy sa douleur, & la firent parler, bien que la violence semblaist la deuoir forcer à se taire.

» Ingrat Pâris, s'escria-elle, où est la foy qui t'obligeoit de vieillir avec moy? Où estes-vous, ô Dieux, puissances vengereffes de l'infidelité, demeurez-vous oisives? O ciel! tu sçais l'iniure que reçoit Enone, & Pâris ne sent point la iuste rigueur de ton foudre? Terre si tu le portes, comment ne t'ouures-tu pour l'engloutir, & son adultere Helene avec luy? O mer, s'il a desia fait voile pour son retour, que ne l'enfeuclis-tu dans tes ondes? Mais tes vents & tes vagues, ie croy, fauorisent son inconstance.

La bouche d'Enone accorda quelques paroles semblables à sa colere, puis ses yeux ouurirent la bonde d'un grand ruisseau de pleurs, humides tesmoins du feu de son amour, aussi bien que de son martyre. Ses mains battirent mille fois son sein, elle deschira ses habits, arracha l'or de ses cheueux, & comme furieuse d'un ongle enuuenimé contre cette beauté, que Pâris auoit tant chérie, tirant du sang de son visage, en fit rougir les eaux dont il estoit mouillé.

Les grands rochers de la montagne Ida, firent bien loing retentir ses cris, en les redisant apres elle, que la foiblesse auoit assise sur leurs costes, où d'une voix vn peu plus adoucie, elle continua de se plaindre ainsi à Pâris, qui ne pouuoit plus, ny l'ouyr, ny la secourir.

» Perfide de quel crime suis ie pollué, qui te dispenses de m'auoir  
 » encōre pour femme? On doit porter patiemment le mal qu'on a  
 » merité par sa faute: mais c'est vn regret trop cuisant, d'estre punie & n'auoir point failly. Pâris peut-il negliger celle, qui Nym  
 » phe, & fille d vn grand fleuve, ne desdaigna point de l'aimer au  
 » tēps qu'il n'estoit que simple Berger? Bien qu'auiourd'huy tu sois  
 » Prince de Troye, & recogneu l'un des fils de Priam, pense que tu  
 » ne l'estois pas alors, que mon amour me fit tant oublier ma quali  
 » té de Nympe, que pour toy ie perdis la honte d'espouser vn va  
 » let. I'ay esté plusieurs fois te voir parmy les troupeaux de bestail  
 » que tu gardois, & plusieurs fois i'ay bien daigné reposer avec toy

sur l'herbe : Je t'ay monstté les endroits de ceste forest plus pro-  
 pres à la chasse, ie t'ay guidé pour descouvrir les grottes, où les  
 bestes nourriſſent leurs petits: l'ay pris la peine de conduire tes  
 chiens dedás l'espoisseur de ce bois, qui couure les sommets de la  
 montagne: Et tât de courtoisies n'ont rien produit que de l'ingra-  
 titude ! Tu te mescognois en la face de ta fortune changée, &  
 peut-estre oses-tu bien dire maintenant par desdain, que iamais  
 tu n'eus d'amour pour Enone : toutesfois tu ne peux, ces arbres  
 te desmentent, car ils tesmoignent presque tous le respect que tu  
 m'as porté. Plusieurs font voir en leur escorce mon nom gra-  
 ué du burin de ta serpe. On lit le nom d'Enone, taillé de la  
 pointe de ton cousteau en diuers lieux, où mon nom va croissant  
 tout ainsi que le tronc des arbres. Croissez tousiours, & vous  
 rendez immortels, heureux arbres, afin de rendre ma memoire  
 immortelle. Mais il y a entre autres vn Peuplier planté sur la ri-  
 ue du fleuve, où l'on void nos deux noms ensemble. Ha ! faut-  
 il que nos corps soient separez, & que la seule alliance des noms  
 demeure ? Meurs fidelle peuplier, afin qu'elle se perde : mais  
 non, conserue-toy, pour conuaincre Pâris. Tu fus tesmoin de  
 ses premieres flames, tu le seras de sa perfidie, autant de fois, que  
 sur ton escorce raboteuse on lira ces vers,

*Alors que Paris infidelle*

*Sans Enone respirera,*

*Le Xanthe à soy-mesme rebelle*

*Vers sa source retournera.*

Helas ! Pâris les a escrits, & sa bouche parjure les a mille fois  
 prononcez. Rebrousse donc ton flux, ô fleuve trop constant  
 en ta course, fay remonter tes eaux en haut, car Pâris vit, &  
 il vit sans Enone : mais il ne vit pas seulement sans elle, il vit  
 avec vne autre, qu'il a esté rechercher au delà de ces longues  
 plaines de mer, que son inconstance a passées. Traistre pour-  
 quoy en partant pleurois-tu, puisque desia tu bruslois du desir  
 d'vne nouvelle femme ? Il est vray, ne fois point honteux de  
 l'aduouër, ie te vis pleurer, & tes yeux mouillez, se joignans  
 aux miens presque fondus en larmes, ne firent qu'un ruisseau  
 de nos pleurs. La vigne ne serre pas si estroitement le tronc des  
 ormeaux, ausquels on la marie ; comme tes bras me presse-  
 rent en m'embrassant. Abusée ie me laissay persuader à tes lar-

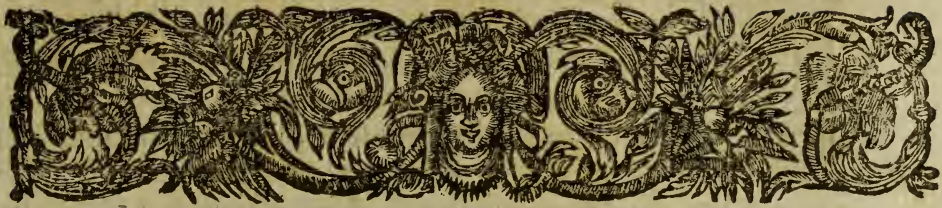
„ mes , & voulus bien que mon amour vainquist ma defiance, pour  
 „ me tromper moy-mesme. Je conjuray Neptune de fauoriser ton  
 „ dessein, ie l'importunay de mes vœux, vœux pitoyables qui ont  
 „ auancé mon malheur : prieres non pas inutiles , mais trop con-  
 „ traies à mon bien, puis qu'elles ont esté pour le bon-heur d'vn  
 „ autre , & pour mon desespoir. Deuotieuse pour autruy , & trop  
 „ ardante à ma ruine , i'ay procuré le bien d'vne adultere Helene  
 „ qui cause mon tourment. Facent les Dieux qu'elle puisse vn iour  
 „ delaissée, esprouuer la rigueur de semblables douleurs, & ressen-  
 „ tir le mal que son impudicité m'a fait endurer. Que puisse-elle,  
 „ vn iour, vesue de Pâris, detester sa perfidie, qui m'a la premiere  
 „ trompée. Mais quand ie fais quelque mauuais souhait pour elle,  
 „ ie crains pour toy qu'vn plus grande infortune t'arriue, infidelle  
 „ Troyen, quis as esté rair vne Princeesse Grecque entre les bras  
 „ de son mary. Tu as estouffé en son sein vn amour sans pareil &  
 „ sans reproche , pour y allumer vne funeste flame , qui ne doit vi-  
 „ ure, que dedans le sang des combats , & mourir vn iour sous les  
 „ cendres de la grandeur de Troye. Ce que t'en predisoit Cassan-  
 „ dre deuant ton depart, ne deuoit-il pas rôpre vne si honteuse en-  
 „ treprise ? Et moy-mesme peu sage ne deuois-ie pas auoir appris  
 „ d'elle le tourment que ie souffre, pour consulter apres avec la pre-  
 „ uoyance, les remedes de l'éuiter ? Il me souuient qu'agitée de ses  
 „ diuines fureurs , elle me dist , il y a fort long-temps : Que fais-tu  
 „ pauure Enone ? pourquoy perdis-tu ton grain sur des sablons ?  
 „ C'est sur l'arene que tu semes , ton traual sera sans profit , iamais  
 „ tu ne verras fortir aucun fruiçt de ton labourage. Vne genice  
 „ doit venir de Grece , qui sera le sac du pays, la mort de nostre  
 „ Empire , & le fleau de ton cœur. La voila desia quelle arriue, ha-  
 „ ste-toy de la repouffer. Ha ! Troyens insensez , qui laissez surgir  
 „ en vos ports vn si detestable vaisseau , arrestez-le en pleine mer,  
 „ & l'abysez au plus profond des eaux, deuant qu'il prenne terre,  
 „ il est chargé du feu qui doit embraser vostre ville , & tout remply  
 „ du sang qui coulera bien tost autour de vos murailles. Ainsi ta  
 „ sœur d'vn esprit transporté a plusieurs fois prophetisé les desa-  
 „ stres de ton pays , & ceux de ton Enone. Et toy , ton pays, ny  
 „ moy-mesme , ne l'auons iamais voulu croire. Le destin m'auoit  
 „ desrobé les yeux de l'ame , pour me rendre incredule, afin que ie  
 „ fusse le triste obieçt des songes de ta merc. Miserable , il falloit  
 que

que ie fusse bruslee de ce flambeau fatal , dont Hecube en dor-  
 mant se persuada d'estre enceinte. Mais que dis- ie, indiscrette? ia-  
 mais Hecube ne t'a eu dans ses flancs, Priam n'est point ton pere,  
 tu es engendré d'un escueil, quelque escume vagabonde t'a con-  
 çeu au milieu de la fureur des vagues de la mer. Si tu estois de  
 leur sang, tu aurois de la crainte pour le repos de leur vieillesse,  
 tu n'eusses pas esté si loin chercher leurs ennuis & leur mort, l'a-  
 mour de la terre quit t'a nourry, & celuy de ta femme, t'eust icy  
 retenu près d'Enone, sans penser à Helene. Heureuse, & trois fois  
 heureuse Andromache, d'auoir vn Hector pour mary : Hector  
 autant plein de fidelité, qu'il l'est de force & de courage ! L'e-  
 xemple de sa constance, Paris, te deuoit rendre tel en mon en-  
 droit, qu'il a tousiours esté enuers sa chere & fidelle compagne.  
 Mais malheureuse i'ay recognu à mon dommage, que tu n'estois  
 pas son frere, en t'esproouant plus leger qu'une feuille seiche, le  
 iouiet des vents sous les arbres He ! peux-tu esperer qu'Helene te  
 soit autre ? Tu sçais la foy qu'elle a gardée à Menelas, ne t'en pro-  
 mets pas vne plus entiere. Ta conqueste n'est pas fort glorieuse,  
 d'auoir gagné le cœur d'une femme, qui s'est renduë aux premie-  
 res œillades d'un estrangier. Vante tant que tu voudras sa beauté,  
 elle ne sera iamais prisee à l'egal des chastes affections d'Enone,  
 qui se conserue encore à toy, malgré ton inconstance. Il est vray,  
 & c'est mon martyre, mon iuste desplaisir ne peut bannir de ma  
 pensée l'image de Paris ; ingrat Paris, trop dur & trop sourd à  
 mes plaintes : Paris, dont ie souhaitterois vn eternel oubly, si l'ar-  
 deur de ma passion ne me rendoit mal-aiusée. Ie ne le puis haïr  
 pourtant, bien que ses desseins ennemis de mon contentement,  
 soient trop dignes de haine ; mais ie me plains de sa desloyauté, &  
 apres m'estre plainte, miserable, encore ie l'aime. Amour cruel ty-  
 ran, que tes blesseures sont cuisantes ? Malheur ! que la terre ne  
 produit rien qui en puisse alleguer le mal. Ie sçay les herbes salu-  
 taires, les plantes, les racines, qui seruent à la guerison des corps,  
 ie cognois leurs vertus, mais la cognoissance m'en est inutile, puis-  
 que pour moy elles sont sans vertu, & qu'au besoin leur secours  
 me defaut. Elles manquerent de mesme autrefois à celuy de qui  
 i'en ay appris la science, lors que Berger en Theffalie, touché des  
 mesmes douleurs que ie sens, il souspiroit pour les beautez d'Al-  
 ceste. Apollon pere des remedes, n'en trouua point pour estein-

dre son feu, comment Enone en peut-elle esperer? Souffre donc  
 malheureuse Enone, souffre que la patience soit le remede de  
 ton mal, qui n'en a point d'autre: peut-estre que le repentir de  
 celuy qui l'a fait, l'en rendra vn iour Medecin.

Tandis que la Nymphe entretenoit ainsi son affliction de souf-  
 pirs & de regrets, Pâris glorieux des despoilles du Roy de  
 Sparte, auoit desia retiré le loyer de la pomme donnée à Venus,  
 desia Helene, autant esprise de luy, qu'il auoit paru l'estre d'elle,  
 auoit consenty au doux rapt de sa propre beauté. Ils s'estoient  
 desrobez des havres de Lacedemone, & dans peu de iours de-  
 uoient aborder aux ports de la Phrygie, où ils se rendirent incon-  
 tinent apres avec l'excez d'une ioye, qui fut le dernier acte des  
 felicitez de Priam. Depuis toute la Grece armée pour la ven-  
 geance de l'iniure receüe par Menelas, fit recognoistre à Pâris,  
 au milieu du sang & des meurtres, combien la faueur de Venus  
 luy estoit funeste: car elle luy cousta la vie, celle de tous les  
 siens, & la ruine entiere de son pays, où le feu & les armes ne  
 laisserent qu'un desert à la place de cette puissante & fameuse  
 Troye, autrefois la Reyne des ville de l'Asie,





LES

ABEILLES  
 METAMORPHOSE  
 TRADVITTE DV IIII.  
 LIVRE DES GEORGIQVES  
 DE VIRGILLE.

---

LE SVIET DE LA METAMORPHOSE.

*Aristée, fils de la Nympe Cyrene & d'Apollon, ayant perdu toutes les Abeilles qu'il auoit eu soin de nourrir, eut recours à sa mere pour estre soulagé en son affliction. Elle le conduisit au deuin Prothée, qui luy dist, qu'une telle perte luy estoit arriuée pour la mort d'Euridice, qu'il auoit causée, & luy conseilla d'appaiser le courroux des Nymphes compagnes d'Euridice, par un sacrifice de quatre taureaux: & autant de genices; ce qu'il fit, & des corps pourris des taureaux sacrifiez, il vit naistre des Abeilles, qui reparerent sa perte. C'est ce que Virgile décrit excellemment & au long, y meslant la fable d'Eurydice & d'Orphée.*

ffff ij



Vand le Berger Aristée eut perdu ses Abeilles qu'un mal contagieux, à ce qu'on dit, fit toutes mourir languissantes de faim, son affliction le tirant loing du doux air de la delicieuse Tempé, que les eaux du Penée arrousent, il monta iusques à la source sacrée du fleuve, où n'ouurant sa bouche qu'aux plaintes, il fit ainsi parler son dueil à sa mere: Hé quoy, ma mere, Cyrene qui vous plaisez au fonds de l'humide demeure, d'où coule ce ruisseau: s'il est vray, comme vous le publiez, que ie sois fils d'Apollon pere de la lumiere, ne suis ie né de l'illustre race des Dieux, que pour estre la haine du destin, & le pitieux obiect de toutes sortes d'infortunes? Où se porte ailleurs loing de moy l'amour de mere que vous me deuez? Sont-ce les esperances dont vous me flattiez, en me promettant que i'aurois vn iour place dans le ciel? Voyez, ie suis contraint, bien que vostre fils de renoncer mesme à l'honneur, qu'avec mille traux ma vigilance à peine m'auoit icy bas acquis dans le soyn champestre de nourrir du bestail & cultiuer la terre pour ses fruiets! Si ma gloire vous donne tant de ialousie, pourquoy de vostre main n'arrachez vous vous-mesme les arbres qui croissent si heureusement en mes forests? Portez le feu dans mes bergeries, rauagez la moisson, faites brusler en terre tous les grains semez, & vous iettez furieusement dans mes vignes avec vne hache pour les deserter.

Le bruit qu'il fit, penetrant iusqu'au plus profond du fleuve, fut ouy de Cyrene dans sa chambre au milieu des Nymphes ses compagnes, qui auoient toutes en main quelques laines Milesienes teintes de couleur claire-bleuë. Dryno y estoit, Ligée, Xantho, Phyllodocé, dont les cheueux luyfans pendoient espanchez sur leur col d'albâtre: Nefée, Spio, Thalie, Cymodocé, Cydippe, & la blonde Lycorias, l'une fille, & l'autre fraichement sortie des premiers traux de l'accouchement: les deux filles de l'Océan Clio, & sa soeur Beroé, toutes deux vestuës de peaux peintes, & toutes deux ceintes de ceintures dorées; Ephyre, Opis, l'Asienne Deiopée, & la prompte Arethuse, en fin deschargée de son carquois; parmy lesquelles Clymene contoit l'inutile industrie des ialouses inquietudes de Vulcain, les ruses & les delicieux larcins de Mars, qu'elle mesloit dans vn grand discours de toutes les amourettes des Dieux depuis la naissance du monde.



Tandis que la douceur de cet entretien, leur travail grossissoit sans cesse leurs fufeaux, la voix plaintiue d'Aristée venant encore vne autrefois iusqu'aux oreilles de sa Mere, elles demeurèrent toutes d'estonnement comme stupides attachées sur leurs sieges d'azur. Arethuse fut la premiere, qui se leuant sortit la teste hors de l'eau, pour voir que c'estoit, & à l'instant s'escria de loing: Helas! Cyrene ma sœur, vous ne vous estes pas sans sujet donné de l'effroy? c'est vostre fils Aristée, les plus cheres delices de vostre cœur, que voila tout en pleurs sur le bord des eaux de son Pere: c'est de vous qu'il se plaint, il vous nomme cruelle.

La Mere à ces paroles, plus en crainte qu'auparauant, dist touchée d'une nouvelle esmotion, Allez, auancéz-vous, & l'amenez icy; l'entrée du Palais des Dieux ne luy est pas deffenduë. En mesme temps ayant commandé aux eaux de se retirer & laisser à son fils vn chemin sur le sable, l'eau fenduë de part & d'autre s'esleuant, courbée comme en coste de montagne, receut le ieune homme au large de son sein, & luy fit passage pour descendre au fonds de la source du fleue.

Desia il s'auancoit, rauy dans les merueilles du Palais & de l'humide estenduë de l'Empire de sa mere, où il admiroit avec les autres resonnans, les estangs renfermez dans des grottes: & tout estonné du grand bruit naissant du flux & de la chute des eaux, il se plaisoit à voir sous terre en diuers endroits la naissance du cours de tous les fleues du monde: celle du Phase, du Lycus, la source d'où iallit premierement le profond Eniphée, d'où fort le pere Tyberin, & d'où les ruisseaux de l'Anie: d'où l'Hypanis bruyant sur des cailloux, d'où le Mysien Caique, & d'où le Pau, qui brillant comme l'or porte ainsi qu'un taureau deux cornès sur le front, & se rend avec plus de violence qu'autre fleue dans la mer Adriatique, à trauers la fertilité de plusieurs grasses terres chargées de toutes sortes de fructs.

Quand Aristée fut entré dans la chambre voûtée de pierre-ponce, & que Cyrene eut appris de luy le suiet de ses vaines larmes; les Nymphes, compagnes de la Deesse versans incontinent à chacun à son rang de l'eau pour lauer les mains, portent ensemble de fins linges à les essuyer. Les vnes couurent les tables de viandes, les autres seruent à boire, d'autres font brusler de l'encens sur les autels: Lors la Mere dist à son fils, prenez vne coupe

pleine de vin, sacrifions à l'Océan, & en mesme instant elle fit ses prieres au vieil Ocean, pere de toutes choses, & aux Nymphes ses sœurs, hostesses gardiennes des centaines de forests & de riuieres, qui ombragent & arrosent la terre. Par trois fois elle versa du Nectar dans le feu, & par trois fois la flame croissant porta sa brillante lueur iusqu'au plus haut de la voûte: Presage qui fortifia les esperances de Cyrene, & la fit ainsi parler.

Il y a dans le Golphe de Carpatie vn deuin, c'est le bleu Prothée, qui court les vastes plaines de la mer sur vn chariot tiré par des cheuaux à deux pieds, & qui maintenant, faisant la reueué des havres de la Theffalie, va passer à Pallene, lieu de sa naissance. Nous Nymphes ne luy rendons pas seules de l'honneur, il est mesmes fort honoré du vieil Nerée, pour la rare cognoissance qu'il a de toutes les choses qui sont, qui ont esté, & de celles encore qui doiuent estre à l'aduenir. Il tient ce riche don des faueurs de Neptune, qu'il fert à la garde des espouventables troupeaux, & des monstres marins qu'il nourrit sous les ondes.

Mon fils, il faut que vous le surpreniez, & l'enchaîniez, afin qu'il vous descouure les secrettes causes de vostre affliction, & qu'il en fauorise le remede: car sans le forcer vous n'apprendrez rien de luy, il ne s'eschit point aux prieres: Quand vous l'aurez pris, n'vsez sinon de chaînes & de violence: ce sont les seuls moyens pour rendre en fin ses artifices inutiles. Moy-mesme aux heures que la chaude ardeur du Soleil en son midy, seichant les herbes, rend l'ombre plus agreable au bestail, ie vous conduiray dans la grotte, où ce vieillard lassé va prendre du repos, afin que plus facilement vous l'attaquiez endormy.

Estant arresté, pour se deliurer de vos mains & de vos cordages, il vous effrayera de la vaine horreur de mille diuerses figures & formes d'animaux qu'il empruntera. Tout à coup il se couurira des soyes heriffées d'vn espouventable sanglier, de la peau noire d'vn tygre, des escailles d'vn dragon, du poil roux d'vne lyonne, ou peut-estre rendra l'esclat petillant d'vn grand feu, ou s'escoulera doucemét en eau, & ainsi vous eschappera. Mais plus il changera de faces, de plus en plus opiniastréz vous à le tenir estroitement serré, iusques à ce qu'après tous ses changemens, vous le reuoyez en la mesme forme que vous l'aurez premierement trouué ayant les yeux sillez du bandeau du sommeil.

Ce furent les paroles de la Mere, qui versa sur son fils les liquides odeurs d'une diuine ambrosie espanduë par tout le corps: & lors avec vne douce vapeur, qui sortit de son poil soigneusement peigné, il sentit quelque nouvelle vigueur se glisser en ses membres.

Au pied de la coste cauée d'une montagne il y a vn antre de vaste estenduë, dans lequel le vent iette vne grande quantité d'eaux, qui s'y diuisent en diuerses branches recourbées. C'est de long-temps vne retraicte infiniment assuree aux mariniers surpris par la tempeste: & dans le plus profond de cét asyle, est la sombre demeure où Prothée se renferme sous le rempart d'une effroyable masse de rocher. Là Cyrene posa son fils en lieu où il ne pouuoit estre veu, puis elle s'esloigna de luy couuerte d'un nuage.

La violente ardeur de la Canicule, qui brusle les Indiens alterez, desia brilloit au ciel, & le Soleil flambant au milieu de sa course grilloit les herbes par la plaine, & de ses rayons penetrant iusques au limon des riuieres, rendoit comme bruslans les sablons du riuage & leurs eaux plus que tiedes, lors que Prothée quittant les ondes prit le chemin de sa retraicte ordinaire, entouré de l'humide troupeau des habitans de la mer, qui bondissans esmouuoient & iettoient bien loing autour d'eux vne pluye salée. Les Monstres marins pour dormir se coucherent en diuers endroit du riuage, & luy ( tout ainsi qu'un maistre Bouvier sur la croupe d'une montagne, lors qu'au soir ses bestes à corne se retirent du pasturage, & que les loups sentent leur faim s'ajuiser à l'ouye des agneaux beelans ) assis au milieu dessus le rocher, fit la reueuë de son nombre. L'occasion s'offrant de le prendre à son aduantage, Aristée à peine eut la patience que le vieillard lassé se fust mis à son aise; il fit vn grand cry, se iettant sur luy, couché comme il estoit, & l'arresta dans ses chaisnes.

D'autre costé Prothée ne met pas en oubly ses artifices, il se change miraculeusement en mille estranges façons: tantost il brille & brusle comme vn feu, & tantost se desguise en quelque beste espouuantable, puis fondant en eau il deuiet vne riuere. Mais recognoissant que ses ruses ne le peuuent faire euader, vaincu, il reuiet à son premier estre, & de sa bouche d'homme, lasche en fin ces paroles: Hé? qui t'amaine dedans ma mai-

son, ieune homme: veritablement le plus hardy qui viue? Qu'as-tu à chercher icy: Vous le sçauiez, Prothée ( dit le Berger affligé) vous le sçauiez, rien ne sçaueroit vous estre caché. Perdez la volonté de me faire parler, par ordonnance diuine ie suis icy venu au secours de vos oracles sur le sujet de ma perte: C'est tout ce que dit Aristée, & le Deuin, apres auoir furieusement moiillé ses yeux bleus, à toute force enfin grinçant les dents, luy descourrit ainsi les secrets de sa destinée: Ton affliction ne t'est pas arriüée sans le courroux de quelques diuinitez irritées contre toy: Si le destin de ta naissance ne s'y oppose tu auras à souffrir pour vne faute signalée: la misere d'Orphée ( qu'il n'auoit pas à la verité meritée) est cause de ton malheur, il est cruellement vlceré de la perte de sa femme. Elle te fuyoit d'une course precipitée au trauers des eaux: & la pauuette, proche de sa mort, en fuyant ne vid pas sous l'espaiffeur de l'herbe vn grand serpent, estendu comme en garde sur la riue, qui de son aiguillon luy desroba la vie.

Ce fut vn coup qui toucha viuement toutes les Nymphes forestieres ses compagnes: elles firent ouyr les cris de leur affliction aux sommets orgueilleux de leurs montagnes. Les costes de Rhodope en retentirent: les croupes sourcilleuses du Pangée en pleurerét: les guerrieres Prouinces de la Thrace avec leur fleuue Marise, & les barbares peuples de la Scythie en porterent le ducil aussi bien que la Grecque Attique Orithye. L'infortuné mary, seul sur le sable d'un riuage desert, cherchant parmy les accords de s'õ luth quelque allegemēt aux douleurs de son vefuage, soupairoit sans cesse sa femme. Soit que le Soleil au matin ne fust qu'à son leuer, soit qu'il fust au declin de sa course ordinaire, Orphée n'auoit qu'Eurydice en bouche: Eurydice autrefois ses cheres delices, tu estois l'vnique sujet des airs dont il charmoit sa tristesse. Porté par ses regrêts iusques en Lycaonie au gouffre de Tenare, hydeuse entrée des abyfmes du Royaume de Pluton, il n'eut point horreur de trauerser les noires, & puantes vapeurs d'une sombre cauerne, pour se rendre parmy les ombres, & paroistre exploré deuant le throsne du redoutable Prince des morts, dont les cœurs ne sçauent point fleschir aux prieres des hommes.

Toutefois les charmans accords d'Orphée donnant iusques aux plus bas antres de l'Erebe, furent sensibles aux esprits qui y habitent,

l'habitent, & ces vaines images, priuées de la lumiere du iour, parurent en esmotion, & en nombre pareil à celuy des millions d'oyseaux que la venuë de la nuit, ou l'orage de quelque froide pluye d'hyuer chasse des montagnes dans les forests. Hommes, femmes, enfans, filles mortes sans estre mariées, pesle-mesle avec les genereuses ombres des Heros despoüillez de leurs corps, & plusieurs ieunes hommes déuant le temps portez dans le tombeau à la veüë de leurs peres: tous ensemble entourez des herbes noirastrés & des sales roseaux du Cocyte, & renfermées dans les eaux croupies du Stix, désagreable marais qui les environne neuf fois, & leur empesche le passage. Quoy ! le palais mesme de Pluton fut rauy d'estonnement, & avec le palais les plus noirs cachots de l'Enfer, voire encore les Furies empestrees dans les cercles de leurs serpens. Les effroyables cris de Cerbere voulant abbayer furent retenus au fonds de ses trois gosiers, & la rouë d'Ixion arrestée dans le rauissement cessa de tourner.

En fin il estoit eschappé de tous les perils de là bas, & sa chere Euridice auoit esté renduë aux charmes de ses plaintes : desia il reuenoit pour respirer le doux air d'icy haut, & sa femme avec luy, qui le suiuoit par derriere, ainsi que Proserpine l'auoit ordonné ; quand tout à coup indiscrettement faisi de sa folle passion (pardonnable à la verité, si l'Enfer sçauoit pardonner) il s'arresta, perdit ( helas ! ) le souuenir de ce qu'il deuoit obseruer, & vaincu d'impatience se retournant aux premiers rays de lumiere qui parurent, ietta l'œil sur son Euridice.

Là s'esuanoiit tout le fruit de ses trauaux ; là se rompirent les promesses que l'inexorable Pluton auoit daigné luy accorder, & là par trois fois retentit l'esclat d'un grand bruit venant du costé des marais de l'Enfer. Elle s'escriant, dist, ha miserable ! d'où me vient le malheur qui me perd, & te perd ensemble : Orphée ? Quelle est la rage que ie souffre ? Voy, la cruauté du destin m'emporte encore vne autresfois d'où ie viens, & desia le sommeil ferme mes paupieres languissantes : Adieu, ie suis enleuée dans un grand manteau de tenebres, & n'estant plus à toy, en vain, helas ! ie te tends mes mains qui n'ont plus de force.

Ce furent les paroles d'Euridice, qui disparut aussi-tost, ainsi qu'une fumée dissipée en l'air. Orphée la perdit de veüë, & elle s'enfuyant par un chemin contraire ne le vuid plus aussi, lors que

inutilement il embrassoit les vapeurs, & tesmoignoit vn desir extreme de luy pouoir parler.

Le Nautonnier d'Enfer ne voulut plus souffrir qu'il passast l'eau qui borne ce triste Royaume. Que pouuoit-il donc faire? Quelle route auoit-il à prendre, apres les desplaisirs d'auoir pour la seconde fois veu le rapt de sa femme? De quelles larmes luy estoit-il encore possible d'amolir les cœurs sans pitié des ombres de là bas, & par quelles prieres fleschir les puissances diuines? Desia Euridice, faisie des glaçons de la mort, passoit le Stix dans la barque de Charon.

On dit qu'il fut sept mois entiers au pied d'vne haute montagne sur la riuie deserte du Strymon dans la froide voûte d'vn rocher, où pleurant & sans cesse redisant ce funeste sujet de son affliction, il charmoit la cruauté des tygres, & par la douceur de ses vers donnoit vne ame aux chesnes pour le suiure. Semblable au Rossignol, qui plaignât la perte de ses petits, que quelque impitoyable Laboureur, apres les auoir long-temps espiez, luy à desrobez dans le nid auparauant qu'ils eussent leurs plumes: car il passe toutes les nuicts en deuil, & tristement assis sur la branche d'vn arbre, où il reedit mille fois sa misere, fait ouyr bien loing aux enuironns la douce voix de ses gemissemens.

Depuis ny les attraits des plaisirs de Venus, ny ceux du mariage ne le peurent toucher: il vesquit tousiours seul parmy les glaces de la Scythie, tournoyant dans les neiges qui couurent le riuage du Tanais, ou par les plaines que les voisinages des monts Riphees ne laissent point sans frimats: & là son Euridice rauie, & les vaines faueurs de Pluton ouuroient incessamment sa bouche aux souspirs & aux plaintes. De ses regrets nasquirent les mespris dont il offensa les Dames de Thrace, qui durant la nocturne solemnité des furieuses ceremonies de Bacchus l'assassinerent cruellement, & ietterent en diuers endroits de la plaine les membres de son corps mis en pieces. Sa teste separée du marbre poly de son col flotta sur les eaux du Marise, & sa langue mourante au mouuement des derniers esprits, fit encore ouyr le nom d'Euridice: lors que son ame s'enuoloit, il dist, Helas pauvre Euridice: & les riuies du fleuue l'imitans, firent resonner par tout l'air voisin le mesme nom d'Euridice.

Là Prothée se teut, & d'un saut se iettant au fonds de la mer, fit esleuer vn tourbillon d'escume blanche à l'endroit où il se ietta. Cyrene n'en fit pas de mesme ; pour asseurer son fils qu'elle vid estonné, elle luy dist : Cessez de vous affliger Aristée, la mort d'Euridice sans doute est la source de vostre mal : c'est de là que les Nymphes, qui souloient danser avec elle à la fraischeur des plus sombres endroits de la forest, ont pris suiet de s'aigrir contre vous, & se venger par le meurtre de vos Abeilles ; vous leur deuez faire quelques offrandes ; & fleschir deuant elles, en les priant de vous pardonner : honorez-les, elles se rendront aisément à vos prieres, & leur courroux s'adoucira. Mais il faut que ie vous instruise auparauant de quelle façon il est necessaire que vous recherchiez leurs bonnes graces.

Tirez de vos troupeaux quatre taureaux bien choisis, & les plus beaux que vous ayez maintenant sur les verds pasturages du mont Lycée, avec autant de genices qui n'ayent iamais porté le ioug. Dressez apres quatre autels dans le lieu plus secret de la forest, sacré à l'honneur de ces Deesses bocageres, puis versez dessus les autels le sang des animaux sacrifiez, & laissez les corps dedans l'antre. Neuf iours apres l'Ombre d'Orphée receura de vous des pauots oublieux pour mortuaire offrande, vous immolerez vne brebis noire, & pour appaiser Euridice, vous l'honorerez du sacrifice d'une ieune genice, puis retournerez à l'antre sacré.

Aristée ne tarda point, il se mit dès l'heure en deuoir d'exceuter le commandement de sa mere, se rendit au lieu dédié, à l'honneur des Nymphes, dressa les autels designez, y conduisit quatre taureaux choisis entre les plus beaux, & autant de genices qui n'auoient iamais esté mises sous le ioug : puis l'Aurore ayant neuf fois ramené le Soleil, pour redonner autant de fois le iour, il fit vn sacrifice mortuaire à l'Ombre d'Orphée, & retourna visiter l'antre sacré.

Là d'abord à ses yeux parut vne prodigieuse merueille : car il vid fourmiller dans les entrailles pourries, & par tout le ventre des bœufs vn grand nombre d'Abeilles bruyantes, qui se firent passage mesme à trauers les costes, s'esleuerent en l'air en forme de nuées, s'assemblerēt en fin au feste d'un arbres. & du bout des plus foibles branches pendirent ainsi que des grappes de raisin.

*Imitation  
de la conclu-  
sion de Vir-  
gile.*

**L'**Empruntoy de Virgile ce portraict d'un changement rustique, pour le prester à Ouide, & le ioindre à son grand Tableau des diuers changemens du monde, tandis que LOVY S sur les pas du grand HENRY son Pere, apres auoir, arbitre de l'Europe, avec la terreur de ses armes, porté la paix au delà des Alpes aux Princes ses voisins, rappelloit du Ciel la diuine Afrée, redonnant les felicitéz de l'âge d'or à ses peuples, se frayoit le chemin à l'immortalité.







A

# CLEONICE.



LEONICE, *Reconnaissez en la foiblesse des armes de l'Amour, celle de l'Empire de vos beautez qui releue de sa puissance. Ses flesches ne blessent, son flambeau ne brusle, ses chaines ne captiuent sinon les esprits auueuglez, qui vont eux-mesmes se rendre à sa lascheté. Quand la raison, suiuiue de nostre volonté, esclaire tant soit peu les tenebres de nostre auueuglement, ses feux aussi-tost ne sont plus que cendre : ses traictz, son arc, ses fers brisez luy tombent de la main : les mers de larmes qu'il fait verser tarissent à l'instant, & les orages de souspirs, qu'il esmeut, dissipez avec nos inquietudes, nous laissent dans le calme. Ceux-là flattent son impuissance, & trahissent leurs forces, qui pallissent au milieu de ses imaginaires tourmentes. Ouide, sçauant par l'experience, apres auoir eschappé le naufrage, aduoue en ce Discours, escrit comme sur le port, que la Raison est le Neptune : à qui pour action des graces, il doit ce Tableau du secours qu'elle luy a presté, & qu'elle ne refuse point à ceux qui le recherchent. Voyez-le, CLEONICE, il vous apprendra que les playes que vous faites dans les cœurs, ne sont non plus incurrables que celles que vous receuez : & vous asseuera que les vnes souffrent mesme appareil que les autres. Ainsi vous reconnoistrez l'unique auantage de vostre beauté n'estre qu'en la naturelle legereté de vos affections, qui dans leurs mouuemens ne donnent point de prise à la douleur, ou la guerissent aisément par le change lenitif si doux à vostre humeur, qu'il vous sera tousiours, ie m'assure, le plus agreable & le souuerain de tous ces Remedes.*



P R E M I E R L I V R E

# DES REMEDES CONTRE L'AMOUR,

*Traduict des vers Latins d'Ouide.*



Vpidon n'eust pas leu le tiltre de ce Liure, qu'aussi tost en allarme : On m'en veut, à ce que ie voy (dit-il) on me va faire la guerre : Pardon, petit Amour, ne condamnez pas de rebellion vostre Poëte, quia tant de fois, sous vostre conduite, porté l'enseigne que vous luy auez mise en main. Ie ne suis point vn Diomede, qui teignit ses flesches au sang de Venus vostre mere, & blessée la contraignit de se retirer dans le ciel, sur le charriot de Mars son fidele. D'autres de mon âge se font plusieurs fois refroidis, mais pour moy i'ay tousiours aimé : & si vous desirez sçauoir ce qu'encore aujourd huy ie fay : ie vous diray, que i'ayme. Quoy ! i'ay mesme enseigné, ainsi qu'une science, les moyens de se faire aymer, si bien que la raison nous guide maintenant où nous estions auparauant portez, sinon du mouuement de la nature : Non, non, delicieux Enfans, ie ne medite point de trahison, ny contre vous, ny contre l'air que i'ay dressé, & cez ourage nouueau ne va pas à la ruine de mes autres œuures. Pour ceux lesquels, heureusement esprits, tirent de ce qu'ils ayment le contentement qu'ils souhaitent, ie suis d'auis qu'ils en iouissent, & sur la mer d'Amour, se laissent emporter au vent qu'il leur est fauorable. Mais si quelqu'un, indignement traité, languit sous l'injuste tyrannie d'une Dame, de crainte d'y mourir ; ie luy conseille de chercher de l'allegement dedans mes re-

medes. Car pourquoy veut-on qu'un Amant desespéré s'attache à un licol pour demeurer pendu le triste fardeau d'une poultre? Pourquoy veut-on qu'un autre, sans pitié de soy, se donne d'un poignard dans le sein: Paisible Amour, qui n'aymez rien moins que le sang, ce sont meurtres desquels vostre simplicité souffre tous les iours le reproche. Lors que ces miserables, condamnez à mourir d'amour au milieu de leurs flammes, s'il ne les scauent estouffer, auront le pouuoir de s'en retirer, vostre Puissance à l'heure ne sera plus, ny coupable, ny accusée de la mort de personne. Aussi-estes-vous un enfant, qui ne vous deuez plaire qu'à iouir: demeurez donc au milieu des jeux & des ris, vostre âge veut, que vostre Empire s'establisse dans les delices. Autrement vous pouuiez armer vos mains de flesches acérées d'un fer luisant, propres à faire la guerre: mais vos armes ne donnent point de blessures mortelles. C'est à vostre beau-pere, de s'ayder du trenchant d'un coutelas, ou du fer d'une lance, dans un champ de bataille: c'est luy qui doit victorieux se plaire à paroistre souillé du sang de plusieurs meurtres. Pour vous, cherissez sans peril, ainsi que nous faisons, les doux exercices de vostre mere, parmy lesquels il n'y ait point de cruauté meslée, ny de femmes en dueil sur le tombeau de leurs enfans. Donnez-vous le contentement de voir en mesme nuit, vne porte brisée par quelque ialouse boutade, & vne autre parée de mille couronnes de fleurs. Guidez vos ieunes nourrissons de telle façon, qu'ils puissent à la defrobée se rendre avec leurs Maistresses craintiues, & leur apprenez à tromper, par quelque moyen que ce soit, la ialousie des plus clair-voyans. Inspirez tantost de belles paroles aux Amans arrestez à l'entrée de la maison qui leur est deffenduë, & tantost leur mettez des reproches en bouche: puis faites chanter à leur passion quelques airs si pleins de pitié, qu'ils puissent attirer des larmes. Mais contentez-vous de ces larmes-là, qui ne rougissent point du sang des meurtres: car vostre flambeau ne doit pas se mesler dans les mortuaires, & en allumer les buschers. Ce furent mes raisons, que l'Amour entendit, & tout brillant de diuers feux, battit l'air de ses aisles d'or, puis comme satisfait, me dit, Ouide, acheue ton ouufrage.

Venez receuoir mes instructions, pauures abusez, qui

avez esté de tout poinct deceuz en vos amoureuses recherches: apprenez vostre guerison de celuy qui nous a conduits dans le champ, d'où vous rapportez des playes si sensibles: vous pouuez auoir d'une mesme main, le mal & le remede. Les herbes salutaires tirent leur nourriture de la mesme terre qui porte les herbes venimeuses: & bien souuent le bouton vermeil de la rose se trouue en naissance voisin de l'ortie. Le coup que Telephe iadis receut de la picque d'Achille, fut depuis guery par la mesme picque.

Ce que ie diray pour les hommes, les Dames doiuent se persuader, qu'il n'est pas moins pour elles: car mon dessein est de me rendre vtile autant à l'un comme à l'autre sexe. Et bien que peut-estre quelqu'un de mes remedes semble ne pouuoir pas s'accommoder à leur vsage; qu'elles soient pourtant assurees, qu'il n'y a rien, dont l'exemple ne leur puisse estre infiniment profitable,

C'est vne fauorable & auantageuse entreprise, d'estouffer les flames portees au sang & à la cruauté, & bannir de nos cœurs toutes vicieuses affections meslees dans le crime. Pour moy, si i'eusse esté du conseil de Phyllis, elle eust vescu contente, sans rien desrober à sa vie, & fust plus de neuf mois retournée reuoir le port, d'où elle auoit veu partir l'infidelle Demophon. Si Didon fust venue à mon eschole, le regret de voir, du haut d'une tour, les vaisseaux Troyens faire voile, ne l'eust pas fait mourir des armes de celuy qui l'abandonnoit. Et la douleur de la violente Medée n'eust point armé son bras contre ses propres entrailles, pour se venger de son mary dans le sang innocent des enfans sortis de leur mariage. Si Terée fust demeuré dans les maximes de mon art, quelque inclination qu'il eust à cherir Philomele, iamais il n'eust commis les inhumanitez, qui d'homme le firent oyseau. Qu'une Pasiphaë m'escoute, ie la feray renoncer aux furies, qui la rendirent esprise d'un taureau. Qu'une Phedre paroisse deuant moy, elle deuiendra mortelle ennemie de ses incestueux desirs. Un Paris, i'obtiendray de luy, qu'il n'entreprendra rien sur les beautez d'Helene, & la laissant à Menelas, garentira sa grande Troye du feu & des armes Gregeoises. Si l'impie & desnaturée fille de Nise eust leu mes Liures, elle n'eust iamais arraché ce poil fatal, lequel demeurant sur la teste de son pere, conseruoit en sa main le sceptre de Megare.

Que

Que ie vous serue donc de guide, Amans, pour retirer vos cœurs de la seruitude de toutes ruineuses & criminelles affections. Que ie sois le Patron, qui sur la mer d'Amour conduise seurement vostre vaisseau en la route qu'il doit tenir. Vous auez deu recourir aux Liures d'Ouide, pour apprendre à aymer; & d'oresnauant il faudra que vous recouriez à luy-mesme pour scauoir vaincre vostre amour. Je seray le Pere public de la liberté de vos esprits: ie les veux deliurer du ioug importun des vices, sous lequel ils vivent esclaués: que chacun de sa part y aide, & trauaille pour sa franchise. Apollon protecteur de la Poësie & de la Medecine, daignez fauoriser le dessein d'un Poëte, qui Medecin s'employe à la guerison d'un mal dangereux: Assistez l'un & l'autre également, puis qu'également l'une & l'autre profession est en vostre tutelle.

Si dès la naissance de ton amour, les esmotions de ton cœur n'estans pas telles que tu ne sois encore à toy, tu trouues de la resistance qui te cause du desplaisir, demeure-là sans passer outre, comme sur le fucil de la porte: Estouffe la semence de ce fascheux mal naissant, lors qu'il iette ses premiers germes; & arreste la fougue de ton cheual au commencement de sa course: car le temps rend la maladie plus puissante & plus dangereuse. Le temps, d'un bourgeon en fait un raisin, le meurit, le colore; & d'un brin d'herbe en forme un grand & fort espy de bled. Tel arbre fournit auioird'huy l'agreable couuert d'une ombre de large estendue à ceux qui se promeinent au dessous, lequel n'estoit lors qu'il fut planté, qu'un foible rejetton, aisé d'estre d'une main tiré hors de terre: & maintenant sa force, acquise par le temps, & sa grosseur estrange, à peine peut estre esbranlée.

Recognoy promptement le naturel de ce que tu cheris, & secouë le ioug sous lequel tu te iuges comme destiné au supplice: Resiste aux premiers mouuemens; les remedes viennent à tard, lors que la maladie inueterée est plus forte que l'art & la diligence du Medecin. Mais haste-toy, & ne te donne point de delais d'heure à autre: si tu n'es auioird'huy capable de te vaincre, encore moins le feras-tu demain. Ceux qui ont de l'amour, se plaisent ordinairement à s'abuser en retardant, & leur retardement, nourricier de leur flame, est l'entretien de

leur feruitude, contre laquelle les premiers iours sont les plus aduantageux pour leur liberté. Peu de fleues paroissent grands au sortir de la source : mais presque tous se grossissent des eaux que leurs cours, esloigné de leur fontaine, reçoit çà & là dans sa couche. Myrre, si de bonne heure tu eusses recogneu l'horreur du peché que tu meditois, ta beauté criminelle ne seroit pas maintenant cachée sous l'escorce d'un arbre. J'ay veu plusieurs blessures, aisées à fermer au commencement, deuenir en fin incurables, pour auoir esté long-temps negligées. Mais quoy ! les plaisirs de Venus nous charment de telle façon, que s'il nous faut resoudre à nous en retirer, tous les iours nous disons, Demain aussi bien qu'aujourd'huy cela mesme se pourra faire. Tandis l'ardeur de nos flames gaigne secrettement le vif de nostre cœur, & cette fascheuse plante d'amour iette tousiours plus auant ses racines. Lors que le temps du premier appareil s'est inutilement escoulé, & qu'une forte passion s'est de longue-main establie en la possession de l'ame, qu'elle tient à la chaine, il y a beaucoup plus de trauail à la surmonter. Mais si ne faut-il pas pourtant abandonner le malade, pour auoir esté plus tard appelé à son secours. On deuoit de bonne heure couper à Palamede la cuisse, où il auoit esté blessé, cela ne fut pas fait : & toutes-fois on tient que plusieurs années apres estant guery, se rendit au camp des Grecs, & sa valeur donna les derniers coups de la guerre de Troye.

Moy-mesme donc qui prompt n'agueres trauaillois à estouffier le mal dès sa naissance, ie veux maintenant, tardif Medecin, porter la main aux blessures plus enuieillies. Mais, s'il est possible, ou il faut esteindre les premieres esteincelles de l'embrasement, ou bien attendre que leur force affoiblie aille d'elle-mesme au declin. C'est perdre temps de s'opposer à la chaude furie d'une passion; tandis qu'elle bouillonne, nous deuons luy ceder : toutes esmotions sont difficiles à calmer durant leur violence. La folie seroit extrême de celuy qui voudroit en nageant se roidir contre le fil d'une riuere, au lieu d'en gauchir l'effort, & costoyant le riuage, gagner l'eau moins rapide.

Le conseil & les remonstrances sont odieuses à l'esprit agité des impatiences d'amour : au fort de ses inquietudes il ne souffre point de remede, il n'est pas à l'heure seulement capable

des plus doux lenitifs de la raison. Plus à propos on doit entreprendre la cure de ce mal furieux, lors qu'il commence à se laisser toucher, & que le malade permet qu'on luy parle de guérison. Qui est l'homme, si ce n'estoit quelque indiscret sans jugement, qui voudroit arrester le flux des larmes d'une mere aux funerailles de son fils? Ce n'est pas là qu'elle doit estre consolée: mais quand les ruisseaux de ses yeux ont satisfait à son affliction, c'est lors qu'il faut que les paroles d'un amy adoucissent l'aigreur de son triste ressentiment. Les remedes sont salutaires selon les heures: en certain temps le vin est dangereux, & pris en sa saison, il sert à la santé. Quoy! le mal s'aigrit bien souuent, & le vice irrité par la rigueur d'une seueres loy, se rend plus puissant, s'il est entrepris en temps moins fauorable.

Quand vous vous ferez donc recogneus capables de tirer quelque fruit des secrets que ie vous descouure, vostre premiere resolution (si vous me voulez croire) sera de fuyr l'oysiueté, comme ennemie. C'est elle, qui mere de l'Amour le fait naistre en nos cœurs, & l'y conserue, ainsi qu'elle l'engendre: c'est elle qu'on peut dire la cause & l'entretien de l'agréable mal que l'on souffre en ayant. Bannissez l'oysiueté, vous desarmez l'Amour, il demeure sans fleches, & ses flambeaux esteints & mesprizez, ne bruslent, ny n'esclairent. Autant que la plane se plaist au riuage d'un fleuve, autant qu'un peuplier aime les eaux, & le marécageux roséau la terre limoneuse, autant Venus cherit l'oysiueté: si vous desirez voir la fin de vos passions amoureuses, l'Amour se rend, & quitte la place au travail; portez-vous aux affaires, c'est le retranchement dans lequel vous ferez à couuert contre lay. Languir dans le repos, dormir avec excez, sans que le respect, ou l'obeyssance de personne du monde nous esueille: passer le temps aux cartes, ou aux dez, c'est la vie qui desrobe insensiblement à nos esprits leurs fonctions & leurs forces, & qui donne prise sur nous à ce malicieux Enfant, dont les yeux sont tousiours ouuerts pour nous prendre à son aduantage. Aussi se trouue-il par tout où la faineantise regne, & fuit comme ses ennemis, les hommes occupez. Voulez-vous le chasser? donnez-vous à un exercice ordinaire, où vostre esprit soit employé. Vous auez le barreau, vous auez l'estude du droict, & pour diuertis-

fement, les visites des amis que vous desirez vous conseruer: ou chercher de l'honneur dans les paisibles charges de la ville: ou le sanglant mestier de la guerre flatte vostre ieune courage de l'esperance d'un laurier, iettez-vous dedans les armees: vous verrez aussi tost les delices vaincuës en vous tournant le dos, s'esloigner du trauail. Voyla les Parthes fuyards, nouveau sujet d'un grand triomphe, que Cesar combat dans leurs propres terres: Allez sous luy vaincre ensemble les traits de l'enfant de Venus, & les flesches des Parthes, pour en rapporter icy le double trophée aux Dieux tutelaires de Rome. La delicieuse mere d'Amour ne fut pas si tost blessée du iauelot de Diomedé, qu'elle se priua des careffes de son amant, & voulut qu'il s'armaist pour aller à la guerre. S'estonne-on comment Egisthe fut surpris de l'adultere passion qu'il eut pour Clytemnestre? La raison n'en est pas difficile à trouuer: Il languissoit oysif en sa maison, tandis, que les autres Princes de son pays estoient, il y auoit long-temps, armez & campez deuant Troye où la Grece liguée auoit porté toutes ses forces. De faire la guerre, il ne le pouuoit dans vne Prouince paisible, sans soldats & sans Capitaines. De s'employer à rendre la iustice, il ne le pouuoit non plus; le Palais d'Argos estoit sans procez, & ville deserte. Il fit donc ce qu'il peut, & pour n'estre sans exercice, il donna son cœur à l'Amour: car c'est ainsi que ce mol Enfant s'empare de nos ames, & qu'il en demeure le maistre.

Les plaisirs de la campagne, & le soin du labourage, sont aussi de puissans remedes contre les charmes & les attraits de Venus: car toutes passions peuuent estre vaincuës par celle qui suit les agreables diuertissemens de la vie champestre. Que vos delices soient donc de voir vos bœufs accouplez sous le ioug d'une charuë fendre la terre en sillons, où vous mettrez en depost vostre gain: puis vous seruirez d'une herse pour couvrir de terre ce depost, que vous retirerez apres avec vsure. Vne autrefois dans vostre clos vous irez admirer des branches si chargées de fruiçts, qu'à peine l'arbre les pourra porter: puis vous approchant d'un ruisseau, vous vous laisserez flatter l'oreille à la douceur de son murmure: & de là passerez à la veüe de vos moutons paissans dedans quelque gras pasturage: d'où vous descouurirez vos chœurs montées sur le haut du precipice d'un



rocher, tantost pleines de lait, prestes de retourner à leurs chéureaux. Tandis vous rencontrerez d'un costé vostre Berger assisté des chiens, gardiens de son troupeau, qui fera dire à ses roseaux inégalement assemblez, quelque chanson rustique: & de l'autre costé vous oyrez vne vache, plaignant la perte de son tendre nourriçon, faire retentir la forest de ses mugillemens. Et combien douce est la peine qu'on prend à fumer les abeilles, pour les chasser de leurs ruches, & en leur absence en tirer les rayons de miel & de cire? Chaque saison aux champs à ses commoditez: L'abondance des fruiets rend l'Automne agreable: la richesse de la moisson est la beauté de l'Esté; l'émail des fleurs est celle du Prin-temps: & le bon feu, sans beaucoup de despense, y addoucit la rigueur de l'Hyuer. Tantost la saison vient de couper le raisin, & foulant du pied la vendange, en faire couler la fameuse liqueur des vins nouveaux: tantost celle de faucher les foins, & apres les auoir ramassez auec le rateau, les lier, les mettre en bottes. Quoy? vous pouuez en certain temps vous donner le contentement de peupler vous-mesme vostre iardin de plantes nouuelles: vous pouuez y semer, & conduire des canaux d'eau pour humecter la terre. Et lors que la saison des entes est venuë, vous alliez ensemble deux branches differentes, & faictes reuestir vn arbre de feüilles estrangeres. Ce sont des voluptez que vous n'aurez pas commencé à sauou-rer, qu'aussi tost l'Amour sans pouuoir, & battant d'une aïlle bien foible, vous abandonnera.

Si vous voulez, vous auez encore aux champs le plaisir de chasser: c'est vn puissant diuertissement: Diane bien souuent victorieuse a donné la chasse à Venus honteusement vaincuë. Soyez donc tousiours, ou dans vne plaine auec vos chiens, opiniastres à lasser la viffesse d'un lievre, ou sur vne montagne à tendre vos toiles dans le couuert de la forest. Faites de toutes façons la guerre à la peureuse legereté des cerfs, & voyez souuent tomber à vos pieds la furie d'un sanglier trauersé de vos armes: la nuit ne vous fera point alors souffrir les inquietudes que donne vne maïstresse, mais vous receura bien lassez entre les bras du Sommeil, qui referra dans vn profond repos vos forces affoiblies.

Il y a d'autres exercices moins violens, qui toutefois sont exer-

cices, comme celuy de la pourfuitte d'un butin de peu de valeur, en la prise d'un oyseau à la glus, ou dans le piege d'un filet : ou celuy de cacher l'hameçon sous vn peu d'appas, pour faire deuorer l'un & l'autre au poisson que l'on prend à la ligne. Ce sont les diuertissemens, ou quelques autres semblables, dans lesquels on doit insensiblement se deceuoir soy-mesme, iusques à ce que l'Amour chassé nous ait laissez libres, sans ressentiment de ses flames.

Mais pour guerir entierement, esloignez-vous de la beauté de vostre meurtriere, quelque puissant lien qui vous retienne aupres d'elle, & vous resoluez à vn long voyage. Vos larmes s'y opposeront, & vostre souuenir, avec le non, vous representant l'image de la Dame, Reyne de vostre cœur, que vous aurez abandonnée, vous arrêtera plusieurs fois au milieu du chemin : mais plus vous trouuerez de resistance en vos desirs, commandez-vous de passer tousiours plus auant, & surmontant le desplaisir d'une absence, forcez vos pieds de courir malgré eux à vostre liberté.

Ne souhaittez point que la pluye arriue pour vn pretexte de sejour : Ny feste, ny iour malheureux ne vous retarde, non pas mesme ces festes estrangeres, si celebres pour le repos, ny les iournées les plus noircies de malheur que Rome ait marqué dās ses fastes. Ne pensez point à la longueur du chemin desia fait, mais seulement à celuy qui vous reste à faire ; & pour demeurer proche de ce que vous aimez, ne vous figurez point de feintes occasions de vous arrester. Ne comptez point les heures de vostre depart, & vous gardez de tourner plusieurs fois la veüe du costé de la ville : fuyez sans cesse ; les Parthes en fuyant se font iusques icy maintenus contre la puissance de leurs ennemis.

Quelqu'un me iugera, peut-estre, impiteux Medecin, & trouuera mes ordonances rigoureuses : ie ne veux pas de faduouier qu'elles ne le soient, mais pour la guerison d'un si dangereux mal, on peut bien en souffrir vn moindre. Maintefois durant la langueur d'une maladie, j'ay, comme par force, deuoré l'amertume d'un ius d'herbes puantes : & maintefois j'ay eu la patience de voir refuser à mon appetit le manger que ie souhaittois. *Quoy !* la santé de nos corps, ny le feu, ny le fer.

ne nous feront insupportables : Nous endurerons assez constamment la violente alteration d'une fois bruslante, sans oser avec un peu d'eau rafraischir l'ardeur de nostre bouche : Et pour la santé de l'esprit, les moindres tourmés nous estonneront : L'une, pourtant est beaucoup plus à estimer que l'autre.

L'aduoïe que d'abord mes conseils, à la verité, seront comme mortels à ceux qui ne pensent pas viure absens de la beauté dont ils sont idolatres : ie ne veux pas nier qu'ils ne fassent du mal, mais le mal ne sera que pour les premiers iours. Le ioug est rude à ces ieunes taureaux qui ne l'auoient iamais porté, & tous cheuaux sont au commencement blesez du mors & du harnois qu'on leur donne pour les dompter. Aussi, peut-estre, aurez-vous de la peine à sortir de vostre maison paternelle, il y aura quelque resistance qui s'efforcera de vous retenir : vous combattrez en vous mesmes, & partirez pourtant : puis encores apres la sortie, vous ferez tentez d'un retour, que vostre passion courra du pieux pretexte de reuenir auprès de vostre pere, bien que ce soit pour retourner à l'entretien de vos amours. Mais si vous auez du courage, vostre douleur trouuera mille lenitifs, soit dedans les plaisirs de la campagne, soit parmy les nouvelles compagnies, & les autres diuertissemens qu'un long voyage peut fournir. Car ne vous persuadez pas qu'il suffise de s'esloigner pour quelques iours seulement : il faut que vous soyez craintifs, & paresseux à reuenir, iusques à ce que vostre amour sans force, sans flamme & sans feu, ne soit plus qu'une froide cendre. Autrement ce cruel Enfant, picqué de la rebellion, vous feroit apres une guerre trop sanglante, si vous retourniez au flambeau dont vous estiez bruslé, deuant qu'estre bien asseurez d'en pouuoir mespriser la lumiere. Vous ne seriez pas seulement pleins d'amour comme auparauant, mais plus ardens, & plus trauaillez de l'impatience à vostre retour, esprouueriez que le remede de l'esloignement n'auroit seruy qu'à aigrir & augmenter la maladie.

Recherche qui voudra le secours de la magie & des mauuaises herbes, dont la Thessalie est feconde, s'il croit en pouuoir tirer quelque allegement : mais tous charmes sont vieilles

refueries que ie ne veulx point publier: car le Dieu qui m'inspire en ce saint ouurage, ne m'enseigne que des remedes innocés. On n'apprendra iamais de moy les horribles paroles qui forcent les ombres des morts à sortir hors de leurs tombeaux: iamais par mes instructions le scandaleux murmure d'une forcierre ne fera voir le sein de la terre entr'ouuerte: iamais vn champ ne sera despouillé de sa moisson par enchantement transporté sur vn autre: ny iamais la face brillante du Soleil ne sera forcée de paflir tout à coup sous l'image d'une faulſſe eclipſe. Si ie suis creu les fleuves iront tousiours, ainsi qu'ils ont accoustumé, se rendre dans la mer: & la Lune tousiours, sans changer de couleur, courant dedans les cieux, nous fournira de nuit sa lumiere argentine. C'est vn'erreur de croire que le martyre d'amour se perde à la mesure d'un vers magique plusieurs fois rechanté, & que les charmes de Venus puissent estre vaincus par le charme puant d'une fumée de souffre. Que te seruirent tes poisons & les secrets de ta noire science; Medée, lors que avec tant de regrets ton amour te bannit de ton pays, & de la maison de ton pere? Quel aduantage tiras-tu de tes racines, & de tes herbes charmées. Circe sçauante fille du Soleil, quand ton Vlisse, malgré toy, fit leuer l'anchre, & se retira de tes portes: Que ne fis tu, pour retenir chez toy ce trompeur estrange? & toutesfois sans fleschir à tes vœux, il partit, rendit tes charmes inutiles. Que ne fis-tu depuis pour estouffer le feu qui sechoit tes mœielles? Ton art n'oublia rien, & l'Amour, tyran de tes volontez, demeura pourtant fort long-têps ton vainqueur & ton maistre. Toy qui changeois les hommes en mille sortes de figures, te vids sans pouaioir sur tes propres passions, & trop foible pour tourner du costé de la raison les mouuemens de ton ame: car on dit que ton impuissance t'inspira d'assez lasches paroles pour retenir ce rusé Prince d'Itaque, à l'instant qu'il voulut partir: Je n'aspire point, luy distu, aux bon-heur dont il me fouuient que mes premieres esperances me flattoient; mes affections auiourd'huy n'osent plus t'importuner d'un mariage; bien que Deesse, & fille du Soleil, ie ne deusse pas te sembler indigne de ton alliance: demeure encore icy, ne te haste point tant: c'est l'unique faueur que Circe te demande, bien que ce soit la moindre au rang de ses souhaits: quelques

quelques iours de delay font toutes les graces dont mon Amour t'ose maintenant coniuurer. Le calme de la mer se trouble, apprehende l'orage: les vents dans vn peu de temps pourront changer, & fauoriser ton voyage. Mais quel sujet as-tu de me fuir? Quels ennemis donnent icy l'alarme à tes soldats? Il n'y a point de nouvelle Troye qui t'oblige aux trauaux d'vn nouveau siege: icy regnent ensemble l'Amour & la Paix, & la Paix n'est troublée que pour moy, qui seule tourmentée dans son repos, souffre les assauts du fils de Venus. N'apprehende point de rebellion, toutes mes terres obeyssantes à tes volontez te recognoistront pour leur Roy.

Ce furent les discours de Circe, qui sans effect se perdirent en l'air, dissipéz par le vent, dont le vaisseau d'Ulissee fut à l'instant mesme emporté: tandis qu'elle renduë plus ardente par le mespris & le desespoir, ayant recours aux effroyables secrets de sa magie, les recogneut sans vertu contre la violence de son amour. N'esperez donc rien, ny des herbes charmées, ny des vers enchanteurs, Amants qui cherchez du secours en mon conseil, pour l'allegement de vostre martyre.

Mais si l'importance de vos affaires ne vous permet pas de quitter la ville où demeurent vos amours, pour vaincre par l'absence le furieux mal que vous donne vne impiteuse Maistresse, apprenez les moyens de vous guerir sans vous esloigner d'elle. Celuy-là seroit grand maistre de ses passions', & courageux Patron de sa liberté, qui d'vn coup domptant sa douleur, se seruiroit du mespris pour briser les chaines qu'il traîne avec impatience. Mais où sont les amants si genereux? S'il y en a quelqu'vn, ie le veux admirer, & diray franchement que mes conseils ne luy font nullement necessaires. Vous qui ne sçauriez, qu'avec trop de peine, dementir vos affections, lasches amoureux, qui manquez de resolution pour le bris de vos fers, bien qu'vne foible volonté vous le persuade, c'est à vous de prester l'oreille du cœur aux salutaires aduis que ie vous donneray.

Pour esloigner vos desirs que la Dame malicieuse qui vous tiét ainsi qu'à la gesne, faites que vostre souuenir represente souuent à vostre despit les iniures souffertes: que ses imperfections & les incommoditez, qu'elle vous a causées, soient vostre ordinaire entretien. Que vos pensées, sans cesse affligées de vos

perdes, vous font à tout'heure dire en vous-mesmes: Son auarice tira de moy cecy, puis elle eut encore cela, & non contente de telles volleries, pour l'assouvir, il a fallu mettre ma maison en decret. Combien de fois sa perfidie m'a fait de faux sermens pour m'abuser! Combien de fois son insolence m'a souffert honteusement languir à sa porte! Elle a d'autres amours, son inconstance s'ennuye de ma fidelité: ie ne suis rebutté, que pour favoriser quelque homme de neant qui la possède. Que tels reproches soient les chers discours de vostre ame offensée. Donnez-vous de si vifs ressentimens de ses insupportables deportemens, qu'ils seruent de semence à la hayne qui doit estouffer vostre amour. Et pleust à Dieu que pour vous dignement estendre en si iustes regrets, vous vous rendissiez à l'heure riches en belles paroles: toutesfois soyez seulement touchez d'un veritable desplaisir, & iamais le bien-dire ne vous manquera.

Il n'y a pas long-temps que j'auois de l'amour pour vne Dame, qui ne se rencontra pas d'humeur capable de s'accommoder à la mienne: en quoy pour ma guerison i'eus besoin du secours de mes propres remedes: car bien que Medecin, ie confesse que ie me vids laschemét abbatu: mais mon plus grand allègement vint de l'object des imperfections de cette fascheuse Maistresse, que i'eus tousiours deuant les yeux; & plusieurs autresfois ie me suis bien trouué de l'auoir ainsi pratiqué. Qu'elle est desagreable sous le linge (disois-ie en moy-mesme) sa robbe ne couure sinon des os & de la peau! & c'est la verité pourtant que i'estois méteur. Puis, Que ses bras sont rudes & bazannez, & toutesfois pour n'en rien desguiser, ils ne l'estoient nullemét. Je croy (disois-ie encore) qu'elle est sortie de quelque Pygmée: bien que sa taille ne fust pas des moins auantageuses. En fin comme importuné de son auarice. Elle est infinimét à charge, on ne la sçauroit contenter: Et cela fut la plus forte raison qui me fit resoudre à la mespriser.

Et d'autant que la perfection a deux visages: sous l'un desquels elle semble approcher de l'imperfection, la vertu quelquefois prise pour vice, sous cette fausse ressemblance, est accusée cōme criminelle: Tu peux ternir aucunemét le lustre des merites qui résident ta Maistresse aimable, & les tirant du mespris, tromper pour quelque temps ton amour & ton iugement. Si elle est pleine de

visage, tu diras qu'elle est boursoufflée; si elle a le tiét brun, elle te fera noire; si elle est de taille deliée, tu la iugeras maigre; si d'humeur vn peu libre, tu la blasmeras comme vne effrontée; si modeste, sa modestie te fera vne simplicité rustique. Aussi lorsque vous ferez aupres d'elle, pour en esloigner vostre cœur, pourrez vous l'inuiter aux exercices, qui vous descouuriront le defaut de quelque desirable gentillesse. Si elle manque de voix, vous la deuez coniurer de chanter: ou de danser, si elle n'entend la mesure, ny les pas de la dance. Parle-elle vn mauuais langage, il la faut engager à quelque long discours; & luy faire apporter vn luth, si vous sçauiez qu'elle n'ait iamais appris à le toucher. Son port est-il pesant & grossier, faites-la promener. Y a-il quelque difformité en sa gorge, ou en son sein, ne permettez pas qu'vn mouchoir en couure la laideur. Si elle a les dents gastées, n'oubliez point à luy faire quelque conte pour rire, & si elle pleure facilement, faites que des larmes ternissent les brillans de ses yeux.

Ce ne vous sera pas encore vn remede inutile d'aller dès le matin voir cette belle desdaigneuse, deuant qu'elle se soit parée pour deceuoir quelqu'vn: car la seule parure nous raut, les habits nous abusent, & l'esclat de l'or & des pierreries nous esbloiit, sous lesquels la Dame cachée est la moindre des pieces qui nous tentent. Aussi bien souuent parmy les esclairs de tant de riches ornemens, comme cherchans la Dame en elle-mesme, nous ne sçaurions trouuer ce qui nous donne de l'amour. Ce sont les charmes dont ce malicieux Enfant, fecond en artifices, sçait par les yeux doucement enchanter nos ames. Si vous la surprenez ainsi, vous y aurez de l'auantage, elle sera comme sans armes, & la pauuette vaincuë par ses propres defauts, se rendra soy-mesme odieuse. Toutesfois ie ne voudrois pas qu'on eust trop de creance en ce remede hazardeux: car les graces d'vne beauté en sa naifueté naturelle, se trouuent quelquesfois accompagnez de puissans attraits.

Mais vous auez vn autre temps auantageux: si vous voulez espier les heures, que pour se farder elle aura deuant soy ses eaux & ses pômades: Vous y trouuerez des boëttes, & des pastes de mille diuerses couleurs: vous y receurez le desplaisir de voir avec quelque mal de cœur, le fard tombé de son visage sur son sein, se fondre à la chaleur, & couler iusques à l'estomac. Et lors

vous recognoistrez , ie m'assure , que l'odeur d'un tel appareil n'est pas fort differente de la senteur des tables de Phinée : pour moy i'aduouë d'auoir là quelquefois perdu l'enuie d'y retourner.

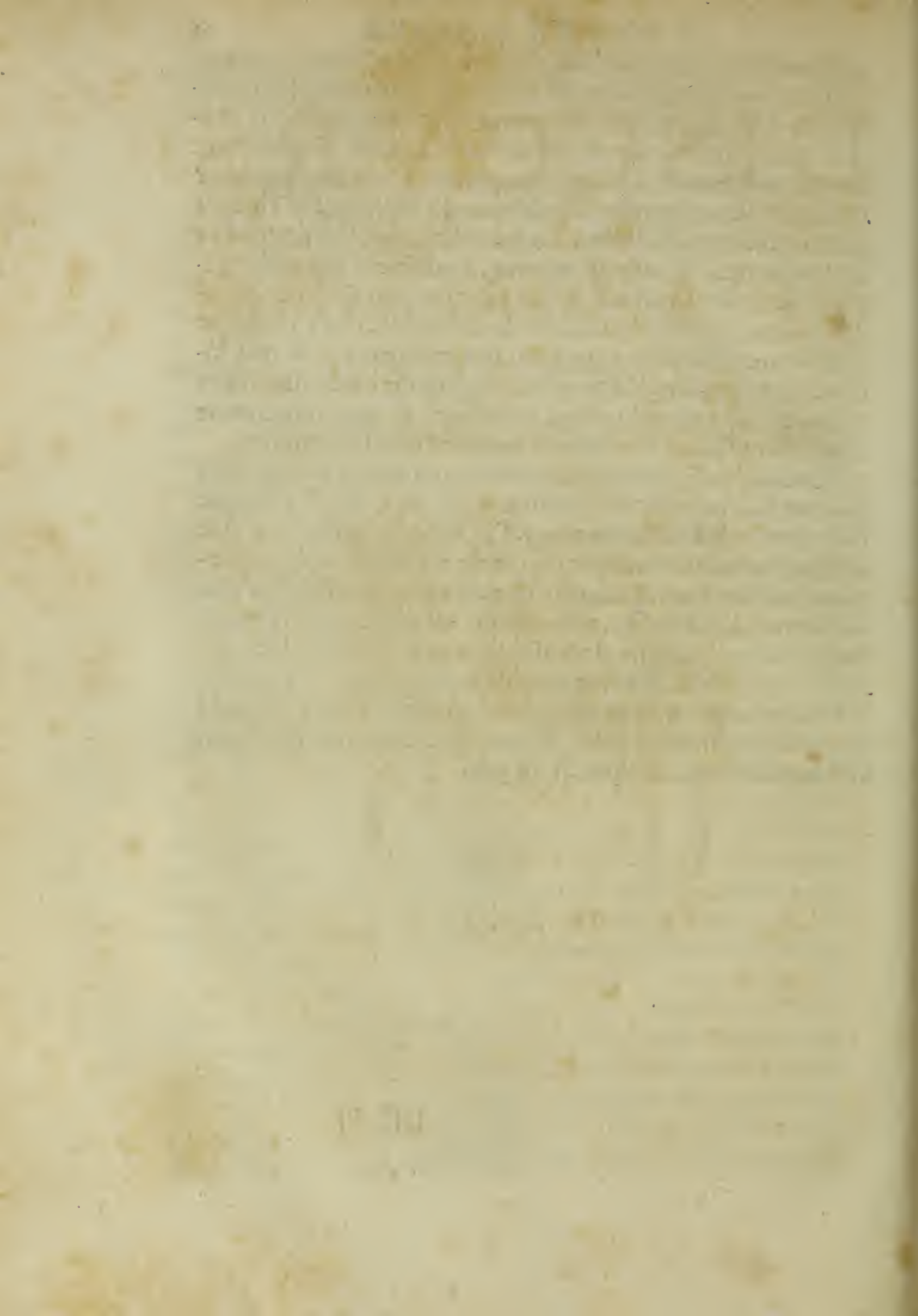
Ce n'est pas assez : pour bannir sans retour ce petit Tyran de vos cœurs , vous deuez le combattre en toutes les rencontres où les delices vous portent , & tirer mesme des plus douces & plus secrettes faueurs de Venus , vn degoust qui vous oste le desir de les rechercher. Mais voicy vn escueil où ie suis arresté ; la modestie ne me permet pas de descouuir icy les secrets que la honte cache ; i'ayme donc mieux, puis qu'il vous est facile de vous les figurer , vous en laisser la seule imagination, que de les dire. Aussi bien quelques medisans n'ont desia trouué que trop à reprendre en mes ceuures , qu'ils blasment comme trop licentieuses. Mais que telles gens les attaquent tant qu'ils voudront, pourueu que i'aye le contentement de les voir cheries & vantées par toute la terre habitable. La ialousie ne pardonna pas au diuin esprit du fameux Homere : elle suscita contre luy ie ne sçay quel Zoile, & quelques langues sacrileges osent bien attenter à l'honneur de celuy dont les vers ont seruy de guide à Enée, pour amener en Italie les Dieux sauuez du pillage de Troye. Ainsi tousiours l'Enuies s'attaque aux choses esleuées au dessus du commun : comme les foudres & les vents battent les sommets des montagnes, & tout ce qui paroist plus releué sur la terre.

Qui que tu sois , Enuieux , qui sans raison t'offences de mes libertez, si tu as quelque iugement , apprends que tous ouurages ont leurs diuers subiects pour regle differente. Les grands exploits de guerre ne s'accommodent qu'à la grauité du vers heroïque , & la naïfue delicateffe recherchée dans le discours de quelque aduature amoureuse, n'y trouue point de place. Les furies de la vengeance enflent la Tragedie de paroles ampoullées, parmi lesquelles le courroux a bonne grace desclater dessus son theatre. La Comedie rampe plus baslement , aussi ne se plaist-elle qu'aux paroles vulgaires. La picquante liberté de l'Iambe (soit qu'il finisse tout à coup, où qu'il traîne vn peu sa cadence) ne doit seruir qu'à la Satyre, pour marquer sur le front d'un ennemy la honte de ses vices. Et nous employons la douceur des Elegies à chanter la puissance des fleches de l'Amour, pour faire voir cõ-



me nous sommes le ioyet des legeretez de nos Dames. Les vers de Callimaque ne seroient pas assez fortes trôpettes des prouïefes d'Achille, & la plume d'Homere ne rencontreroit pas heureusement en la peinture des amours de Cydippe. Qui pourroit souffrir en la bouche de Thaïs les paroles d'une Andromache? Ce seroit se mesprendre lourdement de faire tenir à Thaïs la place de la femme d'Hector. Or mes escrits que l'on reprend ne font qu'amour, Thaïs y est par tout, ils doiuent donc estre l'image de sa vielicentieuse. A quel propos y verroit-on ces bandelettes, marques de modestie & de chasteté? C'est de Thaïs que ie parle en ces liures-là : pourueu que mes paroles & mes inuentions respondent à la gayeté du sujet que ie traicte, la victoire est à moy, j'ay gagné le poinct où i'aspire, & mes vers comme criminels ne scauroient que trop iniustement estre censurez.

Creue, jalouse Enuie, desia mon nom est dans le monde bien auant en honneur, & ne demeurera pas où il est, s'il continuë seulement comme il a commencé. Tu r'affliges trop tost : car si ie vis, plusieurs escrits naistront encore de ma plume, qui te fourniront tous les iours à l'aduenir nouveau sujet d'afflictions plus cuisantes. Les vers sont mes delices, & l'ardeur qui m'y porte, s'augmente par la gloire, dont la Renommée me flatte. Je ne suis qu'à l'entrée glissante de la course de mes desseins, & toutefois la delicate mignardise des Elegies se confesse autant obligée à mon traual, comme la noble & graue tissure des vers heroïques l'est aux labeurs & à l'esprit de Virgile.



X V.

# DISCOVRS

S V R L E S

# METAMORPHOSES

D' O V I D E.

*Contenans l'explication Morale des Fables.*



A P A R I S.

---

M. DC. XXXX.

DISCOVER

THE

ARTS

OF

MAN



A PARIS

MDCXXX



# DISCOVRS

## SVR LES

### METAMORPHOSES

#### D'OVIDE.

*Dans lesquels le secret des Fables est compris.*



Yant rendu François cet œuvre merueilleux, où le plus naïf Poëte qui ait iamais esté, nous a décrit avec vn artifice inimitable, l'histoire du monde sous des feintes, & sous le voile subtil de ses fabuleux changemens, nous a laissé les plus rares thresors de l'ancienne sagesse : Je les fis voir à vn de mes amis, lequel outre vne infinité d'illustres vertus, dont il se rend par tout recommandable, s'est acquis tant de sçauoir, que pour ce respect ie puis bien le mettre hors du commun, & ne craindre point, sans le nommer, le surnommer vn des plus doctes de ce siecle. Son nom que la France honore n'authoriseroit pas peu mon Discours, si luy vouloit authoriser le desir que i'ay de l'y mesler: mais mon zele ne me peut dispenser de faire ce que sa modestie me deffend. Il ne paroistra donc point icy, que sous le nom d'Ariste y nom dont sa preud'homme & son integrité le peuuent à bon droit baptiser. Je me promettois bien, que luy presentant les rudes fructs de mon trauail, il en trouueroit de peu sauoureux, & comme sauuages à son goust, pour n'auoir esté si soigneusement cultiuez que le plan le meritoit : mais de me persuader qu'il les eust deu tous rejeter, comme trop dangereux & presque mortels, ie ne l'eusse iamais osé penser. Il le fit pourtant,

*Ouide fut  
banny au  
Pont pour  
avoir com-  
posé des scâ-  
daux li-  
vres d'a-  
mour.*

& d'abord au lieu de quelque amiable censeur, me fut vn seueré Aristarque: car sans lire autre chose que le tiltre, il me voulut condamner, & presque me iuger digne d'aller souffrir les rigoureux hyuers du Pont, parmy lesquels Ouide vid mourir ses flammes amoureuses & celles de sa vie. Quoy? me dist-il, est ce pour fournir de vains sujets aux impudiques idolatries des François, & mieux entretenir la vanité de ce temps, qui n'a discours agreables que ceux que luy representent les furies d'amour, & ne respire autre air que le vent des feintes ou veritables plaintes, que les vns & les autres élancent à l'enuy? L'Amour est l'unique object qui distraict toutes les ames de ce siecle, & les enchante de telle façon qu'il les empesche de s'arrester à d'autres: c'est l'unique Philosophie que medite la France, le seul démon qui inspire auourd'huy les esprits, qui aiguise (à ce que tiennent quelques-vns possédez de ses charmes) les pointes du bien dire, & sans qui, ce leur semble, l'Eloquence muette nous laisseroit croupir au milieu de la Barbarie. Helas! nostre âge ne sçait que trop; combien peut ceste puissante rage. Il n'est point besoin de luy proposer pour exemple les lubricitez de l'Antiquité, dont vostre Auteur a fait vn amas, mettant les chastes flammes peste-messe avec les incestueuses, car il n'a pas seulement taché son papier du nom de Biblis & des Myrthes, mais s'est pleu à dépeindre leurs execrables fureurs, d'un crayon qui ne peut que faire horreur aux yeux qui s'y arrestent. Que void-on dans tous ses liures, qu'un Iupiter ou un Apollon violer autant de ieunes beautéz, qu'ils en voyent d'aimables, & avecques l'honneur leur violer la chere fleur de leur virginité? encore seroit-ce peu, s'il bornoit là l'histoire de leurs impudiques ardeurs. Il n'a pas honte de mettre Ganimede entre les bras de l'un, & représenter l'autre esperduément espris de l'amour d'Hyacinthe. Sont-ce pas de trop scandaleux pourtraits d'une flâme que la nature mesme abhorre? Il y en a de vray (dis-je pour repartie) qui pourroient offencer ceux, qui cruement les prendroient à la lettre. Mais qui sont les ames si grossieres, qui tiendroient pour verité, ce qui porte le nom de fable; & qui s'offenceroient de ce qu'ils eroleroient n'auoir iainais esté: Vous sçavez que ce n'est pas à l'escorce de l'invention fabuleuse qu'il se faut arrester, & que si l'on penetre plus auant, on trouue le tronc de quelque

*Garçons ai-  
mez de Iu-  
piter &  
d'Apollon.*

estrange & veritable euenement : ou vn effect de la nature, ou quelque beau precepte moral, qui a seruy de sujet à la feinte. C'a esté vn doux artifice des sages Grecs, lesquels pour instruire le vulgaire, & luy faire fauourer leur doctrine avec plus de contentement, sans luy en faire auoir l'entiere cognoissance: l'ont deguifée des agreables inuentions, dont Ouide a fait vne iudicieuse eslite, pour nous représenter, en vn corps, le plus rare de tout ce que la prophane Antiquité a iamais medité. Ne rejetez donc pas comme damnable, son œure, que toutes les nations du monde, chez qui les lettres ont flory, ont estimé admirable.

La Grece qui pouuoit lire dans ses Poëtes plus de Fables, qu'il ne nous en a descrit, l'a voulu voir en sa langue. Aduoïez avec elle, avec l'Italie, l'Espagne & l'Allemagne, qui l'ont toutes fait parler cômme elles, & avec la verité: encôre que c'est vn tableau, sous les viues couleurs duquel sont recelez tous les secrets & les diuins enseignemens de la Philosophie. Si vous trouuez bon que nous passions par dessus, & que vostre loisir vous permette de donner quelques apres-disnées à rechetcher les veritez cachées, sous tant d'ombres, ie promets vous faire cognoistre, que tant s'en faut qu'il y ait des scandaleux allechemens au vice, qu'au contraire, il ne s'y trouue rien en vain inuenté, & que ce Liare est vn patron, pour regler nostre vie, & guider toutes nos actions à la vertu. Le discours, dit le sage Ariste, m'en seroit fort agreable, & pour vous tesmoigner que ce n'est point vne ialousse passion, qui m'a d'entrée poussé à rebuter vostre labeur, afin d'enrichir l'œure, ie contribuera de ma part tout ce que ie iugeray se pouuoir tirer à vn sens moral, ou à la verité de l'Histoire que l'Antiquité y a recelée. C'est, dis ie, tout ce que ie me suis proposé de faire: car de rapporter les inuentions du Poëte, ou aux Idées de Platon, ou aux tons de Pythagore, ou aux feux d'Heraclite, ou aux astres d'Hermes, ou aux nombres de Crisippe, ou à l'Endelechie d'Aristote, ce seroit vn trauail à mon aduis, plus hautain & plus vain que profitable. Le champ n'est aucunement sterile, sa fertilité abonde en toutes sortes de semences: mais il ne nous en faut tirer que les fruiçts les plus doux & les plus fauoureux qui s'y peuuent cueillir. Imitons donc les Abeilles, voletans au dessus de tant de fleurs Poëtiques, tirons-en le suc d'vn miel également vtile & agreable. Le repos que

*Les Poëtes  
sont les plus  
anciens sa-  
ges qui nous  
ont plus  
doucement  
appris à vi-  
ure.*

*Cic. aux  
Tuscul.  
Plus. en la  
vie de So-  
lon. La Me-  
tamorphose  
a esté tra-  
duite en  
toutes ces  
langues.*

*Deffin de  
l'Autheur  
en ces Dis-  
cours.*

ces mois- cy nous donnent, nous inuite à nous donner des maintenant carrière en si belle lice. Vous dites vray, me dist Ariste, mais ne vous hastez pastant, ie vous supplie, ie suis plus d'a- uis de m'asseoir que de courir, & croy que nous atteindrons plu- stost au but auquel nous aspirons, & gagnerons plustost le prix demeurans assis, qu'à la course. Vous scauez combien de tout temps la liberté, que ie cheris vniquement, m'a rendu ennemy des supersticieuses ceremonies dont les hommes du monde se flat- tent les vns les autres, bannissons-les de nostre compagnie, & nous mettans à nostre aise, prenons le premier Liure pour entre- tien de nostre premiere seance: Chacun des autres de suite ser- uira de sujet pour chacune de nos autres entre-veuës.



## PREMIER DISCOVRS.

*De la Naissance du monde.*

### CHAPITRE PREMIER.

**L**ors que nous nous fumes assis, & que nous euf- mes ouuert le Liure, és premieres lignes duquel l'inuocation du Poëte nous parut aulli tost, nous prismes occasion de loier en commun cette vene- rable & plus que loüable coustume des anciens, qui n'entreprenoient iamais œeuure, sans recourir à l'aide de ce grand Ouurier, lequel d'vne fauorable main benissant nos desseins fortifie tellement les plus foibles, qu'il les conduit à la fin d'vn ouurage accompli; & par qui au contraire les projects les mieux appuyez sont bien souuent renuersez, & iettez au vent avec l'inuention des Autheurs. Puis apres auoir loüé ce pieux commencement, en l'imitant nous presentaf- mes nos vœus à l'Esprit des esprits, Esprit diuin qui chassa les pre- mieres tenebres du mōde, afin qu'il luy pleust nous guider parmy les ombres mensongeres de tāt de Fables, pour en tirer la verité cachée, & faire naître en nos cœurs vne haine des vicieuses hor-



reurs qui y sont representées ; non pour estre suiuiues , mais pour destourner de pareils crimes ceux qui les voyant despeintes, voyent ensemble les supplices dont elles ont esté talonnées.

Ceste entrée du Liure honorée de celuy mesme, qui auoit auparauant avec tant de rigueur condamné l'œuure entier, me sembla estre vne repartie, bien que legere, laquelle ie deuois opposer au premier desdain du sage Ariste ; qui fit qu'en prenant la parole pour ma deffence, ie luy dis: Et bien Monsieur, mon labeur n'est donc pas entierement à reietter, comme vous vouliez maintenât me persuader, puis qu'à l'ouuerture & aux premieres lignes, nous trouuons desia vn patron qui peut former nos actions à la pieté, & nous apprendre à iamais ne rien entreprendre, sans deuotieusement rechercher la faueur de celuy qui est l'estre & le commencement de toutes choses:

*Ce grand Dieu qui n'ayant que de soy seul son estre  
Donna l'estre à ce tout, duquel il est seul Maistre.*

C'est luy que l'Auther reconnoist pour Auther de tant de changemens, qui font ensemble le corps & le tiltre du Liure: changemens que l'ingenieuse subtilité des anciens sages a inuentez la pluspart pour representer la brutale nature de quelques hommes, lesquels se laissans surmonter aux lasches forces du vir, ou à la paillardise, ou aux sanglans mouuemens de la cruauté, ont esté iugez aussi peu doüez de raison, & aussi peu humains que les bestes mesmes qu'ils imitoient, ou vainquoient plustost, en leurs trop sensuelles & trop desreiglées habitudes. C'est ceste suprême puissance que le Poëte sans en auoir cognoissance, nous fait cognoistre toute puissante en la premiere & plus admirable Metamorphose qui ait iamais esté, en la naissance du monde qui fut tiré d'vn rien, & avec la riche beauté de toutes ses formes sortit du meslange difforme d'vn horrible abyssime de confusion, d'vn broiillis de matieres errantes, qui furent mises en ordre, & disposées par la main fouueraine, (ou pour parler selon nos registres sacrez) par la simple & toute puissante parole du Monarque de l'Vniuers.

*Qui comme syringua dedans ces membres morts,*

*Je ne sçay que l'esprit qui ment tous ce grand corps.*

J'admire de vray en cela, dist Ariste, la doctrine des premiers Poëtes, & ne puis me persuader qu'ils ayent si diuinement

*Fruict qui se  
doit tirer de  
la lecture  
des Metamorphoses.*

*Orphée en  
l'hymne de  
Dieu.*

*Il la infigura  
hominis fer-  
ritas & im-  
manitas bel-  
lua à cōmuni  
humani-  
tate corporis  
segreganda  
est.*

*Cic. de of.  
Metamor-  
phoses, ou  
changementes,  
pour quoy  
seintes.*

*Onidius in  
principio  
praclari ope-  
ris, sine vlla  
nomini dis-  
simulatione  
à Deo quem  
factorē mū-  
di, quem ve-  
rum opificē  
vocat mun-  
dum faceretur  
in fructum.*

*Lactan.  
lib. 1. de sai-  
rel.*

parlé, & atteint si près de la verité, sans l'auoir empruntée des Hebreux : car encore que leurs discours ne soient pas entiere-ment conformes à ce que nous lifons dedans les Liures de Moyse, en ce qu'auel'Egyptien Trismegiste & les Stoïciens, ils posent vn Chaos, lequel ayant tousiours esté seruy de matiere pour former l'Vniuers ; leur opinion n'est pas pourtant si esgarée de la vraye creance, qu'est celle de ce grand Prince des Philosophes, qui dans son Licée fit croire à ses Escoliers, que le monde n'auoit iamais eu de commencement. La Poësie a bien degeneré depuis ce temps-là, puis que lors en veritables opinions elle vainquoit ceux mesmes qui faisoient estat de cherir plus vni-quement la verité, qu'auiourd'huy dedans les liures des Poëtes, au lieu de ces belles sciences, nous ne trouuons que des vers menfongers,

*Aristote en sa Physique tient que le monde a esté de toute éternité.*

*Aristote plus que aucun autre se disoit amy de la verité.*

— dont la voix flatereuse

*Change Hecube en Heleine, & Faustine en Lucrese,*

*Que d'un nain, d'un bastard, archerot sans yeux*

*Font, non un dieuteler, ains un maistre des Dieux.*

*S. du Bartas*

Le malheur de tels esprits est, que portez sur l'aïlle du vent trompeur d'une vaine gloire, qui les deçoit, ils mettent beaucoup d'art & de labeur, pour faire ainsi que l'Araignée vne toille inutile. Que dis-je, inutile? encore seroit-ce peu, si sans profiter elle n'estoit point nuisible. La perte de leur trauail, & de leur téps seroit tolerable, si elle n'estoit point dommageable, trainant avec soy la perte de ceux qui les lisent: Les ieunes esprits appastez ou enchantez de la douceur de leurs doctes escrits, apres auoir sucé le miel qui les attire, auallent à longs traiets le venin caché dessous :

*Ces vers que leur Phæbus chante si doucement,*

*Sont les soufflets venteux, dont ils vont s'allumant*

*L'impudique chaleur qu'une poitrine tendre*

*Couuoit sous l'espaisseur d'une honteuse cendre.*

Quoy des cendres? Ils ne sont pas capables seulement d'en reschauffer : mais de faire sentir des chaudes esmotions à la froideur d'un marbre, desbaucher & vaincre la chaste fermeté & constante pudicité d'un Ioseph. C'est, dis-je, la vicieuse humeur de nostre siecle, qui en imite plusieurs autres passez. Si parmy les plus vieux, Orphée s'est pleu à parler de Dieu, Musée a

descriit les amoureuses flames d'Hero, & de Leandre. Il n'y a faison qui n'ait enfanté des œuures de routes sortes de sujets. Et bien, les François par vne infinité de discours amoureux ont aiguisé les traicts de Cupidon ? Aussi ont ils par d'autres saincts ouvragesourny de pieux feux, pour embraser les cœurs d'un amour tout diuin. Mais laissons les vaines inuentions des autres Poëtes, & suiuous celle du nostre, lequel apres le pourtraict de la naissance du Monde, nous figure celle de l'homme, qui en est l'abregé.

*L'homme a  
esté appellé  
Microcosme.  
c'est à dire,  
petit monde.*

*De la naissance de l'homme, & de son excellence.*

## CHAPITRE II.

**L**E Romain, qui sortant du nauire eut presque aussi-tost sur l'arene la bouche que le pied, pour faire hommage à la terre en la baisant, & l'honorant comme sa mere, ne s'esgara point du vray sens porté dans la responce de l'Oracle. La terre est recognuë mere commune des hommes, & par la verité, escrite és saincts Liures qui nous ont esté laissez pour nostre instruction, & par les contes fabuleux, qui semblent n'auoir esté escrits que pour recreation. Les Fables anciennes ne sont donc pas toujours Fables, puis qu'elles symbolisent avec la verité, & qu'elles apprennent à l'homme, aussi bien que les lettres sacrées, sa ville & basse naissance. Pauvre homme, d'où te vient tant de presumption, veu que ton corps n'est que limon ? Où fonder-tu ton orgueil ? sur ta bouë ? Tu n'as pas de quoy t'esleuer pour ce sujet. Tu es sorty de terre, la terre te nourrit cōme les autres animaux, & elle mesme doit encore te recevoir vn iour en son sein, pour reduire ton corps à son premier estre. Represente-toy que Promethée t'a formé de poussiere mouillée, & mesurant ta presumption à ta vile foiblesse, ne te laisse point transporter à vne vaine opinion qui te face presumer d'estre autre qu'un fragile vaisseau sujet à mille infirmités. Ainsi pourroit-on parler à ceux, lesquels, enflés du vent d'une chatoüilleuse gloire, semblent d'un pied orgueilleux fouler comme à desdain la terre en la marchant, sans recognoistre ce qu'ils tiennent d'elle. Vous dites

*Brutus qui  
chassales  
Rois de Ro-  
me.*

vray:me dist Ariste, & tirez d'une telle Naissance vne loüable & profitable meditation. Mais recherchant si auant la bassesse de nostre condition, pourquoy ne touchez-vous aussi les marques de nostre Noblesse, & de nostre grandeur, laquelle en son excellence surpasse, & va maistrifant tout ce qui vit icy bas? L'une & l'autre se trouuent comme attachées ensemble, & se peuuent tirer presque d'un mesme endroit: car si c'est de terre que le premier homme fut formé, ce fut la main de Promethée qui le forma,

— prenant de la poussiere

*La cola, la pressa, l'embellit de sa main,*

*Et d'un informe corps en fit le corps humain.*

*Promethée  
tiré du mot  
Grec qui si-  
gnifie Pro-  
uidence.*

Et que nous represente ce Promethée, sinon la prouidence Diuine, laquelle voulant establir vn Gouverneur, vn Roy, vn Empereur pour regir la brutalle nature de tant de diuers animaux, dont elle auoit chargé la terre, fit l'homme, & le doüa d'une ame raisonnable, ame qui luy donne vn tel aduantage sur les autres, qu'encore qu'il soit contrainct de ceder à quelques-uns en force & en grandeur de corps, il se rend pourtant toujours leur maistre par le moyen de cette estincelle de diuinité qui l'anime, de la raison que ce merueilleux Architecte a posée fort à propos, comme en sentinelle, en l'estage plus haut d'un si beau bastiment.

*La teste de  
l'homme le  
logis de son  
esprit.*

C'est elle qui luy fournit d'inuentions pour surprendre les poissons dans les eaux, & les en tirer, quelque pesante que soit la masse de leurs corps. C'est elle qui sur terre le fortifie contre la puissante fureur des bestes les plus farouches, & les met en ses mains, non par force, mais par artifice. Aussi est-ce elle-mesme qui le fait dominer d'as l'air sur lesoiseaux, luy appréd les moyes de les deceuoir, & d'arrester leur vol pour les faire tomber en son pouuoir. Voila la noblesse de ce S. Animal, remply d'un esprit hautain, & capable de commander aux autres; voila son excellence. Excellence que cette souuerain main qui le forma a empreinte sur son front: car au lieu que les autres animaux portent la teste panchée contre terre, la posture de l'homme est droite, & son visage releué, qui fait que ces yeux ont tousiours le ciel pour obiect, afin que la veüe de cette premiere & heureuse demeure, d'où son ame est sortie, pour venir icy bas s'attacher à la

*Cic. au pre-  
mier des  
Loix.*

chair,

chair, l'attire à la cognoissance d'un Dieu (de laquelle luy seul de tout ce qui rampe sur terre se trouue capable) luy face penser à sa fin, & à sa retraitte qu'il doit faire là haut vn iour pour y estre cõblé d'une eternelle felicité. C'est ce que le Poëte a fort excellemment touché en quelques vers, industrieusement imitez par vn des nostres lors qu'en parlant de l'homme, il dit que Dieu ne courbe pas

— sa face vers le centre,

Comme à tant d'animaux qui n'ont soin que du ventre,  
Mourans d'ame & de corps, ains releua ses yeux  
Vers les dorez flambeaux qui brillent dans les cieux,  
A fin qu'à tous momens sa plus diuine essence  
Par leurs nerfs contempla le lieu de sa naissance.

S. d. BARTAS  
en 156. iour.

Sont-ce pas là de nobles parties, qui releuent fort la bassesse de sa poussiere ? Sont de vray, luy dis-je, de grands marques du glorieux estat auquel il a esté destiné, marques, qui luy doiuent enfler le courage pour le faire aspirer à vn bon-heur, & à des biens plus durables que ne sont ceux de la terre. Mais quel pensez-vous qu'ait esté ce Prométhée à qui les Poëtes rendent l'honneur d'auoir donné la forme à nos corps, & desrobé le feu du Ciel pour nous donner la vie ? Il y en a qui tiennent que c'est luy qui premier fit dresser des Idoles, & apprit aux peuples de son temps les abominables superstitions, desquelles les anciens Payens ont vsé au culte de leur Statuës sans pouuoir. Mais ceux qui disent qu'il polit le monde grossier, & comme tout bourbeux, par le moyen des sciences qu'il enseigna, me semble parler avec plus d'apparence. La salutaire cognoissance d'un Dieu, & les belles ordonnances qu'il establit pour reglement de la vie des hommes, qui estoient lors peu humains, sont donc figurées par ce feu celeste qu'il desroba d'une des roües du Soleil, afin de les animer: car à la verité ils estoient sans ame auparauant, leurs ames n'ayans pas esté cultiuées du cõltre des arts & des sciences. Au reste si nous croyons le doëte interprete de Virgile, nous tiendrons avec luy que Prométhée estoit le plus grand Astronome de son aage, lequel pour curieusement rechercher le cause & la nature de l'Aigle (qu'on marque pour signe dans les cieux) demeura fort long-temps sur le sommet du mont Caucas, & qu'à cette occasion les fables nous l'ont representé com-

L'astance  
Firmian.

S. Augustini

Explication  
de la fable  
de Promethée.

Seruius.

me lié dessus ceste montagne, donnant son cœur pour pasture à vn Aigle, qui le rongean sans cesse, iamaïs ne le laisse en repos, & ne met point de fin à vn si long repas.

*Des quatre aages du monde.*

### CHAPITRE III.

**L**A naissance du monde nous a conduits à celle de l'homme, nous auons veu le commencement de l'vn & de l'autre : voyons maintenant comme il sont creus ensemble, & quels changemens leur sont arriuez en croissant. Ceux de l'homme, dont le terme est le plus court, paroissent assez tous les iours, seroit-ce me semble vn discours inutile de s'y arrester ; nous suiurons donc le fil de nostre Poëte, & représenterons avec luy la diuersité des siecles qui mesurent les aages du monde. Il n'est rien icy bas qui n'ait aussi bien que le corps humain, les premiers iours de son foible estre, son accroissement & puis son declin. C'est pourquoy à l'imitation des aages de l'homme qui est vn petit monde, on a donné des aages à ce grand tout. Ceux de l'homme ont esté diuersement diuisez par diuers auteurs : mais le Prince des Medecins n'en fait que quatre, non plus que les Poëtes, qui ont borné du mesme nombre ceux du monde, & pour designer le declin des choses d'icy bas, ont feint les Metamorphoses de chacun aage en vn pire. Le premier dont l'heur, la bonté & la simplicité excelloit autant sur les autres d'apres, comme fait l'or entre les metaux, a esté surnommé l'age d'or, non sans raison : car le prix des hommes d'alors, doüiez d'vne naifue & vrayement naturelle integrité, ne se pouuoit comparer ny estimer qu'au riche poids de l'or, qui surpassé en valeur tout ce que les veines de la terre nous donnent de precieux. La vie de ceux d'vn tel siecle estoit douce & tranquille, d'autant qu'ayans leur contentement dans le peu, ils ne trauailloient point pour l'excez & superfluité. Leurs esprits plus vifs & plus excellens penetroient bien plus auant dans les sciences que ne font ceux d'aujourd'huy, ainsi que nous en font soy les diuers arts, desquels ils nous ont

*Galien au  
liures des  
definitions  
de Medecine*

fourny les premieres inuétions. L'air pur & net ne se voyoit point infecté de contagieuses humeurs, qui puissent alterer la santé du corps. La terre fertile ne manquoit point de produire toutes fortes de fructs en abondance, d'autant qu'elle n'estoit pas comme maintenant, lassée & despité de nourrir des ingrats enfans, qui ne font voir sur sa face que l'horreur des vices esquels il se plaisent de se plonger. Chacun ayant la iustice & la pieté pour guide de ses actions, viuoit exempt des auares desirs & des ambitieux desseins, qui vont à la ruine du voisin. En fin les hommes sans cognoissance de l'or estoient en valeur tous dorez, & depuis en la iouyssance de ce riche metal ils sont tousiours peu à peu empierez. Ce n'est pas le metal, dist Ariste, qui cause tels malheurs, ce sont nos conuoitises desreiglées, lesquelles à proportion qu'elles sont creües nous ont ainsi fait degenerer, & d'un siecle d'or, par la voye des vices nous ont tirez à ce siecle de fer. Mais en me representant la diuersité de tels aages, il me ressouuiet d'une statuë qu'un Roy dans Daniel vid en songe. Ceste statuë portant quatre diuerses Monarchies figurées en soy, en faisoit voir vne peinte en or, la seconde estoit argentée, la troisieme de cuivre, & la quatriesme de fer. Pour moy ie tiens que ce ne seroit pas chose mal à propos de rapporter la fabuleuse inuention des Poëtes à ceste sainte histoire. Il se peut faire, luy dis-je, que les Grecs ayent là dessus fondé leur feinte : car le commerce ordinaire qu'ils auoient avec les Egyptiens a peu mettre entre leurs mains les liures des Hebreux, ainsi que plusieurs autres rencontres semblables font soupçonner.

*Quatre aages  
figurez en  
l'histoire de  
Daniel.*

---

*De Saturne qui regna durant le premier aage, & fut par force debouté de son trosne par son fils Iupiter.*

#### CHAPITRE IV.

**I**L n'est rien de si saint que l'ambitieux desir de regner ne prophane. C'est un Demon qui fait aussi peu de conte des loix de l'Estat que de celles de la nature. Ses charmes font mescognoistre les freres. Il arme les peres dénaturez cõtre leurs propres enfans, & fait que les enfans, voyent d'un œil ialoux les lógs

jours de leurs peres, n'ont point horreur de les auancer, & avec fer s'acquerir vn Empire, qu'il faut que les armes conseruent parmy les troubles & les seditions. Car c'est vne verité confirmée par tous les euenemens qui se sont veus dans la fuitte des siecles, qu'alors que la force a eu part à la conqueste d'un sceptre, la violence est la seule loy qui regne par apres, & qui maintient la couronne enuahie. Si les Histoires nous l'eussent laissé ignorer,

*Si quis mē-  
struo' o cu-  
piditatis  
ardore in  
paternæ  
necis arma-  
tur exitiū,  
ab Ioue si-  
mat exem-  
plū. Firm.*

cette Fable seule nous l'eust appris. Le calme & la tranquillité regnerent avec le paisible Saturne, & avec Iupiter violent & trop injuste vsurpateur du sceptre de son pere, l'orage de la rebellion eut cours, & les violences commencerent à se placer dans le siege de la iustice. C'est la fuitte infailible de l'exemple du Prince imité par les sujets. Mais pensez-vous (dist Ariste) que la feinte ne nous represente autre chose? Si des mœurs (dis-je pour re-partie) nous nous tournons du costé de la nature, il n'y a point de doute, que ce bon vicillard Saturne avec sa longue barbe grise, son dos courbé, sa faulx à la main & son serpent, lequel, en mordant sa queuë fait vn cercle parfait, ne nous figure le Temps.

*Marques  
avec les-  
quelles Sa-  
turne s'e-  
stoit peint.*

Les temps vont sans cesse & d'une viftesse ineuitable se chassent tousiours l'un l'autre. L'heur du premier estant passé, & le second ayant en place de tant de douces felicitez apporté plusieurs incommoditez, on a feint que ce second, comme fils desnaturé du premier, enuahissant le throsne de son pere, auoit precipité ce paisible predecesseur dans les abysses de l'Enfer. Et l'occasion d'une telle feinte, à mon aduis, est la distance qu'il y a de la terre iusques à la planette de Saturne, qui est la derniere & la plus esloignée de nous; si bien qu'une telle hauteur est comme vn abyssine profond dans lequel elle nous paioist plongée. Au reste son mouuement est si pesant & si tardif, qu'elle ne semble pas presque se mouuoir, & pour ce a on encore dit que Iupiter le tenoit lié comme vn esclaue, afin de luy oster tous moyens de rentrer en son siege. Voilà l'honorable entrée, par laquelle la folle idolatrie des anciens croyoit que le souuerain de leurs dieux s'estoit estably. Voilà les actes de la valeur & de pitié enuers son pere, que ceste impie Antiquité met aux premieres lignes de ses louanges. O sottise, miserable, & detestable persuasion, qui attire les ames à vn tel precipice d'erreurs! Malheureuse & sanglante opinion, qui fait du ciel vn theatre de cruelles executions,

*Lucian in  
traité de  
l'Astologie  
Ad theatū  
potius tem-  
plati asfer-  
re, vt in sce-  
nis religio-  
rū istatum  
secreta tra-  
dantur, &  
vt nihil  
pretermit-  
tat impro-  
bitas hi-  
striones fa-  
cere sacer-  
dotes.*



& pour authoriser les vices des hommes, figure en ses Dieux des exemples pleins d'horreur & d'impieté ! *Pauvres abusez* (leur dit quelqu'un, en déplorant leur trop déplorable condition) *vous eussiez mieux fait de n'avoir autre temple que vostre Amphitheatre, par ce moyen les actes de vos Comedies & Tragedies eussent appris au peuple les secrets d'une telle religion, & pour ne laisser rien d'impie à pratiquer, les Comediens eussent esté vos Prestres.* Mais ayant detesté la violente possession que Jupiter prit du sceptre de son pere, voyons quels fruiets produisit en terre cet exemple de rebellion feint au ciel.

*Julius Fir-  
missi-  
stis de leurs  
erreurs.*

*Des Geans & de leur guerre contre les Dieux.*

## CHAPITRE V.

**I**E pensois poursuiure, & discourir des rebelles desseins des Geans, quand le docte Ariste me dist, Vos paroles animées contre l'erreur des peuples idolatres ne m'ont pas apporté peu de contentement, & comme vous de bouche, de cœur i'ay detesté leur aveuglement, m'estonnant de leur facilité à se laisser ainsi lourdement decevoir. La raison veut que ie vous soulage, & qu'à mon tour ie die ce qui me semble de la presomptueuse entreprise de ces monstrueux enfans de la terre, qui osèrent planter des eschelles contre le ciel. Pour l'origine de la fable, elle ne se peut tirer à mon auis, que de ce grand dessein des Babylo- niens, que la confusion en fin ruina. C'est la creance commune & l'opinion, ou ie me trompe, du Poëte qui dit,

*L'ateur de  
Babel.*

*J'aymeroy mieux chanter la tour Asirienne,*

*Que les trois monts Gregeois l'un dessus l'autre antez*

*Pour déthrôner du ciel les Dieux espouuantez,*

*Et l'onde de Noé que la Deucalienne.*

*S. du Bartas*

Car rapportant les deux l'un à l'autre, il semble les tenir pour un, & iuger pourtant plus louable d'en parler en Chrestien qu'en Poëte Payen. C'est donc l'histoire qui a seruy de sujet à la fable, laquelle n'a esté publiée à autre fin que pour apprendre aux subjects de ne s'armer jamais contre leurs Princes, desquels les querelles côme appuyées de la iustice sont tousiours favorisées d'en haut, & au contraire le party des rebelles sans doute renuersé,

Les histoires Romaines nous en rendent de fidelles tesmoignes en vn Sylla, vn Marius, vn Catilina, vn Antoine, vn Brutus, vn Cassius, qui n'ont tous par leurs seditieuses esmotions rien fait qu'auancer leur ruine, & pour gloire remporté dans leurs tombeaux, la honte d'estre décheuts de leurs perfides, & trop audacieux desseins. Car que nous pourroit icy figurer Iupiter, sinon vn Prince souuerain qui se verroit en danger de perdre sa couronne par l'infidelité de ceux mesmes qui deuroient estre son plus ferme & plus fidelle appuy! & le Ciel proche d'estre eschellé, n'est-ce pas l'Eglise, où l'Estat politic d'un Royaume proche de se voir bouleuersé, par les injustes armes de quelques ames desireuses de changement? Ces montagnes l'une dessus l'autre entassées sont les impies opinions de ceux qui se plaisent à trauerfer le repos de l'Eglise; ou les temeraires efforts des seditieux qui osent attenter contre leur Prince. Le foudre de Iupiter represente la vengeance diuine, qui talonne ordinairement telles rebellions: car ce Souuerain Monarque qui voit d'enhaut tous les attentats, qui se font icy bas, ou contre le paisible estat de son Espouse, ou contre les legitimes puissances qu'il a establies pour commander sur la terre, ne permet iamais qu'ils arriuent à leur pernicieuse fin, mais tousiours les renuerse & les ruine avec leurs autheurs. Et le plus remarquable en cette inuention fabuleuse; est que les personnes capables de faire telles entreprises se trouuent naïuement despeintes en ces Geans, lesquels presumans trop de la force de leurs corps, osent entreprendre vne si folle guerre: car ces rebelles fureurs ne naissent iamais, que dans les cœurs des plus puissants d'une Republique. Et pource qu'il n'y a rien plus horrible, plus detestable & plus monstrueux, que se bander contre Dieu, tashant d'offusquer le beau lustre de la verité qu'il fait regner parmi les siens, ou de fouler aux pieds les Loix & la Iustice, pour bastir vne violente grandeur au prejudice de son Prince naturel, ces audacieux enfans de la terre ont esté peints avec des pieds de serpens, afin qu'on ne tint point, ceux qu'ils nous representent, pour hommes, mais pour monstres. D'autres peuuent tirer à quelque autre sens la moralité de la fable, & peut-estre sur ce sujet deffendre aux esprits hautains, qui ont beaucoup de cognoissance des choses naturelles, de ne se laisser point flatter à

vne indiscrete presomption qui les inuite d'entrer trop auant dans les secrets de la Diuinité, où ils ne peuuent trouuer qu'vn abisme de merueilles, duquel il leur seroit autant impossible de sortir, comme aux Geans de se releuer de dessus les monts qui les couurent. Mais deuant que laisser ces outrecuidez enseuelis sous leur audace, si iustement foudroyez, dites-moy ie vous supplie, docte Ariste, à quelle occasion vous pensez que les foudres, plustost qu'autres armes, ayent esté mis en la main de Iupiter, lors qu'il a esté besoin de punir l'outrecuidance des hommes? On en peut, respondit-il, rechercher plusieurs, mais celle des Naturalistes suffira pour cette heure, & contentera, peut-estre, vostre curiosité. Ils disent que la Sphere de Iupiter estant entre celle de Saturne & de Mars, cet astre du milieu participe des deux contraires qualitez de ses voisins, qui sont vne extrême froidure, & vne excessiue chaleur: du furieux combat desquelles sortent les esclairs avec les tonnerres: tout ainsi que l'on void, par le moyen des assauts que se donnent les mesmes qualitez, le bois verd en bruslant bruire sans cesse, & faire, à l'imitation du foudre, sauter çà & là des charbons demy bruslez; & ainsi tiennent que ces deux ennemies sont meres naturelles des armes, que les Poëtes anciens ont données au Souuerain de leurs Dieux.

*Du foudre de Iupiter, & pourquoy il luy a esté attribué*

*Plin en son histoire naturelle.*

---

*De l'assemblée des Dieux au Conseil, & de leur plus solennel serment.*

## CHPITRE VI.

**L**E sage Ariste prenant haleine, ie pris la parole, ayant l'œil sur les vers du Poëte, par lesquels, bien qu'il figure Iupiter embrasé d'vn extreme courroux, il ne luy fait rien pourtant exccuter, sans auoir eul'aduis de tous les Dieux assemblez. Ie ne sçay, dis-ie, comment l'impieté a tant peu gagner sur quelques debiles cerueaux, que de leur faire croire qu'en ce monde le seul hazard preside sur nos actions, & qu'vne inconstante fortune sans yeux & sans iugement, tournant & retournant sa roüe, bouleuerse inconsiderément les affaires des hommes. Ce grand

conseil qu'assemble Iupiter, deuant que punir les peuples des-  
uoyez du vray chemin de la vertu, apprend bien à tels Athées, par  
la bouche mesme des idolatres, que rien ne s'exécute sur la terre,  
qui s'ait dedans les cieux passé par l'arrest de ce grand Monar-  
que, qui iuge en dernier ressort de toutes les actions humaines.

*Qui de sua  
vniuersitate  
omnino  
gerat, super-  
bum hunc  
potius iudi-  
cabo quam  
sapientem.  
Tite Lius*

Mais encore la forme de ce conseil, sert-elle d'aduis aux Princes  
qui ont en main le sceptre d'un Estat, de n'attribuer point trop à  
leur personne, & n'entreprendre rien sans en auoir meurement  
deliberé. Car si ce Iupiter, qui nous figure l'arbitre souuerain  
de toutes choses, & la suprême sagesse, trouue ses desseins trop  
foibles, s'ils ne sont fortifiés du conseil des autres puissances ce-  
lestes, lors qu'il est question de résoudre vne difficulté d'import-  
tance; combien plus les hommes doiuent-ils se deffier de leurs  
opinions & d'eux-mesmes, veu que leur prudence & leur sagesse,  
mise en comparaison avec la diuine, se trouue si vaine, qu'on  
ne la peut tenir sinon pour folie? Aussi la loüable bonté d'un sou-  
uerain Monarque est-elle figurée es paroles de ce grand maistre  
des Dieux, qui ne se laisse porter qu'avec un extrême regret, à la  
iuste punition des hommes desbauchez, & proteste de tenter  
toutes sortes de doux remedes auparauant que d'vser du fer,  
pour retrancher, ainsi que l'expert Medecin, les membres, que  
la pourriture a gastez, de crainte qu'ils n'infectent les parties en-  
core saines. Ce n'est que la necessité d'arrester le cours d'un sie-  
cle dissolu en toutes sortes de vices, qui le force à se ranger du  
costé de la rigueur, ainsi que fit l'Empereur Constantin, voyant

*On ne doit  
vser de ri-  
gueur qu'à  
l'extrémité.*

la corruption de son temps aller à l'excès: car ce fut en pronon-  
çant les mesmes vers, que le Poëte fait icy sortir de la bouche de  
Iupiter, qu'il se resolut d'ordonner de rigoureux supplices, pour  
ceux qui estoient hors d'esperance d'estre corrigez. Aussi est-ce,  
dist Ariste, la vraye fin de la Justice moderée par l'equité, de  
n'en vouloir qu'aux vices & non aux hommes, qu'on espere en  
pouuoir estre despoüillez par un plus doux moyen que celui, qui  
taché de sang leur fait perdre la vie. Les Romains pour ce res-  
pect faisoient deuant leurs souuerains Magistrats, porter des  
verges liées à des haches, pour apprendre à leurs Consuls, que  
ceux qui estoient capables d'amendement ne deuoient sentir que  
les verges; & les vicieux sans espoir de meilleure vie, ainsi que  
le mal auquel on ne peut donner guérison, deuoient sentir le  
tranchant

*Inmedica  
bile vultus  
ense recide-  
dum est ne  
pars sincera  
trahatur.  
Ouid.*

tranchant de leurs haches. Encore n'est-ce pas tout ce que l'on peut recueillir du discours du Poëte, il represente les Dieux infiniment soigneux de conseruer les hommes, leur faisant apprehender la desolation de la terre & leurs autels : pour monstrer (comme dit le diuin Philosophe) que toutes choses ont esté faites pour l'homme, & l'homme pour les Dieux, qui veulent estre par luy recognus, inuoquez & adorez. Mais outre-ce le serment que l'Antiquité fait pratiquer à ses feintes diuinitez, & duquel Iupiter mesme vse en sa harangue, a quelque chose en soy digne de remarque : car si l'eau a esté tenuë pour principe de toutes choses, & pour le premier des Elemens, les Poëtes faisans iurer leurs Dieux par les eaux, nous ont enseigné de n'auoir rien plus cher, que l'integrité des sermens, & pour principe de nos actions, nous remettre tousiours deuant les yeux ce que nous auons iuré, de crainte de le violer.

*Platon en sa  
Republique.*

*Aristote aux  
lieux de la  
Metaph.*

*De Lycaon changé en loup.*

## CHAPITRE VII.

**V**ous ne pouuiez (dist Ariste me voyant finir) plus à propos mortaliser cette grande assemblée des Estats des Cieux, ny rechercher plus particulièrement les secrets de la Fable. Mais j'attendois pourtant encore, que vous me deussiez dire quelque chose de ces Faunes & Satyres que Iupiter nomme diuinitez rustiques. Qu'en pourroit on dire, repartis-ie, sinon que c'estoient petits monstres d'hommes, qui auoient deux cornes en teste, le corps couuert d'un poil rude, & les pieds de Chèvre : & avec telles déformitez ont toutefois esté adorez par la superstitieuse folie des Payens ? Ce grand Philosophe, qu'un chacun admire en ses discours moraux & en ses histoires, descriuant la vie du plus cruel & plus sanglant Dictateur, dont la Republique Romaine ait iamais esté affligée, rapporte qu'en son temps on trouua vn de ces monstres champestres en Epire, lequel fut recogneu tout tel que les Poëtes & les Peintres feignent ses semblables. On le fit interroger par plusieurs truchemens pour sçauoir quel il estoit, mais on ne peut tirer de luy qu'une voix fa-

*Quel on  
esté les Saty-  
res.*

*Plutarque  
en l'vi. de  
Sylla.*

rouche, meslée en partie du beelemment des Cheures, & de l'hennissement des cheuaux, en laquelle on ne sçeut rien comprendre. Toutesfois le patron de l'eloquence & de l'austerité Chrestienne, raconte qu'un de ces hommelets cornus & chéures pieds eut quelques paroles dans les deserts d'Egypte avec S. Paul l'Hermite, auquel il confessa qu'il estoit homme mortel, & un des errans habitans de la forest, surnommez Faunes & Satyres par les peuples aueuglez qui les adoroient. On rapporte, qu'il dist à ce vray miroïer d'une sainte solitude, qu'il l'estoit venu trouuer comme Ambassadeur de la part des Satyres ses compagnons, pour le supplier de les fauoriser de ses prieres enuers le Dieu commun de toutes les nations du monde, lequel ils sçauoient estre descendu sur terre pour le salut des hommes. Voila ce que l'on peut en passant remarquer de ces Dieux champestres, les liures ne nous en apprennent pas autre chose, qui nous puisse faire iuger si ce sont animaux ou démons. Mais ces monstrelets, peut-estre, m'auront fait faire vne monstrucuse interruption de mon discours: toutesfois encore y trouuera-on de la sùitte, puis qu'il nous faut parler d'un autre monstre. C'est de ce perfide & cruel Lycaon Roy d'Arcadie, lequel ayant guerre contre les Molosses, voila la trefue qu'il auoit faite avec eux, fit un sanglant sacrifice à Iupiter de celui qu'il auoit receu pour ostage, & par le moyen d'une si insigne trahison ayant rangé sous sa puissance ces peuples simples & peu rusez, sur lesquels il s'estoit ietté ainsi qu'un Loup sur la Brebis, les Poëtes rapportans sa sanglante humeur à son nom, ont feint que Iupiter le changea en Loup, pour ce qu'en le voulant traicter, il luy auoit seruy sur table de la chair d'homme. Ainsi cette fable nous enseigne à detester l'impieté & la perfidie, & à cherir les droicts de l'hospitalité, lesquels ont esté si saintement honorez des anciens, que pour ce respect ils ont donné à leur Iupiter le surnom d'Hospitalier. Et plusieurs d'entre-eux les ont bien si estroitement obseruez, qu'ils ont creu les deuoir garder enuers leurs ennemis mesmes, s'ils n'y renonçoient solennellement.

*S. Hierosime  
en la vie de  
S. Paul Her-  
mite.*

*Hospitalité  
fort recom-  
mandée aux  
anciens.  
Tit. Luce  
parlant d'un  
Babilonius.*

*Du deluge de Deucalion.*

CHAPITRE VIII.

**L**es vices font des viperes, ils causent tousiours la mort de ceux qui les enfantent ( dis-je en continuant le discours du Poëte ) nous n'auons veu cy-deuant que des impietez, des perfidies, des cruantez, nous voicy maintenant à l'aspect du pitieux tableau des ruines, qui enseuelirent toutes ces vicieuses horreurs avec leurs autheurs. Nous voicy à ce grand rauage d'eaux qui noya la terre, à ce desbordement, qu'un de nos saincts Docteurs appelle, le Baptesme general qui purgea les crimes du monde. Il me semble desia voir toutes les sources d'enhaut & d'embas desbordées, si naïfument ie voy les preparatifs de leurs diuers flux representez dans les vers d'Ouide. Mais son artifice est assez par tout recogneu, ie ne m'arresteray pas à le faire icy remarquer, avec sa naïfueté naturelle qu'il fait ingenieusement paroistre, soit en rendant prisonnieres les froides & seches haleines du vent Aquilon, soit en dépeignant la barbe humide, le front couuert de nuées, les moites cheueux, les ailles degouttantes du pluuieux vent de Midy, & le meslange des couleurs que la messagere de Iunon a tissües en sa robbe. Je diray donc seulement que l'inuention de ceste fabuleuse inondation est si estroittement attachée à la veritable histoire du deluge, arriué du temps de Noé, que ie m'estonne de quelques vns lesquels la veulent rapporter aux ruines que les eaux débordées firent en Grece, & en Italie, lors que l'Isle Atlantique disparut. En quoy ils ont les Anciens mesmes pour parties aduerses : car il y en a d'entr'eux lesquels parlans de Deucalion, luy donnent vne arche, dans laquelle ils disent qu'il euita la fureur des eaux, y retira toutes sortes d'animaux tant priuez que sauuages, sans crainte qu'ils l'offençassent, & sur la fin lascha la Colombe qui luy rapporta vn signal du calme reuenu: particularitez qui ne peuuent estre attribuées qu'au deluge de Noé, puis qu'elles se marquent telles dedans nos registres sacrez. Ie ne doute point, me dist Ariste, que vostre party en

*S. Hierosme*

*L'arc en Ciel.*

*Lucian au liuret de la Deesse de Syrie.*

*Plutarque de l'industrie des animaux*

cela ne soit le plus fort, les apparences y sont grandes : mais deuant que passer plus outre, il ne seroit pas ce me semble hors de propos de toucher vn mot de cette belle Iris, qui annõce la pluye, du Trident de Neptune, & de ce bleu Triton que le Poëte fait courir sur l'azur de la mer, ce sont choses vulgaires, mais dignes pourtant d'estre vn peu esclaircies. Il n'y a personne, luy disie, qui ne sçache que l'arc en ciel, ou l'Iris, comme disent les Poëtes, n'ait esté feinte messagere de Iunon, d'autant qu'elle sert comme de signal & d'auant-coureur à la pluye, & que les eaux de pluye, se forment dedans l'air, lequel a esté par l'Antiquité consacré à Iunon. Quant au sceptre à trois pointes que l'on donne à Neptune, c'est pource que les eaux desquelles il est Prince, entourent la terre : qui se diuise en trois principales parties, qu'il a pouuoir d'esbranler lors que bon luy semble, à ce qu'en disent les fables, à cause que l'on voit ordinairement des tremblemens de terre, suivis d'inondations, arriuer és prouinces proches de la mer. Et pour les Tritons, si nous croyons Pline, ce sont monstres marins, qui ont par le haut quelque forme d'homme, & par le bas sont poissons de couleur bleuë, couuerts d'escailles, qui se font ouyr avec vne coquille, laquelle leur seruant comme de trompe, les a fait surnommer Trompettes de Neptune, ordinairement par luy enuoyez pour calmer les orages : aussi ne paroissent-ils iamais hors de l'eau, qu'ils ne presagent vn temps doux & tranquille.

*Du Trident  
de Neptune.*

*Des Tritons*

---

*Du restablissement du monde par la naissance des hommes sortans des  
cailloux iertex par Deucalion.*

### CHAPITRE IX.

**L**Es flots sont appaisez, il est temps de voir comment furent reparées les ruines que ceste furieuse tempeste causa, & sçauoir pourquoy les hommes qui nasquirent alors ont esté dits enfans des pierres. La dure & peu humaine nature des peuples declinans de la naïfue douceur, qui estoit empreinte dans le cœur des premiers, a esté comme ie croy, le principal suiet d'vne telle inuention : mais l'alliance qu'ont les deux mots Grecs, qui signifient *Peuple*, & *Pierre*, semble aussi en auoir fait naistre

*Les signifie  
pierre, &  
mais peuple*



quelque occasion. Que si nous voulons rapporter la fable à l'histoire, nous pouuons dire avec beaucoup de vray-semblance, qu'après vn tel rauage d'eaux les hommes demeurèrent long-temps çà & là sur les costes pierreuses des montagnes, sans oser descendre dans les plaines limonneuses, & que Deucalion fut ce luy qui les en retira pour les rassembler & leur faire bastir des villes, laissant derriere eux les rochers & les cailloux, desquels ils sortoient: Mais Deucalion n'en fit pas l'entreprise de son propre mouuement, ce fut par l'aduis de Themis, Deesse qui nous represente la loy de nature, laquelle pousse l'homme à viure, non pas solitaire comme les autres animaux, mais tousiours accompagné de ses semblables, & fuir la brutalité pour embrasser la civilité. Au reste l'on attribüë à ceste Deesse la surintendance des Oracles, & de toute ce qui appartient à la pieté, pour nous faire recognoistre vn Dieu, que nostre raison naturelle, laquelle nous dicte interieurement vne secrette loy, qui nous ordonne d'adorer cette souueraine puissance, à laquelle tous les peuples du monde en general, d'vn commun consentement rendent hommage.

*Du serpent Python.*

## CHAPITRE X.

**V**Oicy vn horrible Dragon né des bourbes humides de la terre, comment tenez vous, me dist Ariste, qu'il ait esté vaincu par Apollon? La victoire, dis ie, pour responce, en fut facile, puis qu'Apollon mesme l'auoit fait naistre, il n'eut pas beaucoup de peine à le deffaire. Car que pourroit-on entendre par ce serpent espouuentable, sinon l'abondance d'espaises & noires vapeurs, que le Soleil attira des bouës, & les broüillards obscurs que le mesme Soleil perça en fin de ses rays, & faisant iour à trauers, les dissipa si bien qu'il les fit esuanouïr, & rendit son ordinaire clarté à l'air, & à la terre. C'est la seule victoire qu'en effect Apollon gagna lors contre l'espaisseur de nuées: voyons celle que Cupidon obtint sur luy, si elle sera point plus glorieuse.

*Pontanusen  
son Vraie.*

*Des forces d'Amour & du changement de Daphné.*

## CHAPITRE XI.

**L**A puissance de cet aueugle archer, tant de fois rechantée par ceux qui en l'esprouât de leur propre martyre luy ont voulu dresser des trophées, est assez recogneuë par tout : il n'est point besoin icy en la vantant, d'accroistre les discours qui en sont desia montez à l'excez. Nous remarquerons seulement que pour marques d'un souuerain pouuoir, l'antiquité luy donnant des traicts & un brandon, luy a mis en main le feu & le fer, armes ausquelles rien ne fait icy bas resistance : Armes d'autant plus dangereuses en ses mains, qu'il en vse malicieusement avec tant d'inegalité, que les effets de ses blessures, en la rencontre reciproque, se trouuent ordinairement contraires. Car il semble se plaire de faire naistre la haine dans les cœurs de celles qui sont cheries & recherchées avec plus d'ardeur.

*Doubles fleches de Cupidon, contraires en effets.*

C'est l'infortune que feint Apollon auoir esprouué en la poursuite de Daphné: & pour ce respect le Poëte, quand il arme Amour pour ceste entreprise, luy donne deux differentes fleches, qui portent en elles le symbole de leurs differens effets. L'une est dorée avec la pointe aiguë, l'autre esmouffée n'a pour fer que du plomb. En l'une, l'or métal tres-fin qui ne souffre point la rouilleure, & dans lequel le Soleil dominant a fait naistre des qualitez propres à eschauffer le sang, nous represente comme un tizon capable d'allumer le feu d'amour. En l'autre le plomb infiniment froid, & duquel l'Antiquité remarque plusieurs s'estre seruis pour amortir les desirs de Venus, comme dédié à Saturne, astre de complexion melancolique, nous figure la fuite de ceux qui bruslez du feu d'amour essayent de nous eschauffer. Je ne veux pas pour donner vne autre face à la fable, la rapporter aux auares humeurs de celles qui ne se trouuent point capables d'amour si quelque fleche d'or ne les blesse, & mettre icy l'or pour le plus doux charme qui ait pouuoir d'enchanter les affections: comme au contraire le plomb pour la pauureté, qui fait rebutter les plus ardantes. Ce seroit reduire la feinte au commun secret des autres, lesquelles pour monstrier l'inuincible puis-

*L'Orateur Calus en ses autres.*

fance de ce riche metal, font voir tantost des pommes d'or, qui arrestent la legereté, & surmontent mesme le destin d'Atalante; tantost vne pluye dorée qui force la tour d'airain de Danaé, puis ailleurs vn rameau d'or qui sert de passe-port à Enée pour auoir libre l'entrée & la sortie des enfers. Ariste prenant la parole, me dist; Ceux qui se persuadent, que le defaut des biens de la fortune les rend moins aimables, tiendront le derniere party: Et ceux que la curiosité pouffe à rechercher les secrets de la nature, seront de l'autre: Car si nous croyons le plus sçauant d'entr'eux, vne petite lame de plomb, appliquée sur l'estomach, sert de remede la nuict contre les amoureuses inquietudes, & empesche que Venus se meslant parmy nos songes, ne traueille nos corps en dormant. Mais tout cela ne sert que pour raison de la chaude ardeur d'Apollon, & des fuitiues froideurs de sa chere Daphné: i'apprendrois volontiers qui a inuité les Poëtes de changer plustost ceste desdaigneuse maistresse du Soleil en Laurier, qu'en autre arbre? Ce n'est pas sans quelque raison, luy dis-je, puis que le Soleil est l'astre, lequel faisant naistre les racines, les herbes, & les arbres, leur donne par sa chaleur leur force & leurs vertus, & qu'à ceste occasion mesme il a esté par les anciens tenu pour Autheur de la Medecine. Estât recognu tel, on ne peut dire, que mal à propos la fable luy ait fait aimer vn arbre duquel les Medecins se seruent assez souuent. Puis on tient qu'en l'Isle de Delphes, Isle consacrée au Soleil par ces aueuglez qui l'ont adoré, les Lauriers sont plus communs que les autres arbres. Et c'est la raison mesme que quelques-vns rendent de ce que la fable fait Daphné fille du fleuve de Penée, disans que le riuage de ce fleuve est couuert de Lauriers. Mais pour donner à vne si constante pudicité la gloire qu'elle s'est acquise, l'on peut dire que le changement de Daphné en laurier, qui conserue en tout temps ses feüilles vertes, est vn presage, ou plustost vn gage de la gloire immortelle que celles de son sexe doiuent se promettre, en conseruant entiere la riche fleur de leur virginité, contre les iniustes & importunes recherches de ceux qui sous vn faux voile d'amour, n'aspirent qu'à la ruine de leur honneur. C'est le moyen par lequel leur memoire tousiours fraische & verte se peut eterniser, rendant leur nom & leur renom à iamais venerable. C'est ce qui empesche leur gloire de flestrir, & qui parmy les compa-

*Pline.**Interpretation tirée de la nature du Soleil.**C'est Pline qui le dit.**Moral aduertissement.**Pour ce respect les couronnes de*

*chesne & de  
laurier se  
donnoient à  
diuerfes oc-  
casions dans  
Rome.*

gnies donne à leur reputation vne place autant honorable, qu'estoit celle que les Romains donnoient aux lauriers, qu'ils plantoient deuant le Palais des Empereurs : Car tels arbres à costé d'un grand chesne y estoient posez pour marques de valeur, & de bon-heur, qui sont les deux pilôis, sur lesquels vn Empire doit estre fondé; le chesne figurant la force qui le soustient, & le laurier l'heur des victoires qui l'accroissent.

*Du changement d'Io. en vache, & des qualitez de  
Mercure.*

## CHAPITRE XII.

**S**Il'aduantage de la virginité a paru en la Metamorphose precedente, il ne paroist pas moins en celle d'Io, laquelle pour auoir laissé flestrir vne si belle fleur, n'a pas si heureusement rencontré au change de sa forme, comme Daphné qui la conserua. En quoy nous recognoissons que la vertu parmy les torrens desbordez des vices s'est tousiours reserué quelque honneur, & que si elle a esté peu suiuite, au moins dans le secret des cœurs n'a elle iamais manqué d'estre loüée & admirée. Je dis cecy à cause de l'hydeux changement d'Io, desbauchée par Iupiter, bien que peut-estre la fable n'ait point esté controuuée à dessein de faire haïr aux filles les adulteres embrassemens d'un homme, qui a son amour & sa foy autre-part engagez: car de vray, ie croy que le fondement de l'inuention n'est posé que sur l'histoire. Les Egyptiens pour les grandes commoditez qu'ils tiroient du labourage, se rendirent follement idolatres du bœuf, qui cultiuoit les terres desquelles l'abondance des grains leur venoit. Et depuis Io ayant parmy eux acquis les mesmes hōneurs, que leur aueuglement attribuoit à ce lourd animal, on tient qu'elle auoit esté changée en vache, pource qu'elle estoit par eux adorée, & auoit prié la place de leur Dieu. Elle estoit fille d'Inaque Roy des Argiens, ausqueis les Pheniciens auoient accoustumé d'apporter toutes sortes de marchandises: mais vne fois les ayât estalées sur le port, ils furent espris de la beauté des femmes Grecques, qui vindrent pour les marchander. Ils les rauirent & les emmenerent en:

*Histoire vni-  
uerselle qui a  
seruy de sa-  
is à la sa-  
ble d'Io.*

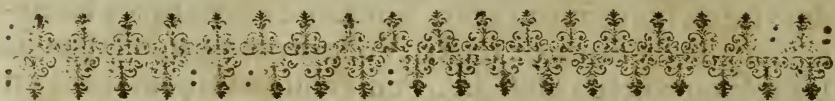
*Herodote  
l'uscrie ainsi*

rent en:

rent en Egypte, où parmy les rauies, Io, doiée d'une grace véritablement Royale, fut iugée la plus digne de coucher au lit d'Osyris, & d'estre son espouse. Cét Osyris estoit Roy d'Egypte, & se faisoit surnommer Iupiter Ammon, c'est pourquoy la feinte dit qu'Io fut aimée de Iupiter. Voila ce qui regarde la part de la Fable rapportée à l'histoire. Pour l'autre on la peut tirer à vn sens moral, qui apprend aux ialoux que toutes leurs veilles importunes, & toutes les espies, dont ils esclairent les suspects de portemens de leurs femmes, ne peuuent empescher celles, qui en ont la volonté, de contenter leur folle passion où bon leur semble, & qu'un Mercure est capable desbloüir les yeux d'autant d'Argus, que l'on en peut poser en garde. Car Mercure, Dieu qui preside au bien-dire & aux ruses, en dormant & meurtrissant ce trop esueillé gardien de la vache, ne nous peut icy représenter qu'un subtil messager des passions amoureuses, lequel surmonte les difficultez, & renuerse tous les obstacles, qui s'opposent au contentement de l'amant qu'il sert, ou au sien propre, si c'est son seul amour dont il soit le ministre. Le vestement de ce Dieu leger est vn naïf pourtraict des qualitez nécessaires à telles personnes. Les aisles qu'il porte aux talons sont les marques de la promptitude, dont il doit vser, tant en ses actions qu'en ses discours. Sa verge nous figure les forces d'une langue bien pendüe, laquelle charme d'une telle façon les esprits qu'elle les porte où elle veut. Et le chapeau d'ot on luy couure la teste nous apprend à tenir couuert le secret de nos pensées, & nous empescher de laisser sortir de nostre bouche, ou lire sur nostre front ce que nostre ame conçoit, & nostre cœur medite. Mais tandis, docte Ariste, que ie vous entretiens de ces contes, l'heure desia auancée, semble m'aduertir de borner mon discours aux termes du temps, que vous m'avez limité. Vous n'aurez donc plus au iourd'huy de moy quedes prieres, qui vous coniureront par tous les doux merites d'Ouide, & par autant d'affections que mon cœur en a vouié à vostre seruice, de me permettre vous desrober encore le loisir de quelques autres apres-dinées. Si vous laissez vaincre vostre amitié à mon importunité, ie continueray mon dessein. Vous m'avez, dit-il, au commencement satisfait avec trop de contentement, pour me laisser porter à vn desgoust, qui d'õne occasion de quitter l'entreprise imparfaicte, vous me trou-

*Courtisan  
rusé & bien  
disant repre-  
senté en  
Mercure.*

uerez icy demain disposé à vous oüir d'une oreille aussi attentive, qu'a esté celle que ie vous ay auiourd'huy prestée.



## SECONDDISCOVRS.

*De la presomptueuse entreprise de Phaëton & de sa cheute.*

### CHAPITRE PREMIER.



**L'**ASSEVRANCE que i'auois tirée d'Ariste, qu'il auroit agreable la suite de nos entre-ueüs, fit que le lendemain ie me rendis chez luy incontinent à l'issüe de son disner; & apres l'auoir salué, luy dis : Ie n'ay pas manqué de me trouuer icy, Monsieur, de crainte qu'en laissant mon dessein interrompu, vous ne le iugeastiez autant audacieux que celuy de Phaëton, lequel bronchant, au milieu de sa course, n'acquit en sa ruine que la gloire d'auoir beaucoup osé. Vous n'avez pas attenté si haut, me dit-il, vous ne ferez point en danger d'en courir le reproche qu'on luy peut faire d'auoir trop mescognu ses forces. Mais pour vous dire ce qui me sèble de ceste indiscrette temerité qu'on luy attribüe, il y a de l'apparence que l'occasion en soit née, comme dit vn ancien, de ce que Phaëton ayant curieusement recherché les secrettes causes du cours du Soleil, la mort le preuenant l'empecha d'en tirer vne vraye cognoissance. Aussi que de son temps plusieurs Prouinces Occidentales furent bruslées du feu du ciel, qui est cause qu'on a feint, que luy conduisant le char lumineux de son pere, l'air & la terre se virent en flames. L'histoire n'est pas hors de vray-semblance : toute sfois on n'en peut rien asseurer, c'est pourquoy il me semble plus à propos de m'estendre sur le moral aduertissement, que sa Fable nous a figuré, & contempler dans les vers du Poëte l'ambitieuë & temeraire audace d'un ieune Prince, auquel le glorieux desir de commander ne fait rien moins conceuoir qu'une vaine Idée de l'Empire de

*Lucian en son Astrolog.*

*Aristote le rapporte au liure du Monde.*

l'Vniuers. N'est-ce pas ce qui paroist le plus en l'importune requeste, que Phaëton presente à son pere, pour luy faire quitter les resnes à ses cheuaux, & les mettre en ses mains? Cela se void à l'œil, & ensemble recognoist-on le peu d'assurance que l'on doit auoir au gouvernement, non pas d'un ieune Seigneur seulement, mais encore d'un autre, de quelque âge qu'il soit, lequel manquant d'experience y a esté porté par son ambition. C'est pour nous l'enseigner, que le Soleil dissuade à son fils de desirer, ce que sa paternelle affection ne luy peut refuser, & ne luy peut octroyer qu'à son desauantage, veu sa foiblesse trop inégale au pesant faix dont il se veut charger. Et pour monstrier que cominander à des peuples, est chose plus diuine qu'humaine, luy dit que c'est aspirer à la fortune des Dieux que d'en conceuoir l'enuie: puis pour en faire perdre le desir à cet indiscrette jeunesse qui cherchoit son mal-heur, luy met deuant le yeux toutes les difficultez & les perils qui s'opposeront au contentement que son ambitioñ luy fait esperer, en luy faisant l'entrée rude & aspre & la sortie si glissante, que c'est avec beaucoup de peine & de retenuë qu'on peut s'exépter d'une dangereuse cheute. Car y a il rien plus penible, que s'establir en vne souueraine puissance, & apres s'y estre estably, rien plus à craindre qu'un reuers de la fortune, laquelle

——— *inconstante se ioue,*

*Et souuent nous esleue en l'estage plus haut*

*De tous ses vains honneurs, pour retourner sa roue,*

*Et nous faire franchir vn plus dangereux saut?*

Ce qui fauorise son inconstance és Estats, ce sont les jalouses menées des seditieux subjects, lesquels en trauerfant le repos de leur Prince, s'essayent par tous moyens d'auancer sa ruine, & s'ils ne l'attaquent l'espée au poing, ils font pour le rendre odieux, courir le scandaleux discours au prejudice de sa reputation, & de ceux qu'il scauent tenir les premiers rangs pres de luy. Ce sont les furieuses bestes, qui doiuent espouuenter un Prince, lequel prend en main le gouuernail d'une Republique: ce sont les Taureaux, les Centaures, les Lyons, les Scorpions, qui se rencontrent deuant luy. Et ces cheuaux indomptez, lesquels pour escumen'ont que le feu en bouche, ne representent-ils pas naïfument la nature indomprable d'un peuple, qui ne

*Cuneta  
mortalium  
incerta  
quãto plus  
adeptus fo-  
ret tanto se  
magis in-  
lubrico di-  
stitans.  
Tibere dans  
Tacite.*

desborde iamais plus effrontement son insolence que contre ceux ausquels il doit obeyr ? Ce farouche animal ainsi que les coursiers du Soleil a plus besoin du frein pour le contenir en son deuoir que de l'esperon, qui refueille ses furies. Aussi le sage commandement du pere porte-il,

*Amulandi  
amor vali-  
dior, quàm  
pœna ex-  
gibus &  
metus.  
T. ac. liu. 3.*

*Garde que l'esperon trop souuent ne les touche,  
Mais v'se fort, mon fils, du mors qu'ils ont en bouche.*

Pour apprendre aux Magistrats qu'une seuerite douce avec l'exemple, a plus de force sur les cœurs des subiects, pour leur faire suiure la loy de leurs commandemens, que n'a pas la cruelle rigueur dont vsent les tyrans qui les gourmandent. Car l'esperon en cet endroit nous figure les rudes & imperieuses menaces suiues des sanglans supplices, dont se seruēt ceux qui se plâissent à la violence, Et le mors, ou les refnes, les belles & graues ordonnances & les equitables liens d'une loy, par laquelle les esprits ne sont bridez avec trop de seuerité, ny aussi abandonnez à une trop grande liberté. Mais encore le Soleil confirme-il dauantage ce moderé moyen de commander, quand il deffend à son fils de tenir le chemin qui trauerse & va de droit fil coupant les cinq principaux cercles des cieux, ains luy en monstre vn autre, le quel biazât passe neantmoins sur les mesmes cercles. pour monstre que ce n'est pas avec la force & le fer à la main, qu'il faut s'opposer à vn peuple, allant droit à l'encontre de ce qu'on voit qu'il souhaitte, ny aussi entierement seconder, & comme obeyr à ses volōtez. Les Princes qui ont les sceptres en main, & sont ainsi que Pilotes des actions de leurs subiects, peuuent au gouuernement de leurs Estats imiter le cours de ce bel Astre, pere du iour, qui bien que Roy des autres feux du ciel, ne se roidit pas directement contre la violence du premier Mobile, qui l'emporte, ny ne luy cede pas aussi en tout : Mais gauchissant le fil de son impetueuse route, gagne doucement contre elle, par des traueses obliques, le cours qui marque la durée de nos ans. Ny l'austere seuerité d'un Caton, tousiours trop constamment opposée aux souhails du peuple, n'est donc auantageuse au bien de l'Estat, ny la trop lasche douceur d'un Valere flatteur de la populace. Les histoires nous font foy que ces deux extrêmes en rigueur & en douceur, ou plustost lascheté, n'ont pas moins causé de malheurs l'un que l'autre. Il faut donc pour la

*C'est le che-  
min du Zo-  
diaque.*

*Peragitur  
quilla pote-  
tas quod  
violētia ne-  
quit Claud.*

*C'est son  
cours natu-  
rel ne l'Oc-  
cider à l'O-  
rient.*



seureté publique tenir le milieu , ( ainsi qu' Apollon le commande à son fils ) accompagner la douce humeur d'vn austerité temperée, ne se roidir point trop du costé de la force , mais aussi par foiblesse ne se laisser pas emporter comme Phaëton , lequel à faute de tenir la bride assez roide, fut mescogneu de ses cheuaux, qui se desuoyerent de leur route ordinaire. Et tout ainsi qu'vn peuple, abusant de la facilité de son Prince , quitte les sentiers du deuoir, se desbauche & mesprise celuy qu'il deuroit respecter, ces animaux ressentans leur chariot manquer de sa pesanteur coururent à bride abbatuë, où bon leur sembla, & renuerferent le cocher qui les deuoit guider. C'est la piteuse fin que peuuent attendre ceux, lesquels comme luy sans apprehension des difficultez & des dangers qui accompagnent les charges publiques, non pas rauy de la beauté d'vn chariot lumineux, artistement élaboré, & enrichy de mille rares merueilles, mais enchantez d'vn vain desir d'honneur, entrent aux dignitez dans lesquelles leur incapacité ne les sçauroit maintenir, ny empescher qu'avec leur ruine, ils n'attirent celle de plusieurs autres. Lors Ariste finit, & comme s'il m'eust retranché l'occasion de quelque rare discours, me dist: Je vous'ay empesché de faire icy monstre de ce que vous auiez préparé pour l'enrichissement de cette fable, mais si vous m'en voulez croire vous ne laisserez pas, puis que le sujet est si beau qu'on ne s'y peut ennuyer, de tirer la feinte à tout tel autre sens que bon vous semblera. Je penserois, luy dis-je, vous faire tort, Monsieur, & trop importunément abuser de vostre patience. Aussi seroit-ce en vain que ie continuerois, si ce n'estoit pour faire dauantage paroistre ce qu'il y a de singulier en vostre politique explication, & mettant quelque grossiere inuention, comme en parangon, avec la subtile beauté de vos conceptions, opposer l'vn à l'autre, ainsi qu'vn contraire à son contraire. Mais vous m'auiez tousiours fait trop de part de vos plus cheres affections, pour prendre plaisir de voir ma honte croistre vostre gloire. Je ne toucheray donc point à ce que vous auez si dignement moralisé, mais diray seulement que les vers du Poëte nous fournissent encore deux poincts assez remarquables pour nous y arrester. L'vn püise du mal-heur arriué à ce courageux, mais trop indiscret Phaëton, pour auoir mesprisé les sages & vrayement paternelles remonstrances du Soleil, sera vn

aduis, lequel apprēdra aux enfans de tenir pour oracles les paroles qui sortiront de la bouche de leurs peres : s'ils ne veulent courir la miserable fortune de ce fils desobeissant. L'autre fōdé sur la volage parole, qui engagea Phœbus de promesse enuers son fils, lors que pour preuue de son affection, il luy iura, d'vn serment follemnel, & qui ne fut point limité, de luy donner tout ce qu'il souhaitteroit, seruira de miroir aux peres, dans lequel remarquans la complaisance, (naturelle à la verité, mais indiscrette) d'vn pere trop prompt à seconder les desirs de son fils, ils iugerōt que cet amour là n'est pas seulement fol, mais dangereux, lequel traîne avec soy la mort de ce qu'on aime. Et par mesme moyen, se faisans sages aux despens d'autruy, croiront que les promesses inconsiderées, & faites à la legere, sans preuoir la piteuse fin qui les doit suiure, ne les obligent point à les accomplir. Car puis que l'accomplissement du serment du Soleil fut ce qui esmeut le iuste courroux de Iupiter, ne valoit-il pas mieux voir le pere manquer à sa promesse, que donner la mort à son fils ? Sans doute il en eust mieux esté, car le pere éuitant vne affliction si sensible, eust eu le contentement de voir long-temps viure son fils: Et le genereux cœur du fils luy eust vn iour peu acquerir quelque plus glorieuse reputation, que celle de son audace, grauée sur son tombeau. Mais quoy ? c'est vne ambition pareille aux attentats de ceux qui ne plaignent point de se precipiter eux-mesmes à leur ruine, pourueu que ce soit sous l'appas de la vaine esperance de quelque sceptre. C'est la triste & miserable gloire, dont se repaissent quelques esprits, qui appellent honneur, la honte d'auoir fait paroistre leur foiblesse en leurs trop audacieuses & rui-neuses entreprises. Pauvre honneur qu'vn regret eternel accompagne, & vn ennuy dont ceux qui leur sont alliez demeurent heritiers, ainsi que la suite de la fable nous le tesmoigne.

*Gloire des  
entrechidez*

---

*Des Héliades, Sœurs de Phaeton changées en peupliers, & Cygnus son parent en Cygne.*

## CHAPITRE II.

**L**A temerité ne permet pas que iamais beaucoup de tristesse faisisse les cœurs qu'elle possède, pource que n'estans pas

capables d'apprehension, ils font le plus souuent accablez du malheur, deuant qu'ils l'ayent preueu. Mais c'est l'infortune commune de ceux qui appartiennent de sang ou d'amitié à tels presomptueux, d'auoir trop de part au ressentiment de leur affliction. Les Heliades, sœurs de ce temeraire cocher du ciel, qui se brusla par sa faute, nous le font voir aux plaintes qu'elles font de la perte de leur frere: & par mesme moyen nous enseignent de ne donner iamais à la douleur tel auantage sur nos cœurs, qu'elle y iette des racines, que nous ne puissions arracher. Le ressentiment des tristes accidens des nostres veut que nous luy donnions des larmes: mais puis que leur humide flux ne peut reparer le dommage encouru, elles doiuent estre moderées. Si elles sont autres, elles nous despoüillent comme les Heliades, de nostre forme humaine, bannissent de nous la raison, qui doit maistriser les douleurs, & nous laissent ainsi que tronc d'arbres insensibles, capables seulement de rendre quelque tesmoignage de nos infortunes, en rendant de l'eau par les yeux. C'est tout ce que la fable nous apprend, car d'y rerhercher quelque fondement sur l'histoire, & dire qu'ès enuiron du riuage du Pau, (dás lequel Phaëton en se noyant esteignit les flames qui le consommoient, & celles de sa vie) on ait autresfois veu des peupliers, iettans vne gomme dont l'ambre se formoit, c'est vne inuention qui ne setrouue autorisée d'aucun tesmoignage digne de foy. C'est pour vanter l'agreable sejour des lieux voisins de ce fleue que les anciens ont peut-estre mis en auant telle feintes: car de mesme ils nous ont encore voulu faire croire, qu'il y auoit en ce quartier-là des cygnes plus admirez, pour la douceur de leur chant, qu'en tout le reste du monde. Aussi Lucian tient-il, que par là il ne nous ont representé que l'humour des hommes du pays, infiniment addonnez à la musique, lesquels prenans plaisir à chanter souuent, acquirent le renom d'auoir esté changez en oyseaux. Le Poëte donc accommodant icy fort à propos la verité del'histoire à la feinte de la fable, pour nous faire sçauoir que le Roy Cygne estoit grand musicien, sans presque luy changer son nom, le change en cygne, qu'on remarque le plus doux chantre des oyseaux.

*Ce n'est pas  
estre hommes  
que de porter  
un due! con-  
tinuel.*

*Ligurien  
c'est d'is  
musiciens.*

*Cygne pour-  
quoy change  
en Cygne.*

*De Caliston changée en Ourse.*

CHAPITRE III.

**R**ien ne nous defigure comme le vice , rien ne nous rend si difformes. La brutale cruauté du pere de Caliston le fit loup, & l'impudicité couvra sa fille de la peau & de l'hideuse forme d'une Ourse. Il se peut faire , que la fable tienne en partie de l'histoire , & que la belle Caliston ait esté en chassant devorée par une Ourse : mais pour moy ie tiens , que la plus grand' part a esté inventée pour le reglement de nos mœurs. Car de dire qu'une fille, laquelle porte le nom de tres-belle, apres avoir perdu l'honneur de sa pudicité, ait esté punie d'un si laid changement, n'est-ce pas rapporter la honte & l'infame tache ( dont la paillardise souille la reputation des Dames ) à l'horreur qu'engendreroit une telle laideur survenuë, si en effet elle arriuoit ? C'est de vray, dire qu'une beauté en perdant la chasteté, qui doit estre sa fidelle compagne, perd les traits qui la font le plus admirer, & que ce qu'elle avoit en soy de plus à priser, apres une telle perte, est ce qui rend son vice plus remarquable. Voila la vertueuse doctrine que nous apprend la fable. Et quant à ce qu'Ovide nous fait voir dans le ciel cette Ourse, descriuant ingenieusement le lieu, où Jupiter la posa, & representant le regret qu'en eut Junon, en la priere qu'elle fait à Thetis de ne la laisser jamais rafraischir dans les eaux, c'est une feinte moulée sur la verité mesme. Car l'Ourse celeste, ayant sa place proche du pole Arctique, lequel est fort esleué au dessus de nostre horizon, & partant nous paroist toujours, nous ne perdons point l'Ourse de veüe, comme les autres constellations, lesquelles alors qu'elles se montrent dessous l'autre Hemisphere se cachent à nos yeux, à ce qu'ont feint les Poëtes, se vont plonger dans l'humide fein de la mer, que Thetis icy nous figure. Mais cette remarque veritablement rapportée au siege que l'Estoille de l'Ourse possede dans le Ciel, ne m'empeschera pas de tirer de la feinte une moralité toute Chrestienne : car il y a peu d'apparence de voir ceste beauté, polluë d'impudicité, estre esleuë au Ciel, reluire parmy les astres, sans admirer

*C'est Lycas  
changé en  
loup. l. 2.*

*Caliston,  
c'est à dire,  
tres-belle.*

*C'est le pole  
qui est dis-  
cossé des Sc-  
pentrion.*

admirer la puissance du repentir qui couure toutes fortes de defauts, lors qu'il est veritable, & tel que le Poëte le designe en la bouche de Caliston, laquelle par ses saincts regrets obtient en fin la demeure des Cieux.

*De la Corneille, du Corbeau, & du Hybon.*

CHAPITRE IV.

**L**Es trois fables qui suiuent, sont comme liées ensemble, nous ne les separerons point, pour en recueillir les fruiçts qui s'en peuuent tirer en commun, de la nature des trois oyseaux qui s'y trouuent. La babillarde Corneille se presentera la premiere pour nous faire sçauoir que sa langue indiscrette, & son trop libre iargon, qui luy fit descouuir ce qu'elle deuoit taire, fut cause qu'elle ne perdit pas seulement l'honneur d'estre en la sauuegarde de Minerue, Deesse qui preside aux sciences & à la sagesse, mais luy fut tousiours depuis infiniment odieuse. Et en nous apprenant sa disgrace, cet oyseau nous apprend la retenüe en nos paroles, sur tout lors que nous sommes chatouillez de faire quelque rapport, car iamais les sages ne prennent plaisir d'ouyr vn esuenté discourant des choses, qu'il deuroit tenir secretes. Le Corbeau, venant apres avec vn plumage tout dissemblable à celuy qu'il portoit parauant, nous dira que s'il eust creu l'aduis que luy donna la Corneille, se rendant mieux aduisé aux despens de celle qui le conseilloit, il n'eust pas esté teint de cette noire couleur, dont avec beaucoup de regret il a tousiours esté couuert depuis: & que iamais nous ne deuons mespriser les aduis de ceux qui pouffez d'vne crainte de nous voir arriuer quelque infortune, veulent nous faire rompre vn volage & perilleux dessein. Dans le meslange de ces mesmes fables, à son tour le Hybon nous paroistra couuert de tenebres & d'vne incestueuse honte, qui luy fait fuir la lumiere. Et nous disant qu'autrefois il fut Nictimene fille du Lesbien Nictée, mais fille transportée d'vne si lasciue fureur, qu'elle n'eut point horreur de se ietter dans le liçt de son pere & se joindre avec luy, nous apprendra qu'il fut faict par les Dieux ennemy du iour, & oyseau, la haine des

*La Corneille fut iadis en la protection de Minerue.*

*Rapports biens qu'ils soient vrais sont odieux.*

*Les amis des amis doiuent estre creus.*

autres oyseaux, pour vengeance d'un si detestable crime. D'où nous tirerons vne verité, par tout recogneuë pour tres-veritables, à sçauoir que la conscience, cruel bourreau des ames vlcérées, est le plus cuisant supplice des criminels, lequel pour les empescher d'estre recogneus, leur fait chercher la noire couuerture des tenebres, & s'ils veulent tant soit peu paroistre au iour, les ronge de mille honteux remords, esmeus par les pointes des langues qui les attaquent, comme les autres oyseaux le Hybou.

*Du fils de Pallas, Erichthon, & de Cecrops.*

### CHAPITRE V.

**L**E docte Ariste voyant que ie m'arrestois peut-estre trop long-temps au babil de la Corneille & à la honte du Hybou, me dist: Le naturel de ces oyseaux, qui sont meslez, comme personnages dans ces fables, estoit bien digne d'estre remarqué comme vous auez fait: mais en s'y arrestant, de passer par dessus les merueilles que nous trouuons icy posées comme principal sujet de ces feintes, ce ne seroit pas fournir entierement ce qui est deu en cet endroit. Je vous entends, Monsieur, luy dis-ie, vous voulez parler de la miraculeuse naissance d'Erichthon, lequel pour venir au monde, & iouyr des doux fruiçts de la lumiere, qui esclaire nostre vie, ne fut point obligé comme les autres hommes, à naistre d'une femme. Mon dessein n'estoit pas en discourant des oyseaux, de taire ce miracle, non plus que celui du double Cecrops. C'a esté pour honorer Pallas & rendre vne preuue signalée de sa virginité, que les Poëtes ont fait naistre cet Erichthon: car ils ont feint que Vulcain, Dieu forgeron tout remply de flames, lequel nous represente la chaude ardeur de nos desirs charnels, combattit furieusement cette Deesse sans la pouuoir vaincre, & que des excremens de la chaleur du Dieu tombez par terre, nasquit Erichthon fils du debat qu'ils eurent ensemble, & de la terre qui reçut la semence dont il fut engendré. Pallas, à ce que tiennent quelques-vns, nous figure icy la plus pure partie de l'air en laquelle

*Son nom le  
dit fils du  
debat & de  
la terre.  
Naturelle  
explication  
d'Erichthon.*

rien ne s'engendre, & pourtant dit-on qu'ayant obtenu de demeurer toujours vierge, elle resiste aux chaudes poursuites de Vulcain, qui est vn feu trouble, meflangé de diuerfes matieres: car ne pouuant avec sa chaleur rien produire en haut parmy la pureté de l'air, il iette en bas ce qu'il rencontre de plus grossier, & ainsi fait naistre les animaux. Quant à Cecrops, la merueille de son double corps n'a point esté par les anciens rapportée qu'à l'histoire. Les vns ont dit que ce fut luy qui premier rangea le peuple d'Athenes, sous les loix du mariage, accouplant les errantes & confuses amours qui se pratiquoient parauant dans la ville, & que pour y auoir introduit vne telle vnion des hommes avec les femmes, imitant les autres à ce saint lien par son exemple, on fit courir le bruit qu'il auoit deux corps. Les autres disent que ce fut pource qu'il parloit deux langues, la Grecque & l'Egyptienne: Et quelques-vns figurans l'estat de sa vie directement opposé à celuy du plus cruel & sanguinaire Empereur des Romains, tiennent que ç'a esté, pource qu'au commencement de son regne, il fut d'vne humeur extrêmement farouche & peu traictable, mais depuis se changea de telle façon, qu'on ne reconnut en luy que la courtoisie & la douceur mesme. Voila ie croy, les miracles que vous iugiez dignes d'estre remarquez, dis-je en fin au sage Ariste. C'est à la verité (respondit-il) ce que ie pensois que vous deussiez par mesgarde passer sous-silence: mais l'honneur que vous rendez à la chaste Minerue, n'a pas permis que l'oubly vous fist icy taire le valeureux combat qu'elle rendit à la deffence de sa virginité. Aussi feroit-ce trop luy manquer (dis-je pour repartie) que de n'augmenter sa gloire autant de fois, que l'occasion s'en presente. Tous ses nourriçons sont obligez à vn tel deuoir. Mais tandis que nous parlons d'elle, ie ne m'esgareray pas, ce me semble, en vous disant que ie me suis plusieurs fois estonné, de ce que les Anciens, l'ayans faite Deesse des sciences, & posée pour vn patron de sagesse, luy ont ensem-  
 ble mis vn casque en teste, & vne lance en la main pour la faire presider aussi bien aux armées, qu'aux paisibles troupes de ceux qui caressent les Muses. Ce n'a pas esté sans raison pourtant, & celle qui à mon aduis les y a inuitez, est pour apprendre à ceux qui la suivent, qu'ils doivent tascher de ioindre le pouuoir avec la sagesse, & faire qu'en eux l'vn & l'autre soient tousiours.

*Iustin.**S. Greg. de Nazianze en la vie de S. Basile. Plutarque, Neron.**Pourquoy Pallas Deesse des sciences se peins armée.*

ensemble, pour conduire leurs actions à vne fin qui leur apporte du contentement : car si les sages desseins ne sont accompagnez de la force pour estre executez, ils demeurent vains & sans effect ; & si la force n'a la prudence pour guide, elle se trouue plus nuisible que profitable.

---

*De Coronis bleſſée à mort par Apollon, d'Æſculape, & d'Ocyroe.*

## CHAPITRE VI.

**P**Assons de la sagesse de Minerue à l'indiscretion d'Apollon, lequel prestant trop legerement l'aureille à vn rapport, se laissa si furieusement transporter à la ialousie, qu'il tua celle qui faisoit viure en son cœur mille douces affections. Seruons-nous de son exemple pour nous apprendre à euitier les regrets qu'il se causa luy-mesme, & à dompter la furie des passions, lesquelles nous peuuent porter à des effets suiuis d'un si cuisant repentir. C'est l'instruction que nous pouuons tirer de la feinte. Mais la verité nous apprend que ce ne fut point autre fleſche que le mal de la peste, qui bleſſa Coronis : & d'autant que les contagieuses infections de l'air, qui engendrent vne telle maladie, sont bien souuent causées par l'excessiue ardeur des rays du Soleil, lesquels sont comparez à des traiçts, on a dit qu'une fleſche d'Apollon luy fit perdre la vie. L'aveugle Prince des Poëtes de Grece ne parle point autrement de ceux que la peste tuë, il dit tousiours qu'ils ont esté meurtris d'un traiçt descoché de la main du beau fils de Latone. C'est assez parlé du mal, venons au Medecin. Nous voyons Æſculape, qui premier a excellé en l'Art qui redonne la santé au corps, estre feint enfant d'un Dieu, ainsi que plusieurs autres, lesquels ou par leur esprit surpassent le commun des hommes, ou par leur vertu se sont acquis la reputation d'estre yſſus du sang des Dieux ; Pour monſtrer, que tout ce qu'il y a de rare en ce monde és arts, ou parmy les vertus, desquelles les hommes embellissent leurs ames, tire son origine du Ciel. Car ayant inuenté les remedes dont les Medecins vsent, & tels remedes estans la plus part composez d'herbes & de plantes, lesquelles seroient sans

*Pourquoy les  
grands hom-  
mes on esté  
dits enfans  
des Dieux.*



force & sans vertu, si elles n'auoient esté eschauffées de la chaleur du Soleil, on l'a pour ce respect tenu fils du Soleil. Mais il semble qu'Ocyroë nous doiue eschaper. Elle merite bien pourtant d'estre arrestée, pour nous asseurer sous sa forme & son poil de iument; Que la diuine Prouidence ne souffre point impunie la vaine & impie audace, & curiosité de ceux qui veulent pener dans les secrets pour y preuoir l'aduenir. Car c'est tout ce que le discours d'Ocyroë nous figure, pour seruir de terreur aux esprits qui se plaisent à se perdre dans l'horreur de telles sciences illicites.

*D'Apollon desguisé en Berger, & de Batte changé en rocher.*

## CHAPITRE VII.

**I**E ne m'arresteray pas à vous discourir pourquoy les Anciens ont mis vne houlette en la main d'Apollon, & luy ont donné la garde des troupeaux d'Admet. Il est Berger à la verité, & vray Pasteur de tout ce qui vit icy bas, puis que sans les diuers effects de sa lumiere, tant d'animaux qui rampent sur la terre manqueroient de nourriture, & ne se pourroient conseruer en leur estre, qu'ils tiennent de luy. Quant au villageois Batte qui trahit Mercure, apres luy auoir iuré qu'il ne descouueroit pas son larcin, & que plustost les pierres en parleroient, qu'il en sortist vne parole de sa bouche, il enseigne à ceux ( qu'vne odieuse coustume faisant souuent iurer, fait quelquesfois parjurer ) de rompre vne si dangereuse habitude, & fuir tant d'excrables paroles, que les sermens attirent, paroles lesquelles, par vn iuste iugement de Dieu, peuuent estre suiuiues de leur effet, pour punir la perfidie de celuy qui a faussement iuré, ou qui manque à la promesse, scellée d'vn tel sceau qu'on doit tousiours conseruer inuiolable; ainsi que la fable feint estre arriué à ce traistre payfan. Mais laissons son cœur perfide en la duresté de sa pierre, pour voir celle d'Aglaure, qui fut par vne autre cause conduite à vne mesme fin.

*Danger des  
faux ser-  
mens.*

*D'Aglaure changée en rocher.*

## CHAPITRE VIII.

**C'**est la ialousie qui mua cette enuieuse fille en pierre, & luy desrobant l'humanité, ne luy en laissa que la forme en la dure figure d'un rocher. Enuie peste mortelle des cœurs, rongearde tigne des ames qui consume & tuë, ainsi qu'une vipere, ceux qui la nourrissent en leur sein. Les enuieux ne reçoivent autre loyer de leur vice, que d'estre rendus si peu hommes & si cruels, qu'au lieu de s'esjouyr de la bonne fortune de leurs semblables, ils s'en affigent, bien qu'elle ne leur soit aucunement desauantageuse. Il n'y a rien plus contraire à la nature humaine qui doit l'amour à son prochain, que de voir d'un œil exploré les biens qui luy arriuent, & au contraire tressaillir de ioye lors qu'une infortune l'accable. C'est d'homme vrayement se rendre pierre ainsi qu'Aglaure, que de couuer au sein un poison si mortel. Vous auez raison, me dist Ariste, mais ne remarquez vous point la vraye humeur, & toutes les vicieuses actions des enuieux représentées en la description que fait le Poëte de cette hideuse Enuie, que le bon-heur d'autruy va martyrant ? Pour moy ie tiens qu'il n'y a parole qui ne figure quelque vne de leurs qualitez. Car en premier lieu sa demeure basse & obscure, posée au fonds d'une vallée, nous apprend que ce contagieux venin ne s'engendre iamais dans un cœur genereux & releué, mais s'attache au ames basses & viles, que la foiblesse & la lascheté dominant. On le recognoist assez en ceux qui en sont rongez; s'ils auoient tant soit peu d'assurance en leur propre merite, ils ne seroient pas ialoux de celui d'autruy. Et d'autant que ces laches courages ont ordinairement le sang refroidy, selon le iugement des plus doctes Naturalistes, ceste basse maison de l'Enuie, est depeinte morne, triste, & pleine d'un air froid. Iamais il n'y a de feu, tousiours un brouillard espais l'obscurcit, pour monstret que la paresse est compagne de ceste vicieuse Enuie, laquelle a les bras croisez & ne vit qu'en tenebres. En second lieu pour nous aire iuger du peu de simpatie qu'elles ont elle & la vertu, Mi-

*Naturel des  
enueux*

nerue vertueuse & valeureuse Decesse, n'entre point dans son triste logis, elle heurte à la porte de l'esclatante pointe de sa lance, elle n'approche point d'elle, mais l'esmeut seulement de loing. Aussi n'est-ce que la vertu & la sagesse qui la picquent, ce sont ses fleaux quelle mesme recherche en remarquant avec vn extrême regret les heureux succez que l'une & l'autre causent, à ceux qui les cherissent: car pour se tourmenter, elle va

*Tou siours espianant la vie  
De l'homme, à qui le bon-heur  
De quelque effet honorable  
Sur sa face venerable  
A peint l'image d'honneur.*

*Ronsard en  
ses Odes.*

C'est pour ce respect qu'on dit que d'embas elle attaque les choses hautes, & qu'il n'y a felicité accompagnée de tant de modestie qui puisse euitter les ialouses pointes de sa dent: d'autant qu'ayant tousiours vn œil de trauers ietté sur tout ce qu'elle void esleué, vn rongeard creue-cœur de n'en pouuoir esperer la ruine la gesnant outrageusement, la rend maigre, deffaite & si foible, qu'il ne luy reste qu'une venimeuse langue, avec laquelle elle s'efforce de diffamer, ou diminuer au moins la renommée de ceux qui possèdent trop d'honneur à son gré. Aristote, peut-estre, eust encore continué son discours, mais ie l'interrompis, pour luy dire. Il semble, Monsieur, que vous en parliez comme picqué, & tout ainsi qu'un ennemy parleroit de son ennemie, vous avez raison d'en vser de la façon: car puis qu'elle n'en veut qu'à la vertu, elle ne vous peut estre amie, & ne pouuez qu'auoir en horreur vn vice le plus detestable & le plus monstrueux qui soit en la nature. Les autres vices ont quelque ombre de contentement, qui attire ceux qui les suiuent, mais l'Enuie ne porte avec soy dans le sein de celui qui luy donne entrée en son cœur, sinon des secrettes tenailles, lesquelles luy deschirent les entrailles, en faisant le bon heur d'autruy le sujet de son mal, l'Enuie est l'abyssine profond des plus aueuglées erreurs de ce monde, l'enfer des esprits des hommes, la pomme de discorde qui fait naistre les guerre. Tous ses mouuemens sont cruels ennemis du repos, appointez soldats de la rebellion, gens d'armes embuschez pour surprendre & ruiner tout ce que la vertu esleue: C'est

*Valere Max-  
im. lib. 6.*

*Ælianus de  
mespris de  
la nature.*

*S. Hierosme  
à Demetrius*

*Isocrates en  
son Panath.*

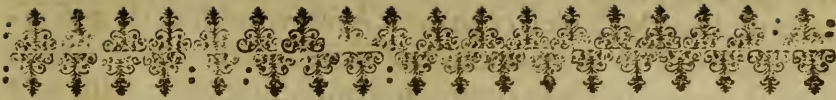
l'injustice mesme que l'Enuie, & si elle a pourtant cela de iuste & d'equitable en soy, qu'elle sert de supplice à l'enuieux qui la nourrit, le rongean & le gesnant bien souuent iusqu'à la mort. Aglaure en est le pourtraict, il n'est point besoin, ce me semble, d'en dire dauantage, pour rendre cet odieux vice plus horrible: passons outre, & voyons les paillardes rapines de Iupiter.

*De Iupiter changé en vn Taureau.*

### CHAPITRE IX.

**L**'Histoire a plus de part en cette fable que la fable mesme, car on tient qu'en effect Europe, fille d'Agenor, fut rauie par les Cretois, emmenée en Crete dans vn nauire qui portoit en ses banderolles le pourtraict d'vn Taureau pour enseigne, & que Iupiter commandant lors au peuple de Crete, ray de cette beauté rauie, en iouit de telle façon, que de leurs embrassemens nasquirent Minos & Rhadamante. C'est sur cette verité que la feinte d'vn Taureau, passant la mer à nage avec Europe sur son dos, a esté fondée par les anciens; lesquels metamorphosans Iupiter en Taureau, pour contenter ses amoureuses flames, dont les yeux de la belle Europe auoient remply son sein, nous ont voulu figurer, combien ceux qui reduits à porter le ioug de l'Amour se rendent esclaves des Dames, sont contrains souffrir d'indignitez, & iouer de personnages differés de ce qu'ils sont. Fautes d'autant plu signalées aux Grands, comme en Iupiter, que leurs actiōs balancées par la grauité, doiuent estre esloignées des indiscrettes legeretez du volage fils de Cypris. C'est assez pour ceste heure, dist Ariste, laissons-là Iupiter avec Europe, si nous ne la trouuons demain, au moins rencontrerons-nous son frere qui la cherchera, & les diuerses fortunes qu'il courra en la cherchant, nous feruiront d'assez agreables entretiens.

TROISIEME



# TROISIEME DISCOVRS.

---

*Des dents du Dragon semées desquelles nasquirent des hommes armez.*

## CHAPITRE PREMIER.

**L**E S grandes entreprifes sont tousiours accompa- gnées de grandes trauerfes, & sur tout l'establisse- ment d'une fortune esleuée, comme est celle d'un Royaume, ne peut estre sans difficultez : mais plus difficile ont esté les commencemens, plus celebre est la gloire de les auoir conduits à vne heureuse fin. C'est ce qui couronna d'une belle renommée le front de Cadmus, lors qu'il posa les fondemets de la ville de Thebes, & à la pointe de l'espee conquist le sceptre de la Beotie : non point meurtrissant vn Dragon, ny semant ses dents, pour voir d'une telle semence naistre des gens-d'armes qu'une guerre ciuile fit mourir en naissant. Ce sont fabuleuses inuentions ausquelles sa victoire obtenüe contre Draco Roy du pays, a seruy de fuiet, car il le vainquit, s'empara du Royaume, & avec autant de prudence qu'il auoit fait paroistre de valeur, sceut par apres mettre la diuision entre les enfans & les alliez de ce Roy mort, lesquels s'estoient esleuiez & liguez ensemble, pour la defence de l'Estat de la Beotie. Leurs troupes rompuës d'elles-mesmes par leur discord, sont figurées par ses freres enfans de la terre qui n'exercerent le fer de leurs armés, que contre leurs propres entrailles, & donnerent à leur ennemy le contentemét de les voir charger & s'entre-meurtrir des espées, qui sembloient estre preparées pour sa ruine. Au reste ce fut par le conseil de Minerue qu'il sceut si accortement faire glisser la diuision parmy ces troupes liguées, pour mon-

*Explication  
historiale.*

strer que c'est acte d'une rare prudéce de ruiner ainsi ses ennemis en les diuisant. Mais n'est ce pas, dist Aristevn tableau du miserable succez qui suit ordinairement les leuées d'armes, où plusieurs chefs se proposent d'auoir commandement, avec égale puissance? Pour moy lisant la fin precipitée de ces auortons de la terre, il me semble voir l'image de plusieurs armées, que le defaut d'un souuerain a mises en route. Si ce n'est qu'avec un grand Docteur de l'Eglise Grecque, voyant si subitement naistre tels soldats, ie me figure de voir, sur les aisles de la faueur, esleuér aux dignitez des personnes, lesquelles à faute de merite, qui les en rende dignes, n'y montent que pour cheoir, & se ruiner au moins de reputation. L'un & l'autre (dis-je) se peut accommoder à la fable, laquelle dōne en cet endroit beaucoup d'heureux succès à Cadmus: mais voyans la suite qui n'est pas semblable, elle nous fera dire avec nostre Poëte, & avec le sage Solon, Qu'il faut attendre le dernier periode de la vie d'un homme, deuant que le surnommer heureux: d'autant que

*Au tour de la vie humaine  
 Maint orage va volant,  
 Qui ores le bien amaine,  
 Ores le mal violent :  
 Et iamais nul ne se treuve  
 Qui iusqu'à la fin esprouue  
 L'entiere felicité*

Ce Roy qu'un comble de richesses & de toutes commoditez aueugla quelques années, l'esprouua bien à la fin de ses iours, lors que captif entre les mains de son ennemy, il fut monté sur un bucher, pour estre avec toutes ses vaines felicitez, reduit en cendres. Il faut venir iusques au bout de la carriere pour emporter le prix que l'on propose à ceux qui courent: aussi faut-il franchir les barrières de cette vie, suiuite à mille defastres, deuant que pouuoir acquerir la glorieuse couronne qui nous fait reputer heureux. C'est ce que l'Antiquité nous a figuré és tristes auantures dont elle a fait tallonner le bon-heur de Cadmus: sauiens donc l'inconstance de la fortune de ce premier Prince de Thebes, & apres auoir veu ses felicitez, voyons le dueil que luy cause le defastre de son petit fils.

*S. Grego  
 de Nazi.*

*Ronsard l. 1.  
 en ses Odes.*

*Cresus: Voy  
 Plusarque  
 en la vie d.  
 Solon.*

*D'Acteon changé en Cerf deuoré par ses chiens.*

CHAPITRE II.

**C**E petit fils, premier sujet de ses plaintes, fut Acteon, lequel seruit de proye aux chiens qu'il nourrissoit, pour l'entretie de son plaisir. Ainsi bien souuent les flatteurs, que les Grands nourrissent à leur table, afin d'ouyr d'eux quelque mot pour rire, sont les premiers prests à les mordre, & sans respect deschirer cruellement leur reputation. Ainsi voyons-nous ordinairement les ingrats, apres auoir receu plusieurs bons offices d'une amy, au lieu de rechercher à se desgager des obligations qu'ils luy ont, se ietter pour quelque legere occasion, du party de ses ennemis, & plustost le ruiner, que luy rendre vn bien-fait reciproque. Ce sont chiens, qui mescognoissent ceux desquels ils ont receu toutes sortes de courtoisies, & par ceste mescognoissance sont attirez à des effets contraires aux seruices qu'ils doiuent. Mais que nous apprend l'occasion du changement & du desastre d'Acteon? Il meurt pour auoir veu vne Deesse dans le baing, n'est ce pas, docte Ariste, vn aduis qui nous doit faire apprehender le danger qu'il y a d'approcher les Grands, & se glisser au cabinet de leurs secrets? Quant à moy il me semble, ayant l'œil sur le desastre de ce nourriçon de Diane, voir Arare avec le poison dans le sein, cracher le sang & dire en se plaignant de Philippe, voila le loyer de l'amitié des Roys: il n'est pas bon de les voir de trop près, ce sont des flammes qui nous esclairent à la verité, mais dangereuses si nous n'en sommes quelque peu esloignez. Nostre Poëte l'a espouué, l'orage de son bannissement luy vint du feu de tels foudres, par la veuë de quelques secrettes actions d'Auguste: aussi dedans les vers de son affliction s'accompare-il soy-mesme à cet infortuné chasseur. Vous auez raison, respondit Ariste, de quelque façon que ce soit tousiours les approches des Grands sont perilleuses.

*Moralitez.*

*Periculosā  
Regum fa-  
miliaritatē  
flammarū  
naturā cō-  
para, quā  
sic paulu-  
lum à se re-  
moto illu-  
minant, ita  
satis admo-  
tā combu-  
runt. S. Iulio-  
niss.*

*Des amours de Semele & de Iupiter, desquelles nasquit Bacchus.*

### CHAPITRE III.

*Amour des Grands pe- rilleux sur tous s'ils ne le desguisier.*

**S**emele en sçauroit que dire, Sa vanité luy ayant fait souhait- ter d'embrasser Iupiter avec ses feux & toutes ses foudroyâ- tes armes, en mesme instant que son souhait s'accomplit, la mort l'embrassa. De mesme font celles lesquelles possedées d'un am- bitieux amour, se plaisent d'estre carressées des Grands, car ils ne les ont pas vne fois approchées, qu'aussi-tost elles sont en la bouche du peuple, & ainsi leur ambition, ou leur peu de discre- tion, les ruine en fin de reputation. Mais passons par dessus ce feu qui embrasa la mere, pour considerer la naissance du fils, avec les sœurs de celle qui l'enfanta. Ino, Autoané, Semele & Agaue furent sœurs, toutes non sans raison vnies d'une naturelle alliance avec Bacchus: car elles representent les quatre effects qui luy sont ordinaires. L'yurongnerie marche la premiere, figu- rée par Ino, & empreinte en son nô qui la signifie chez les Grecs. La seconde Autoané, est la mesconnoissance de soy-mesme, qui s'empare tousiours de ceux qui sont remplis de vin: car com- me ils ne sont pas à eux alors, aussi ne se cognoissent-ils pas. Se- mele la troisieme ne peut estre prise, que pour vn corps lascif, plein de paillardie dissolution, dans lequel fort à propos la fable fait naistre Bacchus, qui preside sur les yurongnes. Et la quatrie- me Agaue est vn patron de fureur & de manie, laquelle est com- pagnie ordinaire des fumées que le vin enuoye au cerueau. Auf- si est-ce pour respect que les Tygres, les Lynx, & les Pantheres suiuent ce pitit Dieu yurongne: car de l'excez du vin naist l'inhu- manité, & la cruauté. Les histoires, dis-ie, nous rendent assez tes- moignage combié l'yurongnerie a causé de fureurs, il n'est point besoin d'en apporter des preuues, puis que le banquet des Lapi- thes nous en fera tantost voir des sanglants effects: mais en atten- dant oyons vn peu les plaintifs accens de l'amoureuse Echo, qui de sa seule voix caresse son Narcisse.

*Quasi α'ινου.*

*Quasi μωλυον.*

*Pourquoyles Tygres ac- compagnent Bacchus.*



*De la Nymphé Echo changée en voix, & de Narcisse en fleur.*

#### CHAPITRE IV.

**I**L me semble, oyant le babil de ceste vaine Nymphé, ouyr la vanité des discours de ceux qui ne parlent que pour se vanter; car si tost qu'ils sont recognus, ils se trouuent honteux au milieu du mespris, & ne leur reste autre chose, que d'auoir battu l'air d'vne voix comme Echo, sans produire aucun effect, & sans rien pouuoir faire paroistre qui soustienne le vent de leur parole. Mais considerons où cette voix fonde ses affections, c'est sur Narcisse qui nous figure vn fol amour de nous-mesmes, par lequel nous nous precipitons bien souuent à nostre ruine. Ce n'est pas sans raison que la vanterie aime l'amour de soy, car ce n'est que pour s'aimer trop, que les hommes se vantent, & toutesfois l'Amour de soy ne veut point affectionner la vanterie, d'autant qu'il n'y a rien plus odieux à ceux qui s'aiment outre mesure, que d'oüir des loüanges d'autruy, se persuadans que c'est à leur defauantage qu'elles se publient. Helas! dist Ariste, ie ne sçauois en lisant la piteuse auanture, laquelle Narcisse causa par sa folie, que ie ne plaigne la fortune de plusieurs ses semblables, qui comme luy, amoureux de leur ombre, deuroient bien dire,

*Ie ne me trompe point, c'est moy-mesme que i'aime,*

*Et mon brasier par moy s'allume dans moy-mesme.*

C'est vn vice que nostre flatteuse nature autorise si puissamment qu'il est fort difficile de s'en pouuoir entierement deffaire, & celuy qui gaigne vne telle victoire sur soy, se peut dire exempt de passion, ayant retranché l'amour de soy-mesme, qui est la source de toutes nos humeurs passionnées. Ouy, disie, & de tous les malheurs qui peuuent nous arriuer: car les iustes arrests du ciel (qui nous sont representez par la vengeance de Nemesis) sont ordinairement, que pour punition l'amour de soy soit suiuy d'vne folie estre la mesme sagesse.

*Nemesis  
vengeance de  
insolence &  
de la presom-  
ption.*

*Du l'impicté de Penthée, & du supplice dont il fut puny.*

## CHAPITRE V.

**L**Es Cieux iustes iuges des actions des hommes ne laissent rien à punir, nous venons de voir les mespris de Narcisse, qui ne iugeoit point de beauté digne de son amour, rigoureusement vengez, par la furieuse affection conceuë d'un Idée, qui ne le pouuant contenter, le fit perdre. Voicy maintenant l'impie cruauté de Penthée, qu'une fin miserable talome : Penthée vray patron de la tyrannie, & de l'infidelité, qui d'une opiniastre fureur s'oppose à l'establissement d'une religion, par laquelle il croit son autorité deuoir estre amoindrie. Il harangue, il crie, il despit, pour destourner son peuple de cette nouvelle ceremonie. Il fait prendre le Prestre, qui la presche, commande qu'on le punisse de mort, & ne peut estre fleschy pour adoucir la rigueur d'un si cruel arrest, ny par les douces remonstrances de ses plus proches, ny par les merueilles qui autoriseront la religion que ce Prestre veut planter. Rien ne peut amollir le rocher de son cœur endurcy, il resiste si opiniastrément, qu'il contraint les siens mesmes, pour gauchir l'orage dont Bacchus alloit estre accablé, de s'armer de fureur contre luy, & luy rauir la vie, qu'il vouloit faire perdre à l'autre. Sa mere & ses parentes sans respect d'alliance le mettent en pieces. Miserable fin, mais digne pourtant d'un tyran, mais, tyran, sur tout ennemy du seruice qui se doit rendre à la sacrée Maiesté d'un Dieu. Ouide le nomme & le figure tel, lors qu'il le fait rire de ce que luy predict le diuin Tyresias, & reprocher l'aucuglement à ce bon homme, auquel les ans auoient rauy la veuë. Execrable impicté d'un tyran obstiné, lequel ne sçachant plus comme defendre son erreur attaque d'iniures celuy qui n'vse que de douces remonstrances. Mais la repartie du vieillard, qui respond que ce seroit un bonheur à luy-mesme d'estre auengle, & de ne voir iamais la feste de Bacchus, le toucha plus viuement que n'auoit pas fait l'atteinte qu'il auoit donnée : car elle luy presagea un desastre, qu'il ne peut eiter. Les histoires saintes (dist Ariste) nous rappor-

tent vn traict fort approchant de cettuy-cy, donné pour repartie à cet Empereur, qui fit banqueroutte à la Religion Chrestienne, pour seruir les idoles. Il appelloit aueugle vn viel Prestre, lequel ayant plustost aymé perdre la veuë, que de s'esgarer tant soit peu de la lumiere del'Euangile, auoit eu les yeux arrachez en rendant vn constant tesmoignage de sa foy. Et ce Prestre avec vne aussi assuree liberte que fit Tyresias, repartit, qu'il se iugeoit heureux & rendoit à Dieu de deuotes actions de grace, de ce que sa diuine Maiesté auoit permis qu'il fust reduit en tel estat, qu'il ne peüt voir vn tel monstre & si execrable ennemy du nom Chrestien, qu'estoit celuy auquel il parloit. Ce que ie vien de rapporter (dist Ariste en continuant) est pour m'accommoder au sens que vous auez tiré au defauantage de Penthée, sens qui semble le plus conforme aux paroles du Poëte, idolatre comme les autres de son temps: Mais ie vous diray maintenant qu'on peut rendre Penthée autant loüable, que vous l'auuez representé detestable. Parmy les tenebres Payennes, auparauant mesme que le flambeau de l'Euangile eut tant soit peu dissipé leur espaisseur, il y en a tousiours eu (ainsi que leur reproche vn Ancien combattant leurs erreurs) quelques-vns, qui armez d'vne pieuse constance ont mesprisé les scandaleuses superstitions, dont les peuples se laissoient abuser: & sans estre impies se sont mocquez de tant de vicieuses diuinitez qui se faisoient bastir des autels par le monde. Le chaste Diomedé eut si peu de creance en l'impudique puissance de Venus, qu'il ne craignoit point de la blesser. Le furieux Mars fut honteusement banny par l'ordonnance d'Ore & d'Ephialte. Et ce mesme Bacchus, qui par les arts de la magie c'estoit estably vne iniuste tyrannie dans Thebes, n'en fut-il pas chassé par le sobre Lycurgue? On tient que ses charmes luy donnerent tant de pouuoir sur les ames des Dames Thebaines, qu'elles se rendirent ministres de ses plus cruels desseins. Apres ses impudiques exercices, il se seruoit d'elles à executer ses passions. Il anima de tant de fureur les plus nobles & les plus puissantes, qu'il fit que la mere se pleut à deschirer son fils, & ses sœurs à meurtrit leur frere. Pour ce respect Lycurgue ne se contenta pas de le chasser de l'estat qu'il auoit enuahy, mais de crainte qu'en fuyant, ils ne fust fauorablement receu par quelques autres peuples parmy lesquels il eust

*Iulianus Apo-*  
*st.*

Fuit & apud  
 veteres, li-  
 cet nondum  
 illuminasset  
 terra Chri-  
 sti venenda  
 dignatio,  
 quorūdam  
 inspernēdis  
 superstitioni-  
 bus reli-  
 giosa con-  
 stantia.  
*Ennius.*

espandu la semence de ses vicieuses horreurs, il le poursuiuit l'espee à la main, & en fin le fit precipiter du haut d'un rocher, sur lequel ses membres se briserent deuant que tomber dans la mer, afin que les pieces de son corps errantes sur les flots, en representant aux passans le supplice de ce petit enchanteur, auteur de toute dissolution, fussent occasion de ranger les peuples par luy desbauchez, à vne vie mieux réglée. Puis donc que la vengeance que Lycurgue en prit, est par tout tenuë pour iuste, Penthée n'auoit il pas raison de s'opposer aux iniustes desseins de Bacchus? Et au lieu de les mettre au rang des impies, ainsi que fait le Poëte, ne peut-on pas le prendre pour vn deuot zelateur de l'ancienne Religion, que par succession il auoit eüe de ses ancestres, & ennemy des furieuses nouueautez qu'on veut establir? La fable nous apprend combien les nouvelles erreurs d'un seducteur sont promptement embrassées de la populace, & enseigne aux Princes d'y resister avec la mesme resolution, & la mesme constance que fit Penthée, lequel de son sang assouuit la cruauté de ses plus proches parentes, empoissonnées du venin dont Bacchus auoit presque infecté toute la ville. C'est dis-ie alors, plus Chrestiennement moraliser la fable que ie n'auois fait, i'auoüe d'auoir abusé du nom de Diuinité, l'attribuant à celuy qui preside à toutes desbauches.

*Autres sens  
moralisé  
de la m. sm  
fable.*

---

*Du changement de Bacchus en Acete, & des Mariniers en Dauphins.*

## CHAPITRE VI.

**P**Lustost donc que nous animer contre la constance de l'ennemy de ce petit pipeur des Thebains, pour faire paroistre que Penthée auoit raison de detester ses abominables ceremonies: voyons comment les Anciens l'ont peint pour nous figurer ses vices en son pourtraict. Il se change icy en ieune enfant, & les pinceaux des peintres par tout le representent tel, d'autant que ces nourriçons remplis de vin, perdans le iugement, se rendent comme enfans. Ils n'ont pas la discretion de celer ce qu'ils deuroient taire, ils n'ont pas la parole franche, mais begayent: ils n'ont point vn pas assuré, vn branle tremblottant les fait balancer

lancer çà & là, & comme dit vn Philofophe, 'eftans yures ils fem-  
 blent eftre retournez en enfance : Toutefois comme luy-mefme Platon au 1.  
 liure des  
 Loix.  
 remarque, c'eft en certain degré de l'yurongnerie qu'ils font: car  
 lors qu'ils paffent la premiere gayeté qui accompagne le vin, ils  
 prennent les cornes, & fe transforment en beftes furieufes. Pour  
 ne loger point chez foy de tels animaux, & faire que les peuples  
 de Sparte cheriffent la fobrieté, leur Roy Lycurgue deffendit l'v-  
 fage du vin, & fit arracher toutes les vignes qui fe trouuerent és Pourquoy  
 Lycurgue à  
 efté dit enne-  
 my de Bac-  
 chus.  
 terres de fon obeiffance. C'eft l'occasion qui a donné fuiet aux  
 Poëtes de le feindre grand ennemy de Bacchus, & dire qu'il le  
 bannit de fon Royaume. Mais il me femble ( dift Arifte ) que  
 vous auez paffé au delà du deffein de nostre apres-difnée : Vous  
 dites vray, Monsieur, repartis-ie, la fuite du fujet m'y a porté,  
 i'ay voulu aufli bien que Lycurgue entierement bannir Bacchus  
 d'auec nous, afin de n'en point parler demain. Mais en le pour-  
 chaffant nous n'auons pas daigné regarder ces parjures Mariniers  
 qu'il changea en Dauphins. Encore leur infidelité merite-elle Pourquoy les  
 Mariniers de  
 Bacchus font  
 feints auoir  
 efté changez  
 en Dauphins.  
 bien d'eftre remarquée, & la iufte punition dont elle fut fuiuie,  
 pour nous apprendre à refpecter les loix inuiolables du ferment.  
 Et l'occasion pourquoy ils font feints auoir efté changez en Dau-  
 phins, pluftoft qu'en quelques autres animaux, n'eft pas moins  
 confiderable. Les Dauphins ont tousiours efté recognus infini-  
 ment amoureux de la compagnie des hommes, car fi toft qu'ils  
 apperçoient vn nauire, ils accourent au deuant, & font paroif-  
 tre plusieurs fignes de ioye, defquels la fable a tiré fujet de dire,  
 qu'ils auoient efté Nautonniers. Voila les merueilles fur lesquel-  
 les Bacchus fonda fes impies autels, merueilles qui n'eurent  
 point tant de pouuoir qu'elles peuffent perfuader à Alcithoë, &  
 à fes fœurs, que fes furieufes feftes deuffent eftre celebrées. El-  
 les demeurèrent en la mefme creance qui auoit fait mourir Pan-  
 thée, elles mefpriferent fes folles ceremonies, & au lieu d'y vac-  
 quer, comme les autres Dames de Thebes, se tindrent tout le  
 iour à leur ourage. Je fuis d'auis, dit Arifte, que nous les laif-  
 fions trauailler, car plus elles auront de loifir, plus ample fera le  
 fujet, que les discours mészlez parmy leur trauail, nous fourni-  
 ront pour demain nous nous entretenir.



## QUATRIESME DISCOVRS.

*De Dercette changée en poisson.*

### CHAPITRE I.

**S**I tost que nous fufmes assemblez le lendemain, les premieres paroles d'Ariste, apres nous estre entre-salüez, furent : Et bien verrons nous l'ouurage des Mineides ? Le croy qu'elles nous auront figuré sur leurs tapis quelques agreables auantures. Elles n'estoient pas, luy dis-ie, si ingenieuses ouurieres, elles se contenterent de tromper l'ennuy, racontant des fables sans en tracer les pourtraicts avec l'esguille. Dercete fut celle qui s'o ffrist la premiere à leur memoire, dont elles ne daignerent pas faire le conte, comme leur estant trop commun. Nous ne devons pas pourtant la passer sous silence, car si le fait est tel qu'on le raconte, encore peut-elle seruir d'exemple pour destourner ses semblables, de s'impudiques appas de l'amour. On dit qu'autrefois en Syrie elle fut tenuë pour Deesse, & que son temple, assez près de la ville d'Ascalon, estoit proche d'un estang, où l'idole qui la representoit portoit face de femme avec vn corps de poisson. Et l'occasion de cette monstrueuse figure, vient de ce que Venus, rencontrant vn iour cette Deesse, la rendit amoureuse d'un ieune homme qui luy sacrifioit, & fit que de leurs embrassemens nasquit vne fille. La Deesse honteuse de s'estre ainsi laissée transporter aux lasciuues fureurs de l'amour, conçeut autant de haine contre ce ieune homme, qu'elle auoit auparauant couué en son sein de douces flammes pour luy, & le faisant esloigner de soy, pour esloigner ensemble le sujet de ses regrets, exposa la fille qu'elle auoit enfantée sur des roches desertes, puis se laissant vaincre à la honte & aux pointes cuisantes de sa douleur, se ietta en l'estang voisin de son tem-

ple, où elle fut changée en poisson. Pour ce respect les Syriens eussent anciennement pensé auoir commis vn horrible impieté, s'ils eussent mangé du poisson de cet estang, d'autant qu'ils les tenoient tous pour diuins. Ce que vous posez son temple près d'Ascalon, dist Ariste, me fait presumer que cette Dercete pouuoit estre la mesme Decesse des Ascalonites, laquelle se retrouue dans les sainctes Escritures nommée Dagon. L'explication de son nom, que le plus eloquent de nos Peres interprete, triste poisson, n'autorise pas peu ma presumption : mais puis que les autheurs ne nous font pas iour plus auant dans le sombre temple de cette triste diuinité, allons par le desert chercher des nouuelles de sa fille, laquelle y fut laissée à la mercy des bestes.

*S. Hieros.  
me.*

*De Semyramis fille de Dercete changée en Pigeon.*

## CHAPITRE II.

**L**A fille, dis-ie, n'a point esté accompagnée de tant de malheurs ( bien qu'en ses premiers ans assez infortunée ) qu'elle n'ait veu vn sceptre en sa main, & n'ait esté assise dans le thrône Royal des Assyriens, qui la nommerent Semyramis, pource qu'ils tenoient que sur les roches, où le regret de la mere la porta, elle auoit esté secourüe contre l'iniure de l'air par des Pigeons qui de leurs aisles la couvrirent, & la nourrirent de la lact caillé, qu'ils alloient piller à coups de bec dans les logettes des Bergers. C'est le fondement sur lequel la feinte a posé le fabuleux changement de Semyramis en Pigeon: & aussi est-ce l'occasion qui a fait porter aux Babylo niens le mesme Pigeon, en leurs enseignes, & l'esleuer pour guidon, ainsi que l'Aigle parmy les troupes Romaines. Vostre opinion, me dist Ariste, ne s'esloigne pas de ce que j'ay autre fois remarqué dans Hieremie, lequel menaçant le peuple Iuif des armées Babylo niennes, leur dit, qu'ils ont à craindre l'espée de la colombe. Semyramis ne nous peut apprendre autre chose. Sortons donc ( dis-ie ) de son Palais, & de sa ville mesme, nous rencontrerons à la sortie des portes vn meurier, tesmoïn des tragiques infortunes de deux amans, qui meritent bien de nous arrester.

*Semyramis  
en langue  
Syriaque si-  
gnifie Pigeon.*

*Pigeons gui-  
dons des Ba-  
bylo niens.*

De la mort de Pyrame & de Thybée.

CHAPITRE III.

C'Est Pyrame & Thybée, dont les amoureuses passions furent accompagnées d'autant de malheur, qu'elles eurent de constance & d'ardeur. Miserables amans, falloit-il que vous fussiez consummez de si bruslantes flames, pour estre par leur violence precipitez à vne si déplorable ruine, qui vous a rendus aux siecles venus en suite du vostre, rares exemples d'amour, & ensemble triste pourtraicts de l'infortune & de la misere? Je ne puis en plaignant vostre trop pitoyable fin, que ie ne loüe la fermeté de vos courages: mais ie ne puis que ie ne blasme aussi l'indiscretion dont vostre feu fut accompagné. Ne deuiez-vous pas pour vostre contentement, dauantage peiner à obtenir le consentement de ceux qui pouuoient vous rendre heureux en vous ioignant ensemble? Vos parens couuoient-ils tant d'inhumanité, qu'ils fussent du tout inexorables? Où il les falloit vaincre, ou peu à peu dompter l'ardeur de vos affections, qu'ils ne vouloient point autoriser. Vos ames, qui estoient en leur pouuoir, ne deuioient point se reciproquement captiuier, & rendre esclaués d'un fol amour, qui s'opposoit au respect, & à l'autorité de ceux ausquels vous deuiez la vie. Ce peu de respect que vous rendistes à vos peres permit à vostre feu de vous auengler, & vostre auenglement vous perdit. Toutefois infortunez Amans, c'est trop, de vous charger seuls de toute la faute de vostre defastre: car vos parens ausquels vous manquastes, manquerent aussi en vostre endroit. Ils ne deuioient point resister à vos flames, qui n'auoit rien d'illegitime, que le defaut de leur consentement. S'ils eussent accomodé leurs volontez à l'vnité de vos affections, au lieu de cet acte tragique qui borna vos iours, vous eussiez veu le doux comble de vos souhairs accomplis, vous produire autât de bon-heur, que leur austere seuerité attira sur vous de mal-heur. Il est vray, docte Ariste, ie ne sçay lesquels accuser, ou les peres, ou les enfans, les vns & les autres me semblent coupables, & si n'estoit l'inuiovable reuerence que les enfans doi-

*Exemple  
pour les fil-  
les de n'ay-  
mer ce que  
n'ayment  
leurs peres  
& meres.*

*L'austere  
seuerité des  
peres: resists  
aux affe-  
ctions de  
leurs enfans:  
est qui qu-  
fois dange-  
reufe.*



uent à ceux desquels ils tiennent la naissance, les forces de l'amour me feroiēt iuger les Amans excusables. Laissons leurs semblables recueillir en commun tel fruit, que bon leur semblera de cette fable, les vns adoucissant leur rigueur, & se rendans plus ployables; les autres plus respectueux, & plus soigneux de temperer l'excès de si violentes & perilleuses flames. Tandis nous verrons la surprise de Mars & de Venus, qui seruit de risée aux feintes diuinitez de l'Antiquité.

*De Mars & de Venus surpris en adultere., & descouverts par le Soleil.*

### CHAPITRE IV.

**V**N docte Chrestien combattant l'aveuglement des anciés idolatres, auoit raison de leur reprocher, qu'ils faisoient au Ciel vn theatre d'impieté & d'impudicité, sur lequel ils ne representoient qu'abominables exemples de tous vices, pratiquez par leurs Dieux, afin que par ce moyen ils fissent plus facilement glisser le peuple grossier au precipice de leurs erreurs. Le peu de honte qu'ils ont eu d'y faire publiquement commettre vn adultere, n'est pas vne des moindres preuues, que l'on pourroit apporter pour confirmer son dire. Je n'eu pas lasché la parole, qu'Ariste me releua, disant: Vous parlez contre vostre dessein, si vous trouuez mauuaises les scandaleuses inuentions de cette prophane Antiquité, ne vous arrestez point à cette esforce de la fable, il n'y en a pas vne de bon exemple en apparence. Et bien, Venus amoureuse de Mars le fit coucher avec elle, & leurs adulteres embrassemens furent descouverts par le Soleil, qui le fit sçauoir à Vulcain, & les fit voir enchainez, honteusement couchez ensemble. Venus de regret d'auoir ainsi veu publier sa honte, pour se venger du Soleil embrasa d'un amour furieux ses cinq filles Pasiphaé, Medéc, Phedre, Circe, & Dirce, lesquelles forcées par ses chaudes flames commirent d'horribles impudicitez. Mars comme ie croy, nous figure la vertu, laquelle se laissant corrompre par les chatouilleux desirs de la chair, se laisse

Cuiusque placet superstitionis istius metuenda conragio, malis suis solatiū querit, hoc optat, vt & sibi liceat quod dijs licuit Firmicus.

Virtus enchainée par le vice.

enchaisnier dans les liens d'une ardeur lascive, & cette corrompue vertu descouverte en son vice, & accusée par la vraie vertu ( laquelle demeurant toujours en son entier, & en sa naïve splendeur, est le vray Soleil qui doit de ses rays esclairer nos ames ) infecte nos cinq sens, lesquels nous sont representez par les cinq filles du Soleil. Il y en a, dis-je, qui allegorifans diversément cette fable, & entre autres Plutarque, la rapporte aux causes influentes des Astres, disant que par une naturelle inclination ceux-là sont toujours portez à quelque aduere desir, lesquelles au point de leur naissance ont eu Venus iointe avec Mars, & que leurs larcins amoureux sont en danger d'estre descouverts, si le Soleil se trouue proche de ces planettes iointes. Aussi peut-on dire, que par là les anciens nous ont voulu apprendre l'humeur des vaillans & genereux courages, lesquels se trouuent ordinairement susceptibles des flammes de l'Amour, flammes qui poussent aux plaisirs que promet sa mere Venus. Mais encore, repartit Ariste, en considerant les reciproques affections de Mars & de Venus, en peut-on rendre raison tirée de la Philosophie naturelle: car l'astre de Mars est une estoille de feu, qui nous figure la chaleur, & celle de Venus une humidité temperée: & l'humidité & la chaleur sont les deux qualitez, qui causent la naissance de tout ce qui rampe sur terre; si bien que si elles n'estoient jointes & temperées l'une par l'autre, rien ne s'engendreroit au monde. Au reste c'est Neptune qui le deslie, d'autant que l'eau element ennemy du feu, l'esteint toujours & en amortit la chaleur.

*Plutarque  
au liure de  
la façon de  
lire les Poë  
tes.*

*Quod in a-  
dultério di-  
cimus, in-  
quit, Mar-  
tē Venerem  
Vulcani as-  
te esse circū-  
retitos, cu-  
piditatē di-  
cimus, atq;  
inā vi pres-  
fas cōsilio-  
que ratio-  
nis.*

*Annobis  
lib. 5.*

---

*De Leucotoé changée en l'arbre qui porte l'encens, & Clytie en  
Heliotrope, ou herbe du Soleil.*

## CHAPITRE V.

**C**Ene fut pas sans s'offencer que Venus recent vn tel affront, & si l'offence fut grande, le desir de s'en venger ne fut pas moindre: Apollon qui l'auoit descouverte le ressentit tost apres, lors que l'ayant eschauffé de l'amour de Leucotoé, elle suscita la jalouse Clytie, pour le priuer des doux contentemens

qu'il esperoit continuer avec sa maistresse. Elle luy fit naistre le cruel regret de la voir enterrer viue, si bien que pour addoucir l'aigreur de son desplaisir, tout ce qu'il peut faire fut de la conseruer sous le tronc de l'arbre qui nous fournit l'encens. Ces arbres-là, dis-ie, ne croissent point qu'és lieux chauds, & bien exposez aux rays du Soleil; c'est l'occasion, ie m'asseure, pour laquelle on a feint qu'ils estoient aimez d'Apollon aussi bien que les lauriers, & la fleur en laquelle Clytie fut eschangée: car on void encore tous les iours des tesmoignages de l'affection qu'elle porte à ce beau fils de Latone, en ce qu'elle suit son cours, & tournoyant panche du costé qu'il tourne sa face lumineuse. C'est la ialousie qui la pousse à suivre ainsi son amant, pour voir ce qui l'embrase d'autre part. Mais outre la ialousie elle nous peut figurer aussi la nature dissimulée des flatteurs courtisans, lesquels s'accommodent si honteusement à la volonté des Princes, qu'ils n'affectent de parler que pour leur plaire, & de paroistre fleschissans de la part, qu'est porté le desir de celuy qu'ils seruent, sans prendre garde si ce qu'ils louient est loiable, ou digne de mespris. Le Poëte fait peu de conte de la fable de Daphnis Idean, qui fut changé en rocher, & du petit Celme, qui pour la durezza de son cœur, fut estimé auoir vn diamant dans le sein, ou estre tout diamant. Nous n'en ferons pas d'auantage d'estat que luy, mais passans par dessus, considererons les diuers sexes de Scython.

---

*De Scython tantost homme & tantost femme, & de la fontaine de Salmacis.*

## CHAPITRE VI.

**C**Est vn monstre de Scython, aussi bien que Tyresias, si l'Antiquité l'a ainsi veu en effect comme elle le represente: toutefois il y a plus d'apparence, qu'ils ayent eu l'vn & l'autre sexe ensemble, que d'auoir eu en diuers temps cette diuerse nature: encore que quelques auteurs dignes de foy disent ces estranges changemens estre autrefois arriuez. Pour moy ie croy que telles personnes ont esté, comme l'enfant que Venus conçeut de Mercure, Hermaphrodites, & ont en diuers temps es-

*Tite Luce dit qu'à Spolite une femme deuius homme.*

prouués les plaisirs de l'vn, puis de l'autre sexe. Il se peut faire, me dist Ariste, que le changement ne fut pas en leur nature, mais en l'exercice de leur double nature. Mais pourquoy pensez-vous que ce double contentement, naissant des deux sexes meslez, ait esté donné au fils de Mercure? Il y en a dis-ie, qui en rendent vne belle raison, tirée de la nature de l'Astre, & tiennent que le fondement de l'inuention ait esté posé sur ce que la planette de Mercure a des qualitez fort tempérées, & qui tiennent le milieu entre celles, lesquelles (à cause de leur force à eschauffer) sont par les Astrologues surnommer leurs astres masculains, & celles qui pour leur foiblesse, causées par vne lasche humidité, sont que leurs estoilles soient appellées, Astres feminins. D'autres (repartit Ariste) rapportent ces deux sexes d'Hermaphrodites à la belle vertu attachée à la langue des enfans du bien disant Mercure, par laquelle ils sçauent tantost soustenir vn party, puis changer & fortifier de mille raisons la verité du contraire, si bien que faisans naistre vne double opinion de toutes choses, leurs esprits comme Hermaphrodites semblent estre ou neutres, ou doüiez d'vne double nature, pour paroistre si dissemblables à eux-mesmes en leurs diuerses conceptions: Et leurs paroles plus puissantes que les eaux de la fontaine Salmacis, n'ont pas seulement le pouuoir d'amollir les cœurs, & faire des masles-femelles en attiedissant la fiere ardeur d'vn genereux courage: mais encore de loger vn cœur masle dans vn sein de femme, & reschauffer d'vne valeureuse pointe d'honneur les ames les plus debiles & plus casanieres. Ce sujet-là vous appartient (luy dis-ie) vous pouuez tirer de vous-mesme, docte Ariste, des preuues de tels effets sans le mandier chez autruy. Mais seriez-vous d'aduis de passer par dessus le delicieux gazō, qui borne les eaux effeminées de la fontaine Salmacis sans nous y arrester, & iouyr quelque peu de la fraischeur que nous y deuous prendre? Nous pouuons bien recognoistre la place, & nous conseruer hommes, puisque ce mol changement n'arriue qu'à ceux qui s'y baignent. Je vous supplie docte Ariste, cōtempler toutes les particularitez de ce lieu plein de delices, puis ietter les yeux sur la Nymphe, qui en a la demeure si chere. Pour moy ie tien que si la volupté se vouloit solitaire retirer en vn lieu escarté, elle n'en pourroit choisir vn plus propre, ny faire eslection d'autre vic que celle que

celle que le Poëte nous figure en ceste Nymphe. Le cristal des eaux, où sa curiosité luy fait tant de fois remirer sa beauté, la molle verdure des tapis qui luy seruent de couche, est cette robe si deliée qu'elle ne dérobe point aux yeux de la veüe de son corps, sont-ce pas des attraits, ou des charmes plustost, qui ne peuent naistre qu'avec la volupté, doux poison des corps & des ames? Aussi Ouide nous en a-il voulu icy tirer le pourtraict, non pas pour nous attirer à la suiure, mais pour nous retirer de ce vice, pere nourricier de tous autres, lequel vous y attire. Dans le tableau de cette Nymphe, l'Oisiveté contagieuse peste, est celle qui paroist le plus, c'est le demon qui possède souverainement tous les mouemens des volontez de Salmacis, c'est l'huyle qui sert d'entretien au feu de ses desirs. Iamais la chaste Diane ne l'auoit veüe à sa suitte, elle n'auoit iamais pris plaisir à faire suiure dans le bois à vn limier la piste de la beste: sa main iamais ne s'estoit efforcée à bander vn arc, ny son espaule lassée à porter vne trouffe: bien que les autres Nymphes luy dissent bien souuent, que l'exercice de la chasse deuoit par fois interrompre ce repos, dans lequel elle languissoit. Tous tels voyons-nous estre ceux qu'une impudique lascheté tient cōme assoupis dedās leurs delices, au borbier desquels ils ne sont pas si tost plongez, que comme se baignans en l'eau de ce cette fontaine, ils perdent leur masse vigueur, & n'ont autre vertu qu'une mollesse effeminée. L'ingenieux artifice du Poëte ne nous veut pas apprendre autre chose qu'à fuir l'vn pour euitter l'autre, & bannir de nous l'oisiveté afin d'en esloigner le vice & la lascheté. Aussi est-ce (dit Ariste) le seul Antidote des vices que l'exercice & le trauail. Nos esprits contre le fer, s'ils ne sont employez, se chargent de rouïllure, qui les ronge & les affoiblit: mais dedans l'exercice, ainsi que ce mesme metal, ils se pollifent & s'esclarcissent à l'vsage, pource qu'ils s'acquierent tous les iours quelque perfection nouuelle.

*Salmacis  
fontaine d'où  
l'eau rendoit  
les hommes  
femmes.*

*Des Mineides changées en Chauue-souris, pour auoir trauaillé les iours de la solemnité de Bacchus.*

## CHAPITRE VII.

C'EST pas assez de fuyr l'oysiueté ( dis-ie reprenant la parole ) si nostre trauail n'est réglé, & si nous ne iouïssons d'un saint repos és iours que les diuines Ordonnances deffendent à nos mains de prophaner. Il n'y eut iamais peuple si esloigné fust-il de la verité, de la Religion, qui n'obseruast certains iours destinez au seruice de la diuinité qu'il adoroit, & ne retranchast de ces iours-là toutes œuures prophanes. C'est vn venerable commandemēt d'honorer les festes, & les celebrer avec deuotion, qui nous est recommandé en la Fable des Mineides, où nous voyons le mespris d'une feinte diuinité, suiuy de son iuste supplice. Les choses sacrées n'ont rien de commun avec celles du monde, les festes sont consacrées à la loüange du Treshaut, pour les dignement sanctifier nous luy deuons faire sacrifice de nos ames, & de nos corps non pollus des œuures du siecle. Ils sont pollus si vn auare desir d'acquérir des richesses nous attire aux actions, qui nous sont ordinaires les autres iours. En ces iournées saintes, nous ne pouons nous donner qu'au souverain Monarque, qui se les reserue pour luy, & nous donne les autres pour nous. Luy retrancher l'honneur que nous luy deuons à l'heure, c'est le combattre d'un mespris, c'est dans les voyes de l'impieté chercher nostre ruine, & comme ces Mineides, ces Chauue-souris ennemies des clartez du Soleil, penser tenir la diuine lumiere de son Nom trois fois saint, pour l'auoir en horreur. C'est, comme elles, se plaire dans les tenebres d'une folle erreur, & trauailler ( sans y penser ) pour l'accroissement de son los, trauaillant pour en offusquer la gloire : ainsi qu'il leur arriua, lors que leurs ourages, faits en desdain de Bacchus furent changez en lierre, & en feuilles de vigne, qui sont les seules couronnes, dont il ceint son front par honneur, & les trophées dont il enrichit ses triumphes. Ainsi la main souveraine du Tout puissant qui domine cet Vniuers (repartit Ariste) sçait ma-

nier nos œuures, & de nos actions les plus impies, & plus ennemies de son honneur, faire naistre sa gloire. Mais encore que de nostre malice elle tire du bien, elle ne laisse pas de s'irriter contre ce mal que nous commettons, & tost au tard en ordonner les iustes vengeance. Comme la verité Chrestienne l'enseigne, la prophane Antiquité l'a recogneu, & toutes les fabuleuses horreurs dont elle a remply ses enfers, ne sont que tableaux espouventables, à la veüe desquels elle a voulu faire perdre à ceux de son siecle la piste du vice qui nous y conduit, pour suiure celle de la vertu, qui nous en destourne. Je ne m'esgare point tombant sur le discours des peines infernales, puis que le Poëte y fait descendre Iunon, nous deuons ce me semble, ietter la veüe sur le pourtraict qu'il nous en figure.

*Des tourmens que les Poetes ont feints estre en leurs Enfers; du Stix, de Cerbere & des Furies filles de la Nuit.*

### CHAPITRE VIII.

**P**Vis qu'Athamas (dis-ie) & Ino ne nous peuuent apprendre chose fort remarquable par leur changement en marines diuinitez; ou plustost en monstres marins, nous ne nous arresterons pas tant autour d'eux, qu'au discours du Poëte, pour mediter sur les supplices, aufquels les ames criminelles sont conduites à la sortie des prisons de leurs corps. Le sujet meriteroit bien vne longue meditation: car c'est celuy par lequel les Anciens ont combattu la plus pernicieuse, & plus contagieuse opinion qui soit iamais entrée en ame d'homme, portant le nom de Philosophe. C'est celuy par lequel ils ont bouleuersé les impies machines d'Epicure, dressées contre l'immortalité de nos ames: par lequel ils luy ont fait tomber les armes des mains, & assésuré le sceptre de ce grand Empire du monde à la suprême puissance de nostre Dieu, qu'il vouloit despoüiller de iustice ensemble, & de prouidence. Le plus fort bouleuard de ce voluptueux Philosophe estant fondé sur le bon-heur dont on void bien souuét en cette vie iouïr les plus vicieux, & la miserable & pitoyable condition de ceux qui plus estroitement que les

autres embrassent la vertu. Pour empescher que le bandeau d'un tel aueuglement fillast les yeux des peuples trop credules, les supplices de l'autre vie furent mis en auant, qui establissent la verité de l'eternité de nos ames, ostent au hazard & à la fortune le gouuernail de l'Vniuers, & font croire, que si Dieu pour nous punir, comme disoit vn Ancien, a des pieds de laine, il a aussi vn bras de fer, qui sçait par la pesanteur de ses coups, payer l'vsure du terme que ses pieds tardifs nous accordent. Ils ont donc posé à la porte de ce triste Royaume des morts, pour nous espouuenter des l'entrée, vn chien effroyable, vn Cerbere, qui avec ses troistestes nous figure la terre, par les Anciens diuisé en trois parties, & qui seruant de commun tombeau aux hommes, est comme la portiere laquelle nous donne entrée dans ce tenebreux Empire. Ils y ont fait couler les noires eaux de l'Acheron & du Stix, par lesquelles nous sont représentées les amertumes qu'un cœur tirant à la mort conçoit, les viues & tristes apprehensions qui luy engendrent le souuenir de la vie passée, & la haine mortelle de son peché que son repentir luy fait naistre. Ce sont les horribles fleuves qu'il nous faut traueser, c'est le maret, de la bouë duquel en passant s'esleuent tât de sombres vapeurs autour de nos ames, vapeurs parmy lesquelles nostre foiblesse ne se peut qu'à peine recognoistre, & ne les peut franchir sans le fauorable secours de quelque diuine assistance. En fin ils l'ont remply d'Ixions, de Tyries, de Syphes, tous attachez aux iustes supplices, que leur vie iniuste & meschante auoit meritè sur terre sans les receuoir. Pour nous apprédre que si les criminels esuient durant leurs iours la iustice diuine, on ne doit pas presumer, que leur iniquité fauorisée au Ciel y ait obtenu sentence d'absolution, ou que le feu des celestes vengeance qu'on iugeoit deuoit estre allumé pour les punir, se soit dans le tombeau reduit en cendre avec leurs corps. Vous auez raison, me dist Ariste, c'est principalement par le moyen de ces rouës, ces vautours, ces roches infernales, que les mieux sensez d'entre les Payens ont combattu les Athées, nourriçons d'Epicure, & ont fait croire, rien n'estre plus digne des prouidentes bôtez de la iustice diuine, que de reculer par vn delay les supplices qui retrancheroient les fruitcs d'un repentir, ou de quelque effet signalé à l'accroissement de sa gloire. Car l'un &



l'autre se peut esperer de nous aussi long-temps que nous respirons, & des plus scelerats & plus impies sa prouidence peut attendre, par vn changement, des actes aussi dignes d'un glorieux loyer, que les premiers l'estoient de punition & de honte. Si toujours les grands vices eussent esté estouffez à leur naissance, il y eust eu de grandes vertus par mesme moyen estouffées. Si Gelon & Hieron, qui d'une espée tyrannique enuahirent l'estat de la Sicile, & s'y establirent avec la violence & la cruauté, eussent esté sur le champ punis de leurs iniustes & sanglans attentats, le pays qui auoit souffert leurs excez, n'eust pas depuis iouy du bien qui apportèrent les belles loix qu'ils establirent. Ce mesme Gelon n'eust pas victorieux comme il fut depuis, aboly dans Carthage la cruelle coustume qu'ils auoient d'immoler leurs enfans à Saturne. Si Miltiadé, Cimon, Themistocle eussent eu les peuples de Grece si peu capables de pitié, leur ieunesse esteinte avec quelques desbauches auxquelles elle les porta, les ayans perdus, eust fait perdre aux mesmes peuples la gloire des victoires qu'ils gaignerent depuis dans les plaines de Marathón, aux bords de la riviere d'Eurimedon, & sur la coste d'Artemise. C'est donc en ses punitions tardiues que paroist dauantage la prouidence & la iustice diuine. Ouy, dis-ie, & si ces ames terrestres eussent fondé plus auant la verité de leurs propositions, ils l'eussent reconnu; & de leurs propres traits eussent renuersé leurs vaines opinions. Mais encores eussent-ils bien plustost aduoué l'absurdité de leurs impies erreurs, si la consideration de ces Furies d'enfer, que Iunon va icy rechercher, leur eust fait remarquer contre leur folle creance, que les meschans, mesmes en ce monde, ne manquent iamais d'un fleau vengeur de leurs crimes: & qu'encore qu'ils eschappent la main d'un bourreau, ils ne peuvent éuiter les tortures secretes de leurs consciences agitées d'autant de terreurs, que l'Ocean l'est de flots, lors que la tourmente le trouble. Les pleurs, les peurs, la rage & les horreurs qui suiuent ces noires filles de la Nuit, leurs serpens, leurs foüets & leurs flambeaux ardans, sont-ce pas les pourtraicts des cuisans remords, qui rongent nos moüelles criminelles, qui pour vne mort nous en donnent cent, sans nous faire mourir, & nous font vne playe que la main ny l'emplastre du Chirurgien ne scauroient fermer? Quelles drogues y appliqueroit-on, puis que la blessu-

re ne se void point, & que ces espouvétables ministres des occul-  
tes vengeances du Ciel, comme remarque ingenieusement le  
Poëte,

*Remplissans de cui sans remords*

*Le sein des ames criminelles,*

*Donnent mille atteintes mortelles.*

*A l'esprit sans blesser le corps.*

Les crimes les plus cachez leur y sont cogneus, pource qu'el-  
les se trouuent dans le sein mesme de celuy qui les conçoit, & cō-  
me elles sont celles qui aident à les faire commettre, aussi, sont-  
elles les premieres à les punir, lors qu'ils sont commis, faisant  
que l'auteur se condamne, & s'afflige d'autant de regrets qu'il  
iuge son forfait meriter de supplices. Les plus insensibles en  
ressentent tous les iours tant de preuues, que pour mieux  
establir vne telle verité, il n'est point besoin de recourir aux  
fabuleuses rages d'Alcmeon & d'Oreste, pollus du sang de  
leurs meres: ou aux horribles songes du Thespisien de Plutar-  
que. Si nous voulons rapporter les tourmens de là bas à ceux  
de cette vie, chacun de ces miserables que Pluton void gef-  
nez, nous, sera vne image des peines qui accompagnent cha-  
cun vice. Le foye de Tytie, rongé par vn Vautour sans estre  
consumé, ne nous apprend-il pas, que nous ne sçaurions cou-  
uer en nostre sein les contagieuses humeurs de la ialousie &  
de la haine, sans porter avec nous nostre gesne, pour nous  
bourreler nous-mesmes, & nous plaire à bannir de nous nostre  
repos, ainsi que confessoit celuy que les trophées de Miltiade,  
empeschoient de dormir? les tonneaux défoncez des Belides,  
quelles taschent en vain de remplir, nous figurent-ils pas le  
fonds sans fonds de nos desirs insatiables, ausquels nous deuous  
satisfaire par vn moderé contentement, plustost que nous peiner  
à vouloir combler leur gouffre, qui ne se peut sonder? De mes-  
me Syfiphe, roulant sa roche contre l'aspre rigueur d'vne mon-  
tagne, nous est vn pourtraict de nos presomptueux trauaux, par  
lesquels nous opposans aux celestes Ordonnances, ou au moins  
n'y conformant pas nos volonte, nous trouuons que nostre la-  
beur à la fin nous a aussi peu auancez, comme si nous fusions de-  
meurez les bras croisez, sans rien entreprendre. Et cet affamé  
Tantale, lequel au milieu des eaux & des fruiets qui sont sur sa

*Les filles  
de Belus.*

*Syfiphe.*

*Tantale.*

teste, ne peut non plus appaiser sa foif que sa faim, peut-il se faire voir des yeux de l'imagination, sans représenter à nostre ame le tableau de l'auare hidropique, lequel viuant pauvre au milieu de son or, n'a des commoditez que pour aigrir son appetit d'en auoir dauantage? Car cet appetit déreiglé, ne permettant pas qu'il vse des biens, dans lesquels il est plongé iusques à la gorge, fait qu'il a tousiours des inquietudes, Si nous passons à la rouë d'*Ixion*, nous ne la pourrons voir aussi sans y recognoistre l'ambition attachée, laquelle attisant dans nos cœurs le desir des honneurs & de la grandeur, nous rend amoureux d'une Deesse, ce nous semble, & ne nous fait embrasser qu'une nuée, un air qui ne pouuant appaiser nostre ambitieuse ardeur nous laisse sur une rouë de regrets & d'afflictions. Bon Dieu, dist Ariste, que nostre siecle a enfanté de ces *Ixions*! ie ne puis que ie ne les plaigne, bien qu'en se donnant du mal, ils nous en ayent beaucoup causé: Mais sur tous i'ay pitié de ceux que le bandeau d'un opiniastre erreur aueugle de telle façon, qu'ils aiment mieux suivre l'ombre que la verité, & plustost embrasser la figure que le corps. Il ne tint pas à *Ixion* qu'il ne iouïst des embrassemens de la vraye *Iunon*, son ardeur fut deceuë, il fut trompé: & nous en auons parmy nous, qui se plaisent à se tromper eux-mesmes, lors que par leur vaine creance, ils se desrobent le bien de prendre le vray Corps, qui fut immolé pour nos fautes, & recevoir le vray Sang que nostre Redempteur espancha en ce solemnel sacrifice, auquel il s'offrit pour nostre salut. C'est une maladie d'esprit, dis-ie, à laquelle le Souuerain Medecin seul peut apporter guërifon. Ce qui nous console, en pleurant nostre aueuglement, est qu'ils n'ont pas affaire à une impitoyable *Iunon*, mais à un Dieu plein de misericorde, lequel avec patience attend l'heure de leur recognoissance. Et pour retourner la face du tableau de ce miserable *Ixion*, il me semble que le nuage, dont *Iunon* l'abusa, nous peut estre un pourtraict de ces idoles d'amitié, qui ont bien le visage & la forme extérieure des vrais amis, & n'en ont rien moins dans le sein, qui fait qu'à leurs embrassemens nostre franchise n'acquiert que les tourmens qui accompagnent le regret d'auoir caressé l'ombre pour le corps. Nous en auons un exemple en celui qui fournit le sujet aux plaintes de ce Sonnet:

*Sois le masque trompeur d'une belle apparence*

*I'ay chery les attraits de l'infidelité,  
I'ay caressé de l'air, & pour la verité  
D'une sainte amitié la vaine ressemblance.*

*Ainsi fit Ixion flarté de l'esperance  
D'embrasser le beau corps d'une diuinité,  
La feinte fut l'appas de ma simplicité,  
Et là mesme le fut de son outrecuidance.*

*D'un pourtraict de Iunon son amour fut trompé,  
D'un fantosme d'amy, moy de mesme pipé,  
D'un tourment tout pareil ie sens la violence :*

*Car ie suis comme luy sur la roue attaché,  
En cela different, que c'est pour son peché  
Et du crime d'autruy ie fay la penitence.*

C'est trop long-temps demeuré parmy les horreurs de l'enfer, retirons nos yeux d'une peinture si espouventable, pour rechercher quelque plus agreable object.

*De Cadmus changé en Serpent.*

## CHAPITRE IX.

**N**Ous auons passé Ino, ses compagnes passeront aussi bien qu'elle sans nous enseigner autre chose que les cruels effets des ialouses vengeances de Iunon. Voyons donc la piteuse fin de Cadmus, dont les premiers iours auoient esté bien-heurez de tant de felicité. Luy qui s'estoit veu vainqueur d'un espouventable Dragon, & des gens d'armes nés des dents de cette monstrueuse beste, luy-mesme avec sa femme est en fin changé en Dragon. Déplorable Métamorphose ! & autant pitoyable, que l'est en effect son hïstoire, qu'elle nous figure. Car la verité recelée sous ces ombres fabuleuses, porte, que le cruel reuers qu'il reçeut de la Fortune, qui l'auoit autresfois tant chery, l'ayant contraint de quitter son sceptre, & sortir hors de son Royaume, il n'eut autre retraite où faire les plaintes de son bannissement, que parmy les peuples barbares de la Sclauonie. Il y demeura caché avec sa femme dans les cauernes, & dans les plus sombres tenebres des forests, menant vne vie aussi brutale & fa-  
rouche

rouche, comme celle du passé auoit esté ciuile & polie. C'est ce changement de mœurs, qui donna sujet de dire que son corps mesme estoit changé, & qu'en despoüillant la forme humaine, il auoit esté reuestu de celle d'un Dragon. Aussi que les habitans de ce pays-là, outre la barbarie qui leur estoit naturelle, auoient la veüe si perçante & si horrible, à ce qu'en dit vn Ancien, que leurs regards estoient mortels, lors que la colere les animoit, & meurtrissoient des yeux, s'ils les arrestoient long-temps fidez sur vn object. Ce sont (dist Ariste) des miracles que faisoit Meduse, de qui i'apperçoy des-ia, ce me semble, l'horrible face meslée en ce discours du Poëte. Je vous prie me dire quels mysteres vous auez appris auoir esté cachez sous le visage hideux de ce monstre de femme.

---

*Des cheueux de Meduse changez en serpens, & de sa face qui changeoit les hommes en rochers.*

### CHAPITRE X.

**I**E ne rechercheray point, dis-ie, le fil de l'impudique histoire que quelques-vns en font : ce me sera assez d'en tirer des reigles pour les mœurs, Nous le pouuons faire si nous nous figurons en cette Meduse l'image de la volupté, laquelle n'a pas si tost embrasé nos ames des flames d'un desir lascif, qu'elle nous priue de raison, nous desrobe l'humanité, & nous laissant comme rochers, arrestez en la seule pensée d'un vain object qui nous rait, nous change si estrangement, que nous nous trouuons hors de nous-mesmes. Ainsi Ariadne voyant la perte de tous ses contentemens amoureux en la perte de Thesée qui la fuyoit, dit chez ce mesme Poëte, que toute esperduë elle demeura aussi roide, aussi froide, aussi insensible, & aussi pierre, que la pierre mesme, sur laquelle elle estoit assise. Ce sont les esbloüissemens qu'engendrent en nous les beautez, & les changemens qu'elles font naistre, changemens desquels elles-mesmes ne se peuuent exempter, si par le frein de la modestie elles ne brident leurs desreiglées affectations, curieuses de conseruer leur reputation, elles ne gardent leur honneur sans tache. Car si elles permettent qu'il

*En l'Epistre  
d'Ariadne à  
Thes.e.*

perde tant soit peu de son lustre, elles se défigurent de pareilles deformitez que la fable donne à Meduse. L'or de leurs tresses aymées & admirées se change en serpens qu'on a en horreur, & leur front despoüillé des lauriers d'honneur, qui le couronnoient, ne demeure chargé que de honte & d'infamie. Je ne trouue pas hors de propos (dist Ariste) de rapporter la fable où vous l'avez tirée. Ouide mesme semble nous vouloir guider à l'expliquer ainsi, quand il vante tant sur la beauté du visage, & sur tout des cheueux de Meduse, qui seruoient d'appas & de lien pour attirer les yeux, & arrester les cœurs de toute la ieunesse de son temps. Et plus encōre lors qu'il rend la cause du changement hideux de son poil doré, qui fut pour auoir assouuy avec Neptune ses impudiques ardeurs dedans le Temple de la chaste Minerue. Mais en approuuant vostre explication, ie ne puis que ie n'admire celle d'un bel esprit de ce siecle, lequel baptisant la rebellion des subiects contre leur Prince du nom de Meduse, salua de la façon nostre grand HENRY sur la fin des guerres ciuiles, l'inuitant d'entrer à Paris.

*Vous qui comme Persée avec la sageruse,  
Dont la vertu conduit ses genereux projects,  
Auez tranché la teste à l'horrible Meduse,  
Qui changeoit en rochers les cœurs de vos subiects:  
Grand Roy venez reuoir vostre belle Andromede  
Qui n'aguere exposée aux monstres du mal-heur,  
Ne doit sa deliurance à nul autre remede,  
Qu'à vostre seule grace, & prudence & valeur.*

C'est vne conception aussi peu imitable qu'elle est rare & admirable. Aussi, dis-ie, l'est de mesme tout ce qu'une si belle ame enfante. Tels fils ne peuuent sortir que d'un tel pere, & ne deuoient naistre pour autre, que pour un Roy, miracle des Roys, lequel pour releuer sa Couronne renuerfée sous les pieds d'une monstrueuse rebellion, semble auoir forcé les Cieux de ioindre le bon-heur à sa valeur, & fortifier son espée en la victoire du monstre. Comme Meduse en ses effets nous represente naïfvement l'endurcissement des cœurs rebelles, si long-temps opiniastres en leurs des-obéissances; aussi Persée nous figure-il au vis l'inuincible courage de nostre Prince, vray Persée de la France, qui l'a deliurée d'une ruine assurée, & qui n'estoit pas moins voi-

fine que celle d'Andromede exposée à la mercy d'un monstre marin.

*D'Andromede, & de Persée qui la deliura de la mort.*

## CHAPITRE XI.

**E**Ncore deuons-nous nous arrester quelque temps à contempler les innocentes beautéz d'Andromede attachée à vn rocher, pour seruir de proye à vn monstre, & par sa mort appaiser le iuste courroux des Cieux irritez contre la presomption de sa mere Cassiopée. Ce n'est pas sans beaucoup d'apparence, qu'il y en a qui tiennent les ombres de cette fable estre nées de la verité de quelque extreme danger, duquel Andromede fut preseruée, & qu'en effet Persée tua cette beste marine, veu mesme qu'aucuns des anciens parlent des rauages, que cet hideux monstre fit chez les Ethiopiens. Mais ce n'est pas nostre dessein d'en faire vne histoire: Il nous suffira en iugeant l'inuention aussi fabuleuse qu'elle est piteuse, d'en tirer vne sainte apprehension des vengeance celestes, qui s'entendent bien souuent sur les peuples pour les offences de leurs Princes, comme nous voyons icy le degast de ceste furieuse beste arriuer pour punir l'outrecuidance de Cassiopée Reyne d'Ethiopie. Les saintes lettres, dist Ariste, nous fournissent plusieurs veritables exemples qui ne sont pas fort esloignez de cette feinte, par lesquels la crainte des fleaux diuins doit estre grauée en nos cœurs plus auant que par cettuy-cy. Il doit y aider pourtant, & ensemble nous apprendre, que si ce souuerain Iuge arme quelquefois sa main de foudres, forcé des iustes esmotions que causent nos pechez, aussi lors qu'il voit nostre repentir se ioinde à l'obeyssance, sçait-il calmer son ire pour fléchir du costé de la misericorde, lors mesme que nos maux semblent estre sans esperance. Cephée nous en fert icy de tefmoin, lequel pour deliurer son peuple des cruels assauts & des ruines du monstre marin laissa vaincre ses plus douces & plus naturelles affections, & les contraignit de ceder au bien de ses subjects, en executant le commandement de son Dieu Ammon, qui sembloit luy vouloir guerir vne playe par vn

*Pompon.  
Mela en la  
description  
de la Syrie.*

remede plus cuisant & plus sensible que le mal mefine. L'amour de son pays fit, que fermant les yeux à l'amour qu'il portoit à sa fille, il n'eut point horreur de sacrifier le beau corps de cette ieune Princeffe au courroux des Nymphes des eaux, & plustost de son propre sang assouuir leur vengeance, que voir continuer la misere de son peuple : mais en fin sa volonté seule fut la victime du sacrifice. Andromede miraculeusement sauuée par la valeur de Persée, nous faiët voir que Dieu n'a point tant agreable les sanglans sacrifices, que ceux de nos cœurs touchés des cuisans regrets de l'auoir offensé, & que bien souuent la simple volonté d'une humble & deuote obeysance luy tient place des effets, que nous luy deuons pour satisfaction. On ne sçauroit, Monsieur, dis-ie alors, tirer de plus saintes meditations d'un liure que vous iugiez à l'entrée si scandaleux. Je n'adiousteray rien à vostre pieux discours : mais passant d'Andromede à Persée, diray que ce n'est pas sans raison qu'on le feint fils de Iupiter, veu le bon-heur qui l'assista en tant de glorieuses entreprises, esquelles il fut recognu fauorisé d'un soing particulier des Cieux. Mais l'equipage avec lequel il fit ses exploits est considerable : le bouclier de Minerue dont il estoit couuert nous figure sa sagesse en la conduite de ses desseins ; l'espée de Mercure, ses ruses, ses talonnières aisées, sa diligence & sa promptitude es executions ; si ce n'est que par ces mesmes aisles nous voulions nous représenter la belle renommée de ses actes heroïques, qui fit voler son nom par tout, & rendit sa gloire celebre en la bouche de tous les peuples de la terre. C'est le loyer de l'immortalité, dont la vertu recompense ses nourriçons, les faisant monter sur vn Pegase, qui les porte au leuer du Soleil & à sa froide retraité du soir, tousiours esleuez en l'air d'un beau los, que d'âge en âge les esprits abreueez des eaux, filles du pied de ce cheual, chantent les vns apres les autres. En cela de vray, dist Ariste, Persée fut tres-vertueux, que iamais il ne se laissa charmer aux beautez de Medase, si nous la prenons pour la volupté, ny à ses thrésors si nous croyôs qu'elle ait esté la plus riche & plus puissante Reyne des Isles de Gorgonne, & que de l'or qu'il pilla chez elle sans en faire vn amas inutile, il s'en seruit à gagner les cœurs des peuples qu'il voulut conquerir, les esbloiuit du lustre de ses richesses, & les emporta sans resistance. Il y a de

*La fontaine  
des Muses  
fut faite  
d'un coup de  
pied du che-  
ual Pegase.*



l'apparence que ce soit la seule Meduse, qu'il leur faisoit voir pour les changer en rochers, sans estre sujet à vn tel changement, pource que sa prudence empeschoit qu'il attachast son cœur aux biens qu'il possedoit, & se rendist captif de l'or dont il iouissoit. Si ainsi est, il n'estoit pas (dis-ie) vray fils de sa mere, qui ne laissa vaincre sa chasteté, qu'à ce charme-là. On peut dire le contraire, repartit Ariste, que comme son fils il sçauoit combien ce metal auoit de puissance, & vouloit aux despens d'autry en faire preuue, ainsi qu'à la honte de Danaë, son pere autresfois l'auoit faite. Helas! dis-ie, que c'est vne preuue facile, les cœurs des hommes ne sont pas seulement disposez à se laisser prendre à vn tel appas, ils y courent, poussez d'vn si auide desir, que tout ce qui s'oppose à leur course, si sainct puisse-il estre, leur est prophane, & ne craignēt point de le violer. Les plus fidelles amis se trouuent manquer de foy à la lueur de ce metal enchâteur. Sans canon il bouleuerise les plus fortes citadelles. Il n'y a point de serrure, dit Menandre, qu'il n'ouure, & les portes de l'enfer mesme se trouuent foibles contre sa puissance. Cette pluye d'or, qui faussa la tour d'airain, & viola la virginité de Danaë si estroittement gardée, ne nous apprend autre chose. Ce n'est point pour l'honneur de Persee qu'on le fait naistre d'vne telle matiere, ce n'est que pour dire, que l'or peut faire d'vne Lucreffe vne Faustine, & vaincre mesme l'inuincible. La desdaigneuse Atalante arrestée par trois pommes d'or nous confirme le semblable. Et ce rameau d'or qui dōne à Enée l'ouuerture du sombre Royaume de Pluton, tesmoigne que ce n'est pas en amour seulement que l'or a du pouuoir. Il y a toutesfois en cet endroit, autāt qu'en autre, rédu de tout temps des effectz signalez de ses secrettes vertus, & croy que c'est la raison qui a meü nostre Poëte de garnir la trouffe de Cupidon de deux flesches: l'vne dorée, de laquelle les ames ne sont pas blessées, qu'aussi-tost elles se sentent esprises des flammes de l'amour & ne manquent point de rendre vne reciproque affection, à l'or pour le moins, si ce n'est à ce qui les aymē. L'autre moins riche & moins esclatante, n'estant armée que de plōb, comme trop pauure, ne trouue point de prise dans les cœurs pour y engendrer de l'amour, & n'y faisant naistre que de la haine & du mespris, rend odieux celuy qui n'affecte sinon de se rendre agreable. Les diuerfes qualitez de l'vn & de l'autre metal,

*Danaë cō-  
sent Persea  
de Iupiter  
changé en  
p'nyé d'or.*

dit Ariste, se peuuent aussi rapporter aux effects diuers de ces deux diuerses flesches : mais outre que ce seroit trop s'esloigner de Persée, il me semble que l'heure nous inuite de nous separer. Si faut-il, Monsieur, luy dis-ie, que nous montions encore sur ceste montagne qu'on dit seruir de pilotis au Ciel.

---

*Du Roy Atlas changé en montagne.*

## CHAPITRE XII.

**P**ersée ne se contenta pas de piller les thresors des Gorgones, peuples à ce que dit Platon, qui possédoient anciennement la meilleure partie des richesses de la terre. Il voulut despoüiller encore, dit la fable, les arbres du parc d'Atlas, de leurs feuilles & de leurs pommes dorées: Mais il trouua de la resistance en ce Roy Maure qui desdaigna de le receuoir, & ainsi sans accomplir son dessein laissa ce riche butin à Hercule qui deuoit estre vn iour vainqueur du Dragon gardien de si riches fruits. On ne peut recognoistre sous le voile de cette feinte qu'un voyage en vain fait par Persée, pour fouïller le minieres de la Moritanie, riche sur tout és enuirons du mont Atlas. Et quant à ce que l'inuentiõ, porte que le Roy du pays fut changé en ceste montagne qui retient son nom, c'est pource que Persée le contraignit de se rerirer là. Aussi que la contemplation des Astres, l'estude de la Sphere, qu'il inuenta, l'y attiroit souuent; car il estoit tres-docte és sciences Mathematiques, & pour ce respect luy fait-on prester l'espaulle au Ciel: si ce n'est d'autant que la montagne est si haute, que les cieux semblent estre appuyez dessus. Voila vne partie des valeurs de Persée. Tandis que Cephée le traicte en son Palais, & que sa vertu demeure comme oyssiue, nous nous pouuons retirer, & attendre à demain pour voir si la solemnité de son mariage fera point trauersee.



# CINQVIESME DISCOVRS.

---

*Du combat de Persee contre Phinee, & de ses seditieux complices changez en pierres.*

## CHAPITRE PREMIER.

**Q**UAND nous eusmes le lendemain ietté la veüe sur l'orage esleué à la fin du banquet, auquel l'allegresse & la ioye auoient donné vn si heureux & si calme cōmencement: Ce n'est point à fausses enseignes, dis-ie, que le peuple de tout temps a esté tenu pour vn Euripe d'inconstance, & ses seditieuses humeurs accomparées aux eaux de l'Ocean qui ont leur flux, & leur reflux. Ceste feinte cōfirmée par la verité d'vne infinité d'histoires nous en rend vne preuue signalée. Quelle Metamorphose! de voir ceux mesmes de la bouche desquels les valeurs de Persée ne tiroient hier que louanges, aujourd'huy armez cōtre luy, attenter à sa vie, & forcer leur memoire à perdre le souuenir des merites de celuy, qui deliurant Andromede, victime immolée pour leur salut, les auoit tous deliurez des rauages & de l'apprehension d'vn horrible monstre, que la mer iettoit sur les sablons pour les deuorer? C'est le loyer ordinaire, dont le peuple (insigne sur tout en ingratitude) paye les traux de ceux qui l'ont obligé. Encore la fable est-elle defectueuse (ce me semble) en ce que pour accroistre l'horreur du crime, elle ne fait point Persée du mesme pays de ce peuple son ennemy: car les histoires de Rome & de la Grece chargent tousiours la populace d'auoir couru sus aux plus vertueux citoyens qui ayent esté dās leurs villes. Toutes reprochent à cet ingrat & farieux animal les grands seruices de Rutile, de Metel, de Scipion, de Coriolan, de Ciceron, de Themisto-

cle, d'Hermodore, d'Ariste, de Miltiade, de Phocion, & de plusieurs autres encore, qu'ils n'ont recogneus que par des effets tous contraires à ceux qu'ils auoient receus. Il est vray, repartit Ariste, on accuse le peuple d'ingrate mesconnoissance enuers tous ces grands hommes-là : mais si nous recherchons la verité en la source des mauuais offices qui leur ont esté rendus, nous trouuerons que le gros du peuple a tousiours eu le cœur net de tels desseins, & que ce qu'ils ont souffert leur a esté suscitè par quelques ennemis particuliers. Non, non, les propres mouuemens du peuple ne l'ont iamais poussè-là, il y a tousiours eu des Phinées, qui ont comme icy, fait esleuer non pas toute vne populace, mais quelques seditieux seulement, pour combattre la vertu de Persee. Si Miltiade fut reduit à voir le dernier de ses iours dedans l'horreur d'une prison, ce fut aux calomnies de Xantipe qu'il deut son malheur, non à l'ingratitude du peuple, qui ne luy manqua point de faueur en iugement. Et qui contraignit Phocion de boire sa mort avec vn poison, sinon les impostures de quelques partisans des Roys de Macedoine ? Toute la ville d'Athenes n'en porta-elle pas le dueil, aussi bien que de Socrate ? On ne peut dire combien Rome fut affligée du bannissement de Metel, & de combien de ioye elle fut comblée à son restablissement. L'exil de Ciceron que les secrettes menées d'un seul Clode auoient procuré, fut-il pas regretté de mesme ? & son retour honoré de tant d'allegresse, qu'elle luy donna sujet de se vanter, que toute l'Italie l'auoit non ramené, mais rapporté dans Rome ? Pour moy ie ne trouue point que les peuples ayent esté si grands ennemis de la vertu, mais bien qu'ils l'ont chérie, & les Romains sur tous ont eu vn merueilleux soin de leurs Catons, leurs Marcells, & leurs Scipions. C'est pourquoy le beau iugement de ce glorieux dompteur de l'Afrique, me semble auoir manqué, lors que preferant le bourg de Linterne (où il s'estoit retiré) à la ville de Rome, qui l'auoit esleué aux plus grands honneurs de la Republique, il recommanda en mourant qu'on luy dressast son tombeau en la terre, où son exil volontaire luy auoit fait chercher du repos, de peur que son ingrat pays, qu'il auoit quitté vif, n'eust ses cendres apres sa mort. Sa memoire me pardonnera, ie ne scaurois aduoier, que ces dernieres paroles fussent paroles de la grandeur de son courage. Comment pouuoit-il appeller

il appeller ingrat pays cette ville, en laquelle il auoit receu tant de biens-faits? Villes qui dès ses ieunes ans luy auoit donné vn pouuoir comme souuerain, qui avec tât de zele & d'ardeur auoit maintenu son autorité, & avec tant de constance s'estoit opposé aux ialousies des plus grands, qui ne visoient qu'à luy retrâcher de sa gloire? Pouuoit-il surnommer ingrat ce peuple qui le iour mesme de son depart, pour tesmoigner l'affection qui luy portoit, quitta toutes affaires & le suiuit par tous les Temples, où il fut faire ses prieres deuant que sortir? Si sous le nom de son pays il entendoit les deux Petilles qui l'accuserent, il auoit raison d'en parler ainsi, & les charger d'vn crime duquel ils estoient seuls capables. Mais d'en reietter la haine sur tout le peuple, c'estoit trop lascher la bride à sa passion. On ne doit pas rendre criminel le corps entier pour les fautes de quelques membres. Les peuples trop credules sont faciles à esmouuoir: mais peu souuent void-on que tout le gros. consente à ces seditieuses émeutes. Aussi le Poëte met-il la faute de ce trouble sur Phinée, qu'il appelle temeraire autheur de la guerre, & luy fait honteusement demander la vie à son ennemy, pour nous monstrier le triste succez des mauuaises querelles. Encore ne peut-on nier, dis-ie, que ces Phinées, ennemis de la vertu, ne se seruent du peuple comme d'outil pour executer leurs desseins. Ces centaines d'hommes icy vaincus par Persée nous l'apprennent, & la façon de la victoire nous donne encore peut-estre à entendre, que le seul recit de ces actes heroïques, confirmez par celuy qu'ils auoient veu, les estonna tellement, qu'ils perdirent la volonté qu'ils auoient de luy nuire, & demurerent comme roches, tous ravis d'admiration au recit de ses vertus. On en peut dire autant de tous les autres qu'il changea. Ne nous arrestons donc point plus long-temps autour de ces rochers, allons au secours de la virginité des Muses qu'un barbare Roy de Thrace veut violer.

*Des aisles que prindrent les Muses, pour esuiter la violence de Pyrenée  
Roy de Thrace.*

## CHAPITRE II.

**L**A tyrannie de quelques barbares Princes, ennemis des lettres nous est figurée en cette violente entreprise de Pyrenée & en sa fin precipitée, leur mort qu'ils recherchent eux-mesmes, se rendans odieux à ceux qui peuuent les immortaliser, ou refuyans l'ayde des sciences, sur lesquelles ils deuroient fonder la principale baze de leurs empires. Ceux qui auroient l'ame si grossiere, dist Ariste, que de la faire recognoistre capable de haine contre les Muses, pourroient recueillir de ceste fable le fruiet que vous en faites naistre. Mais pourquoy pensez-vous que la feinte ait donné des aisles à ces doctes filles de memoire, pour les deliurer des mains de Pyrenée ; Je croy, dis-ie, que c'est afin de monstrier combien leurs nourriçons ont d'auantage sur les esprits ignorans, & avec quelles subtiletez ils sçauent se depestrer des pieges qu'une lourde mal-veillance leur y veut tendre: Car la science esleue les esprits si haut qu'elle semble leur donner des aisles, lors que l'ignorance la veut imiter, au lieu de faire vn beau vol, elle ne fait qu'une honteuse cheute comme Pyrenée, & se va perdre dans vn precipice d'erreurs. Leurs aisles, repartit Ariste, pourroient bien s'accommoder aussi à leurs libres humeurs, & à leur naturel ennemy sur tout de la contrainte, & qui ne manque iamais d'aisles pour la refuyr. Ce sont filles qui veulent estre carressées, non forcées, & les esprits qui desirent leur alliance doiuent recognoistre, si sans vser des violences de Pyrenée, ils pourront acquerir leurs faueurs: car contre leur gré on ne peut rien tirer d'elles, non plus que de Minerue, Aussi, dis-ie, ont-elles peu de fauoris.

*Des filles de Pierre changées en Pies, pour auoir voulu contester l'honneur  
avec les Muses.*

### CHAPITRE III.

**L**Es ames nées pour le vice n'entrent iamais fort auant aux bônes graces de ces chastes Deesses, aufquelles la douceur & la modestie est sur tout agreable: & tels esprits n'ont ordinairement que la presomptiõ & l'effronterie. Lors qu'ils se voyent desesperer de pouuoir atteindre au rang de leurs plus chers nourriçons, ils conuertissent en venin le peu de miel qu'ils ont tiré d'elles, prennent vn party à part, & pensent acquerir du los en preferant leurs vaines impertinences à la doctrine de leurs maistresses, ou de ceux au moins qui tiennent les premieres places en leurs temples. C'est ce que les outrecuidées filles de Pierre nous representent icy sous la plume des Pies, dont la fable les a couuertes: car comme ces odieux oyseaux n'ont qu'un caquet mal agreable, & sans grace, elles n'estans capables de bien dire, tafcherent en mesdisant de donner de la reputation à leur indiscret babil. Nous voyons bien souuent en arriuer de mesme à des rimeurs, lesquels ayans appris quelques traits du mestier des Poëtes,

*Avec travail, peines & ruses,  
A leur honte enfantent des vers,  
Qui tousiours courent de trauers.  
Parmy la carriere des Muses.*

*Ronsard.  
Ode. 9.*

Et ceux-là ordinairement, soit que poussez d'un mauuais naturel ils ayent odieux un loiable subiect, soit qu'ils iugent leurs forces inegales au poids des loiianges d'un Grand, ne sçauent enfanter que des mesdisances, faisant gloire d'attaquer ceux qu'ils ne peuuent imiter, & sous le surnom de Satyrique, s'acquerir un nom imaginaire de Poëte. Si le sang de Licambe, dist Ariste, estoit l'eau qui se boit en la fontaine d'Hyppocrene, ils se pourroient vanter d'auoir quelque part en la poësie, mais la douceur de l'une est bien esloignée de l'aigreur de l'autre. Encore, dis-ie pour repartie, y en a-il qui excellent en cette sorte de

vers picquans, & meritent bien quelque los, pourueu qu'ils ne meslent point la pointe de leurs mesdisances parmy les choses sacrées, comme font les indiscrettes & impies Pierides, qui se plaisent en leurs chansons de raualler l'honneur des Dieux, & releuer l'outrecuidance des Titans. Et d'autant qu'en la Satyre mesme l'Antiquité en a admiré quelques-vns, ie penserois qu'il ne seroit pas moins à propos de rapporter le fol dessein de ces Pies, jalouses de la gloire des Muses, aux esprits imbecilles, empoisonnez du venin de l'enuie, qui cherchent du renom dans le mespris de ceux que tout le monde honore, & pensent auoir assez fait de donner sans breche vn assaut à la reputation d'un homme qui se l'est acquise immortelle. Ainsi Zoile se persuade de pouuoir diminuer la gloire d'Homere, Cecrops celle d'Heffode, Amphimane de Pindare, Timocreon de Simonide, Bauius de Virgile, & tous n'auancerent pour leur gloire autre chose, que de ce faire recognoistre vraves Pies, lesquelles enfermées dans vne cage d'ignorance, ne sçauent dire sinon des iniures aux merites des doctes. Nostre âge ne manque point de semblables Pies, si nous les daignons remarquer: mais i'ayme mieux que mon silence couure leur honte, que d'en parler aux despens de leur reputation. Aussi qu'il nous faut auancer pour voir les diuerses formes des Dieux de l'Egypte.

---

*Du changement des Dieux de l'Egypte en diuerses sortes  
d'animaux.*

#### CHAPITRE IV.

**L**A superstition des anciens Egyptiens fut si grossiere, que pour la commodité qu'ils tiroient des animaux, ils n'eurent point honte de leur dresser des autels, & rendre à vn chien, à vn belier, ou à vne vache, l'honneur deu à la souueraine puissance, qui a crée toutes ces bestes-là priuées de raison, pour le seruice de l'homme, qui n'est leur maistre que par la raison. C'est ce qui donna sujet à la Grece, plus subtile en ses idolatres erreurs, de feindre que les Dieux combattus par impieté des hommes, ayans choisi l'Egypte pour retraicte s'estoient re-



uestus des corps de diuers animaux, de crainte d'estre recognus. Si les Grecs, dist Ariste, pensoient couvrir d'une si lourde invention les impies superstitions de l'Egypte, il monstroient n'auoir pas beaucoup plus ny de pieté, ny de subtilité. Et en effect l'aveuglement a esté aussi lourd des vns que des autres. Car si l'Egypte, dressant des autels aux animaux, a rendu à la brebis l'honneur qu'elle deuoit au Pasteur: la Grece sacrifiât à des choses mesmes inanimées, comme au feu sous le nom de Vulcain, au vin sous le nom de Bacchus, & au bled sous celuy de Ceres, s'est lourdement esgarée, & a pris les rames, les voiles, les cordages & l'anchre pour le Pilote du nauire. Et les deux peuples ensemble fuyans le precipice de l'Atheïsme se sont plongez trop auant dans les puantes bourbes du maret de la superstition. Encore, dis-ie, la Grece a-elle aucunement pallié ses erreurs, & n'a point adoré Bacchus comme vin, mais comme Dieu protecteur du vin, & de la vigne: Et quand elle a honoré quelques animaux, ç'a esté pour ce qu'elle les croyoit chers de ses fausses diuinitez; comme la colombe, à cause de Venus à laquelle elle est consacrée, le hybou de Minerue, le corbeau d'Apollon, le chien de Diane, & l'aigle de Iupiter. Mais ce peuple hebeté de l'Egypte, comme il a reueré les dons de Dieu pour les Dieux mesmes, aussi a-il adoré pour diuinitez les bestes qui leur estoient consacrées. Et cet abus des choses est venu de l'abus des paroles: car s'estans accoustumez de nommer les dons de leurs Dieux, du nom des Dieux mesmes ( ainsi qu'en Grece ils appelloient aussi par abus leurs statuës de pierre & de bronze, non pas images d'Apollon, de Minerue, ou de Iupiter, mais simplement Iupiter, Apollon, ou Minerue ) peu à peu ce langage abulif fit glisser es ames du peuple ignorant la creance qu'il eut depuis, se persuadant que les biens qu'il receuoit de Dieu estoient dieux. Ainsi l'on vid s'introduire parmy eux là sorte coustume de pleurer, en la sterile saison de l'année, le defaut des fruiets, comme quelques mortes diuinitez. Vaines larmes, & mal à propos espanduës, comme leur reproche vn Ancien, & qu'ils eussent beaucoup mieux employées au repentir de leurs abominables idolatries. Mais leur aveuglement ne le permettoit pas, les tenebres estoient leur Soleil, & si nous croyons Diodore, les Egyptiens plus grossierement impies que ceux qui donnoient le Ciel à leurs Empereurs, & les ado-

*Plutarque  
au traitté  
d'Isis &  
d'Osiris*

*Iul. Firmi-  
cus.*

*Diodorus  
Siculus.*

*Les Ro-  
mains.*

roient comme Dieux, ne tenoient pas seulement leurs Roys pour diuins, mais les animaux mesmes qu'ils portoit en leurs armes, leur estoient des Diuinitez. Il se peut faire (dist Ariste) que pour conseruer la memoire de leurs Princes, ils ayent voulu rendre leurs armes immortelles: toutefois pour ce qui est du belier, sous la figure duquel Iupiter Hammon estoit adoré, les plus clairvoyans dans les ombres de l'Antiquité, ne disent point qu'il ait esté porté aux enseignes d'aucun de leurs Roys, mais bien que ce Hammon nous represente Ham, impie fils de Noé, lequel a posé les premiers fondemens de l'idolatrie par le monde, & a receu de son aueuglée posterité tant de vains honneurs sous la forme d'un belier, pource que viuant il auoit vn accoustrement de teste qui en approchoit. Ce Roy Persan, dis-ie, qui ressentit que pouuoient les armes de l'Empereur Constantin, en auoit retenu la façon: car à ce que disent les histoires, il auoit la teste chargée d'un diadème enrichy de pierreries, qui ressembloit à la teste d'un mouton. Mais c'est trop demeurer en la compagnie de ces scandaleuses Pierides, lesquelles ne se plaisent qu'à chanter des blasphemes: approchons-nous des Muses, qui mieux apprises n'ont en bouche que la loüange des Dieux, & les glorieux tesmoignages de leur bonté, & de leur souueraine plaisir,

*Ammianus  
le tesmoigne.*

---

*De Typhon enterré sous le Mont-gibel pour auoir voulu en-  
uahir les Cieux.*

## CHAPITRE V.

**L**Es rares bien-faits dont Ceres a fauorisé les hommes, sont le premier suiet que les Muses, pour nous apprendre à recognoître les graces diuines, celebrent en leurs chansons: Puis pour confondre l'impieté de ces effrontées filles de Pierre, qui auoient releué comme vn acte heroïque, l'outrecuidance des Geans, elles enseuelissent sous vne montagne ces presomptueux enfans de la terre, que les autres auoient voulu mettre dans le Ciel. Ainsi les vnes aussi loüables en leurs loüanges que les autres blasrables en leurs blasphemes, nous sont des modelles de pieté, opposez aux abominables exemplaires de l'Atheïsme, que

les Pierides nous figurent. Si elles nous representent les ames Athées, dist Ariste, il ne faut pas trouuer estrange qu'elles honorent d'un faux los l'audacieuse entreprise de ceux qui se bandans contre le ciel ont premiers leué les armes pour vn tel party. Car vouloir escheller les voütes celestes, & disputer l'Empire du monde avec les Dieux, qu'est-ce sinon coïre que leur puissance est vaine, & se persuader qu'elle peut estre domptée par les forces humaines? Il n'y eut iamais autres Geans, au monde, que ceux qu'un esprit vain, & trop subtil à leur dommage, ayant esleué hors du commun dans la cognoissance des choses hautes, a tirer à vne mescognoissance d'eux-mesmes, & du fil de la presumption leur a ourdy leur ruine, leur faisant mesurer la diuinité au pied de l'humanité, & d'un aueuglé iugement embrasser la folle opinion, que d'un pas égal les habitans des cieux courent à leur fin aussi bien que ceux de la terre. Voila les Geans que la monstrueuse grandeur de leurs corps enfle de tât d'orgueil qu'ils ne peuuent souffrir vn Iupiter dans le Ciel: voila ceux qui taschaans de luy arracher son sceptre, ressentent le feu de son foudre: car tousiours vne miserable fin suit la detestable vie de ceux qui ont l'ame infectée d'un poison si mortel. Et les erreurs de tels esprits demeurent enseuelies dans les liures dessous mille belles raisons contraires, pour marque de leur aueuglement: ainsi que les corps des Geans sous les monts qu'ils auoient entassez l'un sur l'autre, pour marque de leur temerité. En cela apprenons-nous qu'il ne faut abolir la memoire d'un scandaleux exemple, lors que l'outrecuidance se retrouve suiuite d'une vengeance autant remarquable, & aussi puissante à faire perdre les brisées d'une telle faute, comme la faute de soy pourroit estre forte à se faire imiter:

*Pour memoire à iamais d'une si folle guerre,  
Et pour rendre à nos yeux l'acte tousiours nouveau,  
Ces monts pointus seruaus de bornes à la terre,  
Aux Geans insensez seruirent de tombeau.*

C'est ce qu'on a fait dire de nostre temps à l'une des meilleures villes de ce Royaume, dans laquelle vn Capitaine Espagnol sur la fin de nos guerres ciuiles vint bastir son tombeau, sous la ruine (il le faut aduoier) d'une glorieuse entreprise: mais trop audacieuse en ce qu'il osa presumer de pouuoir garder la place contre les armes inuincibles de la France. Pour ce respect son au-

*Amiens au  
Dialogue de  
la Terre,  
avec l'Esprit  
d'Erman-  
deuille.*

dace enfevelie sous l'orgueil d'un marbre, fut comparée à celle des Geans, & la ville qu'il auoit remplie de fang & despoüillée de richesses, ne pouuant se refoudre de luy donner du repos en sa terre, se laisse vaincre en fin & s'y accorde pour conseruer chez soy vn monument de le vanité de son ennemy.

*Ainsi chetif esprit (luy dit elle) veux-ie bien que ta cendre  
Repose icy tousiours, pour tousiours tesmoigner,  
Qu'estant bien tost monté, tost on te vid descendre,  
Et que sur les François tu n'as rien peu gagner.*

Encore, dis-ie, est-ce couronner de beaucoup de gloire la memoire de cet Espagnol, d'en parler de la façon, & le parangonner aux Geans que la Fable feint le plus fort de leur siecle. Mais deuant que changer de discours, il me semble, docte Ariste, qu'il n'est pas hors de propos de chercher la raison, qui a meü les Poëtes de poser le sepulchre des Geans en Sicile, & y estendre le grand corps de Typhon plustost qu'en vne autre Prouince. La cause, respondit Ariste, n'en est pas fort cachée si nous croyons aux Naturalistes : car ils tiennent que les tremblemens de terre qui y sont ordinaires, & les flames que le gouffre du Mont-gibel nourrit il y a tant de siecles, en soyent la seule occasion. Le nom de Typhon qu'ils disent de sa bouche vomir tant de flames, & du mouuement de ses inquietudes esbranler ensemble les monts qui le couurent, & les terres voisines, semblent combattre pour cette opinion des Philosophes naturels : d'autant qu'il nous figure vne chaude vapeur enclose dans les pores de la terre, laquelle se trouuant trop estroittement renfermée, cherche çà & là vne sortie, & ne rencontrant point d'ouuerture pour sortir, fait des efforts qui font ainsi trembler si souuent la Sicile.

*70 et 20  
signife  
fumer.*

---

*Du rapt de Proserpine.*

## CHAPITRE VI.

**A**Riste auoit cessé lors que ie repris la parole pour dire : La Sicile n'a pas donné sujet à cette seule inuention du supplice de Typhon, en voicy vne autre de la perte que fit Cerés. Et comme la premiere a son fondement sur le naturel du pays, aussi

*Plin.*

aussi bien a la seconde. Proserpine qui signifie la fertilité & l'abondance des bleds, reconnoist en cette fable la Sicile pour lieu de sa naissance : d'autant que c'est vne Prouince si feconde en grains, qu'elle en rend cent pour vn, que le Laboureur luy donne en depost. Et cette abondance ayant manqué en quelque année sterile, fut l'occasion que prindrent les Poëtes de dire que la fertilité, fille de Ceres qui nous represente la terre, auoit esté rauie par Pluton, pour ce que le grain, trompant l'esperance du Laboureur, estoit demeuré comme retenu par ce Dieu sous-terrain, sans rien ietter dehors. Le discours du Poëte semble nous attirer à l'expliquer ainsi, lors que descriuant les regrets de Ceres, il luy fait briser les charruës, tuer les bœufs labourans, & ruiner l'esperoir du Payfan par rauages d'eaux en des endroits, en d'autres par des ardeurs excessiues, ou par la violence des vents, ou par le pillage des oyseaux, ou par la naissance des ronces & des charçons, qui sont tous accidens concurrens à la sterilité. Mais encore le moyen par lequel Iupiter accorde Ceres & Pluton, monstre bien à l'œil que la fable n'a esté inuentée que pour figurer la perte de la semence de quelque année sterile : car ce qu'il leur dit pour les contenter, que Proserpine demeurera six mois de l'année dans le sombre Royaume des morts avec son mary, & les autres six mois sur terre avec sa mere, ce n'est autre chose que ce que nous voyons tous les ans les bleds semer demeurer autant de temps en terre pour y pourrir, puis de leur pourriture faire sortir vn germe qui iette de nouveaux grains dehors. Voila ce que nous apprennent les violètes amours de ce Dieu des Enfers, & le dueil de la Deesse nourriciere des hommes. Suiuons-là vn peu en sa coursé, nous y verrons encore peut-estre quelques merucilles.

*Ciceron de  
la nature  
des Dieux.*

---

*Du petit Stellès changé en Lézard, & A scalaphe en Hybou.*

## CHAPITRE VII.

**N**ous ne nous arresterons pas à Cyane qui voulut s'opposer aux violents effets des ardeurs amoureuses de Pluton. Elle ne nous peut conter que les chaudes recherches de son Anape, desquelles nous ne pouuons pas tirer grand fruit. II.

Vuuu.

vaut mieux les laisser tous deux iouir paisiblement des carresses qu'ils se font sous terre, pour voir la mine de ce petit mocqueur que Cerés changea en Lezard. Je croy que c'est à cause de la malice de cette beste, que la feinte a fait vn tel change : car comme ce ieune garçon sembloit voir d'vn oeil ialoux & à regret le contentement que prenoit Cérés, & l'allegement qu'elle receuoit esteignant sa soit & fortifiant sa foiblesse, cette espece de Lezards marquetez portent naturellement tant d'enuie au bien des hommes, que pour empescher qu'on se serue de leur peau d'Hyuer ( qu'ils despoüillent au Printemps ) comme d'vn souuerain remede contre le haut-mal, ils la deuorent aussi tost qu'ils la laissent, & nous priuent malicieusement de ce que nature leur a donné pour nostre guerison. Quant au Hybou qui nasquit du corps de cet importun rapporteur Ascalaphe, il nous apprend à nous taire, & n'imiter point cette langue indiscrette, qui par sa legereté attira sur soy son mal-heur, en s'auançant de dire vne mauuaise nouvelle, comme les Hyboux qui iamais n'en annoncent d'autres, & de leurs voix funestes nous publient tousiours quelque mortel presage. Il se trouue bien souuent, dit Ariste, de tels Hyboux autour des Grands, qui ne seruent qu'à trauerfer le contentement d'autruy par des rapports, desquels en fin ils reçoient le loyer d'Ascalaphe. Retirons-nous loing d'eux, leurs approches sont dangereuses. Auauçons pour ouyr les Serenes, que nous rencontrerons bien-tost, mais gardons bien de nous laisser enchanter à leur voix charmeresse.

*Pourquoy  
Ascalaphe  
change en  
Hybou.*

---

*Des Serenes changées en Monstres.*

## CHAPITRE VIII.

**I**L vaut mieux, dis-ie, parler d'elles que de les ouyr, si ce n'est comme Vlyse attaché au mast de son nauire, lequel auoit le contentement de les voir & les entendre, sans estre vaincu de leurs attraits. Attachons donc nos conuoitises au mast de la raison, qui peut seule nous empeschant de les suiure, nous preseruer du naufrage; & pour apprendre en passant la cause de leur changement, demandons-leur avec le Poëte :

*D'où auez-vous eu ces aisles,*

*Et ces pieds comme d'oyseau,*

*Veux qu'un visage si beau*

*Fait qu'on vous iuge pucelles?*

Si nous leur en pouuions faire la demande ( dist Ariste ) elles nous respondroient, ie m'asseure, que iadis Reynes elles tindrent le sceptre des Isles voisines de ces escueils , qui portent encore leur nom; que Naples fut subiet à leur couronne , & qu'en ces quartiers-là elles fonderent vn si celebre College, que le bien dire & le sçauoir des Docteurs, y attirant des Estrangers de toutes parts, fit naistre le renom de leurs airs, & la belle reputation de la douceur de leurs voix. Les qualitez qu'elles mesmes se donnent chez Homere, donneroient, dis-ie, quelque couleur à vne telle responce. Car pour attirer Vlysse, elles se vantent d'auoir toutes les doctes parties que l'on attribuë aux Muses, & meslant en leurs loüanges avec le bien dire, la cognoissance de l'histoire & celle des secrets de la nature, disent que iamais personne n'a passé deuant leurs rochers sans s'y arrester, & prestant l'oreille à leurs voix s'acquerir le doux contentement de s'en retourner beaucoup plus sçauant qu'il n'y estoit arriué: Qu'elles ne sont point ignorantes des diuerses fortunes, que les Grecs & les Troyens ont couruës durant les longues années du siege d'où il vient; bref que de tout ce qui s'engendre sur terre, elles en sçauent la cause. Mais pardonnez-moy, docte Ariste, i'ay rompu vostre discours dès le premier fil. Ce n'est pas le rompre (dist-il en le reprenant) que le fortifier de l'authorité d'un tel tesmoing qu'est celuy que vous nous auez amené. C'est ce qui me confirme en l'opinion que ie vous ay descouuerte de quelque histoire, toute telle, ou pareille; cachée sous l'ombre de la fable des Serenes: veu mesme qu'on les feint filles de Calliope & du fleuue Acheloy, qui est vne riuere de Grece, d'où l'on peut presumer que les Regens de ceste fameuse Vniuersité auoient esté tirez, & amenez par eau sur ce fleuue. Et les Grecs peut-estre, ialoux de voir la transporter leurs Athenes, rendirent le lieu suspect du peril d'un naufrage. Aussi qu'il est bien vraysemblable, que la ieunesse enuoyée pour les sciences, venant peu à peu à se relascher de l'estude aux desbauches, se rendit plus ardante à caresser la beauté des Dames du pays, qu'à recher-

cher le sçauoir des Muses. Si bien qu'en fin la pluspart des Escoliers plongez dans les delices, y faisans des folles despences, se trouuoient auoir fait vn perilleux naufrage du temps & des moyens qu'on leur auoit donnez pour leur entretien. Ainsi la belle renommée de l'Academie ayant perdu son lustre, on iugea la demeure aussi dangereuse qu'elle auoit esté auparauant profitable. Ainsi les doctes Vierges, qui regnoient en ces Isles, acquirrent la reputatation d'auoir esté changées en monstres, de gagner les ieunes cœurs avec les charmes du bien dire, & les traits d'un beau visage, leur auengler les yeux de l'ame, & les faire precipiter à leur ruine. De là vient que ces Serenes nous ont esté données pour vn pourtraict des voluptez, douces enchanteresses des ames. Car qu'y a-il au monde qui nous charme comme nostre plaisir? Qu'y a-il dont nous soyons si esperduëment amoureux? Et qu'y a-il qui nous attire si auéglément à nostre ruine? Si nous pouuions voir le visage de la volupté & ouyr sa voix, l'un & l'autre nous paroistroit tout tel que l'on peint celuy des Serenes: mais comme nous y trouuerions les mesmes traits, aussi recognoistrions-nous les mesmes plumes qui nous figurent la vanité des douceurs, par lesquelles nous sommes attirez, & nous apprennent combien peu d'arrest ont les felicités qu'elle nous offrent. Les escueils, les perils, les naufrages y sont pareils, & en si dangereux destroit on a veu faire bris à la valeur, à la saincteté mesme, & à la sagesse. Les plus genereux & plus vaillans Capitaines, ont là bien souuent manqué de courage. Les Roys Prophetes y ont eschangé les saintes ardeurs de leur zele diuin en flammes impudiques. Et les Salomons s'y sont trouuez si esperdus qu'ils y ont perdu le iugement. Qu'y eussent peu faire ces brauaches Philosophes qui ne triomphent que de parole? Ils sçauoient bien le remede d'Ulisse & le vantoient fort, mais pas vn n'a sçeu en vser. Celuy d'entr'eux lequel sur tous admiré, s'acquit le surnom de diuin, fit bien paroistre qu'il tenoit de l'humanité en cet endroit. Car encore qu'il disoit que la volupté soit l'appas de tous maux, il n'en reietta pas pourtant les fructs, mais se pleut tant de se voir pris à l'hameçon d'un tel appas, qu'il faisoit tantost sortir son ame iusques sur le bord de ses léures, pour baiser plus delicieusement ce qu'il aymoit, & tantost souhaittoit d'estre Ciel pour voir avec

Platon ἀρ-  
 ρητὰ ἀνο-  
 λυτὸς,  
 δὲλεαρ τῶ,  
 κακῶ.



plus d'yeux ses amours. Son disciple l'a bien imité, ses escrits *Aristote.* sont pleins de pointes aiguës contre la volupté. Il faisoit estat de la combattre à tout propos avec la plume, & son cœur se rendoit si honteusement a elle, qu'il ne rougit point d'idolâtrer la concubine d'Hermias, apres auoir contenté ses lascifs desirs avec elle, luy sacrifier tout ainsi que les Eleusins auoient accoustumé de faire à Ceres, & se figurer vne diuinité en cette impudique beauté. Ce sont preuues du danger qu'il ya d'en approcher, puis que tels esprits n'ont peu s'en garantir. Aussi (dis-ie) le grand Scipion ne fait point tant d'estat de ses autres victoires, que de celle qu'il gagna sur soy-mesme, lors que vainqueur il ne permit pas à ses yeux d'estre espris de la beauté de Sophonisbe sa vaincuë, ou fit au moins, si ses yeux en furent charmez, que sa continence deffendit à son cœur de consentir à leur auenglement. Cét inuincible foudre de guerre, qui auoit reconnu parmy tant d'armées, de combien de hazards les armes sont fécondes, & de combien de glorieux lauriers elles couronnent ceux qui les surmontent, mettoit le trophée de sa temperance au dessus de tous ses autres trophées, & pour l'esleuer plus haut, disoit, que le danger auquel nous nous iettons, nous meslâs parmy des troupes ennemies, merite à peine le nom de danger, comparé à celuy auquel les voluptez, qui nous environnent, nous exposent. C'est avec vne verité dignement reconnue, qu'en parloit ce genereux courage ( repartit Ariste ) les hommes armez sont plus faciles à dompter, que les ciuiles fureurs de nos ames à calmer : & pour cela deuons nous bien apprendre à repousser les traits de la volupté, qui est la Furie, laquelle se plaist à faire naistre dedans nous cette guerre intestine. Il ne faut pas comme Annibal, apres auoir paru indôptable contre la rigueur des rochers, du froid, & des neiges des Alpes, se rendre aux delices d'un hyuer passé dans la campagne. Il ne faut pas laisser dire de nous ce qu'on a dit de luy: *Seneca en l'Epistre 114* Que son espée dompta tout, & luy se laissa dompter par ses vices. Si nous portons vn cœur de Lyon en la face de nos ennemis, il en faut auoir vn de roche à la veuë des Serenes, pour passer sans estre arrestez. Si leurs assauts sont si ordinaires, que nous les ressentions presque tous les iours, & la victoire de nostre part si rare, que peu se puissent vanter d'en porter le laurier, il ne faut pas pourtant que le cœur

& l'esperoir nous manque. La pierre Calacie demeure tousiours froide au milieu du plus chaud brasier qu'on la puisse mettre : si nous voulons nous fortifier d'une continente resolution, nous vaincrons toutes nos chaudes ardeurs au milieu du feu de nos desirs, & n'aurons point dequoy nous plaindre de leurs cuisantes bruslures. Voila, dis-je, de beaux preceptes de Philosophie, mais qui ne perdent leur lustre, si comme vne riche pierre, pour mieux esclatter, ils ne sont mis en œuvre. Reserurons-nous donc à les pratiquer plustost qu'à les enrichir de plus longues harangues, & tandis que nous sommes sur ceste coste de la Sicile, voyons-en partir Triptoleme, qui s'en va d'une main liberale eslargir par tout les dons de Cerès.

---

*De Triptoleme enuoyé par Ceres, pour apprendre le labourage aux hommes, & des amours d'Alphée.*

### CHAPITRE IX.

*Senèque en  
ses questions  
naturelles.*

**C**omme la fertilité de la Sicile est cause que les Poëtes en ont fait partir Triptoleme, pour aller semer des bleds és autres terres, aussi la sterilité de la froide Scythie, est la seule occasion qu'ils l'ont feinte ingrate à ses bien-faits, & au lieu d'une reconnaissance ne luy ont fait trouver là que des embusches & des secrettes entreprises sur sa vie. L'invention, ie croy, ne porte point plus loing, si ce n'est qu'on veuille tirer le vol de Triptoleme aux hazardeux desseins de ceux qui entreprennent de semer vne nouvelle doctrine, lesquels ne manquent iamais de trouver de grandes resistances & de perilleuses rencontres: mais si leurs vœux autorisez du Ciel, sont animez du mouuement d'une diuine inspiration, ils passent sans trespucher sur les pieges qu'on leur dresse. Au contraire, si leurs cœurs bruslez du feu de l'ambition, se laissent sur les aisles de la vanité porter à vne impie nouveauté, ils tombent tost ou tard és mains d'un Lyncus, qui fait mourir avec eux leur contagieuse semence : Ou s'ils eschappent le iuste supplice d'une main vengeresse, & que la supreme Prouidence permette quelque cours à leurs faussetez, c'est afin que parmy les assauts du mensonge l'ancienne verité s'affer-

nisse, & qu'au milieu de leurs ombres sa lumiere se rende plus  
 esclatante. Je pensois finir là, lors qu'Ariste me dist : Tout beau,  
 Monsieur, vous n'estes pas au bout de la carriere de nostre apres-  
 disnée. Il y a encore vn fleuve à passer. Vous avez fait cōme ceux  
 qui sortans d'une gallerie enrichie de plusieurs excellents ta-  
 bleaux, apres auoir assouuy les yeux de leur curiosité, lors qu'ils  
 approchent de la porte ne daignent presque plus ietter la veüe  
 sur ce qui s'y rencontre, bien qu'il ne doie rien en perfection  
 à tout le reste. Alphée se plaint que vous ayez esté pres de fer-  
 mer le Liure, sans voir ses amours, qui nous representent vne  
 rare merueille de nature. Mon discours, dis ie, qui ne vise qu'  
 aux mœurs, a fait que ceste histoire naturelle m'est plus facilement  
 eschapée. Si c'est histoire toutesfois, que ce fleuve Alphée venât  
 de la Morée traaverse plus de quarante lieues de mer, & soit le mes-  
 me qui bouillonne en Sicile pres de la fontaine Arethuse, qu'on a  
 feinte pour ce suiet estre aymée de luy. Plusieurs grâds hommes  
 de l'Antiquité le tiennent ainsi, mais aussi y en a-il qui ne le  
 peuuent croire. La preuue d'une telle verité ( dist Ariste ) se  
 faisoit aux jeux Olympiques: car en mesme temps qu'on iettoit  
 dans le fleuve les ordures des victimes du sacrifice, l'eau de la  
 fontaine se broüilloit, & deuenoit sale & plus espaisse, & tesmoi-  
 guoit en Sicile que c'estoit la mesme eau, qui auoit lors receu  
 dans la Morée les immodices des bestes sacrifiées. Et encore au-  
 iourd'huy, dit-on, que ce qu'on iette dans la riuere au delà de  
 cette mer de Sicile, se trouue de deçà apporté dans l'eau douce  
 au trauers des ondes salées. Ce sont ( repartis-ie ) des preuues  
 assez douteuses d'une telle merueille : ce qui les peut confirmer  
 est qu'il y a d'autres fleuves, lesquels sont d'auisi estranges tra-  
 uerses. Mais aux vns & aux autres il y a des secrets cachez, que  
 nous ne pouuons descouurir de telle façon que nous en demeu-  
 riōs assurez. Ne nous y arrestons point dauantage, & pour tirer  
 ceste fable de la nature à vne Chrestienne moralité, prenōs Are-  
 thuse pour vn chaste patron d'inuiolable virginité, & apprenons  
 à ses semblables, que pour se maintenir contre les assauts impor-  
 tuns des desirs de la chair, le souuerain & vniue rsel remede est de  
 recourir à celuy, lequel faisant de leurs yeux deux fontaines  
 de larmes, peut esteindre leurs ardeurs dans l'eau de leurs  
 pleurs, & conseruer leur integrité dans vne vie pleine d'au-

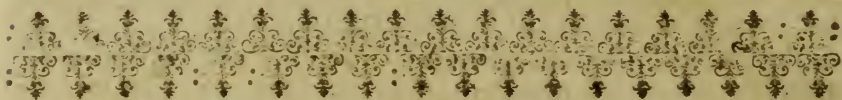
Videbis ce-  
 lebratissi-  
 mum car-  
 minibus sō-  
 tē Arethi-  
 sam riuif-  
 sin iac per-  
 lucidi ad  
 mūstagi,  
 gelidissi-  
 mas aquas  
 profunden-  
 tē, siue illas  
 ibi primum  
 nascētes in-  
 uenit, siue  
 immersum  
 terris flumē  
 integrum  
 subter tor-  
 maria, & à  
 confusione  
 prioris vn-  
 dæ seruatiū  
 reddidit.

*Senèque par-  
 lant de la  
 ville de Sy-  
 racuse.*

*Le fleuve  
 Platun en  
 l'Amérique.*

*Fulgence la  
 moralise au-  
 trement.*

sterité. Vous nous faites (dist Ariste) trouuer en cettte fontaine-  
vne faincte Metamorphose que ie n'eusse point recogneuë, si ie  
ne vous eusse sommé d'en parler. Ainsi bien souent les meilleu-  
res pieces demeurent au fonds du sac sans estre veuës, lors que  
l'heure presse, comme elle fait maintenant. Ce n'est pas, dis-je,  
que nous nous soyons assemblez plus tard que de coustume,  
mais le discours des Serenes nous a plus long-temps retenus,  
voyez quel pouuoir elles ont d'arrester mesme ceux, qui sans les  
voir, seulement parlent d'elles. Ces mots, suiuis d'un bon soir,  
furent la fin de nostre couruée.



## SIXIESME DISCOVRS.

*D'Arachne tapissiere, si outreuidée de deffier la Deesse  
Pallas.*

### CHAPITRE PREMIER.

**L**ES vaines diuinerez de l'antiquité, plus grandes  
en nombre qu'en puissance, ne pouuoient couvrir  
leurs impostures de si sombres tenebres, que le  
mespris ne glissast souuent au trauers des erreurs  
dont ils enueloppoient les ames. La nature, icy  
sous le nom d'Arachne combat l'artifice de Pallas, & luy veut  
oster la gloire des tissures historiées à personnage. Aussi de vray  
cette Pallas qui se vantoit d'en auoir inuenté le mestier, & qui  
pour ceste inuention s'estoit fait place dans le Ciel, l'auoit appris  
de la nature, & en deuoit les premiers traits à l'Araignée. Ce  
n'estoit donc pas sans quelque droict qu'Arachne luy osa pre-  
senter le cartel : mais aussi n'est-ce pas sans raison, encore  
qu'elle eust sujet de s'en faire accroire, qu'elle a esté vaincuë.  
Si nous prenons l'une pour l'Art, l'autre pour la Nature, on ne  
peut

peut desrober à la Nature la gloire de fournir les patrons. Il faut aduoïer que l'Art emprunte d'elle les modelles, & en cet endroit elle à l'auantage: mais elle perd, & se trouue vaincuë lors que l'Art enrichit de telle façon son patron emprunté, que ce qu'il a eu d'elle, ne semble qu'un essay de chef-d'œuvre accompli. L'une a l'honneur d'estre imitée, & l'autre de conduire à perfection le modèle imité. Voila les premières paroles qui suivirent celles d'ot nous nous saluâmes à nostre arriuée. Je fis vne pause, attendant quelque repartie d'Ariste, & reconnoissant que ce n'estoit pas là qu'il vouloit m'arrester, je continuay prenant d'un autre fil la mesme fable. Si nous voulons, dis-je, donner icy à Pallas le siege d'une vraye diuinité, nous en tirerons vne autre doctrine, & son iuste courroux cõtre Arachne apprendra à ces beaux esprits ( que le los de leurs rares ouurages porte quelquefois à la mescognoissance du grand Ouurier, qui les a eux-mesmes formez ) de suiure le conseil de la vieille qui iouë le principal personnage en cette fable, se cõtenter d'acquérir du renom parmy les hõmes, sans permettre à leur presomptiõ de les distraire de l'hommage qu'ils doiuent à la souueraine Puissance qui les a douëz des perfections qu'ils possèdent. Encore (dist Ariste, prenant lors la parole) les criminels y peuuent ils reconnoistre vn pourtrait de la bonté diuine, qui n'arme point son bras de vengeance qu'apres auoir touché nos cœurs de toutes les salutaires inspirations, qui peuuent eschanger nostre faute en vn repentir. Mais puis qu'on tient Pallas pour Deesse de svrays sciences & de la sagesse, ceste audacieuse Arachne qui l'ose affronter ne pourroit-elle point, avec ses toiles peu profitables, nous représenter les vaines subtilitez des Sophistes, qui ont beaucoup d'artifice & peu de solide doctrine ? A la verité, dis-je, il ya de la ressemblance. Les argumens de tels Philosophes sont purs ouurages d'Araignée, dans lesquels les foibles esprits se laissent prendre comme mousches, & les admirent autât qu'ils sont odieux aux vrais nourriçons de Pallas, lesquels suiuent le droit chemin de la verité, & ont en horreur ces pipeurs, qui par leurs trauerfes conduisent en abyfme d'erreurs. Mais laissons-les avec la honte de se peiner en vain, comme les araignées, & ne produire rien que les doctes ne brisent trop aisément. Voyons vne plus glorieuse victoire de la mesme Deesse, que

n'est celle qu'elle remporte ordinairement de leur artificieuse foiblesse.

---

*Du debat qu'eut Minerue avec Neptune pour le nom de la ville  
d'Athenes.*

### CHAPITRE II.

**I**L y va de l'honneur des lettres en ceste fable, & croy qu'un tel different ait esté feint pour faire reconnoistre à quiles Atheniens doiuent principalement la grandeur de leur ville, ou au trafic, ou aux armes, qui nous sont figurez par Neptune, ou aux sciences que Minerue nous represente. A la verité les plus grandes armées par lesquelles ils estendirent les bornes de leur Empire, estoient naualles, & la pluspart de leurs richesses venoient du commerce, que la mer leur rendoit facile avec des peuples mesme les plus esloignez. C'est pourquoy ce Dieu marin pouuoit bien se vanter d'auoir aidé à l'accroissement de leur bonne fortune. Toutesfois puis que les moyens qu'il auoit fournis demeurent vains, sans le conseil qui donne le succez aux armes, le premier los est à bon droict reserué à Minerue, qui auoit contribué vne partie si necessaire à leur establissement. Il semble donc à vostre dire, me dit Ariste, que la fable ait icy voulu faire iuger par les Dieux le procès de Mars & des Muses, & arrester que les doux exercices de Pallas sont plus auantageux au bié des Republicques, que les sanglantes fureurs de Bellonne. Si vous l'entendez de la façon vous ferez les Poëtes de l'opinion de Plutõ, qui vouloit mettre les sceptres entre les mains des Philosophes. Mais ie trouue que ceste brauache Philosophie, & tous les doctes discours que les sciences nous apprennent, sont foibles pilotis pour l'establissement d'un grand Empire, si le bras de Mars ne les assiste. Ie soupçonnerois plustost que la fable ne nous auroit voulu figurer autre chose, sinon combien la Paix & la concorde est profitable à la guerre & aux seditieuses esmotions d'un peuple, aussi naïfuent pourtraictes par les tempestes, que les vents font naistre sur l'humide partage de Neptune, comme l'hear de la Paix par l'oliue de Minerue. D'y rechercher plus de gloire pour les Muses, ie ne croy pas qu'on l'y puisse

trouuer: car pour celle que vous voulez tirer de l'auantage, que vous leur donnez sur l'auare Demon qui preside à la marchandise, i'en fay si peu d'estat que ie ne puis l'appeller gloire. De l'autre que vous leur faites emporter sur les trophées de Mars, ie suis leur nourriçon, mais ie n'ose pas leur donner. Quelle apparence de les couronner d'un laurier qu'elles ne sçauoient acquerir? Le contentement d'un particulier, & l'accroissement d'un Estat, s'acheminent par diuers moyens, elles le gagnent pour l'un, & le perdent pour l'autre. Tant de grands Capitaines qui rendirent l'Estat d'Athenes redoutable, pourroient ils ceder le los de leurs valeureuses conquestes aux Orateurs qui n'estoient empeschez qu'à chercher de belles paroles pour se faire avec plus d'applaudissement ouyr du peuple? L'ingratitude seroit extrême si la Republique d'Athenes se iugeoit plus obligée au bien dire de Demosthene, qu'aux trophées de Miltiade, si elle preferoit sa harangue de la couronne, aux couronnes que Themistocle merita, quand passant sur le bris & le naufrage de mille vaisseaux, il gagna la iournée de Salamine: & si la memoire de Lyfias, qui declama contre les trente tyrans, luy estoit plus venerable, que celle de Trasibule, lequel en les massacra deliura son pays du plus rude ioug qu'il ait iamais porté. C'est vne verité, dis-je, que ie veux recognoistre avec vous, docte Ariste, mais vous deuez aussi m'aduouier, ce me semble, que les hommes seuls en iugent ainsi, puis que vous voyez en la fable l'arrest des Dieux contraire à vostre opinion. Et de fait l'Antiquité nous apprend que ceste grande ville, qui fut autrefois la plus celebre Academie du monde, portoit premierement vn nom emprunté de celuy de Neptune, qui fut changé depuis en celuy qu'elle tint de Minerue. Et ce changement fut la nuée qui fit naistre les ombres de ceste feinte querelle, en laquelle par le iugement des Dieux, les arts de la paix, qui sont câchez deffous l'Oliue, l'emportent sur le furieux mestier de ceste inconstante puissance, qui a estably son Empire parmy les orages. Si vous dites que ce n'est pas Mars, qui est icy le vaincu, mais Neptune, la repartie de Minerue fera, qu'il n'y a point de calmeny en l'un, ny en l'autre, & qu'en ceste fable, le Laurier ayant esté donné au repos, contre le trouble & les seditieuses esmotions, il faut aduouier que le Ciel a estably la paix pour l'establissement & plus

*Strabon dit  
que la ville  
d'Athenes  
fut premierement ap-  
pellee Possi-  
donium,*

affeurée grandeur des couronnes, lesquelles ne reçoüét accroissement du bras de Mars, qu'entant que l'ambition des hommes en abuse. Mais n'abusons-nous point du temps (repartit Ariste) de tant arrester sur vne seule piece du tapis de Pallas ? C'est la principale, dis-ie, & celle qu'elle auoit posée sur le milieu, cōme l'honneur de son ouurage, nous ne pouuons trop nous y plaire, veu mesme que le reste ne nous fournit pas beaucoup de quoy nous entretenir: car l'enrichissement de ces quatre coings ne sont que quatre vengeance des Dieux sur quelques indiscrettes femmes trop peu respectueuses enuers eux. Le texte du Poëte en cet endroit porte la doctrine que l'on en peut tirer. Passons donc par dessus, & par mesme moyen plions l'ouurage d'Arachne sans le regarder d'auantage, elle n'y a tracé que les fables, pour l'inuention desquelles Platon bannissoit les Poëtes de sa Republique. Ce sont tous les larcins amoureux de ces vicieuses diuinitez de l'Antiquité, desguisées, pour assouuir leurs plaisirs, en diuerses formes d'animaux, esquels nous pouuons remarquer combien l'amour, possédant l'ame d'un Prince, le contraint de r'aualler soy-mesme sa grandeur, & cherement accepter son chatoüilleux contentement, au prix de la honte qu'il reçoit en s'abbaisant trop laschement. Tout son tapis comme jaloux de l'honneur des Dieux ne nous figure autre chose, les yeux de la curiosité mesme n'y pourroient pas trouuer d'auantage, tournons les nostres sur l'orgueil de Niobe, & sur les vengeance celestes, qui ne firent qu'endurcir son cœur en son opiniastreté, au lieu de l'amollir dans la recognoissance de sa faute.

*Platon condamne les Poëtes pour ce qu'ils font les Dieux adulteres, au 2. de sa Rep.*

*De Niobe changée en rocher.*

### CHAPITRE III.

**C**'Est vn tableau, dist Ariste, où tous les traits de la vanité, & d'un aueuglée presomption sont tirez au vif. Les deux extremes s'y rencontrent, de l'un desquels les foibles esprits se laissent aisément cōduire à l'autre sur les brisées de l'insolence, que leur bonne fortune n'a pas si tost fait naistre qu'elle leur fait sentir vn reuers, & de ce reuers le ressentiment leur est d'autant plus

*Tzetze dit.*



cruel, & les espines plus poignantes que les roses de la fortune passée leur auoient esté douces, & le changement moins redouté. Je ne veux point m'arrester à la recherche des veritez de quelque histoire, cachée sous le rideau de cette inuention, & me persuader ( bien qu'il puisse estre ) que les coups reçeus par les enfans de cette orgueilleuse Niobe figurent vne peste qui les emporta tous : Et qu'une pierre de Sypile en Phrygie, de laquelle sans cesse degouttent quelques eaux, est la seule occasion de ce funeste changement qu'Ouide nous represente avec tant d'artifice. Il n'importe que la Metamorphose ait telles veritez pour baze, ou que son estre n'ait iamais esté autre qu'en l'imagination de l'esprit qui l'a feinte : ny l'un, ny l'autre n'accroist, ny diminuë la moisson des fruiçts que nous en pouuons cueillir. Ce nous est assez que nous remarquons en ce feint ou veritable Patron de la mesme arrogance, combien les fortunes plus esleuées sont tousiours panchâtes du costé de leur ruine, & les fleaux du ciel prests à tomber sur ces testes orgueilleuses, qui en la vaine image, ou en l'ombre plustost d'un bon-heur passager, se figurent d'iuuolables felicitez. Je prenois haleine, & Ariste se persuada que ie laissois desia Niobe assoupie sous ses malheurs pour n'en parler plus. Vous passez, me dist-il, bien legerement la veuë sur vn portraict si accompli. Les traictz en sont trop rares pour nous arrester si peu. Imaginez-vous de voir autant de sages que les siecles passez en ont admiré, meditez icy avec nous, combien sont dangereux les charmes d'une bonne fortune, & y remarquez entr'autres le pere d'Alexandre, comme tremblant au milieu de ses heu-

reux succès, pour y auoir appris que la prosperité ne nous chatouille, sinon afin de nous faire trouuer plus rude l'amer de l'aduersité qu'elle ameinë en queuë, & se seruir de nous mesmes pour la faire auancer. C'est ce que vous voyez si naïfvement depeint dans les vains discours de Niobe : car à l'ouyr parler elle sauoure si delicieusement sa felicité, qu'elle force les cieux d'en estre jaloux, & les deffiant, les contraint de descharger leur iuste courroux sur ces enfans, qui sont comme le fort au milieu duquel son insolence se croit inuincible. Et pour nous apprendre encore que la mesconnoissance est la piece qui bat principalement en ruine les grandeurs d'icy bas, la fable porte cette ambitieuse femme d'Amphion iusques à se vouloir faire dresser des autels, & de-

*C'est Popin  
de Pausa-  
nias du  
Scholiaste  
d'Homere.*

*Philippe de  
Macedoine.*

*Nihil feli-  
citas de-  
rat nisi mo-  
deratio eius  
Seneca.*

mander les honneurs que la Phrygie auoit accoustumé de rendre à Latone. Aussi, dis-je, n'est-ce pas la prosperité qui est de soy perilleuse & odieuse, c'est l'indiferette humeur de quelques esprits, lesquels n'en sçauent pas vsfer, & se flattent eux-mesmes plus que le bon-heur ne leur rit. L'aduis que donna sur ce sujet Simonide à Pausanias, d'auoir tousiours deuant les yeux le souuenir de sa nature, qui n'alloit point au delà de l'humanité, non plus que celle des autres hommes, n'estoit pas pour le rendre poltron, & luy preschant la lascheté, luy oster l'enuie d'accroistre son bon-heur, en faisant croistre le nombre des victoires qu'il auoit gagnées : mais pour rabbattre son outrecuidance, & retrancher à sa vanité l'occasion de le perdre. Car comme tels esprits s'esleuent outre mesure au soufle d'un vent fauorable, aussi sont-ils bien-toist mis à bas à la moindre bouffée d'un contraire. Leur presôption qui en les auenglât les porte biē loing au delà de l' apprehension de tout danger, leur fait sentir le mal d'un triste changement, deuant qu'ils en ayent eu la crainte; & ce changement inesperé les rend si estonnez, que les changeant comme en roche, ils perdent l'vsage de la raison, qui fournit la constance, & n'ont plus autre signe de vie, que les pleurs qu'ils espanchent. L'impudique & superbe femme de l'Empereur Claude, se vid-là reduite par sa mescognoissance. La grandeur de sa fortune luy courrit les yeux d'un bandeau si espais, qu'elle ne peut s'appercevoir de la mort qui la talonnoit, iusques à ce qu'elle ouyr frapper à sa porte celuy lequel auoit receu commandement d'oster du monde le scandale & la honte de l'Empire Romain, en luy ostant la vie. Et en cette tardiue recognoissance, aussi stupide que Niobe, elle se retrouua si lasche, qu'ayant prins vn couteau en main, par les importunitiez de sa mere, elle n'eut ny le courage, ny la force de se blesser seulement pour deuaner le coup de son meurtrier, & s'acquerir la gloire de s'estre elle-mesme defaïcte. La plus grande ressemblance ( me repartit Ariste ) que l'on peut remarquer entre la fable & cette histoire Romaine, est l'outrecuidance en toutes deux, continuée iusques à l'extremité : car l'arriüée de l'Empereur dans Rome n'effraya point tant Messaline, que parmi les excuses qu'elle meditoit, elle ne laisfast eschapper quelques traicts de colere, non plus que la mort d'une partie des enfans de Niobe ne l'empesche point d'irriter

*Messaline.*

*Tum primā  
fortis à la-  
trop-  
luam au-  
Tact.*

*Elvire Payé  
Re.*

*Componere  
re preces  
nonnulla  
spe, & ali-*

d'auantage le courroux de Latone. Les premieres atteintes de mal ne les font que rendre toutes deux plus audacieuses, & à la fin toutes deux se donnent si laschement en proye à l'ambition, qu'elles se trouuent vaincues sans l'auoir combattuë d'autres armes que de larmes. Nous y verrons (dis-je) quelques rencontres encores semblables, si la crainte de nous ennuyer autour de cette roche ne me persuadoit de passer outre, apres y auoir recognu le miserable sort des impies, ausquels les fleaux du Ciel sont comme des Meduses, qui endureissent leurs cœurs obstinez, au lieu qu'ils seruent aux autres de moyens salutaires pour leur rendre leurs fautes odieuses, & les conduire au repentir.

quando ita,  
tanta inter  
extrema lu-  
perbia age-  
bat. Tacit.  
Lachrymæ  
& questus  
irriti duc-  
bantur.  
Tacit.

*Des Paysans de Lycie changés en grenouilles par Latone.*

#### CHAPITRE IV.

**N**Iobe nous a representé les deffauts de ceux, qui flattez de la fortune ont le pied sur le haut de sa roüe, & se font admirer comme petits Dieux de la terre: Voicy des Lyciens, qui nous seront vn crayon dans lequel nous pourrons voir le vice le plus ordinaire de ceux qu'elle gourmande & tient toujours attachés à la terre, sans les esleuer aux honneurs. C'est la grossiere malice des paysans, lesquels presque par tout sont si cruels, & sous les visages d'hommes qu'ils portent, ont si peu d'humanité, qu'ils se penseroient punissables s'ils auoient vſé de courtoisie, sur tout enuers vn estrangier. Et en cela la fable represente fort bien leurs cœurs impitoyables qu'elle les fait roidir plus opiniastrement contre Latone, plus l'object de sa necessité, & la douce violence de ses prieres paroist forte pour les fleschir: car de tels vilains on ne reçoit iamais au lieu d'aide & de faueur, qu'vn croassement de grenouilles, vn bourasque d'iniures, & mille sortes paroles. C'est vn beau naturel, dist Ariste, que le peuple d'Angleterre entr'autres cherit comme la plus signalée vertu dont il soit doüé. Aussi s'il ne vit dans l'eau comme les grenouilles, il en est entouré de tous costez, plusieurs d'entr'eux n'ont plus agreable, ny profitable exercice que les courses qu'ils font sur mer. Tournons le feuillet, ie vous

*Les grenouilles  
naissent  
de la bourbe  
eschauffée  
du Soleil.*

prie, nous auons prophané les mysteres que nous traictons, d'y auoir meslé ce vulgaire grossier, trop vil excrement de la terre. Nos discours n'ont pas le pouuoir de luy faire despoüiller son vicieux naturel. Quand on l'escorcheroit comme Marsias, il ne changeroit que de peau, sans changer de nature.

*Du Satyre Marsias, qu'Apollon escorcha.*

## CHAPITRE V.

**A**Riste ayant cessé, ie pris la parole pour dire, Voicy encore la punition de quelqu'un presque de pareille estoffe, que ces defagreables payfans de Lycie, c'est quelque Poëte de village, lequel voulut s'esgaler aux plus excellens de son temps: car il arriue bien souuent qu'en tels esprits ne se retrouue qu'une folle presomption, accompagnée d'autant d'outrecuidance comme ils ont d'ignorance; qui fait qu'aisément eux-mesmes se perdent, ou par la vanité, ou par la mesdisance. L'une fait que trop lourds en leur aueugle iugement ils prisent en eux ce que personne ne iuge digne d'estre prisé, & ainsi ne s'acquierent que du mespris. L'autre poussée par l'enuie leur fait enfanter des escrits, dans lesquels l'honneur d'autruy d'échiré leur fait ordinairement souffrir quelque iuste desplaisir deu à leur impudence. Le nom de Satyre (me dist Ariste) qu'Ouide donne à Marsias, combat pour vostre opinion, & la fluste encore, que nous voyons en plusieurs endroits prise pour vne grossiere Poësie, que les doctes (figurez par Appollon) mesprisent. Mais bien que cela ne soit hors d'apparence, le fleuve que fait naistre la fable, a eu pourtant vne autre source. C'est la creance que Marsias, excellent iouieur de fluste, s'acquit chez les Grecs, entr'autres parmy les Thebains: car elle fut telle pour vn temps, & l'instrument si cheri de la ieu nesse, qu'un tel ieu sembloit deuoir raualler l'honneur des bonnes lettres. De là vint la jalousie qu'en conçurent les Poëtes & Orateurs d'Athenes, lesquels pour rendre l'exercice autant odieux qu'ils le voyoient recherché comme agreable, feignirent que Minerue par desdain auoit ietté la fluste contre terre, & Apollon escorché Marsias, d'autant que pour en iouier, il falloir enfler

enfer les ioüies, & faire voir en son visage vne deformité mal-  
 feante à vne personne de qualité : C'est ce qui fit qu'Alcibiade  
 l'eut tant en haine, & la iugea si indigne d'un homme d'honneur,  
 que pour en destourner la ieunesse d'Athenes, il dit que les The-  
 bains auoient raison de s'en seruir, & pouuoient bien chanter, puis *P'argument.*  
 qu'ils ne scauoient pas parler: mais qu'ils deuoient sans enuie voir  
 les Atheniens tousiours assiste de Minerue, mere des sciences,  
 qui auoit autrefois brisé leur instrument, & fauorisez d'Apollon,  
 par qui leur maistre iouëur vaincu auoit esté escorché. Et ces pa-  
 roles eurent tant de credit dans Athenes, que deslors les flustes  
 furent bannies de toutes les bonnes compagnies, où elles seruoient  
 auparauant de plus ordinaire entretien. Ce ne fut pas sans cause,  
 (dis-ie) car si nous croyons le Prince du Licée, l'usage de la flu-  
 ste empesche celuy de la raison, ou s'il ne l'empesche du tout, au  
 moins desrobe-il à nos esprits l'exercice des arts de Minerue, la-  
 quelle pour ce respect le deteste. Mais pour le particulier de Mar-  
 sias, il semble qu'il y ait quelque chose de rapporté plus à la natu-  
 re qu'aux mœurs, au moins si l'escriuain des prouesses d'Alexan-  
 dre nous apprend vne verité, en ce qu'il dit que le fleuve Marsias,  
 tombant du haut d'une montagne sur vne roche qui est au pied,  
 fait grand bruit en sa cheute, & coule fort paisiblement apres, qui  
 est l'occasion de la feinte des Poëtes, lesquelles prenant le violét  
 flux de ses eaux, & le son retentissant de la roche, pour les rudes *Quinte*  
 airs d'un instrument champestre, ont figuré le changement de sa *Carre*  
 course precipitée & bruyante, en vne plus calme & plus douce,  
 par la perte de sa peau: d'autant que telle perte, plus que tout  
 autre accident, change la forme, & desguise nostre nature. S'il  
 est ainsi (dist Ariste) la feinte est bien plus sanglante que l'effet,  
 mais celle qui fait l'est encore dauantage.

---

*De l'espaule d'juloir de Pelops, tué par son pere, & donné pour  
 viande aux Dieux.*

## CHAPITRE VI.

**Q**ue tant d'inhumanité soit entrée dans le cœur d'un pere,  
 qu'il ait peu fouiller son bras desnaturé dās le sang de son  
 Yyyy

fils, & pour allier sa cruauté plus que brutale à vne signalée impiété, ofer seruir à la table des Dieux les membres découpez de son enfant mis en pieces, l'ingenieuse & venerable Antiquité me pardonnera, si ie ne puis celer, que c'est vne inuention plus horrible, que tout ce qu'il y peut y auoir d'horreur en l'histoire qu'elle nous a voulu cacher. Vn Peintre iadis recognoissant le deffaut de son art, pour représenter le dueil d'un pere au sacrifice de sa fille n'en voulut point faire voir le visage, & son pinceau se contenta de figurer à nostre imagination l'affliction du pere sous vn manteau dont il la couurit. L'auteur de la feinte en a fait de mesme, il ne nous a pas voulu pourtraire icy au vis&au vray la face du sanglant euenement que son âge auoit veu, mais avec plus de malice que l'autre n'eut d'industrie, l'a couuert non d'un simple manteau, ains d'un rideau plus hideux & plus espouventable que n'eust esté le tableau veritable. Car que peut celer l'ombre de cette fable autre chose sinon les iniures receuës par vn fils cruellement traité de son pere, & le prompt secours des cieux à releuer l'innocence oppressée? C'est tout ce que Pelops demembré nous figure, ses membres assemblez par les Dieux le monstrent, & entr'autres l'espaule, simbole de force & de puissance, laquelle se trouua luy manquer; & luy fut redonnée d'yuoire, pour faire paroistre, que son pouuoir restably fut accompagné de richesses, lesquelles s'ont tousiours chez le vieil Homere représentées ou par l'or, ou par l'yuoire. Aussi en effet (dis-je lors) Pelops fut-il si riche que le renom de ses moyens fut tourné en prouerbe, dont on s'est seruy long-temps en parlant de quelque grand riche. De sa puissance, la conqueste du Peloponese, auquel il donna son nom en la domptant, en rend assez de preuue, & de l'accroissement de ses richesses encore, à cause des mines d'or qu'il y trouua. Voila comment furent recompensées des Dieux les iniustes cruautéz, qu'il auoit souffertes. Voyons les perfidies d'un beau-frere.

*Le borsne  
de Salomon  
estoit enri-  
chi d'yuoire*

*Pelopis  
talenta.*

---

*De Terée chargé en Hupe, Progné en Yrondelle, & Philomele en Rosignol.*

### CHAPITRE VIII.

**C'**Est icy, dist Ariste, que les furies d'amour, & celles de la vengeance semblent à l'enuy rechercher de la gloire à nous

faire voir leurs tragiques effets. Vn amour insensé sous la personne de Terée iouie les premiers actes, & Progné toute bouffie de vengeance met fin à la tragedie, faisant paroistre en elle que les iniures, qui nous sont faites par vne personne, qui nous appartient d'alliance, sont plus aigres à supporter, & esguillonnent bien plus viuement nostre ressentiment, que celles que nous receuons des estrangers. Mais ie ne prens pas garde, que ie passe à Progné sans m'arrestier à Terée, qui nous apprend le danger qu'il y a de laisser glisser ses affections à des amours si honteuses, comme celle d'vne belle sœur, lesquelles par la resistance, changeans leur douceur en fureur, ne peuvent produire que des fruiçts mortels. Il faut prendre Terée pour vn patron de tyrannique dissolution, lequel laschant la bride à ses desirs desreglez, ne iugeoit rien honteux, ny cruel, de tout ce qu'il luy faisoit voye à ses sales contentemens. L'oyseau dont il prit la forme rapporte aucunement à sa nature: car comme luy estoit adonné aux voluptez. qui sont les ordures de l'ame, la hupe ne se plaist qu'ès lieux pleins de fumier, & se nourrit parmy les ordures. Et pour représenter les violences de cet inhumain beau-frere, elle exerce vne espece de tyrannie sur les petits oyseaux, qu'elle persecute avec son bec crochu, & releuant par fois sur sa teste vne creste, qui se forme en rond, semble vouloir faire paroistre vne couronne pour marque de son ancienne Royauté. L'yronnelle de mesme, retenant encore apres son changement la haine de Terée, la conserue immortelle contre les hommes, & bien qu'elle loge tousiours dans les maisons, c'est sans s'y rendre priuée, & avec telle deffiance qu'elle ne se laisse iamais ny toucher, ny manier. Il semble, dis-ie, que Philomele laquelle esprouna la violence & la cruauté de Terée, auoit plus d'occasion de refuir les hommes: & toutesfois elle se contente de plaindre son malheur dans les bois, & parmy les plaintes qu'elle fait de celuy qui luy couppa la langue, donne encôre du plaisir à ceux qui prestent l'oreille à son chant pitoyable. C'est peut-estre (reparit Ariste) ce qui fait que quelques-vns loüent tant la douceur de Philomele. Par laquelle ils nous veulent figurer la Poësie, comme douce & plaisante, qui refuit ainsi que le Rossignol, le bruit & la presse des villes, aime les bois & les lieux solitaires, où les Muses font leur sejour: & au contraire posent bien plus bas en honneur la

*Les Anciens  
se font ima-  
giner, que  
le Rossignol  
dit en son  
chant ces  
mots grecs  
μῆτις  
ἡσυχία  
Lau. Vall.  
liu. 3. de la  
volupté.*

violente Progné sa sœur, qu'ils mettent en place de l'art des Orateurs, comme celle qui se plaist dans les troubles des villes & la foule d'un Palais, & qui sujette aux mouuemens de la colere, anime souuent vn peuple furieux à espancher, au milieu d'une sedition, le sang de ses plus proches, pour saouler sa vengeance, ainsi que fit Progné celuy de son enfant, par la mort duquel elle vengea cruellement sa sœur, & avec trop d'inhumanité puny son mary. Si Pythagore ( dis-ie pour replique ) deffendoit à cette occasion l'entree de sa maison aux yronnelles, il auoit raison, vne si cruelle mere que Progné ne peut porter d'heureux presages és lieux où elle loge. Quittons là donc pour voir ce que dit Borée à sa chere Orithie.

*Plutarque  
aux prop. de  
sable.*

*D'Orithie rauie par le vent Aquilon.*

### CHAPITRE VIII.

**C**E sont encore des violences, dis-ie en continuant, mais plus moderées, que les precedentes, puis qu'il n'y a point de sang espandu. Orithie nous apprend le naturel de la pluspart de celles de son sexe, lesquelles se plaisent de faire resistance à la douceur, n'ayans que des refus aux belles paroles, & prestent vn consentement plus que volontaire aux effects; assez heureuses, ce leur semble, de pouuoir couvrir leur desir du voile d'une douce force, au trauers duquel leur volonté ne laisse pas de paroistre. Toutefois il y en a qui tiennent que la source du rapt d'Orithie a plus de part en l'histoire, qu'aux secrets de la moralité, & que sa cheute dans le fleuue Alis, où le vent la poussa du haut d'un rocher, fut la baze sur laquelle les Poëtes fonderent cette inuention. S'il y a quelque autre secret en ses contraintes amours, nous l'apprendrons demain de ses enfans que nous verrons venir au secours des miseres de Phinée.

*P'aton en  
son Phedre.*

*Calnis &  
Zethés.*



# SEPTIESME DISCOVRS.

*Des Harpies qui presecutoient Phinée, chassées par Calais  
& Zethés, enfans aïsez d'Orithie.*

## CHAPITRE PREMIER.



**L**EVRE de nos ordinaires entre-veuës appro-  
choit, lors que ie receus la triste nouvelle d'une  
mort laquelle m'osta presque la vie. L'en auois en-  
core la lettre à la main, & vn tel saisissement au  
cœur, quand Ariste arriua, qu'il luy fut aisé de re-  
cognoistre que i'auois de l'affliction, & que celle qui me posse-  
doit n'estoit pas des moindres, car elle estoit muette. Il en vou-  
lut sçauoir la cause, & ayant recognu la qualité de la playe, y  
appliqua les lenitifs que son amitié & son bien dire iugerent  
propres pour adoucir mon mal. Puis, comme si ses discours  
m'eussent autant allegé, qu'ils m'auoient fait admirer la beauté  
de son esprit: Et bien (me dist-il) faut-il qu'un tel accident nous  
face perdre les doux fruits de nos apresdisnées? Dion de Syra-  
cuse ne laissa pas de continuer le discours qu'il faisoit deuisant  
avec ses amis, pour le fascheux aduis qu'on luy apporta. Aussi  
Xenophon (repartis-ie) ne laissa pas non plus de paracheuer son  
sacrifice, qu'il auoit commencé, lors que la fortune luy porta vn  
pareil coup si proche du cœur: mais bien qu'il eut esté nourry  
dans les escholes de Socrates, si posa-il pourtant le chapeau de  
fleurs qu'il auoit sur la teste, pour faire vne demande qui peut  
seruir à estancher le sang de sa blessure, & r'asseurer sa constance  
assailie. Voudriez-vous bannir l'humanité de l'homme, & me  
rendre insensible en si iuste douleur? Seroit trop offencer la pieté,  
que d'estouffer ainsi les regrets que ie doy à la memoire de celle

que ie pleure. Donnez-moy quelques iours à nourrir le dueil, & rassembler tandis mes esprits, pour les fortifier, & leur faire trouver du calme parmy les fiots d'une si furieuse tourmente, ie prédray apres le chapeau de fleurs, comme fit Xenophon, & rentreray plus content dans la carriere de nos exercices. Les courtoisies d'Ariste ne me peurent refuser cette tréue, nous donnâmes ce iour-là au dueil, & quelques autres encore à des affaires yssuës de la mesme source, puis nous vinsmes retrouver le miserable Phinée, aueugle infortuné, lequel au milieu de toutes commoditez, ne pouuoit iouyr d'une seule, ayant autour de soy ses deuorantes Harpies, qui luy ostoient mesmes le morceau de la bouche. Je ne puis (dit Ariste) me représenter en ce tableau que le pourtraict d'une extrême auarice, laquelle aueugle ceux qu'elle domine, les fait viure parmy les ordures des Harpies, en vne vie basse & hôteuse, & se trouue tousiours accompagnée d'un insatiable desir d'acquérir, qui leur desrobe la iouissance de ce qu'ils ont desia acquis. Ce desir, Harpie rauissante, ne peut estre chassé des cœurs infectez de ceste mortelle contagion, que par Zethés & Calais lesquels nous figurét vne pointe d'honneur & vne recherche de ce qui nous peut donner de la gloire, pointe du tout contraire aux mouuemēs où l'auarice nous porte. C'est l'opiniō (dis ie d'un ancien) mais pour n'oster point Phinée hors de son throsne, & luy laisser en main le sceptre que la fable luy donne, pouuons-nous pas prendre les Harpies, pour les pestes dont les maisons des Princes se trouuent ordinairement remplies, & qui donnent aux Roys plus de tourment, que n'enduroit cet infortuné vieillard? Ses yeux estoient sans lumiere, & les flatteurs aueuglent les Roys de vaines & fausses loüanges, pour attirer leurs liberalitez. Les Harpies gastoient de leurs ordures tout ce qui estoit autour de luy, & rendoient puant ce qu'il cherissoit le plus: La Calomnie & la Médifance en vsent de mesme dans la Cour, l'air y est tout infecté des ordures qu'elles publient, & ceux que la vertu rend recommandables auprs du Prince, sont plus que les autres chargez des sales excremens de l'Enuie, qui sont les faux rapports, par lesquels on tache leur reputation pour les rendre odieux. Le Prince de nos Poëtes appelle ceux qui manient les finances des Roys.

ζητῶ καλόν  
 vaut autā  
 cōme cher  
 chant l'hō  
 nesteté.  
 Enigent.

*Harpies de Phinée, & qui ne font qu'un iour  
De Zethe & Calais attendre le retour.*

*Ronsard en  
l'hymne de  
l'Or.*

Elles ne les attendent plus auiourd'huy, dist Ariste, les finances ont reçu vn secours aussi nécessaire qu'estoit celuy que la misere de Phinée reçeut des enfans aislez d'Orithie. Quittons ces hômes emplumez, & sans nous enquerir, si la feinte leur donna des aisles, à cause de leurs robbes à grandes manches à la Thessalique, ou pource qu'un poil blond leur battoit iusques sur l'espaule, ou bi en pour les representer plus prompts à l'execution de leurs genereuses entreprises: voyons le succez du Chef qu'il accompagnerent à la conqueste de la Toison d'or.

*Du voyage de Iason en Colchos pour la Toison d'or, & du Dragon qui  
en estoit le gardien.*

## CHAPITRE II.

Ceste entreprise, dis-je prenant la parole, est l'aiguillon qui doit picquer les ieunes Princes d'une genereuse pointe de gloire, pour leur faire chercher de la reputation chez les estrangers, lors que dans le repos de leur pays ils n'en peuuent acquerir, rien ne leur estant plus contraire que les delices d'une Cour, en laquelle parmy les plaisirs ils n'apprennent que la lascheté. L'Empereur Tibere reconnoissant combié il estoit nécessaire à vn ieune Seigneur, qui deuoit vn iour commander, d'estre esleué dans les armées, & nourry parmy les exercices de Mars, enuoya son fils Druse en la Sclauonie, si tost qu'il peut porter vne espée, pour l'endurcir au trauail, luy faire apprendre le mestier de la guerre; & tenir sa ieunesse esloignée de la mollesse de Rome. Les armées sont les vrayes Academies de la ieune noblesse, dans lesquelles elle doit estre portée par la seule consideration de se donner quelque nom, encore que le deuoir ne l'oblige point de s'y rendre: n'ayant rien si nécessaire aux premiers ans de son auenement, que d'establir, par quelque glorieux dessein, vne creance de sa valeur: car ceste creance est le Demon, qui fauorise toutes les auantures du reste de la vie, ainsi qu'avec raison se le persuade Agricola dans Tacite. Aussi l'honneur, dist

*Tacitellius.*

*Instandum  
fama, ac  
prour pri-  
ma cessis et  
ferè vniuer-  
sa. Tac.*

*Valerius  
Flaccus des-  
crit leur  
voyage.*

Ariste fut la seule trompette qui sonna pour assembler la valeu-  
reuse flotte des Argonautes. Le Poëte qui montre auoir esté le  
plus soigneux d'eterniser leur memoire, sur la resolution de leur  
voyage feint la gloire,

*qui sonnant au riuage*

*Du Phas, limonneux, anime le courage*

*De ces ieunes guerriers pour les tirer a soy.*

Et l'histoire tient que Philippe Duc de Bourgogne ne conceut iamais rien de glorieux, que sur le modelle de la conqueste de Iason, qu'il s'estoit proposée pour patron de ses belles actions. C'est ce qui le fit resoudre de porter au col la Toison d'or dont il institua l'Ordre, que l'Espagne tient encore de luy, pour se ietter, apres vne si longue suite de siecles, comme dans le vaisseau, où tant de valeur & tant de courage se trouueroient iadis embarquez avec Iason. L'interrompis Ariste, & luy dis: Mais quelle opinion auez-vous, Monsieur, de cette Toison qui seruit d'appas à la recherche de tant de gloire? Pensez-vous que ce fut (comme quelques-vns croyent) vn liure où estoient escrits les moyens d'auoir de l'or en abondance par les secrets de l'Alchimie, ou bien les thresors que Phrixe auoit emportez de Grece en Colchos, lors qu'il quitta son pays pour esuiter les cruautez de sa belle mere? Je ne trouue pas (respondit Ariste) grande apparence au premier; pour l'autre il est plus vray-semblable, veu que Iason estoit heritier de Phrixe. Et en ce cas, il n'estoit porté qu'à vne iuste guerre, fondé sur la demande d'vn bien, qui luy appartenant, estoit iniuste ment possédé par Aëte, pere de Medée. Se tenir à ceste opinion, c'est rendre ses armes bien plus fauorables, que de les rapporter à la conqueste de l'or du pays, dans lequel le voisinage du mont Caucase fait que plusieurs petits fleues en coulant iettent sur la riué des grains d'or, dont le sable se trouue parfemé: Mais reduire Iason à la pesche de tels grains, ce n'est pas luy donner plus grande gloire, que celle que l'auarice des Espagnols leur a acquis dans les Indes. Quand il seroit ainsi (luy dis-ie) iugeriez-vous Iason digne de blasme? Toutes les conquestes des Anciens n'auoient autre dessein, que de trouuer du mieux dans le pays d'autruy. Les plus vieux de nos Ancestres ne passerent-ils pas les Alpes, attirez seulement par la bonté des vins d'Italie? & leur voyage

mit

*Suidas.*

*C'est l'opi-  
nio de Stra-  
lon.*

*Etromus qui  
pris Rome.*

le plus puissant Empire de la terre à la veille de sa ruine. Ne rabattez rien du merite de Iason,quâd il se trouuera n'auoir point eu autre suiet de s'armer,la coustume des habitans du lieu nous persuade presque de croire, qu'il n'en eut iamais d'autres : car pour arrester les grains d'or qui couloient avec le fil de la riuie-re,l'Antiquité nous apprend,qu'ils mettoient dans l'eau la peau d'un mouton,toute chargée de sa laine,& quelque temps apres la retiroient pleine de ces grains ; qui fut l'occasion que cette peau porta le nom de Toison d'or. Quant aux Taureaux qui gardoient ceste riche pesche, s'estoient soldats de la Taurique, ainsi appelez pour leur force,&pour la grandeur de leurs corps, & le Dragon estoit leur Chef,péut estre portant ce nom-là, que la fable luy a laissé.

*Le mesme  
Strabon,*

---

*De l'Amour que Medée eut pour Iason, & de ses perfidies enuers son pere & son pays.*

### CHAPITRE III.

**C**en'est pas icy que Platon doit vanter sa doctrine, pour la part qu'il veut que nos peres & nostre pays ayent en nos affections; ce n'est point icy qu'on doit rechercher les doux attraits, dont nous charme le lieu de nostre berceau. Medée dispése son cœur de l'obeyffance de ces loix-là, pour le ranger sous celles de l'Amour : Iason luy est son pere, son pays & plus que tous les deux ensemble. Pour luy elle trahit les gardes du plus riche butin que son pere ait dans ses estats : & apres auoir fait meurtrir ces furieux soldats qui en estoient les concierges, seme leurs dents, desquelles naissent des gens d'armes qui s'entretuét, c'est à dire, seme le discord parmy les siens, qui diuisez fortifient de leurs armes ciuiles les armes de Iason, & auançant sa victoire. Ce sont les sanglants moyens par lesquels elle paruint à ce funeste mariage, duquel elle n'esleua des enfans que pour en estre la meurtriere. Rare exemple de la iustice du Ciel, que les Poëtes nous ont laissé, pour nous faire cognoistre, qu'une alliance pratiquée par tant d'horribles crimes, & contre la volonté d'un pere, ne doit attendre, qu'un tragique succez. Comment

Zzzz

passiez-vous ainsi ( me dit Ariste ) sans admirer l'excellence du discours de l'Autheur ? Il y faudroit ( repartis-ie ) l'apresdisnée entiere, chacun verra son art & sa doctrine. Tirons-en seulement sur le tout, les cruels combats qu'ont en leurs armes ceux qui se laissent porter à vn meschant acte, & combien de trauaux le crime leur donne, mesmes auparauant qu'ils soient criminels.

---

*Du vieillard Eson remis en sa ieunesse, & de Pelias esgorgé par ses filles.*

#### CHAPITRE I V.

**A**Riste reprit la parole, & voyant l'admirable changement du vieil Eson, en suite de ce que ie venois de laisser, Voicy vn miracle ( dist-il ) ou plustost vn prestige de la magie, laquelle soulage quelquesfois vn miserable pour en abuser dix mille. Ce n'est pas chose hors de creance que Medée aussi sçauante en la Medecine, qu'en la science des Demons, n'ait avec quelques herbes, pour obliger son mary, fortifié la foiblesse, & allongé les iours de son beau-pere : mais la fable va trop loing, luy faisant remettre la vie dans les membres morts d'vn vieil corps qu'elle auoit fait cuire, veuque l'aveuglement des Anciens n'a pas laissé de recognoistre

*Que les Dieux ont gardé ce don*

*Sirare, que Iupiter mesme*

*Ne le sceut faire à Sarpedon.*

*Le sieur de Malherbe.*

C'est la coustume de ces Charlatans enchanteurs, qui nous font icy figurez sous le nom de Medée, d'en promettre autant que la Toute-puissance Diuine en peut faire, & se rendre celebres par quelques merueilles supposées, comme celle d'Eson, & celle du mouton changé en ieune agneau. pour faire apres cruellement mourir vn pere entre les mains de ses filles, ainsi que Pelias. Le fruit que nous pouons retirer de tels contes, est de brider nostre curiosité, & nous seruir contre ces trompeurs nourrissons de Medée, du remede du serpent contre eux mesmes, fermans nos oreilles à leurs discours, & nostre creance à leurs impostures. L'aduertissement (dis-ie) n'est pas inutile, comme nous

voyons encore tous les iours des Medées : aussi nostre âge ne mâque-il point de semblables à ces folles filles de Pelias, qu'une indiscrette pieté rendit plus qu'inhumaines. Mais c'est trop nous entretenir de ceste impie & cruelle fille d'Aëte, laissons-luy prendre son vol sur l'aïlle de ses Serpens, & ne la suiuous pas, pour voir ce qu'elle rencontrera, il n'y a rien qui ne soit du vulgaire & si commun, que nous n'en pourrons tirer qu'un regret de la perte du temps que nous y employerions.

---

*De l'escume de Cerbere en Aconit ou realgal, poison mortel, & de la ioye d'Egée à l'arriuée de Thesee son fils.*

### CHAPITRE V.

**E**Ncore, dit Ariste, la faut-il voir arriuer chez Egée pour apprendre le danger qu'il y a en la hantise des Medées, puis que sa presence fut si contagieuse à ce bon vieillard, qu'elle le porta iusques à l'instant, auquel il s'alloit voir le parricide de son propre fils, si son bon-heur n'eust gauchy vn coup si horrible. Ce sont les fruiets que portent telles plantes, que ceste desnaturée: tousiours le feu, le fer, ou le poison les accompagne. Mais fort à propos le Poëte, pour monstrier de quelles armes se seruent les enchanteresses, & que tout leur pouuoir se tire des forces de l'Enfer, fait sortir de l'escume de Cerbere ce poison qu'elle porta iusques aux levres de Thesee. On doit toutesfois admirer icy sur tout l'assistance diuine, qui ne laisse point tomber la vertu dans les embusches de ces esprits voüez à Pluton. Thesee qui en est vn patron, & qui auoit employé sa valeur, pour le repos de plusieurs peuples, à la chasse du Taureau de Marathon, de Procruste, de Periphire, de Cercion, de Scynis, de Scyron, & autres semblables, tous voleurs insignes en cruauté, qui affligoient diuerses Prouinces. vid la mort sur le bord de ses levres, & en mesme instant le contentement de se voir recogneu de son pere, l'enchanteresse prendre la fuite, & par sa fuite le dueil qu'elle y auoit apporté, conuertiy en ioye, en festins, & sacrifices pour la prosperité de Thesee, auquel on venoit de mettre vn pied dans le tombeau. Ce sont les abysmes, dis-ie, des-

quels la main souveraine tire ceux qui se rendans les fleaux de vice, sont suiets de cheoir tous les iours és pieges secrets des ennemis, que l'esclat de leurs vertus leur engendre.

*De la peste de l'Egine, & de la naissance des Mirmidons.*

## CHAPITRE VI.

**L**Aioye d'estre miraculeusement eschappé d'une mort si presente ne demeura pas long-temps entiere à Thesée, ces contentemens-là ne furent que la semence des assauts que la fortune luy donna incontinent apres, par la guerre que Minos fit à son pere. Tandis que d'une part & d'autre ils assembloient leurs allies pour se fortifier, voicy vne cruelle peste, que nous rencontrons dans l'Oenopie. C'est vn fleau du ciel (dist Ariste) dont les inuentions des Poëtes ont tousiours affligé les Prouinces, ou pour les offences des peuples, ou pour celles des Princes. Apollon chez le vieil Homere se sert d'un tel fleau, pour venger l'iniure faite à son Prestre: & luy mesme dans ce mesme Autheur vse des mesmes traits (quoy que desguisez par la fable) pour punir l'arrogance de Niobe. L'adultere d'Egine est le crime qui arme icy le Ciel contre la prouince qui auoit emprunté son nom: vengeance diuine aisée à recognoistre, en ce que le mal surmontant toutes sortes de remedes, demouroit tousiours le plus fort. Et fort ingenieusement le Poëte en attribué la cause au courroux de Iunon, laquelle par tout chez les anciés nous represente l'air, de la corruption duquel naissent les maladies cõtageuses. Toute sa description, dit Ariste, est admirable, son artifice n'y a rien oublié: mais comme le reste, il a extremement bien rapporté la naissance des Mirmidons à leur nature: car c'est vn peuple des plus petits pour la taille, & des plus auares & addonnez à l'espargne, iusques là qu'on escrit d'eux, que pour euiter la despence du bastiment d'une maison, ils se logent dans les grottes sous terre, ainsi que les fourmis, desquelles en naissant ils ont tiré leur nom.

*C'est Strabon.*

*Μυρμηκῶν  
στῆς fourmis.*



*De Cephale, desguifé par l'Aurore pour seduire fa femme Procris.*

## CHAPITRE VII.

**A**Riste voulut continuer, & m'ayant fait quelque plainte, de ce que fans m'arrefter à la harangue du Prince de Crete, ie paffois fi promptement aux Ambassadeurs d'Athenes: Deuant que voir Cephale, dist-il, recognoiffons l'integrité du vieil *Æaque*. Minos plus fort & plus puiffant que les Atheniens le follicite de prendre son party, & luy donner fecours de ses fubjets: il l'en conjure par la iustice de ses armes, que le seul ressentiment de la mort de son fils luy fait prendre, & secrettement le menace, que son refus luy sera cher vendu, s'il ne l'assiste. Le bon Prince d'Egine ne s'esmeut point pourtant, il dit que les Atheniens sont les anciens alliez, leur alliance ne luy permet pas de s'esleuer contr'eux, & sans consulter qu'avec sa foy, refuse à Minos le fecours qu'il esperoit de luy. Quelque moins entier, mais plus aduisé politique, ne l'eust pas fait, veu le danger qu'il y auoit d'irriter vn si grand ennemy que Minos, lequel en cette mesme guerre dompta ceux d'Athenes, & les rendit tributaires des Cretois. Ce fut vne loüable resolution, en laquelle sa foy luy fut plus chere que son bien, imitant les Romains, lesquels en la guerre de ceux de Capouë contre les Samnites, n'eurent point esgard que Capouë estoit la plus grande & plus riche ville d'Italie, située en terroüer tres-fertile, proche de la mer pour l'abord & le transport de toutes commoditez, & qui sembloit estre le meilleur grenier qui fournist Rome de bleds. Car comme *Æaque* respondit à Minos, qu'il ne luy estoit pas loisible de le contenter en ce qu'il desiroit: de mesme le Consul de la part du Senat dist aux Capouëns que les Samnites estoient de leur ancienne alliance, & que contre leurs alliez ils n'entreprendroient point vne guerre, en laquelle les Dieux seroient les premiers offencez. En vn autre temps (dis-je, prenant la parole) le peuple d'Athenes fut poussé d'vn pareil mouuement, lors qu'il mesprisa quelques aduis que luy donnoit Themistocle, bien qu'ils fussent tres auantageux au bien de la Republique, & ne fut porté à les rejeter qu'apres auoir ouy

*Petis irrita dixit, & vbi non faciendâ mnc*

*Arma Deos priusquam homines violatura, vobis negamus.*

*Tite Liue.*

de la bouche d'Aristide, qu'ils estoient à la verité fort vtils, mais peu honorables. Je changeay de discours à l'instant, & dis : Il semble que nous voulions oublier Cephale, il a trop dequoy nous entretenir, dist Ariste, pour ne nous arrester point. Vous auez raison, repartis-ie, il se rendit plus sçauant qu'il n'eust desiré, & son indiscretion nous apprend de mieux commander à nostre deffiance, de crainte qu'elle ne nous pouffe, comme luy, à ne rechercher pas seulement, mais faire naistre nostre desplaisir. C'est estre traistre à son contentement, d'un aueuglé iugement s'armer contre luy, pour le bannir de nous, & nous donner en proye à un regret eternal. Le Prince ne seroit pas tenu des plus aduisez politiques, qui pour s'asseurer de ses seruiturs seroit tenter leur fidelité par presens. Pas un de ceux que les histoires nous laissent à imiter, n'a fait un si mauuais essay: mais elles nous font bien admirer Marcellus pour auoir practiqué le contraire enuers un Cheualier de Nole, que sa prudence retira si accortement de la trahison où il panchoit, qu'elle le rendit un des plus fidelles qui ait porté les armes pour l'Empire Romain. C'est un acte que l'Antiquité a iugé digne d'une extrême louange : mais la mesme voye suiuite dans l'enclos d'une maison particuliere seroit encore plus louable, que sur un theatre public, où rien ne se ioit qui ne touche à l'Estat. Je ne veux pas, laissant Cephale pour venir à Procris, accuser icy la foiblesse de celles de son sexe, & voyant les prieres & les presens faire si tost bresche en un logis qui portoit toutes les marques signalées d'une inuincible chasteté, tirer preuue du peu de fidelité, dont nostre Poëte en un autre endroit les charge toutes en general. Le respect des Dames veut que ie blasme plustost Cephale, lequel addonné au plaisir de la chaste, se laissa rauir à l'Aurore, qui veut dire, que plus affectionné à tel exercice, qu'à l'entretien de sa femme Procris, il se leuoit deuant le point du iour, quittant sa femme en son liect comme vefue, & toute la iournée demeuroit dans les bois, ne retournant que bien tard au soir si lassé & si harassé, qu'au lieu de Procris, il ne cherchoit que le repos. Tout ce qu'Ouide en escrit, marque en luy la passion qui le portoit aux exercices de Diane: mais le iauelot & le chien dont il fait tant d'estat, tesmoignent sur tout combien il y estoit affectionné.

*Tite Lince  
nomme Ben-  
cius.*

*Il dit que,  
Casta est  
quem nemo  
rogauit.*

*Du dard de Cephale, & de son chien changé en pierre.*

### CHAPITRE VIII.

C'Est la coustume, dist Ariste, de ceux qui se croyent grands maistres en vn mestier, de s'attribuer tousiours, soit par recognoissance ou par vanité, quelque chose venuë des Dieux qui en sont les patrons. Cephale grand chasseur se donne le dard & le chien de Diane, ainsi que l'arrogance de celuy qui se disoit fleau de Dieu, & fut vrayement le fleau de l'Vniuers, se vantoit de porter aux combats l'espée du Dieu Mars. Au reste par ce iauelot qu'il auoit tousiours en main, rien ne nous est représenté que son experience en la venerie. Et sous le nom du chien, il y en a qui entendent le veneur qui l'accompagnoit, rapportans par mesme moyen le renard de Thebes à l'histoire d'un voleur si rusé, qu'encore qu'il fust tousiours par la campagne, il ne pouuoit estre pris. Il fut couru sur mer par ce veneur de Cephale, où tous deux briserent leurs vaisseaux contre vn rocher qui les mit à fond: & leur naufrage seruit de sujet aux Poëtes, pour dire qu'ils auoient esté changez en pierre. Il semble, dis-ie, qu'Ouide confirme vne telle opinion, lors qui met le mespris des Oracles de Themis, pour cause des rauages du renard: car rien ne fait naistre les voleurs, & ne les conserue en l'impunité de leurs crimes, que cette Deesse mesprisée, & ses autels prophanez par la negligence de ses Prestres en l'exercice de la iustice. Mais c'est assez parlé du mary, voyons la fin de sa femme, & ensemble celle de nostre liure.

*Attila Roy  
des Huns.*

*Tzeizala  
raconte  
ainsi.*

*Themis  
Deesse de  
iustice.*

*Des jaloux soupçons de Procris, qui furent cause de sa mort.*

### CHAPITRE IX.

VNe Reyne chez Homere fit present à Helene d'une herbe qui portoit avec soy l'oubly des fascheries, & qui charmoit si doucement les esprits, qu'elle en bannissoit le souuenir

*Le Nopen-  
he.*

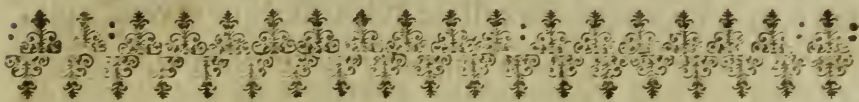
*C'estoit Li-  
uia femme  
d'Auguste  
Dion. li. 5.*

des afflictions. Rare present, & qui ne pouuoit estre assez prisé: mais celuy-là seroit bien plus excellent qui auroit la vertu de guerir le mal des ames sujettes aux inquietudes de Procris. La fable nous apprend en elle combien la ialousie est vn dangereux poison, puis qu'elle luy donne la mort. Aussi estant mort du traict de Cephale ( dist Ariste ) elle nous fait tacitement entendre que ces ialouses humeurs, comme trop importunes, se rendent en fin odieuses à leurs maris. C'est pourquoy la femme du premier Empereur de Rome plus aduisée que les semblables de Procris, pratiquoit le contraire: ainsi qu'elle mesme recogneut, quelqu'un s'estonnant en sa presence du pouuoir qu'elle s'estoit acquise sur son mary, lequel n'auoit pas autrement toutes les occasions du monde de la cherir vniquement: car les principaux moyens dont elle aduoia s'estre seruie à le gagner, furent, dit-elle, en n'espiant point ses actions, & fermant les yeux à la cognoissance de ses pratiques amoureuses, qu'elle feignoit de ne voir pas, encor que ce fust quelquefois à sa veuë. Et de vray les soupçons ne sont que semences de diuision, & fruiets tres-dangereux, qui comme la pomme de discord parmy les Deesses, font naistre dans les mariages vne espece de guerre ciuile; d'autant plus à fuir qu'ils s'esmeuent aussi tost ( lors que nostre creance leur preste l'oreille ) pour vn vent, ainsi que celuy de Procris, que pour vn effect veritable. Et des vns & des autres le mal en est pareil, & la consequence également perilleuse. C'est pourquoy ie tien que vous auiez raison, lors qu'en vous plaignant des ialouses deffiances de la belle Doris, vous faisiez comparaison de ses soupçons avec ceux de Procris, & luy persuadiez de chasser tels vaultours, desquels elle ne pouuoit attendre vn moindre supplice, que celuy de Promethée:

*Belle sont vos soupçons qui me rendent coupable,  
Et le souffle d'un vent qui vous peut offencer:  
C'est le vent qui meurtrit l'amante miserable,  
Que son mary chasseur bleffa sans y penser.  
Faites que le soupçon cède à mes assurances,  
Ou pour se rendre en fin de nostre amour vainqueur,  
Ce V'aultour deuorant vos douces esperances,  
Dessus vn mont d'ennuy vous rongera le cœur.*

Ces vers mirent fin à nostre discours, & non au dueil que ie portois

portois encore presque autant sur la face comme dedās le cœur. Il seruit quelque temps de sujet au sage Ariste, pour accuser ma foiblesse, que son entretien releua de belles raisons, iusques à ce qu'ayans recognu combien nous estions au delà de nostre heur ordinaire, nous prîmes congé de l'vn de l'autre : & pour le reste du iour mon affliction demeura priuée de ses douces consolations, ainsi que moy de sa presence.



## HVICTIESME DISCOVRS.

*De Scylle fille de Nise Roy de Megare, laquelle arracha le poil fatal de son pere, pour trahir sa ville à Minos.*

### CHAPITRE PREMIER.



Eluy qui donna les loix à Sparte voulut que les filles à marier s'exercassent, aussi bien que les ieunes hommes, à la course, & à la luitte, au dard, & à tous les autres exercices qui augmentent les forces du corps, afin, disoit-il, qu'elles portassent des enfans plus robustes, & qu'elles mesmes peussent estre employées pour la deffence de leurs enfans, & de leur pays : Mais il deuoit ee me semble (dist Ariste en commençant) ou trouuer vn moyen pour fortifier de mesme leurs esprits, ou ne penser point du tout à se seruir d'elles. Scylle nous apprend combien c'est chose perilleuse, non pas seulement de les employer, mais de leur donner la moindre cognoissance des secrets qui concernent l'estat. Si elle n'eust point sçeu que les destins de son pays estoient attachez à vn poil de couleur de pourpre, que son pere auoit à la teste, elle n'eut iamais este portée à cette insigne trahison que les furies d'amour luy inspirerent, d'autant que le pouuoir luy manquant pour l'exercuter, elle en eust perdu le vouloir. Car que peut figurer ce poil

fatal sinon les secrettes deliberations, & tous les desseins de Nise, qu'elle fit sçauoir à ses ennemis, & ainsi mit la ville de Megare en la puissance de Minos, comme l'infidelle femme de Samson son mary en celle des Philistins ? Plusieurs ont fait naufrage contre tels escueils de perfidie. L'art qui nous en peut garentir est celuy dont le grand Antigone & le vieil Metel se seruirent, tenâs leurs sectets si couuerts, que leur chemise mesme leur estoit suspecte, tant ils auoient d'apprehension qu'ils ne fussent esuentez. Mais peut-estre, vous semble il (me dist Ariste) que ie veuille plus accuser l'indiscretion du pere, que detester la trahison de la fille. Le crime est trop espouuentable pour trouuer des excuses en la faute d'autrui. Mon cœur pour son contentement ne le peut auoir assez en horreur, & d'vn mesme ressentiment assez cherir la vertu de Minos qui l'abhorre, bien que ce soit le coup qui luy met le laurier en main, & luy ouure les portes de Megare. En cela (dis-ie) l'artifice du Poëte est conforme au genereux courage dont les actions des Romains ont tousiours esté animées : car quand ie voy Minos appeller cette fille desnaturée, l'infamie de son siecle, & la refuir, comme vn prodige qui ne luy presage que malheur, il me semble recognoistre en luy l'ame de ces anciens Romains, lesquels ne voulurent point se seruir du traistre qui s'offroit de donner le poison à Pirrhe, & eux-mesmes aduertirent leur ennemy de l'offre qu'on leur auoit faite. C'est vne gloire que la Republique de Rome s'est acquise sur tous les autres Empires, de n'auoir iamais recherché de prendre auantage sur ses ennemis par les voyes, qui tenoient de la supercherie. Encore sous la corruption du regne de Tibere n'auoient-ils pas tant dégeneré, qu'ils eussent renoncé au los que les histoires leurs en donnent. Le Senat refusa de se rendre complice de la mort d'Arminius, qu'vn Prince des Cattes promettoit d'empoisonner, & la responce que ce traistre Prince receut, fut: Que le peuple Romain n'auoit point accoustumé d'attaquer ses ennemis par trahisons & secrettes menées, mais bien les assaillir armé dans vn champ de bataille. Il n'y a qu'Annibal (repartit Ariste) qui s'en peut plaindre : car ce fut à la sollicitation de leur Ambassadeur, qu'vn Roy son mary, & son hoste, fausfa les loix de ce double lien, & le força de recourir à vne mort violente, pour éuiter vne honteuse seruitude. Aussi leur repro-

*Tite Live*  
*Florus le ra-*  
*content.*

*Andega-*  
*fricus dans*  
*Tacit l. 2*  
*Non frau*  
*de nec oc*  
*cultis sed*  
*palàm &*  
*armatum*  
*populum*  
*Romanum*  
*hostes suos*  
*vleisci.*

cha-il, lors qu'ayant le breuuege de la mort à la main, il dit devant que boire, *Deliuons le peuple Romain de la peine où il est, guerissons-le des inquietudes qu'il souffre, pour voir encore en vie vn pauvre vieillard tout cassé.* Leurs peres aduertirent Pirrhe, qui estoit avec vne armée dans l'Italie & donnoit desia de l'effroy à leurs murailles, de prendre garde au traistre qui le vouloit faire mourir: & eux auioird'huy ont enuoyé vn Ambassadeur pour persuader à Prusias de trahir son ancien amy, & rompre la sauuegarde de l'Asyle qu'il a recherché en sa maison. Et Plutarque mesme recognoist bien, que c'est vne tache à la reputation des Romains, quand pour les purger il en reiette toute la faute sur Q. Flaminius leur ambassadeur, & dit que la pluspart des Senateurs l'en blasmerent, le iugeans homme vain & cruel, lequel auoit pensé acquerir de l'honneur en la mort d'un vieillard, à qui leur clemence auoit pardonné, n'ayant plus ny forces ny moyens pour nuire à leur grandeur. Aussi de vray (dis-ie) le coup est-il plus reprochable au particulier qu'au general, veu les loüables deportemens des Romains en tant d'autres occasions, esquelles ils ont avec Minos. monstré à ceux qui font estat d'embrasser plus estroitement la vertu, qu'il ne suffit pas de hayr les traistres: mais qu'il faut encore auoir en horreur la trahison. Laissons cette impie Scylle, apres auoir recognu en elle, ainsi qu'en celle qui vendit le Capitole dès la naissance de Rome, que ceux là sont bien abusez qui s'attendent de tirer recompense d'une infidelité, laquelle au lieu de loyer traïsne tousiours avec soy le repentir & la peine.

*Plutarque en sa vie.*

*Falluntur qui prodigionis premium spectant. Curs. lior.*

---

*De Pasiphae femme de Minos, amoureuse d'un taureau, duquel elle engendra le monstre gardé dans le Labyrinthe.*

## CHAPITRE II.

**I**E continuay & dis; Cette execrable impudicité n'a fondement que sur l'histoire de Pasiphaë, laquelle (son mary estant en guerre) se rendit amoureuse de quelque bouuier, ou d'un autre de pareille estoffe, qui donna sujet aux Poëtes du temps, & principalement aux Atheniens, ennemis de Minos, de la diffamer par cette inuention. Mais elle ne laissa pas d'estre vn miroüer

*Seruius sur Virgile & Plutarque l'expliquent ainsi.*

*Voy Plutar.  
que en la vie  
de Theſee.*

à ſes ſemblables, qui les peut deſtourner de ſi baſſes & honteuſes amours, parmi leſquelles rien ne paroïſt que le feu groſſier d'vne indomptable lubricité. Au reſte le Labyrinthe où eſtoit cet enfant ſuppoſé de Minos, ne nous peut representer qu'vne priſon baſtie de telle façon, qu'il eſtoit bien mal-aiſé d'en eſchapper, & d'autant que les enfans du tribut d'Athenes, qu'on y gardoit, y eſtoient fort indignement traitéz par ce baſtard qui en eſtoit le concierge, la fable l'appelle monſtre, & dit qu'il les y deuoit.

---

*Du Monſtre tué par Theſée & du fil d'Ariadne par le moyen duquel il ſortit du Labyrinthe.*

### CHAPITRE III.

**Q**uant à Theſée qui tua le Monſtre, & garentit ſon pays du tribut qu'il payoit à Minos, ce nous eſt icy vn patron de valeur, & chauffé d'vne ardeur bouillante de gioire, que toutes les difficultez d'vne hazardeuſe entrepriſe ne peuuent atiedir. Et l'amour d'Ariadne qu'il gaigne, nous repreſente la prudence dont il accompagne ce genereux feu qui le brule, pour ſortir avec honneur du lieu où ſon courage luy donne entrée. Car c'eſt la vertu d'vn braue chef de guerre de n'entreprendre iamais vne charge ſur ſon ennemy, ſans voir le fil qui doit guider la retraicte. Celuy, aux ambitieuſes conqueſtes duquel vn monde ne pouuoit ſuffire, pour auoir manqué vn iour à cette neceſſaire preuoyance, & s'eſtre plus courageuſement que prudemment ietté dans vne place, où il ne peût ſi toſt eſtre ſuiuy des ſiens, ſe vid à deux doigts pres de la mort, & ſa temerité euſt ce iour-là enſeuely dans vne meſchante ville, la vaillance la plus admirée de l'Antiquité, ſi ſon deſſein n'eũt eſté plus fauoriſé de la bonne fortune que de ſa prouieſſe: ou ſi comme dit vn ancien de Marius, ſon indifcretion réparée par l'aiſſiſtance de ſes compagnons, n'eũt trouué de la gloire en ſa faute. Et c'eſt peut-eſtre ce ſeul acte qui a fait, qu'vn grand Philoſophe a dit de luy, qu'il n'auoit pour valeur qu'vne heureuſe temerité. Tout ainſi qu'vne boutade, accompagnée d'auffi peu de iugement, & d'autant de bon-

*Alexandre  
renfermé  
dās le bourg  
des Mallies.  
Correſta  
Martij te-  
meritas glo-  
riam ex cel-  
pa inuenit.  
Sall. en la  
guerre de  
Iugur.*

*Seneca.*



heur, fit blasmer celuy que Rome a esleué pour parangon d'Alexandre; lors qu'ayant dans vne petite barque, au peril de mille naufrages, seul osé deffier la fureur des vents & des vagues, à son retour il ouyt de la bouche de ses soldats:

*Cesar, traistre à Cesar, cruel ou t'à porté*

*L'indiscrette valeur de ta temerité?*

Ce sont donc les dangers, où la gloire nous appelle, que les destours du Labyrinthe figurent icy, dedans lesquels les braues & sages comme Thesée, ne se iettent point sans auoir en main le fil d'Ariadne, symbole de la prudence qui les en retire. Ne cherchons point d'autres secrets dans ceste artificieuse prison.

*Quò te durerè tūlit virtus temeraria, Cesar.*

*Luc. li. 5.*

*Des aisles de Dedale, & de la cheute de son fils Icare.*

#### CHAPITRE IV.

**D**Euant qu'en fortir (dist Ariste) il faut recognoistre les forces de la necessité, laquelle en nous trouuillant aiguise nos esprits, & nous fait veiller contre la rigueur de la fortune qui nous presse, pour rendre l'impossible au dessous de nostre pouuoir. C'est elle qui durant la longueur des prisons de Dedale esueillla ses inuentions, & luy fournit d'aisles pour trouuer la liberté. Aussi est-ce elle seule, de laquelle le dessein de la fable nous a voulu principalement faire admirer la puissancce. Et n'importe si pour sa fuitte il attacha des aisles à son dos, ou si les aisles nous figurent les voiles des vaisseaux, dont sa prison le rendit inuenteur, pour trauerser avec plus de diligence les plaines de la mer, qu'il auoit à passer. De quelque façon que ce soit, il nous sert tousiours à prouuer còbien la necessité est ingenieuse. Je ne suis pas d'auis d'en rechercher tous les autres tesmoignages, dont les histoires sont assez fecondes, i'ayme mieux voir ce que nous apprendra le foible vol d'Icare. Quelques vns nous diront de luy, que son pere, grand Mathematicien; luy ayant appris l'Astrologie, la foiblesse de son esprit le perdit par la vanité, dans ceste mer profonde de la cognoissance des Astres: & au lieu des vrayes opinions, que Dedale luy auoit enseignées, se rangea du costé des erreurs, qui luy firent faire naufrage de sa reputation. D'au-

*Et labor ingenium miseris dedit & suam quem que. Ad vigilare sibi iussit fortuna premen- do. Iuuen.*

*Lucian en son liure de l'Astrologie.*

tres rapportant la feinte au general des sciences, en tireront le danger qu'il y a d'accabler la ieunèssè de preceptes, deuant qu'elle soit capable de les comprendre: car au lieu d'en recueillir les fruiets & l'auancement que les peres desirent, ils demeurēt tous hebetez, & sans aïles au milieu de leur vol. Aussi (dis-ie) peut-on l'accommoder aux esprits trop altiers, lesquels non contents de croire & admirer la Toute-puissance du grand Ouurier de l'Vniuers, veulent penetrer dedans la cognoissance de sa diuine essence, & foibles Icares, d'un vol trop indiscret s'approcher des feux du vray Soleil, qui brusle la plume, & fond la cire de leurs aïles.

*De la chasse du Sanglier de Calydoine, & de la mort violente de Meleagre.*

### CHAPITRE V.

*Perdrix feint  
change en  
Perdrix à  
cause de son  
nom.*

**L**E ieune inuenteur du compas & de la scie ne doit pas nous arrester icy. Tout ce qu'on dit de luy n'est que l'histoire de Dedale son oncle, qui fut accusé de sa mort, & de crainte d'en estre puny quitta la ville d'Athenes. Le sujet ne merite pas vne longue meditation, puis qu'on n'y retrouve que l'ordinaire enuie des artisans les vns contre les autres. La chasse du furieux sanglier de Calidoine nous fournit bien de plus vtils, & plus agreables discours. Mais il faut premierement remarquer, que ce sanglier estoit vn grand voleur fils de la Fée Chromione, lequel fit tant souffrir d'incommoditez au pays, qu'il contraignit tous les Princes de la Grece, dont le Poëte fait le desnombrement, de s'armer contre luy; ainsi que fit depuis le Senat & le peuple Romain, s'esleuant contre Spartaque escrimeur à outrance, qui rauageoit la campagne. Nous voyons en ceste chasse le louable dessein de plusieurs Seigneurs vnis ensemble pour vn bien public, lesquels semblent reprocher à tant de Princes qui commandent aux peuples baptisez, la honte de se plaire à s'affoiblir eux-mesmes, par les armes ciuiles qu'ils ont tousiours en main, tandis que le tyran de l'Asie, cruel sanglier, qui rauage la vigne du Seigneur, tient le fer & le feu dans la Hongrie,

*La Fable est  
tirée du 9<sup>e</sup> de  
l'Iliade.*

& nous menace d'estendre plus auant les cornes de son Croissant, si nos diuisions appaisées n'arrestent le cours de ses conquestes. La gloire d'un Meleagre, qui animeroit les autres à vne pieuse & si genereuse entreprise, ne seroit pas moins digne du Ciel, qu'est damnable l'ambition de ceux, qui n'appuyans leur grandeur que sur les malheurs communs de l'Europe, fournissent par tout l'infidelle semence de laquelle naissent les guerres intestines. C'est en quoy (dist Ariste) est desplorabile le piteux destin de l'Empire Chrestien. Nous mesmes augmentons les forces du sanglier, nos mauuaises intelligences luy mettent les sceptres en main, & luy chargent la teste des couronnes de nos Royaumes, & quand vn Meleagre nous auroit tous liguez contre luy, ie ne sçay si nous attendrions sa deffaite pour nous separer. Ce ne seroit pas chose nouvelle entre-nous (repartis-je) nous auons desia vne fois disputé de la proye deuant qu'elle fust en nos mains: C'estoit bien preuenir les ialousies ordinaires que la fable nous figure, par la querelle qui suruint entre les chefs de la chasse pour les despoüilles du sanglier. Peste tres-dangereuse & qui causa tant de malheurs, qu'elle ne permit pas aux vainqueurs de iouyr des fruicts de leur victoire. Le pourtrait du sang qu'elle fit couler (dist Ariste) n'est pas vn inutile reuers de fortune, souffert par ces Princes victorieux. Il nous apprend le peril qu'il y a de voir plusieurs esgaux dans vne mesme armée, & touche à vn secret d'estat que Tibere sçeut bien pratiquer, lors qu'il ne voulut pas enuoyer en Asie, deux chefs de mesme qualité, mais en choisit de differentes qualitez, de crainte que la ialousie mettant le discord entr'eux, ils n'aportassent plus de trouble que d'auancement à ses affaires. Voila ce que nous pouons mediter avec Meleagre: voyons les furieux combats que souffre l'esprit de sa mere.

*L'armée  
Chrestienne  
leuée pour le  
siege de Cō-  
stantinople  
laquele se  
dissipa.*

*Ne amula-  
tio interpa-  
res, & ex co-  
impedimē-  
tumoriē.*

---

*De la vengeance que prit Athée contre son propre fils, pour le punir du meurtre de ses freres.*

### CHAPITRE VI.

**V**N pere offensé par sō fils reconnoist, chez le tragique Roman, que la nature n'a point de liēs plus estroits, que ceux O nimium potens quanto pa-

rentes san-  
guinis vin-  
culo tenes  
natura quã  
te colimus  
inuiti quo-  
que, dit I be-  
see dans se-  
meque.

desquels elle se sert pour conseruer dans les cœurs des peres & des meres l'amour de leurs enfans. Il aduouë que malgré soy il est forcé d'aimer son fils, & qu'il n'y a point d'offence assez puis-  
sante pour faire du tout mourir son affection. Althée esprooue icy le mesme; ce souuerain pouuoir de la nature fait naistre vn si furieux combat en son ame, lors que son dueil l'a poussé à ven-  
ger sur son fils le meurtre de ses freres, qu'elle demeure long-  
temps agitée de deux diuerses passions, tout ainsi qu'vn vaisseau battu de l'orage de deux vents contraires, & en fin ne se re-  
sout qu'avec horreur à estre meilleure sœur que mere, & ses yeux mesmes refuyent de consentir à l'execution de son desna-  
turé dessein. Aussi (dist Ariste) la nature ne peut elle permettre de tels effectz, sans estre infiniment violentée: car encore que d'auoir reposé dans les mesmes flancs, auoir passé les iours de son enfance dans vn mesme berceau, auoir esté ensemble obligez au cõmun respect d'vn mesme pere & d'vne mesme mere, soient de douces & fortes chaisnes de l'amitié des freres & des sœurs, elles semblent pourtant plus foibles, que celles qui lient les pe-  
res ou les meres aux enfans. Vn Roy Persan le iugea ainsi, lors qu'ayant donné le choix à la femme d'vn sien sujet, de sortir des prisons, ou son mary, ou l'vn de ses enfans, ou son frere, il s'estonna de la voir faire eslection de son frere pour le sauuer plustost que tous les autres de son sang, & en voulut sçauoir la raison, cõme d'vn acte esloigné du cours ordinaire de nos inclinations naturelles. C'est à la verité (repartit Ariste) vne violence, qui trouue peu d'exemples dans l'histoire, elle n'est digne que des vengeresses furies de Progné, qui voulut du sang innocent de son fils venger l'offence commise de sa sœur. Mais vous ne dites rien de la souche fatale, qui seruit de vengeance d'Althée? Pour moy, ie tien que ce bois, dont la cendre fut la mort de Meleagre, nous figure le secours que cette mere marastre rechercha dans les secrets de la magie, pour estindre la vie de celuy qui la tenoit d'elle. Homere nous l'apprend lors qu'il met Althée au pied des noirs autels de Pluton & de Proserpine, faisant d'horribles vœux pour auancer les iours de Meleagre, par les mesmes voyes que Pison accourcit ceux de Germanicus.

Ce fut ainsi  
que Pison se  
montra Ger-  
manicus.

Reperiebantur solo ac patienibus erant h. m. nouum ci. potum religioz, carmina & deuotiones  
& nomen Germanici pluribus tabulis intsculptum, semiuisti cineres ac tabe oblitu, queis credi-  
tur animas, numinibus infernis facitari, dit Tacite.

Dis.

*Des Naiades & de Perimele changées en Isles.*

## CHAPITRE VII.

**L**Aissons, dis-je, ces violents efforts que la magie fait à la nature, quelques plus curieux pourroient tirer de la verité des histoires, des effets approchans de celuy que la feinte nous raconte : mais il vaut mieux esuiter la cognoissance des cruau-  
tez d'une si damnable science, que d'en apporter des eschantil-  
lons qui ne feroient qu'irriter nos desirs pour en voir dauantage.  
Prestons plustost l'oreille aux discours de Prothée, encore que  
ce ne soient que changemens causez en cet Vniuers, par la vicif-  
situde des choses : car sous le nom des Naiades, Nymphes des  
eaux, il nous figure les mutations qui arriuent de siecle en siecle,  
& dans la mer, & dans les fleuves, où la terre tantost se descou-  
ure pour faire des Isles, tantost se laisse couvrir pour faire voir  
des plaines liquides es lieux qui estoient parauant solides. Ce  
ne sont point accidens estranges, les preuues s'en voyent tous les  
iours en quelques endroits. Et l'Antiquité nous en tesmoigne de  
signalées, lors qu'elle nous assure qu'une grande part de l'E-  
gypte fut autrefois couverte d'eau, & ce que le Nil couvre au-  
iourd'huy depuis Siene iusqu'à la mer, auoir esté au commence-  
ment ce qu'on appelloit Egypte. De mesme ce qui est au  
dessus de Memphis, du costé des montagnes de l'Ethiopic, c'e-  
stoit à ce qu'on dit, vne mer, qui s'est retirée pour faire place à  
des campagnes.

*Cunctis re-  
bus inest  
quidam ve-  
lus orbis  
Tacito.*

*Strabon.*

*Herodote.*

*De la maison de Philemon changée en Temple, & le bourg en  
estang.*

## CHAPITRE VIII.

**E**T d'autant que ce ne sont pas les terres & les eaux seules  
qui sont sujettes au changemens naturels, qu'on void arri-  
uer en tout ce que le cercle de la Lune enferme, voicy vn exemple

BBbbb

de la Metamorphose de tant de villes, qui sont aujourd'huy en abysme d'eau, comme Sodome, ou en plaines labourées comme Troye, ou si changées, que ce qui reste d'elles merite mieux d'estre appellé desert, que de porter le nom que l'Antiquité dôna iadis à leur grandeur. Je ne veux pas en faire icy le denombrement, & alleguer Niniue, qui sentit le reuers des choses de ce monde, par le rauage des Medes : Carthage l'espouuentail de Rome, quin'a peu releuer les ruines dans lesquelles Scipion la laissa enseuelie : l'admirable Babylone qui n'est aujourd'huy que le champ où ses superbes bastimens furent iadis : les sçauantes & celebres Athenes reduites à vn petit village : la grandeur de Thebes transportée à Memphis, & celle de Memphis en Alexandrie : Lyon autrefois basty sur la montagne, au pied de laquelle il est maintenant sur le bord de la Saone, qui auoit lors son cours d'vn autre costé : Et au contraire tant de terres labourées, ou steriles riuages de fleuues, qui ont changé de face seruans de plan, où les plus celebres villes du monde sont aujourd'huy basties : La cognoissance en est aisée, nous n'auons qu'à remarquer icy les patrons de l'vn & de l'autre changement. Celly du bourg noyé nous represente la iustice de Dieu, en la vengeance des crimes, & la maison de Philemon la recompense qui ne manque iamais à la vertu. Et de tous deux ensemble nous deuôs apprendre que iamais rien n'arriue de sêblable, sans quelque cause fondée sur le merite ou demerite des habitâs du pays. Quoy ? ( me dist Ariste ) ne touchez-vous rien sur le particulier des droictz de l'hospitalité, que vous recognoissez icy si recommandables enuers Dieu, qu'observez par ces bons vieillards, ils leur acquierent les graces diuines, & vne benediction sur leur maison, & mesprisez par ces ingrats payfans, attirent sur eux le iuste courroux des Cieux ? Je ne crains point en cet endroit de mesler les choses sacrées avec les prophanes, i'aduouë qu'il me semble voir en cette feinte, l'image des Anges, reuestus de la forme d'hommes, que Loth receut en sa maison, & par ce moyen merita d'estre avec les siens sauué du feu, par lequel sa ville fut reduite en abysme : ainsi que Philemon pour son integrité ne fut pas seulement tiré de la ruine de son village : mais sa logette consacrée pour Temple, dans lequel desia auparauant la pieté habitoit avec eux. Aussi est-ce ( dis-ie ) avec

la simplicité de telles personnes, qu'elle fait plus ordinairement sa demeure. Elle s'y trouue plus volontiers qu'en la compagnie des Prothées, masquez d'artifice, & susceptibles de toutes formes, ainsi que les Cameleons de toutes couleurs.

*Des diuers changemens de Prothée.*

## CHAPITRE IX.

**L**Es discours que les Poëtes ont fait de cet inconstant fils de Neptune, reçoient autant de faces, qu'ils le disent auoir esté capable de diuers visages. Chacun de ceux qui en lisent la fable, luy donne la forme la plus agreable à son sens. Les vns le font Roy de l'Egypte, & rapportent ses formes aux diuerses armes, qu'il portoit à la teste pour enseignes, selon l'ancienne coustume des Roys ses deuanciers, lesquels estoient tousiours parez de l'image d'un Lyon ou d'un Taureau, ou de quelque autre marque qui leur plaisoit le plus, mais ne changeoient pas comme luy, quand ils auoient fait eslection d'une sorte de telles enseignes. D'autres veulent que ce soit la diuersité des habits des Palleniens, ancien peuple de l'Achaïe, d'où estoit Prothée; qui a seruy de sujet à l'inuention. Les Naturalistes tirans la feinte au secrets de leur science, n'entendent rien sous le nom de Prothée sinon la premiere matiere. Il y en a qui donnent le nom de Prothées aux esprits subtils & bien disans, lesquels sur quelque sujet que ce soit, ne manquent iamais de raisons pour soustenir tantost vn party, tantost l'autre. Vertu plus admirable qu'elle n'est loiable, en ce qu'elle panche ordinairement du costé de la flatterie : Quant à moy ie ne puis le prendre que pour vne image des semblables d'Alcibiade, lequel dans Sparte portoit le poil razé iusques au cuir, se baignoit en eau froide, mangeoit du pain bis, & faisoit son repas d'un potage noir à la Laconienne: Là il estoit extrêmement laborieux, viuoit de peu, & car estoit l'austerité: dans l'Ionie, au contraire les delices & les voluptez estoient ses exercices: parmy les peuples de Thrace, il ne beuuoit pas moins qu'eux, & se plaisoit fort à monter à cheval: chez les Persans, il paroissoit superbe & magnifique en tou-

*Suidas.*

*Platon en l'Enthydamé.*

tes ses actions : bref il sçauoit si accortement se former aux mœurs & aux habitudes, loüables ou vicieuses, de toutes les nations avec lesquelles il auoit à viure, qu'on l'eust pris pour originaire d'autant de pays qu'il en frequentoit. Rien à mon aduis ne rapporte mieux aux diuerses formes de Prothée : mais ceux-là pourtant me semblent auoir assez ingenieusement rencontré qui l'ont posé pour figure de la verité, cachée comme luy dans vn antre, où elle demeure endormie, tandis qu'en la recherchant nous nous arrestons aux formes diuerses, esquelles nos fausses opinions la desguisent, deuant que nous puissions l'embrasser toute nuë.

---

*Des changemens de Metre, & de la faim insatiable  
d'Eresiction.*

### CHAPITRE X.

**S**I Prothée (dist Ariste) cache la verité deffous l'ombre de ses diuerses faces, Metre n'est pas de mesme, elle n'y recelle que des mensonges : car que peut-on entendre par cette vertu qu'elle auoit d'imiter Prothée, sinon sa subtilité d'inuenter tous les iours nouvelles ruses, afin d'abuser ceux de lesquels elle tiroit des commoditez, pour fournir au ventre glouton de son pere ? Ses artifices, masques dont elle se seruoit pour se desguiser, sont les formes qu'elle prenoit, non pas les diuers presens qu'elle receuoit pour loyer de son corps prostitué, ainsi que quelqu'un s'est imaginé. Mais si les inuentions de la fille furent estranges, la maladie du pere l'estoit encore plus :  
 Je ne la veux pas rapporter à ses prodigues & trop excellentes despences, par lesquelles ayant esté réduit à vne extrême necessité, il fut contraint de faire trafic des beautez de sa fille. Je croy que le supplice qu'il endura n'eut autre cause que ses impietez, & ce supplice fut le mal que les Medecins appellent faim canine, cruel en ce que toutes les viandes que deuorent tels malades, au lieu de les rassasier, ne font que dauantage irriter leur appetit, qui comme vn feu consume tout, & ne s'appaise jamais non plus que la soif des hydro-

*Erasme en  
ses Adages.*



piques. Ce sont (dis-ie) des effects de la noire humeur de la melancholie : mais encore que la maladie ait sa source naturelle de ce costé-là, ce n'est pas à dire que la diuine puissance ne s'en serue comme d'outil de ses vengeances. Il y en a qui escriuent *Herode.* vne autre mort du cruel tyran de Iudée, qui espancha le sang des Innocens ; mais aussi y a-il des histoires, qui le disent auoir esté puny du fleau de cette famine enragée, & que ce fut la peine, *Eusebe en l'hist. Eccle.* laquelle entre les autres qu'il endura, luy donna plus de tourmens, & auança la fin de sa vie odieuse. Je m'estois teu, & m'en allois leuer, quand Ariste me dist : En voulez vous demeurer-là ? Il me semble qu'en parlant de la faim, vous m'avez fait faire vn repas plus court que de coustume, ou la gloutonnie d'Eresicon m'a rendu plus auide qu'és autresfois de ce doux entretien de nos apres-disnées. Le temps ne nous presse point, pourquoy ne tournerons-nous pas encore vn feuillet, pour couler iusqu'à l'heure ? Rien ne nous peut empescher, luy dis-ie, & mon desir consentira volontiers que le vostre nous porte au delà de nostre ordinaire : Plus nous auancerons, plustost nous verrons la fin de nostre dessein. Cela dit, Ariste reprit ensemble le liure & la parole.



## NEVFIESME DISCOVRS.

*Du combat d'Hercule avec le fleuve Acheloy.*

### CHAPITRE PREMIER.



Es diuerses couleurs que la changeante nature du Poulpe reçoit, le font accuser de foiblesse & de timidité, & icy pareils artifices, dont se sert

*Plutarque  
des causes  
naturelles.*

*La puissance liquide*

*Ronsard.*

*De ce fleuve escorné combattant contre Alcide.*

Font qu'il est representé pour vn patron de lascheté, laquelle opposée à la vertu, n'a au lieu de resistance que les ruses pour es-

Inferior  
virtute  
meas diuer-  
tor ad artes.  
Quoniam  
armis bellū  
parum pro-  
cedebat, in-  
fidias regi-  
per amicos  
tendit, *Sat*

chapper. Ce sont les armes dont se couurent ceux qui n'ont ny la force, ny le courage, pour ofer paroistre à la face de leurs ennemis avec vn visage de genereux ennemy. Aussi ce lasche fleuve l'aduouë luy-mesme, quand il dit, n'auoir eu recours à ces arts de Prothée, qu'après s'estre recogneu le plus foible : Ainsi Metel enuoyé contre Iugurthe, ne rechercha de l'auantage en ses secretes pratiques, & n'attenta iamais de surprendre par trahison le chef des Numides, sinon lors qu'il s'apperceut ne pouuoir rien gagner à la pointe de l'espée. Mais cela ne l'excuſe pas qu'il n'ait en cet endroit defrogé à la courageuse vertu des Romains, lesquels comme Hercule, se vestoient tousiours des depouilles du Lyon, & nom de celles du Renard, quine peuuent acquerir à ceux qui en vsent, que des regrets & de la honte. Acheloy nous l'apprend, confessant qu'il n'oseroit, sans rougir, parler de son combat, si ce n'estoit l'honneur qu'il emprunte du reste de la gloire de son braue vainqueur : qui est la seule consolation dont il adoucit le dueil qu'il en porte. Ariste auoit continué iusques-là, lors que ie dis en suite de son discours : Ce n'est pas vne legere consolation: car sans doute, la belle renommée du bras victorieux, cōme elle diminuë la honte, aussi allege-elle les regrets du vaincu. Enée dans Virgile ne met point d'autre appareil sur les playes que luy-mesme auoit faites à Laufe. Et l'effroy des Romains Annibal, lors que les victoires de Scipion le contraignirent de demander la Paix, dit, qu'il auoit du contentement en son malheur, puis que c'estoit vn grand foudre de guerre qu'il deuoit rechercher pour l'obtenir. Au reste par ce combat d'Hercule ne nous est figuré que son traual à resserrer le fleuve dans ses bornes, par le moyen des leuées qu'il fit faire sur le riuage. Et la corne qu'il luy arracha fut le retranchement de quelqu'vn de ses bras, dans la couche duquel lors que l'eau en fut destournée, on vid croistre si grand nombre de toutes sortes de fruiets, nourris de la graisse de la terre encore limonneuse que d'vne telle fertilité nasquit l'inuention de la Corne d'abondance.

Solabere  
mortem,  
Enca ma-  
goi dextra  
cadis.  
*Æneid.* 10.  
Lætor te  
mihi potif-  
simūm da-  
tum, à quo  
petere,  
*dit Annibal*  
*dans T. I.*

*D'Hercule réputé fils de Iupiter, de ses travaux, & de sa mort.*

## CHAPITRE II.

Comme des fruits on iuge l'arbre, les Anciens des actes de vertu remarquables en quelques grands hommes plus qu'au reste des autres de leur temps, faisoient vn iugement de la grandeur de leur naissance. La gloire des genereuses entreprises, heureusement conduites, n'estoit pas si tost publiée, que la Renommée adoptoit les Auteurs pour enfans de quelqu'un de leurs Dieux. Ainsi Achille le fut de Thetis, Sarpedon de Iupiter, Thesée de Neptune, Romule de Mars. Et le discours des estranges fortunes d'Enée & des perils que son courage auoit domptez, firent de mesme que Didon le iugea yffu de la race des Dieux. Les Grecs en faueur des valeurs d'Alexandre, & les Romains pour flatter le courage de leur bouclier Scipion, le vainqueur d'Annibal, firent des comptes d'un serpent veu en la chambre de leurs meres, pour faire croire qu'ils estoient du sang de celuy qu'on adoroit dedans le Capitole. C'est le pere qui fut aussi donné à Hercule, à cause de la glorieuse chasse des Tyrans, qu'il entreprit & en purgea le monde: car ils tenoient qu'exposer sa vie à tant de hazards pour le bien public des Prouinces mespriser la rigueur d'une fortune contraire, & ne se rendre point à la cruauté des assauts, c'estoit passer les forces de l'humanité, & rendre preuue d'une nature diuine. Voila pourquoy les fables ont feint Hercule de la race de Iupiter. Quant au general de ses travaux, employez au meurtre de tant de monstres, il ne nous figurent que les glorieux exploicts de ses armes, trempées dans le sang des Tyrans, sous la cruauté desquels diuerses Prouinces gemissoient de son téps, & receurent de luy le mesme secours que d'autres ont receu depuis de Dion, Timoleon, ou Arate, surnommez fleaux de la tyrannie: Busiris & Antée, qu'il nomme les premiers au denombrement de ses faicts heroyques, furent Princes cruels, l'un de l'Egypte, l'autre de la Libie. Gerion commanda du costé de l'Espagne dans trois Isles, où il estoient trois freres si vnis,

*Credo e-  
quidē, nec  
vana fides,  
genus esse  
Deorum.  
Et tunc, dans  
Virgil e*

quen'ayans qu'une volonté en trois corps, l'aîné emporta la reputation d'auoir trois corps luy seul, à ce que rapporte Iustin. Plutarque dit que ce Cerbere fut le chien du Roy des Molosses, que la femme de ce Roy se nommoit Ceres, & sa fille Proserpine, au rapt de laquelle Thesee & Pirithous s'estans hazardez, l'un fut deuoré par ce furieux chien, l'autre demeura prisonnier iusqu'à ce que Hercule l'en retira, & emmena cette hideuse beste, qu'on nommoit portier de l'Enfer. Les estables d'Angie, remplies du fumier de tant de bœufs, c'estoit la Cour dissoluë de quelque Prince desbauché, que Hercule chastia de ses vices, en luy ostant la vie honteuse qu'il menoit. Les oyseaux de Stymphale, estoient voleurs qui auoient leur retraicte autour d'un lac d'Arcadie. Le Taureau vaincu, le Sanglier d'Erimanthe, le Lyon des forests de Nemée, sont ou semblables voleurs, qui portoient tels animaux en leur enseignes, ou quelques cruelles bestes qui faisoient de si grands degasts, que la valeur d'Hercule se trouua necessaire pour en deliurer la terre. Les cheuaux de Diomedes nourris des entrailles des hommes, nous figurent les tyrannies qu'il exerçoit sur ses sujets, & les tributs excessifs qu'il leuoit pour l'entretien de ses escuries: ou comme veulent quelques-vns, pour la lubricité de ses filles, representées icy par ces iumens, lesquelles il faisoit courir par tous les estrangers qui arriuoient chez luy sans passer outre: car ces miserables estelons estoient mis en pieces apres qu'on s'estoit seruy d'eux. Pour le Dragon gardien des Iardins Hesperides, c'estoit vn long bras de mer, tourné en forme de queue de Dragon, qui fermoit l'Isle où estoient ces riches iardins. Les centaures furent les peuples de la Theffalie, qui premiers monterent à cheual, & par ce moye donnerent sujet d'estre appelez monstres demy-hommes & demy-cheuaux. Cacus fut vn Prince de Champagne, que le vieil Euandre vainquit avec l'aide d'Hercule, & mourut estouffé de fumée, dans l'obscur cauerne où il se retiroit. Le Ciel que ce valeureux fils d'Alcmené porta sur ses espauls fut la cognoissance de la Sphere, qu'il apprit d'Atlas Roy de Mauritanie, & l'apporta en Grece. Et cett'Hydre à cent testes qu'il abbattit avec tant de peine, si nous croyons Platon, fut vn Sophiste du bourg de Lernée, lequel second en medifances taschoit

tous

*Erasmé en  
ses Adages,  
en l'inter-  
prete d'A-  
ristophane.*

*Plin.*

*Platon en  
l'Enchiride.*

les iours par quelque calomnie de tenir le beau los d'Hercule, qui demeura en fin vainqueur de ses ingenieuses malices. Ce diuin Philosophe ne s'offencera pas, si avec Homere, nous prenons vn monstre si espouventable pour l'enuie, cruelle marastre de la vertu, qui luy est autant, ennemie qui Iunon l'estoit à Hercule: car ce fut elle qui dressa contre luy toutes les testes des perilleuses fortunes qu'il courut, & qui fut vaincuë aussi bien que l'implacable femme de Iupiter, laquelle confesse dans Seneque qu'elle a plus de peine à faire du mal à ce genereux fils de son mary, que luy à le souffrir, en executant ses cruelles volontez. Ariste auoit long-temps presté l'oreille sans parler, quand il dist: En fin tant de labours enrichis de l'inuention des Poëtes, ne nous designent en Hercule, que la mesme vertu, contre laquelle, ny la cruauté des tyrans, ny la fureur des bestes farouches, ny le venin de l'enuie, ne peuuent auoir prise. Et telles vertus bien qu'elles ne se fortifient qu'avec le temps, elles rendent pourtant, des le bas age de ceux avec lesquels elles naissent, certains esclats qui presagent par quelque merueille en leur foiblesse, leur grandeur à venir. Les serpens estouffez dans le berceau furent les arres des miracles qu'il deuoit faire en vn age plus robuste: ainsi que la courageuse resolution de Cesar Auguste à se rendre, n'estant encore qu'un enfant. Chef de party contre Pompée, & contre l'aduis tant de sa mere que de son beau-pere, aspirer à la fortune de son oncle, exposée à la batterie de tant d'ennemis & de ialousie, fut le presage qui le destina à l'Empire. La vertu des Grands (repartif-ie) ne suit pas la mesure du temps, elle deuance les années, & dès sa naissance se fait voir en ie ne scay, quelle perfection, qui semble plustost continuer que croistre. Mais passerons-nous outre sans arrester plus particulièrement au combat d'Antée? qu'un Poëte represente pour le plus penible qu'Hercule ait iamais eu à soustenir? Nous ne l'auons veu que comme les autres à la face de l'histoire, entrons plus auant pour le voir au dedans, nous apprendrons peut-estre que Diogene auoit raison de se mocquer du peuple qui courroit voir les combats de l'Amphitheatre, & ne daignoit s'arrester deuant luy qui combattoit à outrance avec vne douleur extrême qui le trauailloit. Si la guerre intestine que nous auons contre nos mauuaises inclinations est plus grande que cel-

Minorque  
labor est  
Herculi  
iussa exequi  
quam mihi  
iubere. En  
Her. fur.

Non place-  
bat Atiæ  
matri Phi-  
lippoque  
vitrico adi-  
re nomen  
inuidiosæ  
fortunæ  
Cæsaris,  
Spreuit ce-  
lestis ani-  
mus huma-  
na consilia.  
Vellerius.  
Cæsaribus  
virtus con-  
tigis ante  
diem. Ouid.

Lucian li. 4.

Platon en  
ses Morales.

*Enty. liu. 2.*

*Antée tiré  
du Grec,  
& vior, qui  
signifie con-  
traire.*

le que nous entreprenons, les armes à la main contre nos ennemis, nous n'aurons pas moins de contentement, tournant la face de la fable, de rendre Hercule vainqueur de ses propres desirs, que de la masse terrestre du grand corps d'un Geant. Un ancien prend Antée pour l'ennemy caché que nous portons avec nous, ceste loy de nos membres, qui tient un party contraire à la vertu. Lors que nous l'esloignons des choses de la terre sa mere, il perd ses forces & ne peut resister à la raison: mais si nous nous relaschons tant soit peu, pour le laisser approcher de ce qui le flatte, il reprend une nouvelle vie, & sa puissance renforcée nous met au hazard de nous perdre. En quoy Hercule nous enseigne, que pour vaincre les appetits terrestres de nostre chair, & en estouffer la mortelle semence que nous en auons dans nous mesmes, il les faut retirer des choses d'icy bas, & les tenir esleuez en haut, comme Hercule tenoit Antée, pour luy faire perdre l'haleine. Seroit un traual infiny, dist Ariste, de nous laisser porter par tout ou ses trauals nous peuuent conduire, contentons-nous, apres tant de vertus, de recognoistre en luy le piteux destin des plus braues, auxquels ordinairement une perfidie porte le cousteau dans la gorge, ou le poison dans le sein, priez du bon-heur de trouuer la mort dans les sanglantes meslées, où ils la cherchent tous les iours avec l'honneur. Recognoissons encor en ce Centaure, combien les dons d'un ennemy sont dangereux, puis qu'ils donnent la mort. En Deianire l'indiscretion de sa ialousie, qui la rend meurtriere de son mary, comme Procris la fut de soy-mesme: Et en Lychas le miserable loyer du seruice des grands, pres desquels l'infortune des seruiteurs se trouue tel quelquefois, que les obeysances ou des-obeysances sont esgallement punissables. Il est temps de conduire Hercule dans le Ciel.

---

*D'Hercule mis au nombre des Dieux.*

### CHAPITRE III.

*Hæcitur ad  
scolum via.*

**I**E pris la parole, & dis: Le laborieux chemin dans lequel nostre discours l'a suiuy est la droite voye qui nous y mene. Les

iniustes courroux d'une marastre Iunon ne nous y peuuent refu-  
 ser place, lors que nous y montons par tels degrez. Hercule, la  
 gloire des vaillans, monstre icy que ceux là se sont abusez, les-  
 quels ont pense, ou par la vanité comme Antoine avec sa Cleo-  
 patre, ou par la voix flatteresse de leurs peuples, comme presque  
 tous les Roys des Perfes, & mesmes le premier Empereur des  
 Romains, s'acquerir estant encore en vie, les honneurs deubs à  
 ceux qui iouissent de l'immortalité. Hercule ne fit que combat-  
 tre tant qu'il fut icy bas, & ne fut point adoré, il se reconnut tou-  
 jours mortel, ainsi que Tibere, & sujet à tous les deuoirs de l'hu-  
 manité, ne souhaitant autres Temples, ny autels, que les bien-  
 faicts dont sa valeur obligeoit les Prouinces affligées, grauez és  
 ames de ceux qui les receuoient. L'eternité que la mort seule luy  
 donne, nous apprend que la vraye vertu ne se laisse point flat-  
 ter, comme elle-mesme parlant par la bouche d'Alexandre, le  
 fit entendre à ceux qui l'appelloient Dieu, en leur mostrand le  
 sang couler de sa blessure, tout ainsi que des playes des autres  
 hommes. Aussi quelque puissance qu'ayent les hommes les plus  
 esleuez en honneur, tant qu'ils respirent ils ne se peuuent dire  
 bien-heureux, d'autant qu'ils ne sont iamais, non plus qu'Hercu-  
 le, au delà de l'enuie, sinon apres la mort. Et ceux là seuls presu-  
 ment follement auoir vn tel aduantage, lesquels ont plus de van-  
 ité que de vertu. Laissons Hercule, dit Ariste, avec Hebé, qu'on  
 luy donna pour femme dans le Ciel, à cause de la force qu'il auoit,  
 laquelle ne peut estre en nous sans la ieunesse. Si les anciens  
 l'ont fait Dieu, c'est suiuant leur creance, qui estoit, que tous nos  
 esprits sont bien immortels, mais que les ames des vaillans hom-  
 mes qui suiuent la vertu, montant plus haut, ont part à la diuini-  
 té. Il n'est point besoin de nous arrester aux douleurs que sa me-  
 re eut à l'anfanter, la naissance de ce qui passe le commun n'est ia-  
 mais sans difficultez qui ne sont pas communes. Dryope en pas-  
 sant nous enseignera le respect avec lequel nous deuons appro-  
 cher des choses sacrées, de crainte que par mesgarde nous n'at-  
 tirions sur nous des infortunes, pour n'estre pas assez aduisez en  
 nos deuotions. Auauçons pour voir les loüables froideurs de  
 Caune, qui condamnent l'incestueuse ardeur de sa sœur.

*Son nom en  
 Grec signifie  
 la gloire  
 des heros.*

*Les Perfes  
 tenoient leurs  
 Roys pour  
 Dieux.*

*Auguste eut  
 vn Temple à  
 Pergame.*

*Ego me  
 mortalē ef-  
 fe, & homi-  
 num officia  
 fungi, te-  
 stor, dit Ti-  
 bere dans  
 Tacite.*

*Omnium  
 quidē ani-  
 mos im-  
 mortales,  
 sed fortium  
 ac bonorū  
 diuinos.  
 Cic.*

*De Bilibis amoureuse de son frere, & d'amour changée en fontaine.*

#### CHAPITRE IV.

*Meodaci-  
quediū pic-  
tatis falli-  
tur umbra*

**O**N dit que Praxitele fit deux images de Venus, l'une nuë, & l'autre couverte d'un voile. C'estoit la couverte que Bilibis auoit tousiours adorée, puis qu'elle luy inspira des passions attachées à vn crime; qui luy faisoit tant apprehender de les des-courir. Et de vray, la Venus qui s'empara de son cœur n'estoit pas nuë, mais vestuë de l'habit de la pieté, & de l'amitié naturelle qu'une sœur doit à son frere. Ce fut le voile qui couurit ses premières ardeurs, & sous lequel elles se rendirent si fortes, qu'en fin elles rompirent & ietterent apres celuy de la honte. Ainsi quelquefois les ieunes ames se laissent deceuoir de l'ombre d'une louable affection, qui les attire à des desirs trop honreux, & ces desirs à des horreurs qui conduisent à la mort. Detestables fureurs, & d'autant plus à craindre qu'elles se glissent sous le saint lien des amitez fraternelles, dont elles se seruent d'appas. N'en recherchons point d'exemple dans l'histoire, souhaittons plustost que tout ce qui est en escrit, soit fable cōme celle-cy. Et si les Perses pour authoriser en leur pays le feu d'un amour si horrible, nous representent leur Cambise, qui bruslé d'une passion pareille, fut mary de sa propre sœur, seruons nous contr'eux-mesme de la responce que leurs Iuges firent à ce Roy égaré de son esprit, lors qu'il leur en demanda leur aduis: car ils luy dirent, que parmy les loix de tous les peuples du monde, ils n'en trouuoient pas vne, qui permist au frere d'espouser sa sœur. Aussi le succez du mariage fit paroistre combien le Ciel auoit esté offencé d'une telle alliance: pour ce que luy-mesme fit depuis iniustement mourir celle qu'en violant le droict & la iustice, il auoit prise pour femme. Ne le detestons donc pas moins que Bilibis, & redons des loiianges à la constance de Caune, & à sa discrete continence, qui luy fait bien auoir en horreur les odieuses flames de sa sœur, mais ne le porte point au scandale. Et

*Herodote en  
la Thalie*



de crainte que sa ieunesse ne s'eschauffe en fin, s'il demeure proche d'un si dangereux feu, ayme mieux fuyr le peril, que de courir fortune d'y perir.

*D'Iphis changée de ieune fille en ieune garçon.*

## CHAPITRE V.

Ceux d'entre les Philosophes qui ont plus auant penetré dans les secrets de la nature, tiennent que l'amour des meres enuers les enfans est plus grand que celuy des peres. Outre les tesmoignages que quelques histoires nous en rendent ; en voicy vne que la fable nous fournit. La pitié de la mere sauue la petite Iphis, que le desespoir du pere auoit condamnée à la mort: Et les Dieux fauorisent l'esperance de celle, qui mettant son appuy en leur secours, n'auoit eu autre azyle que les prieres & les vœux. D'où nostre foiblesse apprend à se fortifier tousiours du bras du Tout-pissant, lequel ne manque point à nos pieuses recherches, mais fauorable à l'aideur de nos deuotions, nous retirant de la misere, ainsi que d'un abyfme,

*Aristote au  
8. des Eth.*

*Fait sur nous esclater sa puissante bonté  
Quand nos maux sans espoir sont à l'extremité.*

C'estoit Ariste qui parloit, & ie dis en me leuant; Fermons là nostre discours, il ne peut mieux finir que par celuy, qui estant sans fin, doit estre le commencement & la fin de toutes nos œuures.



# DIXIEME DISCOVRS.

*De la descente d'Orphée dans les Enfers pour auoir Euridice, qu'il en tira, puis la reperdit n'ayant pas obey au commandement de Pluton.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Didon & la  
la femme  
d'Asdrubal,  
premiere &  
derniere  
Reynes.*



LES Dames pour esleuer l'honneur de celles de leur sexe, & vanter l'integrité des affections qu'elles portent à leur maris, ont les Arriés, les Porciés, les deux Reynes d'Afrique, qui virent l'une les fondemens, l'autre la ruine de l'Empire de Car-

thage, & quelques Romaines encores, auxquelles les cruantez du Triumuirat furent comme vn feu, dans lequel leur vertu fut esprouée. Voicy les forces du mesme amour qu'elles se persuadent seules auoir en perfection, qui font qu'Orphée surmonte Pluton, fleschit l'inexorable Proserpine, & touche de compassion les cruantez de l'Enfer. Toutes celles, du nom desquelles les femmes estoient leurs trophées, n'eurent point plus de regrets, plus de larmes, ny plus de constante resolution à fuiure leur moitié dans les Enfers, que les Poëtes en donnent à Orphée, pour son Euridice. Il se veut rendre avec elle habitant du triste Empire de Pluton, s'il n'a le pouuoir de l'en retirer; & ne veut plus auoir d'amour, pour femme du monde, s'il n'a plus Euridice pour luy en rendre. Orphée leur apprend donc, que les hommes ne sont pas insensibles au dueil, duquel les plus courageuses d'entre-elles retirent tant de gloire. Il leur fait paroistre, qu'il n'en ressent pas moins, mais qu'il a du cœur dauantage pour le dompter en le nourrissant avec la foy, gardée inuiolable au premieres amours. Car que nous peut figurer sa descente aux En-

*Quædã ar-  
dentibus se  
maritorum  
rogis mis-  
cuerunt,  
quædã vi-  
caria mari-  
torum salu-  
tem anima  
redemerunt.  
Sen.*

fers, sinon l'affliction qu'il en eut, dans laquelle il se vid comme enueloppé de tenebres, & sur le bord du tombeau : d'où sa voix & son luth le retirèrent, charmans son ennuy, & le triste souuenir de sa perte? C'est le seul enfer, où il entra, qu'il vainquit de ses doux accens: & sembloit en auoir retiré Euridice, à cause du calme que l'entretien de ses airs auoit rendu aux troubles de son ame, s'il ne se fust retourné, reportant sa pensée à ses douleurs, lesquelles renouuillées luy firent comme de nouveau perdre sa femme, au ressentiment de son mal, que quelque plus aigre souuenir luy rendit plus cuisant. I'auois cōmencé sans estre iusqu'à interrompu. Ariste dist lors: Si vous prenez l'enfer pour sa tristesse, tous les tourmens, que le Poëte racôte auoir cessé à l'harmonie de ses doigts, fortifient vostre opinion: mais il y en a qui le rapportent aux vers magiques, ausquels son dueil le contraignit d'auoir recours; avec telle creance, qu'il se persuadoit de pouuoir rendre la vie à Euridice par l'aide des demons. Et se voyant abusé en l'asseurâce, que sa fausse persuasion luy en auoit donnée, demeura aussi estonné comme celuy, lequel pour auoir apperceu de loing le chien de Cerbere, perdit en vn instant le sang & le sentiment, deuint vne roche en forme d'homme, ayant les yeux sur quelque obieet effroyable. C'est la comparaisson de laquelle Ouide mesme se sert. La fable n'en est pas signalée, non plus que celle d'Olene, nous les laisserons avec le dueil d'Orphée, & les abominables exemples de lubricité, qu'il a laissez aux Thraces, pour nous arrester aux merueilles de son luth.

*Pausanias.*

*Voiez Erasme en l'Adage. Timidior proficiente, & Parrhasius sur Claud.*

---

*Des animaux & des arbres attirez autour d'Orphée aux airs de son Luth.*

## CHAPITRE II.

**S**I vn ancien auoit raison de dire, que nous n'auons pas moins d'obligation à ceux, qui forment nos mœurs par leurs instructions, qu'àux peres qui nous ont engendrez, d'autant que des vns nous ne tenons que le viure, qui n'est rien sans le bien-viure, que nous apprenons des autres: Les Poëtes n'ont point esloigné leur inuention des veritables effets du vieil Or-

phée, quant ils ont feint sa voix & les cordes de son luth si puissantes, qu'elles animoient les arbres, & leur donnoient mouuement pour le suiure, charmoient la brutale cruauté des Ours, des Lyons, & des Tygres, & adoucissant leur farouche nature, les rendoient comme domestiques : ces arbres sans sentiment sont les Thraces grossiers, qu'il fit mouuoir le premier pour les retirer des forests, & les assembler en vn lieu, où ils changerent leur champestre solitude, en vne vie plus approchâte de l'humanité. Ils ne viuoient pas auparauant, non plus que ceux, qui n'ayans que la forme du corps de l'homme, viuoient en la sorte qu'ils naissent, sans passer par les mains des peres des esprits, qui leur donne la vraye vie. C'est celle que receurent d'Orphée les trôcs & les fouches insensibles, que la fable pose pour figure de la brutalle rusticité des Thraces : & celle-là mesme qu'eurent de luy ceux d'entr'eux, qui plus cruels & plus bestes sauuages qu'hommes, furent par luy rangez à la ciuilité & à la douceur, qui se trouue es assemblées regies par les loix. Voila (dis-je) vn sens, que la verité ne peut démentir : mais ne pouuons-nous pas aussi tourner la face de cette feinte au los de la Poësie, & de la Musique, par lesquelles il n'y a rien de si dur qui ne s'amollisse ; de si rude, qui ne se polisse ; de si farouche & si cruel, qui ne s'appriuoise & s'adoucisse ? Pour moy il me semble voir Orphée reprocher à ceux qui ne sont touchez qu'à demy des delices d'vne voix & d'vn luth, qu'ils ont moins d'humanité qu'vn Tygre, ou vn Lyon, & sont moins sensibles, que le tronc d'vn orme ou d'vn chesme. Il y a de l'apparence (repartit Ariste) qu'Orphée se soit seruy des charmes d'vn tel art contre les aigres humeurs des Thraces : car il n'y a point de plus doux lenitif des passions, que la musique, ny qui ait plus de pouuoir de rendre le calme à vn esprit agité. Achille en vse chez le vieil Home-te contre les mouuemens de la colere : & chez le fidelle Escriuain des Antiquitez des Iuifs, nous trouuons que le Roy Prophete s'en ayda pour appaiser la furieuse tourmente, que les demons auoient esmeuë dans le cerueau de Saül. Tant de fois que cette frenetique fureur s'emparoit de son ame, David au cheuet de son liët, mariât sa voix à sa harpe, & les deux ensemble aux Hymnes sacrez, estoit le Medecin, qui par son chant guerissoit les playes de cet esprit blessé. Si elle a, dis-ie, vaincu la rage des demons

Siluestres  
homines sa-  
cer, inter-  
presq; deo-  
rum, Cz di-  
bus & fœdo  
victu dete-  
ruit Or-  
pheus, Hor.

Joseph. l. 8.  
chap. 9. des  
antiq. Iud.

demons, ce n'est pas merueille, qu'elle ait dompté les brutales coustumes des Thraces. Ne l'admirons pas dauantage, il nous faut trauffer ceste grande forest de diuers arbres, qui sont autour d'Orphée, pour en voir quelques-vns à part, & recognoistre de quel plan ils viennent.

*D'Atis changée en Pin, & Cyparisse en Cyprés.*

### CHAPITRE III.

**L**E Pin chery de la mere des Dieux, nous dira qu'il fut autrefois le ieune Atis, auquel sa vieille ialouse coupa les parties qui le faisoient homme, pour le changer en cet arbre, lequel ne portant que des fruiets sans fruiet, & du tout inutiles, ne nous represente, avec Adonis traicté de mesme, que les plantes steriles, ou des fleurs dont la beauté se fanit incontinent, sans rien porter qui donne du contentement. La funeste Cypres racontera de mesme, que sa naissance fut la mort du petit Cyparisse, enfant fort regretté par les vers des Poëtes de son temps, & pour cela nommé mignon d'Apollon & des Muses. Et d'autant que la cause de sa mort fut le dueil extrême qu'il porta de son cerf, les Poëtes ont rendu le Cypres symbole d'une tristesse funebre. Il est vray, dist Ariste, Virgile en met deuant le bucher dressé pour brusler le corps de Palinure. Dans Rome c'estoit le signe de dueil, qu'on plantoit à la porte des morts, mais non pas pour toutes sortes de personnes, il ne seruoit qu'aux funerailles des plus Grands. Et peut-estre n'est ce pas tant Cyparisse, qui l'a fait tenir pour funebre, comme la nature de l'arbre, qui ne repousse iamais de vers rejets, lors qu'il a esté vn fois coupé, & nous figure en cela cette vie mortelle, de laquelle le fil vne fois tranché, ne se renouë point.

*Pour Atis  
voy Arnohe  
au s. l. com-  
me les Gen-  
tils, & Enl-  
gence lin. 3.  
Porphire de  
la raison na-  
turelle des  
Dieux.*

*Ferales an-  
te cupres-  
los consti-  
tuant.  
8. Enoid.*

*Et non ple-  
beios lu-  
etus testata  
Cupressus.  
Luc. lin.*

*Du Rapt de Ganimede , par Iupiter desguisé en Aigle , & d'Hyacinthe changé en fleur.*

#### CHAPITRE IV.

**L'**Aueuglement des Anciens a bien icy honteusement prostitué la diuinité de celuy, en la main duquel ils mettoient les foudres. Il n'estoit point besoin de la traicter si indignement, pour couvrir la mort du fils d'un des Roy de Phrigie tué secrettement par un sien frere, & feint par la voix flateresses de la renommée, auoir esté rauy dans le Ciel, pour sa beauté, afin d'essuyer plus doucement les larmes du pere. Il y en a (dis-je) qui font Tantale autheur du rapt, & qu'il l'enuoya en Crete à Iupiter, d'où s'esleua vne guerre entre Tantale & Tros, pere de Ganimede. Et d'autant que les Cretois portoient un Aigle en leurs enseignes, la fable reuestit Iupiter des plumes de l'Aigle, pour luy donner la gloire d'un acte si genereux. Mais de quelque façon que ce soit, le sujet n'est pas digne d'auoir si auant engagé l'honneur du Souuerain de leurs Dieux. Pour ce qui est du petit Hyacinthe, les Poëtes ont eu raison de rendre Apollon amoureux d'une fleur sous son nom, puis que la chaleur du Soleil est l'amour & la vie de toutes sortes de fleurs. D'y pëser trouuer autre secret, ce ne seroit que perte de temps, aussi bien que rechercher la fleur marquée de ces caracteres plaintifs: Matthiole, ny tous semblables ne nous en scauroient faire voir.

*Eusebe le rapporte ainsi.*

*Cerafte en Grec signifie Cornu.* Des Cerastes habitans d'Amathunte, ville de Cypre, changez en Taux, leurs femmes & leurs filles, nommées Propetides, en rochers.

#### CHAPITRE V.

*Corpora cum forma primo vulgasse teruntur.*

**I**L ne faut point, dist Ariste, estre Oedipe pour deuirer icy. Les inhumanitez que ces cruels peuples de Cypre commettoient sur les autels de Iupiter, & les rebellions des femmes &

des filles contre Venus tutrice du pays, irriterent de telle façon le courroux de la Deesse, qu'elle fut en volonté d'en abandonner la demeure : mais la perte d'un Royanme si agreable, la fit resoudre à s'en venger plustost sur ses sujets, que sur soy-mesme. Sa vengeance fut qu'elle força ces femmes, rebelles à ses loix, de donner toutes sans honte leurs corps & leur beautez au public. Et pour punir les hommes, leur planta des cornes sur la teste, les changeant en Taureaux. On peut de là presumer ce qui est de l'humeur des Dames d'Amathunte. Les vers du Poëte n'ont pas besoin de glose, ie n'y en chercheray point. Il n'estoit pas permis anciennement de descourir les mysteres de la bonne Deesse: Ceux de Venus meritent bien en cet endroit pareil privilege, eile ne se monstra pas des plus mauuaises, ses vengeances ne furent point sanglantes. Car le rocher auquel elle les changea, ce ne fut que l'effronterie qu'elle leur imprima sur la face, par la perte de la honte, qui ne leur permettoit pas de rougir. En cela pareilles à la roche qui ne change point de couleur, & au reste biendissembles, en ce qu'elles ne furent point insensibles, mais plus sensibles que iamais aux plaisirs de Venus. Aussi (dis-je) le Poëte ne les change-il pas de tout poinct en pierre, mais dit seulement qu'elles estoient comme cailloux au ressentiment de la honte, fidelle gardienne de l'integrité de celles de leur sexe.

*C'est pour ces  
queles effron-  
teries sont  
appellez par  
Ciceron, du-  
ri oris.*

---

*De l'image d'ivoire qui devint fille par les prieres de  
Pigmalion.*

## CHAPITRE VI.

Les diuerses dispositions des corps d'icy bas, font voir quelquesfois des effets contraires, naissans d'une mesme puissance superieure. La durezza de la cire s'amollit aux rays du Soleil, & l'humidité du limon de la terre s'y desseiche : Ainsi vne mesme Venus, endurecit les Amathuntides, & fait glisser vne molle delicateffe dans la ferme solidité de l'ivoire de Pigmalion. Le mespris d'un costé cause l'endurcissement pour punition: de l'autre la deuotion en l'ardeur des prieres, produit le contrai-

*Ἰαμίδεσσα*  
 Polux, &  
 Festus.  
 Vxorū pe-  
 pedit qu:  
 quod vxo-  
 rem nō ha-  
 buerit spo-  
 pulo dedit.  
 La Loy Pa-  
 pie.

re, pour faueur. icy Venus donne la chasteté, & delà elle enuoye l'impudicité. Je ne veux pas au defauantage des Dames louer Pigmalion, & recherchant les vices dont le Poëte les accuse, me rédre partisan de l'Hyppolite d'Euripide; pour soustenir comme iuste, la haine qu'il auoit conceuë contr'elles. Je ne serois pas assisté des Lacedemoniens, qui punissoient de grosses amendes la froide resolution de semblables, ny des Romains encore, qui outre la peine de l'amende l'eussent banny des honneurs de leur Republique. Ce n'est pas pourtant que la fable ne nous ait laissé Pigmalion, pour vn patron digne d'estre imité, si ce n'est en la suite de l'amour des femmes, & en la deffiance qu'il sembloit auoir d'elles: au moins en la voye qu'il tint, pour en auoir vne, lors qu'il la desira. Son discours fut aux Dieux, pour nous apprendre, que ce n'est pas avec nos desirs lascifs, que nous deuous prendre conseil des mariages: mais avec celuy, lequel ayant en main les ressorts de nos cœurs, peut seul ioindre la chasteté aux beautés que nous souhaittons.

---

*De l'incestueuse fureur de Mirrhe, qui coucha secrettement avec son pere,  
 & de cette horrible couche nasquit le petit Adonis.*

## CHAPITRE VII.

**V**Oicy vn des escueils de ce grand Ocean des inuentions poëtiques, contre lequel il semble que l'integrité des chastes ames doieue apprehender de faire bris. Il le faut costoyer pourtant, plus nous le recognoistrans espouventable, plus aisément nostre apprehension nous en fera fuyr le peril. Les Medecins nous donnent des poisons pour contrepoison, & pour esuiter la surprise d'vne maladie contagieuse, veulent que nostre odorat remplisse le matin nos pores de quelque puante senteur. Representons-nous les execrables flames de Mirrhe, pour les detester. L'horreur qu'elles engendrent est le souuerain remede contre les brulures d'vn feu si damnable. Le Poëte nous dispose autant qu'il peut, à nous en seruir de la façon: car il n'en parle, qu'après auoir rendu par ses vers, l'acte aussi odieux, comme il l'est en soy. Il l'abhorre tant, qu'il ne veut pas qu'on le croye, ou si telle mes-



chanceté trouue de la creance , il ne fouhaitte pas qu'on douté non plus du fuppllice dont elle a esté fuiuie , & fe refioiit , qu'au moins elle foit arriuée fous vn climat fi efloigné de Rome , qu'il femble que ce foit comme en vn autre monde. Encore n'en demeure-il pas là , pour rendre la face de telles amours plus hydeufe , il en tire d'enfer les allumettes. Il aigrit fon ftyle contre cefte monftrueille fille , & luy dit ,

*Mirrhe n'accufe point les feux de Cupidon,  
De l'horreur de ton crime il purge fon brandon,  
Et ne veut aduouer les traicts de ta bleffure ,  
C'est d'un tifon d'enfer que tu sens la bruflure :  
Les Serpens d'Aléction t'ont foufflé dans le fein  
La fureur qui te pousse à l'horrible deffein  
D'aimer (mais d'un amour plus maudit que la haine )  
Celuy qui t'engendra.*

Est-ce là nous donner de fcandaleux exemples d'incefte , & nous inuiter à les fuiure , que de les peindre de fi horribles couleurs? Arifte reconnut bien que mes dernieres paroles s'adreffoient à luy & aux fcrupules qu'il m'auoit faits dès le commencement fur le fimple tiltre du liure. Il ne partit rien pourtant , & fon filence m'ayant fait iuger , qu'il eftoit fatisfait en cet endroit , puis qu'il ne vouloit point me contredire , ie continué , & dis: Seroit affez pour abhorrer semblables ardeurs , d'auoir reconnu ce que l'enfer contribuë à les faire naiftre , & quand le tableau , que nous en a laiffé le Poëte , ne nous feroit vtile qu'en cela , ie trouue que le profit de iettter la veuë deffus n'en eft pas petit. Mais il y en a vn autre , qui fe peut tirer de la cognoiffance du mauuais naturel de ces vieilles , ou nourrices , ou feruantes , auxquelles l'âge & la longueur des années de leur demeure en vne maifon , donne tant de creance , que leur ingenieufe malice , ne trouue point en fin de mefchancetez impossibles. La nourrice de Mirrhe en eft vn pourtraict , dans lequel nous pouuons lire tous les fcandales , que telles beftes peuuent causer , en remarquant les moyens dont leur subtilité fe fert. Au refte , pour faire mefme parmy les tenebres d'un crime fi capital , efclatter la lumière des diuines bontez , nous voyons icy le fuppllice addoucy , par la confession de la criminelle , & par fon repentir. Duquel repentir les marques demeurent fur l'arbre , qui iette vne gomme

Voyez *En-  
geneu. 3.  
Mirrhinum  
poculum,  
(dans Pe-  
trone.)*

en forme de larmes de penitence : pour nous apprendre que si apres vne telle offence, elle peut esmouuoir les Dieux à pitié, ce fut, par les pointes d'un regret aussi veritable, comme il est encore durable. Ce n'est pas mon dessein de m'arrester icy aux discours de Mirrhe, que quelques vns rapportent à la nature, il me suffit de dire que la feinte en a fait naistre Adonis, le mignon de Venus, à cause de ceste gomme qui en fort, de laquelle se font des breuuages, qu'on tient seruir comme d'huyle pour allumer le feu d'amour. Petrone, dist Ariste, se vante d'en auoir vsé, laissons-les à ceux qui en ont besoin comme luy, & entrons dedans la lice où couroit Atalante, nous viendrons apres reuoir les delices & les larmes de la mere de Cupidon.

---

*Des pommes d'or qui firent qu'Atalante fut vaincue à la course, & de son changement en Lionne.*

### CHAPITRE VIII.

L'Inuincible puissance de l'or perça la tour d'airain de Danaé, Cette mesme puissance arrete icy le cours des legerez d'Atalante. Voila (dit Ariste en continuant) tout le secret caché sous le mystere de ces pommes dorées. Car la vistesse de cette fille de Schenée ne nous figure que de l'inconstance de ses affections si changeantes, que tous les iours elle faisoit mourir mille fois, du martyre d'amour, ceux qui la recherchoient. Sa beauté ne laissoit pas pourtant de faire chasque instant de nouvelles conquestes: mais les cœurs que ses victoires luy donnoient n'estoient que victimes offertes pour estre sacrifiées à sa legere-té. L'arrest de leur mort estoit comme vne loy ineuitable, attachée au destin de la course legere de ses inconstantes humeurs. Il ny eut qu'Hyppomene seul qui peut la rompre, & d'un clou d'or arresta la rouie de ces diuers changemens. Mais ce ne fut point tant sa grace, capable de donner de l'amour aux plus desdaigneuses, ny son courage qui n'apprehenda pas l'infortune des autres, ny la noblesse de son sang, yssu de celuy de Neptune, ny sa vertu marchant du pair avec la grandeur de sa race, ny la main fauorable que Venus luy presta, qui luy donnerent cet aduanta-

ge, comme le puissant charme des pommes, dont il se seruit. Il semble (dis-ie) que les Poëtes nous ayent representé cela pour miracle de l'or : peut-estre l'estoit-il en leur temps : mais il ne le fera pas, aujourd'huy, les effects en sont trop communs, pour estre trouuez si estranges. Ne l'admirons donc point dauantage, mais plustost l'ingratitude d'Hyppomene qui perd le souuenir des faueurs de Venus, si tost qu'il a perdu l'appréhension du succès de la course. Le malheur dont il fut talonné nous apprend, combien Dieu s'offence de l'oubly de ses bien-faits, & que l'ingratitude luy est si odieuse, que rien n'irrite plus aigrement son courroux. Il est vray, repartit Ariste : mais remarquez, que c'est la mere des Dieux, offensée depuis par leurs chaleurs inconsidérées, qui en prend la vengeance, & non Venus, que l'ingratitude touchoit. Pour nous monstter qu'encore que ce vice ingrat soit infiniment odieux, ceux-là toutes-fois, qui ont iuste occasion de s'en plaindre, en doiuent laisser la punition à quelque au-

*Senèque li.  
3 des be-  
nefic.*

tre, de crainte de perdre le merite des bien-faits du passé, en faisant croire que l'esperoir d'une recompense les auoit portez à obliger. C'est la seule raison qui a fait, qu'entre tous les peuples du monde, on n'a iamais veu loy (sinon chez les Medes) qui ait ordonné peine contre les ingrats, bien qu'ils soient extrêmement punissables : car ceux qui voudroient auoir recours à la rigueur de telles loix, ne le pourroient faire sans ternir la gloire de leurs courtoisies, qui doit demeurer tousiours entiere, & en son lustre, pour conseruer le nom & le merite du bien fait. Aussi n'est-ce pas pour l'ingratitude, qu'Hyppomene & Atalante furent punis, mais pour auoir pollu, par leur brutale incontinence, vn lieu consacré à la mere des Dieux. Si c'eust esté (dis-ie) à cause de l'ingrat oubly d'Hyppomene, il y eust eu peu d'apparence de leur donner pour supplice la forme du Lyon qu'vn esclauue esprouua dans Rome autrefois si recognoissant, qu'il ayma mieux renoncer à la naturelle cruauté, que de fleschir du costé de l'ingratitude ennemie de son courage genereux. Allons reuoir Venus qui sucçoit tantost le Nectar sur les léures d'Adonis, & maintenant plongée dans son sang, de dueil y sent presque mourir son immortalité.

*De la mort d'Adonis, tué par vn sanglier, & son sang changé en fleur rouge.*

CHAPITRE XI.

*Poncent. l. i.  
des Astres,  
& Mario  
Equie de la  
nature d'A-  
mour.*

*Ce celo par  
fertur Ado-  
nis, dit le  
Poete d'elle*

**I**Ly en a que ce dueil porte dans le ciel, pour mesler les Astres en la fable. Adonis leur est le Soleil, que la terre figurée par Venus pleure en hyuer, lors qu'esloigné de nous il esclaire l'autre hemisphere, & que ses rayons desquels elle emprunte la vertu d'engendrer, sont coupez aux plus courts iours de l'an, par le Capricorne signe du Zodiaque, ainsi que le fut le membre d'Adonis par les deffences du sanglier. Je ne monteray point si haut, pour chercher le secret de cette inuention, puis que nous auons veu Venus, il n'y a pas long-temps, si estroitement liée à la terre, par les amours de ce ieune mignon, qu'elle ne se plaisoit plus au Ciel, & faisoit bien paroistre, qu'il luy estoit moins cher que son Adonis. Demeurós sur terre, puis qu'elle s'y aime, & donnons ce que dit le Poëte d'elle, pour deuise à ceux que les delices font viure dans les mesmes tenebres. Leurs terrestres esprits feront la lasciue Venus, à laquelle Adonis oste le souuenir des cieus, son heureuse demeure. Et luy sera la volupté, laquelle endormât tels esprits, dedans les plaisirs de leurs corps, ne leur permet pas d'esleuer les yeux de leur desir au lieu de leur naissance. Aussi est-elle le vray Adonis qu'ils flattét, qu'ils cherissent, qu'ils suiuent par tout avec tant d'ardeur, que les espines qu'ils rencontrent à sa suite leurs sont roses. Leurs actions tesmoignent, que pour luy volontiers ils renonceroient, comme Venus, à leur part du ciel, encore qu'il doie estre vn iour le sujet de leur dueil, & pour le plus enfin vn meschante fleur, aussi-tost flestric qu'esclose.



# VNZIESME DISCOVRS.

*De la mort d'Orphée mis en pieces par les Bacchantes  
Traciennes.*

## CHAPITRE PREMIER.



RISTE voulut commencer ; Il leut le traitement que les furieuses Thraciennes firent à Orphée, & dit apres: Il faut aduoier avec le Tragique, que la Calomnie est vn puissant mal, & que Socrate tenant le poison à la main auoit raison

*Euripido  
l'appelle  
δύοι καίον.*

de fortifier sa belle resolution de mourir innocent, en ce representant à combien d'autres hommes de bien, ceste peste auoit fait perdre la vie. Orphée donne le sentiment aux troncs insensibles des arbres, & vne ame à la dureté des rochers pour l'ouyr & le fuiure, il dompte la cruauté des Ours, des Tygres, des Lyons, qu'il conduit enchainez par les oreilles, & ne peut vaincre ce monstre, complice de l'enuie, & comme elle ennemy de la vertu. Ceux qui ont remarqué, dedans les meurtres & le sang des tragedies, les inhumanitez des femmes en furie, s'arrestent icy à la lettre de la fable, & ne cherchans point d'autres meurtrieres d'Orphée que les Bacchantes Thraciennes, les employent pour preuue des sanglantes executions commises par celles de leur sexe. Mais ie ne veux pas tant les offencer, que de leur faire reproche d'auoir manqué de douceur & d'humanité enuers vn homme, pour lequel les rochers & les bestes sauuages en empruntoient. Ce ne furent point ces femmes insensées (sa lire eust vaincu leur fureur) il n'y eut que la seule Calomnie, qui le demembra. Ce fut elle, qui ialouse de la continence, à laquelle les regrets de sa perte l'auoient reduit, publia

*Platon en  
l'Apologie  
de Socrate.*

*Notumque  
furens quid  
femina  
possit. Virg.*

qu'il ne s'estoit resolu à la haine des femmes, que pour se donner aux flammes execrables, dont il brusloit pour les garçons. Ce sont les faux bruits, qui deschirerēt sa reputation, & mirent l'honneur de sa continence resolution en pieces. Ariste en s'arrestant, sembla le faire à dessein, pour m'inuiter à descouvrir l'opinion que i'en auois. Je le recognus, & pris la parole pour dire : C'est vn poison mortel qu'on a donné à la memoire d'Orphée sous le miel d'une fable: Pareil à celuy dont Rome s'est eslayée de ruiner la belle renommée du chaste veufage de Didon, laquelle enseuelit toutes ses amours dans le mesme tombeau, où elle enterra les cendres de son mary Sichée. Et toutesfois l'impudence Romaine n'a point eu honte de la faire brusler, languir, & mourir pour Enée. Mais la verité ne s'est iamais peu accorder avec la feinte. Et Didon encore mesme de nostre temps, touchée du iuste ressentiment d'une telle iniure, & toute bouffie de colere, en a dementy Rome son ennemie, & luy a soustenu,

*Qu'elle ne vid iamais fugitif Enée,*

*Que ieune elle vesquit sous vn saint Hymenée,*

*Et veufue demeura chaste iusqu'au tombeau.*

De mesme veux-je soustenir en faueur de ce vieil Poëte, que de vray le dueil de son Euridice fut tel, qu'il le fit renoncer aux affections de toutes autres femmes, mais que pour tant il ne fut iamais bruslé des amours contre nature, dont les fables le rendent autheur, & qu'il n'y a que la calomnie seule qui l'en accuse. Et en effet, si nous iettons les yeux sur le pourtrait de la calomnie, telle que nous la trouuons depeinte par Apelle chez Lucian, voyant la rage que le Peintre loge sur son visage, & en tous les mouuemens de son corps, le flambeau qu'il luy met en la main gauche, & l'inhumanité avec laquelle il luy fait arracher de la droicte, le poil d'un ieune enfant; tableau de l'innocence qui n'a, contre le mal qu'elle luy fait, autre recours qu'à l'ayde des cieus, qu'il implore y esleuant les mains, nous iugerons que tout cela se rapporte fort à ces furieuses femmes de Thrace, & au dernier acte de la tragedie d'Orphée. Mais ce serpent, qui voulut apres le demembrement du corps du Poëte, mordre sa teste sur le riuage de Lesbos, nous figure encore le venin de la Medifance, dont mesmes apres sa mort ses ombres furent persecutées, en suite des calomnies, desquelles il auoit esté chargé

durant sa vie. Et la punition du serpent, aussi bien que Bacchantes, monstre qu'à tort Orphée auoit esté offensé, puis que les Dieux vengerent ses offences, & en haines des Thraciennes transporterent l'agreable estude de la Poësie, de la Thrace en l'Isle de Lesbos, comme nous le designent sa teste, & sa lire, qui y furent portées par les ondes. Passons aux aueugles desirs de Midas, en l'accomplissement desquels, nous lirons le martyre des ames auares.

*De Midas qui demanda aux Dieux le pouuoir de changer en or tout ce qu'il toucheroit.*

## CHAPITRE II.

**C**Es Anciens pour nous laisser vn crayon du bon-heur de ce monde, tel que le Prince des Philosophes l'a posé en l'alliance de la vertu, & des richesses, lors qu'ils peignirent la Félicité mirent en la main droite de son image, la vertu sous le symbole d'un caducée, & luy firent en la gauche porter les richesses, figurées par la corne d'abondance. Midas n'auoit ny veu ce pourtraict, ny entré dans le Licée pour y apprendre ce qu'on y enseignoit. S'il en eust eu cognoissance, le choix que luy donna Bacchus n'eust pas esté fuiuy d'une si mauuaise estimation, que celle qu'il fit. Car ses souhaits eussent visé aux deux mains de l'image sans les separer, ou bien se fussent, ainsi que ceux de Salomon, arrestez à la droite, qui porte les biens seuls capables, (à ce que disoit vn sage Thebain) de nous conduire au souuerain bon-heur. C'est en quoy nous recognoissons, que Pluton est vrayement aueugle, comme les Poëtes l'ont feint, puis qu'il nous fait faire des souhaits si esloignez de nostre bien, que leur accomplissement n'engendre qu'un repentir. La misere des auares (dist Ariste) est ce que nous auons principalement à remarquer en Midas; tous les Stoïques ensemble ne nous scauroient mieux que la fable, prouuer leur pauureté au milieu de l'abondance. Le sage precepteur du cruel Neron nous peut bien dire, que iamais l'argent ne rendit vn homme riche, & qu'il ne fait au contraire qu'irriter son insatiable desir pour

*Aristote en ses Ethiques tient que ny la vertu, ny les richesses seules ne pauuēt rendre un homme heureux icy bas, mais bien jointes ensemble.*

*Cebes en sa table. Aristophane en la comédie de Pluton le fait aueugle.*

Congesto  
pauper, in  
auro est.

*Senaeque en*

*l'Her. fu.*

*Sen. Ep 121.*

*Plutarque*

*aux ver-*

*neux faits*

*des femmes.*

*Nec habē-*

*di fructu*

*felix & cu-*

*piditate*

*quarendi*

*miserrima.*

*Val. Max.*

en souhaitter d'auantage. Ce ne sont que des paroles, desquelles nous auons icy l'effect deuant nos yeux. Et si nous le tenons pour fabuleux, l'heroique femme de Pythés, faisant seruir à son mary des viandes toutes pareilles à celles dont la table de Midas se trouua couuerte, nous fournit d'une preuue veritable. Que l'auarice, extrêmement miserable en son ardeur d'acquérir, ne se peut rendre heureuse en la iouissance de ce qu'elle a acquis.

---

*Des oreilles d'Asne données à Midas pour auoir iugé la fluste de Pan plus agreable que la lire d'Apollon.*

### CHAPITRE III.

*Ciceron au  
1. des off.*

**S**Il est vray, comme quelqu'un dit, que l'amour de l'argent soit la marque d'un esprit grossier, d'un foible courage, nous auons assez recogneu, quel estoit celuy de Midas, & ne faut pas s'estonner qu'un instrument de village luy ait esté plus agreable que les doux airs de la lyre du sçauant Apollon. Les plaisirs des esprits terrestres, qui se flattent en leur ignorance, sont bien differents des delices des belles ames. Les contentemens des Crates & du vieil Euclion de Plaute se trouueront toujours contraires. Et les heritiers de l'humeur de Midas, qui mesprisent le sçauoir d'Apollon, ne seront iamais d'accord avec les Tmoles ses nourriçons, qui cherissent les sciences & en honorēt le patron. On les verra tousiours diuisez en leurs opinions : mais ceux qui auront tenu le party du Dieu des sciences, esleuez aussi haut que les sommets de Tmole, qui opina pour luy, paroistront ainsi que la pointe des montagnes au dessus d'une plaine, & la grandeur des autres ne sera qu'ès oreilles pour trophée de leur ignorance.



*Du seruiteur de Midas, qui descouurit les grandes oreilles de son Maistre,  
& publia sa honte, par le moyen de certains petits  
chalumeaux parlans.*

#### CHAPITRE IV.

**L**A couronne de Midas couurit quelque temps la honte de ses grandes oreilles, ainsi que bien souuent les imperfections de ceux qui sont aux grandes charges, demeurent couuertes sous le lustre d'une belle apparence. Mais en fin vn de ses seruiteurs, esuenta ce vice caché, & le fit publier par le moyen d'un chalumeau parlant. Nous ne pouuons (dis-ie) rapporter la fin de ceste fable qu'aux scandales ordinaires qui arriuent aux Maistres par l'indiscretion des seruiteurs (domestiques & tres-dangereux ennemis, si nous ne sommes soigneux de les rendre autres) lesquels pouffez d'une legereté, & quelquefois de malice, ne peuuent s'empescher de dire les secrets de la maison. Et bien que ce soit peut-estre à l'oreille, & comme dans vn chalumeau, qui semble deuoir estre muet, il se trouue toutefois qu'il parle, & emprunte vne voix, apres auoir quelque temps demeuré en terre. Ces chalumeaux agitez du vent d'un bruit commun, sont les plumes de ceux lesquels, ou dans vne histoire veritable, laissent à la posterité aussi bien les deffauts que les vertus des Princes de leur siecle: ou dans vne Satyre se donnent la liberté de diuulguer pesle-messe les veritez avec les impostures, comme fit Veienton du temps de Neron, és escrits qu'il publia contre les Senateurs & les Prestres de Rome.

Non habemus hostes, sed facinus dum magis timēti, quā coli volumus: dit Senec. Ep. 27.

Tacit. li. 47.

*Des murs de Troye, bastis par Apollon & Neptune, & de l'insideliré de Laomedon, qui manqua au payement de leur salaire.*

#### CHAPITRE V.

**N**eron, le scandale de l'Empire Romain, qui pour assouir ses cruantez ne pardonna pas mesmes aux flancs dans les-  
In eamque prædam  
Dij cessere,

*spoliatis in  
vrbe tēplis,  
egeſtoque  
auro.  
Tac li. 15.* quels il auoit eſté porté, n'eut non plus de pieté pour les Dieux,  
que de pitié de ſon ſang. La tyrannie qui rongea le peuple iuf-  
qu'aux os porta ſes mains rauiffantes iufques ſur les autels & y

*Boccacc.*

enleua l'or des Idoles, pour fournir à ſes exceſſiues deſpences.  
L'infidelle Laomedon n'eut point horreur d'en faire de meſme  
pour baſtir les murailles de Troye. Les threſors des temples d'A-  
pollon & de Neptune, furent, à ce que dit vn Italien, le fonds  
qu'il ordonna pour les frais de ſon deſſein. Et ceſte impieté fut le  
crime, lequel irrita Neptune contre luy, & fit deſborder les eaux  
dont la Phrygie fut rauagée. Si nous tenons que ce ſoit ainſi que  
Neptune & Apollon ayent contribué au baſtiment des murs de  
ceſte puiffante ville d'Asie, nous apprenons à deteſter le ſacrilege.  
Et ſi nous nous voulons tenir plus près des termes de la fable,

*Nihil ſtab-  
le quod eſt  
infidum.  
Cicc.*

point tant les hommes comme les Dieux, qui poſent les fonde-  
mens des Empires, & que rien ne les ruine, apres qu'ils les ont  
eſtablis, ſinon l'impieté, laquelle ſe remarque principalement és  
infidelitez que l'on commet contre l'inuiolable fermeté des pro-  
meſſes, & la religion des ſermens. Troye, que le Poëte appelle

*Fides ac iu-  
ramentum  
propulſo le-  
gum ac pœ-  
narum me-  
tu ciuitatem  
regebant.  
Tit. Linc. 11.*

doublement pariure, preuue aſſez les vengeanceſ que les cieux  
tiennent preſtes contre les Eſtats, dans leſquels regne la perfidie.  
Et Rome au contraire, où les hiſtoires marquent l'integrité des  
ſermens auoir eſté ſi religieuſement obſeruée, qu'on la pouuoit  
bien appeller le Temple de la foy, eſt vn modele du ſoin que les  
puiffances ceſteſtes ont touſiours pour la garde de ceux qui de-  
meurent entiers de ce coſté-là. Car s'eſtant veü pluſieurs fois à  
la veille de ſa ruine, touſiours par quelque merueille la main d'vn  
ſe cours diuin a retiré leur Empire du penchant où il eſtoit, pour  
en rafſeurer les fondemens & le releuer. Les liures de leurs Eſ-  
criuains ( diſ-ie ) nous en fourniffent des teſmoignages en tel  
nombre qu'ils ne peuuent eſtre ignorez. Mais celuy-là eſt ſigna-  
lé, qu'apres auoir eſté mal traictez en pluſieurs batailles contre  
les Eques, & leurs affaires reduites à telle extremité, que de  
leurs deux Conſuls l'vn eſtoit mort, & l'autre ſi bleſſé qu'il auoit

desia l'ame dessus le bord des lévres, les plus grands du Senat, la meilleure part de leur noblesse, & toute la fleur de leur ieunesse comme abyssinée dans le sang de tant de combats soustenus: Ny ayant point d'apparence qu'ils peussent seulement deffendre leurs murailles, veu qu'ils estoient sans force & sans Chef, les Dieux tutelaires pourtant ( disent leurs histoires ) & la bonne fortune de leur ville les conserua. Ce sont les effets de la fidelité, que les Dieux fauorisent tousiours, voyons ceux de la perseuerance.

Deferta  
omnia sine  
capite, sine  
viribus, Dij  
præsides ac  
fortuna vr-  
bis tutata est  
Tit. Liue.

*De Thetis mere d' Achille, laquelle imitoit Prôthée en ses changemens diuers, pour euiter les embrassemens de Pelée.*

## CHAPITRE VI.

Comme l'eau caue le rocher, la perseuerance peu à peu mine les forces de l'inconstance, c'est la Reyne de nos actions, elle les couronne, apres auoir surmonté d'un courage inuincible, toutes les difficultez qui s'opposent à nos contentemens. Pelée nous en est le pourtraict, comme Thetis de l'inconstance & des froides irresolutions de celles de son sexe, lesquelles pour estre vaincuës d'armes peu contraires aux armes dont elles se seruent, ne veulent pas que leur opiniastrété soit domptée par autre que la constance. Thetis, opiniastre au mespris de Pelée, le dédaigne long-temps, & dissimulant ses desdains, emprunte la couuerture de diuerses excuses, qui sont ainsi que des formes esquelles elle se desguise. Mais en fin lors qu'il la prend endormie dans un antre froid, où elle n'estoit plus ny bruslée du feu, ny esueillée du martel d'autres affections, elle se rend à luy, & se rendant fait paroistre que la legereté mesme, si elle est prise à propos, se laisse emporter à la perseuerance. Passons, dit Ariste, aux enfans de Chione, nous apprendrons combien il importe d'estre engendré d'un pere genereux, & que comme dit le prouerbe, Il ne faut pas attendre un bon œuf d'un meschant corbeau.

Nihil est  
quod non  
expugnet  
pertinax  
opéra.  
Senecus.

Varium &  
mutabile  
semper cœ-  
mina.  
Virg.

κακὸν κορυ-  
κος, κακὸν  
ᾄδιον.

*De la diuerse nature des deux enfans de Chione, & de Dedalion chargé en oyseau de proye.*

### CHAPITRE VII.

**I**L y en a qui tiennent pour maxime que les grands hommes laissent tousiours des enfans fort dissemblables aux peres. Les Empereurs Caligule & Commode avec d'autres encores en ont rendu preuue à l'Empire de Rome, comme le fils de Ciceron auoit fait à la Republique. Et la raison qu'en donnent les Philosophes est, pource, disent-ils, que ces esprits esleuez, qu'une vertu non commune escarte bien loing du vulgaire, sont moins attachez aux œuures du corps, & le peu de soin qu'ils y apportent les empesche d'engendrer des enfans si accomplis. Ce n'est pas toutefois l'opinion de Platon il donne tant à la force de la semence, que d'une bonne il en tire des enfans semblables, d'une mauuaise de mesme en fait naistre de peu vertueux, Aussi est-il bien difficile qu'avec le sang ne coulent quelques vnes des loiables inclinations des peres, Scipion, le foudre des Romains & le fleau de Carthage, fit bien paroistre, qu'il tenoit du vaillant Paul Æmile son pere. Maximus eut vn fils qui l'imita, & Publius Decius fut suiuy par le sien en la genereuse resolution de vouer sa vie à son pays & mourir pour le public. Autolique & Philammon en ceste fable nous apprennent le mesme: l'un fils d'Apollon aime la vertu, & se plaist d'estre esleué parmy les honnestes exercices des sciences: l'autre fils du trompeur Mercure se nourrit aux arts de son pere, & se rend parfait Charlatan. C'est donc par les defauts de la nourriture, qui change la nature, que le contraire arriue: mais tousiours naturellement les arbres portent des fruitz tous tels, que les greffes, soient bonnes ou mauuaises, lesquelles y ont esté entées. Voila ce que nous pouuons retirer de l'accouchement de Chione. Quant à Dedalion, l'oyseau de proye, auquel il fut changé, ne nous represente que son humeur ennemie du repos & de la paix, qui le portoit à tousiours entreprendre sur ses voisins. Et son violent naturel, si laschement vaincu par les afflictions nous monstre qu'un esprit calme, comme celuy de

Ceix,

*Αἰδ' ἄν ἡ-  
ρώς τεχία  
πῆματι.*

*Aristote en  
ses Proble-  
mes.*

*Platon en  
ses Politi-  
ques.*

*Non modò  
in gloria  
rei militaris  
Paulū Sci-  
pio, aut  
Maximum  
filius, sed  
etiam in de-  
uotione vi-  
tæ & ipso  
genere mor-  
tis imitatus  
est P. Decius  
filius.  
Cic. pour  
Rabir.*

*Expertes  
surandi ho-  
mines hac  
imbuit arte  
Mercurius.  
Prud.*

Ceux, a plus de puissance sur ses passions, & les sçait mieux tenir en bride.

*De Pelée persecuté par vn loup, à cause du meurtre qu'il auoit commis, & de ses prieres qui firent changer le loup en pierre*

## CHAPITRE VIII.

C'EST ne sont pas les seules loix du Decalogue qui rendent le meurtre odieux & punissable, les feintes diuinitez de l'Antiquité l'auoient mesme en horreur, & en recherchoient la vengeance. Celuy de Pelée est persecuté iusques dans les Prouinces, où il pense auoir trouué de l'assurance. Vn loup, furieux, vengeur du sang qu'il auoit espandu, rauage ses troupeaux, & luy, que la conscience de son crime espouuente, n'ose se mettre en deffence pour garantir son bestail. Il se donne foy-mesme vne alarme plus sanglante, que celle du loup à son berger. Mais fort sagement il se resoult d'appaiser par vn sacrifice la Nymphé Nereide offensée. C'estoit le seul moyen d'arracher les dents & la furie à ce loup, & le rendre aussi peu à craindre, comme s'il eust esté de pierre, que de recourir aux prieres de celle, qui se seruoit du loup ainsi que d'vn fleau pour se venger. Voilà comme les fables nous inenent par la main dans les Temples, pour calmer l'ire diuine, lors que nos offences l'ont aigrie contre nous. Encore (dis-ie) n'en demeurant-elles pas là pour purger entierement Pelée : apres l'auoir fait errer vagabond, & banny de son pays, elles le conduisent chez Achaſte, où il est laué de sa faute par les expiations ordinaires, & les folles ceremonies de ces aueugles Anciens,

*Qui pensoient, abusez, que d'vn meurtre commis,*

*Pour se plonger en l'eau le peché fust remis.*

Aussi l'est-il en effet, non pas dans les prophanes eaux des fleuves, en cela ils se sont esgarez, mais dans les saincts ruisseaux des yeux qu'vn cuisant repentir fait escouler en larmes. Ce sont les eaux qui doiuent effacer les tachés de nos crimes. Contentons nous pour ceste heure que Pelée nous en ait monstré la source, & passons outre pour recognoistre quels fruiets elle nous donne à recueillir de son ducil.

Halaimiū  
faciles, qui  
tristia cri-  
mina cœdis.  
Fluminea  
colli possē  
putatis a-  
qua, Ouid. 2.  
des Fals.

E F f f f

*Celle de qui les passions  
Firent voir à la mer Egée  
Le premier nid des Alcions.*

*De Ceix & sa femme Alcyone, changez en oyseaux.*

## CHAPITRE IX.

**L**Es merueilles qui me rauissent le plus icy, ce sont les loüables inquietudes des affections reciproques d'Alcyone & de son mary. Le Poëte nous en a laissé vn tableau si accompli qu'on ne peut rien souhaitter aux couleurs dont il a releué son ouurage. Il figure la presence de Ceix si chere à sa fidele Alcyone, qu'elle ne sçauroit souffrir qu'il s'esloigne d'elle. La douleur qui la faist luy fait perdre la parole, puis ceste mesme douleur la resueille pour pleurer, se plaindre & s'affliger. Tous les vœux qu'elle fait durant son absence, ne sont que pour le retour de celuy, avec lequel tous ses plaisirs se sont escartez. Et luy d'autre costé battu de la furieuse tourmente qui enuolpe son corps dans les eaux, n'a pas l'esprit moins agité des vagues de l'amour d'Alcyone qui noye mille fois son ame dans vn abyssme de regrets, deuant que son corps le soit dans les gouffres de la mer. A l'extremité mesme combattant avec les derniers assauts,

Dum natar  
absentem  
quories si-  
nit hiscere  
fluctus, no-  
minat Al-  
cionem.

*Si le flot en nageant quelques respirs luy donne,*

*Il en fait vn sousspir, & sousspire Alcyone.*

Aussi la feinte en changeant la demeure de si fideles & si loyalles ames en d'autres corps que ceux de Ceix & d'Alcyone, les loge fort à propos en ces petits oyseaux marins qui ont tant d'amour l'vn pour l'autre, qu'ils ne se separent iamais, & toute l'annee demeurent ensemble. Sans attendre à se coupler en certaines saisons, la femelle en tout temps reçoit la compagnie de son male, non pas pour la volupté, car elle ne se mesle iamais avec vn autre, mais pour contenter son amour, & ne manquer point au reciproque: tout ainsi qu'une sage Dame pour ne sembler auoir faute d'affection, satis fait en cest endroit aux amoureux desirs de son mary. Encore sont-celà les moindres tesmoignages de sa fidelité enuers son male. Lors que l'âge le rend debile, elle le che-

rit encore plus, elle le nourrit, & pour ne partir point d'avec luy le porte sur ses espaules, si bien qu'elle ne permet pas que rien les separe que la mort. C'est ie pense (dist Ariste) leur admirable constance, qui a fait que pour eux la nature à voulu brider l'inconstance de la mer. Je ne suis pas d'avis que nous nous arrestions pourtant d'avantage aux miracles naturels que l'on remarque en eux, bien que l'ingenieux bastiment de leur nid semble se rapporter à la fable, pour la crainte qu'en cela ils montrent auoir d'un second naufrage. Admirōs seulement l'artifice de l'Auteur en ce pourtrait des afflictions d'Alcyone, qui nous pourroit fournir vne Iliade de discours, & apprenons de luy en passant que les songes, bien qu'ordinairement mensongers, nous sont quelquesfois vrayes messagers de nos infortunes.

*Voyez les merueilles des Alcyons. Plutarque; au traitté, quels animaux sont plus auisez, &c.*

*D'Æsaque fils de Priam qui causa la mort de la Nymphe Hesperide, qu'il aimoit, & de regret s'estant noyé fut changé en Plongeon.*

## CHAPITRE X.

**V**Oicy l'image de l'imprudence, laquelle se priue soy-mesme du bien qu'elle poursuit sans iugement. Ceux qui la suivent ne courent pas seulement fortune d'avancer leur ruine, & se precipiter eux-mesmes comme Æsaque, ils poussent bien souuent leurs amis avec eux dans le precipice. C'est ce dont Hesperie a dequoy se plaindre d'Æsaque, auquel avec raison elle peut reprocher, qu'il luy a bien cher vendu son amour, puis qu'elle meurt pour auoir esté aimée. Ce miserable Plongeon (dis-je, en prenant la parole) ne manque point de semblables auourd'huy. Plusieurs comme luy, par leurs importunes & trop indiscrettes caresses, portent plus de scandale chez les Dames qu'ils recherchent, qu'ils n'y ont de bonne fortune: car leurs plus glorieux succès sont de mettre la reputation en proye aux pointes venimeuses des langues, & faire ainsi mourir l'honneur de celles qu'ils semblent auoir aussi cheres que leur vie. En cela seulement sont-ils plus aduisez, & moins fidelles qu'Æsaque, qu'ils ne permettent pas à la violence de leur passion, agitée du desespoir & du repentir de leur faute, de les ietter du haut d'un

rocher dans la mer pour deuenir Plongeurs : Leur ardeur se contente d'esmouuoir des soupçons , & leur feu est si temperé qu'il n'a point besoin de recourir à l'eau pour remede. Aussi la fin d'Æsaque est vn acte tragique des tyranniques fureurs de l'amour , lequel on nous represente pour estre plustost cuité qu'imité. Laissons luy mouïller ses aïsses nouvelles , dist Ariste, & nous retirons iusques à ce que nous voyons paroistre la flotte des Grecs , qui viendront bientost venger l'iniure qu'ils ont receuë de son frere Paris.



## DOVZIESME DISCOVRS

*De l'entreprise des Grecs contre Troye , à cause du rapt d'Helene, & du presage que leur donna le serpent qui fut depuis changé en pierre.*

### CHAPITRE PREMIER.



Elendemain, si tost qu'Arriste fut arriué, l'ouuerture du liure nous fournit pour premier sujet l'absence remarquable de Paris , qui ne parut point dans Troye aux funerailles de son ieune frere Æsaque. Je m'arrestay à ce boutefeux de son pays , lequel auoit esté marqué par les destins, pour porter le fer & les flames dedans la maison de son pere; mais lors que ie voulus ouurir la bouche pour en parler , Ariste me preuint, & dit ainsi : Ceux d'entre les Philosophes qui ont ietté vn œil plus attentif sur les diuerses actions des hommes, ont recognu trois sortes de vies : La contemplatiue, qui ne vise qu'aux doux contentemens de l'ame : L'actiue qui ne traueille que pour les richesses: Et la voluptueuse, que l'oysiueté retient



dans les sales plaisirs du corps. Ce sont les trois Deesses qui se présentent au iugement de Pâris sur le mont Ida : La premiere sous le nom de Pallas : la seconde sous celuy de Iunon : & la troisieme sous les charmeresses beautez de Venus, qui l'emporta sur l'aveuglement de ce ieune Berger charmé des delices qu'elle luy promettoit. C'est ceste honteuse & perilleuse vie, à laquelle il se rendit, ayât le choix d'embrasser l'heure & les commoditez des autres. C'est elle qui luy fit mespriser le sçauoir & les vertus de Minerue, avec la riche abondance de tous les biens que Iunon luy offroit. Elle luy fit fouler aux pieds les droicts de l'hospitalité, desquels il fit si peu d'estat qu'il paya son hoste du rauissement de sa femme : Elle luy fit negliger la pieuse assistance qu'il deuoit au ducil de son frere, où nous ne le voyons point. Et pour monstrier combien elle est seconde en malheurs, c'est elle mesme qui fit naistre les occasions d'armer tant de peuples pour la ruine de Troye, au sac de laquelle sont sorties de Grece toutes les troupes qui sont icy arrestées en Aulide. Puis que le Poëte les y a conduites sans s'estendre sur le suiet qui les fit embarquer, nous nous contenterons de ce que nous en auons dit, accusant les seules voluptez de Pâris, d'une si grande leuée d'armes, & de tant de sang auquel elles furent trempées, pour faire detester aux Princes la vie dissoluë de ce lasche Troyen, & cherir celle que la sagesse de Pallas, tutrice des Empires, nous enseigne. Voila le profit que nous pouuons tirer des premieres allumettes de ce grand feu, qui mit en cendre toutes les richesses & les forts de Priam. Tournons la veuë sur ce serpent, lequel apres auoir feruy au deuin Calchas & aux Grecs comme de muer truchement de la volonté des Dieux, s'endurcit à l'instant & deuint pierre, pour nous figurer en sa dureté la fermeté des arrests du Ciel, & l'iniuolable constance des secrets iugemens de Dieu. Voicy apres vn exemple de sa bonté, lors qu'on recherche d'apaiser son courroux par vn sacrifice.

*Du sacrifice d'Iphigenie, au lieu de laquelle se trouua vne biche.*

## CHAPITRE II.

**L**A diuine clemence a trop cher le sang innocent pour se plaire à le voir esprendre, & en faire rougir ses autels. Elle nous apprend icy sous le nom supposé de Diane, ainsi qu'elle fit autrefois à vn grand Patriarche, que ce n'est pas tant le sacrifice qu'elle nous demande, comme la pieuse simplicité d'vn cœur qui renonce à toutes autres affections pour luy obeyr. C'est ce qu'Iphigenie changée en biche nous enseigne. Et son pere la donnant pour victimq à Diane courroucée, montre combien les bons Princes ont soin du salut de leurs peuples, & du bien de leur Estat, puis que luy pour rendre le vent fauorable à ses vaisseaux, & leuer les empeschemens qui les retenoient dans le port, se chargeant seul du malheur tombé sur toute la Grece, aime mieux perdre sa propre fille, que voir plus long-temps ses suiets en peine. L'excés de l'amour qu'il porte au public luy fait commettre vne espece d'inhumanité contre soy-mesme. En cela (dis-ie) l'on peut recognoistre que tous les grands & signalez actes ausquels l'vtilité commune d'vn pays sert de premiere cause, ont tousiours en soy ie ne sçay quoy d'iniuste, contre quelque particuliers : mais où il y va de l'interest de la Re-publique, les Princes aussi bien que tous autres doivent auoir les yeux fermez à ce qui les touche en particulier. Suiuons la flotte de ces ennemis de Troye, pour voir les glorieux exploits de leur vaillant Achille.

*Hæc est quâ debet cultor Dei exhibere, hæ sunt vti- etimæ; hoc sacrificium placabile, hic verus est cultus eum homo metis sue pignora in aram Dei cõfert. Laß Habet ali- quid ex ini- quo omne magnum exemplum quod cõtra singulos vtilitate publica re- penditur. Tacit.*

*De Cygne qui n'auoit iamais peu estre blessé, & fut estrangé par Achille, puis changé en Cygne.*

## CHAPITRE III.

**L'**Heur & la valeur qui auoit conduit Cygne en plusieurs hazardeuses rencontres, sans receuoir coup par lequel les

armes de ses ennemis eussent esté teintes de sang, firent que l'on creut qu'il ne pouuoit estre blessé, & luy acquirent la reputation d'auoir vn corps sur lequel le fer n'auoit point de prise. Comme tel les Poëtes l'ont rendu fort celebre par leurs vers, & pour croistre la gloire du vaillant fils de Thetis, l'ont fait vainqueur d'vn si heureux & puissant ennemy. Mais en la victoire le los du vaincu demeure tousiours entier, en ce qu'apres toute la resistance d'vn genereux courage, il n'est dompté que par Achille, qui ne pouuoit non plus estre offensé par le tranchant des armes. Aussi pour monstrier que sa mort fut glorieuse, & que pour auoir esté vaincu il n'en laissa pas moins d'honneur à sa memoire, les fables l'ont changé en vn oyseau tout blanc, qui represente la belle renomée de sa valeur, laquelle sans tache vole entiere par l'vniuers. Ce combat (dist Ariste) fut le premier exploit d'Achille deuant Troye, pour l'heureux succez duquel il n'oublie pas de rendre vn sacrifice à ses Dieux, & festoyer les Chefs de l'armée, afin de s'en resiouyr ensemble. Voyons quels sont les discours dont ils s'entretiennent à table.

*Achille ne pouuoit estre blessé sinon autaloz*

---

*De Centée changée de femme en homme, aussi peu sensible aux coups que Cygnus, & du combat des Lapithes avec le Centaure.*

#### CHAPITRE IV.

Les Perles vouloient que leurs festins fussent tousiours accompagnés de quelque autre contentement que celui des viandes, & pour en bannir la melancholie, auoient ordinairement dans la salles où ils prenoient leur repas, la musique, ou le bal, où les Comédiens. Les Princes de Grece assemblez chez Achille obseruent bien la mesme maxime, de ne dire & n'ouyr rien à table qui ne soit tres-agreable: mais ils font paroistre que leurs plaisirs sont fort differens de ceux des Perles, en ce que la vertu & les actes genereux sont leur seul entretien. Les accords d'vn luth, ny les doux accens d'vne voix mariée à la mesure de quelques belles paroles, ne sont pas les delices qu'ils recherchent. Rien ne les contente que les discours des combats où l'honneur & la gloire ont presidé. Quels autres discours

*Plutarque en ses propos de table.*

*Virtusque loquendi matotia est.*

Quid enim loqueretur Achilles, aut quid apud magnū potius loqueretur Achillem?

peuvent fortir de la bouche d'un Achille? où quels autres peuvent estre agreables à ses oreilles? Les braues cœurs ne conçoient iamais que des braues desseins, aussi n'ont-ils rien plus cher que d'en ouyr de semblables. C'est ce qui fait que de la valeur de Cygne ils se laissent glisser à celle de Cénéé, & au-recit des courageux faits d'armes qu'il rendit contre les Centaures. Je ne veux pas rapporter la trempe inuincible de son corps, non plus que celle de Cygne, aux charmes des caractères, par lesquels quelques-vns se rendent vaillans. Si Cénéé eut le bruit de ne pouuoir estre blessé, ce fut son courrage accôpagné de bon-heur, & son experience au mestier de la guerre qui luy acquirent. Il parut doué de ces belles qualitez iusques aux derniers souspirs, & quand il les rendit ne fut pas forcé par vn plus fort que luy, il ne cogneut point de vaillance au deslus de la sienne, pour se voir accablé d'une grande forest d'arbres, sa proüesse ne fut domptée que par le nombres de ses ennemis, du milieu desquels son honneur sortit sauue sur les aisles de la renommée, qui porta bien plus loing ses loüanges, que celles de ses vainqueurs. Voila comment il changea mesme de vie, sans voir ny son corps, ny sa reputation blessée. Quant à ce que la fable feint, & que ses ennemis luy reprochent, qu'autresfois il a esté femme, c'est vne Metamorphose pareille à celle que Rome remarqua en vn Valere, lequel ayant quelques temps vescu avec si peu d'honneur, qu'estant comme la honte des siens, il estoit hay de ses plus proches, se changea de telle façon en l'exercice d'une charge publique, qu'il fat depuis honoré comme vn miroüier de vertu. Les premiers ans de Cénéé, passez à l'ombre & en repos sans faire esclatter sa valeur, lors mesme que la beauté de son visage sans poil, ne dementoit point celuy d'une fille, luy pouuoient auoir donné le honteux renom d'estre lasche, sans cœur, & plustost fille qu'un courageux ieune homme. Et depuis les effects d'un âge plus robuste, rendans des preuues contraires à ceste sinistre opinion de son genereux naturel, furent le sujet auquel s'arresta la feinte, pour le changer de femme en homme. La coniecture, dis-ie, n'est pas hors d'apparence. Peut-estre qu'au commencement le deffaut des occasions l'empescha de paroistre ce qu'il estoit: car sans elles la vertu des plus braues demeure oyliue, & ne peut faire voir en quoy elle differe de la lascheté. Au contraire.

Caius Valerius Flaccus, d'ās Tir. 3e. Liur. l. 17

Excitari quosdā ad meliora magnitudine rerū. dit Tac. liur. 3.

contraire.

traire les rencontres esueillent les plus endormis, & la grandeur d'un beau suiet qui s'offre, est quelquefois vn si vif esperô, qu'elle donne des forces & de la hardiesse à la mesme timidité. C'est assez demeuré avec Cenee, allons voir le dueil de la Grece en la mort d'Achille son boulevard. Mais en passant tirons du furieux banquet des Lapithes, les fruiçts que le Pindare de Rome veut que nous en cueillons. Nous le ferons, si nous fuyons l'excez du vin, qui leur mit les armes en main, & versa tant de sang & tant d'hommes par terre.

At ne quis  
modicitrà.  
filiae mune-  
ra Liberi,  
Centaurea  
monet cum  
Lapithis  
pugna.  
Horat.

*De Periclimene, lequel apres s'estre changé en plusieurs sortes d'animaux, combattant contre Hercule, en fin fut tué sous la forme d'un Aigle.*

## CHAPITRE V.

**Q**Voy (dist Ariste) passerons-nous Periclimene, sans rien apprendre de luy. C'est, dis-je, vn autre Prothée ou vn Acheloy, leurs changemens pareils ne nous peuvent figurer qu'une mesme chose. Si ce n'est que l'Aigle sous les plumes de laquelle il mourut, nous represente la vanité, ialouse ennemie de la vertu, qui prend toutes sortes de visages pour la vaincre: & qui ose mesme s'esleuer au dessus d'elle, non pas en s'appuyant sur des veritables effects, mais sur les ailles de quelques vains discours, au trauers desquels les rayons esclattans de la vraye gloire faisans iour, perçent ceste Aigle presomptueuse & la portent par terre, toute ainsi que les flesches d'Hercule trauerferent Periclimene & le mirent à bas. Cela dit, ie vins au meurtre d'Achille.

*De la mort d'Achille tué par Paris.*

## CHAPITRE VI.

**C**'Est le commun & trop déplorable destin des plus vaillans, de ne perdre la vie que dans les embusches des traistres, &

Ignorant  
relictis sapè  
fortissimos  
cadere, dit  
Tite-Lane.

GGggg

bien souuent n'estre frappez que de la main de quelque homme sans nom, sans force, & sans courage. Celasche Pâris, qui n'estoit estimé que parmy les femmes, surprend Achille, patron de la vaillance, dans le Temple d'Apollon, partisan des Troyens, & pousse d'une main tremblante vne flefche, qui blesse celuy que la peur n'auoit iamais fait trembler. Ainsi la valeur de Pompée, qui auoit vaincu tant de hazards, fut surprise dans les pièges que luy tendit la perfidie de Ptolomee, & son genereux sang espandu par vn Septime & vn Achilles, desquels la renommée ne sçauoit pas le nom. Ainsi celle de Cesar ne braua la fortune au milieu des armes de tant d'ennemis qu'il dompta, que pour se venir rendre à la boucherie de ceux qui l'emporterent en pieces sous leurs robbes. Aussi sont-ce les seuls regrets qui rendirent la mort plus insupportable à Germanicus, & desquels il se sentit si touché, qu'il se persuada que ceux mesmes qui auoiēt porté enuie à sa vertu viuante, pleureroient son infortune, qui l'auoit apres tant de batailles d'où il estoit fortuy la vie sauue, rendu la victime des meschancetez d'une femme. Ce sont (dist Ariste) des defastres que ceux, lesquels ont acquis de la gloire par leur espée, se peuuent représenter pour miroiier, & se rendre d'autant plus curieux de conseruer leur reputation pleine d'honneur, puisque leur vie n'est pas attachée à des chaines plus fortes que celles des autres: & qu'apres vn malheur pareil à celuy d'Achille, ou apres le coup infailible de leur mort naturelle, ne reste icy bas que la memoire de leur vertu, & ie ne sçay quelle chair pourrie, à peine capable de remplir vn cercueil. Vn grand Capitaine infidelle, autresfois l'effroy des Chrestiens, qui dompta la Syrie, l'Egypte, & vne grande partie de l'Afrique, se voyant proche du tombeau, entra profondement en ceste plus Chrestienne que Payenne meditatiō, lors qu'il ordonna que pour toutes enseignes & marques de ses victoires, on ne portast à ses funerailles, sinon sa chemise seule au bout d'une picque, avec ces paroles pour deuise: *C'est tout ce qui reste au vainqueur du Leuant.* Disons de mesme avec le Poëte, en iettant la veuë sur les cendres d'Achille: Voila tout ce qui est demeuré de ce grand fleau de Troye. Nous verrons demain iuger le procez de ses armes, qu'Agamemnon renuoye à l'assemblée de tous les Capitaines de l'armée, pour n'estre point chargé de l'enuie, qu'il n'eust peu esuiter, s'il en fust demeuré seul

Quos inuidia erga viuentē mouebat, illachrymabūt quondam florētē, ac tot bellorū superstitem muliebri fraude cecidisse.  
Tac. l. 2.

Saladin.

De tā magno restat Achille, Nescio quid parua quod non bene compleat vinā.

iuge. Les sages Princes (dis-je) le pratiquent de la façon, craignant les mescontentemens. Tibere pour cette seule crainte se fascha vne fois aux Senateurs Romains, de ce qu'ils le chargeoient du soin de toutes les affaires. Aussi la haine qui en retourne est vn escueil, que les grands Chefs ne peuuent assez fuyr : car encore que pour s'en escarter, ils ne suiuent aux chatoüilleuses resolutions que l'aduis de leur conseil, leur malheur est tel bien souuent, que du bien qui en reüssit, on s'en tient obligé à tous les Conseillers, & le mescontentement, bien que causé par tous ensemble, ne vise qu'à celuy qui a le plus d'esclat en l'assemblée.

Castigatis  
obliquè  
patribus,  
quod cuncta  
curarum ad  
principem  
reijcerent.

Tac.

Rectè fa-  
ctorum sibi  
quisque  
gratiã tra-  
hant, vnus  
inuidia ab  
omnibus  
peccatur.


Tac. l. 3.



## TREZIESME DISCOVRS.

*Du debat d'Aiæ & d'Ulyssè pour les armes  
d'Achille.*

### CHAPITRE PREMIER.

 N dit que la plus celebre ceremonie des vieux Scythes, en leur barbares deuotions, estoit de planter vne espèce en terre, & l'adorer comme la seule idole que leur inhumanité recognoissoit. Leur religion estoit aux armes, les armes estoient les loix auxquelles ils obeyffoient, & le fer estoit leur iustice qui rendoit à chacun d'eux, non pas ce qui leur appartenoit, mais ce qu'il pouuoit gagner par la force. Aiæ semble auoir esté nourry parmy eux, le naturel qu'il fait paroistre en la querelle qu'il a icy contre Ulyssè, tient plus d'vne telle barbarie, que de l'humeur polie des peuples de Grece. Il foule comme aux pieds la prudence du sage Prince d'Ithaque, il fait litiere de son bien-dire, & en fin ne desire pas disputer son droit par raisons, il souhaite que les armes decident le debat qu'ils ont pour des armes, & que la pointe de son espée luy face obtenir ses pre-

*Solin le rep.*

tentions? I'auois ainsi commencé, & voulois continuer, lors qu'Ariste me dist: Vous offencez la Grece d'accuser de barbarie l'un des plus vaillans qu'elle ait iamais esleué. Ce n'est pas vn Scythe que la fable nous figure en luy, mais la vanité de la pluspart de ceux qui sont nourris au mestier de Bellone. Leur vaine presumption leur inspire tant de mespris des lettres & des parties necessaires pour le conseil, qu'ils croyét que la lascheté en soit inseparable: comme si Pallas, qui porte vn casque en teste & vne lance à la main, polissant les esprits par son sçauoir, esmouffoit la genereuse pointe d'honneur, qui fait naistre la valeur dans les cœurs. L'insolence de ces nourriçons de Mars, dont l'ame n'est qualifiée que de la vertu de soldat, est le fondement sur lequel cette feinte a esté bastie. On les a mis parties sous le nom d'Ajax, contre ceux lesquels allient les sciences avec la professiō des armes qu'Vlysse represente. C'est le procez que tous les Capitaines de l'armée Grecque iugent icy, & bien que ce soit au milieu du camp que la cause est plaidée, le bien-dire, & le conseil comme plus necessaire, & plus assurez pilotis d'une Estat, le gagnent contre le trāchant de l'espée, que ces brauaches posent sans iugement pour base des plus fermes colonnes d'un Empire. Car la force sans l'aide de la prudence ne peut esleuer bastiment qui ne se ruine de soy-mesme; & pour nous l'apprendre les anciens Arcades mirent Hercule & Minerue dans vn mesme Temple. Aussi vn Empereur de Rome cogneut autresfois que les heureux succez qu'il auoit eus en Allemagne, auoient esté plus auancez par sages aduis, que par la force des armes: & depuis n'ayant plus que les Parthes ennemis de la grandeur de Rome, sa resolution fut de se seruir pluost de secrettes intelligences pratiquées avec eux, que de troupes armées pour les combattre. Ce n'est pas Ciceron nourry dans vn barreau, qui en parle de la façon pour honorer sa robe, & luy donner de l'aduantage sur l'espée des grand Capitaines, c'est vn Prince qui auoit passé sa ieunesse dans les armées, & auquel l'experience en auoit appris la mesme verité que les Grecs confirmét par leur Arrest, lors qu'ils font que les forces du corps le perdent contre la sagesse, & le bien-dire. Passons outre, & recognoissons la foiblesse de l'ame de ces Rodomons, qui se vantent si forts & si vaillants, & ne peuuent resister à la violence des passions qui les portent à leur ruine.

Plura cōsilio quam vi  
perfecisse.  
*ait Tiberus dans Tacite  
lin. 3.*

Cōsiliis &  
astu hesternas res moliri, arma procul habere. *Tac.*

Fortisque viri iustis arma disertus.

Magna clade temeritate audacis ire luūt. *Seneca.*



De la mort d'Ajax, qui se tua soy-mesme, & fut changé en fleur rouge, où les premieres lettres de son nom estoient escrites.

## CHAPITRE II.

**C**Eluy qui seul auoit combattu la valeur d'Heçtor, qui auoit tant de fois repoussé le fer & les flammes des Troyens, & s'estoit opposé aux efforts de Iupiter mesme, se rend laschement à la colere, & son cœur, tousiours iusques alors inuincible, se laisse vaincre à la douleur : Quoy? dis ie, ce furieux desespoir, qui pousse Ajax sur la pointe de son espée, pour vne si legere occasion, ne preuue-il pas le naturel grossier, & presque semblable à celuy des Scythes, que i'ay tantost recognu en luy? Le fer est son asyle, & la seule diuinité que son affliction luy fait rechercher pour consolation. En sa mort se remarque l'inhumanité qu'un Ancien dit accompagner le courroux des barbares, desquels les esprits n'ont iamais esté cultiuez par les lettres. Car si ç'a esté à quelques autres vne folie extrême d'auancer leur mort, pour crainte de la receuoir de la main de leurs ennemis, ç'a esté vne fureur espouuenteable en Ajax de se la donner pour n'auoir pas obtenu ce qu'il desiroit. Et en telles actions, outre la cruauté plus que brutale, on ne peut desaduouier qu'il n'y ait de la foiblesse. Quoy qu'en puissent dire tant de desesperez Romains, & leur Caton mesme qu'ils ont tenu pour vn oracle, ils ne scauroient defendre de lascheté le dénaturé mouuement qui arma leurs mains contre leur propre vie. Iamais ceux ausquels la vertu a donné vn courage vrayement genereux, n'ont couru au deuant de la mort, ils l'ont tousiours attendu: & ceux-là seuls, qui n'ont peu resister à la crainte & au desespoir, l'ont cherchée pour remede. Admirés donc la sagesse d'Vlysse, & mesprisons ceste foible valeur d'Ajax qui se deffait d'elle-mesme, à faute d'estre assisté des forces du conseil. Toutesfois l'on void de sa ruine naistre vne belle fleur, dans laquelle les caracteres de son nom demeurèrent escrites, pour figure de la renommée qui suit la mort des vaillans, & de l'immortelle vie de leur nom, que la memoire de leurs actes

Inuictūque  
vīrum vicit  
dolor.

Barbaris re-  
gibus feri-  
ras in ira  
fuit, quos  
nulla cru-  
ditio nul-  
lus litera-  
rum cultus  
imbuerat.  
Senec. de la  
colere.  
Sen. Ep. 14.

Vir fortis &  
sapiens nō  
fugere de-  
bet ē vita,  
sed exire.  
Senecus.  
Vis consilij  
ex pere mo-  
ieruit sua.  
Hor.

fait lire par tout: mais c'est vne fleur rouge, & comme sanglante, qui n'honore leur gloire, que de sang espandu, & n'enrichit leurs loüanges que de la seule vertu de leur espée. Telle gloire (repartit Ariste) n'est pas à parangonner à celle dont a esté couronnée la memoire de ceux lesquels ioignent aux trophées, gaignez avec les armes, les victoires que leur prudence sçait obtenir sur eux-mesmes. Ajax en cela defectueux, doit avec raison quitter à Vlysse, qui auoit la sagesse pour dompter aussi courageusement ses passions, qu'heureusement il sçauoit rompre les desseins de ses ennemis. Apprenons donc icy, que c'est peu de couvrir vne plaine de corps morts, ainsi que victimes immolées à la fureur de Mars, si on ne sçait, comme disoit Briseis à Achille, dompter son cœur & sa colere, aussi bien que les hommes armez. Voilà la fleur que nous pouuons cueillir dedans le sang d'Ajax, voyons quels fruiets nous tirerons des larmes de ceste infortunée Princeesse, à laquelle les afflictions desroberét l'esprit, & pour ame luy donnerent la furie d'vne chienne enragée. Nous auons (dis-ie) passé l'image de Pallas, sans ietter l'œil dessus: laissons encore Hecube dans le gouffre de ses miseres, pour contempler le pourtraict de ceste chaste fille de Iupiter.

Vince animos ita que tuã qui cetera vincis. Ouide en ses Epistres.

*De l'image de Pallas, soigneusement conseruee dans Troye, pource que les destins y auoient attaché le bon-heur de la ville.*

### CHAPITRE III.

**I**E ne veux pas icy curieusement rechercher que deuint cette image, rauie aux Troyens par les Grecs. Il ne nous importe, ou qu'elle soit demeurée en Grece, que Diomedé l'ait renduë à Enée (comme tient vn ancien) & que les Romains l'ayent longtemps gardée dans le Temple de la Fortune, puis qu'elle ait esté transportée à Constantinople par le grand Constantin. Plustost que nous enquerir où elle est, apprenons pourquoy les Poëtes l'ont renduë si chere & si necessaire aux Troyens, que la perte qu'ils en firent, fut le coup de leur ruine. L'image de ceste Deesse (dist Ariste) ne nous peut figurer que la sagesse, vertu si importante au gouvernement d'vne ville, qu'elle n'en est pas si tost ban-

Procopel. 2. de la guerre des Goths.

nie, que son bannissement est l'asseuré declin de l'Estat. Les sages conseils sont donc l'image, qui maintenoit la puissance de Troye, & au deffaut desquels elle est en fin perie. La prudence & la discipline est ce fatal pourtraict, lequel fermoit les portes aux Grecs estans dans la ville, & les ouurit lors qu'il eust esté desrobé. C'est tout le secret que l'on peut trouuer caché sous ceste vieille idole de Minerue.

runt : Vbicumque gratia, amor, voluptas ea corrumpere, post paulò imminuta opes, imperium, postremò seruitus imposita est. *Sal.*

*Quis non diuersa presentibus contrariaque expectatis, aut speret, aut timeat, dit Velleius de Luce.*

Ego ita cõ-  
peri omnia  
regna, ciui-  
tates, natio-  
nes eò vs-  
que prof-  
perum im-  
perium ha-  
buisse, dum  
apud eos  
vera confi-  
lia value-  
re videntur

*Des miseres d'Heccube changée en Chienne, du meurtre de Polidore & du sacrifice de Polixene.*

## CHAPITRE VI.

**V**Oicy le theatre des plus cruelles inconstances de la fortune : voicy le piteux obiect, qui nous monstre combien folles sont les esperances de ceux, lesquels mesurent l'aduenir au pied des trompeuses felicitez dont ils iouyffent. Hecube que tant de braues enfans rendoient heureuse, lors qu'elle auoit vn sceptre en main, void seruir son bon-heur du sujet à sa douleur, elle recognoist qu'elle n'a esté feconde que pour estre affligée. Laissons vn peu croistre la furie de son tourment, & voyons tandis ce que nous pourrons apprendre de la double calamité qui anime sa rage. Le petit Polidore se presente le premier couuert de playes, pour detester l'inhumanité de l'auarice, & nous estre resmoin, qu'où l'espoir du gain trouue place, la pieté & la foy en sont bien esloignées : car il n'y a point de meschenceté si horrible qui ne perde sa face hydeuse à la veuë de ceux que l'appas d'vn riche butin attire. Polixene paroist après, laquelle en sa misere, faisant voir les actions d'vn cœur qui ne peut degenerer de sa grandeur, enseigne les Princes à iamais ne se relascher, & ne dementir point leur sang, en quelque lieu que leur mauaisfortune les porte, & plustost imiter l'agenerieuse constance de Pore vaincu d'Alexandre, que les lasches soumissions, & la foiblesse de Per-

Auri vim  
atque opes  
Principi-  
bus infestas,  
*dit Tacite.*

sée enuers Paul Æmille. Il est vray, ceste ieune Princeſſe ( diſ-ſe  
 prenant la parole ) nous eſt icy le pourtrait d'vn grand courage  
 preparé à toutes ſortes d'infortunes, auquel la mort meſme ne  
 ſçauoit donner l'eſpouuante: mais ſa conſtance ne nous doit pas  
 faire oublier le merite de ſon innocence, ſi mal traitée par les  
 Grecs. Il me ſemble que la fable accuſe tacitement de cruauté  
 les ombres d'Achille, lequel ayant eſté d'vne hùmeur ſanguinaire  
 durant ſa vie, & trop inhumain enuers Hector, demande apres  
 ſa mort, que ſon tombeau ſoit arroſé du ſang d'vne vierge inno-  
 cente. Toutefois il y a plus d'apparence d'accuſer les Chefs de  
 l'armée Grecque, quel'ombre d'vn mort: car ce furent ceux qui  
 firent mourir Polixene, & courirent le meurtre & le ſanglant  
 deſir de ruiner du tout la race de Priam, du voile d'vne ſuperſti-  
 tieuſe ceremonie. La feinte du ſacrifice de Polixene nous ap-  
 prend l'abus, qui ſe commettoit par les Anciens, en la couſtume  
 qu'ils auoient de recourir à l'Oracle d'Apollon, lors qu'il eſtoiet  
 affligez de quelque fleau du ciel: car ordinairement ils faiſoiet ſer-  
 uir la reſpõce del'Oracle à leurs paſſions, & ſous le faux pretexte  
 d'vne pieté ſimulée exerçoient leurs vengeanceſ. Ainſi la ſterili-  
 té de l'Egypte fut cauſe qu'ils ſacrifierēt Thrace, & la ſeicheſſe  
 du pays d'Attique, ſeruit d'occaſion aux Atheniens, pour ren-  
 dre ſept ieunes Gentils-hõmes la proye du monſtre my-taureau,  
 & de leur ſang appaiſer les cendres d'Androgée. Ainſi fauſſemēt  
 ſe diſoit Sinon dans Virgile, auoir eſté deſtiné à l'autel par la  
 malice d'Vlyſſe ſon ennemy, afin de rendre le vent fauorable à  
 leurs vaiſſeaux. Et c'eſt ce dont ſe plaint vn docte Chreſtien de  
 l'antiquité, que les Preſtres des idolatres reiettoient ſur les peu-  
 ples baptizez, toutes les incommoditez que ſouffroient les Pro-  
 uinces, & leur en faiſoient porter la peine, comme ſ'ils euſſent fait  
 naiſtre, ou la famine, ou les tremblemens de terre, ou les raua-  
 ges d'eaux, ou la peſte dont ils eſtoiet affligez. Voila ce que nous  
 pouuons tirer du double meurtre du ſils & de la fille d'Hecube,  
 reſtez du ſac de Troye. Quant à elle meſme, que la fable chan-  
 ge en chiène, ie croy que ce n'eſt que pour representer les furieux  
 effectſ de tant d'afflictions, leſquelles ſurmonterent, en fin ſa  
 patience, & l'animerent d'vne rage pareille à celle d'vne chienne  
 abbayante contre les Grecs ſes ennemis, qui ne pouuoient eſtre  
 aſſouuis des maux qu'elle ſouffroit. Il n'y a rien hors d'apparence

Si T beris  
 adſcendit  
 mania, ſi  
 Nilus non  
 aſcendit in  
 arua ſi cœ-  
 lū ſtetit, ſi  
 terrā ouit, ſi  
 fames, ſi  
 lues, ſtatim  
 Chriſtia-  
 nos ad leo-  
 nem Tertu-  
 lian.

en cela, dist Ariste, si vne humeur melancholique a bien le pou-  
 uoir de trauerfer l'imagination, & desrober l'usage de la raison,  
 les assauts de tant de malheurs estoient plus que capables d'al-  
 liener l'esprit d'Heube, & luy inspirer vne furie plus brutale,  
 qu'humaine. Laissons là enseuelie dans ses douleurs, & passons  
 outre, nous verrons voler les cendres de Memnon.

*Des oyseaux qui sortirent des cendres de Memnon, des filles d'Orion, &  
 des filles d'Anius, lesquelles conuertissoient en vin, en bled,  
 ou en huile tout ce qu'elles touchoient.*

### CHAPITRE V.

**L**A valeur ne meurt point, & les exploits de la vertu, portez  
 sur les aïles de la renommée, suruiuent aux cédres des vail-  
 lans, pour voler par tout & se faire ouyr par l'vniuers. Ce sont  
 les oyseaux, qui sortent des cendres du genereux fils de l'Auro-  
 re: tout ainsi que les Coronnes, lesquelles naissent du bucher  
 des filles d'Orion, nous figurent la gloire dont elles furent ho-  
 norées, pour s'estre, d'vn pieux & masle courage, offertes à la  
 mort pour le bien de leur pays. Quant aux filles du vieil Anius  
 qui fut Prestre & Roy ensemble, la feinte ne les rend celebres que  
 pour leur mesnage, par lequel elles deuidrent si riches, qu'on  
 creut que tout ce qu'elles touchoient se changeoit es commodi-  
 tez necessaires pour la vie de l'homme.

*Des amours du Ciclope Polypheme, & du petit Alys changé en  
 fleuve.*

### CHAPITRE VI.

**L'**Harmonie de la Musique meslant des voix basses avec  
 d'autres plus esclatantes, se compose de discordans ac-  
 cords: l'Amour n'en est pas de mesme, il ne scauroit assembler  
 les contraires, & ne peut allier deux cœurs qui n'ayent par la  
 ressemblance, & par la simpatie des humeurs desia quelque al-  
 H H h h h

liance ensemble. Le rude & barbare naturel du Cyclope ne se peut rendre agreable aux douces beautez de Galathée. Elle le fuit pour cherir son petit Acys, comme Angelique fuit Roland pour fuire son Medor. En cela Polypheme nous apprend que ceux-la se trouuillent en vain, lesquels se persuadant que leurs importunes recherches auront le pouuoir de forcer les affections de celles qu'ils ayment. Et de l'autre costé Acys, fauorisé l'amour de Galathée, monstre le danger qu'il y a de s'exposer à la haine d'un puissant corruial, de la part duquel à toute heure, on ne doit rien moins attendre que la mort. Aussi (dis ie) peut-il seruir de tableau dans lequel nous lisons la puissance des charmes de Venus, qui le retiendrent tellement enchanté, qu'il ne s'en peut deffaire, bien qu'il vist sa ruine à la fuite de son amour. C'est ainsi que bien souuent nostre passion nous arreste en des lieux, où nous tallonnent des malheurs, qui nous font apres escouler en pleurs l'humeur de nostre vie, comme la fable nous figure que fit ce ieune amoureux de Galathée, lors qu'elle le change en fleuue.

Sentit amē s  
sua dānō a  
fore, tamen  
hæret in il  
lis. Ouid.  
Trist.

*De Glauque changé en Dieu marin.*

## CHAPITRE VII.

**L**Es diuinités de l'idolatre Antiquité n'estoient qu'en l'opinion, tous ceux d'entre les hommes, qui auoient eu quelque perfection, plus que le commun durant leur vie, estoient par la mort, ou plustost par l'abus des peuples, rendus immortels. Glauque auoit paru fort adroit à fendre les eaux à la nage : mais l'adresse qu'il y auoit acquise n'empescha pas qu'il ne se noyast; toutesfois on ne le creut pas noyé, lors qu'il ne parut plus sur le riuage, on le tint pour Dieu des eaux. Voila comme ces auugles Anciens se plaifoient à se tromper eux-mesmes. C'estoit (dist Ariste) le plus souuent pour consoler ceux, ausquels quelque estrange accident auoit fait perdre vn parent ou vn amy. Dans les yers encore aujourd'huy on vse des mesme feintes, ne vous ay-ie pas ouy ces iours passez, desguiser ainsi la pitieuse aduanture de la belle Melisse, qu'un mal-heureux sort poussa dans

l'eau en se iouiant ? Il me semble que vous donnastes ce Sonnet  
aux regrets qu'en portoit vn de vos amis.

*Sur le bord d'un estang Melisse, la plus belle  
Des Nymphes de ce bois, ieunette alloit flattant,  
Avec vn peu d'appas quelque humide habitant  
Du liquide cristal, ou Glauque s'esprit d'elle.*

*Glauque, qui tout en feu, creut lors, que c'estoit celle  
Qu'il souffrit autresfois à ses feux resistant,  
Et que dans la Sicile en vain il aimait tant,*

*C'est la mesme (dit-il) ou quelque moins cruelle.*

*Et parlant il se change, & de Dieu fait poisson,*

*Il va manger l'appas, sans craindre l'hameçon,*

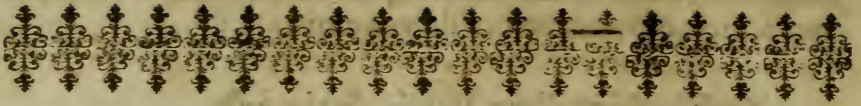
*Puis s'approche du bord, fait que la belle glisse:*

*Elle tombe, & dans l'eau perd son estre mortel.*

*Passant ne pleure point la Deesse Melisse,*

*Elle est femme de Glauque, on luy doit vn autel.*

Je ne pouuois (dis-je pour repartie) rendre trop d'honneur à  
sa memoire, que ie croyois auoir esté chérie d'vne personne, qui  
m'oblige de l'honorer. Mais laisserons-nous ainsi Glauque, sans  
le suiure dans le Palais de Circe; nous auons encore auourd'huy  
assez de temps, pour voir quel succez ses charmes auront. Tour-  
nons le feüiller, & recognoissons de quelles drogues Circe scait  
vser pour donner de l'amour.



# QVATORZIESME DISCOVRS.

*Des amours de Glauque, & du changement de  
Scylle, sa maistresse, en monstre & en  
rocher.*

## CHAPITRE PREMIER.



**E**V X-L A ( dis-ie ) sont bien abusez , lesquels pour gaigner le cœur de leurs maistresses , ont recours aux forces de l'Enfer , les demons ne peuvent violenter nos esprits à l'amour , lors qu'ils panchent du costé de la haine. Les charmes de Venus sont naturels , tous les enchantemens , qui se font , ou avec le sang d'une chauue-souris , ou sur des feuilles de Laurier , broyées avec des racines d'Oliuier , ou bien sur le cœur d'un pigeon , sur la ceruelle d'un corbeau , & sur des grenouilles & des fourmis consommées ensemble , sont vaines refueries , dont les aueugles seuls se laissent esblouyr. Horace se trompe quand il dit que Candie acquit par ces moyens-là les affections de Varron. Les breuages & la magie donnent plustost la mort , que l'amour. Lucile l'apprit aux despens de sa vie , & un pareil poison fit perdre l'entendement à Lucrece. De mesmes les charmes que Glauque reçoit de Circe , rendent Scylle monstrueuse , plustost que la rendre amoureuse. Ce n'est donc pas l'Euangile seule , & les veritables histoires qui nous descouurent les piperies des Magiciens , les fables mesmes nous apprennent leurs trompeuses impietez , pour nous en faire hayr la science. Si nous tournons la face du tableau de Scylle ( dist Ariste ) & nous nous la represen-



tons dans ceste eau empoisonnée, où ses vierges beautez, depuis la ceinture iusques en bas, se changent en horribles figures de chiens, & de loups marins ; Nous nous figurerons sous le nom de Glauque ceux de l'Antiquité, lesquels se donnans à faux le nom de Philosophes, ne pouuoient embrasser la vertu toute nue pour souuerain bien d'icy bas : & faisoient vn monstre pour beaultitude, auquel ils ne laissoient rien du corps de la vraye sagesse que l'apparence d'enhaut, & le bas estoit pollu, ou de la vanité des honneurs, de l'ombre des biens mensongers, sur lesquels la fortune a plus de droict que nous, ou de l'ordure de ces plaisirs trompeurs que la volupté nous fait rechercher. Ainsi Scylle nous est le pourtraict de la felicité d'Epicure: Et si nous rapportons la fable à l'histoire, nous trouuerons que la feinte l'a changée en rocher, à cause de ces escueils de la mer de Sicile, qui portent le mesme nom de Scylle, & qui resserrent si estroictement les eaux, que du combat qu'elles rendent aux passages, naist vn bruit, comme de plusieurs chiens abbayans.

iancta sunt  
horrenda  
ac velo-  
cia, isti fa-  
pientiā, ex  
quibus nā  
composue-  
re portētis.  
Prima ho-  
minis pars,  
est ipsa vir-  
tus, & vir-  
tus illa di-  
uina in lu-  
bricum de-  
finīt, &c.  
Ses. Ep. 29.

---

*Des Cercopes changez en Singes.*

## CHAPITRE II.

**E**N tous les changemens qui se font naturellement nous y remarquons tousiours quelque sympathie entre les deux corps eschâgez. L'eau ne deuiet point feu, & du feu l'on ne peut pas en faire naistre de la terre, les seuls elemens qui simbolisent en quelque qualité sont capables d'vn change reciproque. C'est vne reigle que la nature obserue, & à son exemple les Poëtes l'ont obseruée en leurs Metamorphoses, car nous voyons tousiours leurs simulez changemens fondez sur le naturel de la personne eschangée. Ces peuples de Pithecuse nous le tesmoignent, avec plusieurs autres, en ce que leurs esprits flatteurs & trompeurs, ont esté cause que la fable les a logez dedans des corps de Singes. Leur mauuais naturel fut le sujet de ceste inuention, & qu'il ait esté tel, les Atheniens en rendoient tous les iours des preuues, lors qu'ils appelloient Cercopes toutes fortes de Charlatans, desquels les flatteuses paroles ne leur estoient pas

moins suspectes, que sont les malicieuses caresses d'un Singe, toujours suivies de quelque meschanceté: passons ces singeries pour rechercher quelque plus solide doctrine.

*Du Rameau d'or, par lequel Enée eut entrée aux Enfers, & de la Sibyle changée en voix.*

### CHAPITRE III.

*Baptiste  
MANUARI.*

*Sibyle en  
Grec signifie  
inspiration  
ou volonté  
divine.*

*Nullique  
videnda,  
voce tamen  
noscat, vo-  
cem mihi  
fata relin-  
quent.*

**I**L y en a (dis-je) qui prennent ceste riche branche, pour un crayon de la verité, laquelle ne se trouve qu'à peine, cachée dans les ombres de mille erreurs: mais celuy-là me semble avoir plus heureusement rencontré, lequel en ce sacré Rameau, nécessaire pour avoir entrée dans les champs Elysiens, nous figure la foy, sans laquelle les portes du bonheur eternal nous sont fermées. Comme ce Rameau d'or ne se trouve que dans la sombre obscurité d'une espaisse forest, aussi l'ineestimable don de la vraye creance est-il couvert de tous costez des fausses opinions, & des diuers partis qui se forment en la Religion, pour ombrager sa lumiere. C'est le bois, ce sont les ombres parmy lesquelles on la doit chercher: mais il faut estre guidé par la Sibyle, qui nous presente la volonté de Dieu, & ses saintes inspirations. Priuez de l'assistance de sa souveraine bonté, nous ne pouvons trouver ceste heureuse branche, il faut qu'elle nous mette en main ce Rameau, qui nous fait traverfer sans crainte les tenebres, les horreurs & tous les perils de ce bas monde, & nous rend en fin dans la demeure de la felicité, au milieu des ames bien heureuses. Quant au changement de la Sibyle en voix, la feinte a son fondement en l'histoire: car en premier lieu les Poëtes disent, qu'elle a esté aimée d'Apollon, à cause des merueilleuses auantures à venir qu'elle a predites en ses vers: qu'Apollon, Dieu des deuius, est celuy qui preside aux oracles & à toutes sortes de deuinations. Et d'autant que c'est elle qui auoit principalement parlé des guerres, & de la future grandeur de l'Empire de Rome, fort à propos Ouide luy fait instruire Enée, premier autheur de la puissance Romaine, des heureux & mal heureux succès que les destinées luy promettoient. En fin elle est changée en

voix, pource que ses vers sont demeurez, lesquels la font encore ouyr par le monde, sans qu'on la voye.

*Des compagnons d'Ulyffe changez en pourceaux, & du Moly qui empescha Ulyffe d'estre changé.*

## CHAPITRE V.

**L**A vertu tousiours enuiee ne manque iamais d'ennemis, celle d'Hercule l'a tesmoigné par tout le monde, & celle d'Ulyffe en fait l'espreuve en ce voyage, où elle rencontre Scylle, Carybde, Polypheme, Antiphate, par lesquels elle est assaillie, mais pas vn ne luy fait tant de mal que Circe. Il perd chez elle ses compagnons, que les charmes de la volupté, l'yurongnerie & les delices de Venus, changent en pourceaux. La vie dissoluë qu'ils menerent chez elle, fut le suiet qui leur fit reprocher d'auoir esté ainsi changez : car les sages Anciens ne tenoient pas ceux là pour hommes, qui laissoient vaincre la raison à leur brutale sensualité, cherissant plus leurs corps que leur ame : ils les mettoient au nombre des bestes. C'est pourquoy Ulyffe, & Euriloche demurerent hommes, d'autant que seuls de toute la troupe, ils ont vn tel commandement sur leurs appetits qu'ils s'abstiennent de boire à la coupe de Circe. Il n'y eut donc que les delices qui rendirent les vns difformes, & l'abstinence qui conserua les autres. L'abstinence ou la continence est le Moly, c'est l'herbe salutaire qui preserua ce sage Prince d'Itaque des enchantemens de la fille du Soleil. Aussi se peut-il prendre pour la constance (me dist Ariste) & me semble que vous vous en estes seruy de la façon, parlant à la belle Doris, pour vaincre ses apprehensions, & à vostre depart d'aupres d'elle, l'asseurer de vostre fermeté.

*Xenophon  
des faits de  
Socrate.*

*Hunc tu  
inter homi-  
nes nume-  
ras cuius  
sumum  
bonum sa-  
poribus, &  
coloribus  
ac sonis cō-  
stat? Exce-  
dat ex ani-  
malium nu-  
mero pul-  
cherrimo  
ac dijs secū-  
do mutis  
aggregetur  
an mal-  
pabulo na-  
tum Senec.  
Epi. 91.*

*Non, non, quand ie ferois les voyages d'Ulyffe,  
Ie pourray bien tousiours aux Circes resister:  
Car contre les doux fruiets, qui font que l'oubly glisse,  
Ie porte le Moly, qu'on ne peut enchanter.*

Voyons les autres moyens qu'il y ad'euiter les charmes de Circe.

*De Picus changé par Circe en oyseau, & de sa femme Caxente en air.*

### CHAPITRE VI.

**C**'Est en fuyant le peril qu'on l'euite, Picus lequel n'auoit pas la constante resolution d'Ulisse, pour combatre les delices, fuit de crainte d'estre retenu dans leurs pieges. Son changement nous apprend, qu'il faut auoir des plumes & de la legereté, où il y a du danger, que nous ne pouuons autrement surmonter. Quelques-vns tiennent qu'il fut tué à la chasse dans vn bois proche du Palais de Circe, & que rien autre n'a donné suiet à la fable. Sa femme que le ducil ne reserua qu'aux plaintes & aux pleurs, a esté changée en air, tant pour son affliction, que pour la beauté de sa voix, que les plaintes & la voix s'esuanouissent & se perdent en l'air.

*Des compagnons de Diomedé changez en oyseaux, du Berger en oliuier sauuage, & d'Ardee en oyseau.*

### CHAPITRE VII.

*Il dit que ce sont des oyseaux lesquels sur le visage se rendent ennemis de tous les passans selon des Grecs.*

*Vaisseaux changez en Nymphes.*

**L**Es compagnons de Diomedé sont tesmoins des vengeance diuines, lesquelles suiuent de près les impies, & bié souuent font voir le supplice presque aussi-tost que le peché. C'est tout ce qu'on en peut dire, sans s'arrester aux songes, que Pline nous veut en cest endroit donner pour veritez. Et le mesdisant Berger de la Pôuille est representé par le Poète, changé en oliuier sauuage, arbre dôt les fruicts sont extrememét amers, à cause de l'amertume de la mesdisance, laquelle se rend par tout; non pas desagreable seulement : mais odieuse, & plus ennemie du doux entretien des compagnies, que l'aigreur de ces rudes fruits n'est desagreable au goust. Les Nymphes qui estoient parauant vaisseaux ne nous arresteront pas, il n'y a point d'autre secret en leur changement, sinon qu'ils fussent garantis du feu des ennemis,

mis, lors qu'on les plongea entierement dans l'eau sans estre submergez : non plus que les Nymphes hostesses de la mer, lesquelles les Anciens tenoient viure sous les eaux. Nous passerons encore (dis-ic) d'Ardée sans rien apprendre d'elle : car la feinte qui la change en oyseau, ne nous figure que son embrasement, duquel les cendres qui s'esleuerent en l'air, furent les oyseaux qui en sortirent ; si ce n'est qu'on les rapporte aux aisles de la renommée qu'elle s'acquit, pour auoir long-temps resisté aux forces d'Enée, & comme vne autre Ostende, trouué de la gloire en sa ruine.

*D'Enée deifié, & des changemens de Vertumne.*

### CHAPITRE VIII.

L'Immortalité d'Enée est le commun loyer dont les Anciens recompensoient la valeur de ceux qu'ils regrettoient auoir perdus, pour exciter leurs successeurs à les imiter, & faire croire que la mort n'auoit point de pouuoir sur la pieté & sur la vaillance. Ce furent à la verité, dist Ariste, les premiers eschellons par lesquels les plus grands de Rome, en suite de ce Prince Troyen, furent esleuez au Ciel ; mais depuis la vanité seule fut l'aisle qui les y porta, ou l'aduantage qu'en espererent les heritiers. Tiber mit Auguste au nombre des Dieux (dit l'inimitable Paronyme des louanges de Trajan) mais ce fut afin de rendre la Majesté Imperiale plus redoutée. Neron voulut aussi que l'Empereur Claude reçut le mesme honneur, mais ce fut en se moquant de luy ? Titus de mesme fit dresser des autels à Vespasian, & Domitian à Titus, mais l'un le fit pour estre honoré comme fils, & l'autre comme frere d'un Dieu. Ainsi nous recognoissons combien leur aueuglement trouuoit de chemins pour conduire les hommes à leur Ciel imaginaire. Et pour ce qui touche la fin d'Enée mesme, si nous iettons les yeux du iugement sur les eaux du fleuve Numice, dans lequel le Poëte, en le lauant, luy fait perdre ses mortelles infirmités, nous trouuerons que la feinte approche de la verité de quelque histoire, qui semble nous apprendre qu'il se noya dans le Numice. Quant à Vertumne, s'il ne nous est icy

*Dicitur esse  
Iulio Tiberius  
Augustum  
sed ut maiestatis nume  
induceret,  
Claudium  
Nero, sed ut  
irrideret.  
Vespasianus  
Titus Domitianus  
Titum, sed  
ille ut Dei  
filius, hic ut  
frater videretur.  
Plin. in  
Paneg.*

le patron d'une laborieuse perseuerance , laquelle tente sous ces diuerses formes , toutes sortes de desseins , pour obtenir ce qu'elle desire : il nous doit représenter l'An, & ses changemens les faisons , en l'une desquelles il s'acquiert les bonnes graces de Pomone, Déesse qui nous donne les fruiets , & se marie avec elle, pour produire dequoy nous nourrir.

---

*De la desdaigneuse Anaxarete changée en pierre.*

### CHAPITRE IX.

**O**Ntient que l'Orgueil & la Beauté sont comme frere & sœur , & se cherissent si vniquement l'un l'autre , qu'ils ne se separent presque iamais : Anaxarete ne veut pas rompre leur alliance, elle les fait paroistre fort vnis en elle , & les accompagne encore du desdain, dangereux poison, en amour, duquel faisant mourir Iphis, elle se donna la mort à soy-mesme : Et sa mort nous est figurée par vn changement, qui sert d'horrible tableau à celles de son sexe , pour leur faire fuir l'ingratitude & les desdains, monstreuses Meduse, qui ruinent les plus rares beautez, leur desrobent l'humanité, & les rendent comme de roche. C'est, disie, vn miroir aux belles, qui doit estre aussi punissant, pour engendrer en leurs cœurs ; avec l'amour & la douceur, la haine de la cruauté , comme furent à Polie les horribles songes qu'elle fit. Et en ce mesme miroir nous deuons recognoistre, que le cœur endurcy d'une femme opiniastre en ses desdains, est plus difficile à vaincre, que n'est pas l'inuincible dureté des choses mesmes inanimées : veu que l'ardeur des affections de Pigmalion eut le pouuoir d'amollir son yuoire ; les feux d'Iphis ne font que rendre Anaxarete plus dure. Fuyons ceste desnaturée , & puis que la fable en a fait vn rocher, tenons ses semblables pour des escueils, aussi redoutables en la mer d'amour , que sont ceux de Scylle, ou de Carybde en la mer de Sicile.

*De l'eau froide qui devint chaude sans feu, & de la mort de Romule.*

CHAPITRE X.

**C**ES eaux bouillantes & pleines de souffre, lesquelles empescherent l'entrée de Rome aux Sabins, nous figurent les soldats sacrez, qui veilloient la nuit pour la seureté de la ville, & qui seuls resisterent aux efforts que les troupes du Roy Sabin firent de nuit à la porte de Ianus. Et la feinte à son fondement, en ce que ces soldats estoient enrollez en leur compagnie, avec quelque superstitieuse ceremonie, qui se faisoit au lac de Valdimoine, où il y auoit vne source d'eaux bouillonnantes, lesquelles iettoient vne fumée comme de souphre: Voyons quelle fut la fin de Romule. Ce que le Poëte en raconte (dist Ariste) ne sont qu'inuentions, dont l'histoire de sa mort est enrichie: car il y en a qui tiennent, qu'il mourut frappé d'un coup de foudre, & que ce fut l'occasion qui fit seindre que Mars estoit descendu avec les esclairs & le tonnerre pour l'enleuer au Ciel: mais le discours du Poëte le peut encore rapporter à l'opinion de ceux qui accusent de sa mort, la ialousie des plus puissans de Rome, lesquels le massacrerent dans le Senat, le mirent en piece, & pour ôster au peuple le soupçon du meurtre, se seruirent du tesmoignage supposé d'un Procle, lequel assura d'auoir veu Romule sur vne des montagnes de Rome, plus grand, plus puissant, plus venerable, & en fin deueni Dieu. C'est (dis-ie) la mesme ruse dont vsèrent les Senateurs d'Orchomene, lors qu'ils se furent ainsi deffaits de Pylstrate, qu'ils emporterent en pieces sous leurs robbes. Et le mariage de Romule deüsié avec la Déesse Gre, est pareil à celui d'Hercule monté au Ciel, avec Hebé: car ce qu'estoit Hebé chez les Grecs, Ore l'estoit chez les Romains, routes deux estoient Déesse de la ieunesse. Dans Rome on tenoit que c'estoit elle qui animoit la ieune noblesse à la vertu, & aux genereuses entreprises: C'est pourquoy ils la donnerent pour femme à Romule, ou Quirin, leur premier Roy, afin de nous apprendre, que ce n'est pas la lascheté & l'oyfuieté, mais les valeureuses actions qui gagnent les Empires, &

*Tite-Liue  
parle de ces  
soldats sa-  
crez au l.  
liure de la 1.  
Decade.*

*Plutarque  
en sa vie.*

*Plutarque  
dit qu'Ore  
s'appelle  
aussi Hebe.*

les conseruent. Aussi est-ce ( dist encore Ariste ) pour nous faire recognoistre, combien la vertu guerriere a besoin de l'alliance de la ieunesse. A l'heure mesme il se leua, & ce celeste mariage du premier Prince de Rome borna nostre Discours.



## QVINZIESME DISCOVRS.

*Des marques noires, qui deuindrent blanches au iugement de Mycille, & de la doctrine de Pythagore.*

### CHAPITRE PREMIER.

**L**Ors que ie vids Ariste assis pour la derniere seance de nos apresdinées, ie luy dis: Plus nos desirs sont proches du terme de leur accomplissement, plus ils nous donnent d'impatience. Maintenant que ie voy le port de bien près, il me tarde dauantage de prendre terre. Voicy, repartit Ariste, Mycille & Pythagore, qui viennent au deuant de nous pour nous conduire à bord. Mais l'vn aparauant nous apprendra, que ceux-là ne peuent perir, qui ont les deuins commandemens pour reigle de leurs actions, & que plustost la Toute-puissance de Dieu fait voir des miracles, que de laisser mourir celuy qui n'est iugé coupable que pour luy auoir obey: **C'est ce que les marques noires, changees en blanches, nous representent au iugement de Mycille.** L'autre au milieu de tant de changemens diuers qu'il raconte, nous fera voir mille vaines preuues d'vne veritable doctrine: car Pythagore pour prouuer que l'ame ne meurt point, se sert pour tesmoignage de la fausse opinion des anciens *Ægyptiens*, qui croyoient les ames ne quitter les corps que pour r'entrer en d'autres, & changer ainsi perpetuellement, sans faire choix plustost du corps d'vn homme, que de celuy d'vne beste. C'estoit ( dis-ie ) vn erreur,



auquel nos vieux Druydes se laisserent aller : mais non pas si lourdement que Pythagore, pource qu'ils ne tenoient pas, que l'ame raisonnable d'un homme en changeant prist autre logis que celui d'un corps humain. Toutesfois bien que les discours de Pythagore soient remplis de plusieurs refueries, ils nous enseignent pourtant la frugalité, & semblent n'avoir esté faicts, que pour détourner les peuples de sa brutalité, & de l'humeur sanguinaire en laquelle quelques-vns ont vescu, pour les attirer à vne plus douce & plus innocente vie. Quant aux varietez, par lesquelles l'harmonie du monde est conseruée, & toutes les naturelles Metamorphoses, qui sont icy représentées pour figurer l'inconstance des choses d'icy bas, ce ne sont point des ombres fabuleuses, qui ayent besoin de lumiere, ce sont veritez assez recogneuës, & vne seule d'entr'elles me semble digne de nous arrester, pour y remarquer le venin que l'homme couue dedans soy. C'est celle qui fait naistre les serpens des moüelles du corps humain. La ressemblance (dit Ariste) de la moüelle qui est en l'espine du dos, avec la forme du serpent, est la baze sur laquelle l'opinion qu'ont les Medecins a esté fondée, & quelques effets semblent la confirmer. Le serpent qu'on trouua sur le corps de Cleomene, & celui que l'on vid dans le tombeau de Charles Martel, sont de grands tesmoignages de la sympathie qu'il y a de l'un avec l'autre, & de l'estrange changement qui se fait dans nos corps pour rendre honteuse nostre vanité, par le veritable pourtraict de telles ordures. Nous ne devons pas nous en estonner (dis-je pour repartie) car si le vieil serpent inspira en l'ame du premier homme un poison, dont toutes celles de la posterité ont esté infectées, il peut bien avoir aussi fait glisser dans le corps quelque venin, auquel nos moüelles sont demeurées heritieres.

Imprimis  
hoc voluit  
persuadere,  
non interire  
animas,  
sed ab aliis  
post mortem  
transire ad  
alios.

Cesarl. 4.  
de la guerre  
des Gaules.

Plutarque  
en la vie de  
Cleomene,  
& Paul Æ-  
mile en celle  
de Chilperic.

*De la Nymphé Egerie, qu'on tient avoir aymé le Roy Numa,  
changee en fontaine.*

## CHAPITRE II.

Ceux de l'Antiquité, qui ont posé les fondemens de quelque grand Empire, ont presque tout usé d'un mesme artifi-

Nulla res  
multitudi-  
nem effica-  
cius regit  
quàm super-  
stitio, me-  
lius vatibus  
quàm duci-  
bus parer.  
*Curtius.*

Omnium  
primum, re  
ad multitu-  
dinem im-  
peritam, ef-  
ficacissimâ  
deorû me-  
iniciendû  
ratus, *dit*  
*Tite Live*  
*parlant du*  
*mesme Nu-  
ma.*

ce, pour manier plus aisément les peuples grossiers & farouches, qu'ils auoient à gouuerner : Se persuadans ( comme dit vn Ancien, avec verité ) que la superstition est le plus puissant charme dont on se puisse seruir pour rendre vn peuple traictable, lors qu'ils ont voulu establir des loix qui sont les pilotis de l'Estat : afin de les mieux authoiser & en faire trouuer la nouveauté moins rude, ils ont tousiours feint qu'elles leur estoient diuinement inspirées : mais chacun d'eux s'est forgé vne diuinité différente de l'autre : Zoroastre qui donna la loy aux Baetriens & aux Perse, auoit vn Horosmadis pour auteur de ses Ordonances : Trismegiste chez les Egyptiés se seruit de Mercure, Zamolxis persuada aux Scythes que la Déesse Vesta estoit sa grand'amie, & les Chalcides creurent que leur Charondas auoit des secrettes intelligences avec le vieil Saturne, les Cretois eurent opinion que Minos estoit en ses desseins assisté de Iupiter, & l'imposteur Mahumed donna cours à son Alcoran chez les Arabes, disant qu'il luy auoit esté dicté par l'Ange Gabriel. De mesme Numa dans Rome, pour acquerir de la creance, & introduire ses idolatres superstitions, feignit d'auoir toutes les nuits la compagnie d'Egerie, Nymphette turrice de la fontaine qui portoit son nom. Et c'est ce qui donna suiet, apres la mort de ce Roy superstitieux, de feindre qu'Egerie de dueil estoit fondue en larmes, & changée en fontaine.

*De la mort d'Hyppolite, & de Virbie auquel il fut changé.*

### CHAPITRE III.

**V**N vieil Poëte disoit que nos peres nous doiuent estre comme Dieux, ils sont à la verité les domestiques idoles, desquelles nous ne pouuons assez cherir l'honneur, ny trop redouter le courroux. Le defastre d'Hyppolite nous apprend combien le foudre de leurs maledictions est à craindre, puis que leurs prieres sont aussi bien fauorisées du Ciel contre les innocens, que contre les coupables. Quant à ce que la fable luy redonne apres la mort vne nouvelle vie sous le nom de Virbie, c'est pour couvrir l'imposture de quelqu'vn qui emprunta son nom, & se voulut faire long-temps apres recognoistre fils de Thesée: tout ainsi que du

*Il s'appelle*  
*Clement.*

temps d'Auguste, apres la mort d'Agrippe, vn sien esclaue prenant le nom d'Agrippe mesme, leua des troupes, & s'efforça d'acquiescer de la creance sous le nom emprunté de son maistre. Vostre opinion ( me dist Ariste ) n'est pas hors d'apparence, il y a de tout temps eu des hommes assez effrontez, pour tenter le peril d'vne grande fortune sous le manteau de pareils mensonges. Le Mage Smerdis, chez les Perfes, s'empara de la couronne, sous le nō supposé de Smerdis fils de Cyrus, lequel auoit esté secrettement mis à mort quelque tēps auparauant: La Macedoine, durant la prison de Persee, fut enuahie par vn qui prit à faux le nom de Philippe, & sous l'Empire de Vitel, vn autre esclaue voulut faire croire qu'il estoit Scribonian, Senateur Romain, que Neron auoit fait mourrir. Les Espagnols mettent le Roy de Portugal au nōbre de tels imposteurs, mais les Portugais n'en sont pas d'accord: laissons les disputer d'vne part & d'autre, & nous auançons pour finir.

Pseudo  
Philippus à  
mendatio  
stimulata  
originis ap-  
pellatus qui  
se Philippū,  
regiæ que  
stirpis heredi-  
bat, aranis  
occupata  
Macedonia  
assumptus  
regni insti-  
gnibus bre-  
ui temerita-  
tis pœnas  
dedit *Vel-*  
*similib. I.*

---

*De Tagès sorty d'vne motte de terre, & du iauelot de Romule  
changé en arbre.*

#### CHAPITRE IV.

**T**Agès estoit quelque incogneu, nay de basse maison, lequel se rendit en peu de temps celebre en la science des deuiens: car l'Antiquité nommoit ordinairement enfans de la terre ceux qui estoient sortis de bas lieu. Voila le secret de la fable. Pour le iauelot de Romule qui deuint arbre, & fut chargé de feuilles si tost que sa pointe eut esté plantée en terre, c'est vne inuention des Romains en faueur de leur premier Roy, pareille à celle de sa mort qu'ils ont reuestuë d'immortalité. Les Assyriens se pleurent à faire plusieurs contes semblables de la Reine Semiramis qui auoit basty leur superbe Babylone: Les Perfes de Cyre qui posales fondemens de leur Royaume; & presque tous les autres peuples ont ainsi voulu obliger ceux qu'ils reconnoissoient pour fondateurs de leur ville ou de leur Estat. Mais en particulier ceste feinte n'est escluse que pour figurer la grandeur de l'Empire de Rome, qui deuoit s'accroistre, & se rendre florissant par les armes. Aussi (dis-ie) les histoires Romaines parlēt

*Plutarque  
en la vie de  
Romulo.*

elles de cest arbre, comme d'un arbre fatal, qui demeura en sa fleur aussi long temps que leur Republique fleurit, & ne secha qu'au commencement des guerres ciuiles, par lesquelles leur Estat fut porté sur le panchant du declin.

*De Cippe qui deuint cornu.*

### CHAPITRE V.

*Herod. li. 3.*

**V**N Prince trauaillé des incommoditez, dont l'or des couronnes charge ceux qui les portent, detestant sa Royauté, dans Senecque, l'appelle vn bien trompeur, qui couure mille maux sous le lustre d'une belle apparence : mais Darius ne le croyoit pas ainsi, lors qu'il fut en peine de faire hennir son cheual le premier pour obtenir par son hennissement le sceptre des Persans. Il ne se persuadoit pas que les couronnes fussent des roses entourées de plus d'épines qu'elles n'ont de fueilles. Ce fut Cippe qui le recogneut bien sans l'auoir esprouné, puis qu'il eut autât d'aprehension d'estre Souuerain, que l'autre de ne l'estre pas. Les cornes, symbole de la force, qui s'esleuerent sur son front, furent vn presage de la puissance souueraine que les destins luy promettoient, & que sa modestie refusa, faisant plustost eslection d'un bannissement volontaire que du sceptre de Rome. Ce n'est pas vne feinte, c'est vne histoire veritable, laquelle apprend à ceux qui sont les plus puissans dedans les Republicques, de brider le pouuoir, & ne se laisser iamais tant flatter à l'ambition que d'enuahir l'Estat, bien que l'occasion semble les y inuiter. Il ne feroit pas (dist Ariste) bien aisé de faire gouster ces raisons à ceux, qui tiennent que s'il est permis de violer les loix, c'est seulement pour regner qu'elles doiuent estre violées.

*D'Esculape.*

*D'Esculape transporté d'Épidaure à Rome pour guerir vne peste, dont la ville estoit affligée.*

## CHAPITRE VI.

**L**A ville de Rome croissant en pouuoir accreut le nombre de ses Dieux, & se remplissant de toutes sortes de superstitions, ( comme luy reproche vn Ancien ) se rendit l'amas des diuerses erreurs espanduës par le monde. La morée luy donna icy Æsculape, pour l'adorer en forme d'homme assis, ayant sur soy plusieurs boëtes pleines d'onguent, tenant de la main droicte sa barbe, & de la gauche vn baston entortillé d'vn serpent. C'estoit, à vn peuple si genereux, vn abus trop grossier de dresser des autels à ceste vaine idole de Medecin, & en attendre la gucrison des maladies. Mais leurs abus & leurs superstitieuses ceremonies renduës à vne fausse diuinité, ne laissent pas de seruir, pour nous apprendre à recourir en nos afflictions à celuy qui rend, lors qu'il nous veut punir, tous remedes humains inutiles & sans effect contre les maux qu'il enuoye : car les fleaux du ciel sont comme les blessures du Scorpion, la douleur n'en peut estre apaisée, que par celuy qui a donné le coup.

*De Iule Cesar changé en Astre.*

## CHAPITRE VII.

**A**lexandre, le Cesar de Grece estant mort, son corps fut sept iours sans corrompre, ne ietter tant soit peu de mauuaise odeur, & cela fit soupçonner en luy quelque diuinité. Apres le meurtre de Cesar, l'Alexandre de Rome, lors que son heritier Auguste faisoit faire des ieux en son honneur, vne Comette parut sept iours de suite à mesme heure, au dessus de la ville, qui fit croire au peuple que c'estoit l'ame de ce grand Capitaine receuë dans le Ciel, au nombre des Dieux. Et ceste opinion fut cause qu'on mit sur la teste de ses images, vne estoille pour cou-

Ludis quos  
ei consecra-  
tos hæres  
Augustus  
cedebat, stel-  
la cernita  
per septem  
dies conti-  
nuos fulse  
creditum  
que animã  
esse Cesaris.

in cœlum  
recepti.  
Suet.

ronne. Que sa couronne, dis-ie, soit la fin de nostre discours, elle ne pourra estre que tres-heureuse, puis qu'elle se trouue dans les cieux. Mais aduoiez moy auparauant, docte Ariste, que mon traueil n'est pas tant à reietter, comme vous me vouliez persuader au commencement : Je vous l'ay ( me dist-il ) assez fait paroistre ces apres-disnées passées, n'en demandez point d'autres preuues que les heures avec tant de contentement employées à rechercher de l'vtilité dans la charmereffe douceur de ce Liure. Ses fruiçts n'en sont pas moins sauoureux, que les fleurs en sont agreables,

F I N.





TABLE DES  
CHAPITRES DE  
CHACUN DISCOVERS.

PREMIER DISCOVERS.

<b>D</b> E la naissance du monde, Chapitre premier.	page 68
De la naissance de l'homme, & de son excellence, Ch. 2.	71
Des quatre aages du monde, Chap. 3.	74
De Saturne qui regna durant le premier âge, & fut par force deboutté de son throsne par Iupiter son fils, Chap. 4.	75
Des Geans & de leur guerre contre les Dieux, Chap. 5.	77
De l'assemblée des Dieux au Conseil, & de leur plus solemnel serment, Chap. 6.	79
De Lycaon changé en loup, Chap. 7.	81
Du deluge de Deucalion, Chap. 8.	83
Du reſtabliſſement du monde par la naissance des hommes sortans des cailloux iettez par Deucalion, Chap. 9.	84
Du Serpent Pythou, Chap. 10.	85
Des forces d'Amour, & du changement de Daphné, Chap. 11.	86
Du changement d'Io en vache, & des qualitez de Mercure, Ch. 12.	88

II. DISCOVERS.

De la presomptueuse entreprise de Phaeton, & de sa cheute, Ch. 1.	90
Des Heliades sœurs de Phaeton, changées en peupliers, & du Roy Cynus son parent en Cygne, Chap. 2.	94
Caliston fille de Lycaon changee en Ourse, Chap. 3.	96
De la Corneille, du Corbeau, & du Hybou, Chap. 4.	97
Du fils de Pallas Erichthon, & de Cecrops, Chap. 5.	98
De Coronis blessée à mort par Apollon, & de son fils Esculape, C. 6.	100
D'Apollon deſguise en Berger, & de Batte changé en rocher, Ch. 7.	101

D'Aglaure changée en rocher, Chap. 8.	102
D'Iupiter changé en Taureau, Chap. 9.	104

### III. DISCOVERS.

Des dents du Dragon semées par Cadmus, desquelles sortit vne troupe d'hommes armés, Chap. 1.	105
De Acteon changé en Cerf, deuoré par ses chiens, Chap. 2.	107
Des amours de Semele & de Iupiter, desquels nasquit Bacchus, C. 3.	108
De la Nymphe Echo changée en voix, & de Narcisse en fleur, C. 4.	109
De la cruelle impieté de Penchée, & du supplice dont il fut puny, C. 5.	110
Du changement de Bacchus en Acete, & des Mariniers en Dauphins, Chap. 6.	112

### IV. DISCOVERS.

De Decrete changée en poisson, Ch. 1.	114
De Semiramis fille de Dercete changée en pigeon, Chap. 2.	115
De Pyrame & Thisbé, tous deux morts de leur main par vne estrange auanture, Chap. 3.	116
De Mars & de Venus surpris en adultere & descouverts par le Soleil, Chap. 4.	117
De Leucothoé changée en l'arbre qui porte l'encens, & de Clytie en Heliotrope ou herbe du Soleil, Chap. 5.	118
De Scython, tantost homme & tantost femme, & de la fontaine Salma-cis, Chap. 6.	119
Des Mincides changées en chauue-souris pour auoir trauaille le iour de la solemnité de Bacchus, Chap. 7.	122
Des tourmens que les Poetes ont feint estre en leurs enfers, de l'eau du Stix, de Cerbere, & des Furies filles de la nuit, Chap. 8.	123
De Cadmus changé en serpent, Chap. 9.	128
Des cheueux de Meduse changés en serpens, & de sa face qui changeoit les hommes en rochers, Chap. 10.	129
D'Andronede, & de Persee qui la deliura de la mort à laquelle on l'auoit exposé, Chap. 11.	134
Du Roy Atlas changé en montagne, Ch. 12.	134

### V. DISCOVERS.

Du combat de Persee contre Phinee, & ses seditieux complices changés en pierres, Chap. 1.	135
D's aules que prirent les Muses pour couter la violence de Pirenee Roy de Thrace, Chap. 2.	138



Des filles de Pierre changées en pies, pour auoir voulu imiter, & mesmes se vanter de pouuoir vaincre les Muses, Chap. 3.	139
Du changement des Dieux de l'Egypte en diuerses sortes d'animaux, Chap. 4	140
De Typhon enterré sous le Mont-gibel, pour auoir voulu enuahir les cieux, & mettre Iupiter hors de son trosne, Chap. 5.	142
Du rapt de Proserpine enleuee par Pluton, Chap. 6.	144
Du petit Stelles changé en Lézard & Ascalaphe en Hybou, C. 7.	145
Des Serenes changées en monstres, Chap. 8.	146
De Triptoleme enuoyé par Cerés, pour apprendre le labourage aux hommes, & des amours d'Alphée, Chap. 9.	150

## VI. DISCOVRS

D'Arachne tapisserie, si outre cuidee de deffier la Déesse Pallas, C. 1. 153	
Du debat qu'eut Minerue avec Neptune, pour le nom de la ville d'Athenes, Chap. 2.	155
De Niobe changée en rocher, Chap. 3.	156
Des paysans de Lycie, changez en grenouilles pour auoir empesché Latone de se rafraischir la bouche d'une eau, qu'ils auoient proche d'eux, Chap. 4.	159
Du Satyre Marsias qu'Apollon escorcha pour l'auoir deffié à iouer de la fluste, Chap. 5.	160
De l'espaule d'yuoire de Pelops tué par son pere, & donné pour viande aux Dieux, Chap. 6.	161
De Teree changé en hupe, Progné en arondelle, & Philomele en rosignol, Chap. 7.	162
Du rapt d'Orythie par le vent Aquilon, Chap. 8.	164

## VII. DISCOVRS.

Des Harpies qui persecutoient Phinée, chassez par Calais & Zethés, enfans aislez d'Orynthie, Chap. 1.	165
Du voyage de Iason en Colchos, pour la Toison d'or, & du Dragon qui en estoit le gardien, Cha. 2.	167
De l'amour que Medée eut pour Iason, & de ses perfidies enuers son pere & son pays, Chap. 3.	169
Du vieillard Eson remis en sa ieunesse, & de Pelias esgorgé par ses filles, Chap. 4.	170
De l'escume de Cerbere changée en Aconit, ou realgal, poison mortel, & de la ioye d'Egée à l'arriuée de Thesee son fils, Chap. 5.	171
De la peste de l'Egine, & de la naissance des Mirmidons, Chap. 6.	172

De Cephale desguisé par l'Aurore, pour séduire sa femme Procris, C. 7. 173  
Du dard de Cephale, & de son chien changé en pierre, à la course du renard de Thebes, Chap. 8. 175

Des jaloux soupçons de Procris, qui furent cause de sa mort, Ch. 9. 175

### VIII. DISCOVERS.

De Scyllé fille de Nise Roy de Megare, laquelle arracha le poil fatal de son pere pour trahir sa ville à Minos, Chap. 1. 176

De Pasiphaë, femme de Minos amoureuse d'un Taureau, duquel elle engendra le monstre gardé dedans le Labyrinthe, Cha. 2. 179

Du monstre tué par Thésée, & du fil d'Ariadne, par le moyen duquel il sortit du Labyrinthe, Chap. 3. 180

Des aisles de Dedale, & de la cheute de son fils Icare, Chap. 4. 181

De la chasse du Sanglier de Calydoine, & de la mort violente de Meleagre, Chap. 5. 182

De la vengeance que prit Althee contre son propre fils pour punir le meurtre de ses freres, Chap. 6. 183

Des Naiades, & de Perimele changées en Isles, Chap. 7. 185

De la maison de Philemon changée en temple, Chap. 8. 185

Des diuers changemens de Prothée. Chap. 9. 187

Des changemens des Metres, & de la faim insatiable d'Ereſichon, C. 10. 188

### IX. DISCOVERS.

Du combat d'Hercule avec le fleuve Acheloy, Chap. 1. 189

D'Hercule réputé fils de Iupiter, de ses travaux, & de sa mort, C. 2. 191

D'Hercule mis au nombre des Dieux, Chap. 3. 194

De Biblis amoureuse de Caune son frere; & d'Amour changée en fontaine, Chap. 4. 196

D'Iphis changée de fille en ieune garçon, Chap. 5. 197

### X. DISCOVERS.

De la descente d'Orphée dans les Enfers, pour avoir Euridice qu'il en tira, puis la reperdit, n'ayant pas obey au commandement de Pluton, C. 1. 198

Des animaux & des arbres attirés autour d'Orphée, aux airs de son luth, Chap. 2. 199

D'Atys changé en Pin, & Cyparisse en Cypres, Chap. 3. 201

Du rapt de Ganimedé par Iupiter desguisé en Aigle, & d'Hyacinthe changée en fleur, Chap. 4. 202

Des Cerastes habitans d'Amathunte, ville de Cypre changés en taureaux, leurs femmes & leurs filles nommées Propetides, en rochers, Chap. 5. 202

- De l'image d'ivoire qui devient fille par les prieres de Pignation, C. 5. 203  
 De l'incestueuse fureur de Mirrhe qui caucha secrettement avec son pere,  
 & de ceste horrible couche nasquit Adonis, Chap. 7. 204  
 Des pommes d'or qui firent qu'Atalante fut vaincue à la course, & de  
 son changement en Lionne, Chap. 8. 206  
 De la mort d'Adonis tue par vn sanglier, & son sang changé en fleur  
 rouge, Chap. 9. 208

## XI. DISCOVRS

- De la mort d'Orphée mis en pieces par les femmes de Thrace, remplies des  
 fureurs de Bacchus, Chap. 1. 209  
 De Midas qui demanda aux Dieux le pouuoir de changer en or tout ce  
 qu'il toucheroit, Chap. 2. 211  
 Des oreilles d'asne donnees à Midas, pour auoir iugé la fluste de Pan plus  
 agreable que la lyre d'Apollon, Chap. 3. 212  
 Du seruiteur de Midas qui descouurit les grandes oreilles de son maistre, &  
 publia sa honte par le moyen de certains petits chalumeaux parlans,  
 Chap. 4. 213  
 Des murs de Troye bastis par Apollon, & Neptune, & de l'infidelité de  
 Laomedon qui manqua au payement de leur salaire, Chap. 5. 213  
 De Thetis mere d'Achille, laquelle imitoit Prothée en ses changemens,  
 pour euiter les embrassemens de Pelée, Chap. 6. 215  
 De la diuerse nature des deux enfans de Chione, & de Dedalion changé  
 en oyseau de proye, Chap. 7. 216  
 De Pelée persecuté par vn loup, à cause du meurtre qu'il auoit commis, &  
 de ses prieres qui firent changer le loup en pierre, Chap. 8. 217  
 De Ceix, & sa femme Alcyone changez en oyseaux, Chap. 9. 218  
 D'Esaque fils de Priam qui causa la mort de la Nymphe Hesperie qu'il ay-  
 moit, & de regret s'estant noyé fut changé en Plongeon, C. 10. 219

## XII. DISCOVRS

- De l'entreprise des Grecs contre Troye, à cause du rapt d'Helene, & du  
 presage que leur donna le serpent, qui fut depuis chagé en pierre, C. 1. 220  
 Du sacrifice d'Iphigenie, au lieu de laquelle se trouua vne biche, C. 2. 222  
 De Cygne, qui n'auoit iamais peut estre blessé, & fut estranglé par A-  
 chille, puis changé en Cygne, Chap. 3. 222  
 De Cénéé, changée de femme en homme aussi peu sensible aux coups que  
 Cygne, & du combat des Lapithes avec les Centaures, Chap. 4. 223  
 De Periclinene, lequel apres s'estre changé en plusieurs sortes d'animaux,  
 combattant contre Hercule, en fin fut tué sous la formes d'un Aigle,  
 Chap. 5. 225

De la mort d' <i>Achille</i> tué par <i>Pâris</i> , Chap. 6.	225
<b>XIII. DISCOVRS</b>	
De <i>debat</i> d' <i>Aiax</i> & <i>Vlyffe</i> , pour les armes d' <i>Achille</i> , Chap. 1.	227
De la mort d' <i>Aiax</i> , qui se tua soy meisme, & fut changé en fleur rouge, où les premieres lettres de son nom estoient escrites, Ch. 2.	229
De l'image de <i>Pallas</i> soigneusement conseruée dans <i>Troye</i> , pource que les destins y auoient attaché le bon-heur de la ville, Chap. 3.	250
Des miseres d' <i>Hecube</i> ; changée en chienne, du meurtre de <i>Polydore</i> , & du sacrifice de <i>Polixene</i> , Chap. 4.	231
Des oyseaux qui sortirent des cendres de <i>Memnon</i> , des filles d' <i>Orion</i> , & des filles d' <i>Anius</i> , lesquelles conuertissoient en vin, en bled, ou en huile tout ce qu'elles touchoient, Chap. 5.	233
D's amours du Cyclope <i>Polipheme</i> , & du petit <i>Aeys</i> changé en fleuve, Chap. 6.	233
De <i>Glaucque</i> changé en Dieu marin, Chap. 7.	234
<b>XIV. DISCOVRS.</b>	
Des amours de <i>Glaucque</i> , & du changement de <i>Scylle</i> sa maistrresse en monstre & en rocher, Chap. 1.	236
Des <i>Cercopes</i> changez en Singes, Chap. 2.	237
Du Rameau d'or, par lequel <i>Enée</i> eut entree aux enfers, & de la <i>Sibyle</i> changée en voix, Chap. 3.	238
Des compagnons d' <i>Vlyffe</i> changez en pourceaux, & du <i>Moly</i> qui empecha <i>Vlyffe</i> d'estre changé, Chap. 4.	239
De <i>Picus</i> chagé par <i>Circe</i> en oyseau, & de sa femme <i>Canète</i> en air, C. 5.	240
Des compagnons de <i>Diomedé</i> changez en oyseaux, & du Berger en <i>Oliuier</i> sauvage, Ch. 6.	240
D' <i>Enée</i> deifié, & des changemens de <i>Vertumne</i> , Chap. 7.	241
De la desdaigneuse <i>Anaxarete</i> changée en pierre, Chap. 8.	242
De l'eau froide, qui deuint chaude sans feu, & de la mort de <i>Romule</i> , Chap. 9.	243
<b>XV. DISCOVRS</b>	
Des marques noires, qui deuiendrent blanches, &c. Chap. 1.	244
De la <i>Nymphe</i> <i>Egerie</i> , qu'on tient auoir aimé le Roy <i>Numa</i> , &c. C. 2.	245
De la mort d' <i>Hypolite</i> , & de <i>Virbie</i> , auquel il fut changé, Chap. 3.	246
De <i>Tages</i> sorty d'une motte de terre, &c. Chap. 4.	247
De <i>Cippe</i> qui deuint cornu, Chap. 5.	248
D' <i>Esculape</i> transporté d' <i>Epidaure</i> à <i>Rome</i> , pour guerir vne peste, dont la ville estoit affligée, Chap. 6.	249
De <i>Iule</i> <i>Cesar</i> changé en <i>Astre</i> , Chap. 7.	249

Fin de la Table des Chapitres.

EPISTRES  
TRADVITES  
D' OVIDE.

AVEC QUELQUES AUTRES  
*Traictéz de divers sujets.*



A PARIS,

---

M. DC. XL.

EPISTRES  
TRADUITES  
D'OUIDE.

AVEC QUELQUES AUTRES  
Tristes et durs vers



A PARIS.

M. DC. XL.

EPISTRE DE DIDON  
LE SVIET DE L'EPISTRE.

*Didon ayant esté contrainte, apres le massacre de son mary Sichée, de quitter son pays pour euiter la cruauté de Pigmalion, sien beau-frere, s'en vint avec grand nombre de riches thresors en Lybie, où elle bastiffoit la ville de Carthage, lors que la tempeste yietta Enee, & ses compagnons eschapper du sac de Troye. Elle les receut si fauorablement, qu'elle ne desdaigna point d'offrir à Enee le sceptre qu'elle auoit en main, & pour l'obliger à l'accepter, luy fit mesme part de sa couche: mais luy qui auoit son dessein sur l'Italie, apres s'estre refait aupres d'elle, il resolut de la quitter & poursuivre son voyage. C'est pourquoy elle se plaint de luy, taschant pourtant à le retenir encore quelque temps, & voyant en fin qu'il ne vouloit changer de volonté, pour ne languir d'Amour, se tue de l'espee mesme que cest infidelle Troyen luy auoit donnée.*

EPISTRE DE DIDON A ENEE.

TRADVITTE D'OVIDE.



E te veux annoncer ma mort, perfide, & comme vn Cygne sur les herbes humides des riués du Meandre, se sentant tirer à sa fin, allege en chantant sa douleur, pour descharger mon cœur, ie veux en mourant te dire les malheurs que tu m'as causez. Non point que ie m'attende que mes plaintes, plus que pitoyables, trouuent en toy de la pitié, ce n'est pas mon esperance, aussi n'a ce pas esté mon dessein de t'escrire pour t'esmouuoir. Desia par ton ingratitude i'ay perdu la iuste cognoissance du bien que ie t'ay fait, & si ay malheureusement perdu l'honneur de ma pudicité, pourquoy ferois-ie plus estat de perdre des paroles? Car tu es resolu à ce que ie voy de continuer ton voyage & laisser icy perir ta Didon. Tu es resolu de laisser emporter ta foy aux mesmes vents qui emporteront tes

voiles, & de quitter nostre alliance, quand tes vaisseaux quitteront nostre port, pour aller chercher vn Royaume en Italie, encore que tu ne sois pas asseuré qu'il y ait vne Italie au monde: Ny la neuue Carthage, ny la beauté de ses murailles, desia si haut esleuées, ny le souverain pouuoir que ie t'ay donné pour y commander; ne peuuent te retenir. Tout cela ne te touche point, tu suis vn trauail desia fait, pour vn à commencer, & vagabond te plais de quitter vne terre qui t'est acquise pour en chercher par tout le monde vne autre à conquerir. Mais quand tu trouueras vne retraicte, qui t'y donnera le pouuoir que tu as icy? Qui sera le Prince qui abandonnera ses terres à des incognus? Tu auras encore besoin d'autres amours; d'vn autre Didon, & d'vne foy nouvelle pour la fausser derechef apres l'auoir engagée. Vn autre Chartage te seroit bien necessaire: car en combien de temps te peux-tu promettre vne pareille ville, & vn chasteau semblable; d'où tu puisses d'en haut voir enbas vn grand peuple de subiects? Toutefois ie veùx que la fortune, fauorable à tes souhaits, te donne le succès de ton attente, où trouueras-tu des affections égales aux miennes: ou vne femme qui t'ayme comme moy? Moy, dis-ie, qui me brusle au feu de ton amour, tout ainsi qu'vne torche, dont la cire se voit couuerte de souphre. Moy, qui n'ay nuiet & iour pour obieet, que mon seul Enée, Enée trop ingrat, & trop peu sensible à mes courtoisies, Enée que Didon deuroit mespriser, si elle estoit vn peu mieux aduisée. Mais hélas! ie ne puis le haïr, bié que ie voyes ses traistres desseins ie ne sçay que me plaindre de son infidelité; & apres m'estre plainte, miserable ie l'aime encore dauantage. Espargnez vostre bru, Venus Deesse des amours ne permettez pas que pour trop aymer ie sois si cruellement martyrée. Et toy mon frere Cupidon, embrasse vn peu ton frere, fay qu'il se range à ton enseigne, & qu'il rende du reciproque à mes affectiôs, que ie suis resoluë de conseruer tousiours entiere. Mais c'est m'abuser de tenir que Venus soit sa mere, iamais elle ne l'enfanta, il est d'humeur trop cõtraire à la sienne. Non, non, c'est vn rocher qui t'a engendré, dur Enée, c'est d'vn tronc insensible que tu es nay sur les rudes costes d'vne môtagne, ou de quelque beste farouche, ou de la mer toute en flots telle que maintenant tu la voys, sans en apprehender l'orage. Où te persuades-tu de pouuoir aller, malgré les vents & la tēpeste: Où



pense-tu fuir? l'hyuer s'oppose à ton dessein : permets que la rigueur de la saison, & les vagues me fauorisent. Ne voy tu pas quelles montagnes d'eaux le vent fait esleuer? souffre au moins que ie doie à la tourmente vne faueur d'ôt i'aïmerois bien mieux estre ton obligée. Les ondes & les vents ont plus de raison, & sont plus pitoyables que toy. Te doy-je estre si odieuse, que pour me fuir tu ne craignes point de te ietter aueuglement aux dangers de perir en mer? Ta haine t'est bien chere, puis que tu ne plains pas qu'elle te couste la perte de la vie; & que la mort ne t'est rien, pourueu que tu sois esloigné de moy. Bien tost Triton paroïstra courant sur les eaux calmées, atten, les vents appaisez changeront incontinent : Pleust aux Dieu, que tu fusses capable de changer de mesme : & tu le seras peut-estre, si la dureté de ton cœur ne surpasse celle du tronc d'un arbre. Tu sçais quels sont les perils d'un orage, pour quoy veux-tu si mal à propos te fier à l'inconstance de la mer dont tu as tant de fois esprooué le courroux? Encore que Neptune d'une face tranquille t'inuitast à voguer sur des plaines bonaces, tu ne serois pas pourtant assure d'estre exempt d'une infinité de tristes accidents, dont les eaux sont fécondes. Puis ce n'est pas un auantage pour ton assurance, d'auoir faussé ta foy, car c'est là bien souuent que les infidelitez sont punies, sur tout quand il y va d'une perfidie en amour : pource qu'en naissant Venus autrefois sortit nuë du milieu des ondes au bord de Cythere. Ha! quel amour? ie tremble de peur de te perdre apres t'auoir perdu, ie crains de nuire à celuy qui me tuë, & ie meurs d'apprehension, que mon ennemy, me fuyant, ne face naufrage. Vy ie te prie, ainsi te perdray-je mieux que si tu mourrois, sois plustost blasmé de ma mort que iamais Didon le soit de la tienne. Las! imagine-toy (mais, ô Dieux, destournez l'effect de ceste triste imagination) que tu sois proche d'abysser, surpris par la tempeste: quel pourra estre à l'heure l'object de tes pensées? Tes serments violez, & ta Didon contrainte par ta desloyauté à rechercher la mort? Tu n'auras à tes yeux, sinon la miserable image de ta femme abusée, qui te paroïstra toute escheuelée, couuerte de sang & de larmes. Le repentir alors te fera recourir aux vœux, & confessant que ton infidelité a bien merité vne telle vengeance, tu n'oyras esclat de tonnerre, que tu ne le croyes un coup du ciel eslançé

contre roy. Relasche donc pour quelque temps, Enée, ceste cruelle resolution de partir, la mer tandis aura loisir d'appaifer sa furie : Ce ne sera pas peu gaigner si ton attente, te donnant le calme, te fait apres voguer sans peril. Et si tu ne daignes penser à mon contentement, crains au moins de mettre au hazard la vie de ton fils, c'est assez qu'on te puisse reprocher la perte de la mienne. De quel crime est pollu le petit Ascaigne ? De quelle offence sont chargez tes Dieux, pour demeurer ensevelis dans l'eau, apres auoir esté tirez du milieu des flammes de Troye ? Mais quels Dieux aurois-tu ? ce sont fables, iamais tu ne fus empesché, perfide, ny de tes Dieux, comme tu te vante, ny de la charge de ton pere. Tu ne m'as en cela conté que des menfonges, ie croy n'estre pas la premiere, que tes discours ont abusée, ny la premiere qui souffre pour tes infidelitez. Car si on s'informoit au vray qu'est deuenüe la mere du beau petit Iule, ie m'asseure qu'on trouueroit qu'elle est morte cruellement abandonnée par son mary, ou dans le feu, ou au milieu des armes ennemies. Toutesfois tes artifices m'en sçeuvent si bien desguiser l'histoire, que ma simplicité fut pour toy touchée de pitié : en quoy ie confesse auoir merité le tourment que i'endure. Mais ie ne doute point, que tes Dieux mesmes n'exercent aussi sur toy leur iustice : c'est de là que te vient la misere d'auoir durant sept ans erré vagabond par mer & par terre. La tourmente ietta tes vaisseaux my brisez aux riues de Carthage, où tu ne fus pas seulement reçu, à peine auois-ie encore appris ton nom, que ie te mis en main mon sceptre. Pleust aux Dieux que mes courtoisies en fussent demeurées là, & que iamais la honteuse reputation de t'auoir donné place en mon lit, n'eust à mon desauantage couru par le monde ! Maudite soit la fatalle iournee, source d'un tel malheur, en laquelle inesperement surpris de la pluye, nous fumes contrains de chercher ensemble le couuert dans vn antre, l'ouys bien à l'heure des voix espouuētables, que ie me persuadé estre cris de quelques Nimphes, mais c'estoient les furies de l'Enfer, dont les hurlemés presageoient ma piteuse destinee. Ha ! venge toy de moy, ô ma chasteté violee, & venge mon Sichee, que ie ne puis, maintenāt miserable, aller trouuer là bas, que toute couuerte de honte, apres l'auoir tant offensé. Son image entouree de feuillage & de laines blanches, est dans vn secret oratoire, enri-

chy de marbre: De là i'ay desia trois ou quatre fois ouy sortir vne foible voix qui m'appelle. C'est la sienne, ie la cognoy, il me dit, Didon vien à moy. Me voicy presté d'aller, voicy ta femme Sichée, il n'y a que la seule honte de mon offence qui me retient. Excuse donc ma faute, ie te prie, celuy qui l'a causée semble la rendre assez digne d'excuse, les qualitez meritent bien que mon crime en soit iugé moindre. Quel bon-heur ne deuois-ie esperer en la compagnie d'un mary fils d'une Déesse, pieux fils, que l'on vante auoir porté son pere languissant de vieillesse? Si i'auois à estre abusée, ie ne pouuois pas m'esgarer de mon deuoir en plus honorable, & plus auantageuse occasion: car s'il auoit de la fidelité, il seroit impossible de trouuer en luy, que redire. Mais la cruauté de mon destin veut qu'il en manque, afin qu'ayant esté depuis ma naissance tousiours persecuté du malheur, ie le fois iusques à mon dernier iour, & que toute ma vie ne soit qu'une lamentable histoire d'infortunes. Ma ieunesse a veu, des les premiers ans de mon mariage, le meurtre de mon mary massacré au pied d'un autel, & son sceptre enuahy par son frere son parricide. I'ay souffert le bannissement, contrainte de quitter mon pays & les cheres cendres de mon mary meurtry. I'ay esté sur mer au hazard & du naufrage, & de la cruauté de l'ennemy qui me pourfuiuoit, puis eschappée du peril de l'un & de l'autre, me suis veüe icy aborder chez des incognus. I'ay cheremét achepté les terres que ie tay silibrement données; & apres y auoir basty ceste grande ville enuieée par mes voisins, la ialousie aussi-tost m'a donné l'allarme. I'ay esté simple femme dans vn pays estranger, de toutes parts assaillie d'armes ennemies, & les portes de ceste ville à peine estoient posees qu'il m'a fallu mettre ordre pour la guerre. Depuis tous les grands du pays m'ont recherchée, qui maintenant, comme picquez de mespris, disent auoir iuste sujet de se plaindre, qu'un ie ne sçay quel vagabond ayt esté preferé, à leur alliance. Mais cōment deuant que partir ne me rends tu point prisonniere entre les mains d'Yarbas? Si tu le desires, tres volōtiers ie souffriray les chaisnes, ou m'offriray pour estre liurée victime à l'impieté de mô beau frere, desia pollū du sang de mô mary. Mais laisse tes Dieux sacrilege Enée, car tu les prophanes autāt de fois que tu les touches, ils n'ont pas agreable qu'un impie les serue, & ie croy qu'ils voudroient n'auoir point esté sauuez du feu Grec,

veu que depuis pour adorateur ils n'ont eu qu'un traistre. Hé! qui peut asseurer que ie ne sois point enceinte? Tu m'abandonne pourtant, scelerat que tu es, encore qu'en mes flancs ie porte peut-estre vn petit Enée. Miserable enfant qui suiura le piteux destin de sa mere, & de qui, pere desnature, tu seras le meurtrier auparauant qu'il naisse. Ton infidelité faisant mourir ensemble le fils & la mere, vn mesme coup te rendra homicide de ta femme, & du frere d'Iule. Mais vn Dieu (dis-ie) te commande de partir d'icy. Ie voudrois bien, qu'il t'eust deffendu d'y venir, & que iamais tes vaisseaux n'y eussent pris terre. Quel Dieu! peut-on s'imaginer que les Dieux ayent soin de toy, qu'on a veu depuis, tant d'années tousiours sur mer battu des vents & de l'orage: Ce sont trauaux qu'à peine tu deurois entreprendre de souffrir pour l'Empire de Troye, quand il seroit encore aussi florissant qu'il estoit durant la terreur des armes d'Hector. Mais ton dessein ne va pas-là, au lieu des eaux de Simois, tu cherches celle du Tybre, où tu ne scaurois estre qu'un miserable estranger. Que si dorestant l'Italie te fuit tousiours, & se cache de toy, comme elle a fait iusques-icy, tu n'y pourras pas aborder, que tu ne sois bien cassé de vieillesse. Demeure donc plustost icy, & neglige tes vains scrupules: pren le gouuernement des peuples que ie t'offre en dot de nostre mariage avec des thresors que Pygmalion m'a tant enuiez. Restablis heureusement dans Carthage ta florissante Troye, portes-en le sceptre, & tien icy la place de Priam. Que si tō courage te fait souhaitter la guerre, si ton Iule est chatouillé du desir de s'acquerir la gloire de quelque triomphe, afin que rien ne luy manque, on luy fournira d'ennemis à vaincre, & des terres à conquerir. Cette ville a dequoy te contenter pour les exercices de paix & pour ceux de la guerre. Ne pense donc point à m'abandonner, Enée, ie t'en coniore par l'ombre venerable de ton pere Anchise, par les flesches de Cupidon ton frere, & par les Dieux Troyens compagnons de ta suite: pren la protection de mon estat que ie t'offre. Et ceux de ton pays, qui sont icy abordez avec toy, ainsi te puissent tous estre conseruez sains & sauues: ainsi la cruauté de la guerre des Grecs puisse estre le dernier de roustes infortunes: ainsi puisse ton fils Ascaigne accomplir ses iours en felicité, & les os de ton pere reposer molement sous le tombeau qui le couure. Helas! en me fuyant que me scaurois-tu reprocher

reprocher, sinon l'excès de mon amour ? Je ne suis point yssuë de la Theffalie, d'où sortit Achille, le fleau de vostre païs: ie n'ay iamais eu alliance dans la ville de Menelas, & mon pere ny mon deffunct mary ne se trouueront point auoir de leur armes fauorifés les armes Grecques contre Troye. Si tu es honteux de me reconnoistre pour ta femme, que i'aye le contentement d'estre au moins ton hostesse, ie feray ce que tu voudras, pourueu que tu trouues bon que ie sois à toy. Je ne suis pas ignorante des mouuemés de ceste mer d'Affrique; ses orages ne souffrent pas qu'on la trauese en certains iours, & le calme la rend assez facile en d'autres. Lors que sa face seraine te promettra vne trāquillité durable, tu pourras mettre au vent tes voiles, mais pour cett'heure tes vaisseaux sont plus assurez dans le port. Charge moy de prendre garde au temps qui te sera fauorable, ie ne manqueray de t'en aduertir, & s'il faut que tu partes, ie ne te permettray pas à l'heure (quand tu le voudrois) de laisser escouler l'occasion. D'ailleurs pense que tes nauires brisez ne sont qu'à demy refaits; & que tes compagnons, pour se remettre ont encore besoin de rafraischissement. Pour recompense de toutes les courtoisies receuës, & pour celles que tu pourrois encore desirer de moy, ne me refuse point quelque sejour icy, au lieu de l'entiere demeure dont l'esperance de nostre mariage me flattoit. Cependant que l'orage s'appaisera, & que l'accoustumance rendra le feu de mon amour moins violent, j'apprendray à vaincre courageusement la rigueur de mes infortunes. Et si au contraire tu te resouls de m'oster la vie en partant, au moins suis-ie assuree que ta cruauté ne pourra pas rendre mes malheurs de longue durée. Je voudrois que tu veisses l'estat auquel ie suis en t'escriuant. I'escris & i'ay sur moy, presque dedans le sein, l'espée dont tu me fis present. Les caux de mes yeux coulent de mes iouës sur ceste espée, qui ne sera plus maintenant trempée de mes larmes, mais toute teinte du pourpre de mon sang. Que tes dons se rencontrent propres à ma misere ! Ils vont à peu de frais me bastir vn tombeau. Mais ils n'auront pas l'auantage de m'auoir les premiers frappé au cœur, c'est là que ie porte desia la sanglante blessure de mon amour, qu'il faut que ce coup me guerisse. Anne ma sœur, ha ! ma sœur. Anne, vnique complisse des secrets de mon crime, c'est maintenant que vous rendez le dernier deuoir à mes cendres: mais que

mon tombeau, ie vous prie, ne me nomme point femme de Siché, ie veux que ces vers soient grauez sur le marbre qui me courira :

*Pour finir les regrets d'auoir esté trompée,  
Didon mit icy fin à son malheureux sort :  
Son Enée y fournit son sujet & l'espée,  
Sa main propre le coup qui luy donna la mort.*



### LE SVIET DE L'EPISTRE.

*Minos Roy de Crete ayant contraint par armes les Atheniens de luy payer tous les ans le cruel tribut de sept ieunes hommes & autant de filles, pour estre deuorez par le monstre My-Taureau fils de Pasiphaé sa femme : le sort tomba sur Thesée, lequel y ayant esté enuoyé, toucha d'amour & de pitié Ariadne fille de ce sanglant Minos. Elle luy descouurit le moyen de tuer le monstre, & de sortir apres du Labyrinthe où il estoit, se seruant pour guide d'un peloton de fil. Ainsi il eschappa du danger, & sortant de Crete emmena avec soy Ariadne, qu'il trahit apres, la laissant seule en vne Isle, d'où elle luy escriuit ces reproches à son resueil. Elle l'accuse iustement d'ingratitude & de cruauté, & apres mille plaintes le prie encore de la retourner querir.*

### EPISTRE D'ARIADNE A THESEE TRADVITE D'OVIDE.

**N**ON, ie ne suis point morte, traistre i'ay esprouué les bestes sauuages moins cruelles que toy. Où pouuois-ie estre plus mal qu'en ta compagnie à la mercy de ton infidelité? Ce que tu lis est escrit du riuage desert, d'où tu fis leuer les anchres de ton nauire sans m'y retirer. De ce riuage où malheureusement ie fus trahie du sommeil qui me retint, & de toy perfide, qui auois espié l'heure que ie dormois. L'Aurore n'auoit pas encore annoncé la venuë du iour, l'humide rosée du matin commençoit

seulement d'abreuer la terre, & les oyseaux à se desgoiser sur les arbres, lors que m'esueillant à demy, d'un bras languide, encore possédé du sommeil, ie pensay t'embrasser & n'embrassay que de l'air. Ma main comme estonnée se retire, puis en tastant cherche ton corps qu'elle ne trouue point, & en vain recherche çà & là autour de moy, car tu n'y estois plus. A l'instant ie sentis glisser en mon sein vne crainte, qui chassant le sommeil, me fit leuer toute esperduë. Je sautay hors du liçt, fis resonner de coups ma poi strine innocente, & me tiray plusieurs fois les cheueux, tous meslez qu'ils estoient au sortir de la couche. La Lune esclairoit, ie jette les yeux d'un costé & d'autre pour voir si quelqu'un paroistra, mais ie ne descouure finon les eaux & le riuage. Je vay d'un bord à l'autre, ie cours sur l'arene profonde qui me lasse, & m'empesche d'aller si viste que ma fureur me pousse, & criant Thesée, ie fais ouyr ton nom aux roches voisines, qui le redisent apres moy autant de fois que ie le nomme, & semblent pitoyables me vouloir secourir. Cecy fut autrefois vne montagne, & maintenant n'est qu'un rocher, dont le sommeil ombragé de peu d'arbrisseaux, s'estend comme suspendu sur les eaux, qui l'ont peu à peu miné par le pied: Je montay au plus haut, mon courage m'en donna la force, & de là iettant les yeux sur ces longues plaines de mer, aussi loing qu'il me fut possible, i'apperçeus les voiles de ton vaisseau, emporté par les vents d'une vitesse extrême: car les vents, cruels complices de ton infidelité, se sont avec toy declarez mes ennemis. Et soit que veritablement ie visse des voiles, ou que ie m'imaginasse d'en voir, ie fus toute transie, comme portée hors de moy, & deuins plus froide que glace. Mais la violence de mes douleurs ne me permit pas d'estre long-temps icy stupide. Je fors brusquement de ceste foible extase, i'en fors, & d'une voix la plus esclattante qu'il m'est possible, i'appelle Thesée. Où suis-tu? m'escriay-ie: reuien perfide Thesée, tourne ton vaisseau de deçà, il n'a pas la charge qu'il doit, tu n'y as pas ton nombre. Je criay, ie me tourmentay, & meslay plusieurs fois aux cris, les coups dont ie me suis meurtry le sein, pour estre veuë au moins, si ie ne pouuois estre ouye. Je me debattis, & fis milles signes de mes mains en l'air esclancées: puis en fin attachay vn linge blanc au bout d'une perche, pour te faire ressouuenir de moy, que l'oubly (s'il est croyable) t'a-

uoit fait laisser endormie. Incontinent apres ie te perdis de veüe, & lors mes yeux parauant endurcis dans les glaces de la douleur, se fondirent en chaudes larmes. Que pouuoient-ils faire autre chose que pleurer mon malheur, quand ils ne virent plus tes voiles ? Helas ! depuis tousiours escheuelée, où i'ay couru seule par le desert, ainsi qu'une furieuse Bacchante, ou regardant piteusement la mer, me suis reposée sur quelque roche, aussi froide, aussi roide, & aussi roche que la pierre mesme où ie suis assise. Le vay souuent reuoir le liét où nous estions couchez tous deux ensemble, nous ne nous en sommes pas leuez de mesme. Ne pouuant t'y toucher ie touche l'endroit que tu as foulé, & m'estends sur la place où tu as reposé. Je me couche dessus, & l'arrosant d'un ruisseau de larmes, ie me depite, & dis, Traistre liét, ne receus-tu pas hier au soir Thesée avec moy ? pourquoy ne me le rends-tu auioird'huy ? si nous y sommes venus deux, pourquoy maintenant m'y trouuay-ie seule ? Perfide couche, comme as-tu laissé esgarer des deux corps qui te pressoient, celui que tu deuois plus cherement garder ? Que feray-ie icy miserable ? Où iray-ie ? Je ne voy personne pour m'assister, dans cett'Isle, qui montre n'auoir iamais esté cultiuée, ny habitée. De tous costez ie suis enceinte de la mer, & ie n'ay malheureuse, ny vaisseau, ny Pilote. Mais quand i'aurois vn nauire à commodité, & compagnie & les vents à souhait, quelle route prendrois-ie ? Celle des Estats de mon pere ne m'est pas permise. Je veux qu'un vaisseau se presente à moy, & qu'Æole favorable, moderant la fureur de ses vents, me rende la mer calme, tousiours demureray-ie errante & bannie de mon pays, sans oser le reuoir. Non belle Crete, qui as eul'heure d'estre autrefois le berceau du grand Iupiter, Crete que cent villes honorent, iamais ie ne te reuerray : car ie t'ay trahie & ensemble ay trahy mon pere, duquel tu reçois les commandemens. Ouy ie l'ay trahy, & ce fut pour ton respect, traistre, lors que craignant, qu'apres auoir vaincu le monstre my-taureau, tu ne mourusses miserable dedans le Labyrinthe, ie te donnay le fil qui seruit de guide pour sortir sans difficulté de cette ingenieuse prison. Tu ne manquois point alors de belles promesses, tu n'esparгноis pas les sermens. Je te iure (me disois-tu) par les mesmes dangers, desquels ta faueur me retire, qu'aussi long-



temps, que l'un & l'autre respirerons cet air qui nous fait viure, jamais Thesée n'abandonnera son Ariadne. Helas ! ie ne suis plus à toy, tu m'as quittée, & si nous viuons encore tous deux, si toutefois vne femme peut viure enseuelie dans la trahison de son mary parjure. Pleust aux Dieux, scelerat, que tu m'eusses assommée de la mesme massüe dont tu abbatis mon frere, car me tuant au moins ta foy eust esté desgagée, & moy deliurée de mille morts que ie souffre pour vne. Tout ce qui se peut imaginer d'horrible en périssant se represente à moy, ie ne me figure pas seulement ce que ie doy souffrir, mais tous les tristes accidens que peut endurer vne miserable delaissée. I'ay deuant les yeux les images d'autant de morts comme i'ay de pensées, & croy que la mort me seroit plus douce, que la cruelle attente de mourir où ie suis. Tremblottante ie pense chaque instant voir venir quelques lous rauissans, ausquels ie doy seruir de proye. Les lyons & les tygres me glacent d'horreur & de crainte : Hé ! puis-ie croire aussi qu'il n'y en ait point parmy ce desert ? D'autrefois ie presume que la mer doïue ietter sur son riuage vn monstre marin pour me deuorer, puis i'aprehende de mourir de la main de quelque Pirate. Mais ce sont encore mes moindres apprehensions, ce que ie redoute le plus c'est de me voir esclauée chargée de fers, reduitte à filer tous les iours : Moy qui suis fille de Minos, petite fille du Soleil, & femme de Thesée, dont i'ay le plus de ressentiment. Soit que ie iette les yeux sur les eaux, ou du costé de la terre ; & la terre & les eaux ne me font qu'horribles menaces. De mesme si i'esleue ma veüe vers le Ciel, la vengeance des Dieux, que ie crain, me fait attendre à toute heure, ou d'estre deuorée, ou massacrée. Car en quelle assurance suis-ie, s'il se trouue icy quelque habitans ? Le traitement que i'ay receu de toy, me donne de la des fiance de toutes sortes d'estrangers. Pleust aux Dieux que Androgée fust encore en vie ! que la ville d'Athenes pour son meurtre n'eust iamais esté condamnée à ce fascheux tribut, & que toy sanguinaire Thesée, neusses point assommé le monstre demy-homme, & demy-bœuf ! Helas ! ie ne t'aurois pasourny le fil, pour guider ta sortie dans les tours & retours du bastiment de Dedale. Ha ! ie ne tien plus pour miracle ta victoire emportée sur cet espouuentable monstre : car il n'a-

uoit point de prise sur toy. Il ne pouuoit t'offencer, puis que la durezza de ton estomach te fert d'un plastron naturel, qui te defendoit assez, sans que tu fusses obligé de parer les coups. Car tu portes-là des cailloux, un diamant, ou plustost un cœur de Thesée, plus dur que la roche & les diamans. Cruel dormir qui m'as retenuë insensible, pour quelques heures seulement, sans m'assoupir d'un sommeil eternal ! Cruels vents, qui vous estes rendus si prompts à enleuer mon bien, violentes haleines, trop fauorables à mon ennemy, pour mon desespoir ! cruelle main qui m'as meurtrie, apres auoir meurtry mon frere ! Cruelle foy qui ne m'as esté engagée sinon pour m'abuser ! Le sommeil, les vents & la foy liguez ensemble m'ont trahie: pauvre fille, failloit-il trois ennemis pour vaincre ma foiblesse ? Miserable ! ie ne verray donc point en mourant les larmes de ma mere affligée, & ne verray pas seulement autour de moy vne seule personne, qui ferme mes paupieres. Mon ame infortunée s'enuolant dans cet air estranger, abandonnera mon corps, priué des honneurs de la sepulture, & mes os seruiront de reposoir aux oyseaux de la mer. Voila le magnifique tombeau que tu m'as préparé (ingrat) pour recognoissance de mes bien-faicts. Et toy tandis retourneras triomphant dans Athenes, où glorieux parmy les tiens, tu te vanteras de la victoire du monstre my-taureau, & leur despeindras les variables destours de ce chemin taillé dedans le roc, d'où ma seule subtilité t'a retiré. Mais ne t'oublie pas lors aussi de dire pour accroistre l'honneur de tes prouesses, que tu m'as laissée dans un desert, tu te ferois tort de rayer mon nom de l'histoire de ton voyage. Pariure, tu n'es point le fils d'Egée, iamais ~~Atrane~~ te porta, il faut que tu sois fort de la mer, & d'un escueil endurcy par les vagues. Toutesfois encore voudrois-ie que du haut de la poupe tu peusses voir en moy le triste modele de la mesme affliction, peut estre en serois-tu esmeu. Mais puisque que tu ne peux autrement, voy moy ie te prie, des yeux de l'ame, & me regarde appuyée sur ce rocher que les ondes battent sans cesse. Voy mes cheueux espars comme d'une fille qui pleure le precipité trespas de son pere. Voy ma robe chargée de l'eau de mes pleurs, qui n'est pas moins pesante que si depuis ta fuitte desrobée i'auois tousiours esté exposée à l'orage d'une pluye continuelle. Mon corps affoibly n'a non plus de fermeté, que les espics

de bled, agitez par la bize, & ma main tremblante ne sçait que broüiller maintenant au lieu d'escire. Je n'oserois te coniuurer par le merite des faueurs que ie t'ay faites, elles ont trop mal rencontré: mais si ie n'en doÿ pas attendre recompense, ne permets pas qu'elles me produisent du martyre. Si tu ne veux aduoüier m'estre obligé de la vie, ne te persuade pas pourtant qu'il faille que tu sois cause de ma mort. A trauers la longue estenduë de ceste mer, ie te tend les mains, lassées de meurtrir mon sein, ie te coniuure par ces larmes, dont ton infidelité est la source, de retourner icy. Reuien Thecée, repren ta route de deça; si tu n'arriues assez tost pour m'y trouuer en vie, au moins trouueras-tu mon corps que tu remporteras.



## LE SVIET DE L'ÉPISTRE DE MÉDÉE.

*Iason ieune Prince courageux ayant entrepris le voyage de Colchos, pour la conqueste de la toison d'or, y fut si heureux que d'estre aimé de Médée, qui par la vertu de ses charmes luy fit dompter les taureaux & endormir le Dragon gardien, si bien qu'il emporta facilement le butin qu'il desiroit. Il emmena avec soy Médée, qui se voyant suiuite de son pere Aete, decoupa son petit frere Absyrte en morceaux, & ietta sur mer çà & là chaque membre, pour auoir temps d'eschapper la fureur de son pere, cependant qu'il s'arresteroit à ramasser les pieces de ce petit Absyrte. Or Iason estant de retour en Grece, apres auoir eu deux enfans de Médée, il la quitta pour prendre Creusa fille du Roy Creon, qui est l'occasion qui fait entrer Médée en ces furieux reproches, & qui l'anime de tant de regret & de rage qu'elle coupe la gorge à ses de ux enfans.*

## ÉPISTRE DE MÉDÉE A IASON, TRADVITE D'OVIDE.

**P**ourquoy les Parques ne finirent-elles la fusée de mes iours, deuant que, Princesse de Colchos, i'eusse esté si lasche que de fieschir à tes prieres, pour t'assister des secrets de ma science? Médée alors pouuoit mourir contente & sans reproches;

& ce qu'elle a depuis traîné de vie, luy a moins esté vie que supplice. Malheur ! falloit-il, perfide Iason, que ton vaisseau abordast sur nos terres ? Falloit-il que nos peuples veissent ta flotte Gregoise, & que tes Gregeois vinssent se des-alterer de l'eau de nos fleuves ? Ha ! falloit-il que trop follement esprise de l'or de tes cheueux, & des graces que ie m'imaginay en toy, ie creusse si legerement à tes feintes paroles ! Ou pourquoy, (s'il falloit que ton vaisseau chargé d'une si courageuse noblesse, entrast dans nostre havre) d'abord sans en conferer avec moy, ne fus tu te precipiter dans les flammes que ces Taureaux vomissent ? Que ne semas-tu les dents du Serpent, desquels devoient naistre tes ennemis ? Le Laboureur perissant à l'instant n'eust de sa semence cueilly que la mort pour moisson. O combien de meschancez & de perfidies fussent lors mortes avec toy, scelerat Iason, & de combien d'afflictions eussay-ie esté garantie ! C'est vne espece de volupté que de faire des reproches à vn ingrat, i'en veux es-prouver la douceur, & tirer de toy ce contentement, qui n'est pas petit. Lors que ton oncle t'ayant commandé de tenter vne voye toute nouvelle pour venir en Colchos, & qu'avec ta noblesse tu fus descendu sur les heureuses terres sujettes au sceptre de mon pere, où i'estoy, ce qu'est icy ta nouvelle espouse, fille d'un Roy qui n'est pas moins riche que Creon : Car si Creon porta la couronne de Corinthe, mon pere a celle d'un grand pays borné à costé gauche de la mer du Pont, & de la Scythie de l'autre. A vostre arriuée vous fustes tous receus magnifiquement, ie te vids alors, ie fus curieuse d'apprendre qui tu estois, & ceste curiosité fut la premiere atteinte que mon esprit receut pour me porter à ma ruine : Je te vids, & peris à l'heure, esprise d'une flame incognüe dont ie fus bruslée tout ainsi qu'une torche de pin, allumée deuant l'autel de quelqu'un des grands Dieux. Ta beauté me charmoit, mais avec ta beauté, ie ne sçay quel malheureux destin me forçoit de t'aimer : tes yeux m'auoient es-blouy les miens, & desrobé ceux de mon ame. Tu le sçeus bien, recognoistre, desloyal, car qui pourroit auoir tant de discretion que de nourrir l'amour en son cœur, & le tenir couuert ? Toujours la flame se descouure par sa lueur, comme se trahissant soy-mesme. Tandis le Roy te dist, qu'il falloit que tu domprasses des taureaux, & les misses sous le ioug qu'ils n'auoient iamais porté.

té. C'estoient animaux furieux, consacrez au Dieu Mars, qui n'estoient pas à craindre pour la corne seule, mais effroyables à cause du feu de leurs bruslantes haleines. Leurs pieds estoient d'airain, & leurs narines de mesme reuestuës d'un cuivre tout noircy par les flammes continuelles qu'ils respiroient. Il te fut encore ordonné de semer des dents, desquelles deuoit sortir vne troupe d'hommes armez, prests à te combattre des armes nées avec eux, & paroistre vne iniuste & trop perilleuse moisson à leur Laboureur. Et pour dernier essay de ton adresse, te fut proposé de trouuer vn moyen d'endormir le Dragon, gardien de la Toison d'or, dont les yeux n'auoient iamais esté fermez par le sommeil. Ces propositions vous ayans esté faites par mon pere, les tables furent desseruiës, & vous vous leuastes tous infiniment tristes. Ha! que tes desirs estoient lors bien esloignez de celle que maintenant tu recherches avec tant d'ardeur! Tu n'aspirois pas à l'heure au Royaume de Creon, que tu pretendes aujourdhuy par vn mariage avec sa fille. Je te vids sortir tout pensif, te conduisis d'un œil humide aussi loing que ie te peus voir, & te donnay tout bas vn secret bon soir. Incontinent apres ie me mis au liët, blessée au cœur, comme i'estois, & y passay toute la nuict en pleurs. I'auois tantost ces espouuentables taureaux, tantost ceste ruineuse moisson, puis ce trop esueillé Dragon en la pensée. D'un costé l'Amour, de l'autre la crainte me martyroit, & ie sentoïis mon amour se renforcer par la crainte. Le matin venu, ma sœur entrant dans ma chambre, me trouua toute escheuelée, le visage contre le cheuet, & ma couche comme noyée de mes larmes. Elle me pria de t'assister, & n'en eut pas fait la priere, que ie luy en fis la promesse: Ce fut à toy, Iason, que i'accorday promptement ce qu'elle demandoit. Assez près du Palais il y a vne forest de pins & de chesnes, si sombre que les rays du Soleil à peine en peuuent penetrer l'espeueur. Là dedans il y a vn Temple consacré à Diane, où est son image esleuée en or, de la main de quelque ouurier du pays. Si le Temple n'y est encore, au moins y estoit-il, ie ne sçay pas si mes malheurs auroient peu causer sa ruine. Ce fut-là que nous nous rencontraimes, & qu'apres m'auoir accostée, tu fis ainsi parler ton infidelité: Princesse que le sort a renduë l'arbitre de mes esperances, ma vie & ma mort sont entre vos mains: Vous pouuez me perdre, mais le pouuoir de ruiner

suffit à ceux mesmes qui en tirent quelque contentement : ce me fera bien plus de gloire de me conseruer. Le vous coniuire par l'orage dès perils qui me menacent, & que vous pouuez destourner par l'honneur de vostre race, par la diuine puissance de vostre grand pere, l'Oeil du monde, par les trois faces & les secrets mysteres de Diane, & par les autres Dieux de ce pays, si ce pays en a quelques autres : Soyez touchée de pitié pour les miens & pour moy, & faites que vostre secours vous oblige l'ason pour jamais. Que si dauanture vous ne desdaignez point vn Prince Grec en mariage, ( mais quelle vanité me peut persuader, que les Dieux voulussent m'estre si fauorables? (plustost mon ame, legere ombre, s'esuanouyra dedans l'air, qu'infidelle mary ie voye jamais dans mon liét autte femme que vous. Je vous le iure, & veux qu'avec Iunon qui preside au mariage, la chaste Deesse de ce riche Temple où nous sommes, vous soit tesmoin de ma promesse. Il n'en falloit pas tant pour tromper vne simple fille; toutefois pour mieux encore m'asseurer, tu mis ta main dans la mienne, & fis sortir des larmes de tes yeux; larmes tromperesses qui furent l'vn des charmes qui m'ébloüit. Ainsi pauure fille, vaincuë par tes artifices, ie t'accorday ce que tu desirois. Fauorisé de mes herbes charmées tu domptes aussi-tost les taureaux aux pieds d'airain, & leur fais porter le ioug sans te brusler aux flammes qu'ils iettent. Tu semes les dents d'vn Serpent dans les fillons de leur labourage, d'où fort à l'instat vne trouppé de furieux gens d'armes. Moy qui t'auois donné la vertu de pouuoir estre là sans peril, ne te iugay pas à l'heure sans danger, i'eus de l'effroy pour toy à la veuë des soldats, nez avec leurs armes, & demeuré tremblante iusques à ce que ces enfans de la terre (pitoyable spectacle) bien que freres, s'entr'etuerent. Tu parus apres deuant le Dragon, qui faisant bruire ses escailles, fissant & se traissant sur le ventre, mettoit l'horreur & la crainte dans le cœur des plus assurez. Où estoïét alors les thresors de ce nouveau mariage? Où la fille de Creon pouuoit-elle te secourir? Tu estois bien loing de ses terres, que deux diuerses mers entourent. Moy que tu tiens maintenant pour barbare, que tu negliges comme miserable, & abhorre comme criminelle. Moy te fournis le secret qui ferma les yeux fläboyans de cet horrible cöcierge du butin que tu recherchois. Ce fut moy qui te mis la

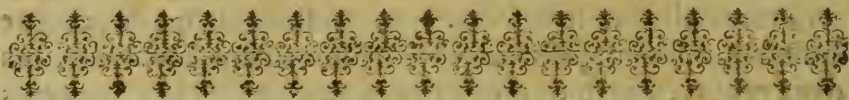
Toison d'or en main, sans que tu courusses fortune d'estre offensé. Qu'ay-ie fait encore depuis pour toy ? l'ay trahy mon pere, & mon pays, & aueuglée me suis persuadée qu'un exil seroit mon bon-heur. Quoy ? l'amour que ie t'ay porté m'a fait souffrir que mon pucelage fust la proye d'un voleur estrangier. Pour toy i'ay quitté ma mère & ma sœur : mais hélas ? ie ne laissay pas mon frere, non ie n'abandonnay point Absyrte. L'horreur qui glace icy mon cœur, glace ensemble ma main, & ne luy permet pas d'escrire ce qu'elle a osé faire. Je deuois estre ainsi moy mesme mise en pieces : mais il falloit perfide, que ce fust avec toy. Et apres vne telle inhumanité, ie ne craignis point, bien que femme, & criminelle, de m'exposer aux perils de la mer : que deuois-ie plus aussi redouter, n'ayant pas en le commettant redouté la vengeance d'un si effroyable crime ? Où estiez vous alors, ô Dieux, puissances vengeresses de la trahison, en quelle part languissiez vous oysiuës ? Ne deuions-nous pas enseuelis dans les ondes porter la peine meritée, luy de ses infidelitez, & moy de ma crudelité ? Las ! pleust aux Dieux, que nous eussions fait bris contre ces escueils de la mer du Pont, qui laissent vn passage si estroit, qu'ils semblent presque estre joinctz ; mon corps peut-estre dans les eaux se fut trouué contre le tien. Pleust aux Dieux, que Scylla nous eust fait deuorer à ses chiens ! Scylla deuoit se redre vengeresse de ton ingratitude : ou que le gouffre de Carybde, engloutissant ses flottes d'eaux qu'il reuomit apres, eust englouty nostre vaisseau ! Mes tu es trop heureusement à mon mal-heur retourné sain & victorieux dans ton pays, tu as offert à tes Dieux la riche despoüille enleuée sur les nostres. Je ne veux pas encore me taire de la meurtriere pieté des filles de Pelias, qui esgorgerent leur pere : car s'il est permis à tout autre de m'en blasmer, il faut que tu m'en loües, puis que ç'a tousiours esté pour ton contentement, que ie me suis tant de fois meslée dans le sang & les crimes. Et toutefois tu as osé, cruel creue-cœur, le iuste ressentiment m'oste la parole ; tu as, dis-ie, osé me chasser de ta maison ! Obeyssante à ton commandement ie m'en suis retirée, accompagnée de mesdeux enfans, & de l'amour dont ie brusle tousiours pour toy. Je n'en fus pas sortie, qu'incontinent apres iouys les chants de la solemnité de ton nouveau mariage, ie veids esclaire les

flambeaux, & mon oreille touchée de l'harmonie des hauts-bois, qui publiôit vostre resiouyffance, ne fut pas moins outrée, qu'elle seroit du sanglant son d'une trompette sonnant le meurtre & le carnage. Je sentis le frisson me saisir avec vne secrette crainte, & ne soupçonnois pas pourtant encore tant de mal pour moy qu'il y en auoit. L'oy les voix du peuple passant, qui celebrent tes espouailles, & plus elles sont proches, plus ie ressens d'affliction en moy-mesme. Les seruiteurs que i'auois autour de moy deffendoient avec contrainte les larmes à leurs yeux; car personne d'entr'eux ne vouloit estre le porteur d'une si fascheuse nouvelle. Aussi quoy que ce fust m'estoit-il plus doux de l'ignorer que le sçauoir, encore que desia ie fusse si triste, qu'il sembloit qu'on m'en eust assuree. Tandis le plus ieune de mes enfans que i'auois enuoyé sur le seuil de la premiere porte voir ce qui se passoit, me cria tout effrayé: Retirez-vous ma mere, ferez-vous d'icy, mon pere infiniment paré se va marier à quelqu'autre, c'est luy qui passe sur vn chariot, cōduit cōme en triomphe. A l'heure deschirant ma robbe, ie me meurtris le sein de coups, & mes ongles ne pardonnerent pas mesmes à mon visage. Je fus tentée d'une furieuse enuie de me ietter dans la presse, & t'aller arracher les fleurs dont tu estois couronné. A peine me peux ie tenir, qu'ainsi sanglante & toute escheuelée ie ne courusse sur toy, & te saisissant ie ne criasse: C'est mon mary, il ne sçauroit se donner à vne autre femme. Resiouyffez-vous, mon pere, que i'ay tant offencé; resiouyffez-vous peuples de Colchos que i'ay abandonnez, & toy mon frere, qui n'es plus maintenant qu'une ombre par ma cruauté, pren mon malheur pour vne iuste vengeance de ta mort, & comme vn sacrifice, qui doit là-bas t'appaizer dans les enfers. Apres la perte d'un Royaume, de mon pays, & de ma maison, ie me voy en fin delaissée de mon mary, qui seul m'estoit plus que tout le reste. Quoy! faut-il que i'aye dompté la fureur d'un Serpent, & des taureaux de Mars, & qu'il me soit impossible de vaincre le cœur d'un homme? Mes charmes ont peu repousser le feu que ces animaux vomissoient, & ie ne puis me garantir des flammes qu'en mon sein moy-mesme ie nourris! Les vers enchanteurs, les herbes, & tous mes secrets me manquent au besoin: Ma noire Deesse & l'horrible ceremonie de ses puissans mysteres sont impuissans pour moy. La lumiere du jour



m'est odieuse, & les nuits, que ie passe sans dormir en veilles continuelles, me font mourir d'ennuy. A quoy me sert d'auoir endormy vn Dragon, si ie ne puis faire que le sommeil pour mon repos, ferme tant soit peu mes paupieres ? C'est le malheur de mon destin qui veut que ie sois plus vtile à tout autre qu'à moy. I'ay sauué la vie à vn homme, afin de l'auoir pour mary, & vne autre auourd'huy iouyt de ses embrassemens, vne autre recueille les fructs de mon trauail & de mes courtoisies. Et peut-estre que pour me mettre en reputation aupres de cette sorte concubine, & pour la flatter te plais-tu à luy faire de mauuais contes de ma beauté, ou mesmes à supposer malicieusement des crimes dont iamais ie ne fus coupable. Tu l'en fais rire, ie m'assure: mais qu'elle rie, & tire du contentement de mes deffauts: Qu'elle rie à son aise allise sur de riches tapis de pourpre; elle pleurera à son tour, & souffrira l'embrasement d'vn feu plus grand que celui qui me brusle. Tandis que i'auray en main les flames, le fer, & les venimeuses racines d'ot ie tire le suc, iamais ennemy de Medée, quel qu'il soit, n'eschappera sa vengeance. Toutesfois si l'acier de ton cœur est sensible aux prieres, ne desdaigne point encore d'ouyr ces paroles, bien differentes des menaces, & trop humbles pour mon courage. Ie te supplie avec la mesme ardeur que tu m'as autresfois priée, & ne suis point honteuse de me ietter à tes pieds pour te fleschir, si tu m'estimes trop peu, daigne souffrir, que la pieté porte tes yeux sur nos enfans communs, ces deux pauurets, sortis de moy, que tu vas exposer aux marastres cruautés d'vne belle mere. Las! ils te representent si naïfvement qu'ils me font ton pourtraict, que ma douleur ne me permet de voir finon d'vn œil humide. Ie te coniure par l'inuaincû puissance des habitans des cieus, par les rayons brillans du Soleil mon grand-pere, par le merite de mon assistance au besoin, & par les deux petits, chers gages de nostre alliance, rends-moy cette place en ton liêt, pour laquelle i'ay folle fille quitté tant de commoditez. Garde la foy de tes promesses, & ne me manque pas au moins en mon affliction, non plus que t'ay manqué en la tienne. Ie ne recherche pas ton secours contre la fougue de quelques furieux taureaux, ou cōtre l'assaut d'vne troupe de gésd'armes, ie ne t'importe point de m'ayder à endormir vn Dragon. Ie ne demande que la son, ie te demāde toy que mes bienfaits m'ont iustement

acquis, toy quit'es volôtair emét doné à moy; toy dis-ie, que i'ay fait pere, & par qui ie suis la mere. Mais quels moyens, me diras-tu, t'ay-ie apporté en mariage? Ceux qui te furent par moy-mesme fournis sur le cháp, qu'il falloit que tu labourasses pour la cõ-queste de la Toison d'or. Cette riche toison est la somme dont i'ay esté dotée, sa laine d'or est ma dot, que tu ne voudrois pas me rendre maintenant, si i'auois dessein de la retirer. Ta vie mesme est la dot de mô mariage, & la vie encore de cette noblesse Grecque que ie sauuay avec toy: peux-tu, scelerat, comparer les restes des larcins de Sylliphe, au prix sans prix de si rares bien-faits: Le bon-heur d'estre encore au monde, & de te voir carressé d'une femme & d'un beau-pere puissant Roy, & voire mesme le pou-voir de m'estre ingrat, ce sont toutes faueurs que tu tiens de Medée. Mais ie veux à ce coup: toutesfois qu'est-il necessaire de te donner aduis des malheurs que ie prepare? Ma iuste colere me fait conceuoir d'horribles menaces, i'en suiuray le mouuement par tout où il me portera; peut-estre m'en repentiray-ie, mais aussi bien suis-ie desia rongée d'un cruel repentir d'auoir sauué la vie à vn pariure. Donne le Dieu, qui agite mon cœur, tel succès qu'il voudra à mes desseins, ie sens la furie de mes regrets. m'inspirer quelque estrange coup de vengeance.



LETTRE D'OCTAVIE A MARC  
ANTOINE.

*Tirée de la verité de l'Histoire, à l'imitation des  
Epistres d'Ouide.*

LE SVIET DE LA LETTRE.

*Marc Antoine apres la mort de Fulvie sa premiere femme, espousa Octa-  
uie sœur de Cesar Auguste, avec l'applaudissement general du peu-  
ple Romain, qui creut que c'estoit vn lien pour l'affermissement de la  
paix. Il eut des enfans de ceste seconde femme, aussi bien que de la pre-*

rière, & neantmoins estant en Syrie, il fit venir auprès de soy Cleopatre Reyne d'Egypte, qu'il auoit de sia autresfois aimée, & se donna tellement aux delices avec elle, qu'il tesmoigna peu de soin & peu d'amour pour Octaue tres-chaste & tres vertueuse Dame. Laquelle estant en impatience de voir son mary, resolut de l'aller trouuer, & fut en Grece iusques dans Athenes, où elle receut lettres d'Antoine, avec commandement de ne passer pas plus outre. Sa prudence ne fit point paroistre de ressentiment d'un tel affront, elle ne laissa pas de luy enuoyer l'argent, les riches presens, & les deux mille soldats d'eslite qu'elle luy faisoit conduire, puis obeyt sans contredit, & retourna dans Rome. Auguste à son retour, luy deffendit de loger dans le Palais d'Antoine, ce qu'elle fit pourtant; & dit courageusement, qu'elle ne vouloit point quitter la maison de son mary. Mais depuis Antoine ayant enuoyé quelqu'un exprés pour l'en chasser, elle sortit avec ses enfans, extrêmement affligée. Toutesfois son affliction ne la porta iamais à affencer son mary; seulement luy escriuit-elle cette lettre, pour offayer de le faire renir en soy-mesme, & preuoir le peril auquel Cleopatre le portoit.

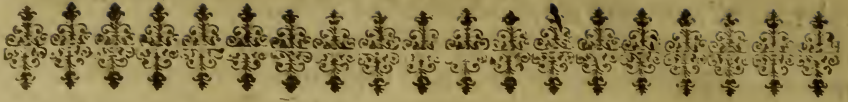
**D**Aigneriez vous ietter l'œil sur ce triste tableau de mon affliction, courageux Antoine, à peine me puis-ie promettre que les charmes de vostre Egyptienne le permettent. Toutesfois puis qu'il peut seruir à la gloire de son triomphe, elle doit souhaitter de le faire voir en la main de son vaincu: Car ma misere estant vn effect de ses victoires, le pourtraict de mes desplaisirs luy est cōme vn trophée remporté sur la Sœur d'Auguste. Qu'apprehèderoit-elle? Les marques de l'eau de mes yeux, dont ces tablettes sont tachées? Les simples taches de mes larmes ne sont pas pour vaincre ses attraits. Aussi n'est-ce pas mon dessein de penser à ses despens trauerfer vos delices? mais ce m'est quelque sorte d'allegement de vous dire mes ennuys. Ne m'enuiez point ce remede, cōmun à tous les miracles, & souffrez que vostre Octaue, vous tesmoigne que dans ses pleurs elle vous conserue tousiours inuiolable le feu de son amour. Mes importunitez ne vont pas aux reproches, ny à vous cōiurer que vous vous priuiez des carresses de vostre Cleopatre. Vos plaisirs me sont trop chers pour m'en rendre ennemie, iamais ie ne les tiendray pour offences. Hé? qui n'excuseroit Antoine, pris aux mesmes appas, que fut autresfois Iule plus aagé, Iule la gloire de l'Empi-

re, & la terreur de l'Vniuers, lors encore couuert du sang des combats de Pharsale ? Iule Cesar au milieu de la rage & des fureurs ciuiles, & dans vn Palais assiegé par l'Ombre de Pompee, fut dans le soin & les inquietudes braslé de l'adultere flame dont vous estes espris, & mon ennuy oseroit vous la reprocher ? Non, non, cher Antoine, ie ne blasme point ny l'Egypte, ny les affections qui vous y retiennent, bien qu'illegitimes : Contentez vos desirs aupres de Cleopatre, cherissez-la comme Maistresse, pourueu que tousiours Octaue, heureuse d'auoir quelque part en vostre liect, demeure vostre femme. Le noeud de ce nouuel amour briserait-il les sacrez liens du premier ? La Deesse Iunon, chaste tutrice de la fermeté des mariages, ne le souffrira pas : Bien que son Iupiter ait esté plusieurs fois diuertý par d'autres beautez, iamais pourtant elle ne fut en crainte de diuorce. Quel pre-  
 texte me peut reduire à vn si mortel desplaisir ? Je n'ay non plus manqué d'obeyssance à vos commandemens, que de fidelité à nostre mariage, ny la honte de l'auoir violé ne me fera rougir, ny le reproche d'auoir resisté à vos volonte. Quoy ! peut-on m'accuser, que i'aye trahy vos desseins, ou que d'vn simple aduis fauorissant le party de mon frere, i'aye paru meilleure sœur que femme ? Chaste Hymen, dont les loix m'obligent à l'amour d'vn mary, & vous sacré Respect des secrets domestiques, mon innocence icy vous appelle à tesmoins. Mais peut-estre, que sans me soupçonner de crime, la gloire d'estre yssu de la race d'Hercule, & d'aller iusques dans le Ciel parmy les Astres rechercher vos ancestres, genereux Antoine, vous porte au mespris de nostre alliance. Je ne veux point contester avec vous la noblesse de vostre sang, le plus glorieux de la terre : toutefois si vous vous daignez souuenir & du fils d'Enée, & de mes autres deuanciers, Princes de la fameuse Troye, ie ne feray pas, ie m'asseure, iugee à negligier comme sortie de la lie du peuple. Vostre Esclauue victorieuse me pardonnera, les barbares images de ses ayeulx n'iront iamais du pair avec les miens. Que si vostre cœur, charmé par les yeux, esbeue sa beauté sur toutes les beautez du monde, representez vous les traits du visage de vostre Octaue, vous les auez autrefois vantez assez puissans pour vous obliger. Et si vous estes sensible aux courtoisies receües du costé de l'Egypte, pensez que ie ne fus pas inutile au bien de vos affaires, lors qu'à Tarente  
 d'vne

d'une part la mer estant chargée de vaisseaux armez, de l'autre les plaines voisines du riuage parurent couuertes d'un gros esfroyable de troupes Italiennes. Avec le crime, esgal aux deux partis, de porter dans le sang Romain leur armes ciuiles, le peril du combat estoit pareil, & les plus courageux ne se trouuerent pas sans apprehension d'une funeste yssuë. Mes prieres obtindrent, à la face des deux armées, la douceur d'une paix plus glorieuse à l'un & l'autre Chef, que n'eust pas esté la victoire. La haine, les fureurs, le carnage de tant de gens de guerre à la veille d'une bataille, furent changez en alliances nouvelles, en festins, en caresses & reciproques tesmoignages d'amitié. On dit, que le discours des bons offices en la bouche de ceux qui les ont faits, est vne espece de reproche. Pardon, Antoine, ma patience dedans les ennuyes est bien esloignée de la vaine volupté, dont se flattant les ames vlcérées, qui se figurent des ingratitudez pour se plaire à les reprocher. La presumption ne me persuade pas, que les iustes deuoirs de mon affection vous ayent obligé, puis que ie serois blasnable d'auoir manqué à vous les rendre. Mais s'ils sont à l'aduantage de mon contentement, ils ne doiuent pas pourtant me produire le contraire. Depuis les accords de Tarente, apres auoir icy long-temps demeuré comme gage de la tranquillité publique, les inquietudes de vostre absence me firent entreprendre le voyage de Grece, où ie fis marcher avec moy deux mille soldats d'eslite, assez curieusement armez pour vous estre offerts, & seruir à la garde de vostre personne. L'argent qu'il me fut possible d'assembler, fut conduit avec moy, quelques riches presens, & toutes les commoditez, dont ie peux m'aduiser que vous auriez besoin pour l'entretien de vos amis, & des gens de guerre de vostre armée. Mais ce curieux soin de vous plaire ne rendit pas mon voyage plus fauorable. Les artifices de l'Egypte me firēt dans Athenes, avec vos lettres, receuoir la deffence de passer outre, & m'osterent presque la vie en m'ostant l'esperance de vous voir. Bien que pasmée à l'ouye de ce triste commandement, & comme demy-morte, (heureuse est si la pasmoison eust esté pour tousiours?) ie ne laissay pas de vous enuoyer tout ce que ie m'estois promis d'aller vous presenter moy-mesme, puis i'obey sans resistance, de crainte de vous irriter. Je retournay dans Rome, où ie souffris la cruelle contrainte de

retenir mon mal en mon cœur, pour empêcher qu'il ne fust leu sur mon visage: & pour vous guarentir de blasme, ie publiay des su, ets supposez d'un si honteux retour. Toutesfois quelle prudence pouuoit desmentir les aduis qu'en auoit Auguste? Il s'agit cõtre moy, me voyant opiniastre à luy dissimuler la verité du traictement que i'auois receu, & me commanda que ie delogasse de vostre Palais. Pour le bien de la paix ie resistay courageusement à sa volonté, de peur qu'un tel diuorce ne r'allumast les feux de la guerre ciuile, que nostre alliance esteignit. Pour vous, cher Antoine, ie combatis la violente autorité & l'amour de mon frere; ie le suppliy d'oublier l'iniure qu'il croyoit m'auoir esté faite, le coniuray de ne la point prendre pour pretexte d'armer contre mon mary. Mais dequoy m'a seruy cette fidelle resistance, sinon pour me rendre odieuse à mon frere, veu que ma desobeyssance semble n'auoir contesté contre luy, que pour attendre sur l'effect de son desir l'Ordonnance de Cleopatre? Car vous auez depuis despesché icy hõme exprés pour me d'esloger. Le n'en ay pas receu le commandemēt, qu'aussi tost, toute en larmes ie suis sortie de vostre maison avec vos enfans & les miens. On ne m'oüit pas en sortant lascher la moindre fascheuse parole: & le malheur de mon destin est tel, que plus ie souffre, plus ie me voy obligée à souffrir. Les voix du peuple s'irritent contre vous a l'obiet de ma patience. Quelle rigueur de ma misere, que tous les discours qui se font à Rome en ma faueur, soient l'accroissement de mes desplaisirs, pource qu'en blasmant vos mespris, ils offensent outrageusement vostre renommée. Si c'est quelque iniuste colere qui vous anime contre moy, braue vainqueur de tant de puiffans ennemis, vainquez cette aueugle fureur qui combat vostre gloire en vous armant contre mon innocence. Où est cette imitable bonté, cette generosité esgallement vantées en l'ame d'Antoine? Où ce courage vrayemēt digne de la race d'Hercule, courage le seul fleau des monstres meurtriers de Cesar? Aurez-vous dompté la rage indomptable de Brute & de Cassie, pour vous rendre laschement aux delices d'un amour, qui menace vostre grandeur de honte & de ruine? Faut-il que, traistre à vostre propre reputation, vous soyez par deux fois l'esclau d'une captiue estrangere, qu'on nomme icy la Furie fatale au repos des Romains? Faut-il qu'on die vn iour, que les appas de l'Egypte & ma

tolerance, l'insolence d'une Maistresse, & la facilité de vostre femme vous auront perdu ? Dieux destournez le sinistre presage de mes apprehensions ! Nuiet & iour ie suis tourmentée de terreurs, & de craintes continuelles. De iour entretenuë des vanitez de vostre Cleopatre, & de la part qu'elle se donne en vos triomphes, on me figure en tous deux un orgueil affectant des autels en terre, & comme voulant disputer aux Dieux leur empire du ciel ; qui me fait redouter pour vous quelque rigoureuse vengeance. Et de nuit ma tristesse est affrayée de tragique images de mille sanglans songes. Helas ! que me presagent les funestes horreurs du dernier que j'ay eu ? L'estois seule dedans ma chambre, estenduë en ma couche, lors que sur la my-nuiet ie tressaillis d'effroy, & me sembla vous voir, Antoine, assisté seulement de l'un de vos seruiteurs, dont l'ombre passe & defaite estoit ainsi que le pourtrait d'un homme mourant. Vous auiez aussi bien que luy le visage blesme, & paroissiez d'une main affoiblie lascher le poignard teint de vostre sang dont vous vous estiez vous-mesme blessé. Je me iettay promptement hors d'uliet, cōme pour soutenir vostre cheute, m'auançant pour vous embrasser, ie ne trouuay deuant moy que l'air & les tenebres. O trompeuse inconstance des choses d'icy bas ! ( dis-ie toute en sanglots ) auez-vous parmy le lauriers esleué Antoine au plus haut de la gloire & des felicitez, pour le faire honteusement choir aux pieges de l'Egypte conquise, & le rendre en fin la victime d'un mortel desespoir ? Puissances tutelaires de la grandeur de Rome, Mere Venus l'azile de la race d'Enée, escartez les malheurs qui menacent Antoine. Ce furent les prieres de mon estonnement : mais prieres en vain dedans l'air espanduës, si vostre aueuglement continuë à combattre vostre bon-heur & le mien. Domptez donc, cher Antoine, les charmes qui nourrissent en vostre cœur la haine des fidelles affections d'Octaue, & faites plustost preuue de vostre sang d'Hercule, en triomphant de cette monstrueuse passion, qu'en perdant & l'honneur des victoires passées, & la vie dans les delices.



# ROLAND

## FVRIEVX.

*Traduit, ou imité, des vers Italiens d'Arioste.*

### PREMIER CHANT.

**L**E chante la beauté des Dames, le courage des Cheualiers, l'esclat des armes, le feu des amours, le merite des courtoisies, & la gloire des genereuses entreprises qui se virent alors que les peuples Mores d'Affrique, ayans passé la mer, firent tant de rauages en France, sous les enseignes du courroux, & des ieunes fureurs de leur Prince Agramant, qui eut la vanité de vouloir venger la mort de Troian dans le sang & sur le sceptre imperial du Roy Charles le Grand. Je parleray de Roland, Roland dont la sagesse, esgale à la valeur, auoit esté tant estimée, & qui battu des tempestes d'amour deuint comme hors de foy, tout transporté de rage & de furie : Je diray de luy des merueilles qui ne furent iamais escrites, pourueu que la rigueur de celle qui fait flotter mon cœur dans vne tourmente pareille, & semble presque me vouloir reduire à tel poinct, permettre au peu d'esprit que sa cruauté m'a laissé, de conduire à perfection le dessein que i'ose promettre.

GRANDE REYNE, autresfois l'Espouse d'un Hercule, de HENRY LE GRAND, la terreur des monstres, qui montant dans le Ciel vous a laissé le soin du mesme sceptre que portoit ce GRAND CHARLES, iadis l'effroy des peuples infidelles : Auguste MARIE, l'honneur de la Toscane, le repos, la felicité, & la Puissance Tutelaire de la France; c'est à vous que sont deubs ces tableaux des lauriers em-



portez sur les ennemis du nom Chrestien, comme despoüilles consacrées à la gloire des Fleurs de Lys, que vous auez heureusement conseruées. Les Renauds, les Rolands, Demons de la vaillance qui paroissent icy, negligeroient de reuiure aujourd'huy en ce crayon de leur proüesses, si ce n'estoit pour le bon-heür de triópher aux yeux de vostre Majesté, & poser à ses pieds les courónes de leur triomphe. Car ils sont forcez d'aduoüer, que les victoires de leur Empereur, & tous les miracles de leur espée, sont foibles eschellons pour l'immortalité, comparez aux diuerses palmes, dont vostre Royale Prudence, esproüée plus forte & plus puissante que les armes, s'est couronnée en tranquillité du gouuernement de l'Estat. Si pour diuertissement vous daignez lire les aduantures de ces Cheualiers de l'Antiquité, GRANDE REYNÉ, le parfait modelle des plus accomplies, vous donneréz aux Heros de vostre aage le contentement d'esperer, qu'un iour les merueilles de leur courage feront l'agreable entretien des plus grandes Princesses de la posterité.

Roland espris des beautéz d'Angelique, qui fut long-temps le seul Soleil que ses yeux recogneurent, s'estant par son espée sous l'influence d'un si puissant Astre d'amour, esteué plusieurs trophées d'immortelle durée, dans les Indes, en la Medie, & parmy les Tartares, auoit laissé à l'Orient mille monumens de sa gloire, lors qu'avec ce miracle des belles, il reuint en Occident, où il trouua l'Empereur Charles en armes, suiuy de ses troupes de France & d'Allemagne, au dessous des montagnes Pirenées.

Ce grand Monarque auoit armé les peuples ses subiects pour dompter l'audace, & faire rougir la temerité de deux Roys, Marsille & Agramant, dont l'un estoit sorty d'Afrique avec tant d'hommes, qu'il y en eut capables de combattre; l'autre auoit mis aux champs presque tout l'Espagne, sous l'esperance que leur folle presumption leur dóna, de terrasser la fleur des Royaumes du monde, en ruinant la France. Ainsi Roland fort à propos pour seruir son pays, arriua dans l'armée: mais son arriüée pourtant fut bien-tost suiüie du repentir d'y estre venu. Peu de iours apres Angelique, la chere idole de son cœur, luy fut enleüée. Helas! combien d'erreurs trauersent ordinairement les iugemens des hommes? Qu'il est aisé de les voir abusez en leurs attentes? Celle que Roland s'estoit conseruée iusquès dans les Prouinces

plus voisines du leuer du Soleil ; celle qu'au milieu de tant de perils, au prix de tant de coups receus & donnez, il auoit deffenduë contre l'amour & la ialousié de tant de Princes estrangers ; celle qui se persuadoit ne pouuoir plus luy estre disputée, Angelique le Paradis des yeux, luy fut rauie en son pays, parmy les siens, & entre les plus chers de ses amis, sans qu'il luy fust permis (rigoureux creuc-cœur!) de mettre la main à l'espée pour sa Dame. L'Empereur le voulut, sa prudence eut recours à ce remede, pour esteindre vn brasier qu'il craignoit dommageable au bien de ses affaires.

Quelques iours auparauant, Roland & Renaud son cousin, tous deux pleins de courage, tous deux esgallement charmez des rares beautez d'Angelique, & bruslez de pareils desirs pour elle, auoient eü brouillerie, qui ne fut pas agreable au Roy CHARLES. Il apprehenda que cette querelle ne le priuast au besoin de la geneureuse assistance de deux vaillant Chauliers. Il osta donc le suiet du mauuais mesnage, leur ostant Angelique, la mit en la garde du vieil Duc de Bauieres, & promit la donner pour recompense aux proiesses de celay des deux, qui le iour de la bataille generale feroit rougir son espée dans le sang infidelle d'vn plus grand nombre d'ennemis, & signaleroit sa vertu de quelque plus glorieuse action de guerre. Le succez ne respondit pas aux vœux & à l'esperance de l'armée Chrestienne, elle fut mise en route, plusieurs furent faits prisonniers des Mores, & entr'autres le Duc gardien d'Angelique, duquel tandis les paillons furent abandonnez.

La Belle, doux loyer destiné au vainqueur, demeurée en la tente, estoit peu auparauant la deffaite montée à cheual, comme preuoyant la Fortune de cette iournée peu fauorable à l'accroissement de la foy Chrestienne, & lors que pour sa seureté elle iugea à propos de fuir, se ietta dans vn bois, en l'estroite route duquel elle rencontra vn Cheuelier à pied venant à elle. Il auoit cuirasse sur le dos, le casque en teste, l'espée à son costé, & le bras chargé d'vn Escu, & couroit par la forest plus vifte que le Paysan à demy-nud ne court pour emporter le prix. Iamais la crainte ne destourna si promptement vne Bergere de la rencontre du Serpent, comme Angelique tourna bride pour esuiter l'abord du Cheualier, qui estoit le braue Paladin

Renaud ; fils d'Aymon , Seigneur de Montauban. Il courroit apres Bayard son cheual , qu'un estrange accident luy auoit fait elchapper de la main , & courant , bien que de fort loing , il recogneut les traits du visage de cette Angelique beauté , qui dans les chaines de l'amour le retenoit esclau. Elle toute esperduë fait prendre la main droite à son cheual , quelle pouffe à toute bride , autant par le plus fort , que par le moins touffu de la forest , sans chercher les plus seures & plus faciles routes : Elle passit , elle tremble , & sortant hors de soy , elle perd la conduite , s'abandonne à la fougue du cheual qui monte , qui descend , porte d'un costé , puis la reporte de l'autre , & luy ayant fait faire plusieurs tours dedans l'horreur de la forest , la rend en fin sur le bord d'un ruisseau , où le Sarrafin Ferragus se trouua trempé de sueur , & tout couuert de poussiere. La soif & le desir de quelque rafraichissement l'auoient vn peu auparauant fait sortir de la presse du combat , l'impatience de boire l'ayant porté avec trop d'ardeur , son armet , par sa promptitude , estoit tombé dans l'eau , qui l'auoit contre son gré , obligé de s'arrester-là pour le retirer , & n'auoit peu pourtant encore le r'auoir. L'effroy , qui possedoit le cœur de la Dame en fuyant , remplissoit sa bouche de cris , au bruit desquelz le poudreux Sarrafin se leua sur la riue. Il y auoit long temps qu'on n'auoit esueillé en luy le souuenir des beautez d'Angelique , qui estoit à peine Angelique à l'heure , si fort les roses & les lys de son teint auoient esté troublez : toutes fois il n'eut pas ietté la veuë sur elle , qu'aussi-tost il la recogneut , sans demeurer en doute que ce fust la voix d'autre Dame. Il auoit de la courtoisie , & peut-estre ne portoit pas pour elle vn moindre brasier dans le sein , que les deux Cousins corriuaux. Il s'offrit promptement à son secours , bien qu'il n'eust point de casque en teste , s'auança courageusement l'espée à la main & les menaces en bouche , & d'une genereuse allegresse accourut à Renaud , qui ne redouta ses menaces , ny son espée , dont il scauoit la portée : car plusieurs autres fois il s'estoient rencontrés , & mesmes auoient à l'essay l'vn contre l'autre fait preuue du poids de leurs armes. Leur courage ne leur donna pas vn long loisir de deliberer du combat ; ainsi à pied , comme ils estoient , ils viennent à la charge de tant de furie , qu'on eust dit , que chacun auoit vn foudre en

main, si foibles se trouuoïent les plastrons & les maillers aux coups des Cheualiers, contre lesquels vne enclumé mesme n'eust peu fournir assez de resistance.

Tandis qu'ils exercent ainsi leur force & leur adresse, Angelique combat des esperons autant qu'elle peut, fort du bois, picque dans la plaine, & s'escarté bien loing des Cheualiers, qui se tourmentent en vain, sans pouuoir rien emporter l'vn sur l'autre: aussi estoient-ils l'espée à la main tous deux esgallement braves & courageux.

Renaud dont le sein est vne fournaise ardante, qui consume son cœur d'vn million d'amoureuses impatiences, comme ennuyé de cet inutile combat, commença le premier à parler de trefue, & dist à l'Espagnol.

Si defia les rayons de ce nouveau Soleil en t'esclairant t'ont eschauffé, Cheualier, tu t'abuse de croire, qu'en me retardant, tu m'ayes seul offensé; tu t'offences toy-mesme. Quel aduantage te reuient de m'auoir arresté, puis que quand tu m'aurois vaincu, ma prison, ny ma mort ne te scauroient rendre le maistre des beautez d'Angelique ? Elle fuit cependant que nous nous débattons icy pour vn butin qui nous eschappe. Seroit-il point plus à propos de luy aller couper le chemin, & l'arrester au parauant qu'elle fust plus esloignée ? Quand nous l'aurons en nostre puissance, nos armes pourront decider à qui elle sera: mais iusqu'à l'heure tout le mal & le trauail que nous nous donnerons, ne pourra tourner qu'à nostre dommage.

Le Sarasin ne rejeta pas cet aduis, ils accorderent surseance d'armes, & firent vne trefue si religieuse, qu'à l'instant mesme elle chassa de leurs cœurs le courroux & la haine. Le fils d'Aymon estoit à pied, la courtoisie du Cheualier mescreant ne le peut souffrir en cet estat; au partir du riuage il obligea Renaud de monter en croupe; puis ils galopperent ensemble sur les brisées de la belle, victorieuse de leurs volontez. Generouse franchise de ces Preux de l'Antiquité, ils estoient corriuaux, contraires en creance, & auoient encore le douloureux ressentiment des grands coups qu'ils s'estoient donnez: & toutefois ils vont ensemble par les ombres & les trauerfes de la forest, montez sur vn mesme cheual, qui les porte à l'entrée d'vn double chemin. L'vne des voyes ne paroïsoit pas plus fraischeinent battuë, que l'autre; il n'y

n'y auoit point apparence de iuger qu'Angelique eust plustost pris la droite que la gauche, ils ne sçauent qu'en presumer, & en cette incertitude ils s'abandonnent à la discretion de la Fortune: Renaud deçà, Ferragus delà, & Ferragus s'esgare tellement dans le bois, qu'il se retrouve au mesme lieu d'où il estoit party. Il se recognoist sur le bord de la riuere, où il auoit perdu son casque, & se voyant hors d'esperance de rencontrer la Damé qui fuit, il se resolut de chercher son armet, dont l'eau luy destrobe la veuë. Pour l'auoir il descend sur l'arene mouillée du riuage plus proche de la place, où il estoit tombé: mais quoy? il est si auant dans le sable, qu'il n'est pas bien aisé de l'en retirer. D'un grand rameau d'arbre esbranché, il en fait vne longue perche, qu'il porte iusqu'au fonds du fleuue; il en frappe par tout, & n'oublie vn seul endroit à sonder. Tandis qu'avec les plus violentes inquietudes du monde, il fut contraint d'arrester là son impatience, il se vid comme menacé du furieux regard d'un Cheualier, qui tout à coup sortit de l'eau iusqu'à l'estomach. Ce Cheualier au reste armé de toutes pieces, parut la teste descouuerte, tenant de la main droite vn casque, qui estoit le mesme qu'en vain Ferragus auoit tant cherché, & dist, ainsi qu'animé de colere, au Cheualier Payen :

Maran sans foy, sont-celà les effects de la parole que tu m'as autresfois donnée? Pourquoi te fasches-tu de quitter vn armet, que tu estois il y a si long-temps obligé de me rendre? Te souuient-il pas d'auoir mis icy par terre le frere d'Angelique? Te le suis-tu me promis à l'heure, que peu de iours apres, avec les autres armes, tu ietterois ce casque en la riuere. La fortune auourd'huy a satisfait à mon desir, que tu n'auois pas voulu contenter, ne t'en afflige point, car s'il te doit rester du regret, peris de Sarrafin, c'est de m'auoir mâqué de foy. Et si ton cœur est flatté de l'enuie de quelque riche habillement de teste, tu peux t'en donner vn autre avec plus de gloire. Le Paladin Roland en porte vn semblable, & celuy de Renaud, s'il n'est meilleur, n'est pas moins à priser; l'un fut d'Almont, & l'autre de Mambrin, fay que ton espée t'acquiere l'un des deux: pour cestuy-cy que j'ay en main, c'est violer ta promesse de penser le rauoir; tu la dois acquitter en me le laissant.

L'object inopiné del'Ombre sortant du milieu de l'eau sur-

prit tellement Ferragus, que d'effroy son visage blemissant perdit sa couleur, les cheveux luy dresserent, & les paroles qu'il estoit prest de prononcer, à l'instant s'estoufferent en sa bouche : Puis oyant parler d'Argail, d'Argail frere d'Anglique, qu'il se souuenoit d'auoir autresfois terracé mort sur la mesme place ; le honteux desplaisir, & la colere du reproche souffert de sa foy violée, le toucherent si viuement, que son cœur au dedans ne fut pas moins esmeu, que son visage. De penser aux excuses, il n'en eut pas le temps ; il demeura vaincu par sa propre reconnoissance de la verité, & sa bouche fermée n'osa s'ouuir pour respondre. Le despit & la honte le trauerferent de telle façon, qu'il fit en son cœur outré, vn ferment, de iamais à l'aduenir ne mettre casque en teste, si ce n'estoit celuy qu'en la rencontre d'Aspremont, Roland vainqueur du braue Almont, remporta pour despoüille & trophée de sa victoire. Il le iura par la vie de Lanfuse, & fut bien plus religieux à obseruer ce qu'il auoit iuré, qu'il n'auoit esté l'autrefois à l'accomplissement de sa promesse : car à l'instant il partit, trouuillé d'vn mescontentement, qui luy desroba long temps le repos en la penible recherche de Roland, tantost çà, tantost là, où il soupçonnoit le pouuoir trouuer, sans permettre qu'autre pensée le diuertist de ceste inquietude.

Renaud qui auoit pris l'autre chemin, eut vne autre aduanture. Il n'estoit pas fort aduancé qu'il apperçeut son cheual bondissant deuant luy : Arreste, dit-il, arreste Bayard, c'est trop me lasser à courir sans toy. Le cheual, soud à la voix de son maistre, pour cela ne vient point à luy, mais court toujours, & semble mesme redoubler sa course à la veuë de Renaud, qui le suit transporté d'extrême colere.

Reprenons les brisées de la fuitte d'Anglique, que la crainte conduir dans l'effroyable solitude d'vn desert, & par les plus sombres horreurs d'vne forest espouuentable. Le moindre bruit, que fait la feuille d'vn Chesne, d'vn Hestre, ou d'vn Ormeau, au gré du Zephir qui caresse sa verdure, donne iusqu'au cœur de la Belle, la fait tressaillir, & la porte d'vn costé, puis d'vn autre, par des chemins estranges. Soit qu'elle coure sur les costes de la montaigne, ou par la plaine des vallées, elle tremble toujours, & si le Soleil à son dos luy fait voir quelque ombre à ses

pieds, elle croit que c'est l'ombre redoutée de Renaud, qu'elle s'imagine d'auoir en croupe. Ainsi le Daim, ou le Chevrucil, qui de loïn, à trauers les feüilles du boscage où il vit, a veu le Leopard estrangler sa mere, ou luy ouurir le flanc, peureux va courant de forest en forest, pour se desfrober à la cruauté de cette beste sanglante, & autant de fois qu'en passant il heurte contre vn arbre, autant de fois il tient auoir rencontré la meurtriere de sa mere, & desia d'en estre la proye.

Cette belle esperduë, auoit couru durant tout ce iour-là, toute la nuit, & iusques au midy du lendemain, sans cesse tournoyant, & sans sçauoir où le trouble de son apprehension la portoit : lors qu'en fin elle se trouua au milieu du frais & de la verdure d'vn petit bois, esuenté des plus douces haleines de Zephire. Il estoit ceint à l'entour du liquide cristal de deux ruisseaux, qui conseruoit sur l'herbe tousiours tendre en son verd-naissant, & de leur course lente, entre-rompuë par la rencontre de plusieurs petits cailloux, faisoient naistre les accords d'vn murmure, comme concerté pour flatter l'oreille, & faire doucement glisser le sommeil dans les corps lassez. Les delices du lieu semblerent vn Azyle à Angelique, qui se croit en assurance, & comme à cinq cens lieuës de Renaud ne pense qu'à chercher du repos, pour remettre ses forces debilitées, tant par les excessiues ardeurs de l'Esté, que par la longueur du chemin. Elle descend parmy les fleurs, & laisse aller son cheual sans bride paistre en liberté le long du ruisseau, de la riue humide duquel il ne s'esloigne point, la trouuant toute couuerte d'herbe fraische.

Tandis assez proche de là elle apperçoit vn buisson meslé d'aubespins fleuris & de roses vermeilles, assis vis à vis de ces eaux, comme pour se mirer dans leur glace liquide. Il estoit ombragé du feuillage de plusieurs chesnes, qui en bannissoient les importunes violences de la chaleur, & le dedans si bien voûté par le milieu, que sous le plus obscur de son ombre, & de sa fraischeur, il fournissoit vne retraite infiniment agreable. Les branches avec leurs feüilles y estoient de telle façon entrelaçées, que la veüe la plus subtile, ny les rays du Soleil, n'en pouuoient penetrer l'espaissieur. L'herbe mollette au fond faisoit vn lit ved, qui sembloit inuiter ceux qui le voyoient, à la douceur d'vn repos le plus delicieux du monde. La belle lassée se retire-là, elle se couche

au milieu, elle s'y endort, mais elle ny demeure pas long-temps endormie : le bruit des pas d'un cheual l'esueille incontinent, elle se leue sans ofer presque se mouuoir, & apperçoit vn Cheualier armé sur le bord de la riuere. Elle ne peut recognoistre s'il est amy, ou ennemy, son cœur douteux entre la crainte & l'esperance est cruellement agité, elle ne sçait quel succez se promettre de cette rencontre, & l' apprehension de se descouuir ne luy permet pas seulement de lascher en l'air vn souspir.

Le Cheualier sur la riuie de l'eau, comme languissant repose sa teste sur l'un de ses bras, & s'enveloppe en la tristesse d'un penser si profond, qu'il paroist insensible & de uenu rocher. Il demeure ainsi la teste baissée, plus d'une heure en cette posture pensue, qui marque son affliction : puis d'une voix lente, & foible de douleur, commence à faire ouyr de si douces plaintes, qu'elles estoient capables de donner à la duresse des pierres, vn ressentiment de pitié, & de fleschir à la compassion la cruauté d'un Tygre. Il souspire, il sanglotte, & versant de pleurs, qu'il semble que son sein soit vn Mont-gibel, & ses iouës noyées, la couche d'un fleuue de larmes.

„ Penser, dit-il, glaçon qui me transis le cœur ; penser, caute-  
 „ re qui me brusles, cruel penser, nourricier du tourment qui me  
 „ bourelle, à quoy me feras-tu resoudre ? Je suis arriué le dernier,  
 „ & vn autre me preuenant à cucilly le doux fruit que ie me pro-  
 „ mettois pour loyer de ma course. A peine mon amour a esté fa-  
 „ uorisé d'un œillade, ou de quelques paroles : & mon Corriual,  
 „ comblé de contentement, emporte la delicieuse despoüille de  
 „ tout le bon-heur que j'ay souhaitté ! Mes desirs ont ensemble  
 „ perdu l'esperance du fruit & de la fleur ; à quel propos mon cœur  
 „ peut-il encore auoir de l'affliction pour elle ? La fille semble à la  
 „ rose, que l'on void naître sur l'espine dans le clos d'un iardin,  
 „ tandis que l'agreable fraischeur de son bouton vermeil est soi-  
 „ gneusement conseruée sans atteinte des animaux, ou des Ber-  
 „ gers ; les plus agreables haleines de l'air la caressent, l'aube du  
 „ iour en sa faueur distille sa rosée ; les eaux & la terre semblent se  
 „ plaire à luy faire hommage : les ieunes hommes la recherchent,  
 „ & les Dames, touchées des peintures d'amour, souhaittent de  
 „ l'auoir pour en parer leur sein, ou leurs cheueux. Mais elle n'est  
 „ pas si tost separée du tige verdoyant, sur lequel elle fut nourrie,  
 „



qu'incontinent flestrie elle perd avec l'odeur, la grace, & les traits, toutes les faueurs & les carresses qu'elle receuoit du ciel & des hommes. De mesme vne ieune Beauté, le doux tourment de mille cœurs tous bruslez de desirs pour elle, lors que pour obliger l'vn de ses seruiteurs, elle a laissé cueillir la fleur, dont elle deuoit estre plus ialouse que de la chere lumiere de ses yeux, voire que de sa propre vie; elle n'est plus ce qu'elle estoit aupara-  
uant dedans le cœur des autres, & ses graces, comme sans prix ne sont plus estimées. Mais qu'importe à son contentement, d'estre le mespris d'vn nombre importun de personnes qu'elle mes-  
prise, pourueu qu'elle soit adorée de l'unique qu'elle a voulu faire iouyr des delices de son amour? Impiteuse Fortune, ingrate & auengle Puissance, pourquoy faut-il que ie demeure priué d'vn bien, dans les felicitéz duquel vn autre maintenât plongé, triom-  
phe de mon desespoir? Las! pourray-ie encore estre, apres la resolution de ne la plus aymer? Quoy? meurtrier de moy-mesme, pourray-ie renoncer aux douceurs de la vie, bannissant de mon cœur sa chere affection? Plustost l'heure presente soit mon heure dernere, que ie viue vn moment apres, si ie ne doy plus estre possédé de la mesme passion que i'ay pour elle.

Peut-estre que desia la curiosité presse quelqu'vn d'apprendre, qui est celuy dont les larmes, versées en si grande abondance; croissent les eaux de ce ruisseau. Je diray donc, que c'est le Roy de Circassie, le triste Sacripant, dont la desmesurée affliction n'a autre source que la violence de son amour; Sacripant l'vn des idolatres de la belle Angelique, qui l'escoute, & le recognoist. Ses amoureuses inquietudes l'auoient fait partir des Prouinces Orientales, au matin esclairées des premiers rayons du Soleil, pour venir bien loing du costé où le Soleil se couche: car dès les Indes il auoit sçeu qu'Angelique (cruel regret pour luy,) estoit partie avec Roland: puis en France, que l'Empereur l'auoit mise en main tierce, & promise pour recōpense à celuy qui rendroit en cette fatale iournée, quelque plus signalé seruice à l'Empire des Fleurs de Lys. Il auoit paru dans l'armee, veu la route des troupes du Roy CHARLES, s'estoit mis en peine d'apprendre, quelle auoit esté en ceste deffaite, la fortune d'Angelique, s'en estoit enquis avec beaucoup de soyn, & n'auoit peu encore en sçauoir des nouvelles. C'est le dernier & triste suiet, que son amoureux

martyre fournit à ses plaintes : c'est ce qui l'afflige; & qui fait dire à sa douleur, des paroles capables d'arrester le cours du Soleil pour en auoir pitié.

Et tandis, qu'en flattant ainsi son tourment, il sanglotte, fait de ses yeux deux tiedes fontaines, lasche ces regrets, & mille autres qu'il n'est permis qu'à sa seule affliction de pouuoir redire, le bon-heur de son destin veut que sa voix vienne aux oreilles de sa Belle. Heureuse aduature ! Ainsi quelquesfois vn fauorable instant nous accorde ce qu'une longue suite d'années, voire mesme de siecles, n'auoit peu nous donner.

Angelique, attentiuë au plaintif discours de celuy qui sans feinte languit pour elle, remarque curieusement les paroles & l'action, bien que ce ne soit pas la premiere fois, qu'elle a ouy les souspirs de ce Prince esclauë de sa beauté. Et la cruelle pourtant ne laisse point fleschir son cœur à la compassion, mais plus endurcie, & plus froide que le marbre d'une colomne, demeure en la rigueur de ses ordinaires desdains, qui luy persuadent le plus parfait de l'Vniuers estre trop au deffous de ses merites. Toutesfois elle est seule au milieu d'un bois, l'effroy de la solitude la fait penser à se seruir de ce languissant amoureux pour guide. Celuy-là auroit un courage trop cruellement obstiné contre soy-mesme, qui ne voudroit se resoudre aux prieres pour estre assisté, estant prest à perir dans l'eau iusqu'à la gorge. Si cette occasion s'escoule, elle ne trouuera iamais secours si assuré, ny compagnie si fidelle : & sa crainte n'en peut douter, car elle a par le passé tiré des preuues de la foy de ce Roy, qui luy ont signalé sa loyauté sur celle de tous les hommes du monde. Pour cela son dessein n'est pas d'alléger les douleurs de l'affligé Sacripant, ny de recompenser ses pertes & ses peines souffertes, par le delice auquel le desir de tous les amans aspire : mais elle traueille à l'inuention de quelque artifice pour abuser & entretenir de vaine esperance le pauvre aueugle, aussi long-temps que la necessité l'obligera de se seruir de luy, puis retourner à ses opiniastrës rigueurs & à sa cruauté accoustumée.

Elle sort donc des tenebres de ce buisson, & tout tout à coup se fait voir, ainsi que sur un Theatre, Diane ou Venus se monstrent, au sortir de quelque bois, ou de l'obscurité d'un antre.

Paroissant elle dit : Le Ciel te donne du repos & du contentement, braue Cheualier; & le Ciel, avec toy, se rendant protecteur de ma renommée, ne permette pas que sans raison, & contre la verité, tu ayés si sinistre opinion d'Angelique.

Iamais vne mere, qui auoit pleuré son fils, comme mort, lors qu'elle vid sans luy reuenir les troupes de guerre, avec lesquelles il estoit party, ne fut rauie de tant d'estonnement & de ioye au retour de ce fils long-temps souspiré, comme fut le Prince Sarrafin, à la veüe inespérée de cette beauté, veritable image d'un Ange. Esblouy des graces diuerses qui surprennent ses yeux, d'aïse il est porté hors de soy, & de cette subite extase, sur les aisles de son amour il s'eslance & court à sa Dame, la chere diuinité que son cœur adore. Elle l'embrasse, & le serre, avec des caresses qu'elle ne luy eust pas peut-estre faites en Catay. L'assistance du Cheualier releue son courage, la fait penser à son pays & au Royaume de son pere, & donne à son desir l'agréable esperance de bien-tost reuoir la riche demeure où elle fut nourrie. Elle se plaist à luy rendre conte de toutes ses auantures, depuis le iour qu'elle le depescha vers le Roy des Sericains Nabathées, pour luy demander du secours. Elle l'entretient des rares obligations qu'elle a aux courtoisies de Roland, à qui elle doit l'honneur & la vie, pour auoir esté par luy tirée du peril de mille diuers accidents : & sur tout elle le loüe de ce qu'il luy a conserué la fleur de sa virginité, aussi entiere qu'elle l'eut au sortir des flancs de sa mere.

Peut-estre estoit-ce vne verité, mais quel esprit tant soit peu maistre de ses passions, l'eust iugée croyable ? Luy n'y trouue rien d'impossible, & son iugement, esgaré dans vn labyrinthe d'autres erreurs plus lourdes, ne fait point difficulté de la croire. Aueugle Amour, que ton pouuoir est estrange ? Quand il te plaist, tu rends visible à nos yeux ce qui n'est point, & toy-mesme leur persuades de ne voir pas ce qui est à leur veüe. Sacripant la creut, (car vn miserable n'a pas accoustumé de beaucoup resister à la creance de ce qu'il souhaitte estre veritable) & lors dist en soy-mesme;

Si la sortise de Roland n'a sçeue prendre le tēps auantageux pour son contentement, c'est à luy de regretter la perte d'une heureuse occasion, que la fortune à l'aduenir ne luy offrira peut-estre ia-

„ mais : Ie ne suis pas pour l'imiter, en negligean-  
 „ heur, qui se presente à moy, ce seroit vne faute bien tost souiue  
 „ du repentir, & d'vn trop iuste suiet de me plaindre de moy-mes-  
 „ me. Il faut que ie cueille cette rose en la fraischeur de son matin,  
 „ de crainte qu'attendant plus tard, ie n'en perde la saison fauora-  
 „ ble. Ce sont les delices des Dames, elles n'ont point de plaisir  
 „ plus doux que de souffrir le rapt de cette fleur, vniue loyer du  
 „ martyre d'vn amant. Que ses yeux s'arment à l'heure de tous les  
 „ desdains qu'elle voudra, qu'elle les ternisse de larmes, & que son  
 „ visage paroisse celuy de la mesme tristesse, ny ses tristes refus, ny  
 „ ses feintes coleres n'empeschent pas que ie n'accomplisse le  
 „ dessein de mon amour.

C'estoient les secretes paroles du cœur de Sacripant, qui re-  
 solu d'en voir l'effect, desia se dispoit aux douceurs d'vn si de-  
 licieux assaut, lors qu'il ouyt vn bruit esmeu dans le fetuillage du  
 plus proche taillis, qui luy fit, avec vn extrême desplaisir, aban-  
 donner son entrepise. Il auoit accoustumé d'aller tousiours ar-  
 mé de toutes pieces, il mit son casque en teste, vint à son cheual,  
 le brida, le monta, reprit sa lance, & à l'instant apperçeut venir  
 dans le bois vn Cheualier, portât mine d'hôme vaillant & adroit,  
 qui auoit le haut de l'armet couuert d'vn pennache blanc, & tout  
 son accoustrement en blancheur ne cedoit rien à la neige. Ce fut  
 vn abord importun au Roy de Circassie, qui voyant ses plairs  
 trauersez, picqué d'amour & de colere, ne peut regarder ce fas-  
 cheux surueni, que comme son ennemy. Il le laisse approcher, &  
 se persuadant de luy faire bien tost perdre les arçons, le desie au  
 combat. L'autre qui n'estime pas sa valeur moins redoutable, sans  
 perdre le temps en comparaisons, fait taire le brauache qui le me-  
 nace, & en mesme instant met la lance à l'arrest, & picque. Sacri-  
 pant, comme vn foudre, part aussi de son costé, & tous deux por-  
 tent courageusement leurs vies au hazard de la rencontre de  
 leurs armes. Les Lyons & les Taureaux ne vont pas en leurs com-  
 bats se choquer avec tant de furie, comme firent en cet assaut ces  
 gens-d'armes, qui eurent tous deux leurs Escus perchez. Le choc  
 fut tel, que la terre en trembla, & les sommets des montagnes  
 esbranlez en ressentirent aussi bien l'effort comme les valons.  
 Bien leur seruit que leurs plastrons fussent à l'espreuue, autrement  
 ils estoient tous deux trauersez du fer de leurs lances : car leurs  
 cheuaux.

cheuaux ne gauchirent point, mais d'une course droite s'allerent heurter ainsi que font les moutons. Celuy du Prince Sarrafin, qui fut l'un des bons de l'armée, mourut à l'instant estendu sur son maistre, qui demeura chargé de la pesanteur de ses armes, & de cette lourde masse de chair. L'autre aussi tomba sur la place, mais il n'eut pas senty la pointe des esperons dans les flancs, qu'aussi-tost il fut releué.

Le Cheualier incognu, resté en selle sur son courfier debout, voyant l'autre avec son cheual par terre, pensa qu'il remportoit assez de gloire de ce seul assaut, & negligea de retourner à vne seconde charge. Il prit le droit chemin de la forest, & à toute bride courut si viste, qu'il fust presque à demie lieuë loing de là, auparauint que le Sarrafin fut desgagé, & releué de sa cheute. Comme le laboureur encore tout estourdy de l'orage passé, se leue de la place où l'esclat du tonnerre l'a terracé auprès de ses bœufs meurtris par le foudre, d'un œil estonné remarque le Pin, qu'il void tous les iours, n'auoir plus ny ses feüilles, ny sa grace accoustumée : De mesme le Prince infidelle se leue avec un estonnement, & un regret qui le tuë, d'estre demeuré à pied, & d'auoir esté ainsi mal mené aux yeux de sa Maistresse. Il se plaint, il soupire, & ce n'est pas la douleur d'une iambe, ou d'un bras, ou rompu, ou froissé, qui le fait plaindre: mais la honte seule d'auoir souffert un affront, qui offence tant son courage, que iamais il n'a eu, ny ne scauroit auoir pareil sujet de rougir : Car le mal-heur de sa cheute auoit esté suiuy du desplaisir de se voir honteusement reduit au secours d'Angelique, qui le deschargea du fardeau, sous lequel il estoit engagé. Son despit fut tel, que sans doute, il l'eust rendu muet, si les flatteuses consolations de la Belle, ne luy eussent ouuert la bouche, & redonné la parole.

Quelle occasion ( luy dit-elle ) auez-vous de vous affliger ? «  
vostre cheute n'est pas de vostre faute, elle vient du defect de «  
vostre cheual harassé qui auoit plus besoin de repos & de repai- «  
stre, que d'une si rude rencontre. Vostre ennemy n'y a rien ac- «  
quis pour l'accroissement de sa gloire : quant à moy, ie croy que «  
luy-mesme se iuge vaincu, puis que premier il a abandonné le «  
champ du combat. «

Tandis qu'Angelique console ainsi la honte du Sarrafin, un Messager, dont le flanc est chargé de sa trompe, & de sa bouget-

42  
 te, & qui semble estre en peine & tout lassé, paroist monté sur vn  
 reuslin venant au galop, & lors qu'il est proche de Sacripant,  
 il luy demande, S'il a point veu passer dans le bois vn Cheualier  
 couuert d'armes blanches, & qui porte vn pannache blanc sur  
 la teste. Sacripant respond: C'est celuy qui m'a terrassé, comme tu  
 vois, il ne fait que partir, appren moy son nom, ie te prie, afin que  
 j'aye le contentement de sçauoir qui m'a mis à pied. Le Messa-  
 ger repart: Le ne feray point languir ton desir. Pour te contenter,  
 sçache que tu es vaincu d'une braue & vaillante fille, qui t'a fait  
 perdre les arçons. Elle n'est pas moins admirée pour son courage,  
 que pour son adresse, mais les charmes de sa beauté surpassent  
 l'un & l'autre. Et afin que son nom, par tout honoré en la bou-  
 che de la renommée, ne triomphe point incognu, c'est Brada-  
 mante, qui triomphe auourd'huy de toute la gloire que ton es-  
 pée t'a iamais fait meriter dans le monde. Cela dit, il lascha la  
 bride à son cheual, & laissa là le Sarrasin fort peu satisfait, qui  
 confus en soy-mesme & tout esblouy de honte, ne sçait que faire,  
 ny que dire. Car apres auoir long-temps en vain pensé à l'infor-  
 tune qui luy est arriüée, il ne peut en fin recueillir de ses pensées,  
 sinon, Qu'une fille l'a mis par terre. Et plus il y repense, plus il  
 augmente le regret qu'il en a. Il demeure donc en humeur si som-  
 bre, qu'il semble muet, & sans parler monte l'autre cheual, reçoit  
 tristement Angelique en croupe, & la reserue à quelque plus  
 agreable entretien, en lieu où il aura l'esprit plus tranquille. Ils  
 n'eurent pas fait vne lieuë du chemin, qu'ils ouyrent de tous co-  
 stez autour d'eux retentir le bois d'un bruit, qui sembloit esbran-  
 ler toute la forest, & presque aussi-tost apperceurent vn grand  
 cheual, superbement couuert d'un riche harnois garny d'or, qui  
 d'un saut franchissoit & fossez & ruisseaux, brisoit, renuersoit, en-  
 traistrainoit les arbres, & tout ce qu'il trouuoit opposé à son passage.  
 Si la sombre espaisseur de l'air, (dit Angelique) & le feuillage  
 des brâches meslées les vnes dans les autres ne trouble ma veüe,  
 ce cheual brüyant au milieu du bois, c'est Bayard qui se fait pas-  
 sage, dans le plus touffu de la forest, où n'y en a point: sans doute,  
 c'est Bayard, ie le recognoy. Helas! il sçait le besoin que nous auõs  
 de luy, & qu'un seul cheual est trop incommode à deux person-  
 nes: il se presente heureusement pour nous exempter de cette in-  
 commodité.

Le braue Circaffien descend, approche du courfier, & se promettoit de mettre la main sur la bride, lors que le cheual plus prompt à tourner que n'est vn esclair, repartit du derriere: mais le bon-heur du Cheualier fut, que la ruade ne donna pas iusqu'à luy: si elle eust porté, il estoit perdu, car les coups de pied de ce furieux animal pouuoient briser vne montagne de bronze. De là tout adoucy, avec vne recognoissance plus qu'humaine, il vint à la belle, la flatter comme vn chien, qui fait plusieurs sauts autour de son maistre, quand il a esté deux ou trois iours sans le voir. Car Bayard se representoit bien, que c'estoit la Dame, laquelle autresfois en Albraque prenoit plaisir à le faire manger en sa main: lors que Renaud ingrat, negligeoit si cruellement la violente ardeur des flames qu'Angelique nourrissoit à l'heure pour luy. De la main gauche elle faisit la bride, & passa l'autre sur le col, & sur le poistral, en le careffant. Le courfier, doüé d'vn ressentiment admirable, se rend pour elle aussi traitable qu'vn aigneau. Sacripant tandis prend son temps, monte Bayard, le serre de la iambe, le picque; & la Dame quitte la croupe du rouffin deschargé, & se remet en selle. Depuis tournant la teste par hazard, elle vid venir apres elle vn grand homme à pied, qui faisoit bruire ses armes, & cognut que c'estoit le fils du Duc Aymon, dont elle fut outrée de despit, & embrasée d'vne extrême colere: car elle l'haïssoit & le fuyoit, plus que la gruë ne fuit & ne haït le faucon, bien que luy, bruslé de desirs pour elle, l'eut en son cœur plus chere que sa vie. Estrange changement du fort! Autrefois, esprise de luy, elle l'auoit infiniment aimé, tandis que luy n'auoit pas la mort plus odieuse que le nom d'Angelique.

Ce furent les effets de deux fontaines, qui coulent assez proches l'vne de l'autre dans les bois des Ardennes, dont les eaux sont doüées de vertus toutes differentes. L'vn inspire l'amour, l'autre engendre la hayne, & dans les cœurs change en glace le brasier qu'elle y trouue. Renaud auoit gousté de l'vne, Amour le tyrannise: Angelique auoit beu de l'autre, elle est ennemie mortelle de celuy qui meurt pour la trop aimer.

Cette eau infectée du secret poison, qui change en hayne les douces inquietudes qu'on souffre en aimant, fit que les yeux de la Belle, à la veüe de Renaud, ternirent leur lumiere, & son visage tout à coup deuenü triste se couurit comme d'vn nuage.

Elle supplie Sacripant, & d'une voix tremblante le conjure, pour aduancer de prendre ensemble le galop, & ne permettre pas que cet homme armé les approche.

» Quoy? ( dist le Sarasin ) auez-vous si peu de creance en moy,  
 » que vous ne m'estimiez capable de vous garantir de la violence  
 » de cet homme-là? Auez-vous estouffé en vostre memoire le sou-  
 » uenir des assauts d'Albraque, & la gloire de cette nuit, dans les  
 » tenebres de laquelle combattant seul, & sans estre couuert, contre  
 » Agrican, & contre toute son armée, ie fus le bouclier, sous le-  
 » quel vostre vie fut fidellement conseruée?

Elle ne fit point de responce, tant son esprit estoit troublé de voir Renaud si fort aduancé, qui fulmine de loing mille menaces contre le Sarasin, lors qu'il void son cheual, le recognoist, & recognoist ensemble le visage de cette Angelique Beauté, qui a remply son sein des feux qui le deuorent.

Le reserueray pour vn autre Chant, ce qui se passa depuis entre ces deux superbes gens d'armes.







LE DEVIL DE LA  
**F R A N C E**  
 A L A  
**M O R T D V G R A N D**  
 HENRY IIII. DV NOM, ROY  
 DE FRANCE ET DE NAVARRE.



'E s t trop demeuré sans parler, également faisi d'horreur, d'affliction & de crainte: Quoy? deuiendray-ie ainsi qu'un rocher de Sypile, les yeux mouillez, le cœur transi de dueil, & la langue percluse, sans pouuoir lascher quelque voix plaintiue, qui publie au moins mes ennuis, si elle n'est capable de les allegger? Stupide & muette Douleur, fay croistre autant que tu voudras ta violence, augmente mon ressentiment, redouble mes souspirs, mes sanglots & mes larmes; mais en pleurant ne me desrobe point la liberté de la parole.

Helas! nous auons perdu nostre grand HENRY; Nos iours de ioye & d'allegresse ont esté changez en iours de tristesse; nos Palmes en Cyprés, nos chants de triomphe en plaintes funebres, & la viue esperance des nouveaux lauriers proches à cueillir, en mortelle apprehension de desordres & de misere.

Resiouissances trompeuses, avec combien de cruauté auez-vous deceu nostre attente? Nos feux de ioye n'estoient pas encore allumez, & nous auons esté forcez d'en noyer les preparatifs dedans l'eau de nos larmes. Traistresse inconstance des choses d'icy bas, qu'en peu de temps tu sçais peindre ta face de couleurs differentes.

La France glorieuse viuoit au milieu des trophées, & maintenant ensevelie dans vn dueil sans exemple, elle languit touchée d'une si generale affliction, que les siècles passez ne nous resmoignent point d'en auoir souffert la pareille. L'Eglise pleure la ruine du plus fort boulevard du nom Chrestien: La Noblesse souspire apres l'honneur perdu de combattre sous les enseignes du plus grand Capitaine de la terre, & les peuples s'affligent non comme du trespas de leur Prince souuerain, mais de la mort du Pere du repos, & des felicitez du siècle.

L'interet des particuliers meslé de tous costez au malheur de l'Estat, rend la douleur d'autant plus grande qu'elle se trouue ensemble publique & domestique: car le coup portant sur le Prince a donné si auant dans le cœur des sujets, que l'affliction n'est pas moindre dans les maisons priuées, qu'elle est dedàs le Loure.

Rome, ne vante plus les larmes de ton peuple à la mort de Numma, ny le ruisseau naissant des yeux de sa chere Egerie: tout ce que tes inuentions adioustent à l'histoire pour accroistre ta pieté ne scauroit te donner de l'aduantage sur le veritable ressentiment qui se lit en la face de la France.

Il est tel, que l'excès du dueil par tout égal en son infinité ne reçoit point de differences, & l'ingenieuse industrie de Timanthe, inimitable Peintre des douleurs, se trouueroit toute confuse en ses reigles, si elle en vouloit entreprendre le tableau.

La ialousie ennemie de la grandeur de Rome, Carthage la gloire d'Afrique, autrefois tapissa de noir l'enceinte de ses murs, pour resmoigner la publique douleur du corps entier de tous ses habitans: S'il estoit necessaire de l'imiter, & r'enfermer dedans vn tapis noir tous les cœurs affligez, le dueil d'aujourd'huy n'ayant autres bornes que celles de la terre, il faudroit vne Eclypse generale pour la couvrir du noir de ses tenebres.

Mais quels regrets scauroient égaller le dommage, & quels sanglots atteindre aux iustes plaintes deuës à l'effroy de la perte. Nostre mal est trop grand pour estre dignement ressenty, il ne peut estre assez pleuré; & si l'effet se doit avec quelque proportion rapporter à la cause, vn deluge de l'armes ne seroit que foible resmoin de nostre affliction.

Helas! ce rare modelle des Princes, dont les miraculeux exploits trouueront dans les ames de la posterité plus d'admira-

tion que de creance; ce Monarque inuincible, les delices & la terreur de la terre habitable; ce Neptune qui d'une œillade calmoit tous les orages qui nous pouuoient menacer de quelque naufrage; ce grand Roy que le Ciel sembloit auoir avec dessein fortifié dans les traux pour durer vn eternité, HENRY LE GRAND, l'Auguste, le Victorieux, le Phoenix en valeur, aussi bien qu'en clemence, nous a esté rauy; & nostre vie attachée à la sienne est comme reduite au destin des Anciens Gaulois nos ancestres, que la rigueur de leurs vœux obligeoit de mourir avec leurs Patrons.

Ses plus diuines qu'heroïques vertus, ces iours passez les glorieux objects de nostre bon-heur, & les puissances tutelaires de nostre repos, ne paroissent point auioird'huy à nostre memoire affligée, sinon pour nous faire souffrir parmy les souspirs & les plaintes, autant de morts qu'elle nous engendrèrent de felicitez durant sa vie: & leur nombre infiny semble n'estre monté à cette grandeur qui tient du miracle, sinon pour nous precipiter dans vn abyfme plus profond, & de larmes & de misereres.

Tantost cette valeur incomparable, esprouée en tant de batailles, tant de sieges, tant de rencontres, qui a produit plus de veritables merueilles que les fables n'en ont meslé dans les traux de leur Hercule, apres l'auoir esleué au dessus des Scipions, & des Cefars, des Cyres & des Alexandres, nous faisons recognoitre en nostre Prince la gloire des François, maistresse de celle des Perses; de l'honneur de la Macedoine, & mesme des lauriers portez en triomphe par les Romains sur les autels du Capitoile, elle nous force, ou d'auoir honteusement nostre ingratitude, ou de surmonter en regrets ces braues peuples, & d'auoir plus de ducil, que tous ensembles n'en portèrent iamais à la mort de leurs plus vaillans & plus regretez Capitaines.

Cette inuincible Vertu pratique ce que fit Antoine pour toucher les cœurs du peuple apres le meurtre de Cesar, elle fait voir chaque instant aux yeux de nostre souuenir, le genereux sang de nostre legitime Cesar, plusieurs fois offert comme en sacrifice à mille perils: & pour nous rendre plus sensibles à ses iustes esmotions, nous oblige de remarquer que ce ne furent point ny les feux de l'ambition, ny la ialousie d'un Pompee, qui l'exposèrent aux hazards: mais le soin de nostre salut, & le magna-

nime deffein de conferuer vne Couronne que la nature luy auoit acquife.

Vne autrefois la Prudence compagne & fidelle tutrice des foudres de fa vaillance, se presente à son tour, pour nous faire admirer en fa seule personne deux qualités vnies, que la Grece iadis fut contrainte de cherir separées en Vlyffe & en Diomedé, pour l'execution des perilleuses entreprifes : puis elle-mefme affiftée du rare iugement, qui luy fit emporter sur la vanité d'Alexandre, la veritable gloire de n'estre pas moins grand au conseil qu'à la guerre, en nous disant qu'elle estoit à la France ce que l'image de Pallas fut à l'Empire de Priam, nous fait mourir de crainte en la triste pensée d'auoir en fa perte perdu le souuerain bonheur, que Platon souhaitte aux Prouinces.

Tantost ce riche don du Ciel, duquel iamais hommes n'eut tant de part avec tant de courage, sa Clemence, douce victorieuse de son cœur, paroist couronnée d'un million de lauriers emportez sur les sanglans & flatteurs desirs de la vengeance: Elle qui dans l'oubly des iniures receuës l'a esleué sur vn degré si proche de la Diuinité, qui a tant embrassé d'ennemis abbatuz avec l'estonnement de ceux mesmes qu'elle embrassoit, & ne luy a iamais permis de voir le repentir seulement en apparence, sans octroyer vn pardon veritable: Elle qui eust rendu sa vaillance suspecte, si son bras foudroyant dessus les obstinez, n'eust pas tant d'actes signalez esloigné bien loin le soupçon: Cette insigne Clemence (dis-ie) qui autrefois en pardonnant & conferuant effuya tant de larmes, est celle maintenant qui ouure la bonde des nostres, & semble ne vouloir plus nous permettre de viure que pour plaindre & pour sanglotter.

La Foy dont son cœur fut le temple comme abandonnée aujourd'huy, & hors du siege qu'elle auoit en terre au costé de ce grand Iupiter, fournit en suite de pitoyable obiet à nos tristes pensées: Puis sa Pieté, qui reluit sur les autels sacrez, par luy restablis, apres auoir long-temps demeuré desolee en plusieurs endroits, sans feu, sans honneur, & sans sacrifice: Sa Iustice qui a borné ses conquestes dans son Estat, contre les mouuemens & le destin & sa valeur qui luy promettoit l'Empire du monde: Son courage auquel la Fortune dès son âge plus tendre fut vne marastre Iunon, qui luy suscita des traueux parmy lesquels sa constan-

ce

*Redarneur*

*[Signature]*

*Cambon*

*Cambon pro. de. de.*

ce endurcie trouua la gloire d'un Alcide : Sa vigilance, qui luy desrobant le repos pour nous en donner, le tenoit ainsi que les cieux en mouuement perpetuel, & tesmoignoit par ceste infatigable actiuité, que sa nature veritablement estoit toute celeste: Ses grands & signalez offices d'hospitalité enuers les Muses, plus mouillées de sueur sur le dessein de ses loüanges, que ne fut autrefois la statuë d'Orphée, à la naissance des conquetes du foudre de la Macedoine : Sa magnificence esclattante sur le front des riches & diuers bastimens, qui menacent de honte l'orgueil des plus superbes de l'Antiquité; Son amour à l'auancement des Arts; & toutes les autres vertus assemblées en luy, ainsi que tous les traits de la beauté, en l'image d'Helene, nous font en sa personne soupirer autant de pertes, que nostre imagination se peut figurer de perfection en la nature des hommes la plus accôplie.

Et tandis qu'à l'exemple de quelques peuples du monde nouveau, qui nourrissent leur dueil des cendres de celuy qu'ils pleurent, nous entretenons ainsi nostre affliction à l'ombre, qui nous reste, de ces brillantes lumieres esteintes; l'horreur du coup, qui nous en a causé l'Eclipse, touche par fois nos cœurs de telle violence, que les paroles meurent en nostre bouche, nos sens nous abandonnent, & nos ames pour quelque temps suspenduës dans vne extase pleine d'effroyables images, n'en sortent que pour accuser le Ciel, luy reprocher nos vœux en vain dedans l'air espendus, & dire d'une voix autant animée de fureur comme de tristesse :

O Cieux ! tant de vertus pouuoient-elles manquer de vostre assistance ordinaire ? Astres complices de nostre malheur, qui sembleriez n'esclairer que pour les conseruer, vous n'en auez dôc autrefois embrassé la protection, sinon afin qu'elles fussent avec le temps plus aisément surprises ? l'Enfer jaloux de leur grandeur deuoit-il pas tousiours contr'elles demeurer aussi foible, qu'elles auoient esté puissantes à vaincre sous vostre sauue-garde les autres parricides qu'il auoit suscitez ? Quoy ? le fer & la violence pouuoient-ils auoir prise sur cest indomptable Achille, contre qui l'acier plus trenchant des ennemis de son Estat auoit tant de fois rebouché ? Helas ! c'est le commun & trop deplorable destin des plus braues & plus vaillans, d'ainsi mourir dans les

embusches de la perfidie, apres estre sortis victorieux de tous les perils de la guerre.

Mais, ô Cieux trop impitoyables ! si vos arrests pour nos offenses, nous auoient condamnez à voir cesté misere extreme trauerfer le bon heur de nostre siecle, qui ne daignoit pas enuier les felicitez de celuy d'AVGVSTE, pourquoy falloit-il que nostre desastre en nous affligeant fist rougir nostre fidelité, & que nos ennuis, pour estre plus cuisans, se trouuassent mellez parmy la honte & l'infamie ?

Esprits tuteurs des sceptres, troupes celestes qui veillez à la garde des Roys, comment auez-vous autrefois fait combattre les Elemens pour ce grand Prince, & rangé deffous ses enseignes les vents, l'orage & les neiges des Alpes, pour l'abandonner en fin au cousteau d'un monstre, lequel portant avec l'habit le visage & le nom François, adiouste à nostre perte cest infame reproche, qu'il ait en naissant respiré le mesme air que nous respirons ?

La France lira donc dans ses histoires, que la douceur compagnie de la Majesté de l'un de ses Roys, prisonnier en Egypte au milieu d'une armée de peuples infideles, fleschissant le courage de ses ennemis, pollus du sang de leur propre Empereur encore bouillant sur leurs armes, rompit le dessein qu'ils auoient de le faire mourir : Et la mesme France sera forcée d'aduoier avec honte & avec horreur, que le plus doux Prince & le plus vaillât, le plus affable & le plus puissant, le plus aymé & le plus redouté de tous ceux qui iamais porterent sa couronne, durant le calme de la paix, & dans sa ville de Paris, perdit la vie assassiné par un de ses sujets qui luy deuoit la sienne ?

Quoy ? l'on nous pourra reprocher que les serpens des riués de l'Euphrate n'offencent point de leur venin les habitans du pays où ils naissent, & qu'un François desnaturé, monstrueux germe de vipere, a porté le cousteau dans le sein de son Prince, dans le cœur de HENRY, le Protecteur, le Pere commun de la France.

O prodige effroyable ! ô Soleil tu l'as veu, & toutefois on dit que ton œil ne pût regarder le souper de Thyeste : combien plus sans pallir en cet horrible coup as-tu remarqué de loix violées, & d'inhumanitez commises ? Combien de meurtres en la mort d'un seul, combien de crimes execrables en ceste furieuse main, qui

fans fondre au milieu de la poix & du souffre , meritoit de renaistre eternellement dans les flames du supplice , comme le cœur de Promothée dessous l'Aigle vengereffe de son audace.

Ainsi parle nostre douleur, laquelle s'aigrissant en ses plaintes est contrainte apres par sa violence de retourner muette dans l'horreur d'un morne silence, peur y detester ce demon parricide que nos paroles ne scauroient rendre assez detestable.

Puis quand nos esprits affoiblis de dueil sont contrains de se retirer d'un si espouventable obiet , & pour quelque temps nous rendre à nous mesmes , alors esmerueillez de voir , apres un tel esclat de foudre, une tranquillité si grande, & un si doux Printemps le lendemain d'un Hyuer si funeste, ie ne scay quel contentement naissant de l'admiration , nous faict en pleurant respirer : Et comme si nos pleurs estoient de la nature des eaux de ceste fontaine d'Albanie, où l'on allume des flambeaux , nous sentons qu'en nos larmes se rechauffent les feux de nostre amour à la memoire de ce miracle des Princes , dont mesme l'ombre est encore aujourd'huy fauorable à nostre repos. L'ardeur de nostre zele s'y redouble , & nous faict faire mille sacrifices secrets d'obeyssance & de fidelité au Soleil que nous auons veu , conduit par son Aurore, se leuer dans la nuict de nostre affliction, pour la rendre moins sombre.

C'est à vous, puissant Astre de paix & de concorde , nay pour nostre salut, LOYIS viuante image de nostre GRAND HENRY; c'est à vous que les vœux de nos cœurs s'adressent, & pour vous qu'ils bruslent d'amour dedans l'eau de nos pleurs , tandis que par vous mesmes nos esperances se releuent au milieu de nostre misere , & nous inuitent à benir vostre aduenement.

Les Vertus paternelles desquelles on remerque l'Echo resonner en vostre courage , & sans cesse y redire toutes les genereuses paroles qui portent à l'honneur, aux triumphes & à la gloire, sont les alumettes de cest amour : Ce sont charmes hereditaires, qui nous sont plus assurez gages des felicitez de vostre Couronne, que ne fut aux Cefars de Rome ceste Fortune d'or, marque fatale de l'Empire, qu'ils gardoient cherement dans le plus secret de leurs cabinets.

La voix de cest Echo , pour nous consoler , nous promet que le Ciel embrassant tousiours , comme il a commencé, la tutelle

de vos foibles années, escartera bien loin de vos Prouinces les furies de la diuision, & que sous les auspices de vostre Majesté, guidez par la rare Prudence de la Reyne Regente vostre mere, l'oliue si auant & si heureusement plantée avec les lys y sera conseruée.

Voilà, **SIRE**, les roses que nostre espoir fait naistre au milieu des espines de nostre affliction; puis luy-mesme nous esleuant aux exploits de vostre âge plus robuste, nous presage qu'un iour vostre valeur accomplissant les propheties tant redoutées par le peuple aveuglé des erreurs de l'impie Mahomet, vous reestablisherez en Asie l'honneur & la terreur du nom & des armes Françoises; & sur les palmes acquises dans le sang infidele, porterez encores vne fois vostre auguste nom dans les Cieux, & comme l'un de vos ayeuls luy ferez meriter des autels sur la terre.

Ainsi puisse-il estre, genereux Prince; Ainsi vertueuse Princesse, qui maintenez en assurance le vaisseau de l'Estat durant ceste tourmente; grand' Reyne à qui la France est obligée de ces cheres reliques du plus regretté de nos Roys, puisse l'oracle domestique de vos salutaires conseils, reüssir à la gloire & au bien du Royaume. Ainsi les cuisantes douleurs de vostre perte & de la nostre puissent en fin dans le repos trouuer quelque allegement. Et tousiours ainsi puisse nostre obeysance si fidellement satisfaire aux loix de vos desirs, qu'elle essuye vos larmes, & confirmant la verité des nostres, reestablishisse parmy les peuples estrangers l'antique & glorieuse renommée de la fidelité Françoisise.

F I N.







## Brekeke Literature

---

A. Brale, L'Amateur d'estampes  
X, 1932, 65 ff, 103 ff.

Léon Rosenthal, Gaz. J.-B.-A.,  
V, 1911, 37 ff

H. P. Rossiter, Bull. of Mus. of  
F.A., Boston, XLI, 1944, p. 34 ff

J. Thuillier, L'Œil, LXXVII, 1961  
p. 48 ff

H. Melot, Nouvelles de l'Estampe,  
no. 11, 1973

ANNA HELD AUDETTE

- 1) Rain Forest, Puerto Rico
- 2) Great Turtle
- 3) My Father's Tool Chest
- 4) Dried Sunflower
- 5) Empty Armor
- 6) Empty Armor
- 7) Untitled

All works exhibited are for sale. For prices  
contact Professor Held.



